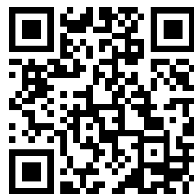
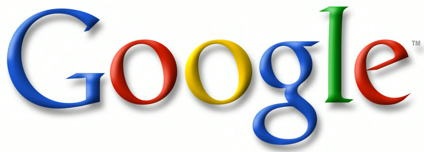
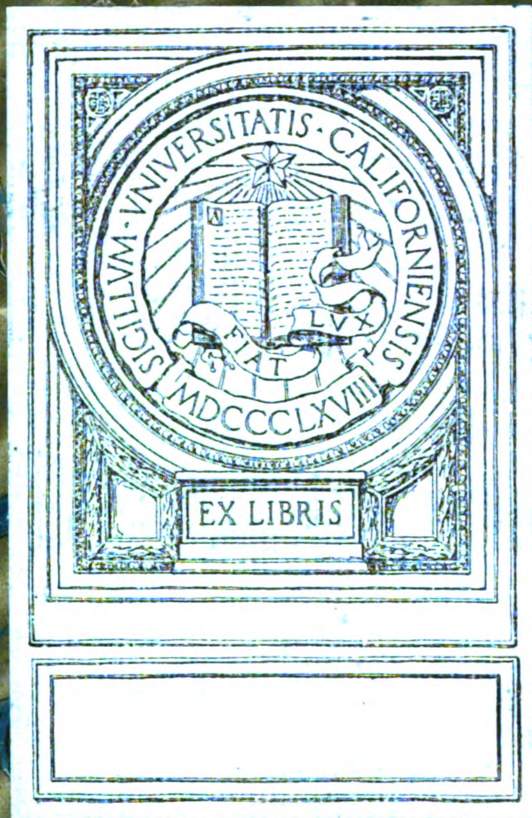
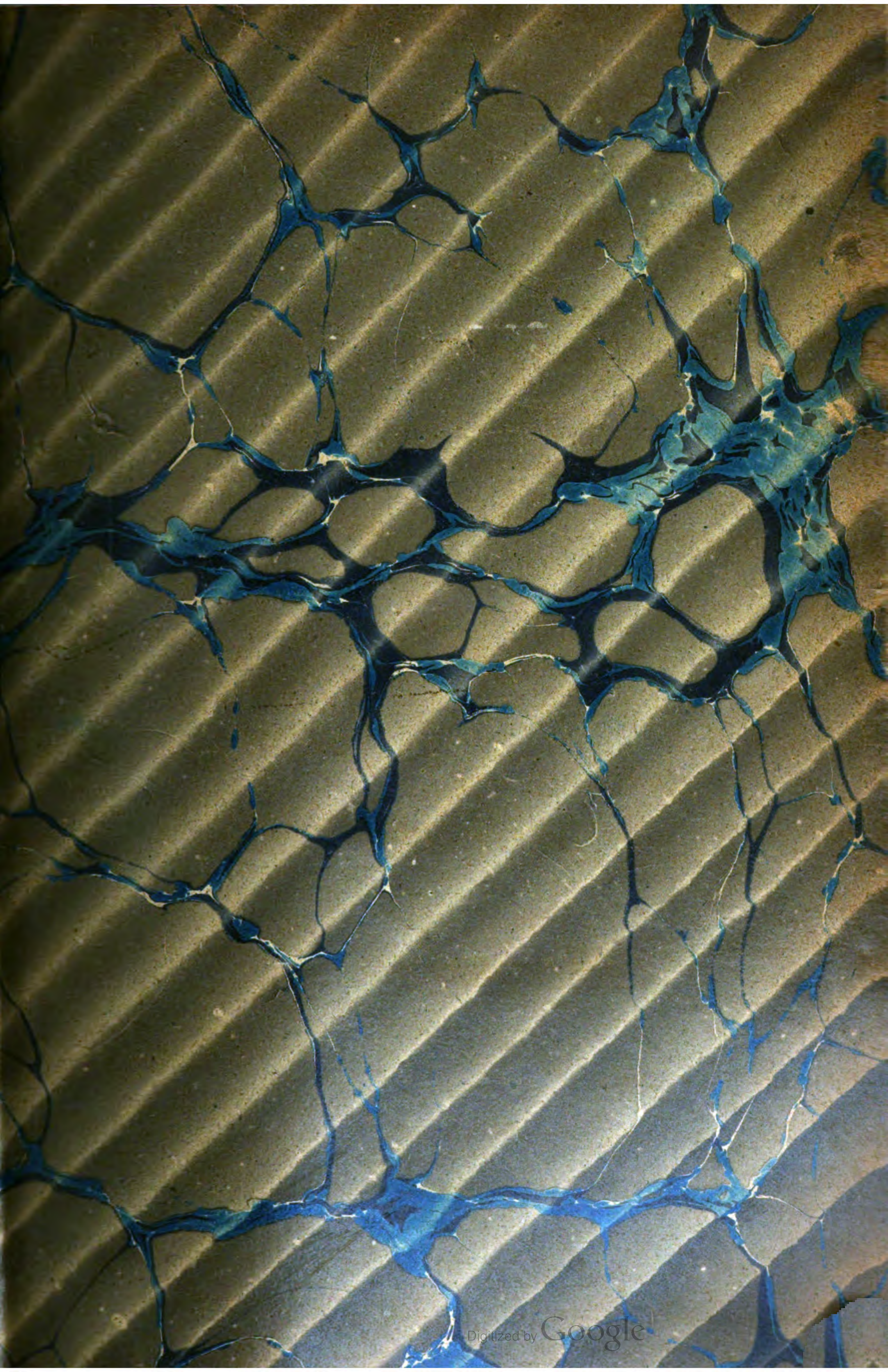







SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXVIII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXVIII).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXVIII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1889

ANNÉE 1889

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

---

pages

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latines.

Langue et littérature françaises.

Histoire grecque.

Histoire romaine.

Archéologie préhistorique.

Archéologie, épigraphie et histoire de l'art antique.

Archéologie du moyen âge.

pages

Histoire du moyen âge.

Histoire moderne.

Théologie et Histoire de l'Église.

Linguistique, métrique et grammaire comparée.

Langue et littérature celtiques.

Histoire de l'enseignement.

Géographie.

Histoire de la philosophie.

Philosophie.

Économie politique.

Droit et sociologie.

Éthnographie, mythologie et folklore.

Bibliographie.

CHRONIQUE

LETTRES ET COMMUNICATIONS

SOCIÉTÉS SAVANTES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

La Révolution française, nos 1-5, juillet-novembre 1889
Mélusine, nos 19-23.
Revue celtique, no 3.
Revue d'Alsace nos 2-3.
Revue de l'art chrétien, octobre.
Revue des études grecques, no 6.
Revue de l'histoire des religions, nos 1-2.
Revue des religions, nos 1-3.
Revue d'histoire diplomatique, no 3.
Revue historique, nos 4-6.
Romania, nos 3-4.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, nos 3-6.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein 48e et 49e fasc.
Berliner philologische Wochenschrift, nos 25-50.
Deutsche Litteraturzeitung, nos 26-50.
Deutsche Rundschau, juillet-décembre 1889.
Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, II, 2.
Germania, fasc. I-III.
Göttingische gelehrte Anzeigen nos 13-23.
Literarisches Centralblatt, nos 26-51.
Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, nos 6-11.
Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, nos 26-51.
Theologische Litteratuzeitung, nos 13-25.
Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur, fasc. 3-4.
Zeitschrift für deutsche Philologie, fasc. I-III.
Zeitschrift für Katholische Theologie, fasc. 3-4.
Zeitschrift für romanische Philologie, I.
Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft, fasc. IV.

ANGLAIS

The Academy, nos 894-919.
The Athenaeum, nos 3217-3242.
The Babylonian and Oriental Record nos 10 et 11.
The Classical Review, nos 6-9.
The English Historical Review, no 15, juillet 1889.
Journal of the Gipsy Lore Society, octobre.

BELGES

Revue de Belgique, 15 juin-15 octobre 1889.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, nos 4-6.

GRECS

Athéna, tome I, 1-4.

ITALIENS

Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino, vol. IV, fasc. 1.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nos 5-10, mai-novembre 1889.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

N° 27 Vingt-troisième année 8 juillet 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 12 : DUMONT, Les céramiques de la Grèce propre, I, 4 et 5 (toujours la même sûreté de méthode et la même clarté d'exposition). — A. DE LA BORDERIE, Hist. de Bretagne, I, les trois vies anciennes de Saint-Tudual. (Beaucoup de divergences entre les appréciations de l'auteur et celles du critique). — L'ambass. de Jean de Thumery, p. p. de KEERMAINGANT (cp. *Revue,* 1888, n° 6). — Ambass. en Turquie de Jean de Gontaut Biron.

Revue de Belgique, XXI, 6e livr.; 15 juin 1889 : HINS, La politique de la Russie, I, la question d'Orient. —THIRY, Le patronage des enfants. — Et. B. Les aquarellistes. — Ch. POTVIN, Œdipe Roi. — CROMBEZ, A propos des sœurs de charité. — 1789, Discours prononcé, dans la séance publique de l'accadémie, du 8 mai, par Ch. POTVIN.

The Academy, n° 894 : The Encyclopaedic Dictionnary, a new and original work of reference to all the words in the English language, with a full account of their origin, meaning, pronunciation and use. — Emerson in Concord. — J. Ross, The land of Manfred. — INGRAM, Two chapters of Irish history. (Ce n'est pas de l'histoire impartiale). — Seneca on Benefits, transl. by STEWART; Plutarch's Morals. transl. by SHILLETO; The Meno of Plato, p. p. STOCK; The Ethics of Aristotle, by SMITH; BURT, A brief hist. of Greek philosophy; TREDWELL, A sketch of the life of Apollonius of Tyana. — Report of the Commissioners on a University for London. — The Court of Love (Skeat). — Ibsen in London. — The etymol. of the word god. — The cone-fruit of the Assyrian monuments. — HALE, Studies in classical philology, the « Cum » constructions, their history a. functions. (« learned and sensible... shows excellent scholarship and fine grammatical insight »). — EARWAKER, The recent discov. of Roman remains in Chester.

The Athenaeum, n° 3217 : GASQUET, Henry VIII a. the English monasteries (1er art.) — PORTER, Hist. of the Corps of Royal Engineers. — MOORE, A hist. of the Foreshore a. the law relating Thereto. — Our library table : GEFFCKEN, The British Empire; Rubaiyat of Omar Khayyam, transl. by MCCARTHY; Le livre du Centenaire du Journal des Débats. — The « Century Dictionary ». — The mss. of Mount Athos (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Greg. Abulfaragii Bar Ebhraya in Epist. Paulinas adnot. syr. ed. LOEHR (très soigné). — Die Scholien des Bar-Hebraeus zu Ruth u. den apokryph. Zusätzen zum Buche Daniel ediert u. übers. von HEPPNER (beaucoup à critiquer). — ERHARDT, Kritik der Kantischen Antinomienlehre. — STOKVIS, Manuel d'hist., de généal. et de chronologie de tous les états du globe, I. Asie, Afrique, Amérique, Polynésie (énormes matériaux rassemblés avec grand soin en 28 chapitres). — Die westf. Siegel des Mittelalters, II. 2. Die Siegel der Städte, Burgmannschaften u. Ministerialitäten, bearb. von TUMBÜLT (intéressant). — SCHEICHL, Leopold I u. die österr. Politik während des Devolutionskrieges (insuffisant). — G. FREYTAG, Gesamm. Aufsätze. — H. v. Mondeville, Anatomie, p. p. PAGEL. — ERMISCH. Das sächs. Bergrecht des Mittelalters. — THUMB, Untersuch. über den Spiritus Asper im Griech (bien fait et instructif). — MENGE u. PREUSS, Lexicon Caesarianum, IV, Essedarius — Hic. — ELSTER, Zur Entstehungsgesch. des Don Carlos (soigné et attachant). — TYROLD, Chronik des Wiener Stadttheaters (l'auteur sait caractériser les hommes et les choses). — OVERLAND, Fra en svunden tid, Sagn og optegnelser. — Kunsthistor. Bilderbogen, 2, 3, 4.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — 1889

356. — E. Curtius, **Griechische Geschichte.** Sechste Auflage. I [1887], 701 p. in-8. — II [1888], 888 p. mit einer Uebersichtskarte der attischen Küstenreichs. — III [1889], 922 p. mit einer Uebersichtskarte von Nordgriechenland von J. A. Kaupert. Berlin, Weidmann, 1887-1889.

De nos jours, les ouvrages scientifiques ont la vie courte. A peine ont-ils paru qu'ils ne sont plus « au courant ». Ceux qui ne peuvent suivre le mouvement à travers des éditions successives sont bientôt délaissés : la circulation leur reprend ce qu'elle leur avait prêté, et leur substance se combine avec les éléments nouveaux sous la main d'autres ouvriers. Il en est cependant que leur mérite intrinsèque soutient au-dessus du flot — *rari nantes;* — ceux-là se modifient par assimilation continue, comme une chose vivante, sans perdre leur forme et leur nom. Si l'auteur n'est plus là pour les remanier à temps, la piété des disciples ou l'intérêt des libraires y pourvoit. C'est ainsi qu'en Allemagne, par exemple, les livres de O. Müller, de Böckh, de Meier, de K. Fr. Hermann, de Schömann, de Preller, etc. ont été tenus au courant des progrès de la science.

Avec l'*Histoire Grecque* de M. E. Curtius, nous n'en sommes point encore, heureusement, aux retouches posthumes. L'œuvre est de celles qu'une main étrangère pourrait aisément gâter, car elle vaut surtout par l'harmonie de l'ensemble et le fini de l'exécution. Un alinéa mal raccordé, un menu fait grossi hors de proportion, une discussion sur quelque point litigieux introduite dans le texte y feraient tache. L'auteur — j'allais dire l'artiste — a gardé ce sens de la mesure qui est sa qualité maîtresse. Sur la masse des documents, conjectures et rectifications de toute sorte accumulés en dix ans [1], il a prélevé le strict nécessaire, n'ajoutant au texte que les résultats acquis, aux notes que des références ou des éclaircissements sommaires. Les additions se trouvent ainsi bornées à trente et quelques pages de notes et environ vingt pages de

1. La cinquième édition est de 1878.

texte; encore ont-elles été comme dissimulées par une composition typographique un peu plus compacte, qui a permis de ne dépasser que d'une demi-feuille la somme des pages de l'édition précédente.

Il est toujours intéressant de suivre le travail de la pensée chez un auteur occupé à se corriger lui-même; mais j'avoue que, si j'ai comparé attentivement la nouvelle édition de l'*Histoire Grecque* à la précédente, c'est surtout en vue de signaler les variantes à ceux qui usent de la traduction française, faite sur la cinquième édition. Aussi, en résumant ces variantes (celles du texte seulement, sauf exception pour quelques notes importantes) sous forme d'*Addenda et Corrigenda,* ai-je indiqué entre crochets les tomes et pages de la traduction française visés par les remaniements.

Tome premier. P. 16-17 [I, p. 19-20]. M. C. se montre de plus en plus réservé à l'égard des inductions tirées de la linguistique; il renonce à indiquer l'habitat primitif des Aryas, et de la branche sud-européenne en particulier. Il mentionne comme preuves de la communauté originelle entre Grecs et Italiotes les termes Ἑστια = *Vesta*, τέρμων = *terminus*. Plus loin, p. 24 [I, p. 28-29], tout en tenant compte de l'inscription de Larisa (*Mittheil. d. D. Instit.* VII, p. 61) et de ce qu'elle apprend sur les affinités des dialectes thessalien et béotien, il ne veut plus établir sur des faits de ce genre les premières assises de l'histoire grecque. — P. 30 [I, p. 36]. M. C. n'a pas touché aux pages dans lesquelles il résume son système concernant la patrie originelle des Ioniens Il répond en quelques lignes (en note) à G. Gilbert, qui voudrait faire des Ioniens une population autochthone disséminée sur toutes les côtes de l'Hellade. Il lui eût été difficile de discuter avec G. Busolt (*Gr. Gesch.* I, p. 35), qui déclare simplement « la fameuse hypothèse de E. Curtius... réfutée depuis longtemps », c'est-à-dire depuis trente ans, par Gutschmid. — P. 40-41 [I, p. 50-53]. Remaniements portant sur l'histoire des Khetas et des Dardaniens, d'après Ed. Meyer et Dümichen. M. C. évite d'appeler les Dardaniens une « tribu hellénique », (cf. p. 71 [I, p. 92]), et renonce à tirer de ces rapports un point de repère chronologique pour les débuts de l'histoire grecque. — P. 70 [I, 90-91]. En ce qui concerne la position d'Ilion, M. C tient toujours pour Bounarbaschi, mais l'affirmation est moins nette; il attend pour se rendre que les partisans d'Hissarlik aient trouvé des arguments « décisifs ». — P. 129 [I, p. 163] M. C., n'ayant pu utiliser à temps les résultats des fouilles de M. Schliemann à Tirynthe, leur consacre à la fin du volume (p. 697-701) une note supplémentaire. Il y trouve la confirmation de ses vues sur l'unité et l'autonomie de la civilisation grecque, qui transforme tout ce qu'elle emprunte à l'Orient. — P. 275 [I, p. 350]. Quelques lignes plus précises sur Pheidon d'Argos. — P. 289 [I, p. 368]. Affirmation plus nette de l'action « ionienne » en Attique. — P. 300 [I. p. 382]. Définition plus exacte des Eupatrides et des Pédiéens en général, par opposition aux ἄποικοι

ou « gens du dehors », d'après le papyrus du Fayoum (cf. plus loin, p. 337). — P. 310 [I, p. 396]. M. C. revendique pour l'histoire et place vers 600 av. J.-C. l'expédition de Salamine, que Niese et von Wilamowitz classent parmi les légendes. — P. 313-314 [I, p. 400-402]. La participation des Athéniens à la première « Guerre Sacrée » est mieux expliquée; moins de mots, plus de faits. — P. 331 [I, p. 424]. M. C. ajoute une douzaine de lignes pour exposer les raisons qu'avait Solon de préférer l'étalon monétaire de Chalcis à celui d'Egine. — P. 337-338 [I, p. 431]. Le papyrus du Fayoum (163 du Musée de Berlin), contenant un fragment qu'on suppose appartenir à la Πολιτεία d'Aristote, a jeté un jour nouveau sur les agitations intérieures d'Athènes après la promulgation des lois de Solon. On sait maintenant que Damasias, un partisan des réformes, réussit à rester deux ans (586-584?) premier archonte; que le parti adverse eut recours contre lui à la force et consentit enfin (en 583) à un arrangement provisoire en vertu duquel, sur neuf archontes, quatre seraient pris parmi les Eupatrides, trois parmi les ἄποικοι, et deux parmi les « démiurges ». C'était la négation même du principe timocratique sur lequel Solon avait édifié sa constitution. M. C. résume en moins de deux pages les faits précités. — P. 341 [I, p. 434]. M. C. efface de la biographie de Pisistrate la prise de Nisæa, bien qu'il maintienne en note l'authenticité du fait contre les objections de Vömel et de Westermann. — P. 343 [I, p. 437]. Une page ajoutée d'après le décret récemment découvert sur l'acropole (Köhler, *Mittheil.* IX, p. 117) et concernant les clérouchies de Salamine au temps de Pisistrate (570 à 560 av. J.-C.). — P. 414 [I, 529]. M. C. n'a pas cru devoir modifier son opinion sur la date de fondation et le site de Naucratis d'après les fouilles anglaises. Cf. Petrie et Gardner, *Naukratis*, 1886-1888. — P. 548-549 [II, p. 114-115]. Retouches introduisant quelques dates précises dans l'histoire du pythagorisme et tempérant l'enthousiasme trop confiant qu'inspirait jadis à M. C. l'« aristocratie intellectuelle » des disciples d'Apollon Pythien : on entrevoit, sous la confrérie dévote, la coterie politique. Cependant, M. C. ne veut pas sacrifier du même coup l'hégémonie intellectuelle de Delphes : il la défend en note contre la critique de Holm, tout en concédant à son contradicteur que, pour la colonisation, par exemple, la direction sacerdotale a fini par « tourner à la phrase ». — P. 554-555 [II, p. 122-124]. M. C. atténue un certain nombre d'assertions relatives à l'histoire de l'Asie-Mineure au XIII[e] siècle avant notre ère. Il y reconnaît bien l'influence, mais non plus la domination de l'Assyrie. Il est plus réservé encore à propos de l'origine des Lydiens, peuple sémitique par la culture, mais de race inconnue. Quant à la dynastie des Mermnades, elle prend son point d'appui en Carie, mais elle est d'origine phrygienne, ou du moins Gygès sortait d'une famille fixée en Phrygie.

Tome deuxième. — P. 30-34 [II, p. 259-262]. Remaniements ayant pour but de faire mieux saisir le concours prêté par les circonstances

aux projets de Thémistocle. La guerre avec Egine est placée *avant* les propositions de Thémistocle concernant la flotte à construire. — P. 149-150 [II, p. 409-410]. M. C. intervertit l'ordre dans lequel il présentait les deux procès intentés à Cimon. Il fait passer en premier lieu celui dans lequel Périclès joua le rôle d'accusateur, et s'abstient de toute conjecture sur l'autre, qu'il rattachait aussi à l'affaire de Thasos. — P. 160 [II, p. 423]. Mention du décret concernant Erythræ comme exemple de la propagande démocratique menée par Athènes au temps de Cimon. — P. 185 [II, p. 453]. Dans une note correspondant à cette page, résumé de la dissertation de M. Duncker (*Kimonischer Frieden*, Sitzungsber. d. Berl. Akad. 1884, p. 785) qui place l'ambassade de Callias en 449/8, environ quatre ans plus tôt que M. Curtius. — P. 186 [II, p. 455]. Première mention de l'édifice commencé par Cimon sur l'acropole et abattu par Périclès pour faire place au Parthénon (cf. plus loin, p. 330). — P. 191 [II, p. 462]. A propos de l'influence de la religion à Athènes, mention des Bouzyges et de leur fête et imprécation annuelle. — P. 193 [II, p. 464]. Exposé plus précis des origines et de l'esprit de la philosophie ionienne. — P. 210 [II, p. 484]. Une page remaniée : chorégie de Périclès en 467, d'après *Mittheil.* III, p. 107. — P. 229 [II, p. 507]. Quelques lignes sur l'humanité de Périclès envers ses esclaves. — P. 247 [II, p. 529]. Hésitation plus marquée quant à la date de l'organisation des tributs dans la Ligue athénienne. Mention des ταχταί, chargés de la revision quadriennale. — P. 255 [II, p. 541]. Pisistrate indiqué comme initiateur du système des clérouchies, d'après *Mittheil.* IX, p. 117 (cf. I, p. 343). — P. 262 [II, p. 549]. Deux alinéas sur les métèques, d'après les études de Thumser et Wilamowitz. — P. 271 [II, p. 559]. M. C. insiste sur l'ionisme d'Halicarnasse, exclue de l'hexapole dorienne. — P. 311 [II, p. 608]. Deux lignes pour faire remarquer comment le dessin céramique a développé la sûreté de main et la précision du dessin dans l'art grec. — P. 312 [II, p. 609]. La série des œuvres de Polygnote remise dans l'ordre chronologique, en commençant par les peintures de la *Lesché* de Delphes. — P. 318 [II, p. 616]. Une page remaniée, de façon à montrer par des faits plus concrets la concentration progressive des talents artistiques à Athènes. — P. 330-333 [II, p. 631-635]. Topographie de l'acropole avant Périclès, d'après les fouilles de 1886-1887. Temple dorique brûlé par les Perses ; temple commencé par Cimon et dont les fondations sont utilisées pour le Parthénon, etc. — P. 339 [II, p. 641]. Mention de l'Athêna « Lemnienne » de Phidias. — P. 344 [II, p. 647]. Distribution du Parthénon et restitution de l'*opisthodome* au temple des Pisistratides. Dans l'*opisthodome*, le Trésor d'Athêna occupait la chambre du S. ; le Trésor « des autres dieux », la chambre du N. Cf. Dörpfeld. — P. 345 [II, p. 649]. Quelques lignes ajoutées pour rappeler que le culte d'Athêna s'associe et ne se substitue pas à celui du Zeus pélasgique. — P. 347 [II, p. 652]. Une petite retouche au

portrait de Périclès à propos d'Olympie. Moins préoccupé de panhellénisme et plus positif, il est heureux de voir dépenser en travaux d'art un trésor « sur lequel on comptait à Sparte en cas de guerre avec Athènes ». — P. 348-349 [II, p. 652-654]. Détails plus précis sur le style des frontons du T. de Zeus à Olympie, antérieurs (vers 461) à ceux du Parthénon et dus à des artistes « indépendants à l'origine de l'école de Phidias », sinon de l'art athénien. Phidias est appelé à Olympie, non pas après l'achèvement du Parthénon, qui ne fut terminé qu'en 433/2, mais après la dédicace de la Parthénos en 438. La chronologie des œuvres de Phidias est établie d'après Löschcke. — P. 350 [II, p. 654]. Nouveaux détails sur le Zeus de Phidias et la distribution intérieure du temple d'Olympie. — P. 351-353 [II, p. 656]. Deux pages remaniées. Le culte de la Déméter d'Eleusis élevé par l'oracle de Delphes au rang de culte national panhellénique, d'après le décret publié par Foucart *(Bull. Corr. Hellén.* IV, 225). — P. 354 [II, p. 658]. Un alinéa sur l'art « bourgeois », appliqué à la décoration des appartements. — P. 355 [II, p. 659]. L'auteur insiste sur l'équilibre alors réalisé à Athènes entre l'esprit d'innovation et l'esprit conservateur qui se montre jusque dans l'emploi de l'alphabet archaïque. — P. 356 [II, 659-660]. Chronologie des travaux de l'acropole. On fait remarquer que le plan des Propylées a été tronqué par scrupule religieux, comme empiétant sur les terrains consacrés à Artémis Brauronia et Athêna Niké. La résistance vient de ces prêtres qui se vengeront bientôt sur Phidias. — P. 359 [III, p. 4]. L'auteur est plus affirmatif sur l'emploi fait par Périclès des fonds secrets εἰς τὸ δέον pour sa politique étrangère. Ce qui « n'était pas impossible » est devenu « très vraisemblable ». — P. 392-393 [III, p. 44-46]. Procès de Phidias, placé non plus après, mais avant l'achèvement des Propylées. L'assentiment de Löschcke et Müller-Strübing n'a pu que confirmer M. C. dans son opinion, qui met les Eléens hors de cause et rejette toute la responsabilité sur les Athéniens abusés par le « parti sacerdotal ». — P. 420-422 [III, p. 77-80]. L'auteur a refait et élargi son plaidoyer en faveur de Périclès. Il ne veut rien sacrifier de son Périclès idéal — attaqué à divers points de vue par Pflugk-Hartung, Duncker, Beloch, Holm — pas même les « moyens démagogiques » employés pour gagner le peuple. Périclès « n'avait pas le choix ! » C'est là un argument dangereux, que la morale historique ne doit pas emprunter à l'optimisme leibnizien. — P. 482 [III, p. 148]. M. C. examine de plus près les motifs qu'avaient les Spartiates de souhaiter la paix en juillet 425 et accentue la responsabilité de Cléon, qui fit échouer les négociations. — P. 493 [III, p. 161]. Mention de l'expédition d'Eubée en 424, sous l'archontat d'Isarchos. M. C. paraît oublier qu'en note il déclare le fait controuvé et rejette le témoignage de Schol. Aristoph. *Vesp.* 718. S'il a changé d'avis, il devait effacer la note. — P. 627 [III, p. 324]. M. C. fait remarquer que si les Athéniens, en 415, ont mis en avant les Egestains,

et non pas les Léontins (ioniens), c'était pour éviter jusqu'à l'apparence d'une guerre de races. — P. 713 [III, p. 424]. Une page ajoutée sur le troisième traité conclu en février 411 entre Tissapherne et les Lacédémoniens. — P. 720-721 [III, p. 431-432]. L'alinéa concernant les événements de Samos en avril 411 a été remanié.

Tome troisième. — P. 164-165 [IV, p. 214]. Intercalation de faits récemment connus. La reconstruction des murs d'Athènes commencée dès 395 ou 394 (cf. Wachsmuth, *Ber. d. Säch*s. *G. d. W.* 1887, p. 372). Décrets concernant les démocrates bannis de Samos, de Thasos et de Carystos (*C. I. Att.* II, 1, p. 393, n°s 1 *b*, 1 *c*). — P. 339 [IV, p. 444]. Quelques détails sur le congrès de Delphes en 368, auquel prend part Denys de Syracuse. Les Athéniens décernent une couronne d'or aux fils du tyran (*C. I. Att.* II, nº 51). Travaux de réfection au T. d'Apollon. — P. 355 [IV, p. 463]. Mouvements provoqués dans le domaine de la seconde Ligue athénienne par l'apparition de la première flotte thébaine « au printemps de 363 ou de 362 ». Défection de Céos, réprimée par Chabrias (d'après Koumanoudis, Ἀθήναιον, V, 616 et Köhler, *Mittheil.* II, p. 142 sqq.). — P. 434 [V, p. 82]. M. C. me paraît avoir négligé l'occasion de rectifier la façon dont il expose le mécanisme des symmories créées en 378/7, sous l'archontat de Nausinicos. Les textes ne disent pas que « les 16 plus riches de chaque symmorie formaient un comité des Trois-Cents », mais que, dans chacune des vingt symmories, les contribuables pouvaient se grouper en syntélies de seize membres au plus pour armer une trière (Demosth. *Coron*, 104. Schol. Dem. *Mid.* p. 564). Ceux qui ne contribuaient que pour un seizième à l'armement d'un navire étaient évidemment les moins fortunés. Les Trois-Cents, au contraire, étaient les plus riches ou les « chefs » des symmories; ils devaient être au nombre de 15 — et non pas de 16 — par symmorie. Cette erreur d'interprétation doublée d'une erreur d'arithmétique — celle-ci corrigée dans l'édition française — ne figurait pas dans la première édition de l'*Histoire grecque*, ce qui prouve qu'il faut se défier des retouches. — P. 467 [V, p. 125]. Aperçu des relations entre Athènes et les rois du Bosphore Satyros, Leucon (387-348/7, et non plus 393-348/7 a. Chr.), Spartocos III et Pærisade (de 347 à 343/2 a. Chr.). Honneurs décernés aux princes par les Athéniens reconnaissants, d'après l'inscription publiée par Koumanoudis, Ἀθήναιον, VI, 152 sqq. et commentée par A. Schäfer, *Rhein. Mus.* XXXIII (1878), p. 418 sqq. — P. 486-488 [V, p. 147]. Deux pages nouvelles sur l'éducation philosophique de Platon et le caractère purement national, « attique », de son idéal social. Il y a là une nuance de paradoxe, poussée, comme toujours, dans le sens optimiste. Au fond, dans la société athénienne, le groupe académique n'a été et ne pouvait être qu'une coterie. — P. 504 [V, p. 165]. Quelques détails sur le commerce des livres à Athènes, d'après des textes connus. — P. 510 [V, p. 172]. Un alinéa sur les études grammaticales à Athènes. Inscrip-

tion du grammairien qui, vers 350 av. J.-C., expose au public son système de phonétique et d'orthographe. Le fait est intéressant, mais M. C. aurait bien dû d'abord nous donner la référence (Köhler, *Mittheilungen*, VIII, p. 359, de l'année 1883), puis nous avertir en note que d'autres, comme Gomperz (*Sitzungsber. d. Wien. Akad.* 1884, p. 339), voient dans ce fragment d'inscription l'exposé d'un système de notation tachygraphique. — P. 512 [V, p. 174]. La page concernant les rapports scientifiques d'Eudoxe et de Platon, deux génies dont l'association est « un des faits les plus mémorables que compte l'histoire de la civilisation au IVe siècle », a été remaniée et élargie. — P. 525-526 [V, p. 191]. Un alinéa sur le « type d'atelier » (la Mère et l'Enfant) créé par l'école de Céphisodote et de Praxitèle. Un autre sur le naturalisme dans les statues-portraits, représenté surtout par Démétrios d'Alopèce — d'après les travaux récents de Michaelis et Helbig. M. C. (en note) ne croit pas pouvoir adopter l'opinion de ceux qui, sur la foi d'une « inscription apocryphe », attribuent la Vénus de Milo à l'époque hellénistique. On sait que ce débat est devenu une sorte de querelle internationale, et qu'en Allemagne, on soupçonne les archéologues français d'avoir fait disparaître l'inscription attribuant l'œuvre à Antiochos. — P. 528 [V, p. 193]. Quelques lignes sur la peinture historique: la bataille d'Œnoé ajoutée aux peintures de la Stoa Poikilè (cf. Köhler, *Hermes*, V, 5). — P. 730 et dernière [V, p. 452]. L'allusion à la future Ligue achéenne est développée. L'auteur rappelle que la Grèce épuisée a encore eu la force d'inaugurer le système fédératif, une cité en plusieurs villes.

Il est inutile de surcharger de réflexions ce minutieux inventaire. Ce n'est ni le lieu ni le moment de comparer le livre de M. Curtius aux Histoires Grecques plus récentes de G. Busolt et de Holm. Il suffit de dire qu'il n'a pas à redouter la comparaison, même faite par des juges moins complaisants que n'est censé l'être — par définition — un traducteur.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

---

357. — Theodor BERGK, **Griechische Literaturgeschichte,** vierter Band aus dem Nachlass herausgegeben von Rudolf PEPPMÜLLER. Berlin, Weidmann, 1887, un vol. in-8 de XII-580 p. 8 mark.

Ce quatrième volume sera le dernier de cette histoire de la littérature grecque que Bergk est mort sans avoir achevée. Le premier volume, le seul qui ait paru du vivant de l'auteur, date de 1872; il est consacré à la poésie épique. Quand Bergk mourut en 1881, on trouva plus d'un millier de pages sur lesquelles il avait préparé la continuation de cet ouvrage. Il faut noter que toutes ces pages ont été écrites avant les années 1873-1874. De ce millier de pages on a fait trois volumes; le premier a paru en 1883, le second en 1884, le troisième est celui dont

nous rendons compte aujourd'hui. Les deux premiers volumes, qui forment les tomes II et III, de l'œuvre prise dans son ensemble, ont été édités par Gustav Hinrichs; ce savant est mort au mois d'avril 1886; c'est ainsi que M. R. Peppmüller a été chargé de la publication du tome quatrième. Les deux éditeurs étaient heureusement choisis; ils étaient connus tous les deux par des travaux intéressants sur les poètes épiques; sans parler de nombreux articles qu'ils ont publiés dans les revues sur ce sujet, Hinrichs avait été chargé de la réimpression de l'Odyssée de Faesi dans la collection Weidmann [1]; M. Peppmüller a donné tout récemment une nouvelle édition des Prolégomènes de Wolff; de plus, chacun de ces deux savants avait déjà été appelé à prendre part à la publication des œuvres posthumes de Bergk. On doit à Hinrichs la publication de *Fünf Abhandlungen zur Geschichte der griechischen Philosophie und Astronomie* et des *Beiträge zur Römischen Chronologie;* M. Peppmüller a édité les *Kleine Philologische Schriften*, où il a ajouté une biographie bien faite et très intéressante de Bergk.

Il faut reconnaître que la tache de M. P. était particulièrement difficile; ce dernier volume présente encore plus que les précédents, les caractères d'une œuvre incomplète et fragmentaire. Dans les deux autres, il y avait des parties traitées avec une certaine ampleur; le tome II contient sur la poésie lyrique des pages telles que l'auteur de l'édition des *Poetæ lyrici Græci* pouvait seul les écrire. Le tome III est consacré uniquement à la tragédie; malgré quelques parties négligées et quelques lacunes regrettables (l'étude sur l'Orestie d'Eschyle par exemple manque), ce volume est peut-être encore plus important; c'est une des parties que l'auteur avait le mieux préparées; Bergk a donné en 1858 une édition de Sophocle dans la collection B. Tauchnitz et on a la certitude que dès 1854 le plan de son ouvrage sur la Littérature grecque était déjà arrêté. Le quatrième volume au contraire ne contient guère que des fragments; il y en a un heureusement qui a une certaine étendue, c'est la partie consacrée à la comédie, p. 1-237. Ici Bergk se retrouvait sur son terrain; la comédie et la poésie lyrique sont les deux parties de la littérature grecque dont Bergk s'est le plus longtemps occupé. En 1838, il publia un ouvrage qui reste encore un des plus importants qui aient été écrits sur le sujet, le *Commentationum de reliquiis comoediae atticae antiquae libri duo;* en même temps il avait été chargé par son beau-père Meineke de la publication des fragments d'Aristophane; ce travail parut en 1840; il forme le tome deuxième des *Fragmenta comicorum graecorum;* enfin en 1851 Bergk donna dans la collection Teubner une édition d'Aristophane. Dans cette rapide histoire de la comédie grecque, que contient le volume

1. M. Hinrichs a composé aussi le traité d'épigraphie grecque dans le manuel d'Iwan Müller.

dont nous rendons compte [1], il y a des parties très intéressantes, quelques vues personnelles; malheureusement l'on sent que la dernière main n'a pas été mise à ce travail et qu'il y a bien des parties qui ne sont que de sommaires résumés. Les chapitres suivants sont consacrés à la prose, d'abord aux historiens, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Ephore, Théopompe; puis aux orateurs depuis Antiphon jusqu'à Démétrius de Phalère et Démocharès; enfin aux philosophes, Socrate, Héraclite, Démocrite, Platon, Aristote. Viennent ensuite deux appendices, l'un de 20 pages sur la poésie alexandrine; l'autre de 38 pages sur toute l'époque qui s'étend depuis l'an 146 avant J.-C., date de la conquête romaine jusqu'à l'avènement de Justinien en 527.

Nous signalons en particulier les jugements sur la comédie moyenne et sur la comédie nouvelle, et les articles consacrés à Alexis, Ménandre, Hérodote.

Albert MARTIN.

---

358. — Wilhelm DEECKE. **Die Falisker**, eine geschichtlich-sprachliche Untersuchung. Strasbourg, Trübner, 1888, XVI-297 p., in-8, avec une carte et 4 planches. 10 mark.

On peut se demander s'il y avait lieu d'écrire vraiment un ouvrage d'ensemble sur les Falisques. Leur histoire militaire n'est guère qu'une petite partie de l'histoire romaine, prise à rebours. Leur civilisation, assez rudimentaire, n'était qu'un reflet de celle de leurs voisins du nord, les Étrusques, ou de leurs voisins du midi, les Romains. On la connaît, assez mal, d'ailleurs, et, comme leur religion, surtout par les témoignages cent fois cités des écrivains latins. Les inscriptions trouvées sur leur territoire sont ou étrusques, ou à peu près latines, et ne nous fournissent pour ainsi dire aucun renseignement: la plupart, d'ailleurs, ne contiennent que quelques lettres à demi-effacées ou des noms propres souvent d'une lecture douteuse.

Voici, en résumé, le contenu du livre de M. Deecke: I Description du pays des Falisques dans son état actuel (clairement faite et accompagnée d'une bonne carte), et d'après les documents de l'antiquité; — II Histoire des F.; — III Leur civilisation; — IV Les F. en Campanie, en Étrurie et dans le Picenum; — V Inscriptions; — VI Alphabets; — VII La langue falisque (vocabulaire, phonétique, flexion, dérivation et composition); — enfin un *excursus* intéressant sur les noms de famille italiques.

Les chapitres V à VII occupent naturellement la plus grande partie de l'ouvrage. Le chap. V comprend le commentaire détaillé de 105 ins-

---

1. Nous signalons à propos d'Epicharme, une nouvelle explication du vers d'Horace, Epîtres II, 58; Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi; le mot properare ne peut ici s'entendre que d'un travail précipité et hâtif; c'était un des défauts d'Epicharme et Plaute l'a imité.

criptions. Les restitutions hasardées y abondent. On se demande vraiment à quoi peuvent servir des notes comme celle-ci, qui n'est pas seule de son espèce (nº 18, ...*pan*......*cail*...) : « On peut songer à quelque chose comme [*pu*]*pa N*[*umerii*] ou *N*[*umici*] *Cael*[*ii*]; mais la lacune est peut-être aussi plus considérable. » On peut songer à bien d'autres choses encore ; c'est perdre son temps que de s'y arrêter.

D'autres parties du commentaire sont plus instructives; ainsi à propos de l'inscription nº 36 (Zvetaieff, *Inscr. Ital. med. dialect.* nº 68 = *Inscr. It. inf.* nº 70), M. D. reproduit d'intéressantes observations de phonétique syntactique qu'il avait déjà publiées dans le *Rheinisches Museum* et ailleurs.

L'inscription nº 34 est celle qui fut communiquée il y a deux ans, à deux exemplaires, à l'Institut archéologique allemand de Rome : *foied uino pipafo* (*pafo* sur le second exemplaire) *kra karefo*. M. D. la considère comme l'œuvre d'un faussaire, sans doute avec raison. Il est certain que presque tous les mots en sont sujets à caution, surtout le premier, *foied*, qui semble une très malheureuse adaptation du latin *hodie* à la phonétique falisque. Mais, d'autre part, les faussaires sont généralement moins maladroits, et peut-être convient-il de réserver son jugement sur la question d'authenticité.

L'inscription nº 62 (Zvet., *I. I. med.* nº 70 — *I. I. inf.* nº 72) est de beaucoup la plus considérable qui nous ait été conservée. M. D. la croit en vers : je suis tout disposé à lui donner raison [1]; mais quels sont ces vers? Pour M. D. ce sont des saturniens rythmiques. Le malheur est, même en adoptant ce point de vue, que nous ne connaissons pas l'accentuation du falisque : il est vrai que la langue de l'inscription étant toute latine, on peut, sans trop s'aventurer, attribuer au falisque l'accentuation du latin. Outre ces deux concessions, il faut en faire une troisième, beaucoup moins facile : c'est d'admettre deux accents dans les composés *gónlégium (collegium)*, *góndécorant* et un seul dans les mots également composées *acíptum* et *comuíuia* : il y a là une contradiction vraiment « surprenante », comme dit M. D.; elle prouve simplement qu'il a fait fausse route, et que sa manière de scander n'est pas la bonne. D'ailleurs, il n'est nullement prouvé que *collegium*, en falisque pas plus qu'en latin, ait jamais eu deux accents.

Tout ce qu'il y a d'arbitraire dans la conception que M. D. se fait d'une unité falisque apparaît clairement au chap. VII, dans la juxtaposition par ordre alphabétique des mots empruntés aux différentes inscriptions, les une à peu près étrusques, les autres latines ou peu s'en faut, trouvées sur le territoire falisque. On voit figurer côte à côte dans ce glossaire de la « langue falisque » θ*anacuil* et *Turpilius*, *Ur*χ*osna* et

1. L'ordre des mots et la disposition matérielle des lignes l'indiquent suffisamment. La première ligne : *gonlegium quod est aciptum aetatei agend*[*ae*], scandée prosodiquement, a une structure tout à fait analogue à celle du saturnien type : *Dabunt malum Metelli Naeuio poetae*.

Volumnius, *lautnata* et *loferta*,. La grammaire qui termine le chapitre sera surtout utile comme répertoire : les explications phonétiques qui y sont mêlées sont d'ordinaire assez aventurées. Je relève, p. 260, une erreur formelle : le *d* ne manque en « vieil ombrien » que dans l'écriture ; dans la prononciation il était resté distinct du *t* comme le prouve la comparaison du « nouvel-ombrien »

L'erreur initiale de M. D. est d'avoir cru à l'existence d'une unité falisque nettement distincte du domaine latin et du domaine étrusque. On peut lui reprocher aussi d'avoir délayé en 300 pages ce qui, plus condensé, aurait pu être instructif. La seule utilité du livre consiste dans quelques nouvelles lectures (d'ailleurs sans importance aucune) proposées par le fils de l'auteur, qui a revu sur les lieux la plupart des inscriptions, puis dans la réunion des textes anciens et dans les catalogues de faits grammaticaux. Mais on ne peut dire que le nouvel ouvrage de M. Deecke ait fait faire un pas à la science.

Louis Duvau.

---

359. — **Les Prologues de Térence** (thèse pour le doctorat), par Philippe Fabia. Paris, E. Thorin. Avignon, J. Roumanille, in-8, iv-322 p.

Voici un ouvrage moitié philologique et moitié littéraire qui mérite une mention fort honorable. Elève de M. Max Bonnet, l'auteur possède les bonnes méthodes de travail. Il est bien au courant des recherches antérieures et connaît à fond un sujet qu'il a médité quatre ans. Il a de la conscience et de la pénétration ; sa thèse tient plus qu'elle ne promet : car il arrive à des conclusions générales sur les procédés dramatiques, sur la nature du talent et sur le caractère de Térence. Il fera bien de se défier des déductions qui, en apparence rigoureuses, prétendent éclaircir des points destinés à rester toujours obscurs; ainsi il établit bien la genèse et le développement de la légende qui fait de Scipion et de Lélius les collaborateurs de Térence; mais qu'y avait-il au juste sous ces bruits de collaboration et dans quelle mesure le poète a-t il profité des conseils de ses amis, c'est ce que nous sommes condamnés à ignorer. On se défie d'un critique qui, vivant de nos jours, décrit la polémique d'un auteur ancien comme s'il était dans sa confidence et qui prétend percer ses intentions secrètes mieux que ne l'ont fait ses contemporains.

Il y a des points sur lesquels je serais difficilement d'accord avec M. Fabia : très conservateur en ce qui concerne la critique verbale, il repousse la méthode aventureuse qui consiste à ouvrir des lacunes dans un prologue pour y insérer des vers d'un autre prologue ; on est certainement libre de ne pas approuver les transpositions de M. Dziatzko; mais il est impossible de souscrire à une assertion comme celle-ci p. 26. « Les prologues de Térence, à peu près exempts des altérations qui entachent beaucoup de textes anciens, nous sont parvenus dans un état presque parfait de pureté ». Dans le Prologue de l'*Hautontimorumenos*

au v. 3 la transposition indiquée dans les scholies du Bembinus : « Id deinde dicam, primum quod veni eloquar » est très satisfaisante; mais les v. 7-9 continuent malgré l'explication conjecturale donnée p. 124 à faire difficulté. Le v. 9 du prologue de l'*Eunuque* tel que l'écrivent les mss. est bien singulier. Il est au moins bizarre que dans le prologue du *Phormion* v. 24 sq. Térence se désigne ainsi : « Adporto novam Epidicazomenon quam vocant comœdiam Graeci, *Latini* Phormionem nominant ». Autre chose est de repousser des conjectures qu'on ne trouve pas heureuses, autre chose de méconnaître des altérations qui semblent évidentes.

M. F. est aussi bien optimiste dans la question de la *Contamination* chez Térence, c'est-à-dire de l'utilisation d'un original secondaire à côté de l'original principal, p. 218 « Térence a usé d'un procédé légitime, il en a fait un usage irréprochable. Sans détruire l'unité, il a su accroître la variété; sans manquer aux exigences de l'art, il a rendu ses œuvres plus agréables au public. Une telle conduite mérite t-elle autre chose que des éloges? » En réalité, sans parler des points de suture qui sont parfois visibles, l'introduction de personnages nouveaux ne va pas toujours sans inconvénients. Ainsi Charinus dans l'*Andria* a une scène intéressante IV, 1 ; mais je ne partage pas l'engouement de M. F. pour ce second amoureux qui ne sait que se lamenter; sans doute l'unité d'action n'est pas rompue, mais si l'intérêt ne se disperse pas, cela tient à ce que Charinus n'en excite guère. L'intervention de Gnathon et de Thrason dans l'*Eunuque* donne lieu à deux scènes de 1er ordre : celle où Gnathon expose ses principes sur le parasitisme, II, 2 et celle où Thrason fait le siège de la maison de la courtisane, IV, 7. Mais que faire de Thrason à la fin de la pièce? Térence qui n'a pas osé le laisser purement et simplement de côté, ne se tire d'affaire que par une bouffonnerie qui nuit singulièrement au caractère de Phaedria. Phaedria sera l'amant en titre de la courtisane : Thrason demeurera pour payer la dépense. Dans les Adelphes, — malgré une explication assez ingénieuse p. 203 — on sera toujours étonné d'assister acte II sc. 1, à la fin de la scène du rapt annoncé dans le 1er acte et qui en fait en partie le sujet.

Sur d'autres points, la thèse de M. Fabia prête le flanc à la critique; ce n'en est pas moins un travail soigné et bien fait.

A. Cartault.

---

360. — **Etude sur les sermons d'Honorius III.** Thèse pour le doctorat en théologie présentée à la Faculté catholique de Lyon, par Félix Vernet, prêtre du diocèse de Valence. Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, grand in-8 de xi-118 p.

Après avoir très bien résumé la vie de Cencio Savelli et rappelé les principaux travaux dont cette vie a été l'objet en Allemagne, en France et en Italie, M. l'abbé Vernet étudie spécialement dans Honorius III le

prédicateur, lequel posséda quelques-unes des meilleures qualités de la chaire. Cette étude est complètement neuve, car si Honorius pontife romain est peu connu, Honorius orateur est à peu près ignoré. En six chapitres substantiels, l'abbé V. retrace l'histoire des sermons d'Honorius, examine la méthode du prédicateur, recherche sa théologie (qui a un air de famille avec celle de saint Thomas, lequel a pu connaître les sermons du pontife et s'en inspirer), apprécie le savoir d'Honorius d'après ses sermons, [1] décrit l'état de la société au XIIIe siècle, d'après les mêmes sermons, enfin les juge au point de vue littéraire [2], signalant leurs imperfections, mais louant leurs mérites, la fermeté de la touche, la rigueur de la pensée, l'excellence de la doctrine. La thèse de M. l'abbé Vernet, judicieuse et consciencieuse, est un intéressant chapitre de l'histoire de la prédication, au moyen âge, en Italie, bien digne d'être dédié au savant travailleur, Ulysse Chevalier.

T. DE L.

---

361. — **Carteggio di Vittoria Colonna,** marchesa di Pescara, raccolto e pubblicato da Ermanno FERRERO e Giuseppe MÜLLER. Turin, Loescher, 1889, in 8 de XXXII-394 p. Prix : 7 fr. 50.

Plusieurs travaux ont paru en ces derniers temps sur Vittoria Colonna. J'ai parlé ici (1889, t. I, p. 11) de celui de M. A. Morpurgo, de Trieste ; un écrivain anglais, Mme A. Lawley, a consacré au sujet tout un volume (Londres, 1889) ; enfin, MM. Ferrero et Müller, professeurs à l'Université de Turin, viennent de publier le *Carteggio* complet de la marquise de Pescara. Ce sont toutes les lettres conservées, publiées ou inédites, écrites par Vittoria ou reçues par elle de ses amis, qui montent au nombre de 185. Beaucoup sont de simples billets ; beaucoup aussi sont étendues et importantes, et permettent d'ajouter au livre de Reumont, sinon autant de points de vue nouveaux qu'on l'aimerait, au moins quelques détails biographiques et moraux intéressants. Les noms des principaux correspondants disent assez, d'ailleurs, le prix de la collection ; on y trouve Bembo, Castiglione, Giovan Matteo Giberti, Alfonso d'Avalos, Pietro Aretino, Ascanio Colonna, la reine de Navarre, le cardinal Morone, Michel-Ange, etc. (Je signale aux éditeurs la copie d'une lettre du cardinal Pole à la marquise, dans le *Vat. 5967*, f. 318 ; il y aurait à vérifier si c'est, comme je le suppose, la même que la lettre CXXXIX, fournie par une copie de Venise et par Quirini.) Le volume est terminé par un appendice relatif au procès de Pietro Carnesecchi devant le Saint-Office, et

1. Honorius était helléniste et hébraïsant, mais il fut loin d'être un bon étymologiste. L'abbé V. donne (p. 68) « d'inoubliables spécimens » des erreurs de son héros en cette matière.

2. Honorius III (p. 111) déposa un évêque parce qu'il n'avait pas étudié Donat, ce qui rappelle un peu l'Alcibiade du bon Plutarque donnant un soufflet à un maître d'école qui n'avait pas d'Homère.

par une note de M. D. Tordi sur la tombe de Vittoria (à l'église détruite de l'ancien monastère de S. Anna, à Rome). La reproduction d'une médaille iconographique et d'un autographe ajoutent de l'intérêt au volume, que recommandent, d'autre part, les soins apportés au texte, à l'annotation et à l'information bibliographique. La correspondance de Vittoria Colonna ainsi publiée est, en même temps qu'un monument nouveau à la mémoire de la plus illustre des femmes italiennes, un excellent instrument d'étude mis à la portée des travailleurs.

Je peux ajouter une observation à la p. xx de la préface. Les éditeurs du *Carteggio* ont cherché en vain, disent-ils, dans le ms. *LXI*, *3*, de la Bibliothèque Barberini, une lettre de Vittoria à Bembo et une autre de Giberti à Vittoria; ces pièces et quelques autres marquées au catalogue ne s'y trouvent plus. Cette simple note nous révèle un véritable pillage, subi par les collections d'autographes de la Bibliothèque Barberini; aucune des personnes qui y ont travaillé ne sera surprise qu'il ait pu avoir lieu; il faut néanmoins le déplorer et le flétrir. Pour ce qui est du manuscrit en question, je l'ai tenu dans les mains encore intact, en 1884, et j'y ai transcrit précisément la lettre à Bembo, regrettée par les éditeurs; je peux les rassurer sur la lacune qu'ils craignaient de laisser dans leur recueil : le document est identique à celui qu'ils publient d'après une bonne copie, sous le n° CLX, p. 271. Cette indication pourra servir, à l'occasion, à faire reconnaître la pièce volée. Quant à Giberti, je trouve seulement dans mes notes l'indication de six lettres de lui appartenant au *Barber. LXI*, *3*, et datées de 1531 à 1542; il y en avait une à Bembo, de 1539, une au cardinal de Ferrare, de 1540 et la lettre à Vittoria Colonna était de 1542.

P. de Nolhac.

---

362. — H. Pigeonneau. **Histoire du commerce de la France.** Tome II. *Le seizième siècle. — Henri IV. — Richelieu.* Paris, Cerf, 1889, 483 p. 7 fr. 50.

M. Pigeonneau réalise en lui l'heureuse alliance de l'économiste et de l'historien — *res olim dissociabiles*. C'est dans les phénomènes économiques qu'il cherche et découvre la raison des institutions politiques et sociales. Cette méthode originale et sûre, il l'applique dans ce second volume de son œuvre avec autant de bonheur que dans le précédent, mais avec plus d'ampleur : car le cadre de son étude s'agrandit.

Avec le xvi° siècle, la France inaugure une nouvelle phase de son développement : d'une part, elle ressent le contre-coup des grandes découvertes; de l'autre, elle s'assimile en partie la civilisation italienne. Mais, outre ces influences extérieures, il s'est accompli, dans le régime intérieur de la France, une transformation naturelle et fatale (p. 16). L'auteur fait ressortir cette vérité moins banale qu'on ne pense.

Parmi les conséquences des découvertes, M. P. insiste sur la plus grave, la brusque augmentation du numéraire; il en suit la répercus-

sion dans toutes les classes de la société, et nous révèle ainsi la cause la plus sensible du changement qui affecte les rapports de la noblesse avec la royauté : la valeur des terres ayant baissé, l'aristocratie foncière dut se vendre à la royauté pour des pensions, des charges et des bénéfices ecclésiastiques. En Allemagne, elle s'indemnisa aux dépens de l'Eglise, et voilà pourquoi les princes de l'Empire s'enthousiasmèrent pour la Réforme. Déjà s'annoncent la puissance et le culte si moderne de l'argent, qui se traduisent par une théorie économique, le mercantilisme.

M. P. n'attribue pas une moindre part, dans la rénovation commerciale et industrielle de notre pays, à l'Italie où les Français puisèrent, avec le raffinement des mœurs, le goût du luxe; le travail national dut satisfaire à des besoins nouveaux. Grâce aux relations avec l'Italie, qui se concentraient presque exclusivement à Lyon, les intérêts français demeurèrent pour longtemps encore tournés vers le bassin méditerranéen, et à peu près étrangers à celui de l'Atlantique. Parmi les riverains français de l'Océan, les Normands seuls tentèrent l'accès du Nouveau-Monde. Encore M. P. ne croit-il pas à la légende qui fait des marins dieppois les devanciers de Vasco de Gama et de Christophe Colomb.

M. P. fait honneur du progrès et de la prospérité du royaume à la sage administration de Louis XII, voire de Louis XI. Il est plus sévère pour François Ier qui pratiqua le premier, à la vérité, une politique commerciale, mais sans suite et par boutades. L'article essentiel, pour ne pas dire unique, de ce programme est la protection de l'industrie de luxe française de manière à rebuter la concurrence italienne. Ce système réussit. M. P. raconte à ce propos la naissance et les premiers bégaiements de la doctrine protectionniste et résume la législation douanière du xvie siècle. Il démontre qu'à ces mesures le pouvoir royal gagna plus que le commerce et l'industrie. Le résultat le plus clair de l'action gouvernementale en matière économique fut la création d'offices, c'est-à-dire un expédient financier. L'auteur juge avec raison que ce résultat manque de grandeur. Aussi condamne-t-il avec rigueur la dynastie des Valois qui éleva cet abus à la hauteur d'une institution; il l'accuse encore d'avoir découragé l'esprit d'initiative et d'aventure dont la nation était suffisamment douée et dont elle fit preuve en Orient et dans le Nouveau-Monde.

L'errement inauguré par François Ier et Henri II, la vente d'offices entraîna une conséquence sociale des plus graves : dès lors, le fonctionnarisme sévit parmi la bourgeoisie; elle en souffre encore.

Il n'est pas étonnant que le xvie siècle se terminât au milieu d'une crise économique intense, due principalement à la dépréciation du numéraire. Les contemporains en cherchèrent les causes et les remèdes. M. P. analyse et compare les opinions, on dirait presque les écoles en présence. Il constate que de cet apparent désordre d'idées et de procédés se dégage la belle ordonnance administrative du xviie siècle. L'unité des monnaies, des poids et mesures, de législation et juridiction commerciale, a préludé et présidé à l'unité monarchique.

On voit par quel lien solide M. P. rattache l'histoire économique du xvııe siècle à celle de l'époque précédente. Ce n'est pas un de ses moindres mérites que de savoir faire à chacun sa part. C'est ainsi qu'il apprécie à sa véritable valeur l'œuvre de Henri IV. Certes, après les travaux de MM. Poirson et Fagniez, M. P. ne se flatte pas de donner du neuf. Il parvient cependant à rafraîchir ce sujet, en étudiant de près les hommes, sans négliger les actes. Il caractérise le rôle et le personnage de Sully avec plus de modération sans aucun doute et plus de justice peut-être que d'autres historiens : il le représente comme un très honnête homme qui, à l'amour de son pays, joignait celui des charges et des traitements; c'est là, pour nombre d'hommes d'États, un précédent illustre. M. P. défend Sully contre des reproches immérités : si les douanes intérieures ne furent pas supprimées, Sully obéit, en les maintenant, non pas à ses préjugés, mais à des nécessités politiques et fiscales ; M. P. met en relief la lutte du ministre contre l'instinct particulariste et prohibitionniste des provinces. Après Sully, l'auteur présente ses deux principaux collaborateurs, Olivier de Serres, « agronome officiel » de Henri IV et Barthélemy Laffemas « son ministre de l'industrie et du commerce », ce dernier théoricien ardent, auteur d'un plan de réformes qui aboutissait au socialisme d'État, et qui effarouchait le bon sens du roi. Henri IV déploya, dans les questions d'affaires, son éclectisme pratique qui le servit si bien ailleurs : il concilia dans les faits les tendances opposées de Sully et de Laffemas, surtout en ce qui concerne le commerce extérieur. M. P. distingue les deux « écoles » (p. 313), il se complaît à la critique des dogmes économiques, auxquels il ne manqua que d'être codifiés. De cet examen, l'auteur conclut que les idées économiques se modifièrent du xvie au xviie siècle comme les idées philosophiques et religieuses; par exemple sur la colonisation et sur tous les problèmes en général. Il signale cette évolution dans le *Traité de l'Économie politique* de Monchrétien, et surtout dans les Cahiers de 1614.

Richelieu adopta plusieurs de ces nouveautés, mais il n'en exécuta qu'une faible partie, la politique ayant absorbé son activité. Mais M. P. proteste contre l'injustice des historiens, qui ont omis ce côté de l'œuvre de Richelieu. Ne nous en plaignons pas : car cette injustice est ici réparée. Avec les *Mémoires* et le *Testament politique* du cardinal, M. P. dresse ce curieux programme qui se résume dans la conversion des rentes, la réduction des gages des officiers de finance, mesure qui déjà se justifiait; dans le remplacement de la taille par des impôts indirects, combinaison révolutionnaire que la Constituante s'appropria. S'il eût été désirable que la plupart des créations maritimes et coloniales de Richelieu demeurassent aussi à l'état de projet, on en relève quelques-unes dignes d'un meilleur sort : l'amélioration des ports, l'accroissement de la flotte, et même le Code Michau, que M. P. définit « un acte de navigation » dirigé contre les Anglais et les Hollandais, et

qui fut appliqué, non sous forme de loi ni en bloc, mais par des ordonnances, spéciales et en détail.

M. P. ne se contente pas d'exposer et d'apprécier en eux-mêmes les faits économiques : il en déduit les effets sociaux. Il n'oublie pas son devoir d'historien. Au milieu du XVIIe siècle, la noblesse est matériellement ruinée et par là même moralement abaissée ; la bourgeoisie continue son ascension ; le commerce est ennobli avant d'être anobli. Mais l'auteur ne se félicite qu'à demi de cette transformation, qui consomme l'avènement de la féodalité bourgeoise.

Est-il téméraire de dire que M. Pigeonneau a renouvelé en quelque façon l'histoire de France aux XVIe et XVIIe siècles, non par l'appoint de documents inédits, mais en solidarisant deux ordres de phénomènes que jusqu'alors, ce semble, l'on redoutait de confondre ? Son exemple prouve que si la tâche de l'historien devient plus complexe, elle devient du même coup plus féconde. Il importe maintenant que l'enseignement classique de l'histoire non seulement s'enrichisse des notions, mais s'inspire de l'esprit de ce livre.

B. AUERBACH

LE NOUVEAU PAPYRUS D'HYPÉRIDE.

La *Revue critique* a publié dans son dernier numéro (24 juin) un article de Th. Reinach sur le nouveau papyrus d'Hypéride. Avec les corrections proposées par l'auteur, nous avons maintenant le texte définitif des deux colonnes publiées par M. Revillout. Un mot pourtant me semble devoir être changé. Dans la colonne III, l. 14, au lieu de διαλυθήσεται qui est une conjecture de Weil, je proposerais διοικήσεις. Le papyrus porte Δ.... HCEI. : la lacune semble trop étroite pour ιαλυθ, et l'iota paraît certain. Enfin le sens est plus complet avec le verbe διοικήσεις. On lirait donc : καὶ πολλῷ πλείω φορτία ἐστὶν τούτων ἐν τῷ ἐργαστηρίῳ καὶ ἀλάβαστροι καὶ ζμύρνα — καὶ ἄλλ' ἅττα ὀνόματα λέγων —, ὅθεν πάντα ταῦτα διοικήσεις ῥᾳδίως. Plus loin nous rencontrons le même verbe, dans la col. IV, l. 3-4. Le client d'Hypéride raconte qu'il a bien écouté la lecture de l'acte, mais qu'il était surtout pressé de régler l'affaire pour laquelle il était venu, ἔσπευδον μέντοι ἐφ' ὃ ἧκον τοῦτο διοικήσασθαι. Le sens est le même dans les deux phrases. Outre que la seconde personne du futur est plus vive que la forme passive διαλυθήσεται, le mot est aussi plus habile, précisément parce qu'il est plus vague.

B. HOUSSOULLIER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 13e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, qui vient de paraître, contient les articles suivants : *Dilectus* (Cagnat) ; *Dimachae* (Dosson) ; *Dimidia sextula*, *Diobolium*, *Dios Kodion*, *Distaterum*, *Dodecadrachmum*, (F. Lenormant) ; *Dioikesis*, *Diomosia*, *Diortothères*, *Dokimasia* (Caillemer) ; *Divortium* (Caillemer et Baudry) ; *Domicilium* et *Dominium* (Baudry) ; *Dioecesis*, *Dis pater* et *Dius fidius* (Jullian) ; *Diogeneia*, *Diogeneion*, *Diokleia*, *Dionè*, *Dipanamia*, *Diphtera*, *Dipoleia*, *Doliare opus*, *Dolium* (Pottier) ; *Diogmitae*, *Diomédès*, *Diomeia*, *Discus*, *Dividiculum*, *Doctor*, *Dodrans*, *Dolabra*, *Dolo*, *Domus divina*, *Dona militaria* (Saglio) ; *Dionysia* (Jules Girard) ; *Dionysiaci artifices* (Foucart) ; *Dios bous* (H.) ;

Dioscuri (S. Reinach et M. Albert); *Dolichenus Deus* (S. Reinach); *Diploma* (Thédenat); *Diptychon* et *Dispensator* (Bloch); *Directarii, Dolus malus, Dominus, Domo interdicere* (Humbert); *Dithyrambus* (Castets); *Divinatio* (Bouché-Leclercq); *Domus* (Monceaux); *Donarium* (Homolle).

— A peine avions-nous rendu compte du XVIe fascicule des *Correspondants de Peiresc* que le XVe nous arrivait, avec un léger retard. Il est consacré à *Thomas d'Arcos*, ce Provençal voyageur et curieux qui fut pris sur mer par les corsaires en 1628 et qui se fit musulman. M. Tamizey de Larroque publie ou plutôt republie les lettres du renégat à Peiresc que Fauris de Saint-Vincens avait déjà données dans le *Magasin encyclopédique*. On y voit Arcos-Osman envoyer de Tunis à Peiresc, par l'entremise du Toulonnais Aycard, des manuscrits, des camées, des poids anciens, des médailles romaines et puniques, des livres, diverses productions du pays, et les dents d'un prétendu géant dont le squelette fut découvert en 1630, près des ruines d'Utique. Arcos joint à ces envois des manuscrits dont il est l'auteur. Il craint que son apostasie ne lui ait fait tort auprès de Peiresc et « soupçonne que le changement de son habit ne lui ait fait changer son affection en bienveillance. » Mais M. Tamizey de Larroque ne se borne pas à reproduire ces documents dans son introduction; il a eu la bonne fortune de trouver à la Bibliothèque nationale des lettres inédites de Thomas d'Arcos à Peiresc (30 juin 1633-17 avril 1636), et son petit recueil ne paraîtra pas moins intéressant que celui de Fauris de Saint-Vincent. Il peut d'autant mieux l'espérer que M. H. D. de Grammont qui connaît si bien les choses africaines, lui a donné un certain nombre de notes et qu'« aujourd'hui la Tunisie, civilisée par notre influence et de plus en plus prospère et florissante à l'ombre de notre drapeau, n'est plus pour nous une terre étrangère, et que nous pouvons dire d'elle, comme de sa sœur aînée, notre belle et inappréciable Algérie : c'est une nouvelle France. »

— Le troisième volume de l'*Histoire de la littérature en Occident*, d'Ebert, paraît à l'instant en traduction française chez notre éditeur, Ernest Leroux; on ne saurait trop louer le zèle et la promptitude des traducteurs, MM. James Condamin et Joseph Aymeric; nous reviendrons bientôt sur leur travail que nous ne faisons qu'annoncer.

— La notice de M. F. Picavet sur *Ludovic Carrau* qui avait paru dans la « *Revue internationale de l'enseignement* » du 15 avril, a été publiée à part: l'auteur a réussi, comme il y tendait, à faire connaître plus complètement un des meilleurs représentants de notre enseignement philosophique; il retrace la vie de Carrau qui a été un des collaborateurs de notre *Revue*, et il analyse et apprécie d'une façon très intéressante les livres et les articles du regretté professeur.

— M. Picavet vient en même temps de découvrir dans les Archives de l'Institut les deux Mémoires sur *l'influence de l'habitude* de Maine de Biran qu'on croyait perdus depuis plus de trente ans.

ALLEMAGNE. — La collection Kürschner (Berlin et Stuttgart, Spemann) à laquelle nous consacrerons bientôt un article, s'est augmentée, depuis notre dernier compte-rendu, d'une vingtaine de volumes: quatre de Gœthe, trois de Lessing (parmi lesquels la *Dramaturgie de Hambourg*), et un volume d'Immermann. M. Max Koch a publié dans la collection les œuvres de Lenau, et M. Prœhle, un volume qui contient des extraits des œuvres d'Alxinger, de Musæus et de Müller d'Itzehoe. La vieille littérature allemande a le plus profité : M. Piper a donné le second volume de sa *Spielmannsdichtung* et un premier volume sur la poésie religieuse au moyen âge; M. Golther a fait paraître une nouvelle édition de *Tristan et Isolde* et de *Flore et Blanscheflur*; M. Hugo Hildebrand, un volume d'extraits des poètes didactiques au temps des croisades; M. F. Vetter, un volume de morceaux choisis de cette même poésie didactique et satirique au XIVe et au XVe siècle; M. Bobertag, un tome qui

contient quatre cents *Schwænke* du XVIe siècle. Enfin, M. W. CREIZENACH a donné à la collection un volume important qui a pour titre *Die Schauspiele der englischen Komœdianten* et M. OESTERLEY, les œuvres d'Opitz *(Martin Opitz, weltliche und geistliche Dichtung)*.

— M. Hermann BREYMANN a fait paraître une édition du *Doctor Faustus* de Marlowe (Heilbronn, Henninger); c'est le cinquième volume de la collection Vollmœller *(Englische Sprach-und Literaturdenkmale)* et la deuxième de l'édition historique-critique des œuvres de Marlowe qui paraît dans cette collection

— La collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII und XIX Jahrhunderts* que dirige M. Bernhard Seuffert, atteint son trente deuxième volume qui vient de paraître par les soins de M. Richard-Maria WERNER et qui contient *Jules de Tarente* et les fragments dramatiques de Leisewitz (Heilbronn, Henninger).

— La librairie Pauli, de Berlin, publie une édition populaire à bon marché de l'ouvrage du grand état-major allemand sur la guerre de 1870-1871 *(Der Krieg zwischen Frankreich und Deutschland in den Jahren 1870-71, wolfeile Volksausgabe nach dem Grossen Generalstabswerk und anderen amtlichen Quellen bearb. mit Genehmigung des Grossen Generalstabs)*. L'ouvrage se publie par livraisons; huit livraisons ont déjà paru; prix de la livraison, 30 pfennigs.

— M. WILMANNS, de Bonn, a été nommé professeur de langue et littérature allemande à l'Université de Breslau où il succède à M. Weinhold, appelé à Berlin.

— Les barons Ludwig et Alexandre de Gleichen-Russwurm ont donné par acte du 7-10 mai les papiers et la bibliothèque de Schiller aux archives de Gœthe. S. A. la grande duchesse Sophie de Saxe a décidé qu'à dater du jour où serait publié l'acte de donation (13 juin 1889), les archives réunies de Weimar qui lui appartiennent, porteraient le nom d'« Archives de Gœthe et de Schiller », *Gœthe — und Schiller — Archiv*.

ANGLETERRE. — M. V. BALL, auteur de la *Jungle life in India*, va publier prochainement chez Macmillan, à Londres, une traduction anglaise des *Voyages dans l'Inde* de J. B. Tavernier, accompagné de notes, d'appendices et d'un essai biographique. Cet ouvrage sera un véritable monument élevé en l'honneur du célèbre marchand sur lequel notre collaborateur, M. Charles JORET, a rappelé l'attention et qu'il a eu le premier le mérite de remettre en honneur.

BELGIQUE. — La *Revue* a rendu compte du 1er fascicule du *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand* (no 10). Le 2e fascicule vient de paraître; c'est une *Histoire de la constitution de la ville de Dinant au moyen âge* par M. H. PIRENNE. Le 3e fascicule (CUMONT, *Sur l'authenticité de quelques lettres de l'empereur Julien*) est sous presse.

CANADA. — M. WHITE, vice-président de la *Society for historical studies* (Montréal), vient d'entreprendre sous ce titre *Canadiana a collection of canadian notes*, une petite revue mensuelle dont le 5e numéro publié en mai 1889, est sous nos yeux : nous y remarquons, entre autres articles, des notes intéressantes de M. John READE sur l'*intendant Hocquart*, et un article de M. CHIPMAN sur *sir William Alexander*.

ITALIE. — A paru chez l'éditeur Sansoni, de Florence, le fascicule II (avril 1889) des *Consulta della Repubblica fiorentina* publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va du 8 mai 1289 au 24 juillet 1290. Il est impossible de pénétrer plus avant qu'on ne le fait, avec ce recueil, dans le détail des affaires de tous les jours, les plus insignifiantes comme les plus importantes, car sur toute chose les citoyens étaient consultés, fût ce sur l'heure où il sera permis aux marchands de poulets de faire leurs acquisitions. Et quand on pense que c'est le XIIIe siècle qui est ainsi percé à jour, on se prend à regretter que l'historien ne trouve pas partout des archives aussi riches et des Gherardi pour lui en faciliter la lecture.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juin 1889.

Le ministre de l'instruction publique invite l'Académie à lui présenter deux candidats pour la chaire de chinois qui est devenue vacante, à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, par la mort de M. Jametel, professeur. L'assemblée des professeurs et le conseil de perfectionnement de l'Ecole ont présenté à l'unanimité, pour cette chaire, en première ligne M. Devéria, en seconde ligne M. Camille Imbault-Huart.

L'Académie, après discussion en comité secret, procède au vote pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert.

Le président rappelle : 1° que les lauréats actuellement en possession du premier et du second prix sont M. Elie Berger et M. Cosneau; 2° que la commission propose, pour le premier prix, M. Noël Valois, et, pour le second prix, M. Auguste Molinier.

Le premier prix Gobert est décerné à M. Noël Valois, par 25 voix, contre 6 données à M. Elie Berger, 6 à M. Auguste Molinier et 1 bulletin blanc.

Le second prix est décerné à M. Auguste Molinier, par 33 voix, contre 4 données à M. Elie Berger.

M. Delisle lit une note intitulée *la Chronique des Tard-Venus.*

Un amateur de Milan, M. C. Morbio, dans un livre publié en 1873, a signalé un manuscrit de sa bibliothèque, écrit, pensait-il, au XVIe siècle, et qui contenait, selon lui, une relation originale des faits et gestes des Tard-Venus. On sait qu'on a donné ce nom à des bandes de routiers qui infestèrent le Lyonnais pendant les années 1360 à 1365 environ. Après la mort de M. Morbio, sa bibliothèque fut achetée par M. Ackermann, libraire à Munich. M. le comte Riant, qui ne connaissait le manuscrit de la chronique des Tard-Venus que par la description de M. Morbio, fit à plusieurs reprises des tentatives pour en assurer la possession à la Bibliothèque nationale. Enfin, cette année, les libraires List et Francke, à Leipzig, ont annoncé pour le 24 juin dernier la vente aux enchères de la collection Morbio, y compris la Chronique des Tard-Venus, à laquelle le catalogue de la vente consacrait un article détaillé. M. Delisle, dont les soupçons avaient été éveillés par quelques détails de descriptions imprimées, voulut savoir à quoi s'en tenir sur la valeur d'un document qui, s'il était authentique, avait sa place marquée à la Bibliothèque nationale. Il demanda et obtint des photographies, qui levèrent tous ses doutes. Il suffit de jeter les yeux sur ces fac-similés pour se convaincre que la Chronique des Tard-Venus est l'œuvre d'un faussaire aussi ignorant que maladroit, qui a dû travailler entre les années 1850 et 1870. Ce n'est pas le seul spécimen que ce personnage ait donné de son talent. M. Delisle signale deux autres manuscrits de la même main, l'un au Musée britannique (manuscrit additionnel 30042), l'autre à la Bibliothèque nationale (nouv. acq. fr. 4022). Ce dernier a été donné à la Bibliothèque par feu M. Henri Bordier, le 20 février 1874, « comme échantillon d'imitation moderne des plus grossières. »

Ouvrages présentés : — par M. H. Weil : PHILONIS ALEXANDRINI *libellus de opificio mundi,* edidit Leopoldus COHN; — par M. Héron de Villefosse; THIOLLIER (F.), *le Forez pittoresque et monumental, histoire et description du département de la Loire et de ses confins;* — par M. Gaston Paris : AMIAUD (Arthur), *la Légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu* (79e fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes*).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Seance du 18 juin 1889.

M. Bapst présente quelques observations techniques sur une agrafe en or émaillé du musée archéologique de Mayence qu'il estime d'après les procédés de fabrication être des plus anciens spécimens de l'émaillerie rhenane.

M. Sacaze communique le texte d'une inscription romaine trouvée par lui à Cazarih sur le territoire de l'ancienne Civitas Convenarum (Cominges).

M. Babelon propose une nouvelle interprétation d'une pierre gravée grecque provenant du duc de Luynes et qui lui paraît représenter les Héraclides tirant au sort les villes du Péloponnèse.

M. d'Arbois de Jubainville présente quelques observations sur un passage de Tite-Live concernant la seconde guerre punique qui prouve que le duel conventionnel était usité dès cette époque chez les Celtibères d'Espagne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 13 : Gaston Paris, La littérature française au moyen âge. (L'ouvrage tient ce que son titre promet; l'auteur domine son sujet; il a des vues bonnes et neuves; il a rassemblé sous une forme concise les résultats de la science; il a fait une œuvre qui est un modèle et à laquelle on ne peut adresser aucune critique d'importance.) — A. Schulze, Der altfranz. direkte Fragesatz (quoique plusieurs assertions appellent la contradiction et que le problème traité ne soit pas résolu dans toute son étendue, le livre est excellent). — Lose Blätter aus Kants Nachlass, p. p. Reicke. — Hesse, Die Entstehung der neutestam. Hirtenbriefe.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : P. Girod et E. Massénet, Les stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze. — Gomperz, Ueber die Charaktere Theophrasts (cp. *Revue*, n° 19). — Schultess, Annaeana studia (clair, sagace, original, traite de nombreux passages des Quaest. natur., des Dialogi et des Epistulae). — Die Schweizer Minnesänger, p. p. Bartsch (cp. *Revue*, 1887, n° 35). — Chabret, Sagunto, su historia y sus monumentos (très utile). — H. Müller, Das Magnum Chronicon Belgicum u. die in dems. enthaltenen Quellen (mécanique et sans but). — Deutsche Zeitschrift für Geschichtswiss. I. — Neuwirth, Die Satz. des Regensburger Steinmetzentages 1459. — Generalvers. der Gœthegesellschaft, Weimar, 13 juin.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 25 : Vigil, Asturias monumental, epigrafia y diplomatica; I, texto; II, laminas (œuvre qui est elle-même un monument). — Holub, Die Begründ. der Emporosscene in Sophokles, Philoktetes *et* Der Codex Laurent. A u. meine Ausg. des Sophokles. — Andria et Heautontim, p. p. West. — Salluste, p. p. Constans. — Mahaffy, Rambles a. studies in Greece, 3e edit. (recommandable). — Keilinschriftl. Bibl. I, p p. Eb. Schrader (cp. *Revue*, n° 16). — Joannides, Sprechen Sie attisch? Mod. Convers. in altgr. Umgangssprache. — Pélissier, Henri IV, Bongars et Strasbourg. — Eine neue Handschriftenklasse des Cornelius Nepos.

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 6 : Bugge, Entsteh. der nord. Götter = und Heldensagen .III. (argumentation claire, travail très important et à lire avec soin). — Wilmanns, Beitr. zur Gesch. der ält. deutschen Literatur, 3 u. 4. (Avance de beaucoup l'histoire de la métrique.) — Die Ged. Reinmars von Zweter, p. p. Roethe (excellent). — Schwan, Gramm. des Altfr. (fort instructif). — Der Löwenritter von Christian von Troyes. p. p. W. Foerster (long et favorable art. de Mussafia). — Rahstede, Zu Larochefoucaulds Leben u. Werken (ne satisfait pas entièrement). — Poèmes inédits de Jean de la Cueva, p. p. Wulff, I. Viage de Sannio (soigné),

Zeitschrift für deutsche Philologie, XXII, 1 : Kahl, Die Bedeut. u. der syntakt. Gebrauch der verba können u. mögen im Altd. — Müller-Frauenstein, Über Ziglers Asiat. Basine. — von Payer, Eine Quelle des Simplicissimus. — von Wlislocki, Zum Tellenschluss. — *Litteratur :* Altd. Predigten, p. p. Schönbach. — Karoling. Dicht. p. p. Traube (cp. *Revue*, n° 7). — Witkowski, Dietrich von dem Werder. — Die Edda, übers. von Jordan (travail de dilettante).

Germania. XXII, 1 : Walter, Ueber den Ursprung des höf. Minnesanges u. sein Verhältniss zur Volksdichtung. Einleitung. Cap. I. Winileodi; Liebesgrüsse; troutliet; Kürenberglieder; puellarum cantica. Cap. II. Der Versuch R. M. Meyers, verm. einer Samml. von Parallelstellen aus höf. Dichtern den Minnesang als Entwickelungsprodukt einer « verloren gegangenen » Volkslyrik hinzustellen. — Hornoff, Der Minnesänger Albrecht von Johansdorf : V. Gedankenwelt,

VI. Zeitliche Anordnung. VII. Fremde Einflüsse. — HEUSLER, Zur Lautform des alemanischen.— H. v. WLISLOCKI, Zu den « drei Mareien » — Mittheilungen.

Theologische Litteraturzeitung, n° 13 : WOLF, Die siebzig Wochen Daniels. — KRÄHE, Jüdische Geschichte. I. Von ihren Anfängen bis zum Untergange des Reiches Juda, bis 586 (n'est pas assez au courant.) — SCHICK. Beit el Makdas oder der alte Tempelplatz zu Jerusalem. wie er jetzt ist. (Description fort exacte et précieuse.) — HESSE, Die Entsteh. der neutestam. Hirtenbriefe. — HARNACK, Der pseudocypr. Tractat de aleatoribus. (Travail plein de savoir, de sagacité et de clarté.) — NOELDECHEN, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians; Neue Fragm. des Papias, Hegesippus u. Pierius p. p. DE BOOR. (Cp. *Revue*, n° 15.) — DÖLLINGER u. REUSCH, Gesch. der Moralstreitigkeiten in der röm. Kathol. Kirche seit dem XVI Jahrh. mit Beitr. zur Gesch. u. Charakteristik des Jesuitenordens, 2 vols. (Beaucoup de matériaux nouveaux ou difficilement accessibles.)—NITZSCH, Lehrbuch der evangel. Dogmatik, I.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 26 : BRAUSEWETTER, Eine Episode aus den. — Schären BEYER, Ein Erfolg. —WEIGAND, Byron u. Shelley. -- STEMPEL, Ein verschollener Dichter (sur Gottlieb Hiller).

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, n° 5, mai : SOKOLOWSKI, La succession de Dosithée, métropolite de Suczawa en Moldavie et ses destinées. — Liber diligentiarum facult. art. Univ. Cracov. ed. WISLOCKI.—BYSTRON, Ledesma's Cathechismus in ostlit. Uebersetz. eines Ungenannten. — SMOLKA, compte-rendu des recherches faites aux archives du Vatican sur les matériaux pour servir à l'hist. de Pologne. — ZOLL, Die Grundl. des röm. Intestaterbrechts, vergl. mit der heut. Gesetzgebung.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-troisième année 15 juillet 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 895 : Early letters of Jane Welsh Carlyle, p. p. Ritchie. — Ch. Booth, Live and labour, vol. I. East London. — J. R. Werner, A visit to Stanley's rear-guard at Major Barttelot's camp on the Aruhwimi. — Aubrey de Vere, Essays, chiefly literary and ethical. — Sergeant Robinson, Bench and bar. — The flower and the leaf (Skeat). — The Old Northumbrian Glosses in Ms. Palatine 68 (Napier). — Two references to Dante in early French literature (Paget Toynbee). — The derivation of « Halimot » (Stevenson). — The etymol. of « keel » (Mayhew). — Some German books on Greek philosophy : L. Stein, Die Psychologie der Stoa (cp. *Revue*, 1888, n° 41 et 1889, n° 12); Siebeck, Untersuch. zur Philos. der Griechen (cp. *Revue*, n° 11); Freudenthal, Ueber die Theologie des Xenophanes; W. A. Meyer, Hypatia von Alexandria; Bonitz, Platonische Studien. — The Venice Athenaeus (Allen). — The verb substantive in Etruscan (Isaac Taylor). — Bryan's Dictionary of Painters, new edit. vol. II, p. p. Armstrong and Graves. — Duccio of Siena.

The Athenaeum, n° 3218 : Early letters of Jane Welsh Carlyle, p. p. Ritchie. — Rig-veda Samhita, a coll. of ancient Hindu hymns, transl. by H. H. Wilson. — Morley, The earlier life and the chief earlier works of Daniel Defoe (ne peut être regardé comme un guide utile aux étudiants ni comme une addition importante à la littérature du sujet). — Sergeant Robinson, Bench and bar. — Gasquet (Fr. A.), Henry VIII a. the English monasteries (2e art. : important). — The preces privatae of 1564 (Rutherford). — Chatterton mss. Exemplar literarum missarum e Germania ad D. Gul. Cecilium, 1592 (Pocock). — Laurel or cypress. — Baker, The London stage, its history a. traditions 1576-1888.

Literarisches Centralblatt, n° 27 : Bois, Adversaria critica, de priore Pauli ad Corinthios epistula. — Baltzer, Spinoza's Entwickelungsgang. — Höfer, Die Varusschlacht (pour le critique « l'étoile que Mommsen a observée sur la Barenau, brille toujours au-dessus du conflit des opinions »). — Sommerfeldt, Die Romfahrt Kaiser Heinrichs VII, I, die beiden Speirer Reichstage 1319-1310 (ce n'est pas un honorable « specimen diligentiae »). — Auerbach, La diplomatie française et la cour de Saxe, 1648-1680 (très importante publication, et pleine de détails). — Ed. v. Hartmann, Zwei Jahrzehnte deutscher Politik u. die gegenw. Weltlage. — Simon, Gesch. des Fürsten Bismarck. übers. von Alexander. — Selections from Polybius, p. p. Strachan-Davidson (bien fait). — Huemer, Die Genesis des Entschlusses in den Trag. des Euripides u. Sophokles (instructif et renferme quelques remarques fines). — Merguet, Lexicon zu den Schriften Cicero's, II. philosoph. Schriften, I-IV.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Pomtow, Beitr. zur Topogr. von Delphi. — Dionysii Halicarn. antiq. roman. quae supersunt p. p. Jacoby, II. (Exact et bien fait). — Blass, Die Inschriften von Korinthos, Kleonai, Sikyon, Phleius u. den korinth. Kolonien. — Caesar, bell. gall. VII et VIII, p. p. Walther. — Taciti Hist. III, IV, V p. p. Wolff (réussi). — Fisch, Latein. Subst. Person. auf o, onis (cp. *Revue*, 1888, n° 51). — Schrader, Keilinschriftl. Bibliothek, I. (Cp. *Revue*, n° 16).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 27 : v. Suttner, Das Publikum, welches wir im Auge haben. — Edm. Grün, Caligula u. Philon. — Karpeles, Die Jüdin von Toledo. — Manitius, Ueber den mittelalterlichen Dichter Amarcius.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 15 juillet — 1889

363. — **Etudes sur les temps anté-historiques,** par le colonel E. CARETTE. Deuxième étude : les migrations. Paris, Alcan, 1888. In-8, 346 p.

Dans la première série de ses *Études*, intitulée *Le Langage* (Paris, 1878), M. le colonel Carette a fait l'exposé de l'étrange méthode dont il nous offre aujourd'hui une nouvelle application. En voici un résumé très bref : « Les réalités anté-historiques avaient eu pour organe l'idiome anté-historique unilitère et bilitère. Défigurées par leur translation dans les idiomes de l'âge historique, elles ont sans doute laissé leur secret aux composants unilitères et bilitères du mot dans la tradition mythique ou mystique. Il semble donc que la lettre et la syllabe revivifiées, c'est-à-dire remises en possession de leur vitalité primitive, replaceraient les traditions mythiques et mystiques de l'antiquité dans le cadre des réalités anté-historiques dont elles sont gardé qu'une impression confuse » (p. 6). Les races de couleur sont caractérisées par trois articulations unilitères, la *gutturale,* la *dentale* et la *labiale.* La race des gutturales est celle de Cham, que M. C. appelle *race akite;* celle des dentales est celle d'Adam *(race adite)*, celle des labiales est celle de Hevah *(race abite).* Voici maintenant un specimen, qu'on abandonne au jugement du lecteur (p. 241) : « *Mous,* nom du cochon à Madagascar, est l'animal importé (S) par une émigration (M) abite (OU) ou, à un point de vue plus général, par une émigration nautique, car OU-S ou B-S caractérise le navire comme ayant eu la race abite (B) pour inventrice (S.) C'est ce que figure la lettre double Ψ (B-S ou P-S) des Grecs, avec sa coque traversée par une ligne verticale qui représente le mât dans sa partie supérieure et, dans sa partie inférieure, la gaffe ou l'aviron ».

M. le colonel Carette a autrefois bien mérité de l'Algérie et de l'ethnographie algérienne; le *démon de l'étymologie* ne l'a malheureusement pas épargné.

S. R.

364. — **Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides, par** M. Th. Houtsma, Ling. Pers. et Turc. Lector. Vol. I. Histoire des Seldjoucides du Kermân par Muhammed Ibrahîm. Lugduni-Batavorum, apud E. J. Brill, 1886, xxvi et 212 pages. Vol. II. Histoire des Seldjoucides de l'Irâq par al-Bondârî d'après Imâd ad-din al-Kâtib al-Isfahânî. Lugduni-Batavorum, apud E. J. Brill, 1889, L et 324 pages.

Vers le milieu du xe siècle de notre ère, Seldjoûk, fils de Doukâk, de la race turque des Goûs, fut exilé par « un roi des Turcs [1] » de la petite principauté des bords de la mer Caspienne où son prince lui avait confié le commandement des troupes. Le départ forcé de Seldjoûk, son établissement à Djand sur les bords du Yaxarte, à l'est du Khârism, avec une horde de ses partisans, voilà des événements secondaires qui auraient pu tomber dans l'oubli, comme tant d'autres épisodes des histoires locales. Qui eût pu supposer que cet officier d'aventure deviendrait assez célèbre pour que son nom fût connu de ceux mêmes qui ignorent ses titres à une aussi vaste célébrité. Ce sont ses descendants pleins d'ambition et de courage qui ont vaillamment revendiqué leur place au soleil, et qui, à force de volonté, se sont taillé des sultanats dans le monde musulman, et qui, parvenus à la puissance et à la gloire se sont réclamés du vieux chef, d'après lequel ils se sont, appelés les Seldjoûkides d'Iconium, d'Alep, du Kermân, d'Ispahan [2].

Veut-on se rendre compte du mélange de souplesse et d'arrogance, d'astuce et d'audace avec lequel les Seldjoûkides savaient s'imposer aux souverains les moins disposés à les accueillir, il faut suivre dans les années 1035-1041 leurs négociations et leurs combats avec le sultan Gaznévide Mas'oûd. Leur diplomatie est aussi ingénieuse que leur armée est intrépide [3]. Ces barbares se sont vite imprégnés des mœurs des vaincus. La civilisation musulmane, qu'ils sont venus troubler en y apportant un élément étranger, a eu raison d'eux [4]. Ils ont fini par devenir ses défenseurs et ses champions à l'époque des croisades.

M. Th. Houtsma, après avoir publié l'histoire universelle d'Ibn Wâdih surnommé Al-Ya'koûbî, qui comprend l'époque antéislamique et le khalifat jusqu'en 257 de l'hégire (871 de notre ère) [5], s'est demandé si le moment n'était pas venu, les grandes lignes étant tracées, de rechercher les documents originaux sur chacune des dynasties orientales. Nos dépôts de manuscrits ne sont pas riches sous ce rapport, les compilations ayant évincé les œuvres originales. Les confidences de M. Vollers viennent de nous révéler la misère de la bibliothèque khédiviale au Caire, surtout pour ce qui concerne l'Egypte musulmane [6].

1. Ibn Al-Athîr, *Chronicon* (éd. Tornberg), IX, p. 322.
2. Slane dans *Hist. or. des croisades*, I, p. xiii-xvi.
3. A. de Biberstein Kazimirski, *Menoutchehri* (Paris, 1887), p. 98-126.
4. A. Müller, *Der Islam im Morgen = und Abendland*, II (Berlin, 1888), p. 71 et suiv.
5. Lugduni Batavorum, 1883, 2 vol. in-8.
6. *Zeitschrift der deutschen morg. Gesellschaft*, xliii (1889), p. 99-120.

Notre vieux fonds de Paris fait encore bonne figure dans cette pénurie, et, malgré les efforts faits à coups d'acquisitions pour lui disputer le haut rang qu'il occupe, il le conserve jusqu'à nouvelles trouvailles.

Ce sont les dynasties Seldjoûkides auxquelles M. Houtsma a réservé ses préférences. Il a profité du congrès international des orientalistes, réuni à Leide en 1883, pour faire connaître une chronique turque sur les Seldjoûkides de l'Asie-Mineure [1]. Il a inséré dans le Journal de la Société asiatique allemande de 1885 (xxxix, p. 362-402) une monographie sur les moins connus des Seldjoûkides, ceux du Kermân. La principale autorité sur laquelle il s'appuyait pour établir la succession des princes et pour fixer les dates était un manuscrit persan de Berlin de la collection Petermann, contenant un manuel de l'histoire du Kermân à partir de la domination seldjoûkide, rédigé en persan au commencement du xviie siècle par un certain Mohammad, fils d'Ibrâhîm, descendant par sa mère de la dynastie persane des Saffarides.

C'est par ce même texte, publié d'après le manuscrit unique de Berlin, que M. H. a inauguré son Recueil de textes relatifs aux Seldjoukides, recueil qui compte déjà deux volumes. Il y a toujours honneur et danger à établir un texte d'après un seul exemplaire, fût-il excellent. Et d'ailleurs il s'agissait d'histoire plutôt que de littérature, et les faits avaient plus d'importance que les mots. Si donc M. H. avait laissé quelques corrections à glaner après lui, je ne lui imputerais pas à crime des péchés aussi véniels. Ce qui me surprend seulement c'est que l'auteur, appelé sur le titre persan Mohammad fils d'Ibrâhîm, soit devenu sur le titre français Mohammad Ibrâhîm.

Le deuxième volume, dans les projets de l'éditeur, devait contenir le texte arabe de l'ouvrage consacré par 'Imâd ad-Dîn Al-Kâtib (1126-1201) aux Seldjoûkides de l'Irâk et du Khorâsân, ouvrage que son auteur a vaguement appelé *Le secours contre la langueur et le recours des créatures* [2]. C'est l'ouvrage qu'Aboû Schâma [3] appelle plus simplement le Livre des Seldjoûkides. Comme tout l'œuvre de 'Imâd ad-Dîn, c'est un livre en prose rimée, où les renseignements sont noyés dans un océan de paroles pompeuses artistement accouplées et où la forme emporte le plus souvent le fond. Ne nous en plaignons pas, car ce sont sans doute les défauts de ce style qui ont fait goûter et qui ont préservé de la destruction sa vaste anthologie poétique dont l'absence constituerait une lacune irréparable dans notre connaissance de la littérature arabe [4], ses récits de faits contemporains où, après avoir beaucoup

---

1. *Actes du sixième congrès international des orientalistes*, 2e partie, section I : sémitique (Leide, 1885), p. 367-384. Le tirage à part est daté de 1884.
2. *Recueil*, etc. I, p. ix et x.
3. Aboû Schâma, *Kitâb ar-raudatain*, I, p. 41.
4. Voir sur la *Kharîdat al-kasr*, à laquelle je fais allusion, l'introduction à mon *Ousâma poète*, dans les *Nouveaux mélanges orientaux*, p. 118-119.

élagué, on réserve nombre de détails qu'on chercherait vainement ailleurs [1].

Aussi M. H. se serait-il résigné à publier *Le secours contre la langueur* d'après l'unique manuscrit connu, celui de notre Bibliothèque nationale (supplément arabe, n° 772), si une étude approfondie ne l'avait amené à la conviction que l'abrégé publié un siècle plus tard par Al-Bondârî renfermait tous les éléments essentiels de l'original dont il extrayait la Crème et que cet abrégé en constituait de plus une édition corrigée, débarrassée des scories qui l'encombraient, augmentée d'une foule de paragraphes utiles, sans compter la continuation jusqu'au temps du dernier rédacteur.

'Imâd ad-Dîn lui-même avait déjà pris pour base de son travail un écrit antérieur, les mémoires persans du vizir Scharaf ad-Dîn Aboû Nasr Anoûschirwân ibn Khâlid ibn Mohammad, né vers 1075 à Kain, village situé dans la banlieue de Kâschân [2], mort en mai [3] ou en octobre [4] 1138. L'ouvrage est perdu ; il ne reste de cette première rédaction que le titre plus prétentieux que pompeux « *Le relâchement du temps des hommes en vue et les hommes en vue du temps du relâchement* » [5].

Al-Fath ibn 'Alî ibn Mohammad Al-Bondârî d'Ispahan rattache directement son abrégé, entrepris en 623 de l'hégire (1226 de notre ère) au livre de son devancier immédiat. Il a publié précédemment des extraits de l'*Eclair syrien,* du même auteur, peut-être ceux qui sont contenus dans un manuscrit de Leyde [6]. Sa spécialité est d'accommoder et d'ajuster les productions des autres, à l'instigation de son protecteur, le sultan Ayyoûbite Aboû 'l-Fath 'Isâ, surnommé Al-Malik Al-Mou'aththam « le Roi rendu puissant », fils d'Al-Malik Al-'Adil Aboû Bekr. C'est pour ce même prince également qu'Al-Bondârî a rédigé son abrégé en prose arabe du *Schâh-nâméh*, le célèbre poème épique persan d'Al-Firdoûsî [7].

M. H., une fois sa décision prise, a établi le texte d'Al-Bondârî

1. Ainsi l'ouvrage dont M. le Dr Carlo de Landberg vient de publier le texte sous le titre de : *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Salâh ed-dîn* (Leyde, 1888), ainsi *l'Eclair syrien* (*Al-Bark asch-schamî*), dont le cinquième volume est conservé à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

2. J'emprunte ce renseignement précis, que je crois inédit, sur le lieu de naissance d'Anoûschirwân à Ibn Tagrîbardî, *An-Noudjoûm* (ms. 661 de l'ancien fonds arabe), fol. 9 r°.

3. Ibn Tagrîbardî, *loc. cit.* (ramadân 532).

4. Ibn Al-Athîr, *Chronicon* (éd. Tornberg), XI, p. 47 (safar 533).

5. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, II, p. 493, retourne les deux parties dont se compose ce titre.

6. Manuscrit 824 ; voir *Catalogus*, etc., II, p. 181.

7. La Bibliothèque nationale de Paris en possède deux exemplaires : l'un complet sous le n° 624 de l'ancien fonds; l'autre ne contenant que la seconde moitié et coté 625 de l'ancien fonds. Celui-ci est relativement ancien, puisqu'il est daté de 754 de l'hégire (1353 de notre ère). Sur le manuscrit de l'Escurial, voir, p. XXXVIII, un résumé de ma communication à M. Houtsma.

d'après deux manuscrits : l'un d'Oxford qui passait à tort pour contenir l'arrangement de 'Imâd ad-Dîn, et l'autre appartenant à notre Bibliothèque nationale où il porte le numéro 767 A de l'ancien fonds arabe. Ce dernier manuscrit, copié sur l'autographe de l'auteur, a été achevé en mouharram 660 de l'hégire (décembre 1261 de notre ère). Malgré son antiquité, cet exemplaire, plus écourté que celui d'Oxford, n'a pas servi de base à l'édition de M. H. qui considère la rédaction plus développée reproduite dans l'exemplaire d'Oxford comme la plus ancienne et comme émanant d'Al-Bondârî lui-même. Je ne suis pas convaincu que M. H. ait raison et je croirais plutôt que le manuscrit d'Oxford a été complété par des mains étrangères très habiles qui ont fait entrer dans le texte des annotations marginales, dont quelques-unes peuvent être attribuées à Al-Bondârî.

Sous cette réserve, l'édition de M. H. est telle qu'on pouvait l'attendre de son savoir et de sa conscience. Voici quelques rectifications portant sur des vétilles : Sur le titre (p. 1), le surnom Al-Kâlib de 'Imâd ad-Dîn aurait dû être placé soit avant, soit après Al-Isfahânî, mais ne pouvait en aucun cas manquer (cf. p. 2, 54, 68, etc.). — P. 80 et 151. Je crois qu'il faut lire le nom du célèbre philosophe Al-Gazâlî et non Al-Gazzâlî; cf. la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* XVI, p. 391, d'après le témoignage de sa famille. — P. 132, note *b*, M. H. explique Djauschbek comme équivalent de Dschâweschbâschî « chef des huissiers » chez les Ottomans. Mais pareil surnom n'eût guère convenu à un émir, c'est-à-dire à un chef militaire, atâbek du sultan à Mausil, commandant aux armées de Syrie et du Diyâr-Bekr, ainsi que le personnage est caractérisé par Al-Bondârî. La forme Djauschbek ou plutôt Djoûschbek est tout simplement abrégée de Djouyoûschbek. « Le commandant des armées », ainsi que prononce Ibn Al-Athîr, non seulement dans sa Chronique, mais encore dans son *Histoire des atabeks de Mosul* (voir *Historiens orientaux des croisades,* II, II, p. 37-43). Ousâma, dans son *Autobiographie*, a traduit ce surnom turc en *Amîr al-djouyoûsch* « le Général des armées » et nous a révélé que ce général se nommait Uzbek (voir *Autobiographie,* p. 54 et 57 du texte arabe; *Vie d'Ousâma,* p. 97, note 2). — P. 209, note *b*, M. H., à l'exemple de MM. Karabacek [1] et A. Müller, [2] lit Yâguîbasân ; je continue à croire que M. de Slane est dans le vrai lorsqu'il orthographie Yâguîsiyân et qu'il traduit « celui qui écrase son ennemi »; voir *Hist. or. des croisades,* I, p. 863, et ma *Vie d'Ousâma*, p. 29, note 7; 143, note 1. — P. 245, l. 3, lisez *mouswaddât*, à la neuvième forme, et non pas *mousawwadât*, à la deuxième.

Une observation plus générale. Les Indices ne comprennent pas les noms propres de peuples ou de sectes, comme les Francs, les Allemands *(Alamân)*, les Turcs, les Turcomans, les Baténiens, etc. Il y a là une

1. *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellochaft,* XXXI, p. 153.
2. A. Müller, *Der Islam,* II, p. 109, note 4.

question de mesure. Peu importe l'indication des passages pour un nom qui se trouve répété sans cesse. Le chercheur ne gagnerait rien à un amas de chiffres accumulés après un mot, mais il serait enchanté de savoir, par exemple, que les Allemands sont mentionnés une seule fois à la page 225.

Si la constitution du texte fait grand honneur à M. H., sa préface mérite d'être particulièrement signalée. Il y a groupé tout ce qu'il a pu réunir sur les trois auteurs consécutifs, Anoûschirwân, 'Imâd ad-Dîn et Al-Bondârî. Au sujet de ce dernier, il est encore pauvrement renseigné. Le mérite de sa production littéraire semble avoir seul prévalu. Peut-être M. Houtsma sera-t-il assez heureux pour découvrir prochainement quelque document complémentaire concernant Al-Bondârî pour l'insérer et l'étudier dans le troisième volume de son Recueil.

Hartwig DERENBOURG.

---

365. — **De orationibus quæ sunt in Commentariis de Bello Gallico** (thèse de doctorat), par Philippe FABIA. Avenione, J. Roumanille. Parisiis, E. Thorin, in-8, 95 p. 2 fr. 50.

Le *De Bello gallico* est moins un monument d'histoire impartiale élevé pour la postérité qu'un plaidoyer composé par un candidat à la dictature avant l'ouverture de la guerre civile. Les réclamations des ennemis de César nous autorisent à croire qu'il a parfois sciemment altéré la vérité dans le récit des faits. Ce qui est généralement admis pour la narration, M. Fabia prétend le démontrer pour les discours. C'est là surtout que César aurait déployé son habileté consommée et qu'il aurait trouvé le moyen, sans grand souci de la réalité, de se peindre à ses concitoyens sous les couleurs les plus favorables, de faire de lui-même une sorte de portrait idéalisé. S'il s'est montré dans les discours respectueux des dieux immortels et des décisions du sénat, ménager du sang de ses soldats, tour à tour sévère et indulgent à propos, s'il a fait du caractère du peuple Romain loyal, modéré, noble, un contraste magnifique avec celui des barbares tantôt insolents, tantôt abattus, toujours perfides, c'est qu'il voulait agir sur l'opinion publique à Rome et en imposer aux électeurs. Il y aurait là toute une série d'intentions secrètes que le critique moderne démêle, en faisant sur la véracité de l'écrivain les réserves les plus formelles. L'idée est ingénieuse; mais M. Fabia paraît se faire illusion sur la valeur des preuves qu'il apporte. Une autre explication — beaucoup plus simple — se présente à l'esprit. Si César, tout en étant profondément sceptique, parle avec une certaine emphase des dieux immortels, c'est qu'il voulait frapper l'imagination des barbares; s'il se couvre de l'autorité du sénat qu'il détestait, c'est qu'il ne pouvait pas faire autrement en présence des Gaulois et des Germains; s'il se montre habile dans le maniement de l'âme du soldat, c'est qu'il l'était en effet; Lucain témoigne lui-même que ses compagnons d'armes lui étaient dévoués corps et âme; s'il op-

pose la magnanimité du peuple romain à la légèreté méprisable des barbares, il ne fait que suivre une tradition consacrée par les historiens ses prédécesseurs. En somme, il ne pouvait guère parler autrement qu'il ne l'a fait et son langage était trop directement commandé par les circonstances pour qu'on puisse supposer qu'en réalité il en a tenu un autre. Mais alors l'opinion fournie par le récit qu'il a parfois altéré la vérité, loin de se trouver confirmée par l'examen des discours, en sortirait, au contraire, affaiblie et plus incertaine. La thèse de M. Fabia n'atteint donc pas le but qu'elle se propose; mais elle est curieuse, faite avec soin et écrite dans un latin convenable.

A. CARTAULT.

---

366. — **T. Livi ab urbe condita libri.** Apparatu critico adiecto edidit Augustus LUCHS. Vol. III, libros XXI-XXV continens. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCLXXXVIII. In-8, VII-293 pp. Prix : 3 m.

M. Luchs est bien connu par l'édition critique des livres XXVI-XXX de Tite-Live qu'il a donnée en 1879. Il continue aujourd'hui l'entreprise commencée et se décide à nous annoncer qu'il ira jusqu'au bout; la couverture porte l'indication : *uol. I et II postea edentur*. Espérons que la publication de chaque volume ne sera pas séparée par un intervalle de dix ans.

On sait que le texte de la troisième décade repose sur le *Puteanus* de Paris (B.N. lat. 5730). On n'avait d'autres renseignements sur ce ms. que les variantes assez inexactement reproduites par Alschefsky et la collation de G. Bekker pour les livres XXIV-XXVI. Mais cette collation était trop un recueil de notes prises sur le ms., contenant à la fois les leçons utiles et les indications superflues. Celle de M. L. complète (p. 185, 16 *liberis;* pp. 239 et 293, suscriptions des livres XXIV et XXV), rectifie (p. 186, 10 *paraset)* et précise (pp. 184, 15 *castro;* 186, 6 *optimatibus)* les renseignements donnés par Bekker, et elle ne donne que l'essentiel. Ceux qui voudront se rendre compte du système paléographique de *P*, des abréviations, de la manière dont les mots sont joints pourront toujours recourir à Bekker. Dans ce but, de bonnes héliogravures valent encore mieux et nous aurons bientôt celles de la *Paléographie des Classiques* de M. Chatelain. L'apparat critique de M. L. a de plus l'avantage d'être placé au bas des pages. Dans un article récent [1], M. Riemann atteste l'exactitude des collations de M. Luchs, au moins pour le ms. *C* (B. N. lat. 5731); j'ai vérifié moi-même une bonne partie du liv. XXII sur le *Puteanus* et je n'ai pas trouvé de divergences notables.

P.-A. L.

1. *Rev. de phil.*, 1889, p. 89.

367. — **Note sur le texte et l'origine des statuts primitifs de la commune de Bordeaux**, par H. Barckhausen, correspondant de l'Institut. Bordeaux, Vᵉ Cadoret, 1889, grand in-8 de 8 p.

Petite, mais importante brochure. La résumer, ce sera la louer. Parmi les pièces les plus curieuses qui vont paraître dans le tome V des *Archives municipales de Bordeaux*, on peut relever le document que certains mss. appellent *los Establimens*, et d'autres *lo Rolle de la Vila*. Ces *Établissements*, qui au xiiiᵉ siècle présidèrent à l'administration de Bordeaux, se distinguent d'autres règlements analogues qui sont parvenus jusqu'à nous, en ce qu'ils ne sont accompagnés ni d'une date, ni d'un nom d'auteur. Ils se présentent comme les établissements de Bordeaux par excellence, ce qu'indique également leur second titre de *lo Rolle de la Vila*. On est donc tenté, quand on en commence la lecture, d'y voir les statuts primitifs, la constitution originaire de la commune bourdelaise. Mais, si la pièce tout entière n'est pas datée, quelques-uns des 84 articles qui la composent mentionnent un millésime ou un fait qui nous reportent, au moins, à 30 ou 40 ans de la création de la mairie de Bordeaux. Évidemment, ces passages sont incompatibles avec l'hypothèse d'un règlement édicté lors de la fondation de la commune. Aussi, grand était l'embarras de M. Barckhausen lorsqu'il fallut imprimer à son rang le document dont il s'agit, dans le tome V des *Archives municipales*. Mais, ayant appris que bon nombre de pièces de ce tome figurent dans le ms. de Libourne connu sous le nom de *Livre Velu*, il se hâta de le consulter et constata que pas un seul mot des 75 articles de ce *Rolle* n'empêche d'y voir les statuts primitifs de la commune de Bordeaux. Après avoir montré que la version du *Livre Velu* donne la forme originaire, pure ou à peu près, de la loi municipale de la capitale de la Guyenne vers 1200 et quelques, M. Barckhausen rappelle que vers la fin du xiiᵉ siècle et au commencement du xiiiᵉ, les rois d'Angleterre, ducs de Normandie et de Guyenne, dotèrent de chartes municipales uniformes un certain nombre de villes de ces deux provinces (Rouen, Poitiers, Bayonne). Répondant à M. A. Giry qui dit, dans ses *Etablissements de Rouen*, que Bordeaux ne dut pas être classé parmi les cités qui reçurent une de ces chartes, le judicieux critique signale de frappantes ressemblances entre la version la plus ancienne des établissements de cette ville et ceux de Rouen, de Poitiers, de Bayonne, et il conclut ainsi : « Cette comparaison ne démontre-t-elle pas de la façon la plus pertinente que les rédacteurs du *Rolle de la Vila* avaient sous les yeux la loi municipale que les ducs de Guyenne et de Normandie ont appliquée à tant de communes de leurs domaines? »

T. de L.

---

368. — **Ueber deutsche Volksetymologie,** von Karl Gustaf ANDRESEN, fünfte, verbesserte und stark vermehrte Auflage, VIII-431 p. pet. in-8. Heilbronn-am-Neckar, Henninger, 1889. Prix : 5 mk. 50 (6 fr. 90).

Voici la cinquième édition d'un livre déjà bien connu et dont nous avons parlé trois fois dans la *Revue critique* [1]. Son succès montre que « l'étymologie populaire » intéresse le public, en dehors du cercle étroit des linguistes ; et chaque nouvelle édition fournit à l'auteur une occasion d'augmenter sa liste, non pas de tous les exemples nouveaux qu'il recueille, mais des plus caractéristiques. Dans un sujet aussi vaste, M. Andresen, tout en étant aussi complet que possible pour la langue allemande, se proposait de donner un aperçu de cette province encore inexplorée de la linguistique. Aussi les considérations générales et l'étude rapide, à ce point de vue, des autres langues cultivées (classiques et modernes) forment au moins le cinquième de son livre et en font un traité général de l'étymologie populaire. Le livre de M. A. est à la fois le premier et, jusqu'ici, le plus complet qui ait paru sur ce sujet.

Les détails de cette étude pris isolément ont une apparence frivole pour bien des linguistes de profession, et les recueillir paraît un amusement : mais, une fois recueillis et classés, on est forcé d'y reconnaître une loi de transformation du langage, loi toujours vivante et toujours agissante, qui procède par caprices et par sauts, mais dont il faut tenir compte dans l'histoire du lexique, et qui souvent modifie ou annihile l'effet des lois dites phonétiques. On peut dire par dédain que les mots déformés par la fausse analogie qu'on appelle l'étymologie populaire, sont les monstres ou les infirmes du langage ; et il est sans doute incommode pour un linguiste qui ne veut rien voir ou plutôt rien entendre en dehors de la phonétique, qu'une force étrangère vienne troubler le développement régulier des sons. Mais ces monstres vivent, ils font souche et leur descendance se confond avec celle des mots régulièrement formés. Il y a plus, et l'analogie rétrospective que l'on tire de l'étude de la langue vivante et de sa transformation constante par l'étymologie populaire permet de rendre sceptique à l'égard des étymologies qu'on nous apporte des mots des langues anciennes. Telle étymologie semble donner toute confiance : mais qui peut nous assurer que le mot ainsi expliqué n'est pas le produit d'une étymologie populaire, puisque nous ne connaissons pas son histoire antérieure ? Si « l'étymologie populaire » fait tant de ravages dans nos langues modernes et civilisées qui pourtant sont relativement préservées, et pour ainsi dire salycilées, par l'école, l'écriture, et la culture littéraires, combien son action ne devait pas être plus grande aux époques où il n'y avait ni écriture, ni langue littéraire ?

---

1. 19 août 1876, p. 117 et suiv. ; — 2 juin 1877, p. 346 ; — 13 août 1883, p. 131 et suiv.

M. A. a consacré une dizaine de pages aux exemples d'étymologie populaire qu'on peut distinguer en grec et en latin; malheureusement, pour les langues anciennes, l'histoire de la langue faisant défaut, les déterminations de ce genre n'offrent pas la certitude qu'elles ont pour les langues modernes, et l'étymologie populaire est souvent affaire de probabilité comme l'étymologie savante des abstracteurs de la linguistique. A ces raisonnements rétrospectifs, on risque toujours de prendre l'effet pour la cause, ou inversement. Dans cette partie de ses recherches, M. A. a en général suivi des guides sûrs [1] et la plupart de ses explications nous paraissent convaincantes.

Il en est pourtant deux qui nous paraissent plus que douteuses. — Pour l'épithète λύκειος ou λυκαῖος d'Apollon, M. A. trouve peu fondé le rapprochement avec le nom du loup, et préfère l'explication par la racine signifiant « briller » ou par un nom de ville. Mais les faits aujourd'hui recueillis sur le *totemisme* ou culte des animaux, rendent la première explication plus probable [2]. — Pour *pontifex*, M. A. rejette la vieille explication de « faiseur de pont » et il préfère l'étymologie de Kuhn « celui qui prépare le chemin (aux Dieux). » Mais les fleuves étant originairement sacrés, l'établissement d'un pont était une offense à leur divinité *(pontem indignatus Araxes*, Virgile) et devait être accompagnée d'une cérémonie expiatoire. Le personnage (qu'on l'appelle prêtre ou sorcier) indispensable à cette cérémonie, reçut aisément le sobriquet de « faiseur de pont » [3]. — A propos du mont Pilate en Suisse, M. A. cite deux prétendus mots « celtiques » qui n'existent pas.

Aujourd'hui que l'on admet une influence orientale dans la formation de la mythologie grecque, plusieurs noms de divinités sont déclarés des illusions de l'étymologie populaire. Il ne nous appartient pas de dire si c'est à tort ou à raison, mais nous citerons : Ἀμφιτρίτη, qui rappelle à l'esprit la préposition ἀμφί et le nom des Tritons, et qui est probablement un doublet d'Ἀφροδίτη, les deux noms venant d'une forme sémitique du nom d'Astarté; — Jupiter Σαβάζιος (Sabazius) du sémiti-

1. Nous sommes étonné que M. A. n'ait pas dépouillé la collection des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*. Il y aurait trouvé plus d'une indication utile, notamment dans les articles de MM. Bréal et L. Havet. Il y a bon nombre d'érudits allemands pour lesquels l'Allemagne est, comme la Chine, entourée d'une muraille au delà de laquelle il n'y a que des barbares, et ils jugent inutile de se tenir au courant de ce qui se fait à l'étranger. On ne les voit consulter et citer que des livres allemands. Cette *chinoiserie* peut s'excuser chez des professeurs de gymnase qui n'ont que peu de livres à leur disposition, mais non chez les professeurs d'université qui ont accès à une bibliothèque relativement cosmopolite. En dehors de Littré et de mes propres articles sur les précédentes éditions de son livre, M. A. ne cite (directement) aucune publication française. — Notre critique s'adresse, bien entendu, à la partie générale du livre de M. A., non à celle qui traite de la langue allemande.

2. Voir A. Lang, *Myth, Ritual and Religion*, London, 1887, t. II, p. 199 et suiv.

3. C'est du moins l'opinion que j'ai développée dans mes *Études de mythologie gauloise*, Paris, 1886, p. 65; = *Revue Archéologique*, troisième sér., t. V, p. 200 et suiv.

que Sabaoth ou Zebaoth, rattaché sans doute au grec σεβάζειν, σεβαστός; — Ἀρποκράτης, Harpocrate, dont le nom rappelle le radical de κράτος, etc., et qui a été expliqué par une forme égyptienne (je ne la retrouve pas en ce moment dans mes notes) signifiant « Horus l'enfant » [1].

Après les articles que nous avons déjà publiés ici même sur le livre de M. Andresen, nous n'avons pas à revenir sur les questions générales qu'il soulève. Nous nous bornerons seulement à quelques observations et additions.

Le cercle des langues européennes où l'on étudie et classe les exemples d'étymologie populaire s'agrandit tous les jours. Dans un de mes précédents articles j'ai donné une bibliographie, augmentée aujourd'hui de plusieurs travaux qu'on trouvera cités par M. Andresen.

Les celtistes se sont encore peu occupés de cet ordre de recherches : M. Kuno Meyer est, croyons-nous, le premier à avoir recueilli quelques exemples irlandais d'étymologie populaire *(Eine Irische Alexander-Sage*, p. 11, réimprimé dans Windisch, *Irische Texte,* 2[te] Ser. 2[tes] heft, p. 11). J'en ai, de mon côté, recueilli des exemples que je publierai quelque jour. Plusieurs exemples gallois ont été relevés par M. Th. Powel au cours de son étude *The treatment of English borrowed words in colloquial Welsh* (dans *Y Cymmrodor*, vol. VI (1883), p. 135).

Dans un de nos précédents articles sur ce livre, nous exprimions le vœu qu'un de nos jeunes romanistes traitât ce sujet pour la langue française où la matière est plus qu'abondante. Le sujet leur paraît sans doute au-dessous de leur attention, mais il n'en est pas de même en Allemagne, et depuis la publication des premières éditions de M. A., deux romanistes allemands ont étudié le français à ce point de vue, d'abord M. Christian Fass, *Beitræge zur franzœsischen Volksetymologie,* dans les *Romanische Forschungen* de M. Vollmœller, t. III, p. 473-515; puis tout récemment M. O. Roll dans une dissertation que nous n'avons pas encore vue, *Ueber den Einfluss der Volksetymologie auf die Entwickelung der neufranzösischen Schriftsprache*, Kiel, 1888. Nous regrettons d'autant plus de voir ce sujet exploité exclusivement par les philologues allemands qu'il leur échappe quelques erreurs de détail inévitables à des étrangers.

Un écrivain américain a cité un curieux exemple où un usage populaire s'est modifié dans certaines parties du Massachusetts, sous l'influence d'une étymologie populaire. Au 1[er] mai, les jeunes gens mettent un panier, *basket,* à la porte des jeunes filles qu'ils courtisent; cela s'appelle les *may-baskets* « paniers de mai ». Mais dans ce terme,

1. Tout récemment encore, un égyptologue allemand, M. Lauth, expliquait Héraclès par *Her-akel* « Horus le fort » et Cacus par *Kakui*, en égyptien « les ténèbres » (*Allgemeine Zeitung*, 1888, n° 95, *Beilage*); mais nous craignons qu'on ne compromette l'étymologie populaire et l'influence orientale en leur demandant plus qu'on ne peut prouver. Voilà, en tout cas, une nouvelle forme du mythe savant sur Hercule et Cacus.

baskets a remplacé le vieux mot anglais *buskets*, encore employé par le poète Spencer au xvi[e] siècle, mais qui est tombé hors d'usage. Ce mot qui n'avait pas d'autre sens que celui de *bushes*, désignait les buissons ou touffes d'aubépine (ou quelquefois d'autre plante) plantées ou placées aux portes des maisons dans cette vieille fête traditionnelle où la jeunesse de la vie célébrait la jeunesse de l'année [1].

Les noms de maladies et de remèdes, étant des mots savants empruntés au grec ou au latin, sont naturellement ceux que le vulgaire dénature le plus souvent. En voici une liste que donnait un chroniqueur du *Temps* (n° du 4 mai 1876). Nous connaissons plusieurs de ces mots comme authentiques; d'autres sont sortis de plaisanteries. Néanmoins nous reproduisons le passage en entier :

« C'est ainsi que l'huile de ricin devient huile d'Henri V; — le sulfate de magnésie, surface de magnésie; — le nitrate d'argent, la mitraille d'argent; — un cataplasme émollient, un cataplasme humiliant; — du laudanum, de l'eau d'ânon; — l'inflammation du péritoine, l'inflammation du père Antoine; — la trachée-artère, la tranchée artère; — une luxation, une luxure; — le périnée, les Pyrénées; — le baume d'opodeldoch, le baume de Paul de Kock; — le sirop d'ipecacuana, le sirop de pépins cuits à Naples; — l'occiput, l'os qui pue; — la potion opiacée, la potion à pioncer; — le lierre terrestre, le lierre Thérèse; — follicules de séné, fornicules de séné; — kyste de l'ovaire, cuistre de l'ovaire; — polype du nez, Hippolyte du nez; — feuilles de pariétaire, feuilles de propriétaire; — la colophane, la colle à femme; — le delirium tremens, le délire d'homme très mince...

» Il va sans dire que dans le nombre il y a plus d'un farceur qui ne se gêne pas pour *rigoler* un brin à la barbe de l'apothicaire. Le delirium *très mince* est une plaisanterie classique. Mais le pharmacien ne bronche pas. Il en a entendu bien d'autres. Il va droit au bocal et sert, sans sourciller, la drogue qu'on lui demande. »

A cette liste nous ajouterons « les mouches catholiques » pour mouches cantharides [2].

Voici maintenant quelques additions à l'ouvrage de M. A. et à la dissertation de M. Fass.

Pour les jurons, où la déformation est, à l'origine, consciente et volontaire, et, à proprement parler, un euphémisme, mais qui, par l'usage, rentrent dans cette classe de mots, il faut renvoyer aux articles de M. Rolland dans *Mélusine,* t. III et IV. C'est la liste la plus com-

1. Voir Newell, *Games and Songs of American Children*, New-York, 1883, p. 16.

2. Voici un parallèle anglais que nous empruntons aux *Notes and Queries* du 31 janvier 1880 : pour l'apprécier, il faut se représenter comment les Anglais prononcent le terme français *Eau de Cologne :* « An old woman was, like Iago, troubled with « a raging tooth. » The Lady Bountiful of the village gave her *Eau de Cologne* to assuage her pain. A cure was effected, and with her thanks the late sufferer mingled admiration for the rightly-named « Oh, do go alongss, which had made her toothache go along so promptly. »

plète qui ait encore été dressée pour certaines classes de jurons français.

Bois de damier pour *badamier*, arbre de l'Inde. Littré, victime de l'étymologie populaire, explique *Badamier* par *bois de damier;* mais c'est l'inverse : voir Marcel Devic, *Dict. étym. des mots franç. d'orig. orientale*, p. 56.

Maitres-myrrhes — pour *maitres-mires* — dans V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, Edit. de 1850, t. I, p. 240.

Aréostat, pour *aérostat* — et sous l'influence d'*aréopage* — dans une lettre du prince Louis Napoléon (plus tard Napoléon III) citée dans la *Revue politique et littéraire*, 10 mars 1877, p. 880.

Pistroudret (litt. pisse-tout-droit) pour *pistolet*, dans un roman de Paul Féval, dans le *Correspondant* de décembre 1876, p. 841.

Endevis pour *indivis* ou propriété indivise.

Violettes d'épargne, pour *violettes de Parme.*

Déposition d'un témoin dans le procès de la Ligue des Patriotes (avril 1889) : le témoin est cocher : « J'ai vu du monde et j'ai entendu parler. M. Laisant faisait un discours; puis quand M. Déroulède est arrivé, on lui a fait une *innovation...* (hilarité). »

Tête d'oreiller, pour *taie d'oreiller*, est invétéré dans le populaire.

Noms de personnes : Robespierre est appelé *Robertpierre* dans la *Gazette de St-Pétersbourg* pendant la Révolution française. (Rambaud, *Rev. pol. et litt.*, 14 sept. 1878, p. 256.) — *Mathieusalé* pour Mathusalem : très fréquent; se trouve aussi dans les *Chants pop. messins*, recueillis par M. de Puymaigre, t. II, p. 269. — *La nimfa Algeria* pour *Egeria*, recueilli à Rome, d'un cocher, en octobre 1876, par un des collaborateurs de la *Revue critique.*

Le colonel Trumelet, dans la *Revue géographique internationale* du 10 février 1880, p. 32, cite des exemples de la façon dont les indigènes d'Algérie transformaient les noms des généraux français, bien persuadés que le nom n'était qu'une *konia* (surnom). En voici quelques-uns : « Le général Bouscaren, *Bou-Chekâra,* l'Homme au sac, parce qu'il portait constamment, aussi bien à la main qu'à l'arçon de sa selle, une blague à tabac; — le général Montauban, *Bou-Taba,* l'Homme au cachet, parce que cet officier-général portait toujours sur lui un cachet arabe; — le général Boissonnet, *Bou-Senna*, l'Homme à la dent, parce que ce général avait, prétendaient les Arabes, une dent particulière, c'est-à-dire une dent faisant saillie hors des autres; — le capitaine Beaudouin, *Bou-Douaïa,* l'Homme à l'encrier, parce que cet officier était toujours muni d'un encrier arabe qu'il portait retenu sur sa poitrine, entre deux boutons de sa tunique; — le capitaine Panier des Touches, *Beni-Attouch*, c'est-à-dire de la tribu des enfants du Palanquin. — Le maréchal Bugeaud n'était point appelé autrement que le maréchal *Boudjhou,* attendu qu'après chaque expédition, les conditions imposées aux vaincus par les vainqueurs consistaient invariablement dans la demande d'une contribution de guerre se soldant en boudjhou (monnaie qui valait alors 1 fr. 80 c. environ). »

« De même (ajoute le colonel Trumelet), les tirailleurs algériens de l'armée de Crimée nommaient les Piémontais les *Beni-Monti* [1]. »

Noms de lieux : Lorsque M. Longnon publiera enfin son histoire des noms de lieux en France, les exemples d'étymologie populaire ne manqueront pas d'y fourmiller. — A côté des déformations commises par le peuple, il y a celles des clercs du moyen âge traduisant en latin (par calembour conscient ou inconscient) les noms vulgaires qui leur paraissaient avoir un sens : et il y a, de notre temps, celles des employés des postes ou des officiers dressant la carte de l'état-major qui écrivent un nom de lieu d'après la prononciation du pays, mais qui en ignorent l'histoire [2]. Ainsi le *Cornutius vicus* de Grégoire de Tours est devenu, chez les clercs du moyen âge *Corpora-nuda* et son orthographe officielle est aujourd'hui Corps-nuds, département d'Ille-et-Vilaine [3]. — Ainsi *Audelugia* est devenu Le Déluge, près de Marcoussis, département de Seine-et-Oise [4]. — Les administrations de chemins de fer en font autant avec les noms de leurs stations : ainsi, par exemple, dans le département de l'Isère, *Saint-André le Gua* est devenu *Saint-André le Gaz :* et sous l'influence de l'écriture, on arrivera à prononcer le *z* final... si on ne le fait déjà. — Les géographes eux-mêmes sont sujets à ces fautes. M. de Rochas a cité l'exemple de Siéta d'Arguille (dans une vallée vaudoise) où *Arguille* est une corruption d'*aiguille* et dont des géographes ont fait *Assiette d'Orgueil!* [5] — Il en est pis encore quand il s'agit de provinces de France où les noms appartiennent à une autre langue que le français; ainsi dans le Finistère, entre Lannilis et Ploudalmézeau, le pont construit sur l'Aber-Benoît, est appelé dans le pays, par les gens qui parlent français, *Passage de la barbe noire* [6].

---

1. Dans un autre article du même recueil, n° de nov.-décembre 1880, p. 236, M. Trumelet dit que le terme d'*ordonnance* (dans le sens de domestique attaché à la personne d'un officier) devient en arabe *ouerd-en-nâs*, litt. « la fleur des gens » et que les indigènes employés comme ordonnances sont très fiers de ce nom. M. Trumelet ajoute qu'il publiera quelque jour « un recueil des bizarreries de ce genre ». — Dans le même article, le colonel Trumelet raconte les discussions qu'il avait avec le major de son régiment au temps où il était capitaine adjudant-major au 1er régiment de tirailleurs algériens. Il s'agissait de l'immatriculation des indigènes qui s'engageaient dans le régiment. Le major transformait tellement les noms des soldats (par exemple *Belle-Abbesse-bin-Lachemi* pour Bel-Abbas-ben-El-Hachemi, etc., etc.) que le colonel chargea le capitaine Trumelet, bon arabisant, de ce service. Le major, meilleur soldat que linguiste, ne voulait pas comprendre les scrupules orthographiques du capitaine adjudant-major.

2. M. A. de Rochas a donné une série d'exemples de noms géographiques, empruntés à la carte de France de l'état-major, déformés par des erreurs de ce genre : *Revue de géographie*, avril 1879, p. 282 et suiv.

3. Longnon, *Géographie de la Gaule au* VIe *siècle*, p. 308.

4. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, pour 1865, p. 169.

5. De Rochas, *Topographie des vallées vaudoises*, dans l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1882, p. 156, n.

6. Ceci n'est pas une forme officielle, mais une forme populaire. — De même, à Montbard, j'ai entendu dire que l'Armançon (la rivière du pays) se jette dans *la Lionne* (pour l'Yonne). On dit de même à Dijon *la Louche* pour l'Ouche. Ces deux derniers

Si l'orthographe des noms de lieux de nos provinces de l'Afrique du Nord n'était pas préservée par l'écriture et par une nomenclature officielle, ces noms finiraient par s'écrire comme les prononcent la plupart des soldats et des colons. De Moul-Abeïr et de Oum-el-Bouaghi (près d'Aïn-Beida, sud de la province de Constantine) ils ont fait *Moule-à-beurre* et *Bourbaki* [1]. Tout le monde connaît en Algérie la transformation de Smendou (province de Constantine) en *Chemin doux*, celle de Tizi-Ouzou (province d'Alger) en *Petit Zouzou* et celle de Tipaza (province d'Alger) en *Petit Bazar*. Le nom de lieu une fois transformé par l'étymologie populaire, il nait d'ordinaire une légende pour expliquer le nom; mais nous n'entrons pas ici dans cette partie du sujet, parce que ce serait tout un chapitre de folk-lore à écrire.

Les noms de lieux (celtiques) du Pays de Galles sont souvent déformés par les Anglais. Une station balnéaire de son littoral commence à être assez connue, c'est Barmouth, nom qui rappelle aussitôt à l'esprit les noms similaires de Plymouth, Bournemouth, etc. Aucun nom ne paraît plus anglais et il paraît signifier littéralement « l'embouchure de la Bar. » Or, le nom gallois est Abermaw, « l'embouchure de la Maw ou Mawddach », le gallois *aber* signifiant embouchure. La situation de la ville a suggéré le nom anglais, et le nom de la rivière Maw, est devenu l'anglais *Mouth*, « embouchure ». — Dans le comté de Carmarthen se trouve un groupe de montagnes appelé *Yr Eifl*, litt. « les fourches » à cause de leur forme : les Anglais ont fait de ce nom *The rivals* « les rivaux ». — Une localité du comté de Cardigan qui porte le nom un peu difficile de Llanfihangel, litt. « le lieu consacré de Michel-Ange » (c'est-à-dire de l'ange Michel) devient généralement pour les Anglais *Laughing Angel* « l'ange qui rit ».

Les noms des rues forment un large appoint à l'étymologie populaire. Les histoires et dictionnaires des rues de Paris ont relevé nombre d'exemples où l'orthographe actuelle a consacré ces déformations. Aujourd'hui les noms sont fixés par l'écriture (plaques indicatrices, journeaux, etc.), et l'étymologie populaire ne parvient pas d'ordinaire à supplanter la forme officielle. Elle se produit pourtant dans le langage et l'écriture du peuple. Citons deux exemples :

La rue Servandoni doit son nom à l'architecte italien qui a bâti l'église voisine de Saint-Sulpice. Pour le peuple c'est la rue *Servant-Denys* ou encore *Servant d'Auny*.

Il y a (ou du moins il y avait il y a une dizaine d'années) dans le XIII[e] arrondissement, une rue ouverte à travers champ et bordée de quelques rares maisons, la rue des Champs-Maillard, probablement du nom de l'ancien propriétaire du terrain. Les gens du quartier prononçaient rue des *Chamaillards* (c'est-à-dire du verbe *chamailler*); et, mal-

exemples se rattachent à la catégorie de mots comme *lierre*, etc., où l'article s'est redoublé.

1. *Tour du Monde*, 1880, t. II, p. 2, col. 1.

gré l'orthographe officielle exposée aux yeux par la plaque de la rue, j'ai reçu une lettre de faire-part où était imprimé *rue des Chamaillards.* — [Comme je corrige l'épreuve de cet article, j'apprends par un plan de Paris, que le nom officiel de cette rue est aujourd'hui *Rue des Chamaillards.* L'étymologie populaire a donc fini par supplanter le nom historique!]

Le chroniqueur du *Temps* cité plus haut rapportait le mot suivant qui donne la philosophie du sujet : « Monsieur, dit un concierge à un de ses locataires, un de vos amis est venu vous voir : il demeure rue Turbot. — Vous voulez dire rue Turgot? — Je dis ce que je veux dire : d'ailleurs Turgot n'aurait pas de sens. »

« Turgot n'aurait pas de sens!... » On donne les noms des grands hommes aux rues pour que le peuple connaisse leurs noms, pour faire, du dictionnaire des rues, une sorte de « livre d'or ». Voilà ce que le peuple fait de ces noms! On a, dans cette grande pensée, donné à deux rues de Paris les noms de deux héros de la défense nationale au temps des Gaulois, Vercingétorix et Camulogène. Le respect que j'ai pour ces héros a toujours retenu la curiosité que j'avais de savoir ce que leurs noms sont devenus en volant *per ora virum*, et d'apprendre ce qu'on raconte de ces personnages dans les rues dont ils sont éponymes. Il y aurait là une enquête curieuse à faire chez le « chand-de-vin », en causant « sur le zinc ».

Il n'en passe pas autrement à Athènes : « on avait donné à une des principales rues d'Athènes le nom de Firmin-Didot, que le peuple dans la naïve expression de sa reconnaissance, traduisait en grec par Διοδότης, présent de Jupiter [1] ». Reconnaissance... ou plutôt ignorance?

Nous mentionnons aussi, pour mémoire, comme chapitres de l'étymologie populaire qui formeraient des ouvrages par eux-mêmes :

1° Le blason, avec ses armes parlantes et ses devises nées de noms mal compris. Ainsi, pour citer un exemple, la ville de Morlaix (dont le nom latin est *Mons relaxus)* a son écusson soutenu par deux lions avec cette devise : *S'ils te mordent, mords-les.*

2° La critique ethnographique, c'est-à-dire les transformations de noms de peuples produites par cette influence, et les théories sans fondement et souvent sans vraisemblance que les ethnographes et les historiens ont tirées de ces noms, surtout quand il s'agit de l'antiquité.

Nous avons parlé d'étymologie *populaire :* les savants commettent souvent des erreurs d'explication qui rentrent dans cette catégorie, et M. A. en a cité de nombreux exemples. Mais il est malheureux qu'il en reproduise un en se l'appropriant (p. 71-72). M. Max Müller appliquant à un conte anglais le système par lequel il explique la mythologie classique, a prétendu que le chat auquel un ancien lord-maire de Londres, Whittington, a dû sa fortune, d'après un conte populaire, est

1. M[is] de Queux de Saint-Hilaire, dans la *Revue politique et littéraire,* 15 juillet, 1876, p. 55.

le français *achat* (en normand et en picard *acat)* mal compris. Whittington aurait dû sa fortune à son négoce, à son *acat* et — en vertu de la « maladie du langage » — *acat* serait devenu *a cat*, un chat [1]. Le malheur de cette explication c'est que le conte du chat de Whittington n'est particulier ni à l'Angleterre ni à la France. Il se rencontre *(mutato nomine)* dans toute l'Europe et en Orient ; et même une version orientale est antérieure à l'époque où a vécu Whittington ! [2]

Nous avons écrit, à propos du livre de M. A. plutôt que sur son livre : la critique, en effet, n'a plus guère à dire sur un livre que l'auteur n'a cessé d'améliorer d'édition en édition [3]. Nous ne pouvons que féliciter M. A. de ce ce succès. Mais, maintenant que M. Andresen a montré par une étude d'ensemble l'intérêt de ce sujet, il nous semble que pour les grandes langues modernes dont l'histoire est relativement transparente, les philologues doivent désormais nous apporter moins des études que des dictionnaires, ainsi que les Allemands font pour leurs mots d'emprunt *(Fremdwœrterbücher)*. C'est le fonds qui manque le moins !

H. GAIDOZ.

---

369. — I. **Ludwig Holberg und seine Zeitgenossen,** von Georg BRANDES. Berlin, Oppenheim, 1885. In-8, 254 p. 4 mark.

370. — II. **Dænische Schaubühne.** Die vorzüglichsten Komœdien des Freiherrn Ludwig von Holberg in den æltesten deutschen Uebersetzungen mit Einleitungen u. Anmerkungen neu hrsg. von J. HOFFORY u. P. SCHLENTNER. Berlin, Reimer, 1888. In-8, 2 volumes, 123 et 388 p. et 540 p, 10 mark.

I. Le nom de M. Brandes suffit pour recommander l'étude intitulée *Holberg et ses contemporains*. On connaît son talent souple, brillant, original. Il retrace d'abord la vie de Holberg et montre comment l'homme qui était né dans la ville la moins nationale de Scandinavie, qui avait passé ses années de voyage en pays étranger et ses années d'apprentissage dans l'étude des livres étrangers, est devenu le premier écrivain classique de son pays (p. 32). Il passe en revue dans un chapitre intéressant *les contemporains* de Holberg, les auteurs de Mémoires, comme Monrad, Aereboé, Kaas, Skaalund, Seidelin ; tous sont dévots, épris avant tout d'aventures et de voyages, fort peu soucieux des réformes politiques, sociales et littéraires ; aucun n'a des aptitudes très remarquables, et Rostgaard, par exemple, n'a pas la moindre

1. M. Müller, *Nouv. Leçons sur la science du langage*, trad. franç. t. II, p. 311.

2. Voir Clouston, *Popular Tales and Fictions*, Edimbourg, 1887, t. II, p. 65 et suiv.

3. Aux noms allemands défigurés par le peuple en France pendant la guerre de 1870-71, il faut ajouter celui du général *Forteresse* (Voigt-Rhetz). — Par contre, ce n'est pas le peuple, ce sont des journalistes qui ont inventé le général Stab *(General-Stab* signifie « Etat-Major »). — Dans son chapitre anglais, M. A. eut dû mentionner un mot anglais qui est la déformation d'un mot allemand, et qui fournit un charmant exemple de la psychologie du sujet : *helping-stick* pour *alpen-stock*.

originalité, quoiqu'il passe pour universel. Bref, nous sommes alors à l'époque de la *perruque*, et voilà pourquoi Holberg sera un génie : il représente un principe exclu jusque-là : l'originalité, la critique, la satire, le rire de la jeunesse, la poésie fièrement créatrice, et c'est lui qui fera voler au loin la perruque ! (p. 67-68). M. B. expose comment ce professeur subalterne est devenu un comique de premier ordre : Holberg voit de près la vie stérile, stagnante de l'Université et du Danemark ; il faut qu'il se moque de son entourage et qu'il donne carrière à sa haine du pédant. Mais il a l'esprit classique ; lorsqu'il écrit l'histoire, il n'a cure des sources et ne cherche qu'à écrire avec clarté ; lorsqu'il écrit un roman, il est philosophique, allégorique ; il aime la raison, et c'est elle qui bride son humour (p. 150). Toutefois, cette armure classique ne l'écrase pas, et s'il la porte avec moins d'aisance que Molière, s'il a créé un Philémon et non un Alceste, un Jeronimus et non un Tartufe, s'il n'a pas la liberté, la grâce d'expression de l'écrivain français, il est supérieur en un point : on rencontre chez lui des personnages, Erasmus Montanus, Jeppe vom Berge, qui se montrent sous toutes leurs faces et dont nous savons tout, absolument tout, et là-dessus M. B. fait, à son tour, un portrait aussi complet que piquant de Jeppe ; n'a-t-on pas là, dit-il, non sans une certaine exagération, « au milieu des plus folles plaisanteries, un caractère concret, typique, et toute une vie humaine du berceau à la tombe ? » (p. 162). Les sources de la comédie de Holberg forment l'avant-dernier chapitre de cette attachante et suggestive étude, appuyée ici sur le livre de M. Legrelle dont M. B. fait le plus grand éloge. Ces sources sont au nombre de trois : l'observation de soi-même (dans Philémon, Henrik, Erasmus, Montanus, Jean de France), l'observation de l'entourage (le vieux Copenhague avec ses maîtres d'école, ses sacristains, ses jurisconsultes, surtout ses médecins et ses « potiers d'étain »), la littérature imprimée (Molière, Dancourt, Boursault, Dufresny, etc.). Le livre se termine par le récit et la vie de Holberg qui fut une « lutte constante au milieu d'un feu croisé » ; mais, conclut M. Brandes, l'œuvre de Holberg est aujourd'hui le seul et ferme fondement sur lequel peut bâtir la littérature danoise.

II. La publication de MM. Hoffory et Schlenther, dédiée à Ibsen, ne peut manquer d'être accueillie favorablement en Allemagne, et même en France. Les deux écrivains nous donnent quatorze comédies de Holberg, les plus importantes, en traduction allemande. Ils ont eu l'heureuse idée de prendre la traduction, non pas d'Oehlenschläger, non pas de Robert Prutz, mais des contemporains mêmes de Holberg, la traduction de la vieille *Dänische Schaubühne* qui rend très bien le coloris de la langue de Holberg. Toutefois ils ne pouvaient reproduire purement et simplement cette traduction. Ils ont mis entre crochets ce qu'elle avait librement ajouté au texte original et ce qu'elle avait laissé de côté. En outre, ils ont fait précéder chaque pièce d'une

introduction sur l'origine de la pièce, sur ses sources et ses emprunts, sur sa traduction. Une longue et très méritoire étude où l'on trouve d'importantes informations et des appréciations justes et fines, figure en tête du premier volume; elle comprend trois parties : la *Vie de Holberg* (p. 3-19) et *Holberg et l'Allemagne* (p. 77-123) par M. Paul Schlenther, la *Comédie de Holberg* (p. 23-73) par M. J. Hoffory.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Reliques scientifiques* d'Arsène DARMESTETER paraîtront, non chez l'éditeur Delagrave, mais chez Léopold Cerf; les deux volumes qui les composent, seront publiés avant la fin de l'année; nous rappelons que le prix de l'ouvrage est de 30 francs (faire parvenir son adhésion le plus tôt possible à la librairie Cerf, rue de Médicis, 13).

— Vient de paraître le premier fascicule des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble, publiées par les Facultés de droit, des sciences et des lettres et par l'École de médecine* (Paris, Gauthier-Villars; Grenoble, Allier). Le comité de rédaction se compose du recteur et de huit professeurs, dont deux appartiennent à chacun des quatre établissements d'enseignement supérieur. Les matières traitées sont aussi diverses que possible : mathématiques, physique, chimie, médecine, chirurgie, droit actuel (JAY, *L'art 419 du Code pénal et les syndicats professionnels)*, histoire des institutions (BEAUDOUIN, *Étude sur les origines du régime féodal, la Recommandation et la Justice seigneuriale*), littérature (DUGIT, *Oreste et Hamlet).* Un tel mélange ne peut guère être sans inconvénients; il peut avoir certains avantages, car il est difficile qu'une Faculté unique suffise à alimenter une publication périodique de ce genre (il doit paraître chaque année un volume d'une quarantaine de feuilles, divisé en trois fascicules). On aurait pu songer à des fédérations de plusieurs Facultés de même sorte, mais c'eût été sacrifier la force que donne la noble ambition d'être un centre intellectuel. Les professeurs ont pensé à manifester « l'activité scientifique du corps professoral grenoblois », et en même temps à constituer « un signe matériel et visible de la solidarité qui unit les divers ordres d'enseignement ». Il est sûr qu'on ne pêche pas en France par une exagération de cette solidarité. Deux articles du présent fascicule rentrent dans le domaine de la *Revue*. Nous ne saurions résumer d'un mot la comparaison que fait M. Dugit, doyen de la Faculté des lettres, entre les divers *Oreste* des tragiques et l'*Hamlet* de Shakespeare. Quant à M. Beaudouin, son *Étude* de près de cent pages roule sur une question très nettement délimitée : dans le droit franc, le *senior* est-il le juge de son *vassus*? L'auteur conclut que non; en même temps il explique comment, dans le droit franc même, le *senior* était déjà un intermédiaire obligé entre le *vassus* et le tribunal, et comment il sortit de là plus tard une juridiction du seigneur sur les vassaux.

INDES. — Le docteur Gerson da Cunha, de Bombay, vient d'envoyer à Londres, pour y être vendue, la plus riche collection de numismatique orientale, que possède un particulier. Cette collection contient 1,092 monnaies des khalifes, dont 375 d'or; la Bibliothèque nationale en a 1,206, dont 186 d'or; le British museum, 732, dont 214 d'or. Elle comprend encore 800 Sassanides, une centaine de gréco-bactriens, dont nombre de médailles, entre autres un doublet du fameux Eucratidès d'or, de la Bibliothèque nationale. Elle compte en tout 8,300 numéros et a absorbé par achat la collection de deux collectionneurs émérites, James Gibb et Bhan Daji ; elle représente par suite une recherche de plus d'un demi-siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 juillet 1889.

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats à la chaire de chinois, à l'École des langues orientales vivantes, vacante par la mort de M. Jametel. M. Devéria est présenté, à l'unanimité, en première ligne; M. Imbault-Huart, également à l'unanimité, en seconde ligne.

M. Héron de Villefosse fait connaître les décisions de la commission chargée de juger le concours des antiquités de la France.

L'Académie ayant obtenu du ministre l'autorisation de porter, cette année, le nombre des médailles de ce concours à quatre au lieu de trois, les récompenses sont attribuées ainsi qu'il suit :

1re Médaille : M. E. Jarry, *la Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans*, 1372-1407;

2e médaille : M. Paul Guérin, *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France*, tome IV, 1369-1376;

3e Médaille : M. Clément Pallu de Lessert, *les Fastes de la Numidie sous la domination romaine;*

4e Médaille : MM. Camille Favre et Léon Lecestre, *le Jouvencel par Jean de Bueil, suivi du Commentaire de Guillaume Tringant*, publiés pour la Société de l'histoire de France;

1re Mention honorable : M. le duc de la Trémoille, *Archives d'un serviteur de Louis XI, documents et lettres*, 1451-1481 ;

2e Mention : M. Ch. Morel, *Genève et la colonie de Vienne, étude sur une organisation municipale à l'époque romaine;*

3e Mention : MM. les Drs Bleicher et Faudel, *Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace;*

4e Mention : M. A. Prudhomme, *Histoire de Grenoble;*

5e Mention : M. Henri Stein, *Olivier de la Marche, historien, poète et diplomate bourguignon ;*

6e Mention : M. G. d'Espinay, *la Coutume de Touraine au* XVe *siècle.*

M. Boissier communique un mémoire sur le *Christianisme de Boèce.*

Beaucoup d'auteurs, jusqu'à ces derniers temps, ont soutenu que Boèce était païen. Selon M. Boissier, cette opinion est insoutenable. Boèce était issu d'une famille chrétienne, il était l'ami et le gendre de Symmaque, qui se montra très dévoué au christianisme. D'ailleurs, et ceci tranche la question, il a écrit des traités de théologie chrétienne, qui nous sont parvenus. Il est vrai qu'on a nié qu'ils fussent de lui; mais on ne peut plus le contester, depuis que Holder a découvert des fragments de Cassiodore qui les lui attribuent formellement.

Reste à expliquer comment un chrétien a pu écrire le livre de la *Consolation philosophique*, qui est d'inspiration toute païenne A cette difficulté, M. Boissier répond que nombre de chrétiens, à cette époque, avaient reçu une éducation double, moitié chrétienne et moitié classique, et que, lorsqu'ils traitaient de matières étrangères à la théologie proprement dite, ils s'astreignaient soigneusement à tirer toute leur doctrine des philosophes classiques, sans y mêler aucune notion empruntée à leur foi religieuse. C'est ainsi que saint Augustin lui-même a écrit des *Dialogues philosophiques*, où sont nommés Platon et Cicéron, mais où il n'est question, ni du Christ, ni des livres saints.

Ouvrages présentés : — par M. Menant : Sayce, *The Hittites, the story of a forgotten empire ;* — par l'auteur : Levasseur, *la Population française, histoire de la population avant* 1789 *et démographie de la France, comparée à celle des autres nations*, tome Ier; — par M. Georges Perrot : *Ecole française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, IXe année, fasc. 1 et 2 ; — par M. Siméon Luce : Jorbt (Charles), *le Voyageur Tavernier;* — par M le marquis d'Hervey de Saint-Denys : *les Annales impériales de l'Annam*, traduites pour la première fois du chinois par M. Abel des Michels ; — par M. Gaston Paris : *le Roman d'Arles, texte provençal*, publié par Paul Arbaud, avec introduction, notes et appendice par C. Chabaneau; — par M. Delisle : 1° Mossmann (X.), *Cartulaire de Mulhouse*, tome V ; 2° Babeau (Albert), *Paris en* 1989 ; — par M. Schefer : Marre (Aristide), *Code malais des successions et du mariage*, 2e fascicule; — par M. Paul Meyer : Schwab (Moïse), *le Maqré Dardeqé, Dictionnaire hébreu-italien du* XIVe *siècle* (extrait de la *Revue des études juives).*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Vingt-troisième année 22 juillet 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 13 : Concours décennal des sciences philosophiques en Belgique (cp. *Revue*, n° 1, p. 19). — Chénon, Etude sur l'histoire des alleux en France (excellent travail). — Lebarq, Hist. crit. de la prédication de Bossuet (beau tableau reconstitué par une laborieuse et clairvoyante érudition).

Mélusine, n° 19 : Loquin, Etudes bibliogr. sur les mélodies populaires de la France. — Les esprits forts de l'antiq. class. XIX. — Le jugement de Salomon, VI. — Devinettes de la Haute-Bretagne, IX. — L'enfant qui parle avant d'être né, VIII. — La Société finno-ougrienne. — Le défi des noms d'arbres. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XX, La fille pressée. — Les rites de la constitution en Egypte. — *Bibliographie :* ouvrages de MM. Pitré, Ferraro, Di Giovanni, Savi-Lopez et Landes.

Revue Historique, juillet-août : G. d'Avenel, L'admin. prov. sous Richelieu, I. — Lécrivain, L'antidose dans la législ. athén. — Saleilles, Du rôle des scabins et des notables dans les tribunaux carolingiens. — Auriol, La défense de Danzig, 1813. — *Bulletin :* France et Allemagne : moyen âge. — *Comptes-rendus :* Langlois, Philippe le Hardi (cp. *Revue*, 1888, n° 2). — Rettig, Die Bezieh. Mülhausens zur schweiz. Eidgenoss. bis zu den Burgunderkriegen (œuvre de vulgarisation). — Mariéjol, Pierre Martyr (cp. *Revue*, 1888, n° 16). — Sanesi, Stefano Porcari e la sua congiura (soulève plus de questions qu'il n'en résout). — Ambass. de Jean de Thumery 1598-1602, p. p. Laffleur de Kermaingant (cp. *Revue*, 1888, n° 6). — Jeanmart de Brouillant, L'état de la liberté de la presse en France aux xviie et xviiie s. (manque d'esprit critique). — Bailleu, Preussen u. Frankr. Diplom. Corresp. 1795-1807, II (cp. *Revue*, 1887, n° 39). — Oesterreichs Theiln. an den Befreiungskriegen, p. p. Klinkowström (très instructif). — Maréchal, Hist. de l'Europe et Hist. contemp. (Deux très bons manuels). — Nolte, L'Europe milit. et diplom. au xixe s. (rendra des services). — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

The Academy, n° 896 : Lady Blennerhassett, Madame de Staël, her friends a. her influence in politics and literature, transl. from the German by Cumming. 2 vols (œuvre de grande valeur). — De La Martinière, Marocco, journeys in the kingdom of Fez and to the court of Mulai Hassan. — Cheyne, Jeremiah, his life and times (très intéressant et bien fait). — Capt. George Carleton (Doble). — Virgil in the middle ages (Victor). — The old Northumbrian glosses in Ms Palatine 68 (Cook). — Emerson a. Gœthe. — Fressl, Die Skythen-Saken, die Urväter der Germanen.

The Athenaeum, n° 3219 : Continental literature 1888-1889. — Nicol, The polit. life of our time. — Chatterton ms. (W. George). — Harriett Shelley's letters. — Jahrbuch der kön. preuss. Kunstsammlungen, vol. IX. — The mounds of Bahrein (Bent).

The Classical Review, juin : Walker, Philol. notes, VII. — Onions, Verisimilia Noniana. — Verrall, Ὕπαρνος. — Marchant, Constr. of the agent in the Attic orators. — Allen, Notes on Greek ms. at Bologna and Genoa. — *Comptes-rendus :* Blaydes, Ranae; Papageorgios, Scholia to Sophokles; Studemund, Anecdota varia; Duff's Lucretius, V; Tonison's Master Vergil; Greek version of Ovid's Heroids by Planudes; Chaignet's Rhétorique; Allen's Greek versific. in inscriptions; Rawack, De Platonis Timaeo; Turner's Republic of Plato, X; Holden's Æco-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1889

371. — **Archéologie celtique et gauloise,** mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire nationale, par Alexandre BERTRAND. Deuxième édition. Paris, Leroux, 1889, in-8, XXXII-464 pages et douze planches, avec 110 figures intercalées dans le texte.

La première édition de cet ouvrage remonte à 1876 ; elle était depuis longtemps épuisée et de toutes parts on demandait une édition nouvelle. Parmi les érudits nombreux qui, dans les sépultures et dans les monuments figurés de toute sorte, cherchent l'histoire de notre pays aux temps où les monuments écrits font défaut, le plus éminent est sans contredit M. Alexandre Bertrand. On ne trouve pas seulement en lui un observateur minutieusement exact, rigoureusement consciencieux, mais il sait classer les faits particuliers et en tirer des notions générales. Sans notions générales sous lesquelles les détails se groupent, il n'y a pas d'exposition historique possible ; cependant il n'est pas certain que bien de ces notions générales aient une valeur objective et ne soient pas exclusivement le produit d'une infirmité de notre esprit qui ne peut se passer d'elles. « Pour les temps postérieurs à la conquête, » dit M. A. B., « personne ne confond plus la période romaine, la période franque, « la féodalité, la renaissance, les temps modernes. » Où se trouve au juste la ligne qui sépare l'une de l'autre ces différentes périodes, par exemple la féodalité de la période franque et de la renaissance ? Bien habile qui le déterminerait de manière à satisfaire tous les esprits. Je doute, par conséquent aussi, qu'on arrive jamais à diviser définitivement en périodes les temps préhistoriques. Ces périodes pourront bien n'avoir jamais plus de valeur objective que les dialectes entre lesquels on divise les patois. Mais on ne peut faire de science historique sans classement des faits. M. A. B. a donc eu raison de distinguer des périodes. Il en distingue trois : archéologie préhistorique, ère celtique, ère

gauloise. Les vingt mémoires dont son livre se compose sont répartis presque également entre ces trois rubriques, huit sous la première, six sous chacun des autres. La première section ou époque est caractérisée par les monuments mégalithiques, dolmens, allées couvertes, menhirs, par l'absence des métaux et par l'inhumation des morts, la seconde par l'usage du bronze et par les *tumuli* couvrant les restes de morts incinérés, la troisième par les armes de fer et par le retour au rite de l'inhumation.

Nous regrettons que M. B., qui a donné aux monuments réunis dans les vastes salles du Musée de Saint-Germain un classement si méthodique et si clair, n'ait pas trouvé dans sa vie — si occupée par ce grand et utile labeur — assez de loisir pour refondre les mémoires qu'il a disposés sous ces trois divisions et pour en composer un ouvrage méthodique. Cet ouvrage qu'il est capable de nous donner mieux que personne, espérons qu'il nous le fera bientot; en attendant, contentons-nous de celui qu'il nous offre et tâchons de profiter des moyens d'instruction qu'il nous apporte.

Quant à moi aujourd'hui, pour répondre au titre de la *Revue* dans laquelle je fais ce compte-rendu, je vais parler de quelques-uns des points sur lesquels je ne partage point les doctrines du savant auteur. Ma critique ne consistera pas à contester l'exactitude de ses observations archéologiques, elle portera surtout sur les conséquences qu'il en tire. Son système se trouve en grande partie résumé dans deux cartes qui forment ses planches IV et V et dont le titre est pour la première : carte de la Gaule, dolmens et allées couvertes; pour la seconde : Gaule ère celtique (400 ans environ av. J.-C.). Dans la première de ces cartes, je trouve une ligne placée fort au sud, et en dehors de laquelle sont rejetées : 1° toute la Gaule indépendante antérieurement aux conquêtes de César; 2° naturellement aussi les Iles Britanniques. Cette ligne est intitulée : Limites des connaissances géographiques au temps de Polybe; en réalité, cette ligne marque la limite des connaissances personnelles de Polybe. Celui-ci, dans sa fatuité d'écrivain grand seigneur, ne pouvait admettre qu'un pauvre diable comme Pythéas eût pu visiter près de deux siècles avant lui des régions inaccessibles à sa richesse et à sa curiosité prudente, malgré la protection des généraux romains. Son impuissance s'est vengée de la savante supériorité du hardi Pythéas par des injures que Strabon a copiées sans vérification. Mais la science moderne a réparé cette injustice et a reconnu dans Pythéas, au point de vue géographique, presque l'égal d'Alexandre le Grand. Au IIe siècle avant notre ère, quand écrivait Polybe, le livre aujourd'hui perdu où Pythéas avait raconté ses voyages existait encore, puisque Polybe le cite, et les limites de la science personnelle de Polybe n'étaient point alors les limites de la science grecque.

Dans la même carte, une autre ligne marque la limite entre les dolmens et les tumulus du fer. Je ne songe pas à soutenir qu'on

trouve des dolmens à l'est de la ligne que M. B. a tracée et qui est justifiée par un long, consciencieux et très intéressant relevé du nombre des dolmens dans les départements de la France, page 148. Seulement, je me demande si l'absence ou l'excessive rareté des dolmens dans nos départements de l'est n'aurait pas pour cause, au moins dans certains d'entre eux, l'impossibilité d'en construire qui aient pu durer jusqu'aujourd'hui. Dans le département de l'Aube, tous les dolmens appartiennent à une région où des blocs de grès erratique, émergeant au-dessus du sol, fournissaient des matériaux d'une facile extraction et capables de résister indéfiniment à la puissance destructrice de la pluie et des gelées. Quand on sort de cette région et qu'on arrive à celle où les seuls matériaux de construction qui soient accessibles sont des calcaires que la gelée délite, il n'y a pas de dolmens, soit que dans la période préhistorique où l'usage était de construire ces monuments, on ait reconnu l'impossibilité d'en élever, soit que les monuments construits aient été depuis des siècles détruits par l'intempérie des saisons. La même raison n'expliquerait-elle pas l'absence des dolmens dans les départements de la Meuse, de Meurthe-et-Moselle, des Vosges, leur rareté dans la Haute-Marne? Ce sont des questions que je pose sans avoir la prétention de les résoudre.

La seconde carte nous mène aux environs de l'an 400 av. J.-C., nous y voyons les Celtes occupant la Narbonnaise, c'est-à-dire le bassin du bas Rhône depuis la Méditerranée jusque tout près de Lyon et, à l'ouest de ce bassin, la région située entre les Cévennes et la Méditerranée. Je crois qu'il y a là une erreur de chronologie et que, en l'an 400 av. J.-C., la future Narbonnaise n'avait encore pour habitants que des Ligures, des Ibères et les Grecs de Marseille. Les auteurs les plus anciens sont d'accord sur ce point : c'est la doctrine de l'auteur de la fin du quatrième siècle av. J.-C., à qui nous devons la rédaction que nous avons du *Périple* de Scylax : le seul endroit où les Celtes eussent atteint les bords du grand lac intérieur qui sépare l'Europe de l'Afrique était l'extrémité septentrionale du golfe connu sous le nom de mer Adriatique. Le témoignage du *Périple* est d'accord avec celui de Ptolémée, fils de Lagus, qui place sur les bords de l'Adria les Celtes en relation avec Alexandre le Grand en 336. Le seul texte qu'on pourrait opposer à ces documents est un passage du *De mirabilibus auscultationibus,* ouvrage apocryphe d'Aristote. M. B., dans sa dissertation sur les Celtes, pages 255, 256, intercale le paragraphe 86, lisez 85 de ce traité, entre un fragment de Platon, mort en 348, et le texte de Ptolémée, fils de Lagus, qui aurait été écrit, suivant lui, au plus tard en 302. Ainsi, d'après M. B., le chapitre 85 du traité apocryphe d'Aristote aurait été écrit entre 348 et 302.

Le *De mirabilibus auscultationibus* est une compilation faite avec des documents d'époques très différentes, on en a même reconnu un (chapitre 152) qui ne remonte pas plus haut que le IIIe siècle de notre

ère; il est tiré de la vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate.

On ne peut faire usage du *De mirabilibus auscultationibus* sans chercher les sources où ont puisé le ou les auteurs anonymes de cette compilation. Ces sources sont très variées. Or, le passage cité par M. B. et qui parle d'une route d'Héraclès ou Hercule allant d'Italie en Celtique chez les *Celto-Ligues* et chez les Ibères (c. 85) paraît emprunté à Timée. En effet, un voyage d'Héraclès allant d'Ibérie en Italie est décrit par Diodore de Sicile, l. IV, c. 19-21; et, au chapitre 21, à propos d'un détail relatif au passage mythique d'Héraclès en Campanie, Diodore cite Timée. Timée écrivit une histoire de Sicile, d'Italie et de Grèce qui se termine en 264. Elle comprenait 38 livres, et c'est probablement dans le premier qu'il parlait d'Héraclès. Il n'est pas prouvé que les premiers livres soient de beaucoup antérieurs à l'année 260. Ils ont dû être écrits environ vingt ans après la mort de Ptolémée, fils de Lagus (285); ils ont dû être écrits vers la date où pour la première fois on trouve dans un texte historique le nom des Celtes associé à celui des Ligures avec une indication géographique qui semble se rapporter aux côtes françaises de la Méditerranée. Ce texte historique est de Polybe, il appartient au récit des événements qui se sont passés en Sicile sous le consulat de M. Valérius Maximus et de M. Otacilius, 263 av. J.-C. Les Carthaginois tirent des régions que la mer sépare de la Sicile et envoient dans cette île de nombreuses troupes mercenaires, savoir beaucoup de Ligures et de Celtes, πολλοὺς μὲν Λιγυστινοὺς καὶ Κελτούς, et plus encore d'Ibères (livre I, c. 17, § 4). L'année suivante, ces mêmes Celtes, que Polybe appelle ici Galates, étant en garnison à Agrigente au nombre de trois mille, veulent piller cette ville (Polybe, l. II, c. 17). La troisième année de leur séjour en Sicile, 261 av. J.-C., sous le consulat de L. Valérius et de T. Otacilius, frère du consul de 263, les mêmes Celtes appelés ici *Galli* par un auteur latin, et alors, dit-il, au nombre de quatre mille, complotent de passer aux Romains par qui le général carthaginois a l'art de les tous faire massacrer (Frontin, *Stratagèmes*, l. III, c. 16, § 3). A cette date, 263 av. J.-C, il y a donc dans le pays qui est aujourd'hui la France, sur les bords de la Méditerranée, des Celtes, Galates ou Gaulois et des Ligures. Rien ne prouve qu'antérieurement à cette époque des Celtes fussent établis dans la région méridionale du bassin du Rhône et au sud des Cévennes. Je persiste à considérer comme mal fondé l'emploi que M. Bertrand fait du mot celtique pour désigner la période du bronze qui a précédé les Gaulois [1]. Mais c'est une question d'étiquette qui ne change rien à la valeur de son œuvre archéologique.

1. Les passages où Strabon met les Celtes en Narbonnaise, l. IV, c. 1, §§ 1 et 14, édition Didot, p. 146, l. 31; p. 147, l. 8, 16; p. 157, l. 20, et dont le dernier est cité par M. B. n'ont pas d'autorité. Strabon dans sa division générale de la Gaule dérive de César *de Bello Gallico*, l. I, c. 1. Il la divise comme César en trois parties, et il n'a pas compris que César, l. I, c. 1, laissait de côté la Narbonnaise; voilà pourquoi il a compris la Narbonnaise dans la Celtique; cf. K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 178, note.

Son livre est aujourd'hui le recueil le plus complet et le plus digne de confiance où l'on puisse étudier les monuments figurés de notre histoire avant la conquête romaine.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

372. — I. **The Civilisation of Sweden in heathen Times**, by Oscar MONTELIUS. Translated from the 2nd swedish edition, revised and enlarged by the author. By the Rev. F. H. WOODS. Londres, Macmillan, 1888. In-8 de XVI-214 p., avec une carte et 205 gravures.

373. — II. **Hællristningar.** Glyphes des Rochers du Bohuslæn (Suède), dessinés et publiés par L. BALTZER, avec une préface de V. RYDBERG. Gothembourg, 1889. 13 livraisons petit in-fol., avec 52 pl. autographiées, accompagnées d'un texte en suédois et en français (sans pagination).

I. L'aperçu de l'histoire de la civilisation suédoise à l'époque païenne, l'ouvrage le plus populaire de M. Montelius, a d'abord été publié en suédois; la seconde édition (1878) a servi de base à une édition allemande très augmentée (1885), qui se trouve dépassée à son tour par la traduction anglaise, dont les épreuves ont été relues par l'auteur [1]. C'est un précis écrit pour le grand public, sans appareil érudit, accompagné de nombreuses gravures sur bois qui donnent une excellente idée du développement de l'industrie scandinave jusqu'à la fin du XIe siècle de notre ère.

M. M. admet, comme tous les archéologues du Nord depuis Thomsen, la distinction des trois âges de la pierre, du bronze et du fer. L'âge de pierre commence à une époque indéterminée, avec les *Kjoekkenmoeddinger*, ou rebuts de cuisine, et se termine vers 1500 av. J.-C., après l'épanouissement de la civilisation néolithique, caractérisée par les haches polies, les allées couvertes et les dolmens. Le système de décoration de cette époque nous est connu par la céramique : il n'emploie que la ligne droite, à l'exclusion du cercle et de la spirale. Les monuments mégalithiques les plus anciens sont les dolmens, puis les allées couvertes; les cistes de pierre sans toiture viennent après et les cistes sous tumulus marquent la transition entre l'âge de la pierre et celui du bronze. Les corps sont toujours inhumés, le plus souvent dans la position assise.

L'âge du bronze, suivant M. M., aurait duré de 1500 à 500 environ av. J.-C. Ces deux dates sont également mal établies. Il y a peu d'années encore, les archéologues scandinaves pensaient que l'âge du bronze n'avait pris fin dans leur pays qu'au contact de la civilisation romaine; ce sont surtout les découvertes de M. Vedel dans les dépôts cinéraires de Bornholm qui ont modifié leur opinion à cet égard, mais les données

1. Il existe une traduction française faite sur la première édition suédoise par M. Kramer (Stockholm, Leipzig et Paris, 1874). Elle contient quelques gravures qui ont disparu des éditions subséquentes.

chronologiques que l'on a tirées de ces recherches reposent encore sur des indices assez faibles (cf. *Matériaux*, t. XXII, p. 401). Il reste toujours inexplicable que la Suède, recevant son bronze du dehors, soit restée, pendant dix siècles, dans l'ignorance absolue du fer.

M. M. distingue deux périodes dans l'âge du bronze : 1° les ornements dominants sont la spirale et les zigzags ; les tombes contiennent généralement des corps inhumés ; 2° le goût est moins pur, l'aspect des spirales se modifie, on trouve des ornements serpentiformes compliqués ; les sépultures à incinération sont la règle. Dans l'une et l'autre période, mais surtout dans la première, la presque totalité des objets de bronze sont fabriqués dans le pays, comme le prouve, entre autres arguments, la découverte de seize moules. La faiblesse de ce chiffre s'explique parce que les formes où l'on coulait les objets en bronze devaient être généralement brisées après le moulage. M. M. repousse avec raison le singulier paradoxe de M. Lindenschmit, suivant lequel presque tous les bronzes suédois auraient été importés d'Étrurie.

L'âge du fer se divise à son tour en quatre périodes : 1° le premier âge, de 500 av. J.-C. jusqu'à l'ère chrétienne ; c'est alors seulement que la Scandinavie apprend à connaître, avec le fer, l'argent, le plomb, les verreries et les monnaies (importées), enfin l'écriture runique, imitation de l'écriture latine empruntée à quelque alphabet germanique que nous ignorons ; 2° depuis l'ère chrétienne jusqu'au début du v[e] siècle ; c'est la période où l'influence romaine se fait le plus fortement sentir, celle à laquelle appartiennent les vases avec inscriptions et les statuettes de bronze que l'on a découvertes en Scandinavie ; 3° depuis le v[e] siècle jusqu'au viii[e] ; c'est la période la plus brillante de l'art scandinave, qui déploie une magnificence tout orientale dans l'emploi des métaux précieux. L'or venait de Byzance, sous la forme de tributs payés aux Goths du Danube par les empereurs byzantins ; ce sont précisément ces empereurs dont les monnaies sont les plus fréquentes en Suède. Le style des bijoux scandinaves trahit l'influence de l'art décoratif irlandais ; 4° le dernier âge du fer, du viii[e] au xi[e] siècle, est la période des Vikings, des grandes expéditions maritimes des Scandinaves ; on trouve de nombreux objets en argent, d'un style analogue à celui de l'époque précédente, mais généralement plus lourd.

La longue histoire qu'a résumée M. M. n'est pas l'objet, en France, de toute l'attention qu'elle mérite ; à ceux qui désireraient s'en faire une idée sommaire, on peut recommander vivement ce livre, où la clarté de l'exposition est rehaussée par l'excellence des gravures. Mais il ne faut pas y chercher la solution ou même l'exposé des questions difficiles, comme celles de l'origine de la civilisation néolithique, de la voie par laquelle le bronze est arrivé dans le Nord, des sources asiatiques ou européennes du style des métallurgistes scandinaves, qui rappelle parfois d'une manière si frappante celui de Mycènes. Ce sont là des problèmes assez graves pour qu'un livre, même de vulgarisation,

ne refuse pas de les indiquer en quelques mots; M. M. a exagéré la prudence en s'abstenant tout à fait de les aborder [1].

II. Les gravures rupestres du Bohuslän (au nord de Gothembourg) ont été déjà souvent étudiées, mais il manquait encore une série de reproductions de ces *glyphes* qui ne fit aucune part à la fantaisie. Celles que vient de publier un dessinateur de talent, M. Baltzer, sont le produit d'un travail long et minutieux; au dire des gens qui les ont comparées aux originaux, elles ne laissent plus rien à désirer. On sait que ces gravures, dont les livres de seconde main ont souvent reproduit des épisodes, représentent, avec une grossièreté naïve, des scènes relatives à la guerre, à la navigation, à l'agriculture, etc. On y trouve un grand nombre de signes bizarres, rouelles, roues, cupules, groupes de deux plantes de pied juxtaposées, qui ont fait naître bien des systèmes, mais restent des énigmes. Pour l'instant, on ne sait même pas à quelle époque appartiennent ces *glyphes*. Holmberg, dans ses *Skandinaviens Hällristningar* (1848), les avait attribués aux Vikings; plus récemment, MM. Hildebrand père, Bruzelius et Montelius ont soutenu qu'ils appartenaient au second âge du bronze, par la raison qu'on y trouve la reproduction de quelques types de cette époque, notamment de l'épée et du navire; d'autres ont voulu les rapporter à l'âge de la pierre. Cette dernière opinion est inadmissible, mais l'on peut encore hésiter entre celles de Holmberg et de Hildebrand, l'un et l'autre ayant invoqué des arguments qui ne manquent pas de valeur. M. Rydberg, dans la préface qu'il a écrite pour la publication de M. Baltzer, refuse de se prononcer; la découverte récente d'une inscription runique parmi les gravures d'un des rochers du Bohuslän ferait plutôt croire qu'elles ne sont pas très anciennes. Il n'a pas encore été possible d'établir par quel procédé technique elles ont été exécutées; nous savons d'ailleurs que des dessins analogues, en Australie et dans le Nouveau Monde, ont été gravés sans instruments de métal.

La question des *glyphes* du Bohuslän reste ouverte, mais du moins, grâce aux excellentes planches de M. Baltzer, pourra-t-on maintenant l'étudier à l'aide de documents dignes de foi. Ajoutons que l'auteur a généreusement distribué son livre à plusieurs bibliothèques publiques de Paris [2]; cet exemple de désintéressement, qui nous vient du Nord, trouvera probablement peu d'imitateurs.

Salomon Reinach.

---

1. P. 33, il ne faudrait plus parler de dolmens en Grèce. P. 102, la prétendue Junon est une Vénus Genetrix du type connu.

2. Bibliothèque Nationale, Bibliothèques des Beaux-Arts, de l'Institut et de la Sorbonne. Le musée de Saint-Germain doit aussi à M. Baltzer des copies *en grandeur naturelle* d'une partie des gravures du Bohuslæn.

374. — **Ind. lectt. in Universit. litt. Vratislaviensi** per aest. a. 1889 a die 24 m. Aprilis habend. Præmissa est Martini Hertz admonitiuncula Horatiana. Typ. officin. Universit. (W. Friedrich), in-4, 13 p.

Ce sont des conseils très sensés adressés aux étudiants de l'Université. M. M. Hertz proteste avec vivacité contre la méthode pratiquée par certains élèves de Cobet et qui consiste à ne voir dans les auteurs anciens qu'un sujet de conjectures. Au lieu de se prendre aux passages visiblement altérés, on sème à tort et à travers des corrections qui mutilent le texte et ne servent qu'à témoigner de la souplesse d'esprit et de l'ingéniosité du critique. On peut souscrire aux vues de M. M. Hertz, à la condition de ne condamner que l'abus et non l'emploi de la critique conjecturale, trop souvent nécessaire dans l'état de corruption où les textes nous sont parvenus. M. M. Hertz prend particulièrement à partie M. J.-J. Cornelissen, *Lectiones Venusinae*, Mnémosyne, t. XVI, p. 293-315 et cite jusqu'à 12 conjectures d'auteurs divers sur le vers d'Horace, Ep. 1, 20, 24 *præconum*, *solibus aptum*, dont aucune ne mérite de prendre la place de la leçon des mss. Sur ce point on ne saurait que l'approuver.

A. Cartault.

---

375. — O. Stemler. **Des collèges d'artisans.** Paris, 1887, in-8, 96 pages, chez Larose.

376. — P. Masson. **Les Corporations romaines.** Paris, 1888, in-8, 164 pages, chez Rousseau.

377. — Traugott Schiess. **Die Rœmischen Collegia funeraticia.** Munich, 1888, in-8, 140 pages, chez Ackermann. 3 marks.

J'ai eu l'occasion de rendre compte ici même, cette année, d'une thèse de droit présentée à la Faculté des lettres de Paris (p. 124), et j'en ai dit tout le bien que j'en pensais : l'auteur s'était persuadé que pour étudier un sujet d'antiquité romaine, il fallait autre chose que pouvoir lire un texte latin ou dépouiller des ouvrages de seconde main ; il avait compris qu'il était nécessaire de recourir aux documents épigraphiques, de les étudier et d'en tirer les conséquences qu'ils renferment. Je ne puis pas, à mon grand regret, porter le même jugement sur la thèse de M. Masson ; c'est l'œuvre d'un esprit qui ne manque pas de distinction ; mais elle trahit une inexpérience trop grande des méthodes modernes et surtout de l'épigraphie. On trouve bien en note quelques renvois au *Corpus* ou à Orelli, qui semblent mis là par acquit de conscience ; mais on s'aperçoit bien vite que l'auteur n'a pas dépouillé méthodiquement les recueils épigraphiques. Il se charge, du reste, lui-même de nous le démontrer. Ainsi, à la page 111, il avance que l'on n'a pas de documents qui permettent d'établir comment se recrutaient les collèges au début de l'empire. Il n'y en a pas, en effet, excepté dans les inscriptions ; mais là, ils sont nombreux (*C. I. L.*, V, 61, 4048, 4316 ; VI, 9405,

10234, 10294; XII, 3861; XIV, 409, 2408 etc.). Je pourrais citer plus d'un fait analogue; je me bornerai au suivant qui est caractéristique : je n'ai trouvé nulle part la mention du règlement du collège de Diane et d'Antinoüs. Or chacun sait, qu'entre autres détails importants, ce document renferme le texte d'un paragraphe d'un sénatus-consulte relatif aux conditions nécessaires pour qu'un collège pût légalement se constituer. A côté de cela, la thèse contient de bonnes choses; mais il est regrettable qu'elles ne suffisent pas à sauver le livre.

Le même sujet, restreint aux collèges d'artisans, avait été traité l'année précédente par un autre candidat au doctorat, M. Stemler; le sujet étant plus réduit, l'auteur a pu entrer dans plus de détails et le travail en est plus instructif; joint à cela que M. St. a du talent, ce qui est une excellente condition pour composer un livre. J'avais eu, en commençant la lecture de cette thèse, l'espoir que M. St. avait consulté les sources et avait eu recours au texte même des inscriptions qu'il cite en note; mais j'ai dû y renoncer et voici pourquoi. J'avais été étonné que les notes ne continssent aucune mention de l'*Ephemeris epigraphica*, dont les derniers volumes parus auraient été consultés avec le plus grand profit; en même temps j'avais été agréablement impressionné comme par un arrière-goût de la *Religion romaine* de M. Boissier, où tout un chapitre est consacré, comme on sait, aux associations populaires. En me reportant à ce chapitre, j'ai acquis la conviction que M. St. ne connaissait les inscriptions qu'il cite dans son travail que par M. Boissier, que toute une partie du livre (p. 23 à 55) n'est qu'une adaptation plus ou moins déguisée du chapitre de la *Religion romaine*, cité ci-dessus, et que toutes les références épigraphiques et autres lui sont empruntées [1]. Ce procédé est excusable de la part d'un candidat pressé, s'il ne se destine pas à l'étude du droit romain. Ce qui ne l'est pas, c'est d'avoir tû le nom de M. Boissier et d'avoir donné à la page 23 (note) la liste des ouvrages épigraphiques (*Corpus*, *Orelli* etc.) dont l'auteur prétend s'être « principalement servi ». Cette note était à remplacer par la suivante : « Je me suis principalement servi du chapitre III[e] (Livre III[e]) de la *Religion romaine* de M. Boissier; si j'ai omis de consulter certains textes d'importance, cela tient à ce que ce livre avait paru avant la publication de ces documents. »

La conclusion à tirer de la lecture de ces deux thèses est la même : les candidats au doctorat en droit ne se rendent pas compte des nécessités scientifiques actuelles; c'est à leurs professeurs de le leur faire sentir. Puisqu'ils doivent faire une thèse de droit romain—ce que l'on ne saurait

1. Je cite, comme exemples, les références suivantes à l'appui de mon affirmation : La page 250 du livre de M. Boissier (édition 1878) a inspiré la page 25 de M. Stemler; la page 26 (B), se retrouve à la page 259-260 (St); la page 264 (B), se retrouve à la page 78 (St); la page 267 (B) à la page 36 (St). La *traduction française* des inscriptions rapportées par M. B. à la page 277 et 286 est reproduite *textuellement* par M. St. aux pages 48 et 33 sans que le lecteur soit prévenu de cet emprunt.

trop approuver, — je leur conseillerais d'abandonner ces grands sujets, qui veulent une érudition à laquelle des jeunes gens ne peuvent pas prétendre aujourd'hui et de se limiter à l'étude *consciencieuse* de certains points précis, moins connus; ils s'en tireraient à leur honneur et à notre profit.

Presque en même temps que paraissaient chez nous ces deux thèses, M. Schiess publiait à Munich un petit volume sur les collèges funéraires d'après les inscriptions. L'auteur y reprend le travail déjà ancien de M. Mommsen sur les collèges romains, sans en modifier très sensiblement les conclusions [1], mais en le développant et en apportant à l'appui tous les textes qu'il a pu recueillir dans les *Corpus* et leurs suppléments. La préface contient peu de chose; c'est surtout une discussion des opinions de M. Max Cohn; elles auraient pu être réfutées plus brièvement, et M. S. a mille fois raison de les repousser; en revanche, les pages excellentes de M. Boissier, dont M. Stemler à tiré tant de profit, méritaient d'être citées autrement que dans une petite note, où l'auteur nous prévient loyalement que cet ouvrage a été pour lui « inabordable » — je me figure que la maison Hachette ne le lui aurait pas refusé pour 7 francs. Le livre, au contraire, est plein de faits; les textes y sont rassemblés avec le plus grand soin et analysés scrupuleusement; on devra s'y reporter toutes les fois qu'on aura à s'occuper de la question. Si l'on n'y trouve pas la solution de toutes les difficultés, on y rencontrera, au moins, réunis, les documents nécessaires pour les résoudre.

R. CAGNAT.

---

378. — **Examen critique** des objections soulevées contre la charte XVI du 2me cartulaire de l'église de Grenoble, par Charles BELLET. Paris, A. Picard, 1889. Grand in-8 de VIII-163 p.

Un grand combat s'est livré autour du préambule historique d'un document du Cartulaire II de Saint-Hugues : les uns rejettent ce préambule, les autres l'acceptent. Parmi les premiers, mentionnons MM. Fauché-Prunelle, H. Gariel, conservateur de la bibliothèque publique de Grenoble, de Terrebasse, A. Prudhomme, J. Roman; parmi les seconds, MM. l'abbé Trépier, Jules Marion, chanoine Ulysse Chevalier, E. Mabille. M. Ch. Bellet se place résolument au nombre des défenseurs de la charte si contestée. Son travail est très sérieux et très complet. On y trouve six chapitres des plus substantiels intitulés : *Exposé de la question; le texte du préambule; les invasions dans le diocèse de Grenoble au xe siècle; les comtes Guigues d'Albon n'exerçaient pas le pouvoir comtal dans le diocèse de Grenoble sous l'épiscopat d'Isarn* (950-976); *l'évêque Isarn possédait tout son diocèse en alleu; les comtes Guigues d'Albon ont usurpé au détriment de l'église*

---

1. L'auteur n'admet pas, avec M. Mommsen, que les collèges de *tenuiores* soient *tous* des collèges funéraires.

de Grenoble. Ces six chapitres sont suivis de *conclusions* fortement motivées et d'un *appendice* où est discuté *Un trait de la vie de Saint-Hugues interprété par M. de Terrebasse.* En tête du volume se déroule un *Tableau généalogique de la première race des comtes d'Albon ou Dauphins de Viennois.* Je ne suis pas assez paléographe pour me permettre de prendre parti dans la question *(non nostrum inter vos tantas componere lites),* mais je puis déclarer que M. Bellet me semble avoir parfaitement raison. Je puis déclarer surtout que ses recherches ont été fort consciencieuses et que sa discussion a été fort habile. Un autre éloge est dû à des pages qui devront désormais être consultées par tous les historiens du Dauphiné. L'auteur y montre — ce qui est trop rare dans les débats de ce genre — une courtoisie de bon goût pour ses antagonistes et c'est en toute vérité qu'il s'est rendu *(Avant-propos,* p. VIII) le témoignage que voici : « Il est à peine besoin d'ajouter que nous n'avons laissé échapper ni une parole agressive, ni une récrimination violente, à l'endroit d'un homme justement considéré [1], et qu'enfin nous ne nous sommes jamais départi de la plus extrême modération, disons mieux, de tout le respect que nécessite un si honorable adversaire. »

T. DE L.

---

379. — Jules MARCOU. **Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique.** Bulletin de la Société de Géographie de Paris, VIIe série, t. IX, 1888, pp. 480-520, 630-672.

Bien que ce travail n'ait pas paru en volume, nous croyons devoir le signaler tout particulièrement. Il importe de ne pas laisser d'obscurité sur une question que Humboldt, dans son *Examen critique de la géographie du nouveau continent,* et qu'après lui d'Avezac, dans son ouvrage anonyme sur Waldseemüller, avaient si heureusement et si pleinement élucidée. Il résulte en effet des travaux de ces savants, que le nom d'Amérique, donné au nouveau continent au commencement du XVIe siècle, fut inventé dans la petite ville de Saint-Dié (Vosges) par un petit groupe de Lorrains et d'Alsaciens, réunis là, par le goût de l'étude, sous le patronage du duc René II de Lorraine. Ce fut par l'intermédiaire du duc qu'ils reçurent communication d'une lettre de Vespuce résumant ses quatre voyages. L'un d'eux, Waldseemüller, publia cette lettre en 1507, en la faisant précéder d'un petit traité de cosmographie et de géographie. L'ensemble avait pour titre : *Cosmographiæ introductio.* Voulant, dans cet ouvrage, donner un nom aux terres nouvelles, Waldseemüller, qui, à ce moment, ne connaissait pas les voyages de Colomb, ou qui ne les rapportait pas à un continent, propose celui d'*America.* Voici le passage de la *Cosmographiæ introductio;* on verra

1. C'est dans les *Œuvres posthumes* de M. de Terrebasse (Vienne, 1875, in-8°) que figure l'importante *Notice historique et critique sur l'origine de la première race des Dauphins de Viennois.*

que jamais texte n'a été plus concluant : « Nunc vero et hæ partes sunt latius lustratæ et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis jure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro *Amerigen,* quasi Americi terram, sive *Americam* dicendam, cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. Ejus situm et gentis mores, ex bis binis Americi navigationibus quæ sequuntur liquide intelligi datur. »

C'est l'opinion de Humboldt, aujourd'hui universellement admise, que vient combattre M. Jules Marcou. Voici comment peut se résumer sa thèse : Amerrique (ou Amerrisque, suivant le président Cardenas, car nous n'admettrons pas, aussi facilement que le fait l'auteur, que ce dernier ou son copiste aient fait une faute de transcription précisément sur le mot le plus important de la communication, voir pages 670-671), Amerrique est le nom indien des montagnes entre Juigalpa et Libertad, province de Chontales, qui sépare le lac de Nicaragua de la côte de Mosquitos. Or, Vespuce a dû aborder dans ces parages. « Il y a là une espèce de lueur qui permet de supposer que Vespucci et ses compagnons ont pu être les premiers Européens qui aient entendu prononcer le nom d'Amerrique » (p. 485). La lettre sur les quatre voyages, dont une version française parvint à Saint-Dié et y fut traduite en latin, porte en italien le titre : « Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi. » Un document antérieur où il est question de Vespuce, lui donne le prénom Albericus. Comment expliquer ce changement de prénom ? « L'impression que m'a laissée une étude prolongée de cette question, impression personnelle, je me hâte de le dire, c'est que, donné par d'autres ou pris par lui-même, le nom d'Amerigo a paru à Vespucci le désigner mieux que n'eût fait le prénom commun d'Alberico. En effet, ce prénom d'Amerigo rappelait par une désignation étrangère, et par le nom de ce pays du Nouveau-Monde, que lui, Vespucci, se distinguait de tous les autres Vespucci de Florence, comme étant le grand voyageur et l'explorateur des pays nouvellement découverts..... Ne dit-on pas aujourd'hui « Chinese Gordon » pour le héros et le martyr de Khartoum « Congo Stanley », pour le grand voyageur et découvreur du cours du Congo ? etc., etc. Pourquoi, en 1506, n'aurait-on pas dit « Amerigo Vespucci » ? Pendant l'époque romaine, n'a-t-on pas eu « Scipio Africanus » et bien d'autres ? (p. 493). »

Si ingénieuse que soit cette trouvaille, elle ne perdrait peut-être rien à s'appuyer sur des preuves. En admettant que ce nom indien d'Amerrique ou d'Amerrisque, signalé pour la première fois en 1874 (p. 482), ait été déjà en usage au XVe et au XVIe siècles, il ne serait pas superflu de démontrer que Vespuce a pu le connaître. M. M., d'après Varnhagen, ne met pas en doute que le voyageur florentin ait visité, à son second voyage, la côte de Honduras. Il n'est malheureusement pas de question plus controversée que celle des premiers voyages de Vespuce. Un document publié par Navarette prouve d'une façon incontestable qu'à l'épo-

que de ce prétendu voyage Vespuce était en Espagne au service de commerçants italiens, les Berardi. Il est vrai qu'on peut en considérer la date comme erronée, mais alors quelle confiance avoir dans ce document? Il n'eut pas été inutile de soumettre au lecteur ces difficultés. Et quand Vespuce aurait réellement abordé sur la côte du Honduras, il resterait encore à démontrer qu'Amerigo ou Americus est un prénom d'emprunt. M. M. fait remarquer que, dans la troisième lettre, qui fut publiée la première, il porte le nom d'Albericus. Cette lettre étant en latin, Albericus est une traduction dont on ne peut rien conclure. Le texte italien des quatre voyages donne *Amerigo*. La version française apportée à Saint-Dié devait avoir *Amerige*. Le traducteur de Saint-Dié dit en latin *Americus*. Y a-t-il là rien qui doive étonner? M. M. a pris soin de dresser lui-même la liste des prénoms que ses contemporains ont donné à Vespuce (p. 480). On le trouve nommé: *Americus*, *Amerrigo, Amerigo, Amergio, Americo, Almerigo, Albertutio, Almerico, Morigo, Damerigho, Armenico, Emeric, Aïméric, Alméric* et *Améric*. Quel est, au milieu de ces variantes, son véritable prénom? Colomb l'appelle dans deux lettres *Amerigo Vespucchy*; les livres de comptes de Séville portent *Amerigo*; lui-même signe en 1508 *Amerrigo Vespucci, Piloto mayor*. Comment des pièces officielles lui donneraient-elles pour prénom un sobriquet? Quel qu'ait été son prénom italien, il est certain qu'en Espagne et en Portugal on l'appelait *Amerigo*, et que la traduction Albericus n'est qu'un équivalent. Chemin faisant, M. M. émet bien d'autres opinions nouvelles. Il s'en prend, par exemple, à Waldseemüller, « ce lourdaud de Waldseemüller », comme il l'appelle (p. 632). « Ce n'était, dit-il, qu'un assistant, qu'un aide salarié, occupé à préparer des cartes pour une nouvelle édition de Ptolémée, et à corriger des épreuves dans l'imprimerie des Luds » (p. 503). A ce compte, que dirait-il d'Érasme qui ne dédaignait point de corriger les épreuves de son ami Froben? Et quant à l'édition de Ptolémée de 1513, a qui fera-t-on croire qu'elle soit l'œuvre du premier venu?

M. Marcou avait une première fois déjà, en 1875 [1], publié son hypothèse « qui prit, — comme il le dit, — le monde par surprise ». Il a voulu depuis, et après coup, l'appuyer sur des faits. C'est par là qu'il eût dû commencer. La Société de géographie de Paris n'accepte heureusement pas la responsabilité des opinions qu'elle publie. On peut regretter cependant qu'elle ait eu la générosité d'accorder quatre-vingts pages de son bulletin à cette fantaisie.

L. Gallois.

---

1. *Bulletin de la Soc. de géog. de Paris*, VIe série, t. IX, 1875, pp. 587 sqq.

380. — **Quelques lettres à J. M. Suarez,** publiées avec des notes et des documents inédits, par Léon G. Pélissier. Aix, A. Makaire, 1889, grand in-8 de 47 p.

« L'épiscopat provençal, dit M. Pélissier, a peu de noms aussi glorieux et plus littéraires que celui de Joseph-Marie Suarez, le premier en date et en célébrité des trois pasteurs que sa famille a donnés au diocèse de Vaison. Les trente-trois années de son séjour à Vaison firent de cette ville un des centres de l'érudition et du mouvement archéologique en Provence, et sa clientèle d'archéologues et de lettrés ne l'abandonna pas quand il quitta Vaison pour Rome, et ses fonctions épiscopales pour les charges plus relevées et plus agréables de vicaire de Saint-Pierre, de custode de la Vaticane, de bibliothécaire des Barberini. Par son goût pour les lettres, par ses encouragements aux savants, par son souci des livres et des curiosités de toutes sortes, par l'influence bienfaisante qu'il fit sentir autour de lui, il mérite que nous rapprochions son nom du nom de Peiresc. » Les lettres à Suarez, trouvées par M. P. dans la Bibliothèque Barberini, sont au nombre de treize : deux de Jean Scolastique Pitton, l'historien de la ville d'Aix, deux d'un amateur dauphinois, La Baulme (de Crest), une du fr. Denys d'Avignon, capucin, une du grand helléniste le P. Combefis, une de François Malaval, une dont la signature est illisible, une de l'abbé Guillin (de Pernes), une du minime Nicolas Chichon, enfin trois d'un érudit de Nîmes, Péladan. Pitton entretient l'évêque de Vaison du plan de son *Histoire d'Aix*, le consulte sur des points difficiles, le priant de « faire venir un petit rayon » de ses « excellentes lumières » « pour éclairer les ténèbres de mon ignorance » et il lui communique d'antiques inscriptions aixoises. La Baulme lui envoie des médailles et lui demande des reliques pour l'église cathédrale de Die ruinée par les Huguenots. Le capucin Denys l'interroge sur Saint-Prosper. Le dominicain Combefis lui donne des nouvelles de la Byzantine à laquelle il travailla d'une façon si remarquable. Fr. Malaval mêle à sa prose des vers latins en l'honneur de Suarez et exprime le vœu que « M. le cardinal François Barberin, vostre protecteur et vostre illustre amy » soit « élevé pour ses grands mérites à la souveraine dignité de l'Eglise, » ne doutant pas que « toute la chrétienté ne ressentît les fruits d'une pareille exaltation. » Le correspondant dont le nom n'a pu être lu décrit la fontaine de Faucon (Vaucluse). L'abbé Guillin s'occupe d'une édition des œuvres de Pic de la Mirandole[1], et le minime Chichon du manuscrit d'un ouvrage de

1. M. P. dit (p. 39) : « Les œuvres de Pic de la Mirandole ont eu *deux* éditions à Bâle, l'une en 1573, l'autre en 1681. » 1681 est une faute d'impression évidente. On connaît *trois* éditions des *Opera omnia* de Pic de la Mirandole, toutes trois en deux vol. in-fol. : 1557, 1572 et 1601. Relevons quelques autres peccadilles. Jacques Gaffarel nous est présenté (p. 28) comme « bibliothécaire de Richelieu »; il fut seulement chargé par le cardinal d'acheter en Italie des livres pour sa bibliothèque dont il fut le pourvoyeur et non le conservateur (voir nos *Quatre lettres inédites de Jacques Gaffarel*, p. 7-8). — Pourquoi (p. 34) italianiser le nom du personnage

M. de Boussu, docteur de Sorbonne et personnage « de grande érudition. » Péladan, l'auteur des *Antiquités de Nîmes*, traite diverses questions de numismatique et de bibliographie. Les lettres à Suarès sont suivies de trois lettres de Suarès écrites au comte de Bagni, neveu du futur cardinal de ce nom, lequel cardinal protégea l'évêque de Vaison comme il protégea Gabriel Naudé. Ce ne sont pas là les seuls documents contenus dans la brochure; M. P. en a mêlé bon nombre d'autres encore à son riche commentaire, presque égal au texte en étendue (p. 27-47). Citons une lettre en latin des frères Pierre et Jacques Dupuy à Leo Allatius, une lettre française au même de l'éditeur des œuvres de saint Cyrille, le professeur au collège de France Aubert, une lettre italienne d'Allatius à Peiresc, écrite d'Heidelberg en février 1623 et relative au transfert à Rome de la bibliothèque Palatine, une lettre française du P. Richard Mercier au P. Poussines, des vers latins inédits de Suarez, un décret du municipe de Palestrina accordant à Suarez le titre de citoyen de cette ville pour le récompenser de ses écrits archéologiques sur l'antique Préneste.

T. DE L.

---

381. — **Le centenaire de 1789.** Evolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans, par Georges GUÉROULT. Paris, F. Alcan, éditeur, I-VI, 1-399 p.

Le centenaire de 1789 a été pour plusieurs l'occasion de dire brillamment du mal du siècle et de constater notre état morbide. M. G. Guéroult n'est pas un de ces médecins *tant pis*. Après avoir résumé en une sorte de tableau synoptique « les résultats obtenus dans tous les ordres de l'activité et de la connaissance humaines depuis cent ans », il proclame en matière de conclusion que « la période renfermée entre 1789 et 1889, est à tous égards et hors de toute proportion, de toute comparaison avec les précédentes, la plus brillante, la plus féconde, la plus intéressante qu'ait encore traversée l'humanité, dans sa vie déjà longue ».

L'auteur apporte à ce résumé d'une matière vraiment encyclopédique de rares qualités de compétence en même temps que d'esprit de généralisation. Organisation politique et sociale, philosophie, religion et morale, arts et littérature, sciences mathématiques et expérimentales, sur chacun de ses sujets, M. G. indique, en quelques pages d'une précision suffisante, les vues nouvelles qui ont prévalu ou qui tendent à pré-

---

très français qui s'appelait *Eschinard* et non *Eschinardo*? — Enfin voici une réclamation presque personnelle, car il s'agit d'un de mes *proches voisins et vieux amis*, le P. Combefis (de Marmande). M. P. dit (p. 36) : « Possevin était un des membres les plus distingués de ce groupe si intéressant de religieux *toulousains* érudits, qui se réclamait du souvenir de Pierre de Marca, de la protection de Charles de Montchal, et qui va de Combefis et de Poussines à Guillaume Bonjour. » Toulouse est trop riche en gloires littéraires pour qu'on lui en donne une de plus au détriment de la pauvre Marmande.

valoir depuis le commencement du siècle. On regrette parfois, en parcourant ce vaste ensemble, les bornes trop restreintes que l'auteur a imposées au développement de la pensée, ou le champ trop étendu qu'il a entrepris d'explorer. Nous sommes devenus exigeants en fait d'analyse : les aperçus trop sommaires, et où nous sentons de l'à peu près, ne nous satisfont pas complètement. D'autre part, comment résumer un aussi immense sujet, sans courir en quelque sorte de sommet en sommet? La tentative de M. G. est intéressante à la fois par son succès relatif et par la preuve qu'elle fournit de l'impossibilité d'une réussite complète. Il faudra désormais se résigner à sectionner les résumés de ce genre et à confier à des compétences spéciales le soin de les rédiger. C'est ce qui a été fait en Angleterre, à l'occasion du Jubilé de la reine Victoria : c'est ce qu'on avait tenté de faire en France, lors de l'exposition de 1867. Il est regrettable que l'État ou qu'un groupe de savants n'ait pas pris l'initiative d'une œuvre semblable pour célébrer le centième anniversaire de la Révolution.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au livre de M. G., il fournit ample matière à penser. Quand on le ferme, il laisse dans l'esprit l'impression d'une grandeur incontestable dans les résultats de ces dernières cent années, et aussi comme une désillusion sur certaines espérances nées dans les cœurs à l'aube de 1789, et que les faits n'ont pas toutes confirmées [1]. Les triomphes de la science pure ou appliquée sont incontestables — et rien ne pouvait mieux célébrer le centenaire sous ce rapport que l'Exposition qui les incarne en quelque sorte sous les yeux de tous, — M. G. présente de ces conquêtes un tableau résumé des plus attachants. Sur le terrain social et politique, la marche ne s'est pas montrée aussi nette ni rapide, et la première conséquence de l'application des méthodes scientifiques à cette catégorie de faits, application qui, à vrai dire, est un des traits saillants du siècle, a été précisément de démontrer qu'en ces matières le progrès, au lieu d'être prompt et éclatant comme celui des découvertes physiques ou chimiques, devrait rester lent et relatif. Dans l'examen qu'il fait des résultats acquis par ce qu'il appelle « les sciences sociales » et qui sont l'histoire, le droit civil, pénal, international, l'économie politique, la démographie et la statistique (il y aurait à dire sur cette nomenclature), l'auteur ne nous paraît pas avoir suffisamment mis en relief cette conclusion qui ressort de toutes les investigations sociales approfondies : la nécessité de la patience en matière de réforme. La substitution de l'idée d'évolution à celle de révolution est l'un des caractères essentiels des nouvelles méthodes sociologiques. Le mot ne veut pas dire repos, ni marche en arrière, mais développement successif et fragmentaire. M. G., qui s'est attaché à pé-

1. Nous laisserons de côté ici ce qui touche le progrès des arts et de la littérature, progrès au sujet duquel nous serions loin d'affirmer avec autant de netteté que M. G., la supériorité du siècle. En tout cas, le sujet aurait demandé à être serré de plus près et dans ses détails.

nétrer la philosophie de l'histoire moderne, formule nettement ce point de vue en certains passages de son livre : « Dans la région des faits sociaux, écrit-il, on trouve comme *processus*, des solutions empiriques de plus en plus satisfaisantes, obtenues par tâtonnements successifs, puis venant beaucoup plus tard, des théories qui les relient, les expliquent, parfois les rectifient. » A d'autres moments, au contraire, de généreuses ardeurs semblent l'emporter un peu au delà de l'atmosphère purement *historique*. Il aperçoit comme prochaines des combinaisons sociales qui nous apparaissent en effet comme la conclusion logique de certaines séries de faits, mais que M. G., à l'instar de plusieurs des hommes de 89 ou des apôtres au cœur chaud qui les ont suivis, voit plus près de nous qu'elles ne sont peut-être en réalité. Nous prendrons comme exemple ses espérances touchant les bienfaits du gouvernement parlementaire universel et la fédération des peuples. Le réformateur Saint-Simon avait déjà très bien aperçu le lien qui rattache l'une de ces idées à l'autre et il avait montré, avec plus de précision même que ne le fait M. G., comment de l'organisation générale des parlements en Europe pourrait naître une sorte de parlement central chargé de régler dans leurs grands traits les questions internationales [1]. Il indiquait encore très nettement comment la France et l'Angleterre possédant seules, lorsqu'il écrivait, des chambres représentatives, leur alliance devait servir de fondement à la future fédération du Vieux Monde. Il y a là une vue très profonde et très féconde. Mais d'un autre côté, consultez l'histoire : mesurez le temps et les conditions matérielles et morales qui ont été nécessaires à la constitution des nationalités; examinez combien de ces nationalités sont encore récentes, combien d'autres groupes sont restés à l'état de chrysalides; mesurez les difficultés que soulève chez chaque peuple l'organisation du gouvernement plus ou moins démocratique ou représentatif qui tend, en effet, à s'implanter dans chacun des pays de l'Europe; calculez les heurts qui naissent du froissement des intérêts, des habitudes, des ambitions, les alliances ou les haines entre peuples qui viennent compliquer ces difficultés intérieures; constatez l'absence en matière internationale d'une puissance supérieure en forces, se donnant pour mission et ayant la faculté d'imposer la paix et l'ordre à tous les éléments discordants, puissance dont la présence a toujours été jusqu'ici nécessaire dans le cours de l'histoire pour constituer des groupes homogènes et permanents de populations : examinez les éléments exceptionnels qu'il a fallu pour assurer le succès d'une confédération comme celle des États-Unis, qui a failli être coupée en deux sous nos yeux mêmes, moins de cent ans après sa fondation ; une fois cette étude faite avec la rigueur nécessaire à une investigation scientifique, est-il possible de croire prochain l'avènement d'un ordre européen, tel qu'en toute occasion la décision d'un tribunal international remplace la voix du canon? Et cependant chacun sent que là est la solution définitive et que la si-

1. Voir Saint-Simon, *De la réorganisation de la Société européenne. Œuvres*, t. II.

tuation actuelle, écrasante pour les individus comme pour les États, ne sera pas éternelle.

Dans tous les problèmes qui touchent à l'ordre social, le contraste apparaît aussi vif entre la netteté de l'idéal vers lequel tend l'organisme collectif et les difficultés pratiques qui s'opposent à ce qu'il soit vite atteint. La précision même de la vision d'avenir rend plus douloureux pour le penseur le présent avec ses misères. La grande joie des espérances à courte échéance nous est enlevée par la science même qui ne nous donne la certitude qu'à condition de tenir un compte précis de la complexité des questions.

Joindre à la rigueur de l'analyse qui est le seul procédé vraiment scientifique et qui met en garde contre les chimères, une certaine chaleur de cœur propre à soutenir le philanthrope dans ses vues d'avenir, n'est pas plus impossible en matière de sciences sociales qu'en matière de sciences positives où nous avons vu de puissants inventeurs procéder à la fois avec la minutie des méthodes d'expérimentation les plus subtiles et la foi qui animait dans le passé les grandes âmes religieuses. Comme le dit avec justesse M. G., rappelant une prédication Saint-Simonienne : « Il ne suffit pas de connaître le but, il ne suffit pas d'être en possession des moyens de l'atteindre, il faut encore avoir le désir, la volonté de s'y rendre; il faut être ému, entraîné. » Trouver la juste mesure entre ces deux tendances nécessaires est le problème qui s'impose à tous ceux qui, sans attache dogmatique, se préoccupent des sociétés et de leur avenir. M. Guéroult a approché du but, en cédant pourtant parfois à quelque penchant trop optimiste. Nous nous sentons à peine le courage de l'en blâmer.

Eugène d'Eichthal.

---

382. — Giosué Carducci. **Odes Barbares,** trad. Julien Lugol, avec trois lettres de l'auteur. Paris, Lemerre, 1888, in-16 de 136 p. Prix : 2 fr. 50.

383. — **Cinquante sonnets et cinq odes de Pétrarque,** traduits en vers français, par J. Casalis et E. de Ginoux. Paris, libr. des bibliophiles, 1887, in-18 de 211 p. Prix : 3 fr. 50.

384. — **La poésie de G. Leopardi,** en vers français, avec une introduction, par Auguste Lacaussade. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de xliv-206 p. Prix : 3 fr.

Trois grands poètes italiens ont été récemment l'objet de traductions en français. M. Lugol, voulant aider à répandre en France l'œuvre de M. Carducci, a commencé par traduire en prose les *Odes barbares*. L'idée est excellente, l'exécution louable. Voici, réunies sous un élégant format, les *Odes* et les *Nouvelles odes* du poète dont s'honore l'Italie contemporaine. Il y manque une introduction, que beaucoup de lettrés français regretteront, sur le caractère de la poésie « barbare », telle que la comprend Carducci, et sur le renouvellement des mètres anciens, qui a été en Italie l'objet de tant de travaux curieux. (V. notamment l'excellent livre de M. A. Solerti, *Manuale di metrica ita-*

liana ad accento ritmico, Turin, 1886). Le lecteur peut ici aborder la lecture des poèmes sans se douter de ce qui en constitue un des éléments essentiels et sans en comprendre même le titre ; deux ou trois pages d'exposition ou d'exemples pouvaient suffire à le renseigner.

— M. Lugol a eu la fortune de traduire avec l'approbation et sous la direction de l'auteur ; MM. Casalis et de Ginoux ne pouvaient avoir le même bonheur avec Pétrarque. J'imagine d'ailleurs que l'auteur de *Canzoniere* leur eût tenu ce langage : « Pourquoi, vous qui semblez n'aimer sincèrement, ne traduisez-vous en vers ? Pourquoi m'infligez-vous, une fois de plus, la torture des faiseurs de sonnets qui se sont acharnés sur les miens ? Ne voyez-vous pas que les besoins de vos rimes vous conduisent tout droit aux contre-sens? Et comment pouvez-vous ignorer toutes les études que les savants ont consacrées à mon texte ? Comment par exemple inscrivez-vous sans hésiter le nom de Rienzi en tête de ma chanson *Spirto gentil?* Apprenez, je vous en supplie, à me connaître, avant de songer à m'interpréter ».

— Si Leopardi vivait encore, il serait moins mécontent de son nouveau traducteur, le premier qui le présente en vers au public français. Je ne vois même pas ce que le poète pourrait reprocher à ces beaux vers, si ce n'est de verser par endroits dans la paraphrase. Le sentiment général est toujours fidèlement rendu, la couleur savamment transposée; et, pour le reste, l'auteur avoue son intention de donner « moins une traduction littérale qu'une sympathique interprétation ». En tête est une préface éloquente et sobre, où n'ont pu être utilisés à temps les récents travaux sur Leopardi signalés dans la *Revue critique* (1888, II, p. 408), mais qui est plus que suffisante pour bien orienter le lecteur dans l'œuvre poétique de l'helléniste de Recanati. Certes, il faut se méfier de la traduction en vers, mais non quand elle est maniée par un véritable artiste, comme M. Lacaussade, et qui a avec son auteur tant d'affinités intimes; son œuvre justifie ce que je pense depuis longtemps, c'est qu'il n'y a, au fond, en prose ou en vers, que les poètes pour traduire les poètes.

P. N.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. M. Holleaux, professeur à la Faculté de Lyon, vient de rééditer l'article qu'il avait consacré dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* au discours prononcé par Néron à Corinthe, en rendant aux Grecs la liberté. On sait que M. Holleaux a eu l'heureuse fortune de retrouver ce texte l'an dernier. Cette réédition, accrue de quelques détails et corrections, est accompagnée du fac-similé de l'inscription. (Lyon, imprimerie Pitrat aîné, 4, rue Gentil).

— Une soutenance de thèses a eu lieu le samedi 22 juin devant la faculté des lettres de Rennes. M. l'abbé Ch. Marchand, présentait deux travaux, l'un *de Graeca-*

rum litterarum studio apud Andegavos in XVI° seculo; l'autre sur la vie, les campagnes et le rôle politique de *Charles Ier de Cossé, comte de Brissac et maréchal de France.* Le premier de ces deux sujets a paru traité avec plus d'agrément que de correction dans le style; et quant au fond, il n'a pas semblé qu'il ajoutât grand chose aux études antérieures, à celles en particulier de MM. Célestin Port, Delens et Dumont sur l'Université d'Angers et l'érudition angevine. Dans sa thèse française, beaucoup plus originale, le grand mérite de M. Marchand a été de remettre de l'ordre dans les mémoires confus de Boyvin du Villars, qui lui ont servi et devaient lui servir de source principale, indépendamment des documents d'archives inédits que l'auteur a connus, et qu'il a généralement employés avec exactitude et critique. La discussion à laquelle ont pris part, sous la présidence de M. le doyen Robert, MM. Delaunay, Duchesse, Dupuy, Loth et Puech, ainsi que MM. Luchaire, de la faculté de Paris, et Carré, de la faculté de Poitiers, a présenté d'un bout à l'autre un intérêt très vif.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juillet 1889.

M. l'abbé Duchesne communique une étude sur un recueil de biographies des papes, qui nous a été conservé par un manuscrit de Saint-Gilles. La première partie de ce recueil, relative à la fin du XIe siècle et au commencement du XIIe, a été attribuée jusqu'ici au cardinal Pierre de Pise. M. Duchesne présente divers arguments pour établir qu'elle est l'œuvre d'un autre cardinal, Pandulphe, partisan de l'antipape Anaclet II. Toutefois, le texte de Pandulphe ne nous est pas parvenu intact; il a été remanié et retouché, en divers endroits, par Pierre Guillaume, bibliothécaire de Saint-Gilles.

M. Barbier de Meynard, président de l'Académie, annonce que, sur la proposition de la commission du prix Bordin, le concours sur la question des *Sources de Tacite* est prorogé à l'année prochaine.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux des membres de l'Académie la plaque de bronze doré, qui a été découverte, en janvier 1888, à Narbonne, et qui contient un fragment de loi de l'an 27 avant notre ère. Cette loi, dont M. Héron de Villefosse a déjà entretenu l'Académie, est relative aux fonctions du flamine d'Auguste à Narbonne et aux assemblées provinciales de la Narbonnaise; c'est un des monuments les plus précieux que nous possédions pour l'histoire des institutions romaines. M. Ad. Démy, très habilement secondé par M. J. Letaille, élève de l'Ecole pratique des hautes études, a réussi à acquérir cette plaque, et, avec une générosité qui l'honore, il en a fait don au musée du Louvre. Jusqu'au moment où elle sera remise à cet établissement, elle sera exposée au Champ-de-Mars, dans l'une des galeries de l'Histoire du travail.

M. Maspero annonce à l'Académie qu'un des explorateurs de l'Egypte, qui se sont signalés dans ces dernières années par les découvertes les plus importantes, M. Edouard Naville, assiste à la séance et est disposé à donner des détails sur ses dernières fouilles.

M. Edouard Naville, invité à prendre la parole, expose sommairement le résultat de ses fouilles dans le grand temple de Bubaste. Tout ce qui reste de cet édifice a été déblayé sur une longueur d'environ 200 mètres. On a trouvé des inscriptions et des statues. Les inscriptions permettent de suivre l'histoire du monument pendant trois mille ans, depuis Chéops et Chefset jusqu'à Ptolémée Epiphane. Les statues appartiennent au style que Mariette attribuait à l'époque des Hyksos.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*, 1er fascicule; — par M. Jules Girard : GIRARD (Paul), *l'Education athénienne au* Ve *et au* VIe *siècle avant J.-C., ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*; — par M. Ravaisson : *les Manuscrits de Léonard de Vinci*, publiés par Charles RAVAISSON-MOLLIEN, tome IV; — par M. Heuzey : DUMONT (Albert), *les Céramiques de la Grèce propre*, fasc. 7; — par M. Barbier de Meynard : TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe), *les Correspondants de Peiresc*, XV : *Thomas d'Arcos.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

nomicus of Xenophon; Caesar's army by JUDSON; SCHWEIZER-SIDLER, Gramm. der lat. Sprache. — *Notes :* Persius III, 43; S. James IV, 2; Trans. of Cambridge Philol. Soc.; Tennyson's Ancient Sage, latine redditum. — *Nécrol.* Dr. Kennedy; The Rev. Walter Clark. — *Archaeology :* The Aegis of Athene; Stevenson's Dict. of Roman coins; The American School of Classical Studies at Athens; The new head of Iris on the Parthenon Frieze; Acquisitions of British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : Luther's unbek. Predigten u. Scholien, p. p. TSCHACKERT (concerne l'époque de Wittenberg avant la Wartbourg). — LIEBENAM, Forsch. zur Verwaltungsgesch. des röm. Kaiserreichs (cp. *Revue*, n° 9). — Nicolai episc. Botront. relat. de Heinrici VII, imper. itinere italico, p. p. HEYCK (cp. *Revue*, n° 2). — PATSCH. Waldstein's Studentenjahre, 2e édit. — CANITZ U. DALLWITZ, Denkschriften (souvenirs personnels qui intéressent). — Hist. de Minas Ademas Sagad rei de Ethiopia, p. p. PEREIRA. — SETÄLÄ, Zur Gesch. der Tempus = und Modusstammbildung in den finnischungr. Schriften (très bonnes recherches). — Polybii hist. p. p. HULTSCH, I, 2e éd. (très amélioré). — MEUSEL, Lexicon Caesar. fasc. IX-XIII (sera indispensable). — Roman. Bibliothek, p. p. W. FOERSTER. I. Christian von Troyes, Cligès; II. Die beiden Bücher der Makkabaer, p. p. GOERLICH (l'édition de Cligès sera très utile aux jeunes romanistes; celle que donne Goerlich, renferme une introduction détaillée et bonne dans l'ensemble). — Belli, I sonetti romaneschi, p. p. MORANDI, V. — Costenoble, Aus dem Burgtheater, 1818-1837, Tagebuchblätter. — Aug. HERZOG, Studien zur Gesch. der griech. Kunst (travail superficiel, conclusions trop générales et parfois erronées). — LICHTWARK, der Ornamentstich der deutschen Frührenaissance.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27 : HARNACK, Lehrb. der Dogmengesch. u. Grundriss der Dogmengesch. — REINISCH, Die Sahosprache, I. — Scholia graeca in Homeri Iliadem Townleyana, p. p. MAASS (sera très utile). — GUDEMAN, De Heroidum Ovidii codice Planudeo (cp. *Revue*, n° 8). — Neue Fragm. des Gedichts van den vos Reinaerde u. das Bruchstück van bere Wisselauwe, p. p. E. MARTIN (bienvenu). — GÜNTHNER, Calderon u. seine Werke (superficiel et peu original). — Al-Bondâri, Hist. des Seldjoucides, p. p. HOUTSMA (cp. *Revue*, n° 28). — Schleswig-Holstein-Lauenb. Reg. u. Urk. p. p. HASSE. — UNZER, Die Convention von Oberschnellendorf (soigné). — RIEGL, Die mittelalt. Kalenderillustration (bon). — KOPKA v. Lossow, Gesch. des Grenadierregim. König Friedrich I (4 ostpreuss.) Nr. 5.

— N° 28 : Tatiani Oratio ad Graecos, p. p. SCHWARTZ (cp. *Revue*, n° 2). — DEL VECCHIO, Rassegna di opere storiche e storico-jiuridiche pubbl. per l'ottavo centenario dello Studio Bolognese (très utile). — Theophylacti Simocattae historiae, p. p. De BOOR (sera le bienvenu, après les édit. de Theophane et de Nicéphore). — SCHNORR v. CAROLSFELD, Ueber die Reden u. Briefe bei Sallust. (Réussi en l'ensemble, doit être corrigé dans le détail.) — P. HERRMANN, Studien über das Stockholmer Homilienbuch; RANISCH, Zur Kritik u. Metrik der Hamthismal. — SEELMANN. Bibliogr. des altfr. Rolandsliedes (cp. *Revue*, n° 5). — PASOLINI, I tiranni di Romagna e i papi nel medio evo (esquisses sans liaison ni suite). — PALLAIN, Talleyrand à Londres en 1792 (cp. *Revue*, n° 18). — RIEHL, Kunsthistor. Wander. durch Bayern. — OPET, Die erbrechtl. Stell. der Weiber in der Zeit der Volksrechte. — NEY, Gesch. des Heiligen Forstes bei Hagenau, I. (Très soigné.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 14 : BAUMGÄRTNER, Die Einheit des Hermas-Buchs. — LINK, Die Einheit des Pastor Hermae. — SPITTA,

Die Offenbarung, des Johannes. — KAUTZSCH, u. SOCIN, Die Genesis (cp. *Revue*, n° 8). — KELLER, Johann von Staupitz u. die Anfänge der Reformation (suppose juste ce qu'il veut démontrer, et en tire les conclusions les plus hardies). — NITZSCH, Lehrbuch der evangel. Dogmatik.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : MORSCH, Gœthe u. die griech. Bühnendichter (intéressant et très méritoire). HEIKEL, De praeparat. evangel. Eusebii edendae ratione (important). — O. HEINE, Ueber Celsus ἀληθὴς λόγος (soigné). — Caesar. De bello civili p. p. PAUL, edit. major. (Changements faits au texte avec soin et réflexion.) — Caesar, De bello civili, p. p. RAMORINO. (Utilise les travaux allemands.) — K. LESSING, Studien zu den Scriptores historiae Augustae (bon et solide travail sur la syntaxis casuum). — LALOUX, L'archit. grecque (cp. *Revue*, n° 5.) — JERGENSEN, Koindefigurer den archaiske graeske Kunst med saerligt Hersyn til de paa Athens Acropolis fundne figurer. (Fait avec savoir, mais ne contient rien de neuf.) — Von der Launitz, Wandtafeln zur Veranschaulichung antiken Lebens u. antiker Kunst, Tafel XXVIII, Römisches Haus. — Zénaïde A. RAGOZIN, Assyria from the rise of the empire to the fall of Nineveh. (Clair, sans préjugés, bref distingué.) — SONNENSCHEIN, A latin grammar for schools. (Utile et fait par un homme compétent) — H. MÜLLER, Das Verhältnis der Neugriech. zu den roman Sprachen. (Manque de connaissance et de méthode.) — CRON, Zwölf Schulreden an der Studienanstalt bei St Anna in Augsburg.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 28 : LASAREWITSCH, Wie ich mit dem Vater zum ersten Mal in die Kirche ging. — STEGMANN, Zentralisation u. Dezentralisation in Kultur, Wissenschaft und Kunst. — W. H., Gedichte des Fürsten Nicolai von Montenegro. — K. ERDMANN, Das Denken u. die Sprache.

Deutsche Rundschau, juillet 1889 : W. LANG, Fr. Th. Vischer, I-IV. — Lady BLENNERHASSETT, Die Deutschen u. die franz. Revol. — Franz Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerk. von Jul. RODENBERG. III, Cassel. — O. BRAHM, Zu Gottfried Keller's siebzigstem Geburtstage. — BODE, Die Entwickl. der öffentl. Samml. der Kunst des Mittelalters u. der Renaissance in Deutschland seit dem Kriege 1870-71. — SUPHAN, Das Gœthe = und Schillerarchiv in Weimar. — *Literarische Rundschau:* HEINRICI, Dr. Aug. Twesten nach Tagebüchern u. Briefen. — Deutsches Wörterbuch von Grimm, VII, 12, Pressverordnung- Quurren, bearb. von LEXER. — Emerson in Concord. — JUSTI, Velasquez u. sein Jahrhundert (excellent). — RANKE, Weltgesch. IX (cp. *Revue*, n° 19).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Vingt-troisième année 29 juillet 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HUITIÈME

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

Qui siègera à Stockholm et à Christiania

du 2 au 13 septem[illegible]

Sous le haut patronage de

Sa Majesté le Roi de Suède et Norvège Oscar II

Président pour la Suède. M. P. d'Ehrenheim, grand chancelier des universités d'Upsala et de Lund.

Président pour la Norvège. M. I. L. R. Sverdrup, ministre de l'Instruction publique.

Vice-président. M. J. Lieblein, professeur à l'université de Christiania.

Secrétaire-général. Le comte Carlo de Landberg.

Les personnes qui désirent prendre part au Congrès de Stockholm sont priées d'adresser leur cotisation (20 francs) à Monsieur Ernest Leroux, délégué pour la France et les Colonies, rue Bonaparte, 28, à Paris.

PÉRIODIQUES

Revue des religions, revue trimestrielle (Paris, 37, rue du Bac; 8 francs, 5 fr. pour le clergé), nº 1 : Peisson, Avant-propos. — Abbé de Broglie, Les origines de l'islamisme. — Van den Gheyn, La science des religions à l'Université de Leyde. — Chronique. — Bibliographie.

Nº 2, juin. Van den Gheyn, La science des religions à l'Université de Leyde (2e art.). — Staelens, La doctrine morale et religieuse du Ramayana. — Peisson, Le Musée Guimet et l'enseignement officiel des religions en Europe. — Chronique. — Bibliographie (renferme de courts articles et à propos de Quellien, Chansons et danses des Bretons, cite un passage de notre art. du 29 avril).

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, nº 3, 15 juillet 1889 : Silvestre, Introd. à l'étude du droit annamite. — Delanney, De la vicinalité, aperçu historique, législation actuelle, considérations économiques. — G. Lefèvre-Pontalis, Un projet de conquête du Japon par l'Angleterre et la Russie en 1776. — Chardon, Rapports de la Banque de France et du Trésor. — Cribier, L'Europe, le Congo et la Conférence africaine de Berlin. — Matter, La constitution hongroise 1848-1860. — *Comptes-rendus :* Ferneuil, Les principes de 1789 et la science sociale. — John Durand, New materials for the history of the American revolution. (Recueil de documents copiés dans nos archives des affaires étrangères, et se rapportant aux années 1776-1781; embrasse, avec les principaux faits de guerre, les ambassades de Gérard de Rayneval et du chevalier de La Luzerne). — Petite bibliothèque économique, française et étrangère, p. p. Chailley. — Cam. Rousset, La conquête de l'Algérie (cp. *Revue,* nº 23). — Pallain, La mission de Talleyrand en 1792 (cp. *Revue,* nº 18). — Comte de Villèle, Mém. et Corresp. — Vandal, Louis XIV et l'Egypte (intéressante brochure). — Farges, Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France en Pologne (cp. *Revue*, nº 12). — *Nécrologie* (sur E. Beaussire, membre du conseil d'administration de l'Ecole pendant dix-huit ans). — La bourse de voyage, de 5,000 francs, mise au concours en 1889, a été décernée à M. Max Leclerc, qui doit faire une enquête sur l'éducation des classes moyennes en Angleterre.

Revue d'histoire diplomatique, nº 3 : discours du président de la Société. — Marquis de Gabriac, Récit du voyage fait en France par Mme la duchesse de Guiche en juin 1801. — A. Baudrillart, Examen des droits de Philippe V et de ses descendants au trône de France. — Schefer, Mém. du marquis de Bonac sur les affaires du Nord, 1700-1710. — Carathéodory Effendi, L'empire d'Orient et ses impératrices. — *Comptes-rendus :* Les publications du Ministère des affaires étrangères de France (cp. sur les Instructions *Revue,* 1884, nº 2; 1886, nº 28; 1887, nº 35; 1889, nos 12 et 20). — L'œuvre de M. Melchior de Vogüé. — Ambass. en Turquie de Jean de Gontaut Biron, 1605-1610, p. p. Th. de Gontaut-Biron. — Chronique : Espagne.

La Révolution française, revue d'histoire moderne et contemporaine. (La Revue élargit son cadre; elle étudiera la Révolution non seulement dans sa crise, mais dans ses causes et ses effets; elle admettra donc désormais un plus grand nombre d'articles relatifs aux événements qui ont préparé la Révolution et surtout à ceux qui l'ont suivie; de là une légère modification au sous-titre du recueil), nº 1, 1er juillet 1889 : Aulard, Le serment du Jeu de Paume. — Viguier, Le directoire du district de Cahors. — Le Catalogue de l'Exposition historique de la Révolution. — Réimpr. : Hérault de Séchelles, Le voyage à Montbard. — Une relation de la journée du 20 juin 1792. — Les premières

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 juillet — 1889

385. — Al-Asmâ'î, **Das Kitâb al-wuhûs,** mit einem Paralleltexte von Qutrub, herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Dr Rudolf Geyer, Amanuensis der k. k. Hofbibliothek. Wien, Tempsky, 1888, 70 pages.

Le *Traité des animaux* d'Al-Asmâ'î est bien instructif, comme toutes les monographies de cet illustre lexicographe, mort à Bassora en 216 de l'hégire (831 de notre ère) après avoir vécu presque un siècle. L'auteur passe en revue successivement les synonymes par lesquels on désignait de son temps, c'est-à-dire à l'époque classique de l'arabe littéral, l'âne, la race bovine, la gazelle, le bouc, l'autruche, le lion, le loup, l'hyène, le renard et le lièvre. L'édition, accompagnée de notes érudites, aurait dû être suivie d'un index qui en aurait fait un complément utile de nos dictionnaires. Le texte est établi d'après le manuscrit soi-disant unique de Vienne. Je signale à M. Geyer, trop tard, hélas! pour que mon renseignement lui arrive en temps utile, un deuxième exemplaire, celui de la Bibliothèque nationale de Paris, le manuscrit 1626 de l'ancien fonds arabe, fol. 121-140.

H. D.

---

386. — **Bibliothèque des Monuments figurés grecs et romains.** Vol. I. **Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure,** sous la direction de M. Philippe Le Bas, membre de l'Institut (1842-1844). Planches de topographie, de sculpture et d'architecture gravées d'après les dessins de E. Landron, publiées et commentées par Salomon Reinach. (Paris, Firmin-Didot, 1 vol. in-4, xxiv et 162 pages, 314 planches).

Les lecteurs de la *Revue critique* n'auront pas attendu que je leur recommande l'ouvrage de Salomon Reinach pour se le procurer. Travailleur infatigable dont j'ai plus d'une fois, dans cette *Revue* même, vanté les services, S. R. entreprend la publication d'une œuvre considérable, d'une *Bibliothèque des Monuments figurés grecs et romains*, destinée à servir de pendant et de complément aux collections de textes classiques éditées par la maison Didot.

Dans une introduction, très sobre cette fois et très nette, il démontre l'utilité de l'ouvrage et en fait connaître le plan. L'utilité, elle éclate aux yeux de tous. Voici, par exemple, un premier volume qui contient le *Voyage archéologique* de Le Bas. C'est un ouvrage classique, que nous avons tous feuilleté, tous cité, sans en avoir jamais entre les mains un exemplaire complet. Ni la Bibliothèque nationale, ni la Bibliothèque de l'Université ne le possèdent en entier; le Ministère de l'Instruction publique en fait quelquefois don à des membres de l'Ecole d'Athènes et mieux vaudrait leur donner un jeu de patience, tant il est difficile de se retrouver au milieu de ces grandes livraisons toujours dépareillées. C'est que bon nombre des planches n'ont jamais été mises dans le commerce [1] et que d'autres sont épuisées. Je gagerais que la maison Didot même n'avait pas un exemplaire complet! Nous le tenons maintenant, grâce à S. R. et dans un format commode, facile à manier, où celles des planches qui sont réduites ne perdent rien de leur finesse.

Pour le plan et la méthode, ils sont très clairement exposés. « L'ordre suivi est l'ordre *bibliographique* et *muséographique* » (p. IV); ce qui veut dire que S. R. reprendra successivement les plus grands et les plus importants des recueils de monuments, qu'après le *Voyage* de Le Bas il publiera toutes les planches des *Monumenti* et des *Annali* de l'Institut de Rome, puis des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, etc. Je ne saurais, pour ma part, trop vanter ce système : S. R. a compris qu'il n'importait ni de classer les monuments par genres, par sujets ou par musées, — ni d'en donner un choix. C'est à l'étude des grands recueils dont il vient d'être parlé, que s'est formée toute la génération actuelle des archéologues : rien ne prévaudra contre eux, rien ne les fera oublier. Puis qui s'est jamais plaint, en cherchant dans les *Monumenti*, par exemple, une peinture de vase, d'avoir rencontré, chemin faisant, statues, bronzes ou plans de ruines? Le temps qu'on passe à feuilleter ces grands atlas n'est jamais perdu. Il en est de ces recueils comme des Musées : pour gagner la salle des vases peints ou des terres cuites, il vous faut traverser des galeries de statues; vous est-il interdit de les regarder et de vous instruire en passant?

S. R. ne nous promet-il donc qu'une édition nouvelle de ces recueils? C'est déjà un avantage fort appréciable, puisque la *Bibliothèque des Monuments figurés* coûtera infiniment moins cher, mais il y a plus : à toutes ces planches, S. R. ajoute un commentaire; à tous ces recueils il joint un Index. Le Bas (pour ne parler que de ce premier volume) était mort avant d'avoir publié une ligne du commentaire et sans laisser aucune note à ce sujet. Il n'en sera plus de même pour les volumes suivants, mais pour celui-ci, S. R. ne s'en est pas moins trouvé seul. Ce commentaire, comment l'a-t-il compris? Tout d'abord, il l'a voulu sobre, et nous l'en félicitons. Il l'a divisé en deux parties, bibliographique et descriptive. La première n'est pas celle qui lui a coûté le

1. V. Le Bas-Reinach, p. 109, note.

moins d'efforts : il lui fallait, en effet, retrouver tous les monuments dessinés, il y a près de cinquante ans, par Landron. Ses recherches patientes ont rarement échoué. Encore les a-t-il poursuivies même après la publication de l'ouvrage et c'est ainsi qu'il nous prie d'annoncer que l'étendard en bronze décrit à la p. 102 (*Monum. fig.*, pl. 109) est aujourd'hui conservé aux Invalides, au Musée d'artillerie. Dans la partie descriptive, si sobre qu'elle soit, S. R. renvoie toujours, pour l'interprétation du sujet, aux livres ou mémoires les plus utiles : par exemple, à l'occasion d'un vase funéraire orné d'une sirène et de deux sphinx (p. 84, *Monum. fig.*, pl. 78), il renvoie aux auteurs qui ont fait ressortir la signification symbolique du sphinx et de la sirène. Ouvrez l'Index, très complet, des noms et des choses et vous y trouverez les mots de Sirène et de Sphinx. L'Index est même si complet qu'il contient des renvois à l'*Itinéraire,* qui a été imprimé en tête du volume. Cet itinéraire ne manque pas d'intérêt, mais il est inachevé ou, pour mieux dire, il est à peine commencé, puisqu'il ne comprend que la description de Syra, la première étape de Le Bas en Grèce. Le Bas avait donné un tel développement à cette première monographie qu'il devait forcément rester en route. Ses notes de voyage, il les a semées dans de nombreux articles de Revues, dont S. R. a tiré très bon parti.

Telle est l'œuvre entreprise avec tant d'ardeur et de désintéressement par Salomon Reinach. Il dit quelque part dans l'Introduction : « La *Bibliothèque des Monuments figurés* veut être avant tout une œuvre utile, et celui qui l'entreprend ne regrette pas d'avoir surtout écrit des livres qui, par leur nature même, sont plus souvent consultés que cités. » Oui, la *Bibliothèque* sera éminemment utile, et S. R. n'a en effet rien à regretter, rien à craindre. Nous avions le Le Bas-Foucart, le Le Bas-Waddington : nous aurons désormais le Le Bas-Reinach et tous le citeront avec reconnaissance. Puisse l'accueil fait à ce premier volume encourager l'auteur à poursuivre courageusement la lourde tâche qu'il s'est imposée, pour son plus grand honneur, pour notre plus grand profit [1].

B. HAUSSOULLIER.

---

1. Il y aurait mauvaise grâce à relever dans une œuvre si considérable de menues fautes — d'accent ou d'orthographe, — comme 'Απολλονία (p. 38) ou *acrotère décorée* (p. 131): nous nous bornerons donc à quelques observations de peu d'importance. Les planches de l'*Itinéraire* ne sont certes point parmi les moins bonnes : il en est d'excellentes qui sont à la fois très exactes et d'un très joli ton. Mais il est clair qu'aujourd'hui la photographie donne mieux. Je ne parle pas des photographies athéniennes de Constantin Athanasiou qui sont généralement mauvaises, mais nous connaissons peu en France la collection Paul des Granges (*Classische Landschaften und Denkmæler aus Griechenland, nach der Natur photographisch aufgenommen von baron P. d. G.* Dépôt chez Ed. Quaas, à Berlin, C. Stechbahn, n° 2, am Kœnigl. Schloss). Bon nombre des meilleures vues pittoresques de l'*Histoire des Grecs* de V. Duruy, si souvent et si complaisamment citée par S. R., sont des reproductions de ces photographies. L'*Histoire des Grecs* doit aussi quelques bonnes vues à la collection des Θεσσαλικαὶ τοπειογραφίαι, qui est en vente à Athènes,

Cucuel et Allègre. **Mélanges grecs :**

387. — Ch. Cucuel, **Œuvres complètes de l'orateur Antiphon.** Traduction.

388. — P. Allègre, Une scène des Grenouilles d'Aristophane. Un vol. in-8, formant le tome V de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, E. Leroux, 1888, pages VII-102.

I. « Le présent volume n'est que le premier d'une série dans laquelle « je me propose de publier successivement les orateurs attiques non « encore traduits ou traduits en partie seulement. Je n'ai donc pas cru « devoir y introduire une étude sur Antiphon, que l'absence de toute « comparaison avec les autres orateurs rendrait forcément incomplète « et moins intéressante. Cette étude prendra naturellement place dans « un travail d'ensemble sur les orateurs attiques, et en particulier sur « les orateurs du siècle de Périclès, que je compte publier un jour, et « qui complétera les Essais grammaticaux [1] que j'ai entrepris sur ces « mêmes orateurs. »

Voilà comment s'exprime M. Cucuel au début de l'Avertissement qu'il a placé en tête de sa traduction d'Antiphon. C'est donc une étude complète de l'éloquence attique que M. C. entreprend. Cette étude comprendra des traductions, des travaux sur la langue et la grammaire des orateurs, enfin une histoire générale de l'éloquence. L'entreprise est considérable; notre devoir de critique est donc d'examiner avec la plus grande attention le volume qui nous est donné aujourd'hui.

M. C. est un grammairien; il sait, par conséquent, que le devoir d'un traducteur ne consiste pas simplement à prendre la première édition venue de l'auteur qu'on veut traduire et à mettre du français sur du

à la librairie de l'Hestia. Encore une fois, ces collections sont peu connues en France et il n'est pas inutile de les signaler. La collection des Granges renferme deux photographies de Delphes, toutes deux reproduites dans l'*Histoire des Grecs*, I, p. 529 (= *Tour du monde*, XXXIII, p. 149 et *Hist. des Romains*, IV, p. 815); III, p. 181. Le dessin de Landron (Le Bas-Reinach, pl. 38) n'est pas très exact et je ne sais pourquoi S. R. a laissé le titre de : *Delphes, Vue de la triple cime.* Les poètes latins ont plus d'une fois célébré la *double* cime du Parnasse (Voy. les textes dans Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, III, p. 859) et l'on est aujourd'hui d'accord avec Ulrichs (*Reisen und Forschungen*, p. 48) pour admettre que cette double cime n'est pas, comme le pense Forbiger, le double sommet du Parnasse, mais bien la cime des roches qui dominent la fontaine Castalie et Delphes (Leake, *Travels in Northern Greece*, II, p. 555. Bursian, *Geographie von Griechenland*, I, p. 157, note 3). — P. 32, pl. 21-23. Le couvent actuel de Vourkano est sur la pente N. E. et non N. O. du mont Ithôme. — P. 100 et 150. La mine de Chios, récemment publiée par Studniczka et signalée par M. S. R. est du poids de 415 gr., tandis que la première est de 547 gr. Elles ne sont donc pas du même système ni de la même époque. — P. 120. Le nom de Δινδούπορις s'est rencontré sous la forme Dindiporis (*CIG.*, 3795) et et Dintiporis (*Bull. de corr. hellén.*, III, p. 426). Cf. *Mittheil. Athen.*, IV, p. 19 et Tomaschek, *Rosalia und Brumalia*, p. 384).— Le texte de Vopiscus où il est parlé de l'emploi des *oraria* ou mouchoirs au théâtre, n'est pas au chap. 49 de la vie d'Aurélien, mais à la fin du chap. 48.

1. On sait que M. Cucuel a publié un *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon*, Paris, E. Leroux, 1886.

grec ou du latin. Un traducteur doit d'abord se demander comment les œuvres qu'il traduit nous sont parvenues, quelles garanties d'authenticité elles présentent; il doit, en un mot, faire la critique de ces textes; ou au moins, s'il ne peut pas ou ne veut pas recourir lui même aux sources, c'est-à-dire aux manuscrits, il doit prendre les éditions qui nous donnent le mieux les leçons des manuscrits. M. C. a pris pour guides les deux éditions de Blass et de Jernstedt. Ces guides sont excellents; M. C. ne suit pas aveuglément le texte donné par ces deux éditeurs; il contrôle leurs leçons, tantôt il les accepte, tantôt il les rejette. Jusqu'ici il n'y a rien que de très légitime et de très juste; il nous reste à connaître seulement la méthode qu'emploie M. Cucuel. Cette méthode, il l'indique très nettement dans son Avertissement : « Pour « l'établissement du texte, j'ai suivi les règles que je m'étais imposées « dans mon *Essai :* les manuscrits d'abord, les corrections modernes « ensuite, et seulement quand il était absolument impossible de ren- « dre autrement un passage intelligible. » Ici nous sommes obligé de nous séparer de M. C.; la règle qu'il pose serait encore acceptable « les manuscrits d'abord, les corrections modernes ensuite »; ce qui gâte tout c'est la restriction qu'il y ajoute « et *seulement* quand il était *absolument* impossible de rendre autrement un passage intelligible ». Il est absolument faux de dire que c'est la clarté d'une leçon qui en établit la légitimité : qui ne sait que la faute la plus commune chez les copistes, c'est de remplacer une expression hardie, pittoresque, originale par une expression équivalente, mais vulgaire et banale? Ils font cela et pour le texte des poètes et pour celui des prosateurs; et non seulement les copistes anciens agissent ainsi, mais aussi les éditeurs modernes; ai-je à rappeler la façon dont les Messieurs de Port-Royal éditèrent les *Pensées* de Pascal? Evidemment des deux expressions, l'une hardie, l'autre banale, c'est la dernière qui est la plus intelligible. Bon nombre de corrections certaines ont été faites sur des passages très intelligibles, mais très plats, la correction a consisté à retrouver l'expression poétique ou pittoresque. Si nous aimions le paradoxe, nous pourrions dire qu'en thèse générale, de deux leçons l'une claire, l'autre moins claire, c'est la dernière qui a le plus de chance, nous ne dirons pas d'être toujours la leçon légitime, mais de s'en rapprocher le plus [1].

Nous ne pouvons donc pas accepter la règle de méthode posée par M. Cucuel. Comment M. C. applique-t-il cette méthode? Il nous suffira de quelques exemples pour l'indiquer. Dans le passage V, 17, l'orateur vient de dire que les étrangers ont toujours pu fournir des cautions et éviter ainsi de faire de la prison préventive; « à moi seul, ajoute-t-il,

1. L'exemple suivant est très caractéristique, V, 29 : ἐν ᾧ ἐγὼ καὶ Ἡρῴδης ἐπλέομεν. La leçon est évidemment fausse, M. Weil a trouvé la correction qui est certaine, ἐπίνομεν. Le copiste, entraîné par l'idée de *vaisseau*, a écrit ἐπλέομεν, expression générale, fausse ici, à la place de l'expression particulière ἐπίνομεν, et tous les critiques, jusqu'à M. Weil, ne se sont pas aperçus du faux sens qu'il y avait dans la phrase.

ce droit a été refusé, ὥστε καὶ οὗτος κοινὸς τοῖς ἄλλοις πᾶσιν ὧν ἐμοὶ μόνῳ ἐπέλιπε μὴ ὠφελῆσαι τοῦδε κόσμου. Ces deux derniers mots sont ici assez singuliers; cependant le mot κόσμου est tel qu'on ne peut guère supposer qu'il n'ait pas appartenu de quelque façon au texte primitif. La seule explication admissible est alors celle de Blass, qui suppose une lacune à cet endroit du manuscrit. M. C. remplit consciencieusement son devoir de traducteur en disant que le texte du passage n'est pas établi et en citant l'explication de Blass; mais il ajoute qu'il accepte pour ce passage la leçon du correcteur du ms. A νόμου au lieu de κόσμου. Que fait ici M. C., sinon adopter une conjecture et une conjecture de qui? d'un Byzantin de la plus basse époque. Car il est tout évident que cette leçon νόμου n'est qu'une conjecture soit du correcteur de A, soit de tout autre copiste; jamais, si la leçon primitive avait été νόμου, jamais un mot comme κόσμου ne se serait glissé dans les mss. Si une leçon manque donc d'autorité, c'est bien celle qu'accepte M. Cucuel. — Prenons un autre passage. Dans la κατηγορία φαρμακείας, § 17, on lit : καί ἐπειδὴ ἦσαν ἐν τῷ Πειραιεῖ οἷον εἰκός ἔθυον · καὶ ἐπειδὴ αὐτῷ ἐτέθυτο τὰ ἱερά κτλ. Evidemment le passage est inacceptable; jamais un auteur ne s'est exprimé de cette façon : « Quand ils arrivèrent au Pirée, *ils sacrifièrent;* une fois « le sacrifice accompli par *lui.* » Il faut donc ou bien, avec Blass, corriger le pluriel ἔθυον par le singulier ἔθυεν, ou bien, avec Jernstedt, corriger le singulier αὐτῷ par le pluriel αὐτοῖς. La première de ces deux corrections est seule acceptable; elle a l'immense avantage d'expliquer comment la faute a été commise; on comprend, en effet, qu'un copiste, entraîné par le mouvement de la première phrase incidente ἐπειδὴ ἦσαν, a pu, sans y penser peut-être, écrire ἔθυον à la place de ἔθυεν qu'il avait dans le texte; on a d'ailleurs, quelques lignes plus loin, § 18, ὁ μὲν θύων. Mais, quelle que soit la correction qu'on accepte, celle de Blass ou celle de Jernstedt, il est certain qu'on doit en accepter une; il n'y a pas d'issue; il faut cette fois courber la tête et passer sous le joug des correcteurs. M. C., lui, ne veut pas passer sous le joug. Il traduit : « Arrivés « au Pirée, ils procèdent naturellement à la cérémonie. Une fois ce devoir accompli... » M. C. conserve la leçon des mss. ἔθυον, mais accepte-t-il aussi αὐτῷ dans la phrase suivante? Ne pas traduire ce dernier mot, n'est-ce pas ici autre chose qu'escamoter la difficulté?

Ces deux exemples nous suffisent; ils nous montrent que la méthode de M. C. aboutit, en fin de compte, à éprouver des excès de tendresse pour tel copiste byzantin du XIIIe ou du XIVe siècle et à traiter avec la plus grande rigueur des hommes comme Henri Estienne, Scaliger, Cobet et Madvig, pour ne parler que de ceux-là. Assurément il est du devoir de la critique de contrôler, avec le plus grand soin, toutes les conjectures, de quelque nom qu'elles soient signées; nous demandons seulement que nos grands savants de la Renaissance et de l'époque contemporaine ne soient pas traités plus sévèrement que ces Byzantins des derniers siècles du moyen âge qui n'avaient plus guère le sens de l'antiquité.

Passons à présent à la traduction. Voici quelques observations prises un peu au hasard : I, 6, ὁ καὶ ἐγὼ προυκαλούμην. M. C. traduit : « Comme « je l'y invitais moi-même. » Cela ne dit pas assez, il faut traduire « comme je le sommais moi-même de le faire ». Il s'agit ici d'une sommation, acte légal qui a des effets légaux ; la πρόκλησις ou sommation de recevoir ou livrer un esclave pour le mettre à la torture, devait être écrite, elle indiquait dans quelles conditions la torture devait être appliquée, les questions qui devaient être posées aux patients; tout cela est expliqué au § 10, cf. d'ailleurs, Meier et Schömann, *Der Attische Process*, éd. Lipsius, p. 290. — VI, 11, χορηγὸς κατεστάθην ne peut pas être traduit : « Je fus désigné chorège », mais je fus constitué chorège; le mot *désigné* peut faire équivoque, ici le personnage est en charge. La langue juridique a des expressions propres; ne pas les rendre exactement, c'est s'exposer à commettre des erreurs ou au moins à manquer de clarté. — Je demande à insister sur le passage suivant. Il s'agit, dans la κατηγορία φαρμακείας, de la scène d'empoisonnement, la scène capitale dans cette affaire. Je transcris la traduction de M. C. (18) : « Quant à « ce qui se passa ensuite, il serait trop long, pour moi, de faire la des- « cription du repas, pour vous, de l'entendre; mais je chercherai à vous « dépeindre le plus brièvement possible comment, finalement, fut donné « le poison. *Le repas terminé*, comme on pouvait s'y attendre de la « part de gens dont l'un avait sacrifié à Jupiter protecteur de la pro- « priété et recevait son ami à sa table, dont l'autre devait se mettre en « mer et se trouvait à table chez son ami, ils offrirent des libations aux « dieux et *burent ensuite à leur propre santé*. [19] La maîtresse de « Philonéos, en leur versant la libation dont ils accompagnèrent des « vœux qui ne devaient point se réaliser, juges, y verse le poison. En « même temps, croyant faire merveille, elle en donne davantage à Phi- « lonéos, dans l'idée que plus elle lui en verserait, plus elle serait aimée « de lui;... quant à mon père, elle lui en versa une moins grande quan- « tité. [20] Eux donc, *après avoir achevé leur repas, prirent en main* « la coupe meurtrière, et burent une dernière fois ». Je trouve une première inexactitude grave dans les mots : « ils offrirent des libations aux dieux et *burent ensuite à leur propre santé* »; le texte grec dit : σπονδάς τε ἐποιοῦντο καὶ λιβανωτὸν ὑπὲρ αὐτῶν ἐπετίθεσαν. Où donc M. C. a-t-il pris la singulière traduction qu'il nous donne? Il y a d'abord une erreur, parce que le texte ne dit pas que les convives boivent à ce moment de la libation, mais de plus, un détail caractéristique se trouve supprimé; ce passage d'Antiphon, avec un fragment de Platon le Comique, nº 69 de Kock, et un fragment de Xénophane, I, 7, voilà les seuls textes qui nous montrent que les convives brûlaient de l'encens en cette circonstance; un traducteur n'a pas le droit de supprimer ce fait; c'est avec de tels détails qu'est faite notre science des antiquités. Je continue. Sans même comparer la traduction avec le texte grec, je suis arrêté par cette répétition, qui serait au moins oiseuse, *le repas terminé* (18),

« *après avoir achevé leur repas* » (20); de plus ces mots « *ils prirent en main la coupe* » me surprennent; ils faisaient donc des libations sans tenir la coupe. D'aucune façon je ne puis, d'après cette traduction, me représenter les faits tels qu'ils se sont succédé. Si je prends le texte grec, au contraire, tout s'éclaire. A la fin du repas, les deux convives se mirent à faire les libations et à brûler de l'encens pour eux-mêmes (Il est certain que dans les deux verbes ἐποιοῦντο et ἐπετίθεσαν on doit voir des imparfaits exprimant, comme dit Madvig, § 113, ce qu'on se dispose à faire, ce qu'on veut faire, cf. Krüger, 53, 2; Kock, 99, 2). L'encens brûle, les hommes tiennent les coupes et font des vœux et des prières. Alors l'esclave verse à la fois la libation et le poison; c'est à ce moment que les deux hommes font la libation; quand la libation est faite, ἐπειδὴ ἀπέσπεισαν, ils boivent une dernière fois. On faisait ordinairement trois libations (cf. Weil, morceaux choisis d'Eschyle, *Agamemnon,* 1387, note et *Choéphores,* 577; A. Hug, édition du *Banquet* de Platon, note 1 de la p. 22); comment M. C. a-t-il pu traduire ἐπειδὴ ἀπέσπεισαν par « *après qu'ils eurent achevé leur repas* » ? C'est cette erreur qui a fait que M. C. a mal compris tout le passage. Quant aux mots τὸν ἑαυτῶν φονέα μεταχειριζόμενοι, ils ne peuvent pas se traduire par « prirent en main la coupe meurtrière », il y aurait dans ce cas simplement λαβόντες; μεταχειρίζω signifie mettre en main, et au moyen avoir en main, manier, d'où le sens figuré traiter de telle ou telle façon; ici le sens est indiqué par le régime, par cette expression toute poétique, « leur propre meurtrier » désignant la coupe; je traduirais donc : « maniant avec douceur, avec bienveillance leur propre meurtrier ». Cela paraît singulier, mais la phrase grecque l'est aussi. Le traducteur de l'édition Didot met : « Sicarium suum pro amica habentes »; c'est le sens, sauf que par ces mots on entend non la coupe, mais l'esclave qui verse le poison, ce qui est fort possible après tout; la même explication est donnée dans le *Thesaurus,* v. μεταχειρίζω; le mot φονεύς se trouve, dans le même discours, § 3, appliqué au substantif féminin, sans article masculin, il est vrai

Nous avons cru devoir examiner avec soin cette traduction, qui inaugure une série d'ouvrages de ce genre; il nous a semblé aussi qu'il était de l'intérêt de l'auteur que la critique lui signalât les imperfections qui pouvaient se trouver dans ce premier volume. La méthode pour la constitution du texte nous paraît trop timide; évidemment comme traducteur, M. C. a le droit de choisir sa méthode, nous en aurions préféré une autre, mais il est le maître; il suffit que nous soyons avertis. Ce que du moins nous avons, nous, le droit de lui demander, c'est une interprétation rigoureuse du texte qu'il a choisi; nous avons montré que plusieurs fois la traduction de M. Cucuel laissait à désirer au point de vue de l'exactitude. Enfin, et c'est là le dernier desideratum que nous avons à signaler, nous voudrions chez l'auteur une connaissance plus sûre de ce qu'on appelle les Antiquités grecques, et, en particulier, du

droit attique. C'est cette connaissance du droit ancien qui fait la haute valeur de la traduction de Démosthène par M. R. Dareste; pour traduire les orateurs attiques, les connaissances juridiques sont aussi nécessaires que les connaissances grammaticales.

2. M.F. Allègre propose, pour la scène entre Dionysos et les Grenouilles, une explication qui n'est pas précisément nouvelle; elle a été donnée, au moins pour ce qu'elle a d'essentiel, par Thiersch dans l'édition qu'il a donnée des Grenouilles à Leipzig en 1830. Ce critique avait très bien vu que la clef de tout le passage, comme le dit M. A., était donnée par les vers 236-239; voici ce qu'il dit : « Nunc enim illud avenit quod « v. 238, futurum præsagivit; ipseque Bacchus quasi altera vox πρωκ- « τὸν coaxantem comitatur. Quare dicit : hoc a vobis habeo, sive didici, « ut voluit Schol. Sed inest ambiguitas quædam orationi Bacchi, quam « Ranæ intelligunt, Hoc vobis ego eripio, etc. » En effet, même avec cette explication on peut attribuer au vers 251 le sens qu'indique le scholiaste; ces équivoques sont assez fréquentes chez Aristophane. L'explication de Thiersch qui est excellente a passé, on peut dire, inaperçue; le seul éditeur qui la mentionne et l'approuve, est Blaydes dans l'édition qu'il vient de donner des Grenouilles et dont nous rendrons compte prochainement. Si M. A. n'a pas été le premier à trouver cette explication, il a du moins le mérite de montrer, d'une façon qui me paraît définitive, que cette explication est la vraie. Une dernière observation pour terminer. La παρεπιγραφή, ou note indiquant généralement un jeu de scène, n'est pas toujours, comme le dit M. Allègre, une note marginale. Il y a dans le ms. de Ravenne d'Aristophane, sept de ces παρεπιγραφαί qui sont écrites dans le texte même, où elles occupent une ligne, *Ach.*, 114 et 115; *Ran.*, 312 et 1264; *Av.*, 222; *Thesm.*, 130 et 276; elles ont souvent une forme métrique et donnent lieu à des scholies; ce sont là autant de gages qui garantissent l'antiquité de ces indications. Je renvoie à un excellent travail de M. K. von Holzinger, *Ueber die Parepigraphae zu Aristophanes,* Vienne, 1883.

Albert MARTIN.

---

389. — K. MILLER. **Die Weltkarte des Castorius genannt die Peutingersche Tafel,** Ravensburg, 1888, in-8, 126 pages et un atlas, chez Otto Maier.

M. Miller a bien mérité des érudits et des travailleurs, dont la tête est généralement mieux garnie que la bourse, en nous donnant une nouvelle édition en couleur de la table de Peutinger. Pour la somme de 6 marks on peut maintenant posséder un fac-similé de l'original, aux 2/3 de sa grandeur. Ce fac-similé divisé en segments, — ce qui facilite les renvois et les recherches, — est plié de telle sorte qu'il est possible de s'en servir sans le développer, comme on fait d'un atlas dont on tourne les pages; il est protégé par une couverture : c'est là une disposition aussi simple qu'ingénieuse. Les noms modernes des localités ancien-

nes accompagnées de vignettes sur l'original sont transcrits au bas de la carte. Il va sans dire que cette nouvelle édition est loin d'être flatteuse à l'œil comme la splendide reproduction de Desjardins; mais elle suffira aux recherches et l'auteur a l'avantage, étant venu le dernier, d'avoir corrigé les imperfections de ses devanciers.

Le fac-similé est accompagné, en attendant mieux, d'une brochure — comprise dans le prix de 6 marks — où l'auteur examine les différentes questions que soulève l'étude de la carte de Peutinger. Il en étudie la date : date de la rédaction qu'il place entre septembre 365 et mai 366, date de la copie que nous possédons, XIIe siècle et non XIIIe comme le pensaient Mannert et, après lui, Desjardins; il mentionne toute la bibliographie du sujet; il examine la nature du document, qui n'a rien de scientifique, auquel la cosmographie et la géométrie sont tout à fait étrangères, mais qui offrait un intérêt pratique comme carte militaire, pour le service de la poste et même pour les touristes. Un paragraphe intéressant est consacré aux vignettes de l'original; M. M. y montre par des exemples bien choisis, combien leur emploi est peu rationnel et que le copiste les a plus d'une fois dessinées à l'aventure et sans discernement. Vient ensuite une étude des mesures de longueur adoptées par le géographe : lieues en Gaule, milles dans le reste du monde romain et en Mésopotamie, schœnus en Égypte, parasange en Perse, en Arménie mesure de deux milles et demi. Il ne faut pas oublier non plus le paragraphe où l'auteur rassemble les principales formes de lettres et les abréviations usitées sur le document. On voit que le travail est instructif; mais, en fait, et sauf pour certains détails, ce n'est qu'une répétition de ce qu'ont dit les différents éditeurs. Le principal mérite du travail est surtout dans la modicité du prix auquel on peut l'acquérir.

M. M. nous promettant un commentaire développé, avec tables, où les données de la carte seront étudiées dans le détail, il convient d'attendre ce travail et de ne pas en juger la valeur d'après les quelques identifications qui sont inscrites au bas du fac-similé. J'espère n'y plus retrouver *Vanues* pour Vannes; *Ru Taggou Zainah* [1], pour Aïn Diana; *Hammam-Haskutin* pour Hammam-Meskoutin; *Aïn Semit seu Schemtu* pour Chemtou, — je ne connais ni Aïn Semit, ni même de source à Chemtou; *Bizerta* pour Benzert, qui est le nom arabe; *Hammam el Gabs* (alors qu'on lit tout à côté : *Gabès)*, pour Hammam-Gabès, etc.; je signale aussi à l'auteur la synonymie absolument certaine de *ad Aquas* (IV, 5), et de Sidi-Ali-bel-Kassem. La première qualité d'un géographe est évidemment la correction dans les noms géographiques; M. M. ne me contredira pas.

Je termine par une observation d'un autre genre. M. Miller a donné en note à la page 38 un aperçu de la carrière et des travaux de Desjar-

1. *Ru* se lit plusieurs fois dans cette table de synonymie : *Ru prope Bona* (lisez et corrigez : Bône, cette ville était française et non italienne); *Ru prope Stora*; *Aquileia*(*ru*); je pense que c'est une abréviation énigmatique de *Rudera* ou *Ruinae*.

dins. Je transcris cette note, qui ne laissera pas que d'étonner tous ceux qui sont un peu au courant de nos études : « E. Desjardins, membre de l'Institut, est né le 30 septembre 1823, à *Noisy-sur-Oisy (sic)*; il fut nommé *en 1875 à la place de d'Avezac (sic)*, comme professeur d'épigraphie au collège de France, membre de l'Académie des inscriptions, *de l'Académie française (sic)*. Il a fait : Atlas de géographie ancienne, 1852; sur la topographie du Latium, 1854; De tabulis alimentariis, 1854; Géogr. historique et administrative de la Gaule d'*après la Table de Peutinger (sic)*, 1870-1878, 2 *(sic)* vol.; *Acta musei nation. Hungarici*, 1873; Desiderata du C. I. L., 1873. » — Ou l'auteur a puisé ses renseignements à une mauvaise source, ou il a été singulièrement distrait.

R. CAGNAT.

---

390. — POLS. **Westfriesche Stadrechten.** 2 vol. Lahaye, Nijhoff, 1885-1888, in-8, CCXLIII et 619 pages.

La *Vereeniging tot uitgaaf der bronnen van het oude vaderlandsche recht*, fondée à Utrecht il y a quelques années, fait preuve, depuis lors, d'une activité soutenue. Ce sont surtout les sources du droit urbain que la société s'applique à publier. Les premiers volumes ont été consacrés aux *Stadrechten* des villes de Briel, de Zutphen, d'Utrecht, de Dordrecht, des villes frisonnes (Frise orientale), de Leyde, de Hardewyck, de Groningue. L'ouvrage de M. Pols, le n° 7 de la collection, comprend ceux des villes de la Westfrise. Comme ses prédécesseurs, l'éditeur a joint à son travail une longue préface où il met en œuvre les documents qu'il fait connaître pour la première fois.

La Westfrise, c'est-à-dire le pays situé au nord du Kennemerland, n'a été soumise définitivement aux comtes de Hollande que sous Florent V, à la fin du XIIIe siècle. On ne connaît presque rien sur l'état social et politique de cette contrée antérieurement à cette époque. Il est certain toutefois que la population y était formée exclusivement de paysans libres et propriétaires. Il n'existait ni noblesse, ni clergé privilégié. Au milieu de cette civilisation purement agricole, il n'y avait naturellement pas de villes : mais de nombreux villages étaient éparpillés à travers le pays.

Ce sont les comtes de Hollande qui, après la conquête, ont créé artificiellement les villes westfrisonnes, et ces villes présentent un caractère tout particulier. Elles ne constituaient pas, en effet, des agglomérations urbaines. A vrai dire, c'étaient plutôt des circonscriptions judiciaires et administratives que des villes au sens propre du mot. Au XIVe et au XVe siècle, les comtes de la maison de Bavière ont accordé systématiquement des chartes soit à des mairies, soit à un ensemble de plusieurs villages qui se transformaient ainsi en villes et prenaient le nom de la localité la plus importante du territoire privilégié. La ville

d'Enkhuizen, par exemple, formée de cette manière en 1355, comprenait les villages d'Enkhuizen et de Gommerskerspel; celle de Broek, érigée en 1364, renfermait ceux de Grootebroek, Bovenkerspel, Lutjebroek et Hoogkerspel. Au XV[e] siècle, la Westfrise tout entière était ainsi composée d'un certain nombre de villes, ou pour être plus exact, de circonscriptions urbaines.

Le type constitutionnel de ces villes, très nettement déterminé par M. P., est fort simple et toujours le même. Créations essentiellement administratives, elles ont reçu un organisme tout fait, d'après un modèle invariable. L'étude en est instructive parce qu'elle montre comment les princes territoriaux du XIV[e] et du XV[e] siècles comprenaient les institutions municipales. Travaillant sur un terrain vierge, ils ont pu en effet réaliser en Frise leur conception politique en cette matière. Il serait intéressant de comparer ce qu'ils y ont ainsi établi à la fin du moyen âge avec ce qu'ont fait, deux à trois cents ans avant eux, les fondateurs de *villes neuves* en France et en Belgique.

L'officier du comte dans les villes westfrisonnes est l'écoutète (*schout*). Il choisit annuellement parmi les bourgeois (*poorters*) les sept échevins. Ecoutète et échevins constituent à la fois le conseil et le tribunal de la ville. A côté d'eux apparaissent au XIV[e] siècle des *raden,* nommés par les bourgeois et dont l'origine doit être cherchée probablement dans des *jurati,* qui sont mentionnés dès le XIII[e] siècle comme administrateurs des finances. Ces *raden* finissent par enlever l'administration aux échevins et par participer à l'exercice de la juridiction. En face d'eux, ils représentent proprement la commune. Toutefois celle-ci possède une représentation plus directe : la *vroedschap*, sorte de large-conseil formé des bourgeois les plus riches. La constitution urbaine en Frise est en effet essentiellement ploutocratique. A Medemblik, par exemple, les échevins doivent être pris parmi les 35 *poorters* les plus riches de la localité.

Telle est la constitution des villes frisonnes d'après les *Keures* que publie M. Pols. Ces Keures sont très loin d'ailleurs de ne s'occuper que du droit public. C'est surtout pour l'étude de la police urbaine et du droit civil et commercial qu'elles sont intéressantes. La plupart sont malheureusement de date assez récente. Celles de Medemblik, dont le droit a passé aux autres villes frisonnes, sont perdues. L'édition très soignée que donne M. Pols de celles qui ont été conservées, n'en est pas moins une utile contribution à l'étude du droit et des institutions de la Hollande.

H. PIRENNE.

---

391. — **Histoire des Etats-Généraux,** par Georges Picot, membre de l'Institut. Deuxième édition; Paris, Hachette et Cie, 1888, 5 vol. in-12 de xx-413, 462, 482, 441 et 444 pages.

L'apparition de la seconde édition de l'ouvrage de M. G. Picot a déjà été signalée dans cette *Revue* [1]. M. Tamizey de Larroque n'a pas insisté « sur les améliorations apportées par M. Picot aux quatre volumes de 1872 »; c'est ce que je désirerais faire en profitant de la faculté qu'il a bien voulu m'en laisser, certain d'avance que des observations plus détaillées n'aboutiront qu'à confirmer son jugement, et à montrer que l'œuvre de M. P. « si attentivement revue, si magistralement retouchée, a toutes les qualités d'un travail définitif. »

Marquons d'abord en quoi cette seconde édition de l'*Histoire des États-Généraux* diffère de la première. Dans son introduction, M. P. a ajouté quelques pages sur les *Conventus* et *concilia* de la Gaule romaine et aussi sur l'influence des conciles. C'est dans ces réunions politico-religieuses qne vont se former des habitudes de discussion qui assureront aux membres du clergé une influence particulière aux États-Généraux. Les travaux de M. Hervieu ont été largement utilisés pour les États tenus sous les derniers Capétiens [2]. La partie relative aux États provinciaux sous Charles VII a été aussi entièrement refondue. Il en est de même du récit de la tenue des États de Tours (1468) et de l'organisation judiciaire qui fut en partie le résultat de leurs délibérations, de tous les chapitres sur les États d'Orléans (1560) relatifs à l'instruction publique, aux hôpitaux et au rachat des dettes royales. Les Mémoires encore inédits de Pierre de Blanchefort, dont M. P. nous fait espérer prochainement la publication, lui ont permis de compléter sur plusieurs points importants le récit historique des États de Blois (1576). Il a en outre ajouté au résumé de leurs travaux deux chapitres sur l'instruction publique, les hôpitaux et les pauvres. Les chapitres sur les mêmes sujets sont également nouveaux pour les États de Blois de 1588. Il en est de même des demandes des cahiers relatives aux réformés, comme aussi de nombreuses additions de détail sur les États-Généraux de 1614 et l'Assemblée des notables de 1626. M. P. en a puisé les éléments non seulement dans des publications récentes, mais encore il a utilisé des documents inédits empruntés pour la plupart aux Archives des Affaires étrangères. Les chapitres sur l'influence de ces dernières réunions d'États, sur l'instruction publique et les hôpitaux, sont aussi entièrement neufs. Il en est de même de passages importants sur la liberté religieuse et sur les juridictions, et enfin de l'appendice du dernier volume sur les États-Généraux projetés sous la Fronde (1649-1652).

Cette seconde édition de l'*Histoire des États-Généraux* est donc, sur

1. Cf. *Revue critique*, 21 janvier 1889.
2. L'addition A du t. I, sur l'origine du nom de Tiers-État, est entièrement nouvelle.

beaucoup de points, une œuvre nouvelle, et l'on peut dès maintenant essayer, grâce à elle, de répondre à ces questions : la France a-t-elle désiré la convocation fréquente, sinon périodique, des États-Généraux ? Ont-ils eu des résultats ? Si ce mode d'expression de la volonté nationale avait l'assentiment du pays et s'il influait sur la marche du gouvernement, pourquoi ne s'est-il pas établi avec régularité ? Pourquoi a-t-il été en décroissance au lieu de se fortifier comme il l'aurait dû ? Pourquoi, en un mot, la France n'a-t-elle pas eu un régime parlementaire bien avant la Révolution et pourquoi a-t-elle été obligée de la faire afin de se gouverner elle-même ?

Sur le premier point, la réponse n'est pas douteuse. Lorsque la convocation des États-Généraux n'a pas été demandée par l'opinion publique, comme sous Charles VII, puis en 1468, en 1484, en 1506, pendant tout le xvie siècle et même en 1413, elle a été à coup sûr désirée et toujours appuyée par elle. Quant à la périodicité, elle a de même toujours figuré parmi les vœux des États-Généraux. Sous le roi Jean, les États-Généraux de 1355 indiquent, avant de se séparer, deux nouvelles sessions ; ceux de 1356 décident de se réunir de nouveau au mois de mai, puis au mois de novembre ; ceux de 1357 se réservent de fixer l'époque des deux nouvelles sessions qu'ils demandent. Plus tard, la convocation de deux ans en deux ans est réclamée par les États de Tours (1484) et par ceux de Pontoise (1561). Ceux d'Orléans (1560) et de Blois (1576-1577), les États de la Ligue (1593) demandent des convocations périodiques ; les États de 1614 se contenteraient de réunions tous les dix ans, mais ils font voter ce vœu « afin qu'à l'avenir Sa Majesté et ses successeurs pussent être aisément, sans flatterie et sans dissimulation, instruits des nécessités publiques » (IV, p. 310).

La France désirait donc la convocation fréquente, on peut même dire périodique, des États-Généraux. C'est que, malgré l'irrégularité de leurs tenues, malgré les entraves apportées à leur pouvoir pendant les sessions, elle voyait très clairement les heureux résultats qu'ils avaient. Ces résultats étaient codifiés dans les ordonnances publiées après chaque réunion, inspirées par les vœux contenus dans les cahiers et dont M. P. a pu dire très justement qu'« en vigueur partout où s'exerçait la souveraineté », elles « étaient les véritables avant-coureurs de l'uniformité législative » (II, p. 61). Il suffit d'étudier avec soin les tableaux de concordance entre les ordonnances et les vœux des cahiers, dressés par l'auteur avec tant de méthode et de clarté, pour se convaincre de l'influence des États en matière législative. Tel article d'une ordonnance royale n'est souvent que la transcription presque textuelle d'un vœu formulé par le cahier de quelque obscur bailliage, auquel sa sagesse avait valu d'être reproduit dans le cahier général de l'Assemblée. Cela est si vrai que nous voyons les Rois codifier des mesures réclamées par les États les plus hardis. « Les États du roi Jean périssent dans l'anarchie ; le prince qui représente la réaction contre les désordres populaires

applique successivement toutes les idées qui avaient germé dans l'imagination féconde des réformateurs. Louis XII reprend un à un tous les projets formés par les États de Tours et en tire ses plus belles ordonnances. Les vœux émis par les trois grandes sessions tenues sous les derniers Valois reparaissent et revivent appliqués par le génie de Henri IV, qui puise dans ce vaste recueil d'idées et réalise ainsi tout ce que souhaitait depuis trente ans en France l'opinion publique. Les États de 1614 se séparent sans résultats : deux assemblées de notables se réunissent à dix ans d'intervalle. L'admirable administration de Richelieu applique ce qu'avaient conçu les députés et les notables » (V, p. 232-233).

L'institution des États-Généraux étant ainsi populaire en France à la fois par son origine et par ses résultats, on s'étonne d'autant plus qu'elle n'ait pas joué un plus grand rôle dans notre histoire et que le gouvernement du pays par le pays ait attendu si longtemps avant de pouvoir se produire. M. P., dans la conclusion générale de son œuvre, donne de ce fait plusieurs raisons. Il y fait, après avoir montré combien était fausse la situation du clergé, le départ des responsabilités. A la royauté, il reproche de n'avoir jamais considéré les États-Généraux qu'avec défiance, avec le souvenir toujours présent d'Étienne Marcel, d'avoir confondu « les intérêts de la patrie et ceux du trône dans un prodigieux égoïsme » (V, p. 222) ; à la noblesse de n'avoir participé à la vie nationale « que par un goût ardent de la guerre et le sentiment de la grandeur extérieure de la France » (*Id.*, p. 223) ; au Tiers-État enfin d'avoir perdu de vue les intérêts généraux du pays dans sa lutte contre les gentilshommes, en un mot de s'être laissé guider par la passion plutôt que par la raison.

De ces trois causes, celle dont l'action fut la plus sensible, fut certainement l'attitude de la noblesse. M. P. l'a parfaitement mise en lumière en signalant la différence qui existe entre les rapports des trois corps en France et en Angleterre. En Angleterre, la noblesse et la bourgeoisie s'unissent dans leurs revendications contre la royauté ; en France, au contraire, c'est la bourgeoisie et la royauté qui s'allient pour écraser la féodalité entre elles deux. Les exemples abondent qui démontrent cette vérité. C'est la Praguerie qui suit immédiatement l'ordonnance de 1439 ; c'est, d'une façon plus générale, la plupart des sessions prolongées et rendues à demi-stériles par les querelles de vanité, les rivalités mesquines entre la noblesse et le Tiers. Mais à elle seule la lutte des ordres et leur désunion en face de la royauté n'aurait pas suffi pour amener la décadence et la ruine de l'institution des États-Généraux. Il y a eu une autre cause, que M. P. a du reste indiquée, mais sur laquelle je demanderais la permission d'insister plus qu'il ne l'a fait. « Incessamment revendiqué par les députés, dit-il, le vote libre de l'impôt ne fut appliqué que dans le temps où la royauté était aux abois » (II, p. 381). Ce n'était malheureusement pas seulement la royauté, c'é-

tait souvent le pays lui-même qui était aux abois, quand on se décidait à convoquer les États. Que l'on se rappelle les dates des plus importantes de ces assemblées, on verra qu'elles ont presque toujours eu pour but de fournir au gouvernement les moyens de faire un puissant et suprême effort à l'extérieur, aux xive et xve siècles, contre l'Anglais; au xvie siècle, contre la maison d'Autriche. C'est là qu'il faut chercher, selon nous, une cause, aussi profonde et plus permanente que la rivalité des ordres, de l'échec relatif des États-Généraux. Par suite de notre situation géographique, nous étions forcés d'avoir un gouvernement à la fois un et fort, qui réunît, qui centralisât dans ses mains toutes les ressources de la France pour faire face au péril extérieur et sauver l'indépendance nationale. Ce gouvernement, les États-Généraux pouvaient nous le donner aussi bien et mieux encore que le pouvoir d'un seul, car il aurait reposé sur la volonté même de la nation, mais ils ne pouvaient le faire qu'à la condition d'être unis entre eux d'abord, avec la royauté ensuite. C'est donc ici qu'interviennent les deux causes si bien signalées par M. Picot. La royauté apporta dans ses rapports avec les États une défiance que motivait le souvenir des orageuses assemblées du xive siècle; les ordres ne surent pas s'entendre pour la forcer à abdiquer cette défiance et pour la réduire à son véritable rôle de pouvoir exécutif. Dès lors la monarchie absolue devenait fatale. Depuis les derniers Capétiens, d'une part la nécessité pour le Tiers-État de s'unir étroitement au roi afin de combattre la féodalité, de l'autre les luttes terribles que la France eût eu à soutenir pour conserver son indépendance, tendirent à une concentration du pouvoir qui devait aboutir à cette forme de gouvernement. A la fin du xive siècle, la situation était telle que la royauté d'Henri IV apparut comme l'unique moyen d'empêcher le démembrement de la France. L'influence, l'habileté personnelle des princes et de leurs ministres firent le reste, et c'est ainsi qu'un parti comme celui des Politiques qui, par toutes ses idées, par toutes ses traditions, devait être le soutien d'une monarchie sage, tempérée, s'appuyant sur les Parlements et les États-Généraux, fut amené à désirer lui aussi la monarchie absolue et à travailler à la fortifier.

On peut donc dire que c'est surtout la nécessité imposée à la France par sa situation géographique d'avoir un gouvernement fort et concentré, et par suite l'impossibilité où la mirent l'action personnelle de la royauté d'une part, les rivalités des ordres de l'autre, de trouver cette sorte de gouvernement ailleurs que dans la monarchie absolue, qui amenèrent l'échec des États-Généraux et rendirent la Révolution nécessaire pour que le pays pût enfin se gouverner lui-même.

L'institution des États-Généraux n'en a pas moins rendu de très grands services, autant, comme nous l'avons dit, par ses résultats matériels que par son influence morale. Pour dégager ces résultats et cette influence, pour écrire en un mot cette histoire et en tirer l'enseignement que les fautes et les fatalités du passé ne sauraient pourtant nous

faire douter de l'avenir, il fallait à la fois beaucoup de science et de patience. Ni l'une ni l'autre n'ont manqué à M. Picot. Si l'on se souvient de plus que le premier essai de cette recherche des titres de noblesse du parlementarisme a été présenté à l'Institut en 1869 et que la seconde édition en a paru à la fin de 1888, on conviendra qu'il fallait pour cela plus que du travail et des connaissances, il y fallait du courage.

Louis FARGES.

P.-S. M. Picot fait un trop bon usage des critiques qu'on lui adresse, pour que je ne me permette pas de lui signaler encore quelques points de détail sur lesquels je ne suis pas complètement d'accord avec lui. T. II, p. 69. N'est-il pas un peu trop sévère pour Louis XI? Ce prince avait besoin d'argent pour organiser le gouvernement moderne et il faut lui tenir compte de l'économie qui régnait dans sa maison. — T. IV, p. 113. Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur le libéralisme de Henri IV en 1596. Il pouvait agir sans danger comme le raconte M. P., la partie de la population à laquelle il s'adressait lui étant entièrement dévouée. — *Id.*, p. 119. M. P. a raison de se défier de Sully. Toutes ses assertions doivent être soigneusement vérifiées. Celui qui a inventé à peu près de toutes pièces le fameux *Grand dessein* que tant d'historiens ont accepté d'après lui, ne mérite d'être cru que sous bénéfice d'un rigoureux examen. — *Id.*, p. 162. Le traité de 1604 avec la Porte avait été préparé non seulement par Henri IV, mais aussi par la très habile diplomatie des Valois en Orient. — *Id.*, p. 178. Qu'il soit permis à un compatriote de Savaron de dire qu'il est connu autrement que par ses travaux sur l'assemblée de 1614 et notamment par son livre des *Origines de Clermont*. — T. V, p. 233. L'administration de Richelieu mérite-t-elle l'épithète d'admirable qui s'applique par contre si bien à sa politique extérieure et à sa conception de la grandeur française? Enfin je signalerai à M. P. encore un document sur les États-Généraux de 1651. C'est un acte de convocation transmis par le bailli du siège royal de Fresnay (Maine-et-Loire) aux paroisses du ressort de sa juridiction et publié par l'abbé G. Esnault (Mamers, Fleury et Dangin, 1882, br. in-8°). — L. F.

---

392. — Jules ARNOUX. **Collège et lycée de Digne.** Etude historique. Digne, imprimerie Chaspoul, Constans et vᵉ Barbaroux, 1889. Grand in-8 de 120 p.

C'est avec amour que M. J. Arnoux raconte, à l'aide de documents originaux, l'histoire du collège de Digne depuis 1474 jusqu'à nos jours. Son étude est divisée en deux parties, l'une consacrée au *Collège*, l'autre au *Lycée*. Le premier document invoqué par le soigneux historien est une délibération des conseils communaux (11 juin 1440) concernant l'instruction primaire : c'est un ordre de payer les gages de deux maîtres d'école. Quant au collège proprement dit, nous apprenons, d'après

une délibération des mêmes conseils, que la maison où on l'installa fut achetée au prix de 30 florins, le 9 novembre 1474. Cet établissement atteignit rapidement une certaine prospérité, puisqu'en 1484 la chaire de rhétorique et sans doute la direction, ajoute M. A., en étaient sollicitées par un latiniste élégant, tel qu'Antoine Ferrier, de Moustiers [1]. Un des passages les plus intéressants de la monographie est celui où l'auteur établit qu'à la suite d'un concours, Pierre Gassendi professa la rhétorique à Digne au commencement de l'année 1608, étant âgé de 16 ans, et qu'on le retrouve en 1612 « principal régent des écoles » jusqu'en 1615, époque où il fut remplacé par Michel Ollivier [2]. Indiquons encore (p. 28) une lettre adressée de Rome aux consuls de Digne, le 15 mars 1655, par le P. Gowinus Nickel, général de la Compagnie de Jésus, et, à l'*Appendice*, diverses pièces parmi lesquelles je citerai : *Adresse du Conseil général de la commune de Digne, chef-lieu du département des Basses-Alpes, à la Convention nationale* (13 mars 1793); *liste des directeurs et principaux* (de 1499 à 1880); *Discours de distribution de prix* (de 1838 à 1881); *Lauréats* (de 1845 à 1886); *Bibliographie*. En résumé, excellente monographie où l'on regrette seulement de ne pas trouver la plus petite mention de cette assertion si souvent reproduite, que Godefroi Wendelin établit à Digne, de 1600 à 1604, « une école qui fut assez fréquentée, » comme s'exprime Weiss *(Biographie universelle)* [3].

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Institut a chargé un de ses membres, M. Léon Aucoc, de publier une collection des lois, statuts et règlements qui concernent les anciennes académies et l'Institut de France, depuis 1635 jusqu'en 1889. M. A. a répondu à cette invitation en lisant devant l'Institut le 3 avril dernier une notice sur l'*Institut de France et les anciennes Académies* (Plon. In-8°, 48 p). Il étudie d'abord les académies, création de la royauté; il montre quelle était leur organisation et comment elles pouvaient prêter le flanc à la critique ; « dans ces organisations disparates, dans ces inégalités de droits pour les catégories diverses d'académiciens appelés à concourir aux mêmes travaux, dans les rivalités et les froissements qui en devaient naître, dans le pouvoir considérable attribué au roi, il y avait des arguments pour ceux qui cherchaient en 1789 des abus à corriger, des réformes à faire » (p. 16). Puis, M. A. passe à la Révolution où les académies sont attaquées parce qu'« elles constituent une aristocratie de l'intelligence, compliquée d'aristocratie politique, et que de plus leur organisation intérieure heurte la passion de l'égalité ». Lebrun les défend chaudement, mais Lanjuinais les combat et en 1793 Grégoire en demande la suppression,

1. Sa lettre, donnée *in extenso* (p. 12-14) et analysée (p. 15), est conservée aux Archives départementales des Basses-Alpes.

2. Gassendi, comme principal du collège, recevait 144 livres par an.

3. Bougerel *(Vie de Gassendi*, p. 4) affirme que Wendelin fut *régent* dans le collège de Digne; il s'appuie sur le témoignage d'un compatriote de Wendelin, Valère André (1643). Voir sur cette question les indications que j'ai eu l'occasion de fournir en une note des *Impressions de voyage de Pierre Gassendi dans la Provence Alpestre*, 1887, p. 33-34).

« elles ont été fondées par des rois, elles constituent un privilège aristocratique, elles ne sont pas en grande partie composées de patriotes » (p. 35). Sur le rapport de Grégoire et à la suite d'un discours de David réclamant l'anéantissement des « trop funestes académies qui ne peuvent plus subsister sous un régime libre », les académies sont abattues. Mais en 1795, elles se relèvent, sous le nom d'Institut national, à la voix de Boissy d'Anglas et de Daunou. M. A. fait voir comment la nouvelle organisation s'écarte de celle des anciennes académies; puis, laissant parler Chaptal, il expose les critiques qu'elle soulevait en l'an XI et les motif des réformes accomplies à cette époque. Enfin vient l'ordonnance du 21 mars 1816 qui réconcilie le présent et le passé, qui maintient l'unité de l'Institut en reprenant les anciennes dénominations des académies, mais laisse subsister la suppression de la classe des sciences morales et politiques. C'est l'ordonnance du 26 octobre 1832, rendue sur la proposition de M. Guizot, qui a complété la fusion de l'œuvre de Louis XIII et de Louis XIV avec celle de la Convention. M. Aucoc dégage une conclusion de tous les faits qu'il a retracés. Une même idée a persisté sous les régimes politiques les plus divers et « l'empressement avec lequel la Convention a rétabli ce qu'elle venait de détruire, ne suffit-il pas pour prouver que la démocratie a besoin de l'aristocratie de l'intelligence, et qu'elle le sait? »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juillet 1889.

M. Barbier de Meynard, président de l'Académie, rappelle à la Compagnie la perte qu'elle vient de faire par la mort de l'un de ses membres libres, M. Charles Nisard. Il rend hommage à la mémoire de M. Nisard et indique la nature et l'objet des travaux qui ont fait connaître son nom.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux des commissions de publication de l'Académie.

L'Académie désigne M. l'abbé Duchesne pour faire une lecture en son nom à la séance publique de l'Institut, le 25 octobre prochain.

M. Carapanos, correspondant de l'Institut de France et député au Parlement hellénique, rend compte des fouilles qu'il vient de faire faire, dans un terrain acquis par lui, à Corfou. Après entente préalable avec le directeur de l'École française d'Athènes, M. Foucart, la direction de ces fouilles avait été confiée à M. Lechat, membre de l'École. Elles ont amené la découverte d'une collection de terres cuites, la plus considérable qui soit sortie, jusqu'à ce jour, du sol grec. On a recueilli environ un millier de statuettes de la déesse Artémis ou Diane, figurée avec un arc à la main et une biche à son côté. C'étaient évidemment des offrandes qui avaient été déposées auprès d'un autel et d'une statue de la déesse. Une colonne, qui devait servir de piédestal à la statue, a été en partie retrouvée.

M. Heuzey offre, de la part de M. Homolle, une série de planches qui permettent de juger des résultats des fouilles qu'il a poursuivies pendant plusieurs années à Délos. Les recherches de M. Homolle ont porté principalement sur le grand sanctuaire de l'île, le temple et le *téménos* d'Apollon Délien. Les planches offertes à l'Académie comprennent les plans, les essais de restauration, des études comparées sur les différents ordres d'architecture. M. Heuzey appelle surtout l'attention sur une suite de chapiteaux, qui donnent comme une histoire de l'ordre ionique en Grèce depuis les temps les plus anciens.

M. J. Halévy commence une lecture sur le texte hébreu du psaume LXVIII. C'est le psaume qui commence, dans la Vulgate latine, par les mots : *Exurgat Deus.*

M. Salomon Reinach annonce qu'il a découvert dans les papiers du général Ant. Callier, qui parcourut l'Asie-Mineure de 1830 à 1834, un grand nombre de copies d'inscriptions grecques et latines, dont plusieurs, encore inédites, sont intéressantes pour la géographie comparée. L'une d'elles, découverte à Kirgol dans la vallée du Rhyndacus, fait connaître le bourg d'Alia, probablement distinct d'une cité homonyme dont on possède des monnaies. D'autres établissent pour la première fois que la ville moderne d'Oushak, centre d'une importante fabrication de tapis, occupe l'emplacement de l'ancienne Téménothyrae : sous l'Empire, elle ajouta à son nom celui de Flaviopolis. Un peu plus à l'Est, était la ville de Grymenothyrae, qui prit le nom de Trajanopolis sous Hadrien. Les géographes avaient jusqu'à présent placé Téménothyrae fort à l'ouest de sa situation véritable, à proximité du mont Temnos, dans la pensée que le nom grec de la ville signifiait « les passages » ou « les portes »

du Temnos. M. Reinach a fait observer qu'il existe en Lydie une ville nommée Teira et une autre, bien connue, nommée Thyateira; il en conclut que Teira est un mot lydien signifiant « ville » ou « forteresse » et que le vrai nom de Téménothyrae devrait être Téméno-teira. D'autre part, nous savons par des monnaies de Téménothyrae qu'il y avait un héros éponyme nommé Téménos, qu'on regardait comme le fondateur de la ville. Par suite, Téménoteira est « la forteresse de Téménos » et, si son nom fut transformé, à l'époque grecque, en celui de Téménothyrae, c'est qu'on chercha à lui donner une signification en langue hellénique. Il y a donc là un phénomène d'étymologie populaire, analogue à celui qui a fait appeler l'Hymette *monte Matto* par les navigateurs italiens du moyen âge : *Monte Matto* signifie la *Montagne folle*, d'où les Grecs ont fait à leur tour, par une traduction littérale, *Trelo Vouno*, nom sous lequel cette montagne est désignée aujourd'hui.

Ouvrage présenté par l'auteur : Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 13e fascicule.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 26 juin, 3 et 10 juillet.

M. l'abbé Thédenat lit un mémoire de M. l'abbé Douais sur la vie de *Saint Germier, évêque de Toulouse.*

M. Charles Ravaisson-Mollien présente quelques observations au sujet des recherches de M. Müntz sur Andréa Salaïno.

M. le marquis de Fayolle, associé correspondant, signale l'existence de la marque à la main coupée sur divers tableaux conservés en Italie.

M. l'abbé Thédenat offre à la Compagnie, de la part de l'auteur M. Ruelle, une brochure dans laquelle il montre comment la photographie faite par lui à Venise, du Marcianus 246, contenant le traité de Damascius sur les premiers principes, est de la même main que le vénérable Platon de Paris n° 307 qui date du IXe siècle et que le célèbre Palatinus 398 de Heidelberg et qu'un autre ms. de Saint-Marc 258. M. Ruelle vient de reconnaître un cinquième ms. qui doit être attribué au même auteur, c'est une partie des commentaires de Proclus sur la République de Platon dont le reste se trouve dans le Laurentianus LXXX, 9.

M. Müntz fait une communication sur la caricature en Italie pendant le moyen âge du XIe au XIVe siècle. Le premier exemple qu'il cite de cette espèce de manifestation de l'esprit public remonte au XIIe siècle, c'est l'inscription relative au sacre de l'empereur Lothaire; les éléments comiques tendent à s'introduire en Italie dès le XIIIe siècle avec Giotto. M. Müntz signale tous les exemples qu'il a recueillis en Italie sur la caricature dans les différentes villes et à diverses époques. Il communique à la Compagnie des photographies et des dessins relatifs à la caricature.

M. Ravaisson fait hommage de sa publication des mss. de Léonard de Vinci. Cette présentation motive des observations de MM. Müntz et le baron de Geymuller.

M. Courajod fait hommage à la Société d'une brochure sur les frères Anguier par M. Samson ; il constate que l'auteur s'est tenu trop exclusivement sur le terrain historique et a trop négligé le côté artistique du sujet.

M. l'abbé Duchesne fait une communication sur un quatrain qui existait dans une chapelle érigée au Latran en l'honneur de saint Nicolas, par Calixte II, après la première querelle des investitures; le commencement du 3e vers avait été effacé. M. de Rossi avait cru pouvoir, d'après une copie du XVe siècle, remplacer les mots effacés par *Letus Calixtus*. M. l'abbé Duchesne estime qu'il faut lire *Praesul Anacletus*. M. l'abbé Duchesne a été très instamment prié de rédiger un mémoire sur la question.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Tamizey de Larroque, une lettre de Peiresc contenant trois inscriptions provençales, lettre adressée à Guillemin, prieur de Romoules.

M. le baron de Geymuller expose à la Compagnie quelques idées sur les origines de l'architecture de la Renaissance qu'il croit avoir pris naissance en Toscane. M. Courajod répond que la Renaissance a une origine internationale.

M. l'abbé Morillot communique la photographie de trois taureaux en pierre à trois cornes trouvée dans le temple gallo-romain à Beire-le-Chatel, Côte-d'Or ; il croit que ce sont des objets votifs et que la triplicité des cornes a une signification religieuse. Cette communication provoque des observations de MM. Flouest et Mowat.

Le secrétaire-adjoint,
Ulysse Robert.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

séances du comité de salut public. — *Comptes-rendus :* Mme Edgar Quinet, Quinet depuis l'exil; Wallon, Les représentants en mission, I et II (consciencieux, mais un peu partial et parfois incomplet, cp. *Revue*, nos 8 et 17); Patin, Le comité de surveillance de Draguignan; Rémond, Hist. d'un siècle et d'une famille; Emm. Des Essarts, Quatre-vingt-neuf.

The Academy, n° 897 : Howorth, The Mongols of Persia, III. — Sir F. O. Adams and C. D. Cunningham, The Swiss Confederation — Authors at home, personal and biographical sketches of wellknown American writers. — Belza, Odglosy Szkocyi [Echoes of Scotland]. — Recent theology. — Chaucer's Compleint to his Lady (Skeat). — A Russian ambassador in England in the reign of George II. — Some obscure words in Middle English. — The Tripartite Life of St Patrick. — The Teutonic kinship of the Scythians. (Isaac Taylor.) — Arthur Amiaud (not. necrol. sur un de nos premiers assyriologues).

The Athenaeum, n° 3220 : Letters and literary remains of Edward Fitz-Gerald, p. p. Wright. — Romilly, From my verandah in New Guinea, sketches and traditions, with an introd. by Andrew Lang. — An Elder of the Church of Scotland, Mary Queen of Scots, a narrative and defence; Henderson, The Casket Letters and Mary Queen of Scots. — Sir F. O. Adams a. C. D. Cunningham, The Swiss Confederation. — Calendar of wills proved a. enrolled in the court of Husting, London, I, 1258-1358, p. p. Sharpe. — Philolog. liter. (Farmer, Americanisms, old and new; Wright, Outlines of English literature; K. Meyer, John Glover's Bezieh. zu Chaucer u. König Richard II; Ipomedon in drei engl. Bearb. p. p. Kölbing; Hölzer, Beitr. zu einer Theorie der latein. Semasiologie.) — Oriental history (Zén. A. Ragozin, Media, Babylon and Persia; Babelon, Manual of Oriental antiquities, transl. by Evetts). — Notes from Bangkok. — A Dictionary of Roman coins, republican and imperial, comm. by Stevenson, revised in part by C. Roach Smith and completed by Fr. Madden. — The Imperial Ottoman Museum and the Fine-Art School at Constantinople (Budge).

The Classical Review, n° 7, juillet : Everett, Catullus. Carm. 29. — Stewart and Solomon, Notes on Aristotle's Ethics. — Leaf, The Codex Wittianus of the Iliad. — *Comptes-rendus :* West's Andria and Heautontimorumenos. — Cicero De Officiis p. p. Sabbadini. — L. Müller's Nonius, II. — Vogrinz, Gramm. des homer. Dialectes. — Meisterhans, Gramm. der attischen Inschriften. — Lanman, A Sanskrit reader. — Essays by the late Mark Pattison, p. p. Nettleship. — Euripides, Ion, p. p. H. B. L. — Ovid. Auswahl, p. p. Meusner, 4e Aufl. — Tolkiehn, Quaest. ad Heroïdes Ovidianas spect. — Huber, Die Ursachen der Verbann. des Ovid. — Frontini Stratagem. p. p. Grendermann. — Juli Valeri res gestae Alex. Maced. p. p. Kuebler. — Norton, A transl. of the Peshito-Syriac text and of the received Greek text of Hebrews, James. I Peter and I John. — Lutmann, De coincidentiae apud Ciceronem vi atque usu. — On the study of archaeol. in the United States (Sachs). — *Notes :* Aristoph. Acharn. 347; S. Jas. IV, 1, 2; Mr. Bayfield's paper in Trans. of Cambridge Philolog. Soc.; Persius, collat. of Cod. Bodl.; Persius, sat. III, 43; Catullus, 45, 8; Liv. II, 10; Propertiana. — *Obituary :* Evans; Onions; Chandlers. — *Archaeol.* The meaning of « fulcrum » and « fulcri genius »; Sterrett's Journeys in Asia Minor; Mycenean tombs in Carpathos; Iasos; Pisye in Caria.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Reusch, Die Fälschungen in dem Traktat des Thomas von Aquin gegen die Griechen. — Lezius, De Alexandri Magni exped. indica (très précis et pénétrant). — Monum. Germ. sel. p. p. Doeberl, III, Zeit der salischen Kaiser (réimpression à

bon marché). — BIELFELD, Gesch. des magdeb. Steuerwesens (premier travail fait avec succès). — FUCHS, Der Untergang des Bauernstandes u. das Aufkommen der Gutsherrschaften (sujet très intéressant et traité avec détail). — RANKE, Abhandl, u. Versuche (Cp. *Revue*, nº 16). — James DARMESTETER, Lettres sur l'Inde. A la frontière afghane (très instructif et attachant). — HEILBORN, Rechte u. pflichten der neutralen Staaten. — ICHENHÄUSER, Zur Uebervölkerungsfrage. — SOMBART, Die römische Campagna, eine socialecon. Studie (important). — Aug. MÜLLER, Türkische Grammatik. (Cp. *Revue*, nº 14.) — Handb. der class. Altertumswiss. p. p. I. MÜLLER, VII, CHRIST, Griech. Literaturgesch. (bon « livre d'orientation »). — BELLERMANN, Schiller's Dramen, I. — GIANNINI, Canti popolari della Montagna Lucchese. — LAUNITZ, Wandtafeln zur Veranschaulich. antiken Lebens, XXVIII. — EGGERS, Rauch u. Gœthe, urkundl. Mitteilungen (sera le bienvenu).

Deutsche Litteraturzeitung, nº 29 : K. WERNER, Gesch. der Kathol. Theologie seit dem Trienter Concil. (2ᵉ édit. améliorée). — CHAIGNET, La rhétorique et son histoire (cp. *Revue*, nº 23). — BILFINGER, Die antiken Stundenangaben (excellent). — HERTZ, Admonit. Horatiana (cp. *Revue*, nº 29). — HEHN, Gedanken über Gœthe, I, 2ᵉ édit. — DELIUS, Abhandl. zu Shakspere (édit. à bon marché). — Gregorii I papae reg. epistol. I, 1, liber I-IV, p. p. P. EWALD (commentaire très savamment détaillé). — BRÜCKNER, Die Europäisirung Russlands (cp. *Revue* 1888, nº 40). — STOLL, Die Ethnologie der Indianerstämme von Guatemala. — GALITZIN, Allgem. Kriegsgesch. der neuesten Zeit, übers, von STRECCIUS, II, 2. — Gesellsch. für deutsche Liter. (séance du 19 juin : HOFFORY, das nordische Drama).

Berliner philologische Wochenschrift, nº 28 : Neues von der Burg von Athen. — Denkschrift zur Jubelfeier der Univ. von Athen (Krumbacher). — RITTER, Untersuch. über Plato. — Mᵐᵉ J. FAVRE, La morale de Socrate (cp. *Revue*, nº 26). — Trinummus, p. p. BRIX et NIEMEYER, 4ᵉ édit. — LATTMANN, De coincidentiae apud Ciceronem vi atque usu. (Méritoire.) — ROHDE, Adjectivum quo ordine apud Sallustium conjunctum sit cum substantivo. (Contestable par endroits.) — FLEISCHANDERL, Spartan. Verfass. bei Xenophon (cp. *Revue*, nº 5). — LAMBROS, Catal. des mss. grecs du mont Athos, I (en grec ; comprend la quinzième partie de l'ouvrage entier ; résultat en grande partie négatif). — Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE (cp. *Revue*, 1888, nº 49).

Theologische Literaturzeitung, nº 14 : G. JACOBI, Arab. Bibel-Chrestomathie. (Utile). — NESTLE, Syr. Gramm. mit Liter., Chrestom. u. Glossar, 2ᵉ Aufl. (très estimable et rendra de grands services.) — H. SCHULTZ, Alttestam. Theologie, 4ᵉ Aufl. — KOELLING, Der erste Brief Pauli an Timotheus. — EICKEN, Gesch. u. System der mittelalterl. Weltanschauung. (Malgré tout le labeur de l'auteur et tout son soin, le livre est inexact dans de nombreux détails et manqué dans la conception de l'ensemble.) — ADOR, Jeschua von Nazara, Roman auf die Ergebn. der histor. Forschung begründet.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, nº 29 : LASAREWITSCH, Wie ich mit dem Vater zum ersten male in die Kirche ging (fin). — STEGMANN, Zentralisation u. Dezentralisation in Kultur, Wissenschaft u. Kunst (fin). — LINKE, Stationen meiner Lebenspilgerfahrt. — K. ERDMANN, Das Denken u. die Sprache (suite).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Vingt-troisième année 5 août 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement .

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 14 : HÉMENT, L'origine des êtres vivants. — AMIAUD, La légende syriaque de S. Alexis, l'homme de Dieu (beau travail, et qui marque malheureusement le terme d'une carrière pleine de promesses). — DE PANGE, Le patriotisme français en Lorraine, antérieurement à Jeanne d'Arc. — DE VOGÜÉ, Villars (cp. *Revue*, n° 11). — De DAMPIERRE, La Saintonge et les seigneurs de Plassac, le duc d'Epernon. 1554-1642 (intéressant). — GRIMAUX, Lavoisier (complet et définitif; cp. *Revue*, 1888, n° 33).

The Academy, n° 898 : DONIOL, Hist. de la participation de la France à l'établissement des Etats-Unis d'Amérique (ce n'est ni une « history » ni un « magazine of documents »; c'est plus qu'un recueil de documents, à cause de la critique et du récit; mais ce n'est pas non plus une « history », car l'ouvrage est surchargé d'extraits des pièces originales). — PAGE, An exploration of Dartmoor and his antiquities, with some account of its borders. — Two volumes of Clark's « Foreign theological library » : DELITZSCH, A new commentary on Genesis, I, transl. by Sophia TAYLOR; KEIL, A manual of biblical archaeology, II, transl. by CUSIN. — BURNLEY, The history of wool and wool-combing. — Classical school-books. — Alfred Russel WALLACE, Darwinism, an exposition of the theory of natural selection, with some of its applications. — Turan and Tusna. — The Teutonic kinship of the Skythians. — Excavations in the Fayum (Flinders Petrie).

The Athenaeum, n° 3221, HOOPER, English men of action, Wellington; Sir William FRASER, Words on Wellington, the Duke, Waterloo, the Ball (Le livre de Hooper est plutôt un essai qu'une biographie; le petit volume de Sir William Fraser est sans importance). — DICKSON, Gleanings from Japan. — The diary of W. Hedges, esq. afterwards Sir William Hedges, 1681-1687, illustr. by copious extracts from unpubl. records, by col. Henry YULE (livre, en trois volumes, publié par la Hakluyt Society et très intéressant; Hedges a été aux Indes et en Orient). — The Encyclopaedic Dictionary, I-Z. — Antiquarian literature (rend compte, entre autres ouvrages, de la Bibliographie de l'histoire de France, par G. MONOD : rend un grand service aux étudiants et deviendra leur manuel.) — School-books. — Public schools in 1889. — Gunnar Hylten-Cavallius (not. nécrol. sur l'auteur d'une ethnologie de la Suède et de « Svenska folksagor och äfventyr »). — The Pipe Roll Society. — The Casket Letters (Henderson). — Indian archaeology : SENART, Les inscriptions de Piyadasi; Archaeolog. survey of Southern India, vol. I, second series, BURGESS, The Stupas of Amaravati and Jagayyapeta (Il est rare que l'archéologie orientale reçoive d'aussi solides contributions que ces deux volumes). — The conference of archaeological societies. — The British school at Athens.

The English Historical Review, n° 15, juillet 1889 : W. O' Connor MORRIS, After Sedan, 1870-71. — ARMSTRONG, Recent criticism upon the life of Savonarola. — RANSOME, The battle of Towton. — BENT, The lords of Chios. — COOLIDGE, The republic of Gersau. — *Notes and documents* : The introd. of English law into Ireland (Maitland). — Project for taxation presented to Edward I (C. V. Langlois). — Sir Anthony Ashley Cooper and the relief of Taunton (Gardiner). — Cromwell and the insurr. of 1655, III (Firth). — The Plunket Ms. (M. Hickson). — Letters of Ayerst, 1706-1721 (Doble). — *Reviews of books* : BUSOLT, Griech. Gesch.; — GILMORE, Edit. of the Persika of Ctesias; — HALBE, Friedrich II u. der päpstl. Stuhl; — BRENTARI, Eccelino da Romano; — PALMIERI, Introiti ed esiti di Papa Niccolo III; — Literae

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 août — 1889

393. — E. A. N. Budge. **Egyptian Reading Book.** Londres, Nutt, 1889. In-8, xvi-194 p.

394. — D. Mallet. **Le culte de Neit à Tanis.** Paris, Leroux, 1889. In-8, ix-252 p.

Il y a peu à dire du volume de M. Budge. Les textes sont bien choisis; pour les uns, M. B. n'avait qu'à copier ; il a transcrit les autres du hiératique. Mais comment M. B. a-t-il pu écrire certains signes de telle façon qu'on les prend pour un mot autre que celui qu'ils expriment? Jamais on n'a écrit le mot *ptar* comme l'écrit M. Budge. Je sais bien que la faute en est aux imprimeurs qui ont mal disposé les signes; mais M. B. était là pour surveiller le travail des imprimeurs. Somme toute, nous avons là un bon recueil de textes, mais qui ne peuvent se comprendre à la lecture, pas même le conte du papyrus d'Orbiney.

L'ouvrage de M. Mallet sur *le culte de Neit à Tanis* est une thèse de l'école du Louvre, et cette thèse est la meilleure que cette Ecole ait produite jusqu'ici : celle-là au moins est sérieuse, clairement écrite, sans emphase ni obscurité. Mais la thèse de M. M. est-elle rigoureusement vraie? Selon lui, Neit désigne l'Etre en son essence la plus intime, et les prêtres de Saïs avaient des idées très élevées. Mais ces prêtres ne jouaient-ils pas sur les mots? Ils n'avaient pas eu d'abord des idées aussi élevées que le croit M. M.; le nom de *Neit* signifie primitivement *la tisseuse*, et, comme l'indique M. M., c'était une vierge à la fois paisible et guerrière, honorée dans la paix et dans la guerre. A notre avis, ces prêtres de Saïs, comme les autres prêtres de l'Egypte, ignoraient profondément la philosophie, et M. M. reconnaît lui-même qu'ils n'étaient pas plus forts que leurs voisins et qu'ils n'ont pas su tirer de leurs doctrines, si doctrine il y avait, toutes les conclusions qu'ils en pouvaient tirer. Les véritables initiateurs du grand mouvement de syncrétisme qui mêle ensemble tous les systèmes de l'Orient, ce sont

les Gnostiques. M. M. a placé en tête de son étude une histoire de la ville de Saïs. Il dit que les évêques y furent établis vers l'an 231 : « D'après des renseignements qu'il avait recueillis auprès des prêtres coptes du XVIIe siècle, Vansleb prétend que ce fut seulement sous l'amba Demétrius, le 12e patriarche alexandrin, l'adversaire acharné d'Origène, que l'Egypte fut divisée en des évêchés. Mais c'est là une opinion peu probable. Les évêchés paraissent avoir été au contraire très multipliés à l'origine. Toutefois, si l'on s'en rapportait à ce témoignage qui nous semble fort douteux, ce serait vers cette époque seulement que Saïs serait devenu un siège épiscopal. » Sur quel texte s'est appuyé M. M. pour affirmer que les évêchés d'Egypte étaient fort nombreux à l'origine? Les *Actes* des martyrs qui datent de la fin du Ve siècle, ne connaissent d'autres évêques que ceux d'Abou-il-hid, de Nikious, de Siout et de Psoi. Je laisse de côté l'évêque d'Esneh qui n'a peut-être pas existé. Mais, au plus, on n'aurait que cinq évêques pour toute l'Egypte. Au contraire, lorsque le christianisme s'établit solidement dans le pays, le nombre des évêchés fut très considérable au point que la liste n'est pas encore dressée dans l'*Oriens christianus* de Lequien. Nous croyons donc que le christianisme ne s'implanta que très tard en Egypte et qu'il n'y eut pas d'évêques dans les trois premiers siècles, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas encore de chrétiens. Je sais bien qu'il y eut un évêque de Saïs à la fin du IVe siècle ; mais je sais aussi qu'au commencement de ce même siècle il n'y en avait pas. En terminant cet article, nous féliciterons M. Mallet de la manière dont il discute les questions et s'efforce de les résoudre ; nous lui souhaitons de poursuivre cette voie où il s'est engagé avec succès, et nous attendons avec confiance ses prochains travaux.

A.

---

395. — Sophocle, **Ajax**, publié par G. Mistriotis. Athènes, 1888 (en grec).

L'édition d'*Ajax* donnée par M. Mistriotis, professeur de littérature grecque à l'Université d'Athènes, fait partie d'une collection d'auteurs grecs qui comprend déjà, du même savant, trois pièces de Sophocle, une Iliade complète en trois volumes, avec une histoire des poèmes homériques, la *Médée* d'Euripide et cinq dialogues de Platon. Les notes, fort développées, contiennent à la fois les scolies, des observations critiques, un commentaire philologique et littéraire. De plus, le volume s'ouvre par une introduction de 68 pages, et une bibliographie considérable ! Malgré ces proportions imposantes, cette édition ne me paraît pas de nature à renouveler la critique de Sophocle. La bibliographie ne cite que des ouvrages allemands : pas une édition anglaise, pas une édition française n'est mentionnée ! Le nom de Campbell brille par son absence aussi bien que celui de M. Tournier ! Le commentaire est confus et peu original. Enfin l'introduction contient une explication de l'*Ajax* qui est

des plus singulières. Voici en quelques mots l'hypothèse que M. M. oppose sans sourciller aux interprétations généralement acceptées : on a tort de penser que la pièce de Sophocle ait pour objet le châtiment du héros coupable envers les dieux; en réalité, le sujet propre de la tragédie est la réhabilitation d'Ajax, telle qu'elle apparaît à la fin, quand Ulysse déclare qu'Ajax était le plus brave des Grecs après Achille. Jusque-là l'explication est ingénieuse, sinon solide; mais M. M. ne s'arrête pas là. Toute la pièce, ainsi comprise, est pleine d'allusions politiques : ces armes qu'Ulysse a obtenues contre toute justice, ce prix du concours, c'est la suprématie en Grèce, que Sparte et Athènes se sont disputée dans les guerres médiques : Athènes, c'est-à-dire Ajax, est celui des deux adversaires qui a montré le plus de courage dans la lutte; mais c'est Ulysse, c'est-à-dire Sparte, qui a eu d'abord l'honneur et le profit de la victoire; à la fin cependant, au temps de Cimon, et vers l'époque même de la représentation de la tragédie de Sophocle, Lacédémone a d'elle-même abandonné l'empire à Athènes; mais alors le vrai vainqueur de la guerre, Ajax, ou plutôt Thémistocle, s'était déjà donné la mort. On voit les rapprochements nombreux qu'entraîne cette piquante hypothèse : M. M. poursuit fort loin la comparaison, sans prévoir deux objections qui me paraissent faciles à faire : comment Ulysse, le protégé d'Athéna, peut-il représenter Lacédémone? et comment le public athénien aurait-il supporté de voir le héros qui personnifiait Athènes, Ajax, insulté et bafoué au début de la pièce, par cette même déesse qui était la protectrice officielle de la cité?

AM. HAUVETTE.

---

396. — Paul LACOMBE. **La Famille dans la société romaine.** Étude de moralité comparée. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, VIII-430 p. in-8. Prix : 7 francs.

C'est aux Romaines qu'en veut M. Paul Lacombe. MM. Boissier et Renan ont essayé de faire croire au monde que Juvénal est un peu rhéteur et qu'il y avait beaucoup d'honnêtes femmes à Rome du temps des Antonins. Ils se sont fourvoyés, parce qu'ils ont ignoré la méthode. La vraie méthode, voilà la grande découverte de M. Lacombe (pp. 142, 159, 167). Il ne faut pas, comme MM. Boissier et Renan, procéder par *interrogation directe* des textes, demander aux auteurs ce qu'ils pensent de leurs contemporaines : il faut étudier les *conditions influentes de l'époque donnée* (p. 163). Or, l'étude de ces circonstances prouve que la chasteté était plus difficile aux Romaines qu'elle ne l'est aux femmes de nos jours. Il y avait trop de tentations et pas assez de freins. Donc, quand les écrivains stigmatisent les vices des Romaines, ils confirment ce que l'étude du milieu nous apprend *a priori*, et nous pouvons hardiment ajouter foi aux textes, pourvu qu'ils nous disent beaucoup de mal des Romaines.

Quelles étaient donc ces circonstances si défavorables à la

chasteté ? On croira peut-être que M. L. va incriminer le paganisme, mais il s'en garde bien : « Je ne pense pas pour mon compte, dit-il, que la religion proprement dite (?) ait joué dans le monde un rôle considérable; en tout cas, j'affirme que cette évidence prétendue est indémontrable. » Les ennemis de la vertu féminine à Rome, c'étaient, avant tout, l'institution de l'esclavage, puis la facilité des divorces, les représentations théâtrales, les pantomimes, les danseuses de Gadès, les banquets où l'on se grisait abominablement (M. L. s'imagine que tous les dîners d'honnêtes gens étaient des orgies), puis l'absence de bas (je n'invente rien), les robes collantes et transparentes, les nudités sculpturales, etc. L'auteur n'a point cherché si ces nombreux motifs de dévergondage n'auraient point d'équivalents dans la société moderne; la *méthode déductive* dont il s'inspire ne l'obligeait pas à cette embarrassante comparaison.

On voit d'ici ce qui peut composer le réquisitoire de M. L. Il a pris aux auteurs, qu'il connaît surtout de seconde main, les vilenies dont ils ont chargé quelques Romaines; il a généralisé sans le moindre scrupule les dires d'un Juvénal et d'un Pétrone; il a conclu des femmes qui ont une histoire à celles dont l'honnêteté n'en a pas. Ne mettant en œuvre qu'un petit nombre de textes, il les interprète *déductivement*, tantôt en les développant à sa fantaisie, tantôt même en commettant de grosses erreurs. C'est ainsi qu'il fait dire à Martial, parlant des vers de Sulpicia : « Rien n'est plus vertueux (le mari étant l'unique objet des désirs exprimés) et en même temps plus polisson *(sic)*, — alors que Martial, quand on se donne la peine de lire l'épigramme entière dans le texte, dit et fait entendre tout autre chose. Il affirme que le même Martial « est pur de toute visée morale » et que « le vice l'amuse, si gros qu'il soit, il le voit par le côté plaisant » — ce qui est complètement faux, témoin la manière dont Martial traite Bassa et Ponticus et vingt autres personnages encore. M. L. oublie qu'au seuil des séries d'épigrammes scabreuses, Martial invite les femmes honnêtes à se détourner, preuve qu'il y en avait encore et qu'on éprouvait quelques scrupules devant elles. En ce qui touche Ovide, M. L. affirme contre toute raison (p. 277) que le poète s'adresse aux femmes du monde et non aux courtisanes ou du moins aux femmes faciles. Il insiste sur les passages érotiques des *Amours* et de *l'Art d'aimer*, mais il néglige d'apprendre à ses lecteurs qu'Ovide, à la différence de Martial et même d'Horace, dit délicatement les choses et qu'on ne trouve pas un mot grossier dans toutes ses œuvres. Plusieurs romanciers modernes ne se gênent pas tant et leur indécence ne se soucie pas d'être ingénieuse. Il faut ajouter que notre auteur, lui, a la main lourde et qu'en traduisant quelques vers galants d'Ovide, il lui prête un vrai propos de corps de garde (p. 278). N'insistons pas : M. L. a fait œuvre d'avocat ou de journaliste, mais non d'historien ni de philologue (il se dit *sociologiste*, ce qui est peut-être plus facile).

Comme l'assurance avec laquelle s'exprime M. L. peut donner le change, on a le droit de lui en demander compte. « Les Romaines même honnêtes ne détestaient pas les propos lestes. » Qu'en savez-vous, M. Lacombe? — « Nous tenons pour certain que, dans les repas antiques, on ne discourait de rien tant que des divorces. » Encore une affirmation en l'air. — « Vous pouvez le croire, dans les conversations ayant les rapports des deux sexes pour objet, les anciens allaient bien plus loin que nous, jusqu'à toucher franchement à des détails anatomiques et physiologiques devant lesquels nous reculons. » Mais je demande des textes [1] ! Cette *méthode déductive* est décidément bien peu sérieuse et si les sociologistes s'en contentent, c'est qu'ils ne sont pas difficiles. « Sous Domitien, dit encore M. L., les dames romaines échangèrent Ovide contre Martial et y gagnèrent beaucoup en obscénité. » (Quel style!) A la même page, M. L. mentionne « les *Métamorphoses* d'Apulée, la *Luciade* et le *Satyricon* de Pétrone ; » comme érudition, cela est médiocre. Et quand M. L. écrit doctement (p. 273) : « Un trait à méditer, suivant moi, c'est la représentation fréquente (!) de la morte nue, comme une déesse, sur les sarcophages et les urnes funéraires », il prouve qu'il n'est pas moins étranger à l'exégèse des monuments figurés qu'à celle des textes et qu'il a tort d'écrire étourdiment sur des sujets où il n'entend rien [2].

M. L. a de la verve ; c'est une qualité, la seule d'ailleurs, que l'on puisse reconnaître à son style. Trop souvent, il s'exprime avec une incorrection de débutant, quand ce n'est pas avec une vulgarité prétentieuse. On en a déjà lu plus haut quelques spécimens ; nous en réunissons un petit nombre d'autres dans une note [3].

Etant donnée la thèse de M. Lacombe, il aurait pu faire œuvre utile — bien qu'un peu *grasse* — en donnant le recueil des textes qui viennent l'appuyer; mais comme il travaille de seconde main, il n'a guère cité que ceux qui traînent partout. Les Anthologies, Arnobe, Saint-Clé-

---

1. Si M. Lacombe connaissait seulement son Juvénal, il n'aurait pas manqué de citer ici *Sat.* VI, v. 435. Les femmes romaines discutaient sur les héroïnes de Virgile comme les nôtres sur celles de M. Bourget. Celles de Virgile sont peut-être plus honnêtes et prêtent moins aux controverses « physiologiques ».

2. M. L. ne sait évidemment pas le grec, sans quoi il n'imprimerait pas deux fois *Hyppodamie* (p. 275, 276). Il n'est pas moins certain pour le lecteur attentif qu'il ignore l'allemand, car il ne cite Mommsen et Friedlaender qu'en traduction ; aussi peut-on lui reprocher d'énumérer dans sa préface, parmi les travaux « qui sont la base du sien », ceux de Bachofen et de Waitz, ouvrages qu'il n'a probablement jamais ouverts et qu'il connaît tout au plus de troisième main.

3. « La Romaine était très comptée dans son ménage » (p. 149). — « L'âge ordinaire du mariage pour les filles étant un fait général et journalier, il ne se peut guère que les auteurs ne nous le donnent pas » (p. 163). — « Il enivrait son monde pour licencier les langues » (p. 246). — « Le côté des mœurs le plus ordinairement débattu, ce sont les rapports des deux sexes » (p. 262). — « Je ne puis m'empêcher d'en induire qu'une certaine proportion de mésestime pour le sexe mâle pouvait bien leur être suggérée par ce côté de la vie antique » (p. 320).

ment, les Pères en général, sont des mines où il ne s'est point aventuré. Bien qu'il allègue souvent Juvénal, il ne l'a même pas lu avec attention [1]. C'est assez dire que son travail, qui révèle pourtant certains dons naturels, n'est pas de ceux dont les historiens de la femme romaine puissent tirer parti.

Salomon REINACH.

---

397. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT. **Mythologie élémentaire des Grecs et des Romains,** précédée d'un précis des Mythologies orientales. Ouvrage orné de 45 figures d'après l'antique. Paris, Hachette, 1889, 192 pages.

J'ai sous les yeux les trois mythologies élémentaires que l'on mettait jusqu'à présent entre les mains des enfants, dans nos pensions, nos cours et nos collèges. C'est d'abord *La Mythologie racontée aux enfants* par M. Lamé Fleury (Paris, Borrani, 1882). Des 322 pages du livre, plus de cent sont consacrées à la mythologie des Grecs et des Romains; le reste aux mythologies des Hindous, des Égyptiens, des Scandinaves, Celtique. 23 figures sont jointes au texte. C'est ensuite la *Mythologie épurée à l'usage des maisons d'éducation pour les deux sexes, augmentée d'un questionnaire, de notes géographiques et d'une explication de la Mythologie par l'histoire* par Mme E. Morel (Tours, Mame, 1888. 178 pages in-18). Le livre est tout entier consacré à la mythologie des Grecs et des Romains. Les figures sont peu nombreuses.

Ces deux livres sont bien inférieurs à ceux que l'on fait aujourd'hui pour la jeunesse. Le second, dont le titre dit assez les préoccupations de l'auteur, pour qui la mythologie n'est qu' « un composé d'erreurs, d'absurdités et d'infamies » (p. 165), est une sèche nomenclature, une suite de mauvais articles de dictionnaire. Il est enrichi de notes géographiques qui fourmillent de fautes d'orthographe et d'erreurs : on ne lit pas sans étonnement, dans un livre daté de 1888, que les îles Lipari dépendent du royaume des Deux-Siciles! (P. 71, note 1.) Le livre de Lamé Fleury témoigne de plus d'efforts et d'habileté, mais c'est encore la mythologie anecdotique et morale, telle que la pourrait conter une bonne grand'mère, sans se presser, sans se piquer d'exactitude. Bacchus, par exemple, est un « gros garçon de bonne mine » (p. 145); « il n'aimait point l'ivresse qui dégrade les hommes et les rend semblables aux animaux » (p. 136).

Le *Petit cours de Mythologie* par E. Gerusez (Hachette, 1886) marque un grand progrès sur les Mythologies de Mme Morel et de Lamé Fleury. Il contient la Mythologie des Grecs et des Romains avec un

---

1. Sans quoi il ne regretterait pas d'ignorer (p. 320) l'opinion des dames romaines sur certaines aberrations des Romains. *Exemplum detestabile*, dit une femme dans la *Satire* II de Juvénal (v. 48). On trouve aussi des renseignements à ce sujet dans Martial.

précis des croyances fabuleuses des Hindous, des Perses, des Égyptiens, des Scandinaves et des Gaulois. « Écrit par un père de famille, pour l'instruction de ses propres enfants », il ne se rattache pourtant que par les premières pages aux petits livres dont je viens de parler. L'auteur, ancien professeur de Faculté, a l'esprit plus ouvert et plus cultivé. Ses récits sont plus sobres et plus nets : il ne s'interdit pas les citations de poètes anciens ou modernes. Malheureusement les illustrations déparent complètement l'ouvrage : rien de plus faux que les divinités de fantaisie dessinées par Sellier.

La *Mythologie élémentaire des Grecs et des Romains* de H. de la Ville de Mirmont, récemment parue à la librairie Hachette, est destinée à y remplacer le cours de Gerusez. Elle est excellente et, comme on peut sans inconvénient la mettre entre les mains des enfants, elle fera vite oublier celles qui l'ont précédée. C'est un livre sérieux. Plus d'anecdotes et de contes : ils prendront place dans un livre de lecture qui paraîtra prochainement sous le titre de *Récits mythologiques*. Celui-ci est un livre d'étude et partout on y trouve la marque d'un esprit et d'une méthode scientifiques. L'auteur s'est inspiré des gros livres des savants français et allemands, mais il n'a pas dépassé la mesure. On ne lui reprochera ni tous ces noms grecs des divinités à côté des noms latins, ni toutes ces étymologies dont bon nombre sont reléguées dans les notes. Il en est des éléments de la mythologie comme des éléments de la grammaire : l'enfant ne peut les apprendre tout seul et c'est au maître à le diriger. Dans le livre de H. de la Ville tous deux feront bonne route et s'instruiront. Chemin faisant, ils rencontreront de bonnes gravures. Que la signature de Sellier ne les inquiète pas : toutes les figures sont des reproductions de l'antique. On saura gré à de la Ville d'avoir choisi l'Athéna Parthénos découverte à Athènes en 1880.

Je n'exprimerai qu'un regret. Interrogeant l'année dernière des enfants sur la mythologie grecque, je leur demandai pourquoi on la leur faisait apprendre, et aucun ne me répondit d'une manière satisfaisante. De la Ville dit simplement dans sa préface que c'est « pour mieux comprendre l'histoire politique et les œuvres littéraires d'Athènes et de Rome » (p. 6). Est-ce toute la vérité? Pourquoi ne pas parler des œuvres artistiques? N'est-il rien resté de la mythologie dans notre littérature et dans nos arts modernes? De la Ville me répondra que ce développement est l'affaire du maître. Oui, mais il fallait dans la préface ou l'introduction lui fournir une matière plus détaillée.

B. HAUSSOULLIER.

---

398. — **Histoire générale de la littérature du moyen-âge en Occident,** par A. EBERT, traduite de l'allemand, par J. AYMERIC et James CONDAMIN. Tome Troisième. Les littératures nationales depuis leur apparition et la littérature latine, depuis la mort de Charles-le-Chauve jusqu'au commencement du onzième siècle. Paris, Leroux, 1889. In-8, II et 579 p. 10 francs.

Nous avons déjà analysé ce volume dans la *Revue* (1888, n° 46). Les traducteurs français, MM. Aymeric et Condamin, se sont promptement

acquittés de leur tâche. On pourra leur reprocher quelques erreurs. Ils ont pris le signe spécial qui figure le *th* anglo-saxon pour un *p* et ils écrivent *pegen* pour « thegen », *peóden* pour « théoden », etc.; ils laissent *Friesland* (p. 29) et *Regensburg* (p. 120) dans leur texte au lieu de traduire par « Frise » et « Ratisbonne »; ils écrivent *Fusses* au lieu de « Füssen » (p. 167); ils oublient de mettre en français des notes de l'original et ils impriment *Pannenborgs Anzeige davon in den G. G. A.* au lieu de « Article de Pannenborg sur ce livre dans les G. G. A. » (p. 147), ou *Bouterweks Ausg. Cædmons* au lieu de « Cædmon, edit. Bouterwek » (p. 273), ou *Bartsch's Artikel über Barack's Ausg.* au lieu de « Bartsch, art. sur l'édit. de Barack » (p. 329), ou encore *1 Bd von Büdingers*, *Untersuchungen* au lieu de « 1er vol. des *Untersuchungen* de Büdinger » (p. 446); ils font naître sainte Aldegonde à *Hennegau* (p. 204 pour « dans le Hainaut »); ils disent *Como* et non Come (p. 402), *Vercelli* et non Verceil (p. 397), *Navarre* ou *Novara* et non Novare (p. 398 et 571), *Glodesinde* et non Glossinde (p. 509), et cette sainte est transformée un instant en *saint Glodesindis* (p. 494); ils disent aussi *Gorgonius* et *Gorgone* pour Gorgon (p. 506), *Stablon* pour Stavelot (p. 491) et à diverses reprises *Moutier*-en-Der pour Montier-en-Der (p. 376, 511, 514); ils parlent de saint Basol, puis de saint *Basolus;* enfin, pourquoi gardent-ils la terminaison du génitif allemand et citent-ils *Ten Brinks* (au lieu de Ten Brink) et la « Bibliothèque de prose anglo-saxonne » de Grein-Wülker sous le titre de *Revue* (p. 546)? Voilà bien des vétilles, et on pourrait aisément en augmenter le nombre [1]. Il vaut mieux féliciter MM. Aymeric et Condamin d'avoir mené à bonne fin cette longue, pénible et consciencieuse entreprise; ils ont, en traduisant les trois gros volumes d'Ebert, rendu au public français un grand service qui mérite sa récompense et que l'Académie française saura peut-être reconnaître en leur décernant un de ses prix de traduction.

A. CH.

---

399. — **La Légende du grand Saint-Antoine** translatée du latin en françois par frère Pierre De Lanoy, prescheur, publiée pour la première fois d'après le manuscrit d'Antoine de SAIX, commandeur de Saint-Antoine de Bourg par M. C. GUIGUE. Lyon, ap. Jules Palud, 1889, in-quarto, LXXV-208 pages. Prix : 15 fr.

Cette traduction de la Légende de Saint-Antoine, jusqu'alors inédite, faite sur le latin « d'un prestre nommé Evagrius », est du xve siècle. Le translateur se nomme Pierre de Lanoy, de l'ordre des frères prêcheurs.

1. Pourquoi écrire (Macalan) abbé de *Tirache* (p. 574) au lieu de abbé de Saint-Michel en Thiérache? Pourquoi ne pas dire Notker *le lippu* (Labeo) puisqu'on traduit Notker Balbulus par *le bègue* (p. 104 et 154)? Paschase Radbert n'est-il pas préférable à *Paschasius Radbertus* (p. 418), comme Servais à *Servatius* (p. 440)? N'écrit-on pas Vandières et non *Vendière* (p. 490)?, etc., etc.

Il dédia son travail à « noble chevalier et champion de Jhesu-Crist, Claude du Saix, Seigneur de Revoyre », conseiller et chambellan de Charles VIII et du duc de Savoie. Après la mort de Claude du Saix, un de ses nombreux enfants (il en eut dix-huit), Antoine du Saix, commandeur de Saint-Antoine de Bourg, grand ami de Rabelais, hérita probablement du manuscrit, car on lit sa signature inscrite sur le premier feuillet. La traduction du bon moine prend avec le texte d'heureuses libertés : elle « ensuit la sentence plustoust que les syllabes », ce qui lui donne je ne sais quoi d'original, je ne sais quelle saveur piquante. Ainsi procédèrent au XVIe siècle Pierre de Changy, Amyot, Saliat, Du Pinet, qui créaient ainsi, sans qu'ils s'en doutassent, notre belle prose française. Au XVIIe siècle elle deviendra plus ferme, plus correcte, mais non peu gracieuse ni plus aimable. Il est à peine besoin de dire que cette Légende n'est qu'un tissu de miracles. Le monde alors, comme a dit Alfred de Musset « adorait ce qu'il tue aujourd'hui », et sa foi le consolait de ses misères. Le moyen-âge épouvanté par de cruelles épidémies eut particulièrement recours au Saint de l'ermitage duquel tous les malades jadis retournaient guéris ou « confortez de réfection espirituelle. » On invoqua surtout son intercession dans cette horrible maladie dite de son nom *mal Saint-Antoine*, et qu'on appelait encore *feus-Dieu, feu sacré, mal des ardents.* Aussi jamais Saint ne fut ni n'est resté plus populaire. Son *compagnon* a bien jeté sur lui quelque teinte de ridicule, et Dieu sait si les petits et les grands enfants s'en amusent encore, mais c'est parce qu'ils ne comprennent plus ou ne veulent plus comprendre que « ce grossier animal qui s'engraisse de glands », comme disait l'abbé Delille dans une noble périphrase, est l'emblème du diable, c'est-à-dire de toutes les mauvaises passions. On lira en tête de ce volume une dissertation intéressante de M. Guigue sur les moines hospitaliers de Saint-Antoine. Dès le XIIe siècle ils ont des établissements dans toute l'Europe, quelques-uns même en Afrique et en Asie : on y soignait ceux qui étaient atteints du feu sacré, ainsi que les *contraits*, ou les infirmes dont les membres avaient été déformés par quelque maladie. Si le *Ménestrel de Reims* est digne de foi, l'empereur Salahedin déguisé en mendiant ou « mesaisié », vint frapper à la porte de leur hôpital, à Saint-Jean-d'Acre, et il s'en alla émerveillé de leur charité. Dans la plupart des villes où les hospitaliers firent des fondations, ils jouissaient d'un privilège assez singulier, celui d'élever des troupeaux de porcs et de les laisser errer à l'aventure. Ces animaux « à l'oreille fendue ou ornée d'une clochette, et marqués d'un *Tau* », couraient dans les rues, fouillant et quêtant dans les tas d'ordures, tout glorieux de l'impunité. En 1516, dit M. Guigue, la ville de Lyon fit aux moines un don de quatre *anees* de seigle pour obtenir seulement qu'ils les tinssent enfermés pendant les mois de juin et de juillet.

L'exécution typographique de cette Légende est simplement ravissante : chaque page est ornée d'encadrement variés qui font encore

mieux valoir le texte. C'est une publication qui fait honneur à l'éditeur J. Palud et à l'imprimeur Mougin-Rusand.

A. Delboulle.

---

400. — Giulio Camus. **Alcuni frammenti in antico** dialetto piccardo dell'Etica di Aristotele compendiata da Brunetto Latini. Modena, coi tipi della Societa tipografica, 1889, in-4, x-47 p. (Extr. du vol. VII, série II, des « Memorie della R. Accademia di Modena, Segione di Lettere » pag. 3 e seguenti).

Ce texte picard, trouvé par M. Camus dans un manuscrit de la bibliothèque d'Este, nous est présenté avec vraisemblance comme une compilation d'un texte antérieur écrit en dialecte de l'Ile-de-France. Il sera certainement utile pour une édition critique du Trésor de Brunetto Latini (ou Latino). Dans son introduction, M. Camus examine rapidement la question des rédactions et traductions successives du *Trésor*, et conclut à une commune origine de la rédaction picarde de l'Ethique et de la traduction attribuée à Bono Giamboni.

L. C.

---

401. — E. Prarond. **Trois poèmes de Valerand de La Varanne,** poète latin du xvi[e] siècle. Paris, A. Picard, 1889, in-8 de 14 p.

402. — **Valerandi Varanii de Gestis Joannæ Virginis Francæ egregiæ bellatricis,** poème de 1516 remis en lumière, analysé et annoté par E. Prarond. Paris, A. Picard, 1889, in-12 de xxi-302 p.

Les trois petits poèmes contenus dans la brochure de M. Prarond sont : un épithalame pour le mariage de Louis XII *(Ludovici duodecimi Francorum regis et Mariæ Anglæ apud Abbavillam conjugatorum epithalamium ad cives abbavilleos)*; un éloge de la vertu *(Ad Franciscum Lannoium Morvilerium de virtutis excellentia)*; *Plaintes de la ville de Thérouanne (Urbis Morini post eversionem querimonia ad Joachinum Genelicium)*. L'éditeur signale en ces trois pièces « l'orgueil du bon Abbevillois pour sa ville natale, la sagesse du bon conseiller de vertu et le patriotisme souffrant du bon Français après un désastre ».

Non moins patriote que son concitoyen du xvi[e] siècle, M. P. offre en ces termes le poème sur Jeanne d'Arc à la ville d'Abbeville : « J'ai restauré et te dédie, comme le don le plus honorable que je puisse t'offrir, cité dont l'écu fut toujours pur, le monument voué par un poète, ton fils, à la grande héroïne française. » Il s'occupe, dans sa chaleureuse épître dédicatoire, de l'auteur du *De gestis Joannæ*, auteur, dit-il (p. vi), « dont on ignore presque tout, même exactement son nom. »[1] Voici les seuls renseignements qu'il a pu trouver sur le poète

1. Jacques Sanson *(Histoire des Mayeurs d'Abbeville)* a traduit *Valerandus Varianus* par *Valerand de la Varenne* et Ch. Louandre *(Biographie d'Abbeville)* par *Valerand de la Varanne*.

et qui sont tous fournis par le recueil de ses œuvres. Né à Abbeville, il fut docteur en théologie de la faculté de Paris. Il publia en 1501 un poème sur la victoire de Fornoue, en 1507 un poème sur la prise de Gênes [1]; il célébra en 1514 le mariage de Louis XII et il donna enfin en 1516 son poème sur Jeanne d'Arc. [2] On voit par ses dédicaces et les pièces laudatives mêlées à ses œuvres qu'il eut des relations excellentes avec des savants, des théologiens, des poètes, comme Jacques Lefebvre d'Étaples, P. de Pont *(Pontanus)*, philologue et poète brugeois qui fut professeur d'humanités à Paris, Salomon Maigret, et aussi avec Nicaise de Lorme, abbé de Saint-Victor, [3] avec Charles de Genlis, évêque de Noyon, avec Georges d'Amboise, archevêque de Rouen.

M. P. a mis un soin jaloux, un soin pieux, à éditer les quatre livres du poème sur Jeanne d'Arc. Il a corrigé les fautes d'impression des deux premières éditions et en a surtout amélioré la ponctuation. A la suite du texte il a placé : 1° sous le titre d'*Index Valerandi* les notes marginales de l'édition que le poète a donnée lui-même; 2° les noms par ordre alphabétique des *lieux*, *peuples*, *habitants de provinces ou de villes*, avec explications; 3° l'analyse détaillée des principaux passages du poème; 4° des notes de philologie [4] et d'histoire, quelques-unes très piquantes [5]. Ainsi éclairés, les trois mille vers héroïques du narrateur

1. *De expugnatione Genuensi.* M. P. dit *(Trois poèmes* p. 13) qu'il pourra « rendre aussi quelque jour au public » ce récit des campagnes d'Italie et de la prise de Gênes par Louis XII. Aucun critique ne s'est encore occupé de ce poème historique.

2. *Venundantur Parisii a Joanne de Porta in clauso Brunelli.* Cette édition est introuvable. M. P. n'a pu voir que l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine et la réimpression (1522) perdue dans l'in-folio de Ravisius Textor : *De memorabilibus et claris mulieribus.* Il a oublié de citer le *Manuel du Libraire* où sont décrits, outre le *Carmen de expugnatione Genuensi* et le *De gestis Joanne Virginis*, un recueil de quatre petits poèmes latins (Paris, in-4° gothique de 28 feuillets, vers 1501) et un poème intitulé : *Decertatio fidei et heresis* (Paris, Robert Gourmont, 1505, in-4° de 24 feuillets, dédié au prévôt de Saint-Omer, François de Melun. A la suite de ce dernier poème, V. de la V. a placé une apologie en vers de la ville de Paris, ville dont il avait déjà fait un magnifique éloge en ce même poème.

3. Valerand rappelle deux fois que la copie des actes des deux procès de condamnation et de réhabilation dont il s'est inspiré, lui fut prêtée par l'abbé de Saint-Victor.

4. M. P. relève quelques petites négligences de Quicherat dans sa reproduction de divers fragments du poème *(Procès*, t. V.)

5. Par exemple, celle de la p. 203, où, cédant, comme dit le commentateur, au plaisir d'un rapprochement, il cite, à propos de l'épée de Jeanne, un passage de la *Pucelle* du bon Chapelain, en constatant que « la recherche des bons vers dans Chapelain est rarement récompensée. » Voir aussi (p. 294) où l'on trouve une si plaisante tirade contre le bon Chapelain qui, oubliant que Jeanne avait coupé sa chevelure (*tontamque comam*, comme dit Valerand), a écrit, le malheureux!

De ses cheveux espars les tresses vagabondes
Formaient, au gré du vent, mille mouvantes ondes

(ce que devait imiter Casimir Delavigne — M P. ne l'a pas remarqué — en ce vers si souvent cité :

Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents).

Puisqu'il est question de Chapelain, rappelons avec M. P. (pp. XIII-XIV), que feu

sont curieux à lire. Mais, je le crains, on accordera difficilement à M. Prarond que Valerand ait été, « avant M. Quicherat, l'homme peut-être qui a vu le plus juste dans l'histoire de Jeanne [1] » et on reconnaîtra plutôt avec lui que, tout compte fait, l'œuvre du poète Picard « est bien faible » pour une aussi grande mémoire que celle de Jeanne d'Arc.

T. DE L.

---

403. — **Etats et nations de l'Europe.** Autour de la France, par P. VIDAL-LABLACHE. Paris, Delagrave. In-8, XII et 567 p.

Cet excellent livre traite de la composition géographique des Etats et nations qui entourent la France. Après des préliminaires sur l'Europe, sa position, ses mers, le relief du sol, les populations et les langues, M. Vidal Lablache expose la géographie de la Suisse, de l'Empire allemand, de la Belgique, des Pays-Bas, de la Grande-Bretagne, de la péninsule ibérique, de l'Italie. Ce volume n'est ni un manuel aride ni une compilation diffuse, comme la plupart de nos livres de géographie. Il est d'un bout à l'autre intéressant, toujours animé, toujours vivant. L'auteur sait être complet sans donner dans le très menu détail, et il expose brièvement tout ce qui constitue la géographie d'un pays : ses aspects divers, les caractères politiques de sa nationalité, les influences qu'il a subies. On remarque surtout la part qu'il fait à l'histoire ; il considère très justement l'histoire comme l'auxiliaire indispensable de la géographie, et, s'il décrit, par exemple, la Silésie « cette terrasse qui s'incline au nord-est des Sudètes jusqu'au sillon de l'Oder, au delà duquel elle s'aplatit et s'ouvre vers les plaines de Pologne », il rappelle que le pays était polonais, avant de devenir une pomme de discorde entre l'Autriche et la Prusse ; il montre que, par la Silésie, le territoire prussien « s'introduit, comme un coin, entre la Russie et l'Autriche, s'avance au sud jusqu'aux abords de la Porte Morave... une menace reste toujours suspendue sur les communications entre Cracovie et Vienne, et sur cette large vallée de la Morava qui trace vers la capitale de l'Autriche une route comparable à celle qu'ouvre l'Oise vers Paris.... Ainsi la possession de la Silésie donne à la Prusse une forte base offensive au cœur de l'Europe centrale » (p. 135-136). Ces quelques lignes donnent une idée de la manière de M. Vidal-Lablache. Ajoutons, pour épuiser l'exemple, que les deux pages suivantes (137-138) traitent de l'industrie de la Silésie et des usines du plateau de Tarnowitz,

---

M. Cougny, en son étude sur une épopée latine du XVIe siècle, 1874, prétend que l'auteur de la *Pucelle* a connu le vieux poème, qu'il en a profité sans le nommer, qu'il l'a traité comme une épave appartenant au premier venu. M. Cougny ne s'est-il pas rendu coupable d'un jugement téméraire ? J'ai beau comparer les deux poèmes, je ne vois pas que Chapelain ait volé un devancier qui, du reste, n'était guère volable.

1. M. P. ajoute (p. XIV) : « Je sais que je ne résume pas dans ces mots un mince éloge. »

et, à ce propos, l'auteur nous fait souvenir que « par sa position centrale entre la Baltique et le Danube, aux confins de la grande plaine slave, cette contrée était en mesure de servir de rendez-vous aux marchands et de lieu d'échange pour les produits les plus divers. » Il rappelle que Breslau était le marché principal du pays et faisait au xiiie siècle l'effet de quelque Nijni-Novgorod : « après avoir traversé aux xvie et xviie siècles une période de décadence, Breslau s'est rapidement relevée, sa population a triplé depuis quarante ans ; c'est aujourd'hui la deuxième ville de la Prusse et la troisième de l'Allemagne ; centre d'un grand commerce de laines, et siège d'une université reconstituée en 1811, que fréquentent en moyenne plus de 1200 étudiants. » Nous n'insistons pas davantage. Le livre entier offre une suite de petits tableaux semblables, tableaux faits avec beaucoup d'art, où tout est réuni sans confusion quoique sur peu d'espace : accidents du sol, différences de terrain, physionomie du paysage, exposés historiques, état du commerce, traits de caractère et de mœurs, etc. On notera pareillement le choix habile des citations qui sont toujours frappantes, et çà et là des impressions personnelles, des souvenirs de voyages, des choses *vues* et *vécues*. Voilà comme on doit écrire et enseigner la géographie ; le livre, à la fois savant et pittoresque, plein de descriptions et de renseignements de toute sorte, fort bien composé, clairement écrit, est un modèle, et nos jeunes professeurs feront bien de le suivre [1].

A. Chuquet.

1. Les remarques suivantes prouveront à l'auteur que nous l'avons lu du commencement à la fin. P. 79, l' « héroïque » résistance de Huningue en 1815 est une légende ; — p. 80, écrire plutôt Schlestadt que *Schelestadt* ; — p. 81, lire Kaysersberg et non *Kaisersberg* ; *id.* le Kochersberg n'est pas formé par « les environs de Benfeld au N.-O. de Strasbourg » ; c'est le canton de Truchtersheim, il commence à Hochfelden pour finir à Wasselonne ; — p. 83, lire *Hœllenthal* pour Hollenthal ; — p. 115, j'aurais voulu qu'à propos de Plauen, l'auteur nomme le *Voigtland*, comme p. 126, à propos du Spreewald et du pays de la Havel qu'il cite les attachantes études de Théodore Fontane ; — 103, pourquoi traduire « Goldene Aue » par le pluriel *les prairies dorées* ; dire « la prairie dorée » ; *id.* lire le « Kyffhæuser » et non le *Kyphauser* qui a d'ailleurs 460 et non 470 m. et l'on sait depuis les études de G. Voigt et S. Riezler (*Hist. Zeitschr.* xxvi et xxxii) que la légende du Kyffhæuser se rapporte, non à *Barberousse*, mais à Frédéric II ; — p. 104, « *Harz*, vieux mot qui signifie à la fois montagne et forêt » ; il n'a jamais signifié que « forêt » (*hart*) ; — p. 172, lire « de la » et non *du Kleinstaaterei* ; *id.* l'université de Gœttingue a été *fundata* en 1734 et *solenniter dedicata* en 1737 ; — pourquoi écrire partout *Wurtenberg* au lieu de « Wurtemberg » ; passe pour *Nurenberg*, mais les Allemands écrivent *Württemberg* et écrivaient avant 1803 *Würtemberg* et plus anciennement *Wirtemberg*) ; — p. 221, puisque l'auteur imprime *Liége*, pourquoi n'a-t-il pas imprimé Jemappes au lieu de *Jemmapes?* — P. 209, lire « fagnes » et non *fanges* ; — on regrettera que la description de l'Espagne ne renferme pas une ou deux citations de Suchet, de Foy, de Rocca, de Gonneville ou de tout autre soldat de Napoléon.

404. — **Kapital und Capitalzins**, von Dr. Eug. v. Bœhm-Bawerk o. œ. Professor an der k. k. universitæt in Innsbruck. Zweite Abtheilung. Positive Theorie des Kapitals. Innsbruck, Wagner, 1889, xx-470 pages, in-8.

405. — Bœhm-Bawerk. **Une nouvelle théorie sur le capital dans « Revue d'économie politique »**, mars-avril 1889, pp. 97-124.

Le mot *capital* a, dans la science, non pas une, mais deux significations. Il y a un certain capital qui joue un rôle dans la théorie de la production, *capital productif;* il y a un autre capital qui joue un rôle dans la théorie de la *répartition* des biens, capital rapportant un profit ou intérêt ; c'est le *capital lucratif.* Le *capital productif* comprend tous les produits destinés à servir à une production ultérieure, matières premières, outils, fabriques, etc. ; le *capital lucratif,* tous les produits qui servent à acquérir des biens, c'est-à-dire, en premier lieu, tout le capital productif, en second lieu, une foule de biens divers destinés à satisfaire nos besoins et dont les propriétaires se servent seulement par voie d'échange pour se procurer d'autres biens.

Pourquoi le capital rapporte-t-il un intérêt? Pourquoi le capital-argent donne-t-il naissance au prêt à intérêt? On s'est embarrassé dans ce problème, parce qu'on n'a pas songé à l'influence du temps sur la valeur des biens. Le prêt n'est autre chose qu'un échange de biens présents contre des biens futurs. Si j'emprunte 1,000 fr. pour un an, j'échange en réalité 1,000 fr. présents que me compte le créancier et qu'il met dans mon avoir contre 1,000 fr. de l'année prochaine que je devrai lui payer : 1,000 fr. présents valent plus que 1,000 fr. futurs. De là l'intérêt; de là aussi la légitimité de l'intérêt.

Telles sont les vues de M. Böhm-Bawerk. J'emprunte une bonne partie de ce résumé à l'analyse que M. Böhm-Bawerk a donnée lui-même de son ouvrage dans la *Revue d'économie politique.*

P. V.

---

406. — **Une pièce inédite de Malherbe** (1575), publiée par E. Roy, professeur au Lycée de Nancy. Paris, E. Leroux, 1888, grand in-8 de 12 p.

La petite brochure de M. Roy contient bien des choses : d'abord la plus ancienne poésie authentique que l'on possède de Malherbe, l'élégie consacrée à Geneviève Rouxel, qui mourut à Caen le 13 juin 1575 [1], élégie qui avait été mentionnée par Tallemant des Réaux, dont le premier vers avait été cité en 1695 par Maucroix (Lettre à Boileau) et que, depuis, on croyait perdue [2]; ensuite diverses observations dont profitera

1. On l'accusa d'être la maîtresse de Vauquelin de la Fresnaye, « grave père de famille et poète léger. » Ces bruits injurieux hâtèrent, dit-on, la fin de la jeune fille. Vauquelin se défendit avec indignation et, dix ans plus tard, il publia une pièce apologétique intitulée : *Oraison de ne croire légèrement à la calomnie* (Caen, in-8°, 1587).

2. Voir l'édition de M. Lud. Lalanne, t. I, p. 119.

l'histoire littéraire [1]. Le jeune et sagace critique juge très bien la pièce qu'il a eu le plaisir de retrouver sous le titre de : *Larmes du sieur Malherbe*, dans le tome XXI des « inépuisables recueils de Conrart. » Laissons-lui la parole un moment (p. 2-3) : « Ceux qui ont lu cette jolie lettre de Racine, publiée récemment [par notre collaborateur M. A. Gazier], ne doivent pas s'attendre ici à pareille fête. Si Racine se révélait déjà dans cette lettre, si l'on y trouvait certaines de ses qualités propres, cette malice charmante, cet esprit piquant comme une branche d'aubépine, pour parler comme un poète de ses amis, la pièce de Malherbe n'a pas le même attrait : A vingt ans, il ne montre guère qu'une facilité commune chez les jeunes gens et qu'il va perdre. Il n'en a que plus de mérite d'avoir marché lentement, sûrement à une perfection relative. Si l'on compare à cette élégie le poème des *Larmes de Saint-Pierre,* composé quelques dix ans plus tard, les progrès sont frappants, et cette comparaison à elle seule est déjà instructive. Elle prouve qu'avant d'imiter le brillant et harmonieux Desportes, Malherbe a subi l'influence de poètes plus raides et plus lourds, Vauquelin de la Fresnaye, Guy le Fèvre de la Boderie, et d'autres que nous allons retrouver. Il leur a pris surtout leurs défauts, les rimes insuffisantes, les hiatus, les mots rares ou barbares, et fait curieux, ces défauts de jeunesse lui reviendront à tout âge, pour peu qu'il ne se surveille pas ou qu'il soit pressé par le temps. Là est l'intérêt de eette élégie. Elle nous montre, associés au nom de Malherbe, des noms qui ne reparaîtront plus dans son œuvre, et nous permet de compléter sur quelques points sa biographie. » M. Roy tire surtout parti de sa découverte pour établir que Malherbe et sa famille étaient intimement liés avec le père de Geneviève, Jean de Bretheville Rouxel, professeur célèbre de l'université de Caen, et que ce fut probablement à l'influence de ce dernier, ancien étudiant en droit à Bâle et à Heidelberg, qu'il faut attribuer l'envoi du futur poète dans les mêmes villes en la même qualité.

T. de L.

1. Voici une de ces observations (p. 2) : « M. Feuillet de Conches, citant le premier dans ses *Causeries d'un curieux* (1864, t. III, p. 434) un éloge de Malherbe, inséré, disait-il, à la fin du ballet comique de la Reyne, 1582, en concluait que Malherbe était célèbre dès 1582. Vérification faite, cet éloge peu connu ne se trouve pas dans l'édition originale de 1582, mais seulement à la fin du Recueil de plusieurs excellents ballets de ce temps (1612).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juillet 1889.

M. le duc d'Aumale, par une lettre adressée au secrétaire perpétuel, informe l'Académie que les galeries du château de Chantilly seront ouvertes aux membres de l'Institut et à leurs familles, les mercredis 31 juillet, 7, 14 et 21 août, de 2 heures à 4 heures.

M. Barbier de Meynard, président, rappelle l'attentat auquel vient d'échapper S. M. dom Pedro, empereur du Brésil, associé de l'Institut. Il exprime, au nom des membres de la Compagnie, leur satisfaction de voir que les jours de leur auguste confrère ont été préservés.

M. Barbier de Meynard annonce ensuite une perte que vient de faire l'Académie. L'un de ses associés étrangers, M. Michel Amari, est mort récemment à Florence, dans un âge avancé. C'était à la fois un grand citoyen, tout dévoué à l'affranchissement et à l'unité de l'Italie, et un orientaliste du mérite le plus distingué. Pendant un long exil, réfugié en France, il s'était occupé de recueillir tous les documents arabes qui se rapportent à l'histoire des Musulmans de Sicile. Cette étude a été la tâche principale de sa vie entière. Il a toujours témoigné une reconnaissance profonde à la France pour l'hospitalité et aussi pour l'enseignement scientifique qu'elle lui avait largement accordés.

M. J. Halévy termine sa lecture sur le psaume LXVIII, connu sous le nom de psaume *Exurgat Deus*. Il s'attache à établir que l'ordre des versets de ce psaume a été troublé et il propose un ordre nouveau, qui rend, dit-il, le morceau tout entier beaucoup plus clair.

Selon M. Halévy, ce psaume date des dernières années du règne de Sédécias. La Palestine, menacée par Nabuchodonosor et les Babyloniens, attendait des secours de Néchao, roi d'Egypte. Deux partis se partageaient alors l'école prophétique : l'un, celui de Jérémie, était sympathique à Babylone et accueillait avec défiance les promesses de l'Egypte; l'autre, dirigé par Ananias, fils d'Azur, penchait au contraire pour l'alliance égyptienne contre la Babylonie. L'auteur du psaume, dit M. Halévy, appartenait à ce dernier parti.

Ce psaume contient des allusions à divers faits mentionnés dans les livres du Pentateuque. M. Halévy voit là une preuve de l'existence de ces livres avant la destruction de Jérusalem et en tire un argument contre « la théorie critique qui fait verser dans la pseudépigraphie les livres les plus authentiques de la Bible. »

M. l'abbé Raboisson commence la lecture d'une *Etude géographique de l'Assyrie, de Naïri et d'Accad au temps de Samsi-Rammân IV*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : Marin (Paul), *Jeanne Darc tacticien et stratégiste : campagne de l'Oise* (1430); *siège de Compiègne*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 17 juillet 1889.

M. Ulysse Robert lit une note dans laquelle il croit démontrer que la souscription pontificale dans les bulles de Calixte II a été généralement tracée par la main des chanceliers ou bibliothécaires (Grisogone, Hugues et Aimery) qui se sont succédé de 1119 à 1124. Ces fonctionnaires auraient ainsi eu, dans ce cas particulier, un rôle analogue à celui des secrétaires de la main à la chancellerie royale aux xvii[e] et xviii[e] siècles. Il établit aussi que les dates n'ont pas été écrites par les chanceliers ou bibliothécaires, mais par des scribes ordinaires.

M. Babelon annonce à la Société que le Sénat et la Chambre des députés viennent de voter la somme de 180,000 francs destinée à l'acquisition, par le Cabinet des médailles, de 1,131 monnaies mérovingiennes choisies dans la collection de feu M. de Ponton d'Amécourt.

M. l'abbé Thédenat continue la lecture du mémoire de M. l'abbé Douais sur la vie de saint Germier, évêque de Toulouse au vii[e] siècle. M. l'abbé Duchesne présente quelques observations dont la commission des impressions est invitée à tenir compte.

Le Secrétaire,
Ulysse Robert.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Cantuarienses, p. p. SHEPPARD; — Corresp. polit. d'Odet de Selve; — JASTROW, Jahresber. der Geschichtswiss. VII; — WOLF, Zur Gesch. der deutschen Protestanten; — HOENIG, Oliver Cromwell; — GREEN, Calendar of State Papers, domestic series, 1659-1660; — Miss BOWLES, Mme de Maintenon; — WADDINGTON, Acquis. de la couronne royale de Prusse; — TUTTLE, Hist. of Prussia under Frederick the Great; — WELSCHINGER, Le duc d'Enghien; — ROGERS, The economic interpret. of history; — BUXTON, Finance and politics; — Hist. of Cooperation in the United States. — Short notices.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit nach den syr. Handschr. p. p. KAYSER (édition bien faite). — BLUMENTHAL, Rabbi Meïr. — Lose Blätter aus Kant's Nachlass, hrsg. von REICKE-HESSELBARTH, Hist. krit. Unters. zur dritten Decade des Livius (n'est pas toujours clair). — GREGOROVIUS, Die Stadt Athen im Mittelalter, von der Zeit Justinian's bis zur türk. Eroberung (très brillant et très attachant). — BIRCK, Der Cölner Erzbischof Dietrich Graf von Moers und Papst Eugen IV (peu de nouveau). — HÜBNER, Die donationes post obitum u. die Schenk. mit Vorbehalt des Niessbrauchs im ält. deutschen Recht. — CAMPBELL, The gospel of St Matthew in formosan. — Cicero, pro Caelio, p. p. VOLLGRAFF (cp. *Revue*, 1888, n° 12). — KREYSSIG, Gesch. der franz. Nationalliteratur, 6e Aufl. (laisse à désirer). — Die Edda, deutsch von JORDAN (romantique, mais ignore la langue de l'original).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 29-30 : Handschriftliches zu Herodian περὶ ἀκυρολογίας (Vitelli). — Zur Inschrift des Weihgeschenks der Arkader in Delphi (R. Weil). — TEUFFEL-KÄHLER, Die Wolken des Aristophanes (long art. sur cette bonne édition de Teuffel rajeunie par les soins de Kaehler). — Die Aeneide bearb. von GEBHARDI, 2e Aufl. von IHM, I et II. — TOLKIEN, Quaest. ad Heroidas Ovidii spect. — RECZKEY, Gramm. u. rhetor. Stell. des Adjektivums bei den Annalisten, Cato u. Sallust. (méritoire). — Divi Claudii Apocolocynthosis, trad. ed. illustr. by VERDARO (sans valeur). — CUNTZ, De Augusto Plinii geographicorum auctore (soigné et utile). — VOEGELIN, Aegid. Tschudis epigraph. Studien in Südfrankreich u. Italien (bonne contribution à l'histoire de l'épigraphie et de l'humanisme). — v. SONDERMÜHLEN, Spuren der Varusschlacht; DAHM, Die Hermannschlacht (la catastrophe a décidement eu lieu à Barenau). — Putzgers histor. Schulatlas. — PIZZI, L'epopea persiana e la vita eicostumi dei tempi eroici di Persia (remarquable). — KING a. COOKSON, The principles of sound a. inflexion as illustrated in the Greek u. Latin languages (très bonne compilation qui sera utile en Angleterre). — HECHT, Die griech. Bedeutungslehre, eine Aufg. der klass. Philologie (n'oublie aucun de ses devanciers). — MEISTERHANS, Gramm. der attischen Inschriften, 2e edit. (toujours le même soin, la même conscience, le même tact sûr). — WAGENER, Hauptschwierigkeiten der latein. Formenlehre in alphab. Reihenfolge zusammengestellt. (pensée très heureuse). — CAUER, Suum cuique (cinq études sur la réforme de l'enseignement). — LATTMANN, Welche Veränder. des Lehrplans in den alten Sprachen würden erforderlich sein, wenn der fremdsprachl. Unterricht mit dem Französischen begonnen wird? — BERNECKER, Gesch. de Gymn. zu Lyck; FRANCKE, Regesten zur Gesch. des Gymn. zu Weimar; G. MÜLLER, Das Kursachs. Schulwesen beim Erlass der Schulordn. von 1580. — DERNEDDE, Ueber die den altfranz. Dichtern bekannten epischen Stoffe aus dem Altertum (soigné et en général exact). — Gœthes Hermann u. Dorothea, ins Altgriech. übers, von DÜHR (soit, mais la forme!). — Susa (Ferd. Justi). — 3e Hauptversamml. des deutschen Einheitsschulvereins.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, nº 30 : W. KIRCHBACH, Gottfried Keller. — K. ERDMANN, das Denken u. die Sprache (fin). — OSWALD u. DEHMEL, aus dem franz. Zwei Gedichte. — PLUIM, Die niederländische Dichterin Helene Swarth.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1889, I Heft (Halle, Niemeyer) : WERTH, Altfr. Jagdbücher nebst Handschriftenbibliographie der abendländ. Jagdliteratur überhaupt. — BECHMANN, Drei Dits de l'ame aus der Handschrift Ms. Gall. Oct. 28 der kön. Bibliothek zu Berlin. — ANDRESEN, Bruchstück aus dem altfranz. Roman Amadas et Ydoine. — OTTO, Die Verord. für den gottesgerichtl. Zweikampf zu Barcelona. — FEIST, Mitteil. aus ält. Samml. italien. geistl. Lieder. — TOBLER, Vermischte Beitr. zur franz. Grammatik. — LANG, Notas de Philologia Portuguesa et Tradicoes popul. açorianas. — APPEL, Der provenz. Lucidarius. — SCHULZE, Röm. Ritornelle. — *Vermischtes :* FEIST, Zu G. Paris' Poème inédit de Martin Franc. — ZENKER, Zu Guilhem Ademar, Eble d'Uisel u. Cercalmon. — LAUCHERT, Bruchstück einer Bearb. des Tresor des Brunetto Latini. — GASPARY, Ploier le corjon. — LANG, San Secreto. — E. LEVY, Zu Vidal's Novelle, Abrils issi' e mays intrava. — SCHUCHARDT, Hiatustilgung. — SANDER, Der Uebergang des span. j vom Zischlaut zum Reibelaut. — BEHRENS, Norm. non, nou, no = n'on. — HORNING, Franz. Etymologien (suie et courtier). — GASPARY, Altfr. pec « Mitleid ». — *Besprechungen :* Ed. MONTET, La Noble Leçon (cp. *Revue*, nº 26). — Romania. — Revue des langues romanes. — Giornale storico della letter. italiana.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Vingt-troisième année 12 août 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement .

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet (Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de Belgique, 7[e] livraison, 15 juillet 1889 : Hins, La politique de la Russie en Asie (seconde partie). — Ch. Dickens, L'Eden, scènes d'émigrations (extraits de Martin Chuzzlewit). — Potvin, Felix Belly. — E. Minnaert, au Caire. — Mme Clém. Royer, Les beaux-arts à l'Exposition du centenaire de Paris. — Em. de Laveleye, Notices bibliographiques (apprécie Hector Denis, L'Economie politique et la constitution progressive de la sociologie au xix[e] siècle; Schaeffle, Bau und Leben des socialen Körpers; Frère-Orban, M. Beernaert et nos affaires monétaires; Wuarin, Le contribuable ou comment défendre sa bourse; Jacini, Pensieri sulla politica italiana).

The Academy, n° 899 : Calendar of the Proceedings of the Committee for advance of money, 1642-1656, p. p. Mary A. E. Green. — Hamerton, French and English, a comparison. (Comparaison qui suit un ordre méthodique : éducation, patriotisme, politique, religion, vertus, — vérité, justice, pureté, tempérance, économie et courage, — coutume, société; observations suggestives). — Two new translations of Faust : Gœthes Faust, part I, translated by Huth; Gœthes Faust, part II, transl. by Birds. — Carpenter, Nature and man. — J. M. Robertson, Essays toward a critical method. — Books of travel. — Some foreign books on political economy (Auspitz u. Lietsen, Untersuchungen über die Theorie des Preises; Schmoller, Zur Litteraturgeschichte der Staats- und Socialwissenschaften; Œuvres économiques et philosophiques de Quesnay, p. p. Oncken; Archiv für sociale Gesetzgebung und Statistik, Erster Jahrgang, erstes Heft). — Notes and news. — The forthcoming magazines. — University jottings. — The author of « A discourse of artificial beauty » (Doble). — Some notes on « Samson Agonistes » (Percival). — Miracles in the East. — A Chinese philosopher : Herbert A. Giles, Chuang Tzu, mystic, moralist and social reformer (« a most readable and instructive work on the mysticism of the early Taoists »). — The Ravenna Aristophanes (Allen). — Philology notes (Wharton, Loan-words in Latin). — Ibsen again (Wedmore). — Dictionary of music and musicians, appendix (Shedlock).

The Athenaeum, n° 3222 : Battles and leaders of the Civil War, edited by R. U. Johnson and C. C. Buel, 4 vols. (recueil d'articles du « Century Magazine »; ne forme pas une histoire liée de la grande guerre civile — ou de la guerre de sécession, mais apporte beaucoup de matériaux importants pour l'histoire). — Viktor Rydberg, Teutonic Mythology, translated from the Swedish by Rasmus B. Anderson (l'ensemble de cette ingénieuse reconstruction mythologique ne pourra être accepté; mais il y a d'innombrables points de détail très remarquables, même par l'originalité). — Theal, History of South Africa, the Republics and Native Territories from 1854 to 1872. — The poems and plays of Olivier Goldsmith, edited by Austin Dobson. — Perrens, Histoire de Florence depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République, 1434-1531 tome II (cp. un prochain article de la *Revue*). — Early Christian literature (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur. III, 3, 4; V, 2; V, 3 : Aphrahat's des Persischen Weisen Homilien, aus dem Syr. übersetzt und erläutert von G. Bert; Die Akten des Karpus, des Papylus und der Agathonike, eine Urkunde aus der Zeit Marc Aurels, untersucht von Ad. Harnack; E. Noeldechen, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians; de Boor, Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekannten Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes; Handmann, Das Hebräer-Evangelium, ein Beitrag zur Geschichte und Kritik des Hebräischen Matthäus. — Prof. Michele Amari (mort le

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 12 août — 1889

407. — Luigi Cerrato. **La tecnica composizione delle odi Pindariche.** Genova, 1888; in-8, 142 pages.

On trouvera dans ce court volume une étude très complète, très précise et très judicieuse de cette question sur laquelle on a tant discuté, la composition des odes de Pindare. L'ouvrage se divise en deux parties : l'une historique, où M. Cerrato rappelle et résume toutes les solutions proposées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; l'autre dogmatique, qui sert de conclusion. La méthode est excellente : rappeler les solutions antérieures, c'est la meilleure manière de donner un point d'appui solide à celle qu'on adopte personnellement, surtout quand celle-ci, visant moins à être tout à fait nouvelle qu'à compléter et à corriger dans le détail quelques-unes des plus récentes, apparaît ainsi au lecteur comme la conclusion naturelle et parfaitement judicieuse de toutes celles qui précèdent. M. Cerrato est un savant bien informé et un homme de goût. Il y a plaisir et profit à suivre dans cet excellent résumé toute l'histoire d'une question si controversée, et à se trouver conduit enfin de la manière la plus persuasive à une conclusion où l'esprit aime à se reposer.

A. Croiset.

---

408. — Ξενοφῶντος Οἰκονομικός, **The Œconomicus of Xenophon,** with introduction, summaries, critical and explanatory notes, lexical and other indices, by the Rev. H A. Holden, fourth edition, London, Macmillan, 1889, xxxiv-510 p. in-12.

Nos écoliers français ont entre les mains une excellente édition de l'*Economique :* c'est le petit livre de Graux (1878), revu par M. Alf. Jacob (1886). Grâce à la correction du texte et à la sobriété du commentaire explicatif et historique, la lecture de l'*Economique*, dans l'édition Graux, est non seulement accessible aux élèves, mais facile

et agréable : des enfants de quinze ans peuvent lire, presque sans s'arrêter, des pages entières de ce charmant dialogue; ils arrivent à le goûter vivement, à s'y intéresser comme à une œuvre moderne. Les écoliers anglais, auxquels s'adresse M. Holden, seraient-ils plus exigeants? De deux choses l'une : ou ils ne liront pas les longues notes qui donnent à ce petit traité l'apparence d'un gros volume, et alors elles sont inutiles; ou ils voudront les lire, et alors ils risqueront fort de perdre de vue le texte lui-même, de méconnaître l'aisance et l'agrément du style, l'élévation des idées, la grâce de certains tableaux. Il est vrai que, suivant une troisième hypothèse, ce commentaire abondant peut paraître destiné aux professeurs; mais alors l'auteur insiste vraiment sur des explications trop faciles : c'est toute la syntaxe grecque qu'il expose à propos des faits particuliers que présente le texte de Xénophon! Ajoutez à cela que ces notions de syntaxe, assez simples en elles-mêmes, sont singulièrement compliquées par des renvois à toutes sortes de livres différents : M. H. donne, à la page 86, une liste de dix grammaires grecques, citées couramment dans les notes [1]!

Il faut reconnaître cependant que, si le travail de M. H ne convient spécialement ni aux élèves ni aux professeurs, les uns et les autres y trouveront beaucoup à apprendre. Ce n'est pas seulement la dernière, c'est aussi la plus complète édition que nous ayons de l'*Economique* : le livre de Hartman (M. H. a le tort d'écrire partout Hartmann), intitulé *Analecta Xenophontea,* a pu être utilisé par l'auteur, ainsi que l'édition de M. Alf. Jacob, appréciée par lui de la manière la plus flatteuse (p. IX-X).

Am. Hauvette.

---

409. — Bastian Dahl, **Latinsk Litteraturhistorie for Gymnasier og filologiske studerende,** pa Grundlag af Onorato Occioni : Storia della Letteratura Latina. Kristiania, Alb. Cammermeyer, 1889, XXII, 527 pp.

En 1883, M. O. Occioni publiait à Rome, chez Paravia, une histoire de la littérature latine, à l'usage des lycées italiens; cette histoire, qui semble avoir eu un assez grand succès de librairie, est arrivée aujourd'hui à sa sixième édition; elle a pourtant, à mon sens, un défaut capital : elle est composée d'après un plan détestable.

En effet, M. O. a divisé l'histoire littéraire des Romains en cinq périodes assez étendues, et, dans chacune de ces périodes, il a groupé par genres les œuvres des principaux écrivains latins. Cette méthode d'exposition a un double inconvénient; elle disperse dans des divisions et des subdivisions, parfois arbitraires, l'histoire des individus et du rôle souvent multiple qu'ils ont joué; de plus, elle réunit dans un même

1. Avec des abréviations quelquefois bizarres : c'est ainsi que les lettres G. M. T. signifient Goodwin's *Syntax of the Moods and Tenses of the Greek Verb.*

chapitre des personnages qui chronologiquement appartiennent à des époques très différentes : c'est ainsi qu'on trouve dans le même chapitre une notice sur Lucrèce et une notice sur Manilius. Ce défaut est grave, surtout au point de vue pédagogique, étant donné ce fait que l'histoire des genres est répartie en cinq périodes; en effet, l'auteur risque d'induire en erreur le lecteur inexpérimenté et de lui faire croire que Lucrèce et Manilius, pour citer l'exemple dont je me suis déjà servi, appartiennent à la même époque, à la même période de développement intellectuel.

En faisant le procès de M. Occioni j'ai fait aussi celui de M. Dahl qui — pour des raisons que je ne m'explique guère — a cru devoir prendre pour modèle l'œuvre de l'écrivain italien. Je dois dire toutefois que la traduction ou mieux l'adaptation de M. D. est infiniment supérieure à l'original. M. D. a non seulement modifié certains paragraphes, développé l'index alphabétique, ajouté une bonne table des matières, il a encore — ce dont je ne saurais trop le louer, — joint à chacune des notices de son ouvrage une note bibliographique. Cette note, très courte et très substantielle, comprend l'indication des principaux manuscrits, des éditions critiques, des meilleurs commentaires et aussi des travaux philologiques ou littéraires les plus importants sur l'auteur qui vient d'être étudié. M. D. se montre, d'ordinaire, très exact et très au courant de la science, il me permettra donc de m'étonner de certains oublis. Je ne puis comprendre pourquoi M. D. a omis de mentionner, à propos de César, les éditions critiques de Frigell et de Holder, à propos de Quinte Curce, l'édition critique de Hedicke; à propos de Properce, le travail important de Plessis, et à propos des tables Eugubines, l'ouvrage magistral de Bréal. Mais je ne veux pas pousser plus loin ce catalogue d'omissions, je voudrais faire à M. D. une dernière critique, que je hasarde avec précaution; je crains que M. D. ne cite des travaux qu'il n'a ni lus ni même vus; je crois bien, par exemple, qu'il cite seulement sur la foi d'un catalogue [1] l'énorme compilation d'Hervieux sur Phèdre ainsi que l'édition de Quinte Curce par Mac Carthy; cette édition est en réalité de Croiset, Mac Carthy n'a fait qu'y ajouter un dictionnaire géographique.

Somme toute, M. Dahl a fait une œuvre qui rendra service à ses compatriotes, il leur eût été plus utile, si, abandonnant la méthode d'exposition de M. Occioni, il eût suivi un plan plus rationnel et plus logique, s'il eût fait un travail absolument personnel et se fût conformé à la méthode historique si heureusement appliquée par Teuffel.

S. D.

---

1. On ne saurait trop se mettre en garde contre les catalogues : l'auteur d'un manuel récent sur la littérature latine, trompé par une annonce, a cité, comme ayant paru en 1885 chez Klincksieck, une traduction française par Rabiet de l'opuscule de Lucien Müller sur Horace. Cette traduction n'a jamais été achevée et n'a jamais paru; elle ne sera sans doute jamais publiée.

410. — **Grammaire de la Langue française** d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi, par le Dr I.-M. Rabbinowicz. Paris, Emile Bouillon, 1889.

M. le Dr Rabbinowicz me paraît être quelque chose comme un Pic de La Mirandole : il est l'auteur d'un Traité de la prononciation anglaise, d'une Grammaire hébraïque publiée en allemand, d'une Grammaire polonaise comparée avec l'allemand et l'hébreu, et comme couronnement, d'une Grammaire française. En tête de cette dernière on peut lire les *approbations*, ou si l'on aime mieux, les témoignages de satisfaction qu'il a reçus des quatre points cardinaux pour ces différents ouvrages. Victor Hugo entre autres, pour le remercier de sa Grammaire latine, a écrit au docteur une lettre dont j'extrais ces quelques mots : « Votre grammaire m'a vivement intéressé. J'ai une vieille passion pour les études philologiques. Philologie mène à philosophie... Votre livre sera d'une haute utilité le jour où se fera cette grande réforme (du plan actuel des études classiques) qui aura à son sommet l'Institut, assemblée publique des intelligences, et à sa base l'école, et pour principal dogme l'enseignement gratuit à tous les degrés, obligatoire au premier degré. » C'est là un joli billet que M. R. aurait peut-être bien fait de commenter quelque peu. La première édition de cette Grammaire française a été jugée assez favorablement dans la Revue critique du 31 octobre 1887. On y rencontre en effet de bonnes observations sur la Syntaxe, ainsi que sur l'emploi de ces temps que l'auteur appelle « narratif simple » (passé défini), et « figuratif simple » (imparfait); mais je ne veux pas revenir sur ce qui a été dit, ni donner à l'auteur un témoignage complet de satisfaction. D'abord il est regrettable que M. R. se soit fait une terminologie peu accessible au commun des mortels. En général les grammaires ne sont pas lues par des savants : il faut donc avant tout qu'elles soient simples, claires, que les définitions y soient faites en des termes connus, et qu'on s'interdise les néologismes plus ou moins bizarres. Je ne vois pas, par exemple, l'utilité de classer les pronoms en *ante-verbaux* et *post-verbaux*. Ensuite, à l'appui de ses remarques ou théories sur l'emploi du « narratif simple et du figuratif simple », M. R. ne cite guère que Victor Hugo, Sainte-Beuve, Thiers, Michelet. Je n'en veux pas à ces auteurs, mais il me semble que Pascal, Bossuet, Molière, Racine, La Bruyère, Voltaire, savaient aussi écrire en français, et que leur témoignage méritait d'être invoqué. Thiers est déjà aussi contesté comme écrivain que comme historien; quant à Victor Hugo, c'est un poète admirable, mais pourquoi ne citer de lui que des passages tirés des *Misérables* ou des *Travailleurs de la Mer?* Ce n'est pas là que j'irais chercher les canons de la prose française. Il y a dans l'emploi des temps certaines nuances délicates qui me paraissent avoir échappé à M. Rabbinowicz. Il dit en note (p. 6) que le futur et le conditionnel sont deux formes verbales qui pourraient se remplacer l'une par l'autre, et donne deux exemples de Sainte-Beuve qui prouvent

justement le contraire. Ailleurs (p. 115), il cite ce passage du même auteur : « Ils suggerèrent une idée de dresser une loi qui *regirait* la matière », et il prétend que « régirait » est une expression adoucie du futur. J'y vois au contraire quelque chose de plus absolu, de plus affirmatif. Il y a là un latinisme bien connu : *lex quæ regeret* = une loi pour régir. Plus loin (p. 88 et 89) M. R. croit que le participe présent, et même un adjectif ou un substantif peuvent en certains cas remplacer l'imparfait ou « figuratif ». Cette phrase de Michelet : « Camus, qui *portait* le décret, ne s'étonna nullement, » serait d'après lui équivalente à : « Camus, le *porteur* du décret, etc. » Il ne trouve pas non plus de différence entre « terme bizarre et qui *semblait* fait pour lui », et, « terme bizarre et *semblant* fait pour lui. » Ces finesses de pensée et de style se sentent et ne s'expliquent pas; elles ont le goût de terroir : c'est pourquoi M. R. ne les a pas saisies. Au bas de la page 178 on lit cette note : « Un autre genre d'exception se rencontre dans le mot *fond* dont on forme *fonneuse* par deux *n*, et le retranchement du *d* muet, comme *plafonner* de plafond, *vagabonner* de vagabond; *ordonner* d'ordinant, participe du verbe latin *ordinare;* le *t* d'ordinant est retranché comme le *d* dans *Chateaubrianesque* de Chateaubriand et dans *plafonner;* il reste *ordi-nan*, d'où *ordo-nn-er*, *nan* abrégé en *nn*. » Il est inutile d'essayer de comprendre ce que tout cela veut bien dire; seulement on peut demander à M. Rabbinowicz dans quel Dictionnaire il a trouvé *fonneuse* et *vagabonner*.

A. Delboulle.

---

411. — **Grammaire française,** par Da Costa, cours supérieur. Paris, Motteroz, 1889. Prix : 3 fr. 50.

Cette grammaire a été adressée aux professeurs des lycées. L'auteur désirerait évidemment, et l'idée n'est pas mauvaise, que son ouvrage fût mis dans les mains des élèves de l'Université. J'aurais bien voulu en rendre compte ici, mais comme cette Grammaire, au lieu d'être une Grammaire française, n'est qu'une grammaire *politique*, je m'abstiens.

A. D.

---

412. — **Valerandi Varanii de Gestis Joannæ Virginis Francæ egregiæ bellatricis.** Poème de 1516, remis en lumière, analysé et annoté par E. Prarond. Paris, Picard, 1889. In-8, xxi-302 p. [1]

M. Prarond, à qui l'on doit tant d'intéressantes études sur la ville d'Abbeville et sur la Picardie, vient de donner une nouvelle édition d'un poème latin du xvie siècle en quatre chants sur Jeanne d'Arc. Ce

1. Le précédent numéro de la *Revue* contient déjà un article sur cette publication; la présente notice que nous recevons d'un autre de nos collaborateurs, nous paraît néanmoins digne d'être lue (A. C.)

poème, œuvre d'un docteur en théologie originaire d'Abbeville, Valerand de la Varanne, fut publié en 1516. A part un certain nombre de fictions qui n'ont rien de choquant dans une œuvre de ce genre, l'histoire y est, suivant le témoignage de Quicherat, suivie très exactement. Un certain nombre de particularités curieuses touchant le procès de réhabilitation de Jeanne s'y trouvent rapportées, mais l'incertitude où l'on est de savoir si l'auteur les a tirées de documents authentiques ou de son imagination poétique, fait qu'on n'en peut user qu'avec la plus extrême réserve. Aussi bien l'intérêt de ce poème n'est-il pas, à proprement parler, dans les faits, mais bien plutôt, comme le dit M. P., « dans l'expression des idées admises ou pouvant être admises au commencement du XVI[e] siècle sur Jeanne d'Arc. » D'ailleurs, la plupart des anciens historiens de Jeanne l'ont connu et mis à profit. Ce point de vue admis, il n'en faut pas moins reconnaître que le poème, qui comprend environ 3,000 vers, est souvent monotone, ennuyeux et pour tout dire assez peu digne de son sujet, M. P. lui-même l'avoue de bonne grâce. Le savant éditeur a enrichi sa publication d'un index, d'une analyse très détaillée qui tient presque lieu de traduction, de documents, de notes et de commentaires fort instructifs qui à eux seuls justifient la réimpression, exécutée d'ailleurs au point de vue typographique avec le plus grand soin. En somme, on ne peut que remercier M. Prarond de son travail et le féliciter des pieuses préoccupations auxquelles il a obéi en l'entreprenant.

A. L.

---

413. — **Festschrift** zur Einweihung des neuen Bibliothekgebæudes am 6 Juni 1889 von Joseph Gény, Priester des Bistums Strassburg, Stadtbibliothekar und Dr. Gustav Knod, Oberlehrer am Gymnasium. **Die Bibliothek zu Schlettstadt** (1452-1889). Strasbourg, Du Mont-Schauberg, 1889. In-8, 184 p.

L'inauguration du nouveau local de la Bibliothèque de Schlestadt a donné lieu à cette publication, à cette *Festschrift* qui a pour auteur MM. l'abbé Gény, bibliothécaire de la ville, et Knod, professeur au collège. M. G. a écrit l'histoire de la bibliothèque de Schlestadt avec une modestie et une simplicité qui contrastent avec le ton hautain de M. Knod. Ce dernier a consacré une étude spéciale à la bibliothèque de Beatus Rhenanus. Mais il traduit « rue du Fouarre » par *Strohgasse* (au lieu de « Stoppelgasse »). Il donne plus d'éloges à Fechter et à Budinsky qu'à Thurot et à Jourdain. Croit-il que l'économiste ait intérêt à savoir que Beatus inscrivait dans son cahier d'écolier l'axiome *quod non capit Christus, capit fiscus?* Pourquoi ne traduit-il pas *Collegium Lexoviense* par « Collège de Lisieux »? Que signifie ce commencement de phrase « *Dass Fater in diesem nach dem Kardinal Lemoine gelesenen Kollegium gelesen*? » P. 34, il cite cette phrase de M. Schmidt : « La plupart des exemplaires de la *grammatica figurata* ont été détruits par

l'*edax vetustas;* le seul qui restait a péri dans les *ignes* du bombardement du 24 avril 1870 »; M. Schmidt peut parler ainsi, car il a d'abord cité les vers qui renferment les mots *edax vetustas* et *ignes;* M. Knod, ne donnant que la phrase de M. Schmidt, rend ce dernier presque ridicule. En outre, M. Knod parle, dans la seconde partie de son étude, des livres acquis par Beatus; mais il se borne aux années 1500-1507. Lorsqu'il cite Guillaume Tardif, il renvoie à la *Biographie universelle;* ne connaît-il pas les récentes publications françaises dont cet humaniste a été l'objet?

P. R.

---

414. — **Documents pour servir à l'histoire de l'art en Normandie.** Inventaire du trésor de la collégiale d'Écouis (Eure), en 1565, publié par M. Armand Bénet, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, secrétaire de la Société des Beaux-Arts. Caen, H. Delesques, 1888, in-8 de 36 p.

415. — Du même: **Un savant Ebroïcien au XVIe siècle.** Deux lettres de Jacques Le Batelier d'Aviron. Caen, même librairie, 1888, in-8 de 65 p.

Le fonds des archives départementales de l'Eure possède divers documents relatifs à l'église collégiale d'Écouis fondée, en janvier 1311, par Enguerrand de Marigny, le célèbre ministre de Philippe le Bel. M. A. Bénet publie une des pièces les plus importantes de cette collection: l'*Inventaire des biens meubles appartenantz au trésor et fabricque d'icelle églize,* rédigé le 1er octobre 1565 par les doyen, chantre, trésorier et chanoines de Notre-Dame d'Écouis. Entre les objets d'art qui y figurent, M. B. signale tout spécialement « la cotte d'arme que soulloit pourteur messire Anguerran de Marigni, nostre fondateur, que Dieu absouille, icelle cotte est de soye perse figurée, estant faicte à l'esguille sur le mestier, armoyée de ses armes devant et derrière », ainsi que la crosse et la mitre de Jean de Marigny, archevêque de Rouen et évêque de Beauvais. Le curieux inventaire réjouira tous les archéologues. L'opuscule est enrichi de notes excellentes parmi lesquelles sont reproduites plusieurs chartes du xive siècle tirées des archives de l'Eure.

Les *Deux lettres de Jacques Le Batelier d'Aviron*, écrites à Dupuy le 17 octobre 1613 et le 21 juillet 1617 et extraites du volume 712 de la collection de ce nom, sont précédées d'une notice très bien faite sur le savant Ebroicien et sa famille. Notice et lettres sont accompagnées de notes très abondantes et très instructives. M. Bénet a distingué avec beaucoup de sagacité le correspondant de Dupuy parmi six homonymes compatriotes et à peu près contemporains. Ce correspondant, *avocat aux bailliage et siège présidial d'Evreux,* eut le grand mérite de découvrir chez les Jacobins de cette ville les vies de Saint-Louis par Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Chartres. N'oublions pas de mentionner, à l'*Appendice*, un travail inédit de J. Le Batelier : *Généalogie des six comtes d'Evreux issus des ducs de Normandie.*

T. de L.

416. — 1. **Histoire de Beaumarchais par Gudin de la Brenellerie,** mémoires inédits publiés sur les manuscrits originaux, par Maurice Tourneux. Paris, Plon, 1888, 1 vol. in-12, xxviii-508 pages.

417. — 2. **Beaumarchais et ses œuvres.** Précis de sa vie et histoire de son esprit d'après des documents inédits avec un portrait et un fac-simile, par E. Lintilhac. Paris, Hachette et Cie, 1887, 1 vol. in-8 de v-447 pages.

1. C'est une destinée curieuse que celle de Paul-Philippe Gudin de la Brenellerie, né à Paris le 6 juin 1738, mort dans cette ville le 26 février 1812. Sa *Napliade* est oubliée depuis longtemps; ses pièces de théâtre ne verront probablement jamais les feux de la rampe; il est à peu près sûr que personne ne songera à éditer son histoire de France, dont le manuscrit reste inachevé à la Bibliothèque nationale; il vivra cependant, grâce à son dévouement pour Beaumarchais, grâce surtout au récit qu'il a fait de la vie de son ami. Ecrite vers 1801 pour défendre la mémoire de Beaumarchais contre un projet de publication du libraire Michel, la copie de Gudin, restée aux mains de la famille de Beaumarchais, avait été mise à profit par M. de Loménie en 1850 MM. Emile Mabille et Lorédan Larchey s'étaient proposé de publier l'original, conservé à la Bibliothèque nationale, vers 1855. Tout récemment, M. Lintilhac a pu utiliser à son tour la copie dont s'était servi M. de Loménie, et M. Maurice Tourneux a enfin publié l'*Histoire de Beaumarchais* à la fois d'après cette copie et d'après l'original. Il faut le remercier doublement et pour le texte qu'il nous donne et pour la façon dont il l'a édité. Bien que le récit de Gudin ne nous apprenne rien de nouveau sur Beaumarchais, bien que l'honnête, mais naïf narrateur n'ait jamais rien mis en doute de ce que lui racontait son ami, ces mémoires sont d'une très agréable lecture. Ils font aimer leur auteur et donnent en somme sur Beaumarchais une impression favorable. Quant à l'introduction et aux notes qui accompagnent le texte, elles sont d'une érudition à la fois solide, sobre et précise. Ce sont des qualités auxquelles nous a habitué M. Tourneux. Quelques pièces justificatives intéressantes et un bon index complètent le volume.

2. Le travail de M. Lintilhac a été assez diversement apprécié par la presse. Presqu'au même moment, tandis que M. de Lescure le portait aux nues, M. Francisque Sarcey, dans son feuilleton dramatique, l'appelait *un fouillis*. « On n'y trouve même pas, disait-il, cette qualité qui est comme la marque de l'Université : le goût d'une savante composition »[1]. La bonne foi du critique du *Temps* est hors de cause. Elle a résisté aux compliments de M. L. qui l'avait appelé, justement dans ce chapitre sur le *Barbier de Séville* que M. Sarcey déclare avoir lu, *un critique aussi sagace que sincère*[2]. Mais l'exemple de M. Sarcey peut montrer les inconvénients du procédé qui consiste à juger un livre au

1. *Temps* du 16 avril 1888.
2. P. 255.

hasard du couteau à papier. M. Sarcey reproche à M. L. de n'avoir pas écrit sur Beaumarchais une œuvre composée. Comment n'a-t-il pas vu que M. L. n'a jamais eu pareil dessein ? Il a pensé qu'après M. de Loménie il y avait encore à glaner dans les papiers de famille, à lui ouverts par une de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'à ceux qui les méritent, et il s'est dès lors proposé un double but. D'abord éclaircir les points obscurs qui restaient encore dans la vie de Beaumarchais; ensuite « étudier dans les brouillons de ses œuvres toutes les évolutions de son talent, si aisé en apparence, si laborieux en réalité ». De là les divisions de son travail : *Précis de la vie de Beaumarchais* et *Histoire de son esprit*. M. L. n'a donc pas voulu *composer* une nouvelle étude sur Beaumarchais. Il a simplement essayé d'apporter sur son compte des idées et des faits nouveaux. Aussi laissant de côté, supposant même connu du lecteur, tout ce qui était pleinement élucidé avant lui, va-t-il tout droit aux faits controversés, aux détails discutés pour lesquels il propose de nouvelles solutions.

Disons tout de suite que M. L. a atteint son but autant qu'il était possible. Sa *contribution* à l'histoire de Beaumarchais, si elle n'ajoute pas de traits essentiels au portrait du personnage, renferme cependant beaucoup de faits nouveaux et dans l'ensemble elle est très intéressante. Mais je demanderais, moi aussi, à user du procédé très légitime de M. L. et, en me contentant de renvoyer à son livre pour tout ce qui concerne l'examen critique des œuvres de Beaumarchais, à discuter tout de suite les points sur lesquels je me trouve en désaccord avec lui.

Il y en a deux principaux. On sait toutes les discussions auxquelles a donné lieu l'affaire Angelucci. Pour M. L., *Guillaume Angelucci a existé*, « car, dit-il, dans une lettre très confidentielle adressée de Francfort, le 12 août 1774, à cette Fabia déjà citée, sa confidente, la duchesse de Dino de ce Talleyrand au petit pied, nous lisons : Faites-moi le plaisir de dire à l'ami qui vous rend ma lettre que, si par hasard il lui survenait une lettre de change de moi à accepter de la somme de cent louis au profit de *Guill. Angelucci*, qu'il la refuse absolument : *quoique j'aie fait cette lettre, je ne la dois pas, mon fripon ayant forfait à toutes les lois qui me l'ont arrachée ; mais, s'il en arrive à mon père, au domicile que je me suis choisi au Marais, que mon ami le prévienne qu'il accepte ;* car elles sont dues légitimement et il sera juste que je les acquitte à mon retour ». Sur ce texte, le seul dont M. L. appuie son affirmation, nous ferons observer deux choses : 1° que rien ne prouve que les lettres de change devant arriver au père de Beaumarchais fussent au profit d'Angelucci ; 2° que, cela étant, et quant aux autres, la conduite de Beaumarchais devait être la même, qu'Angelucci existât ou n'existât pas; il devait les refuser. En d'autres termes, ce qu'il faudrait prouver, c'est que lesdites lettres de change devaient bien être touchées par Angelucci lui-même, autrement on pourrait toujours supposer qu'elles devaient l'être par un prête-nom de Beaumarchais. Ce

qui revient à dire que le document publié par M. L. n'est probant qu'à condition qu'on admette d'abord *à priori* l'existence d'Angelucci, ce qu'il fallait et ce qu'il faut encore démontrer. Il n'en reste pas moins, et M. L. l'admet avec une bonne grâce qui voile mal ses regrets, que l'histoire des brigands est un conte et que, si dans cette affaire, Beaumarchais n'a pas mérité l'épithète de drôle que lui infligeait Kaunitz, notre temps lui aurait peut-être assez justement appliqué celle de faiseur.

Enfin, pour rester dans le rôle politique de Beaumarchais, M. L. ne le grossit-il pas à plaisir au sujet des affaires d'Amérique? N'est-ce pas vraiment aller trop loin que de dire à propos de la pièce nº 20 qu'elle *décida Louis XVI à secourir secrètement les Américains insurgés.* La vérité est que, non seulement le Roi, mais le pays tout entier étaient décidés, sans que Beaumarchais ou un autre s'en mêlât, à secourir secrètement ou ouvertement, non seulement les Américains, mais n'importe quelle puissance en lutte contre l'Angleterre. Il y avait longtemps qu'il en était ainsi; cela remontait au traité de Paris de 1763. Dès ce jour, il était évident que nous saisirions la première occasion de prendre notre revanche. Non seulement le gouvernement n'avait pas besoin qu'on le poussât dans cette voie, mais il lui aurait même été impossible de résister à la pression en ce sens de l'opinion publique. Le mémoire que cite M. L. ne fit donc que décider le Roi à accorder à Beaumarchais les facilités dont il avait besoin pour la maison Roderigue Hortalez et Cie. Que cela ait eu pour le succès de la guerre d'Amérique des résultats heureux, nous en doutons moins que personne; mais on ne peut en conclure qu'il ait suffi d'une lettre de Beaumarchais pour déterminer Louis XVI à un secours secret qui devait fatalement amener ce qui suivit. La vérité, c'est que nous étions alors dans une de ces situations où la politique d'une nation lui est dictée par la nature même des choses. Le mérite de Beaumarchais fut de le voir, de le dire, et d'en profiter dans un intérêt personnel, il est vrai, mais d'accord ici avec l'intérêt général.

C'est à ces deux points que nous bornerons les observations que nous suggère l'ouvrage de M. Lintilhac. A quoi bon, en effet, lui reprocher quelque partialité pour son héros? C'est le fait de tous les biographes. D'ailleurs ce qui a fait le plus de tort à Beaumarchais aux yeux de ses contemporains comme à ceux de la postérité, c'est de ne s'être pas contenté d'être très habile et d'avoir encore voulu le paraître toujours et quand même. C'est aussi, dans un autre genre, le défaut de son biographe. M. Lintilhac a beaucoup d'esprit, mais il ne s'en contente pas et de cette recherche, parfois heureuse, naît pour le lecteur une certaine fatigue. Son exposition, j'allais dire son plaidoyer, gagnerait à être écrit d'une manière à la fois plus simple et plus large. Il n'en reste pas moins que son livre sera indispensable à consulter sur Beaumarchais et son temps, qu'il nous apporte beaucoup de faits intéressants et nou-

veaux, et qu'en somme l'auteur laisse bien peu de chose à faire à ceux qui voudraient reprendre après lui un sujet qu'il a presque épuisé.

Louis Farges.

---

418. — **Le général F. S. Marceau,** sa vie, sa correspondance, d'après des documents inédits, par Hippolyte Maze. Paris, H. E. Martin, 14, rue de l'Abbaye, 1889. In-8, p. xvi et 506 p.

Cet ouvrage de M. Maze sur Marceau comprend deux parties : la *Vie* et la *Correspondance* du général.

La *Vie* est la biographie la plus complète de Marceau que nous connaissions, et M. M. ferait bien de la publier à part. On y trouve encore quelques erreurs, et l'une d'elles a déjà été rectifiée dans la *Revue* [1]. Après nous avoir dit que Marceau avait été élu capitaine du 1er d'Eure-et-Loir en 1791, M. M., suivant avec docilité tous ses devanciers, écrit que son héros fut élu en 1792 lieutenant-colonel du 2e, *récemment formé*. Mais non; Marceau fut élu dans son propre bataillon, dans le 1er, où il se présentait contre deux autres capitaines, Richer et Desgranges, pour remplacer Desgranges démissionnaire; nous le revoyons trois mois plus tard à Verdun avec le 1er d'Eure-et-Loir qui, d'après toutes les pièces de la capitulation, se trouvait alors dans la place, et d'ailleurs le 2e bataillon n'a été formé que le 1er septembre, la veille du jour où Verdun se rendait.

On pourrait encore chicaner M. M. sur le siège de Verdun. Dans sa lettre à Maugars du 7 septembre, Marceau dit simplement : « Tous les aristocrates et modérés dans le conseil défensif ont voté pour la reddition d'une place qui n'était pas tenable, mais dans laquelle il fallait rester deux jours de plus. » M. M. conclut de ces lignes que Marceau se prononça dans le conseil de défense pour une « résistance énergique », qu'il fut avec Lemoine « le meilleur collaborateur de Beaurepaire », qu'il « voulut retarder la capitulation » et « ne fut pas écouté » ; cela se peut, mais la lettre de Marceau n'indique pas que son rôle ait été aussi agissant, aussi énergique; il ne faut pas oublier qu'il n'était que lieutenant-colonel en second et que Huet, lieutenant-colonel en premier, a pris part à toutes les délibérations du conseil défensif.

Mais voici des méprises. Le siège, dit M. M., ne durait que depuis « trois jours et déjà l'on parlait de se rendre ». Le siège a commencé le 31 août et n'a duré que jusqu'au lendemain 1er septembre, où une suspension d'armes fut signée à trois heures de l'après-midi.

« La reddition fut précipitée par l'affolement des autorités locales » ; non, le maire Caré, le procureur de la commune Viart, l'administrateur du district Lambry ont eu une attitude correcte; c'est la « population » qu'il faut accuser.

« Neyon accepta *avec quelques modifications* la capitulation » ; il ne

---

1. 1885, n° 30 et 1886, n° 2.

fit qu'une seule modification (laisser à deux bataillons de volontaires quatre pièces de campagne).

« Marceau fut chargé de porter la dépêche »; pourquoi ne pas ajouter ce fait très important que, sur la résolution de capituler qui fut rédigée par le conseil défensif, la signature de Marceau est la seule qui manque?

« Il arriva au quartier général et il s'acquitta avec une entière convenance de sa douloureuse tâche ». Sans doute, mais je ne sache pas que M. M. ait trouvé dans aucun document une appréciation, quelle qu'elle soit, sur l'attitude de Marceau et son « entière convenance »; ces mots sont à supprimer.

« Le 4 septembre, quand la garnison évacua la ville »; la garnison évacua Verdun dès le 2 septembre.

« Un de nos soldats jeta fièrement ce cri : Au revoir dans les plaines de Châlons! Rien ne nous autorise à attribuer à Marceau cette parole. Elle eût été assez mal placée dans la bouche de l'officier chargé, deux jours auparavant, de négocier avec l'ennemi ». C'est le jour même de la sortie de la garnison, et non *deux jours auparavant*, que Marceau avait négocié, et cette expression *négocier* est impropre; Marceau a simplement porté au camp la lettre de Neyon.

« Peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât à l'échafaud; heureusement Sergent n'eut pas de peine à montrer combien son attitude avait été patriotique; non seulement il obtint sa mise en liberté, mais il lui fit voter des remerciements. » Voilà bien des erreurs en peu de mots. Que M. M. lise le compte-rendu de la séance de la Convention du 9 février 1793. Ni Marceau ni les membres du conseil défensif ne furent arrêtés. Cavaignac, auteur du rapport sur la reddition de Verdun, proposait de les traduire devant une cour martiale, et non de les envoyer à l'échafaud; « tous, disait-il, ne sont pas également coupables, leur innocence résultera des preuves qu'ils produiront devant le tribunal ». Mais Sergent répondit que « le conseil défensif, en partie composé de jeunes gens, n'était pas coupable », et la Convention, entraînée, refusa de délibérer sur la proposition de Cavaignac, sans voter de remerciements à Marceau.

M. M. suit Marceau dans l'Argonne; mais il est encore inexact (p. 12) lorsqu'il dit que le jeune homme « prit part à deux affaires assez chaudes dans lesquelles *8 à 9,000* des nôtres repoussèrent l'ennemi qui ne comptait pas moins de *20,000 hommes.* » Quelle exagération! Ces « deux affaires assez chaudes » sont de simples reconnaissances contre les Islettes; dans l'une, celle du 17 septembre, les Français n'ont pas un blessé, et les Austro-Hessois perdent deux hommes; l'autre, celle où Marceau poursuit les fuyards, est du 20 septembre et presque aussi insignifiante. L'héroïque Chartrain disait alors « *Pro patria pati oportet* »; mais pourquoi M. M. qui substitue le *pati* de l'original au *mori* imprimé par Doublet de Boisthibault, n'a-t-il pas corrigé « Coureux »

en *Courupt?* Pourquoi n'a-t-il pas donné plus de détails sur la fameuse « légion germanique » ?

Mais le reste de la notice est intéressant, écrit simplement et sans emphase [1]; M. M. communique une lettre inédite de Mlle des Melliers; il raconte les rapports du jeune général avec Kléber et Jourdan; il expose ses campagnes de 1794, de 1795, de 1796; il insiste sur des faits peu connus, comme l'affaire de Thuin; il sait faire un choix dans les nombreux documents dont il dispose et mettre en relief les qualités de son héros, « un des plus nobles fils de cette Révolution faite non seulement pour un peuple, mais pour l'Europe, pour le monde » [2].

La *Correspondance* mérite plus d'éloges encore que la notice. M. M. a recueilli de toutes parts les lettres de Marceau, dans les cartons des archives de la guerre, au Musée de Soissons, à la Bibliothèque de Chartres, dans les bibliothèques ou dépôts de l'étranger. Il a joint ces nouveaux documents à ceux que l'on connaissait déjà et qu'avaient publiés Doublet de Boisthibault et d'autres. Il nous donne ainsi deux cent deux pièces, la plupart très attachantes, écrites rapidement en marche ou sous la tente, avec négligence, mais simplement, nettement, avec modestie; « nous battre ferme, disait Marceau, vaut mieux que toutes les fleurs de rhétorique ». M. M a rehaussé la valeur de cette importante publication en ajoutant des *annexes* (acte de baptême, états de services, journal de Souhait, éloge funèbre prononcé par Hardy et par Lavallée, etc.) [3] et une table analytique.

Il est vrai qu'on peut chercher chicane à M. M. sur sa méthode. Marceau, dit-il, écrivait avec une extrême rapidité et laissait échapper parfois des fautes matérielles; nous n'avons vu aucune utilité à les reproduire (p. 103, note 1). M. M. a très bien fait. Mais pourquoi n'est-il pas allé plus loin dans cette voie? « Il n'y a, dit encore M. M., la plupart du temps, ni points ni virgules dans les lettres de Marceau, ce qui rend leur lecture fort lente et fort difficile; nous avons cru devoir ajouter, à l'impression, les signes de ponctuation qui ont paru indispensables à l'intelligence du texte. » M. M. n'a pas assez ajouté de ces « signes de ponctuation indispensables »; puisqu'il renonçait fort justement à éditer les lettres telles quelles, il ne devait pas ménager les virgules et tous les

---

1. Sauf pourtant p. 11 où M. Maze prétend que Marceau, « à Verdun, avait joué dix fois sa vie »; c'est là une phrase de pure rhétorique.

2. P. 44, lire Reynac ou Reynak (commandant de Charleroi) et non *Reyniac;* p. 48, Nalèche et non *Nalesche;* p 50, Winweiler et non la *Mirweiller;* p. 65, la Glan et non la *Glann*, Staudernheim et non *Standernheim;* p. 67, la Simmer et non *le Simeren;* p. 99, Schaller et non *Schiller*. Il est regrettable que M. Maze n'ait pas consulté l'histoire de la ville de Bonn sous la domination française par M. Hesse (1879; cp. *Revue* 1880, n° 41); il y eût trouvé plus d'un témoignage curieux sur son héros.

3. Dans la pièce de Schaller (p. 435 et à la Table), lire Laudon au lieu de *Landon*, Redons au lieu de *Rédous*, opter entre *Man* et *Mannus;* supprimer dans la note relative à Kleist, « célèbre guerrier et poète », le mot *guerrier*.

signes dont le lecteur d'aujourd'hui a besoin pour comprendre le texte sur le champ et sans peine aucune.

Nous ferons une critique plus grave à M. Maze. Il n'a pas voulu entreprendre quelques menues recherches et il a commis par instants des fautes qui déparent un peu sa publication. Prenons d'abord les noms de personnes : Hotze est écrit *Hetzé* (p. 342 et 481) ; Ligniville, *Ligneville* (p. 397 et 487); Schlaeter, *Schlachted* ou *Schlacter* (p. 206, 209, 500). M. M. donne au général Duhesme le nom de *Duhem* qui appartient à un conventionnel (p. 43 et 475). Il nomme *Dufalgua* le célèbre ingénieur Caffarelli Du Falga (p. 65) et donne à l'index *Caffarelli* et *Dufalgua* comme s'il y avait là deux personnages différents. Il dédouble de même le général Duvigneau (*Duvigneau* et *Duvignot*, index). Il parle des hussards de *Blancartem* (p. 207) qui doivent être les hussards de Blankenstein [1].

Mais c'est dans les noms de lieux que se présentent les fautes les plus choquantes. M. M. ne s'est pas assez soucié de l'orthographe des noms des localités citées dans les correspondance de Marceau. Sans doute, il les identifie parfois au bas des pages ou précise leur situation. Mais pourquoi grossir le volume de ces notes rectificatives? Ne valait-il pas mieux imprimer partout le nom sous sa forme exacte et actuelle? Un éditeur manque à ses devoirs lorsqu'il en prend à son aise, se borne à copier des documents et impose au public la peine de déchiffrer les noms propres. Je sais bien que M. M. m'objectera son respect des textes. Mais Marceau est-il un classique? A-t-il écrit lui-même toutes ses lettres? Qu'importe qu'il ait écrit *Baccarat* pour Bacharach et *Lautreck* pour Lauterecken? Puisque vous ne reproduisez aucune de ses fautes matérielles, devez-vous reproduire les fautes qu'il commet au galop de sa plume dans les noms des localités?

M. M. répondra qu'il a marqué, soit en note, soit dans la table alphabétique, la véritable orthographe de ces noms de lieux. Il ne l'a pas fait aussi souvent qu'il le croit, et il a commis plus d'un lapsus. Il a écrit *Alue* pour Alne, *Bomelle* pour Bommel, *Brinkeloboren* pour Bruckelborn, *Bruckweiller* pour Bruchweiler, *Diehtelbach* pour Dichtelbach, *Echveiller* pour Eckweiller, *Ehrbach* pour Erbach, *Germelsheim* pour Germersheim, *Grumbach* pour Grünbach, *Guemuiden* pour Gemünden, *Hartemul* pour Hartemühle, *Hermeskeid* pour Hermeskeil, *Hockheim* pour Hochheim, *Hoppstatten* pour Hoppstädten, *Horxheim* pour Harxheim, *Keysasih* pour Kaisersesch, *Lammertorf* pour Lammersdorf, *Laustshal* pour Lausenthal, *Lhermes* pour Leernes, *Lundely* pour Landelies, *Mainbichoseim* pour Mainbischofsheim, *Mannubach* pour Mannsbach, *Mechneim* pour Meckenheim, *Monzigen* pour Monzingen, *Mulheim* pour Mühlheim, *Muscheviller* pour Münchweiler, *Neubauberg* pour Neu-Bamberg, *Rodenham* pour Rodelheim,

1. Lire à l'index De Lage ou Delage et non *Lage;* Klebeck et non *Klebech;* Lacy et non *Laky ;* maréchal Luckner et non *général* Luckner.

Romulheim pour Rümmelsheim, *Royheim* pour Roxheim, *Schmitberg* pour Schmittenberg, *Sonbernheim* pour Soberheim, *Valdernbuch* pour Waldernbach, *Veyerbuch* pour Weyerbusch, etc. [1].

Bref, et somme toute, nous félicitons encore M. Maze de sa publication, de ses trouvailles dans les archives, de l'index qu'il a bien voulu rédiger. Mais il aurait dû se rappeler que son livre sera lu et consulté par nos officiers, et, s'il publie la *correspondance de Hoche,* comme il en a le dessein, il fera bien de consulter les cartes et de publier les noms avec leur réelle et véritable orthographe; qu'il daigne prendre un peu de peine et sacrifier un peu de son temps à des vérifications fort ennuyeuses, mais fort utiles, et que lui impose sa tâche d'éditeur.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la *Société de l'Histoire de la Révolution française* (Paris, rue de Fürstenberg, 4; cotisation annuelle, 20 fr.). La Société a surtout pour objet de publier des textes inédits ou rares et des œuvres originales sur l'histoire de France depuis 1789. Elle a déjà fait paraître trois ouvrages: 1° *Qu'est-ce que le Tiers-État,* par Emmanuel Sieyes, précédé de l'*Essai sur les privilèges,* édition critique avec une introduction par Edme CHAMPION; 2° *Liste des membres de la noblesse impériale,* dressée d'après les registres de lettres patentes conservés aux archives nationales, par Em. CAMPARDON; 3° *Les Conventionnels,* liste par département et par ordre alphabétique, des députés et des suppléants à la Convention nationale, dressée d'après les documents originaux des Archives nationales, avec nombreux détails biographiques inédits, par Jules GUIFFREY. Nous rendrons compte prochainement de ces trois ouvrages qui se vendent chez Charavay, le premier au prix de 4 fr., le deuxième de 3 fr., le troisième de 5 fr. Sont en préparation : *Mémoires inédits de Fournier l'Américain,* publiés par F. A. AULARD; *Discours de Mirabeau à la nation provençale,* édition critique par Aug. DIDE; *Liste critique des membres de la Constituante, de la Législative, du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens,* par Et. CHARAVAY et Alex. TUETEY; *Procès-verbaux inédits des districts de Paris en août* 1789, par Et. CHARAVAY.

— *L'empereur Guillaume II et la première année de son règne,* tel est le titre d'un nouvel ouvrage que M. Édouard SIMON publie à la librairie Hinrichsen (in-8°, 307 p. 3 fr. 50). Un peu terne et un peu long, ce livre a le mérite d'être impartial. L'auteur l'a divisé en quatre chapitres et augmenté d'un appendice où l'on trouve des lettres et allocutions de l'empereur. Il n'a pas fait de l'histoire véritable — nous sommes trop près des faits — mais il a clairement et sans parti-pris raconté ces faits, et presque toujours il a su élaguer les légendes et les racontars.

1. Lire de même Büdesheim p. *Budesheim,* Gonsenheim p. *Gensenheim,* Hœchstbach p. *Hochstbach,* Lœrzweiler p. *Lorzweiler,* Martinstein p. *Marteinstein,* Moselweis p. *Mozelleweis,* Niederwerth p. *Niderwerth,* Oberstein p. *Oberstain,* Schœneberg p. Schoneberg, Schwalbach p. *Schwalbacq,* Werdenstein p. *Werdunstein,* Willmars p. *Wilmar,* Vallendar p. *Wallendar,* Walcourt p. *Valcourt.* P. 206, par deux fois, Creutznach est écrit *Crentznach.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 août 1889.

M. Barbier de Meynard, président, consacre une courte allocution à la mémoire du confrère que la Compagnie vient de perdre, M. le baron de Witte, associé étranger de l'Académie

M. Barbier de Meynard donne ensuite des nouvelles rassurantes de deux membres de l'Académie, M. Alfred Maury et le général Faidherbe, dont la santé avait causé quelques inquiétudes, heureusement non justifiées.

M. Menant lit une note sur un cylindre du Musée britannique, dont il conteste l'authenticité.

Le monument dont il s'agit offre un sujet important pour l'histoire religieuse; on y voit un pontife qui présente, en le conduisant par la main, un néophyte à un dieu assis sur un trône. Derrière lui, un autre personnage se tient debout dans la pose de l'adoration.

Ce cylindre n'a été connu pendant longtemps que par un dessin de Rich, exécuté vers 1818 d'après un original qui appartenait au Dr Johne Hine. Il y a quelques années, un cylindre qui paraissait être cet original fut retrouvé par M Cobham, *commissioner* à Larnaca, et celui-ci en fit don au Musée britannique. Or, si ce cylindre rappelle d'une façon générale les monuments authentiques du même genre qui ont été découverts en Chaldée, quelques détails paraissent suspects. Par exemple, l'un des pieds du trône divin est orné d'un *pied de biche*, particularité qui ne se retrouve pas ailleurs. M. Menant pense que le dessin de Rich a été exécuté d'après un original authentique, mais qu'il le reproduit inexactement; quant au prétendu original du Musée britannique, ce n'est qu'une copie faite d'après le dessin.

M. Bréal communique des doutes sur une théorie, en faveur depuis quelques années parmi les linguistes, d'après laquelle la désinence *-ons* de la première personne du pluriel des verbes français (*nous chantons*, *nous courons*), aurait été empruntée par analogie à la forme ancienne *nous sons* pour *nous sommes*, qui vient elle-même du latin *sumus*. M. Bréal fait à cette théorie les objections suivantes :

1° Quand une conjugaison en affecte une autre par voie d'analogie, c'est ordinairement la plus régulière et la plus usuelle qui influe sur l'autre; ici, on aurait le phénomène suivant :

2° Pourquoi le verbe *être* n'aurait-il prêté aux autres verbes qu'une personne, la première du singulier, et pas les autres?

3° Les autres langues romanes ne présentent aucun phénomène analogue;

4° Si un verbe auxiliaire avait dû avoir une telle influence sur la conjugaison des autres verbes, ce serait probablement le verbe *avoir* plutôt que le verbe *être*.

M Bréal préfère voir dans la désinence *-ons* une transformation de la désinence de la première conjugaison latine, *-amus*. L'assourdissement de l'*a* en *o* devant une voyelle nasale n'est pas. dit-il, sans exemple, et la désinence de la première conjugaison aura pu assez facilement passer à toutes les autres.

M. Gaston Paris ne peut partager la manière de voir de M. Bréal. La transformation de l'*a* en *o* est, selon lui, inadmissible. Puisque *ramum* a donné *raim*, et *famem, faim*, *cantamus* n'aurait pu donner autre chose que *chantains*. L'explication tirée de l'analogie de *sumus* n'est qu'une hypothèse; peut-être en trouvera-t-on une meilleure; mais il faut, avant tout, pense M. Paris, repousser une explication que condamnent rigoureusement les lois phonétiques.

M. l'abbé Raboisson continue sa lecture sur la géographie de l'Assyrie et des pays voisins, d'après l'inscription connue sous le nom du roi Samsi Rammân IV.

Les noms de lieu qui figurent dans cette inscription sont au nombre de 99, dont 7 seulement ont été jusqu'ici identifiés d'une façon certaine. M. l'abbé Raboisson, par une comparaison minutieuse des données géographiques du texte épigraphique avec l'équivalence phonétique des formes anciennes et des noms modernes, croit pouvoir en déterminer avec sûreté 90 autres.

Insistant en particulier sur l'une des localités en question, la ville de Karkamis ou Carchémis, M. Raboisson s'attache à établir que cette ville n'était pas située, comme on l'a cru, sur la rive droite de l'Euphrate, mais bien sur la rive gauche et à une certaine distance du fleuve.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Barbier de Meynard : FAGNAN (E.), *Concordances du Manuel de droit de Sidi Khalil, dressées d'après l'ordre des racines sur l'édition de Paris.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

7 août; on ne peut l'apprécier en une courte notice, car il était non seulement un des plus grands « Arabic scholars », mais encore un éminent historien et un homme politique. Il était né Sicilien, vécut et souffrit pour la Sicile, et mourut patriote sicilien. Il s'était d'abord consacré à la littérature, et sa première publication fut une traduction italienne du Marmion de Walter Scott. Mais bientôt il se consacra à l'histoire de son pays. Il publia en 1834 un essai sur la fondation de la monarchie normande en Sicile, et deux ans après, commença son célèbre ouvrage « Histoire des Vêpres siciliennes » qui parut à Palerme en 1841 sous le titre « Un periodo delle istorie siciliane del secolo XIII », puis en 1843 sous le vrai titre de La Guerra del Vespro siciliano »; il a eu plusieurs éditions; la dernière a paru à Milan, en 1886; le comte d'Ellesmere l'a traduit en anglais. Forcé de quitter Naples, Amari vint à Paris, étudia l'arabe, et y commença son « Istoria del Musulmani in Sicilia » qu'il a finie en 1873 à Florence. En 1848 il fut professeur de législation à l'Université de Palerme, membre du parlement sicilien, ministre des finances, et, en 1849, chargé d'une mission politique à Londres. Après la réaction, il revint à Paris et y travailla au catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque impériale; en 1859, il était nommé professeur d'arabe à Pise, puis à Florence; puis il devenait ministre de l'Instruction publique en Sicile (1860) et en Italie (1862). Mais bientôt il se retira de la vie publique et reprit sa chaire à Florence; l'histoire de la Sicile l'occupait toujours (Bibliotheca Arabico-Sicula, Le Epigrafi Arabiche di Sicilia, etc.) Il était membre étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1871)— The mss. of Scott's poems (Ego). — A Gœthe anecdote. — Goss, Life and death of Llewellynn Jewitt. — Vicomte Henri Delaborde, Marc-Antoine Raimondi, étude historique et critique. — The Scottish Art Review, I.— Earwaker, The recent discoveries of Roman remains found in repairing the North Wall of the city of Chester, a series of papers read before the Chester Archaeological and Historical Society. — Notes from Athens (Lambros). — Francis Hueffer, Half a century of music in England. — The Bankside Shakspeare, vol. II, the Taming of the Shrew, p. p. A. R. Frey. — All's well that ends well, IV, 2, v. 38-39 (Nicholson).

Literarisches Centralblatt, n° 31 : Dietsch, Die evangelische Kirche von Metz (très remarquable. L'auteur s'est donné la peine de recueillir tout ce qu'il a pu trouver sur l'église protestante de Metz, de le publier et de donner ainsi une histoire presque complète, sinon serrée), — Corpus document. inquisit. heret. pravit. nederland. Verzameling van stukken betreffende de pauselijhe en bissch appelijke inquisitie in de Nederlanden, p. p. P. Fredericq, I, 1025-1520. (Travail très soigné et utile.) — Rawack, De Platonis Timaeo quaest. crit. (fait avec soin, sagacité et une méthode sûre). — Foucher de Careil, Hegel u. Schopenhauer, ihr Leben und Wirken, übers. von Singer (instructif dans l'ensemble). — Sello, Potsdam und Sans-Souci, Forsch. und Quellen zur Gesch. von Burg, Stadt und Park (intéressant et fait d'après les sources). — Keller, Johann von Staupitz und die Anfänge der Reformation (jugement sain et beaucoup de détails curieux et importants). — V. Renner, Türkische Urkunden, den Krieg 1683 betreffend, nach den Aufzeichn. des M. A. Mamucha della Torre. — von Zeissberg, Erzherzog Carl und Prinz Hohenlohe-Kirchberg (cp. *Revue*, 1888, n° 48). — Laotsee, Taotekking, aus dem chines. von Noack. (Travail hâté et manqué.) — O. Rossbach, De Senecae philosophi librorum recensione et emendatione, insunt Senecae fragmenta palatina p. p. Studemund. (Très bonne publication.) — C. Humbert, Die Gesetze des franz. Verbes, ein Versuch sie aus dem Geiste des Volkes zu erklären mit besond. Rücksicht auf

den Alexandriner und Molière's Misanthrope. (Sur l'e muet en poésie, et, malgré quelques bonnes observations, lourd et confus). — LUDWIG, Strassburg vor hundert Jahren, ein Beitrag znr Culturgesch. (Solide et bien étudié, cp. un prochain art. de la *Revue*). — SCHWICKER. Gesch. der ungar. Literatur (œuvre sérieuse et consciencieuse). — BIE, Die Musen in der antiken Kunst (recherches savantes). — SAUER, Die Anfänge der Statuarischen Gruppe (Fait avec conscience et grand soin.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30 : KOLDE, Martin Luther, eine Biographie (malgré ses défauts, travail de recherches vastes et solides, propre à faire mieux connaître le réformateur dans le grand public et offrant aux historiens bien des choses instructives). — FÜGNER, Livius XXI-XXIII mit Verweisungen auf Caesars bellum gallicum für die Bedürfn. der Schule grammatisch untersucht (bon). — Hitopadeça, ein indisches Lehrbuch der Lebensklugheit in Erzählungen und Sprüchen, aus dem Sanskrit neu übersetzt von FRITZE (connaissance très profonde du sanscrit et, dans l'expression allemande, beaucoup de goût et d'habileté; l'auteur est très apte à ces traductions qui sont importantes et précieuses pour le grand public autant que pour l' « indologue » spécial). — Tragicorum graecorum fragmenta rec. A. NAUCK, editio II (2e édit. non seulement améliorée, mais remaniée entièrement). — Ingvald UNDSET, Norske jordfundne oldsager i Nordiska Museet i Stockholm (liste de toutes les trouvailles d'origine norvégienne qui se trouvent au musée de Stockholm). — BOURCIEZ, Précis de phonétique française ou exposé des lois qui régissent la transformation des mots latins en français (recommandable; court et clair; cp. *Revue*, n° 25). — CHALYBAEUS, Geschichte Ditmarschens bis zur Eroberung des Landes im Jahre 1559, mit einer Karte des Landes Ditmarschen (populaire, utile, et même scientifique, mais n'avance sur aucun point la connaissance de l'histoire du pays, et il y a partout des objections à faire, de légères méprises à relever). — DE SAPORTA, La famille de Mme de Sévigné en Provence (« En somme, il y a peu à apprendre de ce livre; pas de résultat général; l'auteur est un noble dilettante qui se plaît à errer sans contrainte sur le sol natal dans le passé de sa propre race et de celle de ses parents, ainsi qu'à considérer lui-même et à montrer en causant aux autres, — qui ont un intérêt semblable — ce qui en chemin, par occasion et à moitié par hasard, a attiré son regard »). — SIMONY, Das Dachsteingebiet, ein geographisches Charakterbild aus den österreichischen Nordalpen, Ie Liefer. — EARWAKER, The recent discoveries of Roman remains found in repairing the North Wall of the city of Chester. — LOENING, Die kirchenrechtliche Gemeindeverfassung des Urchristenthums, eine Untersuchung (l'assurance des assertions ne répond pas à la valeur des arguments). — Geschichte der königl. preussischen Fahnen und Standarten seit dem Jahre 1807, bearbeitet vom königl. Kriegsministerium, 2 vols (très bel ouvrage qui fera « l'ornement de notre littérature militaire »; on y remarquera ce fait que dans la campagne de 1870, 26 porte-drapeaux et porte-étendards ont été blessés à mort, et que dans les trois guerres de Guillaume Ier le drapeau prussien n'est tombé que deux fois aux mains de l'ennemi; à Vionville, celui du 2e bataillon du 3e régiment d'infanterie westphalienne n° 16, et à Dijon, celui du 2e bataillon du 8e régiment poméranien n° 61; encore ce dernier « fut-il trouvé à terre, abandonné au milieu des cadavres, on l'a purement et simplement ramassé »). — Fr. Theod. VISCHER, Altes und Neues, Neue Folge.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33-34 Vingt-troisième année 19-26 août 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'Alsace, 1889, avril-mai-juin : Ch. Pfister, Les manuscrits allemands de la Bibliothèque nationale relatifs à l'histoire d'Alsace (suite). — Liblin, Souvenirs d'Alsace : livres dramatiques; archives de famille; livres domestique d'Octavie de Berkheim; Schoppenwihr; la vie de famille pendant les années 1789 à 1796; la fête de la Raison à Colmar, etc. — A. Benoit, Blocus de Thionville; correspondance du général Hugo, commandant supérieur avec le général de division à Metz 1814-1815; notes biographiques; correspondance. — Léon Brièle, Etats généraux de l'Alsace; notes sur l'auteur d'un mémoire adressé à M. de Montyon concernant la formation des Etats généraux de l'Alsace; texte de la lettre d'envoi et de mémoire, rédigé par Chrétien-Frédéric Pfeffel. — Rod. Reuss, Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer, syndic royal de Strasbourg 1681-1685 (suite) : santé du pape, troupes de l'électeur de Cologne, manuscrits du chancelier Séguier, siège de Luxembourg, bombardement de Gênes, etc. — C. Reiber, Historique des troubles de Strasbourg en 1789 par Hartmann-Lichtenfelder : députés aux Etats généraux, commencement des troubles, pillage de l'Hôtel de ville, particularités diverses, répressions. — Liblin, Les contes de veillées populaires (suite) : l'Ondine virginale du Rhin et la Yara de l'Amazone ; les cinq solutions proposées par les folkloristes. — Berdellé, 1789. Epître de Pfeffel à M. le comte de Brühl à Dresde; 1790. Les Trois Etats. A M. le conseiller Petersen, à Darmstadt; L'homme libre, chanson populaire, 1790. — Bulletin bibliographique : Rod. Kaeppelin, Colmar de 1814 à 1871, récit d'un vieux Colmarien. (L'auteur retrace l'histoire des événements grands et petits, dont il a été le témoin pendant une longue suite d'années). — De Santa-Anna Nery, Folklore brésilien. — Welschinger, Le divorce de Napoléon. — Muston, La terre du froid.

Bulletin critique, n° 15 : J. Lemaitre, Impressions de théâtre, 1, 2 et 3 (cp. *Revue*, 1888, nos 19 et 38). — D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes, 2e édit. (cp. *Revue*, n° 26). — Les Mabinogion, trad. par Loth (trad. grammaticalement plus exacte que celle de Lady Guest, aussi fidèle que possible et reproduisant avec bonheur la physionomie des contes gallois). — Inventaire et vente des biens meubles de Guill. de Lestrange (cp. *Revue*, n° 15). — L. Delisle, Mém. sur les opérations financières des Templiers (montre comment les Templiers ont eu dans leurs mains une grande partie des capitaux de l'Europe et rendu des services aux rois de France).

Mélusine, n° 20, août 1889 : Gaidoz, Le jugement de Salomon, VII, conclusion. — Luzel, Chansons populaires de la Basse-Bretagne, XXI, le recueil de M. Quellien (« L'Académie a couronné le livre, et voilà où est le mal. M. Gaidoz, dans un travail très bien informé, et aussi judicieux que modéré dans la forme, quoi qu'on en ait dit [nos du 29 avril et du 6 mai de la *Revue critique*] a jugé l'ouvrage ; son article est un modèle de critique sérieuse, serrée et bien informée; il n'a pas jugé les traductions en disant que c'est affaire à des Bretons à le critiquer ; j'ai cru voir là une invitation à mon adresse, et je ne crois pas devoir la décliner... Le livre de M. Quellien, mal informé et sans critique, n'est pas un bon livre, et ne peut donner qu'une fausse idée de la poésie populaire de la Bretagne. Près de la moitié des morceaux étaient connus. Le reste, à l'exception de quatre ou cinq pièces, est insignifiant et sans valeur historique ou littéraire. L'introduction, confuse, diffuse, d'une forme doctrinale et tranchante, contient nombre de théories fausses ou aventurées, tout en offrant parfois des observations judicieu-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33-34 — 19-26 août — 1889

419. — **Die Pluralbildungen der Indogermanischen Neutra,** von Johannes Schmidt. Weimar, Hermann Bœhlau, 1889. In-8, viii-457 pp. Prix : 12 mk.

Il est des livres, d'ailleurs excellents, qui nous renseignent avec plus de précision sur les alentours immédiats du sujet que sur le sujet lui-même : je veux dire qu'ils brillent surtout par le large développement de thèses accessoires, que l'auteur a estimées nécessaires pour éclairer l'idée principale, qui l'éclairent en effet, la rendent au moins vraisemblable, en font suivre pas à pas la lente élaboration dans l'esprit qui l'a conçue, mais ne parviennent point à la dégager de toutes ses obscurités, à dissiper tous les scrupules, à calmer toutes les inquiétudes scientifiques qu'elle fait naître. Tel m'est apparu, après une étude attentive, le nouvel ouvrage de M. Johannes Schmidt. Ne serait-ce point qu'il procède d'un principe exact et d'une hypothèse féconde, mais que les conséquences en ont été poursuivies, avec une logique implacable, jusqu'au point où elles déconcertent au lieu de satisfaire, et se réfutent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes?

Au surplus, peut-être ne suis-je pas en posture d'apprécier comme il convient cette tentative neuve et hardie; peut-être même aurais-je dû me récuser. J'ai traité le même sujet, il y a deux ans, avec infiniment moins d'abondance, et dans un sens tout opposé. M. J. S. mentionne mon étude dans sa préface, sans la discuter : « Nos points de vue, ajoute-t-il, sont trop différents, pour qu'une pareille discussion ne semble pas superflue. » Soit, j'y souscris, bien que je regrette tout ce que je perds à n'être pas repris et réfuté par un maître tel que lui. Mais, dès lors, ce n'est point tout à fait ma faute, si j'envisage ses propres théories avec une prévention injustifiée. Je prie le lecteur de ne pas s'en rapporter à moi et de juger par lui-même : l'ouvrage le mérite à tous

égards, et le nom seul de l'auteur est une garantie de compétence et de bonne foi.

La thèse de M. J. S. peut se résumer en quelques lignes : le pluriel neutre indo-européen, tel que nous le révèlent les débris souvent informes qu'en ont gardés les langues issues, est une catégorie, non pas unique, mais multiple, et ses principales manifestations se ramènent, non pas à un pluriel véritable, mais à un singulier collectif de genre féminin : ainsi, **yugâ,* « les jougs » (véd. *yugâ,* gr. ζυγά, lat. *juga,* etc.) était primitivement un substantif féminin qui se déclinait **yugâ *yugâs,* et la flexion **yugâ *yugôm,* purement analogique, procède de l'illusion sémantique (p. 10) ; on a pris pour un pluriel morphologique une forme qui n'avait de pluriel que le sens. De même, si sk. *sthâma* « station » répond à lat. *stâmen*, son pluriel védique *sthâmâ* marche de pair avec le grec στήμων (p. 91), et par suite l'identité de la désinence dans *yugâ* et *sthâmâ* n'est qu'une vaine apparence, née de la confusion des deux phonèmes *â* et *ô* dans le domaine indo-éranien. Ces deux mots n'ont rien de commun que la valeur collective qui a fait prendre chacun d'eux isolément pour le pluriel, soit de *yugám,* soit de *sthâma.*

Cette dernière considération montre déjà quelles objections le simple et vulgaire bon sens — très différent, j'en demeure d'accord, de l'esprit scientifique rigoureux — peut soulever contre la doctrine de M. J. Schmidt. Ainsi, nous devons croire que *rômâ* « poils », *vasû* « richesses » (p. 82 et 49) sont par essence des neutres pluriels (c'est-à-dire des féminins collectifs), tandis que *rôma, vasu*, qui ont le même sens, sont des neutres singuliers en fonction de pluriel (p. 49 et 276). La quasi-identité de ces formes ne les sauve pas d'un divorce violent : même signification, presque même vocalisme, morphologie toute différente. Il ne servira de rien d'objecter que le texte pada montre la brève partout où la sa*m*hitâ a la longue, et semble ainsi n'admettre entre les deux formes qu'une nuance purement prosodique ; on répondra, non sans raison, que le pada ne saurait faire autorité en pareille matière. Mais les raisons de douter s'accumulent et s'additionnent, si chacune prise à part est peu de chose. Nous devons croire encore, malgré le parallélisme évident de *sthitás* στατός *status*, et tant d'autres, que la finale de *rájámsi,* de *nâmâni*, n'a rien de commun avec celle de γένε(σ)α, de *nômina,* que celle-ci est un *a* féminin analogique, tandis que l'autre (p. 227) est une simple ajouture qui se superpose au neutre pluriel déjà tout formé. La preuve — unique — c'est que l'*i* sanscrit de *catvâri* « quatre » a pour corrélatif, non pas un *a*, mais un *i* européen, soit lith. *keturì*. Reste à savoir si l'*i* ne pourrait pas provenir, par exemple, de l'analogie du thème *tri-* « trois », ou, comme le conjecturait Schleicher, du passage de *ketur-* à la déclinaison en *-i-*, passage qui se constate si fréquemment en germano-slave pour les thèmes consonnantiques. Il est bien difficile de se former une conviction sur un exemple aussi isolé. Et comment, sur la foi du lat. *quae* (nt. pl.) = **quâ-i*, enseigner que l'*i* est un indice

spécifiquement attaché au pluriel neutre, alors que l'on constate cette même affixation au masculin singulier *quî* et au féminin singulier *quae?* Ainsi l'on va, jalonnant sa lecture de points d'interrogation anxieux. En linguistique plus qu'ailleurs, sans doute, il est sage de se défier des solutions aisées ; mais M. J. S. n'a-t-il pas poussé un peu loin la sagesse ?

Le point de départ de sa théorie, c'est, en morphologie, la comparaison du pluriel brisé arabe, qui, lui aussi, procéderait d'un collectif singulier : j'avoue que les arguments de Stanislas Guyard m'avaient convaincu du contraire, et en tout cas je ne pense pas qu'on puisse d'un mot dédaigneux (p. 9) réfuter sa solide étude. C'est ensuite, en syntaxe, la construction grecque τὰ ζῷα τρέχει, qui, à en juger par quelques cas similaires et tout à fait sporadiques du sanscrit et du zend, remonterait à l'indo-européen. Trois exemples en tout pour le Rig-Véda ; un plus grand nombre pour l'Avesta, qui, il est vrai — M. J. S. le constate en toute loyauté — accorde aussi un verbe au singulier avec un sujet masculin ou féminin pluriel : est-ce assez pour conclure à un fait de syntaxe proethnique ? La statistique n'est peut-être pas complète, elle se grossira dans la suite, mais de bien peu. Grossissons-la dès à présent : voici (R. V. I. 91. 19), *yâ tê dhâmâni havíshâ yájanti tá tê víçvâ paribhûr* astu *yajñám*, où le verbe s'accorde visiblement avec l'attribut au lieu de dépendre du sujet, et (R. V. I. 81, 3), *dhrshnave* dhîyate *dhánâ*, où cette ressource d'explication fait défaut. Est-ce tout? Non, voici encore (R. V. VI. 47, 9), *mâ nas* târîn *maghavan râyô aryáh*, « O généreux, que les richesses de l'impie ne nous *dépasse* point! » c'est-à-dire « puissent-elles ne pas surpasser les nôtres ! »[1]. Mais quoi? Dans ce cas, c'est un sujet masculin ou féminin pluriel qui gouverne un verbe au singulier..... Reconnaissons donc que, dans chaque langue en particulier, et dans la langue indo-européenne elle-même, cela va sans dire, de semblables défauts d'accord grammatical ont pu se produire, sous diverses influences qu'il serait trop long de rechercher, et qu'il est bien difficile d'en tirer une conclusion certaine quant à la nature originaire du neutre pluriel. Seule la généralisation du phénomène en grec est de nature à faire réfléchir; mais si vraiment certains neutres — non pas tous, tant s'en faut — furent primitivement des collectifs singuliers, il n'en a pas fallu davantage pour imposer à tous une construction d'abord réservée à un fort petit nombre.

Si du moins, au prix de tous les sacrifices de doctrine qu'il nous faudrait consentir, nous obtenions une lumière nouvelle sur la grande, l'ancienne, la ténébreuse question qui domine et enferme presque toute la matière, la question de l'abrègement de la finale grecque du neutre

1. Toute autre interprétation de ce passage, d'ailleurs obscur, me paraît se heurter à des difficultés insolubles, et je ne saurais nommément, à la seule inspection du lexique de Grassmann, me rendre compte de la façon dont il l'a compris.

pluriel [1]! Mais non, le problème reste entier, si même il n'est encore obscurci. La désinence brève de ζυγά ne peut plus venir de l'analogie de celle de γένεα, ὀνόματα — partie de formules syntactiques telles que καλὰ γένεα, ἀγαθὰ ὀνόματα, etc. — puisque cet *a* lui-même est hystérogène et analogique : elle procède uniquement du pluriel neutre des thèmes en *-i-* et *-u-* (τρία, δάκρυα), les seuls où l'*a* bref fût primitivement à sa place (p. 258). Or, ces pluriels neutres sont, eux aussi, des singuliers collectifs, à mettre sur la même ligne que le type féminin grec à *a* bref final (δόξα, ὄσσα, δίψα, etc.); et, pour y retrouver un *a* bref primitif, il faut démontrer longuement et laborieusement, contre M. Osthoff (p. 54 sq.), que le grec reproduit la finale indo-européenne des thèmes féminins qui, en sanscrit, se terminent en *-î-* et *-û-*, que les deux catégories primitives de thèmes en *-î-* et les deux catégories primitives de thèmes en *-û-* ont maintenu leur flexion distincte en grec comme en védique, que le grec δόξαν ne peut procéder de **doktiy-mm* (le premier *m* est voyelle), attendu que **doktiy-mm* n'a jamais existé en indo européen : comme s'il était difficile de concevoir, entre les deux flexions parallèles du type *nadî-* et du type *dêvî-*, une confusion partielle se produisant dans quelque période reculée de la langue grecque, au même titre qu'elle se constate en sanscrit classique et commence à s'accuser dès le védique. Cela fait, M. J. S. se plaît à faire observer que, dans l'explication qu'il combat, ce sont les 10/13 des thèmes neutres qui ont cédé à l'analogie des 3/13, que, dans la sienne, la proportion est des 12/13 contre 1/13 : « *minoritäts-herrschaft also in beiden fällen* ». C'est de l'analogie au compte et au poids. Nul ne conteste, évidemment, qu'un seul type en puisse contaminer mille; mais encore faudrait-il nous faire entrevoir les raisons de cette contamination, l'appuyer tout au moins sur des exemples similaires qui en rendent la conjecture plausible : est-ce que la brève de δόξα, etc., a fait abréger la longue de κεφαλή et de ἡμέρα?

J'ai dit que l'ouvrage valait surtout par la richesse du détail. On y relèvera pourtant çà et là des parenthèses d'un laconisme qui n'a d'égal que leur importance. Ainsi il résulterait (p. 178 i. n.) de la comparaison des formes verbales de l'inscription de Duenos (*feced*, *sied*, *statod*, mais *mitat*): que le latin archaïque distingue encore les désinences primaires des désinences secondaires, qu'il répond au *-t* final primitif par un *-d*, au *ti* final par un *-t*. Ce serait là une découverte d'une portée considérable : jusqu'à présent, on avait naïvement cru que le latin distribuait un peu pêle-mêle son *t* et son *d* final, et des leçons fréquentes telles que *set* ou *aput* n'étaient pas pour faire présumer le contraire. C'est donc *mîtât* (= *mittat*) qui s'inscrit en faux contre cette hypothèse? *mîtât* serait pour **mîtâti*? Mais qui nous assure que le thème *mîtâ-*, thème d'aoriste, d'injonctif, de tout ce qu'on voudra, mais non

1. Je ne parle pas, et pour cause, de l'abrègement de la finale latine : ce serait compliquer le problème, car les deux phénomènes ne paraissent pas absolument de même nature.

pas certes thème de subjonctif indo-européen [1], ait jamais dû recevoir les désinences primaires? Je ne vois rien non plus qui nous garantisse la chute latine d'un *i* final bref : le locatif singulier **salûti* est devenu régulièrement *salûte*, et de **denti* = ὀδόντι est sorti *dente*, non pas **dent* : pourquoi donc **mîtâti*, **feronti* seraient-ils représentés par **mîtât* et *feront?* L'antinomie n'est pas insoluble, encore exige-t-elle l'entrée en scène de bien des facteurs analogiques. Passons à la contre-épreuve : *siêd* seul est une forme nettement secondaire; nul ne connaît la vraie forme finale de *stâtôd*, et toutes les probabilités sont jusqu'à présent pour le *d;* quant à *fêcêd*, il faut convenir qu'il aurait couru de singulières aventures. Cette forme, appartenant au parfait, n'avait originairement ni *-t* ni *-ti :* elle était **fêce* (actif) ou **fêcê* (moyen). Elle a donc commencé par prendre la désinence secondaire, soit **fêcêt;* puis le *t* final est devenu *d, fêcêd;* après quoi, elle a repris, par une nouvelle analogie, la désinence primaire et est devenue **fêcêt fêcît*, qui cette fois est demeuré en abrégeant régulièrement sa finale; et ces deux derniers faits se sont passés entre l'époque de l'inscription de Duenos et celle des comédies de Plaute. Encore une fois, je ne dis pas que tout cela soit impossible; mais à coup sûr cela n'est point assez simple pour qu'on l'entende à demi-mot.

Sur d'autres points encore, on serait tenté de réclamer un supplément d'information. Il est ingénieux et séduisant, sans doute, d'expliquer le lat. *frênî* par un duel de *frênum;* mais le rapport du gr. οἶνος et du lat. *vînum* nous montre que le latin eût pu tout aussi bien hériter d'un singulier **vînus*, ou faire en **vînî* le pluriel de *vînum*, sans qu'il en fallût rien conclure, sinon qu'en indo-européen certains noms étaient à volonté masculins ou neutres. Si **minus* est un locatif pluriel dans *êminus cômînus* (p. 50), on aimerait à savoir comment les prépositions *ex* et *cum* se trouvent régir le locatif : combien l'explication de M. Bréal [2] paraît plus près de la vérité! On n'a pas concilié le lat. *nûbês* avec le gr. νέφος et le sk *nábhas*, lorqu'on a restitué le lat. *nûbs* et traduit par « nuée » le sk. *nâbh* (ἅπ. λεγ. R. V. IX. 74, 6); car il reste encore à justifier la concordance d'*â* sanscrit et d'*û* latin (p. 145), et le problème demeure entier. La mutation d'*u* bref latin en *e*, dans *pêjerô* = **perjurô* (p. 148), encore qu'admissible, n'est point assez claire pour qu'on la donne comme preuve de la conservation d'une apophonie proethnique : j'avoue que j'aime encore mieux voir dans *pêjerô* un dérivé de *pêjor*, soit « rendre pire, souiller, violer », que l'étymologie populaire aura fait passer au sens de *perjûrô*, d'où alors les créations parallèles *êjerô* et *dêjerô*. Sans entrer dans le fond du débat phonétique de la p. 158 i. n., on doit faire observer que M. Bartholomae est parfaitement fondé

1. Le vrai subjonctif, je ne saurais trop le répéter, est *mîtêt* (*mittet*) = **mîtêti;* et d'ailleurs, en védique, le subjonctif, lui aussi, peut recevoir les désinences secondaires.

2. *Dictionn. étym. lat.*, s. v. *cômînus*.

à soutenir l'affinité de signification du participe parfait sanscrit et de l'adjectif dérivé en *-vant-* : dans le vers A. V. I. 25, 1, par exemple, *sá nah samvidvân pári vrndhi takman*, « d'accord avec nous, épargne-nous, ô fièvre », le simple contexte permet-il le moins du monde de décider si *samvidvân* est le participe parfait du verbe *sám vid* ou le dérivé primitif du substantif *samvíd?* Evidemment non : même sens, même structure. Le seul critérium — et l'on conviendra qu'il n'est pas des plus sûrs — c'est que les lexiques ne donnent pas l'adjectif *samvidvánt* [1].

Cet article, j'en ai peur, paraîtra bien long. Il le serait davantage encore, s'il m'avait pris fantaisie d'énumérer tout ce que M. Johannes Schmidt m'a appris, au lieu de lui soumettre mes hésitations et mes doutes; mais l'auteur n'a pas besoin qu'on le flatte, et le critique a besoin qu'on l'éclaire.

V. Henry.

---

420. — Heisterbergk (B.), **Fragen der ältesten Geschichte Siciliens.** Berlin, Calvary, 1889, viii-106 p., in-8, 4 M.

Cette savante brochure est un tirage à part du tome IX des *Berliner Studien :* c'est dire que l'impression en est serrée et compacte, mais excellente. L'auteur, déjà connu par des études sur le nom de l'Italie [2], le nom et le sens du *Jus italicum* [3], aborde aujourd'hui la question des noms anciens de la Sicile. La difficulté de ce problème consiste, on le sait, dans la détermination du sens propre quil convient de donner aux noms de Sicanes, d'Elymes et de Sicules, que les auteurs anciens n'ont pas su clairement définir. Pour ne pas obscurcir encore son sujet, M. H. a eu la sagesse de laisser de côté toutes les questions qui relèvent de l'ethnographie : aussi longtemps, dit-il, que le sens ethnographique des mots *Illyrien*, *Ligure*, *Ibère,* sera aussi mal fixé, il serait téméraire de prétendre rattacher l'ancienne population de la Sicile à l'une ou à l'autre de ces races. M. H. a pris seulement pour tâche de rechercher l'origine et la valeur que les noms de Sicanes et de Sicules ont eues en Sicile. C'est donc une étude presque exclusivement géographique, et qui, pour cette raison même, ne répond pas pleinement au titre du livre. Mais il est vrai de dire aussi que ces pro-

---

1. Puisqu'à l'estime de M. J. S. nous sommes, lui et moi, aux antipodes l'un de l'autre, je n'en relève qu'avec plus de plaisir les points sur lesquels nous nous sommes rencontrés : il me semble que, sur les pluriels neutres spéciaux à la langue zende (p. 275), tels que *nâmân* et *nâmenîs*, nous sommes arrivés exactement à la même conclusion. — Sur κρήνη (p. 365), il fallait citer M. de Saussure (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 119). — Sur μέσαι νύκτες (p. 214), la supposition de M. Mœhl (*ibid.*, p. 448) est bien décidément préférable.

2. *Uber den Namen Italien. Eine historische Untersuchung.* Freiburg und Tübingen, 1881.

3. *Name und Begriff des Jus italicum*, Tübingen, 1885.

blèmes géographiques sont d'une importance capitale pour l'histoire primitive de l'île. La méthode rigoureuse et claire de M. Heisterbergk donne une grande valeur à ses hypothèses.

AM. HAUVETTE.

---

421. — Dr H. POMTOW. **Beitræge zur Topographie von Delphi,** mit vierzehn Plænen und Tafeln. Berlin, G. Reimer, 1889, 128 p., in-4. 16 mark.

H. Pomtow a fait trois voyages à Delphes : dans les deux premiers (mai 1884 et avril-mai 1887), il a spécialement étudié la topographie de la ville antique ; dans le troisième (septembre-décembre 1887), il avait été chargé par l'Académie des sciences de Berlin de relever toutes les inscriptions de Delphes pour la nouvelle édition du CIG. C'est une partie des résultats de ces campagnes, des deux premières surtout, qu'il fait connaître dans son Mémoire, après les avoir communiqués à la Société Archéologique de Berlin *(Sitzungsberichte,* 1887, séance de juillet).

Nous devons à P. ce que nous appellerons l'*état actuel* de Delphes. Comme il ne s'est pas contenté de fixer avec le plus de précision et d'exactitude possible les résultats acquis par ses prédécesseurs, comme il a fait lui-même des recherches et des découvertes qui viennent s'ajouter aux autres, son livre devient le guide obligé de ceux qui entreprendront un jour les fouilles de Delphes.

Tel a été en effet l'objet et le résultat de toutes les recherches engagées jusqu'à ce jour sur le sol de Delphes : préparer ces fouilles définitives et complètes dont il est depuis si longtemps question, en assurant aux savants qui les dirigeront autant de points de repère que possible.

Ces points de repère sont nombreux aujourd'hui. Pour ne parler que des grandes lignes du téménos d'Apollon, ce sont les fondations mêmes du temple (partie Sud), c'est le mur pélasgique avec la Voie Sacrée qui en longe une partie, c'est enfin le mur Sud du péribole, désigné depuis longtemps dans le pays sous le nom d'*Helleniko.* Les recherches de P. dans la partie S. E. et N. E. de ce dernier mur ont fixé un point très important de la topographie delphienne : l'entrée principale de l'enceinte sacrée, du côté E., est désormais connue. A 12 mètres de l'angle N. E. de l'Helleniko, P. a découvert un escalier de trois marches et une base avec une dédicace métrique : cet escalier est celui que Pausanias a franchi lorsque venant de la fontaine Castalie, il est entré dans le téménos d'Apollon ; cette inscription, il l'a vue, lue, et dans son livre il la mentionne et la paraphrase (Pausanias, X, 9, 3)[1]. Elle nous donne la clef de la description de Pausanias.

Au N. du temple les points de repère ne manquent pas non plus, mais ils sont moins nets : c'est en effet de ce côté surtout, au N. et au

---

1. Pour l'inscription, voy. *Beitræge,* p. 54-55 et pl. XIV, n° 39. P. annonce une étude détaillée de l'inscription dans le prochain volume (XIV) des *Mittheil. Athen. Abth.* : elle vient de paraître dans le premier fascicule.

N. O. que s'étend le village de Kastri, recouvrant en partie le théâtre, en entier la Lesché. Pour la fontaine Cassotis elle-même, il faudrait pouvoir en suivre les eaux jusqu'à leur source.

La ville antique — nous le savons par le chapitre de Pausanias cité plus haut — s'étendait au S. du téménos. Pausanias vient de Castalie, traverse un faubourg et montant vers l'entrée découverte par P., voit la ville se développer devant lui, sur la gauche. A ses deux extrémités E. et O. s'étendaient deux nécropoles, dont la seconde, la plus ancienne des deux, était traversée par la route qui venait de la Locride. Or, on a récemment découvert une partie de cette route, en creusant la voie carrossable qui joint Chryso à Arachova par Kastri. La route antique et la chaussée moderne étaient à peu près au même niveau. Voilà donc un nouveau point de repère très précieux. Si l'on ajoute que l'on connaît également l'entrée principale du téménos, du côté O., on voit combien s'est enrichie la topographie de Delphes, depuis ces vingt dernières années. Les limites du téménos, les routes qui y donnent accès, les entrées sont maintenant mieux connues. Je laisse en effet de côté le chapitre que P. a consacré au temple même, à ses fondations : c'est certainement le moins utile de l'ouvrage et cela se comprend aisément. L'emplacement du temple étant bien connu, il faut attendre patiemment les fouilles pour en savoir exactement la disposition.

Au Mémoire sont jointes des cartes et planches, dont quelques-unes sont extrêmement utiles. — I. Plan de Kastri (avec l'indication de toutes les constructions du village soigneusement numérotées : P. en compte 325) [1]. — II. Carte de la moitié S. du hiéron. — III. Mur Polygonal (avec l'indication de toutes les inscriptions également numérotées). — La pl. IV contient la vue de l'angle occidental du mur polygonal, la vue du côté E. du même mur, la paroi S. du mur de théâtre. — Parmi les autres planches, les plus intéressantes sont la pl. VII (fragments architectoniques du temple), la planche VIII (colonne des Naxiens). — Dans la planche IX, noter l'angle S. E. de l'Helleniko. Les autres vues photographiques sont ou mal venues, ou peu instructives. Le bas-relief publié sous le nom d'« Hamaxa » (pl. XII, 32), existe dans la collection des photographies de Paul des Granges (Berlin, chez E. Quaas. *Sculpturen*, n° 285) et a été reproduit dans la nouvelle édition de l'*Histoire des Grecs* de V. Duruy (II, p. 513). Signalons enfin une tête en marbre pentélique, portrait de l'époque romaine, découverte le 5 nov. 1887 (pl. XIII).

Ces cartes et planches sont précédées d'explications réunies en appendices. Le premier est consacré à la carte de Delphes et au mur polygonal dont P. a fait une étude spéciale, très détaillée et très complète.

Si rapide qu'il soit, ce compte-rendu suffira, je l'espère, à donner une idée de l'importance du travail de P. et aussi de l'intérêt que présente-

1. Je dis : constructions et non : maisons. La dernière statistique officielle publiée en 1881 (recensement de 1879) donne 891 hab. à Delphes, c'est-à-dire Kastri.

raient les fouilles de Delphes. Pourquoi donc faut-il que, revenant à des habitudes que nous croyions passées de mode, P. se soit montré si injuste envers ses devanciers? Il est de ceux qui croient se faire valoir en dépréciant tout d'abord les travaux de leurs prédécesseurs, et comme ceux-ci sont des Français, Wescher, Foucart et moi, quelle bonne fortune pour un savant allemand qui débute, que de marcher contre eux et de les abattre en quelques pages! Quelle belle recommandation qu'une pareille entrée en matière! Toute l'introduction est consacrée à cette lutte, et rien ne résiste à P. : chemin faisant, il attaque les fouilles de Myrina, du Ptoïon et surtout celles de Délos, toutes entreprises par des Français, par notre École d'Athènes. C'est une véritable campagne de France! Avec un pareil tempérament, attendez-vous à toutes les impertinences [1] : voyez-vous P. donnant des leçons d'épigraphie à Foucart ou à Homolle! Mais nous nous soucions peu des procédés de P. que nous voyons blâmés par ses compatriotes [2] : ce que nous sommes en droit d'attendre de lui, c'est plus de justice et de bonne foi. Dans un rare accès de franchise (p. 11-12), il reconnaît toutes les difficultés que présenteront les fouilles à Delphes, même quand on sera maître du terrain, quand on aura exproprié le village de Kastri. Combien plus difficiles encore ont été les recherches que nous avons dirigées en avant du mur pélasgique, avec les faibles ressources et les moyens insuffisants dont nous disposions! P. le sait bien : il sait combien de fois nous avons été arrêtés par le mauvais vouloir de certain Kastriote qu'il n'a pas connu, combien de fois nous avons dû interrompre le travail pour aller à Salona, à Athènes même. Il vient, lui, le dernier, et moissonne ce que d'autres ont semé : ne pouvait-il le dire? Mais non, il s'attarde à relever des inexactitudes dans nos copies (il s'agit de plusieurs centaines d'actes d'affranchissement!), et dans nos mesures [3]. Sont-ce là des griefs sérieux, s'adressant à un maître comme Foucart, et n'ai-je pas moi-même publié assez de textes pour mériter d'être mieux traité? Il me reproche tout particulièrement de différer la publication définitive des inscriptions que j'ai découvertes sur le mur pélasgique : il a raison et, sans lui expliquer les motifs de ce retard, je pourrai plus facilement qu'il ne le pense lui donner satisfaction. La conclusion de ce réquisitoire se laisse aisément deviner : puisque pas plus à Delphes qu'à Délos, au Ptoïon, à Myrina, les Français n'ont dirigé les fouilles d'une manière qui me satisfasse, qu'on ne leur donne pas les fouilles de Delphes! Comme l'âne de la fable, Pomtow laisse échapper un bout de l'oreille.

Quels que soient les savants qui auront un jour l'honneur et la joie de diriger ces fouilles, à quelque nation qu'ils appartiennent, ils seront

1. Presque à des grossièretés : voyez l'insinuation de la note 2, p. 45.

2. Voyez le compte-rendu de R. Weil dans la *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1889, nº 26, p. 821.

3. P. veut bien reconnaître lui-même qu'il se trompe et accepter les corrections de Lolling et de Kirchhoff. *Beitræge*, p. 121.

les obligés des Français qui les ont précédés : à Delphes, comme jadis à Olympie, la France aura bien mérité de la science.

B. HAUSSOULLIER.

---

422. — Johannes TOEPFFER. **Attische Genealogie.** Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1889. vi-338 p. in-8.

Le long et consciencieux travail de M. Toepffer comprend deux parties d'étendue très inégale. Dans la première (p. 1-23), il cherche à préciser la signification religieuse et politique des γένη athéniens, les transformations qu'ils ont subies par suite des réformes de Clisthène, leurs rapports avec les phratries et les dèmes, enfin leur organisation intérieure. Dans la seconde (p. 24-314), il étudie successivement toutes les familles d'Athènes, en commençant par la *noblesse sacerdotale* d'Éleusis (Εὐμολπίδαι, Κήρυκες, Φιλλεῖδαι, etc.), pour continuer par la *noblesse urbaine* (Ἐτεοβουτάδαι, Βουζύγαι, Ἡσυχίδαι) et par celle des campagnes de l'Attique (Λυκομίδαι, Ἀλκμεωνίδαι, etc.). Les trouvailles incessantes de l'épigraphie, au cours de ces vingt dernières années, ont tellement augmenté les matériaux dont dispose l'historien des γένη que les recherches anciennes sur le même sujet peuvent être presque considérées comme négligeables. M. T. connaît également bien les inscriptions et les textes; si l'on peut n'être pas toujours d'accord avec lui sur les interprétations qu'il en propose, si l'on peut regretter que son exposition manque souvent de clarté et s'embarrasse de développements inutiles (par exemple dans le chapitre sur les Εὐνεῖδαι, dont une bonne partie devrait être reléguée en appendice) — on doit reconnaître que son livre est un riche magasin de faits et d'idées, où des générations d'archéologues puiseront avec profit. La série des monographies de *gentes* à laquelle s'appliquent ces observations ne se prête naturellement point à une analyse. Montrons seulement par un exemple l'heureuse perspicacité dont M. T. a donné la preuve. Un des γένη éleusiniens portait le nom d'Εὐδάνεμοι, qu'Otfried Müller dérivait d'εὖ δαινύναι, en admettant que ces membres avaient exercé des fonctions culinaires dans l'apprêt de certains banquets religieux. M. T. a reconnu que cette étymologie est inadmissible et a expliqué le mot par εὕδειν et ἄνεμοι ; une glose d'Hésychius, restée jusqu'alors inaperçue (Ἀνεμοκοῖται · οἱ ἀνέμους κοιμίζοντες · γένος δὲ τοιοῦτόν φασιν ὑπάρχειν ἐν Κορίνθῳ) lui a fourni la clef de l'énigme. Comme les Ἀνεμοκοῖται corinthiens, les Εὐδάνεμοι éleusiniens *endorment* les souffles de l'orage et leur nom, ainsi interprété avec certitude, révèle une vieille conception mythologique qui n'est pas sans analogie avec celle d'Hermès.

Entre tant de choses intéressantes, nous signalerons encore les chapitres relatifs aux Ἡσυχίδαι (p. 170), ainsi nommés d'un vieux démon attique, Ἥσυχος, qui formait une triade avec les Σεμναί, et la dissertation sur les Γεφυραῖοι (p. 293), dont M. T. essaye d'établir l'origine tana-

gréenne. Si Hérodote (V, 57) en a fait des Phéniciens, c'est que Phoinix, roi des Dolopes, est originaire d'Eléon près de Tanagra, qui était aussi la patrie des Géphyréens avant leur émigration vers l'Attique. Cette combinaison est fort ingénieuse; elle a pour elle le caractère parfaitement hellénique et nullement oriental du culte de la Déméter Achaia, que les Géphyréens introduisirent en Attique.

Dans le chapitre consacré aux γένη en général, M. T. s'est rencontré souvent avec M. Fustel de Coulanges; il est singulier qu'il ne cite point et ne paraisse pas connaître la *Cité antique*, que l'absence d'encombrement érudit, qui est une des beautés de ce bon livre, fait trop souvent négliger en Allemagne. Les γένη sont constitués non par la communauté du sang, mais par celle du culte familial, d'où l'on concluait avec plus ou moins de vraisemblance à une descendance commune. Ce sont essentiellement des corporations religieuses, tout à fait distinctes des familles d'origine plus récente dénommées d'après un ancêtre historique, comme les Πεισιστρατίδαι, qui sont, à proprement parler, plutôt des οἶκοι que des γένη. Tous les γένη athéniens possèdent le culte d'Apollon Patroios et de Zeus Herkeios; on demandait aux archontes désignés εἴ ἔστιν αὐτοῖς Ἀπόλλων Πατρῷος καὶ Ζεὺς Ἑρκεῖος. Cette formule date d'une époque où l'archontat ne se recrutait que dans la noblesse; elle subsista lorsqu'il devint accessible à tous les citoyens. Ainsi les divinités des vieilles familles nobles pénétrèrent avec le temps dans les foyers des non-Eupatrides. Cette modification se rattache aux réformes de Clisthène; il plaça le culte d'Apollon Patroios et de Zeus Herkeios au-dessus de celui de toutes les autres divinités des phratries et étendit ce culte à toutes les phratries sans distinction, aux anciennes comme aux nouvelles qu'il créa. L'opinion commune veut que Clisthène ait fait entrer dans les phratries, outre les Eupatrides (ὁμογάλακτες), des non-Eupatrides (ὀργεῶνες), qu'il aurait associés aux cultes de la phratrie. M. T. montre, à la suite de M. Schaefer, que les ὀργεῶνες, comme les ὁμογάλακτες, font partie des anciens γένη. Les membres de ces γένη sont dits ὀργεῶνες par rapport à la communauté du culte domestique (κοινωνία συγγενικῶν ὀργίων) et ὁμογάλακτες par allusion à leur descendance commune, vraie ou supposée. Ainsi les ὀργεῶνες ne sont pas une création de Clisthène, mais remontent à la plus ancienne période de l'histoire attique.

L'organisation intérieure des γένη nous est surtout connue par les inscriptions. A la tête de chaque γένος est un archonte de la *gens*, ἄρχων τοῦ γένους, probablement annuel; M. Dittenberger a pensé qu'il était élu parmi les γεννηταί, mais M. Toepffer allègue de bonnes raisons pour faire croire qu'il était désigné par le sort. Il conteste également, contre M. Gilbert, que deux γένη aient pu avoir un archonte commun. Dans l'inscription C. I. A. II, 605, qui mentionne un ἄρχ]οντα τῶν γενῶν, il suppose que le lapicide a fait erreur et qu'il faut lire τοὺς ἄρχ]οντα(ς). La correction peut sembler hardie, mais il est à remarquer que dans la

même inscription (l. 13) le lapicide a encore omis un Σ là où la nécessité de cette lettre est évidente. Parmi les autres dignitaires du γένος, on connaît seulement l'ἱερεύς et le ταμίας ; l'ἱερεύς ne s'occupe que du culte gentilice, non du culte officiel dont le soin était héréditaire dans plusieurs γένη. Comme toutes les autres corporations, les γένη avaient chacun un lieu de réunion propre ; tel est le Κηρύκων οἶκος mentionné dans une inscription attique (C. I. A. II, 834 a).

Depuis la publication du livre de M. T., une inscription copiée à Kephisia par M. Buck nous a fait connaître un nouveau γένος, celui des Ἐλασίδαι (*Classical Review*, 1889, p. 188.)

Salomon Reinach.

---

423. — **Neue Beitraege zur Kritik und Erklaerung des Catull**, vom ordent. Lehrer Fr. Hermes (im Progr. d. k. Friedrichs. Gymnasiums zu Frankfurt an der Oder. Ostern, 1889). Trowitzsch u. Sohn, 16 p. in-4.

M. Fr. Hermès ne paraît pas s'être beaucoup assagi depuis l'année dernière[1] ; dans ces *Neue Beitraege*, il continue à soutenir que *Lesbius* dans la pièce 79 signifie tout simplement l'*amant de Lesbie* et identifie ce Lesbius avec Gellius, uniquement parce que les pièces 78[b] et 80 sont dirigées contre Gellius (bien que dans le fragment 78[b] Gellius ne soit pas nommé). Il a raison de maintenir la séparation de 68 en deux pièces. Il apporte une vingtaine de conjectures nouvelles qu'il serait superflu de discuter de trop près, puisqu'il ne prétend pas (p. 10) restituer le texte même du poète, mais condenser sous une forme concise l'interprétation de passages corrompus. Cette interprétation n'est pas toujours acceptable. D'après sa correction du poème 2 il s'agirait non pas de Lesbie trompant avec le moineau familier les ennuis de l'attente, mais de Catulle lui-même qui jouerait avec lui pour se distraire (comment se trouvait-il entre ses mains ?) — P. 8, il lit dans le poème 16, v. 17 sq. : *Nam, si luxerit, ad librariorum Curram scrinia, Caesios, Aquinos Sufferam, omnia colligam venena*, *sufferam* p. *Suffenum*, sous prétexte que Suffenus n'avait rien publié. Qu'en sait-il ? — P. 9, à propos du poème 44 il pense que Sestius avait fait lire à table à ses convives son dernier ouvrage. Le texte semble indiquer que Catulle l'a lu d'avance pour faire sa cour et obtenir une invitation. — Je ne vois aucune nécessité de séparer (p. 8) le poème 29 en deux poèmes 29[a] = v. 1-10 et 29[b] = v. 11-24, (p. 13) le poème 115 en deux poèmes 115[a] = v. 1-2 (où est la pointe et comment faire de ce distique une épigramme ?) et 115[b] = v. 3-8. — P. 13, pièce 115, v. 7, la correction *tamen ipsest maximu', tutor* n'a pas de sens et la suppression de l's n'est pas autorisée dans Catulle (le *tu olabi' supplicium* de 116, 8 paraît être une citation). Il y a cependant

---

1. Cf. Rev. critique 1888, nº 51, p. 490. Il renonce pourtant, p. 1, à sa correction du v. 4 de la pièce 79.

Si tria qua joca, si seria repprerit.

quelques conjectures qui mériteraient d'être discutées : ainsi dans le *Carmen Parcarum* du poème 64, la transposition qui consiste à lire str. i. v. 362, 66, 67, 68, str. k 369, 70, 63, 64 établit entre les strophes une correspondance régulière (à condition toutefois de réunir 2 strophes par le relatif *quæ ;* les autres sont plus indépendantes l'une de l'autre). En somme, le prochain éditeur de Catulle retirera peu de fruit de ce travail.

A. CARTAULT.

---

424. — **Neuer vollstændiger Index zu Diez' Etymologischem Wœrterbuch der romanischen Sprachen,** mit Berücksichtigung von Schelers Anhang zur fünften Auflage, von J. U. JARNIK. Heilbronn, Henninger. Un vol. in-8, 382 pp.

C'est l'excellent ouvrage publié il y a dix ans par le même auteur, d'après la troisième édition du Dictionnaire étymologique de Diez; mais il a été refondu et considérablement augmenté. M. Jarnik a ajouté à l'ouvrage primitif une deuxième partie, qu'il intitule « non-romane », contenant les listes des mots de chacune des langues étrangères auxquelles les langues romanes ont fait des emprunts ou auxquelles ces dernières ont fourni des mots. Dans la partie primitive, intitulée « partie romane, » on a ajouté tous les mots romans que Diez donne comme type étymologique ou qu'il mentionne pour une raison quelconque.

BR.

---

425. — **Marlowe's Werke,** historisch-kritische Ausgabe II. **Doctor Faustus** hrsg., von Herm. BREYMANN. Engl. Sprach-und Literaturdenkm. des XVI, XVII et XVIII Jahrhunderts, hrsg. von Vollmœller. Heilbronn, Heilbronn, Henninger. In-8, LV et 198 p. 4 mark.

Voici enfin une édition du *Faust* de Marlowe qui n'est pas modernisée, comme disent les Allemands. Elle a coûté à son éditeur beaucoup de soin patient et pénible, mais elle rendra de grands services. M. Hermann Breymann a eu l'heureuse idée de publier les deux quartos de 1604 et de 1616 intégralement et avec une fidélité absolue, l'un d'après l'unique exemplaire de la Bodleienne, l'autre d'après l'unique exemplaire du British Museum. Il reproduit les deux textes parallèlement, celui de 1604 aux pages de chiffre pair, celui de 1616 aux pages de chiffre impair. Lorsque les deux éditions ne correspondent pas, la page reste blanche. Les fautes évidentes du texte sont corrigées, mais on trouve au bas de la page, avec les variantes des autres éditions, la lecture originale. L'introduction, très détaillée, est purement bibliographique. On doit savoir d'autant plus de gré à M. Breymann que son métier (p. LIII) lui laisse évidemment peu de loisirs, et nous lui souhaitons d'avoir, selon son expression — qui est aussi française qu'anglaise — les coudées plus franches.

C.

426. — **La Cour de France et la Société** au XVIe siècle, par Francis DECRUE DE STOUTZ. Paris, Firmin-Didot, 1888, 1 vol. in-12 de VI-222 pages.

C'est un très intéressant petit volume que celui-ci. Dans six chapitres, encadrés entre un avant-propos et une conclusion, et qui étudient successivement la sociabilité, le gouvernement, les classes de la société, la France militaire, les Passe-temps de la société, la Femme, M. Decrue nous donne le résumé de ce que ses travaux antérieurs lui ont appris sur la vie au XVIe siècle. L'auteur a écarté de parti pris tout appareil critique. Il a voulu, dit-il dans sa préface, laisser ainsi à son opuscule « une forme sinon mondaine, du moins populaire ». Mais, sous ces apparences, se cachent des dessous très étudiés, une connaissance vraiment approfondie du XVIe siècle, que relèvent parfois de charmantes anecdotes. Le récit du Conseil où se décide la campagne de Cérisoles (p. 49) se retrouve un peu partout, mais l'histoire du petit duc d'Angoulême souhaitant la bienvenue à l'ambassadeur d'Angleterre est moins connue et méritait de l'être. On peut différer d'avis sur quelques points avec M. D.; on peut trouver qu'il est parfois trop indulgent pour le François Ier des dernières années, persécuteur des réformés; parfois trop sévère pour l'originalité, la verdeur et la franchise d'expression du XVIe siècle (v. p. 29); on peut penser que la pitié du roi et des grands pour « le paouvre peuple » s'arrêtait dès qu'il s'agissait de leurs plaisirs et en particulier de la chasse, comme aussi que leur bonne volonté était faible à l'endroit des institutions municipales qui sont dès lors en décadence (p. 67); on peut de même reprocher à M. Decrue d'avoir négligé, parmi les musiciens, l'italien Baltazzarini, qui prit à la cour le nom de Balthazar de Beaujoyeux et composa la musique exécutée aux noces de Joyeuse; on peut d'une façon générale regretter que son œuvre ne reproduise pas toujours suffisamment l'éclat et la couleur de la société brillante et passionnée qu'elle décrit, mais en somme tous ceux qui liront ce livre se feront de la vie du XVIe siècle, une idée juste, sérieusement acquise et sérieusement exprimée. Ils y trouveront à la fois plaisir et profit.

Louis FARGES.

---

427. — **Zaïre**, Tragédie de Voltaire. Edition critique préparée sous la direction de M. FONTAINE, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Lyon, par MM. LÉGER, PRÉFAJON, COUYBA, étudiants de la Faculté. Paris, ap. Ern. Leroux. In-8. 7 fr. 50.

Il paraît que *Zaïre* est inscrite au programme de l'agrégation des lettres. Pourquoi? Je n'en sais rien, à moins qu'on n'ait voulu, en choisissant cette pièce, montrer aux jeunes étudiants de quelle hauteur était tombée la tragédie après Corneille et Racine. J'ai lu quelques pièces de de Belloy, de Luce de Lancival, de Crébillon, de La Harpe : qu'on ne vienne point me soutenir que Voltaire leur soit de beaucoup

supérieur par le style et par l'invention. Des coups de théâtre inattendus, des méprises et des reconnaissances, des combinaisons qui sentent le vulgaire mélodrame, ne suppléent guère au développement des passions et des caractères. Il n'y a rien de tout cela dans l'*Othello* de Shakspeare, mais une admirable peinture des progrès de la jalousie, de cette passion, comme dit Larochefoucauld, qui « se nourrit dans les doutes et devient fureur ». L'Orosmane de Voltaire est un musulman comme on en voit peu : c'est d'abord un gentilhomme galant, généreux, chevaleresque, qui semble être né non loin des bords de la Seine, un fils de famille déjà touché des idées philosophiques du XVIII[e] siècle. Il est de ceux qui se seraient enrôlés plus tard à la suite des La Fayette pour affranchir un peuple asservi, car il sait « que la mollesse est douce et que sa suite est cruelle ». Aussi lorsque sur un simple soupçon, il poignarde sa maîtresse et se tue lui-même après sur son cadavre, le spectateur n'est point du tout préparé à cet événement tragique, ou plutôt à cette métamorphose du personnage en « tigre jaloux ». Mais que dire du style de la pièce? Epithètes banales et sans cesse répétées, termes impropres, périphrases ridicules, métaphores incohérentes, chevilles, négligences de toute espèce, voilà ce qu'on y rencontre à chaque page, pour peu qu'on la lise avec quelque attention. Il est dit dans l'*Introduction* mise en tête de cette tragédie que la langue poétique de Voltaire est « incolore, pauvre, fausse, monotone », ce qui est tout à fait juste, mais n'y a-t-il pas quelque naïveté après cela à ajouter que « sans elle *Zaïre* serait un admirable drame? ». Disons simplement que cette pièce étant mal écrite, très mal écrite, il est étonnant qu'on en parle encore, et cela lorsque les dernières tragédies de Corneille, qui valent bien mieux, sont à peu près oubliées. Certaines épithètes qui n'ont rien de signifiant y reviennent avec une persistance obstinée : « terreur affreuse, couple affreux, la mort la plus affreuse, amertume affreuse (bis), ressouvenir affreux, sort affreux, refus affreux, affreuse prison, cachot affreux, moment affreux (bis), lumière affreuse ». Les substantifs *bonheur*, *malheur*, et les adjectifs *heureux, malheureux*, sont prodigués à tout bout de champ, ainsi que les mots *horreur*, *horrible, odieux, auguste*. Voltaire fait de ce dernier un emploi absolument comique : « une auguste main, des augustes lieux (bis), une auguste foi, une auguste famille, un auguste sang, un auguste choix ». Si l'on retranchait de cette pièce toutes les épithètes oiseuses ou niaises, de pur remplissage, qui ne sont là que pour combler les hémistiches ou « pour attraper la rime », comme disait Fénelon, je doute qu'il restât quelques centaines de vers debout. Un grand nombre ne marchent qu'appuyés sur deux adjectifs comme sur deux béquilles :

De vos fers *glorieux* les *vénérables* marques.
Du *malheureux* éclat d'un amour *passager*.
Sous le *brillant* éclat d'un travail *précieux*.
Du reste *infortuné* de cet *auguste* sang, etc., etc.

Quelques-uns en ont jusqu'à trois, comme ceux-ci :

Digne et *charmant* objet de ma *constante* foi.
Ce *triste* et *dernier* fruit d'un *malheureux* amour.

Les annotateurs auraient mieux fait de signaler ces platitudes que de nous renvoyer cinq ou six fois d'une remarque à l'autre pour un emploi très ordinaire du relatif *dont*. Sans doute bon nombre de ces notes sont justes, mais il y en a aussi beaucoup qui sont inutiles et par trop *juvéniles*. Quant à l'*Introduction*, elle est largement développée et presque de tout point excellente : on y reconnaît d'un bout à l'autre l'esprit et peut-être aussi la main d'un maître judicieux.

A. DELBOULLE.

---

428. — **Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon I**, 1809-1814, publiés par Auguste BOPPE. (Extrait de l'Otatchbina, livres XIX et XX). Belgrade, imprimerie d'Etat, 1888. In-8, 124 p.

M. Boppe, dont on connaît l'attachante étude sur Mériage [1], reproduit dans cette publication une série de pièces intéressantes tirées des archives du ministère des affaires étrangères [2]. En 1809 le vice-consul de Bukarest, Ledoulx, écrivit à Champagny, duc de Cadore, que Czerni Georges, chef des Serviens, envoyait au nom du Sénat et du peuple servien, un député chargé d'une lettre pour Napoléon. Ce député, Rado Wucsinics, partit, accompagné d'un jeune de langue, Tancoigne, qui se rendait à Paris par congé. La lettre à Napoléon portait que « le peuple servien, conjointement avec son chef Kara Georges Petrovics, avait décidé de confier sa destinée à la puissante protection du grand Napoléon » que « toutes ses fortereses étaient prêtes à recevoir des garnisons françaises » et que « les ennemis de la grande nation seraient les ennemis des Serviens. » Rado Wucsinics remit cette lettre au duc de Cadore à Vienne, au moment où la paix venait d'être conclue avec l'Autriche ; il y vit le baron Mériage, le Français de cette époque qui connaissait le mieux la péninsule des Balkans, puis revint à Belgrade. Mais en 1810 il rentrait en relations avec Mériage et demandait de nouveau la protection de Napoléon ; « la nation servienne supplie Sa Majesté Imp. et Roy. d'être la médiatrice de la paix auprès de la Porte Ottomane », ou « de lui accorder à temps un secours de 2,000 quintaux de poudre, de 4,000 quintaux de plomb, de 20 pièces de campagne et de 10,000 fusils avec leurs baïonnettes ». Rado Wucsinics vint même à Paris. Il adressa au duc de Cadore une longue note en dix-huit points (p. 56-60) ; il lui présenta un *Mémoire sur la Servie*

---

1. *La mission de l'adjudant-commandant Mériage à Widin*, 1806-1809 (Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, 15 avril 1886).

2. Volume « Turquie 1789-1828, Provinces slaves. I », mais M. Boppe a trouvé d'autres pièces dans les cartons consulaires de Bukarest et dans les fonds Autriche et Provinces Illyriennes. Quelques documents copiés aux Archives nationales lui ont été communiqués par M. Ivan Pavlovitch.

depuis sa décadence jusqu'à l'époque présente (p. 63-87); il s'entretint avec lui; il lui écrivit lettre sur lettre. Mais le temps s'écoulait, la bourse de Rado Wucsinics s'épuisait: s'il était Servien, comme il dit, et savait se contenter de peu, il avait des besoins personnels; il demanda des avances à plusieurs reprises et les obtint. Il n'avait pas quitté Paris au mois de janvier 1814; il est vrai qu'il avait en vain demandé la permission de partir pour Laybach et que l'Empereur lui avait ordonné de rester. Voilà ce que contient, en brève analyse, le nouveau travail de M. B.; ce n'est qu'un article paru dans une revue serbe, l'*Otatchbina*, mais il renferme des documents curieux, notamment des lettres de Mériage qui séjourna jusqu'en 1811 à Laybach et de Czerni Georges, et on saura gré à M. Boppe — quoiqu'il n'ait pas donné une introduction à son recueil de textes — de nous faire connaître cet épisode, ignoré jusqu'ici, de l'histoire du premier Empire.

A. Chuquet.

---

429. — **Les secrets des Bonaparte,** par Charles Nauroy. Paris, Bouillon, 1889. In-8, 370 p. 3 fr. 50.

On sait que M. Nauroy étudie avec une sorte de passion les dessous des familles princières. Il réunit en ce volume — et il aurait pu le dire dans une préface qui fait défaut — les articles de son *Curieux* sur l'histoire secrète de la famille Bonaparte. Il y a là nombre de détails sur les liaisons de Napoléon III, de Morny, de la reine Hortense, du roi Jérôme, voire du prince Napoléon et de la princesse Mathilde. M. N. se sert souvent des *Mémoires* de Viel-Castel, « annaliste peu scrupuleux et très véracе » (p. 297), mais il a fait lui-même de longues et patientes recherches dans les archives et à travers les documents imprimés. Nous signalerons surtout à nos lecteurs, parmi les articles solides et utiles à l'histoire, la correspondance d'un agent de police sur les débuts du second empire (p. 60-134) et les documents concernant la mort de Pichegru (p. 317-350; M. Nauroy n'est pas loin d'admettre l'assassinat).

A. C.

---

430. — Le colonel H. Frey. **Campagne dans le Haut-Sénégal et dans le Niger** (1885-1886), ouvrage accompagné de trois cartes. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1888, 1 vol. in-8. 7 fr. 50.

Ce volume contient un récit très attachant des deux expéditions que l'auteur a successivement dirigées, la première contre Samory, roi d'un des Etats situés sur la rive droite du Haut-Niger, la seconde contre Mahmadou Lamine, un de ces aventuriers musulmans qui savent exploiter à leur profit le mécontentement ou même la simple turbulence des populations qui les entourent, qu'elles soient noires ou blanches. Les faits qui ont motivé ces deux prises d'armes sont exposés avec beaucoup de netteté, et l'on ne saurait signaler avec plus de justesse les diffi-

cultés de toute sorte qu'ont à surmonter les commandants européens, avant de pouvoir mettre en ligne les troupes qui doivent combattre sous leurs ordres dans ces contrées lointaines. Mais, si le colonel Frey a fait ressortir avec raison les dangers que ses troupes ont eu à affronter et les privations auxquelles elles ont été exposées, il semble par trop pessimiste sur l'avenir des pays qu'il a parcourus. Il ne voit dans le Soudan qu'une horrible solitude tour à tour brûlée par le soleil ou inondée par des pluies diluviennes, incapable de pourvoir à la subsistance d'une population quelque peu dense et à jamais inhabitable pour des Européens. Aussi, sans méconnaître absolument l'utilité de la campagne qu'il a dirigée, estime-t-il que les résultats obtenus sont loin d'être en rapport avec les sacrifices d'hommes et d'argent que la France s'impose. Cette impression s'explique très bien par les conditions particulièrement défavorables dans lesquelles voyage un corps d'armée en pays ennemi, alors qu'il a à lutter à la fois contre les hommes et contre la nature, mais il est pour le moins vraisemblable que, dans des circonstances différentes, les appréciations de l'honorable colonel auraient pris un tour moins sombre. Avec de l'eau et du soleil, aucun sol n'est infécond, et lorsque ces populations noires protégées par nos armes pourront, sans crainte d'être constamment pillées, se livrer aux travaux de l'agriculture, il est certain que les plantes et les arbres, en couvrant le pays, lui donneront un tout autre aspect et lui assureront une salubrité telle que les Européens eux-mêmes pourront sans doute y résider. En admettant même que nous ne réussissions jamais à fixer une population blanche dans ces contrées, il est une autre raison qui nous oblige à nous montrer dans ces parages. L'islamisme conquiert avec une rapidité extrême l'intérieur du continent africain; il se crée là une puissance formidable qui, dans un avenir assez prochain, est susceptible de menacer les possessions européennes du littoral de l'Afrique. De nouveaux Almoravides peuvent surgir du Soudan et envahir en masses innombrables nos possessions du Sénégal et plus tard celles de l'Algérie; si éloigné que soit ce péril, il est nécessaire de le prévoir, et c'est pour cela que, malgré les dangers auxquels sont exposés nos héroïques soldats qui vont mourir sans gloire loin de leur patrie, il faut à tout prix que la France fasse flotter son drapeau sur les rives du Niger.

O. Houdas.

CHRONIQUE

FRANCE.— M. J. Parmentier, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, vient de publier un *Dialogue sur l'éducation anglaise en France entre Francisque Bouillier Paschal Grousset et Pierre de Coubertin* (Leroux, in-8°, 20 p.). Au lieu d'écrire un compte-rendu, il expose sous forme de dialogue les idées de ces trois écrivains, et, pour rendre fidèlement leur pensée, leur « met à la bouche, autant que possible, des expressions et des phrases prises dans leurs ouvrages mêmes ».

ALLEMAGNE. — La collection des *Quellen und Forschungen* (Trübner, à Strasbourg), s'est augmentée récemment de plusieurs fascicules : LX. SERVAES, *Die Poetik Gottscheds und der Schweizer;* LXI. KŒNIG, *Der Vers in Shakesperes Dramen;* LXII. TEN BRINK, *Beovulf Untersuchungen;* LXIII. BÜLBRING, *Geschichte der Ablaute der starken Zeitwœrter innerhalb des Südenglischen;* LXIV. POGATSCHER, *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im Altenglischen;* LXV. *Neue Fragmente des Gedichts van den vos Reinaerde und das Bruchstück van bere Wisselauwe*, p. p. E. MARTIN ; LXVI. HAUFFEN, *Caspar Scheidt, der Lehrer Fischarts, Studien zur Geschichte der grobianischen Litteratur in Deutschland.*

— La maison Teubner, de Leipzig, annonce parmi ses publications prochaines une édition de l'*Odyssée*, d'Arthur LUDWICH ; une étude mythologique de W. ROSCHER, *Ueber Selene und Verwandtes;* le deuxième volume de l'*Ausführliches Lexikon der griech. u. rœm. Mythologie;* et, en dix fascicules, un *Florilegium graecum in usum primi gymnasiorum ordinis, collectum a philologis Afranis.*

— M. A. WELZHOFER, avait publié en 1886 le premier volume d'une Histoire de l'antiquité, « *Der alte Orient bis zum Untergang des assyrischen Reiches* ». A ce volume sur l'Orient succède un second volume, consacré à la Grèce : *Geschichte des griechischen Volkes bis zur Zeit Solons* ». (Gotha, Perthes. In-8°, v et 256 p. 4 mark). Nous en rendrons compte prochainement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 août 1889.

Par un décret en date du 25 juillet 1889, l'Académie est autorisée à accepter le legs que lui a fait M. Joseph Saintour, pour la fondation d'un prix annuel qui portera son nom.

M. Lecocq, professeur de dessin dans les écoles de la ville de Paris, adresse au président de l'Académie un pli cacheté qui sera conservé au secrétariat de l'Institut.

M. Viollet communique un fragment intitulé : *le Premier Roi par la grâce de Dieu.*

La formule *Dei gratia* ou *Dei mediante misericordia*, jointe au titre du roi, fut mise en usage pour la première fois sous le règne de Charlemagne. En l'adoptant, ce prince n'a certainement pas eu l'intention de rendre hommage au principe du droit divin, tel que l'entendent les modernes, c'est-à-dire au principe héréditaire. Tout au contraire, aux yeux des hommes de ce temps, le droit divin s'opposait à l'hérédité. « Aucun roi, dit un concile de Paris de 829, ne doit dire qu'il tient son royaume de ses ancêtres, mais il doit croire humblement qu'il le tient en vérité de Dieu. » Le roi élu était, pensait-on, redevable de son élection à Dieu, et ce choix divin était ce qui faisait la légitimité du pouvoir. Aussi voit-on Louis le Bègue, au IXe siècle, s'intituler (à peu près comme fit, mille ans plus tard, Napoléon III) : *Misericordia domini Dei nostri et electione populi rex constitutus.*

Cette formule aurait pu servir à justifier un régime absolu et despotique ; en fait, dit M. Viollet, les Carolingiens n'en firent pas cet usage. Leur gouvernement fut une monarchie tempérée par l'influence d'une puissante aristocratie, une sorte de monarchie constitutionnelle.

M. Bréal, terminant sa lecture sur *Deux prétendus cas d'analogie*, examine la formation du féminin dans les langues indo-européennes. M. Brugmann a soutenu une théorie selon laquelle la distinction entre le féminin et le masculin dans la déclinaison serait due à une simple méprise du langage : on aurait pris pour un suffixe propre à indiquer le sexe féminin, la désinence *â*, qui se trouvait simplement par hasard à la fin de plusieurs mots de signification féminine, tels que *mâmâ*, « mère », *gnâ*, « femme ». M. Bréal repousse cette hypothèse.

M. Bréal propose ensuite quelques étymologies latines :

Caelum, avant de signifier « le ciel », a dû avoir le sens de « voute » en architecture. On peut y voir un dérivé du verbe *caedere*, formé comme *velum* de *vehere*, *prelum* de *premere*, etc.

Rabies vient d'un verbe *rabere*, dont le sens précis n'a pas encore été bien déterminé. M. Bréal fait remarquer, d'une part, qu'un symptôme bien connu de la rage consiste en ce que les animaux atteints de cette maladie courrent et errent au hasard; d'autre part, que ce sens d'« errer, tournoyer » est précisément celui du grec *ῥέμβω*. Il est donc porté à rattacher *rabere* à *ῥέμβω* et à lui attribuer le même sens. — Tel est aussi le sens primitif du français *rêver*, qui signifiait, en ancien français, « vagabonder ». M. Bréal propose d'expliquer ce verbe par un substantif *raive*, qui viendrait d'un mot bas-latin *rabia* pour *rabies*.

Il y a en latin un adjectif *forda* ou *horda* qui signifie « une vache pleine ». On a voulu le tirer de *fero*. M. Bréal est plutôt disposé à y voir un doublet populaire de *gravida*.

M. Paul Meyer déclare qu'il ne peut accepter l'explication de M. Bréal, en ce qui concerne le français *rêver*. Le latin *rabia* n'aurait pu donner en français autre chose que *rage*, ni *rabiare* autre chose que *rager*.

Ouvrages présentés, par M. le marquis d'Hervey Saint-Denys : — 1° Terrien de Lacouperie, *the Djurtchen of Mandshuria, their names, language, and literature* (extrait du *Journal of the Royal Asiatic Society*); — 2° *la Tunique de perles, un serviteur méritant et Tang le kiaï-youen, trois nouvelles*, traduites pour la première fois du chinois par le marquis d'Hervey Saint-Denys.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 24 juillet 1889.

M. Saglio communique à la Société un fer à gaufrer, acquis par le Musée du Louvre; ce fer est aux armes du pape Innocent VIII, mort en 1492.

M. Courajod fait part de ses observations sur l'influence de l'art franco-flamand, surtout flamand, en Espagne, au XIe siècle; il en conclut en citant de nombreux exemples à l'appui de sa thèse qu'il n'y a pas eu d'art espagnol proprement dit, mais un art flamand qui a pénétré dans ce pays.

M. Durrieu fait connaître qu'Alphonse d'Aragon a eu pour peintre, entre 1440 et 1442, le fils d'un célèbre miniaturiste français, Jacquemart d'Hesdin, qui a laissé un certain nombre d'œuvres indiscutables qui sont notamment dans des mss. de la Bibliothèque royale de Belgique (mss. 9002 et 9025) et dans un ms. de la Bibliothèque de Paris (les merveilles du monde, ms. fr. 2819).

M. Lefort pense que Dalmau, un artiste dont M. Courajod a prononcé le nom, pourrait bien être un Portugais.

M. le baron de Geymuller dit qu'il a été amené par ses études au même résultat que M. Courajod; il serait seulement disposé à voir une influence rhénane aux cloches à jour de la cathédrale de Burgos.

M. Courajod continue la série de ses observations sur l'internationalisme de l'Art de la Renaissance.

Le Secrétaire,
E. Babelon.

Séance du 31 juillet 1889.

M. Pol Nicard présente le dessin d'une mosaïque romaine trouvée en Suisse à Oberweningen par M. le pasteur Leenhard de Schofhordorf et représentant des animaux et des oiseaux; elle est signée *Abbilius fecit*

M. Letaille présente à la Société l'estampe d'une inscription bilingue latine et néo-punique que M. Poulle, président de la Société archéologique de Constantine, vient de donner au Musée du Louvre. Cette inscription a été découverte à Ain-Beida (Algérie).

M. Babelon fait une communication sur des monnaies de l'Afrique et de l'Espagne romaine. Ce sont des monnaies de Cirta, de Babba et des incertaines d'Espagne. Sur l'une de ces dernières, où l'on avait lu le nom d'une ville de Vagaxa, M. Babelon démontre que ce nom propre est un nom d'homme et que la prétendue ville de Vagaxa est à rejeter dans le domaine de la géographie légendaire.

M. Mowat présente le croquis d'une fibule en or conservée au Musée de Turin sur laquelle est gravée une inscription qui prouve que Constantin Ier a porté le titre de *Herculius Caesar*.

M. l'abbé Thédenat communique la restitution d'une inscription métrique trouvée à Apt (Vaucluse).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

ses et des choses bien vues et bien rendues. C'est un livre à refaire, avec plus de méthode et de critique, et avec une étude plus approfondie du sujet. Loin d'en vouloir aux critiques indépendants qui ont parlé sévèrement de son livre, M. Quellien devrait leur être reconnaissant, s'il était pénétré de cette idée, qu'il y a plus à profiter à une simple page de critique libre et sincère qu'à vingt pages de compliments et de banales flatteries. ») — XXII. Le garçon mort d'amour. — TUCHMANN, La fascination. III. Les fascinateurs, Catégories. B. Animaux. — Les yeux arrachés, IV. — Les esprits forts de l'antiquité classique, XX. — L'eau de mer, V. — La flèche de Nemrod, IX. — *Bibliographie :* DES MICHELS, Contes plaisants annamites. (Recueil intéressant et utile pour l'étude et la propagation des contes.)

The Academy, n° 900 : Letters and literary remains of Edward Fitzgerald, p. p. W. A. WRIGHT, 3 vols. — GEFFCKEN, The British Empire, translated from the German, by MACMULLAN (cinq essais remplis de bonnes et sûres informations). — « Statesmen Series ». Col. MALLESON, The Marquess of Wellesley (petit livre qui a toutes les qualités du meilleur ouvrage du colonel Malleson : esprit patriotique et saine et pratique connaissance du passé et du présent de la domination britannique dans les Indes). — TEMPLE, Norway Pilot, I, from the Naze to Christiania, thence to the Cattegat, 2e ed. — The liter. of the Early Church : Texte u. Untersuch. zur Gesch. der altchristl. Liter. : III, 3 et 4, Aphrahat's Homilien, p. p. BERT; Karpus, Papylus, Agathonike, Akten p. p. HARNACK; IV, 1. Tatiani Oratio ad Graecos, p. p. SCHWARTZ; V, 2. NOELDECHEN, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians; de BOOR, Neue Fragm. des Papias, Hegesippus u. Pierius; HANDMANN, Das Hebräer Evangelium (cp. *Revue*, nos 2, 12, 15 et 28). — The house-communities and cooperative unions of Bulgaria (Morfill). — A Russian ambassador in England in the reign of George II (Alexandrenko). — Adrien de But's testimony to à Kempis. — The Egyptian Tur-Sha. — The Minor Poems of John Milton, illustrated by Samuel PALMER. — The Cyprus Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3223 : Reminiscences of a regicide, edited from the orig. mss. of Sergent Marceau by SIMPSON. — Remarquable bindings in the British Museum, selected for their beauty or historic interest and described by WHEATLEY. — The Anglo-Indian codes, ed. by WHITLEY STOKES, 2 vols. — Corresp. de G. Flaubert, II. — Calendar of States Papers, America and West Indies, 1669-1674. — Oriental Literature, the Mahabharata of Krishna-Dwaipayana Vyasa, transl. into English prose by PRATAPACHANDRA ROY; Die Schatzhöhle, nach dem Syrischen Texte, nebst einer arab. Version, p. p. BEZOLD. — The proposed Oriental school. — Reviewing oneself (Campbell). — REDFORD, Art sales, a history of sales of pictures and other works of art. — The British Archaeological Association at London. — Westminster Abbey.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : RÜLING, Die Grundlagen des christlichen Glaubens. — KÖHNCKE, Wibert von Ravenna (cp. *Revue*, n° 20). — HÖLSCHER, Reformationsgesch. der Stadt Herford (exact et concis). — Verneuerte Landesordnung des Erbkönigreiches Böhmen 1627, hrsg. von JIRECEK. — Allgem. Kriegsgeschichte der neuesten Zeit, hrsg. unter der Redaction des Fürsten GALITZIN, aus dem Russ. ins Deutsche übersetzt von STRECCIUS, II, 2 (termine ce grand ouvrage, vaste, intéressant, important). — G. WOLF, Zur Culturgeschichte in Oesterreich-Ungarn (traite des Juifs en Autriche). — AMAGAT, Les finances françaises sous l'Assemblée nationale et les chambres républicaines. Les emprunts et les impôts de la rançon de 1871 (beaucoup de critiques, blâme surtout Thiers qui n'aurait été qu'un financier superficiel). —

Bornhak, Preussisches Staatsrecht, I. — Immerwahr, Die Lakonika des Pausanias auf ihre Quellen untersucht (n'a pas obtenu partout un résultat sûr, mais a réussi dans l'ensemble à s'acquitter de sa tâche). — Klette, Leonardi Aretini ad Petrum Paulum Istrum dialogus, zum ersten Male vollständig hrsg. Mit Einleitung u. Auszügen aus Leonardi Aretini laudatio Florentinae urbis u. deren Gegenschrift Petri Candidi Decembrii de laudibus Mediolanensium urbis panegyricus (recherches très estimables sur l'histoire de l'humanisme italien). — Briefe von Gœthe's Mutter an die Herzogin Anna Amalia, neu hrsg. u. erleutert von K. Heinemann (ce n'est pas une simple réimpression, c'est une édition aussi utile que possible). — The Philobiblon of Richard de Bury, bishop of Durham, edited and translated by Ern. C. Thomas (fait avec très grand soin).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31 : Der babylonische Talmud, in seinen haggadischen Bestandteilen wortgetreu übersetzt und durch Noten erleutert von Aug. Wünsche. II, 3. — Wundt, System der Philosophie. — Klinghardt, Die Alten und die Jungen (prétend avoir découvert la vraie méthode d'enseignement). — Ruepprecht, Bibliothekhandbuch für kunstgewerbliche Schulen (Museen). — J. de Baye, L'archéologie préhistorique (se lit très agréablement et donne de bonnes informations sur les fouilles du nord de la France). — Comicorum atticorum fragmenta, p. p. Th. Kock. Vol. III, Novae Comœdiae fragmenta. Pars II. Comicorum incertae aetatis fragmenta. Fragmenta incertorum poetarum. Indices. Supplementa (aussi riche que les précédents volumes en brillantes propositions pour l'arrangement et la forme des fragments, mais beaucoup de choses jusqu'ici inconnues, et augmente considérablement notre connaissance de la Nouvelle Comédie). — Oxé, Prolegomena de carmine adversus Marcionitas (travail solide de l'Ecole philologique de Bonn, et on espère rencontrer l'auteur sur le domaine de la littérature latino-chrétienne). — O. Schroeder, Vom Papiernen Stil (cp. *Revue*, n° 20). — Büchi, Albrecht von Bonstetten, ein Beitrag zur Gesch. des Humanismus in der Schweiz (étude soignée qui montre les bons et les mauvais côtés d'un travail de début). — H. Delbrück, Histor. u. polit. Aufsätze, I-III (renferme des études remarquables où on trouvera de nombreux matériaux pour l'histoire; très recommandable). — von Krones, Die deutsche Besiedclung der östlichen Alpenländer, insbesondere Steiermarks, Kärntens und Krains, nach ihren geschichtl. und örtlichen Verhältnissen. — Ant. Favaro, Per la edizione nazionale delle opere di Galileo Galilei. — H. Sienkiewicz, Mit Feuer und Schwert, Roman, übers. von C. Hillebrand, mit einer Einleitung von R. Löwenfeld.

Theologische Literaturzeitung, n° 15 : Everling, Die paulinische Angelologie u. Dämonologie, ein biblisch theologischer Versuch (très méritoire, bien exposé et fait avec une juste méthode). — Baumgärtner, Die Einheit des Hermas-Buches (habilement fait et intéressant). — K. H. Werner, Geschichte der kathol. Theologie seit dem Trienter Concil bis zur Gegenwart, 2e edit. — Sarda y Salvany, Der Liberalismus ist Sünde, übertr. von U. Lampert.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 31 : Jassinsky, Die Heimat. — L. Lewes, Die Münchner Aufführung des König Lear auf der neueingerichteten Bühne. — L. Geiger, Amtliche italienische Bücherverzeichnisse. — U. Klein, Der Trauermantel. — J. v. Tr., Das Maschinenalter. — Chiavacci, Bei uns z'Haus.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35-36 Vingt-troisième année 2-9 septembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement .
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue celtique, n° 3, juillet 1889 : CERQUAND, Taranous et Thor, 2e partie (ce travail est la suite d'un mémoire publié dans le tome VI; Cerquand est mort à Avignon le 12 mai 1888 : « Le mythe de Taranis, dit M. Gaidoz, ce mythe, si grandiose par ses conceptions, si intéressant par ses rapprochements avec le mythe germanique de Thor, l'avait fasciné; ses idées appelleront plus d'une contradiction; car, sur ce sable mouvant de la mythologie gauloise, qui de nous peut se flatter de tracer un dessin qu'épargnera le prochain reflux? ») — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Gentilices en *-ius* employés au féminin singulier dans la géographie de la Gaule, supplément. (Sur Ateia). — H. DE LA VILLEMARQUÉ, Anciens noëls bretons, 2e article. — NETTLAU, Notes on Welsh consonants, 3e art. *et* The Fer Diad episode of the Tain bô Cuailnge. — *Mélanges :* NUTT, Notes sur le voyage de Mael Duin. — LOTH, Amliw; La 2e personne du singulier du présent de l'indicatif actif (gallois *-ydd*, cornique *-ith,* armoricain *-ezou -es);* Uxisama, Sena, Vindilis, Siata, Arica; Le *llechwaew* gallois et le *lia laimhe* irlandais; sur une faute du copiste de l'*historia* de Nennius; Darguid, derwyddon, cyfarwyddon. — *Bibliographie :* ZIMMER, Keltische Beiträge, I. (Art. en anglais de Kuno Meyer; c'est « a list of the more important mistakes »). — LOTH, Les Mabinogion, II (trad. toujours exacte et précise). — QUELLIEN, Chansons et danses des Bretons. (Cp. *Revue,* nos 17 et 18; manque de concision et de précision.) — Van GELDER, Galatarum res in Graecia et Asia gestae usque ad medium secundum saeculum ante Christum (L'auteur devra chercher à être plus précis; cp. *Revue*, 1888, n° 22).

Romania, juillet 1889 : S. BERGER, Les Bibles provençales et vaudoises. — P. MEYER, Recherches linguistiques sur l'origine des versions provençales du Nouveau-Testament. — P. MEYER, Fragment d'une version provençale inconnue du Nouveau-Testament. — PIAGET, Pierre Michault et Michault Taillevent. — E. de LOLLIS, Ricerche intorno a canzonieri provenzali di eruditi italiani del secolo XVI. — *Mélanges :* dehé; estaler; parche. — André de Paris et André de France (E. Trojel). — Imitations pieuses de chansons profanes (A. Jeanroy). — Chansons pieuses du ms. de l'Arsenal (P. M.). — Une version aragonaise d'Eutrope faite sous les auspices de Juan Fernandez de Heredia (A. Morel-Fatio). — Notes sur le vocabulaire roumain, II, les Juifs ou Tartares ou géants. — *Corrections :* NYROP, Remarques sur le texte du Poema del Cid. — *Comptes-rendus :* BARTSCH, La langue et la lit. française, notes complémentaires. (Mussafia). — D'ANCONA, Poemetti popolari italiani. (Quatre poèmes en ottava rima; introduction écrite avec autant de science que de goût.) — SÖDERHJELM, Anteckningar om Martial d'Auvergne och hans Karleksdommar (étude sans prétention qui n'apporte rien de bien nouveau, mais qui est intéressante et judicieuse; l'auteur réunit et discute les jugements et témoignages sur Martial, passe en revue ses ouvrages, montre que l' « Amant rendu cordelier » est sûrement de lui, et que la « Confession de la belle-fille » est probablement aussi son œuvre, enfin s'arrête surtout aux « Arrêts d'amour, dont il marque la place dans l'ensemble de la littérature galante du moyen âge; à remarquer dans l'article qui est signé G. P., l'observation sur danse macabre; ce mot « macabre » est une mauvaise interprétation moderne; le nom ancien est danse Macabré, et Macabré, un nom d'homme, non un adjectif; cp. Regnier, « si fault il aller a la danse De Macabré », la graphie Macabray et l'adjectif « macabrée » appliqué à la danse; « je danserai la macabrée danse »). — J. A. de Baïf's Psaultier, metr. Bearb. der Psalmen mit Einleit., Anmerk. u.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35-36 — **2-9 septembre** — **1889**

431. — **Das Præsens der indogermanischen Grundsprache in seiner Flexion und Stammbildung.** Ein Beitrag zur indogermanischen Formenlehre, von Otto Hoffmann, Dr. phil. Gœttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1889. In-8, iv-146 pp. Prix : 3 mk. 60.

L'auteur de ce livre s'est proposé d'écrire une monographie assez claire pour être comprise d'un débutant quelque peu initié aux nouvelles méthodes linguistiques, assez complète pour qu'un spécialiste même pût la consulter avec fruit et y trouver rapidement tel détail qui lui aurait échappé. Il a relevé avec grand soin toutes les formes modales du présent et de l'imparfait dans les langues indo-européennes, et a donné pour chacune d'elles un paradigme de conjugaison proethnique, tel du moins qu'il est possible de le reconstituer dans l'état présent de la science. L'exécution de ce plan n'est exempte ni de lacunes ni de redites; mais celles-ci étaient presque inévitables, étant donné le sujet; les autres paraissent procéder d'un souci parfois excessif de brièveté. La même préoccupation a empêché M. Hoffmann de citer ses sources [1], et lui a fait donner pêle-mêle pour grecques ou latines des formes sûres et des curiosités de provenance douteuse, qu'un élève sera tenté de confondre sans méfiance aucune [2]. Son ouvrage n'en est pas moins consciencieux et appelé à rendre des services, au double point de vue auquel il s'est placé. Ses vues personnelles sont de celles qui méritent l'examen. Je ne sais si elles rallieront tous les suffrages, si notamment il n'abuse pas de la chronologie linguistique lorsqu'il prétend prouver l'antériorité de la conjugaison en *-ô* sur la conjugaison en *-mi*, et s'il a

1. C'est peut-être un tort pour une monographie, que l'on consulte surtout en vue d'être renseigné sur tous les travaux antérieurs. En ce qui me concerne, j'ai trouvé avec plaisir chez M. H. ma théorie du subjonctif latin (p. 11), que je ne me souviens pas d'avoir rencontrée dans aucun autre ouvrage allemand, et mon hypothèse sur l'origine de la forme φερόμεσθα (p. 27).

2. Il faudrait dire, par exemple, que *tremonti* (p. 9) ne se lit dans Festus qu'à la faveur d'une correction plus ou moins vraisemblable, et que le lexique d'Hésychius ne donne pas Γέκασσα (p. 89), mais γεκαθά glosé par ἑκοῦσα.

pu mettre hors de doute l'origine aoristique de cette dernière flexion. En tout cas, la vrddhi caractéristique nous interdit provisoirement de tenir *áraik* — et non point *âraik* (p. 129)[1] — pour un aoriste radical, et l'équation sk. *âsîs* = lat. *erâs* = i.-e. * *eesas* (pp. 68 et 131) ne laisse pas de déconcerter la phonétique. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir posé ces délicats problèmes et su faire entrevoir l'unité primordiale du système du présent indo-européen sous les bigarrures qui l'altèrent et la dissimulent.

M. H., qui se propose, nous dit-il, de reprendre certaines parties de son œuvre pour les développer davantage (p. 80), trouvera peut-être profit à tenir compte de quelques-unes des observations que je vais lui soumettre. — Je vois admise (p. 6), concurremment avec la désinence moyenne **-sai*, une autre désinence de 2e personne du singulier moyen **-sei*, qui revient encore p. 65, sans la moindre tentative pour éclaircir ce singulier doublet. Je sais bien que la désinence slave *-si* est embarrassante, mais est-ce se tirer d'un embarras que le reporter à la période proethnique? — Jusqu'à plus ample informé on doit récuser également une 3e personne du singulier moyen * *bhérei*, imaginée concurremment avec * *bhéretai* pour expliquer la forme grecque (active) φέρει. L'auteur s'appuie sur le type sanscrit *îçê* « il règne », c'est-à-dire sur les rares cas védiques et avestiques où la 3e personne du singulier moyen est identique à la première (p. 6). Mais cette identité était de règle absolue au parfait, et j'avoue qu'il me paraîtrait au moins aussi naturel de voir dans cette singularité une influence analogique de la flexion du parfait, la même qui a sporadiquement étendu au présent la finale du pluriel en *-ré* étrangère à ce temps[2]. — Il semble qu'il y ait accord tacite entre tous les auteurs qui admettent lat. *legit* = * *legeti* et lat. *ferunt* = * *feronti*, pour poser cette égalité en axiome, sans s'inquiéter de nous renseigner sur la chute de l'*i* final (p. 7). Pour moi, tant qu'on admettra lat. *ante* = gr. ἀντί = sk. *ánti*, et similaires, je continuerai à enseigner que l'*i* final latin devient *e*, et que *legit* = (ἔ)λεγε(τ), *ferunt* = (ἔ)-φερον(τ), ont la désinence secondaire, ou — ce qui revient au même — sont des formes d'imparfait sans augment. — L'identité des deux formes φέρετον au duel n'est pas expliquée (p. 8) : elle procède de la quasi-identité des deux désinences de duel du présent que l'indo-européen avait léguées à la langue grecque[3]. — On ne voit pas comment le latin *-mus* peut phonétiquement remonter à *-môs* (p. 8). — Les deux désinences *-thana* et *-tana*, particulières au sanscrit, ne sont pas relevées (pp. 8 et 13). — On a peine à croire (p. 17) que l'*m*-voyelle ait été en sanscrit traité à la fin des mots d'autre manière que ne l'a été l'*n*-voyelle, dont

---

1. Le texte pada a partout la brève.
2. M. H. ne revendique point ce *-ré* pour le présent indo-européen, et pourtant il aurait tout autant de droit à y figurer, puisque l'*r* médiopassif se retrouve en celto-latin.
3. Cf. déjà mon *Analogie* (1883), p. 344.

la résonnance est identique, d'autant que, dans le corps des mots, tous deux deviennent incontestablement *a* : les deux types concordants *pâdam* et *âsam* [1] n'imposent nullement cette conclusion. — Quelle que puisse être l'origine de l'*r* de la 3ᵉ personne du pluriel en sanscrit, c'est *bhârêyur*, et non *bhârêyus* (p. 19), qu'il faut écrire, et de même partout [2]. — L'infinitif indo-européen * *bhéren* (p. 24) est sans doute un lapsus pour * *bhérem* = sk. *bhâram*, et, si le sk. *jîrâsê* (ibid.) autorise la restitution de * *bhéresai*, il est bien clair que le lat. *vîvere* n'est pas moins catégorique en faveur de * *bhéresi*. Je rappelle, à propos d'infinitifs, que la doctrine de Schleicher sur *feriminî* (p. 35) n'est plus la seule qui fasse loi, et que M. Wackernagel et moi nous l'avons en même temps, partiellement au moins, rapporté à φερέμεναι. — Si l'explication de la p. 36 vaut pour φέρεσθαι, il est clair que le σ de φέρεσθον (p. 27) procède de l'analogie; mais ce σ épenthétique me paraît avoir en grec des racines multiples et plus profondes, que montrera, en attendant mieux, l'équation ci-après. — La désinence d'imparfait sanscrit *-thâs* (p. 30) est d'origine aoristique : cf. sk. *ájñâsthâs* = ἐγνώσθης, où l'on voit aussi que l'épenthèse grecque qui précède la désinence est en fait un indice d'aoriste sigmatique. — On voudrait se rendre un compte plus précis de l'avantage de la restitution * *pibhéti* pour sk. *píbati* (p. 48) et *gmskhó-* pour gr. βάσκω (p. 56) : à quoi bon ce luxe d'aspirées? — M. H. enseigne que lat. *sîm* peut être contracté de *siêm* (p. 71). Je ne vois pas comment : *siêm* se lit encore dans Plaute, et son contemporain *faciêm* (accusatif de 5ᵉ déclinaison) n'est jamais devenu * *facîm*. — Il faudrait faire un choix entre * *-tôd* (p. 22) et * *-tôt* (p. 74) en tant que désinence indo-européenne d'impératif. — Enfin j'ai relevé (p. 100) une expression malheureuse, évidemment échappée à la plume de M. Hoffmann, qui sait fort bien que le sujet parlant n'a pas conscience des changements qui se produisent dans la langue, et à plus forte raison ne peut prévoir ceux qui s'y produiront dans l'avenir : « Δίδοσαι geht auf älteres * δίδοαι zurück; das *s* der endung wurde wohl deshalb nachträglich wieder eingefügt, *weil man eine contraktion von* δίδοαι *vermeiden wollte*. » Je n'insiste pas : qui de nous n'a à se reprocher d'avoir, au moins une fois en sa vie, écrit une énormité pareille [3]?

V. Henry.

---

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, I, p. 198 anm.
2. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, pp. 202 et 373.
3. Une dernière critique qui n'enlève rien au mérite de l'œuvre : pourquoi M. H. a-t-il inventé une nouvelle transcription de gutturale? Nous avions déjà le *k*1 et le *k*2, que certains intervertissent; nous avions le *q* et le *k*, symboles suffisamment adéquats : si maintenant d'autres se mettent à écrire *k* pour *q* et *c* pour *k*, ce sera à désespérer de jamais plus s'y reconnaître.

432. — **Quaestiones Sapphicae**, scripsit Ioannes Lunák. Accedit corollarium criticum atque exegeticum ad Ovidianam Sapphus epistulam. Kazaniæ, typis Universitatis Cæsareæ litterarum Kazaniensis, 1888, VIII-115 p., gr. in-8.

Ceux qui ont écrit sur Sappho dans ces derniers temps ont essayé d'infirmer l'un après l'autre tous les témoignages antiques qui la concernent. M. Lunák réagit contre cette tendance hypercritique; il est résolument conservateur, mait il l'est avec intelligence et son livre abonde en hypothèses ingénieuses qui le recommandent à l'attention.

Pour point de départ, il a pris la XVe Héroïde d'Ovide, la lettre de Sappho à Phaon. Souvent contestée, notamment par Lachmann et L. Müller, l'authenticité de ce petit poème paraît avoir été définitivement établie par M. de Vries (*Epistula Sapphus ad Phaonem*, Leyde, 1885). M. L., sans reprendre la démonstration du savant hollandais, s'est demandé quelles avaient été les sources d'Ovide; contrairement à M. Birt, qui a songé aux Αἴτια de Callimaque, et d'accord avec Heinsius et Welcker, il a montré que la source principale du poète latin étaient les œuvres mêmes de Sappho. A cet effet, il a institué de nombreuses comparaisons, dont plusieurs, comme il arrive souvent en pareille matière, ne prouvent rien, mais dont quelques-unes sont concluantes. Ainsi l'on ne peut contester l'analogie des passages suivants : *Vati consule diva tuae,* σὺ δ'αὔτα σύμμαχος ἔσσο; *Sappho desertos cantat amores Hactenus*, *ut media cetera nocte silent*, μέσαι δὲ νύκτες παρὰ δ'ἔρχεται ὤρα, ἔγω δὲ μόνα κατεύδω. M. L. va plus loin encore : il croit qu'Ovide a eu sous les yeux une sorte de lettre en vers de Sappho à Phaon dont les fragments 22, 21 et 23 de l'édition de Bergk seraient les restes. A l'appui de son opinion, il cite les mss. des *Héroïdes* où on lit : *Ab Ovidio a graeca lingua in latinam versa.* L'argument est bien faible et je crois que M. L. n'a pas démontré non plus que la XVe Héroïde soit la première qu'Ovide ait composée. Mais il a été plus heureux en signalant, dans ce poème, plusieurs imitations d'épigrammes de l'*Anthologie.*

A côté de ces œuvres poétiques, Ovide a consulté une biographie ancienne de Sappho, source commune du passage célèbre de Maxime de Tyr et de la notice conservée par Suidas. Ici encore, l'auteur a raison, mais ses arguments ne sont pas tous également valables. M. L. rapporte à cette biographie ce qui, dans Ovide, concerne la petite taille et le teint brun de Sappho, ainsi que les accusations infamantes dont elle fut l'objet. Je ne vois pas pourquoi Sappho n'aurait pas dit d'elle-même qu'elle était μικρὰ καὶ μέλαινα (Maxime de Tyr) [1]. Quant aux accusations que mentionne la Sappho d'Ovide, M. L. a justement fait observer qu'il y a beaucoup d'analogie entre les vers :

Atque aliae centum quas non sine crimine amavi...
Lesbides, infamem quae me fecistis amatae...

---

1. Cf. Sittl, *Gesch. der Griech. Litteratur*, t. I, p. 327.

et le témoignage de Suidas : ἑταῖραι... πρὸς ἃς καὶ διαβολὴν ἔσχεν αἰσχρᾶς φιλίας. A en croire M. L., l'origine des bruits calomnieux répandus sur Sappho serait l'équivoque que présente le mot ἑταῖρα en grec. Cela ne me paraît pas admissible; les poèmes de Sappho *(quid enim lascivius illa*, dit ailleurs Ovide) ont bien dû y être pour quelque chose. Ces poèmes, comme certains dialogues de Platon, prêtaient à des interprétations diverses et la dispute qu'ils ont soulevée n'est pas justiciable de la critique philologique. M. L. a bien fait de ne pas s'y arrêter : on ne convainc pas ceux qui pensent que l'amour exalté soit condamné à déchoir, pas plus qu'on ne réduit au silence les partisans de l'opinion contraire. Le sage Barthélemy, dans son *Anacharsis*, a déjà présenté là-dessus des réflexions excellentes, auxquelles il convient de se tenir.

M. L. nie, et je crois avec raison, qu'Ovide ait cherché des informations auprès des poètes de la Comédie attique. C'est du reste à ces auteurs, et non à quelque biographe alexandrin, qu'il fait remonter l'invention de la seconde Sappho, celle qui se rendit célèbre par le saut de Leucade. Un passage d'une ode de Sappho aurait donné naissance à cette légende, que Strabon trouvait indiquée pour la première fois chez le poète Ménandre. Visconti a déjà insisté sur ce point *(Icon. grecque*, t. I, p. 71), dans une intéressante dissertation qui a échappé à M. Lu*n*ák.

Dans la seconde partie de son travail, l'auteur essaye de restituer la biographie de Sappho à l'aide des sources dont il a démontré la valeur. D'abord, il n'admet pas que Phaon soit un personnage fictif, ni que Sappho l'ait suivi en Sicile. Il rejette l'opinion de Kock, d'après lequel Phaon et Sappho ne seraient que les acteurs mythiques d'un drame solaire et lunaire. Pour lui, Φάων est un surnom signifiant « le paon » (τάων), que Sappho aurait donné à son amant; le nom de Sappho elle-même se rapporterait à sa voix aigue et plaintive (σαφής). Ces deux hypothèses me paraissent aussi peu heureuses que les opinions combattues par M. L.; pourquoi Phaon et Sappho ne seraient-ils pas tout simplement des noms propres signifiant *clarus* et *clara?* Il faudrait en finir une bonne fois avec cette manie d'expliquer les noms par les biographies, car les noms les mieux attestés par l'histoire, celui de Périclès par exemple, ne résisteraient pas à ce procédé d'analyse. M. L. suppose que Phaon revint plus tard à Lesbos et offrit sa main à Sappho, mais que la vieille poétesse refusa : οὐ γὰρ τλάσομ' ἔγω ξυνοίκην νέῳ γ'ἔσσα γεραιτέρα. Cela est seulement ingénieux; en revanche, M. L. me paraît dans le vrai lorsqu'il réfute l'opinion courante que le nom du mari de Sappho, *Cercolas d'Andros*, serait une invention doublement obscène des comiques (Κερκόλας *a* κέρκος, *scilicet penifer virilis)*. M. L. n'a pas tort de dire à ce propos : *Recentiores homines docti ipsis antiquis in obscenitatibus inveniendis palmam praeripiunt.* Pour M. L., Κερκόλας est identique à Κρεκόλας, nom qui peut être rapproché de celui de *Terpandre* (τέρπειν, ἄνδρας) et où l'on retrouve le verbe κρέκειν; il signi-

fierait ὁ κρέκων τῷ λαῷ, *citharista.* Cette explication n'est qu'une hypothèse, mais il est certain qu'un nom comme Κρεκόλας, formé sur le modèle de Μενέλαος, Πειθόλαος etc., n'a rien d'inadmissible. Comme il y a, d'autre part, quelque difficulté à admettre qu'un Ionien d'Andros ait épousé une Lesbienne, M. L. a très heureusement songé à lire *Antandros* (en Troade) au lieu d'*Andros* dans le texte de Suidas; il a rappelé que le père de Sappho, *Scamandronyme,* était probablement originaire du même pays.

A l'encontre de Mure, qui faisait de Cléis la fille de Sappho et de Phaon, M. L. pense qu'elle devait être la fille légitime de Sappho et de Cercolas, mort avant que Sappho n'eût connu Phaon, sans quoi l'héroïne d'Ovide n'écrirait pas à son amant : *Nil de te mecum est.* Le nom de *Cydno,* une amie de Sappho qui n'a été mentionnée que par Ovide, paraît corrompu à M. L.; il lit *Cydro* et retrouve le même nom dans le fragment 71 de Bergk; quelques mss. d'Ovide portent en effet *Cydro.*

Dans l'appendice critique sur la XV[e] Héroïde, M. L. a fait une correction vraisemblable en substituant le nom d'Alecto à celui d'Erichtho (v. 139); *Alecto* avec la glose *Erinys* aurait donné par contamination *Ericto.* Les autres observations critiques sont moins importantes.

Il y aurait beaucoup de réserves à faire sur la latinité de M. L., où l'emploi du subjonctif notamment est souvent fort incorrect; mais il faut le remercier de n'avoir pas écrit en russe une thèse que les philologues occidentaux auront profit à lire. Travaillant à Kazan, M. Lu*n*ák se plaint, comme Ovide à Tomes, de manquer de livres et d'être obligé de recourir à de vieilles notes. Le meilleur compliment à lui faire, c'est avouer qu'on ne s'en douterait pas.

Salomon REINACH.

---

433. — Paul MONCEAUX. **Apulée.** Roman et Magie. Paris, Quantin, sans date. 1 vol. in-12, 327 p.

Ce n'est pas ici le lieu de louer l'incontestable talent d'exposition et de style que déploie l'auteur de cet ouvrage destiné au grand public. On regrettera qu'il ne l'ait point fait précéder d'une biographie, dont il donne du reste à la fin, p. 319-27, les points acquis et les seules dates certaines. On regrettera également que, se bornant à l'Apologie, aux Florides et aux Métamorphoses, il n'ait pas donné une idée complète de la fécondité de l'écrivain. Le chapitre sur le style, p. 204 sq., en l'absence de toute citation latine et de l'étude directe du texte, reste nécessairement très approximatif. — P. 107, on n'admettra pas cette singulière assertion que c'est en Ionie « que fut inventé le conte ». — P. 306, dans une satire qui paraît dirigée contre une femme chrétienne, M. Monceaux trahit la pensée de son auteur : « Elle était initiée à une religion sacrilège : elle croyait à un dieu unique. » Apulée dit simple-

ment, *Métamorph*. 9, 14, que cette femme foulait aux pieds les divinités « *sacrilega præsumptione dei quem prædicaret unicum* » c'est-à-dire par une croyance sacrilège en un dieu qu'elle déclarait unique. Apulée n'attaque pas l'unité de Dieu, mais la prétention des chrétiens (s'il s'agit d'eux ici) à ce que leur Dieu fût le Dieu unique — ce qui n'est pas la même chose.

A. CARTAULT.

---

434. — **Notice biographique sur Malet de Graville,** amiral de France (144?-1556), par P.-M. PERRET. Paris, Picard, 1889. Un vol. in-8, 270 p.

La figure de Graville était restée jusqu'ici complètement dans l'ombre. A peine connaissait-on quelques-unes des circonstances principales de sa vie. M. Perret a pensé que le rôle de ce personnage qui fut activement mêlé à la plupart des guerres de la fin du xve siècle et qui par son crédit dans les conseils royaux exerça sur la politique du temps une notable influence, valait la peine d'être étudiée de près. La lecture de son livre prouve qu'il ne s'est point trompé et que le sujet pouvait être traité avec fruit. Il a reconstitué, avec succès, au prix de minutieuses recherches, la carrière militaire et administrative de l'amiral. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir donné à son étude un développement peut-être hors de proportion avec l'intérêt du sujet et d'avoir attribué, en certaines circonstances, à son personnage une importance excessive que son rôle ne justifie point. C'est souvent l'écueil des monographies de ce genre de grossir les faits d'ordre secondaire et de les placer sur un même plan avec des événements beaucoup plus considérables [1].

On souhaiterait en revanche que ce qu'on peut appeler le côté administratif de la carrière de Graville fût davantage mis en relief, que, par exemple, ses tendances et ses actes, en tant que lieutenant-général du roi en Normandie, fussent étudiés avec plus de développement. Il y avait là matière à un intéressant tableau d'une grande province sous Charles VIII, qui n'a guère été qu'esquissé. Le chapitre IV qui traite du rôle de Graville, depuis sa nomination à la charge d'amiral (janvier 1487) jusqu'au traité de Laval et au mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (décembre 1491) qui en fut la conséquence, nous montre le conseiller de Charles VIII, au moment de sa pleine activité et de son influence la plus étendue. C'est assurément, en tenant compte de la remarque qui vient d'être faite, le meilleur et le plus solide de l'ouvrage. Le chapitre suivant renferme avec d'excellents détails des

1. Les discussions ou les citations de témoignages, qui encombrent inutilement le texte, eussent gagné, pour la clarté de la rédaction à être rejetées en note, par exemple dans les pages relatives au procès du duc de Nemours (p. 32-50), dans le récit des opérations militaires en Bretagne (p. 112-118), etc. Le texte est trop souvent coupé par des documents transcrits in-extenso, dont il aurait suffi, en plus d'un cas, de donner la substance.

appréciations plus contestables. M. P. y dit (p. 166) qu'en 1494 « Graville fit la plus intelligente des aumônes; il aida le docteur brabançon Jean Standonck à restaurer les études du collège de Montaigu qui devint bientôt le rival de Sainte-Barbe » et plus loin (p. 210), dans la conclusion, il revient avec éloges sur les libéralités de Graville à l'égard de cet établissement. Apparemment, M. P. ne se rend pas exactement compte de ce qu'a été le collège de Montaigu. Qu'il en lise attentivement les statuts, qu'il recherche les jugements qu'ont porté sur Standonck et son œuvre la plupart des contemporains célèbres, ceux particulièrement qui y ont fait leurs études; il y a tout lieu de croire que son opinion si favorable se trouvera ébranlée et que ce *collège de pouillerie*, comme l'appelle Rabelais, lui apparaîtra sous un autre jour. « Trois sentiments, selon M. Perret, ont dominé toute la vie de Graville, et marqué son caractère; une fervente piété, une équité qui s'alliait à un désintéressement bien rare à son époque. » Il semble qu'il n'y ait guère à tenir compte dans une étude historique de ce genre de la première de ces qualités. Quant aux deux autres, il faut, après la lecture de son travail, les accorder pleinement à son personnage, tout en remarquant que le rôle de Graville, au moment de la disgrâce de Gyé dont il fut le successeur, a été quelque peu équivoque. En somme, ces quelques observations mises à part, cette biographie exacte et consciencieuse de l'amiral peut être considérée comme un bon et définitif travail.

A. Lefranc.

---

435. — **Le ministre Antoine de Chandieu** d'après son journal autographe inédit 1534-1591, par Aug. Bernus, pasteur de l'église de Bale. Paris, 1889, grand in-8 de 132 p.

M. Bernus a eu communication d'un *Journal* de la main de Chandieu, commencé en 1563, et poursuivi jusqu'à sa dernière maladie, c'est-à-dire pendant près de trente ans, où le théologien calviniste a inscrit brièvement au jour le jour, pour son usage personnel et en latin, les principaux événements, et quelquefois les détails de sa vie, joignant d'ordinaire « à ces courtes notes de touchantes prières, qui, mieux que tout autre chose, nous permettent de lire dans son cœur et nous révèlent les sentiments intimes et la noble nature de cet homme de Dieu. » M. Bernus espère publier plus tard ce journal en entier, avec tout ce qu'il aura pu recueillir de la correspondance de Chandieu. En attendant, à la lumière des documents déjà réunis entre ses mains, il a vu, dit-il, se dresser devant lui une figure si sympathique et si belle, qu'il a voulu la faire mieux connaître en publiant une notice ainsi divisée : I *Enfance et jeunesse* (1534-1556), II le *pasteur de Paris* (1557-1563), III *Chandieu en Beaujolais et en exil* 1563-1572, IV *Après la Saint-Barthélemy et au pays de Vaud* 1572-1583, V *Les dernières années* 1587-1591. La notice est faite avec soin et talent. On y trouve

beaucoup d'indications nouvelles, en dehors même de la biographie de Chandieu [1], et de notables rectifications [2]. Elle est ornée de nombreux extraits du *Journal* et se termine par ces lignes que Daniel, un des fils du ministre, avait inscrites à la suite dudit journal : « Le 23 février 1591, à onze heures, mon père s'est endormi paisiblement au Seigneur, au grand détriment de toute l'Eglise et de notre famille, après avoir souffert l'espace de trois semaines d'une inflammation de poumons. O Père très clément, qui as accompagné de ta bonté et faveur merveilleuse cet excellent serviteur, tien, pendant qu'il a été sur la terre, regarde de la même manière, dans sa profonde douleur, cette famille, qui est à toi; fais que nous, ses enfants, nous marchions dans ses traces et que nous devenions héritiers de la piété, de la foi et de la droiture paternelles; daigne consoler par ton Saint-Esprit notre mère et nous... »

T. DE L.

---

436. — **La Société française** au XVIIe siècle, par Thomas Frederick CRANE, professeur de langue française « in Cornell University. » New York and London, ap. G. P. Putnam's sons, 1889.

Ce petit livre mériterait de devenir classique ailleurs qu'en Amérique. C'est un recueil excellent que les jeunes étudiants de tous les pays feront bien d'avoir entre les mains, s'ils veulent connaître exactement l'Hôtel de Rambouillet, et l'histoire, je ne dirai pas de la Société à cette époque, ce qui serait peut-être un peu vague, mais de la conversation française dans la première moitié du XVIIe siècle. Il est composé de quatre parties divisées en plusieurs chapitres : 1° l'hôtel de Rambouillet; 2° Mlle de Scudéry et les femmes savantes; 3° les précieuses; 4° les règles de la civilité. C'est surtout dans les auteurs du temps que M. Crane a choisi ses témoignages : Tallemant des Réaux, l'anecdotier par excellence, Mlle de Scudéry qui a pris la peine de « se décrire » elle-même, en beau, bien entendu, dans *Le Grand Cyrus*, Mlle de Montpensier qui dans son *Histoire de la Princesse de Paphlagonie* désigne Mme de Rambouillet sous le nom de la « déesse d'Athènes », Voiture dont les lettres brillent encore de je ne sais quel papillotage enfantin, Ch. Sorel, l'auteur de *La vraie Histoire de Francion*, Nicolas Faret, dont Saint-Amant et Boileau ont fait bien à tort, dit-on, rimer le nom avec *cabaret*, vu que c'était le plus sobre des hommes, tels sont les écrivains

---

1. Je citerai surtout (p. 77-79) ce qui regarde Jean de Serres, « frère cadet du célèbre patriarche des agronomes français », curé de Jussy, déposé par le Conseil de Genève et emprisonné, puis directeur du collège de Lausanne et régent de la première classe.

2. Signalons les erreurs, très justement relevées, de Palma Cayet (p. 23), de Péréfixe (p. 166), de Berger de Xivrey datant mal plusieurs lettres du roi Henri IV (pp. 110, 111, 115), de Chorier et de Teyssier (p. 117), etc. Je ne vois absolument rien à reprocher à M. B., car ce n'est rien que le changement du nom de Coras, en celui de Corras (p. 5) et à l'*index des noms propres* (p. 130).

auxquels il a emprunté maint chapitre intéressant. Un des plus curieux est extrait d'un ouvrage devenu très rare, écrit par l'abbé de Pure, et intitulé « *la Pretieuse ou le mystère de la Ruelle* ». La précieuse y est définie « un extrait de l'esprit, un précis de la raison. » C'est pourquoi, ajoute le galant abbé « elle n'est plus la fille de son père ni de sa mère », ni non plus « un ouvrage de la nature sensible et matérielle; les termes sont trop grossiers pour exprimer une chose si spirituelle ». Au xvi[e] siècle certains de nos conteurs avaient épaissi la langue française : les Précieuses voulurent trop la subtiliser, et en quelque sorte la *sublimer*. En haine de ce qui était ou simple ou vulgaire, elles s'étaient fait un jargon raffiné où « il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part ». C'est La Bruyère qui a dit cela ; j'aurai voulu que M. Crane citât ce passage dans son charmant volume, et aussi comme contraste, un extrait de l'oraison funèbre de M[me] de Montausier par Fléchier, l'éloge de celle que l'on révérait « sous le nom de l'incomparable Arthénice ». Je sais bien que M[me] de Rambouillet et sa fille n'usaient point de ce langage d'une bizarrerie quintessenciée dont Somaize nous a donné quelques beaux échantillons : il n'en est pas moins vrai qu'elles ont eu pour héritières ces Précieuses façonnières et comédiennes que Molière devait enterrer sous le ridicule.

L'introduction à cet ouvrage, écrite en anglais, est très nette, très précise, et ne dit absolument que ce qu'il faut. On voit que M. Crane connaît bien son xvii[e] siècle, et particulièrement cette maladie d'esprit et de l'esprit que notre grand comique a raillée si malicieusement dans *Les Précieuses* et *Les Femmes savantes*. Il a raison d'espérer que la lecture de son livre servira à faire mieux apprécier ces deux immortelles comédies. Des notes instructives sur les nombreux personnages qui figurent dans le texte, et sur la langue parlée à cette époque, terminent ce volume fait avec conscience et imprimé avec beaucoup de soin.

A. Delboulle.

---

437. — V. Canet, professeur aux Facultés catholiques de Lille. **Histoire de France depuis ses origines jusqu'au XVII[e] siècle.** 1 vol. in-4 de 496 pages. Lille, Desclée, de Brouwer et C[ie], 1889.

La lecture de ce gros ouvrage nous a causé une pénible surprise Jamais nous n'eussions pensé qu'un professeur aux Facultés catholiques pût être aussi peu au courant de la science. Sans doute, dans ces ouvrages de vulgarisation, destinés à la jeunesse, l'on doit s'interdire toute discussion technique; mais encore ne faut-il pas répéter de vieilles erreurs qui traînaient dans les précis d'il y a quarante ans et en ajouter d'autres, de son propre cru. Pour les Gaulois, M. Canet en est encore à la vieille division d'Amédée Thierry ; il nous parle des invasions successives des Gaëls et des Kymris. Dans son chapitre sur les origines du

christianisme, il dit sous aucune hésitation : « Hérode passa plusieurs années de son exil à Lyon avant d'aller mourir en Espagne, et Pilate, relégué en Gaule, mourut à Vienne en 40 ». Toutes les anciennes légendes sur Clovis, réfutées par Junghans, sont reproduites. Le récit du mariage de Clovis et de Clotilde est emprunté à Frédégaire; on nous raconte le miracle de la sainte ampoule; on nous parle encore, en dépit de M. Julien Havet, de la lettre du pape Anastase au roi des Francs. L'auteur pourtant a entendu parler d'une controverse au sujet du champ de bataille où Clovis a vaincu les Allamans et il écrit cette bien singulière phrase : « Les Francs et les Gallo-Romains rencontrèrent les Allamans dans un lieu appelé Tolbiac, non loin de Strasbourg, disent quelques-uns, plus vraisemblablement à côté de Cologne (p. 80). » Admirez aussi la manière dont M. C. parle, dans un chapitre spécial, de l'état des terres et des personnes sous les Mérovingiens. Nous lisons p. 122 : « Il y eut après la conquête trois espèces de terre : les alleux, domaine propre du guerrier, qu'il tenait de la conquête, et qui ne devait rien à personne; le bénéfice, récompense accordée par le roi à ceux qui l'avaient fidèlement servi, et qui, propriétaires pour un temps ou pour leur vie, ne tardèrent pas à pouvoir transmettre ce prix de leur valeur; les terres tributaires que les vaincus avaient conservées et pour lesquelles ils payaient une redevance annuelle. L'état des personnes correspondait à celui des terres. Les alleux étaient possédés par les hommes libres, les bénéfices par les leudes. Le lite était l'ancien propriétaire, maître de son sol, ou le fermier qui le travaillait. » La période des Carolingiens et celle des Capétiens n'est pas mieux traitée. M. C. croit encore qu'Anastase le bibliothécaire est l'auteur du *Liber pontificalis* (p. 138 et 139); il écrit, p. 145 : « Les comtés sous Charlemagne étaient subdivisés en vicomtés »; p. 174 : « A l'avènement de Hugues Capet ses domaines comprenaient l'Ile de France, avec l'Anjou, le Maine et la Touraine »; p. 177 : « Robert épousa Constance, fille du comte de Toulouse Guillaume III »; p. 201 : « Philippe-Auguste cita Jean-sans-Terre devant la cour des pairs qui se composait des ducs de Normandie, d'Aquitaine et de Bourgogne, etc. ». M. C. ne semble pas se douter que Jean est lui-même duc de Normandie et d'Aquitaine. Plus loin, p. 229, nous trouvons : « Les *Etablissements* de saint Louis, ensemble de lois destinées à ses domaines... Ses *Etablissements* se composent de lois romaines et de lois ecclésiastiques, mais là où les dispositions païennes sont conservées, elles sont pénétrées de l'esprit chrétien. » (Cette dernière phrase est un petit chef d'œuvre). Nous lisons encore, p. 239 : « Sylvestre II avait fait entendre à la chrétienté les plaintes de Jérusalem ». Depuis bien longtemps, ce document est reconnu comme apocryphe. P. 294, à propos de l'élection de Philippe V comme roi, l'auteur parle de la loi salique : il est prouvé aujourd'hui que la loi salique n'a pas été invoquée en cette circonstance. P. 410, M. Canet nous montre Charles VIII en Italie et dit :

« Ludovic Sforza obtint par ses avances pécuniaires que l'entreprise serait continuée. » Nous lui recommandons à ce sujet la lecture du dernier volume de M. Delaborde.

Le livre est conçu dans un esprit, je ne dirai pas catholique, mais ultramontain. L'idée qui s'en dégage est la suivante : « Tant que la France a été unie à la papauté, elle a été prospère. Quand elle s'est détachée d'elle, les malheurs sont venus ». Cette philosophie de l'histoire, exposée dans la préface, est quelque peu étroite. Cette même préface nous a appris d'autres choses singulières, par exemple que Louis XIV était un précurseur de la Révolution. Nous y avons aussi lu cette phrase que nous n'avons pas très bien saisie : « La guerre de Trente ans a produit les traités de Westphalie qui ont détruit l'état politique et religieux de l'Europe. La déclaration de 1682 accomplira, au point de vue religieux, et malgré la rétraction de Louis XIV, ce que les traités de 1648 ont produit pour la situation respective des Etats. »

Tout ce que nous pouvons louer dans ce livre, ce sont les illustrations. L'éditeur a compris ce que, pour les enfants, de bonnes gravures ajoutent à l'intelligence du texte. Pourtant encore ici nous devons faire des restrictions. On n'a pas toujours pris soin de nous avertir de quelle époque datent les modèles. On nous représente par exemple la statue de Charlemagne élevée sur le parvis de Notre-Dame, sans nous prévenir qu'elle est moderne et que l'image du glorieux empereur est toute de convention.

Ch. Pfister.

---

438. — **Deutsche National-Literatur,** historisch-kritische Ausgabe, hrsg. von Joseph Kürschner. Berlin und Stuttgart, Spemann. (vols. 100-124). Prix du volume broché : 2 mark 50.

Les volumes de la collection Kürschner (cp. *Revue*, nº 27, p. 18) se suivent toujours avec la même régularité, la même promptitude.

Nous ne ferons qu'annoncer brièvement les tomes nouveaux de Lessing que M. R. Boxberger publie dans la collection. De ces tomes, au nombre de trois, l'un (114e) qui forme la huitième partie de l'édition, renferme les dissertations sur les fables, la *vie de Sophocle* et le *théâtre de Diderot;* l'autre (116e), la *Dramaturgie de Hambourg;* le troisième (122e), l'étude sur Berenger de Tours et les *Beiträge* de Wolfenbüttel [1].

---

1. Lire dans le tome 116e : p. 61, d'Happoncourt de Grafigny 1695 (et non d'*Hazzoncourt de Graffigny 1694);* p. 88, Carentan (et non *Carantan);* p. 132, La Bruyère est né à Paris en 1645 (et non à *Dourdan en 1639 ou 1644);* p. 190, Boileau est né à Paris, près de la Sainte Chapelle (et non à *Crosne);* p. 361, lire Coutances et non *Contances*. — Dans le tome 122e; p. 18, mis en poudre, au lieu de *au* poudre.

Signalons de même deux tomes nouveaux de l'édition de Gœthe [1] : le *Voyage en Suisse* que publie M. Düntzer, et le cinquième volume des *Drames* que M. K. J. Schröer publie sous le titre de *Fragmente antiken Charakters* et *Spiegelungen der Revolutionszeit.* Le volume de M. Schröer contient *Prométhée, Elpenor, Nausicaa, Pandore, le Grand Cophte,* et les trois pièces intitulées *Der Bürgergeneral, Die Aufgeregten* et *Die Wette;* il est sobrement annoté et renferme des notices instructives sur chaque pièce. L'édition donnée par M. Düntzer est, comme toujours, accompagnée d'une introduction un peu diffuse, d'un commentaire abondant et d'une table des matières complète et très utile; elle renferme outre le *Voyage en Suisse,* le *Voyage sur le Rhin, le Main et le Necker* entrepris en 1814 [2].

M. Pröhle a cru bon d'ajouter à son édition de Wieland un tome qui contiendrait quelques œuvres de ses imitateurs, et il a bien fait. Le volume qu'il nous donne (le 107e) renferme : 1° le *Doolin von Mainz* d'Alxinger, d'après la première édition de 1787; 2° le *Rübezahl*, les *Chronika der drei Schwestern* et la *Bauernhochzeit* de Musäus; 3° un extrait du *Siegfried von Lindenberg* de Müller d'Itzehoe [3].

Nous avions loué l'édition des œuvres d'Immermann que M. Koch publiait dans la collection. Il vient d'ajouter un quatrième volume (n° 115) aux trois tomes qu'il avait déjà fait paraître. Ce volume, très important, renferme une longue notice sur Immermann, un index des principaux mots et des termes caractéristiques qu'il emploie, ainsi que le texte des *Dusseldorfer Anfänge* et de *Das Trauerspiel in Tyrol.*

L'infatigable et savant littérateur publie en même temps, outre ce dernier volume d'Immermann, une édition des œuvres de Lenau en deux tomes (nos 110 et 111). Le premier tome est consacré aux poésies lyriques; on trouve dans le second les petits poèmes d'un genre lyrico-épique, *Helene, Faust, Savonarole, les Albigeois, Jean Ziska, don*

---

1. Ce sont les volumes 117 et 119 de la collection; voir sur les volumes 100 et 106 qui renferment la *Campagne de France* et le *Voyage d'Italie* notre art. de la *Revue,* 1888, n° 44.

2. Page 8 « Dumouriez qui, il y a *deux* ans... », la lettre étant de 1797, il faut lire « quatre ans »; p. 26, écrire Dalayrac et non d'*Alegrac;* p. 112, la femme de Condé vivait encore... », elle était morte depuis longtemps, et remplacée par la princesse de Monaco; p. 147, à propos du vieux Winkelried (*der alte*) pourquoi dire que cette épithète peut tromper le lecteur, vu qu'un ancêtre de Winkelried tua un dragon? Les mots suivants *mit den Speeren im Arm* empêchent l'erreur que prévoit le trop subtil commentateur.

3. Toutefois on ne trouvera pas que le commentaire du *Doolin* soit aussi « reich » que le prétend l'éditeur. Il termine son introduction par une remarque bizarre. Le nom de Horst qui se présente au vers 5,246 du poème, se retrouve dans le poème de Kunze *Horst und Gundeika;* sans doute, observe M. Prœhle, Kunze a pris ce nom à Alxinger; mais « il serait intéressant de savoir d'où Alxinger a reçu ce *Sachsenname* ». Qu'il ouvre la *Hermann's Schlacht* de Klopstock, il y verra sur la liste des personnages *Horst, einer von Siegmar's Kriegsgefæhrten.* Qu'il ouvre pareillement la *Gelehrtenrepublik* (Leipzig, Gœschen, 1823, p. 241) il lira « Hengst und *Horst* sprangen... », etc.

Juan. Nous ne saurions trop recommander cette édition complète de Lenau à laquelle M. Max Koch a donné le plus grand soin. Elle contient non seulement une excellente introduction générale sur le poète et des introductions particulières sur chacune de ses grandes œuvres, mais les variantes des différentes éditions et de courtes notes sur l'origine des poésies de Lenau, sur les personnages qui y sont cités, sur certaines allusions, etc. Enfin, elle est commode et peu coûteuse.

Ce qu'il faut surtout approuver dans la collection Kürschner, telle qu'elle se produit maintenant après avoir dépassé son *centième,* — j'entends son centième volume — c'est la part de plus en plus importante que son directeur fait à l'ancienne littérature allemande. Les derniers tomes qui nous arrivent, ne contiennent plus des textes connus et maintes fois publiés; ils nous offrent des textes rares qu'on est heureux de trouver sous cette forme maniable avec une suite de notes instructives et d'études solides.

C'est ainsi que M. Piper poursuit dans un second volume [1] son travail sur la *Spielmannsdichtung*, la poésie du jongleur ou du menestrel; il analyse ou reproduit par extraits l'*Annolied,* le *Rolandslied*, l'*Alexandre* de Lamprecht, la *Kaiserchronik.* On regrettera que dans les pages sur les goliards, il n'ait cité que la *Generalbeichte* et le poème contre Rome. On voudrait également qu'il eût donné quelques vers du *Graf Rudolf.* Mais il a résumé le *Moriz von Craûn* ainsi qu'*Athis et Prophylias* et il en a cité quelques vers. Enfin, il a joint à ce volume une table des noms propres qui se rencontrent dans les deux tomes.

Non content de ce travail, M. Piper entreprend dans un volume de la même collection une autre étude, non moins solide et fournie, sur la poésie religieuse du moyen âge *(Die geistliche Dichtung des Mittelalters).* Ce n'est qu'un premier tome [2]; mais, dès le commencement, M. P., résumant les travaux de ses devanciers et quelquefois ajoutant les résultats de ses recherches personnelles, expose les caractères généraux de la poésie religieuse; puis, selon sa méthode, il analyse avec force citations du texte original le *Memento mori,* la Chanson d'Ezzo, le fragment auquel H. Hoffmann a donné le titre de *Merigarto* (M. P. le reproduit entièrement), la *Summa theologiae,* la *Genesis,* l'*Anegenge,* la *Marie* du prêtre Wernher, la *Kindheit Jesu* de Conrad de Fussesbrunnen, etc. Le volume de M. Piper se termine par une étude complète sur les *Mariendichtungen* ou poèmes qui racontent les légendes de la Vierge Marie.

Avec la publication très méritoire de R. Bechstein, et en attendant celle que prépare M. H. Paul, on accueillera volontiers l'édition du *Tristan* que M. W. Golther fait paraître dans les volumes 113 et 120 de la collection Kürschner. M. G. a, comme Bechstein, préféré toujours dans son texte la leçon des mss. H et M (Heidelberg et Munich); mais

1. *Spielmannsdichtungen geistlichen und ritterlichen Ursprunges,* n° 103.
2. *Die biblischen und die Mariendichtungen* n° 112.

il a tenu compte des travaux récents (Bächtold, Sprenger, Kottenkamp). Son commentaire est bref, aussi *knapp* que possible, parfois même trop *knapp*, mais il ne contient rien que d'utile. L'introduction, également courte, retrace en moins de vingt pages l'origine de la légende, les diverses façons dont on l'a traitée au moyen âge, les rapports de Gottfried et de ses devanciers, sa vie, sa langue. Dans le second volume, à l'endroit où se termine le poème de Gottfried, M. G. raconte la légende de Tristan, telle que la contenait l'original, le poème de Thomas, d'après les fragments français, la saga norvégienne et *Sir Tristrem* (p. 141-161). Il analyse ensuite, non sans reproduire quelques morceaux, les poèmes d'Ulrich de Türheim et d'Henri de Freiberg (p. 164-231). Enfin, il étudie en quelques pages la légende de *Floire et Blanchefleur* et reproduit, d'après l'édition de Sommer, — mais en gardant autant que possible le texte des deux ms. de Heidelberg et de Berlin et en adoptant la plupart des corrections, d'ailleurs très conservatrices, de Bartsch — le *Flore und Blanscheflur* de Conrad Fleck (p. 249-470).

M. Hugo Hildebrand a voulu faire un petit tableau d'ensemble de la poésie didactique à l'époque des croisades et dans les années suivantes[1]. Il nous présente d'abord les mystiques, Mathilde de Magdebourg, David d'Augsbourg, Hermann de Fritzlar, maître Eckhart; puis Henri de Melk et Thomasin de Zirclaria; puis le Winsbeke et la Winsbekin ainsi que le prétendu Seifried Helbling; enfin Freidank. M. H. qui reproduit le texte des meilleures éditions (Heinzel, Rückert, Haupt, Seemüller, Bezzenberger), a composé un excellent recueil de morceaux choisis. Il donne même le Winsbeke et la Winsbekin *komplett* (p. 149). Ses appréciations témoignent à la fois de goût et de savoir. Son annotation des textes est sobre, précise, toujours juste. M. Hugo Hildebraud fait honneur au nom qu'il porte et nous sommes heureux de rencontrer sur le domaine de la littérature allemande le fils du savant continuateur de Grimm.

Le volume que M. F. Vetter a intitulé *Lehrhafte Litteratur des XIV und XV Jahrhunderts* (n° 105), mérite les mêmes éloges. Il n'est consacré qu'au *Weltliches*, ainsi que dit le sous-titre, c'est-à-dire à la littérature mondaine et séculière. C'est aussi un recueil d'extraits. Après une substantielle introduction de quinze pages, M. Vetter reproduit des fables de Boner, du Teichner, de Gerhard de Minden, des passages du *Schachzabelbuch* de Kunrat d'Ammenhausen, du *Schachbuch* de Beringen, de Hecht et de Stephan, du *Goldenes Spiel* de maître Ingold, de la *Jagd* d'Hadamar de Laber, etc. Ces derniers extraits appartiennent à la fable et à l'allégorie. Viennent ensuite, sous la rubrique *Lehr-und Streitgedicht* des morceaux didactiques et satiriques, tirés de la *Blume der Tugend* de Vintler, du *Des Teufels Netz*, de maître Alswert, de Hugo de Trimberg, de Hugo de Montfort, du Teichner, de Suchenwirt, de Michel Beheim, de Brant, etc. Trois parties intitulées : *Spruch-und*

1. *Didaktik aus der Zeit der Kreuzzüge und den folgenden Jahren*, n° 108.

Sittenlehre (le Caton allemand, le Miroir de vertu, etc.), *Beschreibung und Schilderung* (Kunrat de Megenberg, Volmar, etc.), *Lehrhafte Erzählung und Abhandlung* (Gesta Romanorum, Mélibée, etc.), terminent ce volume habilement fait et accompagné d'un commentaire aussi exact qu'il est court.

Sous le titre de *Vier hundert Schwänke des XVI Jahrhunderts* (n° 102), M. Bobertag a réuni quatre cents historiettes plaisantes tirées du *Schimpf und Ernst* de Pauli, du *Rollwagenbüchlein* de Wickram, de la *Gartengesellschaft* de Frey, du *Wegkürtzer* de Montanus, du *Nachtbüchlein* de Valentin Schumann, du *Rastbüchlein* de Michel Lindener et du *Wendunmuth* de Hans Kirchhoff. Les douze derniers *Schwänke* sont empruntés aux proverbes d'Agricola et à la chronique de Zimmern. Le commentaire de M. Bobertag n'est pas toujours suffisant; il laisse bien des expressions inexpliquées ou, lorsqu'il les explique, il le fait trop souvent d'une façon sèche et laconique, commandée, il est vrai, par le format du volume et les exigences de la collection; mais, au demeurant, il faut savoir gré à M. Bobertag de son labeur [1].

Le volume que M. W. Creizenach a consacré aux pièces des comédiens anglais est un des plus remarquables de la collection. On ne saurait, surtout, accueillir avec trop de reconnaissance l'étude qui sert d'introduction. Non seulement cette étude est faite avec ce soin scrupuleux que M. C. met dans tous ses travaux; non seulement elle renferme nombre d'appréciations fines et sagaces; mais on y trouve une foule de détails parfois inédits, épars un peu partout et maintenant rassemblés dans ce travail à force de longues et patientes recherches. M. C. connaît

1. P. 4, pourquoi traduire *lerlich* par *zugænglich?* mieux vaut dire *gelehrig*. — *Id. gefettereten einander*, c'est-à-dire cousinaient, se traitaient de cousines; — p. 5, traduire *verwürt* non par *verwirrt*, *verændert*, mais par un mot comme *feindselig;* — p. 17, *schmucken sich in ein winckel und dussen*, il fallait expliquer *sich schmucken* et traduire *dussen*, non point par *duseln*, *einschlafen*, mais par *sich klein machen* (comp. l'alsacien *sich dussle*); — p. 216, *mit getlen und gutzen* est difficile, et M. B. met en note : « *Sinn etwa : beharrlich und aufdringlich* »; mais on peut lire *mit gellen und gutzen* (*gutzen*, forme de *guchzen*, crier comme le coucou); — p. 224, il eût fallu, pour faire comprendre l'historiette, mettre en note que *Nonne* signifie également une truie châtrée (cp. *Nunnenmacher* et *nunnîn vleisch*); — p. 225, « *wantzenaw, wohl fingierter Name* », il s'agit de La Wanzenau près Strasbourg; — p. 235, il fallait donner le sens de *hofieren* (« cacare »); — p. 249, la pièce de vers est bien mal ponctuée; — p. 279, *stopffen also ein* signifie, non pas *thun sich gross*, mais « conviennent ainsi, tombent ainsi d'accord »; — p. 281, *ein halt*, trad. plutôt par *ein Hinterhalt* que par *eine Enge;* — p. 282, M. B. donne à *buzhan* le sens de *Posaune*, mais comment un père peut-il dire que son fils deviendra une trompe? Traduisez par « un coq » et rapportez le mot à *bûzen* qui signifie *gackern; Buzhan* est formé comme *Gockelhahn;* — *id.* ledit fils ira en France, servira les dames et *muss auf der nasen ligen*, c'est-à-dire selon M. B. « être malade, à la suite de sa vie dissolue »; il vaut mieux traduire « s'incliner jusqu'à terre, faire de profondes révérences », d'autant que Schumann ajoute *und allerlei feine bœsslein;* — p. 288, *wie dann der spruch an im selber vermag;* M. B. explique *vermag* par *genug sagt*, *verstændlich ist;* mais le sens n'est-il pas : « comme le sermon a cette vertu par lui-même » (d'ennuyer et de faire dormir)?

d'ailleurs à fond le théâtre anglais. Il fait donc l'histoire des troupes anglaises sur le continent; il énumère toutes celles qu'on connaît, de 1585 à 1697; il retrace l'organisation de ces troupes et leurs rapports avec le public (permission de jouer, prolongation de séjour, prix d'entrée, billets de faveur, réclames, etc.); il cite les pièces de leur répertoire, par ordre chronologique, puis, dans le même ordre, nous présente les auteurs de ces pièces jusqu'à la fin du xviie siècle, John Still, Robert Wilmot, George Peele, Marlowe, Kyd, Greene, Chettle, Shakspeare, Chapman, Dekker, Heywood, Houghton et Day, Marston, Machin, Mason, Beaumont et Fletcher, Massinger, John Ford, Glapthorne, Sharpe, les anonymes. Ce chapitre consacré au répertoire est un des plus importants de l'introduction; on y remarquera principalement les renseignements sur les pièces de Shakspeare, et on y voit que le répertoire de nos comédiens « reflète toute la richesse et toute la variété de la scène anglaise de cette époque », que « les différents genres, les diverses directions du goût qui se développaient sans entrave, y trouvent leur expression », bref, que « tout ce qui plaisait et faisait de l'effet, était le bienvenu aux directeurs entreprenants des troupes anglaises ». Plus curieux encore sont les chapitres suivants qui traitent du *Kunststil,* du jeu de ces comédiens anglais, et du personnage qu'on nommait la *lustige Person*, le bouffon, et plus souvent encore *Pickelhäring*. Selon M. C., ce dernier type a été créé par Robert Reynolds qui prit, comme clown, un nom de poisson, de même que Spencer qui s'appelait *Stockfisch*. Mais il y avait d'autres noms encore : Johan Conget [1], Clam ou Clant, John Panser, John Grundo, etc. M. C. termine cette excellente étude, si pleine de détails et si complète, par deux chapitres : le *Liebeskampf* et l'influence des comédiens anglais sur le théâtre allemand. Vient ensuite le texte de cinq pièces anglaises, accompagnées naturellement, elles aussi, de longues, solides et intéressantes introductions : *Titus Andronicus* d'après le recueil de 1620; le *Tugend-und Liebesstreit* qui est, non pas *What you will* de Shakspeare, mais l'adaptation d'un drame préshakspearien; *Der bestrafte Brudermord oder Prinz Hamlet;* la *Tragicomödia* et *Vom unzeitigen Vorwitz*.

Terminons cette rapide revue par l'*Opitz* de M. Oesterley [2]. L'éditeur, un des meilleurs connaisseurs de la littérature allemande du xviie siècle, a donné un choix très copieux des œuvres d'Opitz d'après l'édition de dernière main, en conservant jusqu'aux fautes d'impression, mais en modifiant la ponctuation. Il a mis çà et là au bas des pages l'explication des termes difficiles. Une notice de 55 pages, faite avec conscience et très instructive, augmente la valeur de cette édition; elle sera pendant longtemps une des meilleures études à consulter sur le poète de Bunzlau.

A. CHUQUET.

1. Ce nom serait-il un souvenir du *Meter Pyrr de Conniget* (Pierre Coignet) cité par Brant dans son *Narrenschiff?*

2. *Martin Opitz, Weltliche und geistliche Dichtung*, n° 121.

439. — H. Monin, **Journal d'un bourgeois de Paris** pendant la Révolution française, année 1789. Paris, Colin, 1889. In-8, VIII et 435 p. 3 fr. 50.
440. — A. Babeau, **Paris en 1789.** Paris, Firmin-Didot, 1889. In-8, 532 p. 5 fr.

M. H. Monin imagine dans son *Journal d'un bourgeois de Paris*, qu'un Buvat, un avocat Barbier de la fin du XVIIIe siècle note en 1789 jour par jour les nouvelles qui lui arrivent, les impressions qui le frappent, les petits faits et les grands événements auxquels il assiste. Ce bourgeois de Paris n'oublie rien, ni le prix du pain, ni les pièces nouvelles, ni l'état des rues; il va aux séances de l'Assemblée, parfois même à celles des clubs; c'est d'ailleurs un modéré que les grandes *journées* surprennent, mais qui finit par les excuser. Le travail de M. Monin s'adresse surtout à de jeunes lecteurs; il éveillera leur curiosité, et, tout en leur faisant mieux connaître les commencements de la Révolution, il leur donnera l'envie de lire les textes originaux.

Le nouveau livre que publie l'infatigable Albert Babeau est très joliment exécuté et illustré de 96 gravures sur bois et photogravures d'après des estampes de l'époque. M. B. l'a divisé en sept chapitres : *la vie extérieure* (p. 1-230), *la vie intérieure* (p. 231-287), *la vie intellectuelle* (p. 289-341), *la vie religieuse* (p. 343-379), *la vie administrative* (p. 381-438), *la vie charitable* (p. 439-466), *la vie industrielle* (p. 466-501). Il termine par un huitième chapitre qui a pour titre *Statistiques et comparaisons* (p. 502-518), par une note bibliographique et par deux tables alphabétiques qui rendront de grands services. Ce volume se lit aisément, et M. Babeau a su y faire entrer sous une forme intéressante et facile une foule de renseignements qu'il a puisés de tous côtés, particulièrement dans les mémoires et les voyages. Il apporte même un certain nombre d'indications inédites qu'il a trouvées dans les Archives nationales, notamment pour les accroissements de Paris sous Louis XVI, pour l'administration municipale, pour les couvents et l'instruction.

C.

---

441. — **Les Nègres de l'Afrique Sus-Equatoriale,** par Abel Hovelacque. (Paris, 1889, in-8 de XIV-468 p.)

Ce livre est l'étude anthropologique des nègres de la Sénégambie, de la Guinée, du Soudan et du Haut-Nil. Ces populations, dit l'auteur, forment un ensemble ethnique qu'un certain nombre de caractères dissocie d'un de leurs voisins du Sud, les Noirs bantous. M. Hovelacque a adopté le système de la description par monographies, et chaque peuplade nous est présentée successivement, en commençant par les Wolofs, pour finir par les indigènes du nord-ouest de l'Albert-Nyanza. La conclusion est établie par un résumé sociologique qui donne une vue d'ensemble de tout le sujet. Les monographies sont faites d'après les innombrables auteurs qui ont traité la question, depuis le commencement

du XVII[e] siècle jusqu'à nos jours; il résulte de ce système un peu d'encombrement, et il eut peut-être mieux valu choisir entre les opinions que de les présenter toutes, ce qui engendre quelque confusion, d'autant que plusieurs des auteurs cités n'ont fait que copier leurs devanciers [1]. D'autres ont parlé fort à la légère, et, sur un même sujet, les opinions sont absolument contradictoires [2]; le lecteur se demande ce qu'il doit croire. Quelquefois, les ouvrages cités n'ont aucune valeur scientifique, et leur emploi entraîne des affirmations erronées, par exemple celle d'après laquelle l'ancienne population de Touggourt aurait été de race noire [3] (p. 253).

Le résumé sociologique (p. 230-459) nous fait un tableau bien triste de la race nègre, qui est déclarée incivilisable. (V. p. 424, 441, 454.) *Les Missions, protestantes ou catholiques*, nous dit l'auteur (p. 459), *n'ont fait que porter parmi eux l'hypocrisie et un raffinement de dépravation.* Cette opinion est appuyée par un grand nombre de citations; mais tout le monde n'est pas du même avis, et, avant de prononcer un jugement, il serait peut-être bon d'entendre les deux parties [4].

H.-D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — On annonce que M. Ignace ZINGERLE prépare une édition d'*Oswald de Wolkenstein* et M. Albert LEITZMANN, une édition des poésies de la première période de Schiller avec le texte primitif, un commentaire et un lexique.

— On connaît le *Hilfsbuch für die deutsche Litteraturgeschichte* de W. HERBST. C'est un excellent petit manuel que Herbst n'avait pu mener qu'à sa deuxième édition parue en 1881. M. ZURBORG a revu la troisième d'après les mêmes principes que Herbst, mais en ajoutant un chapitre sur la vieille littérature allemande et ses œuvres les plus importantes, particulièrement sur la légende héroïque. La cinquième édition du *Hilfsbuch* vient de paraître (Gotha, Perthes. In-8°, 69 p. 1 franc).

— La même librairie publie en même temps la première partie d'un manuel d'histoire (*Lehrbuch der Geschichte*. In-8°, XII et 236 p. 2 mark 40). Cette partie est con-

1. Voir, entre autres, p. 49, une citation de Demanet, qui n'est que la copie, mot pour mot, du P. Labat, qui avait lui-même copié Brüe, au moins en très grande partie.

2. Voir p. 248, au sujet de la longévité des nègres.

3. C'est dans le *Sahara algérien*, du G[al] Daumas, que M. H. a trouvé cette assertion. Mais le *Sahara algérien* est un roman; M. Féraud, dans son *Histoire des sultans de Tuggurt*, nous apprend quelle en est la valeur : « Cet ouvrage, de l'aveu « même de son auteur, qui m'a souvent proposé de le refaire avec moi, contient « beaucoup d'inexactitudes et des légendes fantaisistes pour amuser le lecteur. » (*Re-« vue africaine*, 1876, p. 168.)

4. La question nous paraît mal posée; il est évident, *a priori*, que ce n'est pas en un jour qu'on modifie des usages et des formes d'esprit, que de longues générations ont adoptées; mais cela est à peu près aussi vrai pour la race blanche que pour la race noire, et l'on n'a pas besoin de remonter très haut dans l'histoire pour en être assuré.

sacrée au moyen-âge et a pour auteur M. P. Wessel, professeur au gymnase de Cüstrin. Ce volume, clairement ordonné, renferme sous une forme précise bon nombre de détails, et rendra des services aux élèves des classes supérieures des gymnases.

— La collection des « Deutsche Litteraturdenkmale », s'est augmentée de deux volumes nouveaux : la fin des *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur*, par M. Alex. de Weilen et les *Sæmtliche poetische Werke* d'Uz, que publie M. Aug. Sauer (Heilbronn, Henninger).

— L'inauguration du monument de Walther von der Vogelweide aura lieu à Bozen (Tyrol), « la dernière ville allemande », le 15 septembre, en même temps que la fondation du *Sængerbund* tyrolien. Le 16 septembre, excursion au Vogelweiderhof près Lajen, déjeûner au Walthergarten à Klausen, et le soir, concert du « Mænnergesangverein » à Brixen dans le Walthersaal.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 août 1889.

M. Barbier de Meynard, président, donne de bonnes nouvelles de la santé de M. Maury, dont l'état s'est notablement amélioré.

M. l'abbé Raboisson termine sa lecture sur l'explication géographique de l'inscription de Samsi Rammân IV, roi d'Assyrie. Il s'attache à établir l'identité de Sagbita, capitale des *Matai*, avec Ecbatane du Nord, et celle de Dûr Pap Sukal avec Chouster.

M. Oppert rend hommage au savoir de M. l'abbé Raboisson et insiste sur l'intérêt de son travail; mais il croit devoir se séparer de lui sur certains points. Selon M. Oppert, le théâtre de la première campagne de Samsi fut l'Arménie et non l'Azerbeidjan; celui de la quatrième campagne, le centre de la Mésopotamie, et non la Susiane.

M. Salomon Reinach signale une inscription des environs de Paphos, dans l'île de Chypre, qui contient une dédicace à une divinité appelée Opaon Mélanthios. La comparaison de divers textes épigraphiques de même provenance permet d'affirmer que cette divinité n'est autre qu'Apollon. Opaon, c'est-à-dire gardien de troupeaux, est dans Pindare une épithète jointe au nom d'Aristée, qui lui-même est une forme primitive de l'Apollon arcadien. Le nom Mélanthios rappelle celui d'un héros athénien, éponyme du bourg de Mélainai; or, une cité appelée aussi Mélainai, qui devait avoir le même éponyme, existait en Arcadie. Ces deux noms sous lesquels Apollon était adoré à Paphos témoignent donc l'un et l'autre, à ce qu'il semble, des antiques rapports qui avaient uni l'île de Chypre et l'Arcadie. On savait déjà que la ville de Paphos honorait comme son fondateur l'Arcadien Agapénor.

M. Clermont-Ganneau fait observer que l'inscription communiquée par M. Salomon Reinach n'était pas inconnue. Elle a été publiée très exactement, il y a déjà plusieurs années, dans un ouvrage posthume de M. Colonna-Ceccaldi, *Monuments antiques de Chypre.* Ce jeune et regretté savant a rendu à l'archéologie cypriote de grands services, que M. Clermont-Ganneau tient à rappeler. Une autre inscription, dédiée au même Opaon Mélanthios, a été également publiée par Colonna-Ceccaldi, qui avait pressenti l'explication aujourd'hui donnée par M. Reinach : il avait proposé de voir dans ce nom celui d'un héros dorien colonisateur de Chypre.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : Strassmaier, *Babylonische Texte*, VI, *Inschriften von Nabonidus, Kœnig von Babylon;* — par M. Alexandre Bertrand : Cartailhac (Emile), *la France préhistorique;* — par M. Léon Gautier : *Paléographie musicale*, publiée par les bénédictins de Solesmes; — par M. Senart : Gerson da Cunha : 1° *Memoir on the history of the tooth relic of Ceylon;* 2° *Notes on the history and antiquities of Chaul and Bassein;* 3° *Contributions to the study of Indo-Portuguese numismatics*; 4° *The Konkani language and literature*; 5° *Catalogue of the coins in the numismatic cabinet belonging to J. Gerson da Cunha;* — par M. Barbier de Meynard : *le Yih-King, texte primitif rétabli, traduit et commenté* par Ch. de Harlez.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

einem Wörterverzeichniss, p. p. GROTH (travail fait sans soin et sans compétence, et non surveillé). — Périodiques. — Livres annoncés sommairement.

Annales de l'Est, n° 3 : AUERBACH, La question d'Alsace à la diète de Ratisbonne. — BAUMONT, La Société populaire de Lunéville. — Ch. PFISTER, Les légendes de saint Dié et de saint Hidulphe. — BADEL, Bibliographie lorraine (statistique des ouvrages imprimés à Nancy depuis le 1er juillet 1887 jusqu'au 31 décembre 1888). — A. FOURNIER, Le Pertux d'Estaye et le château d'Estaye. — *Comptes rendus* : L. WIENER, Catal. des objets d'arts et d'antiquité au musée histor. lorrain, 6e édit. — Trésor du bibliophile lorrain, facsimilé de 125 titres ou frontispices d'ouvrages lorrains rares et précieux publiés sous la direction de J. FAVIER, — Le Rev. P. CHAPOTIN, des Frères prêcheurs, La guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc et les dominicains. (Beaucoup de faits et de discussions intéressantes; est dirigé contre M. Siméon Luce; « inspirera une sage réserve aux débutants en leur faisant voir comment peut errer un des maîtres de la science »; quelques taches légères, mais une fois disparues, « on ne pourra plus rien reprocher à l'érudition de l'auteur qui est toujours étendue et précise, et qui fait de ce petit livre un véritable ouvrage de chartiste, dans le bon sens du mot »). — RISTELHUBER, Heidelberg et Strasbourg, recherches biog. et littér. sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Univ. de Heidelberg 1386-1662 (sans avoir pour l'histoire générale d'Alsace une importance considérable, ce travail sera bien accueilli de tous ceux qui s'intéressent aux menus faits de cette histoire; cp. *Revue*, n° 8). — GENY et KNOD, Die Stadtbibliothek zu Schlestadt, Festschrift zur Einweihung des neuen Bibliotheksgebäudes. (L'étude de M. Geny est curieuse et assez bien menée; celle de M. Knod apporte des détails nouveaux mais dont il s'exagère l'importance; cp. *Revue*, n° 32). — Rod. REUSS, Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim 1722-1723; Documents relatifs à la situation légale des protestants d'Alsace au XVIIIe siècle (cp. un prochain art. de la *Revue)*; La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution (cp. *Revue*, 1888, n° 24). — Procès des accusés du Haut Rhin, dans l'affaire du 14 juin 1849. (Réimpression, d'après le journal Le Rhin, du compte-rendu de ce procès). — SARAZIN, Récits sur la dernière guerre franco-allemande; BEAUNIS, Impressions de campagne (cp. *Revue*, n° 2). — BOPPE, Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon Ier, 1809-1814. (Cp. *Revue*, n° 33.) — Reliques scientifiques d'Arsène Darmesteter.

Annales du Midi, n° 3, juillet 1889 : A. THOMAS, Le Midi et les Etats-Généraux sous Charles VII. — OMONT, Les manuscrits et les livres annotés de Fabri de Peiresc. — Ch. JORET, Le P. Guevarre et les bureaux de charité au XVIIe siècle. — *Mélanges et documents* : A. T. Un prétendu évêque de Dax, note complémentaire. — PIGNOL, Geraud du Berry et l'Ecole de médecine de Montpellier au XIIIe siècle. — TAMIZEY DE LARROQUE, Deux lettres bénédictines inédites : Dom Germain, Dom Devic. — *Comptes-rendus* : SABERSKY, Zur provenzalischen Lautlehre (beaucoup de petits faits de détail rigoureusement classés). — O. SCHULTZ, Die provenzalischen Dichterinnen, Biographieen u. Texte, nebst Anmerk. und einer Einleit. (nouvelle publication faite avec le même soin que les précédentes, sans être peut-être aussi riche en observations nouvelles, et tout en laissant parfois à désirer dans l'établissement des textes publiés). — L'abbé HENRY, François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier, étude sur une administration civile et ecclésiastique au XVIIe siècle (contribution distinguée à l'histoire provinciale de la France pendant la première moitié du XVIIe siècle).

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), 4e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques (séance du 27 avril). — G. Mallet, Quelques mots sur l'explication des auteurs anciens. — Delbœuf, Promenade à travers les six premiers livres des Annales de Tacite. — *Comptes-rendus :* Mommsen, Röm. Staatsrecht, III, 1. Die Bürgerschaft (2e art.). — Ussing, Erziehung u. Jugendunterricht bei den Griechen u. Römern (réunit sous une forme concise tout ce qu'on sait au sujet de l'enfance dans l'antiquité classique). — King a. Cookson, The principles of sound and inflexion as illustrated in the Greek and Latin languages (clair et fait avec une excellente méthode). — P. L. Mueller et Diegerick, Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1588, tome I (publication importante qui se distingue autant par l'originalité des documents que par l'abondance et l'érudition des notes explicatives.) — Rahlenbeck, Les Pays d'Outre-Meuse, études historiques (histoire de Daelhem, Fauquemont et Rolduc).

The Academy, n° 901 : Max Müller, Natural Religion (« charmingly written and replete with interesting information »). — J. Gairdner, Henry VII (excellent, très bien informé et très clair). — Percival, The Land of the Dragon. — Agnes Repplier, Books and men. — Some modern Greek books (Jannaris, On Erotokritos and its author; J. Schmitt, Die Chronik von Morea; Phardys, Hist. of the Greek colony in Corsica). — Ralston (not. nécrol.). — Hor. Bonar (not. nécrol.) — The names Palemon and Arcite, and the death of Arcite (Skeat). — The Tripartite Life of St. Patrick (W. Stokes). — Virgil in the middle ages (Tunison). — Cleanship (Murray). — The old Northumbrian glosses in Ms. Palatine 68 (Cook). — P. Peterson, Hymns from the Rigveda. — Philology notes (Ipomedon, p. p. Kölbing; Dahl, Latinsk Literaturhistorie). — Lorange, Den Yngre Jernalders Svœrd, et bidrag til Vikingetidens histories ok teknologi.

The Athenaeum, n° 3224 : J. R. Werner, A visit to Stanley's Rear Guard, with an account of river-life on the Congo. — J. Gairdner, Henry VII (très bon et très fouillé). — Don Quixote, done into English by Watts. III-V. — Select plays in manorial and other seignorial courts, I, p. p. Maitland. — Life and letters of Charlotte Elisabeth, 1652-1722. — Eccles. hist. — Letters of Jeremy Bentham. — Chronology of the Sanskrit language (Max Müller). — Unpubl. letters of Nath. Hawthorne, I. — The proposed Oriental School, II (Leistner).—Ralston (not. nécrol.). — The Casket letters (Sinclair). — Starcke, The primitive family in its origin and development. — O. Rayet et M. Collignon, Hist. de la céramique grecque (beau livre, digne à tous égards du sujet). — The archaeological societies. — The British Archaeological Association to Lincoln. — Old English Dramas, p. p. Jacob. — Blackfriars Theatre in the time of Shakspeare (Greenstreet).— Alls' well that ends well, IV, 2, 38-39.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 32 : Ch. Fuster, Die Marionetten. — Gedichte von Isolde Kurz. — G. Walling, Giordano Bruno. — M. Brasch, Giordano Bruno. — Literarische Neuigkeiten. — Anzeigen.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37-38 Vingt-troisième année 16-23 septembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement .

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 33 : Kautzsch u. Socin, Die Genesis mit äusserer Unterscheidung der Quellenschriften (très utile). — Jahresber. der Geschichtswissenschaft p. p. Jastrow. VIII. — Kubitschek, Imperium romanum (cp. *Revue*, n° 18). — Seger, Nikephoros Bryennios, eine philolog. histor. Untersuchung (très soigné). — Halbe, Friedrich II u. der päpstliche Stuhl (cp. *Revue*, n° 1). — J. Friedrich, Die Constantinische Schenkung (témoigne d'un profond savoir et prouve que de semblables questions ne peuvent être traitées que par ceux qui possèdent l'histoire de l'église, qui la « virtuos beherrschen »). — Lamprecht, Die röm. Frage von König Pippin bis auf Kaiser Ludwig den Frommen (sobre et sagace en général). — Bryce, The American Common Wealth. — J. Kohler, Rechtsvergl. Studien über islam. Recht, das Recht der Berbern, das chines. Recht u. das Recht auf Ceylon (de grand intérêt). — Danielsson, Gramm. u. etymolog. Studien (très bonne étude sur χάρα et χέρας). — Index librorum prohibitorum gedruckt zu Parma 1580 p. p. Reusch. — Rönsch, Semasiolog. Beiträge zum latein. Wörterbuch, II. Adj. u. Pron. Adverbia u. Adverbialia (matériaux qui seront les bienvenus). — Grundriss der roman. Philologie, I, 3 (termine le 1er vol.). — Bierbaum, History of the English language and liter. 2e edit. Students edition (très recommandable). — Le Bas, Voy. archéol. en Grèce et en Asie-Mineure p. p. Sal. Reinach (cp. *Revue*, n° 30). — Bau = und Kunstdenkm. Thüringens p. p. Lehfeldt, II.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32 : Wide, De sacris Troezen. Hermion. Epidaur. comment. acad. (cp. *Revue*, n° 19). — Zeitschrift für afrikan. Sprachen, p. p. Büttner, I, u. II (revue où abondent les articles de haute valeur). — Rawack, De Platonis Timaeo quaest. crit. (soigné, mais souvent contestable). — Valerii Maximi fact. et dict. mem. libri novem, p. p. Kempf (bonnes et nombreuses emendations du texte). — Antona-Traversi, Nuovi studi litterari. — Janssen, Gesch. des deutschen Volkes, VI (« Tendenzmacherei »). — Eggers, Rauch u. Gœthe, urkundl. Mitteil. — Frankenstein, Die Lage der Arbeiterinnen in den deutschen Grenzstädten.

— N° 33 : The Book of Psalms or the Praises of Israel, transl. by Cheyne. — E. Pfister, Die finanz. Verhältn. der Univ. Freiburg von der Zeit ihrer Gründung bis zur Mitte des XIX Jahr. — Keilschriftl. Actenstücke aus babylon. Städten, von Steinen u. Tafeln des Berliner Museums in Autogr., Transcr. u. Uebers. hrsg. u. comm. von Peiser. — Zosimi hist. nova p. p. Mendelssohn (travail solide, savant, sagace, très utile). — Cordes, Der zusammengesetzte Satz bei Nicolaus von Basel (bon). — Canti popol. della Montagna Lucchese p. p. Giannini. — Hesselbarth, Hist. krit. Untersuch. zur dritten Decade des Livius (confus et diffus). — Ludwig, Strassburg vor hundert Jahren (très détaillé, cp. un prochain art. de la *Revue*). — Bastian, Die Culturländer des alten Amerika, III. — Adelmann, Donna Elvira (Don Juan) als Kunstideal u. in ihrer Verkörper. auf der Münchener Hofbühne. — Chabaud-Arnauld, Hist. des flottes militaires (bonne esquisse du sujet).

Berliner philologische Wochenschrift, nos 31-32 : Aeschylos, Orestie p. p. Wecklein (excellent). — Vahlen. Ueber ein Alexandrin. Gedicht des Catullus. (Recherches sur la « Coma Berenices » qui feront époque.) — Wirz. Die stoffl. u. zeitl. Gliederung des Bellum Jugurthinum (à recommander à tous les lecteurs de Salluste). — Linke, Macrobius'Commentar zu Cicero's Somnium Scipionis. — Preller, Griech. Mythol.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37-38 — 16-23 septembre — 1889

Publications récentes relatives à la littérature galloise la plus ancienne :

442. — **The text of the Mabinogion** and other welsh tales from the Book of Hergest, edited by John Rhys, M. A., professor of Celtic in the University of Oxford, and J. Gwenogvryn Evans. Oxford, 1887, xi-355 pages.

443. — **Les Mabinogion** traduits en entier pour la première fois en français, avec un commentaire explicatif et des notes critiques, par J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. Paris, Thorin, 1889, 2 vol. in-8, 359, 387 pages.

444. — **Dictionary** of the welsh Language by the Rev. Silvan Evans rector of Lanwrin, 1re et 2e livraisons, contenant les lettres *a* et *b*. Carmarthen, William Spurrel, 1887-1888, grand in-8, 608 pages.

445. — **Fac-simile** of the Black Book of Carmarthen reproduced by the autotype mechanical process, with a palæographical note by J. Gwenogvryn Evans. Oxford, petit in-8, 1888, xx pages et 108 planches.

446. — **Lectures** on the Origin and Growth of Religion as illustrated by Celtic Heathendom by John Rhys, fellow of Jesus-College, professor of Celtic in the University of Oxford. Londres, William and Norgate, in-8, 1888, xi-708 pages.

Depuis deux ans les travaux relatifs aux monuments les plus anciens de la littérature galloise, se sont multipliés. Un des recueils les plus importants de cette littérature est, comme on sait, la collection de contes connus sous le nom de *Mabinogion*. De cette collection on avait depuis 1859 une assez bonne édition, celle que lady Charlotte Guest a dédiée à ses enfants : trois volumes in-octavo, contenant le texte gallois, une traduction et des notes abondantes. Mais on savait que le texte dans cette édition n'était pas partout très fidèlement reproduit, que la traduction fort élégante n'était pas toujours fidèle, tantôt parce que le traducteur avait voulu cacher la faiblesse littéraire du texte original, tantôt parce que ce texte n'avait pas été compris, tantôt parce que la femme distinguée qui avait signé cet ouvrage et qui en destinait la lecture à ses enfants avait, en bonne mère de famille, consciencieusement pratiqué le précepte du poète latin :

Maxima debetur puero reverentia.

MM. Rhys et Gwenogvryn Evans ont tenu à mettre à la disposition des savants un texte établi avec toute la rigueur possible et ils ont pensé que, pour atteindre ce résultat, le procédé le plus sûr était de commencer par publier autant d'éditions séparées qu'il y a de manuscrits : ils ont commencé par le manuscrit principal qui est le livre rouge de Hergest conservé au Jesus College d'Oxford. Quand ils auront publié les manuscrits, ils entreprendront l'édition critique; ce procédé est certainement le plus sûr, il n'a qu'un inconvénient, c'est de demander beaucoup de temps et d'argent. Les souscripteurs leur donneront certainement le second, nous espérons bien que Dieu leur accordera le premier.

M. Loth, prenant pour base le texte du Livre Rouge de Hergest, tel qu'on le connaît par la publication de MM. Rhys et G. Evans, et y corrigeant un certain nombre de fautes évidentes, a publié la première traduction française des *Mabinogion* qui ait vu le jour jusqu'ici. Un savant critique anglais, qui connaît à fond la langue française et qui sait l'écrire élégamment, m'a exprimé la pénible impression qu'il éprouvait en voyant dans la traduction de M. Loth les récits gallois se présenter sous une forme qui souvent est littérairement très inférieure à celle qu'on trouve chez lady Guest. La différence que ce critique constate entre les deux traductions existe réellement; mais le premier mérite d'une traduction est d'être fidèle et M. Loth a mieux aimé rendre exactement l'original gallois que de l'embellir en s'en écartant : il a eu raison. Il a accompagné son travail de notes nombreuses qui donnent sur les personnages les explications nécessaires au lecteur et qui justifient les corrections que le savant professeur a cru devoir apporter au texte quelquefois fautif du manuscrit publié par MM. Rhys et Gwenogvryn Evans. Ce qui fait l'importance de cette publication, est l'étroite parenté des *Mabinogion* avec nos romans de la Table ronde. Les *Mabinogion* et les romans de la Table ronde dérivent de la même source et cette source, ce sont des légendes galloises aujourd'hui perdues. Malheureusement on ne peut déterminer exactement quelle est dans les romans de la Table ronde la part dont l'origine est exclusivement galloise et la part qui est due au génie inventif des conteurs français. Les romans de la Table ronde ont pénétré dans le pays de Galles et il est difficile de dire exactement quelle influence ils ont pu exercer sur les contes gallois, car les manuscrits de ces contes sont malheureusement postérieurs à la création du cycle français de la Table ronde qui lui-même ne nous est pas connu complètement.

Le dictionnaire gallois de Silvan Evans sera certainement la publication lexicographique la plus considérable dont la langue galloise ait été jusqu'ici l'objet; l'auteur paraît travailler avec un soin extrême; seulement il est à craindre que nous attendions longtemps l'achèvement de son utile publication.

Le livre noir de Carmarthen est le monument le plus ancien de la littérature galloise, on croit qu'il remonte au XIIe siècle; ce serait en

tout cas au dernier quart de ce siècle et il peut bien n'être pas antérieur au XIIIe. M. Skene en a donné une édition dans son livre intitulé *The four ancient books of Wales*, t. II, p. 3-61. La traduction du texte gallois se trouve dans le tome Ier du même ouvrage. Ni le texte ni la traduction ne sont entièrement satisfaisants. Avec le fac-similé publié par M. Gwenogvryn Evans, il sera possible d'atteindre un meilleur résultat, surtout lorsque M. Silvan Evans aura achevé son dictionnaire.

Nous terminons cette revue en parlant de l'instructive et volumineuse mythologie celtique de M. Rhys. Quelques personnes s'étonneront peut-être de la trouver placée dans la catégorie des ouvrages relatifs à la littérature galloise; c'est qu'en effet la littérature galloise est la source principale où M. Rhys a puisé ses informations : des six leçons dont son livre se compose, une seule est consacrée au panthéon gaulois, c'est la moins originale, elle a pour base : 1° la brochure de M. Gaidoz intitulée : *Esquisse de la religion des Gaulois* et le volume du même savant sur le dieu gaulois du soleil ; 2° un mémoire que M. Florian Vallentin a publié dans la *Revue celtique*, tome IV : Les dieux de la cité des Allobroges, d'après les monuments épigraphiques ; 3° les travaux de M. Mowat ; 4° les assertions de César *De bello Gallico*, VI, 17, sur la religion des Gaulois, c'est-à-dire l'identification des dieux gaulois avec ceux du panthéon gréco-romain. M. Rhys me semble avoir attaché trop d'importance à ce texte latin dont aujourd'hui la valeur mythologique paraît bien contestable. Les cinq dernières leçons ont pour objet la mythologie des Celtes insulaires : voici le classement adopté par le savant auteur : il divise les dieux des Celtes insulaires en quatre classes : 1° ceux qui sont identiques à Zeus ; 2° ceux qui sont les héros de la civilisation ; 3° ceux qui sont les héros solaires ; 4° les dieux secondaires, les démons et les héros. Dans ces quatre sections, les renseignements empruntés à la littérature galloise se pressent en abondance, ils font la véritable originalité du travail de M. Rhys, beaucoup plus que les renseignements de provenance irlandaise. Seulement ici une question se pose souvent : elle est de savoir si tel ou tel trait cité par M. Rhys remonte à la tradition celtique ou s'il est dû à l'imagination de l'auteur gallois auquel le savant professeur l'emprunte ; enfin la valeur de sa classification des personnages mythologiques gallois et irlandais peut donner matière à doute, quelquefois on peut se demander pourquoi tel ou tel personnage est le héros solaire et n'est pas le héros de la civilisation ; la question inverse peut également se poser. Tous les savants qui écrivent des traités généraux de mythologie ont dans leur œuvre une partie plus ou moins considérable qui est exclusivement subjective. M. Rhys a dans une certaine mesure subi l'influence de cette loi. Quoiqu'il en soit, son ouvrage est de beaucoup le plus important qui ait été composé jusqu'ici sur la mythologie celtique ; l'auteur indique avec soin ses sources ; il a terminé son livre par un copieux index : quarante pages à deux colonnes. Ce livre est et restera pendant

longtemps le recueil où puiseront tous ceux qui voudront s'éclairer sur la religion des Celtes et, sans se croire obligé d'accepter sur tous les points la doctrine de M. Rhys, ceux qui le consulteront seront unanimes pour rendre hommage à la profondeur comme à l'étendue et à la variété de son érudition.

On ne peut trop admirer la merveilleuse activité avec laquelle il travaille au progrès des études celtiques dans le domaine où il est maître, faisant succéder à ses beaux travaux sur la grammaire galloise, sur les inscriptions ogamiques et sur l'histoire la plus ancienne de la Grande-Bretagne, l'édition des *Mabinogion* dont nous avons parlé au début et le « trésor » de la mythologie celtique dont le bref compte-rendu termine cet article.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

447. — **Collection des anciens alchimistes grecs,** publiée par M. Berthelot, avec la collaboration de Ch. Em. Ruelle, 4 livraisons in-4. Paris, Steinheil, 1887-88. Pages : Introduction, xxviii-284 ; texte grec, x-477 ; traduction française, 458.

448. — **Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du moyen-âge,** par M. Berthelot. Paris, Steinheil, 1889, 1 vol. de xii-330 p.

A la suite d'un rapport de M. Berthelot, concluant à l'utilité d'une publication des manuscrits grecs relatifs à l'alchimie, et adopté par le comité des travaux historiques et scientifiques, cette publication fut entreprise, sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Mais comme le remarque un passage du rapport (*Avant-propos*, p. vii), il fallait « le concours d'un savant versé dans la connaissance de la langue et de la paléographie grecques avec un savant au courant des théories et des pratiques de la chimie. » Pour cette raison M. B. s'est assuré la collaboration d'un helléniste bien connu, M. Ch. Em. Ruelle. L'ouvrage est divisé en trois parties, ainsi que l'expose l'*Avant-propos :* 1° Une introduction, due à M. B. ; 2° Un texte grec, avec variantes et notes philologiques, établi par M. Ruelle ; 3° Une traduction, œuvre commune des deux collaborateurs, avec notes et commentaires de M. B. [1]. On ne saurait méconnaître l'importance d'une pareille publication; nous n'avions en somme que des renseignements fort incomplets sur les anciennes théories chimiques et métallurgiques; et dans le triple domaine historique, technologique et philosophique, l'étude de ces textes ne peut manquer, en excitant l'attention des savants, d'être féconde en résultats et en découvertes intéressantes. — Pour aider le lecteur dans l'intelligence du texte, M. B., dans une longue introduction, nous donne huit mémoires qui forment comme une introduction géné-

1. La 4e livraison comprend les tables, et parmi elles un *Index des mots qui manquent dans les lexiques*. On eût désiré, avec tous ces mots, avoir leur sens ; un certain nombre d'ailleurs proviennent de conjectures malheureuses ou de lectures inexactes, et doivent être supprimés.

rale à la métallurgie et à la chimie des anciens [1]. Indépendamment de notices sur divers manuscrits et de traductions d'anciennes recettes, nous trouvons dans cette première partie des descriptions d'appareils avec figures, une étude archéologique sur quelques métaux de la Chaldée, et entre autres passages intéressants, une dissertation sur la fabrication de l'asèm (p. 62-73), qui nous montre comment les alchimistes sont arrivés à croire à la transmutation des métaux. Habitués à composer des alliages simulant l'or et l'argent, ils finirent par admettre, sous l'influence d'idées mystiques et philosophiques, la possibilité de fabriquer effectivement ces métaux, grâce à certaines combinaisons et à l'aide des puissances surnaturelles. Huit planches en photogravure reproduisent les signes usités dans les manuscrits pour représenter les métaux et différents mots d'usage courant [2]. — Le texte grec ne mérite pas les mêmes éloges. Une note préliminaire nous prévient que « le texte imprimé est toujours, sauf indication spéciale, conforme à celui du manuscrit sur lequel la transcription a été faite. » L'éditeur a fort bien compris qu'il ne pouvait se borner à transcrire un manuscrit avec ses incorrections et ses fautes; un certain nombre de corrections conjecturales ont été introduites dans le texte; dans les notes sont proposées d'autres corrections dont plusieurs cependant, je dois le dire, sont ou inutiles ou même contraires au sens exact [3]. Mais alors, pourquoi, dans tant de passages, avons-nous un texte si incorrect, quand souvent une correction extrêmement simple (je ne dis pas une conjecture) remettrait tout en ordre, et que parfois même la bonne leçon se trouve dans un autre manuscrit? Tout au moins aurait-on dû corriger les fautes d'orthographe et les fautes d'accentuation, qui sont assez nombreuses. Il est regrettable qu'un respect exagéré pour le manuscrit transcrit ou une défiance trop prononcée ait empêché d'améliorer ces textes partout où on pouvait le faire. Tels qu'ils sont publiés, ils ont besoin d'une sérieuse révision. — Le traducteur n'en a rencontré que plus de difficultés; mettre en français un texte souvent mal établi, plein de *loci desperati*, et d'ail-

1. Cette introduction a été publiée de nouveau par M. Berthelot, en un volume à part, sous le titre : *Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du moyen-âge.* Onze autres mémoires ou notices y ont été ajoutés, parmi lesquels il convient de signaler quelques pages sur les noms du bronze et de l'antimoine.

2. Je note quelques inexactitudes de traduction et de lecture : pl. V. 25, σῆψον et et VI, 9, θυμίασον sont traduits comme des substantifs neutres; VI, 18, σχιστόν est rendu comme un impératif; VII, 20, κερὴν signifie *cire* et non *corne;* VI, 26, la lecture ἄρωαρ (cf. *lexique*, p. 123) est inexacte : αρ final ne fait pas partie du mot, et est un signe abréviatif; VIII, 20, κρίνεα (*lexique*, p. 124) n'est pas dans le texte; l'abréviation signifie κρίνεται.

3. Je n'en veux signaler que quelques-unes : p. 114, l. 2 et 13, la corr. νοήμασιν pour νεύμασιν détruit le sens; de même 447, 3 et ailleurs; l'accord des mss. dans tous ces passages est unanime, et le sens est clair. P. 330, l. 9, ἐαγῇ pour εὐγῇ est mauvais; c'est au contraire p. 327, l. 3 qu'il eût fallu corriger ἐαγῇ en εὐγῇ. P. 331, l. 1 proposer σρίξον au lieu de σφάξον prouve qu'on ne comprend pas. P. 339, l. 4 pourquoi corriger πενηντάκις en πεντηκοντάκις? P. 388, l. 12 il est inutile d'ajouter πρῶτα.

leurs ardu par sa nature même, est une entreprise qui aurait effrayé beaucoup d'hellénistes; la somme de patience et de sagacité déployée par l'interprète pour un tel travail mérite qu'on lui rende hommage. On se demande seulement comment on a pu trouver un sens dans certains passages qui sont, dans l'état actuel, du pur galimatias, et que l'on est tout étonné de voir traduits. Le traducteur s'est d'ailleurs rendu compte, avec une grande modestie, de l'imperfection de son œuvre; il réclame (*Avant-propos*, p. XIV) « toute l'indulgence du lecteur pour cette tentative d'interprétation, » et quiconque prendra la peine de parcourir quelques pages seulement du texte s'empressera de faire droit à cette réclamation. « On ne saurait, dit encore l'*Avant-propos*, envisager cette traduction des alchimistes grecs que comme un premier essai, qui sera assurément perfectionné par suite des études ultérieures. » De nombreux perfectionnements sont en effet indispensables; on en jugera par les observations suivantes, qui signalent des erreurs faciles à faire disparaître. P. 41, 9, lisez « que la laine soit disposée d'une façon un peu lâche », et non « foulez ce qui est trop lâche. » P. 47, 6, ἰατρῶν παῖδες ne signifie pas *les enfants des médecins*, et encore moins *les apprentis*, comme il est dit dans la traduction, p. 210, note 3; c'est une expression connue pour désigner les médecins eux-mêmes; cf. 103, 12; 217, 20 même faute. P. 166, 9, ἡμέραι ἄνισοι signifie un nombre de jours *impair*, et non *convenable*. P. 183, 13, τῷ τὰς σταφυλὰς ὀμφακας ὄντας (l. οὔσας qui est donné par un ms.) ἔτι τρύγοντι est traduit à tort par « celui qui *dessècherait* des raisins encore verts »; lisez τρυγῶντι et traduisez « *vendangerait.* » P. 267, 7, « vaporisé *outre mesure* » n'est pas le sens; lisez « *suivant une mesure déterminée.* » P. 330, recette 38, le sens est : « Fais avaler la perle à une poule ou à un pigeon, et qu'elle y reste à peu près le temps de dire un *pater;* alors tue l'oiseau pour la retirer. » Voici la traduction : « Fais macérer la perle fine dans un oiseau ou dans un pigeonneau, et qu'elle y soit tenue jusqu'à l'heure du *pater noster;* alors presse afin de la faire sortir! » Le même procédé n'est pas mieux compris p. 369, l. 25. P. 335, 22, ζύγισον ne veut pas dire *joins,* mais *pèse.* P. 352, 19, traduction : « on peut se diriger à l'aide de la lumière ainsi émise en vertu de la propriété de ces pierres de briller la nuit; » entendez : « produire de la lumière est la propriété exclusive de la pierre qui brille la nuit. » P. 367, 4, φοῦσκα signifie *vessie* et non *gros intestin* (des poissons). P. 387, 22, le titre et le commencement du chapitre sont incompris; la traduction donne : « Description de la grande héliurgie exposée dans le traitement du tout. Sachez que la gr. hél. est exposée et décrite dans la création du tout, à l'occasion de son créateur; » qu'est-ce que cela signifie? Lisez au contraire : « Figure de la gr. hél. comparée à l'organisation de l'univers. Il faut savoir que la gr. hél. peut être comparée et assimilée à la création de l'univers, ainsi qu'au créateur lui-même. » P. 392, 14, traduction : « enduis les lettres, de façon à les obtenir écrites sur le fer; » lisez « les lettres que tu as écrites sur le fer; » nous

avons là du grec populaire byzantin, qui souvent n'a pas été compris. P. 445, 20, le sens de ξυντή et de ἀγάλια n'est pas saisi; traduction : « un couteau afin de *pouvoir racler* avec la pointe, et fais *bien* cuire; » lisez « un couteau à bout *pointu,* et fais bouillir *doucement* ». P. 456, 14, κλόκιον μὴ ἔχον ἄμβικα est de mauvais grec sans doute; mais il n'y a aucune raison pour substituer ἔχων et pour traduire « si tu n'as pas d'alambic; » il faut lire simplement « un vase n'ayant pas de chapiteau; » cf. *Introd.*, p. 27. Une traduction exacte est d'autant plus nécessaire qu'il s'agit non d'une phrase quelconque, mais de la pratique même des anciens. — J'arrête ici cette critique déjà longue; les éditeurs voudront bien voir dans ces remarques une preuve de l'importance que j'attache à leur publication, et de l'intérêt avec lequel je l'ai lue.

My.

---

449. — Paul Tannery. **Pour l'Histoire de la science hellène,** de Thalès à Empédocle, 1 vol. in-8. Paris, Félix Alcan, 1887, vii-396 pages.

Nous avons recommandé, dès son apparition, la lecture de ce livre à tous ceux qu'intéressent ou qu'occupent par profession la Grèce, l'histoire de sa science, de sa philosophie et du rôle qu'elle a joué dans le développement de la civilisation [1]. Les articles dont il a été l'occasion en Allemagne et en France, ceux surtout de Natorp dans les *Philosophische Monatshefte,* de Boutroux, dans la *Revue philosophique*, de Tannery lui-même dans l'*Archiv für Geschichte der Philosophie,* etc., nous permettent de présenter aux lecteurs de la *Revue critique*, avec plus de précision et en en indiquant mieux la portée et l'importance, un ouvrage qui fait honneur à la science et à l'érudition françaises.

M. Tannery a, dans une introduction, suivie de 13 chapitres, auxquels sont ajoutés deux appendices, traité successivement des doxographes, de la chronologie des physiologues, de Thalès, d'Anaximandre, de Xénophane, d'Anaximène, d'Héraclite, d'Hippasos et d'Alcméon, de Parménide, de Zénon, de Mélissos, d'Anaxagore et d'Empédocle, traduit le fragment de Théophraste sur les sensations et essayé de distinguer, dans l'arithmétique pythagoricienne, le côté mystique et le côté scientifique. Si l'on considère l'ouvrage, abstraction faite de sa tendance, on peut dire avec M. Boutroux qu'il restera le plus précieux des instruments, que la haute compétence de M. T. comme helléniste et comme historien de la science et de la philosophie antiques, sa finesse et sa pénétration singulières, son raisonnement délicat et ingénieux ne perdent rien à se rencontrer avec une imagination brillante, une belle hardiesse de savant philosophe, une juste ambition de reviser tous les jugements reçus et d'apporter sur toutes les questions des idées nouvelles.

M. T. n'a pas eu la prétention de faire une histoire complète des

1. *Revue de l'enseignement secondaire et supérieur*, IX, p. 564.

physiologues. Il n'a pas parlé de Pythagore, parce que les documents qui lui sont relatifs ont leur histoire propre et surtout leur incertitude tout à fait spéciale; il n'a encore rien trouvé à dire des atomistes qui lui parût digne d'être publié. Ce qu'il s'est proposé avant tout, c'est de substituer le point de vue positiviste au point de vue métaphysique, c'est de revendiquer pour la science un domaine qui n'avait guère été jusqu'ici exploré que par les philosophes. De là le titre de l'ouvrage, de là la méthode suivie. Les philosophes cherchent l'idée métaphysique la plus importante pour grouper autour d'elle les autres idées attribuées à chacun des physiologues; M. T. détermine une à une les opinions de chacun sur les parties de la nature qui ont appelé leur attention et ne passe à leurs thèses philosophiques qu'après avoir examiné tout ce qu'ils ont pensé en physique et en histoire naturelle. Non seulement il met au premier plan les opinions scientifiques des physiologues, mais il soutient qu'ils sont des savants et non des philosophes, que le noyau de leur système n'est pas une idée métaphysique, mais la conception que chacun d'eux se faisait de l'univers d'après les faits qu'il avait pu observer. Les physiologues deviennent ainsi les précurseurs des positivistes. Et M. T. nous donne, sur les connaissances qu'on pourrait appeler positives de chacun des physiologues, des indications précieuses, pour lesquelles il a surtout mis à profit les Doxographes, et qu'on chercherait vainement dans les histoires antérieures de la philosophie antésocratique.

Les conclusions philosophiques se trouvent changées comme le point de départ. Anaximandre prend la place de Thalès comme fondateur de la science et de la philosophie; il part de la révolution diurne du ciel envisagée comme éternelle et la doctrine qu'il en déduit, d'une matière indistincte, mais finie en grandeur, devient l'origine des recherches de Pythagore sur l'ἄπειρον et le πέρας, de Xénophane et de Parménide sur la limitation ou l'illimitation de l'être. Héraclite est un théologue, chez lequel la doctrine de l'identité des contraires et du devenir universel n'a qu'une importance accessoire, et il a, avant Anaxagore et Socrate, fondé une philosophie de l'intelligence. C'est Mélissos, et non Parménide ou Zénon, qui doit être considéré comme ayant professé un idéalisme déterminé. Anaxagore n'est remarquable que par sa théorie de la matière; Empédocle n'a pas admis de forces immatérielles et n'a fondé que sur un empirisme grossier sa théorie des quatre éléments.

M. Boutroux, après avoir montré combien il était nécessaire de conduire des recherches dans cette direction, s'est demandé si les physiologues sont des savants qui, par accident, ont philosophé et non des philosophes qui, par surcroît, ont cultivé les sciences. L'histoire des doctrines antésocratiques sort de cette refonte selon lui moins transformée que ne l'annonçait la préface : les physiologues nous y apparaissent comme très philosophes. D'un autre côté, M. Boutroux remarque que Tannery atténue considérablement le sens métaphysique, la portée et le

rôle de mainte opinion où les philosophes voient un concept philosophique en règle, le centre et le principe moteur de tout un système. En ce qui concerne Anaximandre, par exemple, et la limitation en grandeur de l'infini, il pense que les textes que néglige ou repousse Tannery fournissent des raisons pour incliner vers la thèse contraire, tandis que les textes et les arguments invoqués par lui ne sont pas convaincants. Il croit que la forte conception de Zeller n'a pas été ébranlée, que l'idée philosophique, d'abord imperceptible, fut chez les anciens Grecs un centre d'attraction qui peu à peu groupa autour de lui et pénétra de son action les idées relatives à la physique, à la logique et à la morale. La physiologie antique est, selon lui, l'aurore de la philosophie et non l'aurore de la science; la philosophie a été la mère des sciences, au moins des sciences de la nature.

On citerait fort peu de lectures aussi intéressantes, aussi suggestives, au point de vue de la méthode à suivre en histoire de la philosophie, que celle du livre de M. T. et de l'article de M. Boutroux. S'il fallait examiner par le détail la valeur des conclusions opposées auxquelles ils sont arrivés à propos des physiologues, il faudrait reprendre un à un tous les textes que M. T. a si habilement réunis, si exactement traduits et se demander si chacun de ces anciens penseurs est un savant qui, par accident, a philosophé ou un philosophe qui, par surcroît, a cultivé les sciences. Mais il nous semble que la question posée en ces termes ne comporte pas une réponse précise. On ne peut dire ni que les physiologues ont été des savants ni qu'ils ont été des métaphysiciens, en s'en tenant au sens moderne des deux mots. Comme l'a fort bien montré M. Boutroux, il manque aux conceptions des anciens physiologues les deux caractères essentiels de la science, l'expérience analytique et le renoncement à l'intelligibilité des choses. Comme le prouve l'ouvrage de M. T., lorsqu'on se borne à dégager l'idée métaphysique la plus importante pour grouper autour d'elle les opinions qu'on regarde comme secondaires, on ne possède pas la vérité tout entière, on n'en contemple qu'une face restreinte, d'un point de vue tout spécial. M. Boutroux dit lui-même que, s'il est vraisemblable que l'idée philosophique domine de bonne heure la réflexion des Grecs, il n'en reste pas moins que ce qui caractérise cette réflexion, c'est une universalité dont la pensée moderne n'offre plus d'exemple : « Nul doute, par conséquent, que l'on ne dénature les doctrines des Grecs lorsqu'on les envisage exclusivement à tel ou tel de nos points de vue modernes. Notre division du travail leur est inconnue. L'œuvre de l'esprit n'était pas encore différenciée. » De son côté, M. T. a fort bien vu que, si l'on se plaçait au point de vue de la religion pour étudier les anciens philosophes, on arriverait à les classer autrement qu'ils n'ont été classés par Zeller et par lui. Il a lui-même utilisé les travaux de M. Maspéro sur l'Égypte, de M. Fustel de Coulanges sur la cité antique, à propos de Thalès et d'Héraclite. On peut donc, ce semble, conclure en allant plus loin dans la même

voie [1] comme nous l'avons fait, que l'historien de la philosophie doit mettre à profit les résultats auxquels conduisent l'histoire des sociétés, des religions, des lettres, des arts, des sciences, des institutions et des langues, la psychologie, la philologie, l'anthropologie et l'ethnographie. Des travaux comme ceux de MM. Zeller, Boutroux et Tannery sont également propres, par les conclusions incontestables auxquelles ils aboutissent, à préparer les voies à l'esprit assez large qui pourra embrasser, comme le dit M. Boutroux, d'un seul coup d'œil, les diverses faces du développement spéculatif, et tracer dans sa vérité complète l'histoire de la pensée humaine, telle qu'elle s'exerçait avant sa différenciation et sa séparation en activités distinctes [2].

F. Picavet.

---

450. — **Griechische Mærchen von dankbaren Thieren und Verwandtes**, von August Marx, 150 p., pet. in-8. Stuttgart, Kohlhammer, 1889. Prix : 2 mk. (2 fr. 50).

M. Marx a recherché dans l'antiquité grecque les contes ou débris de contes dans lesquels figurent des animaux reconnaissants pour des bienfaits reçus d'hommes, et aussi des animaux qui se sont pris d'amitié pour certains hommes (dauphin, aigle, lion, serpent, etc.). Il a en même temps été amené à s'occuper de plusieurs fables et il en revendique la priorité pour la Grèce, contre l'hypothèse indoue de Benfey. M. M. s'est limité à cette famille de contes et il s'est renfermé dans la période de l'antiquité; il a réuni un grand nombre de faits et traité son sujet avec clarté et critique.

De modestes et bonnes monographies de ce genre font plus avancer la science des contes (ou, en d'autres termes, l'histoire de la littérature comparée) que bien des recueils de contes apportés au public en grande pompe par des auteurs qui rappellent certain personnage de la fable porteur de reliques. Le travail de M. Marx montre en même temps la richesse si peu exploitée — surtout chez nous! — de l'antiquité grecque au point de vue de ces recherches, d'ordre assez divers, que l'on réunit aujourd'hui sous le nom de *folk-lore*.

H. Gaidoz.

---

1. Voir notre Mémoire sur l'*Histoire de la philosophie, ce qu'elle a été, ce qu'elle peut être*.

2. Il faudrait signaler, si l'on voulait entrer dans le détail, la traduction des fragments des physiologues, les pages qui traitent de l'influence exercée par les barbares sur la constitution des sciences mathématiques et astronomiques en Grèce, celles qui sont consacrées à Xénophane, poète *humoriste*, la discussion sur Zénon, la comparaison de la doctrine d'Anaxagore sur la matière avec celle de Kant, etc., etc.

451. — **Commentationes in honorem Guilelmi Studemund,** quinque abhinc lustra summos in philosophia honores adepti. Conscripserunt discipuli Gryphisvaldenses, Herbopolitani, Argentinenses, Vratislavienses. A. D. VI id. Febr. Argentorati, J. E. Heitz, 1889. In-8 de 380 pages, avec une planche. Prix : 10 mark.

Ce recueil, offert au professeur Studemund à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son doctorat, contient dix-neuf mémoires dont le plus long n'a que 42 pages. Dans leur ensemble, ils reflètent très exactement les tendances de l'enseignement philologique de M. Studemund, où les études grammaticales sont au premier plan. Cinq dissertations concernent l'histoire de la philologie dans l'antiquité, six la grammaire grecque et latine; les autres *disciplines* sont plus pauvrement représentées. Il est impossible d'examiner en détail ces dix-neuf articles, et il serait assez stérile d'en indiquer seulement les titres; nous préférons les classer sous différents chefs, sans suivre l'ordre arbitraire où ils sont imprimés, et donner rapidement une idée de leur contenu.

I. *Histoire de la philologie dans l'antiquité.* — M. G. SCHŒMANN a réuni les passages du *Grand Étymologique* qui sont empruntés à Diogenianus (p. 121-128); c'est un fragment d'un grand travail que prépare l'auteur sur les sources de cette énorme compilation. M. J. KUHN a montré, dans une étude fort bien conduite (p. 247-257), qu'Eustathe a écrit le commentaire de l'*Iliade* avant celui de l'*Odyssée* et qu'il les publia l'un et l'autre antérieurement à l'an 1175; le commentaire du même sur Denys parut entre 1170 et 1175, celui sur Jean Damascène après 1185.

M. M. CONSBRUCH a étudié (p. 211-236) les traités byzantins περὶ κωμῳδίας, dans leurs relations entre eux et avec leurs sources plus anciennes, en particulier avec les écrits de Dionysios (on ignore lequel), Kratès de Mallos et Euclide; ce dernier serait la source unique de Tzetzès. Le travail de M. L. VOLTZ porte sur les traités byzantins περὶ παθῶν τοῦ ἡρωϊκοῦ μέτρου (p. 77-89), c'est-à-dire sur les irrégularités apparentes de la versification homérique. La plus ancienne tradition grammaticale à ce sujet se trouve dans Athénée (XIV, p. 632 *cd*), où il est question des vers ἀκέφαλοι, λαγαροί et μείουροι, ainsi nommés suivant que la χωλότης se rencontre au début, au milieu ou à la fin du vers. Plus tard, ce n'est pas trois, mais six πάθη que les grammairiens étudient; ils les désignent par des noms différents que M. Voltz a réunis et comparés. Les uns se rapportent aux vers trop courts (πάθη κατ' ἔλλειψιν ou κατ' ἔνδειαν), les autres aux vers trop longs (πάθη κατὰ μέγεθος ou κατὰ πλεονασμόν).

M. P. EGENOLFF a donné l'édition *princeps* (p. 289-331) du second livre d'une assez misérable grammaire byzantine, dont le commencement avait été publié en 1822 par N. Titze. Il y est question des huit parties du discours « καὶ ἀπόδειξις διατί ὀκτώ εἰσι καὶ οὔτε πλείω οὔτ' ἐλάττω, etc. » L'édition, faite d'après deux manuscrits, un *Harleianus* et un *Marcianus*, est accompagnée de variantes et de notes critiques.

II. *Bibliothèques du moyen âge.* — M. E. Zarncke a étudié (p. 181-209) un catalogue de la bibliothèque du couvent de Murbach, datant de 1464. On y trouve, entre autres, la mention de *Julius Frontinus de geometria,* ouvrage dont il ne subsiste plus que des fragments, d'un écrit grammatical de Cicéron aujourd'hui perdu, dont le titre aurait été *de orthographia* ou *de arte grammatica,* enfin des *Bucoliques* d'Olybrius, perdues également. M. Zarncke a consacré des pages intéressantes à la famille de ce poète, dont le père était Sextus Petronius Probus, bien connu par le panégyrique que Claudien adressa en 395 à ses deux fils, Olybrius et Probinus. Le culte de la poésie dans cette illustre famille de consulaires est un trait curieux de l'histoire de la société romaine au IVe siècle ; M. Zarncke y a justement insisté (p. 206).

III. *Grammaire et littérature grecque.* — M. V. Stern a essayé d'établir, par une étude de la langue de ces auteurs, que Théopompe a été une des sources principales de Diodore dans les vingt premiers livres de sa *Bibliothèque* (p. 145-162). M. E. Grupe a examiné les fragments écrits en grec de Théophile et de Dorothée *(Basiliques,* éd. Heimbach, t. VI, p. 33-47), et les a rapprochés du latin des *Institutes;* ses conclusions ne confirment pas la théorie de Huschke, d'après lequel Dorothée serait l'auteur des deux premiers livres de cet ouvrage et Théophile celui des deux derniers. Cette hypothèse peut être exacte, mais ne trouve pas d'appui nouveau dans l'étude grammaticale (p. 173-180).

IV. *Grammaire et littérature latine.* — Dans les « *Philosophemata zur lateinischen Syntax* » de M. F. Hannssen (p. 109-120), on trouve des idées ingénieuses sur l'origine de la distinction des genres, de celles de l'actif et du passif, du sujet et de l'objet. L'auteur croit que le féminin dérive du neutre, comme le suffixe féminin *-a* est aussi celui du neutre pluriel. L'emploi du neutre pluriel en grec avec le verbe au singulier serait le reste d'un état du langage où le pluriel neutre n'était pas un pluriel, mais un collectif. Il aurait existé une différence formelle entre le neutre individuel et le neutre collectif; le premier devint le neutre singulier, le second donna d'une part le neutre pluriel, de l'autre le féminin. Le jargon où se complaît M. Hannssen nuit malheureusement à l'intelligence de ses idées.

Le travail de M. A. Plehn sur les adjectifs en *-bundus* n'est guère qu'une statistique (p. 1-26); jusqu'à la fin du IIe siècle après J.-C., il compte 48 *furibundus,* 45 *moribundus,* etc. Térence, César, Quintilien et d'autres n'ont jamais employé ces adjectifs; il n'y en a qu'un seul exemple dans Lucain. L'exemple de la grammaire de Lhomond, *populabundus agros,* appartient à la latinité archaïque ou populaire et doit disparaître des livres d'enseignement.

La syntaxe des propositions conditionnelles a fourni à M. H. Blase la matière d'un essai où il s'occupe des constructions *parum est, non sufficit... nisi,* etc., et de l'emploi des formes *si erit — erit* ou *si est, erit* (p. 48-57). Il a montré que Cicéron préfère *si erit — erit,* mais que

la non-concordance est beaucoup plus fréquente avant et après lui. Ce résultat est nouveau (cf. Schmalz, *Hist. Synt.*, § 297.)

Contentons-nous de signaler le travail statistique de M. A. Cramer sur l'emploi de l'infinitif dans Manilius (p. 59-75). L'auteur constate que Manilius n'emploie jamais ni l'infinitif historique, ni l'infinitif d'exclamation ; en revanche, il semble avoir une prédilection pour l'infinitif appositif (par exemple, *hoc habet hoc studium : postes ornare,* IV, 180-182).

M. G. Haellingk a prouvé (p. 333-354) que le vrai titre des livres de Cicéron dits *De inventione* est *Rhetorici* (sous-entendu *libri),* comme on disait *Annales (libri).* La question paraît résolue par les preuves que M. H. a énumérées.

V. *Institutions politiques.* — Le seul travail concernant les institutions politiques de l'antiquité est celui de M. Goldstaub (p. 259-288) ; il a traité d'une manière fort approfondie un sujet peu connu, le droit de grâce dans les républiques d'Athènes et de Rome.

VI. *Histoire des religions.* — Le dieu Soleil introduit à Rome par Elagabal n'est pas le même que celui dont le culte y fut apporté par Aurélien en 274 ; ce dernier donna lieu à l'institution d'un collège de *pontifes du Soleil* qui devint, malgré quelques résistances, l'égal de l'ancien collège pontifical. Ces derniers furent dits alors *pontifices Vestae* par opposition aux *pontifices Solis.* Le travail de M. P. Habel sur cette question (p. 91-107) intéressera les épigraphistes, qui y trouveront (p. 100 et suiv.) l'indication des textes qui concernent les nouveaux pontifes du Soleil.

VII. *Philosophie grecque.* — Deux travaux sont consacrés à Platon ; dans l'un (p. 27-46), M. G. Geil examine la doctrine des μέρη τῆς ψυχῆς et conclut qu'il ne faut pas y voir une division psychologique entendue au sens de la science moderne ; dans le second (p. 237-246), M. F. Back essaie de montrer le caractère apocryphe d'un passage du *Phèdre* de Platon (p. 246, B à E).

VIII. *Philosophie moderne.* — M. Erich Schmidt a étudié les sources de Gœthe dans le troisième acte du second *Faust* où il est question d'Euphorion et d'Hélène (p. 163-171). Le poète s'est beaucoup servi du livre d'Hederich, *Gründliches Lexicon Mythologicum*, Leipzig, 1724. En appendice, M. Schmidt publie une lettre de Gœthe à Sterling (13 mars 1823), où il exprime son admiration pour Byron, et la réponse en anglais de Byron à Gœthe, datée de Livourne, le 24 juin 1823.

IX. *Histoire de l'art.* — Un seul travail d'archéologie figurée, d'ailleurs très médiocre, prouve que M. Studemund n'a point poussé ses élèves vers cette province de la philologie classique. M. O. A. Hoffmann a soutenu (p. 129-144) : 1° que le prototype de l'Apollon du Belvédère est la statue placée par Auguste dans le temple d'Apollon à Actium ; 2° que l'imitation de cette statue se reconnaît dans une longue série d'images *achilléennes* des empereurs. La première supposition est gra-

tuite et la seconde est le résultat d'une illusion. De toutes les statues impériales qu'allègue M. H., *il n'y en a pas une seule* qui ressemble à l'Apollon du Belvédère, si ce n'est de cette ressemblance toute générale qui existe entre deux statues d'hommes nus debout.

L'impression et l'exécution matérielle de cet intéressant volume laissent beaucoup à désirer; la planche qui accompagne l'article de M. Hoffmann est détestable.

Salomon REINACH.

---

452. — **Etudes sur Quimper. Fréron et sa famille** d'après des documents authentiques et inédits rectifiant toutes les biographies par J. TRÉVÉDY, ancien président du tribunal de Quimper, vice-président de la Société archéologique du Finistère. Saint-Brieuc, Prud'homme, 1889, grand-in-8 de 30 p.

M. Trévédy expose ainsi les résultats de ses recherches sur Fréron et la famille du célèbre critique. Fréron est né à Quimper, le 20 janvier 1718 [1], vers les sept à huit heures du soir. Son acte de baptême, dressé le 24 du même mois et que signe sa mère, lui donne les prénoms de *Elie-Catherine* [2], des noms de son parrain et de sa marraine. Son père se nommait Daniel et était orfèvre [3]. Sa mère était Marie-Anne Campion ou Le Campion. L'acte du premier mariage de Daniel Fréron nous apprend qu'il était originaire d'Agen. Faisant son *tour de France*, il arriva à Quimper vers 1693 et travailla dans la maison d'un orfèvre nommé Guillerm. Celui-ci mourut en 1696, laissant une femme jeune encore et sept enfants. L'année suivante, Daniel, âgé de 25 ans seulement, épousa la veuve, du plein consentement de la famille du mari (15 avril 1697). Elle lui donna trois enfants et mourut le 28 octobre 1704. Le 9 janvier 1702, D. F. se remaria : il épousa une jeune fille encore mineure, qui lui donna neuf enfants et mourut à 30 ans, le 27 novembre 1714. Enfin, le 25 février 1715, D. F. contracta un troisième mariage, et c'est de cette union que naquit, après deux sœurs et avant un dernier frère, E. C. Fréron. Marie-Anne Campion, mère de F., était, par sa mère, petite-fille de Anne Malherbe, fille de Etienne Malherbe, sieur de Dourguen [4]. Le premier mariage de Fréron fut

1. Et non 1719, comme on le trouve partout. Seul, Jal avait eu connaissance de la bonne date (*Dict. critique*, 1867, p. 617).

2. M. T. dit (p 5) : « Voltaire, quand il parle de Fréron en prose, le nomme tantôt *Martin*, tantôt *Elie-Catherine*, du nom d'un saint inconnu à Rome, mais apparemment canonisé par Voltaire. Mais *Elie Fréron* ne peut entrer dans un vers; aussi, en poésie, Voltaire donne-t-il à Fréron le nom de *Jean*. Et voilà un sérieux et savant auteur adoptant ce nom sur la parole de Voltaire (M. Godefroy, *Hist. de la litt. fr* , t. III, p. 381). »

3. Voltaire (*Anecdotes sur Fréron*, 1760) raconte que « le père de Fréron a été obligé, plusieurs années avant sa mort, de quitter sa profession, pour avoir mis de l'alliage plus que de raison dans l'or et l'argent. » La réfutation de M. T. (p. 15) ne laisse rien à désirer.

4. M. T. annonce (p. 16) qu'il établira, un jour, la généalogie de Malherbe; mais, ajoute-t-il (p. 16), « je ne rechercherai pas si, comme on l'a dit, et comme on le ré-

célébré le 21 janvier 1751, à Saint-Sulpice, paroisse de l'époux, qui habitait rue de Seine. En épousant sa nièce (Thérèse Guyemar), il réparait tardivement une faute grave. Mais il ne faut pas, comme Jal, lui reprocher de s'être fait *contraindre* à la réparation. Jal, suivant la remarque de M. T., n'a pas compris ce mot, écrit dans l'acte de mariage : *par décret de la Cour*. Il a pris le mot *décret* dans le sens de condamnation, quand il veut dire *autorisation*. Outre les deux enfants reconnus dans l'acte de mariage, il en naquit six autres (1753-1761). La dame Fréron mourut le 18 juin 1762. Le veuf se remaria (4 septembre 1766), dans la chapelle du château Pont-Labbé, avec sa cousine Anne ou Annetic Royou, âgée de 18 ans et demi [5]. Fréron n'eut pas d'enfant de son second mariage. Il mourut le 10 mars 1776, et sa mort fut ainsi annoncée par la *Gazette de France* du 18 mars : « Le sieur Elie-Catherine Fréron, de Quimper, en Bretagne, écrivain polémique très connu, est mort, le 10 de ce mois, en sa maison, près Montrouge. » Des huit enfants de la première union, trois seulement survivaient, parmi lesquels on remarque Stanislas-Louis-Marie, baptisé (filleul du roi Stanislas) le 17 août 1754, « le futur auteur des mitraillades de Marseille et de Toulon (1793); celui que la Convention saluera du nom de *Sauveur du Midi;* qui sera aimé de Pauline Bonaparte, et se croira assuré d'obtenir sa main, » devenu, en 1802, sous-préfet à Saint-Domingue, et avec qui périt le nom de Fréron [6].

Il y a bien d'autres particularités à signaler dans la brochure de M. Trévédy, notamment la preuve que l'on a trop souvent confondu l'un avec l'autre deux beaux-frères du rédacteur de l'*Année littéraire*, Jacques Corentin Royou (né à Quimper le 2 mars 1749), avocat au Parlement de Rennes, ce dernier auteur du *factum* odieux imprimé à Londres contre l'ennemi de Voltaire en 1770. Espérons que, dans une prochaine édition l'auteur pourra donner la lettre du 23 septembre 1804 dans laquelle le coupable avoue sa faute à la veuve de Fréron, sa sœur, lettre dont la famille Royou n'a pas jusqu'à ce jour autorisé la publication.

T. DE L.

---

pétera, Fréron *descendait* de Malherbe. Qui n'a lu et ne se rappelle le sonnet de Malherbe pleurant la mort de son fils, le dernier enfant qui lui restait, et qui mourait sans postérité? »

1. Annetic Royou, née le 31 janvier 1748, n'avait donc pas *seize ans*, comme on l'avait dit.

2. M. T. dit (p. 28) : « M. Lalanne (*Dict. hist.*) a indiqué la mort de Fréron en 1802. Personne ne sait ni la date précise, ni le genre de mort de Fréron. Je ne sais où MM. Lalanne et Dezobry ont trouvé que Fréron était marié quand il recherchait la main de Pauline. Ce renseignement est inexact. »

453. — Recueil de la Société impériale d'Histoire de Russie. Vol. LIV. **Le duc de Richelieu.** Correspondances et documents, 1766-1822, publiés par M. POLOVTSOFF, président de la Société Impériale d'Histoire de Russie. Saint-Pétersbourg, 1887. In-4, 669 p. [1].

« Le trait distinctif du duc de Richelieu, dit M. Polovtsoff, à la fin d'une introduction précise et très bien écrite (I-XVII), a été le désintéressement, l'abnégation la plus absolue dans l'accomplissement de son devoir envers son souverain et sa patrie d'adoption. Cela suffit pour lui acquérir à jamais l'estime et l'admiration de la nation russe. Elle se souviendra que, malgré son origine étrangère, le duc était animé, à l'égard de la Russie, d'une affection profonde et sincère, et qu'il a su traduire en faits ses sympathies pour le pays qui lui avait servi de refuge et d'asile. Il a payé sa dette de gratitude à la Russie en travaillant à sa prospérité et à sa gloire. A nous de ne jamais oublier les services rendus à notre patrie par le duc de Richelieu. »

Ces services dont la Russie se souvient encore avec gratitude, revivent dans le présent volume. Si intéressantes, dit encore M. P., que soient les recherches de M. Pingaud, elles sont loin d'épuiser la matière en tant qu'elles concernent l'œuvre du duc de Richelieu et en particulier sa carrière administrative au service de l'empereur Alexandre (p, XVII). M. P. nous donne en effet la correspondance du duc Emmanuel Ossipovitch de Richelieu, comme on le nommait dans le style officiel russe, devenu depuis 1803 gouverneur d'Odessa, avec l'empereur Alexandre, le comte Kotchoubey, le comte de Roumianzow et le comte Gouriew jusqu'à son retour en France. Cette correspondance n'est pas très copieuse; elle ne commence guère qu'en 1807 où l'on a de longues et intéressantes lettres de Kotchoubey sur les événements de l'année, particulièrement sur la fin de la campagne de Prusse. A l'année 1808 nous trouvons une notice de Richelieu sur Taganrog (p. 276-281). En 1809, Kotchoubey et Roumianzow entretiennent le duc de la guerre des Turcs et de la paix de Vienne. En 1810, Richelieu est à Pétersbourg, il voit Alexandre le 9 mai, et le lendemain, dans un *Mémoire de l'administration d'Odessa* (p. 306-315), lui résume les représentations qu'il adresse aux ministres et lui trace un tableau du pays. 1811 le retrouve à Odessa, et il a un instant de découragement « pauvre Odessa, pauvre pays des bords de la Mer Noire, où je me flattais d'attacher mon nom d'une manière glorieuse et durable ! Je crains bien qu'ils ne retombent dans la barbarie, dont ils ne faisaient que sortir ! Quelle chimère aussi était la mienne, de vouloir édifier dans un siècle de ruines et de destruction, de vouloir fonder la prospérité d'un pays, quand presque tous les autres sont le théâtre de calamités qui, je le crains, ne tarderont guère à nous atteindre! » (p. 317). Mais il

1. Nous venons un peu tard pour parler de ce volume, mais nous ne l'avons reçu qu'il y a quelques mois de l'éditeur Champion.

reprend courage, et l'*Aperçu du commerce d'Odessa pendant l'année 1811* (p. 329-335) contient ces lignes qui respirent un noble orgueil et le sentiment d'un grand devoir vaillamment rempli jusqu'au bout : « Tel est le tableau du commerce de cette ville qui, il y a seize ans, n'existait pas, et qui, il y en a neuf, lors de mon arrivée, n'était qu'un chétif village, où je me suis cru dans le plus effroyable exil; je le présente avec complaisance, et je ne crains pas d'avancer que dans aucune époque de l'histoire on ne trouvera l'exemple d'un accroissement aussi extraordinaire et aussi rapide, malgré tous les obstacles qu'y ont apportés et la situation de cette ville au bout d'un désert, et les circonstances les plus défavorables. Quel que puisse être le sort que l'avenir me prépare, je ne crois pas avoir démérité de ma nouvelle patrie, ni du souverain auquel je me suis voué, en sacrifiant les neuf dernières belles années de ma vie à la civilisation d'un pays auquel j'aurais aimé à me consacrer pour toujours ». Mais en 1812 Napoléon envahit la Russie; Richelieu approuve la guerre; on doit, dit-il, la préférer à l'état forcé où nous nous trouvions, et il demande à prendre le commandement d'un corps qui *agira contre l'Autriche;* il prévoit la victoire finale: « Si Votre Majesté, écrit-il à l'empereur Alexandre, a des succès contre Napoléon, tous les peuples qui périssent sous le joug qu'il leur a imposé, le secoueront d'eux-mêmes (p. 341) ». Soudain, au milieu de ces soucis de guerre, la peste éclate dans Odessa; Richelieu ferme aussitôt le pays, établit un cordon, met toutes les maisons de la ville en quarantaine, ordonne que chaque village se garde lui-même et ne laisse entrer ni sortir personne de son enceinte (p. 348); pendant cinq mois il lutte contre le fléau et « emploie pour le combattre tout ce que la nature lui a donné de facultés morales et physiques ». « Votre Majesté, » écrit-il à Alexandre en février 1813 (p. 367) « connaît mon attachement pour ce pays auquel depuis dix ans je m'étais voué tout entier. Elle peut juger des chagrins et des tourments que j'ai éprouvés, mais je puis vous jurer sur mon honneur que tout ce que vous en pourrez croire, sera encore au-dessous de la vérité. » Lorsque la peste a disparu, il s'efforce de soulager le pays; il rédige un *Mémoire sur la Russie* (p. 387-393) où il proteste contre les charges qui écrasent les « pauvres paysans »; il demande au comte Gouriew une exemption d'impôts pour trois ans et la remise de l'arriéré (p. 399) et, à la fin de 1814, après la chute de Napoléon, il travaille à un nouveau *Mémoire sur la nouvelle Russie* (p. 412-426) où il propose l'établissement d'un port franc à Odessa [1].

Mais la période russe de Richelieu était terminée. Il était en congé à Paris après Waterloo, lorsque Louis XVIII et Talleyrand (p. 443-444) le pressent de prendre le ministère. Il refuse [2]; mais il finit par céder;

1. Ce mémoire, en effet, déjà écrit en 1814, n'a été mis au net, ce me semble, et offert au tsar qu'en 1816 (voir p. 478 et 494-495).

2. Il y a à cet endroit des lettres interverties. Les lettres 130, 132, 133, 134, 135, par exemple, doivent précéder les lettres 128 et 129.

et — nous employons ses propres expressions — il se sépare de sa chère Russie et des provinces auxquelles il croyait avoir lié pour jamais son existence; il obéit à ses souverains naturels et adoptifs; il suit l'impérieuse loi du devoir et l'ordre même d'Alexandre; le voilà, comme il dit encore, lancé dans le gouffre, entraîné dans le précipice. Une lettre presque navrante qu'il écrit à Odessa le 10 décembre 1815, montre bien ses embarras, ses peines de chaque jour, le désespoir où le plonge la politique, la vie affreuse qu'il mène au milieu de l'exaspération des partis : « Ce que j'entends ici me fait frémir; les gens de mœurs les plus douces ne parlent que de supplices, vengeances, bourreaux. Je ne suis occupé qu'à arrêter cette Chambre qui, composée des meilleures gens du monde, perdrait la France et le roi à force de royalisme. De leur côté tous les hommes, dont les intérêts se trouvent liés à la Révolution, crient à la persécution avant même qu'elle ait commencé... Si vous voyiez la vie que je mène, vous en auriez réellement pitié. Ce n'est pas le travail qui m'effraie, mais à toute privation et aux souffrances, il faut un dédommagement; à Odessa, un nouveau village, une nouvelle plantation, un arbre me délectait le cœur et me consolait des peines que je pouvais éprouver; ici nulle compensation, car le genre de plaisirs dont Paris abonde, les ressources qu'il présente en littérature, sciences, arts, tout cela n'existe pas pour moi. Je n'ai que le temps de lire les lettres, mémoires, etc., dont les gens de ce pays qui se croient tous capables de régir un Etat, bombardent les gens en place. Il n'y aurait donc qu'un dédommagement, celui de l'ambition satisfaite, de cette jouissance qu'offre l'idée de dominer. Or, vous savez si cette passion a jamais eu sur moi la moindre influence, et si elle peut m'offrir la moindre satisfaction ». (p. 457-458).

Il y avait toutefois un dédommagement. Grâce à l'amitié d'Alexandre, il voit peu à peu « l'existence de la France se raffermir » (p. 455), et durant ses deux ministères il ne cesse de correspondre avec le tsar, de l'entretenir d'un pays qui lui a tant d'obligations (p. 460), de lui exposer la marche des affaires. Il correspond en même temps avec le comte Capo d'Istria, Gouriew, Nesselrode. Toutes ces lettres que nous ne pouvons analyser ici — il y en a plus de cent — apportent une contribution fort importante et utile à l'histoire de la Restauration.

Au risque de paraître trop long, ajoutons que M. Polovtsoff fait précéder la correspondance de Richelieu de plusieurs documents qui ont leur prix : une note de la duchesse de Richelieu sur son mari (p. 2-9); une *notice* de Langeron sur les premières années de Richelieu et sur sa vie militaire jusqu'au jour où il devient gouverneur d'Odessa (p. 9-25); une autre notice de Ch. Sicard sur Richelieu à Odessa (p. 25-79); la notice de M. Lainé (p. 79-111); le très attachant *Journal* d'un voyage en Allemagne (p. 111-198; Richelieu traverse l'Allemagne, assiste au couronnement de Léopold II — qu'il décrit d'une façon presque aussi intéressante et vive que Gœthe a décrit le couronnement de Joseph II

— puis entre dans l'armée russe avec Charles de Ligne et Langeron, et prend part à l'assaut d'Ismail).

Nous ne ferons à M. Polovtsoff que de bien légères critiques. Il a dédoublé deux personnages : *Merveld* (p. 253-254) est le même que *Meerfeld* (p. 232) et le général nommé tantôt *de Gardana* (p. 293) tantôt *de Göudanne* (p. 297) n'est autre que le général Gardanne. Enfin, il faut lire Duras et non *Duran*, (p. 23) Villequiers et non *Villequieu* (p. 23), Waldeck et non *Valdec* (p. 23), d'Aspre et Herve au lieu de *d'Aspré* et *Hervé* (p. 116), Duminique et non *Daminik*, Coudenhoven et non *Gudenhofen* (p. 121), De Lafitte-Clavé et non *Delafite* (p. 153), Verninac et non *Vomina* (p. 297), Grollman et non *Grollmann* et Boyen, au lieu de *Boyn* (p. 449)[1].

Ce volume fait le plus grand honneur à la Société Impériale d'Histoire de Russie et à son président, M. Polovtsoff. C'est une sorte de monument que la Russie élève au duc de Richelieu, et tous ces documents recueillis dans les archives de Saint-Pétersbourg et de Moscou et reproduits avec tant d'exactitude et un soin si pieux, composent une publication du plus grand intérêt et de la plus haute valeur. Qu'un Français vienne maintenant, et compose, ainsi que dit M. Polovtsoff, avec toutes les données éparses une biographie de Richelieu, digne de son nom et de son œuvre.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le « Curatorium » de la *Fondation Curtius* a décerné le prix pour l'année 1889 (250 mark), à M. Félix SOLMSEN, de Schneidemühl, pour son travail *Sigma in Verbindung mit Nasalen und Liquiden im Griechischen.*

— La 40e Assemblée des philologues et pédagogues allemands aura lieu à Gœrlitz, du 2 au 5 octobre. On y fera les lectures suivantes : R. BECKER, *die Bildnisse des Livius;* CAUER, *Dracon's Gesetzgebung;* FŒRSTER, *die Zeit des Laokoon;* G. MEYER, *Gegenw. Stand des Neugriech,;* ROSSBACH, *das Diana-Heiligtum in Nemi;* ZACHER, *griech. Wortforschung.*

— Le 5 juillet est mort à Berlin, à l'âge de 74 ans, Wendelin de MALTZAHN.

— La maison Brockhaus, de Leipzig, vient de publier plusieurs catalogues sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs : 1° Histoire du moyen âge; 2° *Orientalia* (bibliothèque de feu Bertheau); 3° *Egyptologie* langues, géographie, ethnographie de l'Afrique; 4° *Bibliographie* (bibliothèque de Louis Mohr, de Strasbourg), et collections de revues et de publications de Sociétés savantes; 5° *Botanique* (bibliothèque de C. et Ed. Morren, de Liége).

GRÈCE. — Parmi les publications récentes nous signalons les suivantes : la belle traduction de l'*Aspasia* de HAMERLING par Lysandre Hadji CONSTAS (édit. de luxe à Leipzig); l'*Histoire d'Athènes sous les Turcs,* par D. G. CAMBOUROGLOU, qui se publie en livraisons (six livraisons ont déjà paru); le *Dictionnaire Encyclopédique,*

1. P. 461, ligne 14 lire « affirment » p. *affirme* et ligne 29, « trouverais » p. *touverais;* p. 494, 1819 et non 1809.

dont la publication est dirigée par M. N. G. Politis (la 13e livraison vient de paraître; l'Ἀθηνᾶ, organe périodique de l'ἐπιστημονικὴ ἑταιρεία, présidée par M. Condos (les deux premiers fascicules ont parus).

— Outre ces ouvrages il y a lieu de nommer encore : Διορθωτικὰ εἰς Εὐριπίδην, par le prof. D. Sémitélos (Athènes, Perris, 1889. Extrait du Bulletin de Correspondance Hellénique); — *Ecloga Leonis et Constantini cum appendice*, p. p. Antonius G. Montferratus (Athènes, fratr. Perri, 1889); deux dissertations de privat-docent, Ἱερόσυλοι τοῦ Πυθοῖ ἱεροῦ καὶ ἱεροὶ πόλεμοι par G. Crémos (Athènes, Constantinidès, 1889) et Περὶ Ἐρωτοκρίτου καὶ τοῦ ποιητοῦ αὐτοῦ par A. N. Jeannaris (Athènes, Constantinidès, 1889).

— Le prof. de la faculté de médecine M. A. Anagnostakis, qui s'occupe d'archéologie médicale, a publié un opuscule très curieux : Ἡ αὐτισηπτικὴ μέθοδος παρὰ τοῖς ἀρχαίοις (Athènes, Inglessis, 1889).

— Le quatrième et dernier fascicule du second tome du Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος vient aussi de paraître; sa table des matières est aussi riche que variée.

— Des fouilles archéologiques se poursuivent sur plusieurs points du royaume. Des rapports détaillés sur ces fouilles se publient dans le Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, organe de l'Ephorie générale des Antiquités, qui paraît aussi régulièrement que la matière le comporte.

— M. Euthymios Castorchis, ancien professeur de philologie latine à l'Université et ancien président de la Société archéologique, vient de mourir à l'âge de 75 ans.

— Signalons enfin un livre tout récent : Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς Ἐρασμικῶν ἀποδείξεων par Théodore Papadimitracopoulos (Athènes, Palamède, 1889, gros volume de 752 pages).

HONGRIE. — Un de nos correspondants nous écrit de Hongrie. « La *Revue philologique hongroise* qui a un grand nombre de collaborateurs, publie depuis cette année, à l'exemple des *Jahrbücher* de Fleckeisen, des Suppléments, dont le premier fascicule (240 p.), vient de paraître. Nous y trouvons une dissertation de M. Hittrich, sur les *Anacréontiques grecs du moyen-âge*, quelques notes critiques — en latin — sur les *distiques de Caton*, par M. Némethy, un travail de M. Theisz sur *la jeunesse de Racine*, plusieurs traductions élégantes de l'anthologie grecque par M. Thewrewk de Ponor et des travaux sur la littérature hongroise.

— M. Thewrewk veut remplacer, dans les gymnases hongrois, les éditions latines et grecques publiées en Allemagne par une *Bibliotheca hungarica scriptorum Graecorum et Romanorum*. Les collaborateurs de cette *Bibliothèque* ne se contenteront pas de réimprimer les textes des meilleures éditions; ils donneront quelques éditions critiques qui auront leur valeur propre. L'originalité se verra plutôt dans les notes que dans la critique du texte, et en effet, outre le directeur de la *Bibliothèque* et M. Abel, nous ne voyons pas que la Hongrie possède des philologues exercés.

— M. Heinrich, professeur de littérature allemande à l'Université de Budapest, a entrepris, le premier en Hongrie, d'écrire une *Histoire* de la littérature qu'il professe depuis une dizaine d'années. Le premier volume qui embrasse le moyen-âge, a paru dans les éditions de l'Académie, unique refuge en Hongrie pour ce genre de publication. L'ouvrage aura trois volumes ; une fois terminé, nous en signalerons les parties originales. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

4e Aufl. von C. ROBERT I, 1. — GRAF, De graecorum veterum re musica, I. De polyphonia et dialecto crumatica, II. De Pindari re musica (travail très remarquable qui rectifie plus d'une erreur). — GASQUET, L'empire byzantin et la monarchie franque. (Bon travail : critique réfléchie, attachante et instructive exposition.) — J. SCHNEIDER, Die alten Heer-und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche; *et* Beitr. zur ält. Gesch. des Stadt = und Landkreises Düsseldorf. (Recherches détaillées.) — U. SCHMID, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halicarnass bis auf den zweiten Philostratus, I. (Études très méritoires qui instruisent et excitent l'esprit.) — LATTMANN, Ueber den in Quinta zu beginnenden latein. Unterricht. — HARTFELDER, Melanchton als praeceptor Germaniae (utile et très étudié).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 15 : Wilhelm GRIMM, Die deutsche Heldensage, 3e Auflage von R. Steig. (Sera le bienvenu, mais M. Steig ne s'est pas convenablement acquitté de sa tâche.) — LAMMASCH, Auslieferungspflicht und Asylrecht, eine Studie über Theorie und Praxis des internationalen Strafrechts. — DIERAUER, Geschichte der schweizerischen Eidgenossenchaft, I. (Le volume s'étend jusqu'à l'année 1415; il est tout à fait scientifique dans le meilleur sens du mot, et, par exemple, dans le récit de Sempach, Winkelried n'est pas cité; les notes sont très bonnes; puisse le deuxième volume paraître bientôt!) — Liber diurnus Romanorum pontificum, p. p. Th. E. von SICKEL. (Très bien fait et très utile aux historiens.) — Von BELOW, Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde. (Ouvrage remarquable par la clarté de l'exposition et la pénétration des vues, mais trop de polémique.) — Monumenta Germaniae paedagogica, Schulordnungen, Schulbücher und pädag. Miscellaneen aus den Landen deutscher Zunge hrsg. von KEHRBACH. II. PACHTLER, Ratio studiorum et institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes, 1-2; III. GÜNTHER, Geschichte des mathematischen Unterrichts im deutschen Mittelalter bis 1526; IV. Jos. MÜLLER, Die deutschen Katechismen der Böhmischen Brüder, Kritische Textausgabe mit kirchen-und dogmengeschichtlichen Untersuchungen und einer Abhandlung über das Schulwesen der böhmischen Brüder. VI. TEUTSCH, Die siebenbürgisch-sächsischen Schulordnungen mit Einleitung, Anmerk. u. Register. I. 1543-1778.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 16 : SOLTAU, Die römischen Amtsjahre auf ihren natürlichen Zeitwert reducirt (long art. de Matzat qui combat la plupart des conclusions de l'auteur). — SCHMIDT, Die Klagänderung (très long article de Leonhard).

Deutsche Rundschau, n° 11, août 1889 : Lady BLENNERHASSETT, Die Deutschen und die franz. Revolution III-IV. — W. LANG, Friedrich Theodor Vischer, V-XI. — Helen ZIMMERN, Mary Wollstonecraft. — Franz Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen von Julius RODENBERG. VI, Fulda. — SAUERWEIN, Der Spreewald. — Jul. LESSING, Die Ausstellung des Oesterrechischen Museum für Kunst und Industrie in Wien. — R. GARBE, Zum Schutze eines indischen Schriftstellers. (Accuse Mantegazza d'avoir dans son livre sur l'Inde plagié le livre de Shib Chunder Bose, « The Hindoos as they are » et de l'avoir « traité d'une façon pour laquelle il est difficile de trouver une expression parlementaire. ») — NÖLDEKE, William Wright. — Liter. Rundschau : Baumeister's Denkmäler des classischen Alterthums (Hirschfeld).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 33 : MAUPASSANT, Die Tote. — K. BLIND, Englische Staatswissenschaft. — Ad. VOIGT, Elementare Betrachtungen über Lesen und Schreiben. — OSWALD, Briefe aus England, III.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, nº 7 : Ant. Müller, Die Vorauer Sündenklage.—O. von Greyerz, Beat Ludwig von Muralt (cp. *Revue,* 1888, nº 45). — Söhns, Die Parias unserer Sprache, eine Sammlung von Volksausdrücken (travail sur les parias de la langue allemande, sur les mots qu'on méprise et dont on se sert pourtant; mais il aurait fallu, avant de le publier, le soumettre à une revision attentive). — Damköhler. Die pronominalen Formen für « uns » und « unser » auf dem niederdeutschen Harze und dem nördlich sich anschliessenden Gebiete. (Travail soigné et réfléchi). — Bloemlezing uit Oud-Middel-en Nieuwfriesche Geschriften met Glossarium, p. p. Buitenrust-Hettema (le premier « Lesebuch » frison). — Egils saga Skallagrimssonar p. p. Jonsson (édition critique faite avec soin et qu'on saluera avec joie). — Vitzthum von Eckstädt, Shakespeare und Shakspere, zur Genesis der Shakespeare-Dramen (qu'on ne parle plus d'une littérature du temps d'Elisabeth; il n'y a à cette époque qu'un seul homme, que l'histoire de la vie et des œuvres de Bacon; Bacon est le Protée moderne, philosophe, ministre, poète dramatique; c'est lui qui a fait toutes les pièces connues sous le nom de Shakspeare, celles de Marlowe, etc., etc.; mais le noble homme d'Etat ne pouvait rivaliser publiquement avec d'infimes poètes, et, ne se fiant pas à un pseudonyme, il faisait paraître ses œuvres sous le nom de personnalités subalternes, de Marlowe, puis de Shakespeare; mais il voulut se distinguer de ce dernier extérieurement, et tandis que le comédien de Stratford écrivait son nom Shakspere, Bacon ne se servait que de la forme Shakspeare!) — Die beiden Bücher der Makkabäer, eine altfranz. Uebersetz. aus dem XIII Jahrhundert, mit Einleitung, Anmerk. u. Glossar zum ersten Male hrsg. von Goerlich (bon article de Mussafia qui contient des observations et additions). — G. H. Müller, Die Auffassung der Kleopatra in der Tragödienliteratur der roman. und german. Nationen (travail très soigné et intéressant). — Novati, Un nuovo ed un vecchio frammento del Tristan di Tommaso (non seulement par les morceaux nouvellement découverts, mais du moins par l'importante introduction, ce travail avance d'une façon décisive les études sur Tristan). — Select plays of Calderon, ed. with introd. and notes by Maccoll (c'est la première fois qu'un Anglais entreprend de faire comprendre Calderon à ses compatriotes par une édition soignée du texte et un commentaire scientifique; l'essai est réussi dans son ensemble).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Vingt-troisième année 30 septembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement ***et franco par la poste (et*** *non par commissionnaire),* ***les livres dont ils désirent un compte-rendu.***

La Révolution française, n° 2, 14 août : Louis de Frotté et les insurr. norm. (Dide). — DEBIDOUR, Les prélim. du congrès de Vienne. — ROBINET, Danton et le club des Cordeliers 1791. — AULARD, Les deux missions de Talleyrand à Londres 1792. — Acte de décès de Condorcet. — LE TÉO, Etude sur l'autel de la patrie d'Autun. — Bailliages de Versailles et de Meudon, les cahiers des paroisses, p. p. THÉNARD.

The Academy, n° 902 : Chaucer, The legend of good women, p. p. SKEAT (très bon). — Mrs. Charles MALDEN, Jane Austen (fait avec soin et conscience). — An author's love, being the unpublished letters of Prosper Mérimées « Inconnue » (« ben trovato »). — C. von ORELLI, The prophecies of Isaiah, transl. by BANKS. — The Divine Comedy of Dante, transl. into English verse, by WILSTACH. — Some Scotch books. — Selby (not. nécrol.). — A new Roumanian review (Archiva Societatii Stiintifice si Literare din Jasi). — The Coire and St Gall fragments of fragments of the Old-Latin Version of the Gospels (White). — The etymology of « whole » (Mayhew). — Olaf and Skythian Oloros (Stevenson). — The Saporogue Cossacks as described by an English ambassador in Russia 1736 (Alexandrenko). — BRÜNNOW, A classified list of all simple and compound ideographs occurring in the cuneiform texts hitherto published; GOLENISHEFF, Opit Graphicheski Raspoloyhennago Assiriiskago Slovarya; SCHEIL, Inscr. assyr. arch. de Samsi Ramman IV. — PETRIE, Hawara, Biahmu and Arsinoe. — A lost picture by Denis van Alsloot.

The Athenaeum, n° 3225 : INGRAM, Hearts of oak. — JARRY, La vie polit. de Louis de France, duc d'Orléans, 1372-1407 (très soigné, très consciencieux, fait avec beaucoup de patience et fort détaillé, mais un peu partial). — Sophie BRYANT, Celtic Ireland. — GOLDSMID, Bibliotheca curiosa, a complete collection of all the public. of the Elzevier presses at Leyden, Amsterdam, the Hague and Utrecht. — ASHE, The kings of Uganda, or life by the shores of Victoria Nyanza. — Statutes of the University of Oxford codified 1636. — Philological books (CAMPBELL, The Gospel of St Matthew in Formosan; HOERNING, British Museum Karaite Mss.). — Victor Hugo; Les Jumeaux (Swinburne). — St Mary Woolnoth and St Mary Woolchurchaw. (Round). — The Anglo-Indian codes (W. Stokes). — The proposed Oriental School. — Goldsmith at Leyden. — Selby (not. nécrol.). — Unpublished letters of Nath. Hawthorne, II. — The international educational congress at Paris. — Delia Bacon, a biographical sketch.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : PESCH, Der Begriff Gottes in den heidnischen Religionen der Neuzeit. — JERUSALEM, Lehrbuch der empir. Psych. — MAURENBRECHER, Gesch. der deutschen Königswahlen. vom X bis XIII Jahrhundert. (à étudier et à lire). — CHRISTOMANOS, Abendländ. Geschlechter im Orient im Anschluss an Du Cange's « Familles d'outre-mer », I. — DOPFFEL, Kaiserthum u. Papstwechsel unter den Karolingern (soigné et détaillé). — Briefe der Kurfürstin Sophie von Hannover an die Raugräf. u. Raugrafen zu Pfalz, p. p. BODEMANN. — SIEVERS, Venezuela. — DELITZSCH, Assyr. Gramm. (recueil à utiliser avec précaution, mais qui sera utile). — Noni Marcelli compendiosa doctrina p. p. L. MUELLER, I. (comme toujours, on ne cherchera pas ici un recueil complet des matériaux critiques et leur définitive mise en œuvre, une reproduction conséquente de l'archétype, une histoire du texte objective et exacte au point de vue bibliographique, un commentaire complet et égal, des index qui ne laissent rien à désirer). — Arden of Feversham, p. p. WARNKE a. PROESCHOLDT (publication intéressante). —

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 30 septembre — 1889

Publications récentes sur la plus ancienne littérature de l'Irlande.

454. — **Irische Texte** mit Uebersetzungen und Wœrterbuch herausgegeben von Whitley STOKES und E. WINDISCH, 2ᵉ série, 2ᵉ livraison, Leipzig, Hirzel, 1887, in-8, 256 pages.

455. — **The book of Ballymote,** a collection of pieces (prose and verse) in the beginning of the teenth century, now for the first time published from the original manuscript in the library of the Royal Irish Academy by the Royal Irish Academy, with introduction, analysis of contents and index by Robert ATKINSON. Dublin, 1887, in-folio, 22-502 pages.

456. — **Royal Irish Academy.** Todd Lectures series. Vol. II. Part. II. The passions and homilies in the Leabhar Breac, text, translation and glossary by Robert ATKINSON. Londres, Williams and Norgate, 1887, in-8, 957 pages.

457. — Annals of Ulster, otherwise **Annala Senait,** Annals of Senait, a chronicle of irish affairs from A. D. 431 to A. D. 1540, edited with translation and notes by William M. HENNESSY, vol. I, 431-1056, Dublin, Hodges and Figgis, 1887, in-8, 399 pages.

458. — **The old irish glosses at Wuerzburg and Carlsruhe,** edited with a translation and glossarial index by Whitley STOKES. Part. I. The glosses and translation, printed for the Philological Societies of London and Cambridge by Stephen Austin and sons, Hertford, 1887, in-8, 352 pages.

459. — **The Tripartite Life of Patrick** with other documents relating to that saint, edited with translations and indexes by Whitley STOKES. Collection du Maître des Rôles. 1887, 2 vol. in-8, cxcix-676 pages.

460. — **Archivio Glottologico Italiano,** diretto da G. I. ASCOLI volume quinto, pagine 353-576 : Testo e Chiose del Codice Irlandese dell'Ambrosiana. Volume sesto, pagine I-XCVI (Glossarium palaeo-hibernicum, A-IC. Rome, Lœscher, 1888, in-8.

Dans la livraison des *Irische Texte* que MM. Stokes et Windisch ont fait paraître en 1887, il y a trois parties à distinguer : la première a pour auteur M. Kuno Meyer; elle contient l'histoire de Philippe et d'Alexandre, texte irlandais avec traduction en allemand; elle appar-

tient au même groupe littéraire que la « prise de Troie » *Togail Troi*, publiée par M. Whitley Stokes, c'est un des récits d'origine étrangère qui a pénétré dans la littérature irlandaise. — Vient ensuite la *Mort des fils d'Usnech* d'après un ms. du xve siècle qui appartient à la bibliothèque des avocats d'Edimbourg : ce document a été publié avec une traduction anglaise par M. Whitley Stokes; on en a une rédaction beaucoup plus ancienne que M. Windisch a publiée dans le premier volume des *Irische Texte*; une rédaction toute moderne a paru en 1888 dans le tome XIII des *Transactions* de la société gaélique d'Invernes, pages 241-257, et une traduction anglaise de cette rédaction a été donnée par M. A. Macbain dans le *Celtic Magazine* de décembre 1887 pages 69-77 et de janvier 1888 pages 129-138. — La troisième partie de la livraison des *Irische Texte* dont nous parlons contient le texte de quatre des petits récits légendaires qui constituent une sorte de préface à la grande composition épique irlandaise dite : *Táin bó Cúailnge*. M. Windisch les publie d'après les mss. les plus anciens et les accompagne d'une traduction allemande. Nous n'avons que des éloges à adresser à cette importante publication, espérons que M. Windisch terminera bientôt l'édition qu'il prépare du *Táin bó Cúailnge*.

Le *Livre de Ballymote* est le quatrième des mss. que l'Académie d'Irlande a publiés en fac-simile : les trois premiers étaient des espèces de calques dont l'exactitude peut être quelquefois contestée, comme il arrivera toujours aux travaux de ce genre; celui-ci a été exécuté en photogravure : malheureusement il est moins intéressant que les premiers; il contient peu d'inédit, sauf des traités de grammaire irlandaise. La portion relative à la littérature épique de l'Irlande est excessivement mince; mais nous serons amplement dédommagés par le livre jaune de Lecan qui est actuellement sous presse.

Les *Passions et homélies* irlandaises que M. Atkinson nous donne avec traduction anglaise et glossaire ont le grand défaut d'être dépourvues d'originalité et de reproduire presque toujours un monument latin de la littérature chrétienne; elles ont l'avantage d'être pour les commençants beaucoup plus faciles à comprendre que les compositions d'origine irlandaise; le glossaire qui les accompagne est une œuvre considérable et qui rendra de grands services malgré quelques erreurs de détail que M. Whitley Stokes a tout dernièrement relevées dans les mémoires de la Philological Society.

Les annales d'Ulster, tome I, éditées et traduites par M. Hennessy sont une œuvre d'une époque tardive, mais ont été compilées à l'aide de chroniques beaucoup plus anciennes, que l'auteur a copiées littéralement en conservant souvent le caractère archaïque de la langue; cette édition qui paraît faite avec beaucoup de soin est le dernier ouvrage du sympathique savant irlandais qui l'a signée.

Les gloses irlandaises de Wurzbourg et de Carlsruhe, publiées et traduites par M. Whitley Stokes, remontent paléographiquement au IXe siècle; elles ont été une des bases de la *Grammatica Celtica*, dans le texte de laquelle de nombreux fragments de ces gloses ont été insérés et traduits; elles ont été ensuite publiées in-extenso par M. Zimmer dans ses *Glossae hibernicae*. M. Whitley Stokes après avoir revu le texte sur les mss. l'a accompagné d'une traduction complète, ce qui n'avait été fait par personne avant lui.

La *Vie tripartite* de saint Patrice est un texte irlandais du Xe siècle qui était resté inédit jusqu'ici : on en avait deux traductions, l'une en latin publiée au XVIIe siècle par Colgan dans sa *Trias Thaumaturga*, l'autre en anglais due à ce même Hennessy qui a publié les annales d'Ulster. M. Whitley Stokes a fait précéder son édition d'une savante introduction où, avec sa compétence ordinaire, il traite de l'histoire de la langue et de la civilisation irlandaises; son texte et sa traduction de la *Vie tripartite* sont suivis d'un recueil de documents sur saint Patrice; en composant ce recueil M. Whitley Stokes s'est attaché principalement à reproduire les monuments les plus anciens; il donne notamment après le P. Hogan[1] une édition de deux vies de saint Patrice rédigées au VIIe siècle et conservéees par un ms. du IXe qui provient de la cathédrale d'Armagh et qui se trouve aujourd'hui au collège de la Trinité de Dublin; malheureusement il y a encore dans la *Trias thaumaturga* de Colgan plusieurs anciennes vies de saint Patrice qui n'ont pas été réimprimées depuis et dont une nouvelle édition serait bien nécessaire.

M. Ascoli continue la publication du ms. irlandais de l'Ambrosienne de Milan. Il en a fait paraître la première livraison en 1878; le manuscrit de Milan qui semble être un des plus anciens mss. irlandais, sinon le plus ancien qui existe — il daterait du VIIIe siècle — a une importance linguistique considérable; le sujet traité n'a qu'un intérêt médiocre, le texte irlandais consiste en gloses sur un très faible commentaire latin des psaumes; mais ces gloses fournissent une foule d'indications précieuses sur la grammaire et sur le vocabulaire irlandais le plus ancien. M. Ascoli doit y joindre une traduction, et en attendant, nous donne un glossaire dont les deux premières livraison sont paru concurremment avec le texte du commentaire latin des psaumes et avec les gloses irlandaises qui accompagnent ce texte. Il est fort à désirer que M. Ascoli termine bientôt ce grand travail qu'il fait avec beaucoup de talent.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. La très importante publication du P. Hogan a paru dans les *Analecta bollandiana*. Il y en a un tirage à part dont voici le titre : *Documenta de S. Patricio, hibernorum apostolo ex libro Ardmachano ; edidit E. Hogan, S. J., in Universitate Catholica Dublinensi linguae hibernicae et historiae lector*, Bruxelles, 1884, in-8, 116 pages.

461. — **Essai comparatif sur l'Origine et l'Histoire des Rythmes,** par Maximilien Kawczynski, docteur ès lettres. Paris, E. Bouillon, 1889. In-8, 220 pp.

Sous ce titre, M. Kawczynski nous donne une étude hardie et pénétrante, qui atteste autant d'originalité que de savoir. Étranger, il l'a écrite en français, et l'on ne peut qu'admirer l'aisance avec laquelle il manie notre langue en des sujets difficiles. Nouveau venu, il ne craint pas de s'attaquer à des doctrines consacrées par un long enseignement et d'imposantes autorités, et l'on louerait davantage son courage s'il n'y avait mieux encore à louer en lui. Ajouterai-je qu'il m'a convaincu, qu'il convaincra aisément nos maîtres ou nos élèves? L'auteur ne me croirait pas, ou tiendrait à faible honneur une conversion aussi complaisante. Les idées de M. K. sont de celles que le temps devra mûrir, et, avec le temps même, elles se feront difficilement accepter, tant que nous verrons en présence deux écoles de métriciens, les uns s'en rapportant surtout à leur oreille, et croyant reconstruire par l'imagination le vers « vivant » de l'antiquité, comme si un phonographe leur en eût conservé la cadence, les autres disséquant et démontant pièce à pièce cette merveilleuse architecture, sur la foi des témoignages obscurs et confus des grammairiens anciens. Ceux-ci ne se tiendront point pour satisfaits, qu'on ne leur ait fait voir, dans quelque manuscrit authentique, l'ictus effectivement défini par une *sublatio vocis;* aux premiers — et j'en suis — on ne fera jamais croire que l'alexandrin français ne fasse qu'un avec l'asclépiade latin tout uniment parce qu'ils ont chacun douze syllabes (p. 134). L'un et l'autre point de vue est à la fois légitime et illusoire, et la dispute menace de s'éterniser pour la plus grande joie intellectuelle de nos arrière-neveux. Voyons du moins quels sont les éléments nouveaux que M. K. y a apportés.

Les métriciens modernes ont introduit, selon lui, dans la versification antique, une notion qui y était absolument étrangère : de là leurs tâtonnements, leurs contradictions et leurs erreurs. Supprimons-la, cette notion décevante, et nos oreilles, affranchies d'une tyrannie conventionnelle, redeviendront capables d'apprécier les rythmes qu'elles ont désappris. Pour nous, un rythme quelconque est une succession régulière de temps forts et de temps faibles; mais la versification des anciens, exclusivement fondée sur la quantité des syllabes, n'établissait entre elles aucune distinction, aucune nuance d'intensité, et c'est par abus que nous y transportons un élément que les métriciens d'autrefois n'y ont pas même soupçonné. Nous savons par eux que la première syllabe d'un trochée durait deux fois plus que la seconde; aucun ne nous a dit qu'elle sonnât plus fort : de quel droit le leur faisons-nous dire? Le vers grec ou latin était une mélopée continue, résultant de la répétition, à intervalles égaux, de mesures toujours égales, sans d'ailleurs que le commencement de chaque mesure dût être détaché et frappé à la façon d'un temps de valse. L'intervention toute moderne de l'ac-

cent, et par conséquent de l'intensité, dans la facture du vers, est un fait accidentel : du jour où la quantité fut morte, les versificateurs qui pastichaient l'antiquité manquèrent de critérium pour assurer leurs fins de vers; faute de mieux, ils s'adressèrent à l'accent, qui vivait encore; ils prirent tout paroxyton latin pour un trochée (p. 119), tout proparoxyton pour un dactyle ou pour une finale de diiambe, et ainsi se répandit l'habitude de terminer toujours tel vers par tel type d'accent. En même temps, la musique modifiait ses conditions (p. 61) : la rythmique antique évitait le procéleusmatique, et en tout cas ne poussait pas plus loin la division de la mesure, qui dès lors formait un ensemble court et toujours aisément reconnaissable; notre musique, tout au contraire, a un penchant marqué pour les doubles croches : force lui est donc bien de marquer d'un temps fort le début de la mesure, qui sans cette précaution risquerait de se confondre avec ses voisines. De là nos ictus en métrique et en musique; de là aussi l'illusion qui nous les fait entendre dans la récitation du vers antique. Et après cela, quand il s'agit d'expliquér la transition du vers de Virgile au vers de Commodien, nous nous étonnons que la quantité ait cédé à l'accent sa prétendue fonction. C'est bien simple pourtant : cette fonction, elle ne l'avait jamais eue ; elle allongeait la syllabe, elle ne la relevait pas.

Je crois avoir bien compris la pensée de M. K.; je ne suis pas aussi sûr de la bien rendre sous cette forme trop sèche : aussi bien n'ai-je d'autre visée que d'inspirer à quelques-uns le désir de la suivre dans tous ses développements. A plus forte raison dois-je m'interdire de la discuter : il y faudrait plus d'espace et d'abondance, sans doute aussi un appareil plus technique que ne le comporte d'ordinaire un simple compte-rendu; il faudrait reprendre minutieusement chaque détail, examiner si vraiment aucun auteur grec ou latin n'a fait nulle part même une vague allusion à une alternance d'élévation et d'abaissement de la voix dans le débit du vers [1], vérifier, en scandant un grand nombre de vers rythmiques, si l'accentuation latine usuelle y est à ce point et si constamment violée dans le corps du vers, qu'elle en devienne négligeable et ne régisse que la clausule. Un seul exemple : M. K. cite (p. 129) cinq dimètres iambiques rythmiques, où, dit-il « le rythme iambique n'est jamais observé de suite par les accents ». Je ne comprends pas. Je les scande suivant le principe de l'accentuation binaire découvert par M. G. Paris et mis hors de doute, ce me semble, par les

1. Atqui in orando *quoque* — l'auteur compare le débit de l'orateur à celui des vers — *intentio vocis, remissio,* flexus, pertinet ad movendos audientium affectus. (Quintil., I, 4.) Je n'oserais dire de ce passage ce que M. K. écrit d'un autre (p. 108) où le rythme lui paraît défini avec toute la précision désirable. Mais il me semble que Quintilien n'a pas pu vouloir dire — ce qui est d'évidence — que l'orateur ne doit pas tout débiter sur le même ton; car personne jamais n'a pu prétendre qu'il dût toujours crier ou toujours baisser la voix. Il s'agit donc ici des temps forts et des temps faibles du débit oratoire, déterminés par l'accent des mots et constituant le rythme de la période.

faits observés en phonétique romane [1], et je les trouve à peu près justes : ils commencent, si l'on veut, par un spondée rythmique, mais dans un vers métrique même le spondée à cette place est aussi légitime que l'iambe ; un seul, le 4e, débute par un trochée rythmique, qui est d'ailleurs un iambe métrique ; tous les autres pieds sont des iambes rythmiques irréprochables. Franchement, est-ce le cas de dénoncer une irrégularité qui se réduit à si peu de chose ?

Mais, s'il m'est impossible d'aborder le détail de l'œuvre, mon devoir est d'examiner tout au moins quelques-unes des propositions générales de l'auteur, les plus importantes, et d'en dire brièvement mon avis. La plupart sont fort justes : il n'y a d'excessif que les conséquences qu'il prétend en tirer.

« L'accent naturel n'était astreint ni à coïncider ni à contraster avec l'ictus métrique » (p. 57). — Voilà qui est parfait : comment une modulation mélodique pourrait-elle avoir quelque influence sur le temps fort ou faible ? On peut chanter *piano* une note aiguë et *forte* une note basse. Dès lors, il n'y a en effet plus à s'occuper de la fameuse controverse des Ritschl et des Corssen. Mais s'ensuit-il pour cela que l'ictus métrique n'existe pas (p. 58) ? Tout au contraire, en montrant qu'il ne saurait dépendre de l'accent tonique, on l'a rendu libre des entraves factices que certains métriciens voulaient lui imposer, libre en conséquence de coïncider, à la volonté du poète, avec telle ou telle syllabe, d'ailleurs atone, mais relevée par la quantité. On n'a pu scander correctement le premier vers de l'Odyssée que du jour où l'on a compris que πολλὰ, trochée métrique, était aussi trochée rythmique, et n'était pas, ne pouvait pas être iambe tonique, par la raison bien simple que son accent final n'était pas un accent d'intensité.

« L'accent antique formait la mélodie du vers » (p. 62 sq.). — Oui, tel était son rôle, et tel aussi paraît avoir été celui de l'udâtta et du svarita dans la primitive cantilène des hymnes védiques. Plus exactement peut-être, la phrase antique formait, par la succession de ses accents, une mélopée naturelle, à laquelle s'adaptait sans heurt et sans effort une mélodie plus ample et un peu plus variée. Tout ce chapitre est excellent ; mais, encore une fois, il ne prouve rien contre la possibilité d'un ictus métrique indépendant de l'accent et de la mélodie.

Ce n'est point à dire non plus, bien entendu, que la mélodie antique se soit toujours servilement conformée à l'accentuation. Ces deux éléments marchent de pair, tant que la mélodie peut sans inconvénient rester simple et monotone ; ils se dissocient nécessairement à mesure

---

1. Les voici avec la notation de l'accent principal et des accents secondaires de chaque mot :

ó Fúlco présul óptimè,
ó cúnctis àmantíssimè,
ré póntifex et nóminè,
hómo sed máior hóminè,
vís nóbilìs prosápiè....

que croissent les exigences de l'oreille. M. K. a constaté le phénomène pour le moyen âge (p. 161), et peut-être n'a-t-il jamais été plus sensible que de nos jours, où le compositeur et le librettiste sont deux au moins, où le librettiste est rarement poète, et le compositeur rarement soucieux des paroles sur lesquelles il travaille. Pour une phrase mélodique comme le

Salut, demeure chaste et pure,

de M. Gounod, où musique et paroles s'allient en une parfaite cadence iambique, combien n'en compterait-on pas qui prolongent et relèvent un *e* muet, voire font chanter une note aiguë sur un *ou* atone! Il n'est pas probable que dans l'antiquité la tâche du poète et celle du musicien aient jamais été aussi radicalement séparées; mais il est certain, d'autre part, que les intervalles musicaux qui résultaient de l'accentuation n'étaient pas tout à fait fixes et offraient une certaine élasticité, que l'aigu, par exemple, selon la structure de la phrase prononcée ou la disposition actuelle du sujet parlant, pouvait être à la quinte, à la quarte, ou même seulement à la tierce du grave, et ces variations suffisaient pour qu'on se sentît autorisé à relâcher peu à peu les liens qui rattachaient la mélodie à l'accentuation. C'est le goût et l'oreille du grand musicien qui lui indiquent la mesure dans laquelle il peut le faire.

Ces points posés, sur lesquels je crois être à peu près d'accord avec l'auteur, je me trouve bien empêché devant sa formule de la p. 34: « Loin de l'avoir engendrée, la phrase musicale s'est modelée sur le vers », qui lui-même est issu de la simple proposition du langage parlé. Je ne conçois pas comment ces trois sortes de phrases ont pu sortir l'une de l'autre, puisqu'elles n'en faisaient qu'une à l'origine. En effet, toute proposition indo-européenne est une séquence métrique, puisque la syllabe longue y vaut deux fois la brève et qu'il s'établit ainsi un rapport sensiblement constant entre tous les temps du discours; toute proposition indo-européenne est une séquence mélodique, puisque toutes les syllabes s'y ordonnent sur un intervalle de quinte. Et ce qui est vrai de l'indo-européen l'est plus ou moins de tous les langages : on sait combien sont chantants les idiomes de l'Extrême-Orient, tels que le chinois et l'annamite; si l'on n'apprenait tout d'abord à les psalmodier, jamais on ne pourrait s'y faire entendre. Le chant n'est plus guère, dans nos langues à nous, une condition essentielle d'intelligibilité, et nous sommes d'ailleurs habitués dès l'enfance à notre propre mélopée, ce qui fait que nous ne la percevons plus; mais elle nous devient perceptible dès que nous changeons de milieu : le Français est frappé de l'accent musical du Suédois, et la cantilène du Franc-Comtois prête à rire au Tourangeau. Loin donc que le chant soit issu de la parole, celle-ci, la parole parlée, égale, pondérée, sans accent, comme on dit vulgairement, est le suprême effort du parler humain pour se dégager de ses langes préhistoriques. L'homme a chanté et mimé sa parole avant de la parler,

et de la phrase originaire sont sortis, à la fois et en divergeant de plus en plus, le discours parlé, le chant et la pantomime.

C'est faute d'avoir admis cette unité primitive que M. K. se montre si réfractaire à l'idée d'une versification indo-européenne (p. 7), si grossière fût-elle. Une versification lui paraît un travail d'art, et il a raison s'il la considère dans son plein épanouissement, en faisant abstraction de ses humbles origines. Mais, même dans leur forme définitive, la jagatî védique, l'hexamètre dactylique grec et le saturnien latin, que sépare un abîme de temps et d'espace [1], accusent entre eux une trop frappante analogie, pour qu'on puisse se refuser à y reconnaître le même rythme rudimentaire diversement développé et modifié. Sans doute il peut y avoir des différences secondaires, et l'allitération en est une; mais l'allitération, quoi qu'en pense M. K. (p. 8), ne saurait passer pour le critérium distinctif de deux types de versification. Il montre fort bien (p. 93 sq.) que la rime française existe en germe dans le vers latin; mais il sait à coup sûr que le vers latin n'en avait pas le monopole. L'allitération foisonne, par exemple, dans les hymnes du Rig-Véda, et la poésie sanscrite postérieure en use avec des raffinements inouïs. La vérité est que l'allitération, l'assonance, la rime sont, dans toutes les versifications, des adjuvants accessoires de la mesure, qui, dans certaines, assument ou paraissent assumer [2] un rôle prédominant; mais l'essence du rythme est toujours et partout la même, à savoir l'égalité des temps et leur nuancement symétrique. Et, en me plaçant au point de vue même de M. K., en constatant avec lui que les formes artistiques de tous les peuples procèdent souvent d'emprunts (p. 12), tout ce que je puis admettre, c'est que la versification des Indo-Européens n'était pas autochthone -- qu'est-ce qui est autochthone, au surplus? ce mot, qui n'implique aucune notion précise, ne trace-t-il pas simplement la limite de nos connaissances ethnographiques, sans rien préjuger quant au fond? — mais, qu'ils n'aient pas eu de versification du tout, je ne puis le croire, car ce serait miracle si leurs descendants, une fois séparés, avaient chacun pour soi rencontré un principe rythmique absolument identique.

Je ne sais si l'auteur, malgré sa rare rigueur scientifique, ne s'est pas laissé parfois induire à une confusion entre versification et poésie (p. 11). Sans doute, la poésie, en tant que forme élevée de l'emploi du rythme, suppose et exige, pour son éclosion, le concours de conditions infiniment délicates et incompatibles avec la barbarie primitive. M. K. écrit, sur l'illusion de la poésie dite populaires, des pages très

1. Je renonce à comprendre comment le saturnien serait une imitation, même vague (p. 38), de vers grecs : plus l'imitateur est grossier, plus, d'ordinaire, il serre de près son modèle, et nous n'avons pas un rythme grec qui ressemble à la séquence saturnienne. — Je ne parle pas de la *langzeile* des Nibelungen, parce que celle-ci, en effet, pourrait procéder d'une adaptation.

2. Même avec la consonne d'appui, même remontant à deux syllabes, ou par delà, si possible, la rime ne sera jamais l'essence du vers français.

fortes, mais peut-être en partie superflues; car on n'a jamais, à ma connaissance, voulu dire, en se servant de ce terme, que les formes rythmiques ou les idées poétiques flottassent en l'air et que la foule les y pût attraper au vol. L'invention est toujours le fait d'un seul, mieux doué que les autres; elle se répand seulement plus ou moins vite, selon qu'elle s'adapte mieux au goût, aux habitudes, aux convenances du plus grand nombre. Mais ce que le premier venu a pu trouver sans effort, parce qu'il le portait inconsciemment en soi, c'est le rythme appliqué à la parole. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour découvrir le rythme : il suffit de se livrer à un mouvement uniforme et répété, enfoncer un pieu, tournet un pilon dans un mortier, scier du bois, pour être tenté d'accompagner sa besogne d'un fredon machinal qui est comme le réflexe vocal du mouvement exécuté; il suffit de porter à plusieurs un lourd fardeau, pour être contraint de régler son pas l'un sur l'autre et d'imaginer instinctivement un rythme régulateur. Qu'on regarde au Luxembourg le tableau de Cormon, et qu'on dise si ses hommes préhistoriques ignorent le rythme : ils ne disent pas « gauche... droite... » et ne jouent point leur air de marche, mais *ils le chantent en dedans :* si toute pensée est une parole intérieure, à plus forte raison y a-t-il un rythme intérieur dans tout mouvement combiné. De là à mettre des paroles sous ce rythme, il n'y a qu'un pas aisé à franchir, puisque la parole elle-même est un rythme, seulement un peu moins régulier. De ce rythme rudimentaire à d'autres plus compliqués et plus savants, il y a des siècles d'efforts; mais qu'importe? Ce *primum movens* n'en est pas moins éclos spontanément des lèvres de l'humanité : il n'a fallu ni poète ni grammairien pour le lui révéler.

Mais ce rythme a pu se passer de la distinction des temps forts et faibles. — Je ne sais; car il me semble que, dans la plupart de ceux que je viens de citer, la tendance est de bien détacher et différencier chaque mesure, partant chaque partie de la mesure. Cependant il est certain que la danse antique était bien moins mouvementée que la nôtre (p. 80), et quiconque a vu à l'Exposition les danseuses javanaises dérouler sans fin sur une mélopée continue leur mimique gracieuse et languissante, a dû se convaincre de la possibilité d'un rythme sans ictus. J'y souscris donc : les anciens avaient de pareils rythmes, représentés peut-être par les odes de Pindare et l'ensemble de la lyrique dorienne. Est-ce à dire qu'ils n'en connussent point d'autres? Pourquoi les anapestes qui scandent si nettement à notre oreille un rythme de marche dans l'entrée en scène du vieil Océan,

> *ἥκω δολιχῆς τέρμα κελεύθου*
> *ἀπαμειψόμενος πρὸς σὲ Προμηθεῦ*
> *τὸν πτερυγωκῆ τόνδ' οἰωνὸν*
> *γνώμῃ στομίων ἄτερ εὐθύνων,*

ne se composeraient-ils pas d'un temps faible et d'un temps fort d'égale longueur? Les anciens avaient des tambours, et apparemment, en

troupe, ils marchaient au pas : à moins de croire que leurs tambours se bornaient à émettre un bourdonnement sonore et continu qui n'eût guère soutenu la marche, on doit supposer qu'ils marquaient le pas par des frappés alternativement faibles et forts; et, si telle était la constitution de l'anapeste battu, pourquoi aurait-il changé de nature lorsqu'il était chanté ou récité [1]? Or, ce qui est vrai de l'anapeste, l'est aussi du dactyle, du trochée, de l'iambe, qui tous imitent et reproduisent quelque rythme naturel. Voilà pourquoi les conclusions de M. K., en dehors de toute discussion de détail me paraissent aussi hasardées qu'à lui la théorie de *a priori* de G. Hermann (p. 59).

Je relève en terminant quelques menues erreurs, qui seraient presque sans conséquence chez tout autre, mais le livre d'un réformateur a la mauvaise fortune d'éveiller chez le lecteur des scrupules tout particuliers d'exactitude. — Les trois *Parques* ne sont pas une création du génie grec (p. 29), car leur nom est exclusivement latin, et je ne sais jusqu'à quel point elles ont pu devenir les trois filles-cygnes chez les Allemands. L'Edda a ses trois Nornes, qui, à côté d'une ressemblance gérale avec les *Moirai* grecques, présentent assez de particularités importantes pour exclure l'idée d'un emprunt. — Les Sept devant Thèbes (p. 24) ne sont point « sept frères ». — La notation musicale du vers μῆνιν ἄειδε (p. 65) est fort intéressante, mais la 4e mesure est inexacte : la fausse syllabe δε y répond à une croche, alors qu'en fait δεω ne contient qu'une syllabe. — Comment l'ordre des thésis et des arsis se trouvait-il « interverti » dans les pieds « choriambiques » (p. 85)? Si la thésis était un temps fort, il y aurait donc eu rupture de rythme? Que si, comme le veut M. K., la thésis n'était que l'abaissement du pied, je ne vois pas comment, après avoir levé le pied sur la 2e syllabe du choriambe, on eût pu le lever encore sur la 3e, pour le poser enfin sur la 4e. Il y a là une impossibilité matérielle : le tout en supposant, bien entendu, l'existence du choriambe en tant que tel; en réalité, le prétendu choriambe était un double dactyle catalectique et avait une thésis sur chacune de ses deux longues, sans la moindre interversion. — P. 96, conce*dant* laurea est un gros barbarisme, et il n'y a pas moyen de le mettre au compte du compositeur, car la finale de *concedant* est soulignée comme faisant assonance avec celle de *cedant*. — Le plus ancien exemple de refrain ne se trouve pas dans Eschyle (p. 193) : le refrain est un artifice assez commun dans les hymnes védiques; il y est même obligatoire dans certains genres de stances.

Je me résumerai en deux mots. M. Kawczynski a fait voir, avec une clarté convaincante, que l'alternance de temps forts et de temps faibles n'est pas une condition essentielle, indispensable, inséparable de la constitution du rythme. Mais, à mon sens, il n'a pas réussi à prouver

1. Ce nom seul d'*anapeste* ne donne-t-il pas à réfléchir? Ne semble-t-il pas signifier un *battement* plus fort *succédant à* un plus faible, et contenir ainsi un de ces témoignages implicites que M. K. déclare ne pas trouver chez les anciens?

que la versification antique se passât absolument de cette alternance, et plusieurs des raisons qui militent en faveur de la doctrine consacrée me paraissent survivre à sa brillante argumentation.

V. Henry.

---

462. — Dr Wilh. Ohnesorge. **Die rœmische Provinz-Liste von 297**, 1re partie. Duisburg, Mendelssohn, 1889, in-4, 50 pp.

Dans cette « contribution à l'histoire des partages des provinces romaines, » M. W. Ohnesorge se propose de montrer que le texte de la Liste de Vérone, publié par M. Th. Mommsen en 1862 et souvent étudié depuis, n'a pas été altéré, malgré l'état de corruption où il nous est parvenu, par des additions postérieures, et qu'il reproduit par conséquent avec exactitude le nombre et le nom des provinces romaines à l'époque de Dioclétien.

Après un préambule général sur les divers partages des provinces, l'auteur cherche à établir sa thèse en étudiant le morcellement provincial pour certaines régions où il prête à la controverse, comme dans les provinces de l'Asie orientale, de l'Hellespont et de la Phrygie, de la Gaule méridionale, etc.

Nous n'avons pas vu que M. W. Ohnesorge, qui est bien informé pour les travaux allemands, ait eu connaissance de deux mémoires français qui se rapportent étroitement à son sujet, celui de C. Jullian, *De la réforme provinciale attribuée à Dioclétien (Revue historique*, XIX, 1882) et celui de l'abbé Duchesne, *Les documents ecclésiastiques sur les divisions de l'Empire romain au quatrième siècle (Mélanges Graux*, 1884).

G. L.-G.

---

462. — **Histoire d'Aubagne,** chef-lieu de baronnie, depuis son origine jusqu'en 1789, par le Dr Barthélemy. Tome Ier, Marseille, Barlatier, in-8 de 542 p.

M. Barthélemy est un des plus actifs correspondants que possède le Ministère de l'Instruction publique; ses mémoires sur Marseille et la Provence, nets, sobres, consciencieux, sont riches en aperçus comme en documents; sa grande publication sur les chartes de la maison de Baux est classique pour tous ceux qu'intéresse le moyen âge provençal. Le premier volume de l'*Histoire d'Aubagne*, que donne aujourd'hui l'infatigable chercheur, est en tous points digne des travaux qui l'ont devancé. On y trouvera l'histoire politique de la petite ville, depuis ses origines jusqu'en 1789. Quelques pages seulement sont consacrées à l'antiquité et aux premiers siècles du moyen âge. Aubagne n'a livré pour cette époque que des inscriptions latines, dont M. B. donne, *de visu*, un texte qui est excellent. La presque totalité du volume concerne la baronnie et la commune : l'histoire en est refaite d'après les registres

des notaires et ceux des délibérations, que M. B. a analysés ou retranscrits pour faire cet ouvrage. Aubagne, sans doute, n'a été mêlée à aucun événement important de l'histoire générale ; elle joue un assez petit rôle même dans les destinées du Midi. Cependant le livre de M. Barthélemy se lit avec plaisir et grand profit, car il est singulièrement intéressant de voir comment on vivait, on s'administrait et on se querellait dans une grande bourgade de la Provence. Tous les renseignements qu'il renferme sont entièrement sûrs, et à cet égard l'*Histoire d'Aubagne* est une contribution de premier ordre pour le tableau de la France méridionale au moyen âge et à la Renaissance.

Le second volume renfermera l'histoire religieuse.

C. JULLIAN.

---

464. — **Le Parnasse provençal** par le père Bougerel, prêtre de l'Oratoire, d'après le manuscrit d'Aix, avec notes et additions, par Camille CHABANEAU. Paris, Maisonneuve et Charles Leclerc, 1888, in-8 de 86 p.

465. — **Le Romanz de Saint-Fannel et de Sainte-Anne et de Nostre Dame et de Nostre Segnor et de ses apostres,** publié pour la première fois d'après le manuscrit de Montpellier, par le même. Paris, mêmes éditeurs, 1889, in-8 de 152 p.

Je ne dirai que peu de mots de la seconde de ces publications : c'est la reproduction du manuscrit 350 de la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier, lequel faisait autrefois partie de la bibliothèque du président Bouhier. Le poème comprend deux parties ; la première dont la source est inconnue à l'éditeur est proprement le *Romanz de S. Fannel,* la seconde est une histoire légendaire de la Vierge et de Jésus, qui s'inspire à la fois des évangiles apocryphes et des livres canoniques du Nouveau-Testament.

Le *Parnasse provençal ou les poètes provençaux qui ont écrit depuis environ le milieu du XIVe siècle jusqu'à présent*, tel est le titre du manuscrit nº 723 de la bibliothèque Méjanes, à Aix, mis en lumière par M. C. à la grande satisfaction des amis de l'histoire littéraire. C'est peut-être un extrait du grand ouvrage du docte critique, *Vies des hommes illustres de la Provence,* dont le manuscrit complet, conservé dans une bibliothèque privée peu accessible [1], contient, dit-on, la matière de quatre volumes in-4º. Le P. Bougerel s'occupe successivement de Louis Belaud de la Belaudière, de son ami et éditeur Pierre Paul, de Marseille, d'Altouviti qui fit dans une ode l'éloge de ces deux « restaurateurs de la poésie provençale », et qui à son tour fut célébré dans une épitaphe en vers composée par un Marseillais, Jean de Bermond [2], de Jean de

1. Expression de M. Chabaneau. *Peu accessible* est un euphémisme. Moi qui ai vainement fait toute sorte de démarches pour obtenir communication du précieux manuscrit, je crois avoir le droit de dire *inaccessible*.

2. L'*Ode* est reproduite (p. 1), l'épitaphe (p. 8). On trouve plus loin (p. 10-14) une chanson en 123 tercets de Ruffi.

Nostradame ou Nostradamus, auquel M. C. va consacrer prochainement une étude très développée, de Robert Ruffi, le grand père de l'historien de Marseille, et en quelque sorte historien lui-même, car sa *Chanson provençale sur la grande peste de l'an 1580* contient l'exact et minutieux récit de tout ce qui arriva dans la ville envahie par le terrible fléau; de Paul Antoine d'Agar de Cavaillon; de Claude Brueys auquel le biographe rend ce flatteur témoignage : « Nous n'avons guère eu de poète qui ait eu autant de verve que lui »; de Raynier de Briançon, auteur d'un poème comique inédit dont Bougerel donne quelques extraits, après l'avoir porté aux nues; de Barthélemy Fourgeon, surnommé l'Ovide provençal; du P. Charles Feau, de l'Oratoire, qui « avait un fonds de plaisanterie inépuisable »; de Jean de Chazelles dont on cite un joli sonnet; de Nicolas Saboly, l'auteur des célèbres Noëls; de Louis Puech, l'heureux rival de Saboly;[1] d'Antoine Geoffroy de La Tour; de Gaspard de Venel[2], etc. Les notes et additions de M. C. occupent près des deux tiers de la brochure. C'est dire que sur un grand nombre de points l'habile critique complète les indications de son devancier au point de vue biographique et bibliographique. Quelques notes contiennent d'utiles rectifications, comme celle où est relevée (p. 43) une grosse méprise de Beugerel au sujet du recueil de Brueys. A la suite de ces excellentes notes et additions, M. C. nous donne une liste alphabétique des auteurs provençaux, c'est-à-dire de la Provence propre, qui ont écrit dans leur idiome, de l'an 1500 à l'an 1800, et un répertoire chronologique des ouvrages anonymes composés dans la même province et le même dialecte durant le même temps.

T. DE L.

---

466. — **Strasbourg pendant la guerre de 1552,** par le docteur A. HOLLÆNDER, traduit par L. BAUDRAN. Paris, Leroux, 1889. In-8, 66 p.

Ce travail n'est qu'une traduction, mais cette traduction sera consultée par le public français, et il convient de le mettre en garde. M. Baudran ne sait pas assez l'allemand pour donner à ses compatriotes une traduction dont ils puissent se servir avec une entière confiance. Il omet les notes de quelque étendue que renferme son original; il oublie quelques membres de phrase[3]; il commet des contre-sens, et par exemple, traduit *herauskommen* (sortir, faire invásion) par « aboutir à ce résultat », *Landvolk* (peuple de la campagne) par « population » [p. 4], *nichts gegen die, so Frankreich verwandt, vor-*

---

1. Voir (p. 26-29) le meilleur de ses Noëls.

2. Dans cet article, Bougerel a inséré une spirituelle lettre de l'évêque de Vence, l'académicien Godeau, choisi pour arbitre par MM. de Chazelles et de Venel au sujet du style d'un sonnet.

3. P. 7, *auf dem næchsten Kreistage* et *in der Ortenau;* p. 8 trois lignes (9e, 10 et 11e).

zunehmen par « ne rien entreprendre contre la France, détournée par ce procédé » [p. 5]. *die dem Kriegsoberst Schertlin zuliefen* par « qu'ils conduisirent au colonel Schertlin » [p. 6], *um sich in Franken zu vereinigen* par « faire leur jonction avec les Français » [p. 7] [1], etc. Mais tout cela n'est que péché véniel, et ce que nous reprocherons plutôt à M. B., c'est de ne pas donner, dans sa trop courte préface, ni le titre ni la date du livre de M. Holländer; c'est, en outre, de ne pas connaître l'histoire et la géographie de l'Alsace. Il parle des archives de *Thomas* (pour Saint Thomas) et de celles du *cercle de Strasbourg* (pour du cercle de la Basse-Alsace). Il donne au délégué chargé des affaires de la guerre le titre de *treizième,* au lieu de le nommer le membre du conseil des XIII (p. 8) [2]. Il imprime *Pruntrut* et *Mœmpelgard* (p. 11) pour Porrentruy et Montbéliard, *Finstingen* (p. 25) pour Fenestrange, *Rixingen* (p. 40) pour Réchicourt, *Wasselnheim* (p. 43 et 45) pour Wasselonne, *Lützelstein* (p. 57) pour La Petite Pierre. Il met *Thuanus* au lieu de Thou (p. 28). Il ne connaît évidemment ni la famille ni la *Chronique* de Zimmern, car il parle d'un comte de *Zimbern* et d'une *Chronique de Zimmerich* (pp. 19 et 41). Il transforme en *Aschamp* le nom d'Ascham, appelle le *landvogt* ou grand-bailli *grand sénéchal* (p. 19) et l'Autriche antérieure (Vorderösterreich) *Haute-Autriche* (p. 8). Il n'ose traduire le *Bruch* qu'il fallait rendre par « le Marais » (p. 21) et *Sainte-Claire Woerd* qu'il fallait rendre par « le couvent de Sainte-Claire dans l'Ile verte » (p. 55). Il écrit du Haselsprung que c'est la source de la Hasel qui sort à Nollen (p. 26); il aurait dû dire « au pied du Nollen ». Enfin, il dédouble M. Kindler de Knobloch en *Kindler et Knobloch* (p. 32) et à la même page il cite *Herbisheim* qui ne peut être évidemment que Herrlisheim. M. Baudran fera donc bien de revoir sérieusement son travail et, s'il en publie une deuxième édition, de lui donner comme introduction le remarquable article qu'un de nos collaborateurs a consacré l'an dernier (n° 46) à l'étude de M. Holländer.

A. CHUQUET.

---

467. — **Gœthes Gespræche,** hrsg. v. Woldemar Freiherr von BIEDERMANN. Leipzig, F. W. v. Biedermann, 1889 (9 livraisons formant deux volumes).

Nous avions jusqu'ici les conversations de Gœthe avec Eckermann, avec Riemer, avec Falk, avec Müller; un des critiques les plus compétents de la littérature *goethéenne,* M. W. de Biedermann, vient d'entreprendre une publication qui rassemblera tous les entretiens et propos de Gœthe aujourd'hui connus. L'ouvrage entier formera environ six

1. De même p. 9, « de solidifier les fortifications, de veiller à ce que... » *(die Befestigungen zu besichtigen und festzustellen, in welcher Weise...* »; M. Baudran n'a pas compris *feststellen).*

2. Et il faut employer le pluriel, et non le singulier, comme dans l'original, *Die Dreizehner.*

volumes ; neuf livraisons ont déjà paru ; elles contiennent le premier et le second volume. C'est une publication du plus grand prix pour la connaissance de Gœthe, le premier volume notamment, qui nous donne, réunis et disposés dans l'ordre chronologique, des entretiens disséminés dans un très grand nombre d'ouvrages.

L'entreprise de M. de B. présentait quelques difficultés que l'auteur a su presque toujours résoudre avec tact ; choix entre les conversations authentiques et les propos apocryphes ; triage, dans les lettres, les journaux, les mémoires, etc. des passages à citer, de façon à éclairer suffisamment le propos de Gœthe et à ne rien donner en même temps de superflu. Sur un point, toutefois, M. de B. s'est trompé. Au lieu de mettre au-dessous de chaque entretien le nom du rédacteur, il le rejette à la table qui termine le volume. Sans doute, il donne entre parenthèses le nom de l'interlocuteur de Gœthe, et cet interlocuteur est le plus souvent l'auteur même du récit, mais mainte fois il n'en est rien. Nous lisons par exemple (et dès le premier entretien) : *Chez Jean-Mich. Stock*, et le rédacteur est Parthey ; p. 16 : *A la pension de Strasbourg*, et le rédacteur est Stilling ; p. 67 : *sur le théâtre d'amateurs de Weimar*, et le rédacteur est Falk. Pourquoi ne pas mettre ces noms au bas des récits ? Quel ennui de ne pas savoir qui vous parle, ou d'être réduit sans cesse à le demander à l'appendice !

Nous recommandons la publication de M. de Biedermann à tous les amis de Gœthe, et particulièrement à M. Delérot, le traducteur distingué d'Eckermann. Qu'il fasse un choix parmi tous ces entretiens nouveaux ; il y a là une abondante et précieuse matière pour un troisième volume des *Conversations de Gœthe*.

E. L.

---

468. — **La lettre Q** du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. Godefroy, ap. Emile Bouillon. Paris, 1889, 56e et 57e fascicules. Prix : 10 fr.

10e Article.

Cette lettre n'a fourni à M. Godefroy que très peu de mots, et il y en aurait encore moins si l'on retranchait ceux qui sont restés dans la langue moderne. Il n'était pas besoin de recueillir *quarte* = mesure de capacité, mot suivi de dix-neuf exemples, ni l'adverbe *quittement* qui en a pour le moins autant. *Queste* 1°, *quester, question*, sont absolument inutiles, et il n'y a pas de dictionnaire tant soit peu complet qui ne nous renseigne sur la valeur que ces mots ont eue et ont encore ; j'en dirai autant de *quaternité*, sauf pour un exemple qui donne un sens disparu. Littré a laissé peu de chose à dire après lui sur *que* relatif, sur *que* et *quand* conjonctions, sur l'emploi de *qui* interrogatif et relatif, ce qui n'empêche pas M. G. de consacrer à ces petits mots d'interminables colonnes. A quoi bon donner des exemples de *quoi* exclamatif ? Est-ce que la locution (pour ne citer que celle-là) *avoir de quoi* = avoir

sujet, avoir ce qui est nécessaire, être dans l'aisance, n'est plus en usage? *Quintaine* 1° accompagnée de plus de trente exemples occupe pleinement deux colonnes du Dictionnaire : que l'on me dise pourquoi. Signalons encore *quote*, *quitancier* (quittancer), *quintelage, quintan, quolibet, quint*, s. masc., tous vocables que l'on est surpris de trouver dans un ouvrage où l'auteur se proposait d'abord de ne classer que les mots et les sens disparus de la langue moderne.

Eloigné de Paris en ce moment et ne pouvant point par conséquent selon mon habitude fureter dans les bibliothèques, je ne puis signaler qu'un petit nombre de mots absents : *queue de pourceau* = peucédane, *queue au loup* = jeu d'enfant, *quierchere* = oiseau que je ne puis définir, *quadrangler*, v. act., *quirinal*, *queruleux*, *quadrantaire* = prostituée, femme qui se donne pour un *quadrant*, *quadruplateur* = usurier, *questorien*, *quinquevirat*, *quidditatif, quinancie* = esquinancie, *quirin* = sorte de pierre, disent les vieux *naturiens*, qu'on trouvait dans le nid de la huppe. Ajoutons : *quittant* = quittance, *quantornel, quenteron*, mots que je ne comprends pas, *quinaut* = singe ou marmot, *quilleville* = chervis, *quacheul* = médaille ou jeton, *queusse* (et les pasticiers ne feront cuire point de pain, sinon pour *queusses?) Quaterne* est mal défini; c'est simplement un cahier de quatre feuilles même mot et même sens en allemand). *Quartel* ou *cartel* ne signifie pas seulement *mesure de blé*, ainsi que le prouve cet exemple : « .VI. aunes et .III. *quartiaus* de vremaille saye ». On trouve *quarantain* = qui a vécu quarante ans, et *quintain, qnintal* = qui est cinquième en rang. *Quinquagénaire* est souvent appliqué aux choses « un tonneau *quinquagénaire :* » c'était à noter. *Quibibes* est une prononciation anglaise de cubèbe, et par conséquent pouvait être laissé de côté.

A. JACQUES.

---

469. — **Le Sénégal,** par le général FAIDHERBE, membre de l'Institut. (Paris, Hachette, grand in-8 de 501 p.)

Cet ouvrage est l'histoire de l'établissement de la France dans l'Afrique occidentale, et de ses progrès, depuis le début des factoreries du XVIIe siècle, jusqu'aux jours récents où notre pavillon a flotté devant Tombouctou ; c'est encore un plaidoyer en faveur de la plus ancienne de nos colonies et une réponse victorieuse à des accusations exagérées. « Ayant gouverné cette colonie pendant de longues années, je ne puis « rester indifférent à la polémique qui s'est engagée à son sujet. » Ainsi parle l'auteur, et, sans se départir de la réserve convenable, il nous montre l'injustice de la réaction violente qui a succédé à un engouement disproportionné au sujet; il nous fait voir qu'on eût pu faire moins de dépenses *de magnificence*, et obtenir des résultats plus utiles; il conclut enfin par ces mots : « C'est une de nos colonies les plus pros« pères, un champ d'activité commerciale qui peut s'étendre presque

« à l'infini, au grand avantage de notre navigation [1]. » Quand on sait que le général Faidherbe a passé une bonne partie de sa vie au Sénégal, qu'il y a étudié les besoins et les ressources du pays avec une intelligence et une conscience qui n'ont jamais été mises en doute, de telles allégations prennent une valeur considérable. Si besoin était, elles seraient corroborées par les nombreuses tentatives que font (plus ou moins ouvertement) nos rivaux, pour nous empêcher d'étendre notre domination dans ces mêmes régions.

La partie historique est très intéressante ; c'est la première fois qu'on a réuni dans un seul volume les documents épars qu'on était forcé de rechercher à grand peine dans cent ouvrages divers. L'étude de cette histoire est facilitée par une bonne carte, par des plans très soignés, et le volume, dont l'exécution typographique est remarquable, est embelli par vingt et une belles gravures [2].

H.-D. DE GRAMMONT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 août 1889.

M. Barbier de Meynard, au nom de l'Académie, souhaite la bienvenue à l'un de ses correspondants, M. John Evans, président de la Société des antiquaires de Londres, qui assiste à la séance.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. Charles Nisard. L'époque de l'élection sera fixée ultérieurement.

M. Le Blant lit une note intitulée : *les Songes et les Visions des martyrs.*

Le monde ancien croyait à la valeur des visions de la nuit ; on s'ingéniait à en chercher le sens. Le triomphe du christianisme ne changea rien à cette part des vieilles croyances. Comme la littérature païenne, la littérature chrétienne antique est pleine de récits de songes et d'apparitions nocturnes ; dans l'une comme dans l'autre, ces récits présentent les mêmes traits caractéristiques. Qu'un dieu de la fable se montre, à la faveur des illusions du sommeil, à un païen, ou le Christ à un chrétien, la figure divine est toujours de taille gigantesque ; toujours elle est environnée d'une lumière éclatante. M. Le Blant développe ce parallèle et cite, à l'appui des idées qu'il met en lumière, un grand nombre de passages empruntés aux actes des martyrs.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations sur des noms de lieu de la Palestine, au XIIIe siècle, qui n'ont pas encore été identifiées d'une manière satisfaisante.

Dans un acte de donation d'un seigneur d'Arsur ou Arsouf, en faveur de l'ordre de l'Hôpital, de juin 1241, il est question d'une île, *insula*, située au lieu dit les Trois-Ponts, voisine de deux ruisseaux qui descendent d'un village de Jorjilra ou Jorjilia et d'une colline dite « de la Fille de Comar ». M. Clermont-Ganneau recon-

---

1. Cette affirmation vise principalement le colonel Frey, d'après lequel *le Soudan n'a aucune valeur*. Le général Faidherbe répond que M. Frey ne s'est pas trouvé dans des conditions favorables pour bien voir ; il eût pu lui citer l'exemple du général Duvivier, qui écrivait, il y a une quarantaine d'années : *Les seuls établissements français qui s'accroîtront en Algérie seront les cimetières.* — Malgré le tort que firent à la colonie ces sinistres prédictions, le mouvement commercial, qui était à cette époque de douze millions, est aujourd'hui de plus de cinq cent millions. Cela démontre qu'on ne peut guère prévoir l'avenir d'un pays, quand on ne l'a vu que ravagé par les longues guerres.

2. Nous avons éprouvé quelque étonnement, en voyant l'auteur classer parmi les documents sérieux le roman géographique qui porte le nom de *Périple d'Hannon*, et la légende du *Voyage des cinq Nasamons*.

naît dans cette « île » la presqu'île formée par le confluent des cours d'eau dont la réunion prend le nom de Nahr el 'Audja. L'un de ces cours d'eau descend d'un village appelé Djildjoulia et a un affluent qui vient du même village : c'est le Jorjilia de la donation du XIIIe siècle. La colline de la Fille de Comar n'est autre que le Tell el Mokhmar, situé au nord du confluent de ces rivières; l'altération que ce nom a subie, sous la plume du scribe chrétien du XIIIe siècle, n'a rien qui sorte des limites d'une vraisemblance raisonnable

Un autre document, daté de 1261, indique, non loin d'Arsur ou Arsouf, un « lac de Catorie. » On a cru que ce nom désignait, soit la Birket 'Ata, soit la Birket Ramadhan, deux étangs situés l'un et l'autre assez loin au nord d'Arsouf. M. Clermont-Ganneau fait observer qu'il y a, tout auprès de cette dernière localité, un vaste marais, qu'on peut sans exagération appeler un lac et dont le nom arabe rappelle d'une manière frappante le Catorie de l'acte du XIIIe siècle : c'est la Bahret Qatouriè, à quelques centaines de mètres de la mer, près d'un groupe de constructions appelé Qantour. Comme ce marais était autrefois relié à la mer par un canal souterrain, M. Clermont-Ganneau se demande s'il ne faudrait pas voir dans Qantour une déformation arabe du mot *cantharus*.

M. Ch.-Em. Ruelle commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Damascius, son traité sur les premiers principes.*

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Léon Gautier : 1° JENNEPIN (A.), *Histoire de la ville de Maubeuge depuis sa fondation jusqu'en 1790*; — 2° [SAIGE (Gustave)], *Sceaux extraits du trésor des chartes du comté de Rethel : catalogue des moulages exposés au pavillon de Monaco, à l'exposition universelle.*

Julien HAVET.

Séance du 30 août 1889.

M. Pavet de Courteille lit, au nom de l'auteur, M. Paul Király, professeur à l'Ecole normale supérieure de Budapest, un morceau intitulé : *l'Ecriture hunno-scythique.*

L'auteur de ce morceau établit que les Hongrois ont eu à l'origine une écriture nationale, qui a été remplacée, dès le règne de saint Etienne, par l'écriture latine. Nous avons un monument de cette ancienne écriture hongroise dans le manuscrit connu sous le nom de *codex Karacsay.* L'authenticité de ce manuscrit a été combattue; M. Király la défend Il a joint à son mémoire un fac-similé et une transcription de la 28e page du *codex Karacsay.*

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, présente un rapport de M. Gsell, membre de l'Ecole française de Rome, sur les fouilles qu'il a dirigées à la nécropole étrusque de Vulci. Ces fouilles, qui ont valu à leur auteur, sur la proposition de l'Académie, la grande médaille de la Société centrale des architectes, ont été exécutées dans la propriété de S. Exc. le prince Torlonia, à Musignano; M. Geffroy exprime à cette occasion au prince les remercîments de l'École de Rome. M. Gsell a décrit les tombes explorées par lui, au nombre de cent cinquante; il en a indiqué la construction et il a fait connaître en détail les objets qui y ont été découverts.

M. Ch.-Em. Ruelle termine sa communication sur l'ouvrage de Damasius, intitulé : *Doutes et solutions sur les premiers principes* (Περὶ ἀρχῶν) ou *Doutes et solutions sur le Parménide de Platon.* Cet ouvrage, dans le manuscrit qui nous l'a conservé (le *Marcianus* 246 de Venise, du IXe ou du Xe siècle), présente vers le milieu une lacune indiquée par plusieurs feuillets blancs. Plusieurs auteurs, notamment M. Emile Heitz, ont soutenu que la partie qui précède cette lacune et celle qui la suit appartiennent à deux ouvrages différents. M. Ruelle soutient, au contraire, que nous avons là le commencement et la fin d'un seul et même ouvrage; il y reconnaît d'un bout à l'autre un commentaire du *Parménide*, poursuivi sur un plan uniforme. Il annonce l'intention de publier prochainement la partie encore inédite du Περὶ ἀρχῶν.

M. J. de Morgan lit une note dans laquelle il signale une particularité des anciens anneaux de bronze recueillis au Caucase et dans l'Arménie russe. Lorsqu'on pèse ces anneaux, on reconnaît que leur poids représente toujours un multiple exact de celui du sicle assyrien, fixé, par les recherches de M. Oppert, à 8 gr. 417. M. de Morgan a d'abord fait cette remarque sur les anneaux ou bracelets trouvés par lui dans les tombes des nombreuses nécropoles préhistoriques qu'il a fouillées en Arménie. Elle s'est vérifiée, depuis, sur les bracelets rapportés du Caucase par M. Chantre et conservés au musée de Saint-Germain-en-Laye, tandis qu'on n'observe rien de pareil pour les bracelets trouvés en Europe. Il est clair que les anneaux dont il s'agit étaient destinés à servir de monnaie et à dispenser de recourir aux pesées dans les paiements. Or, ils paraissent antérieurs aux plus anciennes monnaies lydiennes. Les populations du Caucase seraient donc celles qui auraient les premières, dans l'ancien monde, inventé l'usage de la monnaie.

Ouvrages présentés : — par M. Jules GIRARD : LEBÈGUE, *la Réforme orthographique et l'Académie française;* — par M. Barbier de Meynard : SENOUSSY (Mohammed ES-), *le Lever des planètes, traité juridique de la propriété foncière* (en arabe).

Julien HAVET.

Séance du 6 septembre 1889.

L'Académie reçoit une lettre qui lui annonce la mort de l'un de ses correspondants étrangers, M. Gustave Weil, professeur à l'Université de Heidelberg. A ce propos, le président, M. Barbier de Meynard, rappelle les services rendus par M. G. Weil, aux études orientales. Son œuvre principale est une histoire des khalifes, rédigée d'après des documents arabes encore inédits.

L'Académie décide qu'il y aura lieu de pourvoir aux deux places d'associés étrangers, laissées vacantes par la mort de M. Michel Amari et par celle de M. le baron de Witte.

M. Léopold Delisle communique une note sur des *Fragments d'un registre des enquêteurs de saint Louis*, retrouvés dans des cartonnages de livres de classe.

Les fragments dont il s'agit ont été découverts par M. Alfred Richard, archiviste du département de la Vienne. Ils étaient renfermés dans les cartonnages de trois exemplaires d'une *Chrestomathie grecque, avec lexique grec-français*, publiée en 1823 par J.-V. Leclerc à la librairie Delalain. Ils contiennent une partie du rapport dressé par les commissaires que saint Louis avait chargés d'une enquête sur l'administration des officiers royaux. Ils ont été décrits en 1247 ou 1248 et se rapportent à diverses localités de la région connue depuis sous le nom de Picardie, telles que Compiègne, Péronne, Saint-Quentin, Senlis, etc. Parmi les réclamations adressées aux commissaires, on remarque celles de plusieurs personnes qui se plaignaient d'avoir été victimes des usuriers juifs : le trésor royal ayant confisqué les biens de ceux-ci, on lui demandait de restituer ce qui, dans ces biens, représentait des profits considérés comme illicites. Les fragments trouvés par M. Richard fournissent, à cette occasion, les noms d'une cinquantaine de juifs et juives qui étaient domiciliés à Saint-Quentin et qui furent expulsés en 1245.

Les personnes et les bibliothèques qui posséderaient, soit la *Chrestomathie grecque*, soit d'autres livres publiés par la librairie Delalain vers 1823, feront bien d'examiner les cartonnages; il y a quelques chances pour qu'on y retrouve d'autres fragments des registres des enquêteurs de saint Louis.

M. Ch.-Em. Ruelle termine sa lecture sur *Damascius et son traité des premiers principes*.

Julien HAVET.

Séance du 13 septembre 1889.

M. Joachim Menant lit un mémoire sur la situation de la ville hétéenne de Karkemis, en Asie-Mineure. Il estime que l'emplacement de cette ville doit être reconnu au lieu appelé Kalaat Jérablus, sur la rive droite de l'Euphrate, à six heures de marche de la forteresse de Biredjek. A l'appui de son opinion, il donne un nouveau commentaire géographique des inscriptions où Teglat-Pal-Asar et Assur-Nasir-Habal ont fait le récit de leurs campagnes.

M. Aloïs Heiss communique la photographie d'une lettre autographe et inédite de don Carlos, fils de Philippe II, en date du 18 février 1567. Par cette lettre, le prince charge son envoyé à Rome de lui procurer des reliques du Christ et de faire dire tous les jours des messes à son intention. M. Heiss, d'après divers documents, indique le sens et la raison d'être de cette double demande. Le fils de Philippe II, qui devait épouser sa cousine Anne d'Autriche, voyait l'exécution de ce projet retardée par certains doutes qu'inspirait, au point de vue spécial du mariage ou pour mieux dire sa constitution, sa santé; il espérait que la vertu des reliques et des messes lui procurerait le « miracle » dont il avait besoin.

M. Casati communique à l'Académie de nouveaux spécimens des antiquités étrusques découvertes dans ces derniers temps, à Chiusi, à Orviéto et à Pérouse. On remarque notamment des bijoux ornés de granulations d'une ténuité extrême, pendants d'oreilles, broches, anneaux d'or, spirales En fait de bronzes, on a recueilli plusieurs petits objets finement ciselés, une tête de statuette, etc. Deux lingots de bronze trouvés à Orviéto sont, suivant M. Casati, deux échantillons de la monnaie primitive des Etrusques, l'*Aes rude*. La ville de Populonia a fourni des monnaies moins informes, un denier et un sesterce d'argent, le premier portant une tête de femme et la marque X, c'est-à-dire dix as. Enfin, M. Casati transcrit et explique une courte inscription étrusque, récemment trouvée au cours des fouilles qui se font à Véies pour le compte de S. M. dom Pedro, empereur du Brésil.

M. Théodore Reinach communique quelques observations sur une épitaphe juive

du musée de Narbonne, en latin et en hébreu. Ce texte, connu et publié depuis longtemps, se lit ainsi :

(Chandelier à sept branches). *Ic requiescunt in pace benememori tres fili domini Paragori de filio condam domini Sapaudi, id est Justus, Matrona et Dulciorella, qui vixserunt Justus annos XXX, Matrona annos XX, Dulciorela annos VIII.*

שלום על [י]שראל

Obuerunt anno secundo domini Egicani regis.

« Ici reposent en paix les trois enfants d'heureuse mémoire du seigneur Paragorus, fils du défunt seigneur Sapaudus, savoir : Justus, Matrona et Dulciorella, qui ont vécu : Justus, 30 ans; Matrona, 20 ans; Dulciorela, 8 ans.

« Paix sur Israël !

« Ils sont morts dans la deuxième année du seigneur roi Egica. »

Le roi wisigoth Egica ou Egiza ayant succédé à son beau-père Euric le 24 novembre 687, l'épitaphe est de 688 ou plus probablement de 689. Il faut remarquer les noms des personnages juifs qui y sont mentionnés : Paragorus, Sapaudus, Justus, Matrona, Dulciorella ou Dulciorela. Tous trois paraissent représenter des noms hébreux : Paragorus, Παρήγορος, est, soit une traduction de Çaddiq, qui a le même sens, soit une transcription approximative de Joseph Matrona est un nom romain; Sapaudus est peut-être un ethnique, désignant un personnage originaire de la Savoie, *Sapaudia*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Anatole de Barthélemy : Pimodan (le marquis de), *la Mère des Guises ; Antoinette de Bourbon*, 1494-1583.

Julien Havet.

Séance du 20 septembre 1889.

M. Joachim Menant complète une communication faite par lui à la séance du 2 août dernier, au sujet d'un cylindre chaldéen apocryphe du Musée britannique, gravé au nom du roi Urkham, qui régnait au moins vingt siècles avant notre ère. Ce cylindre, connu d'abord seulement par des dessins exécutés vers 1820, d'après un original appartenant alors à M. John Hine, a été donné en 1880 au Musée britannique par M. C.-D. Cobham. M. Menant a fait remarquer qu'un détail du dessin (le pied d'un trône, taillé en forme de pied de biche) est en désaccord avec ce qu'il a observé sur tous les autres monuments connus de la même région et du même temps; il a, par suite, émis la supposition que le cylindre de M. Cobham avait dû être refait d'après les dessins inexacts publiés en 1820 Aujourd'hui, M. Cobham, par une lettre adressée à l'Académie, affirme que le monument lui est venu directement de la succession du premier possesseur, M. John Hine. M. Menant prend acte de cette déclaration et se déclare prêt à admettre que la fabrication peut remonter plus haut qu'il ne l'avait pensé, peut-être même jusqu'au temps du second empire chaldéen. Mais il persiste dans la conviction qu'un cylindre où figure le détail signalé par lui ne peut appartenir à l'époque d'Urkham. Or, la légende le donne comme gravé sous ce roi. C'est donc une falsification, — ancienne ou moderne, orientale ou européenne, c'est ce qu'on peut discuter, — mais en tout cas une falsification.

M. Bréal est désigné pour lire, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, son dernier mémoire sur quelques prétendus cas d'analogie en linguistique.

M. Terrien de Lacouperie met sous les yeux des membres de l'Académie une monnaie de bronze sur laquelle il a reconnu une double légende, en caractères indo-bactriens et en caractères chinois. Cette monnaie, pense-t-il, a été émise en commun par deux princes voisins l'un de l'autre, Hermæus, roi grec de Bactriane, et le roi des Yueh-ti, peuple établi sur la frontière nord-ouest de la Chine, vers les années 40 à 30 avant notre ère. L'inscription indo-bactrienne est semblable à celle des autres monnaies d'Hermæus; l'inscription chinoise est imitée de celle des monnaies frappées en Chine au IIIe siècle avant notre ère.

M. Oppert lit une note sur les mesures assyriennes de capacité, d'après un texte cunéiforme du musée de Berlin. Ce texte lui avait été signalé comme contredisant l'opinion qu'il avait émise autrefois sur le système métrologique chaldéen. M. Oppert nie qu'il y ait contradiction; ce monument prouve seulement que les mesures en usage n'étaient pas les mêmes en Assyrie et en Chaldée : les Assyriens avaient un système métrologique à base centésimale, les Chaldéens un système sexagésimal.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : [La Blanchère (René de)], *Exposition universelle de 1889, palais tunisien, groupe I : exposition du service des antiquités et des arts de la régence de Tunis*; — par M. Viollet : 1° Laval (le Dr Victorin), *Histoire de la faculté de médecine d'Avignon, ses origines, son organisation et son enseignement*, tome Ier; 2° Viollet (Paul), *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, tome Ier.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Jörgensen, Kvindefigurer; den archaiske graeske Kunst. — Rueprecht, Bibliothek-Handbuch für kunstgewerbl. Schulen.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 33 : Cicero ad Att. IX, 9, 4 (K. Lehmann). — Paulson, Studia Hesiodea, I, De re metrica (très soigné). — Leuchtenberger, Die Oden des Horaz für den Schulgebr. disponirt (utile). — Kayser, Des Horaz Ars poetica übers. u. erläutert. (trad. fidèle et souple). — Cinquini, Delle fratrie attiche postclistheniche. — Mayrhoefer, Geschichtlich topogr. Studien über das alte Rom (manqué). — Holtzinger, Handbuch der christl. Architektur (bon et clair, un peu inégal). — Lucy Garnett, Greek Folk-songs. — Holstein, Reuchlins Komödien (publication dont on saura gré à l'auteur). — *Revue critique*, n° 28 (dans l'analyse de l'art. de M. Gaidoz sur Andresen, on a commis une singulière erreur, due évidemment à la rapidité de la lecture; la rue Vercingétorix et la rue Camulogène seraient transformées en « sur le zinc » et « chan-de-vin »; M. Gaidoz a dit qu'on saurait ce que sont devenus ces noms en faisant une enquête chez le « chand-de-vin » et en causant « sur le zinc »).

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 34 (La rédaction en chef passe de M. W. Kirchbach à M. K. von Schlieben) : Tolmai, Nur darnach habe ich mich gesehnt. — Neumann-Hofer, Kritik u. Räsonnement. — von Suttner, Franz. schöne Literatur. — Ad. Voigt, Elementare Betracht. über Lesen und Schreiben (suite).

— N° 35 : Tolnai, Nur darnach habe ich mich gesehnt. — Höpfner, Matilde Serao. — Herold, Nordlandsfahrt. — Voigt, Element. Betracht. über Lesen u. Schreiben. — Holm, Vom schwed. Frühjahrsbüchermarkt.

— N° 36 : Tscheng-ki-tong, Die legitime Geliebte. — Möser, Aus der span. Lyrik. — Doehn, deutsche Kolonialpolitik. — Wilhelm, Slowacki. — Kohut, Brizeux.

— N° 37 : Mirbeau, Dem Glück entgegen. — Brausewetter, Ein Jugendgedicht von Ibsen. — Münz, Die Tragödie des Menschen von Emerich von Madach. — Widmann, Der amerik. Lyriker Walt Whitmann. — Prölss, Grimm u. Katharina II.

— N° 38 : Jaeger, Aus der Christiania-Bohême. — Hârsu, Macedorumän. Volkslieder. — Duboc, Ibsen u. Feuerbach. — Sacher-Masoch, Gyp in der Revue. — Keller-Jordan, Dame Kobold in der neuen Münchener Bühneneinrichtung. — Prölss, Grimm u. Katharina II.

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur, III u. IV Heft 1889 : Zimmer, Keltische Beiträge, II. Brendans Meerfahrt (suite et fin). — Schönbach, Altdeutsche Funde aus Innsbruck : I. Waltharius; II. Christi Geburt; III. Kindheit Jesu des Konrad von Fussesbrunnen; IV. Des Strickers Karl; V. Jüngere Bearbeitung der Kaiserchronik; VI. Weltchronik des Rudolf von Ems; VII. Ein Kreuzsegen. — Strauch, Neue Bruchstücke der Trierer Margaretenlegende. — Borinski, Eine Ergänzung der Warnung. — Rœdiger, Bemerkungen zu den Denkmälern. — Wilmanns, Die Flexion der Verba tuon, gân, stân im ahd. — Stosch, Ueber den Gebrauch der mhd. Conjunction *aber* in der Frage, *et* Die Verse vom Eber in der Sangaller Rhetorik. — Seemüller, Zu Helbling. — *Anzeiger :* Baumgart, Handbuch der Poetik; Scherer, Poetik. — Bruchmann, Psychol. Studien zur Sprachgeschichte. (Cp. *Revue*, 1888, n° 40.) — Pogatscher, Zur Lautlehre der griech., latein. u. roman. Lehnworte im Altengl. (Solide et fait avec une bonne méthode.) — Johann von Michelsberg, ein deutsches Gedicht des XIII Jahrh. p. p. Kraus. — Daniel von Soest, ein westfäl. Satiriker des

XVI Jahrh. p. p. Jostes. (Assure à ce satirique westphalien du XVIe siècle sa place dans l'histoire de la littérature allemande.) — Kluge, Von Luther bis Lessing, sprachgeschichtl. Aufsätze. (Beaucoup de choses neuves et instructives.) — Jugendgedichte von Christian Wernigke, p. p. Neubauer (cp. *Revue*, 1888, n° 42), — Wolff, J. E. Schlegel; Seeliger, J. E. Schlegel. — Poestion, Einleit. in das Studium des Altnord. II. Lesebuch mit Glossar (les livres de l'auteur ne sont que des « Attrappen »).— *Litteraturnotizen :* Biltz, Zur deutschen Sprach- u. Lit. Vorträge u. Aufsätze; Borries, Das erste Studium des i — Umlauts im German.; Burghauser, Indog. Praesensbildung im German.; Die deutschen Katechismen der deutschen Brüder, p. p. J. Müller; G. Paris, La littérature française au moyen âge (à la fois précis et sûr); Petit, Bibliographie der middelnederlandsche taal = en letterkunde (abondant et exact); Schaub, Ueber die niederd. Uebertrag. der Lutherschen Uebersetzung; Schroeder, Vom Papiernen Stil (cp. *Revue*, n° 20). — Schultz, Die Bestreb. der Sprachgesellschaften des XVII Jahrh. für Reinigung der deutschen Sprache; Thommen, Schriftproben aus hss. des XIV-XVI Jhs; Verwijs et Verdam, Middelnederlandsch woordenboek (deux volumes qui vont jusqu'à G.); Vierteljahrschrift für Literaturgeschichte, I; Welcker, Dialectgedichte. — Kleine Mitteilungen.

Theologische Litteraturzeitung, n° 16 : Snouck Hurgronje, Mekka, mit Bilderatlas, I. Die Stadt u. ihre Herren, II. Aus dem heutigen Leben (très recommandable; cp. un prochain art. de la *Revue*). — Dietsch, Die evangel. Kirche von Metz (comble une réelle lacune). — Froelich, Sectentum u. Separatismus im jetzigen kirchlichen Leben der evang. Bevölk. Elsass-Lothringens. — E. Petri, Ludwig Adolf Petri. — F. Lichtenberger, History of German theology in the XIX century, transl. and edited by Hastie.

Zeitschrift für Katholische Theologie, III; 1889 : *Abhandlungen :* Frick, Der objective Unterschied zwischen schwerer und lässlicher Sünde. — Bäumer, Der Klostersturm in England unter Heinrich VIII. — Fr. Schmid, Die Kategorie der Quantität. — *Recensionen :* Uebinger, Die Gotteslehre des Nic. Cusanus. — Leclerc, De romano S. Petri episcopatu. — Mohler, Commentar zum Catechismus für Rottenburg. — Michael, Salimbene und seine Chronik. — Schanz, Apologie des Christenthums. — Novum Testamentum graece p. p. O. de Gebhardt. — *Analekten :* Die Feste Cathedra Petri u. der Antiochenische Episcopat dieses Apostels. — Die Ueberschrift des Ignatianischen Römerbriefes. — Politik Kaiser Friedrich II. — Kaiser Friedrich II und die Päpste. — Drei liturgische Novitäten : Lapini, La liturgia : Duchesne, Orig. du culte chrétien; Missets und Weales archäolog. liturg. Zeitschriften. — Kleinere Mittheil. besonders aus ausländ. Literatur. — Literarischer Anzeiger.

Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino, diretto da S. Morpurgo ed A. Zenatti (Roma-Firenze, Direzione proprietaria editrice. Quatre fascicules par an, 10 francs) 1889, vol. IV, fasc. 1 : Cipolla, Corrado II vescovo di Trento e Briano di Castelbarco 1201-1203, secundo un nuovo documento. — de Festi, Studenti Trentini alle Università italiane. — *Varieta :* Biadego, Due lettere del pittore trentino Marco Sandelli. — Zenatti, Sette lettere di Antonio Elio capodistriano. — Cipolla, Di una iscrizione aquileiese.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Vingt-troisième année 7 octobre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des religions, nº 3, sept. 1889 : Van den Gheyn, La science des religions à l'Univ. de Leyde. — Petitot, La théogonie des Américains du N.-O. canadien. — Peisson, Le Musée Guimet et l'enseignement officiel des religions en Europe. — Abbé de Broglie, Les origines de l'islamisme, II. — Chronique. — Bibliographie.

Bulletin critique, nº 16 : De La Sicotière, Frotté et les insurr. normandes (Cp. *Revue* nº 17). — Thureau-Dangin, Hist. de la monarchie de juillet, V (œuvre littéraire de premier ordre). — Larrieu, Gui Patin (œuvre d'un homme d'étude et d'un homme d'esprit). — Lavocat, Procès des Frères et de l'Ordre du Temple. — Ledieu, La vallée du Liger; Deux années d'invasion en Picardie, 1635-1636.

— Nº 17 : Corr. litt. entre Dom de la Rue et Mgr d'Inguimbert (curieuse et intéressante publication due à Dom Bérengier). — Heinrich, Hist. de la litt. allem. I. — Maxe-Werly, Etat actuel de la numismatique rémoise (étude complète). — Abbot, Critical essays.

— Nº 18 : Wordsworth et White, Novum Testam. (Cp. *Revue* 1888, nº 36.) — D'Ancona, L'Italia alla fine del secolo XVI, Giorn. del viaggio di M. de Montaigne (cp. *Revue*, nº 19). — Lenient, La comédie en France au xviiie siècle (agréable et facile). — Desdevises du Dezert, Don Carlos d'Aragon, prince de Viane (très approfondi et impartial). — Grad, L'Alsace, le pays et ses habitants.

Mélusine, nº 21, 5 sept. 1889 : Tuchmann, La fascination et les fascinateurs, Individus. — O. Colson, Les disputes. — Bassett, Proverbes et dictons relatifs à la mer. — Ernault, Dictons et proverbes bretons. — H. G., Les esprits forts de l'antiquité classique (suite). — Serments et jurons, VII, à Liège. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne : XXIII, adieux d'une mère à son fils qui s'est engagé volontairement. — I. Lévi, Voyages et voyageurs, II, dans le Talmud. — Karlowicz, Le jeu de l'animal décapité. — *Bibliographie* : Carnoy, Les contes d'animaux dans les romans du Renard (le commentaire manque). — Lord Archibald Campbell, Waifs and strays of Celtic tradition, I. Argyllskire stories. — Daymard, Vieux chants populaires recueillis en Quercy (fait avec conscience et goût).

Revue historique, sept.-oct. 1889 : Lacour-Gayet, P. Clodius Pulcher. — D'Avenel, L'admin. prov. sous Richelieu. — Ch. V. Langlois, Un mém. inédit de Pierre du Bois. — Philippson, La participation de Lethington au meurtre de Riccio. — Peyre, Une commune rurale des Pyrénées au début de la Révol. — *Bulletin* : Franc. inaug. de la nouv. Sorbonne (Monod); public. d'hist. mod. (Farges); public. sur l'hist. de de l'Orient et de la Grèce (P. Girard); Italie : Public. sur l'hist. de la révol. ital. (Orsi). — *Comptes-rendus* : Letourneau, L'évolution de la propriété (intéressant; cp. *Revue*, nº 12). — Hermann, Lehrb. der griech. Antiq. II, 2, die griech. Kriegsalterthümer, par H. Droysen, I. (Cp. *Revue* 1888, nº 18). — Hoefer, Die Varusschlacht (excellent plaidoyer en faveur de l'opinion traditionnelle contre la nouvelle hypothèse de Mommsen). — Maurenbrecher, Gesch. der deutschen Königswahlen X-XIII Jahrh. (travail d'ensemble, clair, substantiel). — La Mantia, Cenni storici su le fonti del diritto greco-romano e le Assise e Leggi dei re di Sicilia. — Rondoni, Tradiz. popol. e leggende di un comune medioevale e del suo contado (curieuses études sur Sienne). — Boguslawski, Historyja Slowan, I. (théorie hardie, téméraire même sur l'histoire des Slaves à l'époque préhistorique). — Danielson, Die nordische Frage 1746-1751 (information trop abondante, mais excellente en général). — Knapp, Die Bauernbefreiung und der Ursprung der Handarbeiter in

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre — 1889

470. — **L'origine européenne des Aryas**, par le R. P. Van den Gheyn. Paris, Bureaux des *Annales de Philosophie chrétienne*, 1889. In-8 de 47 p.

Au début de sa *Grammaire comparée*, M. Brugmann déclare ne pas vouloir se prononcer sur l'origine géographique des Aryas, la question ne lui paraissant pas encore mûre *(spruchreif)*. Tel n'est pas l'avis de beaucoup d'écrivains, MM. Pœsche, Schrader, Penka, Sayce, Taylor, von Lœher, Tomaschek, etc., qui, depuis une dizaine d'années, ont enlevé le berceau des Aryas à l'Asie centrale pour le transférer, non sans cahots, en Russie, en Scandinavie ou en Allemagne. Le R. P. van den Gheyn est du petit nombre de ceux qui, dès 1881, ont résisté à la tendance nouvelle; il a eu la satisfaction d'en être félicité par M. Max Müller, dont le dernier ouvrage (*Biographies of Words and the Home of the Aryas*) est dirigé contre les théoriciens de l'origine européenne. L'opuscule que nous annonçons est un résumé très succinct, mais aussi très clair, de tous les arguments mis en présence dans cette controverse; l'auteur, qui est parfaitement informé, fait une place égale à l'exposé et à la critique des doctrines, tâche que lui a rendue plus facile sa vaste connaissance de la littérature périodique. Les *Revues* anglaises, notamment, sont précieuses à cet égard, car si elles accueillent volontiers les paradoxes, elles s'ouvrent aussitôt à qui veut les réfuter. Ainsi M. v. d. G. n'a eu besoin, pour écarter la théorie de M. Isaac Taylor sur l'origine finnoise des Aryens, que de feuilleter les nos de l'*Academy* où MM. Woods et Mayhew ont procédé à cette exécution nécessaire. En ce qui touche le dernier ouvrage de M. Penka, il n'a pas oublié — et nous l'en remercions — l'article que nous y avons consacré dans la

Revue du 20 juin 1887. — M. v. d. G. a parfois les défauts de ses qualités : son respect pour les « auteurs très respectables » (il en connaît beaucoup) tient un peu de la méthode théologique, qui n'est pas celle de l'histoire. Voici un spécimen (p. 39) : « Si l'on admet avec E. Curtius que les Phrygiens se sont formés en Asie-Mineure, il n'est pas question de migration du Nord au Sud. Car, comme le dit M. Bouché Leclercq... Mais si, avec MM. d'Arbois de Jubainville, F. Lenormant et plusieurs auteurs récents, etc. » Sans doute, ces auteurs-là sont fort respectables, mais, dans l'espèce, leur autorité m'est indifférente ; quand il s'agit de l'origine des Phrygiens, les textes antiques ont seuls la parole.

Le travail de M. v. d. G. commence par un exposé chronologique des principaux systèmes sur l'origine européenne des Aryas. L'auteur examine ensuite par le menu les arguments linguistiques, anthropologiques, archéologiques et géographiques qu'on a fait valoir en faveur de cette thèse et il montre pertinemment que la plupart sont très faibles, que plusieurs même reposent sur des faits matériellement inexacts. On a soutenu, par exemple, que le lithuanien était plus voisin de la langue mère que le sanscrit; à supposer que cela fût vrai de tous points (ce qui n'est pas), on n'en pourrait absolument rien conclure. Ne voyons-nous pas que le français canadien est plus archaïque que celui de Paris? N'est-il pas constant que l'espagnol des Juifs de Salonique ressemble plus au castillan de Cervantès que la langue actuelle de Madrid? Ces rapprochements ont leur poids et M. v. d. G. aurait pu les ajouter à ceux qu'il a présentés dans le même esprit (p. 13). Quant aux arguments tirés de la *paléontologie linguistique*, c'est-à-dire de la flore et de la faune primitives des Aryas, il n'en est pas un qui puisse être considéré comme concluant. On dit, par exemple, que les Aryas n'ont pas de terme commun pour désigner le lion ou le chameau; mais n'ont-ils pas fort bien pu avoir ces termes et les perdre en route? Le nom spécial de l'ours, ἄρκτος *ursus*, n'a-t-il pas disparu dans les langues germaniques pour être remplacé par celui de fauve en général (*Baer*, cf. *fera*, θήρ)? On dit encore que le nom du bouleau est commun à toutes les langues aryennes; fort bien, mais le bouleau n'est point particulier à l'Europe, des observateurs dignes de foi l'ont signalé sur les plateaux de l'Asie. Qui prouve d'ailleurs que les mots apparentés à *birch*, *Birke* désignent tous la même essence forestière? C'est là une considération capitale qu'on a trop souvent perdue de vue. Dans l'Amérique espagnole, le couguar est communément appelé *lion;* les Romains, quand ils virent des éléphants, commencèrent par les traiter de bœufs; j'ai connu un Breton, assez instruit d'ailleurs, qui, n'ayant jamais vu de cèdres, appelait *sapins* ceux qu'on lui montra d'abord. En somme, la paléontologie linguistique, sur laquelle on avait fondé tant d'espérances, ne peut nous apprendre que peu de chose et ne nous donne que des indications très générales sur la civilisation primitive des Aryas.

M. v. de G. a insisté sur les arguments anthropologiques de M. Penka; nous croyons inutile d'y revenir après ce que nous en avons dit dans la *Revue* du 20 juin 1887. M. Virchow n'a jamais pris au sérieux le *postulatum* de M. Penka : *Aryen = Dolichocéphale blond*, et il est remarquable que le professeur de Vienne n'a encore recruté de disciples que parmi les philologues étrangers aux sciences naturelles ou les dilettantes étrangers à toutes les sciences.

Les preuves dites archéologiques se réduisent à cette proposition de M. Schrader, que la civilisation des anciens Aryas était identique à celle des cités lacustres de la Suisse. Ceci ne prouverait rien contre la thèse asiatique, puisqu'il y a lieu de croire qu'une partie de la civilisation lacustre est venue d'Orient, mais on peut se refuser à discuter la valeur d'une équation dont les deux termes sont trop mal connus pour qu'on en puisse affirmer la correspondance.

L'argument géographique est celui-ci : les Aryas, étant pasteurs, avaient besoin de grands espaces, qui ne se trouvent pas dans l'Asie centrale. Mais savons-nous si les Aryas primitifs étaient très nombreux? Savons-nous si la Bactriane, par exemple, ne suffisait pas amplement à les nourrir? Il y aurait plus de fonds à faire sur les considérations que M. Sayce a fait valoir, s'il était possible, comme il le veut, de placer au VII[e] siècle seulement avant J.-C. la migration des Indous dans le Pendjab et si l'on pouvait ajouter foi à son assertion qu'il n'y avait pas d'Aryens en Asie avant cette époque. Mais l'énoncé de ces propositions suffit à en faire sentir la fragilité.

En somme, on n'a pas démontré, on n'a même pas rendu vraisemblable l'origine européenne des Aryas, mais on n'a pas prouvé non plus (M. van den Gheyn est bien trop affirmatif à cet égard) que leur plus ancien domaine ait été voisin de l'Oxus et de l'Iaxarte. M. Max Müller se contente prudemment de conclure que la patrie des Aryens est « quelque part en Asie » ; pour le moment, il est impossible d'en savoir plus long. Encore vaudrait-il mieux ne rien dire du berceau des Aryas et parler seulement du centre de dispersion des langues indo-européennes. Quand nous discutons sur les Aryas primitifs et leur patrie, nous sommes en plein dans le monde des hypothèses. Si la conception du groupe des *langues aryennes* est rigoureusement scientifique, on peut rappeler, avec M. Max Müller, qu'un ethnographe parlant de *race aryenne*, de *sang aryen*, commet une erreur aussi grossière que le linguiste qui parlerait de *dictionnaire dolichocéphale* ou de *grammaire brachycéphale*. Mais cette erreur grossière est en même temps si tentante que bien peu d'ethnographes y échappent, même parmi ceux qui la dénoncent à l'occasion.

Salomon REINACH.

---

471. — **Zur Kritik des Johannes von Antiochia** von Georgios SOTIRIADIS. (Besonderer Abdruck aus dem sechszehnten Supplementbande der Jahrbücher für classische Philologie). Leipzig, Teubner, 1887, 125 p. in-8.

Jusqu'à ces derniers temps, personne n'avait contesté l'attribution à Jean d'Antioche des *Excerpta salmasiana* publiés par Cramer dans ses *Anecdota parisiensia.* On acceptait de confiance les idées de C. Müller. Mais les objections soulevées par C. de Boor ont montré la nécessité d'y regarder de plus près, et la question vient d'être reprise, en même temps, par M. Boissevain dans un article de l'*Hermès* [1] et par M. Sotiriadis dans un travail spécial et de plus longue haleine.

Si Jean d'Antioche n'était qu'un de ces compilateurs inintelligents tels qu'en a produits à foison la décadence byzantine, les résultats ne seraient pas en rapport avec la difficulté du problème. Mais les fragments de Jean d'Antioche qu'on sait être authentiques permettent de voir en lui un historien consciencieux et un écrivain de valeur. On a même pu reconnaître avec certitude qu'il puisait toujours à d'excellentes sources et qu'il savait les utiliser avec intelligence. On comprend dès lors l'intérêt et l'utilité qu'il peut y avoir à reconstituer son œuvre.

M. Boissevain reconnaît avoir porté un jugement prématuré en attribuant à Jean d'Antioche les *Excerpta planudea.* Quant aux *Excerpta salmasiana,* voici les conclusions auxquelles il aboutit. Les fragments 1-29 proviennent certainement de J. d'Antioche; les fragments 29-73 n'en proviennent probablement pas. Tous les fragments, à partir de 73, lui sont étrangers. Quelle est l'origine de ces derniers? M. Boissevain se montre assez réservé; il en attribue quelques-uns à Malalas et d'autres à une source dont paraissent dériver aussi G. Monachus, Cedrenus, Glycas et C. Manasses.

L'étude de M. S. est beaucoup plus vaste et plus instructive.

Dans un premier chapitre, l'auteur traite la question des *Excerpta salmasiana.* Il paraît bien évident, d'après sa démonstration, que les fragments 73-208 proviennent de la même source que Léon le Grammairien, laquelle source dérive elle-même, en partie de Dion, en partie de Zonaras. Quel est ce compilateur? Il est assez difficile de l'identifier. En tout cas, ce ne peut être Jean d'Antioche. Les fragments 3-73 doivent être attribués en grande partie à un anonyme qui compilait Malalas. Quelques-uns dérivent de Philostorge. Le fragment 1 semble remonter à Eusèbe et à Africanus. Ces résultats diffèrent assez de ceux de M. Boissevain, surtout en ce qui concerne les premiers fragments; ils paraissent cependant probables, bien que l'auteur n'ait pas conduit sa démonstration avec les mêmes détails et le même luxe de comparaisons que pour les fragments 73-200.

Le second chapitre est consacré à l'examen des *Excerpta constantiniana* περὶ γνωμῶν et des *Excerpta planudea.* Les premiers ne peuvent

1. Tome XXII, p. 161 et suiv.

provenir de Jean d'Antioche, mais doivent être rendus au même anonyme que les *Excerpta salmasiana* 3-73. Cet anonyme, écrivain médiocre et paraphraseur servile, n'est pas antérieur à la seconde moitié du IXe siècle. M. S. étudie avec beaucoup de tact et de finesse sa langue et ses procédés grammaticaux, et, dans une comparaison avec Jean d'Antioche, il fait ressortir toute la supériorité de ce dernier. Parmi les *Excerpta planudea,* quelques-uns paraissent appartenir à Jean d'Antioche. La ressemblance que les autres présentent avec Manasses n'est pas due à une dérivation, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu, mais à l'utilisation d'une source commune.

Les fragments contenus dans le Manuscrit de l'Escurial I. Ω. 11, qui sont étudiés au chapitre III, doivent être restitués à Malalas dont la langue [1] est très différente de celle de Jean d'Antioche et présente des caractères tout particuliers. Quant aux fragments du Manuscrit de Paris nº 1630, ils doivent aussi être considérés comme étrangers à Jean d'Antioche.

Il faut louer M. S. d'avoir eu le courage de pénétrer dans ces dédalesde la chronographie byzantine. On les compte, ceux que cette tâche n'a pas rebutés. S'il n'a pas résolu toutes les difficultés, c'est qu'un grand nombre sont insolubles et se montrent rebelles même à la critique la plus pénétrante. Du moins il a réussi à donner une connaissance beaucoup plus exacte de Jean d'Antioche et de Malalas et à déterminer l'époque de leur activité littéraire. S'il est arrivé à ces résultats, c'est grâce à une méthode rigoureuse et à une connaissance approfondie des sources anciennes et des travaux modernes sur la question. Toutefois il est un point sur lequel l'ouvrage de M. Sotiriadis prête flanc à la critique : il manque de composition. Les chapitres se suivent sans lien apparent. L'étude sur l'époque de Malalas et de Jean d'Antioche, qui forme le chapitre IV, trouverait plus naturellement sa place à la fin du volume où l'on cherche en vain des conclusions générales. Mais c'est là un point de détail qui n'atteint que la clarté de l'exposition et laisse entière la valeur historique de l'œuvre.

E. RABIET.

---

1. Dans ce court passage où l'auteur, étudiant la langue de Malalas, témoigne d'un sentiment très fin du grec ancien et de connaissances grammaticales solides, il est fâcheux d'avoir à relever quelques inexactitudes d'autant plus regrettables que M. Sotiriadis est grec. L'expression *neugriechisch* qu'il emploie est obscure dans sa pensée : entend-il par là le grec médiéval (quelle époque alors ?) ou le grec *moderne?* C'est ce dernier qu'il semble viser et, dans ce cas, la plupart des formes qu'il cite sont erronées : p. 61, il faudrait dire ἀνιψιός, non ἀνεψιός ; — p. 66, on lit : neugr. παίρνω, Aorist enimet (!) ἐπῆρα, pour πῆρα. On est plus que surpris, *ibid.*, de voir κονταρεά, μαχαιρεά donnés comme formes modernes, alors que εά est un vocalisme de transition propre au moyen-âge ; auj. κονταριά, etc. Enfin γράφει πρὸς τὸν στρατήγον et ἐζήτουν νὰ φονεύσωσι n'ont jamais été modernes. La précision scientifique exige une scrupuleuse fidélité dans la citation des formes historiques. — J. P.

Monumenta Germaniæ historica edidit societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii ævi.

472. — **Legum sectio V.** Formulæ, I, II, Hannoversa, Hahn, 1882-1886. 1 vol. en deux parties de xx-782 pages, in-4.

473. — **Legum sectio I.** Legum nationum germanicarum tomi V, pars I (Leges Alamannorum) Hahn, 1888, 1 vol. de 175 pages, in-4.

Les *Monumenta Germaniae historica*, série des *Leges*, se sont enrichis de deux volumes que nous n'avons pas encore signalés à nos lecteurs : je veux parler de l'édition des formules donnée par M. Zeumer et de l'édition des *Leges Alamannorum* due à M. Lehmann.

— Grâce à M. Eug. de Rozière et à M. Zeumer, l'étude des formules est aujourd'hui singulièrement facilitée. M. Eugène de Rozière a fondu les divers recueils de formules dans un ordre méthodique général qui nous épargne chaque jour de longues recherches et rend au travailleur d'inappréciables services. Mais le même travailleur éprouve aussi le besoin de feuilleter les recueils de formules et de les étudier dans l'état où chacun des compilateurs les a livrés au public. Le volume de M. Zeumer répond à ce second point de vue, si important pour l'érudit et pour l'historien. En nous donnant une édition critique des divers recueils de formules, M. Zeumer a doté la science d'un ouvrage excellent dont le besoin se faisait très vivement sentir. Ce volume publié en deux fascicules contient : 1° les *Marculfi formulæ;* 2° les *Formulæ Bituricenses;* 3° les *Formulæ* ou *Cartæ Senonicæ* (Sens); 4° les *Formulæ Salicæ Bignonianæ, Merkelianæ*, les *Lindenbrogianæ;* 5° les *Formulæ Carpenterianæ* appelées ici *Formulæ Imperiales*; 6° les *Formulæ Alsaticæ;* 7° les *Formulæ Augienses* (de l'abbaye de Reichnau); 8° les *Formulæ Sangallenses;* 9° les *Formulæ Salzburgenses;* 10° la *Collectio Pataviensis* (de Passau); 11° les *Formulæ Sancti Emmerami* (Saint-Emmeram, à Ratisbonne); 12° la *Collectio Flaviniacensis* (Flavigny, dans le diocèse d'Autun); 13° les *Formulæ collectionis Sancti Dionysii;* 14° les *Formulæ codicis Laudunensis;* 15° les *Fomulæ Wisigothicæ;* 16° un bon nombre de collections secondaires, de formules isolées et d'*addenda*.

Chaque recueil de formules est accompagné d'une notice où M. Zeumer résume très simplement et très clairement ses investigations et donne ses conclusions sur ces deux questions qui se représentent toujours : âge de la collection, lieu d'origine. On peut hésiter devant telle conclusion du savant critique; on rendra toujours hommage à sa science. Cette œuvre considérable répond dans son ensemble à toutes les exigences de l'érudition.

L'une des conclusions de M. Zeumer a été vivement attaquée en France et j'avoue que ces attaques m'ont paru porter sur un point vulnérable : il s'agit de la date des formules de Marculf. D'après M. Zeumer, elles auraient été rédigées à la fin du VIIe siècle et seraient dédiées à

Landri, évêque de Meaux. M. Tardif tient pour le milieu du VIIe siècle et pour Landri, évêque de Paris [1].

L'annotation comprend : d'abord les variantes ; puis, dans une série distincte, les observations diverses auxquelles donnent lieu ces textes souvent si difficiles. Certaines formules appelaient un renvoi (qui fait malheureusement défaut), à l'excellente dissertation de M. Martel, *Études sur l'enregistrement des actes de droit privé dans les gesta municipalia*. Ailleurs on s'étonne de ne pas rencontrer une allusion à tel texte de droit romain ou de droit canonique qui jetterait quelque lumière : par exemple, à la p. 208, note 2, à propos des enfants considérés comme *naturels*, parce que l'union a été contractée *sine dote*, pourquoi ne pas citer la *nov*. 89, c. 8 et le fameux texte attribué à un concile d'Arles et qui figure dans Ives de Chartres et dans Gratien : « Nullum sine dote fiat conjugium [2] ? » La messe de l'*épreuve de l'eau froide*, publiée à la p. 710, n'est-elle pas de date bien récente? J'ajoute qu'il eût été facile, pour établir ce dernier texte, d'utiliser d'autres manuscrits ou des textes analogues [3] qui ont été laissés de côté. On pourrait peut-être signaler certaines formules éparses que M. Zeumer n'a pas recueillies ; mais il doit, sur ce point, être aujourd'hui mieux informé encore que ses critiques et il lui sera toujours facile de nous donner un supplément qui sera accueilli avec reconnaissance. C'est avec intention que les formules de Cassiodore ne sont pas comprises dans ce volume. Elles paraîtront avec les œuvres de Cassiodore dont M. Mommsen prépare une édition.

Le volume est muni d'un *Index nominum ;* d'un *Index rerum et verborum ;* d'un *Glossarium linguarum vernacularum*. Quand les éditeurs se décideront-ils à fondre tous ces *indices* en un seul et à nous donner tous ces relevés, d'ailleurs si précieux, dans un ordre alphabétique unique ?

— Le vieux droit alaman nous est parvenu dans deux textes différents : l'un qu'on appelle *Pactus,* et l'autre *Lex*. Le *Pactus*, de l'aveu de tous, est le texte le plus ancien. Il date probablement du commencement du VIIe siècle. Nous n'en possédons que des fragments, mais des fragments très importants. M. Lehmann considère le *Pactus* comme une œuvre privée ; ce qui me paraît fort contestable. La *Lex* date de la fin du VIIe siècle ou du commencement du VIIIe. Nous en possédons le texte complet et ce texte est, sans contredit, un texte officiel.

Le *pactus* et la *lex* ont déjà été publiés dans le tome III des *Monumenta Germanicæ historicæ*, in-fol. Mais cette édition due à Merkel avait donné lieu à de nombreuses et sérieuses critiques [4]. La société qui

1. *Nouvelle revue hist.*, t. VIII, p. 557 et suiv. ; t. IX, p. 368 et suiv.

2. Quelques détails dans *Précis de l'hist. du droit français, Droit privé*, p. 357.

3. Voyez notamment l'abbé Barret, *L'épreuve de l'eau froide en Normandie*, Alençon, 1886 (d'après le manuscrit d'Alençon, 14, fol. 109).

4. Il faut lire surtout pour la critique de la *Lex Alamannorum*, Brunner, *Ueber das Alter der Lex Alamannorum* (*Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885, VIII).

dirige les *Monumenta*, prenant, à l'égard des *Leges Alamannorum*, la même décision qu'à l'égard des capitulaires, a décidé qu'elle publierait une seconde fois ces vieux textes juridiques. L'éditeur, M. Lehmann, abandonne complètement la classification des manuscrits en neuf groupes, adoptée par l'éditeur précédent, M. Merkel. Il ne reconnaît que deux groupes de manuscrits : l'un, représenté par douze manuscrits, correspond au texte le plus ancien ; l'autre, représenté par quarante-un manuscrits, correspond à un texte plus récent. M. Lehmann imprime intégralement ces textes sur deux colonnes parallèles. Le système adopté pour les variantes et les notes est le même que celui de Zeumer.

Les deux éditeurs méritent les mêmes éloges et ont droit à la même reconnaissance. Une table de concordance entre l'édition de Merkel et la nouvelle édition termine fort utilement le volume de M. Lehmann.

Paul Viollet.

---

474. — M. Prou. **Les Registres d'Honorius IV.** Paris, Thorin, 1888, in-4, cxv et 982 pages.

On sait que l'Ecole française de Rome a entrepris, depuis quelques années, la publication des registres pontificaux du moyen-âge conservés au Vatican. Ceux d'Innocent IV, de Benoît XI, de Boniface VIII, de Nicolas IV, de Grégoire IX paraissent régulièrement par fascicules. Ceux d'Honorius IV, dont s'est chargé M. Prou, sont déjà complètement terminés.

Il suffirait de dire que les *Regesta* de Potthast ne mentionnent qu'environ 370 actes d'Honorius IV, tandis que les Registres publiés par M. P. en contiennent 975, pour faire apprécier en chiffres toute la valeur du travail de ce dernier. Mais si l'on pense, en outre, que l'éditeur nous donne *in-extenso* un bon tiers des bulles renfermées dans les Registres et qu'il nous fournit des autres des analyses soigneusement détaillées, on se rendra mieux compte encore de tout ce qu'il apporte de nouveau à nos connaissances sur l'histoire de la papauté. Enfin, les Registres ont sur les *Regesta* une autre supériorité que les érudits ne sauront trop apprécier : ils sont pourvus d'une table des noms propres.

Honorius IV n'occupe qu'une place secondaire dans l'histoire de la papauté et on regrette, quand on voit le soin que M. P. a apporté à son travail, que le sujet entrepris par lui ait été relativement ingrat. Dans son pontificat fort court (1285, avril 2 — 1287, avril 3), ce pape n'a guère exercé d'influence politique que sur les affaires de Sicile. Le commentaire des constitutions données par lui à ce royaume le 17 septembre 1285 forme la partie la plus longue et la plus importante de la préface de M. Prou. En dehors de ses relations avec la Sicile, l'activité politique ou religieuse d'Honorius n'a guère d'intérêt. On ne lira toutefois pas sans profit les chapitres que M. P. a consacrés à ses rapports avec les royaumes du nord, la France et l'empire, avec les villes italiennes et avec le clergé séculier et régulier.

D'un intérêt médiocre pour l'histoire politique, les Registres d'Honorius IV n'apportent, d'autre part, rien de neuf à nos connaissances diplomatiques. Le mode de transcription des bulles n'y diffère pas de celui qui a été suivi par tous les autres registres du XIII[e] siècle. M. P. croit pouvoir s'en référer simplement, pour ce point, aux travaux déjà nombreux de ses prédécesseurs sur la chancellerie pontificale.

La présente publication n'en est pas moins, est-il besoin de le dire, d'une singulière valeur. Quand on parle de l'insignifiance d'Honorius IV comme souverain pontife, il faut s'entendre. Vraie si on se place au point de vue de l'histoire générale, cette affirmation cesse de l'être si on a en vue l'histoire nationale ou l'histoire locale. La chancellerie des papes, celle d'Honorius IV comme les autres, ayant travaillé pour un pouvoir international, universel, les bulles émanées d'elle ont également une importance internationale et universelle. Les registres des papes n'ont pas, comme ceux des princes laïcs, un intérêt restreint à une contrée plus ou moins vaste. Ils forment, en quelque sorte, le cartulaire de la chrétienté médiévale toute entière. Il n'est pas un érudit qui n'ait à y recourir. Heureux ceux qui, comme M. Prou, ont la bonne fortune d'avoir attaché leur nom à de tels registres! Leurs travaux seront utilisés par tous ceux qui, n'importe en quel pays, étudieront l'histoire du moyen-âge. Un seul obstacle pourrait s'opposer à la diffusion rapide de leurs livres : c'est le prix peut-être excessif auquel ils sont mis en vente, prix avec lesquels la librairie française ne nous a pas encore, heureusement, familiarisés.

H. PIRENNE.

---

475. — **Die Beziehungen Mülhausens zur schweizerischen Eidgenossenschaft** bis zu den Burgunderkriegen. Nach den Urkunden dargestellt von Georg RETTIG. Bern, Schmid, Francke et C[ie], 1889. In-8, 52 p. o fr. 80.

Le travail de M. Rettig sur les rapports de Mulhouse avec la confédération suisse jusqu'aux guerres des Bourguignons, sera utile. Il n'a pas de notes ni références aucunes; mais l'auteur l'a composé d'après les documents publiés par M. Mossmann dans le *Cartulaire de Mulhouse*, d'après le travail du même savant sur *la guerre des six deniers* (1868) [1] et les *Eidgenössische Abschiede*. C'est court, et parfois confus, quoique M. R. s'efforce évidemment d'être clair. Ajoutons pourtant que le sujet est assez embrouillé par lui-même et en somme peu attachant. On souhaiterait d'avoir sur maint épisode de l'histoire d'Alsace un récit semblable, fait d'après les sources, et aussi consciencieux que cette étude de M. Rettig.

X.

---

1. Non « *de* six deniers ».

476. — **Die Cæsartragœdien Voltaire's und Shakspere's**, eine akademische Vorlesung, von Heinrich Morf. Oppeln, Maske. 1888. In-8, 21 p.

477. — **Die sprachlichen Einheitsbestrebungen in der rætischen Schweiz**, von H. Morf. Bern. Wyss. 1888. In-8, 63 p.

Dans la première de ces brochures, M. Morf compare au *Jules César* de Shakspeare le *Brutus* et la *Mort de César* de Voltaire. Il analyse finement ce que l'écrivain français entendait par le *goût anglais :* Voltaire n'avait pas le courage d'imiter entièrement Shakspeare, et, d'autre part, ne pouvait s'empêcher de l'imiter ; il lui faisait des emprunts tout extérieurs qui devaient, pensait-il, orner son œuvre et ne faisaient que la gâter ; il croyait pouvoir prendre à Shakspeare sa « technique » sans prendre son esprit (p. 13), ne comprenait pas le grand Will, ne savait pas expliquer l'impression profonde que faisait sur lui le poète anglais. Mais, ajoute M. M., c'était la faute moins de Voltaire que du système contre lequel il luttait, sans pouvoir l'abandonner ; « on ne pouvait lui demander de sauter par-dessus son ombre ». M. M. termine en prouvant que Voltaire n'a jamais varié dans son opinion de Shakspeare et qu'il est resté le même dans la *Lettre à l'Académie française* comme dans la *Mort de César* et les *Lettres sur les Anglais;* Shakspeare a toujours été pour Voltaire un sauvage qui avait des étincelles de furie, un diamant brut qui avait des taches, un fumier énorme où l'on trouvait quelques perles, etc.

L'autre brochure de M. M. retrace les efforts qu'on fait actuellement dans les Grisons pour imposer à tous les Rhéto-romans une langue une, une *Einheitssprache*. A quoi bon? dit M. M. ; le romanche doit périr, bientôt « le dernier mot rhétique aura expiré dans les montagnes » (p. 16) ; sauvons la langue et la littérature en rassemblant les monuments imprimés et manuscrits ainsi que les traditions orales et en composant un *Idiotikon*, comme on en fait un pour la Suisse allemande (p. 17-19) ; imitons en ce point Flugi, Decurtins, la *Societad rhaeto-romanscha* de Coire qui s'est donné comme but la *collecziun e conservaziun dels monuments del linguatg romansch;* mais n'allons pas jusqu'à écrire sur notre drapeau l'expansion d'une langue commune qui embrasserait tout le domaine rhétique des Grisons, l'*Uniun dels dialects*. Selon M. M., cette langue artificielle, cette *Kunstsprache*, n'a aucune chance de s'établir, et M. Bühler, le président de la Société rhéto-romanche, a beau l'enseigner avec zèle et dévouement à l'Ecole normale de Coire (p. 36). On lira cette plaquette de M. Morf avec intérêt, et non sans sympathie pour M. Bühler et sa Société.

C.

---

478. — **Éléments d'histoire littéraire** (Littérature française), par René Doumic, professeur de rhétorique au Collège Stanislas. Paris, Paul Delaplane, 1888. In-8, 600 pages. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage a été écrit pour l'enseignement. Chacun des chapitres est suivi d'un résumé succinct, d'une liste d'ouvrages à lire ou à consulter, d'une indication des meilleurs textes. Le plan n'est pas mauvais, mais il y a du vide. Tout d'abord il me semble que dans quatre-vingt-onze pages il est difficile de donner un aperçu suffisant de notre histoire littéraire depuis le xe siècle jusqu'au xvie. Aussi il y a des omissions ou des oublis par trop remarquables. La *Vie de saint Thomas le martyr*, les *Chroniques de Normandie* ne sont pas même mentionnées. Il est vrai que M. Doumic cite le poème sur Jules César par Jacques de Forest; mais cela ne fait pas compensation. Les poèmes sur les Croisades sont jugés en huit lignes, et la littérature épique du xive siècle en quatre seulement. M. D. dit d'Eustache Deschamps « qu'il a peint, non sans vigueur, la société troublée de son temps, et qu'il a su donner à la morale la forme ingénieuse de l'apologue »; on pourrait conclure de là qu'Eustache Deschamps est un fabuliste : or les fables comptent à peine dans l'œuvre aussi immense que variée de ce poète. Christine de Pisan méritait mieux qu'une appréciation en cinq ou six lignes. M. D. prétend que le style de Charles d'Orléans est « très clair et plus moderne que celui de Villon », et qu'il est « simple dans l'expression d'idées raffinées » : quand on connaît ce poète autrement que par des extraits, ce jugement paraît au moins hasardé. Froissart n'est pas seulement historien, il est encore poète : pourquoi n'avoir pas dit un mot de ses contes, de ses ballades surtout parfois si gentiment tournées et rimées? Enfin je suis étonné que M. D. ne recommande pas pour cette première période de consulter les ouvrages suivants : la *Grammaire de l'ancien français* par Clédat, la *Littérature française au moyen âge* par G. Paris, la *Poésie au moyen âge* du même auteur. Pour le *Roman du Renart*, il eût été bon d'indiquer deux articles de Sainte-Beuve publiés dans les *Causeries du Lundi*. On sait depuis longtemps que l'édition du *Roman de Rose* par Pluquet est détestable; il fallait renvoyer à celle d'Andresen.

Le xvie siècle est mieux traité, quoiqu'il y ait des lacunes et quelques affirmations contestables. Amyot n'est pas à cette époque le seul traducteur qui mérite d'être cité : Du Pinet par ses traductions très curieuses de Pline l'Ancien et de Dioscoride, Saliat par celle d'Hérodote, ont aussi rendu des services à la prose française. C'est une véritable injustice de passer leurs noms sous silence, et de consacrer deux pages au *Discours de la servitude volontaire*, cette œuvre déclamatoire d'Estienne de La Boétie. M. D. a tort de s'appuyer sur un passage de Montaigne pour répéter après tant d'autres que les termes gascons sont « fréquens » chez l'auteur des *Essais :* je doute fort que l'on en puisse compter plus d'une douzaine. Il est juste de dire que la langue de Rabelais est franche,

colorée, mais que « les termes en soient empruntés au fonds national », voilà qui est très discutable. La vérité est que Rabelais écrit, surtout quand il est sérieux, comme parle son écolier limousin : sa langue est pleine de latinismes et même d'hellénismes, ce qui n'empêche pas son livre d'être fort amusant. Qu'on lise la lettre de Gargantua à son fils Pantagruel : n'est-ce pas du latin de Cicéron tourné en français? A part ces menues critiques, il n'y a qu'à louer les saines appréciations de M. D. sur les principaux prosateurs et poètes de ce temps. Je lui reprocherai néanmoins le jugement un peu dédaigneux qu'il porte en quelques lignes sur Noël de Fail : pour moi, c'est un conteur que je n'hésite pas du tout à mettre bien au-dessus de la Reine de Navarre dont le style a je ne sais quoi d'ennuyeux et d'apprêté.

Je m'attendais à ce que le XVIIe siècle fût la meilleure partie de cet ouvrage, et je n'ai pas été trompé. Il y a là douze ou treize chapitres bien pensés, bien écrits, et qui résument excellemment tout ce qui a été dit de meilleur sur Corneille, Racine, Boileau, Bossuet, La Fontaine, Molière, par les critiques les plus distingués de notre temps. Les poètes et les prosateurs du XVIIIe siècle ne sont pas appréciés avec moins de justesse et de bon sens : l'Etude sur Voltaire, entre autres, est des plus intéressantes. Quelques-uns la trouveront peut-être un peu sévère, bien qu'elle ne soit qu'impartiale. Il y a des traits bien révoltants dans la vie de J.-J. Rousseau ; néanmoins on les lui pardonnera toujours plus aisément qu'à Voltaire ses basses adulations à toutes les têtes couronnées, ses platitudes devant tous les puissants du jour. Dans Beaumarchais, M. D. admire l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, mais il ne craint pas de dire que l'homme « était dépourvu de tout scrupule. » Je sais bien que dans une thèse estimable, quoique de lourde digestion, M. Lintilhac a fait tous ses efforts pour blanchir Beaumarchais et le relever aux yeux de la postérité : mais il s'en faut beaucoup qu'il ait convaincu tout le monde. Il est bien difficile de juger les auteurs contemporains : nous avons des haines et des engouements que rien ne justifie. Que de fois j'ai entendu déprécier Lamartine au profit de Victor Hugo, et réciproquement! M. Doumic n'a pas l'admiration exclusive ni intolérante; il tient la balance égale, et sait louer le talent et le génie partout où il le rencontre. En somme, ces *Eléments d'histoire littéraire* forment un bon livre que l'on peut recommander à la jeunesse de nos Lycées.

A. DELBOULLE.

---

479. — **Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,** par René KERVILER, bibliophile breton, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, etc., 6e et 7e fascicules (*Ber-Bid* et *Bid-Bli*). Rennes, Plihon et Hervé, 1888-1889, in-8, 402 p.

La *Revue critique* a souvent signalé déjà le mérite du grand recueil entrepris par M. Kerviler, secondé par le *bataillon sacré* des meilleurs

bibliophiles de la Bretagne. Le VIe et VIIe fascicules restent dignes de leurs aînés soit pour l'abondance, soit pour l'exactitude des détails de biographie et de bibliographie. En ce qui regarde l'abondance — je dirais extrême — des indications, si je ne croyais avec les jurisconsultes que *ce qui abonde ne vicie pas* — je citerai la série des personnages du nom de *Bernard* qui n'embrasse pas moins de 40 pages [1]. Quant à la minutieuse euactitude, on la trouve en chaque article. M. K. et ses collaborateurs examinent toutes choses de si près qu'ils ont pu relever des fautes dans les recueils les plus appréciés, par exemple dans le *Répertoire* de l'abbé U. Chevalier, lequel, lit-on (p. 5), distingue à tort *Bernard de Chartres* et *Bernard de Moëlan*, dont l'identité a été démontrée par M. Hauréau (Acad. des Inscr., séance du 22 mars 1872) [2]. Les articles sur M. Alexandre Bertrand, de l'Acad. des Inscr., et sur son frère, M. Joseph Bertrand, de l'Acad. des Sciences, sont admirablement complets (p. 107-125).

Dans le fascicule VII, M. K. restitue à la Gascogne (article *Bidoux*) le célèbre amiral du XVIe siècle, Prégent de Bidoux, qui fut premier général des Galères de France et grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et qui soutint vaillamment un combat contre la flotte anglaise près du Conquet en 1513. Dauvin *(Essais sur Brest)* l'a confondu avec Prégent de Coëtivy, ce qui lui donnerait plus de 114 ans. Guérin *(Histoire maritime de France)*, sans le confondre avec l'amiral breton, le déclare de la même famille, mais il a reconnu son erreur dans ses *Marins illustres*. — Grande richesse d'informations dans les articles *Bigot de Morogues* (p. 225-235), *Bigot de Préameneu* (p. 238-241), *Billault* (p. 259-269), avec anecdote inédite au sujet d'une visite incognito de l'empereur Napoléon III aux Grésilières, près Nantes, aussitôt après la mort de son ancien ministre (13 octobre 1863); *Bisson* (p. 313-317), avec sonnet inédit de M. Kerviler en l'honneur du héros auquel la ville de Lorient a élevé une statue; *Bizeul* (p. 322-336).

Le tome III de l'*Encyclopédie bretonne*, comme on a surnommé le beau recueil de M. Kerviler, contient 530 articles, et les trois premiers tomes réunis en contiennent 2,388. L'ouvrage complet, qui n'aura pas moins de 30 fascicules en 15 volumes, offrira aux travailleurs le magnifique total de près de 15,000 articles, tous excellents.

T. DE L.

---

1. Les références au sujet de la trop célèbre marquise de Prie (Angnès Berthelot de Plèneuf) sont particulièrement copieuses. On y cite même *Les femmes de la Régence* par Paul de Musset et *Mlle de Belle-Isle* par Alex. Dumas.

2. Voir encore (p. 6) cette observation au sujet de Bernard, dit de Morlaix, chanoine de Cluny : L'abbé U. Chevalier l'appelle à tort *de Morlas* comme si c'était un nom de famille.

480. — **Recueil des actes du Comité de salut public,** avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. Aulard. Tome premier, 10 août 1792-21 janvier 1793. Paris, Hachette, 1889. In-8, LXXVII et 512 p.

M. Aulard à qui nous devons déjà trois remarquables volumes sur les orateurs de la Révolution (cp. *Revue*, 1888, n° 33) et une foule d'articles instructifs répandus dans *la Révolution française* qu'il dirige avec tant de compétence et d'activité, M. A., chargé du cours d'histoire de la Révolution à la Faculté des lettres de Paris et secrétaire-général de l'Exposition de la Révolution, a trouvé le temps, au milieu de tous ses labeurs et emplois, de publier le premier volume de ce grand et important *Recueil.* Nous accueillons ce tome avec d'autant plus de joie que nous y retrouvons, comme de vieilles connaissances, nombre de documents dont l'original a passé dans nos mains et la substance dans nos volumes sur la guerre de 1792. Nous l'accueillons avec gratitude parce qu'il met à notre portée bien d'autres documents que nous n'aurons plus à consulter loin de notre cabinet. Nous l'accueillons avec un sentiment de profonde estime pour l'éditeur qui entreprend avec tant de courage et une si persévérante ardeur une tâche si utile, il est vrai, si fructueuse pour nous, mais pour lui si longue, si laborieuse, si écrasante. Puisse cette pensée le soutenir et le réconforter dans le cours de son travail! Le Recueil Aulard sera toujours cité, mentionné, loué dans les livres sérieux qui traiteront de la Révolution.

Mais venons au volume et à l'œuvre qu'il inaugure. M. A. publie trois séries de textes : 1° les *Actes* du Comité de salut public, c'est-à-dire ses délibérations et arrêtés depuis son établissement jusqu'à la fin de la Convention; 2° la correspondance des représentants en mission ou, pour parler plus brièvement, des *commissaires* avec la Convention et le Comité ainsi que les lettres que le Comité leur adressait; 3° le registre des délibérations du Conseil exécutif provisoire depuis sa création jusqu'à son remplacement par douze commissions. Ces trois séries de textes sont le fond même de l'histoire de la France sous la Convention. M. A. aurait pu les publier chacune à part. Il a mieux aimé, et il a bien fait, juxtaposer tous ces documents, les réunir et les associer ensemble, pour les commenter en quelque sorte les uns par les autres. Il suit donc l'ordre chronologique. Il donne les pièces jour par jour, et c'est ainsi que dans le volume dont nous rendons compte, il publie à la date du 10 décembre 1792 et la séance du Conseil exécutif de ce jour là et la correspondance des commissaires en Belgique, à Lyon, à Perpignan et à Nice.

Ces documents sont tirés soit des sources imprimées, soit et principalement des sources inédites : 1° des registres des délibérations et arrêtés du Comité de salut public; 2° de la correspondance des commissaires répartie dans les archives publiques et particulières (surtout aux archi-

ves nationales et au dépôt de la guerre); 3° du registre des délibérations du Conseil exécutif provisoire qui forme quatre volumes.

Naturellement, M. A. qui ne veut qu'offrir des matériaux aux historiens, s'est abstenu de toute appréciation personnelle. Il reste, comme il dit, non seulement impartial, mais impassible (p. xxxviii). Son commentaire est sobre. Tantôt il résume en quelques mots les faits dont la connaissance rend les documents plus intelligibles, et ce résumé qui se trouve dans le corps même du texte, est imprimé entre crochets et en plus petits caractères. Tantôt il met des notes au bas des pages. Un grand nombre de ces notes sont biographiques, et ici encore, il faut remercier M. A. de les avoir rédigées sous une forme aussi succincte que possible et d'y avoir inséré de temps à autre un détail précieux, une information précise, un renseignement inédit.

Faut-il ajouter — ce qui est superflu pour qui connait la méthode sûr et consciencieuse de M. A. — faut-il ajouter que les textes ont été scrupuleusement reproduits d'après l'original? Que, parmi plusieurs analyses, c'est toujours la plus étendue qui a été choisie? Que l'orthographe du temps n'a pas été reproduite, mais qu'en revanche les noms propres, si défigurés dans tous les documents imprimés de cette époque, ont été autant que possible imprimés sous leur forme authentique? On saura, par exemple, un gré infini à M. A. d'avoir figuré les noms des conventionnels et autres selon leur signature autographe.

M. A. parle dans son introduction, des sources qu'il a consultées et de la méthode qu'il a suivie. Il a fait mieux encore; il a résumé très clairement et comme personne ne l'avait entrepris jusqu'ici, les faits antérieurs à la création du Comité, des missions et du Conseil exécutif. Il montre qu'il y eut sous la Législative une tentative pour établir un pouvoir analogue à celui du futur Comité de salut public [1]. Il rappelle que la Constituante et la Législative avaient déjà nommé des commissaires, pris parmi les députés. Enfin, il énumère les précédents du Conseil exécutif et nous fait ainsi comprendre pourquoi la Législative et la Convention ont organisé le ministère chacune en dehors d'elle.

Le premier volume que nous donne M. A. s'étend du 10 août 1792 au 21 janvier 1793. Il débute par les décrets de la Législative qui établissent le Conseil exécutif provisoire (Danton, Monge, Le Brun, Roland, Servan, Clavière) et se termine par le procès-verbal de la 116e séance de ce Conseil (on lui rend compte de l'exécution de Louis Capet). On n'exigera pas de nous la liste des documents à la fois nombreux et importants que renferme ce tome. Les remarques, menues soient-elles [2], que nous avons faites en feuilletant les pages du volume

1. Et ici il aurait pu citer Vatel (*Vergniaud* 1873, II) qui a très bien parlé de la commission des Douze ou des Vingt-et-un; cp. notre *Retraite de Brunswick*, p. 26.

2. P. xxviii, *Introd.*, nous lisons que Clavière « s'opposait au maintien de l'arrêté qui nommait Dumouriez général en chef »; mais, en se reportant à la p. 28, on verra que Clavière s'opposait à la nomination de Dillon par Dumouriez et les commissaires (cp. *Valmy*, p. 26); — p. 2, le *Journal* de Le Brun fut rédigé non seule-

et que nous ajoutons en note, seront plus utiles que cette nomenclature. Mais nous ne voulons pas finir cet article sans féliciter de nouveau M. Aulard, et l'assurer encore une fois de notre plus vive reconnaissance.

A. Chuquet.

---

ment à Herve, mais encore et tout d'abord à *Liége* (1785-86); — p. 23, lire Braun et non *Braur;* — p. 24, Luckner est né à Cham et non à *Campen;* — p. 27, M. A. n'a rien trouvé sur *Hiller;* il faut en effet lire « Ihler »; — p. 35, Hesse-Rhinfels entra au service de France avant *1768*, puisqu'il était en 1765 capitaine dans Royal-Allemand et D'Anselme est mort en 1814, non en *1812;* — p. 38, le trentième commissaire du conseil qui manque à la liste, ne serait-il pas le citoyen Vialla (cp. *Retraite de Brunswick*, p. 133)?; — p. 39, je puis affirmer que Janson et Legray reçurent pour destination le département du Nord (cp. *Retraite de Brunswick*, p. 61) et ne faudrait-il pas ajouter à cette liste des commissaires le citoyen Valmont (*id.* p. 144) ainsi que le frère de Santerre et le journaliste Prudhomme (*id.* p. 50)?; — p. 42, lire, non pas *Savan*, mais Lavau (et mieux Laveaux, c'est sûrement lui, avec Perigny et Simond, que Dietrich avait fait expulser); — p. 56 (à propos de Westermann), lire Conseil souverain et non Conseil *supérieur* d'Alsace (comme p. 341, note 1); — p. 63, Aubry s'est bien évadé de la Guyane, mais il est mort à Demerary le 17 juillet 1798, et non *en Angleterre, en 1802;* — p. 67, lire Dommartin et non *Dammartin* (la Planchette) et invasion de la Belgique, et non de la *Hollande;* — p. 69, Gasparin était capitaine au régiment de Provence et non de *Picardie*; — p. 86, lire au lieu de *Liron*, l'Yron et mieux l'Yvron (cp. *Valmy*, p. 183) et pp. 86, 87 et 88, au lieu de *Bienne*, Biesme (cp. *Valmy*, p. 48); — p. 95, sur Marassé, ajouter qu'il mourut à Temeswar en 1803; — p. 126, l'officier que Dillon renvoie au landgrave est le lieutenant Lindau cité à la page précédente; — p. 129 (et p. 196-197), lire, au lieu de *Hasengen* et de *Hessingen* Hesingen ou Hésingue, et au lieu de *Bourgfeldt* et de *Bourgfield* Bourgfeld ou Bourgfelden; — p. 205 (et 230) Lamarlière et non *Lamorlière;* — p. 209, Fyon et non *Fion;* — p. 229, Champmorin et non *Chamorin;* — p. 231, Werwicq et non *Werwick;* — p. 232, Boussu et non *Bossa;* — p. 233, Rousbrugghe et non *Rousbrugg;* — P. 249, *G. G. Boehmer* qui n'a d'autre note qu'un emphatique extrait du *Moniteur*, se nommait Georg Wilhelm Bœhmer, et il était directeur du gymnase luthérien de Worms : triste personnage et dont sa belle-sœur, la grande Caroline, la femme de W. Schlegel, puis de Schelling, avait bien mauvaise opinion (Waitz, *Caroline*, I, p. 110 et 124); il fut nommé en 1795 juge du tribunal civil du département des Forêts; — p. 261, Minfeld où naquit Wimpffen, est non dans le *Bas-Rhin*, mais dans le pays de Deux-Ponts; et le nom du juif *Godechau* doit être écrit Godchaux (cp. *Retraite de Brunswick*, p. 236); — p. 302, des deux commissaires de Francfort, C. F. *Seiger* (lire Seeger) et G. Engelbach, l'un, Seeger, était syndic de la ville, l'autre, Gottlieb Engelbach, marchand; — p. 317, cp. sur les deux Thouvenot qui n'ont qu'une note insignifiante, *Valmy*, p. 28 et 53; — p. 320, lire Wesel et non *Vezel;* — p. 325, cp. sur Beurnonville non seulement le « Dubois-Crancé » du général Jung, mais *Valmy*, p. 152-153, et remplacer les mots « Pierre *de* Riel, né à *Champignolle* » par les suivants « Pierre Riel, né à Champignol »; — p. 352, Dentzel est né à Dürckheim dans le Palatinat et non à *Türckeim*, Haut-Rhin; — *id.* pour Laporte ou Delaporte, je peux assurer qu'il est né en 1760 et mort en 1823 à Belfort; quant à Blaux, j'ignore, comme M. A., la date de sa naissance et de sa mort, mais un Lorrain de savoir et de talent prépare un travail sur ce personnage; — p. 353, lire Saarwerden pour *Saverden* et Harskirchen pour *Harskirch;* — p. 354, écrire (comme p. 482) Ligniville et non *Ligneville* et Bouquenom au lieu de *Bouquemon;* — p. 403, « le citoyen Lagraye » serait-il peut-être le même que Le Gray cité p. 38?; — p. 458, je connais Gadolle aussi peu que M. A.; mais une lettre de Brillouet qui fait campagne

Société de l'histoire de la Révolution française. Paris, Charavay, 4, rue de Fürstenberg.

481. — **Qu'est-ce que le Tiers Etat,** par Emmanuel Sieyès, précédé de l'Essai sur les privilèges, édition critique avec une introduction, par Edme Champion. 1888. In-8, 93 p. 4 fr.

482. — **Liste des membres de la noblesse impériale** dressée d'après les registres de lettres patentes conservés aux archives nationales, par Emile Campardon. 1889. In-8, 189 p. 3 fr.

483. — **Les Conventionnels,** listes par départements et par ordre alphabétique des députés et des suppléants à la Convention nationale dressées d'après les documents originaux des Archives nationales avec nombreux détails biographiques inédits, par Jules Guiffrey. 1889. In-8, xl et 169 p. 5 fr.

Nous avons annoncé déjà ces trois publications de la *Société de l'histoire de la Révolution* (cp. *Revue* n° 32, p. 111). M. Edme Champion fait paraître une édition critique de la fameuse brochure de Sieyès *Qu'est-ce que le tiers état?* et de l'*Essai sur les privilèges*. On sait que la brochure *Qu'est-ce que le tiers état?* déjà rare sous la Restauration, plus rare encore en 1847, d'après Louis Blanc, était, dans ces dernières années, devenue presque introuvable. On accueillera donc avec gratitude l'édition que publie aujourd'hui M. Champion. L'*Essai sur les privilèges* est moins connu, moins digne de la réimpression, mais une note de Sieyès, ajoutée à la troisième édition de la brochure sur le *tiers état*, la présente comme pouvant faire suite à l'*Essai sur les privilèges;* M. Ch. a donc bien fait de réimprimer cet *Essai*. Il a, pour cha-

---

dans le Nord avec le corps des émigrés du duc de Bourbon, est adressée à ce Gadolle (cp. *Retraite de Brunswick*, p. 244) et il doit être le Gadolle, de Dunkerque, auteur de la brochure *Tu en as menti, Billaud!*; — *id.* Thiébault n'est pas « le même que Pierre Thiébault, député de la Moselle »; c'est le fils du Thiébault qui a écrit les *Souvenirs de vingt ans à Berlin* et le futur général, chef d'état-major de Junot en Portugal; — *id.* « rien sur Bexon », je ne sais rien non plus, sinon qu'il portait le prénom de Scipion; — p. 459, Rolland avait déjà été commissaire du pouvoir exécutif et nous le voyons activer le départ des volontaires réunis à Saint-Quentin, à Compiègne et à Guise (15 et 19 nov. 1792); — *id.* Isnardi ne serait-il pas Pierre François Isnardi, Strasbourgeois, jacobin, adjoint au maire de Strasbourg après le 10 août 1792?; — *id.*, je comprends que M. A. ne sache « rien sur *Mandrion* »; il faut lire « Mandrillon », et sur ce personnage qui mourut sur l'échafaud consulter la *Retr. de Brunswick* p. 201, la Biogr. de Leipzig, Wallon, etc.; — *id.* Simon (et non *Simond)* est sûrement le jacobin strasbourgeois Simon qui siégea avant le 10 août dans le directoire insurrectionnel avec Carra et dans le Conseil de défense de Mayence; il avait fondé en 1790 à Strasbourg un journal allemand, *Gesch. der gegenw. Zeit;* — p. 462, lire (Latour d'Auvergne) Corret et non *Carret*; — p. 488, lire Maeseyck et non *Maseick;* — p. 491, pourquoi une nouvelle note sur Lidon après celle de la p. 212?; — p. 497, l'*Isabeau* qu'ignore M. A., ne serait-il pas *Ysabeau*, le frère cadet du conventionnel, l'ami de Le Brun?; — enfin, il aurait fallu une note sur George, le maire de Varennes (p. 85; cp. *Prem. invasion prussienne*, p. 261-265), sur Lécuyer (p. 99 et 136) qui devait être guillotiné, sur Delmas (p. 201), le futur général, sur Le Fort (p. 471) qui doit être l'officier que Massenbach rencontra dans sa dramatique ambassade de Sommerance (*Valmy*, p. 129 et 132), sur Magnier le directeur des douanes (p. 402) sur qui les bons Strasbourgeois firent le calembour, qu'il fallait faire la contrebande avec *manière*.

cun des deux écrits, reproduit le texte de la première édition en y joignant les variantes que fournit la seconde. On ne trouvera pour la brochure *Qu'est-ce que le tiers état?* que des variantes peu importantes; pour l'*Essai*, au contraire, les variantes sont nombreuses, souvent considérables, et méritaient d'être recueillies avec soin : l'expression y est quelquefois plus juste, plus heureuse; des pages entières y ont été remaniées dans le dessein évident de donner à l'ensemble plus de clarté et plus de relief. On lira avec intérêt la courte, mais instructive préface de M. Champion sur Sieyès et sur la brochure que Malouet accuse d'avoir, entre toutes, « perverti » l'esprit public [1].

M. Campardon qui a déjà rendu tant de services aux études historiques, publie la liste des membres de la noblesse impériale. Cette liste a été dressée d'après les registres de lettres patentes conservées aux archives nationales. Nous savons gré à M. Campardon d'avoir communiqué au public ce précieux document qu'il avait préparé pour l'usage intérieur des Archives. Ce répertoire alphabétique, qui renferme à côté du nom de chaque noble de l'Empire, ses prénoms, son grade, son titre et la date de son anoblissement, sera très utile. On n'y trouvera pas les lettres patentes accordées pendant les Cent Jours; durant cette période, Napoléon ne conféra de titre nobiliaire qu'au seul Carnot; mais ainsi que le remarque M. Campardon (p. 37), si le décret du 20 mars 1815 nommait ministre de l'intérieur le général *comte* Carnot, c'est que, d'après l'article 4 du décret du 1er mars 1808 — qui créait les titres nobiliaires — les ministres devaient porter pendant leur vie le titre de *comte;* nommer Carnot ministre, c'était le faire comte, et il n'y a pas eu là, comme on l'a dit, une malice de Fouché; Carnot protesta et ne porta pas ce titre [2].

C'est encore une publication bien utile et très méritoire que celle de M. Guiffrey. Jamais on n'avait dressé une nomenclature définitive et complète des conventionnels, et nul travail n'était plus compliqué. Il fallait de toute nécessité laisser de côté les listes existantes qui fourmillent d'erreurs, laisser de côté les textes officiels qui se contredisent, et recourir aux documents originaux. M. G. a consulté le registre d'inscription des députés et suppléants que tenait Camus, et il s'est attaché à reproduire l'orthographe des noms, telle qu'elle résulte de la signature apposée sur ce registre. Près de deux cents signatures manquaient, M. G. en a retrouvé l'orthographe dans les pièces officielles et les collections particulières. Il rectifie ainsi nombre d'erreurs très communé-

1. Les variantes de la bibliographie des deux écrits de Sieyès (p. XIV-XV) ont été établies par M. Aulard.

2. Lire p. 139 Neuhaus *dit* Maisonneuve; p. 142 Otto, (comte) de Mosloy et non *Otto Démosloy;* p. 156 Randan de Pully et non *Randon;* p. 175 Laeken et non *Lacken.*

ment répandues. Qui n'a écrit Chaudron-Rousseau, Salicetti, Arrighi, Jean Bon Saint-André au lieu de Chaudron-*Roussau*, de *Saliceti* avec un seul *t*, d'Arrighy avec un *y* bien singulier dans ce nom italien, et de *Jeanbon* en un seul mot? Faut-il écrire *Pétion* ou *Petion*, Salles ou *Salle*, Vouland ou *Voulland?* D'ailleurs on évite ainsi des confusions : grâce à M. G., nous distinguerons désormais *Coupé* de l'Oise et *Couppé* des Côtes du Nord, Moyse *Bayle* et Pierre Marie *Baille* qui tous deux représentaient les Bouches-du-Rhône, *Serre* des Hautes-Alpes et *Serres* de l'Ile-de-France, *Poulain* de la Marne, *Poullain* du Finistère et *Poullain-Grandprey* du département des Vosges. M. G. a poussé le scrupule de l'exactitude aux dernières limites; mais ces minuties ont souvent une grande importance, et un tréma, un accent, par exemple, donnent la vraie prononciation d'un nom *(Laplaïgne, Pâcrôs)*.

M. G. s'est servi, en outre, des procès-verbaux d'élection, qu'il a lus attentivement page par page et ligne par ligne; il avait là les noms des députés qui refusaient le mandat, et que l'assemblée remplaçait immédiatement; il avait là les noms de tous les suppléants. Il a eu plus de peine à trouver les prénoms, souvent omis par le registre d'inscription et par les procès-verbaux d'élection, et nécessaires pourtant, si l'on veut bien connaître la Convention et ne pas confondre deux homonymes. Mais M. G. a consulté des listes diverses, des lettres de députés, et surtout les déclarations d'âge et de mariage qu'ils durent faire avant les élections aux Conseils des Cinq-Cents et des Anciens. Les chiffres montreront l'étendue et le succès des recherches de M. Guiffrey; il n'a pu découvrir les prénoms de *quatre* députés et de *cinquante-cinq* suppléants; ce qui est bien peu. A ce propos, il fait dans son très instructif *Avertissement* une remarque que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire : certains prénoms sont si populaires dans une région que tous les députés du même département le portent; ceux de la Haute-Saône ont tous *Claude* pour premier prénom. « Notre liste, dit M. G. (p. XIII), fournirait les éléments d'une curieuse statistique sur les prénoms les plus répandus à la fin du XVIII[e] siècle, en permettant de déterminer ceux qui sont communs au Nord et au Midi, à l'Est comme à l'Ouest ». D'autres particularités ont un intérêt historique. M. G. compte dans la Convention *dix-sept* évêques, *onze* vicaires épiscopaux, *un* chanoine, *un* bénédictin, *quatre* oratoriens, *quatorze* curés ou prêtres et *trois* ministres protestants [1]. Il établit, après avoir dépouillé minutieusement les tables manuscrites des procès-verbaux de la Convention, que 17 députés donnèrent leur démission avant l'ouverture de l'Assemblée, que 35 quittèrent la Convention avant la fin de la législature, que 127 suppléants, sur près de 300, ne furent jamais appelés, que 19 députés moururent de mort naturelle, 9 devant l'ennemi, 76 de mort violente, et que 126 furent déportés ou incarcérés pendant un espace de

1. On verra plus loin que ce chiffre est légèrement inexact et qu'il doit être encore augmenté.

temps plus ou moins long. Aussi « la Convention ne fut jamais au grand complet... Le quantum exigé de nos jours pour la validité des opérations n'est presque jamais atteint » (p. xxii).

M. G. ne s'est pas contenté de dresser la liste des députés ou suppléants élus à la Convention par départements, d'après les procès-verbaux d'élection. Il a reproduit cette liste par ordre alphabétique en l'accompagnant de notes qui mentionnent les changements survenus dans la situation du député pendant la durée de la Convention (démission, appel de suppléant, mort naturelle ou violente, arrestation prolongée) [1] et il a publié le tableau des déclarations faites par les conventionnels en exécution de la loi du 5 fructidor. M. G. nous donne donc trois listes : la 1re — la liste par départements — présente la composition de l'Assemblée au jour de sa réunion et le résultat définitif des élections; la 2e — la liste alphabétique — indique les modifications survenues dans la composition de l'Assemblée durant son existence; la 3e — qui est le tableau formé d'après les déclarations de l'an III — constate l'état de la Convention peu de temps avant sa séparation, et on y recueille de précieux renseignements sur l'âge des députés, quelquefois sur la date exacte et le lieu de leur naissance, sur la situation de leur famille, sur le nombre de leurs enfants. M. G. a même, dans son *Avertissement* (p. xxxii-xl) dressé une quatrième liste, celle des présidents et des secrétaires de la Convention.

Nous le remercions vivement de cette publication qui lui a coûté tant de peine et de si laborieuses recherches. Nous aurions voulu qu'il donne, — comme Ternaux l'a fait quelquefois — le chiffre des électeurs et le nombre de voix obtenues par chaque député; nous croyons ce point assez intéressant, et justement Ternaux a montré combien le nombre des votants s'abaissait lorsqu'il s'agissait de certains personnages (par exemple dans la Marne, lors de l'élection de Drouet et d'Armonville). En outre, M. G. a commis une légère erreur dans son *Avertissement* (p. xx). Il écrit que les députés Camus, Bancal, Drouet et Quinette furent livrés aux Autrichiens par Dumouriez. Il aurait dû effacer le nom de *Drouet* et le remplacer par celui de Lamarque. Sans doute il a raison de dire que Drouet fut prisonnier des Autrichiens; l'ancien maître de poste de Sainte-Menehould se laissa prendre le 2 octobre 1793, en sortant de Maubeuge assiégé [2]; mais le nombre des députés retenus en captivité est de cinq, et non de *quatre* (p. xviii). Enfin, M. Guiffrey devrait imprimer Noisette et non *Noissette* (p. 50) et je puis lui certifier que Dentzel et Grimmer étaient tous deux *pasteurs*, l'un de Landau, l'autre de Wissembourg; ces deux noms, joints à ceux de Jeanbon Saint-André et de La Source, qui ont été pareillement omis, portent à *sept* le nombre des ministres protestants, et

1. Un astérique placé devant le nom indique ceux qui n'ont jamais siégé.
2. Cp. *Invasion prussienne*, p. 265, note 2.

à *cinquante-cinq* le nombre des conventionnels appartenant aux diverses églises.

A. Ch.

---

484. — **Johann Georg Rist's Lebenserinnerungen,** hrsg. von G. Poel. Dritter Theil. Nebst einem Anhang. Mit drei Facsimiles. Gotha, Perthes, 1888. In-8, iv et 358 p. 7 mark.

Voilà six à sept ans que M. Poel avait publié les deux premiers volumes des *Souvenirs* de Rist (cp. *Revue,* 1880, n° 15 et 1881, n° 7). Le troisième contient la fin de ces *Souvenirs.* Il est bien moins intéressant que les tomes antérieurs. Rist, rentré dans le Holstein, ne voit plus d'aussi près les événements de l'histoire générale et ne participe plus aux grandes affaires. Il se borne à décrire son entourage, à retracer ses relations de famille, à peindre quelques personnages célèbres qu'il rencontre par hasard : La Motte Fouqué, Oehlenschläger, Blücher, Savigny, Schleiermacher, Reinhardt, etc. Bref, cette dernière partie des *Souvenirs* a un caractère trop local, trop provincial, et d'ailleurs, à cet endroit de son autobiographie, l'auteur ne fait plus que jeter des réflexions sur le papier pendant l'année, à divers intervalles, sans essayer même, comme précédemment, un tableau d'ensemble. M. Poel, l'éditeur, a raison de dire qu'on pourrait intituler cette portion des Mémoires *Tages- und Jahreshefte.* Mais, malgré leur forme fragmentaire, ces *Souvenirs* sont à l'honneur de Rist et nous laissent l'impression d'un homme droit, franc, indépendant, remarquablement doué, très apte surtout à décrire les hommes et les choses d'une façon juste et frappante. En tout cas, ce troisième volume doit être consulté par tous ceux qui veulent connaître l'histoire du Danemark et des duchés de 1815 à 1830, et, pour notre compte, les pages qui nous ont le plus intéressé sont celles qui nous représentent la cour de Copenhague. Nous en voulons beaucoup à M. Poel d'avoir laissé de côté, « à cause de sa considérable étendue », le manuscrit de Rist sur *la France en 1815* et nous l'engageons vivement à le publier à part ou dans une revue. Mais nous le remercions d'avoir ajouté à ce volume (p. 1-322) trois études attachantes de Rist : « Quelques nouvelles sur la vie du bailli et conseiller d'Etat Compe » (p. 225-246) ; les « indications et souvenirs pour la vie de Jean-Eric de Berger » (p. 247-273) ; enfin, et surtout, le travail intitulé *Schönborn und seine Zeitgenossen* (p. 274-358) que nous cherchions depuis longtemps, sans pouvoir le trouver, et qui renferme de précieux documents sur l'histoire du *Sturm und Drang,* notamment la lettre collective que les Klopstockiens, leur maître en tête, écrivent de Kiel et de Hambourg à Schönborn, alors secrétaire du consulat de Danemark à Alger.

A. C.

---

485. — **Mekka**, von Dr C. Snouck Hurgronje, mit Bilder-Atlas, herausgegeben von « Het Koninklijk Instituut voor de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indie te' S-Gravenhage ». La Haye, Martinus Nijhoff, grand in-8, 1888-1889; vol. I, p. xxiii et 228, avec le sous-titre : *Die Stadt und ihre Herren*; vol. II, p. xiv et 397, avec le sous-titre : *Aus dem heutigen Leben.*

M. Snouck Hurgronje, professeur à l'Université de Leyde, vient de publier en allemand une histoire de la Mecque en deux volumes. Il s'était préparé à cette œuvre par des études sur l'Islam et par un séjour d'une année en Arabie. Après s'être fortifié à Djedda dans la connaissance de la langue vulgaire, il s'est installé à la Mecque où il demeura plus de six mois.

Le premier volume débute par une description de la ville et de ses environs, dont un plan, accompagné du plan de la Caaba, est joint à la fin du volume. Un atlas qui fait partie de l'ouvrage, renferme, en outre, des vues photographiques des principaux monuments et notamment de la mosquée. Le pays est stérile, mais le sanctuaire vénéré de la Caaba assure une abondante moisson aux habitants de la Mecque, grâce à l'affluence des fervents fidèles qu'attire le grand pèlerinage annuel et qui y sont exploités en coupe réglée. Les institutions auxquelles ce trafic a donné naissance impriment à la ville, pendant les fêtes du pèlerinage, une physionomie particulière, qu'elle perd avec le départ des pèlerins. Une forte contribution de froment d'Egypte pourvoit aussi à l'alimentation de la majeure partie des habitants.

Les trois autres chapitres sont consacrés aux grands Schérifs qui se sont succédé à la tête de la Mecque depuis l'institution du Schérifat jusqu'à nos jours. Des tables généalogiques complètes terminent ces chapitres. Pour les écrire, l'auteur s'est servi, en dehors des textes publiés, de chroniques qu'il s'est procurées en Arabie. Les Schérifs composent la nombreuse famille des descendants d'Ali, le gendre de Mahomet, par Hassan, son fils aîné. L'histoire de la Mecque est intimement liée à celle des grands Schérifs dont les biens fonciers provenant de la fortune de Mahomet sont peu de chose à côté des contributions qui forment le plus clair de leurs revenus. Si l'on excepte les terribles aggressions des Carmates, au commencement du xe siècle, et des Wahhabites, au commencement de notre siècle, la Mecque fut protégée par son caractère sacré contre les guerres extérieures; mais l'ordre fut souvent troublé par des luttes intestines, les plus proches parents du grand Schérif intriguant sans cesse pour s'emparer du pouvoir ou se procurer une meilleure part dans la répartition des contributions. Les titres de noblesse de cette famille remontent à une antiquité à laquelle bien peu de familles européennes pourraient prétendre. Le sentiment religieux si fortement ancré chez l'Arabe se manifeste par une profonde vénération pour les Schérifs, quel que soit leur genre de vie ou leur condition privée. Ceux-ci, au pouvoir, ont toujours su se plier, pour conserver leurs bénéfices, aux nécessités du moment : schiites d'ori-

gine, ils se sont prêtés à l'exécution des ordres des sultans contre les schiites de la Mecque. Sous les Mamelouks d'Egypte ils pratiquaient les rites schafiites; sous les Turcs ils sont hanbalites. Les fondations pieuses ne sont pas à l'abri de leur avidité; par des moyens détournés ils s'approprient les biens de main-morte qu'ils aliènent ou emploient à un usage profane. Le pouvoir du grand Schérif s'étend sur l'administration civile et entre souvent en lutte avec celui du Gouverneur établi aujourd'hui à la Mecque. Ces rivalités se terminent parfois au désavantage de celui-ci qui est déplacé. Cependant le percement du canal de Suez et l'établissement du télégraphe qui relie Constantinople à la Mecque ont, en facilitant les communications, rendu le pouvoir du Sultan plus efficace en Arabie.

Dans le premier volume l'auteur a envisagé la Mecque comme le centre religieux de l'Islam et le lieu de pèlerinage des Musulmans. Dans le second, il étudie les mœurs et les coutumes de la population stable, composée de Mecquois et de colons étrangers. Il laisse de côté les fêtes du grand pèlerinage, auxquelles il ne paraît pas avoir pris part, et s'en réfère aux descriptions qui en ont été faites par lui-même ou par d'autres auteurs [1].

Malgré le mélange des races diverses attirées à la Mecque de tous les points du monde musulman par une pensée pieuse ou par l'esprit de lucre, le caractère de l'Arabe de l'ouest s'est bien conservé dans ses traits principaux. Dans l'atlas on trouvera des photographies de types différents qui offrent d'intéressants points de comparaison.

Par suite de circonstances politiques, la Mecque est aujourd'hui le grand marché d'esclaves. Le tableau de l'état moral et social que l'auteur trace des esclaves de la Mecque est consolant. Néanmoins le plaidoyer de M. S. H. en faveur de l'esclavage ne recueillera guère que les suffrages des personnes qu'un intérêt colonial porte à défendre cette institution condamnée par nos mœurs. Le marché est alimenté par les nègres d'Afrique; quelques contributions sont fournies par les esclaves désignés sous le nom de Djâwa (Java) et importés pour la plupart des contrées païennes de Célèbes et de Bornéo.

Si l'auteur ne nous fait pas assister aux fêtes du grand pèlerinage, il nous donne en revanche une description détaillée des autres fêtes religieuses et des fêtes privées. Au premier rang des fêtes de famille se placent les noces par la solennité des cérémonies auxquelles elles donnent lieu; maintes pratiques remontent sans doute aux temps reculés du paganisme. Et cependant les liens du mariage sont bien lâches. Un mari divorce, observe M. S. H., avec la même facilité qu'un jeune homme quitte chez nous sa maîtresse. C'est ce relâchement qui imprime à la famille musulmane son caractère personnel bien plus que la polygamie. En sens inverse, le concubinage, fondé sur l'usage et reconnu

1. V. Snouck Hurgronje, *Het Mekkaansche Fest;* Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums.*

par la loi, forme souvent une liaison étroite, surtout s'il en naît des enfants, et est moins éloigné de nos unions européennes.

Sous le chapitre III, M. S. H. traite de l'enseignement scientifique. L'historique qu'il fait de cet enseignement depuis les premiers siècles de l'Hégire jusqu'à nos jours témoigne des solides connaissances de l'auteur. M. S. H. considère l'Islam comme réfractaire au progrès des sciences naturelles et mathématiques; selon lui, l'étude des sciences exactes n'aurait eu qu'un but pratique : le partage des héritages et la fixation du calendrier. Cette thèse est peut-être excessive; toute religion révélée demeure étrangère à l'avancement des sciences fondées sur la raison; mais l'Islam ne semble pas avoir été plus que toute autre religion sémitique un obstacle à la libre expansion de la pensée. La vénalité des places a porté un coup sensible à l'enseignement pratique du droit, surtout depuis le IVe siècle de l'Hégire. L'accord sur les questions controversées a été plutôt la conséquence des événements que le résultat d'une direction systématique. L'union générale et absolue des quatre rites reconnus orthodoxes date de la décadence politique de l'Islam. Les petits Etats mal administrés, les grands Etats fondés par la tyrannie ne se prêtaient plus aux discussions approfondies des anciennes écoles. C'est au XIe siècle que remonte l'institution des *Médrasé*, où l'enseignement du droit fut salarié. La Mecque eut aussi ses *Médrasé*, quoique l'enseignement se fît de préférence en plein air au pied de la mosquée. Ces établissements, faute d'entretien, ont été dans la suite délaissés; aujourd'hui ils servent à l'habitation de particuliers ou sont loués aux pèlerins. Avec le droit, la dogmatique et la mystique forment les branches principales de l'enseignement. Croirait-on que le Coran est devenu aujourd'hui aussi peu intelligible aux Arabes que le latin aux Italiens? Un Mecquois qui sait le Coran par cœur, doit suivre un cours d'exégèse aussi bien qu'un étranger.

Le dernier chapitre qui occupe un quart du volume, est exclusivement consacré aux Djâwas qui résident à la Mecque ou qui y viennent en pèlerinage. Sous le nom de Djâwa (Java) on entend en Arabie tous les peuples de race malaise, depuis Siam et Malacca jusqu'a la Nouvelle-Guinée. Les pèlerins djâwas sont, paraît-il, une riche matière exploitable que les Mecquois ne négligent pas. Les résidents restent en communication permanente avec la mère-patrie et exercent une grande influence sur leurs compatriotes d'outre-mer. Cette influence, qui n'échappe pas à l'Administration coloniale hollandaise, a été étudiée de très près par M. S. H. grâce à sa connaissance des idiomes malais. Ce chapitre est instructif pour les personnes qui s'occupent des questions de colonisation en pays musulman, car dans tous ces pays, aussi bien en Asie qu'en Afrique, l'action morale de l'Islam est prépondérante.

Nous avons déjà parlé de l'atlas joint à l'ouvrage et des photographies qu'il renferme; il contient aussi quelques chromolithographies très réussies d'objets et de vases en usage dans les familles.

M. Snouck Hurgronje a montré dans cet ouvrage un véritable talent d'historien. Nous espérons qu'il réalisera bientôt la promesse qu'il a faite d'éditer quelques-unes des chroniques qu'il a rapportées de son voyage si fructueux.

Rubens DUVAL.

---

486. — **Eléments de sociologie**, par COMBES DE LESTRADE. Paris, Alcan, 1889, 1 vol. de 279 pages, in-8.

Si j'offrais au public des *Éléments de sociologie*, je m'efforcerais de résumer des faits bien constatés, de déterminer les points du globe qui m'ont fourni ces constatations, d'indiquer aussi les faits douteux, de relever à l'occasion les faits contradictoires, car nous devons nous garder de substituer jamais à la variété des phénomènes l'unité de notre esprit et de nos conceptions. A ces constatations, je ne mêlerais aucun *à priori;* je me garderais enfin de faire sans cesse intervenir une philosophie abstraite, chargée de corriger ou de blâmer les faits déplaisants.

Cette rigueur dans la constatation des faits ne se sent pas toujours suffisamment dans les œuvres d'un maître éminent, Herbert Spencer : il suffit de jeter un coup d'œil sur la *Descriptive sociology or groups of sociological facts* pour concevoir des doutes sur la valeur de quelques-unes des sources d'information mises en œuvre. Les Allemands, un moment dépassés par les Anglais, ont vite ratrappé le temps perdu. Bernhöft, Kohler, Post, sont peut-être plus rigoureux et plus sûrs qu'Herbert Spencer, mieux informés que sir Henry Summer Maine; mais ils ont moins d'ampleur et sont moins riches de vues. Je ne saurais mettre M. Combes de Lestrade au rang des auteurs étrangers que je viens de nommer. Ces derniers pourront conquérir à la sociologie des esprits sérieux et difficiles. M. C. de L., malgré des tendances honnêtes et généreuses, court risque d'éloigner de cette belle science les hommes d'étude habitués aux procédés délicats de la critique et qui hésitent encore en face des horizons nouveaux ouverts par la sociologie, c'est-à-dire par l'étude comparée des sociétés humaines. M. C. de L. a lu des ouvrages de sociologie (et aussi des traités de philosophie). Il résume ses lectures, en y joignant quelques observations personnelles, tirées notamment de ses rapports avec la police et avec les employés de la gare du Nord. Toute observation peut être féconde. Mais M. C. de L. a-t-il consulté directement les sources diverses auxquelles doit puiser le sociologiste : monuments historiques, lois et coutumes, récits des voyageurs? Son livre ne le laisse guère supposer. On y trouvera des vues qui ne sont pas sans valeur sur la meilleure direction à donner à la société moderne plutôt qu'une étude désintéressée de la société en général. Quand on aura lu ce livre, on aura conçu de l'auteur une fort bonne opinion, mais aura-t-on de la *sociologie* une notion suffisante? M. Combes de Lestrade traite de la famille; de la liberté; de la morale;

de la patrie; des gouvernements; des religions; de l'instinct social; de la propriété; des idées héréditaires (bravoure; chasteté; éloquence; vieillesse). Somme toute, causerie instructive, parfois même suggestive, toujours aimable et souvent dégagée des préjugés courants.

V.

---

487. — Chr. SIGWART. **Logik.** Erster Band. 2[te] Auflage. Fribourg en Br. Mohr 1889, 485 p. in-8.

488. — Th. BORN. **Ueber die Negation.** Leipzig, Friedrich. s. d. 91 p. in-8. 2 m.

I. M. Sigwart donne en seconde édition le premier volume de sa Logique, qui restera comme l'un des livres les plus fermes et les plus consciencieusement bâtis de notre temps. Ce premier volume est enrichi de 65 pages nouvelles. Il est à regretter que M. Sigwart n'ait pas jugé bon de prendre position vis-à-vis des travaux logiques récents, et notamment de s'expliquer sur les divergences profondes, de principes et de méthode, qui le séparent de M. Wundt. Les discussions qu'il publia jadis dans la *Vierteljahrschrift für wissensch. Philosophie* eussent gagné à être reprises.

II. Ce qu'il y a d'idées dans les 91 pages de M. Born serait fort à l'aise dans trois pages de petit format et de grands caractères. L'application n'est pas ce qui manque le plus; M. Born s'est donné la peine de noyer la petite discussion d'un très petit problème de logique dans le flot peu limpide de ses connaissances et de ses lectures; mais l'intérêt s'endort vite, sans que la note gaie des anecdotes analytiques contées aux pages 21 et 29 suffise à le maintenir en éveil.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — C'est avec le plus vif regret que nous apprenons la mort de M. FUSTEL DE COULANGES. La *Revue critique* a rendu compte de tous les ouvrages de l'historien et, presque à chacun de nos articles M. Fustel de Coulanges a fait une réponse (cp. *Revue*, 1866, n[os] 15, 16 et 23; 1876, n° 14; 1879, n[os] 10 et 14; 1886, n[os] 32 et 41). Mais, quels qu'aient été les défauts de méthode que nous avons reprochés à M. Fustel de Coulanges, et quoiqu'il ait tenu trop peu de compte des travaux de ses devanciers, quoiqu'il n'ait pas apporté à la critique et au choix des textes toute la précision nécessaire, il avait de grandes qualités de penseur et d'érudit; il a, par son admirable livre de la *Cité antique*, mieux fait comprendre les institutions et les lois de la Grèce et de Rome; il joignait à la science persévérante et originale une fermeté lumineuse de style qui rappelle Montesquieu.

— La librairie H. Welter (rue Bonaparte, 59), entreprend la publication d'une traduction française de la *Grammaire des langues romanes* de M. Wilhelm MEYER-LÜBKE, professeur à l'Université d'Iéna. Cette traduction a été faite par M. Eugène RABIET, élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, et revue par l'auteur. Elle formera trois

gros volumes, d'environ 550 pages chacun, paraissant à deux années d'intervalle. Le premier volume sera publié très prochainement. La souscription est obligatoire pour l'ouvrage entier, et aucun volume ne pourra être acheté séparément. Le prix est fixé à 60 francs, payables en trois fractions égales de vingt francs.

— M. Charles RAVAISSON-MOLLIEN publie le tome IV des *Manuscrit de Léonard de Vinci* (grand in-folio, Paris, Quantin). Ce volume, qui porte à huit le nombre des manuscrits déjà édités, contient les manuscrits F et I de la Bibliothèque de l'Institut, soit 472 fac-similés phototypiques avec 472 transcriptions littérales, traductions françaises, avant-propos et tables méthodiques. On y remarque, peut être mieux encore que dans les précédents volumes, cette intime union de l'artiste et du savant qui caractérise le génie de Léonard. A côté de curieux passages sur l'optique, la technique du peintre, l'hydrodynamique, les origines des pétrifications et des coquilles, nous signalerons de singulières allégories fantastiques dont le procédé fort ingénieux pourrait être perfectionné et repris. On ne peut que féliciter M. Charles Ravaisson-Mollien de sa rigoureuse méthode; le procédé rend avec toute la force désirable le texte et les figures souvent intéressantes qui l'accompagnent.

— Notre collaborateur M. TAMIZEY DE LARROQUE a fait tirer à part les *deux lettres bénédictines inédites* qu'il avait publiées dans le tome I des « Annales du Midi », pp. 397-405; la première, adressée par Dom Germain à Ménage, raconte d'une façon très piquante une anecdote sur Molinos ; la seconde, de Dom Devic, renferme quelques renseignements sur son rôle à Rome et, en passant, Dom Devic annonce la victoire de Cassano.

— Vient de paraître, à la librairie Hachette (Paris, 1889. In-8°, 451 p. 3 fr. 50), la troisième édition du *Gœthe et Schiller*, de M. A. BOSSERT, inspecteur général de l'Instruction publique. C'est une édition *revue* et on y trouvera, cités au bas des pages, les principaux ouvrages récemment parus sur le sujet.

— La troisième édition de l'ouvrage de M. Charles AUBERTIN, *L'esprit public au XVIII*e *siècle, étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains 1715 à 1789*, paraît également chez les libraires-éditeurs Perrin (in-8°, 498 p. 4 fr.).

— Annonçons en même temps l'apparition d'un très remarquable livre d'histoire, dont nous parlerons prochainement : *Anne de Montmorency, connétable et pair de France sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, par Francis DECRUE (Plon, in-8°, XVI et 512 p.)

— M. Benjamin MOSSÉ, officier de l'Instruction publique, vient de publier un gros volume (Paris, Firmin-Didot. In-8°, IV et 451 p.) sur *Dom Pedro II, empereur du Brésil*. C'est chose difficile et c'est presque une témérité, comme l'avoue l'auteur, non-seulement parce qu'il n'est pas aisé d'« écrire, en France, à l'époque où nous sommes, la biographie d'un empereur », mais parce que les événements sont encore trop près de nous. Bornons-nous à dire que Dom Pedro apparaît à M. Mossé, non comme un souverain, mais comme un philosophe, un philantrophe, un ami de l'humanité, le bienfaiteur de sa patrie, l'admirable héros de l'histoire contemporaine.

— La Revue *La Révolution Française*, rendant compte du livre de Mme Edgar Quinet, *Edgar Quinet depuis l'exil*, reproduit de curieux détails sur les *Mémoires* de Baudot. Ces *Mémoires* qui sont, d'après Edgar Quinet, des notes détachées et sans suite, mais très fermes jusqu'au bout, lui avaient été remis par les héritiers du conventionnel, mais à condition de les citer, non de les publier; aussi en trouvons-nous des morceaux nombreux dans le livre de Quinet sur *la Révolution*. « Nous demandons à Mme Edgar Quinet si elle ne devrait pas nous donner ces papiers de

Baudot, que l'histoire réclame. Ce sera encore pour elle une manière d'honorer la mémoire du grand écrivain que de publier ces pages qu'il aimait et qui l'ont inspiré. Nous la remercions d'avance de ce nouveau service qu'elle rendra aux lettres et à l'histoire, et nous insistons avec respect pour qu'elle le rende prochainement. »

ALLEMAGNE. — La librairie Dietrich, de Gœttingue, publie un nouveau livre de Paul de Lagarde, *Uebersicht über die im Aramæischen, Arabischen und Hebræischen übliche Bildung der Nomina* (In-4°, 240 p. 20 mark). L'ouvrage forme le XXVe volume des *Abhandlungen* de la Société des sciences de Gœttingue.

— Nouvelles publications de la librairie Teubner, de Leipzig : 1° *Kleine Schriften* de A. von Gutschmid, p. p. Franz Rühl, 1er volume avec portrait de l'auteur; 2° *Grundzüge altrœmischer Metrik*, par Richard Klotz; 3° *Q. Horati Flacci opera* rec. O. Keller et A. Holder, 2e édit. vol. I; 4° *Melanchtoniana paedagogica, Ergænzung zur Ausgabe von Melanchtons Werken im Corpus Reformatorum* par K. Hartfelder.

— Le *Literaturblatt* annonce que M. W. Walther publiera prochainement la première partie de son travail *Die deutsche Bibelübersetzung des Mittelalters*; et que M. Herman Grimm promet de faire paraître la correspondance de Jacques Grimm et d'Achim d'Arnim.

— M. Fr. Vogt, de Kiel, a succédé à M. K. Weinhold qui va de Breslau à Berlin remplacer Müllenhoff; M. Edw. Schrœder a été nommé à Marbourg et M. de Waldberg, à Heidelberg; M. H. Wunderlich s'est « habilité » dans cette dernière université pour la langue et la littérature allemande; M. Mogk et M. Streitberg se sont « habilités » à Leipzig, l'un pour la philologie noroise, l'autre pour la philologie germanique.

ANGLETERRE. — Paraîtront prochainement *Russia in central Asia*, de M. George Curzon (Longman); *The Imperial Problem in Australia*, de M. Patchett Martin; une biographie de William Charles Wentworth, le plus grand des hommes d'état de l'Australie, par M. Barton.

— Le dernier volume de la « Cavendish Library » (Warne et Cie) est un choix des écrits de William Hazlitt, publié par M. Alex. Ireland et comprenant plus de 500 pages.

— Dans la collection des « English Men of Action », le prochain volume sera *Monk*, par M. Julian Corbett.

— Un curieux volume sera celui qu'annonce M. Sidney Young, sous le titre *The annals of the Barber Surgeons of London*.

— Le 6 août est mort M. Ralston, un des Anglais qui connaissaient le mieux la littérature russe. Il avait composé *Kriloff and his fables* (1869), *Songs of the Russian people* (1872), *Russian folk-tales* (1873) et une *Early Russian History* (1874).

HONGRIE. — M. Simonyi continue ses recherches sur les *Conjonctions hongroises*; deux volumes ont déja paru sur ce sujet délicat qui embrasse tout le développement historique de la langue magyare.

— Les recherches de linguistique hongroise tiennent la tête des publications académiques à Budapest et plusieurs mériteraient d'être connues des philologues étrangers. Elles sont remarquables et faites avec une méthode vraiment scientifique. Chose curieuse, des deux principaux représentants de ces études à la faculté de Budapest et à l'Académie, l'un M. Budenz, est né en Allemagne, l'autre, M. Simonyi, est un israélite, qui s'est converti pour pouvoir entrer dans l'enseignement supérieur.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

den aelteren Theilen Preussens. (Sujet souvent traité, et cette fois approfondi.)

La Révolution française, n° 3 : Gaffarel, Fond. de la République cisalpine. — Jeanvrot, Les rues de La Rochelle sous la Révolution. — Robinet, La descendance de Danton. — Aulard, La législation des clubs pendant la Révolution. — Les lettres du duc d'Orléans. — *Documents :* Ét. Charavay, Les jeunes Bretons et Angevins en 1790. — *Bibliographie :* Cahier des doléances de la sénéchaussée de Draguignan p. p. Mireur. — Lettres de Cambon et autres envoyés de Montpellier p. p. Grand et De La Pijardière.

Revue de Belgique, 15 août : Frère-Orban, Nos affaires monétaires. — Küntziger, Les sources du Pentateuque. — Gittée, Le coq et la poule dans l'imagination populaire. — Ch. Dickens, Eden. — Mme Clem. Royer, Les arts libéraux à l'Expos. univ. — *Essais et notices :* Pergameni, Hist. gén. de la littér. franç. ; J. Darmesteter, Shakspeare (guide excellent pour l'étude du poète) ; L'Ecole Gatti ; Ferd. Gravrand (not. nécrol.).

— 15 septembre : Em. de Laveleye, Le bimétallisme international. — Ven Elewyck, Les tarifs douaniers. — Clem. Royer, Les arts industriels à l'Expos. univ. — *Essais et notices :* Leclercq, Une question. — De Ridder, La cour de Charles Quint (n'est pas assez creusé). — Rabbeno, Les sociétés coopératives de production.

The Academy, n° 903 : Jeaffreson, The queen of Naples and Lord Nelson (intéressant). — Johnstone, The history of a slave. — Nutt, Studies of the legend of the Holy grail, with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin. (suggestif). — The old Northumbrian glosses in Ms. palatine 68 (Napier). — Old Irish and the spoken language (Fleming). — Thrakian Olor and Norse Olafr. (Blind). — Wollaston, an English-Persian Dictionary, compiled from original sources (fruit d'un travail énorme). — Stranahan, History of French painting.

— N° 904 : Remarks and collections of Thomas Hearne, III, p. p. Doble. — Sophie Bryant, Celtic Ireland. — Russell, Captain Dampier. — Le Opere italiane di Giordano Bruno, p. p. De Lagarde. — Mac-Cormick, Three lectures on English literature (clair et vigoureux). — Some theatrical lawsuits, a supplement to Cibber's Apology, I (Aitken). — Make rope's in such a scarre « All's well » IV, 2, 38-39 (Furnivall). — The etymologie of clough (Mayhew). — Rigveda Sanhitâ transl. by H. H. Wilson, p. p. Cowell and Webster. — Beal (not. nécrol. sur le savant sinologue). — Schultz, Die Ortsgotth. in der griech. u. röm. Kunst ; (Cp. *Revue* n° 3). — Mauss, La piscine de Bethesda à Jerusalem ; Simonsen, sculpt. et inscriptions de Palmyre. — Baker, The London stage, its hist. and traditions 1576-1888.

— N° 905 : Lilly, A century of Révolution. — Trotter, Dalhousie (intéressant). — Ireland, William Hazlitt, essayist and critic, selections from his writings, with a memoir (l'étude est « forcibly written » et « remarkably full ») — Cave-Browne, The history of the parish church of all Saints, Maidstone. — A supplement to Cibber's Apology II (Aitken). — Dampier (Petrie). — Cleo, cleve, cleeve (Murray). — The etymol. of clough (Mayhew et Isaac Taylor). — The old Northumbrian glosses in ms. palatine 68 (Bradley). — Make rope's in such a scarre « All's well » IV, 2, 38-9. (Furnivall). — Assyriology in the North (Sayce).

— N° 906 : Hooper, Wellington (clair et sans prétention et « as an epitome of facts, indeed, often excellent »). — Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke, p. p. E. M. Thompson (publication méritoire).

A supplement to Cibber's Apology, III (Aitken). — Dampier (Crawfurd) — Old Irish and the spoken language (Fleming). — The third Basque book (Dodgson). — Paignton, Devon (Kerslake). — Welsh « verch » in genealogy (Furnivall). — Make rope's in such a scarre (Furnivall). — Literature in Southern India (Corban). — The inscriptions from Naucratis (Roberts). — A cylinder of King Urkham in the British Museum.

— N° 907 : O'Brien, The life and letters of Th. Drummond. — An. Leroy-Baulieu, L'empire des Tsars et les Russes, III, la religion. — Wasson, Essays, religious, social, political. — The Muratorian fragments (Dunelm). — Dampier (Petrie). — Old Irish and the spoken language (Rhys et O'Grady). — The etymol. of clough (Mayhew et Molloy). — Debat between the body and the soul (Toynbee). — The Haitswell ms. of Chaucer (Norgate). — The Oriental Congress in Scandinavia (Sayce). — British Museum Catalogue of Greek coins : Barclay V. Head, Corinth and her colonies.

The Athenaeum, n° 3,226 : Clarke, Logic. (Manuals of catholic philosophy.) — A. Edgar, The Bibles of England, a plain account for plain people of the principal versions of the Bible in England. — Jeaffreson and Watson, Middlesex County Records, II and III. — Chaignet, La rhétorique et son histoire (cp. *Revue*, 23). — Lilly, A century of Revolution. — Josef Jireczek (not. nécrol.) — Dickens's « Sunday under Three Heads » — St Mary Woolnoth and St Mary Woolchurchaw. — Williams, The Cistercian abbey of Strata Florida. Cagnat, L'année épigraphique, 1888 (très bon; cp. *Revue*, n° 21); O'Rayet, Etudes d'archéologie et d'art. p. p. Sal. Reinach (cp. *Revue*, n° 4). — Numismatic literature. — Villa Madama at Rom.

— N° 3227 : Brownell, French traits. — O'Rorke, The hist. of Sligo town and county. — F. Lichtenberger, Hist. of German theology in the XIX century transl. by Hastie. — Holmes, Four famous soldiers, sir Charles Napier, sir Herbert Edwards. — Trotter, Dalhousie. — Historical books : Hodgkin, The dynasty of Theodosius; Chronicon galfridi le Baker de Swynebroke, p. p. M. Thompson; Edm. Bapst, Les mariages de Jacques V; Documents illustrating the impeachment of the Duke of Buckingham 1626 p. p. S. R. Gardiner ; Chronica Rogeri de Wendover, III, p. p. Hewlett. — The history of alphabets. — Columbus' letter to Luis de Saint Angel. — The Geneva Bible. — St Mary Woolnoth. — Isaac Barrow and Charing Cross (Ward). — Public instruction at the Paris Exhibition. — All's well that ends well IV, 2, 38-9 (Nicholson, Maclachlan et Herrisson).

— N° 3228 : Herndon a. Weik, Abraham Lincoln (indigne du sujet). — Amb. en Turquie de Jean de Gontaut-Biron (cp. un prochain article de la *Revue*). — Eyles, Popular poets of the period. — Wollaston, A complete English-Persian dictionary (œuvre de grand et honorable labeur). — A fictionmaker of Tokyo (S. J. Duncan). — Pamphlets by John Gay (Aitken). — The Eisteddvod (Thomas). — Lindoniophil. — The Imperial Institute School of Oriental languages (Hyde Clarke) — Withrow, The Katacombs of Rome and their testimony to primitive christianity. — Max. Mayer, Die Giganten und Titanen in der antiken Sage und Kunst (utile). — Faligan, Hist. de la légende de Faust (même jugement que *Revue crit.*, n° 18). — All's well that ends well, IV, 2, 38-39.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-troisième année 14 octobre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Athenaeum, n° 3299 : Flower, Address to the British Assoc. for the advancement of science at Newcastle. — The Oriental Congress at Stockholm, I. — A ms. of Dean Colet (Lupton). — Tyndale's Testament (Roberts). — Lees, St Giles's Edinburgh, Church, College and Cathedral.

— N° 3230 : The English a. Scottish Popular Ballads, p. p. Child, parts I-VI ; Border Ballads p. p. Tomson. — A Latin English Dictionary, printed from the unfin. ms. of the late Th. K. Key. — Williams, The life and letters of Sam. W. Williams, missionary, diplomatist, sinologue. — Dr. Allibone (not. nécrol sur l'auteur du « Dictionary of English Literature, qui vient de mourir à Lucerne). — The Oriental Congress, II. — The Genevan Bible (Dore). — M. Fustel de Coulanges (... with German industry he united a clearness of arrangement characteristically French, while his style was conspicuous for its excellence »). — « Four famous soldiers » (Holmes).

Literarisches Centralblatt, n° 35 : Tappehorn, Erklär. der Genesis. — Bert, Aphrahats Homilien ; Harnack, die Acten des Karpus (cp. *Revue*, n° 18). — Bretschneider, Mediaeval researches from eastern asiatic sources. (Quatre études qui sont un gain pour la science). — Hanserecesse 1431-1476, p. p. von der Ropp ; 1477-1530, p. p. D. Schæfer. — Wustmann, Quellen zur Gesch. Leipzigs (textes divers). — Distel, Der Leipziger Schöppenstuhl, II. — Bucher, Die alten Zunft = und Verkehrsordnungen der Stadt Krakau. — Heiner, Grundriss des Kathol. Eherechts. — Binding, Die Gründung des Norddeutschen Bundes (intéressant). — Abd-el. Rahman el Djabarti, merveilles biogr. et hist. ou chroniques, trad. de l'arabe par Chefic Mansour Bey, Abdul Azir Kalil Bey, Gabriel Nicolas Kalil Bey et Iskender Ammoun Effendi, I. — Bréal et Person, Gramm. lat. élém. (fait une bonne impression ; cp. *Revue*, 1888, n° 44). — Priscillian p. p. Schepss (très méritoire). — Wolff, Elias Schlegel (soigné). — Gisberte Freiligrath, Beitr. zur Biogr. Ferd. Freiligraths. — Textbuch zu Th. Schreiber's kulturhistor. Bilderatlas des Klass. Altertums.

— N° 36 : Rogge, die Anschauungen des Apostels Paulus von dem relig. sittl. Charakter des Heidentums. — Tatiani oratio ad Graecos, p. p. Schwartz (cp. *Revue*, n° 2). — Colocci, Gli Zingari, storia d'un popolo errante. (Très recommandable ; l'auteur connaît bien le « peuple errant », et il imprime p. 420 une lettre d'amour qu'il a écrite il y a quelques mois à une belle gitana de Madrid). — Von Uslar-Gleichen, Beitr. zu einer Familiengesch. der Freiherren von Uslar-Gleichen. — Pasolini, Diciotto documenti inediti su Alessandro VIII. — Das Târîkh-i-Zendje des Ibn 'Abd-el-Kerîm Ali Rizâ von Sirâz, p. p. Beer. — Aristotelis quae feruntur de plantis, de mirabilibus auscultationibus, mechanica, de lineis insecabilibus, ventorum situs et nomina, de Melisso, Xenophane, Gorgia p. p. Apelt (bonne édition et qui sera utile). — Brugsch, Religion u. Mythologie der alten Aegypter (beaucoup de lumière et beaucoup d'ombre ; bien des choses hasardées dans la première moitié de l'ouvrage ; mais dans la seconde moitié, qui a une valeur durable, l'auteur se montre « auf der ganzen Höhe seines umfassenden Könnens »). — Schiaparelli, Museo archeologico di Firenze, antichita egizie, I.

— N° 37 : Baumgartner, Calvin hébraïsant et interprète de l'Ancien Testament (bon). — Ohnesorge, Die röm. Provinzliste von 297 (cp. *Revue*, n° 39). — Pirenne, Hist. de la constit. de Dinant (matériaux abondants mis en œuvre avec critique et compétence). — Docum. sur les

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 14 octobre — 1889

---

489. — **Das Heroon von Gjœlbaschi-Trysa,** von Otto BENNDORF und Georg NIEMANN. I Theil. Sonderdruck aus dem Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen. Vienne, Holzhausen, 1889. In-4 de 158 p., avec 142 gravures dans le texte et un atlas in-fol. de 34 planches.

L'héroon de Trysa en Lycie (aujourd'hui *Gjölbaschi)* fut découvert en 1841 par le voyageur allemand Schœnborn. L'année suivante, Olfers, alors directeur des musées royaux de Prusse, ouvrit un crédit à l'effet d'en faire transporter les sculptures à Berlin; mais, par suite de difficultés matérielles, il ne put être donné suite à ce projet. Schœnborn retourna encore deux fois à Gjölbaschi, en 1842 et en 1851; son dernier voyage fut malheureux et il ne réussit même pas à prendre une vue photographique du monument. Ses notes, communiquées par lui à Ritter, permirent cependant à l'illustre géographe d'en publier une description sommaire *(Erdkunde,* t. XIX, *Kleinasien,* t. II, p. 1136-1141); mais depuis la mort prématurée de Schœnborn (1857), l'oubli s'était fait rapidement sur sa découverte. Par un hasard singulier, les expéditions anglaises du milieu de ce siècle, qui enrichirent le Musée britannique des sculptures de la Lycie, passèrent successivement à quelques kilomètres de Gjölbaschi sans revoir l'héroon, dont Schœnborn, qui espérait toujours en assurer la possession à la Prusse, n'avait pas précisé la situation. C'est en 1881 seulement qu'une mission autrichienne, celle à laquelle nous devons les deux volumes des *Reisen in Lykien*, retourna

à Gjölbaschi et reconnut la haute importance de la découverte faite quarante ans plus tôt. Un firman fut obtenu de la Porte et, au prix de mille difficultés — il fallut construire une route de Gjölbaschi au port d'embarquement — les reliefs de l'héroon purent être transportés à Vienne, où ils constituent aujourd'hui le plus bel ornement du Musée d'antiques. La publication que leur consacre M. Benndorf, avec le concours de M. Niemann pour les relevés d'architecture, promet d'être une des plus brillantes que l'on ait vu paraître depuis longtemps dans le domaine de l'archéologie figurée; aussi ne voulons-nous pas tarder à rendre compte de la première partie, qui forme à elle seule un ensemble et comprend une description complète du monument.

Dans un sentiment de piété qui l'honore, M. B. a commencé son ouvrage par une biographie détaillée de Schœnborn ; il a insisté sur les mérites éminents de ce voyageur trop oublié, auquel le *Corpus* de Bœckh, l'*Erdkunde* de Ritter et la grande carte d'Asie-Mineure publiée par M. Kiepert sont redevables d'une foule de documents et d'informations [1]. Malheureusement, il n'a presque rien publié lui-même et ses carnets de voyage, d'après ce que nous apprend M. B., ont été vainement recherchés dans ces derniers temps.

L'héroon de Gjölbaschi est situé à 866 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la région montueuse de la Lycie méridionale qui s'étend entre Myra et Antiphellos. Il se compose d'une enceinte quadrangulaire, construite en pierres irrégulièrement taillées, au centre de laquelle était un grand sarcophage. Le mur a 3 m. de haut et 1 m. d'épaisseur; les dimensions du rectangle qu'il forme sont respectivement de 25 et de 20 mètres. Cette enceinte s'ouvre vers le sud par une grande porte, dont le linteau extérieur est décoré de *protomés* de taureaux; à l'intérieur, on voit sur les chambranles deux grandes figures de danseurs et, sur le linteau, des figures grotesques analogues au Bès égyptien. De longs bas-reliefs couraient sur deux rangées le long des parois intérieures et, à l'extérieur, sur la face méridionale. Un septième environ de ces sculptures a péri lors de la dévastation de l'héroon, qui date probablement de 800 ap. J.-C., époque à laquelle Choumeid, dans la guerre d'Haroun al Raschid contre l'empereur Nicéphore, ravagea la tombe de Saint-Nicolas à Myra en Lycie. Toutefois, les plaques que l'on a pu rapporter à Vienne ne comprennent pas moins de 580 figures. On y reconnaît les motifs suivants, dont plusieurs forment des compositions fort étendues : 1° Exploits des Dioscures et de Thésée (enlèvement des Leucippides, Centauromachie, chasse de Calydon, etc.); 2° épisodes de la guerre de Troie (bataille entre les vaisseaux et la ville, Amazonomachie, *Ilioupersis*); 3° meurtre des prétendants de Pénélope; 4° guerre des Sept

1. Parlant d'une statue drapée d'Hypépa dont Schœnborn avait proposé l'acquisition au musée de Berlin en 1841 (p. 11), M. B. dit qu'on ne sait pas ce qu'elle est devenue. J'ai eu l'occasion de faire connaître qu'elle se trouvait encore en 1885 à Odemisch, l'ancienne Hypépa (*Revue archéol.*, 1885, II, p. 103).

contre Thèbes. Il faut ajouter les figures qui décorent la porte, diverses scènes de banquets et de chasses, un quadrige (peut-être celui qui emporte au ciel le héros divinisé) et Bellérophon vainqueur de la Chimère (sans doute l'ancêtre mythique du héros inconnu qui était enseveli à Trysa).

La plus intéressante de ces compositions est l'Amazonomachie de la face occidentale; elle se rapporte certainement à l'épisode de la guerre de Troie qu'Arctinus avait raconté dans son *Éthiopide*. M. B. a reconnu le groupe de Penthésilée et d'Achille et, près des vaisseaux, la figure grotesque de Thersite, qui jouait également un rôle dans l'*Ethiopide*, où il périssait sous les coups d'Achille après la mort de Penthésilée. Les motifs de ces scènes de combat se retrouvent presque tous sur les vases à figures rouges, qui dérivent sans doute d'une source commune, peut-être des peintures de Micon au portique Pœcile. Le même trésor de types servit aux sculptures de la Grèce propre qui représentèrent le mythe attique des Amazones et se transmit par eux aux sculpteurs gréco-romains.

Les bas-reliefs de Gjölbaschi ont beaucoup souffert par l'effet des intempéries; la corrosion de la surface est souvent telle que le dessin seul des figures est reconnaissable. Aucune trace de la décoration polychrôme, qui devait en compléter l'effet, n'a été épargnée par le temps. C'est comme si nous possédions seulement un carton mutilé pour nous faire une idée d'une fresque de Michel-Ange ou de Raphaël. Autant qu'il est permis d'en juger par les reproductions, qui ne sont pas des photogravures, le mérite de ces sculptures est assez inégal et il est évident qu'elles sont l'œuvre de différents artistes. Mais, dans l'ensemble, on ne peut méconnaître la main de Grecs du ve siècle, qui ont travaillé d'après d'excellents modèles. Les analogies avec la frise du Parthénon sont particulièrement frappantes dans le dessin des chevaux. Il y a quelques morceaux vraiment exquis, comme le quadrige auprès de la porte (en héliogravure dans les *Reisen*, t. II, pl. I) et la figure d'Hélène assise sur une mule dans la scène de la prise de Troie. M. B. s'est montré réservé dans l'indication conjecturale des sources auxquelles les artistes de Trysa ont puisé, mais il a parfaitement fait voir que la disposition des scènes peintes au portique Poecile répondait presque exactement à celle de la façade occidentale de l'héroon. Il y a là une analogie qui ne peut être l'effet du hasard, mais qui, suivant la remarque de M. Benndorf, n'implique pas non plus nécessairement un rapport de dépendance direct entre les deux œuvres; on serait plutôt disposé à admettre une simple parenté, résultant de l'imitation d'un modèle commun que nous ignorons.

L'exécution matérielle du livre est très remarquable; celle des planches n'est pas toujours heureuse, parce que les graveurs, trop préoccupés de l'effet, ont parfois multiplié inutilement les tailles. Il est vrai que la reproduction de bas-reliefs dont la surface est endommagée présente

des difficultés singulières ; on n'évite le vague que pour tomber dans la confusion. Nous pouvons cependant louer sans réserve les deux planches doubles où figure à échelle réduite tout l'ensemble des sculptures : il suffit d'y jeter les yeux pour apprécier la place importante que l'héroon de Trysa occupera désormais dans l'histoire de l'art.

Salomon REINACH.

Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. Paris, Alphonse Picard, 7 vol. in-8.

490. — **Raoul Glaber,** les cinq livres de ses histoires (900-1044), publiés par Maurice PROU. XV-143 p.

491. — **Grégoire de Tours,** Histoire des Francs, livres I-IV, texte du manuscrit de Corbie, publié par Henri OMONT. XXXII-235 p.

492. — **Textes relatifs aux institutions privées et publiques** aux époques mérovingienne et carolingienne, publiés par M. THÉVENIN. 1re partie. Institutions privées. IV-270 p.

493. — **Vie de Louis-le-Gros,** par SUGER, suivie de l'histoire du roi Louis VII, publiées par Auguste MOLINIER. L-195 p.

494. — **Textes relatifs à l'histoire du Parlement,** depuis les origines jusqu'en 1314, publiés par Ch.-V. LANGLOIS. XXVI-248 p.

495. — **Lettres de Gerbert** (983-997), publiées avec une introduction et des notes, par Julien HAVET. LXXXVII-253 p.

496. — **Les Traités de la Guerre de Cent-Ans,** publiés par E. COSNEAU. VII-187 p.

Cette collection, placée sous le patronage de la Société historique, a été fondée, il y a trois ans, par un certain nombre de membres de l'Institut, de l'Université, de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole des Hautes-Etudes. Son but était de fournir aux étudiants et aux travailleurs des éditions commodes et pratiques de textes originaux, jusque-là réservés à quelques grandes collections coûteuses et peu accessibles. Il fut décidé que, sans exclure les autres pays, l'histoire de France occuperait dans la collection la place principale et que les premières publications lui seraient réservées. Le comité chargé de diriger l'entreprise s'est mis à l'œuvre avec activité, et aujourd'hui sept volumes, consacrés aux périodes les plus variées, ont déjà paru. Des sources historiques de nature très différente : deux chroniques, une biographie, une correspondance, deux recueils de textes relatifs à des institutions et un recueil de documents diplomatiques ont trouvé place dans cet ensemble. C'est dire que le programme annoncé dès le début a été exactement rempli. C'est dire aussi qu'il est maintenant à propos d'apprécier le caractère et l'utilité de la collection et de formuler quelques observations au sujet de la méthode et du plan suivis pour chacune des publications qui la composent.

On doit reconnaître tout d'abord que l'entreprise a pleinement réussi dans son ensemble. Un accueil favorable a été fait par la critique à la plupart de ces volumes. Plusieurs d'entre eux sont excellents et, par l'heureuse manière dont ils ont réalisé le programme, peuvent être cités

comme des modèles du genre. D'autres sans avoir le même fini, ni, si l'on peut dire, la même élégance, présentent de solides qualités scientifiques. Ce sont, à proprement parler, des éditions savantes qu'on est peut-être surpris de rencontrer dans une collection de cette nature mais dont on aurait mauvaise grâce à se plaindre. D'autres enfin donnent lieu à certaines réserves, mais aucune ne prête le flanc à des critiques sérieuses.

Le premier en date des ouvrages publiés est l'édition de Raoul Glaber due à M. Prou. Le texte en est correct et établi avec le plus grand soin. Il apporte, pour un certain nombre de passages, d'utiles corrections. C'est, à ce point de vue, une édition qui peut être considérée comme définitive. On nous permettra seulement de trouver que l'annotation est souvent insuffisante et qu'elle n'a pas reçu dans ce premier volume tout le développement désirable. On serait assurément mal fondé d'en faire le reproche à l'auteur qui, inaugurant la collection, n'a pu profiter d'aucune expérience antérieure et s'est vu contraint de déterminer, dès le début, le plan et le type de ces sortes d'éditions. Il faut tenir compte en effet des tâtonnements auxquels une entreprise de ce genre est nécessairement soumise. On a pu voir depuis, par plusieurs des volumes suivants, que des notes plus nombreuses et plus explicites n'enlevaient nullement aux éditions de chroniques ni aux recueils leur caractère pédagogique. L'un des buts qu'on a cherché à atteindre, c'était de créer des instruments de travail pour les étudiants. Il ne fallait donc pas, en multipliant d'une manière excessive les notes grammaticales et historiques, prévenir tout effort pour l'intelligence des textes. Ce juste milieu qu'il s'agissait de trouver semble aujourd'hui parfaitement fixé. Nul doute que la seconde édition, qu'on dit prochaine, du Raoul Glaber n'arrive, grâce à l'épreuve faite, à le réaliser. Il serait à souhaiter également que l'introduction prît plus d'ampleur et qu'elle nous donnât une appréciation plus détaillée, plus fouillée, de la valeur historique de cette chronique, ainsi qu'on a tenté de le faire dans des travaux récents [1]. Il sera aussi nécessaire de rectifier, par des comparaisons avec les autres textes contemporains, les erreurs commises par le chroniqueur [2].

1. V. l'article de M. E. Sackur dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für æltere deutsche Geschichtskunde* (XIV, p. 377-418) qui, tout en donnant sur certains points, des conjectures par trop hardies, présente sur d'autres des conclusions neuves et intéressantes. V. aussi la *Note sur Raoul Glaber* de M. Julien Havet parue au sujet de cet article dans la *Revue historique* de mai-juin 1889.

2. Par exemple, au sujet de l'assassinat de Guillaume Longue-Épée (p. 87-88; III, 39), il y avait lieu de citer les textes fournissant des indications différentes, tels que celui de Richer, la complainte du xᵉ siècle, publiée dans la *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, t. XXXI, p. 388, par M. Jules Lair. P. 51, n. 5, la note sur Bamberg n'est pas d'accord avec les Mon. Germ. hist. S. S. XVII, 635. P. 67, note 1, il y a deux abbayes de la Baume, au diocèse de Besançon, c'est Baume-les-Moines ou Baume-les-Messieurs (Jura) qui est cité dans le texte. Dans la biographie de Raoul il y avait à tenir compte d'une conjecture intéressante de M. Pfister (*Robert-le-Pieux*, p. 33), etc.

Le second volume paru forme le premier fascicule d'une édition du plus ancien manuscrit de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours, le manuscrit dit de Corbie (Bibl. nat. fds lat. 17655), entreprise par M. Omont. Cette publication, faite avec un soin extrême, n'en a pas moins donné lieu, en raison de sa nature même, à des observations visant non point la sûreté du travail qui est au-dessus de toute critique, mais uniquement la méthode adoptée. Nul ne contestait assurément l'utilité d'un pareil travail, mais on s'étonnait de le voir prendre place dans une collection d'où son caractère exclusivement scientifique semblait l'exclure. Il est certain que ces critiques offrent quelque fondement. Le comité a cru bon d'ailleurs de les prévenir, en exposant dans un avertissement les raisons qui l'ont conduit à présenter une œuvre qui semble contraire à son programme.

A notre avis, la publication de M. O. peut se justifier parfaitement. Étant donné qu'une nouvelle édition, à si peu de distance de celle des *Monumenta,* malgré les critiques dont cette dernière a été l'objet, était chose téméraire à réaliser, on ne pouvait s'arrêter à une solution préférable. Au reste, la publication ne comprend pas que le seul manuscrit de Corbie; elle donne, en un caractère typographique différent, les passages intercalés plus tard par Grégoire lui-même lorsqu'il révisa son œuvre. De plus, le second fascicule qui est sur le point de paraître, comprendra également les quatre derniers livres (VII-X) qui ne se trouvent pas dans le manuscrit de Corbie et que M. O. a publiés d'après le meilleur des manuscrits contenant la rédaction définitive. Ces deux volumes donneront donc, sous un certain rapport, un texte nouveau et complet de notre vieil historien. D'autre part, puisqu'il faut se préoccuper dans l'espèce du point de vue pédagogique, ce travail fournira aux étudiants une ample matière à d'intéressantes comparaisons et à d'instructifs rapprochements de textes. Il leur permettra d'apprécier les additions et les remaniements apportés par l'évêque de Tours à la rédaction primitive, et pour ainsi dire de premier jet, qu'il avait écrite de son œuvre. Il est à remarquer toutefois que l'absence complète de notes dans cette édition ne laisse pas d'être gênante pour le lecteur. N'aurait-il pas été possible, sans entreprendre pour cela un commentaire critique, de trouver un terme moyen et de donner des éclaircissements là où la chose était le plus nécessaire? N'eût-il pas été préférable, par exemple, d'indiquer, au moins en note, les *lapsus* du manuscrit de Corbie, les dates et les identifications les plus essentielles? Il faut songer qu'une édition de ce genre, quel que soit son plan, doit toujours se suffire, en quelque sorte, et dispenser de consulter pour les recherches les plus simples une édition suffisamment annotée. Il y a là une lacune qu'il n'était pas impossible de combler au moins dans une certaine mesure.

Le choix de *Textes relatifs aux institutions privées et publiques, aux époques mérovingienne et carolingienne,* publié par M. Thévenin,

est susceptible de rendre aux étudiants, aussi bien aux juristes qu'aux apprentis historiens, de sérieux services. Il réalise pleinement l'un des buts de la collection. Rien n'était plus pénible, en effet, pour l'étudiant qui abordait les études historiques que de s'orienter seul et sans guide dans la masse confuse des documents de cette période, formules et chartes : ces dernières dispersées dans de nombreux recueils. Aujourd'hui, grâce à l'ensemble méthodique et sous certains rapports complet, que M. T. a pu constituer, cet inconvénient disparaît. Le professeur et l'étudiant possèdent un instrument également sûr et commode, le premier pour les exercices pratiques des cours, le second pour une initiation relativement facile au maniement des textes du haut moyen-âge, souvent si obscurs. Les textes, publiés avec une scrupuleuse exactitude, sont groupés avec beaucoup de clarté [1].

La publication due à M. Auguste Molinier comprend la Vie de Louis le Gros par Suger et l'histoire du roi Louis VII. C'est une édition excellente de tout point : introduction développée, pleine de renseignements précis et clairement présentés; annotation suffisamment abondante; table complète et détaillée. L'auteur a su trouver la juste mesure qui convient à ces sortes de travaux, en donnant, sans insister avec excès, toutes les explications exigées par le texte. Les dates sont fixées partout où il a été possible de les déterminer, les erreurs de l'écrivain rectifiées. M. M. a dégagé, avec une critique très perspicace, la partie de l'histoire du roi Louis VII qui a été écrite par Suger lui-même (p. XXXIII et suiv.). On ne pourrait de même accepter sans réserve les conclusions qu'il présente comme presque acquises au sujet de la composition de la compilation qui se trouve dans le ms. 5949 de la Bibliothèque Mazarine (p. XXII-XXVI). Quant à l'établissement du texte, il est aussi scrupuleux que possible. Cette publication peut être considérée comme le type le plus exact de l'édition d'une chronique, telle que le plan de la collection la comporte.

Les textes relatifs à l'histoire du Parlement, depuis les origines jusqu'en 1314, publiés par M. Ch.-V. Langlois, forment un ensemble complet. On y trouve, groupées chronologiquement, toutes les pièces susceptibles de fournir des renseignements sur la période ancienne de l'histoire de la Cour du roi, sur les phases diverses de son évolution, sur son organisation, sa compétence juridique, sa procédure et les usages qui y étaient suivis. C'est un tableau tracé au moyen de textes de la

1. On peut regretter cependant que les identifications de noms de lieux ne soient qu'exceptionnellement données. Il y a cependant plus d'un cas où elles eussent été utiles par ex., pièce 54 : Anninchova? pièce 58, etc. — Page 65, note 1, c'est Thierri IV qu'il faut lire. — Page 50, note 1, le renvoi est incomplet. — P. 150, comment a pu être déterminée la date du 22 novembre? — Page 198, n° 135, qui est le *Gisolfus* cité? — Page 202, la note 2 demandait à être développée. — Page 218, pièce 150, les dates données en tête de l'acte ne se concilient pas avec Pfister, *Robert-le-Pieux*, XLII-III. — Même page, les titres attribués à Eudes (note 1) ne concordent pas avec les données fournies par le même auteur.

constitution de ce grand corps. C'est dire qu'il est aussi sûr que vivant. Grâce aux documents de toute provenance qui se trouvent là réunis, on peut embrasser sans peine l'histoire du Parlement sous tous ses aspects et se rendre un compte exact aussi bien de son action extérieure que de sa vie intime et de sa physionomie journalière. Comme on pouvait l'attendre de M. L. qui s'est déjà acquis, par ses précédentes publications, une compétence indiscutable dans ce domaine, le choix des textes a été effectué avec une grande sûreté, dans la masse considérable de documents au milieu desquels il s'agissait de les discerner. Les chroniques, les traités juridiques, les histoires provinciales et locales, les recueils de toute sorte ont été mis à contribution. L'établissement des textes a été très soigné. L'annotation est extrêmement sobre, peut-être même un peu trop, mais il n'y a pas lieu d'en faire une critique, puisque l'éditeur s'est borné à dessein (p. xxxvi) aux remarques les plus importantes et aux explications indispensables. Une introduction développée ouvre le volume. On y trouve résumé l'état actuel des recherches historiques pour ce qui concerne les sources originales de l'histoire du Parlement au moyen âge; c'est en réalité un exposé clair et sommaire des diverses vicissitudes par lesquelles ont passé les archives de la cour et de la manière dont elles ont été constituées. Vient ensuite une bibliographie des plus utiles où se trouvent énumérés d'abord les différents recueils d'arrêts ainsi que les inventaires, les catalogues et les publications de textes qui s'y rapportent directement, et ensuite les ouvrages généraux et spéciaux qui ont trait à l'histoire du Parlement. L'étudiant aura désormais sous la main tous les matériaux nécessaires pour aborder dans ses grandes lignes l'histoire d'une institution qui a joué un rôle capital dans notre histoire.

L'édition des *Lettres de Gerbert*, due à M. J. Havet, est une œuvre remarquable d'érudition. C'est par des travaux de ce genre que la collection affirmera davantage son caractère scientifique, en montrant qu'elle ne borne pas ses efforts à faciliter les exercices pratiques des cours, mais qu'elle a aussi des ambitions plus élevées. Il n'est malheureusement pas possible d'étudier à loisir cette savante publication et d'en faire ressortir les mérites. Aussi bien la revue sommaire dont nous nous acquittons nous force-t-elle à un examen plus rapide. L'introduction qui comprend près de cent pages est à elle seule un travail historique de premier ordre. Elle commence par une vie de Gerbert dans laquelle un certain nombre de questions restées jusqu'ici obscures ou inexpliquées sont présentées sous un jour tout nouveau, (par ex. l'élection de Gerbert à l'archevêché de Reims et la déposition d'Arnoul, p. xxiv; l'affaire du concile de Verzy, p. xxxi, etc.). Mais le résultat peut-être le plus intéressant de cette étude, c'est de nous montrer un Gerbert assez différent de celui qu'on connaissait jusqu'à présent.

C'est que M. H. a retrouvé, pour ainsi dire, le mobile dominant auquel se rattachent tous les actes de la vie de Gerbert et qui en explique

les apparentes contradictions. Toute sa conduite, en effet, fut inspirée par la fidélité inviolable qu'il avait jurée aux Ottons, et si l'on tient compte de ce fait, qui paraît établi par des preuves certaines, et aussi de sa prudence et de son habileté consommée, l'honnêteté de Gerbert dans bien des circonstances où elle semblait contestable, devient évidente. En somme, le jugement qui se dégage de cette étude lui est complètement favorable, sous tous les rapports. Cette biographie est suivie d'un exposé détaillé relatif aux manuscrits et aux précédentes éditions de la correspondance, à sa valeur historique, aux deux rédactions du recueil, à l'ordre et aux dates des lettres. Ce dernier problème était assurément le plus délicat de ceux qu'avait à résoudre l'éditeur des lettres. Il l'a tranché avec une sûreté de critique et de méthode qui lui fait le plus grand honneur, en démontrant que l'ordre, tel qu'il se présente dans les manuscrits, est, à très peu de chose près, l'ordre même dans lequel elles ont été écrites. Ce résultat obtenu, il devenait possible de les dater, souvent d'une manière très précise, et de fournir ainsi, pour toute l'histoire du temps, des éléments chronologiques, aussi nouveaux que certains. Les deux manuscrits qui ont servi de base à l'èdition sont celui de Leyde et une copie des *schedæ Fabri,* qui a échappé à M. Olleris aussi bien qu'à ses devanciers et qui est actuellement conservée à Rome, à la bibliothèque Vallicellane, dans les papiers du cardinal César Baronius. Les *schedae Fabri* étaient elles mêmes une copie, faite au commencement du XVIIe siècle, par Nicolas Le Fèvre, sur un manuscrit, aujourd'hui perdu, qui devait être à peu près contemporain de Gerbert. Nous n'avons pas à insister ici sur les curieuses découvertes de M. H. relatives au déchiffrement de l'écriture secrète de Gerbert. Disons seulement en terminant que cette édition, par ses heureuses proportions, par l'élégance de la rédaction, est un travail achevé qui mérite d'être considéré comme un modèle à proposer pour la publication des textes du moyen âge.

Il est à propos de remarquer qu'un savant russe distingué, M. Boubnov, a fait paraître en 1888 à Saint-Pétersbourg un ouvrage intitulé : *Le Recueil des lettres de Gerbert comme source historique. I. Monographie critique des manuscrits* [1], dans lequel cet érudit expose, par une suite de démonstrations lumineuses, la filiation des manuscrits de la correspondance de Gerbert. Comme M. Havet l'a constaté, un grand nombre des conclusions auxquelles il était lui-même parvenu, ont été obtenues dans le même temps par M. Boubnov, sans que l'un des deux ait pu avoir connaissance des travaux de l'autre. Quand le livre de Boubnov a paru, celui de M. Havet était déjà sous presse. M. H. n'a pu que reconnaître dans son introduction que M. B. et lui étaient arrivés, chacun de son côté, aux mêmes résultats, tout en signalant plusieurs divergences d'ordre secondaire. M. H. les indique au fur et à

1. Sbornik piçem Gerberta Kak istoritcheskii istotchnik (983-997). I. Krititcheskaia monographia po roukopiciam. Saint-Pétersbourg 1888, in-8° xx-369 pages.

mesure dans son étude. Le même fait s'est produit pour le déchiffrement de l'écriture secrète de Gerbert. Au moment où M. H. lisait à l'Institut un mémoire relatif à cette question, M. B. avait déjà trouvé de son côté la clef du déchiffrement. Les deux érudits avaient à peu de chose près les mêmes conclusions. On peut signaler cette concordance de résultats comme une éclatante confirmation de la précision et de la rigueur de leur critique, en les félicitant l'un et l'autre de nous reposer ainsi des contradictions trop fréquentes qui déparent les œuvres d'érudition.

Le dernier volume paru est dû à M. E. Cosneau. C'est un recueil des principaux traités de la guerre de Cent-Ans, conclus ou négociés entre 1359 et 1444. Il comprend les grands traités de Bretigny (1360), de Troyes (1420), d'Arras (1435), les trèves de Paris (1396) et de Tours (1444), et enfin un document diplomatique moins connu, le traité négocié à Londres en 1359, lequel ne fut pas ratifié. De 1444 à 1453, date qui est généralement donnée pour la fin de la guerre de Cent-Ans, il n'y eut plus de négociations diplomatiques. Il faudrait aller jusqu'à 1492 pour trouver un traité de paix en règle conclu entre la France et l'Angleterre (traité d'Etaples). Aucun des documents publiés par M. C. n'était, bien entendu, inédit en tout ou en partie, du moins pour aucune clause essentielle. Les quelques additions qu'il a pu y introduire portent sur des formules de préambule (p. 119), sur des signatures (p. 151). Le seul article ajouté est un article du traité de Londres, le sixième, qui ne figurait point dans l'édition donnée en 1833, par la *Revue anglo-française*. Malgré un certain nombre de corrections, de rectifications d'erreurs ou d'inexactitudes obtenues par la comparaison des manuscrits, il est donc permis de se demander si cette édition était vraiment bien nécessaire. La plupart de ces traités, sauf peut-être celui de Londres, se trouvent insérés dans de nombreux recueils facilement accessibles : celui de Troyes, par exemple, a été publié précédemment jusqu'à neuf fois. Rymer et Du Mont les contiennent presque tous. Ne risquait-on pas dans ces circonstances d'entreprendre, en les publiant à nouveau, un travail qui bien qu'apportant d'heureuses modifications à différents textes [1], n'avait en soi rien d'urgent? M. C. connaissant mieux que personne cette période de notre histoire, était tout à fait désigné pour publier une édition complète et critique des actes diplomatiques de la guerre de Cent-Ans [2], mais étant donné le plan de la collection, un recueil conçu dans de pareilles proportions ne pouvait y être admis. Quoi qu'il en soit, il serait injuste de ne pas reconnaître que telle quelle cette publication, faite sans prétention, rendra aux étudiants de réels services, que les textes y sont présentés avec

1. En particulier au texte français de la trève de Tours tiré des registres du Châtelet, bien préférable à celui de Monstrelet.

2. Surtout de ceux conservés au *Public Record Office* de Londres. V. le rapport de M. Ch.-V. Langlois dans les *Archives des missions scientif.* 3e série, t. XIV.

clarté et correction, les notes précises et suffisamment abondantes. Dans certains passages cependant, leur trop grand nombre les rend un peu confuses. On peut également reprocher aux notices, d'ailleurs excellentes qui précèdent chaque traité, de n'avoir pas été rédigées sur un plan uniforme. Certaines d'entre elles, par exemple, ne donnent pas la liste des ouvrages où le traité a été antérieurement publié [1]. Cette énumération est cependant essentielle.

On peut juger, par cet exposé, des services signalés que cette collection est appelée à rendre. Son succès semble dès à présent définitivement assuré. L'intérêt et l'importance des sujets choisis sont de bon augure pour l'avenir.

L.

---

497. — **Le XIe siècle dans les Alpes-Maritimes**, études généalogiques par le comte E. CAIS DE PIERLAS. Turin, Hermann-Lœscher, 1889, in-4, 110 p. 2 tableaux (Extrait des Mém. de l'Acad. de Turin, 2e série, t. XXXIX).

L'auteur de ce travail est déjà connu par quelques estimables travaux historiques, entre autres par la publication du *Cartulaire de la cathédrale de Nice;* son nouvel ouvrage est un résumé, au point de vue généalogique, de la partie du *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille* qui a trait au XIe siècle. L'importance exceptionnelle de ce Cartulaire n'est pas douteuse, et complété par d'autres documents contemporains, il éclaire l'histoire du sud-est de la France pendant l'ancien moyen âge. M. de Pierlas, qui connaît parfaitement les documents et les historiens italiens, paraît moins familier avec les documents publiés en France et les récents historiens français de la région qui l'occupe. C'est ainsi, par exemple, qu'ayant à traiter, dans son chapitre premier, de Boson, roi de Bourgogne, et de ses successeurs, il ne cite jamais l'histoire de ce prince, œuvre posthume fort remarquable de M. de Terrebasse. S'il avait connu cet ouvrage, il n'eût pas écrit sans doute que l'origine de Boson n'était pas certaine; Boson, fils de Boson, comte des Ardennes, et de la fille d'un autre Boson, comte de Bourgogne, était neveu du comte Richard le Perfide et de Teutberge, femme de Lothaire, roi de Lorraine, et frère du comte Ricnard. M. de Terrebasse fixe avec raison la date de la mort de Boson au 11 janvier 887; un service n'a donc pu être fondé en 886 pour le repos de son âme dans la cathédrale de Vienne, ainsi que l'écrit M. de Pierlas. Le chapitre second est consacré aux invasions sarrasines. L'auteur y fait preuve d'une saine critique en rejetant comme fausses quelque chartes relatives au comté de Forcalquier; il est moins heureux en cherchant à préciser les dates des principaux faits militaires de cette époque; les documents sont trop rares sur

1. Pour le traité d'Arras (page 118) le texte de MM. de Beaune et d'Arbaumont est seul cité. Pour la trêve de Paris (page 70) le texte de Rymer est seul cité. Les indications fournies par certaines notices se trouvent pour d'autres rejetées dans les notes. Cette disposition offre l'inconvénient de dérouter le lecteur.

ces événements et trop peu précis pour qu'on puisse le faire avec quelque certitude. Je passe les chapitres intermédiaires consacrés à l'histoire de quelques-unes des grandes familles de Provence, pour arriver à celui qui traite des vicomtes de Gap. Ces vicomtes, ainsi que le constate fort justement M. de P., avaient de grandes possessions sur la rive gauche de la Durance, autour de Forcalquier et à Mison; aucune de ces terres, sauf la dernière, ne faisait partie du comté de Gapençais proprement dit, la famille des vicomtes était en effet étrangère au Gapençais. L'époque où elle vint s'y fixer et les causes qui l'y amenèrent sont aujourd'hui parfaitement connues; M. de P. n'en parle point dans son ouvrage. C'est en 1044, d'après une charte des archives des Bouches-du-Rhône (B, 1, 373) découverte et publiée par moi *(deux chartes dauphinoises inédites du XIe siècle*. Grenoble, Allier, 1886), que le comte de Provence et l'évêque de Gap se partagèrent définitivement cette ville épiscopale, ses revenus et son territoire, dont ils s'étaient emparés à la mort du dernier roi de Bourgogne (1032). Nous lisons dans la charte de partage que Pierre de Mison fut l'un des auteurs de cette transaction. Pierre de Mison n'est autre que Pierre Ier, vicomte de Gap, ce titre et l'autorité qu'il comportait furent la récompense de son intervention; il fut choisi par le comte pour être son lieutenant en Embrunais et Gapençais, mais ne reçut dans ces contrées aucune dotation territoriale. Dès 1045, il prend le titre de vicomte, qu'il ne portait pas auparavant, et le transmet après lui à son fils Ysoard. Ce deuxième vicomte n'est pas uniquement connu par les chartes de Saint-Victor, comme paraît le croire M. de P., plusieurs autres chartes de la commanderie de Saint-Jean de Gap et du prieuré de Saint-André de la même ville nous le montrent faisant des largesses à l'une et l'autre de ces maisons. Il mourut probablement en Espagne où il avait été combattre les Sarrasins, comme nous l'apprenons par une charte de Saint-Victor (T. II, p. 555). Le dernier vicomte de Gap fut vraisemblablement cet Hugues, puissant dans les évêchés de Gap, d'Embrun et de Die, qui fut excommunié par le pape pour quelque grand crime, vers 1090, ainsi que le témoigne le Décret de Gratien (C. xv, qu. 6, c. 5). La famille des vicomtes de Gap se dispersa alors, quitta le Gapençais, et ses membres, en se partageant ses très nombreuses seigneuries, donnèrent naissance à plusieurs familles illustres de la Haute-Provence; mais il faut se garder, comme le fait M. de P., de mettre au nombre de ces familles celles des comtes de Die et des barons de Mévouillon. Les seigneurs de Mison, descendants directs des vicomtes de Gap, existaient encore dans le premier tiers du XIIe siècle et portaient le titre, purement honorifique, de vicomtes; vers 1125, ainsi que nous l'apprend une charte des archives des Bouches-du-Rhône (B, 281), Ysoard de Mison, vicomte, intervient dans un acte comme témoin. Or, à cette époque les comtes de Die et les barons de Mévouillon existaient déjà. C'est également à tort que M. de P. pense que l'évêque de Gap avait quelque

autorité au commencement du XIe siècle dans le fief de Dromon et dans la ville de Gap, et qu'il cite à cette occasion comme une preuve l'extrait d'un bréviaire gapençais de la fin du XVe siècle d'après lequel la moitié de la ville de Gap aurait été donnée par le comte de Provence à l'évêque en 986 ; avant 1032, date de la mort du dernier roi de Bourgogne, les évêques de Gap n'eurent qu'une autorité purement spirituelle sur leur ville épiscopale et sur le reste de leur diocèse; tout le surplus est une fable. Je ferai enfin, pour terminer, une dernière observation ; M. de Pierlas a trouvé au cours de ses recherches un certain nombre de personnages nommés *Caxus, Caisius* ou *Chaisius*, noms qu'il traduit indifféremment par *Caix*. Mais *Caisius* et *Chaisius* doivent se traduire par *Chaix*, nom très répandu dans la Haute-Provence. La plupart des personnages cités dans la note 8 de la page 78 sous le nom de *Caix* et comme seigneurs de Dromon, de Claret et du Villard-Sigoyer aux XVIIe et XVIIIe siècle, appartenaient à des familles qui me sont connues et se nommaient en réalité *Chaix*, avec la prononciation que cette façon d'écrire comporte en français. *Caix* est une forme plus méridionale. Malgré ces critiques de détail, il faut rendre justice à l'érudition dont a fait preuve l'auteur de l'ouvrage dont je parle; il témoigne d'une lecture très vaste, d'une connaissance très complète des auteurs italiens qui ont traité de l'histoire du XIe siècle dans nos régions du Sud-Est et même de beaucoup de critique.

J. ROMAN.

---

498. — **Cartulaire de l'ancienne cathédrale de Nice,** publié par le comte E. Cais de PIERLAS. Turin, Paravia, 1888. In-4, XXXIV-173 pages et une planche en phototypie. (En dépôt à Paris, chez A. Picard).

Les archives du département des Alpes Maritimes ne sont pas très riches en documents anciens. Le fonds ecclésiastique le plus précieux a été fourni par l'abbaye de Lérins, lorsque l'arrondissement de Grasse fut détaché du Var, en 1860, pour former, avec l'ancien comté de Nice, le département actuel des Alpes Maritimes. Les archives propres du comté de Nice paraissent avoir subi des pertes considérables. M. le comte de Pierlas rapporte, dans la préface du cartulaire qu'il vient de mettre au jour, des témoignages d'où il résulte qu'en 1793 les anciens dépôts furent mis à sac et que « pendant huit jours, dans la ville de Nice, on marcha sur les vieux parchemins ». Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces témoignages qui ne sont pas tout à fait contemporains. Le fait est qu'une partie des anciennes archives fut transportée à Turin (et s'y trouve encore) en 1691, et que les documents du siège épiscopal restèrent à la cathédrale, dans les archives capitulaires, exposés à bien des chances de perte, car il résulte des faits rapportés par M. de Pierlas que les chanoines du dernier siècle se montrèrent fort peu soucieux de la conservation de leurs titres historiques.

Selon les règlements qui concernent l'organisation des archives départementales, les fonds d'archives ecclésiastiques doivent être centralisés aux archives du chef-lieu du département, et classés en deux séries (*G* clergé séculier; *H* clergé régulier). Mais il est arrivé plus d'une fois que, par suite de circonstances spéciales, ces prescriptions n'ont pu être observées. Ainsi les archives communales d'Arles contiennent d'anciens documents provenant de l'abbaye de Montmajour, qui devraient être à Marseille, et le fonds de l'église cathédrale de Viviers est conservé à Viviers même et non à Privas. On conçoit, sans qu'il soit besoin d'insister, que les règlements relatifs à la concentration des archives ecclésiastiques en un même dépôt n'ont pu être exécutés d'une façon complète dans les départements créés en 1860 par l'annexion de la Savoie et du comté de Nice. On connaissait l'existence des anciens documents conservés à l'église cathédrale de Nice, mais on n'en obtenait pas facilement communication. Espérons qu'on obtiendra du moins la facilité de les mettre en ordre et de les classer. En attendant il faut se féliciter de ce qu'un savant piémontais, d'origine niçoise, M. le comte de Pierlas, connu par d'intéressantes publications sur Nice et Monaco [1], a obtenu la permission de publier le cartulaire de la cathédrale. L'édition, considérée dans l'ensemble, nous a paru fort satisfaisante. L'impression et le papier en sont magnifiques, et tout à fait dignes de l'imprimerie Paravia d'où sont sortis en ces derniers temps de véritables joyaux typographiques. Le texte est accompagnée de la reproduction phototypique, très bien exécutée, d'une page de cartulaire qui permet de se rendre compte de la correction avec laquelle le texte, du reste facile à lire (il est d'une belle écriture du XIIe siècle) a été transcrit. Le recueil contient 102 documents compris entre les années 1002 et 1200. Le manuscrit est de diverses mains, la partie la plus ancienne doit avoir été écrite avant 1166 [2]. De plus les archives capitulaires ont conservé quelques-uns des actes originaux dont M. de P. a soigneusement relevé les variantes. La préface met en lumière l'importance de ce recueil de documents pour l'histoire de Nice et pour la connaissance de la topographie du comté. A la suite M. de P. a dressé la liste des consuls et des évêques de Nice mentionnés dans les documents, et l'édition est terminé par trois tables : un *index generalis nominum*, un *index rerum*, et un index chronologique des chartes. On regrettera que l'auteur n'ait pas joint aux noms de lieu compris dans l'*index nominum*, l'identification avec les noms modernes. Ce travail est fait en partie dans la préface, mais il eût

1. Citons notamment les *Documents inédits sur les Grimaldi et Monaco et leurs relations avec les ducs de Savoie, suivis des statuts de Menton* (Rome, Turin et Florence, Bocca frères, 1885. In-8°, 228 pages).

2. Notons en passant que M. de Pierlas a eu la bonne fortune de retrouver aux archives de Turin deux feuillets du cartulaire qui en avaient été distraits au siècle dernier (voir p. vi). Par un acte de haute courtoisie, dont on doit savoir gré au savant et obligeant surintendant des archives de Piémont, M. le baron de Saint-Pierre, ces deux feuillets ont été renvoyés à Nice pour être remis à leur place.

été commode de le retrouver, en ordre alphabétique, à la table des noms. La publication, je le répète, me paraît bien exécutée. Tout au plus pourrait-on relever çà et là un certain nombre d'erreurs dans la ponctuation, ou dans la lecture de mots provençaux (ainsi pièce 83, ligne 3, lire *eu,* pronom de la première personne et non *en,* ligne 16 *e la* et non *ela,* et à la fin de la même pièce *aixi o*, et non *aixio,* etc.). Çà et là des fautes de copie du cartulaire auraient dû être rectifiées en note. On aurait désiré aussi trouver des renvois aux éditions antérieures de certaines pièces. Pour les actes des papes il fallait renvoyer à la nouvelle édition des *Regesta* de Jaffé. Parfois (nos 74, 75) M. de P. écrit des notes comme celle-ci : « Vide Jaffé regest. pontif. » Mais il fallait citer les numéros. En fait, dans le second des deux cas indiqués (no 75), je n'ai pas réussi à trouver dans Jaffé à la date donnée par l'éditeur, l'acte en question. Peut-être M. de P. n'a-t-il connu que la première édition de cet ouvrage, pour laquelle le cartulaire de Nice n'avait pas été utilisé. Le cartulaire lui-même, indépendamment de son intérêt pour l'histoire locale, mérite l'attention à plus d'un point de vue. La pièce 55 mentionne un départ pour la croisade en 1148 ; la pièce 88 (1166) est un inventaire du trésor et de la librairie de l'église. En somme cette publication, qui fait grand honneur à son auteur, met à la portée des érudits un document jusqu'ici ignoré dont on tirera bon parti pour l'histoire et la géographie ancienne de la Provence orientale.

P. M.

---

499. — **Strassburger Gassen-und Hæusernamen im Mittelalter.** Zweite neu bearbeitete Auflage. Strasbourg, Bull. 1888. In-8, 206 p. 5 fr.

500. — **Michael Schütz,** genant Toxites, Leben eines Humanisten und Arztes aus dem XVI Jahrhundert von C. SCHMIDT. Strasbourg, Bull. 1888. In-8, VII et 130 pages.

Le livre de M. Charles Schmidt sur les noms des rues et des maisons de Strasbourg au moyen-âge avait paru, en première édition et sans nom d'auteur, en 1871. « Ce n'est pas une bagatelle, disait alors Louis Spach, de trouver ces noms et de les expliquer ; il faut avoir recueilli par un labeur long et continu des renseignements qui ne se trouvent que dispersés dans d'anciens documents ; il faut parcourir des centaines, que dis-je, des milliers de vieilles paperasses avec le but déterminé de faire la chasse aux noms [1]. » La deuxième édition a été considérablement augmentée, grâce à de nouvelles recherches de M. S. et à l'*Urkundenbuch* de M. Wigand. On connaît l'arrangement du livre : l'auteur adopte l'ordre alphabétique. Toutefois cette nomenclature n'a rien d'aride et de rebutant ; quelques noms ne sont suivis que d'une date ou de deux, marquant la première et la dernière fois où M. S. les a rencontrés dans les documents ; mais un très grand nombre sont accompagnés

1. *Moderne Culturzustænde im Elsass* 1873, IIe vol., p. 139.

d'un commentaire et d'une notice historique. Il est impossible d'analyser ce volume si précieux pour la connaissance du vieux Strasbourg et de son histoire. Ceux-mêmes que n'intéresse pas le passé de la capitale de l'Alsace, trouveront dans le livre de M. S. de piquants ou curieux détails : par exemple, que la *Biergasse* ou rue de la Bière a été baptisée depuis la conquête *Bahrgässchen* (on se rappelle l'Anglais qui demande un verre de cercueil); que la *Horgasse (hor* signifie boue) a été nommée dès 1587 *Haargasse* et sous le régime français *rue des Cheveux;* que la *Hauwartsgasse*, ainsi nommée du chevalier Hauwart, devint la rue *Hauwert* ou *Hauwer*, *Hauer* et, par suite, la *rue du Sanglier;* que la *Sellosgasse*, ainsi nommée d'une famille Sellos, devint la *rue Déserte* parce qu'on traduisit *sellos* ou *seellos* par « sans âme, abandonné, désert »; etc. D'ailleurs le volume contient nombre de mots qui intéressent les amateurs du moyen-haut-allemand (par ex. *rust* au sens d' « orme ») et du dialecte strasbourgeois, et plus d'une particularité utile à l'histoire des mœurs (voir la petite dissertation sur la *Diebesstrasse* et sur *Albergrien).* Enfin, il se termine par un index des noms (rues, maisons, églises, etc.).

N'est-ce pas Voltaire qui nommait *Toxites* le Français Larcher, le traducteur d'Hérodote? M. Ch, S. vient de faire la biographie d'un autre *Toxites*, allemand celui-là, mais qui avait grécisé son nom de Schütz ou archer. Ce Schütz-Toxites est un humaniste, non pas des plus brillants, ni des plus sympathiques, mais il a mené une vie inquiète et aventureuse, qui méritait d'être racontée. Il naît vers 1515 dans le Pusterthal, suit les cours des universités de Tubingue, de Pavie, de Wittenberg, mais ne peut devenir *magister* et se fait maître d'école à Urach. Faussement accusé d'avoir outragé le pasteur Wenceslas Strauss par un libelle en vers, mis à la question, avouant à la cinquième torture, il est condamné à la mort civile et chassé à jamais du Wurtemberg. Suivi de sa femme et de ses deux enfants, Toxites se rend à Strasbourg et devient professeur de cinquième au gymnase; mais il néglige sa classe, il boit, et les scholarques, après l'avoir tancé et menacé, lui donnent congé. Pourtant Jean Sturm le protège; il l'emmène avec lui et lui confie une mission à Donauwörth; il le recommande à Amerbach, et Toxites obtient la place du *ludimagister* à Brugg en Argovie. Mais, bientôt mécontent, il quitte Brugg pour Strasbourg, où Jean Sturm l'emploie de nouveau à son service et lui fait copier et publier ses conférences. Puis, le voilà à Augsbourg, à Zurich, à Venise, et derechef à Strasbourg. Néanmoins la pensée du Wurtemberg ne le quittait pas; il voulait se réhabiliter, prouver son innocence, et, en effet, l'auteur du libelle contre Wenceslas Strauss se découvrit lui-même en 1551. Toxites put revenir en Wurtemberg, et en 1557 nous le trouvons professeur de poésie à l'Université de Tubingue; il était devenu *magister artium;* où et quand? on ne le sait. Il

avait enfin une belle situation, mais il s'érigea en réformateur, il joua à la sévérité, reprocha leur indulgence à ses collègues; les étudiants l'insultèrent; il partit. « Dès lors, dit M. S., il cesse d'être humaniste; le cœur léger, la bourse légère, sans se soucier beaucoup de sa femme et de ses enfants, il cherche à fonder une nouvelle existence, et dans la vie demi-scientifique, demi-fantastique qu'il mène, il semble respirer à l'aise » (p. 79). Il se fit médecin; il était *poeta*, il prit le titre de *der Arznei doctor*, s'établit à Strasbourg, ensuite à Haguenau, et toujours entraîné par son imagination, proclama sa foi en Paracelse, pratiqua la méthode de Paracelse, publia ses œuvres, et mourut en 1581 paracelsiste jusqu'au bout. Telle est, brièvement analysée, l'existence de ce singulier personnage. M. S. l'a retracée dans tous ses détails, avec d'autant plus de détails, dit-il, que Toxites appartient un peu à Strasbourg. Il est d'ailleurs superflu de louer ce nouveau travail de M. Schmidt, qui est l'un des plus grands érudits de notre époque. Comme toujours, il ajoute à son étude une liste chronologique de toutes les œuvres de Toxites qui, outre ses éditions de Paracelse, a fait des vers latins et des préfaces ou épîtres dédicatoires. Quant à l'existence de l'humaniste-alchimiste, il l'a étudiée dans sa correspondance avec Amerbach, Bullinger et Camerarius qu'il a consultée aux bibliothèques de Bâle, de Zurich, de Munich et aux archives de Saint-Thomas. Enfin, il n'a pas surfait son héros et il a très bien montré tout ce que Toxites avait d'inconstant et d'irrégulier, son besoin de changement, son humeur vagabonde, son incurable légèreté d'esprit.

A. C.

---

501. — **Friedrich Gottlieb Klopstock**, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften, von Franz MUNCKER. Stuttgart, Gœschen, 1888. In-8, 566 p. 12 mark.
502. — **Fr. G. Klopstock's Oden** hrsg. von Franz MUNCKER und Jaro PAWEL. Stuttgart, Gœschen, 1889. In-8, VIII et 238 p. 187 p. 12 mark.
503. — **Johann Elias Schlegel**, von Dr. Eugen WOLFF. Berlin, Oppenheim, 1889. In-8, IV et 219 p. 4 mark.
504. — **Schiller**, von Otto BRAHM. Erster Band. Berlin, Hertz, 1888. In-8, VII et 389 p. 4 mark.

M. Muncker a divisé son travail sur Klopstock en trois livres : *la jeunesse; en Danemark; à Hambourg*. Chacun de ces livres comprend plusieurs chapitres. Le premier retrace l'enfance de Klopstock à Quedlinbourg, ses études à Schulpforta et aux universités d'Iéna et de Leipzig, la publication des premiers chants de la *Messiade* et l'impression qu'ils produisirent sur le public allemand, le séjour du poète à Langensalza et à Zurich. Le deuxième livre contient quatre chapitres dont nous traduisons les titres : nouvel amour, nouvelle vie (1751-1754); bonheur domestique (1754-1758); années de deuil, nouvelles productions, le cercle d'amis à la cour de Frédéric V (1758-1766); à la cour de Christian VII, poésie patriotique (1766-1770). Le livre troi-

sième renferme trois chapitres : jusqu'au retour de Carlsruhe (1770-1775); jusqu'au commencement de la Révolution française (1775-1789); la Révolution et les dernières années du poète (1789-1803). L'œuvre est ainsi très clairement ordonnée. Mais elle a d'autres mérites. M. M. a jeté par dessus bord quelques-unes des opinions, un peu exagérées, qu'il avait exprimées dans de précédents travaux, et son jugement sur Klopstock est plus sévère et plus juste. Il étudie l'époque où vécut le poète, le compare à ses contemporains et à ceux qui l'ont précédé ou suivi, apprécie en quelques pages — qui ne sont nullement des digressions — tantôt les devanciers et les imitateurs de Klopstock dans l'épopée et la lyrique, tantôt les auteurs qui ont dramatisé des sujets de l'Ancien-Testament, tantôt ceux qui, après le poète, se sont servis de rythmes libres, etc. En un mot, M. M. reste fidèle au programme de son livre qui est non seulement une biographie de Klopstock, mais une histoire de ses écrits. Ce livre mérite d'autant plus d'éloges qu'il est, en somme, le premier essai scientifique sur la vie et l'œuvre de Klopstock. L'auteur ne se borne pas à résumer ce qu'ont dit avant lui Döring, Strauss, Hamel, d'autres encore. Il a recueilli depuis plusieurs années beaucoup de lettres inédites qui lui ont permis de rafraîchir et de rectifier certains chapitres de la vie de Klopstock, comme la première année d'université et la querelle avec Bodmer. C'est surtout dans les papiers de Bodmer et de Gleim qu'il a puisé ses nouvelles informations. Mais il a pu également consulter la correspondance de Klopstock et citer ou mettre en œuvre un grand nombre de passages que les premiers éditeurs, surtout Klamer Schmidt, avaient supprimés, et qui concernent la famille du poète et ses rapports avec sa mère et ses frères et sœurs. Avec beaucoup de raison, M. M. a donné plus d'importance au récit de la première période, de celle qui va jusqu'à 1775. Il traite avec beaucoup moins de détail la dernière période où l'influence de Klopstock n'existe presque plus, et les deux chapitres qui terminent l'ouvrage (de 1775 à 1803) ne comptent guère que quatre-vingts pages. En revanche, M. Muncker s'étend sur le séjour de Leipzig et nous présente les jeunes amis du jeune poète, les collaborateurs des *Bremer Beiträge*. Il nous dépeint le « culte de l'amitié » et analyse avec soin les odes qu'il nomme les odes de Leipzig. La partie du livre consacrée à la *Messiade* est particulièrement développée; M. M. ne se contente pas d'apprécier les épopées antérieures de Postel, Besser, Pietsch, König, Triller, Hudemann, Scheyb, Heräus — sans oublier Otfried et l'*Héliand* — il analyse finement les défauts de la *Messiade* (manque d'action, lyrisme, piétisme); il fait la genèse de l'œuvre, énumère les éditions, compare longuement l'œuvre de Klopstock à celle de Milton, expose même l'influence de Young et de Richardson, insiste sur les comparaisons et les images qui sont purement « lyriques et empruntées à la vie de l'esprit », étudie de près, et toutefois sans trop s'attarder, la langue du poète et l'hexamètre qu'il emploie. Mais un des chapitres les

plus intéressants et les plus soignés est celui qui traite de l'action de l'épopée klopstockienne, de l'enthousiasme sans cesse grandissant qu'elle provoqua, des « recensions » favorables qui parurent presque partout, des adversaires, de Gottsched, entre autres, qui, « comme théoricien, resta toujours dangereux pour Klopstock et les siens », du *Noé* et des *Patriarchades* de Bodmer, du jeune Wieland qui « méconnut sa véritable nature » en imitant Klopstock, de Gessner et de tant d'autres. Pareillement le chapitre VI que M. M. aurait pu intituler *Fanny* — au lieu de « Langensalza-Zurich » — est très attachant; on y remarquera le portrait de Marie-Sophie Schmidt et l'appréciation des odes *(Fannyoden)* composées quelquefois sous l'influence de Young et de la Rowe, et qui, de même que la *Messiade*, trouvèrent tant d'imitateurs. On lit avec le même intérêt les pages relatives à Meta, aux odes religieuses, aux études de littérature et de morale parues dans le *Nordischer Aufseher*, à la malheureuse tentative d'introduire la mythologie germanique dans la poésie allemande, et aux bardits. Très clair, très net est l'exposé du *Wiener Plan;* très claire également et très détaillée, l'analyse de la bizarre *Gelehrtenrepublik*. M. M. a voulu faire un livre à la portée de tous, et il y a réussi. Pas de notes, pas de références, ou, du moins, en très petit nombre; mais personne ne blâmera M. M. d'étaler si peu son érudition; on sent qu'il connaît à fond son sujet, qu'il l'a depuis longtemps manié et remanié. Enfin, on le remerciera d'avoir si bien mis en œuvre ses matériaux; il n'est ni diffus ni sec; il en dit assez et pour le spécialiste et pour le profane — mesure très difficile à garder — et, après un travail semblable, habilement composé, plein d'analyses qu'on lit sans fatigue et de jugements exacts, d'ailleurs écrit avec beaucoup d'agrément, on ne tentera pas de longtemps une grande étude d'ensemble sur Klopstock.

En même temps qu'il publiait sa biographie de Klopstock, M. Muncker faisait paraître les *Odes* du poète, en collaboration avec M. Jaro Pawel et sous les auspices de la Société de Klopstock qui siège à Quedlinbourg. Cette édition est une édition historique critique, faite d'après les mêmes principes que celle de Lessing-Lachmann-Muncker, et, par suite, un très minutieux et consciencieux travail. Elle donne le dernier texte fixé par Klopstock, sans erreurs ni fautes d'impression, mais avec toutes ses particularités d'orthographe et de ponctuation. On y trouve aussi, au bas des pages, toutes les variantes des rédactions antérieures qui « sont perceptibles à l'oreille ». C'est ainsi que les trois premiers mots de l'ode « Hermann et Thusnelda » sont reproduits dans le texte : « *Ha, dort kömt* » et, au bas, nous lisons, comme dans le recueil de Dyck, *Ha! da kömmt* et, comme dans l'édition de Schubart, *kommt*. Les deux érudits n'ont négligé aucun des recueils où parurent les odes, ni celui de Darmstadt aux trente-quatre exemplaires (1771), ni même le texte donné par Cramer dans ses nombreux écrits, surtout dans *Klops-*

tock, er und über ihn et dans les *Lettres de Tellow à Élisa*. En outre, ils ont rangé les odes selon l'ordre de leur naissance et, par ce groupement et cette succession, donné une vive et fidèle image de ce qu'ils nomment le *Werden und Wachsen* de Klopstock. Ils ont exclu tout commentaire; mais ils ont donné le plus grand soin aux indications bibliographiques et accompagné chaque ode d'une courte remarque sur l'époque et les circonstances où elle fut composée. Naturellement, ils ont donné les deux textes de *Wingolf* et de *Bardale*.

Le travail de M. Eugène Wolff sur Jean-Élie Schlegel est louable et témoigne de recherches étendues. Tout en retraçant la jeunesse de Schlegel à Pforta et à Leipzig, M. W. analyse et apprécie ses premières œuvres, *Hecuba* ou die *Trojanerinnen, Die Geschwister in Taurien* (mais il va trop loin en supposant que Gœthe s'est souvenu dans *Iphigénie* de la tragédie de Schlegel), la traduction d'*Electre, Die entfürhte Dose, Hermann, Der geschäftige Müssiggänger*, la célèbre comparaison entre Shakspeare et Gryphius, *Die Pracht zu Landheim*. Il rappelle que Schlegel avait commencé un poème épique sur Henri le Lion et qu'il l'interrompit après la publication des trois premiers chants de la *Messiade*. Il consacre quelques pages à ses poésies anacréontiques. C'est à cet instant (1743) que Schlegel quitte Leipzig pour devenir secrétaire de M. de Spener, envoyé de Saxe en Danemark, et, avec M. W., nous suivons le poète à Copenhague, nous le voyons entrer en relations avec Detharding et Holberg, apprendre le danois en très peu de temps, puis en 1746 achever sa comédie du *Mystérieux*, publier la même année la tragédie de *Canut* — que M. W. nomme ingénieusement une imitation de *Clavigo* avant *Clavigo* et où il trouve dans Ulfo, non sans raison, un caractère digne de la période d'orage, — et les *Gedanken zur Aufnahme des dänischen Theaters* qui sont, comme l'a dit Hettner et le répète M. W., une déclaration de guerre à Gottsched et à la tragédie française. Mais il faut bien prendre garde, ainsi que l'observe M. W., que ces *Gedanken* qu'il nomme *bahnbrechend* (p. 149), *bahnweisend* (p. 159) et qui forment, dit-il encore, le point culminant de la carrière dramatique de Schlegel, ont paru plusieurs années après la mort de l'auteur. *Die Langeweile, Der Triumph der guten Frauen, Die stumme Schönheit* sont les dernières comédies de Schlegel qui mourut en 1749. M. Wolff a justement caractérisé son talent de critique et de dramaturge, et s'il dit en termes bien subtils et recherchés que Schlegel appartient au printemps, au « préprintemps » *(Vorfrühling)* de la littérature allemande et que le connaisseur ne sait pas de plus douce jouissance que de « voir le combat du jeune printemps contre le vieil hiver » (p. 183)[1]; s'il a rélégué toutes ses notes au nombre de *quatre cent quatre-vingt-quatre*, à la fin de l'ouvrage; s'il a mis dans son volume bien des choses qui devaient figurer dans les notes; s'il se

1. D'autant que la comparaison est évidemment inspirée par Hettner.

contente de suivre l'ordre chronologique et nous donne dans ledit volume plus de 180 pages à la file, sans division aucune, sans chapitre, sans sommaire; s'il est souvent inférieur à M. J. d'Antoniewicz qui a, il y a deux ans, publié une très instructive introduction en tête d'une édition des œuvres critiques d'Élie Schlegel, encore doit-on reconnaître qu'il s'est assez bien acquitté de sa tâche. Il a lu tout Schlegel; il l'analyse avec conscience; il le juge sans exagération ni parti-pris; il le compare avec ses modèles, surtout avec Destouches et reconnaît l'influence que Riccoboni, Vatry, Conti ont exercée sur lui; il cite les jugements des contemporains et des meilleurs critiques; enfin il joint à son travail un tableau chronologique détaillé et un index. Mal composé, destiné à être remis sur le métier, nullement définitif, ce livre sur Élie Schlegel sera utile [2].

Le premier volume du *Schiller* de M. Brahm est appelé à un grand succès. Là aussi, comme dans le *Klopstock* de M. Muncker, et comme dans le *Henri de Kleist* que M. B. a publié il y a cinq ans, pas de notes au bas des pages; tout au plus, à la fin du volume, six à sept pages de remarques sur les documents inédits que l'auteur avait à sa disposition ou sur quelques points soit nouveaux soit contestés. Là aussi, les matières du volume sont très bien ordonnées; deux livres: *Heimathsjahre* et *Wanderjahre;* — neuf chapitres dans le premier livre : *Schillers Vater; Kindheit; Eleve Schiller auf der Solitude; Sturm und Drang; Des Akademisten letztes Jahr; Die Räuber; Ein Stuttgarter Genie; Publicist, Lyriker, Recensent; Die Flucht;* — sept chapitres dans le deuxième livre : *Doctor Ritter und Doctor Schmidt; Fiesko; Bauerbach; Theaterdichter; Kabale und Liebe; Krisen; Kämpfe.* Là aussi, la forme est agréable; mais M. Brahm rédige un feuilleton théâtral, il collabore aux Revues, il ne professe pas, il a été l'élève de W. Scherer et d'E. Schmidt, et son style a de la hardiesse, de l'éclat, de la vigueur; M. Brahm est un écrivain, comme il y en a peu en Allemagne. Il nous trace de vivants portraits : du père de Schiller à la robuste volonté, de l'*élève* Schiller et de ses camarades de la Solitude (entre autres de Scharffenstein), de Reinwald, et particulièrement de Dalberg, cet intendant qui refuse noblement les appointements de sa charge, menace sans cesse de sa démission et qui, malgré tous ses défauts, eut du moins le courage de produire les *Brigands* sur le théâtre et d'« amener à la scène allemande son plus grand dramaturge, » quoiqu'il ne fut pas fermement convaincu de la grandeur de Schiller (p. 279 et 331); d'Iffland « le diplomate » et de Beck, l'« ami du mot énergique », enfin de Mme de Kalb, dont M. B. juge fort prudemment les *Mémoires* pleins de rêves et de visions. Il sait animer et rendre intéressant ce qui pourrait sembler

2. Un témoignage que M. Wolff n'a pas connu, est celui de Clodius, *Vermischte Schriften*, I, p. 125; il parle de « l'immortel Schlegel » et de *Hermann* qu'il met au-dessous de *Canut*.

froid et aride à certains lecteurs : par exemple, le programme des études de la *Karlsschule* et les lectures de Schiller. Il décrit d'une façon frappante et pittoresque les lieux où vit son héros : Marbach aux rues tortueuses, Lorch et ses épaisses forêts, Ludwigsbourg et sa cour toute française, le village perdu de Bauerbach. Mais le plus important et le plus difficile, c'est la critique littéraire, l'analyse et l'appréciation des œuvres, et non la pure biographie. Là encore, M. B. réussit à instruire le lecteur et à lui plaire; là encore comme dans tout le livre, il sait ordonner ses nombreux matériaux, les disposer avec art, leur donner une forme agréable; il sait surtout, avec une remarquable habileté, — quoique parfois ces citations retardent le récit — mêler à son exposition les témoignages des contemporains et les propos, les aveux de Schiller lui-même. On notera le chapitre sur les *Brigands*, (p. 111-141). Sans doute M. B. est un peu froid en cet endroit du volume, et l'on y voudrait plus d'animation et de couleur; sans doute, il s'attarde longuement à raconter l'anecdote de Schubart, à présenter les prédécesseurs et modèles de Schiller, à convoquer, à propos des *Brigands*, tout le ban et l'arrière-ban du *Sturm und Drang ;* mais il fait d'ingénieuses comparaisons et de piquants rapprochements, il met en relief les « éléments politiques » du drame, il expose « ce que valent les *Brigands* au point de vue artistique et dramatique » (p. 132). On sent que M. B. connaît bien le théâtre, et le chapitre qu'il consacre à *Cabale et amour* peut passer pour le meilleur et le plus étincelant du volume. Sans trop insister, sans trop faire montre de sa vaste connaissance de la littérature du xviiie siècle, M. B. retrace les rapports de Schiller avec Henri-Léopold Wagner *(Kindermörderin)*, avec Gemmingen et Diderot, avec d'autres encore; il analyse la pièce en quelques pages brillantes; il trace à grands traits les transformations que subit l'œuvre de Schiller sous les influences intérieures et extérieures (théâtre de Mannheim, séjour de Bauerbach) ; il fait voir comment « l'impétueux subjectivisme du poète jette dans ses figures ce qu'il a senti et pensé » (p. 321). Bref, M. Brahm nous donne une biographie de Schiller qui manquait jusqu'alors, qui met en œuvre toutes les études et informations de ces dernières années sur le sujet, qui, par l'élégance du style et par la clarté de la disposition, comme par l'abondance des détails, par la finesse et l'impartialité des appréciations, remplacera, après l'apparition du second volume, Hofmeister et Palleske [1].

A. Chuquet.

---

1. P. 58, manque le témoignage de Fréd. Stolberg ; — 122-123, dans une comparaison entre *Gœtz* et les *Ræuber*, il y aurait davantage à noter : Lerse, par exemple, a peut-être servi de modèle à Kosinsky, et l'on peut très bien rapprocher la scène entre Gœtz et Lerse de l'entrevue de Kosinsky et de Moor ; — p. 176, lire « Damiens » et « Ravaillac » *(D'Amiens* et *Revaillac)* ; — p. 356, pourquoi appeler Rachel Levin une « Charlotte de Kalb juive? »

505. — **Essai sur l'organisation et la juridiction municipales au moyen âge,** étude spéciale de conflits de juridiction dans la région du Nord et de l'Est de la France, par Henry Pauffin, avocat, docteur en droit. Paris, Thorin, 1886, in-8, 298 pages.

506. — **La vie municipale en Prusse.** Bonn, une ville de la province du Rhin, par Max Leclerc, ancien élève de l'Ecole libre des sciences politiques (Extrait des *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques,* 1888 et 1889). Paris, Alcan, 1889, in-8, 73 pages.

Voici deux essais de débutants, d'un caractère très différent et qui méritent l'un et l'autre un bon accueil.

Le premier de ces essais n'est rien moins qu'un résumé de l'état actuel de nos connaissances, touchant l'histoire des communes de France. L'auteur, M. Pauffin, a beaucoup lu et il a lu avec intelligence. Il est au courant; mais il ne porte pas dans ses analyses cette originalité, cette netteté et cette sûreté de coup-d'œil qui ne s'acquièrent que par une longue fréquentation des sources.

Suivant M. P., les communes se rattachent les unes aux anciennes gildes, les autres aux communautés d'habitants. Ce qui constitue essentiellement la commune, c'est le serment solennel qui lie les communiers (pp. 81, 82). Ce dernier point me paraît fort contestable. L'auteur accorde une attention toute spéciale aux droits de justice des communes. Il consacre un chapitre intéressant aux conflits de juridiction; un autre chapitre à l'histoire de certains conflits qui eurent pour théâtres Reims, Sens, Provins, etc. M. P. n'a pas étendu ses recherches au delà du moyen âge.

L'essai de M. Leclerc a un tout autre caractère. C'est une monographie communale et une monographie consacrée presque exclusivement à la période contemporaine, l'histoire ne jouant plus ici qu'un rôle secondaire et servant seulement à nous introduire au cœur du sujet. M. L., après avoir résumé et analysé les lois qui régissent les communes prussiennes, nous apprend qu'à Bonn, comme dans la plupart des villes de la Prusse rhénane, le pouvoir exécutif est aux mains d'un bourgmestre, tandis que, dans la Prusse orientale, le pouvoir exécutif appartient au magistrat, c'est-à-dire à un collège d'officiers municipaux. L'auteur décrit ensuite avec précision la vie municipale et l'état économique de la ville de Bonn. Il élargit cette étude par un exposé très net du régime administratif prussien. Tout ici est instructif et neuf pour le lecteur français. Nous accueillons avec une sympathie toute particulière ces monographies sobres et solides qui, si longtemps, ont été trop rares et trop peu appréciées dans nos écoles supérieures. Ces deux genres opposés : généralisation et monographie, ont chacun leur raison d'être et leur utilité : ils répondent à deux besoins de l'esprit, différents et également légitimes; mais il faut convenir que les généralisations et les synthèses dues à des commençants sont la plupart du temps sans utilité pour le public.

Je ne serais pas en mesure de critiquer la partie principale du travail

de M. L., qui semble connaître parfaitement l'état actuel de la ville de Bonn et l'organisation prussienne; mais sa courte introduction historique me laisse quelques doutes. Qu'est-ce qu'une ville libre avant 954 (p. 9)?

Quant à M. P., il serait puéril de lui chercher des chicanes si faciles à faire à un auteur qui nous promène à travers un si grand nombre de textes et agite à chaque page des questions si difficiles. L'un des textes qu'utilise M. P. m'a occupé récemment [1] et a aussi appelé l'attention de M. Fustel de Coulanges. Ce texte divise en ce moment les interprètes. Je voudrais le mettre sous les yeux du lecteur, afin de profiter de ses observations, s'il est versé dans l'étude du moyen âge. Il s'agit de ce début d'une formule de Marculf :

Suggerendo piissimo ac precellentissimo domno *illo* rege vel seniore commune *illo* a servis vestris, quorum subscribtionis vel signacula subter tenentur inserte [2].

Comment comprendre les mots *senior* et *commune?* M. Pauffin et d'autres avant lui, ont vu ici un chef de communauté ; *commune* est, à leurs yeux, un génitif gouverné par *senior.* M. Fustel de Coulanges corrige : *seniori communi* et comprend *le seigneur commun, le chef de tout le pays* (le roi) [3]. Voir là un chef de commune rurale, c'est commettre, suivant M. Fustel de Coulanges, une singulière méprise. Je le pense aussi. Mais la correction *seniori communi* et la traduction qui en résulte nécessairement : *au seigneur commun, au chef de tout le pays* (au roi) me semble une autre méprise. J'ai vu, pour ma part, dans *commune* un sujet neutre et j'ai traduit ce mot par *le commun, le commun peuple :*

A très pieux et très excellent dominus *un tel,* roi et seigneur, le commun *de tel endroit* [représenté] par vos serviteurs dont les souscriptions et les sceaux se trouvent ci-dessous.

Commune n'est pas rare au sens que je lui attribue et c'est ce qui me paraît justifier ma traduction ; toutefois les exemples que je puis produire sont bien postérieurs aux formules de Marculf. Connaît-on, d'autre part, un exemple de *senior communis* pour dire *le roi?*

Paul VIOLLET.

---

507. — Association corrézienne de Paris. **Le vice-amiral baron Grivel,** notice biographique lue à l'assemblée générale du 7 avril 1889, par F. VINTÉJOUX. 1889. Paris, imprim. A. Maulde, rue de Rivoli, 144. In-8, 18 p.

Cette courte notice se lit avec intérêt : M. Vintéjoux s'est servi, pour l'écrire, de renseignements personnels, des documents du ministère de la marine, et d'une biographie due au fils de l'amiral. Il nous présente d'abord le père de Jean-Baptiste Grivel, Antoine Grivel, avo-

1. *Hist. des instit.*, t. Ier, p. 318, note 1.
2. Marc. I, 7 (édit. Zeumer, p. 47). M. P. renvoie bien inexactement à Marculf, l. VII, division qui n'existe pas. (Voyez p. 20, note 3.)
3. *Revue des quest. hist.*, 1er avril 1889, p. 384.

cat de Brive, qui commanda le bataillon des volontaires de la Corrèze destiné à défendre la Convention contre la Commune, le bataillon dit *des mains blanches*, un des meilleurs de l'armée des Pyrénées Orientales. Antoine Grivel avait emmené ses deux fils avec lui; au retour, Jean-Baptiste se fit marin, et nous le voyons successivement, sous l'Empire, lieutenant des marins de la garde, chargé de reconnaissances dans le golfe de Venise, commandant des canonnières dans la Baltique et à l'embouchure de la Vistule. Pris à Baylen et jeté sur les pontons de Cadix, par un coup d'audace extraordinaire, il s'échappa (p. 9-11). Il prit part à la campagne de Saxe et fut fait capitaine de frégate à Lützen. En 1814, à la suite du combat d'Arcis-sur-Aube, il était nommé capitaine de vaisseau. Il ne servit plus dans l'armée de terre; en 1834, il était vice-amiral et préfet maritime de Brest; en 1848, il prenait sa retraite; en 1857 il entrait au Sénat; il est mort le 11 septembre 1869, dans sa 92e année. Le portrait que M. Vintéjoux trace de ce vaillant marin (p. 16) termine dignement cette brochure attachante qui ne doit pas être lue seulement par les Corréziens.

C.

---

508. — L. KUHLENBECK. **Das Problem einer internationalen Gelehrtensprache** und der Hellenismus der Zukunft. Leipzig, Friedrich, 33 p. in-8. 60 pf.
509. — P. W. FORCHHAMMER. **Materie und Geist.** Kiel. Universitæt-Buchhandlung, 1889, 24 p. in-8. 80 pf.
510. — P. HENSEL. **Ethisches Wissen und ethisches Handeln.** Fribourg en Br. Mohr, 1889, 48 p. in-8.

I. M. Kuhlenbeck adjure « la noblesse intellectuelle de la nation allemande » de ne pas se laisser séduire par les charmes menteurs du Volapuk, et d'adopter le grec moderne comme langue savante internationale. C'est une fantaisie qui n'est pas plus absurde que beaucoup d'autres; mais la forme est un peu déséquilibrée.

II. M. Forchhammer veut que l'esprit triomphe de la matière. Seul un vigoureux développement des études classiques aura raison du matérialisme, du darwinisme, du naturalisme et autres calamités mentales et sociales. Avis aux gouvernements.

III. M. Hensel, qui débute, et qui est encore un esprit timide et banal, écarte successivement l'évolutionnisme et l'utilitarisme, et trouve son refuge dans la morale intuitionniste. C'est une de ces innombrables vieilleries qu'on a beau tuer, qui ne veulent pas mourir.

Lucien HERR.

LETTRE DE M. THÉODORE REINACH

Il s'est glissé une petite erreur dans le compte-rendu de ma dernière communication à l'Académie des Inscriptions (13 sept. *Revue crit.*, p. 192). Je n'ai pas dit que le nom Paragorus, Παρήγορος, fût une traduction de *Çaddiq*, ou une transcription approximative de Joseph; ce qui n'aurait aucun sens. Ces observations s'appliquaient au nom

Justus qui figure également dans l'inscription de Narbonne. Quant à *Paragorus*, j'ai dit que c'était l'équivalent de *Menahem*, qui a le même sens en hébreu. J'ajoute que si l'inscription de Narbonne était, en effet, « connue et publiée depuis longtemps », elle était mal connue et imparfaitement publiée; en particulier, tous mes devanciers avaient lu *Parator* le nom qui, en réalité, se lit *Paragorus*.

Th. Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Barbier de Meynard a prononcé, aux funérailles du général Faidherbe, le discours suivant : « Au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui comptait le général Faidherbe parmi ses membres libres, je viens adresser un suprême adieu au confrère illustre qui fut aussi un vaillant soldat de la science. Le héros de la Défense nationale appartient à la France et à l'histoire. Les titres de l'érudit sont moins connus. Les rappeler, même brièvement, c'est rendre à sa mémoire l'hommage complet qui lui est dû. Dès ses premières campagnes en Algérie, le goût du jeune officier pour les travaux d'érudition se manifesta. Je pourrais citer plusieurs mémoires et dissertations qui témoignent déjà chez lui d'une vive curiosité d'esprit et de notions approfondies sur tout ce qui se rattache au passé historique du continent africain. Chacune de ses étapes militaires était signalée par quelque découverte de monument antique, qu'il accompagnait d'ingénieux commentaires. Pourtant ce n'est que longtemps après qu'il put élever à l'épigraphie numidique un monument grandiose. En 1868, lorsque le général Faidherbe prit le commandement de la subdivision de Bône, on connaissait tout au plus une vingtaine d'inscriptions libyques : deux ans plus tard, ses persévérantes recherches en réunissaient plus de deux cents dans le grand recueil qu'il a intitulé : *Collection complète des inscriptions numidiques*. Il a tracé la méthode de déchiffrement, relevé un grand nombre de noms propres et, en un mot, remis en pleine lumière la source des dialectes berbères. Grâce à son initiative et à ses encouragements, l'antique civilisation touarègue s'est révélée dans les inscriptions du IIIe et du IVe siècle de notre ère. Désormais la grande individualité de la langue et de la race berbère a pris place parmi les études historiques : les éléments du problème des origines sont posés, la science saura tôt ou tard en dégager la solution définitive. Notre confrère avait vu avec beaucoup de justesse que le meilleur instrument pour le déchiffrement de ces textes difficiles serait fourni par l'étude des dialectes modernes qui en dérivent. Il aborda la difficulté de front en s'attaquant d'abord au plus important de ces dialectes, celui des Zenaga. On sait que ce nom est donné à une grande tribu berbère qui, partant des rives du Sénégal, fit la conquête de l'Afrique du Nord et fonda la dynastie des Almoravides. Le mémoire que le général consacra à cette question obtint une récompense de l'Institut en 1854. Complété et remanié plus tard, il est resté comme un document précieux pour une étude d'ensemble. Par son exposition claire et méthodique, par la sûreté avec laquelle les faits phonétiques sont étudiés et ramenés à leurs lois naturelles, sans sortir des limites de la bonne et sérieuse linguistique, ce travail a rendu un service signalé à la science du langage. Mais nulle part mieux qu'au Sénégal le général Faidherbe n'a donné la preuve qu'il y avait chez lui, à côté du chef intrépide et de l'habile administrateur, un savant clairvoyant, apte à trouver l'application pratique des recherches en apparence les plus abstraites. C'est là-bas, sous ce ciel de feu impitoyable pour les Eu-

ropéens que, durant ses six années de gouvernement, il a accompli une double série de conquêtes, les unes au profit de la France, les autres au profit de la philologie. Des premières, je ne dirai rien ; une voix plus autorisée que la mienne a rappelé comment en si peu de temps l'énergique gouverneur sut réduire les Maures qui venaient ravager nos plantations jusqu'à une portée de canon de Saint-Louis, comment il refoula l'insurrection d'un mahdi africain et ajouta cent lieues de côtes à la colonie française. A côté de ces souvenirs glorieux, qu'il me soit permis de citer des titres plus modestes, mais non moins durables. Dans son beau livre sur le Sénégal, livre solidement établi sur des faits d'observation, le général a étudié tour à tour le rôle des trois groupes qui habitent ces contrées lointaines, leurs caractères physiques et leurs mœurs. Passant ensuite à des conclusions pratiques, il montre que c'est par la vallée du Sénégal que le fertile bassin du Niger peut être mis en communication avec l'Europe. Ici encore on voit le génie audacieux de Faidherbe ouvrant la tranchée et frayant la voie aux grands travaux qui doivent transformer un jour la côte occidentale d'Afrique. Son œuvre n'eût pas été complète si, à côté de l'étude des races, il n'avait abordé celle des langues : les quatre dialectes principaux parlés au Sénégal ont été étudiés par lui dans une série de traités usuels auxquels il mettait la dernière main quand la mort est venue l'atteindre. Car, et c'est là un des traits de cette âme énergique, ni les devoirs de ses hautes fonctions, ni les assauts réitérés de la maladie n'ont pu affaiblir le zèle qu'il apportait à ses études de prédilection. Il leur demandait l'oubli de la souffrance, peut-être aussi un dédommagement à l'infirmité glorieuse qui, en le condamnant à une immobilité presque complète, le tenait éloigné de nos séances. C'était en effet un de ses chagrins, et il m'en a fait souvent l'aveu, de ne pouvoir prendre une part active aux travaux de l'Académie. Que de fois n'ai-je pas dû lui en faire le rapport verbal et devancer nos comptes rendus pour l'associer du fond de son cabinet à notre vie scientifique! — Le général Faidherbe est entré tardivement dans notre Compagnie : il se devait d'abord à la France. Peu de ses confrères ont eu le privilège de le connaître de près et de goûter tout ce qu'il cachait de cordiale et franche bonté sous des dehors un peu sévères, mais tous ont pu apprécier son dévouement à la science. L'Académie et l'Institut tout entier s'associent de cœur à ce deuil national : avec toute la France, nous payons un tribut d'admiration et de regret au chef héroïque qui a relevé notre drapeau au jour des épreuves, et du savant dont le patriotisme inspirait et dirigeait les travaux, nous garderons un pieux et durable souvenir. »

ITALIE. — Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 12e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro Gherardi. Ce fascicule va de la page 441 à la page 480. Il comprend les réunions tenues depuis le 3 août 1290 jusqu'au 17 octobre de la même année. Dans ce laps de temps il n'a pas été tenu moins de 93 séances, sur des sujets extrêmement variés et dont l'importance échappe à première vue. Il faut réunir un grand nombre de ces procès-verbaux pour voir si une affaire présente ou non de l'intérêt. Mais c'est là un fondement solide et sans pareil pour l'histoire florentine.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 septembre 1889.

M. le ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie une demande de M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, qui propose d'accorder une prolongation de séjour d'une année à MM. Audollent, Jordan et Gsell, membres de cette Ecole.

Par une autre lettre, M. le ministre transmet la copie de diverses inscriptions grec-

ques recueillies à Maronée par M. le consul de France à Andrinople. Ces inscriptions sont soumises séance tenante à l'examen de M. H. Weil, qui en rend compte en quelques mots.

M. Siméon Luce fait une communication sur les *Jeux populaires en France au* XIV[e] *siècle*, d'après une ordonnance de Charles V et diverses pièces d'archives.

M. J. Menant commence la seconde lecture de son mémoire sur *Karkemis*.

Séance du 4 octobre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, signale à la Compagnie la gravité de la perte qu'elle vient de faire dans la personne du général Faidherbe, membre libre. Il rappelle les paroles qu'il a prononcées aux obsèques du général et y ajoute quelques mots pour mieux caractériser la nature de ses travaux et de ses titres scientifiques.

M. Viollet prend la parole pour compléter une communication faite par lui au cours de cette année. A propos de l'antique notion de la loi, considérée comme l'expression de la volonté du peuple, il avait dit que cette notion s'était conservée chez les jurisconsultes romains jusqu'aux derniers temps de l'empire. Cette assertion ayant soulevé quelques réclamations, M. Viollet indique les textes sur lesquels il croit pouvoir l'établir. L'un est de Capiton, cité par Aulu-Gelle (X, 20), un autre de Julianus, incorporé dans le Digeste de Justinien (I, III, 32), qui fut promulgué en 533; un troisième se lit dans Isidore de Séville (*Etym.*, V, 10).

En réponse à une observation de M. Deloche, M. Viollet ajoute qu'il s'agit, bien entendu, d'une notion purement théorique, à laquelle ne répondait plus, au temps de ces divers auteurs, aucune espèce de réalité.

M. Menant termine la seconde lecture de son mémoire sur *Karkemis*.

M. René de la Blanchère, directeur du service des antiquités et des arts de la régence de Tunis, rend compte des fouilles exécutées depuis plus d'un an à Bulla Regia, aujourd'hui Hammam Derradji, près de Souk el Arba. Ces fouilles ont été dirigées, sous l'autorité du service des antiquités, par M. le D[r] Carton, médecin militaire. Elles ont fourni un très grand nombre de menus objets, notamment environ six cents lampes de terre cuite, quarante à cinquante miroirs de bronze (dont quatre avec un couvercle décoré de sujets en relief), des pierres gravées, des plombs, etc. Une partie de ces objets figure au pavillon tunisien de l'exposition universelle; tous seront conservés au musée Alaoui, au Bardo.

M. Leitner, directeur de l'Institut oriental de Woking (Grande-Bretagne), connu par ses voyages d'exploration et de découverte parmi les populations semi-barbares du Dardistan, rend compte sommairement de ses recherches sur la langue, la religion et les mœurs des Hunza. Ce peuple, d'un caractère farouche et peu accessible à la civilisation, professe nominalement l'islamisme, mais il en est très éloigné dans la réalité; sa religion se rattache à celle des fameux *Haschischin* ou *Assassins* et reconnaît une incarnation présente de la divinité dans la personne d'un prince qui réside à Bombay. Leur langue se compose de mots qui expriment chacun tout un groupe d'idées et qu'on ne pourrait traduire en nos langues par des mots isolés.

Ouvrages présentés : — par M. Viollet : JORET (Ch.); *le Père Guevarre et les bureaux de charité au* XVII[e] *siècle*; — par M. Le Blant : BATIFFOL (l'abbé Pierre), *Studia patristica*, I; — par M. Bréal : AUSONE, *le Poème de la Moselle*, publié, traduit et commenté par M. DE LA VILLE DE MIRMONT, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux; — par M. Senart : REGNAUD (Paul), *le Rigveda et les origines de la mythologie indo-européenne*,

Julien HAVET.

ERRATA

N° 39, page 191, Académie des inscriptions, séance du 6 septembre, ligne 5, lire : d'après des documents arabes alors inédits.

Même séance, 4[e] alinéa, ligne 4, lire : J.-V. Le Clerc.

Séance du 13 septembre, 2[e] alinéa, lignes 7 et 8, lire : sa santé ou pour mieux dire sa constitution.

Page 192, ligne 5, lire : *Dulciorela annos VIIII.*

Même page, 3[e] alinéa, ligne 3, lire : Dulciorela, 9 ans.

Même page, 6[e] alinéa, ligne 4-6, lire : Trois paraissent représenter des noms hébreux. Paragorus, Παρήγορος est la traduction de l'hébreu Menahem, « consolateur », Dulciorella celle de Noémi; Justus est, soit une traduction de Çaddiq, qui a le même sens, soit une transcription approximative de Joseph.

J. HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, p. p. L. MÜLLER et DIEGERICK. I, 1576-1578 (très soigné et plein de notes). — ABEL, Ueber Wechselbezieh. der ägypt. indoeurop u. semit. Etymologie, I. (« Point de vue très avancé et très solitaire. ») — Apostoles, lettres inédites, p p. NOIRET (cp. *Revue*, n° 24). — C. HEINE, Das Schauspiel der deutschen Wanderbühne vor Gottsched (important). — MASPERO, Aegypt. Kunstgesch. deutsche Ausg. von STEINDORFF. (L'Allemagne n'avait pas de livre qui traite ce sujet d'une façon aussi concise, aussi sûre, aussi agréable).

— N° 38 : Leop. Löw, Gesamm. Schriften, I. — HEUSSLER, Bacon u. seine gesch. Stellung. — TOEPFFER, Attische Genealogie (cp. *Revue*, n° 33). — WELZHOFER, Gesch. des griech. Volkes bis zur Zeit Solon's (clair et au courant). — Die Papsturkunden Westfalens bis 1378, p. p. FINKE. — Briefw. zwischen Steinmüller u. Escher 1796-1821 p. p. DIERAUER. — NACHTIGALL, Sahara u. Sudan. — Tragic. graec. fragmenta, p. p. NAUCK, 2e éd. (le recueil offre pleinement tout ce que peut offrir l'état actuel de la science). — KELLE, Die S. Galler deutschen Schriften u. Notker Labeo. (Etude très soignée). — Wernigke, Jugendgedichte, p. p. NEUBAUR (cp. *Revue*, 1888, n° 42).

— N° 39 : WEYLAND, Omwerkingen compilatie-hypothesen toegepast op de Apokalypse van Johannes. — KRONES, Die deutsche Besiedelung der östl. Alpenländer, insbes. Steiermarks, Kärntens u. Krains (intéressant, mais n'épuise pas le sujet). — LEKSZYCKI, Die ält. poln. Grodbücher, II. — WEHL, Zeit u. Menschen, Tagebuch-Aufzeichn. 1863-1884, I (des anecdotes et un jugement plein d'indulgence). — PUSCHMANN, Gesch. des medicin. Unterrichts von den ält. Zeiten bis zur Gegenwart (très important et bien fait). — HILLER, Beitr. zur Textgesch. der griech. Bukoliker (heureuse tentative qui n'avait pas eu lieu depuis Ahrens). — Josephi opera omnia p. p. NABER, I (comprend les cinq premiers livres des Antiquités et prouve que Niese a été « fortasse non semper accuratissimus »). — ZACHER, Die Handschr. u. Classen der Aristophanesscholien (très exact et minutieux). — KAWERAU, Aus Halles Litteraturleben (attachant). — BILFINGER, Die antiken Stundenangaben (important et instructif). — WALTZ, Bibliothek der Stadt Colmar, Katalog der Bibliothek Chauffour (cp. un prochain art. de la *Revue)*.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : HARNACK, Der pseudocypr. Traktat de aleatoribus (cp. *Revue,* n° 2).— SCHWICKER, Gesch. der ungar. Liter. (compilation de noms et de jugements). — Aristotelis quae feruntur de plantis, mechanica, de Melisso, Xenophane, Gorgia, p. p. APELT (importante édition). — M. HOFFMANN, Der Codex Mediceus. Pl. XXXIX, n° 1 des Vergilius (exact et sûr). — v. LILIENCRON, Der Runenstein von Gottorp. — JARNIK, Index zu Diez' Etym. Wörterb. (cp. *Revue,* n° 33). — Liber diurnus romanorum pontificum, p. p. SICKEL (remarquable). — De VYRÉ, Marie-Antoinette (cp. *Revue,* n° 21). — Leges Alamannorum, p. p. K. LEHMANN.

— N° 35 : TORP, Beitr. zur Lehre von den geschlechtlosen Pronomen in den indogerm. Sprachen (rien de nouveau, mais clair et critique). — STERRETT, The Wolfe Expedition to Asia Minor. — Noni Marcelli compend. doctr. p. p. L. MÜLLER, II (bon, mais toujours les mêmes procédés de polémique). — BELLING, Der grosse Kurfürst in der Dichtung. — HUMBERT, Die Gesetze des franz. Verses (utile). — HOLM, Griech. Gesch. II (cp. *Revue,* n° 20). — Forsch. zur brand. u. preuss. Gesch. I u. II (cp. *Revue*, couverture 1888, n° 26 et 1889, n° 22). — GOPÇEVIC, Makedonien u. Altserbien (superficiel). — HASSE, Die Verklär. Christi von Raffael.

— N° 36 : LIPPELT, Quaest. biographicae (sur la littérature biographique sortie de l'école de Socrate). — SCHWARZ, De M. Terentii Varronis

apud sanctos patres vestigiis (témoigne de soin et de jugement). — H. Michaelis, Neues Wörterb. der portug. u. deutschen Sprache, II. Deutsch-portug. (très bon). — Horn, Beitr. zur Kritik der Vita Heinrici IV imper. (manqué). — Corr. de Vaudreuil et du comte d'Artois, p. p. Pingaud (très bien édité). — Duchesse de Duras. Journal des prisons (cp. *Revue*, n° 10).

— N° 37 : Dalman, Der Gottesname Adonaj u. seine Gesch. (bon). — F. Dümmler, Akad. Beitr. zur Literaturgesch. der Sokrat. Schulen (importants résultats). — Strebel, Alt-Mexico, Archaeolog. Beitr. zur Culturgesch. seiner Bewohner (matériaux abondants et de bon aloi). — Krebs, Zur Rection der Casus in der späteren histor. Gräcität, II (très recommandable). — Aretini dialogus de tribus Vatibus Florentinis, p. p. Wotke; Klette, Beitr. zur Gesch. u. Liter. der italien. Gelehrtenrenaissance, I. Joh. Conversanus u. Joh. Malpaghini von Ravenna; II. Aretini ad Istrum dialogus. — Marlowe, Doctor Faustus, p. p. Breymann (cp. *Revue*, n° 32). — Bilfinger, Der bürgerliche Tag, Unters. über den Beginn des Kalendertages (instructif). — Bonnevie, Den julianske og den gregorianske kalender. — Miscell. stor. romana od Archivio di storia medioev. ed eccles. Rivista periodica compil. da Cristofori, I-VI. — Green, Gesch. des engl. Volkes, übers. von Kirchner. — Ehrenburg, Die Inselgruppe von Milos (exact et détaillé). — Riegl, Die ägypt. Textilfunde im österr. Museum für Kunst u. Industrie. — Holst, Verfassungsgesch. der Verein. Staaten von America, IV, 1.

— N° 38 : Behla, Die vorgesch. Rundwälle im östl. Deutschland. — Plessis, Traité de métrique grecque et latine (court, clair, bien disposé, aura bientôt une 2e édition). — Amarcii Serm., p. p. Manitius (édit. soignée). — Puschmann, Die Lieder Neidharts von Reuenthal (sera longtemps consulté). — Hafner, Die Reichsabtei Hersfeld bis XIII Jahr. — De Broc, La France sous l'ancien régime, II, les usages et les mœurs (à feuilleter l'après-midi). — P. Heyse, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahr. Uebersetz. u. Studien.

— N° 39 : Linke, Studien zur Itala. — Hartfelder, Melanchton als Praeceptor Germaniae (excellent). — Marx, Griech. Märchen von dankbaren Tieren (cp. *Revue*, n° 37). — Sabbadini, Studi crit. sulla Eneide (instructif, quoique pauvre en résultats positifs). — Steinhausen, Gesch. des deutschen Briefes, I (très réussi). — Bibliogr. krit. Anzeiger für roman. Sprachen u. Liter., p. p. Ebering (bon dans l'ensemble). — Thommen, Schriftproben aus Hds. des XIV-XVI Jahrh. — Pribram, Zur Wahl Leopold I (cp. *Revue*, n° 12). — Vaucher, Mélanges d'hist. nationale (recueil d'art. sur l'hist. de la Suisse). — Frankl, Friedr. von Amerling. — M. Leroi, Les armements maritimes en Europe.

Altpreussische Monatsschrift, nos 3 et 4) avril-juin : *Abhandlungen :* Krumbholtz, Samaiten und der deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See, mit einer autographischen Karte. — Panzer, Die Verbindung des frischen Haffs mit der Ostsee in geschichtlicher Zeit, mit einer Karte. — L. Neubauer, Hymnologische Miscellen. — Rud. Reicke, Drei Briefe Schopenhauers an Karl Rosenkranz betreffend die Gesammtausgabe von Kants Werken. — Treichel, Vom Binden in Westpreussen. — Knaake, Forschungen zum Leben des Max von Schenkendorf. — *Kritiken und Referate :* Alterthumsgesellschaft Prussia 1888-1889. — *Mittheilungen und Anhang :* Sembrzycki, C. G. Mielcke's verschollenes litauisches Gesangbuch. — Tschackert, Berichtigung zu Band XXIV (1887), p. 183 u. 184, über den Veit-Dietrich-Brief vom 17 juli 1530. — Universitäts-Chronik, 1889 (suite). — Altpreussische Bibliographie (1888. suite).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Vingt-troisième année 21 octobre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Berliner philologische Wochenschrift, n° 34 : PETRIE, Hawara, Biahmu u. Arsinoe (insiste sur le 5° chapitre qui renferme un papyrus d'Homère). — Ilias, p. p. AMEIS u. HENTZE, 3° éd. — P. THOMAS, Lucubr. Manilianae (cp. *Revue*, n° 10). — LIEBENAM, Die Legaten in den röm. Provinzen (cp. *Revue*, n° 9). — Wiener Vorlegeblätter, p. p. BENNDORF (cp. *Revue*, n° 17). — SIRET, Les premiers âges du métal dans le S.-E. de l'Espagne (très méritoire). — HÜBNER, Bibliogr. der class. Altertumswiss.

— N° 35 : zu Accius (Hülsen). — Les Phéniciennes, éd. grecque de BERNARDAKIS (parfois insuffisant). — WITTICH, Euripides' u. Gœthes Iphigenie (sans valeur). — FABRICIUS, Theophanes von Mytilene u. Quintus Dellius als Quellen der Geogr. des Strabo (fait avec savoir, un peu exagéré dans la conclusion.) — HELMBOLD, das Gastmahl des Nasidienus, Horaz, sat. II, 8. — GUDEMAN, De Heroidum Ovidii codice Planudeo (cp. *Revue*, n° 8). — JACOBSON, De fabulis ad Iphigeniam pertinentibus (clair et complet). — BODE u. TSCHUDI, Beschreib. der Bildwerke der christl. Epoche (rendra de très grands services). — P. HERMANN, Das Gräberfeld von Marion (cp. *Revue*, n° 15). — MEHLIS, Studien zur ält. Gesch. der Rheinlande, X. — Von der Burg zu Athen. I.

— N° 36 : Das Kuppelgrab von Vaphio. — KAMMER, Krit. aesthet. Unters. über die Gesänge M N Ξ O der Ilias. — TREUBER, Beitr. zur Gesch. der Lykier. — J. SCHNEIDER, Beitr. zur ält. Gesch. der Stadt = und Landkreises Düsseldorf. — HEYDEMANN, Marmorkopf Riccardi. — GRAUL, Die antiken Porträtgem. aus den Grabstätten des Faijum. — H. W. SCHAEFER, Die Alchemie, ihr ägypt. griech. Ursprung u. ihre weitere histor. Entwickl. (fait avec grande clarté et un jugement sain). — BRUGMANN, Grundriss der vergl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II. Wortbildungslehre, I, Vorbemerk. (1er art.).

— N° 37 : Notes on Liebenam, Die Legaten (Ramsay). — Iphigenie, p. p. WECKLEIN, 2e édit. — Thukydides, VII, p. p. Fr. MÜLLER. — PUSCHMANN, Nachtr. zu Alexander Trallianus, Fragm. aus Philumenus u. Philagrius nebst einer bisher noch ungedr. Abhandl. über Augenkrankheiten (très bonne publication, et excellentes traductions). — KOSTOMYRIS, Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλληνικῶν (à traduire). — KALB, Das Juristenlatein, 2e édit. — HUBO, Originalwerke in der archäol. Abtheil. des arch. numism. Institutes der Georg Augusts Universität. — MIDDLETON, Ancient Rome in 1888 (le même livre qu'« Ancient Rome in 1885 », ne fait que tromper le public). — Jahresber. der Geschichtswiss. VIII. — BONGHI, La storia antica in Oriente e in Grecia, 2e ediz. (fait avec esprit pour le grand public). — RAWLINSON, Phenicia (traite surtout de l'importance des Phéniciens pour l'histoire du monde et de la civilisation). — SCHLIEP, Licht, was keiner geahnt; ein Buch für alle Germanen, I (absurde). — BRUGMANN, Grundriss der vergl. Gramm. II, 1 (fin de l'art.).

— N° 38 : Ein böotischer Grenzstein (Meister). — Inscr. aus Chios u. Athen. — Coll. des anc. alchimistes grecs, p. p. BERTHELOT et RUELLE (mérite d'être compté parmi les bons travaux sur le domaine de l'ancienne littérature classique). — DAU, De Martialis libellorum ratione temporibusque (savant, sagace, quoique fréquemment subtil, des résultats). — USENER, Religionsgesch. Untersuch. I. Das Weihnachtsfest (suscitera beaucoup de critiques, mais est très remarquable et gardera une grande importance dans les recherches sur l'histoire du christianisme primitif). — DELATTRE, Les travaux hydrauliques en Babylonie. — GISI, Verzeichnis der Inkunabeln der Bibliothek Solothurn.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre — 1889

511. — **Lettres sur l'Inde.** A la frontière afghane, par James DARMESTETER. Paris, A. Lemerre, 1888. In-8, XXIX et 355 pages. 3 fr. 50.

La mission scientifique de M. Darmesteter sur la frontière afghane aboutit à un ouvrage de littérateur; on devait s'y attendre et le souhaiter. L'étude d'une race originale, fortement caractérisée, assez résistante pour se maintenir aux confins de deux grands empires sans s'y absorber, assez développée pour avoir des poètes, assez peu civilisée pour rester pittoresque, était de nature à intéresser l'artiste autant que le philologue, le philosophe autant que l'érudit. Les dons si variés de M. D. le rendaient particulièrement apte à tirer parti d'un séjour en ces contrées. De retour en Europe, M. D. a sagement partagé son butin au profit des lecteurs. Le public anglais, mieux préparé par les discussions politiques aux choses de l'Afghanistan, a eu la primeur des observations recueillies par M. D. : Afghan Life in Afghan Songs, article paru dans la *Contemporary Review* d'octobre 1887. Le public français a maintenant son tour. La science n'y perdra point sa part : la Société Asiatique s'est chargée de publier les textes et les notes de philologie orientale amassés par M. Darmesteter.

En s'adressant au *general reader*, M. D. a sacrifié de parti-pris à ses goûts. Il a divisé l'ouvrage en quatorze lettres au lieu de le partager en chapitres; il a tenu à éviter ainsi une allure didactique. Le titre qu'il a choisi lui permet de causer à bâtons rompus, de mêler les sujets, de passer brusquement et sans transition d'un point à un autre, d'interrompre à mi-route un développement pour le reprendre un peu plus tard, de changer le ton sans discordance, d'introduire à l'improviste un épisode ou une description. Le choix de ce procédé s'imposait presque à l'auteur pour rendre accessible ou tolérable au lecteur ordi-

naire l'histoire si compliquée des intrigues afghanes. M. D. se meut avec aisance dans cet imbroglio ; il en tient tous les fils d'une main sûre, les suit, les quitte, les retrouve et les dénoue sans effort. Sur les quatorze lettres, douze ont trait à l'Afghanistan, à ses races, à ses chansons, à son histoire. Le malheur des temps condamnait M. D. à un défaut inévitable. L'état intérieur de l'Afghanistan et les lois de l'administration anglaise obligent le voyageur à s'arrêter sur la frontière du pays. A passer une année dans les casernements anglais de Pechawer et de la région, M. D. a beaucoup appris sur les affaires de l'Afghanistan, mais il n'a pu entrer en relations avec les indigènes. Les seuls qu'il ait connus de près étaient des fonctionnaires ou des employés, en commerce constant avec l'administration et façonnés par elle. Il les a étudiés en observateur fin et sagace; mais c'est aux chansons populaires qu'il a demandé la peinture du véritable caractère afghan. Parti de France en vue d'étudier les dialectes de l'Afghanistan, d'en chercher la filiation dans le passé de l'Iran, et de recueillir des manuscrits pouchtous, M. D. n'a pu s'empêcher de voir et de noter au passage les faits curieux, les détails importants, si étrangers qu'ils fussent à l'objet direct de sa mission. Il s'est mis au courant, mieux que personne en France, de cette question afghane, si mince en apparence, et qui pourtant tient en suspens l'avenir de l'Inde et de deux grands empires européens, il a pensé avec raison qu'elle méritait d'être appréciée en France avec plus d'attention et plus d'exactitude. Il fait tour à tour défiler les trois tronçons de la nation afghane; les Afghans de l'Emir, les Afghans du Yaghistan et les Afghans de la Reine : les Afghans de l'Emir, jadis maîtres de la Perse, soumis tour à tour à trois dynasties, invincibles dès qu'ils trouvent un chef énergique, toujours redoutables, mais usés à des agitations intérieures et à des querelles de tribus; les Afghans du Yaghistan, nomades et pillards, assujettis à la triple loi de l'asile, de la vendetta et de l'hospitalité, ajoutant encore les passions théologiques aux levains de discorde déjà si nombreux entre tant de clans rivaux; les Afghans de la Reine, domptés, mais encore frémissants. M. D. nous présente ensuite quelques types de ces races : le vieux du village, héritier naïf des traditions et des superstitions; le philosophe libre-penseur, enfermé malgré lui dans des dogmes étroits; le politicien qui raisonne gravement sur une géographie de fantaisie; le petit fakir ambulant, le mounchi enrichi à enseigner le pouchtou, mais tourmenté par la nécessité de plaire aux Anglais et de garder l'estime des siens. La vie des officiers et des fonctionnaires anglais isolés sur les confins de ce monde étrange valait bien d'être décrite; au courant des mœurs anglaises et du caractère anglais, M. D. en reconnaît de bonne foi les grandeurs et les faiblesses; il signale avec admiration ces administrateurs incomparables qui possèdent de naissance l'instinct impérial et qui gouvernent sans fatigue, sans lassitude, des provinces grandes comme des royaumes, peuplées de races étranges, séparées de leurs maîtres par les langues et

les croyances. La première et la dernière lettre ne sont que des notes de touriste. Mais jamais touriste n'a peint avec un pareil lyrisme les paysages et les monuments de l'Inde. On aime à retrouver, avec un pareil guide, le souvenir encore vivant des Français dans l'Inde; les noms d'Allard, d'Avitabile, de Dupleix et de *Monsieur* Raymond sonnent glorieusement parmi tant de grands hommes; les étudiants parsis de Bombay, fondateurs du Cercle Franco-Parsi, et leur généreux protecteur Sir Dinshaw Petit, qui ont ressuscité avec tant d'ardeur l'étude de la langue et de la littérature française, appellent de loin la reconnaissance et la sympathie des cœurs français.

La frontière afghane est presque la frontière russe. L'envahisseur menaçant y obsède toutes les têtes; il hante le bazar indigène comme le mess des fonctionnaires anglais. C'est à qui supputera les chances des adversaires, à qui pénétrera les secrets de l'avenir; consulté par ses hôtes, M. D. à son tour a dû donner son avis; il l'a exprimé dans une préface brillante. L'Inde, selon lui, n'est pas appelée à former une nation indépendante; elle n'a pas même à choisir un maître; la question se videra directement, sans son concours. Si elle échappe aux Anglais, elle doit tomber sous le joug russe. Elle y perdra peut-être; elle n'y gagnera certainement pas. Les nouveaux conquérants ne pourront faire mieux que d'imiter fidèlement la méthode et les procédés de l'administration anglaise. L'avis d'un esprit éminent est toujours intéressant à recueillir; mais les données du problème sont trop variées et trop complexes peut-être pour s'accommoder à un jugement absolu. La conclusion de M. Darmesteter laisse place à des objections, et ne manquera pas de provoquer des dénégations formelles.

Sylvain Lévi.

---

512. — Léon Parmentier. **Etudes historiques sur la formation des mots dans la langue grecque.** I. Les substantifs et les adjectifs en -ες- dans la langue d'Homère et d'Hésiode. Paris, Bouillon, 1889; 192 p. in-8. Prix: 5 fr.

Depuis que les recherches commencées il y a dix ou douze ans sur le vocalisme indo-européen ont transformé la linguistique, on a presque entièrement abandonné pour la restitution, bien souvent chimérique, de la langue mère, l'histoire plus réelle des langues dérivées. Il est temps d'y revenir : après les quatre ou cinq maîtres dont les hypothèses reposent sur une connaissance étendue et approfondie des faits historiquement constatés, était venue la foule des disciples, dont l'ignorance se trouve à l'aise dans les ténèbres de l'*Urgemeinschaft*. Avec quelques travaux analogues, la publication des *Études* de M. Parmentier est un indice de l'intérêt que reprennent les recherches plus spéciales. Un danger de ces études particulières, auquel Corssen, par exemple, n'avait pas su se soustraire, c'est en se spécialisant dans l'étude d'une langue, de ne pas tenir assez compte des langues congénères, et d'attribuer à l'his-

toire propre du latin (pour garder l'exemple de Corssen) un fait qui s'est conservé sur le sol latin, mais n'y est point né. Il faut, pour ce genre d'études, une double préparation, philologique et linguistique, savoir le sanscrit, mais pouvoir utiliser les variantes d'un texte, qu'il soit, suivant le cas, grec, latin, ou irlandais. Cette double préparation, M. P. l'a acquise, d'abord à Liège, puis à Paris, aux cours du Collège de France et de l'École des Hautes-Études : le premier volume de ses *Études* montre quel fruit il a retiré de la fréquentation de ces deux Universités.

Ce volume, seul paru jusqu'ici, est une monographie très détaillée de la déclinaison homérique des thèmes en *s*. Peut-être M. P. y a-t-il fait une trop grande grande part à l'exposition des théories générales sur le vocalisme, la composition et l'accentuation ; mais cette disproportion disparaîtra par la publication des volumes suivants, et il est bon que ces généralités aient été dites une fois pour toutes au début de l'ouvrage. Je ferai encore à l'auteur une petite chicane : pourquoi dire « thèmes en ες», puisque M. P. fait rentrer dans son étude, et avec raison, les mots comme γῆρας, κέρας, κνέφας, etc., où l'ε n'apparaît jamais ? Mais j'ai hâte d'arriver à des questions importantes.

Chap. I-IV. — *Substantifs*. — A propos des noms masculins latins (en *-ôs*, *-or*, *-ôris)*, correspondant aux thèmes neutres en *s* du grec et du sanscrit, M. P. invoque l'analogie des substantifs en *tor*, *toris ;* mais cela supposerait l'antériorité du rhotacisme, fait très récent en latin. En tout cas il a bien raison de rejeter l'explication compliquée de M. Brugmann (K. Z, XXIV, 48), qui admet : 1° **honos*, neutre ; 2° *honôs*, féminin d'ap. **ausôs* (ἠώς) ; 3° *honor*, *honoris* devenu masculin, après le changement de *s* intervocalique en *r*, d'après *uictor*, *uictoris*. Je crois qu'en réalité la déclinaison de ces mots a été calquée sur celle des comparatifs masculins *(maiôs) ;* mais ces changements de genre demanderaient une étude spéciale, que M. P. n'avait pas à faire. — Chap. II, M. P. détruit l'opinion courante qui voit dans les doublets βένθος et βάθος, etc., la trace d'une ancienne alternance des formes forte et faible de la racine à l'intérieur de la déclinaison des thèmes en *s*. Or les formes avec α n'existent pas encore dans le grec homérique, et M. P. explique, sans doute avec raison, leur production dans la langue postérieure, par l'influence des adjectifs correspondants en ύ (βαθύς). Mais peut-être a-t-il tort de généraliser ses conclusions : différents dérivés de thèmes en *s* semblent indiquer une ancienne apophonie du suffixe (voir Brugmann, *Grundriss d. vgl. Gramm.*, II, 387), et pour la racine on trouve dans le Véda l'alternance de *bhárgas* (nom.) et de *bhrâjasâ* (instr.) dont le *j* pour *g* devant *a* = *e* nous garantit l'antiquité. — Notons au chapitre III de très intéressantes considérations, d'abord présentées à la Société de Linguistique *(Mém.*, VI, 391) et refondues dans le livre, sur l'usage de certaines formes de substantifs abstraits dans la conjugaison.

Chap. V-VII. — *Adjectifs.* — C'est une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage, à cause des nombreux et difficiles problèmes que présentent les adjectifs en *s* : les adjectifs simples (ψευδής) sont-ils antérieurs aux composés (δυσ-μενής) ou réciproquement? Comment s'explique l'accentuation uniforme des composés en grec, si opposée à la variété du sanscrit? Enfin comment concilier l'*e* radical des adjectifs avec leur oxytonie ? Cette dernière difficulté ne me semble pas insoluble : si le couple βένθος βαθύς (nous citons les formes grecques pour plus de simplicité) remonte nécessairement à une époque antérieure à la chute des *e* protoniques, le couple βένθος *βενθές (πολυ-βενθής) a pu naître, par dissimilation d'accent corrélative à la différence de fonction, postérieurement à cette chute. Si l'on admettait l'antiquité des adjectifs simples en *s*, on pourrait y trouver d'importants indices chronologiques : étant donné que l'*o* se trouve dans un grand nombre de cas certains en rapport étroit avec sa position en syllabe immédiatement posttonique, on pourrait de la présence de l'*e* dans *βενθές conclure qu'au moment de la création de l'adjectif oxyton le substantif avait lui-même la forme *βένθες. La date récente de la production de l'*o* indo-européen serait confirmée par sa naissance dans des composés qui ne peuvent être bien anciens, comme εὐπάτωρ opposé à πατήρ; on pourrait encore invoquer d'autres faits de ce genre, mais ce n'est pas ici le lieu. Toujours est-il que l'incompatibilité du vocalisme et de l'accentuation primitive des adjectifs en *s* n'est pas aussi réelle qu'on le pense d'ordinaire. — Nous sommes plus touché des raisons de sens invoquées par M. P. (p. 99 ss.) pour prouver l'antériorité des adjectifs composés, tout en persistant à croire que dès l'époque indo-européenne il existait au moins quelques adjectifs simples en *s*, nés, si l'on veut, pour la plupart, par abstraction des adjectifs composés. Toutefois chez Homère, ces adjectifs simples sont très rares, et l'existence d'aucun d'eux n'est même absolument démontrée.

Reste la question de l'accentuation. Mais y avait-il lieu de l'aborder dans un travail sur la langue d'Homère? L'accentuation dont traite M. P., c'est l'accentuation attique, connue même très indirectement par le témoignage des Alexandrins. De l'accentuation homérique nous ne savons absolument rien; aucune conjecture même n'est permise sur la manière dont on pouvait accentuer ces formes appartenant à des dialectes différents : et encore, les rhapsodes prononçaient-ils de même à Lesbos, à Sparte ou à Athènes? Une grande partie du chap. V n'aurait donc dû figurer que dans un des volumes subséquents des *Études :* il n'en est pas moins intéressant. L'oxytonie des adjectifs composés en *s* en grec a été expliquée par M. L. von Schrœder (K. Z., XXIV, 110) par l'influence des adjectifs simples, oxytons de fondation; mais M. P. objecte avec raison que ces adjectifs étaient à tout le moins très rares, tandis que les composés sont extrêmement nombreux. Son explication est beaucoup plus plausible : une grande partie des composés sont for-

més avec *α* privatif, et ont eu de tout temps l'accent sur la finale (sscr. *atamás);* c'est probablement sur leur modèle qu'a été unifiée l'accentuation de tous les autres.

Le travail de M. P. se termine par une liste alphabétique de tous les thèmes en *s* de la langue d'Homère et d'Hésiode, avec l'indication exacte du nombre des exemples, et quand ce nombre n'est pas trop considérable, un renvoi aux différents passages des deux poètes où se trouvent les formes citées. Cette statistique faite d'une façon fort commode et fort intelligente sera consultée avec grand fruit par tous ceux qui, à quelque point de vue que ce soit, auront à s'occuper de la langue homérique : la discussion des cas douteux et des difficultés de toute sorte en rend d'ailleurs la lecture plus intéressante que ne l'est d'ordinaire celle d'un index.

Il faut espérer que la suite de ces *Études* ne se fera pas trop attendre : nous ne pouvons que souhaiter d'y retrouver le soin et les qualités scientifiques dont M. Parmentier a fait preuve dans le premier volume.

Louis Duvau.

---

513. — **Plutarch's Life of Nikias**, par H. A. Holden. Cambridge, 1887, lxx-214 p.

514. — **Sophocles' Antigone**, par Friedrich Schubert. Vienne, Tempsky, 1889, xviii-64 p.

515. — **Demosthenes' ausgewæhlte Reden**, par Karl Wotke, 2e ed. Leipzig, Freytag, 1889, xxv-92 p.

516. — **Platon's Apologie des Sokrates und Kriton**, par A. Th. Christ. Leipzig, Freytag, 1889, xviii-77 p.

517. — **Platonis Laches** edidit Jos. Kral. Vienne, Tempsky, 1888, xi-36 p.

L'ouvrage de M. Holden s'adresse surtout aux étudiants anglais qui ont des examens à préparer; considéré à ce point de vue, on ne peut nier qu'il ne doive leur être d'un grand secours. Ils y trouveront en effet tous les renseignements possibles, soigneusement groupés et mis à leur portée, sans qu'ils aient d'autre peine que de feuilleter le volume. Une copieuse introduction contient une biographie de Plutarque, un chapitre sur les Vies parallèles, un autre sur la Vie de Nicias, et enfin une étude sur les sources utilisées par l'auteur grec. Une table chronologique établit la concordance des événements à partir de l'an 460 jusqu'en 413. Le texte grec, qui occupe la moindre place de l'ouvrage, est suivi d'une centaine de pages de notes; là, il n'y a pas seulement abondance, il y a pléthore, d'autant plus que les notes sont surtout destinées à faciliter la traduction et que les remarques grammaticales sont peu développées; M. Holden se contente le plus souvent de renvoyer à la grammaire de Goodwin et à celle de Hadley, révisée par Allen. Pour ce qui est de la constitution du texte, M. H. ne propose, il est vrai, aucune conjecture personnelle, mais il a mis à profit les travaux d'autrui avec beaucoup de bon sens et un jugement éclairé. En somme,

le Nicias de M. Holden continue honorablement la série que l'éditeur a entrepris de publier, et qui contient déjà Thémistocle, Sylla et les Gracques. L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer.

Les autres ouvrages mentionnés en tête de cet article appartiennent tous à la collection de classiques grecs et latins publiée sous la direction de Karl Schenkl. Trois d'entre eux, l'Antigone, les Discours choisis de Démosthène et le Platon rentrent dans une catégorie spéciale de la collection. Ce sont des éditions à l'usage des classes; chacune d'elles est précédée d'une introduction, dont le but est de mettre à la portée des écoliers, sous la forme la plus concise possible, un certain nombre de renseignements indispensables en matière de littérature et d'histoire, de manière à ce qu'ils puissent tirer parti de leur lecture. Ces introductions sont généralement fort bien faites.

Au point de vue de la critique du texte, le Démosthène de M. Wotke n'offre guère d'intérêt, car on n'a fait que reproduire le texte d'une édition précédente. L'Antigone de M. Schubert renferme un appendice intéressant, illustré de reproductions phototypiques bien choisies, la première en particulier, qui est une vue du théâtre de Dionysos à Athènes, d'après l'ouvrage de Baumeister. Le Platon de M. Christ s'appuie sur la recension de M. Schanz, mais l'éditeur n'en a pas moins conservé une certaine indépendance, qui témoigne d'une lecture étendue et d'un jugement personnel.

Enfin, le Lachès de M. Král, tout en faisant partie de la même collection que les précédents, appartient à la série des éditions critiques. La préface, consacrée aux manuscrits et à leur filiation, est un résumé assez fidèle de l'ouvrage de Wohlrab. L'édition de Schanz, l'apparat critique de Bekker et de Stallbaum ont fourni à l'éditeur la matière nécessaire à la constitution du texte, auquel il n'a apporté qu'un petit nombre de changements reposant sur des conjectures personnelles.

Emile Baudat.

---

518. — A. E. Dünzelmann. **Der Schauplatz der Varusschlacht.** Gotha, 1889, in-8, 24 pages, chez Fr. Andr. Perthes.

Encore une nouvelle brochure sur la localité où Varus a été défait! Dans celle-ci le fleuve Luppia n'est pas la Lippe, mais la Hunte, le *castellum* d'Aliso est placé près de Hunteburg, et par suite l'armée de Varus aurait été détruite dans le cercle de Diepholz, non loin de Lemförde. Une telle abondance de discussions, qui aboutissent à des conclusions si diverses à propos d'un même fait, donnerait-elle raison aux pessimistes dont il a déjà été question dans la *Revue critique* du 25 mars, p. 225?

R. C.

---

519. — **Chartes de N. D. de Bertaud,** second monastère de femmes de l'ordre des Chartreux, publiées par l'abbé Paul Guillaume. Paris, Picard, 1888, in-8, LVI et 367 pages.

Le monastère de Bertaud (ou plutôt Berthaud, c'est l'orthographe consacrée depuis trois cents ans), fondé en 1188 dans la paroisse de Rabou (Hautes-Alpes) par quelques seigneurs des environs, a subsisté jusqu'au milieu du xve siècle; des religieuses de l'ordre de saint Bruno l'habitaient. Il fut incendié en 1446 et les religieuses se retirèrent alors dans un petit monastère dépendant de la Chartreuse de Durbon; en 1601 ce couvent fut définitivement supprimé. Les archives de Berthaud ont été versées à la Révolution dans celles des Hautes-Alpes confondues avec le fonds de Durbon, c'est de là que l'éditeur a tiré les 273 documents imprimés dans son volume et échelonnés de 1188 à 1449. Il a voulu sans doute nous donner tout ce qui subsiste encore du chartrier de Berthaud, mais il ne paraît pas cependant s'être préoccupé de recueillir les chartes existant hors des archives qui lui sont confiées, à Grenoble, à Marseille et chez quelques particuliers. Il a même oublié une charte du 18 août 1395 qui fait partie des archives des Hautes-Alpes. Les transcriptions paraissent du reste généralement exactes; l'éditeur s'est même astreint à cet égard à un degré de minutie qu'on peut qualifier de superflu; après avoir publié les chartes d'après les originaux, il signale soigneusement en note les variantes qu'offrent les copies de la même charte; c'est de la place perdue. J'en dirai autant des chartes, publiées d'abord d'après un original puis republiées tout à côté d'après une copie plus fautive qu'une autre et paraissant présenter des différences notables avec cet original, quoique de la même date. Il est difficile de concevoir l'utilité de ces publications multipliées. L'éditeur aurait mieux fait de joindre à ses textes un commentaire. Mais le plus grave reproche que l'on puisse faire à ce volume, c'est la parfaite insignifiance de la majeure partie des documents qui la composent. L'éditeur d'un cartulaire est obligé de publier le manuscrit en entier, il forme un ensemble qu'il vaut mieux ne pas rompre, mais celui qui forme un recueil de chartes n'est point forcé de tout publier et peut sans scrupule laisser de côté les documents sans intérêt. Je n'ai jamais compris, je l'avoue, l'utilité que peut présenter un acte de vente d'un petit coin de terre faite par un inconnu à un autre inconnu, au prix de quelques deniers, la reconnaissance d'une poule ou d'un fromage de redevance, la quittance de quelques écus, etc. De simples et brèves analyses feraient bien mieux mon affaire et remplaceraient avantageusement des pages entières; le livre de M. l'abbé Guillaume, allégé des trois quarts de la matière qu'il renferme, y aurait beaucoup gagné. Tous les textes ne sont pas intéressants du moment qu'ils datent du moyen âge et sont écrits en latin.

Dans l'introduction de cinquante-six pages qui précède le texte des chartes, l'éditeur donne quelques renseignements historiques et topographiques sur la Chartreuse de Berthaud, et il a profité des notes pour

corriger un certain nombre d'erreurs qui lui étaient échappé, dans les dates des chartes, dans les noms des personnages, etc. Cette introduction aurait besoin elle-même d'un *errata* assez volumineux. M. l'abbé Guillaume, par exemple, veut qu'on écrive Saint-Julien en *Bochaine* et non *Bauchaine* comme on l'écrit généralement (p. XLVII) encore faudrait-il au moins *Bôchaine,* car l'*o* est long et non bref. A la p. IX il nous fait une description fantastique des dangers qu'il a été obligé d'affronter pour atteindre les ruines de la Chartreuse de Berthaud; j'ai parcouru, comme beaucoup d'autres le font tous les jours, cette route, et n'ai pas aperçu qu'elle présentât la moindre difficulté. A la p. XII (en note) on trouve l'énumération des noms des seigneurs de la Roche des Arnauds (village peu éloigné de Berthaud) appartenant à la famille Flotte, de 1060 à 1498. Or, cette énumération puisée dans des documents généalogiques modernes est fautive en plusieurs points et M. l'abbé Guillaume eût pu facilement la corriger en consultant une généalogie manuscrite de la famille de Flotte, du siècle dernier, extrêmement exacte et conservée dans les archives des Hautes-Alpes dont il est le gardien. Il ne paraît pas l'avoir connue.

J. ROMAN.

---

520. — H. DELEHAYE. **S. J. Guiberti Gemblacensis epistula de Sancto Martino** et alterius Guiberti item Gemblacensis carmina de eodem. Excerptum ex Analectis Bollandianis, t. VII (1888), 60 pp.

521. — *Id.* **Guibert abbé de Florennes et de Gembloux.** (Extrait de la *Revue des Questions Historiques*), 1889, 90 pp.

Ces deux brochures renferment, la première : une longue lettre inédite de Guibert (1125-1213) abbé de Gembloux et de Florennes, sur Saint-Martin et son poème consacré au même personnage et dû à un autre Guibert; la seconde : une étude très détaillée de la vie et des œuvres du premier Guibert. Toutes deux sont faites avec soin et précision. Il faut regretter seulement que l'intérêt que présente Guibert, tant au point de vue historique qu'au point de vue littéraire, soit si médiocre. On saura gré cependant à M. Delehaye d'avoir eu la patience d'entreprendre l'étude de ce personnage de second ordre sur lequel, sans doute, on ne reviendra plus de longtemps. La partie la plus utile de son travail est celle où il a établi la chronologie des lettres de Guibert qui seules, parmi les nombreux écrits de celui-ci, présentent quelque importance.

H. P.

---

522. — **La Jeunesse de Calvin,** par Abel LEFRANC. Paris, Fischbacher, 1888, XVI, 231 p. gr. in-8. 7 fr. 50.

Les travaux, et, ce qui mieux est, les bons travaux sur Calvin ne manquent pas. Les biographies de Henry et Staehelin, le grand ou-

vrage, resté malheureusement inachevé, de Kampschulte, les études de Sayous, de Bordier, de Bonnet, et tout récemment les documents amoncelés dans la grande édition des *Œuvres* de Calvin, dont quarante volumes ont paru déjà dans le *Corpus reformatorum* de Brunswic, ont mis à la disposition des chercheurs, désireux de s'orienter sur la vie et les écrits du réformateur genevois, une vaste moisson de données scientifiquement contrôlées et solidement établies. Si néanmoins, l'apparition du volume de M. Lefranc a été saluée par les éloges à peu près unanimes de la critique, si tous ceux qui se sont occupés plus spécialement de l'histoire religieuse du xvi[e] siècle ont parcouru le livre avec un vif intérêt, c'est que l'auteur a choisi, pour la traiter à fond, la partie la plus obscure, la plus discutée de la vie de Calvin, ces années de jeunesse, passées dans un milieu qui cessa plus tard d'être le sien, sur lesquelles il n'a pas jugé nécessaire d'éclairer plus tard ses disciples, et dont ceux-ci ne pouvaient guère savoir grand'chose par eux-mêmes. Contrairement à ce qui a lieu généralement pour les personnages marquants de l'histoire, nous ne savons encore rien, au fond, ou bien peu de chose sur la genèse de l'homme et de son œuvre; il apparaît subitement devant nos yeux, armé, pour ainsi dire, de toutes pièces, et sa physionomie ne change plus, une fois qu'il est entré dans son rôle de novateur religieux et de chef de parti.

M. L. a essayé de sonder ce problème historique et d'écarter les voiles épais qui couvrent « les années d'apprentissage » de Calvin. Très au courant de la littérature ancienne et moderne relative à l'histoire de la Réforme, il a consulté de plus toute une série de sources imprimées et manuscrites, qui lui ont fourni des données précieuses pour certains chapitres de son ouvrage. Ce sont les *Registres aux délibérations* de la ville de Noyon, les *Registres capitulaires* de cette ville, conservés au moins par extraits dans les papiers Sézille à la Bibliothèque nationale, et d'autres pièces d'archives encore, grâce auxquelles le savant historien de Noyon a pu nous donner sur un des plus célèbres enfants de la cité picarde, sur les origines et l'entourage du futur réformateur, un récit infiniment plus nourri de faits et de détails curieux que celui de ses prédécesseurs. C'est presque une révélation que ce tableau qui forme la partie de l'ouvrage de M. L., et qu'il intitule *Les origines de Calvin.* Cette vieille ville épiscopale de Noyon, si renommée pour sa piété, nous y apparaît comme un foyer de querelles incessantes, non seulement entre clercs et laïques, mais au sein du clergé lui-même. On s'étonne moins de voir Jean Calvin si grand hérétique, quand on suit avec M. L. tout le détail des dissentiments de son père, Gérard Cauvin, l'official de l'église de Noyon, avec ses propres mandataires, dissentiments poussés assez loin pour que Gérard se trouve, à sa mort, en 1531, sous le coup de l'excommunication. Le frère aîné du réformateur, Charles Cauvin, quoique membre lui-même du clergé local, n'est pas d'humeur moins batailleuse; lui aussi est excommunié, si bien qu'après son décès, en

1537, on l'enterre sous le gibet. L'évêque de Noyon, Jean de Hangest, n'est d'ailleurs pas en meilleurs termes avec son chapitre, et nous apprenons par M. L. les détails les moins édifiants sur les violents conflits entre ces deux autorités religieuses de la cité.

Il résulte de son récit, plein de faits précis et désormais indiscutables, que précisément durant les années de jeunesse de Calvin, la population de Noyon se vit dans un état de lutte et d'excitation presque continuelle, sur le terrain ecclésiastique, et que l'antagonisme avoué ou latent de ceux que leurs fonctions et leur titre désignaient pour y être les gardiens de la foi, devait faciliter singulièrement l'éclosion et le développement rapide de l'hérésie.

La troisième partie du volume intitulée *Noyon et Genève* nous montre par le menu cette croissance de l'hérésie à partir de 1534, sous l'influence directe du réformateur, qui, par exception, fut prophète en son pays. Nous voyons peu à peu toute la haute bourgeoisie de la ville céder aux tendances novatrices ; c'est un des plus fermes amis de Calvin, un futur émigré de Genève, Laurent de Normandie, qui devient alors lieutenant civil du bailliage, puis maire de Noyon. Malgré les persécutions qui commencent ici comme partout, à la fin du règne de François I[er], le protestantisme se maintient dans la ville picarde jusqu'aux commencements des guerres de religion. Alors seulement l'alliance de la plèbe, restée catholique, et du clergé réussit à écraser l'aristocratie bourgeoise, en majeure partie protestante. A partir de 1564, il n'y a plus de protestants à Noyon ; il n'y en aura plus pendant bien longtemps dans la ville natale de Calvin.

Voilà donc le milieu, dans lequel le réformateur est né et dans lequel il a longtemps vécu ; si jamais milieu put influer sur les idées d'un homme, ce fut celui que M. L. vient de nous décrire d'une façon si précise et vraiment scientifique. Il ne saurait y avoir de doute à ce sujet. Mais la question du développement personnel de Calvin reste entière. C'est elle que l'auteur a voulu tirer au clair dans la deuxième partie de l'ouvrage, *Études de Calvin*, qui nous raconte le séjour du jeune homme aux Universités de Paris, d'Orléans et de Bourges, et les premiers écrits de l'humaniste, qui, en lui, précéda, comme on sait, le réformateur. Cette partie du travail de M. L. n'est pas moins soignée que le reste, ni moins riche en détails nouveaux. M. L. fait justice de la légende qui nous montre le fils du riche Gérard Cauvin vivant à Paris aux crochets de la famille de Montmor ; il explique de la façon la plus lucide les tribulations de Calvin à Orléans (?), comme procureur de la *nation* picarde et l'histoire des coupes académiques, si souvent exploitée contre lui ; il débrouille, ou à peu près, la question si obscure des pérégrinations du jeune savant, après sa fuite de Paris. Il tire surtout au clair le fait si important de l'emprisonnement de Calvin à Noyon, entre mai et septembre 1534. Sur tous ces points on ne saurait faire autre chose que de signaler avec reconnaissance les conclusions des recherches

menées avec tant de sagacité par l'auteur. Il est un point seulement sur lequel nous regrettons de ne pouvoir être de l'avis de M. Lefranc. Il n'a pas voulu seulement faire œuvre d'historien, mais aussi de psychologue, et, s'occupant de cette période de la vie de Calvin, « trouver le secret de son évolution. » Or les documents seuls connus jusqu'ici ne suffisent pas, à notre avis, pour trancher cette question délicate. On peut fixer, au besoin, une date à laquelle l'orthodoxie du futur hérésiarque n'est pas encore compromise; que ce soit maintenant 1531 ou 1532, peu importe. On peut fixer les commencements d'une évolution plus profonde aux environs de novembre 1533, alors qu'il écrit le discours prononcé par son ami Nicolas Cop, en sa qualité de recteur de l'Université de Paris, discours qui décide de son départ précipité de la capitale; on peut affirmer enfin qu'en septembre 1534, date d'une des rares lettres conservées de cette époque, et adressée par Calvin à Bucer, la transformation religieuse est décidément accomplie. Mais ce sont là des faits purement extérieurs, et d'ailleurs depuis longtemps connus. M. L. prétend établir le *pourquoi* et le *comment* de la chose, et c'est en quoi, malgré toute la sagacité de ses inductions, il ne nous semble pas avoir réussi, comme nous l'aurions désiré pour lui. Rien, dans les pièces citées par l'auteur, rien dans l'état actuel de la question, ne justifie, à notre avis, l'assertion de M. L., quand il écrit: « Calvin n'a point connu l'incertitude douloureuse ni le déchirement poignant. Son évolution religieuse s'est faite méthodiquement; il a pesé en jurisconsulte les raisons pour et contre... sa sensibilité n'eut point à souffrir de ce combat intérieur. » Qu'en sait-il? Plus loin, il ne laisse pas même à Calvin l'initiative de cet acte décisif de sa carrière: « Dans la grave affaire de la conversion, dit-il, le réformateur n'a fait que suivre l'impulsion donnée par son entourage », et « le sentiment n'y fut pour rien. » Nous avons quelque peine à comprendre comment M. L. a pu formuler des jugements aussi catégoriques; ils nous paraissent peu conciliables avec ce que nous savons de la nature entière, si peu malléable, de Calvin, et sont aussi en contradiction, ce me semble, avec la manière dont les crises intimes de tous les fondateurs d'une foi nouvelle se sont produites. Nous nous garderons de formuler des contre-propositions à celles de M. L.; nous ne saurions les appuyer davantage. Mais je crois qu'il vaut mieux laisser le problème en suspens, jusqu'au jour, lointain peut-être, où la découverte de quelque lettre inédite, ou d'autres témoignages nouveaux nous renseigneront d'une façon certaine sur l'évolution religieuse et morale par laquelle Calvin dû passer avant de se charger de sa mission nouvelle, mais sur laquelle les renseignements authentiques font défaut.

Dans un appendice. M. L. a traité d'une façon plus approfondie quelques unes des légendes mises en circulation, dès le XVIe siècle, par la haine calomniatrice de ses antagonistes religieux, et en a démontré facilement l'ineptie; c'est principalement son curieux emprisonnement à Noyon, en 1534, sur lequel l'auteur a fait la lumière pour la première

fois, qui a servi de prétexte à toutes les accusations ridicules de délits de mœurs et de crimes contre nature etc., inventées par les Jésuites ses contemporains et répétées par les Audin et consorts jusqu'à ce jour. En somme, le livre de M. L. est un excellent travail et riche en résultats nouveaux. Si M. Lefranc n'a pas « levé tous les voiles derrière lesquels se dessine l'avenir du réformateur genevois », il aura par ses découvertes positives, comme par ses assertions contradictoires, fait avancer la question d'un grand pas. Il aura surtout donné un bel exemple de la façon dont certaines questions, qui confinent à des terrains toujours brûlants, doivent et peuvent être traitées de nos jours par ceux qu'anime le véritable esprit scientifique [1].

R.

---

523. — **Charles A. Faré.** Lettres d'un jeune officier à sa mère, 1803-1814. Avec une préface et des notes, par H. Faré. Paris, Delagrave, 1889. In-8, 363 p. 7 fr. 50.

Le Tourangeau Faré, dont on nous donne la correspondance, avait été reçu en 1803, à l'âge de dix-sept ans, à l'École de Fontainebleau ; il y passa une année, et le « détail de ses occupations » (p. 66-68, note) prouve que cette année fut une année de rude et incessant labeur. Nommé sous-lieutenant au 69e de ligne, il se rendit au camp d'Etaples : « Je m'instruis, écrivait-il à sa mère, je m'instruis à fond du détail de ma compagnie, des besoins du soldat ; je joue de la flûte, je copie de la musique, j'apprends les armes et l'italien, car notre régiment ayant longtemps fait la guerre en Italie, tous les officiers parlent italien et je ne manque pas de maîtres pour cette langue » (p. 99).

Mais il allait bientôt connaître la guerre. Lorsque se forme la troisième coalition, son régiment, qui fait partie du corps d'armée commandé par le maréchal Ney, quitte Etaples en toute hâte, et par Lunéville, Haguenau, Lauterbourg, par les pays de Bade et de Wurtemberg, arrive aux environs d'Ulm et s'empare à la baïonnette du pont et de la hauteur d'Elchingen. Faré fut « assez heureux pour ne rien attraper, si ce n'est une balle qui emporta un morceau de son chapeau » (p. 107). Il eut le même bonheur quelques semaines plus tard dans le Tyrol où, dans un léger combat contre les Autrichiens de Rohan, il « reçut une balle morte au bras gauche, un peu au-dessus du coude » (p. 111). Après cette expédition du Tyrol, où il trouve des gens « déterminés et armés de carabines dont ils se servent fort adroitement », Faré est envoyé en Carinthie, à Klagenfurt, puis dans le pays de Salzbourg. Il décrit assez joliment la Carinthie, ses maisons malpropres qu'il compare aux huttes des Hottentots, ses femmes qui, comme les hommes d'ailleurs, « ont presque toutes un joli petit cadeau à vous faire, qui n'est autre chose que la gale » (p. 114).

1. P. 48, livre *répété* pour *rejeté*.

Il fit la campagne de 1806, et assista de près à la bataille d'Iéna : « C'est alors que nous eûmes sous les yeux le plus beau spectacle que j'aie jamais vu : l'armée prussienne ébranlée par notre artillerie, battant en retraite d'abord en ordre, puis ensuite chargée sur tous les points par la cavalerie (qui s'est couverte de gloire) et se retirant enfin dans le plus grand désordre. Toute l'armée française alignée comme à la manœuvre; des régiments entiers obligés de mettre bas les armes » (p. 129). Il vit défiler la garnison qui sortait de Magdebourg rendu. Il entra dans Berlin, la « ville la mieux bâtie qu'il eût encore vue, et assez triste » (p. 132), à Francfort sur l'Oder, à Posen. Sa description de la Pologne rappelle celle de Pion des Loches et de tant d'autres; il ne parle de ce pays qu'avec dégoût; après avoir fait dix à douze lieues, il arrive dans une mauvaise cassine « où la fumée sort par le toit et où les oies, les cochons, les paysans et le soldat sont obligés de faire l'ordinaire ensemble »; les habitants sont serfs; de distance en distance « quelque petit tyran habite une petite maison un peu moins sale que les autres et qu'on décore du titre de château ». Il était à l'affaire de Soldau où il fut légèrement blessé et où ses voltigeurs se battirent *comme des anges ;* il était aux sanglantes affaires qui précédèrent la bataille de Friedland et, près de Guttstadt, un « éclat d'obus lui frisa les cuisses à chacune desquelles il fit une contusion, et lui frappa rudement l'avant-bras gauche dont il enleva toute la peau de dessus »; le lendemain, sur la route d'Osterode, il fut surpris par les Cosaques et ne leur échappa qu'en se jetant dans les bois. Il méritait la croix, et il l'eut : « Je suis membre de la Légion d'honneur, écrivait-il à ses parents; j'ai reçu, il y a deux ou trois jours, la lettre d'avis du grand chancelier et, dès ce moment, je jouis de toutes les prérogatives attachées à cette distinction. Je suis le plus heureux des hommes, et ce qui augmente encore mon bonheur, c'est la satisfaction que vous causera cette nouvelle. Ah! que ne suis-je dans vos bras pour y recevoir vos tendres caresses et vos félicitations! » (p. 158).

Après la guerre, les loisirs de garnison. Faré avait été nommé adjudant-major à Luxembourg; cette ville, dit l'éditeur de notre livre, « faillit devenir pour lui ce que Capoue eut longtemps la réputation d'avoir été pour Annibal. Ce n'est pas d'hier que date la sympathie de Vénus bien élevée pour Mars en grande tenue, surtout si Mars est jeune et bien fait, spirituel et de bonne compagnie. Mais quand Mars porte à sa boutonnière cette jeune et glorieuse croix de la Légion d'honneur, si appréciée, si rare encore, si rare à son âge surtout, Mars est irrésistible. Mars, qui a vingt-deux ans, qui n'a jamais été au régime d'une ville de grande garnison, qui n'a jamais été à pareille fête, qui du toit maternel est passé tout droit à l'École de Fontainebleau, n'en est sorti que pour aller tout droit au camp de Boulogne, et de là tout droit à l'assaut d'Elchingen, puis en Tyrol, puis à Iéna, puis en Pologne, Mars a un moment d'enivrement. Il faut soutenir ce personnage; Mars a des dettes, Mars a des

querelles » (p. 183-184). La mère de Faré eut vent de cette existence dissipée; elle dut payer les dettes de son fils, elle lui écrivit une lettre pleine de douleur et de colère, le traitant de « roué » et de « vil suborneur », lui exprimant sa « plus vive affliction »; désormais, elle ne le tutoya plus que par intervalles.

Vient la campagne de 1809. Faré quitte Luxembourg et assiste aux premières affaires (Landshut, Eckmühl, passage de l'Inn). Il sert dans la division Claparède qui emporte la ville et le château d'Ebersberg après le combat « le plus terrible qu'on puisse s'imaginer » (p. 201), et à Wagram, il a son cheval tué sous lui. Il accompagne en Portugal la division Loison et passe quelque temps à Lamego « pays charmant, dit-il, et où rien ne manquait que les habitants : une température délicieuse; la terre couverte de fleurs au mois de janvier; les orangers, les citronniers, les grenadiers chargés de fruits; du vin, de la viande, des légumes en abondance et surtout de cet excellent vin connu sous le nom de vin de Porto.... mais dans Lamego, qui est une ville de 15 à 20,000 habitants, nous n'avons pas vu une âme. Heureusement ils ne pouvaient pas emporter leurs provisions, et avec elles nous nous passions d'eux » (p. 241).

En 1811, Faré quittait le 69e régiment de ligne pour entrer, par avancement, comme lieutenant en premier au 1er régiment des grenadiers à pied de la vieille garde. Il eut la bonne fortune de passer en Touraine les derniers mois et le commencement de 1812. Puis il partit pour la campagne de Russie. Il vit l'affaire de Smolensk d'une hauteur, « sans le moindre danger et comme aux premières loges » (p. 263), mais du 20 août 1812 au 13 février 1813 aucune de ses lettres ne parvint à ses parents, et c'est de Fulda qu'il leur envoie ce bulletin laconique : « D'abord je m'en suis tiré bien portant, sans pieds ni mains gelés, ni autre chose. Mes yeux, que la poussière et l'incendie de Moscou avaient mis dans un état pitoyable, se sont à peu près rétablis, malgré le bivouac et sans y rien faire. J'avais un peu maigri, et j'ai déjà repris mon embonpoint. Maintenant, voici le mal. Comme tout le monde, j'ai tout perdu, chevaux, bagages, jusqu'à mon pauvre domestique qui a été gelé. Je suis arrivé à Königsberg tout nu et sans un sou... MM. les Prussiens, qui ne nous aiment guère, nous ont étrillés de la bonne façon. » (p. 269-270).

Mais il fallait se battre encore. Faré assista, comme adjudant-major, aux batailles de Dresde, de Leipzig, de Hanau et fut nommé officier de la Légion d'honneur. « Je désirais vivement cette faveur, écrit-il de Trèves, et maintenant que je l'ai obtenue, je n'éprouve pas une bien grande joie. La cause en est, je crois, dans les maux qui désolent la France et dans ceux plus grands encore qui la menacent. Il faudrait être bien égoïste pour ressentir une vive satisfaction au milieu de tant de pertes. Les belles annonces de modération de l'ennemi étaient fausses, et maintenant qu'il a l'avantage, il croit pouvoir tout oser. Cependant

il s'arrête et hésite à franchir le fleuve sacré! Qu'il y prenne garde; il pourrait bien venir aussi trouver Moscou dans la France. Je ne sais quel est l'esprit public en France; mais si les Français entendaient bien leur intérêt, il n'y en aurait pas un, capable de porter les armes, qui ne dût s'empresser de marcher pour la défense de la patrie » (p. 300-301). C'est sa mère qui lui répond; elle a la même vaillance, le même patriotisme. « L'esprit public est détestable... Grand Dieu, qui vois dans mon âme, qui sais que mon cœur ne brûle que du plus pur amour pour la patrie, fais choix, si la France doit périr, de ceux qui verseraient la dernière goutte de leur sang pour le salut de tous et qui s'estimeraient encore heureux de sauver des ingrats. Si vous avez décidé à votre tribunal supérieur que la France doit disparaître de la liste des nations, et si je dois survivre, accordez-moi, mon Dieu, d'aller vivre avec tout ce que j'aime dans les montagnes de la Suisse, où la pauvreté du pays n'attire pas la cupidité de l'ennemi. Voilà les vœux que je forme et les douleurs auxquelles je suis en proie depuis nos revers et même avant, car je les avais prévus. Si tous les hommes en état de porter les armes avaient dans le cœur pour cinquante centimes de ce que j'y ai pour cent mille francs, il n'y en aurait pas un qui ne volât à la défense du foyer et de leurs braves frères d'armes. Pourquoi ne suis-je qu'une femme? Lorsque les écrivains ont fait l'histoire de la Révolution, ils ont dit que l'honneur français s'était réfugié aux armées, et moi j'assure qu'il n'en est pas revenu » (p. 310). Et le fils réplique : « Depuis que j'ai reçu votre lettre, il ne se passe guère de journée que je ne la relise. Que nous pensons bien de la même manière, ma chère maman! Votre dévouement, votre courage m'ont tiré des larmes. Ah! comme vous le dites, pourquoi n'y a-t-il pas quelques centaines de mille Français qui pensent comme vous? Mais non, ils dorment, et ils ne sortiront de leur lâche apathie que sous les coups de verge de l'ennemi. Toutes ces idées me font mal... » (p. 313).

Les alliés ont envahi la France. Les lettres de Faré sont datées successivement de Chaumont, de Bar-sur-Aube, de Meaux. Pourtant le jeune adjudant-major ne désespère pas encore; le temps est superbe, dit-il, et les affaires vont bien (p. 318). Il retrace avec indignation les horreurs commises par les alliés en Champagne: « Le pillage le plus éhonté est le moindre de leurs forfaits : l'incendie, le viol, la mort, voilà les biens qu'apportent les libérateurs de la France. Il semble, dans les campagnes, que le sexe et l'âge, au lieu d'être pour eux un objet de respect, en soit un de fureur. Pour les villes, où l'on observe une espèce d'ordre, ils ont d'autres gentillesses; ils rencontrent un bourgeois dans la rue, le jettent à terre et lui prennent ses bottes, ses boucles, ses souliers, sa montre. Ils entrent dans une maison, s'y font donner les couverts que l'on n'a pas eu le temps de cacher. Ils ont surtout pour habitude de ne laisser aucun rideau dans les chambres où ils couchent... Ah! pourquoi tous les Français n'entendent-ils pas mieux leurs intérêts? En

moins d'un mois tous ces brigands auraient repassé le Rhin. Ils sont pourtant parvenus, à force d'horreurs, à animer les paysans de ces contrées-ci qui commencent à leur donner la chasse avec vigueur. Quand la saison sera moins rigoureuse, j'espère que tous se lèveront » (p. 322).

La défection de Marmont arrache à Faré le même cri de colère, et il fait un beau parallèle entre les généraux que Napoléon a comblés de faveurs et les officiers subalternes, les simples grenadiers. Ceux-ci, « est-ce l'intérêt qui les a guidés? Non, c'est l'honneur, l'honneur fuyant les cordons, les plaques, les broderies et se réfugiant dans nos rangs! » (p. 375). Toutefois il reconnaît que Napoléon a commis de grandes fautes et « mérite une partie de ce qui lui est arrivé ». Il sait que la France a besoin de repos, et il accueille les Bourbons sans trop de déplaisir. « Je n'ai pas connu les Bourbons, j'ai même en quelque sorte combattu contre eux. Eh bien! j'ai partagé les transports que leur présence a excités. Ils ont été si malheureux, et ils sont si affables! Et puis, ils sont Français. Que ne sont-ils descendus du ciel! » (p. 328).

Pourtant, comme tant d'autres, il suivit Napoléon à Waterloo. Il y fut si gravement blessé qu'il passa pour mort; durant six jours, il resta couché sur le sol; il fut sauvé par la comtesse de Ghistelle et sa fille. Il prit sa retraite, se maria, devint en 1830 secrétaire-général de la préfecture d'Indre-et-Loire, puis en 1837 sous-préfet de Vendôme. Il mourut le 14 avril 1841.

M. H. Faré a publié avec grand soin les *Lettres* que nous venons d'analyser. Il les range par ordre chronologique en onze chapitres et les accompagne de notes sur les événements de la famille Faré auxquels le fils et la mère font allusion. Il fait précéder chaque chapitre d'une sorte de précis historique vivement écrit et puisé aux bonnes sources. Enfin, il met en tête de sa publication une assez longue étude intitulée *Profils de famille* (p. 1-58) qui nous fait connaître la famille Faré et ses principaux membres, Jean-Baptiste Faré, ancien avocat au Parlement de Paris et président du tribunal criminel de Tours que le typhus vient atteindre à son poste, Martin Faré, le propriétaire des Amardières, sa femme, la Belfortaine Marie Woïart, la mère de notre adjudant-major, la patriote qui aime l'Alsace de tout son cœur et assure qu'« il y a plus de gens de bien dans cette portion de l'empire qu'ailleurs » (p. 241). Tous ces *Profils* sont nettement tracés en un style familier, spirituel, où l'on sent quelquefois la recherche et l'apprêt [1]; de même que les introductions et notes des chapitres, ils rehaussent la valeur de cette publication que nous recommandons à tous les amis de l'histoire [2].

A. CHUQUET.

1. Voir plus haut la façon dont M. H. Faré retrace l'existence de son aïeul à Luxembourg.

2. P. 111, lire Bozen pour *Bodsen* et p. 119, Memmingen (Memingen) pour *Meiningen* et Leutkirch pour *Deutkirck*; — p. 131 « le corps prussien égaré sur la route d'Eisenach » était une troupe de 50 hussards du régiment Pletz, commandée par le lieutenant Hellwig.

524. — **Le Mouvement littéraire au XIXe siècle,** par Georges PELLISSIER. Paris, ap. Hachette. Prix : 3 fr. 50.

Ce siècle touche à sa fin : il est permis maintenant de compter et d'apprécier les morts immortels, poètes, romanciers, critiques, philosophes, historiens, qui l'ont illustré. Certes, ce n'a pas été sans obstacle si quelques-uns d'entre eux sont devenus pour ainsi dire classiques. En 1852 c'était encore une insolence aux yeux de quelques professeurs retardataires de nommer Victor Hugo, Musset, Gautier; un crime presque, de les lire. Que d'exemplaires de ces poètes (format Charpentier) m'ont été confisqués sans pitié aucune! Cependant nous avions dompté notre professeur de rhétorique : nous ne restions tranquilles, et nous ne lui permettions de parler des classiques du baccalauréat, de Boileau surtout, qu'à la condition expresse que la dernière demi-heure serait consacrée à lire quelques morceaux de nos chers poètes. « Cette littérature de Cannibales (c'est en ces termes que l'académicien Auger, en 1824, dans un discours public, définissait la nouvelle école poétique), qui se repaissait de chair humaine, et s'abreuvait du sang des femmes et des enfants », faisait nos délices. Nous savions par cœur les *Feuilles d'Automne,* les *Méditations* de Lamartine, le *Mardoche* et la *Namouna* de Musset, sans compter les *Iambes* de Barbier que nous déclamions à tue-tête dans les récréations et les promenades. Le plus beau triomphe que nous remportâmes fut celui de convertir au romantisme notre professeur lui-même. Un jour qu'il nous parlait de la tragédie d'*Horace,* et que nous l'écoutions à peine, il s'écria tout à coup : « Mais vous croyez donc que ces vieilleries m'amusent ! » et à notre grande surprise, il se mit à déclamer la fameuse tirade de Saint-Valier dans le *Roi s'amuse ;* il avait trouvé son chemin de Damas. Ce professeur s'appelait Hébert : *Dieu l'absoille!*

Ces souvenirs déjà lointains me sont revenus à l'esprit en lisant *Le Mouvement littéraire au* XIXe *siècle* par M. Pélissier. C'est un bon ouvrage, bien composé, bien suivi, écrit d'un bout à l'autre avec chaleur, avec entraînement. Il est divisé en trois parties : le classicisme, le romantisme, l'évolution réaliste. L'auteur analyse avec beaucoup de talent l'esprit et le style des précurseurs du XIXe siècle, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, André Chénier, Mme de Stael. Il s'étend davantage sur Chateaubriand, sur cet écrivain qui « a la magie du style, le don des images triomphales, des périodes superbes et grandioses », et le nomme avec raison le père de l'école romantique ou du romantisme. Ce mot n'a jamais été exactement défini, mais comme le dit M. P. « il se rattache directement à cette renaissance du sentiment chrétien qui a eu Chateaubriand pour grand initiateur. » La poésie nouvelle doit en effet ses chants les plus beaux, les plus consolants et aussi les plus désespérés à l'influence des idées spiritualistes et chrétiennes. Elle aime « les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique », et se complait surtout dans la peinture des misères et des douleurs humai-

nes. C'est pour cette raison peut-être que Gœthe, dans son calme olympien, définissait le classique, le sain, et le romantique, le malade. Pour exprimer des sentiments nouveaux et des idées nouvelles, les romantiques rajeunirent la langue en la retrempant aux sources antiques, en l'enrichissant de ces mots savoureux, de ces vocables pittoresques, et même de ces expressions techniques qui, au XVIIIe siècle, n'avaient plus le droit de figurer dans la poésie. La métrique fut aussi transformée : on étudia les poètes de la Pléiade, les rythmes de Ronsard surtout, et les alexandrins au lieu de s'avancer avec je ne sais quel balancement régulier et monotone, apprirent à se plier aux mouvements multiples de la pensée, à suivre toutes les inflexions du sentiment. Qu'on lise dans cet ouvrage le chapitre intitulé *Rénovation de la langue et de la métrique :* il est tout plein des plus justes et des plus fines observations. Çà et là cependant quelques appréciations sont discutables. Il peut se faire que l'admiration que j'ai toujours eue pour Musset m'aveugle, mais il me semble que M. P. est un peu sévère pour ce poète lorsqu'il dit qu'on trouve « dans ses meilleures pièces des défaillances, des obscurités, des expressions impropres et jusqu'à des solécismes. » Sa langue est bien autrement française que celle de Victor Hugo : j'ai relevé, rien que dans les *Contemplations*, des centaines de vers qui peuvent rivaliser avec les plus mauvais et les plus extraordinaires de Du Bartas. Comme ce poète du XVIe siècle, Hugo abuse ridiculement des mots composés, et je ne parle pas de certaines pièces qui du commencement à la fin sont absolument apocalyptiques. Est-il bien vrai aussi que Victor Hugo n'ait jamais chanté qu'une femme, celle qui fut la sienne? J'accorde que cet amour conjugal lui a inspiré « des épithalames d'un grave et pieux accent »; mais est-ce le même qui lui a aussi inspiré les *Chansons des Rues et des Bois?* Le chapitre consacré à la critique littéraire pourrait être plus complet. Saint-Marc Girardin dont on lit encore avec plaisir et profit la *Littérature dramatique* est passé sous silence, tandis que Villemain qu'on ne lit plus guère, occupe deux ou trois pages. Son Étude sur Pindare n'est plus à citer depuis que nous avons celle de M. Croiset. Je n'ai rencontré nulle part les noms de de Pontmartin, de Scherer, de Barbey d'Aurevilly; pourquoi? Ces écrivains ne sont pas sans quelque talent, et en admettant que la critique chez Barbey d'Aurevilly soit par trop échevelée et fantaisiste pour en parler sérieusement, l'auteur de l'*Ensorcelée* méritait au moins d'avoir une place parmi les romanciers. C'est un magnifique roman que cette *Ensorcelée,* quoi qu'en ait pu dire, il y a quelque vingt-cinq ans, Hippolyte Rigault. J'aimerais mieux l'avoir fait que tous ceux de Zola. Une dernière critique, celle-là plus sérieuse. Pourquoi n'avoir pas accordé au moins un chapitre à l'érudition? On est réellement surpris de ne pas voir le nom de Littré, pour ne citer que celui-là, dans un livre intitulé : le *Mouvement littéraire au* XIXe *siècle*. Un index ou table des auteurs et de leurs principaux ouvrages était aussi nécessaire.

A. Delboulle.

525. — **La réforme orthographique et l'Académie française,** par Ch. Lebaigue. Paris, veuve Belin, 1889, 82 pages, in-8.

Je ne puis parler qu'avec partialité d'un ouvrage qui appuie l'idée de la simplification de l'orthographe, et dont l'auteur a cordialement adhéré à la pétition par moi rédigée. Le lecteur ainsi averti, je puis lui dire que l'esprit de la brochure publiée par M. Lebaigue me paraît excellent, et que presque toutes les conclusions de l'auteur sont en même temps les miennes. Il veut écrire *les chevaus, la pais, je peus;—filosofie, foque; — la seur, le beuf; — prudant, prudance, prudammant* (j'aimerais mieux *prudamant*); — *l'analise, les ieux, nous voions, le tilburi* (de sorte que la lettre *y* serait abolie); — *au-desus, déservir, bone, chiène*. Partout il prêche la modération, mais en même temps il sait montrer de la hardiesse; pour ma part, j'ai eu diverses occasions de prôner et l'une et l'autre; on voit que même sur la question la plus délicate, celle de la mesure, nous sommes bien près d'être en parfait accord.

Sur un seul point important je combattrais les conclusions de M. Lebaigue. Il veut de nouveaux signes diacritiques, un trait sous *h* aspirée, une cédille sous *t* sifflant, un point sur *g* chuintant. Ce sont là autant d'expédients sans utilité profonde. Car, dans une orthographe réformée complètement, la lettre *h* ne serait jamais muette, le *t* sifflant serait remplacé par *s*, le *g* chuintant par *j*. Ces caractères compliqués ne peuvent donc servir, tout au plus, qu'à faciliter une transition, qu'à ménager certaines répugnances passagères. On les créerait sachant qu'ils sont destinés à disparaître; on en encombrerait l'alphabet typographique, avec l'arrière-pensée qu'un jour ils en seraient chassés. Ce n'est pas ainsi que doivent se faire les réformes; elles ne sont bonnes que si elles préparent les réformes ultérieures. Réduisons par exemple *cœur* à *cœr*, en donnant à *œ* la valeur qu'il a déjà dans *œil*. Voilà un caractère simple dûment affecté au son simple *eu;* voilà, pour un avenir prochain, un moyen d'éliminer les notations vicieuses *cue, gue* (car on pourra écrire *cœillir, orgœil);* enfin, pour l'avenir lointain, voilà la possibilité d'unifier définitivement tous les sons *eu,* et d'écrire d'une même façon *cœur, hauteur, fauteuil, accueil, œil.* Autre exemple : la lettre *j* est inventée depuis trois siècles, et depuis plus de cent ans elle a son rang dans l'alphabet : il est temps de savoir la mettre en valeur. Ecrivons donc *pijon, gajure, jujer, saje.* L'introduction du *g* pointé serait stérile; celle du *j* au contraire aura été une réforme féconde, si nous savons récolter ce que nos pères ont semé.

En matière de théorie, je dois dire que je vois les choses autrement que M. Lebaigue. A mes yeux, on ne doit considérer en orthographe que deux choses, la prononciation, qui indique les réformes à faire, et l'habitude, qui oblige à ne les faire que peu à peu; l'étymologie n'a pas voix au chapitre et compte pour zéro [1]. M. Lebaigue tient au contraire

1. Il serait trop long d'expliquer ici les motifs qui justifient une opinion si tranchée. Si le lecteur se sent un penchant à favoriser l'étymologie dans l'orthographe,

à l'orthographe dite étymologique. S'il veut un *t* cédillé, c'est qu'à cause de l'étymologie il ne peut supporter l'idée d'écrire *inersie* à côté d'*inerte;* l'etymologie, suivant lui, exige la permanence du *t* dans les mots de même origine. Le principe est gênant; allons-nous inventer toute une série de nouveaux caractères afin d'unifier, pour l'œil, les consonnes de *hauteur* et *hausser*, d'*analyse* et *analytique,* de *vif* et *vive,* de *dix* et *dizaine*, de *verte* et *verdir,* de *plainte* et *plaignant,* de *coudre* et *cousu,* de *moudre* et *moulu*, et les voyelles de *boivent* et *buvons*, de *tiennent* et *tenons*, de *mer* et *marin,* de *neuf* et *nouveau?* D'ailleurs, ce principe de l'étymologie est forcément en conflit avec l'autre principe, celui de la prononciation. Pour l'étymologie, et en dépit de la prononciation, M. Lebaigue écrit *inertie* (avec cédille) plutôt qu'*inersie*; pour la prononciation, et en dépit de l'étymologie, il écrit *tilburi, foque* et *prudant.* C'est servir deux maîtres à la fois. Le pur phonétiste est à l'abri de ce reproche, même s'il est modéré et patient. Il accorde aux usages, aux préjugés même, le droit de ralentir la réforme, mais, le regard fixé sur un but unique, il y pousse toujours, et toujours dans le même sens. S'il est prêt à subir philosophiquement le retard qui vient d'autrui, du moins il ne compromet pas le mouvement par une déviation venue de lui-même.

Parmi les partisans de l'orthographe étymologique, M. Lebaigue a cru pouvoir compter Arsène Darmesteter. C'est, je crois, une erreur. Darmesteter appartenait à l'école phonétique et en était un des chefs. Il voulait qu'un jour on en vînt à écrire *le siel* et *la nasion* par des *s*, qu'un jour *c* remplaçât *qu* dans *qui* et *que.* Il accordait aux timides tous les tempéraments imaginables pour la transition, mais sous forme d'ajournements, non de concessions définitives. S'il a fait quelques réserves personnelles, ce n'a été que sur des points qui ne sont pas de pure orthographe (il tenait par exemple à écrire l'*s* muet du pluriel, parce qu'il reparaît parfois dans les liaisons, et qu'il joue un rôle conventionnel en poésie). Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas M. Lebaigue qui a mal lu, c'est Darmesteter qui a laissé échapper une formule inexacte en déclarant que les deux mots *orthographe phonétique* jurent de se voir accouplés. Heureusement sa véritable pensée se dégage sans peine du contexte; car son argument, celui des divergences personnelles, porterait aussi bien contre l'orthographe « étymologique » (ainsi, les académiciens étymologistes de 1878 écrivent *aphte*, M. Lebaigue, étymologiste aussi, préfère *afthe*). En réalité, ce qu'a voulu combattre Darmesteter, n'est nullement l'orthographe fondée sur la seule prononciation, c'est l'orthographe fondée sur la prononciation des individus. Et en effet, une *orthographe,* c'est-à-dire une orthodoxie dans la façon d'écrire, ne peut être qu'une règle commune à tous; que serait une orthodoxie pour chacun? Darmesteter, je ne puis avoir là-dessus aucun

---

qu'il essaie de donner à son instinct une formule. Il ne sera pas long à démêler l'illusion et à chasser la chimère.

doute, aurait accepté la formule phonétiste suivante, où l'étymologie n'entre pour rien : « L'orthographe deviendra, et il est bon qu'elle devienne, une notation exacte de l'orthoépie. »

Cette formule, pour le dire en passant, en engendre une autre digne d'être considérée : « L'orthoépie sera un jour, et il est bon qu'elle soit, une épellation exacte de l'orthographe. » De sorte qu'au terme de l'évolution, l'orthographe aura son maximum de simplicité, l'orthoépie son maximum de rigueur. Alors la langue, que certains croient compromise par les innovations orthographiques, aura reçu d'elles, tout au rebours, un caractère d'unité et de stabilité qu'elle n'a jamais eu jusqu'ici. Peut-être même arrivera-t-elle à une prononciation littéralement immuable; on peut imaginer l'Académie dépositaire d'un phonographe étalon, qui sauvegardera l'incorruptibilité des sons français à travers les siècles. En tout cas la réalité sera, m'est avis, bien opposée à ce que s'en figure M. Lebaigue : « La prononciation, abandonnée à elle-même *(C'est maintenant qu'elle l'est)*, varierait bientôt *(C'est maintenant qu'elle varie)* non seulement de ville à ville et d'homme à homme, mais chez le même individu... »

Mais c'est assez contredire l'auteur d'un travail étudié et sincère, surtout quand on ne s'écarte de lui que sur les détails ou sur l'abstraction. Que le lecteur lise avec soin M. Lebaigue, qu'il me fasse l'honneur de tenir compte de mes objections, et qu'il se fasse un avis lui-même, sans hâte et sans parti pris, car ces petites questions en valent la peine; les minuties d'une mauvaise orthographe coûtent des millions au pays qui a la faiblesse de la garder.

Louis HAVET.

---

526. — John VEITCH. **Knowing and being.** (Essays in philosophy, First series) Edinburgh and London. Blackwood, 1889, 323 p. in-8.

M. Veitch, le Hamiltonien connu, commence dans le présent volume la publication des leçons qu'il a faites, dans ces vingt-deux dernières années, à l'Université de Glasgow. Ce volume contient les leçons de l'année 1888-1889, ce qui nous promet, si le plan s'achève dans les proportions où il est entrepris, une belle série d'ouvrages. N'importe, ils seront les bienvenus. Ils continueront sans doute la polémique ouverte dans le présent volume contre Green, et contre tous ceux qui ont lu de trop près Hume, Kant ou Hegel; ils réfuteront sans pitié, et avec une parfaite courtoisie, tout ce qui sent le phénoménisme ou l'idéalisme; ils échaffauderont, des fondements au comble, le prudent système d'idées relativistes et dogmatiques des Ecossais qui croient encore en Reid et en Hamilton; ils n'auront aucune action sur le public qui réfléchit, et qui prétend aller de l'avant, et ils fourniront un document utile à l'étude d'un esprit qui a dit son dernier mot.

Lucien HERR.

LETTRE DE M. RUELLE

Le nº du 16-23 septembre de la *Revue critique* contient, sous la signature My, un article relatif à la *Collection des anciens alchimistes grecs* que j'ai publiés en collaboration avec M. Berthelot. Permettez-moi d'y répondre brièvement.

En premier lieu, l'auteur de l'article avance que « tels qu'ils sont publiés », nos textes « ont besoin d'une sérieuse revision ». Il entend sans doute par là que nous n'avons point donné une édition critique; mais nous avions pris soin d'en prévenir nous-mêmes le public dans notre introduction, et je trouve dans ma correspondance avec M. Berthelot une affirmation très nette de notre méthode qu'un philologue de profession ne désavouerait pas. « De vieux textes techniques, remaniés successivement par les praticiens depuis un temps indéterminé et mal compris par les copistes, ne sauraient être « restitués » à la façon d'un texte littéraire de l'époque classique. Le premier devoir de l'éditeur, s'il ne veut pas les dénaturer par des corrections de fantaisie, c'est de reproduire textuellement et littéralement le plus ancien manuscrit. Plus on corrige en pareil cas, plus on altère et plus on perd la trace des recettes originales ». — C'est donc à dessein que nous n'avons pas « revisé » le texte des Alchimistes, procédant ainsi avec la même correction scientifique que M. C. Leemans, l'éditeur des papyrus de Leyde et M. C. Wessely, de Vienne, l'éditeur des papyrus magiques grecs de Paris et de Londres.

D'autre part, le critique ne juge pas avec beaucoup plus de bienveillance la traduction que l'établissement du texte. Il diffère d'opinion, sur ce point, avec le savant qui a étudié notre travail dans la *Berliner philol. Wochenschrift* (21 sept. 1889), et, ce qui est plus grave, les exemples qu'il cite pour nous convaincre d'erreur, ne me paraissent pas généralement probants. Il nous reproche de traduire le mot *βράζειν* par *cuire* au lieu de *bouillir,* mais bien à tort, car il s'agit dans le passage incriminé (p. 419) d'une sublimation où l'eau n'intervient pas. Il s'étonne de nous voir traduire *οἰκονομία τοῦ παντός* (p. 371) par *traitement du Tout;* mais c'est qu'il ignore le sens technique du mot ΠΑΝ en alchimie, sens défini assez clairement dans le morceau *Ποίησις μᾶλλον τοῦ Παντός* (p. 275), et dans beaucoup d'autres. Il y aurait encore des réserves à faire sur le sens attribué par notre contradicteur aux mots *χορηγὸν φωτός* (p. 352) (« producteur de lumière », au lieu de « guide lumineux », qui nous paraît résulter du contexte), dans la recette relative aux pierres phosphorescentes; — et sur sa remarque touchant l'expression *παῖδες ἰατρῶν*. On en rencontre certes bien des exemples dans les textes littéraires comme synonyme élégant de *ἰατροί*. C'est ainsi que Platon a dit : *οἱ ζωγράφων παῖδες* (*Rép.* III, 404 b), Athénée : *παῖδες γραμματικῶν* (*Dipnosoph.* II, 49 b), Proclus : *πυθαγορείων παῖδες* (*In Tim.* V, 331 f), Damascius : *παῖδες φυσιολόγων* (*περὶ ἀρχῶν*, p. 211 Kopp) et *Χαλδαίων παῖδες* (p. 268) sans compter les passages relevés dans le Thesaurus grec d'Estienne-Didot. Mais le critique me permettra de lui rappeler que Frédéric Ast dans le « Lexicon » qui fait suite à son édition de Platon, tout en constatant cette synonymie, fait l'observation suivante (voce *παῖς*) : « *Παῖδες* dicuntur etiam posteri, *discipuli* (germ. Jünger ». Je maintiens qu'il est légitime de rendre cette locution littéralement en français quand il s'agit, comme dans nos textes, de la préparation des médicaments. Les *Παῖδες ἰατρῶν* correspondaient, à n'en pas douter, à nos élèves en pharmacie.

Nous n'ignorons pas que l'édition princeps que nous avons donnée de textes qui souvent sont presque inintelligibles, appelle des rectifications. C'est justement pour cela que je regrette que les observations présentées par M. My ne soient pas d'un plus grand prix.

Ch. Em. Ruelle.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Em. Ruelle, notre collaborateur, vient de faire paraître, à la librairie Klincksieck, la première livraison de son édition de Damascius, *Traité des premiers principes* ou *Commentaire sur le Parménide de Platon*. Ce volume (344 pages) contient la fin du texte imprimé par J. Kopp en 1826, revu sur le manuscrit de Venise 246 (xe siècle) et toute la partie qui était restée inédite. Il a été exposé par l'Imprimerie nationale comme un des spécimens de sa typographie grecque.

ALLEMAGNE. — La *Revue* a récemment rendu compte de l'édition des poèmes de Valerand de la Varanne donnée par M. Prarond (nos 31 et 32); faisons remarquer à ce propos que M. Ludwig Geiger, le critique bien connu, a, lui aussi, parlé de Valerand de la Varanne dans sa *Vierteljahrschrift für Renaissancelitteratur* (vol. I, p. 8 et 292-309.)

— Wilhelm Studemund est mort à Breslau le 8 août. Il était né à Stettin le 3 juillet 1843. Il a été professeur à Wurzbourg (1868), à Greifswald (1870), à Strasbourg (1872), à Breslau (1885). On connaît ses études sur Plaute et sur Gaius, et l'on sait qu'il a publié un assez grand nombre de traités et de morceaux inédits d'auteurs grecs et latins.

— M. Erich Marcks, qui vient de publier une étude importante sur l'entrevue de Bayonne, travaille à une *Vie de Coligny*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 octobre 1889.

M. de Barthélemy fait une communication intitulée : *les Cités alliées et libres de la Gaule d'après les monnaies*.

On sait que les Romains avaient accordé à certains peuples de la Gaule, après la conquête, une condition privilégiée, qui était exprimée par les noms de cité libre ou de cité alliée ou fédérée. Une liste de ces peuples nous a été donnée par Pline; mais elle n'est pas complète et déjà les inscriptions ont fourni plusieurs noms à y ajouter. M. de Barthélemy indique un autre moyen de la compléter. Selon lui, en Gaule comme en Grèce, les cités libres ou fédérées eurent seules le droit de battre monnaie. On doit donc ranger dans l'une ou l'autre de ces deux catégories tous les peuples gaulois dont il nous est parvenu des monnaies postérieures à la conquête.

M. Thédore Reinach présente des observations sur trois balles de fronde qui portent des inscriptions grecques. L'une de ces balles, trouvée à Rhodes et appartenant à M. Gustave Schlumberger, avait été examinée par M. de Longpérier, qui y avait lu ΒΑΒΥΡΣΑ, nom d'une forteresse arménienne; il en avait conclu que la balle avait dû être tirée par des frondeurs arméniens, au service de Mithridate, en l'an 88 avant notre ère. Mais la comparaison des deux autres balles, conservées au musée de Saint-Germain-en-Laye, montre qu'il faut lire ΒΑΒΥΡΤΑ, génitif d'un nom d'homme Βαβύρτας, qui se rencontre dans plusieurs inscriptions. Rien n'autorise donc à attribuer à ces petits monuments une origine arménienne.

M. Th. Reinach, à cette occasion, fait remarquer que c'est également par erreur qu'on a signalé l'existence d'une prétendue ville de Carthage en Arménie. Les textes qui ont été allégués à ce sujet ne disent rien de pareil.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : 1° Buhot de Kersers, *Histoire et statistique monumentale du département du Cher*, 17e et 18e fascicules; 2° Perrier du Carne, *la Grotte de Teyjat (Dordogne), sculptures magdaléniennes*; — par M. Jules Girard : ΔΑΜΑΣΚΙΟΥ ΔΙΑΔΟΧΟΥ Ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν εἰς τὸν Πλάτωνος Παρμενίδην, ed. C. Aem. Ruelle, II; — par M. Barbier de Meynard : 1° Huart (Clément), *la Religion de Bab, réformateur persan du* xixe *siècle*; 2° *l'Ours et le Voleur*, comédie turque publiée et traduite par M. Barbier de Meynard (extrait du *Recueil de textes et de traductions* publié par l'École spéciale des langues orientales vivantes).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

— N° 39 : WEISSHÄUPL, Die Grabged. der griech. Anthol. (riche en résultats). — Pseudo-Castoris excerpta rhetorica p. p. STUDEMUND (grand progrès par rapport à Walz). — HÄUSSNER, Die hds. Ueberliefer. des Columella mit krit. Ausg. des X Buches (important par la public. des variantes du Sangermanensis). — SEGER, Nikephoros Bryennios (très instructives recherches). — CRIVELLUCI, I codici della libreria racc. de S. Giacomo della Marca nel convento di S. Maria delle Grazie presso Monteprandone (travail strictement scientifique).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 17 : JODL, Gesch. der Ethik in der neueren Philosophie, II. Kant u. die Ethik im XIX Jahrh. (mêmes mérites que dans le Ier tome; le nouveau volume est plus solide, plus mûr). — Die Papsturkunden Westfalens bis 1378, p. p. FINKE, I.

— N° 18 : SCHMOLLER, Zur Literaturgesch. der Staats- und Socialwiss. (cp. *Revue*, n° 5). — Jahrb. des histor. Vereins des Kantons Glarus, XX-XXIV.

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 8 : SCHERER, Poetik. — BORINSKI, Die Poetik der Renaissance; SERVAES, Die Poetik Gottscheds u. der Schweizer (deux bons travaux). — Neue Fragm. des Gedichts van den vos Reinaerde u. das Bruchstück van bere Wisselauwe, p. p. E. MARTIN. — BIERBAUM, Hist. of the Engl. language and literature, 2e édit. (a toujours quelque valeur). — G. PARIS, Manuel d'ancien français (très remarquable et très utile, tout plein d'idées, d'indications, de points de vue). — HAAS, Zur Gesch. des *l* vor folgendem Konsonnanten im altfranz. (Travail instructif.) — MONACI, Crestomazia italiana dei primi secoli, I (excellent, comme les autres travaux de l'éditeur). — Ocho comedias desconocidas de castro, del Licenciado Damian Salustio del Poyo, de Luis Velez de Guevara, etc. tomadas de un libro antiguo de comedias nuevamenté hallado y dadas a luz por Ad. SCHAEFFER (heureuse découverte, mais le texte laisse à désirer et le commentaire manque).

Germania, II : WALTER, Ueber den Ursprung des höf. Minnesanges u. sein Verhältnis zur Volksdicht. III. Werth des Aufs. von A. Berger; IV. Die Carmina Burana; V. Schluss. — BLAU, Zur Alexiuslegende. II. — KÖLBING, Zur Tristansage. — BOHNENBERGER, Schwäb. *e* als Vertreter von *a* — KRATOCHWIL, Ueber den gegenw. Stand der Suchenwirt-Handschriften. — BRENNER, Leute. — BEHAGHEL, Mhd. *iu* und *u*. — EHRISMANN, Eine Hds. des Pfaffen Amis. — GOMBERT, Bemerk. zum deutschen Wörterbuche. — BEHAGHEL, Messer.

Zeitschrift für deutsche Philologie, II : MOGK, Unters. zur Snorra-Edda, 1. Der sogen. zweite grammat. Traktat. — MÜLLER-FRAUENSTEIN, Ueber Ziglers Asiatische Banise. — Vigfusson (not. nécrol. de K. Maurer). — *Miscellen u. Literatur* : W. SCHERER, Poetik; DILTHEY, Die Einbildungskraft des Dichters; BAUMGART, Handbuch der Poetik; SIEBER, Poetik, Rhetorik u. Stilistik; METHNER, Poesie u. Prosa, ihre Arten u. Formen. — WOLFF, J. El. Schlegel (cp. *Revue*, n° 41). — LAUCHERT, Gesch. des Physiologus (quelques chapitres intéressants et instructifs; mais l'histoire n'est pas faite; cp. *Revue* n° 24). — König Tirol, Winsbeke u. Winsbekin, p. p. LEITZMANN. — G. PARIS, La littérature française au moyen âge (belle œuvre, et à recommander très chaudement). — GOLTHER, Die Sage von Tristan und Isolde (rapprochements intéressants). — LÜNING, Die Natur, ihre Auffassung u. poet. Verwend. in der altgerm. u. mittelhochd. Epik bis zum Abschluss der Blütezeit (fait avec assez de goût). — R. BECKER, Wahrheit u. Dichtung in Lichtensteins Frauendienst. — von BORRIES, Das erste Stadium des *i*- Umlauts im Germanischen. — Zu der Frage nach der Entstehungszeit des Lutherliedes *et* Des Mädchens Klage. (Ellinger). — Abweihen (Morsch).

— III : JAEKEL, Die alaisiagen Bede u. Fimmilene. — PIPER, Zu Notkers Rhetorik. — SAN MARTE, Ueber den Bildungsgang der Gral-und Parzivaldichtung in Frankreich u. Deutschland. — EULING, Ein Quod libet *et* Eine Lügendichtung. — NEUMANN u. F. SCHRÖDER, zum Passional. — PIETSCH, Ein unbek. oberdeutsches Glossar zu Luthers Bibelübersetzung. — L. FRÄNKEL, Um Städte werben u. Verwantes in der deutschen Dichtung des XVI u. XVII Jahrh., nebst Parallelen aus dem XVIII u. XIX. — *Miscellen u. Literatur:* Edda Snorra Sturlusonar, III. — WIRTH, Die Oster = und Passionsspiele bis zum XVI Jahrh. Beitr. zur Gesch. des deutschen Dramas (« ouvrage qui nous découvre la richesse de la poésie dramatique du moyen âge et nous fait connaître la place que le drame religieux était appelé à prendre dans la littérature allemande »). — Fr. Nicolais kleyner feyner almanach 1777 u. 1778, p. p. ELLINGER (réimpression très soignée). — Eine lausavisa des Hromundr halti.

Theologische Literaturzeitung, n° 17 : LOENING, Die Gemeindevert. des Urchristentums (très long art. de Harnack). — Zur Frage nach der Entstehungszeit der Konstantinischen Schenkung (1er art. de Krüger). — KAYSER, Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit oder der Ursache aller Ursachen, nach den syr. Handschr. — LALLEMAND, Essai sur l'hist. de l'éduc. dans l'anc. Oratoire (cp. *Revue*, n° 25). — Herder's Briefe an Hamann, p. p. O. HOFFMANN.

— N° 18 : SCHRADER, Keilinschr. Bibliothek, I (cp. *Revue*, n° 16). — ALLARD, Hist. des perséc. dans la 1re moitié du IIIe siècle (cp. *Revue*, n° 22). — Konstantinische Schenkung (2e art. de Krüger). — DIBELIUS u. LECHLER, Beitr. zur sächs. Kirchengesch. IV. — LAURIN, Introd. in corpus juris canonici. — SCHANZ, Apologie des Christentums, III, Christus u. die Kirche.

— N° 19 : Parallelbibel oder die Heilige Schrift in der Verdeutschung durch Luther 1545 mit nebensteh. wortgetreuer Uebersetz. nach dem Grundtext, 3 vols. — H. A. W. MEYER, Krit. exeget. Komm. über das Neue Testament, XV. Krit. exeg. Handbuch über den Brief des Jacobus, 5e Aufl. p. p. BEYSCHLAG. — SCHAFF, The teaching of the twelve apostles; TAYLOR, An essay on the theology of the Didache. — HÜCKSTÄDT, Der Lehrbegriff des Hirten. — KINZLER, Selecta patrum latinorum. — SCHAUENBURG, Die Täuferbeweg. in der Grafschaft Oldenburg-Delmenhorst u. der Herrschaft Jever; GERBERT, Gesch. der Strassburger Sectenbeweg. zur Zeit der Reform. (Le second travail est plus nourri de faits, plus rempli de documents et bien plus important que le premier.) — STEIGER, Der letzte grosse Ketzerprozess in der Schweiz. — HEINRICI, Twesten, nach Tageb. u. Briefen.

Deutsche Rundschau, septembre : C. FREY, Das neueste Berliner Galeriewerk. — A. STERN, Mirabeau in Berlin. — B. SUPHAN, Shakspeare im Anbruch der classischen Zeit unserer Literatur. — O. HARTWIG, Michele Amari. — ROHLFS, Abessinien u. die letzten Tage des Negus Negest Johannes. — Die Hundertjahrfeier des Journal des Débats. — Fanny Lewald. — *Liter. Rundschau :* EGGERS, Rauch u. Gœthe; VOGEL, Gœthe's Selbstzeugn. über seine Stellung zur Religion. — Wien, 1848-88, Denkschrift zum 2 Dec. 1888, hrsg. vom Gemeinderathe der Stadt Wien.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 39 : COPPÉE, Der Leierkasten. — Graf K. SNOILSKY, Die Fylgja. — ECKSTEIN, Dialektgedichte. — BRAUSEWETTER, Der Spieler. — P. SCHÖNFELD, Ein neues Werk über die italien. Renaissance-Litteratur (sur le récent ouvrage de Gaspary).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingt-troisième année 28 octobre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue des études grecques, tome II, n° 6 : G. Perrot, Les rapports de la Perse et de la Grèce. — Babelon, Les monnaies d'or d'Athènes. — Huit, Les épistolographes grecs. — Iconomopoulos, Les jeux gymniques de Panopolis.— *Notes et documents :* Th. Reinach, Corrections au Contre Athénogène. — Sayce, Inscriptions d'Egypte. — Salomon Reinach, Inscription archaïque de Notium. — *Chronique :* Bulletin archéologique; Bulletin épigraphique; Correspondance grecque; Nouvelles diverses; Actes de l'association. — Comptes-rendus bibliographiques.

La Révolution française, 14 octobre : Gaffarel, Fondation de la République cisalpine (suite et fin). — Debidour, Le congrès de Vienne, I. — Aulard, La grande mission du 9 mars 1793. — Le Téo, L'enseignement républicain à Autun pendant la Révol. — Lettre de Jeanbon Saint-André à Barère : répartition des armées de la République, 1er mars 1793. — *Bibliogr. :* Robinet, Danton homme d'état; Nauroy, Les secrets des Bonaparte.

Revue d'histoire diplomatique, n° 4 : Boulay de la Meurthe, Les justifications de Talleyrand pendant le Directoire. — De Loreto, Reconnaissance de l'empire du Brésil par les puissances européennes. — Chéruel, D'Avaugour, ambassadeur de France en Suède. — Olivi, Corresp. d'un représentant du duc de Modène à la cour de Madrid, 1661-1667. — D'Avril, Tableau alphab. des traités de Paris, San Stefano et Berlin et de la conférence de Constantinople, avec la concordance des protocoles. — De Vorges, Instructions secrètes du roi d'Espagne Charles III à la junte d'état. — *Comptes-rendus :* Simon, Guillaume III (cp. *Revue*, n° 32, p. 111); Lovisoni, Die Gesandtenrechte; Tassé The French question; Davidson, Philipp August u. Ingeborg (cp. *Revue*, 1888, n° 51); Mém. et souv. de Hyde de Neuville (cp. *Revue*, 1888, n° 41); Pradier-Fodéré, Traité de droit internat. public européen; Pigeonneau, Hist. du commerce de la France, II (cp. *Revue*, n° 27); Thouvenel, Le secret de l'Empereur; Pallain, La mission de Talleyrand à Londres en 1792 (cp. *Revue*, n° 18); Waliszewski, Relat. diplom. entre la France et la Pologne au xviiie siècle; Kleen, Neutralitetens lagar; Kern, Souvenirs politiques. — Chronique : Allemagne-Autriche (Pribram); Belgiqne (Petit); Pays-Bas (Rogge).

Bulletin critique, n° 19 : Beaudouin, La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc (beaucoup de conclusions contestées, mais en somme remarquable; lumières nouvelles sur l'origine et l'histoire du juge et du bourreau). — Inganni, Orig. et vicissit. de la chapelle expiatoire française de Zivido, près Marignan. — Abbé Henry, François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier (plein de recherches, manque un peu d'art). — Vic. de Meaux, La Réforme et la politique française en Europe (utile et bien fait). — Lemercier, Etude littér. et morale sur les poésies de Vauquelin de la Fresnaye (portrait d'un crayon rapide, mais fidèle). — V. Cherbuliez, Profits étrangers. — Boppe, Docum. inéd. sur les relations de la Serbie avec Napoléon (cp. *Revue*, n° 33).

Mélusine, n° 22 ; Nyrop et Gaidoz, L'étymol. popul. et le folklore : 1° Nomen, omen; 2° numen, nomen; 3° les Saints dans les jeux de mots ; 4° les Saints patrons des corporations et des confréries; 5° les Saints pour rire ; 6° Jeux de mots géographiques ; 7° Expressions courantes ; 8° Dans l'antiquité classique. — Ernault, Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXIV, l'Amant éconduit. — H. G. Les invasions de sauterelles. — Les esprits forts de l'antiq. class. (suite). — La vie de saint Gwennolé, mystère breton en une journée et six actes, texte bre-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — **28 octobre** — **1889**

527. — **Le livre des préceptes par Moïse ben Maïmoun dit Maïmonide,** publié pour la première fois dans l'original arabe et accompagné d'une introduction et de notes, par Moïse Bloch, rabbin. Paris, E. Bouillon et E. Vieweg et Armand Durlacher, 1888. In-8, xxxii-334 pp.

Les principes fondamentaux de la loi mosaïque contenus dans le Pentateuque n'y sont point formulés d'une manière dogmatique; cependant, depuis longtemps déjà, on a estimé à 613, le nombre rigoureux des articles qui composent le code religieux dont les livres saints fournissent les éléments. Simlaï, un docteur palestinien du iiie siècle, avait fait un classement de ces articles en deux catégories : les prohibitions dont le chiffre s'élevait à 365 et les commandements qui étaient au nombre de 248; toutefois il n'en avait pas donné l'énumération complète, et ce ne fut qu'au viiie siècle que Simon Kahira dressa la liste détaillée des 613 articles de la loi mosaïque. Ce premier recueil était adopté comme parfaitement exact depuis près de quatre siècles, quand Maïmonide, l'examinant de plus près pour la composition de son traité intitulé : *Mischné Thora*, s'aperçut que la rédaction de Kahira renfermait un certain nombre d'erreurs. Il se décida alors à en donner une nouvelle édition, et, pour établir une distinction bien tranchée entre le Mischné Thora et le *Séfér hamiçvot*, qui lui servait en quelque sorte d'introduction, il rédigea ce dernier ouvrage en langue arabe. Jusqu'ici on n'avait publié que quelques fragments du S. hamiçvot, et l'ont doit savoir gré à M. Bloch de nous en donner le texte complet avec les variantes relevées dans les trois manuscrits dont il s'est servi. Mais, contrairement à l'opinion qu'exprime cet auteur dans sa préface, il me semble que, précisément parce que le texte arabe est transcrit en caractères hébraïques, il eût été préférable de ne point laisser subsister toutes les incorrections

grammaticales de l'original. Il est, en effet, déjà assez malaisé de comprendre un texte arabe correctement écrit avec son alphabet propre, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter par surcroît à ces difficultés naturelles celles qui résultent de fautes dont la conservation n'a aucun intérêt philologique.

O. Houdas.

---

528. — **Lexikon der lateinischen Wortformen**, von K. E. Georges. Leipzig, Hahn, 1889. (Trois fascicules parus jusqu'ici).

La librairie Hahn, à Leipzig, met en vente le 3e fascicule du *Lexikon der lateinischen Wortformen* de K. E. Georges (complet en 6 fascicules environ, à 2 marks). Les services que rendra l'ouvrage, tout imparfait qu'il soit, doivent rendre la critique fort indulgente à son égard. On aurait voulu être renseigné *exactement* sur les lexiques et indices d'auteurs que M. G. a dépouillés pour n'être pas obligé de recommencer un travail déjà fait. Certaines sources n'ont pas été touchées, ou l'ont été fort légèrement. Je citerai : l'*Ephemeris epigraphica* pour les noms des tribus romaines (t. IV, p. 220 : *Arnensis* plus autorisé que *Areniensis, Camillia* préférable à *Camilia)* et pour la forme populaire *collignium (C. I. L.*, VII, 1069, etc.), la *Revue de philologie* (1885, 137) où M. G. aurait trouvé la confirmation étymologique de l'orthographe *ardalio* (mot omis, ce qui est d'autant plus étonnant que M. G. a publié une note sur la question dans l'*Archiv* de Wölfflin, 1888, 3e livr.), la *Revue épigraphique* de M. Allmer (n° 457 : note sur le mot *Ausci).* Parmi les mots qui devaient faire partie *de droit* d'un ouvrage de ce genre, on s'attendait à voir figurer les mots étrangers : cependant des mots hébreux, comme *Aaron,* des mots grecs comme *Adelphoe* sont absents. Des variantes intéressantes ne sont pas mentionnées : *Acaius = Achaeus (Archiv* de Wölfflin, I 445). La bibliographie est souvent trop riche et trop pauvre à la fois : la liste relative à l'orthographe *a ab abs* ne contient aucune indication des articles de Meusel, *N. Iahrb. f. Philol.* t. 131, 6e livr. et de Haussleiter, *Archiv* de Wölfflin, III, 148, pour les auteurs classiques, de Max Bonnet *(Revue de philologie*, 1885) pour la période du latin mérovingien. Certains articles qui ne sont que le résumé d'études parues récemment ne portent aucune référence (par exemple l'art. *bestia* dont la substance provient d'*Archiv*, I 588 et III 107). Je dois ajouter que M. Wagener, le continuateur de Neue, a commencé à publier dans la *Neue Philologische Rundschau* (p. 27) une longue liste d'addenda. Il serait à souhaiter que toutes les personnes s'occupant de philologie latine suivissent cet exemple. Ce serait heureusement compléter une œuvre dont l'étendue surpasse les forces d'un seul homme, fût-il le « Nestor de la lexicographie » comme on appelle M. Georges dans les Revues de son pays.

P.-A. L.

529. — **Noni Marcelli Compendiosa Doctrina,** emendauit et adnotauit Lucianus MVELLER. Lipsiae, Teubner, 1888-1889. Grand in-8, x-699 et 428 pp.

Comme chacun sait, Nonius est un grammairien latin de la fin du IIIe s. ap. J.-C., qui a recueilli sous forme de dictionnaire les particularités intéressantes des auteurs archaïques. Il a eu soin de joindre à l'appui de chacune de ses remarques, de ses *lemmes*, des citations malheureusement trop courtes. Pour en donner une bonne édition, il ne suffit donc pas d'en établir le texte après classification des manuscrits, comme on ferait d'un autre auteur. Il faut se faire une idée de chacun des ouvrages perdus dont nous n'avons plus que des bribes disséminées dans le recueil du grammairien africain, en rétablir le plan, disposer la suite des fragments ; il est impossible de restituer un vers de l'*Antiope* de Pacuvius, par exemple, sans avoir groupé tous les autres : ils s'éclaireront l'un par l'autre. Si telle est la condition spéciale du livre de Nonius, on peut dire que bien peu de philologues étaient préparés, comme M. L. Müller à la tâche de l'éditer. Il avait publié en 1872 une édition critique de Lucilius ; il donna en 1884 une édition d'Ennius, en 1886 une édition de Naevius. Ses études sur la métrique, dont le *de re metrica* (1861) est la plus importante, l'avait obligé d'étudier ces questions de littérature archaïque et de poésie latine à un autre point de vue. L'édition de Nonius est comme le couronnement d'un ensemble de travaux considérables.

Malheureusement à une intelligence aiguisée et à un sentiment délicat du génie poétique, M. L. Müller joint des défauts assez graves : une hardiesse excessive, un esprit personnel développé au delà de toute mesure, le dédain des travaux d'autrui, le goût des polémiques acerbes[1]. Nous en trouvons les effets dans l'édition de Nonius. Le texte de ce grammairien qui contenait tant de noms propres peu connus, tant de mots grecs, tant de mots latins archaïques et rares ne pouvait manquer d'être horriblement maltraité par les copistes. De là des bévues grossières dont il est de mode en Allemagne depuis un demi-siècle de rendre Nonius responsable. M. Louis Quicherat, auteur de l'édition qui servait jusqu'à ces derniers temps, avait bien démontré que dans la majorité des cas les copistes étaient les seuls coupables, qu'à mesure que l'on connaissait de meilleurs manuscrits les balourdises mises au compte de Nonius s'évanouissaient, qu'un interpolateur de l'époque de Charlemagne avait sur la conscience d'assez gros méfaits. M. L. Müller, qui augmente encore la part de l'interpolateur, n'était cependant pas

1. Je ne citerai qu'un exemple. Il s'exprime ainsi dans la préface de *Nonius* : « Hoc loco praeter Franckenum, quem iam in uita Lucilii puniuimus, maxime memoria digni ac uelut exempli causa ponendi Buechelerus ac Ribbeckius. Et de hoc quidem dicere superuacaneum. At Buechelerus, de quo meliora speraueram, quo iudicio grassatus sit, qua fide, ut intellegas, satis erit memorare eum in tractando Lucilio non nostra uti editione, sed illa quae inscribitur « C. Lucilii Saturarum. Carolus Lachmannus emendauit » eiusdemque usu imbuere gregem suorum ».

convaincu : ses ouvrages antérieurs ne faisaient que trop prévoir avec quel dédain transcendant il allait malmener ce pauvre Nonius. Son commentaire est rempli d'exemples de la *peruersitas Noniana* et il a consacré un chapitre de ses *Aduersaria Noniana* (à la fin du 2e vol.) à une biographie de son auteur dont le ton ironique pourrait faire croire à une mystification [1]. Quoi qu'on doive penser de la valeur intellectuelle de Nonius, on doit d'ailleurs ne pas perdre de vue une remarque essentielle. Il n'a pas inventé le texte qu'il nous donne des anciens auteurs, quand on parvient à le rétablir malgré les fautes de copistes. C'est le texte qu'il lisait dans les manuscrits de son époque. Non seulement Nonius est pour beaucoup d'écrivains notre unique source, mais il est pour les auteurs dont nous avons des manuscrits une source plus ancienne que tous ces manuscrits et souvent il représente à lui seul une famille dont nous n'avons plus de descendants directs. Dans l'état où nous sont parvenues les œuvres des anciens, c'est bien quelque chose. Avant de traiter les leçons de Nonius de *nugae*, d'illustres éditeurs eussent bien fait de s'arrêter à cette réflexion qui n'est pas nouvelle.

L'établissement du texte lui-même laisse bien à désirer. M. L. M. regarde comme non avenus les travaux de ses devanciers et s'obstine à considérer le manuscrit de Paris B. N. 7667 *(P)* comme une copie de l'*Harleianus* corrigé *(H²)*. Or, *P* est aujourd'hui bien connu. On en a une fidèle image en combinant l'apparat critique de Quicherat avec la collation de M. Meylan, — ce qui, d'ailleurs, est assez incommode. Il résulte de l'étude qu'on en peut faire, que ce manuscrit n'est pas unitaire. M. Louis Havet y distingue trois manuscrits : *P*, liv. I-III, mutilé, ff. 1-38 ; π, liv. IV, ff. 39-88 ; Π, liv. V-XX, ff. 89-121. L'examen matériel confirme ce résultat obtenu par la comparaison des variantes. Les quaternions ont une double numérotation : l'une part du f° 1, l'autre du f° 39 (plus exactement les premiers chiffres sont respectivement au f° 8 et au f° 46). Le groupe πΠ a donc été numéroté avant l'adjonction de *P*. Chacune des trois parties est d'ailleurs séparable. Je suis forcé de résumer ici l'argumentation de M. Louis Havet [2], puisque M. L. M. n'a pas voulu se laisser convaincre. A ces preuves, j'ajouterai

1. Parmi les preuves capitales de la *stupiditas Noniana*, M. L. Müller cite un passage p. 43, 29 que je n'hésiterais pas à mettre au compte de l'interpolateur. On sait que ces interpolations ont eu surtout pour but d'introduire des citations de Virgile. On pourrait peut-être en dire autant du passage 233, 20. Des fautes mises au compte de Nonius avaient déjà été corrigées et expliquées par Quicherat ; je ne citerai que le lemme *in solum : insolitum* (p. 124, 19 ; cf. Quicherat, *Introd. à la lecture de Nonius Marcellus*, p. 6). Enfin il est certain que le texte qui a servi de source à nos manuscrits a été fortement influencé par le latin vulgaire que parlait le copiste ; on n'a pas plus le droit de mettre ces vulgarismes au compte de Nonius que ceux des manuscrits de Cicéron au compte de Cicéron lui-même.

2. Meylan, *Nonius Marcellus, collation des manuscrits de Berne, Genève et Paris* et L. Havet, *Notice sur les principaux manuscrits* (Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, 75e fasc.).

que l'examen paléographique du manuscrit, loin d'affaiblir ces déductions les renforcerait plutôt. Le 7667 est en effet de cinq mains différentes qui vont respectivement de 1 à 38 (= *P)*, de 39 à 54[b] et de 55[a] à 88[b] (= π), de 89[a] à 103[b], 1[re] col., l. 13 et de cet endroit à la fin (= Π). Cette dernière main est analogue à celle de *P,* mais je n'adopterais pas la manière de voir de M. Meylan qui les croit identiques [1].

Un autre point sur lequel l'avis de M. L. M. paraît difficilement acceptable, c'est la nature de l'archétype de tous nos manuscrits. M. L. M. imitant la préface du *Lucrèce* de Lachmann prétend qu'aux temps mérovingiens il existait un manuscrit écrit en capitale, copié lui-même sur un texte révisé, original direct des manuscrits actuels [2]. On sait que l'hypothèse analogue pour Lucrèce a été récemment réfutée par M. Louis Duvau [3]. Je crains bien que la théorie de M. L. M. ne soit pas mieux fondée. Que notre texte de Nonius ait passé par la capitale, c'est trop évident. Mais c'est par un archétype en minuscule ou en demi onciale que doivent s'expliquer certaines confusions de lettres : *f* et *s, c* et *t*, *a* et *u*, *r* et *s, o* et *a, c* et *a, e* et *o* [4], *p* et *q*. Je ne parle pas des confusions de lettres que révèlent les fautes propres à chaque manuscrit et qui témoignent que leur antécédent immédiat était écrit en minuscule. M. L. Müller les a indiquées lui-même [5].

1. Il y a tant de différences entre *H*² et *P* que l'on peut se demander comment la pensée d'en faire la copie l'un de l'autre a pu venir à quelqu'un. En voici des échantillons pris en deux endroits différents : p. 233, 2 *georg* H², om. P; 233, 10 *ieiunitatis* H², *ieunitatis* P; 235, 8 *pellicula* H², *pericula* P; 235, 17 *prestibus* H², *restibus* P (L donne *pestibus*, ce qui pourrait faire songer à un archétype en écriture anglo-saxonne; cf. aussi 237, 41 *opere (ope e* P) donné par tous les mss., la vraie leçon est *ore :* le point de départ serait *orere* en écriture anglo-saxonne); 235, 26 *cecidisset a me* P, *cecidisse tamen* H²; 236, 2 *primus* H², *primo* P; 240, 40 *acetum* H², *acceptum* P; 242, 30 *bilem* H², *liuem* P*;* 245, 17 *cessar reuersione* H², *cessare uersione* P; 246, 13 *embono* H², *symbolo* P; 248, 17 *masculus* H², *masulus* P; — 484, 29 *acierimer* H², *accierimer* P. Inutile d'allonger cette liste, chaque page peut fournir des preuves. Pour se tirer d'embarras, M. L. M. convient quelque part que *P* avait été copié avant que *H* ait reçu toutes ses corrections. Mais alors que reste-t-il de son système ?

2. T. II, pp. 262-263.

3. *Rev. de phil.*, 1888, t. XII, pp. 32 et ss.

4. P. 309, 14 *singulinis* mss. pour *figulinis*, vraie leçon rétablie par Quicherat et que M. L. Müller ne mentionne même pas, alors qu'il signale d'autres conjectures qualifiées par lui et à juste titre d'*inepta ;* — 161, 9 *et quo(d)* mss., *ec quo* L. Müller; 161, 8 *percedere*, 9 *percesum* mss., *pertidere* et *pertisum*, vraies leçons; 408, 37 *cauo* mss., *tago* vraie leçon; — 126, 4 *scultitate* mss., *scualitate* vrai texte quoi qu'en pense M. M.; de même 198, 33 *culest* mss., *cualest* vrai texte (H. Jordan contre L. M.); 401, 37 *isculitate* mss., *scualitate* vrai texte; 235, 24 *conuiuium* mss., *conuiuam* Non.; — 86, 18 *carnales* mss., *casnares* Non.; 122, 12 *hinnienter* mss., *hinnientes* Non.; 130, 11 *iactanter* mss., *iactantes* Non.; 545, 20 *plorare se* mss. (de *plorarere), plorare* Non.; — 22, 3 *hinnos uel hinnas* mss., *hinnos* Non.; 7, 17 *deflaccare, flaccus* mss., *defloccare, floccus* Non.; — 496, 40 *camancipato* mss., *ecmancipato* Non. d'après une très heureuse conjecture de M. L. M.; — 235, 15 *socerdius* mss., *socordius* Non.; 247, 10 *quaeso* mss., *quaese* Non. (d'après M. L. M.); — 245, 30 *quoenice* codd., *phoenice* Non. Voir aussi la note 1.

5. Pour *L*, p. 296; pour *H*, p. 299. Des fautes comme *audicia* (242, 20 et 21),

Ces critiques ne vont pas à détruire le mérite réel de cette édition et nous sommes tous heureux de posséder l'ensemble des réflexions et des travaux de M. L. M. sur Nonius [1]. Mais l'instrument de travail que nous attendions n'existe pas encore. Avant l'édition L. Müller, il fallait pour étudier Nonius avoir trois livres ouverts sur sa table : Quicherat, Onions et Meylan; aujourd'hui il en faut encore trois : Müller, Quicherat et Meylan. Nous n'y gagnons rien.

Paul Lejay.

---

530. — **Die aelteste deutsche Chronik von Colmar,** hrsg. von Aug. Bernouilli. (La plus ancienne chronique allemande de Colmar). Colmar, Jung, 1888. In-8, xxiv et 42 p.

En 1874 M. J. See publiait dans l'*Alsatia* de Stöber une chronique allemande de Colmar, d'après un ms. de Murbach écrit vers 1455, et cette édition paraissait à peine que M. J. Rathgeber publiait (*Forsch. zur deutschen Gesch.* XV) un extrait qu'avait tiré de cette chronique, vers la fin du xvie siècle, un bourgeois de Colmar, nommé Conrad Scherrer. Mais, tandis que le texte du ms. de Murbach s'arrête à l'an 1400, l'extrait de Scherrer continue jusqu'en 1454. Il y avait donc une continuation de la chronique de Colmar, et cette continuation se trouve dans un ms. de Nuremberg; malheureusement, dans ce ms., la chronique s'arrête en 1426. M. Bernouilli publie le texte complet du ms. de Nuremberg, non seulement la partie déjà éditée par M. See et qui va jusqu'en 1400, mais la partie neuve, la continuation de 1400 à 1426. Ce texte est reproduit avec beaucoup de soin et de conscience (voir p. xxvi-xxvii). M. Bernouilli l'a fait précéder d'une préface en deux langues, en allemand et en français, où il examine une foule de points concernant la chronique : en quelle année elle a été écrite — en 1403 — le programme que l'auteur s'est tracé, les sources dont il s'est servi, sa personne — on l'ignore complètement et, si c'est peut-être un chanoine ou chapelain de Saint-Martin de Colmar, ce n'est sûrement pas Hermann Pierre d'Andlau — et il conclut justement que cette chronique restera toujours un monument littéraire; à part Closener et Koenigshofen, c'est la plus ancienne chronique alsacienne en allemand, et elle raconte bon nombre d'événements du xive siècle qui se sont passés

---

ardus (245, 8) témoignent de la présence de l'*a* ouvert et de ligatures formées avec l'*i* dans le modèle de *L*.

1. Nous devons aussi remercier M. L. Müller de la façon dont il parle de la France. C'est à propos de Quicherat, « de quo, dit-il (t. II, p. 284), ego quam potero mitissimum laturus sum iudicium, primum ut de mortuo, qui contra dicendi non habet facultatem, deinde propter gentis eius merita, cum plures ex doctis Gallorum expertus sim et amicos integerrimos et existimatores scriptorum meorum candidissimos longeque et prudentiores et aequiores popularibus quibusdam nostris ». M. L. M. n'est pas du nombre des savants allemands qui nous reprochent sans cesse d'ignorer leurs travaux, malgré les efforts que nous n'avons cessé de faire en ce sens depuis la fondation de l'Ecole des Hautes Etudes et de la *Revue critique*.

à Colmar et aux environs et qu'on chercherait vainement dans les chroniques strasbourgeoises.

X.

---

531. — Adriano CAPPELLI. **La Biblioteca Estense nella prima metà del secolo XV.** (Turin, Lœscher, in-8, 30 pp. Extrait du *Giornale storico della Letteratura Italiana*, 1889, t. XIV).

Cette étude est une utile contribution à l'histoire des bibliothèques italiennes de la Renaissance parmi lesquelles celles des princes d'Este, à Ferrare, est l'une des moins connues, quoique des plus dignes de l'être; mentionnée en effet par Delayto dans sa Chronica Nova dès 1393, elle eut pour fondateurs ou bienfaiteurs Niccolo et sa femme, la malheureuse Parisina, l'illustre humaniste Guarino Veronese, son élève Léonello d'Este. M. Cappelli a tiré des documents inédits de l'*Archivio di Stato* de Modène d'intéressants détails sur l'histoire de cette bibliothèque jusqu'en 1436 (signalons, entre autres particularités, la confiscation des manuscrits de Giacomo Giglioli). La publication de l'inventaire de 1436, qui ne compte pas moins de 279 numéros et qui n'était jusqu'ici connu que par quelques extraits concernant les manuscrits français (Cf. *Romania*, II pp. 49-58), complète très-heureusement l'étude de M. C., qui l'a annoté avec beaucoup de précision et qui a pu identifier plusieurs de ces volumes. Souhaitons que ses nouvelles recherches sur la même bibliothèque aient autant de succès et qu'il puisse nous donner bientôt avec beaucoup de notes et d'identifications l'*inventaire de 1478*.

L. G. P.

---

532. — **Les Bibles provençales et vaudoises,** par Samuel BERGER, avec un Appendice, par Paul MEYER. Extrait de la *Romania*, t. XVIII (non mis dans le commerce).

La Bibliothèque nationale possède les manuscrits latins de trois ou quatre Nouveaux Testaments qui paraissent avoir été copiés dans le Midi, les uns au commencement, les autres vers la fin du XIIIe siècle. L'un d'eux, le manuscrit 342, est le plus ancien et offre une recension particulière, toute remplie d'interpolations, et qu'on peut avec assurance, dit M. Berger, appeler « languedocienne. » Il est surtout intéressant, parce que la version de deux textes provençaux, représentés par les manuscrits de Lyon et de Paris, correspond exactement aux leçons, aux divisions en chapitres du vieux texte méridional. Le manuscrit de Lyon n'en est qu'une copie servile, à tel point que le traducteur a habillé à la provençale les notes ou les phrases qu'il ne comprenait pas. M. B. estime qu'il ne semble pas y avoir d'intermédiaire entre l'original et la copie, qui ne doit guère être postérieure à la fin du XIIIe siècle. Le manuscrit de Paris dont l'écriture est de la première moitié du XIVe siècle, offre tant de rapports avec celui de Lyon que tous deux déri-

vent évidemment de la même source ; seulement la traduction du premier est plus libre, et souvent plus intelligente. Ici se pose une question très intéressante : la version du manuscrit de Lyon est-elle vaudoise ou cathare? C'est un point bien difficile à déterminer; cependant le manuscrit de Paris, sur les marges duquel on remarque un grand nombre d'*index*, paraît avoir été en usage chez les Vaudois. Ces *index* attirent l'attention sur des textes de morale auxquels « les pauvres de Lyon », attachaient une grande importance. M. B. en cite quelques uns, et dans un commentaire ingénieux nous montre ce qu'était la prédiction d'un « barbe » au xv° siècle. Il passe ensuite à l'examen de cinq textes vaudois toujours de Nouveau Testament, représentés par les mss. de Dublin, de Grenoble, de Cambridge, de Zurich, et par celui de Carpentras, le plus ancien de tous (xiv° s.) L'origine vaudoise de ce dernier paraît probable, celle du manuscrit de Grenoble aussi bien que celle du manuscrit de Zurich est certaine. M. B. en donne la preuve par des comparaisons, par des rapprochements qui laissent peu de doute, mais néanmoins il se garde bien d'affirmer que les traductions soient l'œuvre des Vaudois, il démontre seulement que leur bible se distingue de la version provençale du Manuscrit de Lyon par une exactitude plus littérale, par le vocabulaire qui trahit une sorte de recherche de la latinité. Il importe de savoir si entre ces deux groupes de textes il y a une communauté d'origine ; les ressemblances et les différences des versions sont tellement frappantes que M. Berger n'a pas osé trancher la question. Je ne fais, on le pense bien, qu'une analyse très sommaire de cette laborieuse *Étude* qui ne manquera pas d'éveiller la curiosité des savants; elle servira aussi à compléter le beau travail du même auteur sur les bibles en langue d'oil.

Dans un très curieux appendice à cette *Étude*, M. Paul Meyer détermine « à l'aide des formes du langage qui se manifestent, à l'époque indiquée par l'écriture des mss., sur un territoire relativement peu considérable, » la région où les versions des manuscrits de Lyon et de Paris ont été exécutées. Il en tire cette conclusion que la première a été faite dans le département de l'Aude, en écartant toutefois la partie orientale, et la seconde en Provence, et plutôt dans le sud ou le sud-est.

A. Delboulle.

---

533. — **Histoire de Florence depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République.** 1434-1531, par F. T. Perrens, membre de l'Institut. Paris, Quantin, 1889. In-8, 526 p. 7 fr. 50.

Le deuxième volume de M. Perrens est aussi attachant que le premier, et offre les mêmes mérites (voir *Revue,* n° 7) : style savoureux et ample matière; langue vive, animée, alerte, et narration pleine de détails puisés à toutes les sources imprimées et manuscrites. L'auteur commence par raconter l'expédition de Charles VIII et la partie de cette expédition qui se rapporte spécialement à la Toscane. Puis il expose les destinées

de la république nouvelle qui a pour chef, après la chute de Pierre de Médicis, le moine Savonarole. Voilà plus de trente ans que M. P. avait composé une monographie sur le célèbre *frate;* il revient aujourd'hui sur ce sujet et l'éclaire en quelques endroits d'une plus vive lumière, grâce à de nouveaux documents, et en réfutant parfois M. Villari. Nous ne résumerons pas, après M. P., le récit de la réforme entreprise par Savonarole, mais nous le féliciterons d'avoir si bien peint le caractère de ce moine exalté qui sut un instant faire partager son exaltation à toute une ville, et surtout d'avoir tracé d'une façon si précise et si vivante le tableau de Florence gouvernée au nom du Christ par un moine prophète et combattant le génie profane de la Renaissance. Même lorsque disparaît cette étrange figure de Savonarole, l'intérêt ne languit pas. Que fera la République privée de chef? Que deviendra-t-elle sous le gouvernement des *arrabiatti?* Et Pise, cette malheureuse Pise que Florence veut recouvrer à tout prix, et qui repousse vaillamment tant d'assauts, Pise finira-t-elle par tomber au pouvoir de son éternelle ennemie? Enfin, les Florentins sentent la nécessité d' « un chef réel, incontesté, autorisé par conséquent à parler au nom de ses concitoyens, et assuré de tenir longtemps en ses mains l'écheveau emmêlé de leurs affaires » (p. 406). Pier Soderini est nommé gonfalonier à vie. M. Perrens nous le décrit en quelques lignes : « Ainsi était devenu populaire ce fils de la haute bourgeoisie, cet ancien serviteur des Médicis, facilement reconnaissable à sa face large et jaune, à sa tête grosse et chauve, à peine garnie de quelques cheveux noirs persistants. Doué d'une éloquence grave, de mœurs religieuses, économe, quoique riche, et sans enfants, il offrait de précieuses garanties : n'ayant rien à désirer, il ne donnait pas d'ombrage; il en donnait d'autant moins qu'on le savait peu lettré, sans conceptions propres, sans énergie. Les démocraties portent volontiers au pinacle la médiocrité. » (P. 412-413). Ce Soderini fut prudent et sage; il donna sa confiance à Machiavel et lui fit organiser la nouvelle milice; il s'empara de Pise et la traita avec mansuétude; il restaura les finances, il rétablit le bon ordre. Mais, comme dit notre auteur, il devait tomber, un peu par sa faute, et surtout par celle des circonstances : il tomba au bout de dix ans d'une administration honorable. Le récit de sa chute forme le dernier chapitre du volume, et n'est pas un des moins attrayants; on y voit comment succombe un gouvernement « quand a sonné l'heure de l'irrmédiable décadence »[1].

A. C.

---

1. Voici les titres des chapitres : Livre III : *I. Piero des Médici jusqu'à l'expédition française. II. L'expédition de Charles VIII jusqu'à son départ de Florence. III. La réforme du gouvernement et des mœurs. IV. Les négociations et la guerre au sujet de Pise. V. La domination de Savonarola et la lutte contre le parti des Medici. VI. Le gouvernement théocratique; l'épreuve du feu. VII. Chute du gouvernement théocratique et de Savonarola.* Livre IV : *I. De la mort de Savonarola à l'institution de gonfalonier à vie. II. Pier Soderini gonfalonier de justice jusqu'à la soumission de Pise. III. Pier Soderini gonfalonier de justice depuis la soumission de Pise jusqu'au retour des Medici.*

534. — **Leonardi Bruni Arretini Dialogus de tribus uatibus Florentinis,** herausgegeben von Dr Karl Wotke. Prag u. Wien, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1889, 32 pp. in-8.

Tous les amis de la Renaissance accueilleront avec plaisir cette édition complète de l'opuscule célèbre de Leonardo Bruni. On y trouvera un jugement étendu des trois poètes florentins : Dante, Pétrarque et Boccace. Le premier dialogue est un exposé des critiques, le deuxième une réfutation et un éloge; on ne connaissait ce dernier que par des analyses. Critiques et éloges sont formulés au point de vue étroit de l'humanisme : l'œuvre n'en est que plus curieuse. L'éditeur M. Karl Wotke, un jeune docteur viennois dont l'activité s'est déjà signalée sur divers domaines, a surtout suivi un manuscrit du prince Chigi (J VI 215). Deux mss. de la Vaticane, l'*Urbinas* 1164 et le ms. 1321 du fonds de la Reine, ont été utilisés accessoirement. La publication paraît soignée [1]. Je dois prévenir les personnes que le nom de Bruni pourrait attirer, que son latin est assez mauvais et fourmille de solécismes, de tournures vulgaires ou calquées sur l'italien.

L.

---

535. — **Les comédies de Molière en Allemagne,** le théâtre et la critique, par Auguste Ehrhard. Paris, Lecène et Oudin, 1888. In-8, xxviii et 542 p. 8 fr.

M. Ehrhard a fait un livre très attachant, mais trop gros, trop dense, trop long, sur l'influence de Molière en Allemagne. A quoi bon l'introduction qui n'est qu'un précis de l'histoire de la littérature allemande? Pourquoi trouver entre Molière et Gœthe des ressemblances qui n'existent pas et affirmer « l'étroite parenté des deux natures »? Pourquoi rapprocher Alceste, Werther et Götz, sous prétexte que la *liberté* est leur dernier mot? Pourquoi traiter Schlegel avec tant d'humeur et de malveillance, le comparer à Trissotin, assurer que « l'érudition a desséché son cœur et immobilisé son imagination »? M. E. n'est-il pas injuste envers Kreiten dont notre *Revue* a fait l'éloge [2]? Enfin son style n'est-il pas quelquefois recherché [3]? Mais, si l'auteur n'a pas assez médité et appliqué le précepte *ne quid nimis*, s'il n'a pas eu l'art de se borner, s'il a voulu

1. Etant donné l'orthographe adoptée, *litteras* (p. 12, l. 11) et *parricida* (p. 24, l. 6) doivent être des fautes d'impression. J'en dirai autant de *inuectinas* (p. 21, l. 8 du bas) et de *ignorase* (p. 29, dernière ligne). P. 18, l. 10 du bas, je lirais *certaque* mutus *significatione assentiretur*. P. 22, l'avant-dernier alinéa fait contre-sens; la phrase *ego quidem sic sentio...* s'oppose nettement à celle qui précède dont elle doit être séparée tout au plus par deux points; c'est la suite du petit discours annoncé par les mots : *nunc uero tantum dico* (devant *nunc* mettre un point). M. W. voit avec quel soin j'ai lu sa brochure.

2. Cp. *Revue critique*, 1889, n° 21.

3. P. 90 « empoigner ses contemporains », p. 165 « la coquette s'est faite cocotte », p. 201 (Mme Gottsched) « a exercé le macabre métier de faire rire quand on a la mort dans l'âme ».

mettre dans sa première œuvre tout ce qu'il sait et plus encore, s'il a commis en passant quelques légères erreurs [1], on ne doit pas oublier tout ce que ce considérable travail renferme de bon et d'utile. M. E. a étudié avec patience et conscience les traductions de Molière; il a montré dans un grand nombre de pièces allemandes des imitations et des emprunts qu'on ne soupçonnait pas, et, ce faisant, il a déployé beaucoup de tact et de finesse; il a tracé (après Schlenther, il est vrai) un joli portrait de Mme Gottsched; il a bien apprécié Lessing et jugé *Minna de Barnhelm* plus sévèrement qu'on ne le fait d'ordinaire; il a spirituellement critiqué l'*Amphitryon* de Henri de Kleist et les comédies de Kotzebue; enfin, dans le dernier chapitre sur l'Allemagne contemporaine, il a mis un grand nombre de détails curieux et d'observations importantes. Bref, cette étude, qui est le fruit d'immenses lectures, est très méritoire; elle a valu à M. Ehrhard le titre de docteur; elle lui vaudra l'estime de tous ceux qui aiment Molière; elle sera consultée avec grand profit par les historiens de la littérature allemande et du théâtre qui y trouveront une foule d'analyses intéressantes et de renseignements précieux.

A. Chuquet.

1. P. VII, Hutten n'est pas le premier qui ait célébré la gloire d'Arminius; — p. 19, noter que Friedel, en 1782, traduisait *Haupt-und Staatsactionen* par « Grands drames politiques et héroïques »; — p. 120, le titre du livre de Schlenther est *Frau Gottsched* et non *Frau Gottschedin;* — p. 136, pourquoi dire *Mezentius* et non Mézence?; — p. 140, « un certain M. de Bar, » c'était un allemand qui versifiait en français et dont Klopstock s'est moqué; — p. 162, peut-on dire que Gellert est un « homme d'école formé par Gottsched? »; — p. 165, à propos de Krüger, il fallait rappeler le *Duc Michel;* — p. 187, « un hypocrite *poméranien* » : M. E. oublie que la scène est à Kœnigsberg; — p. 232, c'est exagérer que de dire que Lessing « fit l'effet d'un Gottsched » aux *Stürmer und Drænger;* — p. 241, Lessing a-t-il « suivi Tauenzien à la guerre »?; — p. 242, un *vaguemestre*, lire « maréchal des logis » (Wachtmeister); — p. 296, on dit non pas les « *chevaliers de la Croix-Rouge* », mais les Rose-Croix; — p. 298, lire Kæstner, et non *Kazner;* — p. 299, il fallait dire que Kortum, qui « vante ironiquement les vertus du docteur Schmeller », était lui-même médecin; — p. 303, quelle exagération de dire que l'Université de Gœttingue, l'université pratique, historique par excellence, fut « dès son origine, un antre de l'observantisme, un asile de pédants maniaques »!; — *id.* Frédéric-Guillaume II est non le *fils*, mais le neveu de Frédéric II; — p. 309, les représentations des acteurs français, à Francfort, n'avaient pas lieu *tous les soirs* et il aurait fallu citer là, à propos de Scapin, un passage d'une lettre à Frédérique Oeser *(Der junge Gœthe* I, p. 47); — p. 313, Sœller vole l'argent d'Alceste, non pas dans un tiroir, mais en forçant une cassette; — p. 323, peut-on dire que l'autobiographie de Gœtz est « une vieille chronique du moyen âge? »; — p. 343, il fallait expliquer les « signes énigmatiques » que met Gœthe dans son journal et qui sont connus; — p. 352, c'est à Dresde, et non à *Leipzig*, que Gœthe « logea chez un cordonnier »; — p. 509, *Raymond* n'est-il pas un lapsus pour « Raimund »?; — pourquoi M. E. dit-il toujours des professeurs allemands : le *docteur* un tel?...

536. — **Correspondance inédite du comte d'Avaux** (Claude de Mesmes), avec son père, Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy (1627-1642), publiée par A. Boppe. Paris, Plon, 1887, 1 vol. in-8 de xxvii-301 pages. 7 fr. 50.

C'est aux Archives des Affaires étrangères que M. Boppe a trouvé les principaux éléments de sa publication. Des recherches à la Bibliothèque nationale et dans d'autres dépôts publics lui ont servi à compléter la correspondance qu'il se proposait d'éditer et aussi à y ajouter un commentaire qui est un modèle de conscience et de précision. Cette connaissance du sujet se retrouve dans l'introduction dans laquelle M. B. a donné, sous une forme agréable et parfois piquante à la fois, le résumé des documents qu'il éditait et des faits nécessaires à leur parfaite intelligence. Il faut le remercier d'avoir si bien compris et si bien rempli sa tâche. Les lettres de d'Avaux et de son père sont d'ailleurs fort intéressantes par elles-mêmes. Ecrites pendant les missions de d'Avaux à Venise, à Rome, en Danemark, en Suède, en Pologne et dans tout le nord de l'Allemagne, elles ne changeront rien, par leur publication, aux grandes lignes de l'histoire diplomatique du temps, mais elles en éclairent singulièrement les dessous. L'admiration pour les habiles diplomates qui, sous Richelieu et sous Mazarin, ont écrit la plus belle page peut-être de l'histoire de nos relations extérieures, grandit encore quand on voit avec quelles difficultés de détail ils étaient aux prises. C'est souvent en triomphant à la fois de la défiance des cours étrangères et de l'abandon de leur propre gouvernement, qu'ils ont assuré la suprématie et la grandeur de leur patrie. C'est tout cela que nous révèle, avec beaucoup de verdeur et de gaieté chez le père, avec une pointe de tristesse chez le fils, la correspondance publiée par M. Boppe. Elle nous fait pénétrer aussi dans l'intérieur d'une grande famille du xviie siècle. On est d'abord frappé de la place qu'y tenait la religion. D'Avaux craint de mourir en pays protestant, sans prêtre catholique pour l'assister. Outre le soin « que je prens de faire dire tous les jours la sainte messe par les religieux anglais à votre intention, lui écrit son père (p. 57), je vous recommande à la bonté divine de toutes les forces de mon âme plus d'une fois le jour ». Les distances entre le père et les enfants, le fils aîné et ses frères, étaient aussi bien plus marquées qu'aujourd'hui. « Monsieur mon père », dit toujours d'Avaux à Roissy et il signe les lettres qu'il lui adresse : « Vostre très-humble, très-obéissant et très-obligé fils et serviteur ». A sa mère, il fait la « reverance » (p. 106), il baise très humblement les mains. A son frère aine, M. de Mesmes, il témoigne une particulière déférence. « Je me contenteray pour ce coup de vous supplier que quelqu'un des vostres luy aille faire mes humbles baisemains et porter à ma belle sœur les souhaits que je fais pour sa santé » (p. 95). « Je vous supplie, madame, dit-il encore en écrivant à sa belle-sœur, de vouloir assurer mon frère de mon très-humble service et de la mortification qu'il me donne, laquelle je reçois en gré puisqu'il luy plaist, je sais bien qu'il ne laisse pas de m'aimer et que c'est seule-

ment une pénitence qu'il me veut imposer pour quelque temps » (p. 127). Il est beaucoup plus familier avec son second frère, M. d'Irval, « car c'est de tout temps que nous chaussons à même point » (p. 172). Ces sentiments n'excluaient ni la tendresse chez le fils, ni la familiarité chez le père. D'Avaux peut à peine lire la lettre par laquelle son père lui annonce à la fin sa maladie et sa guérison « pour la grande esmotion qui me vint, laquelle véritablement me noyoit les yeux à chaque ligne » (p. 73). Quant à Roissy, sa verte vieillesse ne se gêne pas pour qualifier ceux qui l'entourent d'expressions piquantes sous lesquelles on sent une tendresse infinie pour ce fils préféré qui lui faisait tant d'honneur. C'est tantôt sa femme « plus morose et chagrine que jamais » (p. 156), dont il parle; tantôt sa belle-fille, Mme de Mesmes, dont le champ « est fertile en orties et en ronces qui piquent bien fort » (p. 19). M. d'Irval et sa femme « grenouillent à Cramoiau » (p. 49); cette dernière « se dispose à crever à la my-aoust » (p. 230). Il n'y a pas jusqu'au calembour que ne se permette le digne vieillard. Craignant que ni lui, ni sa femme, ne revoient ce fils chéri, il se plaint que « leurs ans vieuls et vos envieux s'y opposent bien fort » (p. 224). Mais, quand il le faut, le ton se relève. « Je n'entends pas lui écrire, dit-il à propos d'un des officiers de leur maison, comme vous faictes d'un beau monsieur tout du long et sans adjection de son nom » (p. 243). Parfois enfin, éclatent des maximes contemporaines de Corneille : « Finissons-là, mon fils, et affermissons nos courages à la vertu et generosité par l'exemple de la lascheté et foiblesse de ceux qui ne sont vaillans comme il fault estre » (p. 218).

On voit par ces courtes citations quel intérêt pour l'histoire présente ce volume et quelle agréable lecture il peut offrir. Ajoutons que des pièces justificatives curieuses le complètent et qu'un bon index y rend les les recherches faciles [1].

Louis Farges.

---

537. — **Documents relatifs à la situation légale des protestants d'Alsace** au XVIIIe siècle, par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher, 1889. In-8, 89 p.

Les *Documents* que publie M. Rod. Reuss, sont tirés, les uns d'un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg (intitulé *Varia ecclesiastica alsatica)*, les autres, des archives. Les uns et les autres prouvent que le gouvernement de Louis XV persécuta les protestants d'Alsace: nombre de malheureux furent emprisonnés jusqu'à leur abjuration ; des enfants furent arrachés par la force publique des bras de leurs

1. Deux légères critiques en vue d'une autre édition : 1° Pourquoi n'avoir pas ajouté une table des matières au volume; 2° p. 21, note 1. Il n'eût pas été inutile de dire à propos de Silhon qu'il fut chargé sous Richelieu et Mazarin de tout ce qui regardait les affaires du Nord et de citer son principal ouvrage : *Le Ministrè d'Estat avec le véritable usage de la Politique moderne*, Leyde, 1643, 3 vol. in-12.

mères; des parents durent se réfugier en pays étranger pour sauver la liberté de conscience de ceux qui leur étaient chers. Parmi les documents que reproduit M. Reuss, nous citerons surtout la lettre de Klinglin (p. 22-30) et celle de Choiseul à M. de Lucé, ainsi que les pièces tirées du dossier de Christophe Güntzer et de la veuve Blanck; Klinglin lui-même s'élève contre le *zèle indiscret* des Jésuites (p. 62).

C.

---

538. — André Joubert. **Les réparations faites à divers édifices du Mans,** les recettes et les gages des officiers de Louis II, duc d'Anjou et comte du Maine 1368-1374. Mamers, Fleury et Dangin, 1889. In-8, 13 p.

539. — *Id.* **Notes inédites sur Chateau-Gontier** au XVIIIe siècle. Chateau-Gontier, Leclerc, 1889. In-8, 16 p.

540. — *Id.* **Documents inédits sur l'histoire de la Révolution en Bretagne et en Vendée.** Vannes, Lafolye, 1889. In-8, 7 p.

Voici trois nouvelles brochures où l'infatigable M. André Joubert a inséré des documents inédits. Dans la première, il relève, d'après un manuscrit du British Museum, qui renferme les comptes du maître des œuvres du duc d'Anjou, Macé Darne, un certain nombre de mentions curieuses relatives aux édifices de la ville du Mans. Ces indications sont suivies d'extraits des « Receptes » et des « Gaiges » des commissaires et officiers du duc d'Anjou pendant la même période de 1367 à 1376.

La deuxième brochure de M. J. reproduit divers détails, tirés du Registre des délibérations de la commune de Château-Gontier et relatifs à l'histoire de cette ville au XVIIIe siècle, de 1700 à 1789. Mais M. J. dépasse un peu l'année 1789 et publie, entre autres documents, le réquisitoire prononcé le 13 février 1791 par le procureur de la commune contre le marquis d'Autichamp qui se prétendait propriétaire des murs et des fossés de Château-Gontier. Citons encore une délibération du 27 juin 1791: le conseil envoie 60 hommes de Royal-Cravate au secours du château de Craon menacé par les Bretons qui viennent de mettre le feu au château de Cuillé.

On trouvera dans la troisième brochure de M. Joubert une lettre du marquis de la Rouerie au rédacteur du *Journal général de France*, M. de Fontenay; un ordre de Hoche daté de Machecoul le 24 vendémiaire an IV — à recommander à M. Maze; — une lettre de Valentin à Grigny et une lettre de Grigny à Hoche, annonçant toutes deux la capture de Charette [1].

Ch.

---

1. L'appendice (p. 6-7) reproduit — en tronquant le prénom du directeur de cette *Revue* — la note parue dans notre n° du 27 mai sur le général Malbrancq.

541. — **Souvenirs sur la Révolution,** l'Empire et la Restauration par le général comte de ROCHECHOUART, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits publiés par son fils. Ouvrage orné de deux portraits [1]. Paris, librairie Plon, 1889, in-8 de XI-539 p. 7 fr. 50.

Le livre du général comte de Rochechouart est, à proprement parler, un récit de la vie du duc de Richelieu, entremêlé de souvenirs personnels. L'auteur, orphelin très jeune, sans fortune, sans appui, comme il le rappelle tout d'abord, trouva chez l'arrière-petit-neveu du grand cardinal un toit qui lui servit d'abri, un protecteur qui l'aida fort à obtenir ses premiers grades, un second père qui ne cessa de lui témoigner la plus tendre affection. Le général de R., animé de la plus vive reconnaissance, a voulu faire connaître « dans l'intimité cet éminent homme d'État, sa bonté, sa simplicité, sa charité, son intégrité, son amour du devoir et de la patrie ». Il suit son héros, depuis l'année 1805 jusqu'en mai 1822, date de sa mort, « dans sa création d'Odessa, dans ses expéditions en Circassie, dans l'inspection des troupes et des colonies, réparties dans les trois provinces de son vaste gouvernement de la Nouvelle-Russie, et enfin pendant ses deux ministères sous la Restauration ». M. de R. n'a, pour ainsi dire, jamais quitté le duc de Richelieu [2]; il dirigeait sa maison, il recevait ses confidences les plus intimes en qualité de secrétaire, de parent et d'ami, nul en un mot ne l'a connu aussi à fond et ne pouvait mieux lui rendre justice. Il aurait dû, semble-t-il, commencer ses mémoires à son arrivée à Odessa et les terminer en 1822, époque de la mort du duc de Richelieu, mais il a cru intéressant de nous dire les dures souffrances de ses jeunes années, et de finir par le récit de son séjour à La Haye et des missions que la duchesse de Berry lui confia en 1833 et 1834.

J'indiquerai le plus rapidement possible les principaux faits racontés avec une admirable exactitude et dans un langage d'une savoureuse simplicité et d'une aisance charmante, par celui qui, dès l'âge de douze ans, avait eu la précaution de tenir note de tout ce qui lui arrivait. Sa mère (Elisabeth-Armide Durey de Morsan) prit part à un complot qui avait pour but l'enlèvement de la reine Marie-Antoinette emprisonnée [3].

1. Un de ces portraits représente Armand-Emmanuel duc de Richelieu 1767-1822; l'autre, Louis-Victor-Léon comte de Rochechouart 1788-1858. Le court avant-propos des *Souvenirs* a été écrit en décembre 1857 au château de Jumilhac.

2. Il ne fut séparé de lui que depuis la fin de 1812 jusqu'au milieu de 1814, et, pendant ces dix-huit mois, il entretint avec lui une correspondance régulière. Il fut attaché, en ces 18 mois, à la personne de l'empereur Alexandre en qualité d'aide de camp, et il assista à tous les événements qui suivirent le passage de la Bérézina, jusqu'à l'entrée des armées alliées dans Paris. Placé à l'état-major général, c'est-à-dire, ajoute-t-il, à l'endroit où tous les rapports, toutes les nouvelles se centralisent, honoré de la confiance du Tzar, chargé par ce prince d'importantes missions, il a été en mesure de fournir des détails peu connus ou même entièrement inconnus, et d'apporter son tribut à l'histoire des mémorables campagnes de Saxe et de France.

3. Voir le *Moniteur universel* du 18 germinal an III (7 avril 1795), n° 175.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre elle. Pendant qu'elle se réfugiait en Suisse, ses malheureux enfants subirent les plus cruelles épreuves et sa fille Cornélie, âgée de dix ans, mourut à la peine [1]. M. de R. raconte ses divers séjours en Suisse (Fribourg), en Angleterre (Londres), dans le duché de Holstein (Altona), son voyage de Hambourg à Lisbonne, son entrée au service militaire à douze ans et trois mois (20 décembre 1800) [2], comme simple soldat dans le régiment de Mortemart que l'Angleterre entretenait en Portugal, sa nomination comme sous-lieutenant (13 mars 1801), sa campagne de l'Alentejo, dans laquelle on ne brûla pas une seule amorce, ce qui fait penser à la *bataille sans larmes* de l'Antiquité, son aventure à Santarem, bonne leçon donnée à la vanité d'un amoureux de treize ans, son autre aventure d'amour en la même ville brusquement terminée par une trop prudente retraite, son retour en France, son voyage de Paris à Odessa par Milan, Venise, Vienne, Lemberg, etc., son voyage d'Odessa à Constantinople, son entrée au service de la Russie comme sous-lieutenant attaché à la personne du duc de Richelieu en qualité d'aide de camp. Nous assistons, dans les pages suivantes consacrées à la période comprise entre 1806 et 1812, à la campagne de Bessarabie, au voyage à Jassy, à la prise d'Anapa [3], à l'expédition en Circassie, au voyage en Crimée (avec description de Balaklava, de Sébastopol, « un des plus beaux ports de l'Europe », au

1. Le narrateur, dans une page touchante, nous montre sa petite sœur errant deux jours à Paris et aux environs de cette ville, tombant de faiblesse et d'inanition dans un fossé, recueillie par une personne charitable qui fut frappée de sa mise recherchée, mais en désordre, ainsi que de ses beaux traits flétris par la souffrance, et succombant au bout de quelques heures, épuisée par la peur, la fatigue et la faim (p. 5).

2. Si le futur général n'était pas entré, à onze ans, en qualité de cadet, dans le régiment du prince Louis de Prusse, ce n'avait pas été la faute de ce neveu du grand Frédéric, « célèbre par son esprit, sa belle figure et sa folle conduite ». C'était lui qui, ajoute (p. 19) M. de R., « disait plaisamment, en parlant du duc d'York et faisant allusion à ses revers en Hollande : mon cousin d'York ressemble à un tambour, il ne fait du bruit que quand on le bat. » Les piquantes anecdotes abondent en ces premières pages. Voir (p. 20-21) ce qui regarde l'empereur Joseph et les cinquante bouteilles de vin de Tokai qu'il offrit galamment à la comtesse de Rochechouart, les bons mots si cruellement dits par la duchesse de Brionne au duc d'Orléans et (p. 52), une historiette où figure le maréchal de Richelieu, « le premier maraudeur de France », ainsi que ses soldats l'avaient surnommé, jetant à un mendiant une bourse pleine d'or, et lui disant : « Tenez, mon brave homme, voici 40 louis que mon petit-fils n'a pas su dépenser en quinze jours. » Voir encore (p. 53) l'historiette du général Souwaroff se livrant tout nu, de grand matin, par un brouillard glacial, devant son armée, à une violente gymnastique.

3. Le narrateur a décrit très bien (p. 73) la marche sur Anapa de la division commandée par le duc de Richelieu : « Sa droite s'appuyait à la mer, sa gauche côtoyait la plus merveilleuse prairie que l'on puisse rêver. C'était au milieu de mai, par le plus beau temps du monde, sous un ciel resplendissant des rayons de cet admirable soleil d'Orient ; l'air était embaumé par des plantes aromatiques dont ces incomparables prairies sont couvertes à cette époque de l'année. Ce spectacle, joint à la pensée que j'entrais en Asie, causa à ma jeune imagination une sensation délicieuse, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

voyage à Saint-Pétersbourg, à une visite à la belle comtesse Félix Potocka, etc. M. de R., devenu lieutenant dans la garde impériale russe et aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, écrit des pages d'un intérêt tout particulier sur les événements qui suivirent « le passage du Niemen, effectué le 24 juin 1812, par cinq cent mille hommes sous les ordres du plus grand capitaine des temps modernes. » Un des plus dramatiques récits de l'ouvrage est le récit du passage de la Bérézina. Je n'en tirerai que ces lignes saisissantes (p. 195) : « Je vis sur le pont une malheureuse femme assise, ses jambes pendaient en dehors du pont prises dans la glace; elle tenait collé à son sein un enfant gelé depuis vingt-quatre heures; elle me supplia de sauver cet enfant, ne s'apercevant pas qu'elle me présentait un cadavre! Elle-même ne pouvait mourir malgré ses souffrances; un Cosaque lui rendit le service de lui tirer un coup de pistolet dans l'oreille pour faire cesser cette déchirante agonie! » Voici un autre récit qui mérite la plus sympathique attention (p. 202) : « Un spectacle hideux s'offrit à nos yeux, le 15 décembre, dans un couvent de Basiliens [à Vilna] : on avait jeté par les fenêtres de tous les étages non seulement des morts, mais encore des vivants, pour placer, nous dit-on, les blessés et les malades russes qui arrivaient en foule. Passe pour les morts, m'écriai-je, mais nous ne pouvons le tolérer pour ceux qui, en tombant, crient miséricorde. Ces malheureux, encore vivants, voyaient se joindre à leurs souffrances la menace de l'acte le plus barbare. Saint-Priest arrêta au nom de l'Empereur [1] cette exécution inhumaine, et moi je courus chercher un détachement de la garde impériale russe; avec ce renfort, il nous fut facile de rétablir l'ordre dans ce couvent-hôpital et de faire replacer dans des chambres tous ceux qui respiraient encore, un peu serrés, il est vrai; mais il fallait abriter ennemis et amis. » A l'appui du mot si souvent répété : *à quoi tiennent parfois les plus grands événements !* je citerai cette remarque de l'auteur (p. 207) : « Si Napoléon avait été retenu quarante-deux heures de plus à Moscou ou avant d'arriver à la Bérézina, il eût trouvé cette rivière gelée jusqu'à fond, aurait pu passer où il aurait voulu, et sauver son artillerie, ses caissons, ses bagages [2]. »

On trouve, dans le reste de l'ouvrage, diverses particularités notables sur la mort du feld-maréchal prince Koutousoff (p. 211), sur la bataille de Lutzen (p. 213-216), sur la bataille de Bautzen (p. 217-219), sur l'entrevue du narrateur avec le général Moreau (p. 229) [3], sur l'arrivée

1. Charles de Saint-Priest, aide de camp du tzar.

2. M. de R. ajoute : « Le plan de Napoléon était admirable et la réussite était certaine, selon toute probabilité humaine. »

3. L'auteur des *Souvenirs* donne de singuliers exemples de la franchise brutale avec laquelle le vainqueur d'Hohenlinden s'adressait tantôt à l'empereur Alexandre (p. 229), tantôt au généralissime autrichien le prince de Schwarzenberg (p. 232). Ne dit-il pas à ce dernier devant le tzar et tout l'état-major, en jetant son chapeau à terre : « Eh! sacrebleu, monsieur, je ne suis plus étonné si depuis dix-sept ans vous êtes toujours battu! »

du général Jomini au camp des alliés (p. 230), sur la bataille de Dresde (p. 231-232), sur la mort de Moreau (p. 233-234), sur le colonel Pozzo di Borgo (p. 246), sur la visite du jeune aide de camp à son compatriote Bernadotte, après la victoire de Jüterbogk [1] que ce dernier venait de remporter sur l'armée du maréchal Ney [2], sur la dureté de l'accueil fait à Leipsick par Alexandre au vieux roi de Saxe (p. 267-268), sur la mort du frère du narrateur, le comte Louis, tué par des balles françaises le 26 janvier, à Lignol, près de Bar-sur-Aube, trois jours avant la bataille de Brienne (p. 283), sur la part que prit ledit narrateur à l'enlèvement de la statue de Napoléon qui surmontait la colonne de la place Vendôme, part qui se réduisit à surveiller l'exécution d'un ordre donné par le gouverneur de Paris, supérieur immédiat du comte de R. (p. 341-343), sur sa nomination de maréchal de camp à l'armée française, ce qui en faisait un officier général de vingt-six ans (p. 365), sur le voyage à Gand (p. 377), sur le trop énergique mot de Cambronne appliqué à Talleyrand par Napoléon causant avec le duc de Feltre (p. 395), sur l'empereur Alexandre jouant, au sujet du pont d'Iéna, menacé par Blücher, le rôle si complaisamment attribué par certains historiens à Louis XVIII (p. 408) [3], sur la belle attitude du général Daumesnil à Vincennes, attitude qui n'a nullement été surfaite, car le comte de R. fut témoin de tout ce qui se dit et se fit en cette mémorable occasion et l'a rapporté avec la plus minutieuse fidélité (p. 424-428), sur le jugement et l'exécution du maréchal Ney (p. 423-429) [4], etc.

1. Bataille de Dennewitz pour les historiens français.

2. Le narrateur loue ainsi les discours que lui tint Bernadotte (p. 247) : « Tout cela dit avec un charme, un choix d'expressions qui me firent un grand effet ; ses spirituelles paroles étaient assaisonnées d'un accent gascon des plus prononcés. » Voici le portrait qu'il trace (p. 248) du futur roi de Suède : « Bernadotte avait alors quarante-neuf ans. Il était grand et élancé ; sa figure d'aigle rappelait tout à fait celle du grand Condé, sa chevelure épaisse et noire s'harmonisait avec le teint mat des habitants du Béarn, sa patrie. Sa tournure à cheval était très martiale, peut-être un peu théâtrale, mais sa bravoure, son sang-froid au milieu des batailles les plus sanglantes faisaient oublier ce petit défaut. Il est impossible de rencontrer un homme de manières et de langage plus séduisants ; il me captiva complètement. »

3. « M. le duc de Richelieu me raconta leur entretien [du tzar et du roi de Prusse] : l'empereur Alexandre avait déclaré que si le feld-maréchal Blücher n'obéissait pas à l'ordre qu'il priait le roi de lui envoyer, il irait de sa personne se placer sur le pont menacé, et verrait s'il aurait l'audace de le faire sauter, pendant qu'il y serait ; le nom du pont d'Austerlitz ne l'avait pas offensé, et il n'avait fait aucune demande pour qu'il fût changé. Le vieux maréchal fut obligé de céder devant ces paroles si énergiques. »

4. Voici comment (p. 428) l'auteur des *Souvenirs* critique les diverses versions et affirme l'exactitude de la sienne : « Je terminerai l'année 1815 par le récit d'une grande et terrible affaire, celle du procès, du jugement et de la condamnation du maréchal Ney, ayant dû, comme commandant la place, surveiller l'exécution de l'arrêt. Plusieurs versions ont paru sur les derniers moments et la fin tragique du maréchal Ney ; toutes sont différentes ou inexactes, car aucun des auteurs de ces divers écrits n'a assisté en personne à ce drame lugubre ; et parce que tous ont cru nécessaire, aux dépens de la vérité, d'y ajouter ou d'en retrancher quelques faits en raison du parti politique auxquels ils appartenaient. »

A tant de curieux récits sont mêlés en grand nombre de non moins curieux documents inédits parmi lesquels brillent surtout une quarantaine de lettres adressées à l'auteur par le duc de Richelieu [1]. Citons diverses autres lettres de l'empereur Alexandre [2], de la fameuse Mme Narishkin, du comte de Rochechouart [3], du futur Charles X, du duc de Feltre, du maréchal Gouvion Saint-Cyr, du comte Lanjuinais, du comte Ortoff, de Mme du Cayla, de la duchesse de Berry, du comte Lucchesi-Palli, du comte Louis de Saint-Priest, etc.

Le narrateur déplore, en son Avant-propos, que, si presque toutes les villes de France ont élevé des statues à des hommes plus ou moins célèbres [4], pas une « n'a songé au ministre qui dirigea les affaires de 1815 à 1819, libéra le territoire occupé par les armées étrangères, reconstitua le crédit de la France, abandonna aux pauvres malades la dotation que les Chambres lui votaient. » A défaut du monument de marbre ou d'airain refusé à cet éminent serviteur de notre pays, le livre du comte de Rochechouart n'est-il pas un monument digne du duc de Richelieu ?

T. DE L.

---

542. — **Madame André-Walther 1807-1886.** Paris, Fischbacher, 1889. Gr. in-8, VII et 548 p.

Ce livre, inspiré par la piété filiale, nous offre le portrait ressemblant d'une femme d'un noble caractère et d'un grand cœur qui a été mêlée à quelques événements de l'histoire contemporaine, et, comme dit l'auteur, « le mouvement des idées et des sentiments religieux dans la société protestante donne à cette biographie son trait principal ». Madame André-Walther était la fille du général Walther, et, à ce propos, nous regrettons que l'auteur ait retracé si brièvement l'existence de ce vaillant Alsacien [5]. Elle épousa M. Jean André qui devint, après la révolution

1. Quelques autres lettres du duc à l'abbé Nicolle, « le confident de son âme », ont été reproduites, ainsi qu'une lettre du comte Joseph de Maistre, d'après *la Vie* de cet ecclésiastique publiée par M. l'abbé Frappaz (Paris, 1857, in-18).

2. Une de ces lettres, écrite de Zarcocelo, « le Versailles de la Russie », au duc de Richelieu, et dont l'original était resté entre les mains du comte de R., établit ce fait historique, contesté par certains écrivains, que l'idée d'une retraite dans l'intérieur de la Russie pour y attirer les Français, en cas de revers de l'armée russe, était déjà arrêtée dans la pensée du tzar, dès le 9 avril 1812 (p. 167).

3. Le narrateur, avec la lettre de son frère, a reproduit divers documents signés de lui-même, entre autres un mémoire, rédigé à Langres, le 15 janvier 1814, pour demander à l'empereur Alexandre le rétablissement de la maison de Bourbon sur le trône de France (p. 285-287). Voir du même un important rapport adressé de Troyes, le 23 février 1814, au comte d'Artois (p. 291-294).

4. Qu'il me soit permis de rappeler que la *Revue critique* a protesté depuis longtemps contre la prodigalité avec laquelle nous érigeons des statues. Ce fut dans un article sur deux ouvrages relatifs à Théophraste Renaudot, article qui devait soulever tant de tempêtes, que l'on s'éleva contre la *statuomanie* dont nous sommes affligés.

5. Il serait à désirer que la notice dont on parle p. 518, fût livrée au public, et non simplement « aux parents et à quelques amis. »

de 1830, receveur-général du département d'Indre-et-Loire, et, ce fut en Touraine qu'elle se convertit, qu'elle donna pour la première fois carrière à son activité religieuse; elle tenta de « resserrer les éléments dispersés du protestantisme tourangeau » (p. 202); elle essaya de faire du collège de Sainte Foy un Sorèze protestant; elle se consacra à l'œuvre des Missions. Après la mort de son mari, elle fit de son appartement de la rue Saint-Lazare, à Paris, un « centre d'expansion religieuse » (p. 265) et « pour marquer comment elle comprenait un dimanche chrétien, elle prit l'habitude de convier chez elle à sa table, très simplement servie, quelques jeunes hommes engagés à Paris dans leurs études, éloignés de leurs parents et sur qui pouvait s'exercer utilement son influence éclairée et maternelle. Les soirées s'achevaient chez elle en entretiens sérieux, ou bien toute la bande se rendait démocratiquement en omnibus au temple de l'Oratoire pour assister au culte que présidait Adolphe Monod » (p. 267). Elle se donnait avec ardeur à l'œuvre des prisonnières de Saint-Lazare, concourait à la création de cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles protestantes, appelait à Paris le célèbre prédicateur Spurgeon et le *revivalist* Radcliffe, assistait aux assemblées annuelles des sociétés religieuses, tenait chez elle de « grandes soirées pastorales » (p. 322) et à Versailles, dans sa propriété des Ombrages, des « réunions d'évangélisation familière » (p. 328). Pendant la guerre de 1870 elle écrivit à la reine et au roi de Prusse, elle adressa quatre lettres au prince royal qui logeait aux Ombrages, elle envoya même une supplique à la reine d'Angleterre. Illusions touchantes! Elle priait la Prusse de ne pas « accabler les vaincus » et de « se grandir aux yeux du monde et devant Dieu, en accordant à la France une paix honorable » (p. 424). Mieux valait, comme elle le fit avec sa charité coutumière, soigner les malades et les blessés au château de Foëcy, non loin de Vierzon. Après la guerre, elle revint aux Ombrages qui devinrent pendant la Commune « comme une arche, élargissant toutes ses membrures pour y abriter tous les fugitifs » (p. 451). Puis, la Commune vaincue, un nouveau champ de travail s'ouvrit à Mme André: elle appartenait au comité de distribution des secours dans la banlieue de Paris et fut chargée de tout ce qui concernait Asnières et Neuilly; elle secourut les familles des prisonniers de la Commune et s'efforça de ramener au bien les femmes qu'elle voyait « arriver la haine au cœur et l'effronterie dans les yeux » (p. 472); elle fit de Neuilly « une section organisée de l'Eglise réformée » (p. 487), etc. Mais elle vieillissait, ses forces déclinaient, et bientôt elle dut « réduire graduellement sa participation aux œuvres extérieures » (p. 501). Elle mourut le 6 août 1886. L'auteur de ce livre a cherché le plus possible à nous faire connaître Mme André-Walther par des extraits de sa correspondance; c'était, comme il dit, le meilleur moyen de la montrer vivante et vraie, et de mettre en lumière sa passion généreuse et son ardeur au bien.

A. CH.

543. — I. **Le Français parlé,** morceaux choisis à l'usage des étrangers avec la prononciation figurée, par Paul Passy, professeur de langues vivantes, ancien président de l'Association phonétique. Deuxième édition. Heilbronn, Henninger. 1889. In-8, VIII-122 pp. Prix : 1 mk. 80.

544. — II. **Les Sons du Fransais,** leur Formacion, leur Combinaizon, leur Reprézantacion, par Paul Passy. (Associacion fonétique des Professeurs de langues vivantes). Deuzième édicion. Paris, Firmin-Didot, 1889. In-12, 96 pp. Pris : 1 fr. 50.

On voit par ces deux titres que M. Paul Passy a deux orthographes à sa disposition, sans compter celle de prononciation figurée, qui est strictement phonétique. Trois orthographes, c'est peut-être beaucoup, mais en tout cas ce n'est pas sur la troisième que pourraient porter les critiques. Elle est excellente et rendra service à tous les linguistes, en appelant leur attention sur nombre de faits de prononciation qui passent trop souvent inaperçus. Je ne sais si elle convient aussi bien aux étrangers qui apprennent le français; je crains qu'elle ne les déroute un peu : il y a tels morceaux où l'auteur note des élisions, des contractions, des suppressions de consonnes si hardies (II, p. 80), qu'elles me paraissent dépasser de beaucoup la mesure du parler usuel et tomber dans le jargon dont nous corrigeons nos enfants. J'y relèverais aussi un seul défaut de symétrie : M. P. note l'*ou*-voyelle par *u*, l'*ou*-consonne par *w* — très bien jusqu'ici — puis l'*u*-voyelle par *y* — passe encore — et enfin l'*u*-consonne (de *lui, puis*) par un *u* agrémenté d'un signe diacritique. Cela ne se tient pas : mieux eût valu, ce me semble, représenter l'*u*-voyelle et l'*u*-consonne, respectivement, par un *u* et un *w* surmontés d'un tréma.

Mais, si je n'ai que des éloges pour la troisième orthographe, je proteste, avec toute l'énergie dont je suis capable, contre la seconde, l'hybride, celle qui n'est ni usuelle ni phonétique. Je voudrais de grand cœur, si ce n'était un trop violent bouleversement, qu'on pût arriver à écrire le français phonétiquement, et l'anglais aussi, et toutes les langues, et convenir d'un alphabet universel comme d'un méridien origine. Si nous ne sommes pas mûrs pour cette grande idée, je m'accommoderais assez bien d'une simplification graduelle de l'orthographe française, et ne verrais qu'avantage à pouvoir écrire désormais « apeler, ateler, fotografie, autoctone, des chevaus, les genous », suivant la réforme modeste et judicieuse que préconise M. L. Havet. Mais changer pour changer, donner la question à tous les lecteurs qui ne sont pas membres de l'Association phonétique, faire violence à toutes les habitudes reçues pour aboutir à écrire « Fransais » et « Associacion », c'est-à-dire à noter concurremment par trois signes différents une articulation unique, en bonne conscience où est le profit [1] ?

1. Il y a même, dans le nouveau système, des points qui m'échappent complètement. Je cherche vainement, par exemple, en quoi la première syllabe du mot *entendre* diffère de la première. Pourtant M. P. écrit constamment *entandre*. Il doit avoir ses raisons, mais les profanes ne les voient pas.

Cela dit — et voilà longtemps que je me promettais de consacrer quelques lignes à la question de la « nouvèle ortografe » — je serai plus à l'aise pour écrire des deux ouvrages de M. P. tout le bien que j'en pense.

Le premier comprend une série de morceaux littéraires d'ordre très varié, avec la transcription phonétique en regard, transcription parfaitement étudiée et d'une irréprochable exactitude, sauf les menues exagérations que j'ai déjà signalées : même dans le monde de M. Perrichon, on ne prononce pas *mamzelle*, ni l'on ne néglige à ce point les liaisons. Les textes sont en général très bien choisis [1] et habilement gradués. Peut-être cependant la graduation eût-elle dû être inverse ; car la prononciation oratoire et le débit du vers se rapprochent bien plus de l'écriture que la langue courante. Mais l'inconvénient est médiocre, le livre étant de ceux qu'il faut relire plusieurs fois pour s'en bien pénétrer [2].

Le second ouvrage est un petit traité de phonétique, à la fois élémentaire et substantiel, rempli de remarques intéressantes et d'aperçus ingénieux. Les phonèmes français y sont analysés avec une précision et une minutie qui ne laissent rien à désirer. On peut, sur tel ou tel point, ne pas partager l'avis de l'auteur ; mais on hésite à le dire, tant on voit qu'il a approfondi son sujet, et alors même on lui sait gré des idées ou des doutes qu'il suggère. On relève çà et là quelques lapsus dont il conviendrait sans difficulté : ainsi, malgré la réalité des faits, et en dépit de la règle qu'il a posée lui-même (p. 60), il néglige de noter longue (p. 91) la voyelle nasale de *chante* et de *charmante ;* elle l'est incontestablement, surtout à la finale d'un vers. Sur d'autres points, notre désaccord éclaterait davantage : je ne crois point, par exemple, qu'on prononce *Renée* comme *René,* ni *ta porte bénie* [3] comme *béni soit le jour* : l'*e* muet sonne, soit en prolongeant la syllabe, soit plutôt comme semi-voyelle de même ordre que la voyelle précédente (*y* après *i*, *w* après *u*, etc.), et c'est pour cela même qu'en français il n'y a point d'*e* muet après l'*a*, qui n'a pas de semi-voyelle corrélative, pour cela aussi que l'*e* muet a la propriété d'empêcher l'hiatus. Je maintiens également, contre l'autorité de M. P., que les mots *arbre, peuple*, et similaires, ont deux syllabes, dont la seconde est formée par une voyelle vibrante. Et qu'on

---

1. Je n'en excepte que le septième. Cette polémique de M. Frary contre la culture classique — injuste et passionnée comme toutes les polémiques — est-elle bien propre à donner aux étrangers une exacte idée du bon sens français ? N'y a-t-il ni jacobins ni courtisans dans les pays d'éducation utilitaire ? et la libre Amérique n'a-t-elle pas vu brandir deux fois en vingt ans le poignard des Brutus et des Aristogiton ?

2. Les épreuves auraient pu être revues avec plus de soin pour un livre destiné à répandre le français au dehors : il ne faudrait pas écrire *Ah bas!* pour *Ah bah!* (p. 6), ni fausser un vers (p. 102) en y introduisant le solécisme *quelles pleurs*.

3. Le vers est transcrit : « tu frappes à ta porte bénie » : non-sens et vers faux. Lire « il frappe ». Ce que c'est que l'habitude de supprimer en pensée les lettres qui ne se prononcent pas.

ne m'objecte point qu'à ce compte un alexandrin terminé par le mot *arbre* aurait treize syllabes. Je répondrais : « Oui, il en a treize, comme tous les alexandrins à rime féminine. » Tout vers français terminé par une rime féminine contient une semi-syllabe hypermétrique, à peu près inaudible, mais qui joue néanmoins son rôle dans la cadence. Il suffit, pour s'en convaincre, de réciter une stance à rimes croisées toutes masculines : il manque quelque chose à l'oreille.

Je m'arrête : la plupart des théories de M. Paul Passy sont de celles qui méritent une discussion trop sérieuse et trop détaillée pour tenir en un étroit espace. Ses livres, consciencieux et savants sous une forme aisément accessible, ont rendu et rendront certainement de grands services. Mais, pour Dieu, qu'il se résigne à orthographier sa langue, jusqu'à ce que l'Académie nous autorise tous à la cacographier.

V. HENRY.

CHRONIQUE

FRANCE.— M. H. STEIN vient de rédiger un rapport complet et très soigneusement fait sur *les travaux bibliographiques* parus depuis dix ans, de 1878 à 1888. Cette étude rendra de très grands services : malgré l'espace restreint dont il disposait, M. Stein est entré dans une foule de détails et d'explications utiles; il a signalé les ouvrages indispensables qu'il faut toujours consulter avant d'entreprendre un travail quelconque. Il a conservé dans ses grandes divisions l'ordre logique que M. G. Pawlowski avait adopté en 1879, dans un rapport semblable : *Bibliographies périodiques contemporaines* (universelles; nationales; par spécialités). *Bibliographies rétrospectives* (générales universelles; nationales générales ou partielles par pays; universelles ou nationales par spécialités; monographies bibliographiques; catalogues des bibliothèques; histoire de l'imprimerie).

— Le nouveau volume que M. Victor CHERBULIEZ vient de publier sous le titre de *Profils étrangers* (Hachette. In-8°, 356 p. 3 fr. 50) contient les études suivantes : *Hegel et sa correspondance; Le prince de Bismarck et M. Moritz Busch ; Lord Beaconsfield; Guill. de Humboldt et Charlotte Diede; Un bourgmestre de Stralsund au* XVIe *siècle; M. de Beust et ses Mémoires; Le roi Louis II de Bavière; Ch. Gordon; Leop. Ranke; M. Geffcken et le Journal de l'empereur Frédéric; M. Crispi et sa politique; Un missionnaire écossais ; Le poète don Serafin Estebanez; L'esprit chinois* ; *La famille Buchholz*.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce, pour paraître prochainement : 1° *Altkeltischer Sprachschatz* par Alfred HOLDER (quatorze livraisons paraissant de trimestre en trimestre, au prix de 7 fr. 50 chacune); 2 *Geschichte des ostrœmischen Kaisers Justin II nebst den Quellen*, par Kurt GROH (mémoire couronné par la Faculté de philosophie de l'Université de Halle); 3° *Kommentar zum zweiten Buche Herodots*, par A. WIEDEMANN; 4° *Kritische Untersuchungen zu den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus*, par Albert ZIMMERMANN; 5° la cinquième édition de la *Geschichte der rœmischen Litteratur* de Teuffel, revue et remaniée par Ludwig SCHWABE; 6° *Anthologiae Planudeae appendix Barberino-Vaticana*, rec. Leo STERNBACH ; 7° *Die altclassischen Realien im Gymnasium*, par Martin WOHLRAB.

— La maison Joseph Baer, de Francfort-sur-le-Mein, met en vente les *Œuvres*

économiques et philosophiques de Fr. Quesnay, fondateur du système physiocratique, accompagnées des éloges et autres travaux biographiques sur Quesnay par différents auteurs, publiées avec une introduction et des notes par M. Aug. ONCKEN, professeur d'économie politique à l'Université de Berne (in-8°, 830 p. 20 mark).

— La même maison fait paraître en même temps une Vie de Mirabeau, *das Leben Mirabeaus*, par M. Alfred STERN, notre collaborateur, professeur d'histoire au Polytechnikum de Zurich (deux volumes, 10 mark).

— M. Bernhard SUPHAN a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans la *Deutsche Rundschau* (1889, XII) et qui était le remaniement du discours prononcé par lui à Weimar à la vingt-cinquième réunion annuelle de la Société de Shakspeare. Cette étude très instructive et attachante a pour titre *Shakspeare im Anbruch der classischen Zeit unserer Literatur* et M. Suphan y retrace en traits rapides, mais non sans vigueur et sans éclat, l'impression que les œuvres de Shakspeare produisirent sur les jeunes écrivains allemands du XVIIIe siècle, sur Gerstenberg, sur Herder, sur Gœthe, sur Lenz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 octobre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, annonce que les deux prochaines séances de l'Académie auront lieu les mercredis 23 et 30 octobre, au lieu du vendredi 25, jour de la séance annuelle de l'Institut, et du vendredi 1er novembre, jour de la Toussaint.

Deux commissions sont nommées pour préparer, l'une le programme du prix ordinaire de 1892, qui sera pris dans l'ordre des études relatives à l'antiquité classique, l'autre celui du prix Bordin et celui du prix Delalande-Guérineau, qui porteront tous deux sur les études du moyen âge. Sont élus membres de la première commission, MM. Jules Girard, Heuzey, Weil et Héron de Villefosse; de la seconde, MM. Delisle, Hauréau, Paul Meyer et Siméon Luce.

M. Georges Perrot communique une nouvelle note de M. Victor Waille, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, sur les fouilles exécutées sous sa direction à Cherchell *(Julia Caesarea)*. On a achevé le déblaiement du palais des Thermes; on a mis à découvert deux nouvelles salles, situées à l'ouest de la grande salle centrale. Parmi les objets trouvés dans ces dernières fouilles, on remarque une belle statue de marbre, peut-être une Cérès, une tête casquée, qui fait songer aux têtes d'amazones, et divers fragments d'inscription. Il reste à souhaiter que l'administration prenne des mesures efficaces pour protéger ces ruines contre ces « dilapidations quo« tidiennes, qui ont, dit M. Perrot, à notre grand regret, on pourrait presque dire à « notre honte, fait disparaître plusieurs beaux monuments de l'antiquité, qui exis« taient encore sur le sol de l'Algérie quand nous nous y sommes établis. »

M. Siméon Luce est désigné pour faire une lecture à la prochaine séance publique de l'Académie, qui aura lieu le vendredi 22 novembre.

M. Georges Bénédite rend compte de la mission épigraphique au Sinaï, qui lui a été confiée pour la recherche des textes destinés à prendre place dans le recueil des inscriptions araméennes. Les inscriptions recueillies par M. Bénédite sont au nombre d'environ neuf cent cinquante, dont cent cinquante pour la région du Nord et le reste pour le Feiran et le Mukatteb.

Contrairement à l'opinion courante, M. Bénédite s'attache à établir que rien ne prouve que ces inscriptions aient un caractère religieux et que ceux qui les ont gravées fussent des pèlerins. Ce sont simplement des noms inscrits par des voyageurs sur le bord des chemins qu'ils ont suivis. Il n'est pas exact non plus que quelques-uns de ces textes soient accompagnés de symboles chrétiens; les quelques symboles de ce genre, dont l'existence a été constatée, sont entièrement distincts des inscriptions auxquelles on a voulu les rattacher.

M. J. Halévy commence une lecture sur l'*Epoque d'Abraham, d'après les documents égyptiens et babyloniens*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Barbier de Meynard, président de l'Académie : VERNES (Maurice), *Précis d'histoire juive*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

ton et trad. fr. par LUZEL (sera bien accueilli des amis de la littérature populaire).

Revue de l'instruction publique en Belgique, 5e livre : SMEETS, Des pensions des prof. de l'enseign. moyen. — HUYGENS, Sur la valeur histor. de la Chronique de Gislebert de Mons. — W. G. RUTHERFORD, Contrib. à l'étude du dialecte attique. — *Comptes-rendus :* PERGAMENI, Hist. gén. de la littér. franç. (impartial et bien fait). — H. STEIN, Olivier de La Marche (solide et consciencieux). — Public. récentes de Wesmael-Charlier. — BOUGOT, L'Iliade d'Homère (très remarquable; cp. *Revue*, n° 2). — JEBB, Homer, an introd. to the Iliad and Odyssee (excellent travail).

The Academy, n° 908 : Life and letters of Charlotte Elizabeth, Princess Palatine from various published and unpublished sources. — DALY, Glimpses of Irish industries. — The Roxburghe Ballads, XVIII, XIX, p. p. EBSWORTH. — H. R. MILL, An element. class-book of general geography. — J. J. Thomas (not. nécrol.) — The Muratorian fragment. — Old Irish and the spoken language (K. Meyer). — The collectio canonum hibernensis. — The third Basque book. — Cokayne's edit. of Hali Meidenhad. — Kant's Critical philosophy for English readers, p. p. MAHAFFY and BERNARD, I. — Notes on the Annals of Ulster, I (W. Stokes).

— N° 909 : Sir E. HAMLEY, National Defence, articles and speeches. — EDGAR, The Bibles of England, a plain account for plain people of the principal versions of the Bible in English. — Popular poets of the period, p. p. EYLES. — VIGNOLES, Life of Ch. B. Vignoles. — C. COIGNET, Francis the first and his time, from the French by F. TWEMLOW; Lady JACKSON, The last of the Valois and accession of Henry of Navarre. — Unpublished ballads of Lord Macaulay (Britton). — A sign used in Old-English mss to indicate vowel shortness (Napier). — Old Irish and the spoken language (Nutt et O' Grady). — The collectio canonum hibernensis (Warren). — An Irish mermaid (Axon). — A few « post mortem » remarks (King). — The fragments of the Persika of Ktesias, p. p. GILMORE (juge sévèrement Ctésias, puise ses notes aux dernières et meilleures sources). — Notes on the Annals of Ulster, II. the translation (W. Stokes). — The seal of Jeremiah (Sayce).

— N° 910 : JARMAN, A hist. of Bridgwater; Records of the borough of Nottingham, IV. — Mrs. SIDGWICK, Caroline Schlegel and his friends (sérieux). — DELITZSCH, Comm. über das Buch Jesaia, 4e Aufl.; SAYCE, The life and times of Isaiah as illustrated by contemporary monuments. — HERBERT, The sacrifice of education to examination. — Some books on the colonies (J. J. THOMAS, Froudacity; THEAL, Hist. of South Africa 1854-1872; DALE, Impressions of Australia; WESTGARTH, Half a century of Australian progress). — Shelley's lodging. bill in London, febr. 1818. — St Patrick and the Pentateuch. — Old Irish and the spoken language. — The colour pers in Old French. — A sign used in Old English mss. to indicate vowel-shortness. — The third Basque book. — Shakspere's « make rope's ». — ELLIS, A comment. on Catullus, 2e ed. — Notes on the Annals of Ulster, III, the footnotes (Stokes). — The Yenissei inscriptions (Taylor). — The mode in which the cuneiform inscriptions were written. — Apollo Melanthios in Cyprus (Gardner).

The Athenaeum, n° 3231 : Songs of the Great Dominion, p. p. LIGHTHALL. — Documents relating to the foundation of the Chapter of Wincester, p. p. KITCHIN and MADGE. — CHAMBERLAIN, A handbook of colloquial Japanese; DAVIDSON, Angliziced colloquial Burmese. — Chaucer, The Legend of Good Women, p. p. SKEAT (très bonne édition). —

Theolog. books (Orelli, The Prophecies of Isaiah; Abbot, The authorship of the Fourth Gospel and other critical essays; The Book of Job, transl. by Morgan). — Dict. of Nat. Biogr. (futurs art. Iago-Izaacke). — The Genevan Bible-Hidden treasures. — Notes from Rome (Lanciani). — The cylinder of Urkham (Cobham). — Finck, Chopin and other musical essays. — The Henry Irving Shakspeare, vols I-VI, p. p. Irving, Marshall and other Shakesperean scholars.

— N° 3232 : W. L. Garrison, the story of his life. — De La Martinière, Marocco, transl. by Trotter. — Airy, The English Restoration and Louis XIV, from the peace of Westphalia to the peace of Nimwegen (bon, souvent clair, mais parfois aussi trop semblable à un catalogue de traités). — Dict. of nat. biogr. (liste des futurs art. de Jack à Johns). — The British Museum.

— N° 3233 : The writings of. J. G. Whittier, 7 volumes. — Sir Henry Maine, International law, a series of lectures deliv. before the Univ. of Cambridge, 1887. — The Roxburghe ballads, p. p. Ebsworth, XIX. — Daly, Glimpses of Irish industries; Milligan, Glimpses of Erin. — Miss Zimmern, The Hansa towns; de Broglie, Histoire et diplomatie. — Reminiscences of Dean Garnier. — Sir Monier Williams on buddhisme. — The library assoc. of the United Kingdom. — Willcocks. Egyptian irrigation. — Babelon, Description histor. et chronol. des monnaies consulaires, 2 volumes (ouvrage plein de matériaux et qui sera utile non seulement à l'étudiant et au numismate, mais à l'historien).

Journal of the Gypsy Lore Society, octobre : Thewrewk de Ponor, Origin of Hungarian music. — Leland, The Paris congress of popular traditions. — P. Bataillard, The immigration of the Gypsies into Western Europe in the fifteenth century (continued). — The Red King and the Witch, a Roumanian Gypsy Folk-tale, transl. from the Romani of Constantinescu by Groome. — A Transylvanian-Gypsy ballad, by H. v. Wlislocki. — Macritchie, Irish Tinkers and their language.— Venetian edicts relat. to the Gypsies of the XVI, XVII and XVIII centuries. — Rud. v. Sowa, Slovak-Gypsy vocabulary, G-J. — Reviews; notes and queries.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : Schürer, Gesch. des jüd. Volkes, 2ᵉ edit. I, 1. (très augmenté et remanié). — Croust, Unters. über die langobard. Königs — und Herzogsurkunden. (L'auteur a tout fait pour tirer parti de ses ingrats matériaux.) — M. E. H. Müller, Das Magnum Chronicon belgicum. — Henderson, The Casket letters and Mary queen of Scots. (clair, réfléchi, aboutit à des conclusions solides). — Andree, Ethnograph. Parallelen u. Vergleiche. — Chimalpahin, Annales, VI et VII, 1258 1612 publ. et trad. par Siméon (publication très difficile et très méritoire). — Jamblichi Protrepticus p. p. Pistelli (très louable). — Saintsbury, A history of Elizabethian literature (recueil d'essais spirituels). — Letters of Carlyle 1826-1836 p. p. Norton. — Braitmaier, Gesch. der poet. Theorie u. Kritik, II (intéressant et consciencieux).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 6, juin : Pawlicki, La philosophie à la cour des Médicis. — Kawczynski, Recherches comparatives sur les rhythmes, III, rhythmique provençale et française. — Dargun, Die Quellen der Schrift Groicki's von der Ordnung der städt. Gerichte Magdeburger Rechtes.

—N° 7, juillet: Tretiak, De l'influence de Mickiewicz sur la poésie de Puszkin. — Czerny, Allgemeine Handelsgeographie. — Von Milewski, Die internat. Währungsconferenzen.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-troisième année 4 novembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 4 : POINSARD, L'emploi des fonds des caisses d'épargne. — ALIX, Socialisme d'état et réforme sociale à propos du livre de M. Claudio Jaunet. — D'ORGEVAL, Le régime douanier de la Tunisie. — CLAUDEL, L'impôt sur le thé en Angleterre. — GUYBERT, Organisation des caisses d'épargne en Belgique. — P. DELAROCHE VERNET, Le Peï-ho et le Tientsin. — WILHELM, Les protectorats. — LÉVY-BRÜHL, Les théories polit. de Frédéric II. — *Comptes-rendus :* A. SOREL, La quest. d'Orient au XVIII[e] s. — DE SANTA ANNA NÉRY, Le Brésil en 1889. — HANOTAUX, Rec. des instr. des ambass. de France à Rome (cp. *Revue,* n° 20). — ENGELHARDT, Hist. du droit fluvial conventionnel. — BOPPE, Relat. de la Serbie avec Napoléon I[er] (cp. *Revue,* n° 33). — MENUAU, Histor. du 14[e] dragons. — FUNCK-BRENTANO, Traité d'écon. polit. par Ant. de Montchrétien.

Bulletin critique, n° 20 : BRÉAL et PERSON, Gramm. lat. élém. (insiste sur des inexactitudes de détail; cp. *Revue,* 1888, n° 44). — WILPERT, Principienfragen der christl. Archäol. (vigoureux et distingué). — DE BAYE, Etudes archéol. Industrie anglo-saxonne. — Paulin PARIS, Etudes sur François I[er] (cp. *Revue,* 1885, n° 44). — LAUGEL, Henri de Rohan (très bon). — GOUMY, La France du centenaire; DE PONCINS, Les cahiers de 89 (cp. sur ce dernier livre *Revue*, n° 23).

Revue de Belgique, 15 octobre : FRÈRE-ORBAN, Nos affaires monétaires. — MINNAERT, Au Caire, souvenirs de voyage. — MOGUEZ, Les élections françaises. — POTVIN, Chronique littéraire. — *Essais et notices :* A. RÉVILLE, La religion chinoise; PEISSON, Hist. des relig. de l'extr. Orient, I, Lao-tseu et le taoïsme; Catéchisme bouddhique, introd. à la doctr. du Bouddha Gotama, extr. des livres saints des bouddhistes du Sud et annoté par SOUBHADRA BHISKOU; WIESENER, Etudes sur les Pays-Bas au XVI[e] siècle.

The Academy, n° 911 : AITKEN, The life of Steele (travail plein de recherches patientes). — NICOL, The political life of our time. — Chaucer's Canterbury Tales, p. p. SAUNDERS. — CHISHOLM, Handbook of commercial geography. — Recent theology. — The etymol. of neorxnawang (Bradley : propose « neorohsna-wang » qui signifierait « field of the palaces of the Dead »). — A sign used in Old-English mss to indicate vowel-shortness (Napier). — Old Irish and the spoken language (Nutt). — Shallow's « little John doit of Staffordshire, 2 Henri IV, III, 2 (Furnivall). — Ovidi, Tristium libri V, p. p. OWEN. — Kant's Kritik der reinen Vernunft, p. p. ADICKES; Lose Blätter aus Kant's Nachlass, p. p. REICKE, I.

The Athenaeum, n° 3234 : AITKEN, The life of Steele (d'intéressants résultats). — Canterbury poets, select. from the Greek anthology, p. p. TOMSON. — Lestorie des Engles solum la translacion Maistre Geffrei Gaimar, p. p. Sir T. HARDY and C. T. MARTIN, Vol. I. Text; vol. II. Translation (laisse beaucoup à désirer au point de vue philologique). — CURZON, Russia in Central Asia 1889 and the Anglo-Russian question. — SIMPSON, Gleanings from Old St Paul's. — The ancestry of George Washington (Jessopp). — Dict. of Nat. Biogr. (liste des futurs art. Johnson-Juxon). — Some missing poems of Sir John Beaumont (Kenyon). — The Deputy-Keeper's Report. — The Architectural Association Sketch-Book. — Ch. Lamb and Widford Church. — Notes from Athens. — Mary Fitton (Tyler).

Literarisches Centralblatt, n° 41 : KOETSCHAU, die Textüberlief. des Origenes contra Celsus, Prolegomena zu einer krit. Ausgabe. — Les grands

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 4 novembre — 1889

545. — Franz Cumont, **Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien.** Gand, Clemm, 1889. In-8 de 31 p.

Le recueil des lettres attribuées à Julien contient des morceaux de valeur fort inégale : quelques-uns ne manquent ni d'esprit ni de finesse, beaucoup d'autres sont d'une prolixité ou d'une prétention insupportables. Notre meilleur ms. de ces lettres, le *Vossianus*, n'en renferme que vingt-huit; les cinquante-sept autres ont été recueillies depuis trois cents ans dans une vingtaine de mss. d'époques diverses. On a donc de bonnes raisons pour se demander si toutes les lettres portant la suscription de Julien doivent être attribuées à l'Apostat. Déjà Hercher a prouvé que la première est de Procope de Gaza et Hertlein en a rejeté quelques autres. M. Cumont montre que les six adressées à Jamblique ne peuvent pas être de l'empereur, parce que ce Jamblique, qui est bien le philosophe syrien, n'a pu vivre au-delà de 336, alors que Julien naquit en 331. L'auteur des lettres à Jamblique est aussi celui de la lettre 67 qui a pour suscription Ἰουλιανὸς Σωσιπάτρῳ; comme l'a déjà reconnu Fabricius, elle devait être adressée à Sopater, le disciple de Jamblique. Mais ces sept lettres ne sont pas les seules qui nous soient conservées du faux Julien. La lettre 24, adressée à Sarapion, est l'œuvre d'un sophiste fixé à Damas, où Julien n'a jamais séjourné; elle présente dans la forme des ressemblances très frappantes avec les sept dont il a été question plus haut. Des expressions caractéristiques et même des phrases entières de l'épitre à Sarapion se retrouvent dans une série considérable de lettres adressées presque toutes à des sophistes et qui sont généralement attribuées à Julien. M. C. conclut que sur les 85 lettres recueillies par les éditeurs, 19, à savoir les nos 8, 15, 16, 19, 24, 28, 32, 34, 40, 41, 53, 54, 57, 60, 61, 67, 73, sont d'un même sophiste qui ne peut être l'em-

pereur. Cet auteur est un écrivain ampoulé, précieux, qui sait noyer un désert d'idées sous un déluge de mots. Mais comment ses élucubrations se sont-elles mêlées à la correspondance impériale? M. Cumont a répondu à cette question par une inspiration très heureuse. Il s'est souvenu à propos d'un certain sophiste *Julien fils de Domnos,* qui naquit à Césarée de Cappadoce et vécut sous Constantin : il succéda vers 330 à Jamblique et eut à Athènes une école très fréquentée. Ces dates et ces faits se concilient parfaitement avec ceux auxquels les lettres précédemment visées font allusion. On peut en conclure, sinon avec certitude, du moins avec une probabilité suffisante, que l'auteur de ces 18 lettres est Julien de Césarée. Un compilateur byzantin aura lu dans la suscription, au lieu de Ἰουλιανοῦ Καισαρέως, le nom bien connu Ἰουλιανοῦ Καίσαρος.

Ce joli mémoire fait honneur à celui qui l'a rédigé et qui, tout jeune encore, s'est déjà fait connaître par d'ingénieux travaux. J'ajoute qu'il est parfaitement composé, présenté avec une sobre élégance et que, pour nous arriver de Belgique, il n'est nullement écrit en belge.

Salomon Reinach.

---

546. — Simon Portius. Γραμματικὴ τῆς Ῥωμαϊκῆς γλώσσας. **Grammatica linguae graecae vulgaris.** Reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique, par W. Meyer, avec une introduction, par J. Psichari. (Bibl. de l'Éc. des Hautes-Études, 78me fasc.). Paris, Vieweg, 1889, in-8, lvi-256 pp.

La grammaire de Simon Portius, telle qu'elle est, peut rendre encore aujourd'hui de notables services, et c'est déjà une bonne œuvre que de l'avoir réimprimée. M. Psichari, qui avait eu l'idée de cette réimpression, avait en même temps engagé M. W. Meyer à commenter ce vieux texte. Il fallait, en effet, commenter Portius et l'adapter à l'état actuel de la science : « Nous avons avant tout besoin aujourd'hui (dit M. P. dans son introduction) d'une grammaire du grec moderne, qui soit tout à la fois d'une utilité pratique pour les commençants désireux d'avoir une idée d'ensemble de cette langue, et qui repose aussi sur des bases scientifiques. » On pourra voir, dans la préface mentionnée, la mesure dans laquelle M. W. Meyer a rempli ce programme. Nous n'en dirons qu'un mot aujourd'hui. Ce commentaire, très abondant (pp. 69-246) se lit avec intérêt; M. W. M. y déploie ses qualités bien connues de linguiste, et il faut signaler en particulier la finesse avec laquelle il sait manier l'analogie. Ses explications ne sont pas toujours exemptes de subtilité; mais l'ensemble du travail est en somme une bonne contribution aux études néo-grecques. Je n'insiste pas, renvoyant encore une fois le lecteur à l'Introduction. Je m'attacherai de préférence à une question non encore résolue, celle de la nationalité de Simon Portius.

M. Em. Legrand (Sophianos, *Grammaire du grec vulgaire*, Paris, Maisonneuve, 1874, in-8°, 2e éd., p. 9-14), dit quelques mots de S. P.

o

qui, pour lui, est un Grec catholique. M. P. se range à l'avis de M. L. et cherche même, dans la manière dont S. P. signe en grec (Πόρκιος), une indication locale et précise. Il est certain que S. P. est catholique; la dédicace de sa grammaire au cardinal de Richelieu et le privilège royal suffiraient à le prouver. Qu'il soit Grec, c'est beaucoup plus douteux, et l'argument dialectal invoqué, discrètement d'ailleurs, par M. P., perd beaucoup de sa valeur, si l'on se souvient qu'Alde Manuce signait en grec tantôt Μανούτιος, tantôt Μανούκιος. D'où vient ce κ? Il est difficile de le dire, mais Alde n'était sûrement pas d'origine grecque et, de plus, il signait quelquefois *Manuzio*, (A. F. Didot, *Alde Manuce*, p. 1); or, *Porzio* (Πόρκιος ne nous étonnant plus) est un nom essentiellement napolitain, et plusieurs de ceux qui l'ont porté furent des érudits et des hellénistes. Le P. Jacob *(Traitté*, p. 128-129) nous apprend qu'à Naples, dans un couvent d'Augustins, « se voit une considérable Bibliothèque, qui leur a été léguée par le docte Philosophe Simon Portius, en considération de la grande amitié qui estoit entre le Cardinal Seripand Archevesque de Salerne, et luy » [1]. Ce S. P. (cf. *Biogr. Univ. Michaud)* n'est pas notre grammairien; car, né à Naples en 1497, il mourut dans la même ville en 1554; c'était un helléniste fort distingué en même temps qu'un disciple célèbre de Pomponace (cf. Haym, *Biblioteca Italiana*, Milano, 1803, t. III, p. 96, n°s 5, 6 et 7, et t. IV, p. 226, n° 4). Il eut un fils, Camille P., dont on loue l'érudition grecque et latine (cf. *Biogr. Univ. Michaud*, où nous trouvons encore un médecin napolitain, du nom de Luc-Antoine P.); enfin Moréry (IV, 243, éd. 1649) signale un Italien, Grégoire P., qui avait « du talent pour la poésie grecque et latine ». — D'autre part (cf. Legrand, *Sophianos*, *op. cit.*, p. 11 sqq.) l'épître dédicatoire semble, au premier abord, indiquer que S. P. était Grec; pour nous, nous ne pouvons voir dans les expressions signalées qu'un reflet de la rhétorique du temps. M. Psichari cite en outre (p. XXVI) des passages de la grammaire de S. P. qui, selon nous, témoigneraient tous en faveur de l'origine italienne de l'auteur, et, quoiqu'il y eût à ce moment en France des Grecs célèbres (cf. Legrand, *op. cit.*, p. 11), les Italiens y étaient encore plus nombreux.

En résumé, Simon Portius aurait pu, probablement, signer comme Alde Manuce : Ῥωμαῖος καὶ φιλέλλην, et, quoiqu'on ne puisse rien affirmer pour l'instant, on ne se tromperait peut-être guère en le tenant pour Italien et même pour Napolitain [2]. Il est d'ailleurs impossible que la lumière tarde longtemps à se faire sur un savant qui a porté le titre de Docteur en théologie de la Faculté de Rome, composé une épigramme grecque pour la grammaire de Jean Paradis, et enfin, ce qui est le plus

1. Mort en 1563 (Gams, *Ser. Episc.*, p. 919b).

2. Simon Portius n'a pris le titre de *Romanus* que parce qu'il était docteur en théologie de la Faculté de Rome; j'en trouve une preuve matérielle dans la diversité des caractères choisis pour l'impression du titre original :

Autore SIMONE PORTIO Romano
Doctore Theologo.

important pour la recherche, dédié sa grammaire au cardinal de Richelieu.

Léon Dorez.

---

547. — Hermann Doppfel. **Kaisertum und Papstwechsel unter den Karolingern**, 1 vol. in-8, 167 pages. Freiburg i. B. Mohr, 1889.

Les rois carolingiens intervenaient-ils dans la nomination du pape? Et quelle espèce de droits faisaient-ils valoir en semblable circonstance? Ces questions ont été fort souvent traitées et parfois d'une façon remarquable. Nous rappelons seulement ici l'article de M. Bayet dans la *Revue historique* (1884, t. XXIV, p. 49). Il y avait quelque témérité à aborder après tant d'autres cette étude; M. Dopffel l'a eue et l'on ne saurait s'en plaindre. Sans doute son ouvrage n'est pas toujours bien ordonné et ses démonstrations sont souvent fort longues; mais il connait bien les textes, il les manie avec assurance, ses raisonnements sont assez clairs et ses résultats précis. Il divise son sujet en quatre périodes :

1° En 752, le pape Etienne II confère à Pépin la dignité de patrice; en 774, après son voyage à Rome, Charles prend le même titre. Mais par là ni Pépin ni Charles n'ont acquis aucun droit à la nomination du pape; Paul 1er, Constantin, Etienne III, Hadrien Ier, Léon III sont montés sur le siège de saint Pierre, sans que les souverains francs soient intervenus;

2° En l'année 800, Charles est couronné Empereur des Romains. Il a dès lors sur la ville de Rome tous les anciens droits que possédaient les empereurs byzantins; parmi eux était celui de confirmer le souverain pontife. Mais, sous Charles, aucune élection nouvelle n'a lieu, et, son successeur, Louis le Pieux, laissa tomber cette prérogative. Voici la règle qui s'établit, à l'avènement d'Etienne IV et de Pascal Ier. Le pape est élu et ordonné librement; quand ce double acte a été exécuté, il entre en relations avec l'Empereur; un pacte d'amitié, d'affection, de paix est signé entre les deux puissances. Sans aucun doute, ce pacte donne au pontife une autorité très forte; sans lui, il ne pourrait rester assis sur le siège de saint Pierre; mais enfin l'Empereur n'est intervenu ni dans l'élection ni dans la confirmation; il se trouve en présence d'une situation acquise. En 824 seulement, les choses changèrent : par la constitution que le jeune Lothaire promulgua à cette date, aucun pape ne devait être consacré avant d'avoir juré fidélité à l'Empereur entre les mains d'un *missus*. Auparavant, les rapports entre la papauté et l'Empire étaient réglés après la consécration; désormais, ils le seront avant cette cérémonie; sans ce serment préalable, la cérémonie ne saurait avoir lieu;

3° Jusqu'à présent, l'Empire était une puissance universelle; l'Empereur régnait du moins sur tous les territoires conquis par Charles. Mais

bientôt ces territoires sont morcelés. Le nom d'Empereur est donné à un prince qui règne seulement sur l'Italie. Ne croyez pas toutefois que ce prince va renoncer aux prérogatives impériales. Bien au contraire l'Empereur, réduit à l'Italie, est plus rapproché du pape : il fait peser davantage sur Rome le poids de son activité. Louis II prétend convertir le droit établi en 824 en un droit de confirmation absolu ; il tente même de prendre une part directe à l'élection ;

4° En 875, Louis II meurt; ses oncles, puis ses cousins se disputent l'Empire; mais les Empereurs n'ont plus d'autorité réelle à Rome. Les élections pontificales ont lieu sans qu'ils interviennent ; non point qu'ils aient formellement renoncé à leur droit, comme le veut le *libellus de imperatoria potestate*, mais ils ne l'exercent plus. La papauté du reste n'y gagna rien ; les élections devinrent de plus en plus tumultueuses, et, en 898, dans le décret « *quia sancta* », on regretta le temps où les envoyés impériaux maintenaient l'ordre.

Telles sont les conclusions de M. Dopffel : elles ne sont pas bien nouvelles ; mais, formulées comme nous venons de le faire, elles nous paraissent inattaquables. Pourtant, nous nous séparons de l'auteur sur bien des points de détails. Nous ne voyons pas seulement dans le patriciat la première dignité honorifique de la *respublica Romanorum*, mais bien une dignité plus effective. Ce titre n'était pas exclusivement byzantin ; il était en usage dans le royaume franc où il désignait un fonctionnaire analogue au duc. Pépin, nommé patrice, devenait comme le général en chef de l'état romain. Nous serions beaucoup plus affirmatif que M. Dopffel sur l'authenticité du *Ludovicianum* de 817. Nous persistons à voir des *nobiles* dans les adversaires de Paschal Ier et à penser que Wala a eu une grande influence sur l'élection d'Eugène II. Nous n'admettons pas que Lothaire, luttant en 833 contre son père, ait été le représentant de l'idée impériale et que le pape Grégoire IV, en lui donnant son appui, ait combattu pour l'unité de l'Empire.

En somme, malgré d'assez graves défauts, l'ouvrage est des plus satisfaisants et il fait honneur à M. Dopffel.

Ch. Pfister.

---

548. — **Cartulaire de l'Hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras,** publié avec d'autres documents et une étude sur le régime intérieur de cette maison, et des hôpitaux d'Hesdin et Gosnay dans la première moitié du xive siècle, par Jules-Marie Richard, ancien archiviste du Pas-de-Calais. Paris, ap. Champion, 1888.

En France la charité ou publique ou privée a toujours fait des merveilles, et ce n'est pas d'aujourd'hui que date la pitié pour les déshérités de ce monde. Ainsi l'hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras, fondé par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, et enrichi par les dons de nombreux bienfaiteurs, possédait au temps de la comtesse Mahaut 32 lits assez grands pour coucher 80 pauvres malades, 13 lits pour couchre

« les obscurs malades », et 9 lits pour les femmes « gisans d'enfant ». A en juger par le nombre des décès inscrits, cet hôpital était très fréquenté : en 1309 on en constate deux cent huit, en 1314, cent trente-quatre, en 1336, quatre-vingt-douze. M. Richard a pu établir approximativement que dans l'année 1332-33 le total des journées de malades à l'hôpital d'Hesdin s'élevait à 5768, dont 1239 journées de femmes en couches. En 1334-35 la moyenne des journées est de 7602; on en compte jusqu'à 7861 en l'année 1335-36. Le nombre des femmes qui venaient y accoucher peut être évalué, dit M. J. Richard, à quatre ou cinq par semaines; les statuts prescrivaient de les garder jusqu'à ce qu'elles fussent complètement rétablies : la chambre qui leur était réservée, meublée de « cuves baignoires » pour les nouveau-nés, s'appelait *ajusterie, ajuterie* (du verbe *agesir* = accoucher). L'hôpital Saint-Jean de Gosnay était de beaucoup moins important; le nombre des malades y variait de sept à vingt par an; celui des femmes en couches de quatre à neuf; mais les uns ou les autres pouvaient y séjourner plusieurs semaines, plusieurs mois, et même une année entière, comme le prouvent les documents cités par M. J. Richard.

Le personnel de ces hôpitaux était assez nombreux, et l'administration n'en était confiée qu'à des hommes probes et capables. En 1285 il y avait à l'hôpital Saint-Jean quinze frères et trente sœurs. En 1364, par suite « des mortalitez et des guerres », et en 1438 pour les mêmes raisons, ce personnel fut diminué : il ne comptait plus à cette dernière époque que trois frères dont deux prêtres et sept sœurs. Ces dernières, spécialement chargées du soin des malades ne devaient pas avoir moins de vingt ans ni plus de quarante; on ne voulait point de femmes « débilitées ou impotentes de leurs membres ». Tout homme marié qui avait « femme vivant », et toute femme mariée qui avait « mari vivant », ne pouvaient être reçus « à frere ou à sereur ». A Hesdin des servantes ou *meskines* étaient attachées à l'hôpital moyennant un salaire annuel; il y avait des valets loués au mois ou à l'année, chargés seulement du soin des bestiaux et des travaux aux jardins et aux champs. La barbière « qui rest les malades » recevait 22 sous par an, le cuisinier 50 sous ainsi que le portier. Le paiement du *mire* ou médecin était éventuel.

Chacun de ces hôpitaux avait sa porcherie, sa vacherie, ses jardins et ses exploitations rurales, pour aider, autant que possible, à l'alimentation de son personnel et de ses malades. La viande de porc, comme aujourd'hui encore dans nos compagnes, était la base de cette alimentation; venaient ensuite le mouton, la vache, le bœuf désigné probablement dans les comptes sous le nom de « char fresque ». On donnait sans doute aux malades intéressants, aux femmes en couches, une nourriture plus délicate, car les comptes mentionnent assez souvent l'achat de lapins, poules, oies, bécasses, pluviers, et même de perdrix. Pour dessert, les malades avaient des beignets, de « la paste au four », des galettes, des figues et toute sorte de fruits. Quant aux mets, ils étaient assaisonnés

d'épices très variées, telles que gingembre, poivre, cumin, moutarde, canelle, safran, etc. On respectait scrupuleusement les jours d'abstinence, mais il y avait en revanche des jours de fête où « la pitanche as povres » était relevée de vin, de rôti et de pain blanc.

Cette publication de M. J. Richard que j'analyse sommairement, sera très utile à l'histoire des Etablissements de charité au moyen âge. Elle complète encore le livre bien intéressant qu'il a publié sur le gouvernement de la comtesse Mahaut, et dont nous avons rendu compte dans cette Revue.

A. Delboulle.

---

549. — **Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron,** baron de Salignac (1605 à 1610). Voyage à Constantinople. Séjour en Turquie. Relation inédite précédée de la vie du baron de Salignac, par le comte Théodore de Gontaut-Biron. Paris, H. Champion et Auch, Cocharaux frères, 1888, 1 vol. in-8 de LXXVI-168 pages.

Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, est né au château de ce nom en Périgord, en 1553, et mort à Constantinople le 11 octobre 1610. Attaché dès l'âge de quinze ans au service de Henry IV, alors prince de Béarn, il lui resta constamment dévoué. Il avait le droit d'écrire à son successeur : « J'ai servy quarante-deux ans sans intermission le feu Roy vostre Père sans que la contagion du siècle m'aye tant soit peu pu esbranler, non pas mesme à jeter les yeux sur un autre maistre ». Son ambassade à Constantinople, à laquelle il fut appelé dès 1603, et qui ne prit fin que par sa mort, n'eut pas la grande importance politique de celles qui l'avaient précédée. La diplomatie de Henry IV en Orient était alors gênée par l'influence du parti catholique, qui aurait vu d'assez mauvais œil une alliance formelle avec le Turc. Aussi, des questions de préséance; la surveillance attentive des menées de l'Angleterre, de l'Espagne et même de nos alliés Vénitiens à la Porte; l'établissement des Jésuites à Constantinople; de menues et difficiles négociations au sujet des pirateries barbaresques, de l'échange des esclaves, etc., voilà ce qui remplit la mission de Salignac. Ce n'est pas d'ailleurs de l'ambassadeur qu'émane la relation inédite publiée par M. le comte Théodore de Gontaut de Biron. Ayant retrouvé à la Bibliothèque nationale, sur les indications de M. Tamizey de Larroque, le manuscrit de Bordier, compatriote et écuyer d'écurie du baron de Salignac, intitulé : *Ambassade en Turquie du baron de Salignac*, il en a extrait les passages les plus intéressants qu'il a combinés avec des fragments du *Journal de voyage* de d'Angusse, secrétaire de Salignac, pour former le présent volume. Grand chasseur et très bavard, mais doué d'un esprit curieux et attentif, Bordier a écrit sa relation avec une naïveté qui ne manque pas de charme. Les événements politiques sont placés par lui au second plan, mais sur le voyage de l'ambassade de Paris à Constantinople, sur les détails de la vie à Constantinople et sur la maladie et la mort de

Salignac, il nous donne des détails pittoresques et parfois très curieux. C'est proprement la chronique intime d'une ambassade au début du XVIIe siècle que son livre.

M. de Gontaut-Biron l'a édité avec soin. Son introduction aurait gagné à être plus condensée, mais elle n'en reste pas moins utile. Le commentaire est très suffisant. Quant aux pièces justificatives, l'une, qui n'est autre que l'instruction donnée à Salignac et datée du 26 juillet 1604, présente une importance sur laquelle il est inutile d'insister. Le volume est en outre muni d'une table analytique et d'une table des matières.

Louis Farges.

---

550. — **Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas** (1576-1583), publiés par P. L. Müller et Alphonse Diegerick. Fasc. I. (1576-1578). S'Gravenhage, Martin Nijhoff, 1889, xxx, 503 p. In-8.

Le présent volume fait partie de la série des publications de la *Societé historique* d'Utrecht et forme le cinquante-unième volume de la nouvelle série. Comme son titre l'indique, c'est un recueil de pièces, inédites ou déjà imprimées, mis au jour par MM. Müller, professeur d'histoire à l'Université de Leyde et A. Diegerick, conservateur des Archives de l'État, à Gand. La collection avait été formée en partie par le père de ce dernier savant, M. J. L. A. Diegerick qui, durant de longues années, avait étudié l'histoire des troubles des Pays-Bas et réuni spécialement ce qui avait rapport au duc d'Anjou dans les archives du pays. D'autres pièces ont été tirées du fonds de Béthune, à la Bibliothèque Nationale. Ce fonds renferme les papiers de Roche de Sorbies, sieur des Pruneaux, gentilhomme huguenot et principal agent de François d'Anjou aux Pays-Bas, dont les rapports forment une des parties les plus intéressantes du volume. Des copies de beaucoup de ces pièces, exécutées autrefois pour M. Sirtema de Grovestins, se trouvent également aux Archives Royales de La Haye.

Afin de ménager la place, les éditeurs n'ont reproduit *in extenso* que les pièces inédites. Les documents imprimés ont été résumés, avec indication des recueils où ils figuraient déjà, et du dépôt où les originaux sont conservés aujourd'hui. Des notes explicatives copieuses et parfois très détaillées accompagnent les textes, qui rempliront trois à quatre volumes. Une introduction, nette et précise, oriente parfaitement le lecteur sur le rôle de la royauté française dans la révolution des Pays-Bas, et fait toucher du doigt cette frivolité aveugle des Valois, qui « pensant imiter Louis XI, finirent presque comme Charles VI. »

Le travail de MM. Müller et Diegerick fournira surtout un utile correctif au volumineux ouvrage de M. Kervyn de Lettenhove, *Les Huguenots et les Gueux*, dont les éditeurs ont eu mainte fois l'occasion de relever les ommissions et les erreurs. Le point de départ des négociations fut, on le sait, la *Déclaration* du 6 mai 1576, par laquelle les États de

Hollande, de Zélande, etc. faisaient savoir à quelles conditions ils reconnaîtraient François d'Anjou comme comte et duc héréditaire, et notre recueil s'ouvre par la lettre officielle des États-Généraux au roi de France, datée du 17 octobre suivant. En parcourant ce dossier, on se rend compte de la position intenable, dès le premier jour, dans laquelle va se trouver le prince faible et déloyal, qui se pose en champion dévoué de l'Église auprès des uns, tout en briguant en même temps l'alliance des hérétiques, qui déteste au fond tous les partis, parce qu'aucun ne veut se livrer sans conditions à lui, et qui rencontre à chaque pas la méfiance universelle[1]. Il faut voir les protestations des villes du Quesnoy et de Landrecies contre l'entrée de ses troupes (p. 257-262), la manière dont on arrête ses courriers, pour voir s'il ne ment pas dans sa correspondance (p. 292), etc. L'instruction des États-Généraux aux délégués chargés de négocier avec le duc, en août 1578, est un monument curieux de ces sentiments d'antipathie mal déguisée par les nécessités du moment (p. 379-388), et si le traité d'alliance est signé le 13 août (p. 408), on peut deviner d'avance qu'il ne restera pas longtemps debout. La dernière des 187 pièces de ce premier volume est datée du 28 août 1578.

En appendice, nous rencontrons d'abord un exposé des relations du duc avec les Pays-Bas jusqu'en décembre 1576, puis une note détaillée sur la prétendue seconde promesse que le duc aurait faite au prince d'Orange le 18 août 1578. Cette note est dirigée contre le récit de M. Kervyn de Lettenhove (*Huguenots et Gueux* V, p. 192), qui aurait affirmé la réalité d'un document qui n'existe pas. La discussion serrée des éditeurs rend en effet fort probable l'erreur de l'historien belge, qui brille par la chaleur de ses convictions plus souvent que par la perspicacité de sa critique.

R.

---

551. — **Le P. Guevarre et les bureaux de charité** au XVIIe siècle, par Ch. Joret. Toulouse, Privat, 1889. In-8, 56 p. (Extrait des *Annales du Midi*, I).

On ne sait presque rien des institutions religieuses du XVIIe siècle et de ses établissements de bienfaisance. L'étude que M. Joret vient de publier sur le P. Guevarre sera donc la bienvenue, car le P. Guevarre a consacré une grande partie de sa vie — la dernière — à la fondation de *bureaux de charité*. Né à Saint-Paul-du-Var, dans le diocèse de Vence, (3 juillet 1646), professeur de logique (1679) et aumonier ou *prédicateur* (1685) au collège Bourbon d'Aix, le P. Guevarre suivit à Marseille en 1687 le P. Chaurand et le P. Dunod. Après la mort du P. Chaurand et le départ du P. Dunod pour la Franche-Comté, il établit des « bureaux de charité » à Grasse, à Marseille, à Tarascon, à Cadenet, à Apt; il organisa l'hôpital général de Grenoble, et fonda celui d'Auch, celui de Chambéry, celui de Vence, celui de Turin, etc. Victor-Amédée II

---

1. Une des pièces les plus curieuses du volume est le rapport des envoyés d'Anjou à leur maître sur les négociations pendantes en mai 1578, (p. 186-200).

l'avait appelé dans ses états, et ce fut à Turin que le P. Guevarre mourut le 22 juillet 1724. Grâce à de patientes et habiles recherches parmi les documents imprimés et manuscrits, M. Joret a suivi son héros pas à pas, autant qu'il était possible, dans son active et bienfaisante existence; il a traité en quelques pages fort nourries et instructives, (p. 6-18) de la mendicité dans l'ancienne France, des ordonnances rendues par nos rois pour la réprimer ou la supprimer, des efforts tentés par les diverses villes du royaume pour venir en aide à la misère, des établissements de bienfaisance qui existaient dans le Midi avant les missions du P. Guevarre; enfin il a retracé le rôle du P. Chaurand et de son disciple le P. Dunod qui « furent les auxiliaires les plus actifs de Louis XIV dans la guerre déclarée à la mendicité » (p. 18-26). Cette étude qui nous apprend tant de choses jusqu'ici peu ou nullement connues, se termine par quelques documents où figure le nom du P. Guevarre ou qui émanent de lui, et par le texte de deux édits qui se rapportent à la répression de la mendicité.

C.

---

552. — **A travers les papiers de Huet.** Documents littéraires inédits publiés avec une introduction et des notes par Léon G. Pélissier, ancien membre de l'Ecole française de Rome, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. Paris, librairie Techener, 1889, in-8 de 84 p.

Ce cinquième fascicule de la petite collection à laquelle M. Pélissier a donné le titre de *Documents annotés*, est certainement un des plus curieux de toute la série. Il me serait facile, dit Huet, à la fin de ses *Mémoires,* de tirer de mon magasin littéraire des charretées de documents et de lettres... il se pourrait même, ajoute-t-il, qu'il fût de quelque intérêt pour la littérature de ne pas laisser tout cela disparaître. M. P. nous montre en une page charmante « les lourdes et longues correspondances d'érudits » qui, dans les portefeuilles de l'évêque d'Avranches, venaient s'entasser avec « les galants billets des grandes dames, les lettres amicales et polies des poètes, des prélats, des grands seigneurs. Les petits vers de M[lle] de Scudéry, dit-il, s'y mêlent à la belle prose de Bossuet; les grandes lignes illisibles des Mortemart et des Harcourt y font bon ménage avec les écritures serrées et menues de Justel ou de Bochart. Il n'est pas un lettré de marque, dans la deuxième moitié de xvii[e] siècle, il n'est pas un fait important de son histoire littéraire, qui n'ait laissé quelque trace dans ce trésor si longtemps fermé. » M. P. raconte ensuite l'histoire des papiers de Huet : « Ils furent conservés près d'un siècle dans la famille, mais avec des aventures, car une partie vint s'échouer à Caen. En 1842, leur possesseur, M. de Rancogne, les vendit à Guillaume Libri; ce trop ingénieux inspecteur des bibliothèques en fit d'abord le commerce de détail, puis les céda, avec le reste de sa collection, à lord Ashburnham. La nécropole d'Ashburnham-Place les déroba longtemps à tous les curieux. Ils n'ont revu le jour qu'en 1882.

Le gouvernement italien, après l'enquête du savant historien Villari, les racheta avec la majeure partie du fonds Libri... La bibliothèque Laurentienne est un asile digne de leur gloire. Les trente portefeuilles qui renferment plusieurs milliers de documents presque tous autographes et signés, y sont provisoirement logés au fond de cette admirable salle des Plutei, où le travail est si aimable et l'érudition si séduisante. »

C'est là que M. P. (juillet 1887) vit toutes ces richesses. C'est là que, le premier depuis tant d'années, il fouilla tous ces portefeuilles et dévora tous ces autographes. Il nous donne aujourd'hui un choix de son butin, un dessus de panier des plus attrayants. Que l'on en juge par le titre des chapitres : *La vieillesse de Tanguy Lefèvre* (lettre de Huet au père de Madame Dacier et réponse de ce dernier) [1]; *Huet poète français* (épigrammes, ballades, stances, sonnets, épitres [2]; *Un bey de Tunis ami des lettrés* (lettre du P. Anselme Baudot, captif à Tunis, à Huet [3]; *La réception de la Fontaine à l'Académie* (lettre de Ch. Perrault à Huet); *Une candidature académique en province* (lettre d'Antoine Halley à Huet); *La cour et la ville en 1705* (lettres du duc de Coislin à Huet, au nombre de quatorze); *Un jésuite libertin* (lettre du R. P. Brossette, un des frères de l'avocat, correspondant et biographe de Boileau, à l'ancien évêque d'Avranches); *Notes aux mémoires de Huet* (lettres de Jacques Dupuy, d'Étienne Baluze, du P. Oudin, du duc de Montausier); *Huet, anti-cartésien* (lettres de Pellisson à Huet, de Huet à Bossuet); *Les lettres de Madame de Montespan à Huet* et *les copies de Léchaudé d'Anisy* (1° corrections et additions aux lettres imprimées par Pierre Clément; 2° lettres inédites de Mme de Montespan; études sur *Madame de Montespan et Louis XIV* et *Une abbesse de Fontevrault, Gabrielle de Rochechouart*); *Un voyage littéraire en Italie* (lettre d'Éméric Bigot à Huet); *Lettres inédites de Bossuet à Huet* (seize lettres ou, pour mieux dire, billets qui ont échappé à MM. l'abbé Verlaque et Ch. Henry).

Il serait à souhaiter, dit M. Pélissier (p. 3), que l'École française de Rome chargeât un de ses membres de mettre en lumière les trésors des

1. Complément de la thèse de M. Bourchenin : *De Tanaquilli Fabri vita et scriptis...* (Paris, 1882.) La lettre du prélat et le mémoire du philologue permettent d'établir les points suivants, désormais acquis à l'histoire littéraire : 1° C'est T. Le Fèvre qui a entamé les négociations relatives à sa conversion, en vue de sortir de la situation précaire où il se voyait tombé; 2° T. Le Fèvre, à la fin de sa vie, était complètement détaché du calvinisme; 3° il faisait de la concession d'un secours pécuniaire plus ou moins déguisé, la condition de sa conversion.

2. Complément de l'ouvrage de M. Lavalley : *Les poésies françaises de Huet*.

3. Voici le début de la lettre du P. Baudot, qui avait été le président de thèse de Huet, comme ce dernier le dit dans ses *Mémoires*, et qui devait mourir de la peste à Tunis : « M'étant embarqué pour Rome sur une tartane génoise, je suis tombé entre les mains des corsaires de Thunis ; j'ai fait le voyage du Levant avec eux, les Turcs me laissant dans la dernière misère pour m'obliger à embrasser leur religion. » La lettre est datée du « Chasteau de Tunis, 14 octobre 1689 ».

portefeuilles de Huet conservés à la Laurentienne [1]. L'éditeur du beau recueil est tout trouvé : il ne peut être autre que le fin et savant critique qui vient de nous en donner, dans sa plaquette, un si recommandable échantillon.

T. DE L.

---

553. — **Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois** pendant l'émigration (1789-1815), publiée avec introduction, notes et appendices par Léonce PINGAUD (4 portraits en héliogravure). Paris, Plon, 1889. In-8, XLVIII et 415, 380 p. 15 fr.

Voici encore une publication qui fait le plus grand honneur au savant et infatigable M. Pingaud. Cette *Correspondance* inédite de Vaudreuil et du comte d'Artois provient de diverses collections publiques et privées, de la bibliothèque du prince Labanow, de la collection de M. Bégis et des archives privées du roi des Pays-Bas. M. P. l'a fort bien éditée, et l'accompagne de tout ce qu'on peut souhaiter : notes, appendices, portraits, introduction. L'introduction est une biographie de Vaudreuil, très nourrie, écrite avec beaucoup d'agrément, et qui se lit avec l'intérêt le plus vif. Les notes témoignent de recherches étendues et d'une rare connaissance du monde de l'émigration. Les appendices renferment un tableau généalogique de la famille de Vaudreuil à partir du XIIIe degré, un état des fonctions, grades et titres de Vaudreuil, une notice sur les collections de Vaudreuil et sur ses poésies, l'élégie de Brifaut sur sa mort, enfin une étude bibliographique et iconographique. Les portraits sont au nombre de quatre : Vaudreuil, le comte d'Artois et Mme de Polignac, peinte par Mme Vigée-Lebrun en 1787, puis de souvenir, après la mort de la duchesse. Quant aux lettres, elles ne sont pas toutes de grande importance, et l'on ne peut les regarder comme une source de premier ordre, car elles ne font que commenter les événements ; mais, en leur ensemble, elles jettent un jour significatif sur les émigrés, sur leurs idées, leurs espérances, leurs désillusions, leurs erreurs et leurs malheureux efforts. C'est ainsi que Vaudreuil fait l'éloge de Bernis et s'imagine que le cardinal est un nouveau Richelieu, que

---

1. « Cette édition, dit M. P. (p. 3), réaliserait, mais sur des bases autrement sérieuses et scientifiques, le projet de publication médité par Léchaudé d'Anisy. Il ne faut pas trop médire de ce laborieux copiste, puisqu'il nous a conservé des pièces aujourd'hui perdues, et que ses travaux ont souvent profité à Sainte-Beuve, mais son œuvre est par trop insuffisante, ses copies répondent bien peu aux exigences de la critique moderne. Il déclare quelque part, sur le ton le plus naturel du monde, qu'il a supprimé dans ses transcriptions de lettres de Mlle de Scudéry les traits distinctifs de son originalité littéraire. C'est pourtant d'après ces copies que MM. l'abbé Verlaque, Ch. Henry, Rathery, Boutron, P. Clément, Trochon, ont publié les lettres de Huet et celles de ses correspondants. Leur travail est, sinon à refaire, au moins à reviser de très près. » Joignant mon témoignage à celui de M. P., je puis déclarer *de visu* que les documents tantôt tronqués, tantôt défigurés par Léchaudé d'Anisy. sont inutilisables et que l'on ne doit pas plus s'en servir désormais que l'on ne doit boire du vin frelaté.

lui seul saurait combattre la Révolution : « Un seul homme, par sa réputation sans tache, par son expérience, par ses lumières, et par le poids de l'opinion, peut en imposer aux scélérats, rétablir la confiance intérieure et bien conduire la politique extérieure. » C'est ainsi qu'il a confiance dans la médiation de l'Espagne, qu'il assure que « sans l'Espagne on ne peut rien faire ni rien espérer » ; il dit même que la France devra son salut à Florida-Blanca, et il propose de se livrer entièrement à ce ministre « très jaloux de son pouvoir, très susceptible » et qui doit « diriger absolument pour agir »... quitte, l'année suivante, à traiter Florida-Blanca d'*avocasseur,* à regarder sa chute comme l'événement le plus heureux et à s'imaginer, avec la même inconséquence, que d'Aranda « donnera du mouvement aux opérations ». Il voit dans Calonne le plus habile de tous les faiseurs, il souhaite son arrivée à Turin, et le léger et présomptueux ministre lui paraît le plus sage des conseillers: « il conciliera tout, il mettra à leur place ceux qui bourdonnent, et toutes les délibérations prendront une forme plus grave ; il a la clef de tout, un génie et une habitude des affaires qui nous sera bien nécessaire. » Vaudreuil a pourtant quelques accès de raison, et tout d'abord il condamne l'intervention des puissances européennes : « le bon sens est effrayé de mettre la France entre les mains de ses anciens ennemis, d'y introduire des armées étrangères qui peuvent la démembrer de haute lutte, ou garder ses places et ses provinces, sous prétexte de s'indemniser des frais de la guerre ; il serait aussi imprudent que criminel pour un Français d'adopter, sans ordre formel, un pareil plan. » Il a même donné parfois d'excellents conseils au comte d'Artois. « Toute démarche qui ne serait pas avouée par le Roi et concertée avec le Roi serait inutile et dangereuse. Ne vous jetez donc pas, je vous en supplie, Monseigneur, à travers des périls bien grands pour vous, pour tout ce qui tient à vous, et plus grands encore pour le Roi votre frère, et sa famille prisonnière dans Paris ! Soyez prêt à tout, mais ne précipitez rien. Laissez l'expérience du malheur ramener aux vrais principes, et ne confirmez pas par une conduite imprudente ce que la calomnie a inventé et débité contre vous. » Mais au fond, avec ces rares velléités de sagesse, Vaudreuil est tout aussi imprudent, tout aussi plein d'illusions et de chimériques espoirs que ses amis d'émigration ; lui aussi se tourne contre la reine ; lui aussi, cabale contre Breteuil qu'il traite de sot et d'intrigant, contre le « petit et médiocre Breteuil » qu'il faut « éteindre, annuler, en faisant peur au Roi »; lui aussi appelle de tous ses vœux l'invasion « la grande époque des vengeances et de la punition des brigands qui ont ensanglanté, et, qui pis est, déshonoré la France », et le 31 octobre 1791 il écrit à l'empereur Léopold une lettre très vive où il « certifie que 20,000 impériaux et 20,000 Prussiens qui paraîtraient sur les frontières de Flandre, de Lorraine et d'Alsace, décideraient par leur seule apparition la soumission de ces provinces ». L'année suivante, après la mort de Léopold, il rédige un projet de manifeste pour Fran-

çois II; c'est, dit justement M. P., comme l'esquisse inédite de celui de Brunswick: « il est temps que les rois s'arment du tonnerre que le Dieu de justice a confié à leurs mains; il est temps d'assurer le repos de l'Europe, en purgeant la terre d'une secte impie qui menace tous les gouvernements; le Roi, la Reine, M. le Dauphin, Madame fille du Roi et Madame Elisabeth devront être sous un mois rendus à la ville de Valenciennes ou réunis aux émigrés fidèles... » (II, p. 87-88). Il suivit l'armée des princes en Champagne; mais la malheureuse issue de la campagne, les revers des années suivantes, l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la mort de la duchesse de Polignac, la maladie, tout finit par assombrir Vaudreuil, et ses lettres ne sont plus que l'expression de son abattement et de son désespoir. « Ce qui regarde la France, écrivait-il en juillet 1795, est illusoire; elle est finie pour nous, et nous n'y trouverons que le squelette ensanglanté de notre ancienne patrie. » Il se maria à Londres avec sa cousine et ne se mêla plus activement aux affaires du parti. Son jugement sur le comte d'Artois auquel il avait voué une profonde affection, mérite d'être cité. Vaudreuil gémit de l'inaction du prince; ce dernier lui écrit à diverses reprises qu'il va se séparer de son amie (Mme de Polastron), et que « du moment que la campagne est commencée et qu'il n'est pas à cheval, ce sacrifice devient nécessaire »; mais Vaudreuil sait ce qu'il faut croire de *notre preux*. « Il s'est tant bercé, il m'a tant bercé d'illusions que j'ai perdu une grande partie de ma confiance. Combien de causes secondes arrêtent son énergie naturelle! Il a eu un moment brillant, héroïque qu'on lui a envié, et on a posé l'éteignoir sur cette flamme naissante. » — Nous n'insistons pas plus longuement sur la belle publication de M. Pingaud; il faudrait multiplier les citations, mais celles que nous avons faites montrent assez la valeur de ces deux volumes qui est, nous le répétons, considérablement rehaussée par l'introduction et par les notes de l'habile et érudit professeur [1].

A. Chuquet.

---

554. — **De l'établissement connu sous le nom de Lycée et d'Athénée et de quelques établissements analogues,** par Ch. Dejob. (Extrait de la Revue internationale de l'Enseignement du 15 juillet 1889). Paris, Colin. In-8, 48 p.

Cet article méritait d'être tiré à part et conservé. M. Dejob y fait l'histoire du premier des cours destinés spécialement au grand public. Il montre d'abord que le *Lycée* naquit de la pensée qui avait inspiré la

1. I. p. 11, la note sur les Dillon n'est pas tout-à-fait exacte; — I, p. 93, le titre de l'ouvrage de Saiffert devra être rectifié: — I, p. 231, la réminiscence est de Montesquieu plutôt que de la Bruyère; — II, p. 56 le prince de Hohenlohe est, non pas Hohenlohe-Schillingsfürst, mais Hohenlohe-Ingelfingen (cp. *Invas. pruss.*, p. 116); — II, p. 100, peut-être fallait-il expliquer « cordonnier ou tonnelier » (allusion à la naissance de Spielmann et au nom de Breteuil); — II, p. 312, lire Starhemberg et non *Stahremberg*.

partie scientifique de l'*Encyclopédie* et qu'il fut fondé par Pilâtre de Rozier pour intéresser les gens du monde aux sciences physiques et mathématiques — un peu sur le modèle de la *Correspondance* de la Blancherie et du *Musée* de Court de Gébelin. Il retrace ensuite les destinées du Lycée après la mort de Pilâtre, son esprit frondeur, les cours brillants de Garat et de La Harpe qui introduisent l'enseignement des lettres, la « régénération » de l'établissement qui devient sous la Révolution le *Lycée républicain*. Il consacre quelques pages à La Harpe et à ses leçons, surtout à celles qui respirent la haine de la Terreur, et il prouve que l'écrivain sortit de la prison du Luxembourg, non pas monarchiste, comme on l'a dit, mais seulement chrétien. M. D. n'oublie pas également le *Lycée des Arts* que Désaudray fonda en 1792 et qui rendit des services plus immédiats que le Lycée républicain ; mais ce dernier, « avec des cours plus attrayants et plus de professeurs célèbres, se maintint beaucoup mieux » (p. 27). On sait que le Lycée républicain prit en 1803, lorsque les établissements nationaux d'enseignement secondaire s'appelèrent « lycées », le nom d'*Athénée*, et qu'il eût longtemps encore la faveur de l'opinion ; mais la concurrence de la Sorbonne et du Collège de France ainsi que son hostilité déclarée contre le romantisme lui enlevèrent beaucoup d'auditeurs. Remarquons toutefois, avec M. D., qu'il propagea la connaissance des littératures étrangères [1] et qu'il trouva pour enseigner les sciences proprement dites, d'illustres maîtres comme Orfila, Dumas, Trélat, etc. La brochure instructive de M. Dejob se termine par un appendice sur la conversion de La Harpe et sa conduite pendant la Terreur, par la liste des professeurs du Lycée de 1792 à 1845, et du Lycée des Arts en l'an II, l'an III, et l'an IV, enfin par l'énumération de quelques sociétés ou cours qui ont porté le nom de Lycée ou d'Athénée [2].

A. Ch.

---

555. — **La Congrégation**, 1801-1830, par M. G. Geoffroy de Grandmaison, préface par M. le comte Albert de Mun. Paris, Plon, 1889. In-8, xxii et 409 p. 7 fr. 50.

M. Geoffroy de Grandmaison a composé un livre intéressant, quoique un peu long et trop semé de digressions, sur cette *Congrégation* à

1. Lire Michel Beer et non *Berr* (p. 33).

2. Voici quelques menus faits que je n'ai pas trouvés dans la brochure de M. Dejob : — Le Lycée de Pilâtre ou Lycée républicain se nommait aussi le Lycée de Paris ; — le dimanche 20 janvier 1793 Roederer ouvrit au Lycée un cours d'*organisation sociale*; — le mercredi 27 février de la même année, à huit heures du soir, eut lieu une séance extraordinaire dans laquelle le citoyen Gail lut sa traduction de quelques idylles de Bion et d'Anacréon, et le citoyen Selis, la première partie d'un conte moral, intitulé *L'anedocte de M. Salle;* — l'année précédente (16 nov. 1792), sur le rapport de Roland, le conseil exécutif provisoire avait accordé au Lycée une somme de 10,000 livres, « considérant que cette institution a pour but de répandre l'instruction en tout genre, qu'il a beaucoup contribué à propager l'esprit philosophique qui a produit l'amour de la liberté, qu'il est propre à soutenir l'esprit public et à faire fleurir la capitale en y attirant l'étranger. »

laquelle les libéraux attribuèrent sous la Restauration une occulte et puissante influence sur les affaires de France. Il a eu à sa disposition des documents que personne n'avait mis en œuvre avant lui : les archives manuscrites de la fameuse société. Il nous raconte donc que la congrégation a été fondée le 2 février 1801 sous le titre de *Sancta Maria, auxilium Christianorum,* par le P. Delpuits qui réunit autour de lui quelques étudiants catholiques, entre autres Régis Buisson, Teysseyre, répétiteur à l'École polytechnique, Augustin Cauchy, Laennec et celui qui, « peut être regardé comme le premier des congréganistes par sa vertu, ses talents et son rang social », Mathieu de Montmorency. Il montre la congrégation frappée par la persécution « pierre de touche des choses de Dieu » (p. 98) et supprimée par décret impérial, mais subsistant néanmoins, malgré la mort du P. Delpuits, sous la présidence de l'abbé Legris Duval, puis du P. Ronsin, et, après la chute de Napoléon, s'accroissant de plus en plus et, pendant toute la Restauration, tenant ses réunions dans la maison des Missions étrangères. Il nous apprend que les membres les plus éminents de l'épiscopat français appartenaient à la Congrégation (p. 177-179) ; il énumère ses œuvres de zèle et de charité *(Société des bonnes œuvres* divisée en trois sections, hôpitaux, Savoyards et prisons ; établissement d'une *maison de refuge* pour les jeunes condamnés ; *Société des bonnes études) ;* il fait l'histoire des soixante congrégations de province affiliées à la Congrégation de Paris ; enfin il retrace la campagne de Montlosier et, dans un chapitre qu'il intitule *la dispersion,* la fin de la Congrégation en 1830 : « avec beaucoup d'autres institutions, la Congrégation sombra dans le naufrage ; elle disparut à l'heure où Charles X quittait son royaume. » Tous ces détails, dont beaucoup sont nouveaux, se lisent volontiers, et M. G. de G. sait les exposer avec agrément. Malheureusement, son livre est gâté par l'esprit de parti. Selon lui, la Congrégation n'avait d'autre but que les bonnes œuvres ; la religion et la bienfaisance occupaient exclusivement les pensées des congréganistes et suffisaient à remplir leur vie (p. 97) ; l'objet direct de l'institution était de procurer à ses membres le moyen de défendre contre les mauvais exemples et les entraînements leur foi, leur piété et leurs mœurs par de solides et régulières pratiques religieuses (p. 223). Mais la Congrégation faisait de la politique, et il était impossible qu'elle n'en fît pas. Lorsque Franchet d'Esperey et Bertaud du Coin recevaient à Lyon la bulle d'excommunication lancée par Pie VII contre Napoléon, lorsque Eugène de Montmorency apportait à Paris ladite bulle cachée dans ses bottes, les congréganistes ne faisaient-ils pas de la politique ? (p. 105.) M. G. de G. nomme les congréganistes les « soldats du bien » ; soit; mais c'étaient des *soldats ;* ils ne se livraient ni à de « sombres conspirations », ni à de « ténébreuses menées » (p. 254) ; ils ne « menaçaient pas la France et la liberté aussi formidablement que la presse libérale l'affirmait » (p. 257) ; mais encore cherchaient-ils, comme disait l'*Ami de la religion,* à combattre le génie du mal, c'est-à-

dire le libéralisme et la Révolution. Ils se mêlaient, écrit M. G. de G. à l'action catholique de la Restauration; mais cette action n'était-elle pas politique? Les missionnaires qui annonçaient la foi en province, faisaient-ils seulement une propagande chrétienne? Lorsque M. de Lavau, congréganiste, fut nommé préfet de police, n'appelait-il pas auprès de lui Laurentie, congréganiste, pour lui confier le bureau des théâtres et de la presse (p. 271)? L'abbé Eliçagaray, congréganiste, ne fut-il pas inspecteur de l'instruction publique et ne s'efforçait-il pas de « revendiquer les droits de l'Eglise en matière d'enseignement »? (p. 269.) M. Geoffroy de Grandmaison tâche d'être impartial, nous le reconnaissons; mais il n'y parvient pas. Il nomme la période des Cent Jours une « tragique et burlesque épopée » (p. 165) et applaudit au mot de Louis XVIII qui appelait Benjamin Constant, Camille Jordan et le duc de Broglie des *confrères en trahison* (p. 155). Il dit sérieusement que « sous l'influence despotique de la maçonnerie, le F.·. Decazes chassait les catholiques des fonctions publiques pour donner leurs places aux protestants, choisissait les magistrats parmi les adversaires déclarés des Bourbons, peuplait les préfectures des serviteurs de la Révolution » (p. 189). Il semble même croire (p. 190) que « le ministre franc-maçon » n'aurait pas été étranger à l'assassinat du duc de Berry par le franc-maçon Louvel. Enfin, on sent trop dans le courant du livre les préoccupations du jour et la haine du régime actuel.

A. C.

---

556. — **Procès des accusés du Haut-Rhin** dans l'affaire du 14 juin 1849, Cour d'assises de Besançon (Doubs). Audiences des 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 novembre 1849. Strasbourg, Noiriel. Colmar, Barth. 1889. In-8, VII et 198 p.

On sait que la journée du 13 juin 1849 eut son contre-coup en Alsace, et qu'à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, eurent lieu des manifestations. A la suite de ces évènements, plusieurs personnes du Haut-Rhin furent arrêtées et accusées d'avoir « formé un complot, ayant pour but, soit de changer le gouvernement de la République, soit d'exciter les citoyens à s'armer contre son autorité, soit d'exciter la guerre civile » C'étaient le docteur Jaenger, de Colmar; Xavier Mossmann — notre cher et savant collaborateur; — Liblin, aujourd'hui directeur de la *Revue d'Alsace;* Meyer, rédacteur du *Rhin;* Beyser, Kenzinger, Sigrist, capitaines de la garde nationale à Hunawihr, à Saint-Hippolyte et à Riquewihr; Gillet, cafetier à Ingersheim; Davin, Pellerin, Gautherat, Danner, Bertschy et Nicot, de Mulhouse : tous, comme dit l'éditeur du volume, « hommes honnêtes et intègres ». Ils comparurent le 5 novembre 1849, à Besançon, devant la cour d'assises du Doubs — car, disait l'acte d'accusation (p. 4), on n'aurait pas trouvé dans le jury du Haut-Rhin les garanties nécessaires d'une bonne justice. Malgré le réquisitoire du procureur général Souef, ils furent acquittés après une brillante défense d'Ignace Chauffour. M. le docteur Sieffermann, député

de l'Alsace au Reichstag, a eu l'heureuse idée de publier aujourd'hui le compte-rendu de ce procès : « Le moment, dit-il, est propice, car, nous aussi, nous traversons une époque où le courage civique est soumis à une rude épreuve. » Il avait alors douze ans; il était neveu du docteur Jaenger, le principal accusé, et ce procès a laissé dans ses souvenirs une trace profonde. Il a réimprimé tout simplement, sans y rien ajouter ni retrancher, en leur « laissant toute leur saveur de compte-rendu » les articles du journal le *Rhin*[1]. Comme lui, on sera heureux de lire ces pages qui « font revivre à nos yeux des citoyens honnêtes et courageux » et qui « valent pour la mémoire des accusés le plus beau des monuments. » Comme lui, on ne pourra lire sans émotion le plaidoyer d'Ignace Chauffour, et, dans ce plaidoyer, les mots que M. Sieffermann a mis, comme épigraphe, en titre du volume : « Quant à l'Alsace, s'écriait Chauffour (p. 101 et 114), je plains M. l'avocat-général de ne pas comprendre ce qu'il y a de généreux et de patriotique dans l'irritation qu'éprouvait cette noble province. C'est une des forces de la France, que d'avoir à ses frontières des populations énergiques et susceptibles jusqu'à la méfiance pour tout ce qui menace l'intégrité de la patrie! L'Alsace est le boulevard de la France, et la France n'a pas une province qui lui soit plus dévouée. L'Alsace est profondément démocratique. Où en sommes-nous donc venus pour qu'on ose convertir en odieux soupçons, contre un peuple honnête et laborieux, ce qui fait sa force et sa grandeur? En Alsace, nous sommes patriotes, et nous resterons patriotes! »

X.

---

557. — Isaia GHIRON. **Annali d'Italia in continuazione al Muratori e al Coppi.** T. II (8 janvier 1864-16 déc. 1866). Milan, Hæpli. Un vol. in-8, 408 pp. 6 frs.

Le second volume de cette consciencieuse compilation contient la chronique des trois années 1864 à 1866, cette dernière tenant à elle seule autant de place que les deux autres ensemble. Les principaux faits relatés ou documentés par l'auteur sont : les négociations de Victor-Emmanuel avec Mazzini pour la libération de Venise et avec Garibaldi pour organiser une insurrection en Hongrie (juin 1864); la convention franco-italienne pour l'évacuation de Rome; la démission du ministère Minghetti à la suite des désordres de Turin (22 septembre); la formation du cabinet La Marmora (reconstitué et rajeuni le 31 décembre 1865); l'unification des lois du royaume, des lois sur les chemins de fer, sur la suppression des corporations religieuses, sur la réorganisation de l'*asse ecclesiastico;* le traité de commerce entre l'Italie et le Zollverein; les centenaires de Galilée et de Dante; la guerre austro-italienne. Cette dernière partie rédigée sur les documents officiels du gouvernement

1. P. 26, lire « apposai » pour *opposai* et p. 187 « Fox » pour *Foix*.

italien n'est pas (et ne pouvait pas être) absolument impartiale, et il y a lieu de contrôler certaines assertions de l'auteur, notamment sur la responsabilité de la déclaration de guerre et sur la bataille de Lissa. Ce second volume, rédigé sur le même plan que le premier, présente les mêmes défauts et aura le même genre d'utilité. Nous persistons à réclamer des index [1].

L.-G. P.

---

558. — T. PAVOT. **Les Incohérences de l'Etymologie officielle.** Paris, Leroux, 1889. In-8, 30 pp.

On peut se demander jusqu'à quel point il est utile de faire une conférence ou d'écrire une brochure, pour démontrer au public que la science dont on l'entretient est un tissu de règles arbitraires, d'exceptions et d'incohérences, autrement dit tout le contraire d'une science. La surprise redouble, lorsqu'on s'aperçoit que l'incohérence est tout entière dans les étranges notions de l'auteur, qui semble ignorer tous les travaux linguistiques parus depuis et avant Diez, et fait bon marché de la phonétique romane [2], de l'histoire de la langue française [3], des éléments de la grammaire latine [4], parfois même de la vulgaire propriété des termes [5]. On lui doit d'ailleurs cette justice qu'il a le savoir aimable et souriant. La méthode qu'il inaugure donnerait quelque piquant à nos livres, si nous avions le bon goût de l'imiter. La lettre *i* est agréablement « décorée du titre de lettre-omnibus » (p. 17). Le chapitre consacré à l'*x* est heureusement assez court pour qu'on le puisse citer en entier (p. 28) : « La dentale *x* ayant le son dur de *cs* a peut-être un semblant d'excuse à se transformer en gutturale *ch* dans *lâcher*, de *laxare* ». Quel lecteur serait assez barbare pour refuser le bénéfice des circonstances atténuantes... à la dentale *x*?

V. HENRY.

---

1. La mort récente de M. Ghiron, enlevé brusquement en pleine activité scientifique, n'empêchera pas l'achèvement de cette publication. Le tome III est actuellement sous presse et les matériaux des autres sont réunis. M. Bertolini, l'auteur des *Memorie storico-critiche del Risorgimento*, est chargé de les mettre en œuvre, et d'en surveiller l'édition.

2. « La dentale *s* se change en gutturale *c*, dans *bercer*, de *versare* » (p. 24).

3. Le groupe *à les* (article) est devenu *als*, puis *as*, puis il a fait retour à *als* pour devenir *aux* (p. 9).

4. « *R* latin est une lettre assez singulière : de demi-valeur dans *patrem*, elle avait valeur entière dans *matrem* » (p. 24). Je suppose que cela signifie que l'*a* de *mātrem* est long de position.

5. « La recherche de *sa* maternité » écrit-il (p. 6), voulant dire sans doute « la recherche de sa filiation ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 octobre 1889.

MM. Maury, d'Hervey Saint-Denys, Oppert et Maspero sont élus membres d'une commission chargée de préparer le programme du prix fondé par M. Loubat. Ce prix est destiné à récompenser les travaux relatifs à l'histoire et aux antiquités de l'Amérique du Nord.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport des commissions élues à la dernière séance.

La séance étant redevenue publique, M. Barbier de Meynard, président, annonce que les questions suivantes sont mises au concours pour 1892 (les mémoires devront être déposés à l'Institut au plus tard le 31 janvier 1891) :

Prix ordinaire : « Etude sur les ouvrages, composés en France et en Angleterre, qui sont généralement connus sous le nom d'*ars dictaminis*. »

Prix Bordin : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. »

Le prix Delalande-Guérineau sera décerné « au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge. »

M. Hauréau communique un mémoire sur une curieuse compilation du moyen âge, qui porte pour titre : *Moralium dogma philosophorum*. Les manuscrits de cet ouvrage, qui sont très nombreux, et les écrivains qui en ont parlé, l'attribuent à plusieurs auteurs différents. M. Hauréau s'attache à établir que le véritable auteur est Guillaume de Conches, qui avait été précepteur de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, et qui composa ce recueil à la demande de son royal élève.

M. J. Halévy termine sa lecture sur l'époque d'Abraham. Il rappelle d'abord que, d'après les données bibliques, la date du patriarche peut être fixée à environ à l'an 2100 avant notre ère; puis que, dans deux communications antérieures, il a cru pouvoir identifier des princes nommés, dans la Genèse, comme ayant été vaincus par Abraham, avec des rois mentionnés dans les inscriptions cunéiformes. Les noms de ces princes sont, dans la Genèse : Kodorlogomor, roi d'Elam ou de Susiane, Arioch, roi d'Ellasar, et Amraphel, roi de Sannaar ou de Babylone; dans les textes cunéiformes : Kudor-Lagamari, roi d'Elam, Eri-Akou, roi de Larsa, et Amrapalt ou Hammurabi, vassal babylonien de Kudur-Lagamari.

Aujourd'hui, M. Halévy s'attache à répondre aux objections de M. Oppert, qui, d'après une des tablettes cunéiformes de Tell Amarnah (Égypte), a voulu faire remonter l'époque de Hammurabi à plus de 2300 ans avant notre ère, soit deux siècles avant Abraham. M. Halévy récuse l'autorité de cette tablette et indique un moyen de l'interpréter dans un sens favorable à sa thèse.

M. Oppert repousse l'identification de l'Amraphel biblique avec Hammurabi et maintient que celui-ci ne peut avoir vécu plus tard que le XXIVe siècle avant notre ère.

M. Renan exprime le vœu que des savants compétents soumettent à un examen critique rigoureux les tablettes trouvées à Tell Amarnah. Il lui paraît étrange qu'environ deux mille ans avant notre ère, à une époque où Babylone ne possédait probablement pas encore la suprématie qu'elle exerça plus tard, les populations de la Phénicie aient rédigé et expédié des documents écrits en langue babylonienne. Il faut se rappeler d'ailleurs que, depuis quelques années, en Orient, les faux d'un caractère scientifique se sont multipliés avec une rapidité surprenante.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Delisle : BENGESCO (Charles), *Voltaire, bibliographie de ses œuvres*, tome III.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

traités de la guerre de Cent-Ans p. p. Cosneau (cp. *Revue*, n° 41). — Michael, Die Formen des unmittelb. Verkehrs zwischen den deutschen Kaisern u. souver. Fürsten. vornehml. X, XI, XII Jahrh. (bon travail). — Gairdner, Henry the Seventh (clair et détaillé). — Baldacci, Ueber die inneren Zustaende Oesterreichs 1816 p p. Krones. — Reinisch, Die Saho-Sprache. — Winckler, Die Keilschrifttexte Sargon's neu hrsg., 2 vols. (très méritoire et doit être étudié). — Sprelger, Grunds. nach denen die syr. Uebertragung der griech. Geoponica gearb. worden (fait avec grand soin et savoir). — Hoffory, Eddastudien (« la science sans préjugés passera à l'ordre du jour pour la plus grande partie du livre). » — Schreiber, Die hellen. Reliefbilder (très instructif). — Baumeister, Bilderhefte aus dem griech. u. röm. Altertum; Gymnasialreform u. Anschauung im class. Unterricht.

— N° 42 : Gerbert, Gesch. der Strassb. Sectenbeweg. zur Zeit der Reform. 1524-1534 (bon). — Kronenberg, Herder's Philosophie. — Württemb. Urkundenbuch. V. — Keussen, Die Cölner Revol. 1396 (très intéressant). — Steenstrup, Historieskrivningen i Danmark 1801-1863 (étude d'un homme très compétent). — Snouck Hugronje, Mekka II (cp. *Revue*, n° 40). — Jacob, Arab. Bibel-Chrestomathie, mit Glossar. — Hwui Li and Yen Tsung, Shamans, The Life of Hiuen-Tsiang, p. p. Beal. — Jarnik, Vollst. Index zu Diez (cp. *Revue*, n° 33). — Berliner Neudr. 111.

N° 43 : Löning, Die Gemeindeverf, des Urchristentums (instructif). — Dünzelmann, der Schauplatz der Varusschlacht (cp. *Revue*, n° 43). — Helen Zimmern, The Hansa towns (c'est dommage pour l'histoire de la Hanse qu'elle soit devenue la proie « einer so unreifen und vorlauten Scribentin »). — Trierer Geschichtsquellen des XI Jahrh. p. p. Sauerland. — Weltzel, Gesch. des Ratiborer Archipresbyterates; Gesch. der Stadt Sohrau; Gesch. der Stadt Kosel. — Hessler, Die deutschen Colonien. — Joannides, Sprechen Sie attisch? (très recommandable). — Plessis, Traité de métrique grecque et latine (manuel clair et concis). — Foertsch, Die Fremdwörter der deutschen Sprache (incommode et peu scientifique). — Eichner, Zur Umgestalt. des latein. Unterrichts.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40; Everling, Die Paulin. Angelologie u. Dämonologie. — Schmidt, Die Pluralbild, der indogerm. Neutra (prudent, clair, sagace, digne du sujet qui est très important, cp. *Revue*, n° 33). — Teuffel, Studien u. Charakt. zur griech. u. röm. Litteraturgesch. 2e Aufl. — Berliner Neudrucke p. p. L. Geiger, Wagner u. Ettlinger, I-IV. — Gaspary, Die italien. Litteratur der Renaissancezeit (très bon, plein de savoir et de soin). — Ad. Schmidt, Abhandl. zur alten Gesch. p. p. Rühl. — Pflugk-Harttung, Gesch. des Mittelalters, I. (bien ordonné et richement illustré; le meilleur chapitre traite du développement de la papauté). — Kleinschmidt, Charakterbilder aus der französ. Revolution (intéressant). — Puschmann, Gesch. des medecin. Unterrichts (très savant, très clair, et bien écrit). — G. Freytag, Gesamm. Aufsätze (« simple, solide, instructif, suggestif, agréable, édifiant »).

— N° 41 : Bar Ebhroyo, Anmerk, zu den Salomon. Schriften, p. p. Rahlfs. — L. Schuster, Kepler u. die grossen kirchl. Streitfragen seiner Zeit. — Conradi Hirsaugiensis Dialogus super auctores sive Didascalon p. p. Schepss (très importante public.). — Polle, Was denkt das Volk über die Sprache (instructif). — Dinarchi orat. p. p. Blass, (2e édit. qui diffère de la 1re en plus de cent passages). — Varronis rerum rustic. libri tres, p. p. Keil (très bon). — Posener archäol. Mitteil. — De Schoeffer, De Deli insulae rebus (très solide travail). — Die ält. grosspoln. Grodbücher, II, p. p. Lekszycki. — Marcks, Die Zusammenkunft von Bayonne (excellent).

N° 42 : Anonymus adv. aleatores p. p. MIODONSKI. — LANDAU, Die dem Raume entnomm. Synonyma für Gott in der neuhebr. Lit. (cp. *Revue*, n° 17). — ALOTTE, Primordialité de l'écrit. dans la genèse du langage humain. — Aeschylos, Orestie p. p. WECKLEIN (solide et utile). — G. KAUFFMANN, De Hygini memoria scholiis in Ciceronis Aratum Harleyanis servata. — SPENGLER, Der verlorene Sohn im Drama des XVI Jahrh. (réfléchi, sûr, bien composé, sans épuiser le sujet). — Alex. SCHMIDT, Gesamm. Abhandl. — LIPPERT, König Rudolf von Frankreich. (soigné.) — ERMISCH, Das Freyberger Stadtrecht. — Briefw. zwischen Steinmüller u. Escher 1796-1821, p. p. DIERAUER. — D'HÉRISSON, Nouv. journ. d'un off. d'ordonn. La Commune.

— N° 43 : BERT, Aphrahats Homilien (cp. *Revue*, n° 18). — HECHT, Die griech. Bedeutungslehre (appel aux philologues). — KRONENBERG, Minuciana sive annot. crit. in Octavium très soigné). — SCHWEITZER, De Walthario (la 2e partie meilleure que la première). — ANTONA-TRAVERSI, Curiosita Foscoliane. — OHNESORGE, Die röm. Provinzliste 297 (cp. *Revue*, n° 39). — LÖVINSON, Beitr. zur Verfassungsgesch. der westf. Reichstiftsstädte; REINHOLD, Verfassungsgesch. Wesels im Mittelalter (le travail de Reinhold est sérieux; celui de Lövinson n'avance pas la question). — VILMAR, Ueber die Quelle der Hist. de la guerre de Sept Ans Friedrichs des Grossen (ouvre la voie). — POMTOW, Beitr. zur Topogr. von Delphi (cp. *Revue*, n° 33). — BLASENDORFF, Der deutsch dän. Krieg von 1864 (à recommander aux bibliothèques d'école).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 19 : Zeitschrift der orient. Abtheil. der kais. russ. Archaeolog. Gesellsch. p. p. ROSEN. I, 1-4. — KELLE, Die philosoph. Kunstausdrücke in Notkers Werken *et* Die St-Galler deutschen Schriften u. Notkers Leben (détaillé et important). — Voyage archéol. en Grèce et en Asie-Mineure sous la dir. de Ph. Le Bas, p. p. Salomon REINACH. (« S. Reinach dont le sain jugement scientifique, le sens pratique, la force de travail presque étonnante se sont déjà affirmés bien souvent sur le domaine de l'archéologie et de l'épigraphie, commence une entreprise qui mérite l'accueil le plus favorable et la plus chaude reconnaissance », cp. *Revue*, n° 30.)

— N° 20 : TOEPFFER, Attische Genealogie (très long art. d'E. Maass, remplit tout le numéro, p. 801-832; cp. *Revue*, n° 33).

Literaturblatt für german. u. roman. Philologie, n° 9 : Zeitschrift für deutschen Unterricht, I u. II. — H. FISCHER, Zur Gesch. des Mittelhochd. — Lerchheimer u. seine Schrift wider den Hexenwahn, p. p. BINZ (bon). — ZARNCKE, Kurzgef. Verzeichnis der Originalaufnahmen von Gœthes Bildniss (admirable de soin et de critique). — PALUDAN, Renaissance bevaegelsen i Danmarks liter., isaer i det 17 Aarhundrede (très soigné). — HAASE, Franz. Syntax des XVII Jahrh. (fait avec compétence). — Elém. german. de la langue française. (à ne pas lire; cp. *Revue* n° 19). — Istoria di Patrocolo e d'Insidoria. — Die latein. Elem. im Albanes.; G. MEYER, Kurzgef. albanes. Grammatik (très long art. de Jarnik).

Deutsche Rundschau, octobre : RÜMELIN, Ueber den Begriff der gesellsch. u. einer Gesellschaftslehre. — WEISMANN, Gedanken über Musik bei Thieren u. beim Menschen — H. GRIMM. Maccari's röm. Wandgemälde. — G. BRANDES, Aladdin. — SCHLEIDEN, Der Brand Hamburgs 5-8 mai 1842. — ASCHER, Die gentry u. deren Abstamm. von englischen Königen. — Berlin seit 1882. — Literatur u. Kunst (Deutsche Romantik; Eine Schülerin Gœthe's; Dürer Ausgabe).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingt-troisième année 11 novembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Est, n° 4 : CAMPAUX, De la critique du texte d'Horace au XIXe siècle. — GRUCKER, Le pasteur Oberlin, disc. de réception à l'Acad. de Stanislas. — NERLINGER, Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace (suite). — PFISTER, Les légendes de Saint Dié et de Saint Hidulphe (fin). — *Variétés :* BERLET, J. B. Chouleur, soldat de la Révolution. — *Comptes-rendus :* WALTZ, Biblioth. de Colmar, Catal. de la biblioth. Chauffour, mss. et imprimés concernant l'Alsace et les pays limitrophes. — Beitr. zur Landes — und Volkeskunde von Elsass-Lothringen, I, III, V, VI, VIII, IX. (Utiles et fort estimables.) — ROBINET, Pouillé du diocèse de Verdun, I. — FRŒLICH, Les joies du mariage, caquets rimés en dialecte strasbourgeois de 1687.

Revue de l'art chrétien, octobre : MÜNTZ, Les épées d'honneur distribuées par les papes pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, I. — DURO, L'étendard de la Sainte-Ligue à Lépante. — MAZEROLLE, Miniatures de Fr. Clouet au trésor impérial de Vienne. — BOSSEBŒUF, Un missel de Marmoutiers du XIe siècle. — DIDELOT, Etudes d'anaglyptique sacrée, I. — GUIFFREY, Les tapisseries des églises de Paris. — BARBIER DE MONTAULT, Les statuaires à Rome. — DEHAISNES, L'art à Amiens vers la fin du moyen âge dans ses rapports avec l'école flamande primitive, I. — *Mélanges* : DIDELOT, Ivoire de Darmstadt. — BARBIER DE MONTAULT, Une halte archéologique à Nevers, le globe du monde, Revue des inventaires. — MARSAUX, Reliquaire de Villers Saint-Sépulcre.

The Academy, n° 912 : ALGER, Englishmen in the French Revolution (très intéressant). — GRAVES, Life of sir William Rowan Hamilton, IIII. — Lady LOGIN, Sir John Login and Duleep Singh. — Selected poems of Burns, p. p. ROBERTSON (bien fait). — Helen ZIMMERN, The Hansa towns (il faudra, pour une deuxième édition, revoir entièrement le texte et l'index). — Some classical books : A select. from Pliny's letters, p. p. HEATLEY ; MARCHANT, Andocides de mysteriis et de reditu ; De Tacito Senecae philosophi imitatore, p. p. ZIMMERMANN ; Supplem. ad Procli comment. in Platonis De Republica libros nuper vulgatos, p. p. REITZENSTEIN, — The English ancestry of Georges Washington. — Wyclif mss. formerly at Prague (Loserth). — Some obscure words in Middle-English (Bradley). — Tennyson's « To-morrow ». — Debate between the body and the soul (Cook). — Old Irish and the spoken language. — Shakspere's « make rope's » in « All's well » (Furnivall). — BRUGMANN, Grundriss der vergleich. Grammatik der indogerm. Sprachen, II, 1. — Some archeological books : TIKKANEN, Die Genesismosaiken in Venedig und die Cottonbibel ; PETRIE, Historical scarabs ; ENGELMANN, Bilderatlas zum Homer. — An Egyptian scarab of the first dynasty (Sayce). — The Ibreez sculpture (Karoly).

The Athenaeum, n° 3235 : Mary Howitt, an autobiography. — The Iliad, II, XIII-XXIV, p. p. LEAF (M. Leaf est un cicerone compétent et agréable). — RYE, Cromer, past and present. — Editions of Marmion. The Dict. of Nat. Biography (liste des futurs art. de Kalisch à Keyser). — The Gentleman's Magazine and its rivals (Roberts). — Scientific history (Round). — Some missing poems of sir John Beaumont (Campbell). — The principality of Monaco. — HEAD, Catal. of Greek coins, Corinth, colonies of Corinth, etc. — Notes from Rome (Lanciani) ; from Athens (Lanciani).

The Classical Review n° 8 : SEYMOUR, Astyanax. — CONYBEARE, Armen. versions of Plato. — SEATON, Iterative use of ἄν. — ALLEN, Greek mss. in Italian libraries. — *Comptes-rendus :* Plato, The Republic, I-V, p. p. WARREN ; Ciceronis Brutus, p. p. KELLOGG ; De oratore, I, p. p. WIL-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 11 novembre — 1889

559. — **Bibliotheca geographorum arabicorum,** edidit M. J. de Goeje. Pars Sexta, Lugd. Batav. 1889, un vol. gr. in-8.

La belle collection des traités géographiques arabes que M. de Goeje publie à Leyde depuis longues années, vient de s'enrichir d'un document de haute valeur : *Le livre des routes et des Provinces*, par Ibn Khordadbeh. C'est à la fois l'itinéraire détaillé des provinces qui formaient, au IXe siècle, le vaste empire des khalifes et l'évaluation de leurs revenus. L'auteur était bien placé pour recueillir des informations de ce genre : directeur des postes sous le règne de Moutaçem-billah (vers 845 de J.-C.), l'accès des archives d'État lui était ouvert et il put y puiser les données statistiques les plus exactes sur la division administrative, l'impôt et la capitation, le rendement agricole, le commerce, etc.

On voit quel trésor de renseignements renferme un document de cet âge et de cette provenance. Il y a longtemps d'ailleurs qu'il était connu du monde savant. En 1865, le *Journal Asiatique* en a publié le texte et la traduction d'après le ms. de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford, seule copie connue à cette époque. Malheureusement l'auteur de cette édition, arabisant médiocre, peu au courant des questions géographiques et n'ayant à sa disposition qu'une copie déplorable, ne pouvait donner au public qu'un essai imparfait et peu digne de confiance. Telle est cependant la valeur intrinsèque du document original que, pendant plus de trente ans, l'édition de la *Société Asiatique* n'a pas été sans rendre quelques services aux études de géographie médiévale.

Il était réservé à M. de Goeje de restituer ce texte vénérable, sinon dans son intégrité parfaite, c'était chose impossible, du moins sous une forme beaucoup plus complète. Un bon manuscrit du *Livre des routes* trouvé récemment en Orient et mis à sa disposition par la Bibliothèque impériale de Vienne, lui a permis de corriger l'édition de Paris et d'en combler les principales lacunes. Personne n'était mieux préparé pour cette

tâche difficile que le savant professeur de l'Université de Leyde auquel nous devons déjà les excellentes éditions d'Istakhri, Ibn Haukal, Moukaddesi et d'autres géographes arabes. Le nouvel éditeur a joint au texte revu et complété par lui une traduction française qui en facilitera l'accès à un bien plus grand nombre de lecteurs. Il y a joint aussi de curieux fragments du *Livre de l'impôt* par Kodama qui vivait presque à la même époque que l'auteur du *Livre des routes*. Enfin toutes les questions concernant l'âge et l'authenticité du ms. ou se rattachant aux deux auteurs, sont discutées dans l'Introduction avec une clarté et une facilité de style qui font le plus grand honneur au savant étranger. Grâce à cette importante publication, il est dès à présent possible de dresser la carte du monde musulman au moyen âge, d'après ses propres archives, d'en évaluer les ressources financières et de compléter ainsi les données que les laborieuses recherches de MM. Sprenger et de Kremer avaient déjà fournies à l'érudition orientale.

---

560. — Vincent A. Smith. **The Coinage of the early or imperial Gupta dynasty of Northern India.** In-8, London, 1889, 158 p. 5 pl.

M. Vincent A. Smith est l'auteur d'un remarquable index alphabétique à ce vaste répertoire d'archéologie indienne dirigé par Sir A. Cunningham et connu sous le nom d'*Archaeological Survey of India*. Le mémoire de Numismatique qu'il vient de publier n'est pas moins digne d'éloges : c'est la première monographie qui ait encore paru sur les monnaies des rois Guptas et qui ait mis de l'ordre dans les recherches déjà nombreuses et éparses dont leur histoire a été l'objet. Cette dynastie célèbre a régné dans le nord de l'Inde, pendant plusieurs siècles, de l'an 300 à l'an 700 environ de notre ère. Le fondateur paraît avoir été Sri maharaja Gupta, mais il n'existe de monnaies et d'inscriptions qu'à partir du règne de Chandra-Gupta Ier, son second successeur, qui est en réalité le vrai fondateur de la puissance des Guptas. Les rois postérieurs et notamment Kumâra-Gupta portèrent les limites de l'Empire depuis le golfe du Bengale jusqu'au golfe de Katch près l'Indus, après la conquête du Saurâshtra sur les Kshatrapas-Sena, vers l'an 400. Un siècle plus tard ce vaste empire est lui-même attaqué par les Hûnas (Huns) venus de l'Asie centrale et se divise en plusieurs royaumes qui sont également occupés par des princes de la famille des Guptas.

Le travail de M. S. comprend surtout le déchiffrement et le classement des monnaies du premier empire, c'est-à-dire de la période antérieure au démembrement de l'an 500. Les pièces décrites proviennent des collections anglaises du continent et de l'Inde ; elles sont en or, en argent et en cuivre. Le monnayage d'or qui est le plus abondant est imité des statères des rois indo-scythes Kanichka et Houvichka ; les pièces de cuivre sont empruntées à la même source, mais les monnaies

d'argent sont d'un type tout différent : elles n'apparaissent qu'à la fin du règne de Chandra-Gupta II après la conquête du Saurâshtra et leur type est celui des hémidrachmes des Kshatrapas. Les monnaies d'or présentent une très grande variété qui est due à la diversité des pièces bactriennes, indo-scythes, romaines ou indigènes qui circulaient alors dans la péninsule. M. S. a relevé et classé avec beaucoup de soin toutes ces variétés en recherchant leurs origines. Les monogrammes sont nombreux, mais leur signification est, ici comme ailleurs, inconnue ; ils ne paraissent pas toutefois représenter des ateliers monétaires. Quelques monnaies portent des dates, M. S. est d'avis avec Cunningham et Fleet que ces dates se rapportent à l'*ère* dite des *Guptas* dont la première année correspond à 320 de J.-C. Toute la partie chronologique est aujourd'hui connue, grâce aux inscriptions émanant de plusieurs rois Guptas, mais le déchiffrement des monnaies n'est pas toujours facile, et, par suite, les attributions sont quelquefois douteuses. On n'ignore pas combien les caractères dévanagaris du v[e] siècle sont différents du sanscrit moderne, aussi doit-on regretter que M. Smith n'ait pas ajouté à ses planches de médailles et de monogrammes, un tableau contenant le fac-similé des légendes avec un alphabet comparatif.

E. DROUIN.

---

561. — **Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes.** Sciences religieuses — Premier volume : Etudes de critique et d'histoire par les membres de la section des sciences religieuses, avec une introduction par M. Albert RÉVILLE, président de la section. Paris, Leroux, 1889. In-8, xxx-371-16 pp. et table.

Ce beau volume inaugure brillamment la série des travaux que nous promet la section des sciences religieuses de l'Ecole des hautes-études, et suffirait à justifier, s'il en était besoin, la création de ce centre nouveau de recherches aussi désintéressées que fécondes. Il était temps vraiment que tous ceux qui, en France, se sentaient quelque goût pour les études d'histoire religieuse, reçussent d'en haut une impulsion dirigeante, faute de laquelle ils étaient sans cesse exposés à verser soit dans l'apologie, soit dans la polémique stérile et irritante. Désormais ils auront un modèle et un guide : ils apprendront dans ce livre qu'en présence d'un fait religieux il ne s'agit pour eux ni de s'exclamer, ni de s'indigner, ni surtout de plaider le pour ou le contre, mais simplement de constater, d'expliquer s'il est possible, d'admirer parfois l'hypostase sous laquelle a su prendre forme la conscience humaine.

N'y apprissent-ils que cela, ce serait déjà un résultat inestimable ; mais, en outre, chacun d'eux y trouvera, selon le caractère et la direction particulière de ses études, des renseignements nouveaux et précieux sur tel ou tel point de doctrine ou d'histoire encore inexploré. On en jugera par la brève énumération des essais dont se compose ce volume.

Introduction : l'enseignement des sciences religieuses à l'Ecole des hautes-études.

I. Le classement des œuvres de Philon, par M. L. Massebiau (pp. 1-91) : œuvres exégétiques (l'explication du Pentateuque), polémiques (l'activité missionnaire de Philon), philosophiques.

II. Un nouveau roi de Saba sur une inscription sabéenne inédite du Louvre, par Hartwig Derenbourg (pp. 93-97).

III. Les populations anciennes et primitives de la Palestine d'après la Bible, par M. Maurice Vernes (pp. 99-138) : il s'agit des populations indigènes ou limitrophes de la terre de Chanaan avant l'invasion des Israélites, et des renseignements que nous fournissent sur elles, soit les livres historiques, soit les fragments d'épopée conservés dans l'Hexateuque.

IV. La question des investitures dans les lettres d'Yves de Chartres, par M. Esmein (pp. 139-178) : importante contribution à l'étude du problème politique et religieux qui a occupé et divisé le moyen âge.

V. La conversion de saint Paul, par M. Ernest Havet (pp. 179-194) : bien mieux que la légende du chemin de Damas, la psychologie de l'ardent apôtre nous initie aux motifs intimes de sa brusque conversion.

VI. Le sens du mot *sacramentum* dans Tertullien, par M. Albert Réville (pp. 195-204) : il signifie à peu près « mystère ».

VII. L'auteur du livre des Actes des Apôtres a-t-il connu et utilisé dans son récit les Epîtres de saint Paul ? par M. A. Sabatier (pp. 205-229) : après comparaison approfondie de l'un et de l'autre texte, la conclusion est négative.

VII. Le rôle des veuves dans les communautés chrétiennes primitives, par M. Jean Réville (pp. 231-251) : l'institution des veuves et celle des vierges, qui n'en faisaient qu'une à l'origine, s'est scindée postérieurement, en telle façon que l'Eglise d'Occident a hérité de la seconde, tandis que l'Eglise orientale relève davantage de la première.

IX. De l'origine de la philosophie scolastique en France et en Allemagne, par M. F. Picavet (pp. 253-279) : revendication du rôle d'Alcuin dans cette « première Renaissance ».

X. Deux chapitres du Sarvadarçana sa*m*graha, le système pâçupata et le système çaiva, par M. Sylvain Lévi (pp. 281-305), avec tableaux synoptiques facilitant l'intelligence des théories abstruses de ces deux grandes écoles çivaïtes.

XI. La chaîne de la tradition dans le premier chapitre des Pirké Abot, par M. Isidore Loeb (pp. 307-322) : par quels chaînons ingénieux les rabbins sont parvenus à rattacher à Moïse la tradition talmudique.

XII. Le texte du Tao-Teh-King et son histoire, par M. Léon de Rosny (pp. 323-340) : renseignements historiques et biographiques sur le plus ancien monument de la philosophie taoïste.

XIII. L'Hymne au Nil, par M. E. Amélineau (pp. 341-371 et 16 pp. de texte hiéroglyphique) : collation critique et traduction nouvelle de ce curieux reste de la littérature religieuse de l'ancienne Egypte.

On ne saurait dire que la France le cédât à aucun autre pays dans

les études qu'ont illustrées des savants tels que MM. Reuss, Renan et Havet. Toutefois les bonnes volontés éparses y avaient plus de peine à se grouper; l'activité intellectuelle de l'Allemagne semblait plus grande, les monographies s'y succédaient plus nombreuses. Grâce à l'Ecole des hautes-études, cette infériorité elle-même ne tardera point à s'effacer : cet excellent livre nous en est le témoin et le garant.

A.-A. G.

---

562. — **La Troie de Schliemann,** une nécropole à incinération à la manière assyro-babylonienne, par le capitaine Ernest Bœtticher, avec préface par C. de Harlez. Extrait du *Muséon*, 1888 et 1889. Louvain, Lefever, 1889. Gr. in-8 de VII et 115 p., avec 12 planches. En dépôt chez Hiersemann à Leipzig.

La guerre de Troie, terminée vers 1200 av. J.-C., s'est rallumée avec fureur sous nos yeux. Cette fois, ce n'est plus Hélène, mais M. Schliemann, qui a été *teterrima belli causa*. Le débat soulevé par les fouilles du célèbre explorateur traverse, en ce moment, une phase nouvelle : dans la première, suite de discussions qui remontent fort loin, les partisans de Bounar-Baschi et ceux d'Hissarlik ont affirmé tour à tour que la Troie homérique se trouvait sur l'une ou l'autre de ces collines; dans la seconde, qui promet d'être plus intéressante, on cherche à établir le caractère même de la station explorée par M. Schliemann et l'on se demande si c'est vraiment une acropole que ses labeurs persévérants ont rendue au jour.

L'initiative de cette seconde campagne, où il a lutté jusqu'à présent seul contre plusieurs, appartient à un capitaine en retraite de l'artillerie allemande, M. E. Boetticher, qui, chose singulière, n'a jamais mis les pieds à Hissarlik, mais a fait effort, en s'appuyant sur les témoignages mêmes de M. Schliemann, pour le convaincre d'erreur, lui et son architecte M. Doerpfeld. Je dis d'*erreur* et veux ignorer qu'il a souvent été question d'autre chose; aussi bien, pour que la lutte conservât son caractère homérique, les gros mots n'ont point manqué aux adversaires, et tout récemment encore le Dr Virchow, parlant de la théorie de M. B. au congrès des anthropologistes allemands à Vienne, la qualifiait sommairement d'*effroyable bêtise*, « furchtbarer Unsinn ». Peut-être eût-il mieux fait de la discuter, et cela avec des raisons plus décisives que dans les *Verhandlungen der Berl. Ges. für Anthrop.*, 1884, p. 161-166. Mais laissons là l'histoire des polémiques et la polémique elle-même, pour résumer les arguments de M. Boetticher.

Depuis 1883, époque de sa première publication (*Ausland*, 1883, nos 51 et 52), M. B. soutient que la colline d'Hissarlik n'est pas une superposition de villes ruinées, mais une nécropole à incinération disposée en terrasses. Son présent travail, plus complet que ceux qui l'ont précédé, reprend la question dans son ensemble et prétend établir : 1° Que les *murs*, les *tours*, les *palais* et les *temples* de l'acropole d'Ilion sont le résultat d'une illusion de M. Schliemann; en réalité, il n'y a

que des terrasses grossièrement construites et de petites enceintes, séparées par des couloirs, où se pratiquait l'incinération;

2° Que la couche de cendres dont M. Schliemann a fait la « ville brûlée » est, en réalité, répandue un peu partout; l'action du feu serait surtout sensible sur le sol des enceintes crématoires et à la partie inférieure des cloisons;

3° Qu'on a trouvé à Hissarlik une quantité d'urnes cinéraires et d'ossements, ces derniers provenant d'incinérations incomplètes; que les grands *pithoi* verticaux, considérés comme des vases à provisions par M. Schliemann, sont, en réalité, des vases à crémation. A l'appui de cette hypothèse, M. B. a cité des analogies nombreuses, auxquelles on peut ajouter celles qu'a fournies la Corse (*Congrès de Paris,* 1867, p. 161) et récemment le sud-est de l'Espagne (travaux des frères Siret); il a aussi rappelé qu'on avait découvert un crâne dans un des *pithoi* d'Hissarlik et qu'un squelette s'était rencontré debout au milieu d'une couche épaisse de cendres. Pour MM. Schliemann et Virchow, c'est le squelette d'une victime de l'*Iliupersis,* mais il faudrait être un fier stoïcien pour mourir debout dans de pareilles circonstances! M. B. croit, avec plus de vraisemblance, que ce squelette est celui d'un mort préalablement réduit à l'état de momie, qui aura été exposé à l'action de la chaleur dans un *pithos* vertical; la chaleur ayant fait éclater ce *pithos,* le squelette sera resté presque intact, dans l'attitude qu'il avait reçue pour l'opération.

En 1883, lorsque M. B. lança sa théorie, on ne connaissait guère de *tells* à incinération. Depuis, M. Koldewey en a découvert en Babylonie; ce sont des édifices à terrasses analogues à la colline d'Hissarlik. Les autres *tumuli* de la Troade, entre autres celui d'Hanaï-Tépé, comportent, suivant M. B., la même explication. Quelques fouilles pratiquées par M. Calvert à Hanaï-Tépé ont mis au jour une telle quantité de cendres et d'ossements que l'explorateur s'est cru en présence des restes de sacrifices. On doit souhaiter que les fouilles de ce monticule soient reprises; elles fourniront peut-être, si on les conduit avec méthode, la solution du problème d'Hissarlik.

Il est certain que M. Schliemann n'a trouvé *aucune* trace de la ville des Troyens, en dehors de leur prétendue acropole; il n'est pas moins certain que cette acropole est très petite, très peu élevée au-dessus de la plaine, et que ses prétendus temples et palais n'auraient pu servir qu'à des guerriers de Lilliput; que les traces de feu répandues un peu partout (j'en ai été frappé lors de ma visite à Hissarlik en 1882) s'expliquent mal par l'hypothèse d'un incendie; que la superposition de cinq ou six villes sur ce petit espace est possible, mais peu vraisemblable. Toutes ces considérations, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, donnent à réfléchir: le *furchtbarer Unsinn* d'hier sera peut-être, pour une bonne part, la vérité de demain.

Il reste un obstacle sérieux et, pour ainsi dire, une objection préjudicielle au succès des explications de M. Boetticher. Qu'un

architecte de la valeur de M. Doerpfeld (associé aux fouilles d'Hissarlik en 1882) ait reconnu des fortifications, des tours, des portes, etc., là où il n'y a *rien, rien* de tout cela, c'est ce que pas un archéologue ne voudra admettre jusqu'à preuve irréfragable! Lors du récent congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique tenu au Collège de France, j'ai eu l'occasion de résumer un nouveau mémoire encore inédit de M. B., où celui-ci a développé une fois de plus sa théorie en y ajoutant des rapprochements du plus grand intérêt entre les objets découverts à Hissarlik et ceux de l'Egypte, de l'Assyrie et des nécropoles de l'Europe du nord. M. Schliemann, présent à la séance, déclara que si M. B. voulait se rendre avec M. Doerpfeld à Hissarlik, pour y procéder à un examen contradictoire des lieux, il supporterait tous les frais de ce voyage. Il a réitéré la même proposition dans la *National Zeitung* et ailleurs [1]. M. B. ne doit plus hésiter à boucler ses malles; après six ans d'une discussion qui n'a pas eu de résultats décisifs, il est temps de porter le problème sur son terrain. Peut-être même aurait-on bien fait de commencer par là!

Dans un livre comme celui de M. B., qui met en avant des idées si originales, on serait mal venu à signaler de menues erreurs; assurément, il y en a beaucoup, mais l'auteur n'est pas archéologue de profession et ne doit pas être jugé comme tel. Il est également superflu de lui reprocher ce qu'il y a de trop barbare dans sa rédaction; la responsabilité en incombe tout entière à l'éditeur du *Muséon,* qui aurait pu et dû y porter remède [2]. L'impression qui se dégage de cette œuvre, malgré la forme déplorable où elle se présente, est à l'avantage de M. Boetticher, et je ne puis que répéter en terminant ce que j'ai déjà écrit ailleurs [3] : qu'aucun savant de bonne foi ne pourra la négliger désormais.

Salomon Reinach.

P.-S. — M. Schliemann vient d'annoncer qu'il se proposait de reprendre lui-même les fouilles d'Hissarlik, en présence d'une commission de savants désignés par diverses académies. C'est fort bien, mais le voyage de MM. Doerpfeld et Boetticher n'en doit pas moins s'effectuer sans retard. Même sans donner un seul coup de pioche, une discussion

1. Quelques amis trop zélés de M. Schliemann ont annoncé, dans les feuilles allemandes, que l'hypothèse de M. Boetticher avait été discutée et « écrasée » au récent Congrès de Paris. En vérité, il n'y a eu qu'un exposé sans discussion et le Congrès n'a pas été appelé à donner son avis sur une question que presque tous ses membres ignoraient. M. Virchow, avec qui un débat contradictoire eût été possible, n'assistait pas à la réunion.

2. M. de Harlez a écrit pour ce livre une préface élogieuse où l'on trouve des choses singulières, par exemple que Troïe est la ville « dont la chute tragique fut l'objet des *deux* plus grandes épopées que l'esprit humain ait su concevoir » (p. IV); — que M. E. Burnouf fut envoyé à Hissarlik par le gouvernement français « avec un cortège d'ingénieurs et de peintres distingués. » (p. III). Où M. de Harlez a-t-il vu cela?

3. *Revue archéologique*, 1889, t. II, p. 100.

sur les lieux sera féconde. MM. Boetticher et Doerpfeld m'ont fait savoir, chacun de son côté, qu'ils étaient prêts à partir. Qu'ils partent donc! Nous attendrons avec impatience le compte-rendu de leurs entretiens.

---

563. — **P. Vergili Maronis** Carmina ed. G. Thilo. Éd. stéréotype, in-8, chez Tauchnitz, Leipzig, 1886. Vita, v-xx. Adnotatio Critica, xxi-xlviii. Texte, 1-384. Index, -426.

Il a paru depuis quelques années en Allemagne un assez grand nombre d'éditions de Virgile destinées aux gymnases ou aux étudiants. Elles sont fort différentes; mais il est rare qu'elles n'aient pas quelque qualité qui explique et justifie leur succès de librairie. Si l'édition in-12 de Ribbeck (1878) contient dans le texte beaucoup de changements et de transpositions arbitraires, l'introduction *(De Vita et scriptis Vergili)* est un chef-d'œuvre en son genre. J'avoue mon faible pour les petits volumes de Kloucek [1] dont l'apparat critique est des plus commodes. Ne parlons pas pour aujourd'hui des livres de Kappes et de Gebhardi. Je veux seulement recommander aux lecteurs français l'édition indiquée en tête de cet article. Préparée pour remplacer dans la grande collection de Tauchnitz l'édition de Paldamus, elle me parait être celle ou l'une de celles qui répondent le mieux à notre goût, et je ne m'étonnerais pas qu'on lui donnât chez nous la préférence.

La *Vita* résume tout ce qu'il y a d'essentiel dans la notice de M. Ribbeck et dans l'étude littéraire de M. Benoist [2]. Les notes de l'*Adnotatio critica* sont souvent plus claires et plus complètes que dans Kloucek, par ex. *Buc.* I, 59; VII, 54; G. I, 155; *Æn.* I, 224; 429; III, 204; IV, 94, etc. Elles sont rarement fautives (*Buc.* VIII, 21) ou obscures (*ibid.* 4). On saura gré chez nous à M. Thilo d'avoir été très sobre de changements et de conjectures personnelles; celles qu'il propose en général ne sont pas moins raisonnables qu'ingénieuses [3]. S'il est au courant et nous tient au courant des derniers travaux sur Virgile, M. Th. n'est jamais sans quelque défiance à l'égard des nouveautés. C'est par là surtout que son texte se recommande à nos maîtres et à nos élèves.

Non pas qu'on approuve et que j'approuve toujours les décisions auxquelles M. Th. s'est arrêté [4]. Les difficultés du texte et de l'inter-

---

1. Voir la *Revue* du 12 mars 1888, p. 204.

2. M. Benoist était presque mourant quand on faisait à son édition cet emprunt si honorable et si bien justifié.

3. Par ex. *Æn.* IV, 164 : [ruunt de montibus omnes].

4. Mes réserves porteraient surtout sur les crochets qu'à l'exemple de Ribbeck M. Th. a, suivant moi, trop multipliés dans l'Enéide. De ce qu'un hémistiche ou un vers se trouve répété deux fois (I, 612 et 744), est-ce une raison suffisante pour le suspecter? L'interprétation de *Æn.* I, 400 me paraît subtile et contraire au génie de la langue.

prétation de Virgile, aussi bien dans les Géorgiques que dans l'Enéide, sont beaucoup trop nombreuses pour que le lecteur, après avoir bien hésité lui-même, après être resté sans conclure, résiste cependant à la tentation de contredire tout éditeur du poète, quelque sage et quelque prudent qu'il soit. Mais les détails ici ne sont rien et la méthode seule importe. On approuvera, je crois, celle de M. Thilo.

Tous les lecteurs de Virgile savent qu'on doit à M. Th. une excellente édition des scolies. Ils peuvent se demander s'il n'a pas gardé quelque tendresse pour son premier auteur, et si, dans l'examen des témoignages, une part trop grande n'a pas été faite à Servius. Il n'en est rien. M. Th. lui a laissé, et très juste, la place qui doit lui être faite dans la constitution du texte. Il a pris soin de distinguer partout les lemmes des scolies; les différents groupes de scolies; bref, il a su, avec une clairvoyance et une perspicacité qui n'est pas inutile en cette occasion, tirer des scolies tout ce qu'elles peuvent donner. Je signale comme particulièrement intéressante la discussion des données de Servius sur *Æn.* 567-688 et sur l'éloge de Gallus à la fin des Géorgiques.

Nous dirions volontiers que par cette nouvelle édition M. Thilo a donné une sorte de conclusion à la publication précédente et qu'ici encore il a bien mérité de Virgile et des Virgiliens.

E. THOMAS.

---

564. — FAVARO et CASTELLANI. **Elenco dei manoscritti veneti della collezione Phillips in Cheltenham** comparativamente illustrati. (Venezia, Viccentini, in-8, 50 p. Extrait de l'Archivio Veneto, T. XXXVII, p. 1).

M. Favaro, ayant eu entre les mains le catalogue de la bibliothèque de S. Th. Phillips, en tira un relevé de tous les manuscrits intéressants pour l'histoire de Venise. M. Castellani, préfet de la Marciana, a ensuite vérifié si ces manuscrits n'étaient pas des doubles de manuscrits conservés à Venise. Il n'a pu faire qu'une partie de ces vérifications, car un très grand nombre des manuscrits en question sont désignés par des titres qui ne permettent aucune identification. La plus grande partie des manuscrits reconnaissables existe d'ailleurs à la Marcienne. Pour rendre un tel travail profitable, il aurait fallu voir et décrire, au moins sommairement, les manuscrits eux-mêmes. Celui-ci pique la curiosité, sans la satisfaire.

L.-G. P.

---

565. — Bertrand AUERBACH. **La Diplomatie française et la cour de Saxe** (1648-1680). Paris, Hachette. 1888, in-8, XXIV, 492 pages. 7 fr. 50.

« Ce n'est pas sans préméditation que nous nous sommes attaché, entre tous les Etats secondaires de l'Allemagne, à la Saxe. La diplomatie de Louis XIV non seulement n'a pas négligé ce pays, mais elle a fondé

sur lui des espérances qu'il n'était pas impossible de réaliser, elle l'a incorporé dans le système français, elle a tenté à plusieurs reprises d'exploiter son alliance pour le succès de ses propres desseins dans l'Empire. C'est à ce titre que les rapports de la France avec la Saxe, depuis les traités de Westphalie jusqu'à celui de Nimègue, s'encadrent dans l'histoire générale de l'Europe. » Ces quelques lignes montrent très bien quel est le but poursuivi par M. Auerbach et elles laissent entrevoir l'importance incontestable de son sujet; malheureusement « l'héroïne de la longue action diplomatique » qu'il expose, la Saxe, avait alors pour souverain le prince le plus pusillanime et le plus hésitant de l'Allemagne; aussi incapable de rester fidèle au parti auquel il s'était attaché un instant que de jouer un rôle important dans les évènements du jour, le spectacle de ses éternelles tergiversations finit bien vite par fatiguer; les petits hommes et les petites choses que M. A. fait passer successivement sous nos yeux, avec quelque soin qu'il les ait étudiés, nous laissent indifférents à la longue, nous nous indignons presque de voir notre diplomatie poursuivre pendant tant d'années une œuvre condamnée d'avance à rester stérile, et nous sommes tentés de nous demander si elle valait la peine d'être racontée si longuement; cependant loin de faire à M. A. un reproche d'avoir abordé un sujet aussi ingrat, nous ne pouvons que le féliciter de n'avoir pas reculé devant l'intérêt secondaire et les difficultés qu'il présentait.

C'est avec le traité de Westphalie que s'ouvre le livre de M. A., c'est-à-dire au lendemain de l'époque la plus troublée de l'histoire d'Allemagne; la Saxe, dont le jeune auteur a fait en commençant la description de main de maître, n'avait pas échappé aux maux qui accablèrent alors la patrie commune; « l'attachement superstitieux » de ses électeurs à la Majesté impériale et au pur luthéranisme, qui explique toute leur politique depuis la réforme jusqu'à leur avènement au trône de Pologne, les avait exposés aux rancunes et aux attaques des deux partis, et quand sonna l'heure de la réparation, Jean-Georges I ne sut pas profiter des longues négociations qui devaient décider du sort de l'Allemagne, « pour relever l'autorité et le prestige de sa maison. » Il ne fut pas plus heureux à la diète de Ratisbonne, en 1652. Il s'y posa bien, il est vrai, en champion de l'oligarchie, mais il laissa Frédéric-Guillaume prendre la direction du corps évangélique, initiative qui devait donner à l'électeur de Brandebourg l'hégémonie de l'Allemagne protestante. « Le malheur de la Saxe, dit avec beaucoup de justesse M. A., fut qu'elle ne s'associa ni au mouvement religieux qui anima l'Allemagne protestante, ni à la transformation politique qui s'opéra dans la nation. » Ce n'est pas Jean-Georges II qui devait lui faire jouer un rôle plus approprié à sa situation géographique et à son passé.

Jean-Georges Ier était mort en 1656, après avoir mis le comble à l'abaissement de sa maison, en partageant ses Etats entre ses enfants. Jean-Georges II atténua bien les effets désastreux du testament paternel,

mais il ne sut pas suivre une ligne de conduite ferme et inébranlable qui seule eût pu relever le prestige de la Saxe. Après avoir incliné d'abord vers la France, il se rapprocha bientôt de l'Autriche, pour se retourner presque aussitôt vers la première et pendant les vingt-quatre années de son règne, on le voit osciller sans cesse entre ces deux puissances, sans s'attacher à l'une ou à l'autre d'une manière fixe et définitive. Il en fut de même de la politique de Jean-Georges II à l'égard du Brandebourg; tantôt ami, le plus souvent jaloux de cet Etat, il ne sut ni en prévoir, ni en arrêter le développement fatal. On sent tout ce qu'une pareille conduite a de peu digne et d'insaisissable; on se fatigue et on se perd au milieu des tergiversations d'un prince inconstant, que l'appât de subsides plus ou moins élevés fait passer alternativement de l'alliance française à l'alliance autrichienne.

La formation de la Ligue du Rhin, cette conception hardie de la politique française, surprit et arrêta tout d'abord Jean-Georges, à qui on n'en avait point fait part; mais après avoir donné les preuves les plus manifestes d'aversion pour la France, il finit par signer un traité avec Louis XIV. Le grand roi agissait alors en arbitre suprême de l'Allemagne; comme membre et protecteur de la Ligue du Rhin, il envoyait des troupes contre les Turcs, il contribuait à la réduction d'Erfurt, enfin il chercha à gagner les princes allemands ou à obtenir leur neutralité bienveillante, au moment de la guerre de Dévolution. La mission de Chassan, envoyé alors à Dresde, où il resta jusqu'en 1674, est un des épisodes les plus curieux, mais aussi les plus monotones de l'action diplomatique de la France au delà du Rhin. Chassan était, il est vrai, un ambassadeur médiocre; mais de quelle mission délicate et ardue il était aussi chargé! Quelles négociations confuses il lui fallut entreprendre! A quelles intrigues obscures et cachées il eut à se heurter! Il faut lire le récit que M. A. fait, pièces en main, de cette ambassade, pour se faire une idée des illusions et, il faut le dire aussi, des ignorances de la diplomatie française à cette epoque. On ne peut reprocher à ce tableau consciencieux que l'excès des détails et l'importance trop grande accordée à à des faits secondaires. Les arbres y empêchent parfois de voir la forêt.

Jean-Georges, malgré sa médiocrité, aspirait à prendre place sur l'échiquier de l'Europe; l'occasion était favorable; il voyait à ce moment son alliance recherchée à la fois par la Suède, le Brandebourg et l'Autriche; mais les intérêts opposés de ces puissances rendaient leur alliance impossible et faisaient la partie belle à l'ambassadeur de la France. Les princes allemands, surpris d'ailleurs par l'ouverture des hostilités, ne savaient quel parti prendre. Des négociations furent entamées à Ratisbonne; une entrevue eut lieu aussi à Zinna entre l'électeur de Saxe et celui de Brandebourg; mais rien n'y fut décidé et peu de temps après Jean-Georges avait une autre entrevue à Torgau avec Chassan; le bruit se répandit même qu'un traité y avait été signé; Chassan demandait à son gouvernement d'accorder une subvention au prince saxon; mais

Louis XIV ne se pressa pas, malgré la lettre soumise que lui avait adressée ce dernier, lettre qui ne l'empêcha pas d'entrer presque aussitôt en négociations avec la cour de Berlin; Jean-Georges se rendit même dans cette ville. Rien ne fut conclu cependant, et comme l'électeur de Brandebourg se rapprocha alors du roi de France, le duc de Saxe reprit aussi ses pourparlers avec Louis XIV; il envoya même deux ambassadeurs à Paris; mais ils n'obtinrent rien. C'était rejeter Jean-Georges du côté de l'Autriche, au moment même où cette puissance organisait une coalition contre la France.

Les victoires de Louis XIV avaient effrayé les princes allemands, non moins que ses projets contre la Hollande. La triple alliance avait été formée pour l'arrêter; il fallait y faire entrer tous les princes d'Outre-Rhin. Jean-Georges fut un des premiers qu'on voulut y rattacher. Celui-ci prêta les mains à ce dessein; il se rendit même à Tœplitz; mais tandis qu'il négociait avec l'Autriche, il écoutait les avances de Chassan. L'intervention de l'électeur de Mayence, Jean-Philippe, qui se déclara définitivement contre la France, parut triompher des hésitations continuelles de son collègue de Saxe; une nouvelle entrevue eut lieu entre Jean-Georges et Frédéric-Guillaume, tandis que Jean-Philippe essayait d'armer la confédération germanique réformée par lui; en même temps des négociations actives étaient poursuivies entre l'Autriche et la Saxe; elles aboutirent au traité de Marienbourg, qui jeta les bases de la future unité de l'Allemagne; mais il fut impuissant, comme le traité de Dresde, à arrêter Louis XIV.

L'invasion de la Hollande par le grand Roi et les succès qui marquèrent les débuts de la campagne furent le signal de nouvelles négociations; on les poursuivit à la fois à Vienne, à Munich et en Saxe; Jean-Georges, que Louis XIV avait gagné un instant à ses intérêts, finit bientôt par se séparer de lui et par se tourner contre la France; c'était la condamnation de Chassan; il fut rappelé. Après son départ, la politique de Jean-Georges prit une nouvelle tournure; effrayé des succès de Turenne, mécontent des victoires du Grand-Electeur sur les Suédois, il se posa en médiateur entre le Brandebourg et la Suède et essaya de fonder, avec la Bavière, un tiers parti. M. A. a très bien exposé ce rôle nouveau entrepris par la Saxe pendant les trois dernières années de la guerre de Hollande. Jean-Georges paraissait toucher au but de ses désirs; il avait pour quelque temps attiré l'attention sur son pays; mais il ne put en arrêter l'irrémédiable décadence. Louis XIV resta indifférent aux efforts de l'électeur saxon et toute son attention se tourna vers la Bavière; c'est cette puissance, non la Saxe, qu'il chercha désormais à entraîner dans sa sphère d'action et il y serait parvenu sans la mort imprévue de Ferdinand-Marie. Quant à Jean-Georges, ce ne fut pas son essai de médiation, mais l'intervention des puissances du Nord qui hâta la conclusion de la paix. La Suède, dépouillée de ses possessions continentales par le Brandebourg, dut s'incliner devant la volonté de

Louis XIV; le Danemark, gagné, signa directement la paix avec le roi de France; le Brandebourg, abandonné, fut obligé, à son tour, d'accepter le traité de Saint-Germain; cependant les négociations continuaient avec la Saxe; un traité d'alliance fut enfin signé pour quatre ans; la mort de Jean-Georges II devait le rendre aussi vain que ceux qui l'avaient précédé. La Saxe échappait ainsi à Louis XIV, comme la Bavière, au moment où il avait cru pouvoir l'enchaîner à sa fortune et à ses desseins. Tant d'efforts n'avaient abouti qu'à prouver « la prodigieuse méconnaissance de l'Allemagne », qui fut le caractère de la politique du grand roi, comme elle l'a été presque toujours de la politique française. Voilà pourquoi la paix de Nimègue, au lieu d'être « l'épilogue » d'une campagne glorieuse, ne fut, suivant le mot si juste de M. A., « qu'un intermède ».

C'est sur ce mot que se termine le livre de M. A.; étude attentive et consciencieuse des sources, connaissance approfondie du sujet, tout se réunit pour en faire une œuvre de valeur et digne de l'historien distingué à qui elle est dédiée; si la versatilité de Jean-Georges, le manque de suite dans ses desseins, et une politique d'expédients et sans grandeur — inconvénients inhérents au sujet, — jette sur le tableau qui nous en est retracé une monotonie fatigante à la longue, M. Auerbach n'en a pas moins fait preuve dans son livre des plus solides qualités; *La Diplomatie française et la cour de Saxe* ne permet pas seulement de concevoir de son talent les plus belles espérances, c'est, malgré ce qu'on peut lui reprocher [1], une œuvre considérable qu'il sera longtemps utile et nécessaire de consulter.

Ch. J.

---

566. — **Etude sur la vie et les œuvres de Frédéric-Gottlieb Klopstock,** thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Lyon, par E. Bailly. Paris, Hachette, 1888 (1889). In-8, 450 pages. 6 francs.

La thèse de M. Bailly sur Klopstock est très méritoire, et représente une grande somme de labeur. Elle était terminée avant l'excellent travail de M. Muncker, mais M. B. a consulté tout ou presque tout. Si l'on doit lui reprocher un grand nombre de fautes de détail — nous les rejetons en note — on doit louer l'ensemble et reconnaître qu'on n'avait pas encore en France un livre aussi considérable, aussi étendu sur l'œuvre entière de Klopstock. M. B. a divisé son étude en deux parties : la première, à laquelle il oublie de donner un titre, traite de la *Messiade;* la seconde, de la lyrique et des drames. La première partie est la plus

1. Parmi ces reproches, il en est un que je dois d'autant moins oublier qu'il suffit, j'en suis persuadé, de le signaler pour que M. A. ne s'y expose plus à l'avenir; c'est une vulgarité voulue d'expression qui étonne doublement de la part d'un ancien élève de l'École normale et qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans un ouvrage historique, comme *on le laissait tirer la langue*, p. 319; *c'était de l'eau bénite de cour*, p. 316; *ne sachant sur quel pied danser*, p. 457, etc.

importante et la meilleure. M. B. a bien fait de tracer un tableau de la poésie allemande avant Klopstock et de rappeler les épopées religieuses qui ont précédé la *Messiade ;* il apprécie très justement, sans l'élever ni le rabaisser outre mesure, le poème de Klopstock ; il le rapproche, comme on s'y attendait, du *Paradis perdu* et de la *Divine comédie* et note de nombreuses analogies. Mais, s'il a raison de dire que Dante est « le plus didactique et le plus grand des trois » (p. 146), ne devait-il pas ajouter que Dante est le plus grand, quoique didactique, et que la partie didactique de son œuvre n'a plus aucun intérêt ? Il étudie consciencieusement la langue de Klopstock et rappelle les reproches d'incorrection et de néologisme que les Saxons adressaient au jeune poète. Mais tout d'abord, cette étude sur la langue qui comprend à la fois la *Messiade* et les odes, ne devait-elle pas se trouver plus loin après l'analyse de l'œuvre entière de Klopstock ? N'est-elle pas incomplète à certains égards ? En tout cas, M. B. oublie de parler de la suppression des prépositions, des verbes neutres employés activement, et il ne cite pas les *Beiträge zur Kenntniss der Klopstockschen Jugendlyrik*, d'Erich Schmidt. La deuxième partie de la thèse donne lieu à plus de critiques encore. M. B. parle d'abord des odes consacrées à l'amitié, mais pourquoi fait-il cette singulière réflexion que, « l'amour étant interdit, l'amitié devint le succédané de cette passion ? » (p. 233). Ce ton chaleureux, exalté, était le ton de l'époque ; on tenait à un ami le même langage qu'à une amante, et Voss écrivait à Ernestine Boie dans les mêmes termes qu'à Frédéric Stolberg. M. B. parle ensuite de l'*amour*, de Fanny Schmidt, du séjour de Zurich, puis de l'installation en Danemark et de Meta Möller. Ne valait-il pas mieux ne parler ici que des femmes de Klopstock, de Fanny Schmidt, de Meta, de Done, de Cécilie, réunir en un groupe ses odes d'amour, et laisser de côté tous les détails biographiques ? Pareillement, le chapitre de M. B. sur les hymnes, chants d'église et patriarchades, n'aurait-il pas dû venir immédiatement après la *Messiade ?* Pourquoi, dans le chapitre consacré au bardisme, ne pas citer les appréciations de Gœthe (lettre à Frederique Oeser et *Mémoires*) ? Pourquoi dire que Klopstock « se rangea du côté de la révolution littéraire » ? (p. 358). Ne l'avait-il pas au contraire provoquée, excitée, précipitée ? Et ne fallait-il pas placer la *Gelehrtenrepublik* en pleine période d'orage ? Ne fallait-il pas montrer en Klopstock le maître incontesté de tous les *Stürmer*, car ni Lenz, ni Klinger, ni Wagner, ni Fr. Müller ne sont, comme le croit M. B., « plutôt hostiles que favorables à l'influence de Klopstock » (p. 364) ; cette influence, ils l'acceptent et la subissent volontiers. Aussi M. B. devait-il insister encore plus qu'il ne l'a fait, sur le *Bund* et sur le culte de Voss et de ses amis pour Klopstock ; il devait mentionner la visite de Voss à Hambourg, exposer les desseins du poète de la *Messiade* qui voit un instant dans ces étudiants de Göttingue les futurs apôtres de sa renommée et qui leur assigne une noble place dans l'assemblée à la fin de sa *Gelehrtenrepublik* (voir p. 439 de l'édit. Göschen).

On regrette en outre de ne rien trouver sur Klopstock et les romantiques et surtout de ne pas rencontrer un tableau de la vie de Klopstock à Copenhague et à Hambourg, de la vie qu'il mène en plein air, courant, chevauchant, sautant les fossés, ou de celle qu'il mène dans sa chambre empestée de tabac ou parmi les femmes qui l'admirent et l'encensent et apprennent de lui à déclamer les vers. Mais M. B. ne paraît pas avoir connu l'article de Sturz et le livre de Cramer, *Klopstock in Fragmenten aus Briefen von Tellow una Elisa*. Enfin, la conclusion ne ramasse pas, ce nous semble, les traits épars dans tout le livre, ne dégage pas assez la figure de Klopstock et ne la fait pas saillir avec relief. Ce n'est pas à nous de refaire le livre de M. B. ni d'en remanier le plan ; cependant, je crois que l'auteur aurait dû séparer nettement la biographie et les œuvres au lieu de les mêler, et développer sa matière de la façon suivante : vie du poète, sa personne et son caractère, religion, amour, patriotisme, *Sturm und Drang*, révolution, langue, conclusion. Mais, en dépit de toutes les critiques et chicanes, M. Bailly a fait un bon livre ; il n'a ni grandi ni diminué Klopstock, et, répétons-le, il a fait sur le poète une étude d'ensemble, étude incomplète et insuffisante sur quelques points, un peu maladroitement ordonnée, fautive par instants, mais remplie de traductions nombreuses et d'appréciations justes sur toutes les œuvres de Klopstock ; elle manquait au public français qui devra l'accueillir avec gratitude [1].

A. CHUQUET.

---

1. P. 8, lire les électeurs, non les *rois* de Saxe, et le margrave, non le *duc* de Brandebourg ; — p. 14, on a, de Frau Ava, non une *Vie de Jésus*, mais trois poèmes : les sept dons de l'esprit, l'Antechrist, le Jugement dernier ; — p. 24, pourquoi ne pas dire que les « trois écoles », fondées par Maurice de Saxe étaient les *Fürstenschulen* ou *Landschulen* et distinguées ainsi des *Particular* — ou *Stadtschulen* ; — p. 37, lire *Dichtung und Wahrheit* (et non « Wahrheit und Dichtung ») ; — p. 45, pourquoi ne pas citer au mot *Renommist* Zachariæ et Gœthe ? ; — p. 49, pourquoi parler, à propos des *moralische Wochenschriften*, d'Anacréon ou d'Horace, et non d'Addison ? ; — p. 110, « les âmes sensibles suppliaient Klopstock de sauver Abbadona », pourquoi ne pas citer ces curieuses supplications ? ; — p. 200, *Der geprüfte Abraham* doit être traduit, non par « les angoisses », mais par l'épreuve, la tentation ; — p. 215, le schème métrique n'est pas reproduit exactement (premier vers) ; — p. 263, lire Henzi, non *Henzy* ; — p. 266, « de Moltke et le *baron* de Bernstorff », lire le comte de Moltke et le comte de Bernstorf et ajouter que Moltke était le favori et Bernstorf, le premier ministre du roi ; — p. 279, sur le *Rosenband*, il fallait citer le témoignage si admiratif d'Erich Schmidt ; — p. 282, les écrits de Meta ne sont pas si « insignifiants », et il y a d'elle un joli morceau sur la sensiblerie de l'époque ; — p. 291, pourquoi ne pas dire si la *Mort d'Adam*, *Salomon* et *David* sont en vers ou en prose, et ne pas rappeler l'influence du *Salomon* sur le jeune Gœthe ? ; — p. 302, il y avait plus à dire sur Cécilie Ambrosius (cp. Weinhold et Steffens) ; — p. 304, le mot de Freytag sur la génération de Klopstock qui « trouvait une profonde satisfaction à accomplir de grandes actions », est exagéré et ne méritait pas d'être cité ; — p. 312, on n'insiste pas assez sur Ossian (cp. la lettre de Klopstock à Gleim du 31 juin 1769, l'ode *Unsere Sprache*, le témoignage de Ch.-Fr. Cramer qui nommait Klopstock l'Ossian allemand, etc.), et on ne remarque pas que Mallet, comme Klopstock, confondait les Germains et les Celtes ; — p. 317, *baritus* est er-

567. — **Recherches historiques sur le général Belliard**, de Fontenay-le-Comte (Vendée), etc., par l'abbé Staub. Fontenay, Baud, 1887. In-8, 226 p.

M. l'abbé Staub ne nous apprend, dans ses *Recherches historiques*, rien de nouveau sur Belliard. Mais il résume avec chaleur la vie du général et nous donne des notices très détaillées sur ses aides-de-camp Robert et Vinet, sur le quartier de cavalerie Belliard (à Fontenay-le-Comte) et sur les régiments qui ont habité ce quartier. Ce volume n'est pas un livre, à proprement parler; c'est plutôt une causerie familière, vive, un peu décousue, où abondent les souvenirs personnels. M. l'abbé Staub est un patriote ardent, et l'ancien aumônier de la garnison d'Orléans ne parle de l'armée qu'avec affection, avec l'enthousiasme du vieux soldat [1].

A. C.

---

568. — Charles Henry. **Cercle chromatique.** Paris, Verdin, 1888, 168 p. in-12.
569. — *Id.* **Rapporteur esthétique.** Paris, Séguin, 1888, 22 p. in-12.

M. Charles Henry n'est pas seulement un mathématicien érudit à la production remarquablement facile et abondante; c'est de plus un tempérament métaphysique exceptionnel. Il n'est pas possible, ici, et il ne m'est pas possible, pour bien des raisons, d'entrer dans le détail de ses théories et de ses appareils, ni même d'exposer sa méthode générale de réduction des faits physiologiques et psychiques à des lois schématiques d'ordre mathématique. Le détail des démonstrations m'échappe

---

roné; la vraie leçon est *barditus*, chant du bouclier, ou, dit Müllenhoff, de la barbe; — p. 318, lire Hickes, non *Hikes;* — p. 347, on oublie de dire en quelle année a paru la *Gelehrtenrepublik* (1774); — p. 360, l'écrit de Young est intitulé *On original genies* et p. 61, *On original composition*, le vrai titre est *Conjectures on original composition in a letter to the author of sir Charles Grandison;* — p. 364, Merck ne peut être rangé parmi « les *genies* de l'entourage de Gœthe »; — p. 365, « quelques jeunes têtes délicates », ce dernier mot rend-il l'expression de Bürger *einige feine junge Kœpfe; id.*, « les *génies* de Strasbourg, ceux de Copenhague », en 1772, il n'y a plus à Strasbourg que Lenz, et à Copenhague il n'y a pas de *génies* à moins qu'on ne veuille parler des Stolberg qu'on doit placer parmi ceux de Gœttingue; — p. 367, l'Union de Gœttingue n'avait pas un *livre d'or*, ce livre s'appelait le « Bundesbuch »; — p. 368, « un portrait de la muse sacrée », non, une gravure de Preisler représentant la *Muse sacrée; — id.*, « écrivirent *-ils* à Klopstock », la lettre est de Hahn; — *id.*, « de crainte que quelque souscripteur ne se remboursât sur son dos du thaler dont il l'avait dupé », le mot n'est pas rendu et il fallait le citer : ihm den Thaler mit dem *Stock* wieder aus*klopfen;* — p. 369, « Cramer n'écrivit rien »; il a beaucoup écrit, en allemand et en français; — p. 371, « Hoffmann de Fallersleben a *reproduit* les chansons », non, cité simplement les titres; — p. 396, il fallait dire que le mémoire de Ring a été publié par Erich Schmidt; — p. 422, il fallait traduire l'épithète de *Franke* donnée à Cramer; — p. 425, Louis XVI étant mort lo 21 janvier 1793, on ne peut dire qu'il mourut « *trente jours* après » le 10 décembre 1792; — p. 446, Bauvin a traduit la *Bataille d'Hermann*, non de Klopstock, comme on le dit, mais d'Elie Schlegel (cp. notre art. de la *Revue*, 1878, n° 8), et c'est Marie-Joseph, et non *André* Chénier qui a traduit *Hermann et Thusnelda.*

1. P. 91, lire Jemappes et non *Valmy*.

souvent, et le sens de cette langue symbolique, où tout les mots prennent une acception spéciale et inaccoutumée, ne s'ouvre pas à tout venant. Je me défie un peu de ce pythagorisme confiant, aux perspectives indéfinies, qui croit posséder dans son symbolisme mathématique, et dans la déduction *à priori,* ayant pour prémisse le schème général des fonctions physiologiques normales réduites à leur soi-disant squelette mathématique, la clef du secret des choses, ou du secret de notre connaissance des choses. Mais j'ai plaisir à y voir un essai d'explication idéaliste, c'est-à-dire immanente et logique, qui vaut par lui-même, et un essai de constitution d'une esthétique réelle et mathématique qui réclame, de la part des quelques gens qui en peuvent comprendre le prix, une étude attentive. Je crois plus volontiers aux tentatives de Herbart, de Zeising, de Fechner et des autres qu'aux rêves ambitieux de Pythagore, de Wronski, même de Leibniz. M. Charles Henry a le choix entre les spéculations de métaphysique mathématique qui lui vaudront l'admiration stupéfaite de la coterie symboliste [1], et les difficiles études d'esthétique mathématique, où il a fait ses preuves, et où il peut aller loin. Il a trop manifestement le sens du réel, c'est-à-dire des conditions de l'expression quantitative des faits qualitatifs, et des limites parfaitement définies de cette méthode, et il a à un trop haut degré le dédain du mot pour le mot et du nuage pour le nuage, pour qu'il puisse hésiter.

Lucien HERR.

---

570. — **La guerre et la société,** par le général JUNG. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 331 p. 7 fr. 50.

Ce livre, dédié au docteur Charcot, est à lire. Il a pour auteur un de nos militaires les plus instruits. On lui reprochera bien un peu d'abstraction, un style parfois recherché [2], et çà et là quelques menues erreurs [3]; mais il est plein d'intérêt et témoigne d'un esprit curieux, réfléchi, philosophique (il essaie une classification, un *abaque* des connaissances humaines), et d'une vaste lecture. M. Jung a voulu marquer la place de la science de la guerre dans la science sociale. La guerre, dit-il, est un mode de l'évolution humaine; elle est aussi ancienne que l'homme et universelle; elle a exercé son influence sur toutes choses, et les sciences lui doivent leurs applications les plus étonnantes; elle est un jugement; bref, elle a un rôle politique, moral et juridique, et, par suite, c'est une science dans toute l'acception du mot. Elle a donc des prin-

1. Il est trop clair que je ne songe pas à M. Charles Morice, dont l'estime a son prix, bien qu'on risque de s'y trouver en étrange compagnie.

2. « C'est une sorte de tour Eiffel de la science humaine que j'ai tenté d'élever » (*Avant-propos*).

3. P. 27 (note), à quoi bon citer des étymologies ridicules de *guerre?;* — p. 35, lire Géricault et non *Jéricho;* — p. 221, Victor de Broglie était « prince » et non *duc* de Broglie; — p. 268, lire « genius » et non *genium;* — p. 295, Charras n'appartint à la Chambre qu'après la révolution de 1848.

cipes, et là-dessus M. J. expose ses idées sur le recrutement, — il est partisan du recrutement régional qui facilite la prompte réunion des troupes et leur cohésion —, sur les modes d'action (direction, exécution, transmission), sur l'organisation des forces de l'État, sur l'instruction, sur les peines et récompenses; sur les moyens matériels (habillement, équipement, subsistance, armement, solde), sur la stratégie et la tactique qui dirigent ces moyens, sur les milieux (échiquier des armées et états voisins), sur le droit de la guerre et ses effets. Nous ne pouvons ici discuter les appréciations et conclusions de M. Jung; mais tout cela est très suggestif, appuyé de citations frappantes — tant des écrivains militaires que des philosophes, des sociologues et des juristes — d'exemples heureux et même d'anecdotes; tout cela mérite d'être consulté et médité par nos hommes de guerre comme par nos hommes d'État. L'ouvrage fait le plus grand honneur à l'historien des premières années de Bonaparte, à l'éditeur des *Mémoires* de Lucien, au biographe de Dubois-Crancé; lui-même est un de ces hommes rares dont il parle dans les premières pages de son livre (p. 13), qui étudient sans cesse pour accroître leur bagage scientifique.

C.

---

571. — **Un César déclassé**, par un ancien fonctionnaire. Paris, Bouillon, 1889. In-8, 153 p. 2 fr.

Ce livre est une biographie du prince Napoléon, négligemment écrite et contenant parfois, dans ses six chapitres, des anecdotes amusantes, sinon véridiques. Le prince, dit l'auteur, a « les qualités les plus brillantes », mais aussi « les vices les plus déplorables et les plus antipathiques aux Français ». Il est « orateur de grand talent, et politique habile »; il a le style « net, concis, imagé »; il « voit bien et juste »; il a des « goûts d'artiste et une intelligence hors ligne ». Mais, ajoute l'auteur, la vie du *César déclassé* est « un tissu d'actions dans lesquelles l'ingratitude et l'égoïsme ont la part la plus large » et « la piété filiale est à peu près le seul sentiment honnête qu'on y rencontre ». Nous nous bornons à ces citations — tout en observant à l'« ancien fonctionnaire » qu'il faut écrire p. 85 « Noury » et non *Nourrit* et p. 87 « Chojecki », et non *Koïeski*, et que, s'il a voulu faire la biographie du prince, Vapereau est plus exact et plus complet que lui.

X.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Hachette a mis en vente un volume de notre collaborateur, M. Maurice VERNES, intitulé *Précis d'histoire juive depuis les origines jusqu'à l'époque persane* (in-12, 828 p. et deux cartes). L'auteur s'est tenu constamment rapproché des sources de façon à rendre le contrôle facile. Voici les principales di-

visions de l'ouvrage. Livre Ier, *La légende des origines;* chap. Ier, la légende ou épopée des patriarches; chap. II, la légende ou épopée de l'exode et de la conquête. Livre II, *L'ancien royaume israélite;* chapitre Ier, les débuts de l'histoire juive : époque des Juges; chap. II, Saül, David et Salomon. Livre III, *Les royaumes de Juda et d'Israël;* chap. Ier, histoire parallèle de Juda et d'Israël (974 à 719 avant J.-C.); chap. II, le royaume de Juda après la destruction de Samarie (719 à 588); chap. III, la religion des anciens Israélites. Livre IV, *Les temps de la restauration du second temple,* chap. Ier, la captivité de Babylone, la restauration juive (588 à 400 environ); chap. II, les institutions civiles et religieuses du second temple : la « loi de Moïse »; théologie et philosophie; chap. III, la littérature hébraïque : la Bible.

— Notre École des Beaux-Arts n'avait pas encore été l'objet d'un travail d'ensemble. M. Eugène Müntz, conservateur de la Bibliothèque, des archives et du musée de l'École, vient de publier un *Guide* à la fois très intéressant et très instructif de ce grand établissement (Quantin, in-8°, 300 p. 23 gravures, 5 fr.). M. M. décrit dans ce volume — d'ailleurs imprimé avec soin et avec goût — les œuvres d'art de tout genre que possède l'École : peintures, sculptures de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance, copies de tableaux de maîtres et moulages, dessins, etc., depuis les portraits de Gaillon et d'Anet jusqu'aux grands prix de Rome. Il a, en outre, dressé un catalogue des dessins de maîtres donnés à l'École par MM. His de la Salle, Gatteaux, Jean Gigoux et autres collectionneurs. Ajoutons qu'on trouve dans le volume de M. Eug. Müntz une notice sur l'histoire de l'École et de ses bâtiments qui ont servi tour à tour de couvent et de musée, ainsi que de nombreux documents de toute sorte sur ses anciens élèves.

— M. Salomon Reinach vient de publier le premier volume d'une *Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye* (Paris, Didot. In-8°, xv et 322 p., avec une héliogravure et 136 gravures dans le texte). Le volume, sur lequel nous reviendrons avec détail, traite de *L'époque des alluvions et des cavernes.*

— Notre collaborateur, M. Ch. Joret a fait tirer à part son *Rapport sur une mission en Allemagne* (août et septembre 1888). Il devait rechercher les documents qui peuvent servir à faire connaître les rapports politiques et littéraires entre la France et l'Allemagne au xvie, au xviie et au xviiie siècles. Il cite dans son *Rapport* les archives de Hesse, à Marbourg (négociations entre François Ier et le landgrave Philippe, 1527-1535, 1536-1542 et corresp. des années 1561 et 1562, entre Philippe et Hotman); les archives de Hanovre (rapports de Henri de Navarre avec les princes de la maison de Brunswick et *relations* adressées au duc Georges-Guillaume, par ses deux agents de Paris, Rammingen et Boncœur, 1666-1670, 1678-1683); la Bibliothèque publique de Cassel (deux journaux de voyages de 1612 et de 1617; Souvenirs du maître de mathématiques Imbotti; journal du voyage de Guillaume IV de Hesse en France, 1646-1648; correspondance littéraire de Conring où l'on trouve trois lettres de Spanheim, une de Saumaise, une de Meibom, et deux lettres de Guy et Charles Patin); la Bibliothèque de Wolfenbüttel (lettres écrites par Ernest de Hesse ou adressées à ce landgrave, 1682-1690; Mémoire du voyage des princes Charles et Guillaume de Hesse à Paris 1697; Journal du voyage fait en Italie et en France par les ducs Henri-Ferdinand et Ernest de Brunswick-Lunebourg, 1701-1702). C'est dans cette fructueuse mission que M. Ch. Joret a trouvé sur le voyageur Tavernier et sur les rapports du Grand-Électeur, de la France et des réfugiés, ces précieux renseignements que nous connaissons (cp. *Revue,* 1886, no 26 et 1889, no 26, p. 518). Ces informations se trouvaient, comme on sait, dans la correspondance de Spanheim qui est à la Bibliothèque du Hanovre. Ajoutons que cette même Bibliothèque a fourni à M. Jo-

ret d'importants détails sur une période malheureusement bien courte de la vie de Chappuzeau.

HONGRIE. — MM. Gabriel SZARVAS et Sigmund SIMONYI publient au nom de l'Académie des sciences de Hongrie, un *Dictionnaire historique de la langue hongroise* (Magyar nyelvtœrténeti szotár). Le premier volume qui comprend, en dix fascicules, les lettres A-I, vient de paraître chez V. Hornyanszky, à Budapest, au prix de 20 mark. Toutes les cinq ou six semaines paraît un fascicule, au prix de 2 mark ou 2 fr. 50. L'ouvrage entier aura trente fascicules, c'est-à-dire trois volumes.

SUISSE. — Vient de paraître le XVIe fascicule (VIIe fascicule du IIe volume) du *Schweizerisches Idiotikon* de MM. STAUB, TOBLER, SCHOCH et BRUPPACHER (Frauenfeld, Huber). Il comprend les p. 1009-1168 et va de *Haf* à *Halb*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 octobre 1889.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre qui est devenue vacante par la mort du général Faidherbe. L'examen des titres des candidats aura lieu, pour le fauteuil de M. Nisard, déjà déclaré vacant, le 29 novembre, et, pour celui du général Faidherbe, le 17 janvier.

Une commission de six membres est chargée de proposer des candidats pour les deux places d'associé étranger, vacantes par la mort de MM. Amari et J. de Witte. Sont élus membres de cette commission MM. Renan, Delisle, Gaston Paris, Bréal, Maspero, Boissier.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Barbier de Meynard, président, annonce que l'Académie a décidé de ne fixer, pour le prix Loubat, à décerner en 1892, d'autre programme que celui qui résulte des termes mêmes de la fondation. Toutefois, seront exclus les ouvrages relatifs aux temps postérieurs à l'année 1776. Les ouvrages présentés au concours devront avoir été publiés postérieurement au 1er janvier 1889, en langue latine, française, anglaise, espagnole ou italienne, et être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1891.

M. Georges Perrot donne lecture d'une étude qui doit former le dernier chapitre du tome V de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, publiée par lui en collaboration avec M. Chipiez. Ce chapitre est consacré à l'analyse et à l'appréciation des caractères généraux de l'art de la Perse.

M. Menant appelle l'attention de M. Perrot sur un objet qui figure, dans une des mains de Cyrus, sur le bas-relief de Mourghab, et demande si ce ne serait pas un symbole hétéen. — M. Perrot répond que cet objet est trop indistinct pour qu'on puisse se former une opinion bien arrêtée à ce sujet.

M. Jivanji Jamshediji Modi, grand-prêtre parsi, de Bombay, communique à l'Académie des remarques sur les ossuaires rapportés de Perse par M. Dieulafoy et conservés au Musée du Louvre.

Tandis que les Parsis modernes se contentent de déposer les morts dans les « tours du silence », où les chairs sont dévorées par les oiseaux de proie et où les os sont ensuite conservés, les anciens Perses paraissent avoir eu la coutume de déposer les ossements dépouillés de la chair dans des réceptacles isolés. Le sixième chapitre du Vendidâd traite séparément de deux opérations différentes, qu'il prescrit l'une et l'autre : l'une consiste à déposer les corps sur le sommet d'une montagne exposée aux rayons du soleil, l'autre à recueillir les ossements après que la chair a été dévorée. Le *Dadistan-i-dini*, ouvrage pehlevi, décrit les ossuaires, dits *astodans*, où ces restes devaient être conservés : ils sont tous semblables à ceux que M. Dieulafoy a rapportés. La conservation des ossements avait pour but de rendre possible la future résurrection des morts, qui doivent, selon la doctrine des Parsis, « se relever de leurs os. »

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : *Catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II*, publié et annoté par Henri OMONT (vol. grand in-4°, imprimé à l'Imprimerie nationale avec les caractères grecs gravés pour François Ier); — par M. Siméon Luce : GASTÉ (Armand), *les Insurrections populaires en basse Normandie au XVe siècle, pendant l'occupation anglaise, et la question d'Olivier Basselin*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

KINS; REINHARDT, Die Quellen von De Deorum natura; Livy, XXII, p. p. DIMSDALE; The Latin Heptateuch, p.p. MAYOR; I. Müller's Handbook, Ad. BAUER, Die Kriegsaltert.; I. MÜLLER, Die Privatalterthümer, TISDALL, on the origin and devel. of the heroic hex ameter; Ktesias, p. p. GILMORE; Demosthenes, ausgew. Reden, p. p. WOTKE; Mme J. FAVRE, La morale d'Aristote; Ovidi Tristium liber III, p. p. SANDERSON; Le Puniche di Silio Italico trad. di OCCIONE; KAUFFMANN, De Hygini memoria scholicis in Ciceronis Aratum Harleianis servata. — *Notes :* The joint undivided family at Athens; Aesch. Pers. 814; Eur. Bacch. 235, 260, 270, 278; Soph. Aj. 112; Soph. Phil. 344, 348; Thuc. IV, 98; Dem. Mid. 355; Arist. Eth.; Corrig. in Lidell and Scott; Catull XI; Liv. I, 32; Cic. Clu. 180; Ov. F. IV, 148; Morgan on Pers. Sat. II, 20. — *Archaeology :* A group in the Parthenon Frieze; Festival of the Aiora; Acquisitions and summaries.

The Babylonian and Oriental Record, vol. III, n° 10 : TERRIEN DE LACOUPERIE, Origin from Babylonia and Elam of the early Chinese civilisation, a summary of the proofs. — CASARTELLI, Another discourse of King Chosroes, the Immortal-souled. — BOSCAWEN, Notes on early Semitic names. — DE HARLEZ, A Buddhist repertory. — BANG, Contributions to the Old Persian lexicography.

— N° 11 : WARREN, The gates of Sunrise in ancient Babylonian art. GRIFFITH, Inscr. of Siût and Dêr Rîfeh. — IMBERT, Notes on the writings of the Lycian monuments. — BOSCAWEN, Notes on pottery from Egypt.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : MÖLLER, Lehrb. der Kirchengesch. I, 1. — RANKE, Weltgesch. IX (cp. *Revue*, n° 19). — Die eigenh. Handschr. der eidgen. Chronik des Aegidius Tschudi in der stadtbibl. zu Zürich. — NAUROY, La duchesse de Berry (cp. *Revue*, n° 21). — PAULITSCHKE, Harar. — Orient. Bibliogr., p. p. A. MÜLLER, II. — Keilinschriftl. Bibliothek, p. p. SCHRADER, I (Cp. *Revue*, n° 16). — SCHMIDT, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (très ferme et solide argumentation, cp. *Revue*, n° 33). — EBERT, Allgem. Gesch. der Liter. des Mittelalters im Abendlande, I, 2e edit. (cp. un prochain article de la *Revue*). — STRAUSS UND TORNEY, Die altaegypt. Götter u. Göttersagen, I (fait avec un soin consciencieux).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : REISCHLE, Wesen der Religion. — Hermanns Lehrb. der griech. Antiquitäten, I. Staats-altertümer, 6e Aufl., p. p. THUMSER. — NETTLESHIP, Contrib. to Latin Lexicography (fragment de grande valeur). — HOFFORY, Eddastudien (trop hardi, mais de belles observations). — BEYERSDORFF, Giordano Bruno u. Shakspeare (méritoire). — D. SCHÆFER, Das eigentl. Arbeitsgebiet der Gesch.; GOTHEIN, Die Aufgaben der Culturgesch. — Das Judenschreinbuch der Laurenzpfarre zu Cöln, p. p. HOENIGER. — ALLAIRE, Le duc de Penthièvre, mém. de dom Courdemanche (rien de bien nouveau). — Veröffentl. aus dem Königl, Museum für Völkerkunde, I, 1. — LEONHARD, Roms Vergangenheit u. Deutschlands Recht (trop d'optimisme).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 40 : Der Münzwert des kret. λέβητες (Meister). — PETERSEN, In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros quaest. crit. — LUDWICH, De Joanne Philopono (très estimable). — Vita Euthymii, p. p. de BOOR (cp. *Revue* n° 11). — ANTONIBON, Studi sull' arte poetica di Orazio (soigné et sûr). — Ovid, p. p. EHWALD, I (en général, texte de Merkel). — WEHRMANN, Griechentum u. Christentum. — HABEL, De pontificum romanorum inde ab Augusto usque ad Aurelianum condicione publica (fait avec soin et intelligence). — Aeltere Univ.-Matrikeln, I. Univ. Frankfurt a. O., p. p. FRIEDLÄNDER II, 1649-1811. — AUGSBERGER, Die Scholien zu Aristophanes' Fröschen im cod. Ven. A. (fin de l'art.).

— N° 41 : Scholia in Sophoclis trag. vetera, e cod. Laurent, p. p. Papageorgius. — Thukydides, book V, p. p. Fowler. — Schwarz, De vita et scriptis Iuliani imperat. (soigné et riche en résultats). — Ovid, vol. II, Metamorph., p. p. Riese (2e edit. qui marque un progrès essentiel). — Commentat. in honorem G. Studemund (cp. *Revue*, n° 37). — Hist. philos. graecae p. p. Ritter et Preller, ed. 7e quam curav. Schultess et Prellmann (remaniement méritoire). — Schoeffer, De Deli insulae rebus (histoire très complète de l'île de Delos jusqu'à Mithradate). —Faulde, Die Reformbestreb. auf dem Gebiete der latein. Orthoepie u. ihr Verh. zur Schule.

— N° 42 : Ajax, p. p. Mistriotis (faible; cp. *Revue*, n° 31). — Kampfhenkel, De Euripidis Phoenissis (sagace et méthodique). — Völker, Rhintonis fragmenta (parfois contestable). — L'arte poetica di Orazio comm. da Bonino (compilation bien faite). — Noni Marcelli comp. doctr., p. p. Luc. Müller (cp. *Revue*, n° 43). — Nöthe, Der delische Bund, seine Einricht. u. Verfass. (rien de nouveau, et trompera souvent le débutant). — Cichorius, De fastis consul. antiquissimis (solide et clairement fait). — Ghirardini, La collez. Baratela di Este; Nekropoli primitive e romane del Veneto. — Elmer, -que, et, atque in the inscript. of the Republic, in Terence and in Cato (statistique utile).

— N° 43 : Aristophanes, The Acharnians, p. p. Merry (cp. *Revue*, 1888, n° 11). — Meuss, Der sogen. Neid der Götter bei Herodot (très au courant). — Largajolli, Della politica religiosa di Giuliano imper. (bon). — Sidonii Apollinaris epist., p. p. Luetjohann (cp. *Revue*, 1888, n° 16). — Tacit. Ann. I-VI p. p. Prammer. — Modestoff, Lekzij po istorij rimskoi liter.; Nagujewski, Bibliogr. po ist. rimsk. liter. (cp. sur ce dernier livre *Revue*, n° 19). — Franz, Der Weih-Frühling u. das Königsopfer (intéressant). — Boltz, Hellenisch, die allgem. Gelehrtensprache der Zukunft (utile chrestomathie).

Theologische Literaturzeitung, n° 20 |: Schlottmann, Compend. der bibl. Theol. des Alten u. Neuen Testaments. — Kolde, M. Luther. II, 1 (Toujours le même soin et le même sérieux.) — Briefw. Landgraf Philipp's des Grossmüthigen mit Bucer, p. p. Lenz.

— N° 21 : Eine neuentdeckte Bibelhandschrift. — Cheyne, Jeremiah, his life and times. — Heiligsted, Präpar. zum Buch Hiob, 2e Aufl. — Ed. Reuss, Notitia codicis quatuor evangeliorum graeci membranacei (très intéressant pour la critique du texte). — Gwynn, Hippolytus on St Matthew XXIV, 15-22. — Ritschl, Schleiermacher's Stellung zum Christentum in seinen Reden über die Religion.

Altpreussische Monatsschrift V u. VI Heft; juillet-septembre : Em. Arnoldt, Zur Beurtheil. von Kant's Kritik der reinen Vernunft u. Kant's Prolegomena — Krumbholz, Samaiten u. der deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See. — Urkundl. Nachrichten von der Kreuzfahrt rheinischer Herrn nach Preussen 1321-1322, p. p. P. Wagner. — Sembrzycki, Sitten u. Gebräuche in Padrojen von 40 Jahren. — Treichel, Provinzielle Kegelrufe *et* Vom Binden u. Hänsen. — *Kritiken u. Referate :* Stankiewicz, Bibliografia litewska 1547-1701 (excellent). — *Mittheilungen u. Anhang :* Tschackert, Zur Entstehungsgesch. des altpreuss. Katechismus von Abel Will. — Univ. Chronik 1889. — Lyceum Hosianum zu Braunsberg 1889. — Altpreuss. Bibliogr. 1888.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingt-troisième année 18 novembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, nº 21 : Gourd, Le phénomène (Cp. *Revue* nº 19). — Chénon, Hist. de Sainte-Sévère en Berry; Etude hist. sur le Defensor civitatis — Pfisters, Schöpflin (excellent et plein de choses). — De Broc, La France l'ancien régime, II (rien de neuf). — Pion des Loches, mes campagnes, p. p. Chipon et Pingaud; Faré, Lettres d'un jeune officier à sa mère; de Grandmaison, La Congrégation (cp. *Revue*, nºs 26, 42 et 44).

Revue historique, novembre-décembre : Ch. Nisard, Fortunat, panégyriste des rois mérovingiens. — B. Zeller, Le mouvement guisard en 1588; Catherine de Médicis et la journée des Barricades. — G. Monod, Fustel de Coulanges. — Jullian, L'avènement de Septime Sévère et la bataille de Lyon. — Ch. Henry, Casanova de Seingalt et la critique historique. — *Bulletin :* France, Le centenaire de 1789 (G. Monod); public. relat. au moyen âge (A. Molinier); Weizsäcker (R. Reuss : not. nécrol.); Public. allemandes relat. au moyen âge (Schum). — *Comptes rendus :* Guiraud, Les assemblées provinc. dans l'empire romain (solide, sûr, complet; cp. *Revue*, 1888, nº 21). — Walker, On the increase of royal power in France under Philip Augustus. (Suite d'esquisses justes). — Davidsohn, Philipp August u. Ingeborg (cp. *Revue*, 1888 nº 51). — Lanéry d'Arc, Du Franc-aleu (intéressant et érudit). — De Pierlas, Cartul. de l'anc. cathédrale de Nice (cp. *Revue*, nº 41). — Sternfeld, Karl von Anjou, Graf der Provence (cp. *Revue*, nº 25). — Chartes et docum. pour servir à l'hist. de l'abbaye de Saint-Maixent, p. p. A. Richard (public. d'une exactitude presque irréprochable). — Marcks, Die Zusammenkunft von Bayonne (un peu diffus, mais consciencieux et donne des résultats précis). — Legrelle, La diplomatie française et la Succ. d'Espagne, I, Le premier traité de partage (très bon, labeur soutenu et intelligente mise en œuvre). — Tuttle, Hist. of Prussia under Frederic the Great (remarquable). — Schultze, Gesch. der preuss. Regieverwaltung, I. (Bien étudié).

The Academy, nº 913 : Mary Howitt, an autobiography. — Lightfoot, Supernatural religion. — Michell, Russian pictures, drawn with pen and pencil. — Baring-Gould, Historic oddities and stange events. — The last days of John Hampden (Firth). — The patriciate of Pippin (Mullinger). — John Chaucer's wife (Furnivall). — Haigh, The Attic theatre (rien de nouveau, mais clairement et agréablement présenté). — Asoka's thirteenth and fourteenth edicts in the Manshera version (Bühler).

The Athenaeum, nº 3236 : The work sof Alex. Pope p. p. Elwin and Courthope, vol. V. the life and index (cette vie de Pope termine dignement l'édition). — Alexander, Moral order and progress, an analysis of ethical conceptions. — Reminiscences of a literary and clerical life. — Philological books : Ramsay, The gothic handbook; Elene, p. p. Kent. — Some missing poems of Sir John Beaumont. — Admiral Benbow. — Addison, an unpubl. note (Hartshorne). — Steele (Aitken). — Cobet (art. nécrol. sur le « first greek scholar in Europe »). — Notes from Athens.

Literarisches Centralblatt, nº 45 : Stein (Sal.), Das Verbum der Mischnasprache (n'est pas définitif). — Glaser, Skizze der Gesch. Arabiens bis zum Propheten Muhammad (beaucoup de choses nouvelles). — Warmholtz, Bibliotheca hist. Sueo-Gothica, Register. — Zurbonsen, Quellenbuch zur brandenb. preuss. Gesch. — Ehrenburg, Die Inselgruppe von Milos (très méritoire). — Winkler, Weiteres zur Sprachgesch. (cp. *Revue*, nº 20). — Amiaud, La légende syriaque de saint Alexis

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre — 1889

572. — **Bibliotheca Platonica**, edited by Thos. M. Johnson. I, 1. July-August 1889. Osceola, Mo. U. S. Amérique.

Cette publication bi-mensuelle se propose de concentrer les études et les indications bibliographiques relatives à Platon et aux platoniciens. Je ne sais à cette entreprise que trois torts : Le premier, c'est qu'elle s'exécute très loin de nous, et de quelques-uns de ses rédacteurs, d'où la masse extraordinaire de fautes d'impression dont ce premier fascicule est parsemé (indépendamment de celles qui sont relevées aux *Errata)*; le second, c'est que les prix annoncés sont excessifs : 17 fr. 50 pour un volume annuel d'un peu plus de 450 pages, 3 fr. 75 pour un fascicule d'environ 75 pages, c'est beaucoup, même lorsque le papier est d'excellente qualité, et l'encre du plus beau bleu; le troisième, c'est que la création d'un périodique exclusivement consacré à Platon et à son école tend à morceler encore des études qui le sont déjà trop : ou M. Johnson et ses collaborateurs veulent faire de leur recueil un instrument d'érudition philologique et philosophique, auquel cas ils doubleront et amplifieront sans grande utilité l'*Archiv* dirigé par M. Stein, ou ils rêvent je ne sais quelle œuvre de propagande platonicienne et d'évangélisation néoplatonicienne, auquel cas les amateurs de mystagogie leur réserveront une place entre le *Sphynx* et le *Lotus*.

Leur choix paraît n'être pas encore fait, Le sage et ingénieux article de M. Lewis Campbell, et la « courte « Præfatio in Damascium » de M. Ch. E. Ruelle souffrent manifestement du voisinage auquel on les a condamnés. L'article de M. Wilder, et le ton des notes qui accompagnent la traduction de la vie de Plotin par Porphyre [1], sont de fâcheux symptômes. Il est charmant de fonder des « symposia » périodiques où l'on fête « la venue de Platon sur la terre », mais il faut oublier ces jolies choses lorsqu'on prétend faire œuvre de philosophe et de critique. M. Johnson et ses collaborateurs connaissent sans doute le mot de

1. La notice bibliographique qui la précède est excessivement incomplète.

Platon « καί μοι δοκεῖ θεὸς μὲν ἁνὴρ οὐδαμῶς εἶναι, θεῖος μήν. » Passe pour θεῖος quand il s'agit de Platon; quand on en est à Plotin, cela devient suspect; à Porphyre, c'est plus qu'inquiétant.

S'en souviendront-ils, et que choisiront-ils? C'est ce que nous diront les fascicules prochains, s'il plaît aux éditeurs.

Lucien HERR.

---

573. — August SCHEINDLER, **Lateinische Schulgrammatik.** Leipzig, Freytag, 1889. In-8, XI-212 pp. Prix : 1 m. 70.

574. — W. EYMER, **Lateinische Uebungssætze zur Casuslehre aus Cornelius Nepos und Q. Curtius Rufus.** Zu Anschlusz an die lateinische Schulgrammatik von Dr. Aug. Scheindler zusammengestellt u. zum Theile aus anderen Schulautoren ergænzet. Prag u. Wien, Tempsky; Leipzig, Freytag. In-8, IV-46 pp. Prix : 36 kr.

575. — J. STEINER und A. SCHEINDLER, **Lateinisches Lese-und Uebungsbuch.** Leipzig, Freytag. In-8, VIII-84 pp. Prix : 1 m. 60.

Ces trois volumes forment un cours élémentaire de latin, conforme aux plus récentes prescriptions du ministère autrichien de l'instruction publique. Les deux derniers sont destinés aux exercices oraux : l'un est un recueil de phrases tirées de Cornelius Nepos et de Quinte-Curce, les deux auteurs de *Tertia ;* l'autre contient des exercices de traduction, d'abord de petites phrases, puis des fables et des récits. La préface de ce livre d'exercices est une véritable méthode du thème et de la version orale.

La grammaire mérite d'être signalée moins rapidement. M. Scheindler l'a rédigée en vue de l'explication des auteurs lus au gymnase. C'est le secret d'un grand nombre de simplifications. Il en donne deux exemples dans la préface. Le vieux Zumpt (*der alte Zumpt)* donnait pour le genre des noms en *-o* une règle bizarre : « Les noms en *-o* sont masculins, excepté ceux dont la terminaison est *-do, -go, -io,* qui sont féminins ; cependant sont masculins *ordo, cardo, ligo, harpago, margo, septemtrio, pugio, scipio,* etc. » M. S. a fait la statistique des noms en *-o* dans Cornelius Nepos, César, Salluste. Il arrive à 34 substantifs en *-o* dont 28 féminins et 6 masculins. Ce résultat l'amène à formuler la règle suivante : « Les mots en *-o* sont féminins, quelques-uns sont masculins. » L'enfant aura bientôt connu les 6 masculins, au fur et à mesure de ses lectures. Pour les mêmes raisons, M. S. a renoncé à répéter dans ses tableaux les formes du supin en *-um* (70 formes dans les auteurs en prose, 13 fois dans César et Nepos), du supin en *-u* (27 formes en tout ; jamais dans César et Nepos), et l'infinitif futur passif (24 emplois en tout, un seul dans César, point dans Nepos) : on les rencontrait plus souvent dans la grammaire que dans les auteurs. Voilà un emploi pratique et rare de la statistique. Les progrès de nos connaissances sont mis à profit dans le même esprit. On ne trouve plus, par

exemple, la construction de *refert* avec le génitif[1], mais seulement, dans une remarque (§ 124, 4, r.; p. 106), celle de ce verbe avec les ablatifs *mea, tua, nostra,* etc. Il est inutile d'ajouter que la construction barbare *interest mea Caesaris* n'est même pas mentionnée par M. S.[2]. Partout d'ailleurs la grammaire de M. S. se recommande autant par la solidité du savoir que par la clarté; on sent que l'auteur est au courant des derniers résultats. Je signalerai comme des modèles le chapitre XIV, sur les pronoms, si négligé ou omis entièrement dans nos grammaires, et le chapitre XVI, sur l'emploi des temps.

En revanche, on doit sévèrement critiquer la partie consacrée au style indirect (pp. 177-179). Il est inexact de dire que les interrogations du style direct de la 1re et de la 3e personne doivent être traduites dans le style indirect par des propositions infinitives : le subjonctif est aussi bien possible dans la majorité des cas[3]. Il est faux de faire du subjonctif le mode universel du style indirect, en exceptant ces mêmes propositions interrogatives et les propositions affirmatives indépendantes qui sont à l'indicatif dans le style direct; car les propositions indépendantes du style direct qui sont au potentiel ou à l'irréel se mettent au participe futur avec *fuisse*[4] et un accusatif sujet. Enfin, contrairement à l'assertion de M. S., la *consecutio temporum* n'est pas observée par rapport au verbe principal d'où dépend tout le discours. A l'appui des règles, M. S. donne la traduction en style direct d'un discours indirect pris dans César. Par une curieuse rencontre, c'est précisément le passage que M. Riemann avait choisi dans le même but. Il y a des divergences entre les deux traductions : je les signale à l'attention des amateurs de ce genre de littérature; quelques-unes paraissent n'avoir eu d'autre motif que le louable désir de paraître original[5].

Ce chapitre est le seul sur lequel on ait à formuler des réserves graves[6]. Aussi l'on ne doit pas hésiter à recommander chaudement l'étude

1. Les trois exemples que l'on en cite appartiennent à Quintilien et à Pline le jeune et sont très contestables; cf. Draeger, 2e éd., § 211, n. 5.

2. La phrase *interest mea oratoris* attribuée à Cicéron est un exemple forgé par un grammairien des derniers siècles, Augustinus Saturnius (Schmalz et Landgraf, *Reisig's Vorlesungen*, III, 548).

3. Pour le détail, cf. Riemann, *Syntaxe*, pp. 335-337. M. S. n'a fait que reproduire sur ce point la règle de Madvig; mais elle a été profondément modifiée par les recherches de M. Riemann, *Rev. de phil.*, 1883, pp. 113 et 164.

4. Corriger Riemann, *ib.*, § 241, d'après l'art. de Sp. Vassis, *Rev. de phil.*, 1887, p. 42.

5.

Riemann (1886).	*Scheindler* (1889).
Quod improuiso unum pagum adortus es, NOLI ob eam rem aut tuae *magno opere* uirtuti *tribuere* aut nos *despicere*... Quare NE *commiseris* ut...	Quod improuiso unum pagum adortus es, NE aut tuae *magnopere* uirtuti *tribueris* aut nos *despexeris*... Quare NOLI committere ut...

6. Les menues inexactitudes sont extrêmement rares. Voici les seules que j'ai relevées. P. 169, § 190, 2, r. 1. il y a une confusion entre deux sens et deux expressions différentes; cf. Riemann, § 6 *b*. La phrase citée signifie : « Plutôt riches que courageux ». P. 174, § 207, 1, la règle est trop stricte en ce qui concerne l'expres-

de ce petit livre aux personnes qui ont besoin de rapprendre ou d'apprendre les règles essentielles de la grammaire latine. Elles y trouveront la clarté et la précision la plus grande unies à une science latente mais sûre et bien informée.

Paul Lejay.

---

576. — I. **Histoire du peuple d'Israël,** par Ernest Renan. Tome I, 1887, tome II, 1889. Paris, Calmann Lévy. In-8, xxix-455 et iv-545 p.

577. — II. **Le Judaïsme et l'histoire du peuple Juif,** par Charles Bellangé. Paris, Laisney, 1889. In-12, 500 p.

I. M. Ernest Renan s'est attaqué avec sa résolution accoutumée, avec sa ténacité qu'aucun obstacle ne lasse, avec sa résolution d'aboutir malgré tant de travaux entrepris de front et qui se disputent son temps et sa pensée, au grand sujet qu'il s'était toujours proposé de traiter, et les deux volumes déjà parus de son *Histoire d'Israël* permettent de se rendre compte de ce que sera l'œuvre en son entier. « Il n'y a vraiment, dit-il, dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. Ces trois histoires réunies constituent ce qu'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome ». Jérusalem représente ici le facteur religieux et ce facteur est exprimé, au moins en son essence, par la thèse suivante : « Israël ne prit jamais son parti de voir le monde si mal gouverné, sous le gouvernement d'un Dieu censé juste. Ses sages avaient des accès de colère devant tous les abus dont fourmille le monde. Un mauvais homme, mourant vieux, riche et tranquille, leur faisait monter la rage au cœur. Les prophètes, à partir du ixe siècle avant Jésus-Christ, donnent à cette idée la proportion d'un dogme. Les prophètes israélites sont des publicistes fougueux, du genre que nous appellerions aujourd'hui socialiste et anarchiste. Ils sont fanatiques de justice sociale et proclament hautement que, si le monde n'est pas juste ou susceptible de le devenir, il vaut mieux qu'il soit détruit : manière de voir très fausse, mais très féconde, car, comme toutes les doctrines désespérées, comme le nihilisme russe de nos jours, par exemple, elle produit l'héroïsme et un grand éveil des forces humaines. Les fondateurs du christianisme, continuateurs directs des prophètes, s'épuisent en un appel incessant à la fin du monde, et, chose étrange ! transforment, en effet, le monde ». M. R. dit encore : « Les origines du christianisme remontent aux grands prophètes, qui ont introduit la morale dans la religion, vers 850 ans avant Jésus-Christ ; le prophétisme du ixe siècle a lui-même sa racine dans l'antique idéal de la vie patriarcale, idéal en partie créé

sion du sujet de la proposition infinitive ; cf. Riemann, § 177, r. 2. M. S. ne parle nulle part de la syntaxe de *potius quam* : la mention faite p. 175 (§ 207, 6, r.), est insuffisante. P. 190, § 227, la détermination du sens de *nempe* est vague et peu exacte.

par l'imagination, mais qui avait été une réalité dans un passé lointain de la tribu israélite. — Rien dans l'histoire d'Israël n'est explicable sans l'âge patriarcal. L'âge patriarcal, comme toutes les enfances, se perd dans la nuit; mais le devoir de l'historien, chercheur de causes, est de démêler ces ténèbres, en s'aidant de la psychologie autant que de la philologie. — L'âge patriarcal a existé. Il existe encore dans les pays où la vie arabe nomade a conservé sa pureté. » Ces derniers mots sont complétés et, j'oserai le dire, aggravés par les déclarations suivantes : « Cette histoire mécontentera également les esprits étroits à la française, qui n'admettent pas qu'on fasse l'histoire des temps sur lesquels on n'a pas à raconter une série de faits matériels certains. Des faits de ce genre, il n'y a en pas dans l'histoire d'Israël avant David. Pour contenter les historiens de cette école, le présent volume (qui va des origines à David) devrait être une page blanche. Une telle méthode est, selon moi, la négation même de la critique. Elle a un double inconvénient. Elle mène ou à une crédulité grossière ou à un scepticisme non moins aveugle; les uns admettant les fables les plus indigestes; les autres, pour ne pas admettre de fables, rejetant de précieuses vérités. Le fait est que, sur des époques antérieures à l'histoire proprement dite, on peut encore savoir beaucoup de choses. — Comme je l'ai dit ailleurs, il ne s'agit pas, en de pareilles histoires, de savoir comment les choses se sont passées; il s'agit de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer. » Il est impossible d'avouer avec plus de netteté que, pour toute la période anté-davidique, l'*Histoire du peuple d'Israël* est une restitution d'un caractère conjectural. Cela précise du même coup la tâche du critique, qui ne saurait instituer sur ces points une discussion proprement dite.

En matière littéraire, M. R. doit être tenu pour un disciple des écoles d'exégèse allemande; il adopte, en gros, leurs résultats. La modification la plus importante qu'il suggère, consiste à admettre pour l'époque d'Ézéchias une rédaction *judéenne-élohiste* de l'*Hexateuque*, faisant pendant à la rédaction *jéhoviste* particulière au royaume d'Israël et qu'on fait remonter un peu plus haut. Pour une époque plus ancienne il admet l'existence de recueils poétiques, dont quelques parties ont survécu, le *Iasar* et le *Livre des guerres de Jahvé.*

Le livre Ier du volume I traite des beni-Israël à l'état nomade jusqu'à leur établissement dans le pays de Chanaan.

Vers l'an 2000 avant notre ère, l'Arabie et la Syrie sont pleines de familles errantes, nourrissant sur la divinité et sur la conduite de la vie humaine les idées les plus pures. « C'étaient vraiment les pères de la foi que ces chefs de clans nomades, parcourant le désert, graves, honnêtes à leur manière, bornés si l'on veut, mais puritains, plein d'horreur pour les souillures païennes, croyant à la justice et l'œil au ciel. » L'état d'esprit de cette époque est aisé à reconstituer au moyen de la *Genèse,* « prise, non comme un livre historique, mais comme la pein-

ture idéalisée d'un âge qui a existé »; au moyen du livre de *Job* et surtout de la vie arabe, « telle qu'elle existe encore », cette vie nous permettant « d'étudier comme une chose actuelle la société patriarcale antique ». Dans ces familles nomades de Sémites, l'autorité du chef ou patriarche est absolue, les mœurs sont pures sans grand raffinement. Les idées religieuses sont d'une extrême simplicité : « Le monde est entouré, pénétré, gouverné par les *élohim*, myriades d'êtres actifs, fort analogues aux « esprits » des sauvages, vivants, translucides, inséparables en quelque sorte les uns des autres, n'ayant pas de noms propres distincts, comme les dieux aryens, si bien qu'ils peuvent être envisagés d'ensemble et confondus. Ce n'est pas le pluriel *dii* qui prouve le polythéisme de l'antiquité grecque et romaine; ce sont des noms tels que Zeus, Hermès etc... Un éloh n'a pas de nom qui le distingue d'un autre éloh, si bien que tous les éloh réunis agissent comme un seul être et que le mot *Élohim* se construit avec le verbe au singulier. Élohim est partout; son souffle est la vie universelle; tout vit par Élohim. Tout ce qui arrive, arrive par lui (ou par eux.) Il féconde le sein des femmes; il tue; on l'entend (où on les entend) dans les bruits inconnus; il souffle (ou ils soufflent) les paniques. Les phénomènes atmosphériques notamment sont son ouvrage (ou leur ouvrage). Il est le sujet des verbes en apparence impersonnels, il tonne, il pleut. Le fracas de la foudre est sa voix, l'éclair est sa lumière; tout ce qui est grand, extraordinaire, lui est rapporté. » Il y a là dedans une très curieuse combinaison de la thèse, jadis soutenue par M. R., d'un monothéisme primitif des peuples sémitiques avec les données qui ont cours aujourd'hui sur le prétendu animisme ou spiritisme des temps préhistoriques. Par un hardi mariage, nous obtenons ce qu'on pourrait appeler un *animisme monothéiste*. « Une sorte de déisme sans métaphysique, voilà ce que les pères du judaïsme et de l'islam inauguraient, dès cet âge reculé, avec un instinct juste et sûr... Le charme de la vie patriarcale exerça une séduction invincible sur l'imagination des siècles qui suivirent. — La marche vers le monothéisme, qui est le *circulus* total de la vie de ces peuples, n'est au fond qu'un retour aux intuitions de leurs premiers jours. »

Dans ces époques lointaines, se détache « la légende du fabuleux Orham, roi d'Ur (en Chaldée) », que les gens du Paddan-Aram (Mésopotamie) appelaient « Aborham, Abraham, le père Orham, nom qui devait pénétrer jusque dans les couches les plus profondes de l'histoire mythologique, *pater Orchamus*. — Le titre principal du Père-Orham, aux yeux de ses pacifiques adorateurs, était d'avoir substitué le sacrifice du chevreau aux sacrifices humains; quelquefois même, c'est à son fils qu'il substitue un chevreau. » Il y a tout un ensemble emprunté par les Sémites nomades aux Babyloniens. « En général, les emprunts à la Babylonie qui se remarquent dans les premiers chapitres de la *Genèse* ne sont pas de première main : ils ont traversé le Paddan; c'est Babylone vue à travers Harran. » M. R. a trouvé ici des formes très pittoresques : « les

Sémites nomades simplifiaient ces vieilles fables, les applatissaient en quelque sorte, les réduisaient au petit volume susceptible d'être transporté dans les bagages du nomade. — Amoindris, serrés, sanglés, si j'ose le dire, sur le dos de la bête de somme du nomade, macérés pendant des siècles dans des mémoires sans précision et des imaginations comprimantes, les récits proto-chaldéens ont donné les douze premiers chapitres de la *Genèse.* »

Quelle est, à son tour, l'origine du nom divin, Iahoué, Iahvé (Jéhovah) qui devait faire une fortune aussi extraordinaire? M. R. hésite ici entre diverses solutions, qui sollicitent son esprit. Est-ce le dieu local du Sinaï, le dieu provincial de la Palestine? Est-il emprunté à l'Égypte ou à l'Assyrie? En tout cas, l'adoption d'un nom propre pour désigner la divinité est un recul. A l'élohisme patriarcal se substitue une religion nationale et particulariste et il faudra un énorme effort pour remonter la pente, si bien que l'histoire religieuse du peuple d'Israël n'est au fond que le récit de la lente transformation qui marque le retour à l'état patriarcal primitif. « Le progrès religieux d'Israël consistera à revenir de Iahvé à Élohim, à corriger Iahvé, à lui retirer ses traits personnels pour ne lui laisser que l'existence abstraite d'Élohim. Iahvé est un dieu particulier, le dieu d'une famille humaine et d'un pays; comme tel, il n'est ni meilleur, ni pire que les autres dieux protecteurs. Élohim est le Dieu universel, le Dieu du genre humain. »

En ce qui touche l'époque patriarcale, M. R. conteste, avec l'école allemande et hollandaise, l'existence personnelle d'un Abraham, d'un Isaac et d'un Jacob; mais, voyant en eux, avec les mêmes écoles, des personnifications de peuplades, pense retrouver quelque fond dans les faits qu'on leur rapporte, notamment dans leurs déplacements. Le sujet est d'ailleurs traité avec sobriété et nous savons gré à l'auteur de n'avoir pas insisté sur l'expédition fabuleuse du chapitre XIV de la *Genèse*, où Abraham bat les chefs des empires orientaux. Relevons ici encore la doctrine de l'ouvrage : « Le procédé artificiel qui a présidé à la composition de chacun des épisodes est facile à saisir; mais la couleur des écrits est *la vérité même.* » Le séjour des beni-Israël en Égypte est exposé dans un sentiment de réserve que nous sommes heureux de relever.

A partir de ce point, le récit se corse quelque peu. M. R. y a toutefois introduit des considérations, qui auraient été, ce nous semble, plus à leur place à une époque ultérieure. Nous voulons parler de l'influence du culte égyptien sur la formation des rites israélites. Si une action de cette nature doit être admise, on ne peut l'expliquer historiquement que par des emprunts faits au temps de Salomon ou à une époque plus récente encore. Dans les pages consacrées à l'exode d'Égypte et à la traversée du désert, l'auteur ne marque pas très nettement s'il admet que des souvenirs positifs sont à la base du récit merveilleux des livres bibliques. Cette hésitation fait planer de l'incertitude sur l'ensemble du livre Ier, où se détache seulement avec un grand relief la thèse de l'*élo-*

hisme primitif avec son caractère universaliste et libéral, et du *jéhovisme*, étroite et sombre religion où triomphe le particularisme. C'est au désert qu'on trouva cette divinité farouche et partiale. « Le dieu qui avait tiré Israël de l'Égypte et l'avait fait vivre « dans la terre de la soif » n'était pas l'Élohim absolu, le simple grand Dieu, roi et providence de l'Univers entier. C'était un dieu qui aimait particulièrement Israël, qui se l'était acquis comme un pécule. Que nous sommes loin de l'ancien dieu patriarcal, juste et universel. Le nouveau dieu dont il s'agit est partial au plus haut degré... L'abaissement est sensible. » Et M. R. se montre sévère pour la nouvelle conception : « Iahvé n'est pas juste ; il est d'une partialité révoltante pour Israël, d'une dureté affreuse pour les autres peuples. Il aime Israël et hait le reste du monde. Il tue, il ment, il trompe, il vole pour le plus grand bien d'Israël. Et pourquoi vraiment serait-ce ce dieu particulier qui aurait fait le ciel et la terre ? Tout cela constituait un tissu de contradictions, dont triompha peu à peu le génie des prophètes. Le travail des prophètes consistera à recréer, par la réflexion, l'ancien élohisme, à identifier de force Iahvé avec El Élion, à réparer l'entorse que l'adoption d'un dieu particulier avait donnée à la direction religieuse d'Israël. »

Il y aurait bien des points méritant la discussion dans ces pages, notamment cette assertion que le Sinaï était « depuis la plus haute antiquité l'objet d'un culte religieux. » Nous doutons très fort, pour notre part, que la tradition d'un contrat conclu en ces lieux appartienne à la plus ancienne théologie des Israélites.

Il est impossible toutefois que nous n'indiquions pas nos réserves sur ce qui constitue la plus grande originalité de l'ouvrage, à savoir la thèse de l'*élohisme* primitif. Mais M. R., en déclarant lui-même qu'il ne peut restituer cet état qu'au moyen de livres écrits bien des siècles plus tard, aux temps où le *jéhovisme* était en vigueur, indique que son hypothèse n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse, qu'il n'a du reste point essayée. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a proposé de voir dans l'*élohisme* et dans le *jéhovisme* deux tendances, foncièrement divergentes, mais il est nouveau de voir attribuer à l'époque de Moïse une évolution qui constitue la plus grave des chutes.

Le livre II, formant la dernière partie du volume Ier, étudie les beni-Israël à l'état de tribus fixées depuis l'occupation du pays de Chanaan jusqu'à l'établissement définitif de la royauté de David. — On lit avec grand intérêt le pittoresque tableau de la conquête, de l'installation graduelle des nouveau-venus, des rivalités entre tribus, des quelques faits militaires dont le souvenir a surnagé. A mesure qu'on avance, on sent le sol s'affermir sous les pieds. L'auteur insiste également sur les caractères que présente la religion des Israélites avant David. La définition qu'il en donne est, on s'en doute, des plus sombres. Iahvé est devenu un dieu local, patriote, national. « Dès lors, il fut féroce. Ce nouveau Iahvé n'est plus l'antique source de la force et de la vie dans le monde.

C'est un politique massacreur, un dieu qui favorise une petite tribu *per fas et nefas*. Tous les crimes vont être commandés au nom de Iahvé. » Et, pour nous rendre plus acceptable une aussi brusque transformation, l'auteur use d'une comparaison piquante, opposant le dieu de la philosophie allemande à celui de nos vainqueurs de 1871, le Dieu de la théorie à celui de l'action. Nous tombons ici dans une sorte de matérialisme religieux. Il y a surtout un procédé pour consulter Iahvé et lui arracher des oracles, qui exerce la plus déplorable influence sur le développement religieux. Cette mécanique maniée impudemment par le prêtre, ce *tourniquet*, comme il l'appelle, excite l'indignation de l'historien d'Israël. « Ce que l'oracle matériel et sacerdotal, qui mettait la destinée d'Israël à pile ou à tête menaçait directement, c'était le prophétisme. Il y avait là une compétition des plus dangereuses. Le tourniquet allait anéantir l'esprit; le lévi (prêtre) allait tuer le nabi (prophète); l'oracle officiel allait étouffer l'inspiration libre en Israël. » Par une malheureuse rencontre, Saül prend à la fois aux prophètes et aux prêtres ce que les uns et les autres avaient de mauvais. « Homme de grand courage et excellent soldat, Saül avait évidemment peu de tête. Il abusait de l'éphod (oracle) et demandait aux hasards de l'*urim* et *tummim* (sort sacré) ce qu'il n'aurait dû demander qu'à sa sagesse. On vit rarement une assiette d'esprit plus superstitieuse. La perpétuelle terreur d'une force inconnue et capricieuse empêchait chez lui tout exercice sain du jugement. Des rapports prolongés avec les écoles de prophètes lui avaient donné une débilité nerveuse, une sorte de tendance à l'épilepsie. Tout cela, joint à un tempérament mélancolique et aux responsabilités d'un rôle nouveau en Israël, perdit le pauvre Saül. » Il est visible que, sur tous ses points, il y a diverses manières d'interpréter les textes. Tel fait ou détail qui semblera sans importance à un historien, prend aux yeux d'un autre une signification de premier ordre.

Le second volume soulève moins de questions, parce que le cadre historique cesse d'être sujet à caution. Il comporte un livre III, traitant de David et de Salomon et un livre IV déroulant les destinées parallèles des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la prise de Samarie qui marque la fin du premier. « Ce volume, dit l'auteur, renferme la partie que je regarde comme la plus importante dans l'histoire du judaïsme. Iahvé, le dieu national d'Israël, y subit une complète transformation. De dieu local et provincial, il devient, par une sorte de retour à l'ancien élohisme patriarcal, le Dieu universel qui a fait le ciel et la terre. Il devient surtout un Dieu juste; ce que les dieux nationaux, nécessairement pleins de partialité pour leur clientèle, ne sont jamais. L'entrée de la morale dans la religion est un fait accompli : Amos, Osée, Michée, Isaïe, à la date où s'arrête ce volume, l'ont proclamée en tirades dont la beauté n'a jamais été surpassée. » Il a fallu plusieurs siècles pour opérer l'évolution religieuse. Mais il est impossible que le lecteur attentif ne soit pas saisi d'un doute grave, que nous exprimerons ainsi : Les livres qui nous tra-

cent le tableau de l'âge patriarcal ne datent-ils pas, selon les déclarations de notre auteur, de cette même époque prophétique qui a retrouvé le secret de l'antique élohisme? Or, au lieu de supposer la réalité de l'élohisme patriarcal, n'est-il pas beaucoup plus simple d'admettre que les écrivains prophétiques ont reporté dans les temps reculés et prêté aux ancêtres les plus éloignés leurs propres conceptions? — C'est la solution à laquelle inclinent le plus volontiers les exégètes qui estiment avec M. R. que, antérieurement à l'occupation de la Palestine, les faits positivement historiques font défaut. Or là où ceux-ci manquent, comment reconstituer la plus délicate de toutes les choses, l'état des idées religieuses? Nous aurons, d'ailleurs, dans un moment des réserves à faire sur l'authenticité des écrits prophétiques.

Le dieu qu'adore David est le même que servait Saül : « Nul sentiment moral chez Iahvé... Ce dieu capricieux est le favoritisme même, sa fidélité est toute matérielle; il est à cheval sur son droit jusqu'à l'absurde. Il se monte contre les gens, sans qu'on sache pourquoi. Alors on lui fait humer la fumée d'un sacrifice et sa colère s'apaise... C'est une créature de l'esprit le plus borné; il se plaît aux supplices immérités. » Ces descriptions appellent de sérieuses réserves et, sans retomber dans les banalités de la tradition, il est permis de dire qu'on serait bien embarrassé de les documenter à l'aide de textes sérieusement datés. Toutefois, David a une supériorité sur son prédécesseur. « Le sentiment religieux, nous assure-t-on, ne paraît pas avoir été, chez lui, supérieur à ce qu'il fut chez Saül et chez ses contemporains. Mais son esprit était plus rassis; il vit l'inanité de certaines superstitions où se noya le pauvre Saül. Dans la première période de sa vie, il abuse de l'éphod (oracle) comme tout le monde. Depuis son établissement définitif à Jérusalem, on dirait que ces folies sont supprimées. » Il est exact que les textes qui se rapportent à la première partie de la vie de David, parlent à plusieurs reprises de l'oracle sacré et que les derniers sont muets sur ce point; mais de là à conclure un changement de pratique, il y a loin et il est plus simple de rapporter ces différences à la diversité des plumes ou des sources. M. R. n'hésite cependant pas à risquer une assertion assez inattendue : « Les enfantillages du temps de Samuel et de Saül sont démodés. Les idées se clarifiaient; l'ancien élohisme, oblitéré par les scories iahvéistes, reparaissait; une école de sages déistes se formait, à Jérusalem, autour de la royauté. »

A partir de ce point, notre critique pour offrir quelque intérêt devrait entrer dans un détail où nous ne saurions nous engager. Il suffira de dire que le commentaire que donne M. R. des événements historiques est aussi abondant que précis et repose sur une connaissance complète des travaux les plus solides et les plus récents qu'ont produits les écoles étrangères. M. R. ne se montre pas moins familiarisé avec les découvertes de l'épigraphie et les recherches géographiques ou topographiques entreprises dans les dernières années. Nous attirerons tout par-

ticulièrement l'attention sur la traduction de nombreuses pages bibliques, non moins dignes d'être remarquées par la vivacité et l'élégance de la langue que par les corrections proposées au texte.

Nous voulons en terminant ce compte-rendu signaler deux points, qui réclameraient à eux seuls une étude de longue haleine. Il s'agit, d'une part, de la formation du *Pentateuque*, de l'autre des écrits des prophètes.

M. R., nous l'avons dit, défend généralement les propositions des écoles allemande et hollandaise sur la composition des *livres de Moïse*. Il admet notamment qu'un livre fut écrit vers 800 à Samarie relatant la légende patriarcale et comprenant une première ébauche de législation. C'est là un fait fort sujet à caution. Se figure-t-on les gens de Juda recueillant pieusement le livre du Nord et le transmettant à la postérité? La chose est d'autant moins vraisemblable que M. R. admet l'existence d'une version du Sud, destinée à jouer à Jérusalem le rôle que la première jouait à Samarie. Nous ne saurions tenir ces assertions pour solides, ni pour plausible la modification que le nouvel historien d'Israël leur apporte. Or, nous avions nous-même fait valoir contre la prétention de l'école de Reuss de retrouver trois législations différentes dans le *Pentateuque*, cette circonstance que celle des trois qu'on rapporte au royaume des dix tribus, réclame, elle aussi, la centralisation du culte en un endroit qui ne peut être que Jérusalem. Et il se trouve que M. R. confirme indirectement notre sentiment en déclarant que le « livre de l'alliance » vise soit Silo, soit Béthel, en tout cas un lieu de culte unique [1]. Il eût été seulement indispensable de mettre ce commentaire d'accord avec une assertion du même chapitre parlant de la multiplicité des autels, que la divinité autorise [2]. La difficulté aurait-elle échappé à M. R.? Jusqu'à présent les commentateurs de la Bible l'ont esquivée avec une désinvolture singulière.

La question des prophètes devrait aussi être touchée. On a vu quelle importance M. R. leur attribue. Dès le VIII[e] siècle avant notre ère, avant la destruction du royaume de Samarie, « le prophétisme était arrivé à ses résultats essentiels : monothéisme, Dieu [ou Iahvé] étant la cause unique des phénomènes de l'univers; justice de Iahvé, nécessité que cette justice soit réalisée sur la terre et pour chaque individu dans les limites de sa vie; puritanisme démocratique des mœurs, haine du luxe, de la civilisation profane, des obligations résultant d'une organisation civile compliquée; confiance absolue en Iahvé; culte de Iahvé consistant surtout dans la pureté des sentiments. » Ailleurs, l'auteur a décrit le rôle des prophètes sous une forme plus imagée encore, celle de journalistes intransigeants jetant le défi à la société, et ces définitions ont provoqué des protestations. Nous croyons cependant que M. R. ne s'est point tellement trompé; il est vrai qu'il croit que les prophètes

1. Page 373, note 3.
2. Page 364, note 4.

tels qu'il les voit ont existé, vécu, agi, tandis que nous ne sommes nullement persuadé de toutes ces choses et que nous sommes plutôt tenté de les tenir pour l'incarnation et la personnification des idées d'un âge ultérieur. En effet, plus on s'attache à les étudier, plus ces personnages sembleront étranges et invraisemblables, depuis les grands thaumaturges Élie et Élisée jusqu'à un Jérémie, faisant ouvertement des vœux pour l'ennemi de sa patrie. Mais nous ne voulons pas attaquer incidemment ici un si gros problème; il nous a paru cependant utile de dire que l'étrangeté que M. R. signale dans le rôle prêté aux prophètes par les écrivains bibliques, n'est pas son fait à lui seul, mais bien celui des textes. Il y a, d'autre part, la question de l'authenticité des livres prophétiques. A la suite des Allemands, M. R. admet que ces écrits reproduisent des discours tenus dans des circonstances historiques. Toutefois il accorde que, sous leur aspect actuel, des soupçons peuvent naître : « En trouvant dans Amos, dans Joël, dans Osée, la description du jour de Iahvé, les annonces de restauration nationale et d'unification du culte, les descriptions paradisiaques de l'avenir et l'annonce de la conversion des païens, on est tenté de voir là des interpolations. » M. R. croit cependant qu'il ne faut pas s'arrêter à ces doutes, les extraits des anciens prophètes ayant « été faits d'une manière tendentieuse, en vue d'établir que les prophètes antérieurs à la destruction de Samarie avaient eu, sur les points importants, les mêmes idées que les plus modernes. — Les passages n'ont pas été fabriqués, mais ils ont été choisis. » Et M. R. d'insister en disant : « On sait combien cette méthode de passages choisis, ne présentant qu'un côté des choses et soulignant avec exagération quelques traits au détriment des autres, fausse la pensée d'un auteur. » Nous ne saurions tenir cette réponse pour satisfaisante; quant à nous, ceux des lecteurs de cette *Revue* qui veulent bien suivre nos travaux, savent que nous sommes tellement frappé de l'incompatibilité des écrits prophétiques avec les circonstances des anciens royaumes israélites que nous nous sommes résigné au plus grave des partis; après avoir essayé d'une solution qui consistait à multiplier les interpolations, nous nous sommes résolu à retourner les termes du problème et à considérer les livres prophétiques comme des compositions libres faites après coup sur une mise en scène fournie par les livres historiques ou par les souvenirs du passé national. Nous rappelons ici ce sentiment sans y insister.

En résumé, la nouvelle œuvre de M. Renan, en dehors des brillantes qualités littéraires qu'on y a relevées dès le premier jour, peut être assez aisément appréciée comme livre d'histoire. On y retrouve très exactement les traits caractéristiques de l'*Histoire des origines du christianisme* : connaissance très précise et très large à la fois des matériaux du sujet, vue très étendue sur ses alentours, emploi souvent conjectural des données. Cette dernière particularité est surtout sensible dans le premier volume (théorie de l'élohisme primitif), comme on l'avait signalée dans

la *Vie de Jésus.* Il n'en reste pas moins que, sous les prestiges de cette plume incomparable, quelque idée des problèmes de l'exégèse biblique parviendra dans des cercles qui leur étaient jusqu'ici obstinément fermés. Si, comme on en a exprimé l'espoir, l'*Histoire d'Israël* de M. Renan réussit « à ramener l'attention de nos historiens sur des sujets si déplorablement négligés dans notre pays et frappés, en quelque sorte, d'un ostracisme officiel [1], » tous ceux qui cultivent le champ des études juives ne sauraient lui en exprimer trop profondément leur reconnaissance.

II. *Le judaïsme et l'histoire du peuple juif* de M. Charles Bellangé, un nouveau venu dans le domaine des recherches bibliques, est l'ouvrage d'un esprit curieux, hardi et avisé. Il nous paraît que l'auteur s'est fort bien rendu compte de plusieurs points, que les gens du métier laissent souvent de côté, en même temps qu'il fait preuve d'une certaine inexpérience. Et cette inexpérience est déjà sensible dans l'embarras que M. B. éprouve à définir exactement son sujet et sa méthode.

M. B. reproche aux exégètes de profession de s'isoler dans le dépouillement et l'explication des textes bibliques, sans tenir compte du développement des autres peuples et il écrit ceci : « Au lieu de nous attarder à donner une importance exagérée au deutéronomiste, à l'Isaïe, au Jérémie, par d'interminables discussions sur leur date et leur rôle religieux, élargissons le point de vue ; occupons-nous, à chaque pas, d'éclairer l'exemple juif par l'histoire enveloppante et par les lois uniformes du développement humain. Ainsi seulement en finirons-nous avec tant de questions qu'on n'a fait jusqu'ici que compliquer. En un mot, les hébraïsants auront bientôt fini leur tâche; aux évolutionnistes de commencer la leur. — Nous avons entrepris le présent travail précisément pour exposer la nécessité d'une méthode comparative et sociologique. Nous ne racontons pas une histoire des Juifs ni du judaïsme ; nous passons simplement une revue des questions principales, en soumettant à cette méthode les opinions qui ont cours aujourd'hui... Si nous osions revendiquer une part de recherche originale, nous la ferions consister dans le rapprochement, poussé plus loin qu'on n'a fait jusqu'ici, des textes bibliques et de l'histoire juive pendant les trois derniers siècles de l'ancienne ère. On consulte pour cette époque Flavius Josèphe, les Maccabées, le Talmud ; nous avons pensé que la Bible aussi pouvait avoir beaucoup à nous apprendre. Notre rapprochement se fait comme de lui-même, à la suivre page par page. Et c'est ainsi que nous arrivons à considérer « l'histoire sainte », c'est-à-dire les récits sur les temps antérieurs à la captivité de Babylone, comme le décalque mythique d'un peuple et d'une religion apparus postérieurement. »

Tout cela est passablement embrouillé, mais il ne faudrait pas que sur cette première impression, on hésitât à aborder l'étude du livre. En

1. *Quelques observations sur l'histoire d'Israël de M. Ernest Renan*, par Théodore Reinach.

deux mots, M. B. a la prétention de renouveler les études bibliques par l'emploi de la méthode comparative, et l'application de cette méthode l'a conduit à admettre que c'est par une fiction littéraire que la Bible reporte aux temps antérieurs à la captivité un développement religieux qui est, en réalité, d'une époque plus récente.

Nous devons déclarer ici à M. B., — avec une franchise dont nous espérons qu'il ne s'offensera pas, — qu'il n'a pas du tout vu clair dans sa propre pensée. En effet, tout ce qu'il nous avance au cours de son livre à titre sociologique, évolutionniste et comparatif nous a semblé banal ou contestable et, en tout état de cause, n'avoir eu aucune action appréciable sur la partie vraiment originale et méritante de l'œuvre, que nous nous ferons un plaisir de relever. M. B. a indiqué par des raisons, dont plusieurs sont solides, que les idées le plus généralement admises sur l'antiquité du judaïsme sont fort sujettes à caution, mais l'évolutionnisme n'y est pour rien.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres. Dans le 1er, intitulé *la Bible*, l'auteur passe en revue les écrits bibliques et se prononce sur leur origine. Le chapitre IIe traite du mythe d'Israël, le IIIe des antécédents du judaïsme, le IVe du sacerdoce et des partis religieux, le Ve de la pensée juive. — On lira avec intérêt la discussion littéraire qui ouvre le livre. L'auteur se meut avec une véritable aisance dans le dédale des opinions critiques et dit fort justement que « si l'esprit de système tient tant de place dans l'histoire biblique, la considération des sources où ses auteurs ont puisé, passe à l'état secondaire », que « le besoin de compter exactement ces sources et de les sérier ne paraît plus aussi pressant. » — « L'âge de nos écrits, ajoute-t il, devient aussi un élément relativement négligeable. Que nous les rajeunissions au delà de tout ce que les hébraïsants se permettent, il n'y a pas de mal; que nous les vieillissions davantage, ils n'en seront pas plus véridiques. Une invincible logique cependant nous entraîne à réduire la part des diverses rédactions au profit de la dernière, et cela dans la proportion même du dessein qui domine l'ensemble. Et si nous n'allons pas à supposer, avec Spinoza, que les livres historiques et de la loi sont l'ouvrage d'un seul historien, du moins nous les représentons-nous comme une entreprise à beaucoup d'égards originale et poursuivie dans un laps de temps très court par des écrivains coalisés. »

Nous félicitons M. B. d'être parvenu par une voie indépendante à des résultats aussi importants. C'est là l'avantage incontestable de ceux qui ne sont pas accablés par le poids de l'école; ils ont parfois la chance de voir clair d'emblée là où les spécialistes, empêchés par les habitudes consacrées, tâtonnent péniblement. Il y a là une triple observation : 1° l'on a singulièrement exagéré l'importance de la distinction des sources ou documents dans le *Pentateuque* et dans les livres historiques; 2° on a exagéré l'importance des questions de date, sans remarquer que le caractère des écrits doit déterminer dans bien des cas le crédit qu'il faut faire à leur contenu; 3° il y a lieu de se rapprocher dans une sé-

rieuse mesure de l'idée d'une unité de rédaction, en reportant ladite rédaction à une date relativement récente.

Sur la question de l'authenticité des écrits prophétiques, M. B. montre également de la clairvoyance et de la décision. « M. Reuss, dit-il excellemment, pose cette règle générale : Toute prophétie date de l'époque à laquelle elle se rapporte, — ce qui veut dire de l'époque où elle est censée proférée et dont elle s'occupe ostensiblement. Si, par exemple, un morceau prophétique est dirigé contre l'Assyrie, c'est que l'Assyrie non loin gronde. S'il annonce la ruine de Tyr, c'est que Tyr est encore debout. Car supposer le contraire serait supposer la fraude, et M. Reuss déclare ne pas croire à cette mauvaise action quand elle doit se soutenir à trop longue haleine. Cette théorie, qui doit paraître assez candide... n'irait à rien moins qu'à nous faire reporter aux temps assyriens *Tobie*, *Judith* et la plupart des écrits apocalyptiques. » M. B. s'élève, à ce propos, contre le système des interpolations par lequel on a essayé de sauver le corps des écrits en éliminant les éléments par trop suspects. J'ai été, moi-même, si convaincu de l'arbitraire de ce procédé, que je l'ai abandonné pour soutenir la thèse de la composition post-exilienne des écrits prophétiques. Mais je ne saurais suivre ni M. Bellangé, ni M. Ernest Havet, dont il subit ici visiblement l'inspiration, dans leur essai d'expliquer les livres historiques et notamment les livres prophétiques par les circonstances politiques de l'époque des Maccabées.

Le livre II aboutit aux conclusions suivantes: « Israël, loin de déboucher comme peuple en Palestine à trois ou quatre mille ans de nous, a pu naître de la même façon qu'il a vécu, c'est-à-dire comme secte, dans cette Chaldée, cette Médie et cette Susiane mêmes d'où les compagnons d'Esdras et les Samaritains se sont dits les uns et les autres venus... Il n'est pas absurde de concevoir que des Syro-Palestiniens, établis dans les villes de la monarchie babylonienne ou persane, se soient rencontrés avec d'autres Sémites ou gens de langue sémitique, peut-être aussi avec des Aryens, dans la pratique d'une religion rigoriste. L'Orient fournit d'autres exemples de sectes naissant de la sorte et se transformant ensuite en véritables nationalités. » Et encore : « De ce centre premier, des colonies sont successivement essaimées, qui se font peuples sous des princes ou des grands-prêtres et dont chacune bientôt se cherche des titres et des traditions propres, en alléguant la supériorité de ceux qu'elle parvient à réunir. Celle de Samarie se recommande des vieux souvenirs du Nord, celle de Judée oppose les souvenirs du Sud et cette dernière, à la fin, fait triompher sa version. » Ici les divergences s'accentuent. Nous sommes très disposé à admettre que, par une fiction littéraire aisée à percer, le judaïsme de la Restauration ait reporté jusqu'aux temps antiques son culte et ses croyances; mais M. B. demande bien autre chose. Il prétend que le judaïsme s'est formé de toutes pièces en dehors de la Palestine en qualité de société religieuse; que le judaïsme, ainsi compris, a envoyé une colonie en Palestine et que cette colonie, s'emparant

de traditions locales, les a mariées à son dogme et les y a si intimement jointes qu'elles en sont devenues inséparables. Il nous est impossible de nous engager dans une voie aussi chimérique; assurément, nous reconnaissons que le judaïsme de la Restauration présente en partie les traits d'une société religieuse, mais il est inadmissible qu'il se soit incarné dans une forme exclusivement palestinienne si aucun lien positif ne l'attache à cette contrée, sinon le hasard d'un établissement qui daterait des temps d'Esdras et de Néhémie.

M. B. est assurément indépendant et, somme toute, impartial malgré son hostilité pour la tradition. Il en a donné la preuve en montrant avec quelle légèreté, par exemple, on appuie la notion de Iahvéh considéré comme « dieu céraunien » sur des textes d'assez basse date, et en combattant sans hésitation plusieurs vues qui, au premier abord, sembleraient favoriser sa propre interprétation. Malheureusement, il se laisse séduire à son tour par un propos systématique. Nous nous demandons même ce qui a empêché l'auteur de faire du judaïsme une simple branche du mazdéisme, comme il semble y incliner dans la déclaration suivante : « Regardons tout au moins le judaïsme comme une religion constamment imitatrice de la persane et qui a pu être, à l'origine, une expression sémitique du même mouvement d'idées, dont les mages donnaient l'expression aryenne. »

Il y aurait bien des questions à soulever à propos de la dernière partie du volume. Ce que nous en avons dit est toutefois suffisant pour apprécier l'intéressant ouvrage de M. Bellangé.

C'est, nous l'avons dit tout à l'heure, une œuvre de début, c'est-à-dire une de ces œuvres pour lesquelles on peut ne pas mesurer trop sévèrement l'éloge tout en avertissant l'auteur des voies dangereuses où il s'engage. Sous le rapport de l'information, M. Bellangé mérite d'être loué. Il s'est courageusement jeté dans les labyrinthes de l'exégèse biblique et il est arrivé à s'y reconnaître. Non seulement il s'est mis au courant des questions, mais il a su marquer nettement, en dépit des préjugés qui règnent dans les cercles théologiques, le caractère à la fois dogmatique et moderne de la Bible, que continuent de méconnaître ses interprètes attitrés. Nous voudrions qu'il se fût arrêté là et qu'il n'eût pas compromis ses avantages par une hypothèse sur les origines, qui ne trouve aucun appui solide dans les textes. Vouloir faire du judaïsme un produit extra-palestinien est une chimère. Quant à la date de rédaction des écrits bibliques, nous n'y avons pas insisté; mais nous maintenons notre refus de descendre à l'époque des Maccabées, la marge étant suffisamment grande en deçà.

Maurice VERNES.

---

578. — **La Bibliothèque de Fulvio Orsini,** Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par Pierre de Nolhac (avec huit fac-similés d'écriture d'humanistes). Paris, Bouillon et Vieweg, 1887, gr. in-8 de xvii et 491 p. Prix : 15 fr.

Ce livre pourrait avoir pour épigraphe la sentence latine : *Plus habet in recessu quam fronte promittit.* Sous un titre incomplet, il touche à beaucoup d'études distinctes et intéresse un plus grand nombre de lecteurs qu'il ne semble tout d'abord. Il n'est donc pas inutile de l'analyser, autant toutefois qu'on peut analyser un ouvrage tout de détails et où chaque page, pour ainsi dire, traite un sujet différent.

Au cours de ses recherches à Rome, M. de Nolhac a rencontré l'inventaire de la bibliothèque fameuse de Fulvio Orsini, léguée par lui, en 1600, à la Vaticane. Après avoir publié l'Inventaire des collections d'antiquité du même savant, qui fut en tous les genres un amateur de premier ordre, M. de N. a voulu reconstituer sa bibliothèque, la plus précieuse peut-être, par le choix des volumes, des collections privées de manuscrits formées au xvi° siècle. Par des fouilles patiemment et méthodiquement conduites dans les fonds de la Vaticane (en un temps où, paraît-il, ces longues investigations étaient plus faciles qu'aujourd'hui), il est parvenu à remplir son programme. Il a retrouvé les volumes, décrit le contenu, identifié les écritures, indiqué l'âge, les copistes, les anciens possesseurs. Des tables de concordance très exactes et très commodes (p. 125-128) renvoient des numéros de l'inventaire aux cotes actuelles et constituent, pour tous les manuscrits d'Orsini, un véritable catologue sommaire. En l'absence des catalogues du fonds Vatican, qui se feront peut-être attendre longtemps encore, ce dépouillement d'une partie de ce fonds rendra les plus signalés services aux travailleurs [1] : ils y trouveront des indications données avec une précision et une sûreté qui défient la plus sévère critique.

La description des manuscrits d'Orsini comprend quatre chapitres de texte continu. Le plan adopté est le classement des volumes d'après leur provenance, suivant les bibliothèques privées de la Renaissance auxquelles ils ont appartenu, avant d'être recueillis par Orsini. Ce système a donné lieu à d'instructifs rapprochements. Près de cinquante collections, la plupart inconnues aux bibliographes, se trouvent représentées ici, et plusieurs d'une façon abondante, tant en manuscrits qu'en incunables ou livres rares annotés par leurs possesseurs. L'exemple le plus intéressant est fourni par la bibliothèque du célèbre cardinal

---

1. Il comprend les manuscrits 1288-1421 du fonds grec et les manuscrits 3195-3453 du fonds latin, avec quelques autres numéros isolés. L'inventaire original d'Orsini est publié à la fin du volume avec tous les renvois nécessaires aux pages où les manuscrits sont décrits (Cf. *Revue critique*, 1886, II, p. 467). On y remarquera la liste des imprimés précieux d'Orsini, sur lesquels M. de Nolhac a également poussé ses investigations. L'auteur a raison de dire (p. 115) que « le legs d'Orsini doit être considéré, dans l'histoire de la Vaticane, comme l'événement capital du xvi° siècle. »

Bembo et de son père Bernardo. Cette collection renommée, mais peu connue, a porté sa fleur dans celle d'Orsini. M. de N. a pu désigner 15 mss. grecs, 25 mss. latins et 14 mss. en langues modernes comme venant de chez Bembo. Cette restitution est surtout curieuse pour la partie grecque, aucun manuscrit grec, croyons-nous, n'ayant été jusqu'ici reconnu comme ayant cette provenance illustre. Plusieurs de ces volumes grecs sont importants à des titres divers, comme, par exemple, l'*Ursinianus* de Pindare *(Vat. 1312)*, sans avoir toutefois la valeur de certains manuscrits latins bien connus, qui de chez Bembo ont passé chez Orsini, le *Vaticanus* de Virgile et le *Bembinus* de Térence.

Au point de vue spécial de l'histoire des bibliothèques et de l'humanisme, le chapitre sur les manuscrits grecs intéresse une série de personnages, dont je citerai, parmi les Grecs : Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza, Michel Apostolios, Constantin Lascaris (dont quatre autographes viennent enrichir la collection), Marc Musurus, Léonicos Thomæos, Janus Lascaris, Matthieu Devaris, Christophe Contoléon, Giovanni Onofrio (dit Jean d'Otrante) et quelques copistes ou bibliophiles moins connus; parmi les Italiens : Cyriaque d'Ancône, Filelfe, Ermolao Barbaro, Georges Valla, Ange Politien (p. 208), Giglio da Tiferno, Zanobio Acciaiuoli, Benedetto Egio, le cardinal Sirleto, Scipion Cartéromachos, le collaborateur d'Alde, Ange Colocci, et quelques *dii minores* de l'humanisme.

Le fonds latin comprend des manuscrits provenant de Pogge, de Filelfe, de Nicolas Perotti, de Pomponius Lætus (à propos de qui M. de N. esquisse un chapitre curieux de l'histoire des études latines au xve siècle), de Politien, d'Aurispa, de Pontano, de Taddeo Ugoleti, bibliothécaire de Matthias Corvin, etc., etc. Il y a des indications nouvelles en grand nombre sur Antonio Beccadelli (dit Panormita), le plus célèbre des humanistes napolitains du temps du roi Alphonse, dont M. de N. a retrouvé une partie de la collection classique et plusieurs autographes. Le début du xvie siècle est représenté, avec Bembo, par les noms des Alde, d'Inghirami, de Paul Bombasio, d'Isabelle d'Este, d'Ange Colocci. Ce moment si important pour l'histoire des lettres a d'ailleurs été l'objet des études de prédilection de l'auteur, qui lui a consacré deux publications spéciales (où l'on retrouve les mêmes qualités qui brillent dans celle que nous analysons ici) : *Érasme en Italie* (Paris, 1888) et les *Correspondants d'Alde Manuce* (Rome, 1889).

Les philologues, les archéologues, les épigraphistes, les paléographes, les historiens de l'art sont également intéressés à parcourir les tables de la *Bibliothèque d'Orsini*. J'y note, par exemple, une vingtaine de renvois sur les collections d'antiquités de la Renaissance et sur les découvertes archéologiques faites à Rome à la même époque. Les questions relatives aux manuscrits occupent naturellement une place prépondérante. On remarquera les petites dissertations de M. de N. sur le *Puteaneus* de Tite-Live (p. 88 et suiv.), sur le *Bembinus* de Térence (p. 237

et suiv.), sur les manuscrits de Virgile en capitales, le *Mediceus*, le *Romanus*, le *Vaticanus* et le fragment dénommé jusqu'à présent *Augusteus*, et désigné désormais sous le nom de *Dionysianus*, à la suite de la démonstration de provenance de l'abbaye de Saint-Denis, faite p. 85, — sur le sens des mots *Codex* et *Vetus codex* au XVIe siècle (p. 119 et 211), — sur les manuscrits de Properce (p. 232 et suiv.), — sur quelques manuscrits de provenance française (p. 266, 302, 311), — sur l'écriture de Pétrarque (p. 282), — sur le Virgile de Pétrarque conservé à l'Ambrosienne (p. 295 et suiv.), — sur le Boèce écrit par Boccace (p. 305), — sur l'histoire des Chansonniers provençaux (p. 312 et suiv.), — sur des autographes de Michel-Ange (p. 330 et suiv.), etc., etc.

Je dirai peu de chose du chapitre VIII, bien qu'il ne soit pas le moins nourri de faits nouveaux. Il traite des manuscrits en langues modernes, rectifie plus d'une erreur accréditée, et les études romanes en ont déjà tiré profit. Je ne signale aussi que pour mémoire le choix très sobre fait dans la correspondance d'Orsini, publiée en pièces justificatives; mais nous devons une mention spéciale aux trois premiers chapitres *(Esquisse biographique, Travaux et amitiés d'Orsini, Récit des principales acquisitions)*. Autour d'un personnage, médiocre sans doute, mais rendu sympathique par son ardeur de bibliophile et son amour sincère de la science, M. de N. a su grouper avec un art infini une foule de détails sur le milieu érudit de son époque. Dans un logement du Palais Farnèse [1], entouré de ses collections et de celles des cardinaux, ses patrons, confiées à sa garde, Fulvio Orsini recevait des amis lettrés et archéologues comme lui. Aucun étranger instruit ne visitait Rome sans aller le voir. Ce sont les occupations de ce petit cercle romain et les observations des étrangers que M. de N. nous raconte d'après des documents inexplorés [2]. Nous voyons défiler devant nous la cour littéraire du cardinal Alexandre Farnèse, avec des humanistes comme Latino Latini et des poètes comme Annibal Caro, les cardinaux Sirleto, Granvelle, Antoine Caraffa, Ascanio Colonna, l'évêque de Tarragone Antoine-Augustin, les Portugais Achille Estaço *(Statius)* et Pierre Chacon, etc. M. de N. a reconstitué un groupe intéressant de voyageurs français à Rome (Claude Dupuy, Nicolas Audebert, Jacques Gillot, etc.), et on n'est pas peu surpris d'apprendre que la première correspondance française d'Orsini fut nouée avec notre Joachim du Bellay (p. 64 et 447). Orsini entretenait une correspondancs d'érudition non seulement avec l'Espagne, mais avec les Pays-Bas (Plantin, Juste-Lipse, Ch. Lange, etc.) et l'Allemagne (Sambucus, Sylburg, Gruter, etc.). En Italie, ses principaux

1. Précisément dans les pièces où est actuellement installée l'École française de Rome.

2. M. de Nolhac dit, dans sa préface, avoir dépouillé plus d'un millier de lettres originales conservées en divers dépôts d'Europe. Il n'a jugé utile de publier in-extenso que trois séries de ces lettres dans : *Lettere inedite del card. de Granvelle a F. Orsini e al card. Sirleto* (Rome, 1884, in-4°) et *Piero Vettori et Carlo Sigonio, Correspondance avec F. Orsini* (Rome, 1889, in-4°).

correspondants étaient, à Florence, Vettori; à Bologne, Sigonio; à Padoue, J.-V. Pinelli. Sur tous ces personnages, le livre abonde en détails et en références inédites. L'intérêt des ouvrages assez nombreux publiés par Orsini, les services qu'il a rendus à l'épigraphie, à l'iconographie, à la critique des textes, à l'hellénisme alors sur son déclin, sont appréciés et résumés, et servent au tableau de l'état des études de son temps. En un mot, le volume de M. de N. est utile pour l'histoire de l'humanisme italien du XIVe au XVIe siècle, et il est indispensable pour celle de la société romaine de la fin du XVIe siècle.

Cette analyse de l'ouvrage de M. de N. est, à notre avis, le plus bel éloge qu'on puisse adresser à l'auteur. Quand on veut caractériser un livre où l'érudition atteint sa plus haute expression, il est d'usage de dire que c'est un travail de Bénédictin. A tous les points de vue, la *Bibliothèque de Fulvio Orsini* est digne de cette qualification; elle possède même des mérites qu'on ne rencontre guère dans les œuvres des savants religieux de la congrégation de Saint-Maur: le principal, à nos yeux, c'est que M. de N. s'y montre soucieux de l'exactitude non seulement dans les grandes lignes, mais il la pousse jusque dans les détails tout à fait secondaires; nulle part il ne se contente de l'à peu près; on ne le trouve pas même en défaut dans ces menus faits qu'on serait tenté de traiter de vétilles, si l'on ne se rappelait le mot d'un ancien : *Nil parvum in litteris.*

Dans le petit groupe des élèves du regretté Charles Graux, qui ont continué son œuvre, M. de Nolhac a suivi de préférence la voie ouverte par l'*Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial.* Bien que la *Bibliothèque de Fulvio Orsini* s'adresse à un public plus varié et embrasse, à certains égards, un cadre plus étendu, la méthode, les préoccupations historiques et paléographiqnes sont les mêmes dans le livre de l'élève que dans la thèse du maître. Les deux ouvrages se touchent par plus d'un point, et plus d'une fois on y retrouve les mêmes milieux littéraires et les mêmes personnages. Un des héros de Graux n'est-il pas, par exemple, cet Antoine-Augustin, qui est au nombre des meilleurs amis et collaborateurs d'Orsini? Il faut mettre ces deux livres côte à côte et les consulter souvent. De pareils travaux sont surtout utiles comme répertoires de renseignements et comme point de départ d'autres recherches. Les auteurs ont plus travaillé pour leurs successeurs que pour eux-mêmes, et en indiquant les matériaux, en les dégrossissant au besoin, ils ont fait œuvre louable de désintéressement scientifique.

Émile LEGRAND.

---

579. — **Etudes sur les Pays-Bas au XVIe siècle.** Charles Quint. Commencements de Philippe II. Marguerite de Parme et Granvelle, par Louis WIESENER. Paris, Hachette, 1889. In-8, 215 p. 7 fr. 50.

Cet ouvrage, comme le sous-titre l'indique, renferme trois chapitres. I. *Charles Quint* (p. 3-22). M. Wiesener décrit l'état politique des

Pays-Bas et l'origine des troubles religieux qui eurent pour point de départ les placards, l'inquisition, la création de nouveaux évêchés. II. *Commencements de Philippe II* (p. 25-56), M. W. dépeint le caractère de Philippe dont l'Espagne est « la vraie, la seule patrie » et fait voir que les Provinces reconnaissent dans le nouveau roi, comme par un sûr instinct, « l'ennemi de leurs droits et de leurs aspirations ». III. *Marguerite de Parme et ministère de Granvelle* (p. 58-215). C'est ici la partie la plus importante du volume; M. W. y raconte la lutte des grands (Orange, Egmont, Hornes) contre Granvelle, qu'ils nomment l'étranger et le fléau du pays; il suit avec le plus grand soin les incidents de cette lutte, lettres d'Egmont et Orange à Philippe II, mission de Montigny, *pasquilles* inspirés par Egmont et rédigés par Simon Renard, etc.; il montre Granvelle, attaqué de toutes parts, abandonné par Marguerite de Parme « qui se lasse de son caractère dominateur » et envoie le barbier Armenteros demander son rappel, enfin quittant les Pays-Bas sur l'ordre de Philippe qui s'efforce de tromper l'opinion et de lui cacher qu'il sacrifie son ministre à Orange et à Egmont. Toute cette dernière partie du livre est un panégyrique de Granvelle, et l'on trouvera sans doute que M. W. a trop d'indulgence pour le cardinal qui approuva la création du conseil des troubles et le choix du duc d'Albe comme gouverneur. Nous ferons un autre reproche à M. W.; son étude est un peu mince, elle manque d'ampleur et on voudrait par instants plus de développements; qu'est ce, au demeurant, autre chose qu'un chapitre de la vie de Granvelle? Çà et là quelques points contestables, comme p. 21 que la création des évêchés était une « mesure sage et politique. » Mais le livre puisé aux bonnes sources et surtout aux documents publiés par Poullet et Gachard, est bien composé, agréablement écrit et se lit avec un vif intérêt d'un bout à l'autre; il éclaire d'une lumière nouvelle le ministère de Granvelle aux Pays-Bas; il montre que la religion n'eut pas un rôle aussi grand qu'on le croit communément et que la querelle était essentiellement politique, que les grands seigneurs voulaient régner sous le nom du roi, « constituer sous sa souveraineté lointaine et honoraire l'autonomie des Pays-Bas dont ils seraient les arbitres ». Nul doute qu'on n'accueille partout très favorablement ce nouveau travail d'un vétéran des études historiques.

A. C.

---

580. — **Charakterbilder** aus der franzœsischen Revolution von Dr Arthur Kleinschmidt, ausserord. Professor der Gesch. an der Univ. Heidelberg. Wien. Pest, Leipzig, Hartleben's Verlag. 1889. In-8, 168 p. 5 fr.

L'auteur n'avait pas besoin de nous apprendre dans son avant-propos qu'il est monarchiste de naissance, d'éducation, de conviction, et nous trouvons que la suite de ses études est plus arbitraire *(willkürlich)*

qu'il ne semble le croire. Il a voulu, dit-il, retracer la chute de la monarchie des Bourbons dans une série de caractéristiques qui fait passer devant les yeux des lecteurs la Révolution dans ses différentes phases. Ces « caractéristiques » sont au nombre de huit, accompagnées chacune d'un portrait : *Montesquieu* (p. 1-12); *la Révolution* (p. 13-19); *Louis XVI et Marie-Antoinette* (p. 20-82); *Mirabeau* (p. 83-115); *Necker* (p. 116-127); *Danton* (p. 128-141); *Louis XVII* (p. 142-152); *La duchesse d'Angoulême* (p. 153-169)[1]. Ce sont en somme d'excellentes études, écrites d'une façon très intéressante pour le grand public, et où M. Kleinschmidt montre, avec beaucoup de goût et d'élégance de style, une profonde connaissance de la littérature de l'époque révolutionnaire. Quelquefois pourtant il est trop court, trop laconique, n'insiste pas assez sur les événements et les personnages, ne satisfait pas entièrement la curiosité du lecteur ; ses études ressemblent trop aux articles d'une Encyclopédie. Quelquefois aussi il a un peu d'emphase, et que diront nos robespierristes et surtout nos dantoniens s'ils lisent, à propos des massacres de septembre, que « Danton ne voyait plus pour lui de retour et qu'il voulut rendre également tout retour impossible à la nation par un forfait en style lapidaire » (p. 134), à propos de sa mission de Belgique, qu'« il fit couler des sommes énormes dans sa poche pour les dissiper aussitôt » (p. 135), à propos de son exécution et du règne de Robespierre : « l'honorable brigand, le franc meurtrier était tombé ; une hyène déchirait la France » (p. 141)?

C.

CHRONIQUE

FRANCE.— Notre collaborateur, M. Henri Omont, vient de publier les *Catalogues des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II*, en un magnifique volume petit in-folio de 467 pages. Il a mis à profit les documents et les détails réunis par M. Léopold Delisle dans la partie de l'*Histoire générale de Paris*, consacrée au « Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi », et ses propres recherches sont venues compléter l'histoire de ces manuscrits. Deux héliogravures Dujardin donnent une idée des reliures artistiques exécutées sous les deux rois qui ont le plus contribué à l'accroissement de notre fond grec. Cette publication fait grand honneur et au jeune paléographe et à l'Imprimerie nationale, qui l'a établie avec les beaux caractères grecs gravés en 1541, sur l'ordre de François Ier, par les

1. P. 4 lire Temple de Guide (et non de *Guide*); p. 21 je ne croyais pas avoir (et non *d'*avoir); p. 24 une île du Rhin (*auf dem langen Wœrd*) et non *in Kehl*; p. 58 Sommevesle et non *Sommevel*; p. 60 c'est une exagération de dire que Petion se conduisit au voyage de Varennes « mit *abschreckender* Gemeinheit »; p. 70 *Graf Dumas*, Dumas n'était pas encore *Graf*; p. 71 le manifeste, même en son canevas, n'est pas de Mallet du Pan; p. 133 faut-il donner à Petion l'épithète de *feil*, vénal, à propos du 20 juin?; p. 135 lire Delacroix et non *Lacroix*.

soins de Cl. Garamond. M. Omont, suivant la méthode dont il est coutumier, a été au-devant de toutes les exigences du lecteur, provenances des manuscrits, tableau explicatif des ligatures, concordances des numéros, index alphabétique, etc. Ce livre dont le prix est relativement peu élevé (30 fr.), épargnera bien des recherches aux philologues qui, ayant à travailler sur les manuscrits de Fontainebleau, voudront en donner l'histoire et les faire entrer dans une classification.

— La librairie Klincksieck a fait paraître le tome VI de l'*Histoire de France, principalement pendant le* XVIe *et le* XVIIe *siècle*, de Léopold DE RANKE, traduit par C. MIOT (in-8°, 436 p.). Le volume comprend les livres *XV* (guerre de la succession d'Espagne); *XVI* (affaires intérieures pendant les dernières années de Louis XIV); *XVII* (le régent et le cardinal Fleury); *XVIII* (gouvernement de Louis XV). Ce dernier livre est divisé lui-même en quatre chapitres : guerres; mésintelligences entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; tendances de la littérature; conflits entre le pouvoir et l'opinion.

ALLEMAGNE. — La *Vie de Mirabeau* que vient de publier M. A. STERN a paru à Berlin, chez Siegfred Cronbach (deux vol. in-8°, IX et 322, 329 p. 10 mark).

— La trentième assemblée plénière de la Commission historique de l'académie royale des sciences de Bavière a eu lieu à Munich les 1, 2 et 3 octobre, sous la présidence de M. de Sybel. Depuis l'an dernier la commission a publié : 1° le tome II des chroniques des villes de Westphalie, consacré à Soest; 2° dans les *Jahrbücher der deutschen Geschichte*, le travail de M. Ed. WINKELMANN, *Kaiser Friedrich II*, vol. I, 1218-1228; 3° le tome VI des *Recesse und andere Akten der Hansetage* 1256-1430; 4° les livraisons 136-145 de l'*Allgemeine deutsche Biographie*. De nouvelles publications sont annoncées pour paraître prochainement, entre autres, une *Geschichte der Kriegswissenschaften* de M. M. JÆHNS qui aura trois parties et une *Geschichte der Physik* de M. Gust. KARSTEN, la première partie des *Jahrbücher* de l'empereur Henri IV par M. G. MEYER VON KNONAU et les *Jahrbücher* d'Othon II et d'Othon III par M. UHLIRZ, etc.

— M. Ad. EBERT vient de publier une deuxième édition « améliorée et augmentée » (verbessert und vermehrt) du premier volume de son *Allgemeine Geschichte des Mittelalters im Abendlande bis zum Beginne des XI Jahrhunderts* (Leipzig, Vogel. 1889. In-8°, XIV et 667 p. 12 mark). Comme dit M. Ebert dans une courte préface, il a cru nécessaire de remanier ce volume paru déjà il y a quinze ans, non seulement à cause des recherches diverses entreprises sur les auteurs et les ouvrages dont traite l'*Histoire générale du moyen âge en Occident*, mais encore et plutôt à cause des nouvelles éditions parues dans cet espace de temps, surtout du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* de l'Académie de Vienne et des *Monumenta Germaniae historica*. Nous y reviendrons.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 novembre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, annonce à l'Académie la mort de M. Cobet, associé étranger. C'est, dit-il, une perte cruelle pour la philologie grecque, à laquelle M. Cobet avait consacré sa vie entière et qu'il a enrichie de travaux qui préserveront son nom de l'oubli. On sait en quelle estime le public savant tient ses excellentes éditions de Diogène Laerce, de Denys d'Halicarnasse, de l'Anabase de Xénophon, et surtout la revue *Mnemosyne*, cette mine d'observations critiques qui ont suffi pour fonder la réputation d'un helléniste consommé.

M. Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, écrit que cette Compagnie a reçu un mémoire manuscrit sur la situation d'Alésia et a désigné MM. Bouquet de la Grye et Fouqué pour l'examiner. Il demande que des membres de l'Académie des inscriptions soient désignés pour compléter la commission d'examen. — L'Académie désigne MM. Deloche, Alexandre Bertrand et Longnon.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, le président annonce que, sur la proposition de la commission du legs Benoît Garnier, l'Académie a accordé une somme de 6,500 fr., prise sur les arrérages de ladite fondation, au P. Augouard, pro-vicaire apostolique du Congo français. Le P. Augouard devra examiner les diverses questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique que peut soulever l'étude des populations établies sur les rives de l'Oubangui et du haut Augoué.

M. Georges Perrot continue et termine sa lecture sur l'art antique de la Perse. Il insiste sur le caractère officiel de cet art, qui n'a été, dit-il, que celui d'une dynastie et d'une cour, non point un art vraiment national. Il se demande si des artistes perses de naissance ont jamais pris quelque part à la construction des édifices de la Perse et à l'exécution des sculptures qui les ornent, et il est porté à répondre non. Il lui paraît plus conforme aux vraisemblances d'attribuer les palais de Darius à un étranger, grec ou phénicien, qui aura su recueillir et grouper des éléments empruntés à tous les arts antérieurs.

M. Perrot ayant incidemment identifié la ville du couronnement des rois perses, Pasargades, avec les ruines actuelles de Mourghâb, M. Oppert fait remarquer que cette hypothèse ne lui paraît pas pouvoir être admise. Pasargades se trouvait, dit-il, dans le sud-est de la Perse, près de la ville moderne de Darabdjerd.

M. Georges Perrot donne ensuite, d'après une note qui lui a été transmise par M. de Vogüé, des renseignements sur les fouilles exécutées cet été par le P. Delattre à Byrsa. Des tombeaux de l'époque phénicienne ont été ouverts. On y a trouvé une amphore de bronze doré, des scarabées de style égyptisant et des figurines de terre cuite qui appartiennent à une série représentée seulement, jusqu'ici, par des figurines recueillies en Syrie et à Rhodes : les statuettes qui composent cette série sont encore asiatiques par les attributs et le costume, mais on y sent déjà l'influence de l'art grec et ce que M. Heuzey a appelé « le choc en retour » de l'hellénisme.

M. Cartailhac présente à l'Académie deux bijoux d'or, un bracelet et un collier, qui sont la propriété du musée de Toulouse et qui proviennent du village de Lasgraïsses (Tarn). Le collier, par certains détails, rappelle les autres colliers d'or trouvés autrefois dans la même région; les uns et les autres sont évidemment gaulois. Le bracelet offre un caractère plus original. Rien, dans ce qu'on connaît des parures du reste du territoire gaulois, ne saurait être comparé à ces beaux produits de l'industrie des bords du Tarn.

M. Clermont-Ganneau, continuant ses études sur la géographie de la Terre-Sainte à l'époque des croisades, présente des observations sur le Nahr el 'Audja, fleuve de Palestine, qui se jette dans la mer non loin de Jaffa.

Les croisés ont donné à tort à ce fleuve le nom d'Eleutherus, qui appartient légitimement au Nahr el Kebîr, situé beaucoup plus au Nord; ils ont été induits en erreur par un texte mal compris de Flavius Josèphe.

Les anciens auteurs arabes donnent au même fleuve 'Audja le nom de « rivière d'Abou Fotros. » M. Clermont-Ganneau reconnaît dans ce dernier nom une corruption de celui d'Antipatris, ville qui était située, selon lui, près du Nahr el 'Audja et qui pourrait bien, dès lors, avoir occupé l'emplacement de la localité actuelle de Medjdel Yâbâ.

M. le commandant Marmier commence une communication sur la situation du pays biblique d'Aram-Naharaïm, de la ville de Qédesch et du Neharina des Egyptiens.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° *Cartulaire de l'abbaye de Landevennec*, publié, pour la Société archéologique du Finistère, par Arthur DE LA BORDERIE, 1re livraison; 2° FLACH (Jacques), *Études critiques sur l'histoire du droit romain au moyen âge*; 3° *Das Testament des* ERASMUS, herausgegeben von Ludwig SIEBER; — par M. Paul Meyer : *Annales du Midi, revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, publiée sous la direction de M. Antoine THOMAS, tome I; — par M. Schefer : MARRE (Aristide), 1° *Sourat per.oupoupama.an malayou : Le livre des proverbes malais* (extrait du *Recueil de textes et de traductions publiés par les professeurs de l'Ecole des langues orientales vivantes*; 2° LE MÊME, *Code malais des successions et du mariage*, 3e fascicule.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

résultats très importants). — H. Michaelis, Neues Wörterbuch der portug. u. deutschen Sprache, II (très soigné). — Ferdinand II, Speculum vitae humanae, Drama, 1584, p. p. Minor. — Sauvé, Le folklore des Hautes-Vosges. — Köhler, Die Entwick. des Kriegswesens III, 2, person. Streitkräfte in der Ritterzeit. — Wieseler, Archäol. Beitr. II, Ueber eine Anzahl von Bronzen mit der Darstell. von Heilgotheiten (fait avec grand soin). — Imhoof-Blumer u. O. Keller, Thier=und Pflanzenbilder auf Münzen u. Gemmen des klass. Altertums (répertoire très utile). — Rich. Wagner's Briefe an Uhlig, Fischer, F. Heine. — Langguth, Gœthe als pädag. Schriftsteller (complète les travaux précédents de l'auteur).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45 : Hönig, Die Ophiten (estimable). — Dziatzko, Beitr. zur Gutenbergfrage. — Gedenkblätter zur Gutenbergfeier 1837. — The Grihyasutra of Hiranyakesin p. p. Kirste (l'éditeur mérite la reconnaissance de tous ceux qui travaillent sur ce domaine). — Cichorius, Rom und Mitylene (travail sagace et réfléchi). — Brahm, Schiller, I (très bon, cp. *Revue*, n° 41). — Christomanos, abendl. Geschlechter im Orient, I (fait avec grand soin, veut remplacer les « Familles d'outre-mer » de Du Cange). — Souchon, Die Papstwahlen von Bonifaz VIII bis Urban VI u. die Entsteh. des Schismas 1378 (soigné, clair, méthodique). — Stahn, die Ursachen der Räumung Belgiens 1794 (consciencieux). — Gurlitt, Deutsche Turniere, Rüstungen u. Plattner des XVI Jahrh, (des matériaux. mais difficile à lire). — Hruza. Ueber das lege agere pro tutela (instructif). — Böhm-Bawerk, Capital u. Capitalzins (cp. *Revue*, n° 31).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 21 : Höniger, Kölner Schreinsurkunden des XII Jahrh. I. — Kaftan, Die Wahrheit der christl. Religion. — Staender, Chirographorum in Regia Bibl. Paulina Monasteriensi Catalogus. — Heussler, Francis Bacon u. seine geschichtl. Stellung (très soigné et consciencieux). — Keilinschriftl. Bibliothek, p. p. Schrader, I. (Cp. *Revue*, n° 16). — Preyer, Rob. von Mayer über die Erhaltung der Energie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 44 : Faesi, Homers Iliade, I, 7ᵉ édit. p. p. Franke (aura un succès durable). — Hentze, Anhang zu Homers Ilias, IV. — Seymour, Iliad, I-III. — Pantazidis, Δύο κριτικαὶ διατριβαὶ (emendations à Euripide et à Galien). — Apollinaris Sidonii epist. et carmina p. p. Luetjohann (2ᵉ art.). — Priscillian p. p. Schepss (très soigné et très louable). — Normand, Hist. grecque (fait une impression favorable). — Sturmhöfel, Scene der Alten u. Bühne der Neuzeit (utile, mais des erreurs). — Bissinger, Funde röm. Münzen im Grossherz. Baden. — W. Schrader, Die Verfassung der höheren Schulen. — Mykenisches, I. Das Gräberfeld, II. Die Akropolis. — Sterretts Reisen in Kleinasien. — Programme : Lammert, Polybios u. die röm. Taktik; Pflug, Diodor u. Livius als Quellen für den 2ᵉⁿ Samniterkrieg ; Richter, Krit. Bemerk. zu Cäsars Comm. VII de bello gallico ; Macke, Die röm. Eigennamen bei Tacitus, III.)

Literaturblatt für german. u. roman. Philologie, n° 10 : Feist, Grundriss der got. Etymol. (inégal, inexact et pas au courant). — Schönbach, Altd. Predigten, II. — Borheck, Strophen = und Versenjambement im Mh. (bien fait). — Titz' Deutsche Ged. p. p. Fischer (cp. *Revue*, 1888, n° 42). — Landmann, The Times n° 31725 als Lesebuch. — Weiss, Sheridan als Lustspieldichter (très méritoire, montre clairement la place de Sheridan dans l'hist. de la littér. anglaise et ses rapports avec Molière). — Recueil de mém. philol. présenté à M. Gaston Paris par ses élèves suédois à l'occasion de son 50ᵉ anniversaire (important et mérite une chaude bienvenue). — Armbruster, Geschlechtswandel im Französ.

intéressant). — MAUGRAS, Voltaire et J.-J. Rousseau (cp. *Revue*, 1886, n° 33). — GRAF, Attraverso il cinquecento (cp. *Revue*, n° 19).

Theologische Litteraturzeitung, n° 22 : HUPFELD, Die Psalmen, übers. 3e Aufl bearb. von NOWACK. — BAUDISSIN, Die Gesch. des alttestam. Priestertums (de nombreux matériaux). — WILDEBOER, Het ontstaan van den kanon des ouden verbonds. — KNOKE, Komm. zu den Pastoralbriefen des Paulus. — ROGGE, Die Anschauungen des Paulus von dem relig. sittl. Charakter des Heidentums. — Beitrag zur Sage von Joniton (Iselin). — RÖHRICHT, Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande (très bon). — FREYBE, Luther in Sprache u. Dichtung (œuvre de dilettante). — WALTZ, Catal. de la bibl. Chauffour.

Deutsche Rundschau, novembre : ERNST II Herzog von SACHSEN COBURG GOTHA, Der Fürstencongress zu Frankfurt. — V. MEYER, Chemische Probleme der Gegenwart. — GRIMM, Homer's Ilias. — Helene BÖHLAU, (Mad. al Raschid Bey), Bilder aus Constantinopel, I. Der Fastenmonat Ramasan, II. Feuer. — KNILLE, Neue Grübeleien eines Malers. — STEIG, W. Grimm's Deutsche Heldensage. — Der achte internat. Orientalistencongress. — SCHELESINGER, Zur Eröffn. des Deutschen Volkstheaters. — EGELHAAF, Ranke's Abhandl. u. Versuche.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein, insbesondere die alte Erzdiöcese Köln. 48es Heft : NORRENBERG, Joseph Hubert Mooren. — W. JOHN, Der Kölner Rheinzoll von 1475-1494. — K. HAYN, Das Geschlecht von der Stessen. — F. SCHROEDER, Eumenius Clevensis. — MERLO, Die Sarworter von Köln. — *Literatur* : LIESSEM, Hermann van dem Busche, sein Leben u. seine Schriften. — KELLETER, Die Landfriedensbünde zwischen Maas und Rhein im XIV Jahrh. — MAASSEN, Gesch. der Pfarreien des Dekanates Hersel. — *Miscellen* : Emmericher Annalen des Johann Scholten, curatus ad s. Martinum (Sauerland). — Der Roman « Gebhart Truchsess von Waldburg, Churfürst von Köln u. die astrolog. Fürsten », von Benedicte Naubert, Leipzig, 1792 (H. Hüffer : analyse du roman et renseignements sur l'auteur).

— 49es Heft : Ad. ULRICH, Acten zum Neusser Kriege 1472-1475 (215 documents livrés des archives de Cologne, de Coblenz, de Düsseldorf, etc., et reproduits par ordre chronologique; très importants pour l'histoire de l'expédition de Charles le Téméraire contre Neuss et précédés d'une courte et substantielle analyse des documents, sous forme de récit).

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte. II, 2 : BERNER, Neuere französ. Forschungen zur preuss. Geschichte (grand art. d'ensemble sur les ouvrages de Himly, Lavisse, Bonnal, Joret, Waddington, de Broglie, P. de Witt, Creux, Chuquet, Rothan, Simon). — P. von NIESSEN, Neumärkische Studien. — HOLTZE, Zur Gesch. der märk. Reformation. — PACZKOWSKI, Der grosse Kurfürst u. Chr. Ludwig von Kalckstein. — BOLTE, Der starke Mann, J. C. Eckenberg, ein Beitrag zur Gesch. des Berliner Schauspiels. — ARNHEIM, Aus Briefen der Kronprinzessin Ulrike von Schweden an die Königin-Mutter Sophie Dorothea 1745-1748. — BERNER, Die Kaiserschriften 1888. — *Kleine Mitteilungen* : E. FISCHER, Derfflinger als schwed. Oberst in Berlin, nov. 1645. — Hugo LANDWEHR, Das Kirchenregiment des grossen Kurfürsten. — Sitzungsberichte des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg (10 oct. 1888, 8 mai 1889).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingt-troisième année 25 novembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Mélusine, n° 23, 5 nov. 1889 : An. Loquin, Le livre de M. Tiersot (« Histoire de la chanson populaire en France » : volume élégant, attrayant même, qui n'ajoute pas grand'chose aux matériaux déjà publiés depuis longtemps sur la chanson populaire; une simple plaquette de Vinson ou de Bladé vaut plus que ce livre au titre pompeux.) — Les décorations, IV. Les indigènes de l'île Formose. — Les chemins de fer. — Formules magiques pour savoir qui on épousera. — Une formule magique chez Dante.

Revue d'Alsace, juillet-août-sept. : Liblin, Souvenirs d'Alsace, 1759-1846, les Bergheim-Schoppenwihr. — X. Mossmann, Guerre de Trente ans (griefs ecclésiastiques, conseils aux protestants, question de la Décapole, Colmar veut rompre l'accord entre la France et l'Empire, refus de son représentant). — R. Reuss, Corresp. polit. et chroniques paris. adressées à Guntzer (suite). — A. Benoit, Blocus de Thionville (suite et fin : corresp. du général Hugo, sa vie et sa mort). — Léon Brièle, Mém. du baron de Spon sur l'organisation judiciaire de Strasbourg. — Boese, ses poésies en dialecte alsacien, interprétations et annotations en français, par Berdellé.

La Révolution française, 14 nov. : Aulard, Une nouv. hist. de la Révol. (sur l'histoire de M. Paul Janet qu'il « faut féliciter de son courage et de sa bonne action »).— Debidour, Le Congrès de Vienne (suite et fin). Jeanvrot, Le conventionnel Piette. — Réimpressions : L'Almanach du père Gérard — Chron. et bibliogr. : Aulard, La Société des Jacobins et les Mém. de Louvet, Le Centenaire de la Révolution de Liège; Les cahiers des paroisses de Valence, p. p. Baboin.

The Academy, n° 914 : Courthope, The life of Alex. Pope (critique suggestive). — Barneby, The New Far West and the Old Far East; Mrs Carbutt, Five month's fine weather in Canada, Western U. S. and Mexico. — Marcks, Die Zusammenkunft von Bayonne (recherches très profondes, mais quelques points de vue négligés). — Classical school books : Abbott, The Latin gate; Postgate, sermo latinus; Hecuba p. p. Russell ; Iphigenia p. p. Flagg; Hogue, The irregular verbs of Attic prose. — The last days of Hampden, II (Firth). — The collectio canonum Hibernensis (Maccarthy). — The etymol. of Lichtfield.

The Athenaeum, n° 3237 : Spencer Walpole, The life of Lord John Russell, 2 vols. (biographie saine dans ses conclusions, habile dans son ordonnance, suffisante de style.) — Macintyre, Hindu Koh, wanderings and wild sport on and beyond the Himalaya. — Alexander, Moral order and progress, an analysis of ethical conceptions. — Louisa Mac Alcott, her life, letters and journals p. p. Ednah Cheney. — Cobet. (Mahaffy.) — Some missing poems of Sir John Beaumont. (Kenyon et Campbell.) — Letters by Edward Fitzgerald. (F. Sch. Wilson.) — Featherman, Social history of the races of mankind, III. Aones-Maranonians. (Il s'agit des North-Americans Indians.) — The Tell el-Amarna tablets. (Evetts.) — Rhodian relics in Russia (Torr.) — Mary Fitton. (Norwood.)

Literarisches Centralblatt, n° 46 : Weizsäcker, Das apostol. Zeitalter der christl. Kirche, Sach = und Stellenregister — D. Kaufmann, Samson Wertheimer 1658-1724. (Très recommandable.) — Sigebotos Vitae Paulinae p. p. Mitzschke. — Wichmann, Hamburg. Gesch. in Darstell. aus alter u. neuer Zeit (trente études où il y a beaucoup d'erreurs). — Elf Jahre Balkan, Erinner. eines preuss. Officiers 1876-1887 (études claires, sûres, pleines de vie) — Gopcevic, Makedonien u. Alt-Serbien

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 novembre — 1889

581. — **La trouvaille de Tell el-Amarna,** par A. DELATTRE, S. J., 43 p. in-8.
582. — **Les inscriptions de Tell el-Amarna,** par le même, 24 p. in-8 ; extraits de la *Revue des questions scientifiques*, janvier et juillet 1889.
583. — **Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor,** précédé de considérations sur un récent livre de M. Hugo Winckler, par le même, XII-25 p. in-8.

Dans la première de ces brochures, le R. P. Delattre donne une idée générale des documents cunéiformes trouvés en Égypte, à Tell el-Amarna, vers la fin de 1887 ; puis il examine ceux de ces documents qui ont été publiés. Il ne croit pas que les correspondants des rois d'Égypte Aménophis III et Aménophis IV, écrivant à ces rois en assyrien, se soient servis d'un idiôme qui n'aurait pas été le leur, mais une sorte de langue diplomatique, employée alors pour les relations internationales par les peuples orientaux depuis le Nil jusqu'au Tigre. L'opinion contraire manque en effet de base solide, et celle du P. Delattre, plus naturelle en elle-même, s'accorde bien aussi avec le contenu des textes épistolaires et ce que l'on sait de leurs auteurs.

La même opinion est soutenue encore dans la seconde brochure, contre les objections de M. H. Winckler. Les traductions de textes ne sont présentées qu'à titre d'essai, et elles ne reproduisent que des passages relativement clairs, ou mieux conservés. Mais on ne peut faire davantage, tant qu'un plus grand nombre de documents n'aura pas été livré à la publicité.

Le troisième opuscule du P. Delattre est une édition nouvelle d'un travail que le même auteur a publié en 1877 et qu'il accuse M. H. Winckler d'avoir un peu trop mis à contribution dans ses *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte* (Leipzig, 1889). Nous n'avons pas à nous prononcer dans cette affaire. Quoi qu'il en soit, les vues du P. Delattre sur l'empire chaldéen méritent l'attention de l'historien. Ce n'est pas à dire pour cela qu'elles soient de tout point indiscutables, et il n'est

pas prouvé, par exemple, que Nabopolassar ait été d'origine chaldéenne. Le texte d'Abydène sur lequel on s'appuie pour attribuer aux Chaldéens une part dans la destruction de Ninive, dit aussi que Nabopolassar était un officier du dernier roi assyrien, et qu'il se joignit aux ennemis de son maître.

A. LOISY.

---

584. — **Maestri e Scolari nell' India Brahmanica**, par Girolamo DONATI. Firenze, 1888.

L'essai de M. Girolamo Donati est publié dans la collection de l'Institut d'Études supérieures de Florence, section de philosophie et philologie; l'auteur est docent de sanscrit à cette École, et conservateur du musée indien. M. D. est un débutant, adroit à tirer parti de ses connaissances trop limitées, mais impatient d'atteindre aux généralisations. Il a lu peu de textes, il a étudié un certain nombre d'hymnes védiques, des passages d'Upanis*ads, des extraits du Mahâ-Bhârata, les chapitres d'Açvalâyana et de Çankhâyana sur l'éducation, les lois de Manu et de Yâjñavalkya; il a réuni tous ces matériaux sans chercher à en établir préalablement la valeur relative, et il a prétendu en déduire le principe fondamental de l'enseignement brahmanique. Les maîtres comme les élèves ne visent qu'au *tapas,* à l'ascétisme qui *consume* et qui *éblouit;* le pénitent acquiert à force d'austérités une puissance surnaturelle qui soumet à sa volonté les dieux même et qui rend aisée son union avec l'âme suprême, l'*âtman.* Les doctrines de l'éducation se retrouvent ainsi, dans l'Inde comme ailleurs, en rapport étroit avec les doctrines ontologiques. M. D. tente de suivre le développement de la conception brahmanique en traçant l'évolution du dieu B*r*haspati, maître de la parole sacrée et devenu plus tard, dans la mythologique classique, le *professeur* des autres dieux; mais ce chapitre écourté trahit trop bien la faiblesse de l'auteur; M. D. a assez appris pour traduire du *R*g-Veda, mais il ne domine pas la Samhitâ, il n'en embrasse pas l'ensemble; il répète les généralités banales, cite Gubernatis, Max Müller, Cox, Muir, mais il ignore la Religion Védique de Bergaigne où le caractère de B*r*haspati est analysé avec une sagacité minutieuse. Il passe ensuite aux règles pratiques des G*r*hya-Sûtras, et se borne aux deux écoles du *R*g-Veda, sans justifier cette préférence exclusive; il cite à l'occasion Pâraskara, mais il laisse résolument de côté Gobhila, malgré son importance capitale; s'il n'a pu le consulter, c'est (p. 20, note) que l'édition Knauer a paru trop tard, en 1886. M. D. ignore-t-il que les G*r*hya-Sûtras de Gobhila ont été publiés dans la Bibliotheca Indica, avec un commentaire abondant, par Candrakânta Tarkâlamkâra. Calcutta 1870-1880? L'édition Knauer, d'ailleurs, date de 1884; la traduction seule est de 1886. Les autres Sûtras utilisés par M. D. ont été traduits par Stenzler (Indische Hausregeln, Abhand. der D. M. G.: Açvalâyana; Pâraskara;

1864-1878) et par Oldenberg (Ind. Stud. xv; Çânkhâyana, 1878). M. D. n'aurait-il négligé Gobhila que faute d'une traduction? En exposant les règles sur la présentation du disciple, l'initiation, l'inauguration des études, la récitation des leçons, les interruptions de lecture, les rapports de l'élève avec le maître et sa famille, l'étudiant errant, le novice à perpétuité, le terme de l'enseignement, l'auteur commet une regrettable erreur de méthode; il place sur la même ligne les Sûtras et les Dharmaçâstras, comme si les deux catégories d'ouvrages appartenaient évidemment au même temps et à la même école. L'essai de M. D. n'est somme toute qu'un recueil de documents déjà bien connus, déjà traduits isolément, dont la réunion n'a pas coûté grand peine et ne donne pas de résultats positifs ou nouveaux. L'histoire de l'enseignement religieux dans l'Inde brahmanique reste encore à tracer; les documents négligés par M. Donati, les Brâhmanas et les Upanisads particulièrement permettraient de restituer aisément l'aspect et la vie de ces écoles anciennes, et de juger, par une comparaison critique, la valeur historique et réelle des Grhya-Sûtras et de leurs préceptes.

Sylvain Lévi.

---

585. — G. Ebers. — **Papyrus Ebers. Die Masse und das Kapitel über die Augenkrankheiten** (Des XI Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Kœnigl. Sæchsischen Gesellschaft der Wissenschaften N° I und II). Leipzig, Hirzel, 1889, gr. in-8, 204 (183-336) p.

J'ai déjà rendu compte ici même, il y a treize ans [1], de la publication par M. Ebers du papyrus médical qu'il avait acheté en Egypte et dont il avait assuré la propriété à la Bibliothèque universitaire de Leipzig. Une introduction rapide, la reproduction du texte en fac-similé, un glossaire des mots hiéroglyphiques par M. L. Stern, voilà ce que M. E. mettait généreusement à la disposition des égyptologues. Il n'a cessé depuis lors d'étudier le document précieux qu'il avait si bien su conquérir sur la cupidité des gens de Louxor, mais les devoirs de son métier de professeur, et malheureusement aussi la maladie, ne lui avaient point permis de nous donner la traduction et le commentaire que nous attendions de lui.

L'ouvrage dont j'ai le plaisir de rendre compte en ce moment, contient une dissertation sur les mesures employées dans le papyrus et la transcription, accompagnée d'une traduction en allemand, d'un des traités les plus importants que renferme le papyrus, celui qui nous a conservé les recettes employées dans plusieurs maladies des yeux.

Je ne traiterai pas ici des pages consacrées aux poids et mesures : elles ne sont point de ma compétence. Il me paraît bien que M. E. démontre

1. *Revue critique*, 1876, t. I, p. 233-239. On me permettra d'attirer ici l'attention sur un article de M. Leemans, qui a paru en 1876 sur le papyrus Ebers, *Oud-Ægyptische Geneeskundige Handschriften*; écrit en hollandais, ce travail n'a pas eu malheureusement toute la notoriété qu'il mérite.

victorieusement la thèse qu'il défend, mais c'est là une simple impression que je ne me hasarderai pas à vouloir justifier. M. E. a joint heureusement à cette partie de son travail des considérations générales dont je saisis tout l'intérêt, sur la nature des médicaments usités par les Égyptiens et sur le dosage des substances qui y entraient. Il montre comment les apothicaires de l'époque pharaonique s'y prenaient pour exécuter les ordonnances complexes qui couvrent les pages de son papyrus, et il nous fait comprendre comment nos pharmaciens modernes pourraient s'y prendre pour les reconstituer avec toute l'exactitude de leurs proportions. C'est à la fois l'inconvénient et l'avantage des documents analogues au Papyrus Ebers, qu'ils exigent des connaissances techniques qui sont d'ordinaire refusées au philologue, mais qu'ils assurent au savant qui possède ces notions spéciales le moyen de donner une interprétation exacte et de fournir par la pratique la preuve rigoureuse de ses traductions. On peut comprendre de vingt façons différentes un texte littéraire, surtout quand il émane d'un auteur qui dut passer en son temps pour bien manier la langue et pour écrire d'un style élevé : il n'y a qu'une façon véritable d'interpréter une recette pharmaceutique dont on connaît la destination. Les éléments mêmes dont elle se compose, les proportions selon lesquelles ils sont combinés, la manière dont le patient doit se l'appliquer empêcheront toujours un savant initié aux études médicales de commettre quelqu'une de ces erreurs incroyables dont sont remplies les premières traductions des œuvres poétiques ou religieuses de l'Égypte.

Le *Livre des yeux* était des plus importants pour un médecin égyptien. Les yeux, la vessie et les intestins sont attaqués à chaque instant en Égypte, et le nombre des borgnes ou des aveugles y est presque aussi grand que celui des personnes atteintes de dysenterie ou d'hématurie. C'est donc à bon droit que M. E. a commencé par le traité des maladies des yeux. Son travail est exécuté avec un soin et même avec un luxe qu'on rencontre rarement dans les ouvrages scientifiques : les rubriques du papyrus sont imprimées en hiéroglyphes rouges ainsi que les parties de la transcription et de la traduction qui y correspondent. Le texte est d'abord transcrit et traduit mot pour mot : une traduction suivie en langue courante corrige ce que le mot-à-mot a parfois de contraint ou d'excessif dans sa brièveté. Des notes nombreuses répandues au bas des pages expliquent les passages obscurs ou discutent le sens des mots techniques dont le texte est rempli. Le nom ancien des substances médicamenteuses est rendu par le nom moderne, partout où cela est possible : M. E. a proposé de ce chef beaucoup d'identifications nouvelles dont la plupart me paraissent être certaines. Il reste cependant un assez grand nombre de plantes dont le nom ancien ne nous apprend rien et dont la découverte d'autres documents pourra seule nous faire connaître les équivalents modernes. Quand on songe que le nom d'une plante aussi banale que l'est l'oignon en Égypte prêtait encore matière à la contro-

verse, on se rendra compte de la somme de travail et d'ingéniosité que M. E. a dû déployer pour déterminer le sens des termes de botanique dont le *Livre des yeux* fourmille. Quelques-uns des résultats auxquels il est arrivé diffèrent de ceux que M. Loret avait obtenus. Ainsi M. E. revient pour le nom de l'arbre *âoushou*, *ôshou*, au sens *cèdre* que Horrack et Chabas avaient proposé contre le sens *acacia* que Rougé avait admis et que Loret pensait avoir prouvé de façon définitive. Les Égyptiens fabriquaient de nombreux objets, surtout des portes de temple, en bois d'*âoushou*. La question sera donc tranchée le jour où l'on aura découvert et identifié un fragment d'un objet que les inscriptions nous auront appris être en bois d'*âoushou* : jusque-là, nous devons nous borner à enregistrer les arguments pour et contre, et à suspendre notre jugement.

Le catalogue en est long des maladies d'yeux dont M. E. retrouve seul, ou avec l'aide des docteurs Schmidt et Schneider, la trace dans les pages de son papyrus. La première qu'il traduit d'une manière générale *das Wachsen des krankhaften im Blute in dem Auge* me paraît répondre à un des symptômes ordinaires de la conjonctivite, l'hyperhémie vasculaire, spécialement sous la forme variqueuse. Aujourd'hui encore les fellahs considèrent cet état de l'œil comme formant une maladie spéciale contre laquelle ils emploient des purgatifs et des cataplasmes; le remède indiqué ici est un cataplasme qu'on gardera ou qu'on renouvellera pendant quatre jours. M. E. admet avec quelque doute que les deux recettes suivantes sont dirigées contre l'Hydrophtalmos et contre le Staphylôme. C'est ensuite une affection de l'iris avec larmoiement constant et mouches volantes (p. 208-218), puis la maladie d'Horace, la *lippitudo* qui le gênait si fort pendant son voyage à Brindes, et une formule pour *ouvrir le visage*, c'est-à-dire, comme l'explique le contexte, contre l'agglutination des cils produite par la blepharite (p. 222 sqq.). Il n'est pas aisé de spécifier chacune des maladies énumérées : pas plus qu'aujourd'hui les Arabes d'Egypte, les Égyptiens anciens n'avaient sur les affections des yeux les notions exactes que nos médecins ont acquises. Ils confondent souvent sous un même nom des maladies entièrement différentes, ou voient dans les divers moments d'une même maladie des maladies diverses. On peut donc affirmer que, dans la plupart des cas, le nom moderne ne couvre pas tout à fait la même chose que le nom égyptien auquel il répond : il n'est qu'une approximation à la vérité antique. Ce n'est donc qu'avec circonspection, parfois même avec un certain scepticisme, que M. E. propose plusieurs identifications. « Donné le « langage sans précision du papyrus et l'absence de tout diagnostic, « c'est, on peut le dire, *affaire de goût* que se décider pour telle ou « telle affection de l'œil » (p. 227 note). Dans certains cas pourtant il n'y a pas de doute possible : c'est bien le leucôme que les Égyptiens connaissaient sous le nom de *sht (sahouzou) nou merati;* c'est l'ectropion qu'ils appelaient *nahait em merati;* c'est l'orgelet qu'ils désignaient

par les mots *posdit em merati*. La cécité elle-même avait ses remèdes, qui n'avaient point d'efficacité s'ils n'étaient accompagnés d'une formule magique. Elle se terminait par une adjuration au crocodile qu'on répétait quatre fois. On pourrait se demander chez nous quel rapport il y a entre la cécité et un crocodile : en Égypte, le rapprochement était naturel. Le crocodile était un des animaux qui produisaient l'éclipse en volant l'œil du Soleil : le dieu aveuglé n'éclairait plus le monde. Comme toute infirmité est une possession par un mauvais esprit, on admettait que le mauvais esprit qui rendait l'homme aveugle serait chassé par la même adjuration qui sauvait Râ du crocodile, et que le patient délivré recouvrerait la vue.

J'en ai dit assez pour montrer le genre d'intérêt qui s'attache au travail de M. Ebers. La traduction est exacte, autant du moins que le permet l'état de nos connaissances en botanique et en minéralogie égyptiennes. Les médecins qui voudront savoir ce qu'était leur art en Égypte, pourront l'accepter de confiance dans la plupart des cas. Ils souhaiteront, comme je fais, que les autres parties du recueil, celles qui traitent des matières de l'estomac, des maladies des organes urinaires, des maladies des femmes, ne se fassent pas trop longtemps attendre. La médecine égyptienne fut célèbre dans l'antiquité. Théophraste, Galien, Dioscoride citent perpétuellement les recettes qu'ils avaient apprises à Memphis au temple d'Esculape, et telle formule que Pline nous a conservée en latin semble n'être qu'une traduction à travers le grec d'une formule contenue au Papyrus Ebers. L'histoire des origines de la médecine est donc dans ce manuscrit et dans les manuscrits du même genre que renferment les collections égyptiennes de l'Europe : c'est par là que la découverte et la publication de M. Ebers doit intéresser plus le grand public que ne font d'ordinaire les découvertes et les publications des égyptologues.

G. Maspero.

---

586. — L. Stein. **Der Humanist Gaza als Philosoph.** I (S. A. aus dem Archiv für Gesch. der Philosophie. II, 3 p. 426-458), 1889.

M. Stein a bonne opinion du talent philosophique de Théodore Gaza. Jusqu'à présent cette bonne opinion est un fait, et un fait unique. Les études à venir et la publication de traités inédits qu'il annonce nous montreront si ce que nous ne connaissons pas tient plus que ne promet ce que nous connaissons. Je suis disposé à croire, jusqu'à preuve du contraire, que Voigt a vu très clair sur ce point comme sur presque tous, que Théodore Gaza fut un excellent Byzantin barbouillé de latin, un bon rhétoricien, ce que furent la plupart de ses compatriotes du temps, un fort brave homme, très estimable, ce que furent très peu d'entre eux, et, ni plus ni moins que Gemistus Pléthon, que Bessarion,

que Georges de Trébizonde, et que presque tous ces Grecs, un fort médiocre philosophe.

Cette première étude, toute en menus détails, et faite avec le soin attentif et facile qu'apporte M. S. à tout ce qu'il fait, dénote encore, en plus d'un endroit, une érudition vite et récemment acquise. Qui veut dire tout dit trop, et d'ailleurs ne dit pas tout. Pour ce qui est de la querelle entre platoniciens et aristotéliciens, les références et les appréciations d'ensemble sont un peu sommaires et toutes faites. M. Geiger a fait justice jadis, en une ligne aussi juste que sèche, de l'admiration traditionnelle pour l'antique brochure de Sieveking; elle n'est plus à citer. Le livre de Gass ne mérite pas qu'on en fasse si grand cas; c'est la confusion et l'inexpérience même. L'introduction de M. Alexandre au traité de Pléthon n'est pas un chef d'œuvre, mais est vraiment bonne et solide. M. S. ignore totalement l'existence de la *Bibliographie hellénique* de M. Legrand, et a parfaitement tort de l'ignorer. Les préoccupations théologiques n'eurent dans les deux camps hostiles, si ce n'est au Concile de Florence, qu'une place infiniment restreinte, et furent totalement absentes de l'esprit de Pléthon.

Le détail n'est pas sans imperfections. Tout le monde connaît, ne fût-ce que par Voigt, l'existence des lettres grecques de François Filelfe à Wolfenbüttel; elle n'est donc pas « wenig bekannt ». La lettre de Filelfe à Cassiani, citée à la page 436, n'est pas ignorée de « tous les biographes de Gaza », puisqu'elle est donnée par M. Legrand. La combinaison de la note 18 de la même page est fort douteuse, sans être neuve. Je ne suis pas convaincu que Théodore Gaza ne soit mort qu'en 1478, tout en ne comprenant pas du tout l'intérêt de ce problème. Enfin, la lettre d'Andronic Callistos en réponse à Apostolis n'est malheureusement pas seulement « sehr selten », mais paraît être bel et bien perdue, au très grand regret d'un très petit nombre de personnes. M. Stein, précis d'ordinaire, a sans doute pour ne l'être pas en ce cas, des raisons que je soupçonne. S'il en savait une copie, et s'il consentait à la donner en appendice au travail qu'il prépare, en y joignant les lettres écrites à la même occasion à Bessarion par Ognibene da Lonigo, Perotti, Naldi et les quelques autres qu'il sait bien, il se gratifierait de la sincère reconnaissance des quelques très rares curieux qui s'y intéressent, deux peut-être, un certainement.

Lucien Herr.

---

587. — **P. Nigidii Figuli operum Reliquiæ.** Collegit, emendauit, enarrauit, quæstiones Nigidianas præmisit Antonius Swoboda. Pragæ et Vindobonæ, F. Tempsky; Lipsiæ, G. Freytag. In-8, 143 pp.

Nigidius Figulus était un antiquaire, comme Varron son contemporain. Le recueil le plus récent des fragments, seuls restes de ses nombreux ouvrages, remontait à 1618 [1], quand, en même temps, deux phi-

1. Dans le troisième livre des *Variae Lectiones* de Ruttgers.

lologues se préparaient à les publier de nouveau, MM. Roehrig et Swoboda. M. Swoboda est arrivé le premier; son concurrent a seulement fait paraître une dissertation inaugurale que l'on peut considérer comme l'introduction de l'édition annoncée [1].

L'ouvrage de M. S. contient deux parties : des *Quaestiones Nigidianae* jusqu'à la p. 63, et ensuite le texte des fragments au nombre de 130, avec un double commentaire, critique et explicatif. La dissertation préliminaire porte principalement sur les *Commentarii grammatici*, sur le *de diis* et les autres ouvrages ayant trait à la religion et à l'astrologie. Si les fragments de Nigidius n'avaient pas été réédités depuis longtemps, l'attention et la discussion s'étaient portées à plusieurs reprises sur cet auteur [2]. Voici les résultats principaux auxquels M. S. est parvenu en complétant ou en corrigeant les études faites par ceux qui l'ont précédé.

Les *Commentarii grammatici* étaient un recueil de notes et non un traité systématique. Mais ce serait aller trop loin que de croire avec Hertz que ces notes, prises au hasard des lectures de Nigidius Figulus, n'avaient subi aucun classement. Chaque livre ne contenait que des notes d'une seule nature, comme le prouve la manière dont Aulu-Gelle fait ses citations (cf. Swoboda, p. 13). C'est en effet Aulu-Gelle qui, avec Nonius, nous a conservé le plus grand nombre de fragments de l'ouvrage grammatical de Nigidius Figulus. Ces fragments prouvent que l'auteur avait quelques théories communes avec Varron. Bien que Nigidius soit mort en 45 avant J.-C. et que le *de lingua latina* ne soit certainement pas antérieur à cette date, les savants allemands qui se sont occupés de la question, Ritschl, Wilmanns et M. Swoboda (p. 21) supposent un emprunt fait par Nigidius à Varron. Je ne vois pas pourquoi on n'affirmerait pas plutôt le contraire : on aurait du moins l'avantage d'être d'accord avec la chronologie. Une invention dont on a fait honneur à Nigidius est celle de l'*apex*, sans preuve d'ailleurs : M. S. n'a pas de peine à démontrer péremptoirement que l'ensemble de la doctrine orthographique de Nigidius rend impossible une pareille supposition (pp. 23 et 24).

Il nous reste seulement une douzaine de fragments du *de diis :* ici, Nigidius a encore été plus complètement effacé par Varron que pour la partie grammaticale de son œuvre. L'obscurité et la singularité des doctrines ont dû contribuer beaucoup à ce résultat. Nigidius s'était rallié aux théories des Etrusques qu'il exposait à fond : nous savons qu'au contraire Varron n'y avait touché qu'en passant. Cependant il est cer-

1. A. Röehrig, *de P. Nigidio Figulo capita duo*. Lipsiae, 1888.

2. On trouvera la bibliographie ancienne dans Teuffel, n° 170, 2. On a aussi publié des recueils partiels des fragments, par exemple des fragments grammaticaux dans Egger, *Sermoni latini ueteris relliquiae*, pp. 50-58 (omis dans Teuffel). On peut encore ajouter aux indications de Teuffel : Mercklin, récension de l'ouvrage de Hertz dans *Berl. Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, 1846, t. I, p. 630; Wissowa, *die Ueberlieferung über die roemischen Penaten*, *Hermès*, t. XXII, p. 55.

tain que Varron a utilisé l'ouvrage de Nigidius dont M. S. démontre l'antériorité contre M. Wissowa. Le *de diis* n'est donc pas postérieur à l'an 47 avant J.-C. Les fragments que nous en possédons, nous ont été principalement conservés par Arnobe qui les a trouvés dans Cornelius Labeo. C'est également par l'intermédiaire de Cornelius Labeo que nous est parvenu le calendrier divinatoire Ἐφήμερος βροντοσκοπία qu'a reproduit Laurentius Lydus. Ce calendrier, malgré des interpolations évidentes de l'époque de Justinien, doit être attribué sans conteste à Nigidius.

M. S. insiste ensuite sur le livre astrologique intitulé *Sphaera*. Il comprenait deux parties : l'une, *Sphaera graecanica*, fondée sur les observations des Grecs ; l'autre, *Sphaera barbarica*, basée sur celles des Égyptiens. Cette dernière partie était composée avant 59 avant J.-C ; Varron s'en est servi dans un de ses *Logistorici* qui doit être de cette époque.

Telles sont les conclusions nouvelles auxquelles est arrivé M. S. Ces discussions difficiles sont menées avec une grande rigueur. Je ne ferai qu'une critique. Le procédé de composition est tout-à-fait défectueux. Au lieu de séparer le plus possible des problèmes qui s'enchevêtrent, M. S. a suivi, dans son exposition, l'ordre même de ses recherches. Il annonce qu'il va démontrer que Nigidius a groupé ses notes sous certains titres. Pour cela, il étudie les auteurs qui nous ont conservé les fragments et discute leur méthode dans la citation et l'usage des sources. Il est ainsi amené à chercher la provenance de passages qui peuvent avoir été empruntés à Nigidius, bien que son nom n'y figure pas. Ces passages présentent des difficultés au point de vue du texte : M. S. propose des solutions qui elles-mêmes soulèvent des questions de grammaire ou de mythologie [1]. Après ce long circuit de discussions greffées les unes sur les autres, nous revenons à notre point de départ, que nous avons fini par perdre de vue. Ce n'est guère qu'à la troisième lecture que l'on peut saisir un ensemble.

L'édition proprement dite est au-dessus de tous les éloges. Le soin le plus minutieux a présidé aussi bien à la constitution du texte qu'à la rédaction du commentaire explicatif. On apprend beaucoup dans ces notes substantielles destinées à jeter un peu de lumière sur un texte obscur et fragmentaire : elles sont fort claires et reposent de la lecture de l'introduction.

Le tout forme un ouvrage de haute valeur. Il serait à souhaiter que l'usage de pareilles monographies s'introduisît : l'on aurait ainsi sur les auteurs conservés dans les nécropoles des grammairiens latins une collection de renseignements et de textes inappréciable.

P.-A. L.

---

1. Cf. p. 15. M. S. en arrive, par ce procédé à discuter, p. 9, les rapports de Nonius à Sisenna.

588. — **La Chronique des Tard venus**, par M. Léopold DELISLE. Paris, 1889 in-8 de 11 p.

Une des plus piquantes communications qui aient été faites depuis longtemps à l'Académie des Inscriptions. M. L. Delisle raconte avec non moins de verve que de savoir qu'un collectionneur de Milan, M. Carlo Morbio, dans un ouvrage publié en 1873 et intitulé : *Francia ed Italia*, etc., a donné quelques détails sur un ms. de sa collection auquel il attachait une extrême importance. C'était, disait-il, la chronique française des Tard-venus, composée par Louis Jai et dédiée par lui à Jean de Talaru, archevêque de Lyon, en 1390. chronique commençant à l'année 1362. Tout récemment le document en question avait été décrit dans le *Catalogue d'une collection précieuse de manuscrits et de livres... parmi lesquels se trouvent de nombreuses raretés détaillées par feu M. le chevalier Carlo Morbio à Milan* (Leipzig, 1889, in-8°. Vente pour le 24 juin). M. D., en lisant cette description et en la rapprochant de la notice de 1873, se demanda s'il n'y avait pas lieu de suspecter l'authenticité de la Chronique des Tard-venus. Il fallait à tout prix que ses doutes fussent dissipés, avant le jour où le ms. serait mis aux enchères. En effet, dit-il (p. 5), si la chronique était authentique, elle avait sa place marquée dans les collections de la Bibliothèque nationale. Si par malheur le ms. était l'œuvre d'un faussaire, quels regrets d'avoir inutilement dépensé une partie des crédits, toujours insuffisants, dont nous pouvons disposer pour l'accroissement de nos collections ! Une reproduction photographique pouvait lever les incertitudes. M. D. l'obtint et rien qu'à l'inspection de la fidèle image des trois premières pages de la Chronique des Tard-venus, il comprit, tant étaient étranges les caractères et les formules, que la pièce avait été forgée en notre siècle par un faussaire aussi maladroit qu'ignorant. L'éminent paléographe rappelle, à ce propos, que la fabrication de la prétendue Chronique n'a pas été un acte isolé. Des mss. absolument semblables ont été présentés à la Bibliothèque nationale il y a quinze ou vingt ans : la supercherie parut à M. D. si grossière qu'il ne crut pas même devoir en prendre note. Un de ces ms. (une Chronique de la Pucelle d'Orléans) est entré en 1876 au Musée britannique (n° 30042 de la série additionnelle). Un autre ms. sorti de l'atelier du même faussaire est tombé entre les mains de feu M. Henri Bordier, qui, le 20 février 1874, l'a offert à la Bibliothèque nationale (n° 4022 du f. f. nouv. acquis.), « comme échantillon d'imitation moderne des plus grossières. » M. D. reproduit, à la fin de sa si curieuse brochure, une *Note* [de M. Émile Picot] *sur la Chronique de la Pucelle, conservée au Musée britannique.* A cette occasion, il vante (p. 8) « le flair et l'érudition » de M. Picot. On peut dire à M. Delisle :

Vous donnez *justement* vos qualités aux autres.

T. DE L.

589. — Un poète allemand au XVIe siècle, **Etude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs**, par Ch. SCHWEITZER. Paris, Berger Levrault. In-8, 1887. (Thèse soutenue en 1889), XXI et 479 p. 7 fr. 50

Ce très long et très considérable travail renferme treize chapitres. M. Schweitzer fait d'abord la biographie de Hans Sachs; il décrit ensuite Nuremberg et retrace la Réforme et la façon dont le poète cordonnier la comprit et l'entendit, la politique qu'il défendit, les événements qui l'inspirèrent; puis il considère les œuvres de Hans Sachs dans leur ensemble et en marque les traits principaux; il montre en lui le moraliste et le poète humoristique; il examine en détail le Meistergesang dont Sachs fut le chef incontesté; il apprécie ses farces de carnaval, ses drames bibliques et profanes, ses poésies diverses, et conclut que l'œuvre de Hans Sachs est une œuvre « belle, vigoureuse et jeune, pleine de sève et de saveur ». On voit déjà que l'auteur a surfait un peu son héros, et lui-même craint avec raison que son jugement ne paraisse « trop enthousiaste; qu'on veuille bien, dit-il, nous pardonner notre excès de piété; on ne vit pas pendant quinze ans dans l'intimité journalière d'un homme aussi aimant que Hans Sachs, sans l'aimer soi-même jusqu'à la faiblesse ». Voilà, en effet, le grand reproche qu'on lui fera; il exalte Hans Sachs. Il affirme, par exemple (p. 23-24) que Sachs, « comme ces poètes de grande race dont parle Musset, écrivait avec le sang de sa poitrine déchirée », et que dans le *Pulscheidlied* de 1513 « la passion parle toute pure ». Mais voyons de près cette page écrite « au prix de combien de larmes vraies et d'angoisses réelles! » Qu'y trouvons-nous, sinon des plaintes banales et les formules du chant populaire : *ich muss jez in das ellent, der liebe lon ist traurig ent, herzeleit nachfolget grosser freut*, etc. L'adieu qui suit, est plus poétique; mais, lecteur français, ne vous fiez pas trop à la traduction jolie, un peu mignarde de M. S. : « que Dieu veille sur ta bouche semblable à une rose épanouie, sur ta chevelure tressée en nattes d'or, sur ton sein coquettement paré! » Hans Sachs a-t-il écrit vraiment cela? Il dit simplement « ta bouche rose, ta chevelure blonde tressée, ton sein paré avec soin » *(deinen rosenfarben munt, dein gelb geflochten har, dein brüstlein ziert mit fleisse)*. De même, le chant *contre le Turc* est-il, comme le prétend M. S., « un de ces hymnes brûlants, improvisés à l'heure du péril par un patriote de génie, et qui, sitôt éclos, sont dans toutes les bouches, entraînant les masses populaires et faisant marcher les bataillons au pas? » (p. 101) Ne croirait-on pas que Hans Sachs a composé en 1532 la *Marseillaise* allemande? Plus loin, M. S. compare un « Fastnachtspiel » de Hans Sachs, l'*Ecolier évoquant le diable* avec le *Médecin volant* et la *Jalousie du Barbouillé* de Molière, et il trouve que la pièce de Sachs est « parfaite de tous point », qu'elle « dénote chez l'auteur la connaissance de toutes les ressources et de toutes les finesses de son art »; qu'il y a « dans le développement de l'action une intelligence du théâtre, une habileté d'enchaîne-

ment qu'on chercherait en vain dans le *Médecin volant* »; que la pièce de Hans Sachs n'est pas « ce qu'était le théâtre de Molière à son début, la farce qui ne fait appel qu'à la grosse gaieté par les gros moyens »; que dix ans après le *Médecin volant*, le succès des *Précieuses* a démontré à Molière qu'il devait étudier le monde, et que « cette source unique de vérité, l'observation, Hans Sachs, le cordonnier illettré de Nuremberg, l'avait découverte sans tâtonnements, et cela, cent ans avant Molière » (p. 283-290). Pareillement, s'il s'agit de fables, M. S. est bien près de rapprocher Hans Sachs et Lafontaine. « Lisez, dit-il, dans la fable du *Rat des champs et du Rat de ville* la description du coup de théâtre qui met fin aux repas des deux amis et de la frayeur qui s'empare d'eux. La Fontaine lui-même a-t-il écrit rien de plus naturel? » (p. 383). Mais, là encore, M. S. a, ce me semble, embelli sa traduction [1]. D'ailleurs, ne dit-il pas que Hans Sachs qui « nomme les choses par leur nom » et qui « ne recule devant aucune crudité » et qui remue l'ordure, était une âme virginale (p. 229, 263 et 141)? Lorsqu'il retrace la vie du poète, sur laquelle on a fort peu de renseignements, ne le voit-on pas admettre de son chef et sans contrôle, tout ce qui est favorable à Hans Sachs et rejeter tout ce qui peut rabaisser le cordonnier de Nuremberg? Il parle sans preuve de l'austère jeunesse de Sachs; il croit que le poète, à l'âge de soixante-huit ans, se remaria avec une jeune fille de dix-sept ans pour donner une mère à ses enfants et parce qu'il regardait le mariage comme une institution obligatoire; il fait l'éloge de cette seconde femme, Barbara Harscher, pour nous révéler plus loin que Barbara « portait la braie » et que Hans « filait doux », trouvait dans le mariage « le miel mélangé de fiel » et y avalait « la purée de zizanie ». Mais c'est assez critiquer M. S., et il serait temps de passer à l'éloge. M. S. a réussi à placer Hans Sachs dans son milieu, dans sa ville natale de Nuremberg, en pleine Réforme; et il montre bien que le poème de la *Wittembergisch Nachtigall* fit du paisible cordonnier un homme célèbre. Il nous fait jeter un coup d'œil sur la bibliothèque de son auteur, « sa source d'inspiration »; et s'il expose un peu sèchement la philosophie de Hans Sachs, il résume en un solide et instructif chapitre les renseignements que nous possédons sur le *Meistergesang*, sur son organisation, sur ses règlements. Mais le chapitre consacré au poète humoristique est le plus attrayant du livre : nous parcourons avec M. S. ce qu'il nomme la galerie comique de Hans

1. « Soudain un vacarme se fait entendre à la porte; c'est le sommelier, il ouvre, il entre; quel effroi pour nos rats! Le rat des champs, éperdu de terreur, court le long des murs, va, vient, essaie de grimper, ne sachant par où entrer ni par où sortir ». M. Schweizer a mis dans ce passage une vivacité, une rapidité, qui ne sont pas dans l'original :

in dem da rumpelt an der thür,
der kelner sperrt' auf, ging hinein,
die meusz erschrackn. . . . .
die feldtmausz stund in grosser gfehr
loff auff an wenden hin und her
west nicht wo ein oder wo aus.

Sachs; nous voyons de près ses personnages : les femmes qui se chamaillent avec les maris, les maris qui s'assemblent le soir au cabaret pour dauber sur leurs femmes, les valets d'écurie faisant la cour aux vachères, les campagnards qui viennent à la ville où leur bêtise leur attire des mésaventures, les curés de village, les *stationierer,* les écoliers, les lansquenets, etc. Citons encore dans les chapitres qui terminent le volume les réflexions sur certaines pièces qui sont des « tableaux de genre », de fidèles images de la réalité quotidienne : M. S. fait justement voir que Hans Sachs a représenté les hommes de son temps lorsqu'il croyait peindre les personnages de l'antiquité et les héros de la légende. Enfin, la conclusion résume assez bien l'œuvre immense de ce fécond Hans Sachs qui a composé près d'un demi-million de vers, et l'impression que donne la personne du poète. M. S. consent à reconnaître la facilité comme le caractère distinctif de Sachs, et s'il juge sa langue par instants vive et alerte, il la juge d'autres fois tourmentée, obscure, lourde, traînante, et il prononce ce mot décisif : « Qui voudra connaître la vie allemande au siècle de la Réforme devra aller l'étudier dans l'œuvre de Hans Sachs » (p. 416). Le style de M. Schweitzer n'est pas toujours aussi châtié qu'il devrait l'être ; il ressemble un peu à celui de Hans Sachs, et un des juges du nouveau docteur, a, dit-on, noté avec esprit d'autres ressemblances entre le poète et son biographe. Mais l'œuvre elle-même est méritoire et, quoiqu'on regrette de n'y pas trouver une étude plus complète des sources où puisait Hans Sachs, on pourrait appliquer à M. Schweitzer ce qu'il écrit de Ranisch, que « dans son étude si consciencieuse et par la chaleur communicative de son admiration, il ouvre les yeux de la France sur la valeur de cet écrivain injustement dédaigné » (p. 423). Ajoutons qu'il publie à la suite de son livre des morceaux inédits de Hans Sachs, un fac-simile de son écriture, la notation musicale d'une de ses pièces et un chapitre additionnel destiné à donner une idée générale de la langue et de la métrique du poète [1].

A. CHUQUET.

---

1. P. 31, pourquoi comparer Cunégonde et Niobé? ; — p. 33, pourquoi ne pas dire que les secondes noces étaient passées dans l'usage? ; — p. 79, pourquoi traduire *pfeifer* par « joueur de musette » ? ; — p. 149, il fallait rappeler les *Contenance de table* française et les *Tischzuchten* allemandes ; — lire p. 220, « luthérien » et non *huguenot ;* — p. 270, Geiler et non *Geyler ;* — p. 332, Münch et non *Munck* (et mieux Frédéric Halm) ; — p. 395, Annaeus et non *Aeneus ;* — M. Schweitzer aurait dû citer ce jugement de Friedel (*Hist. abrégée du théâtre allemand*, p. 4-5, en tête du 1er volume du *Nouveau théâtre allemand*, 1782). « Dans le XVIe siècle, le fameux poète Hans Sachs, cordonnier de profession, travailla aussi pour le théâtre. On a près de 200 pièces de lui ; quoique le plan et la conduite en soient d'une absurdité révoltante, cependant on y trouve quelques caractères décidés et très bien soutenus. Dans les sujets qu'il a tirés de l'histoire ancienne et de la Bible, on doit lui pardonner les fautes qu'il a faites contre l'histoire même ; l'ignorance de son siècle lui sert d'excuse. Ce fut lui qui le premier distingua la comédie de la tragédie. »

590. — **Le Père Joseph et Richelieu**, par Gustave Fagniez. (Extrait de la *Revue historique*). Paris, 1888, 164 p. in-8.

M. Fagniez poursuit dans le présent volume les intéressantes études sur le P. Joseph et la politique extérieure de son temps, déjà signalées par nous dans la *Revue critique*[1]. Il y a réuni deux mémoires de longueur inégale. Le premier nous raconte la jeunesse du célèbre capucin et son rôle dans la pacification de Loudun (1577-1616) ; le second examine de plus près l'histoire de la politique française pendant les années 1632-1635, qui précédèrent la rupture ouverte avec la maison de Habsbourg, et au cours desquelles le P. Joseph fut un des plus précieux auxiliaires du cardinal de Richelieu.

Le récit de la jeunesse de François Le Clerc de Tremblay est écrit d'après une série de documents inédits, qui se trouvent entre les mains de M. F., et dont il a fait le plus heureux usage pour nous montrer « le véritable P. Joseph », non pas seulement celui de l'histoire, mais celui de la vie intime. Les notes autographes, si curieuses, de Mme du Tremblay, la mère du capucin, remontent jusqu'à sa grossesse et nous permettent ainsi de suivre la carrière accidentée du futur diplomate, depuis le moment de son entrée dans le monde. Nous le voyons, à quatre ans, monté sur un tabouret, prêcher aux convives paternels le récit de la Passion, rédiger à treize ans un traité sur la vie monastique, voyager en Italie, paraître un instant à la cour de France sous le nom de baron de Maffliers, servir en soldat intrépide au siège d'Amiens, séjourner en Angleterre comme attaché d'ambassade, jusqu'au moment où sa vocation l'emporte et où il entre aux Capucins d'Orléans, en 1599. C'est un tableau des plus attrayants et dont les curieux détails font mieux comprendre certains traits de caractère de notre personnage et certains de ses actes.

M. F. ne nous a point donné la suite immédiate de ce premier chapitre de sa biographie. Il franchit un intervalle de seize ans pour arriver au moment où le P. Joseph, devenu provincial de son ordre en Touraine, intervient dans les négociations entre Marie de Médicis et Condé, entamées à Loudun (mai 1616); il nous montre le rôle important que le capucin jouait dès lors sur le terrain religieux et nous initie aux rapports qu'il entretenait avec Richelieu.

Le second mémoire de M. F., de beaucoup le plus considérable par son étendue, entreprend de tirer au clair la politique étrangère de Louis XIII, depuis le 16 novembre 1632, date de la mort de Gustave-Adolphe à Lutzen, jusqu'au 19 mai 1635, moment de la rupture avec l'Espagne, alors que la France se prépare à inaugurer « sa politique d'extension, prix tardif d'une grande prudence, d'une longue dissimulation, propres à endormir la méfiance germanique. » M. F. s'attache surtout à montrer que le P. Joseph ne fut nullement, dans ces circons-

1. Voy. *Revue critique*, année 1886, vol. I, pag. 116.

tances, et comme on l'a souvent répété, un instrument docile et purement passif des vues de Richelieu. Il y a dans leur attitude, dans leur manière de voir surtout, des nuances que la fine analyse de M. F. fait ressortir à merveille. Le P. Joseph était, au fond, plus imbu des obligations de son état que le cardinal, toujours prêt à s'allier avec les hérétiques, pour arriver au but. Dans l'affaire de la Valteline et des Grisons, par exemple, le capucin semble constamment inquiet de s'engager trop avant avec les puissances protestantes, il ne cesse de prêcher la défiance à l'égard de Henri de Rohan. etc. D'autre part, la sûreté de son coup d'œil diplomatique laisse à désirer parfois. C'était une bévue, qui aurait pu avoir des conséquences fatales, que son appréciation favorable et si fausse du caractère et des capacités du triste électeur Jean-George de Saxe, appréciation qu'il parvint à faire partager un moment à Richelieu lui-même. Et cependant la diplomatie européenne avait eu le temps de connaître à fond ce prince si nul, qui régnait depuis de longues années et dont les ambassadeurs vénitiens, par exemple, traçaient un portrait si peu flatteur et si ressemblant à la fois, quinze ans auparavant, lors de la rébellion de Bohême.

Nous ne pouvons naturellement entrer ici dans le détail des négociations diverses racontées par M. F. d'après les nombreux documents, en majeure partie inédits, qu'il a su réunir et au milieu desquels il se meut avec une lucidité qui montre à quel point il est maître de son sujet. On ne saurait écrire désormais l'histoire de la politique française du temps, sans étudier, la plume à la main, cette substantielle étude [1].

Peut-être M. F. a-t-il cédé çà et là au penchant qui fait par moments de tout biographe un ami, j'allais dire un avocat, de son héros. Il nous montre le P. Joseph parlant avec onction de la tolérance aux protestants d'Allemagne. Lui semble-t il vraiment possible que l'homme dont il nous a dépeint si fidèlement le caractère, qui avait la rage des conversions, qui cherche sans cesse à recruter des prosélytes des deux sexes, ait pu parler sincèrement de la sorte? C'est ainsi qu'il doit avoir dit à l'un des négociateurs allemands, Streiff de Lauenstein, que « le principe *eius religio cuius regio* vient du diable [2] »; M. Fagniez est-il bien sûr que le P. Joseph ne se soit pas moqué de l'honnête Hessois, ou que ce dernier n'ait pas compris de travers? Mais ce sont là des vétilles que nous n'avons touchées que pour satisfaire au devoir du critique [3].

R.

1. Dépêche de Streiff du 20 novembre 1633, p. 65.

2. M. F. touche aussi parfois à la politique intérieure; voir en particulier l'intéressant épisode de la chute du garde-des-sceaux Châteauneuf.

3. Nous nous permettons seulement une observation relative à l'orthographe des noms de lieux. Partout où l'usage a consacré certaines formes, et surtout quand il s'agit de localités qui, pendant deux siècles, furent françaises, il nous semble parfaitement inutile de revenir aux dénominations antérieures; par contre, là où ces formes n'existent pas, il faut donner l'orthographe usuelle d'une façon correcte. J'écrirais donc *Noerdlingen* et pas *Nordlingen*, mais je dirais *Coblence* et non *Coblentz*, *Rouffach* et non *Ruffach*, *Massevaux* et non *Maasmünster*, *Hohkoenigsbourg* et non

591. — **Lettres de Charles Weiss à Charles Nodier,** publiés par Léonce Pingaud. Paris, H. Champion, 1889, in-8, 2 ff et 122 p.

En 1876 M. A. Estignard avait publié d'après les originaux dont il était le légataire la *Correspondance inédite de Charles Nodier* (1796-1844), exclusivement composée de lettres adressées à son ami d'enfance, Ch. Weiss. M. Pingaud a eu la bonne pensée de demander au petit-fils de l'auteur de *Trilby* communication des lettres qui répondaient à celles-ci et il apporte ainsi un intéressant complément à la publication de M. Estignard, bien que la concordance y laisse fort à désirer. Le recueil Estignard commence en effet en 1796, tandis que celui de M. Pingaud s'ouvre par trois lettres de 1811-1812, qu'un intervalle de neuf ans sépare de la suivante; la série se poursuit ensuite sans trop de lacunes jusqu'au 30 novembre 1843 (Nodier mourut le 27 janvier suivant). M. P. a pris soin de signaler celles de ces lettres qui devraient, dans une refonte définitive, s'intercaler à la suite les unes des autres, et de ce rapprochement il est aisé de conclure que les deux amis n'avaient pas toujours pris un soin fort scrupuleux des témoignages mutuels de leur affection. Qoiqu'il en soit, il en subsiste assez pour que nous goûtions un vif plaisir à ce dialogue trop souvent interrompu et il nous faut remercier M. P. d'avoir arraché à la destruction un document dont l'histoire littéraire du XIXe siècle peut désormais faire son profit.

M. Estignard n'avait accompagné sa publication d'aucune note; M. P. a cru devoir imiter ce fâcheux exemple. C'est trop compter sur le savoir et la sagacité du lecteur à qui des faits et des noms vieux de trois quarts de siècle ne sont pas toujours familiers. Ainsi, lorsque (p. 88-89) Weiss annonce à Nodier la visite de M. de *La Villette* et qu'un peu plus loin (p. 97 et 99) il réclame un accueil favorable pour M. *Du Grail*, auteur d'un recueil de poésies, il n'eut pas été superflu de nous avertir qu'il s'agit d'un seul et même personnage, d'un romancier délicat, trop oublié aujourd'hui, de *Charles de Bernard du Grail de la Villette*. Le nom de Proudhon est assurément connu de tous; mais combien savent que son début en 1837 fut un *Essai de grammaire générale ?* Une note d'une ligne (p. 117) eut été la bienvenue. L'écriture de Weiss était fort défectueuse, il s'en excuse souvent lui-même, et M. P. a eu sans doute quelque peine à la déchiffrer. Mais bien certainement Weiss n'avait point laissé échapper dans sa lettre du 5 avril 1823 ce barbarisme : *charta purima*, ni estropié ainsi (p. 111) :

Plus n'en aurez noce ni madrigal

un vers d'une des plus jolies épigrammes de Piron contre l'Académie française [1].

Hohen-Koenkesberg, etc. Et quand, p. 72, M. F. dit à propos de la seigneurie de *Kriechingen*, que « dans les documents français ce nom est devenu *Créhange* », il oublie qu'en Lorraine on a dit de tout temps *Créhange* et non pas *Kriechingen*, qui ne s'employait que dans le *Westrich* ou Lorraine allemande et sur le versant oriental des Vosges.

1. Bien qu'elle soit fort connue et publiée dans l'édition Rigoley de Juvigny, ainsi

Les questions bibliographiques tiennent légitimement, après les nouvelles intimes, la plus large place dans cette correspondance entre l'écrivain de ce siècle qui a, le premier, remis en honneur l'amour du livre et un érudit à qui ses devoirs professionnels, une collaboration assidue à la *Biographie* Michaud et un souci exagéré du *mieux* n'ont pas permis de donner toute sa mesure. Les ventes réitérées de Nodier eussent fourni à M. P. un piquant commentaire s'il eut recherché dans les catalogues de 1827 de 1830 et de 1844 la trace des volumes ramassés par Weiss pour son ami à l'étalage des bouquinistes bisontins, ou obtenus au moyen d'échanges dont les amateurs de la région se trouvaient trop honorés; mais peut être M. P. n'aurait-il pris aucun plaisir à ces divertissements de bibliophile, lui qui a pu imprimer sans sourciller cette phrase visiblement tronquée ou mal lue «... je n'ai pu tirer des mains de Guillaume un charmant exemplaire du *Mépris de la mort* de notre Chassignet, *maroquin rouge,* reliure de Dufeuil [lisez *Duseuil* ou plus exactement Deseuille] *en parchemin.* » Mânes de Nodier, ce livre à la fois relié en maroquin et en parchemin a dû vous faire tressaillir dans la tombe! Voilà une rareté telle qu'on n'en vit jamais sur les rayons de l'aimable et fallacieux « bibliognoste »!

En dépit de ces vétilles, la publication de M. Pingaud mérite d'être lue de tous les curieux pour qui Nodier reste un initiateur et un ancêtre, n'eut-il écrit que cet axiome fameux : « Après le plaisir d'avoir des livres, il n'en est pas de plus doux que celui d'en parler. »

Maurice TOURNEUX.

---

592. — **Histoire de l'Enseignement au Havre** depuis l'origine de la ville jusqu'à nos jours, par T. GARSAULT, inspecteur primaire. Paris, imprimerie du Commerce. Prix : 3 fr. 50.

Les trois cents dernières pages de ce volume qui n'en a pas moins de 450, contiennent les programmes suivis dans les classes primaires de la ville, ainsi que les devoirs que l'on donne aux élèves des deux sexes dans les cours élémentaires, moyens et supérieurs. C'est très amusant, surtout le programme pour la classe enfantine. Ainsi dans le mois de janvier, on doit parler à ces bambins de cinq à sept ans « du mouvement de la terre autour du soleil, des compliments, des étrennes, de la charité, des oranges et des marrons » : délicieux salmigondis à « l'élaboration

---

que dans la *Correspondance* de Grimm (dernière édition, I, 149; X, 200), je crois devoir le reproduire ici :

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième, on fait asseoir cet homme.
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme:
Plus n'en avez prose ni madrigal :
Au bel esprit ce fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

duquel participèrent tous les directeurs et toutes les directrices des écoles », sous la présidence de l'auteur de ce livre. Le mois d'août, où il serait si bon de se dégourdir les jambes et de faire un peu l'école buissonnière, est des plus chargés : tandis que les pauvres petits sont là cloués sur leurs bancs, on les fait voyager en idée sur « les routes, les chemins de fer, les bateaux à vapeur » ; les maîtresses leur expliquent ce que c'est que « les cartes, la boussole, l'aimant » ; on les entretient finalement de « Christophe Colomb, des races d'hommes, de la patrie, du monde. » Encore une fois, pauvres enfants! Ils ont à peine neuf ou dix ans, l'âge heureux où ils devraient apprendre à lire, comme jadis leur compatriote Bernardin de Saint-Pierre, dans les *Contes de Perrault*, dans *Robinson Crusoé*, et voici qu'on leur donne des sujets de ce genre à développer : « *Guerre de Prusse en 1870. — Le pouvoir exécutif. — But de la respiration; les poumons. — Réorganisation de la France et projets de Henri IV.* » Ces devoirs nous sont donnés avec les annotations des maîtres et des maîtresses : le tout, cela va sans dire, est à peu près d'égale valeur. On conçoit qu'un pareil livre, assez volumineux en apparence, n'a pas coûté un grand travail à son auteur. Le titre promettait pourtant quelque chose, et l'on pouvait s'attendre à trouver quelques détails intéressants sur l'enseignement primaire à l'origine de la ville du Havre. Or il n'y a rien là-dessus, ou presque rien, sauf deux ou trois documents sans importance. M. Garsault alléguera peut-être que les archives ont été dispersées ou perdues : cela est possible, mais alors il aurait dû donner à cet ouvrage un titre plus modeste. Le seul chapitre qui offre quelque intérêt (50 pages environ) est celui qui traite de l'instruction primaire de 1789 a 1833. On y trouve ce curieux arrêté (20 mai 1794) du Conseil général de la commune du Havre-Marat : « Les classes commenceront et finiront au cri de vive la République. Elles seront ouvertes et terminées par des chants civiques... On se tutoiera à l'école, même les élèves à l'égard *(sic)* de l'instituteur et de l'institutrice. » Un membre du bureau de l'instruction publique proposa qu'« on fît assister les enfants, douze fois par an, à des spectacles patriotiques publics pour faire éclore dans leurs cœurs des germes de vertu morale et d'héroïsme », mais la rétribution exigée par le directeur du théâtre, lequel était évidemment plus intéressé que républicain, fit que le projet n'eut pas de suite. A cette époque, trois mille élèves environ, nombre assez considérable eu égard à la population de la ville, fréquentent seize écoles ne ressemblant en rien, pour l'aménagement et l'hygiène, à ces palais somptueux d'aujourd'hui qu'on dirait volontiers avoir été construits pour des enfants nés millionnaires. J'accorde que les vieilles écoles étaient souvent trop étroites, mal installées, mais au moins elles avaient un avantage : rentrés dans leurs taudis ou leurs galetas, les écoliers pauvres n'avaient point à faire une comparaison attristante. Quant au traitement des maîtres, il n'était guère inférieur au Havre à celui qu'on leur accorde aujourd'hui,

et pour les stimuler, ils étaient rémunérés proportionnellement au nombre des élèves admis dans leurs écoles. La plus grande partie des enfants, sauf ceux des familles pauvres, payaient une petite somme mensuelle qui allégeait le budget de la ville et celui de l'État. La gratuité de l'enseignement primaire a du bon, à condition, il nous semble, qu'elle ne soit pas absolue ni appliquée indistinctement, sinon ce n'est pas la suprême justice. Voilà ce qu'on dit un peu partout depuis quelque temps, et je le répète. Une famille laborieuse, un bon ouvrier s'honorent en payant l'instruction de leurs enfants : c'est peut-être pour cette raison que les écoles libres congréganistes ont encore au Havre un grand nombre d'élèves [1].

A. DELBOULLE.

LETTRE DE M. DAVID GÜNZBURG.

Je lis à la p. 299, de la *Revue*, nº 44, qu'il est difficile de dire d'où vient le κ de Πόρκιος et de Μανούκιος. Mais Porzi ou Portius pouvait tout aussi bien s'appeler en latin *Porcius*, en souvenir de l'ancienne famille des Caton et peut-être même par respect pour l'étymologie. Or *Porcius* se disait en grec Πόρκιος. Manuce transcrivait son nom Μανούτιος pour *Manutius;* mais il pouvait évidemment, par analogie avec Minucius = Μινούκιος, se permettre l'orthographe *Manucius* et Μανούκιος. La thèse de M. Léon Dorez ne s'en trouve que raffermie.

CHRONIQUE

ALSACE. — Le *Bulletin du Musée historique de Mulhouse* année 1888, vient de paraître et contient les articles suivants : 1º *Le commerce et l'industrie à Bâle*, par X. MOSSMANN (d'après l'ouvrage de M. Tr. Geering, cp. *Revue*, 1887, nº 34); 2º *Le château de Hohnack*, par Fritz KESSLER; 3º *Note sur les sépultures anciennes de Tagolsheim*, par BLEICHER et Matthieu MIEG; 4º *Préambule* de l'Acte de constitution de la Société du Nouveau quartier de Mulhouse; 5º Notices nécrologiques sur le comte Egbert-Frédéric de Mülinen-Mutach et M. Jean Ringel.

— La collection des *Beitræge zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen* (Strasbourg, Heitz et Mündel), s'est augmentée de volumes nouveaux : VIII. *Geschichte des heiligen Forstes bei Hagenau*, par NEY, I, 1065-1648; IX. *Rechts-und Wirthschafts-Verfassung des Abteigebietes Maursmünster wæhrend des Mittelalters*, par Aug. HERTZOG; X. *Gœthe und Heinrich Leopold Wagner, ein Wort der Kritik an unsere Gœtheforscher*, par J. FROITZHEIM; XI. *Die Armagnaken im Elsass* par H. WITTE. Sont en préparation : XII. *Aug. Stœber*, par EHRISMANN et XIII. *Gesch. des heiligen Forstes bei Hagenau*, II, 1648-1791, par NEY.

— Paraît à la même librairie (Heitz et Mündel) une traduction allemande du Ligurinus : *Der Ligurinus Gunthers von Pairis im Elsass, ein Epos zum Ruhme Kaiser Rothbarts aus dem XII Jahrhundert*, par Théodore VULPINUS (3 mark 50).

1. M. Garsault ne se gêne pas assez avec le français. Il a raison de dire, quoique trop dédaigneusement, qu'il n'est pas nécessaire pour faire un bon industriel ou un bon commerçant « de pâlir sur l'histoire et la langue des peuples évanouis », mais cela devient indispensable dès qu'on veut faire un livre. On évite alors les barbarismes tels que « communaliser, congréganïser »; les manquements à l'orthographe comme *s'enquierre* (subjonctif) au lieu de *s'enquière*, et les fautes de français qu'il serait trop long de relever.

BRÉSIL. — M. Sylvio Roméro, qui a publié autrefois des recueils de contes et de chansons populaires du Brésil, vient de réunir en un volume différents essais sur la poésie populaire de son pays, *Estudos sobre a poesia popular do Brazil* (1879-1880), 365 p. in-12, Rio de Janeiro, Laemmert, 1888). Ces études ou essais traitent successivement du caractère de la poésie populaire du Brésil, — de l'analyse critique des ouvrages qui lui sont consacrés, — du rôle des femmes et des enfants comme facteurs de poésie populaire; — de l'origine de la poésie brésilienne (c'est-à-dire des influences portugaise, indienne, africaine et métine sous lesquelles elle s'est formée et développée), — de la transformation de la langue portugaise en Amérique. M. R. n'est pas entré dans la question des rapports de cette poésie avec celle des autres peuples et il ne fait de rapprochements qu'avec la mère-patrie, le Portugal. — M. Roméro nous a envoyé en même temps une brochure sur la place de la philosophie dans l'enseignement secondaire et nous apprend par la couverture qu'il est « professeur de philosophie à l'internat du Collège de Pedro II ».

ITALIE. — Viennent de paraître les fascicules XIV et XV du *Dizionario epigrafico di Antichità Romane* (Rome, Pasqualucci). Les articles principaux qu'ils contiennent, sont les suivants : *Allectio*, *Alpes*, *Alumnus*, *Ambitus*, *Amicus*, *Amphiteatrum*, *Ancilia*, *Ancyranum monumentum*, *Aniensis tribus*, *Annona* (liste des préfets de l'annone).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 novembre 1889.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats aux deux places d'associés étrangers, vacantes par la mort de M. le baron de Witte et par celle de M. Amari.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au scrutin.

M. Ernest Curtius est élu en remplacement de M. le baron de Witte.

M. Layard est élu en remplacement de M. Amari.

M. Croiset, au nom de la commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, rappelle que M. Schliemann a invité l'Académie à déléguer un de ses membres pour assister aux nouvelles fouilles qu'il compte faire sur l'emplacement de Troie. La commission propose à l'Académie d'accepter, en principe, cette invitation et de statuer ultérieurement sur la désignation du délégué. Cette proposition est adoptée.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 novembre 1889.

M. Prost commence la lecture d'une notice sur Saint-Servais, évêque de Tongres au IVe siècle, et sur la correction que son nom a subie dans les dernières éditions des œuvres de Grégoire de Tours.

M. Delaigue communique la photographie d'une stèle trouvée dans les environs du Puy-de-Dôme.

M. Courajod présente des observations sur quelques morceaux de sculpture, d'émaillerie et d'orfèvrerie qui ont figuré à l'exposition rétrospective du Trocadéro : un chapiteau roman du Musée de Reims, la médaille en marbre du roi René par Pietro da Milano, les émaux français du XVe siècle appartenant au Musée des Antiquaires de l'Ouest, les émaux translucides attribués par erreur au XVIe siècle, le modèle en bois de la Nourrice reproduite par les émailleurs de l'atelier de Palissy.

M. Durrieu signale l'existence au château de Ravignan, dans les Landes, d'un groupe en bois sculpté du commencement du XVIe siècle, portant la marque à main coupée de la ghilde d'Anvers.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Lupatelli de Pérouse, le dessin d'une figure de femme étrusque en bronze qui formait sans doute le couvercle d'une cassette comme la figure analogue décrite, sous le nom de Flore, dans la *Notice des bronzes antiques* de M. de Longpérier.

M. Boislisle.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

(instructif). — Kuntze, Der servus fructuarius des röm. Rechts. — — Ribbeck, Gesch. der röm. Dichtung, II, August. Zeitalter. (Suite de ce bel ouvrage d'ensemble remarquable par l'indépendance des recherches et la maturité du jugement.) — Egbert's von Lüttich Fecunda Ratis p. p. Voigt. (Méritoire.) — Dziatzko, Beiträge zur Gutenbergfrage. — Overbeck, Griech. Kunstmythologie, III, V, Apollon, 1 u. 2. (Témoigne toujours d'une étonnante force de travail.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46 : Papers of the American Society of Church History, p. p. Jackson, I (très instructif volume). — Pappenheim, Der angebl. Heraklitismus des Skeptikers Ainesidemos (manqué). Mickiewicz (Ladislas), Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre (« simple monument biographique élevé au père par la piété du fils; le côté littéraire n'est qu'à peine touché »). — Juvenalis, p. p. Weidner, Gylling, De argumenti dispositione in satiris IX-XVI Juvenalis, Dürr, Das Leben Juvenals (les méprises sont fréquentes chez Weidner; Gyllyng n'en a pas, mais c'est son seul mérite; les résultats de Dürr ne sont pas acceptables). — Hahn, J. N. Götz, die Winterburger Nachtigal (bonne biographie). — Ipomedon, in drei engl. Bearb. p. p. Kölbing (sera le bienvenu). — Trierer Geschichtsquellen des XI Jahrh. p. p. Sauerland. — Warmholtz, Bibliotheca histor. sueo gothica, Register. — Elben, Vorderösterreich u. seine Schutzgebirge 1524 (contribution très soignée à l'hist. de la guerre des paysans). — Chr. Gruber, Die Isar. — Lanciani, Ancient Rome in the light of recent discoveries (cp. *Revue* n° 23). — Ed. Rosenthal, Gesch. des Gerichtswesens u. der Verwaltungsreorganisation Baierns, I. 1180-1598 (très détaillé). — Huygens, Œuvres complètes, II. — Canitz, Denkschriften, 2 vols. Gesellschaft für deutsche Literatur.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 45 : Heliodoros von Prusa, eine Erfindung Paläokappas. — Benndorf u. Niemann, Das Heroon von Trysa (1er art.; cp. *Revue*, n° 41). — Hentze, Die Parataxis bei Homer (instructif et à recommander). — Meini, I dialoghi di Platone, nuovo volgarizzamento con argomenti e note (fait avec soin). — Platons Laches, p. p. Jahn, 2e ed. — Apologie, Kriton, Phaidon, übers. von Zimpel. — Lalin, Dum. donec, quoad apud Terentium. — De Officiis p. p. Sabbadini (fait trop de cas de son manuscrit). — Caesaris Belli civilis libri III, p. p. Dinter (nouvelle edit.). — De bello gallico, p. p. Prammer, 3e edit. — O. Schulz, Die Ortsgottheiten in der griech. u. röm. Kunst (bon, manque parfois de clarté; cp. *Revue*, n° 3). — D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe, I (ne convainc pas toujours, mais toujours agréable et instructif; cp. *Revue*, n° 26). — Vogrinz, Gramm. des homer. Dialektes (sérieux effort dont il faut tenir compte).

Germania, 1889, III : Golther, Norddeutsche u. süddeutsche Heldensage u. die aelteste Gestalt der Nibelungensage. — Jostes. Zur Freckenhorster Heberolle. — Kratochwil, Ueber den gegenwärtigen Stand der Suchenwirt-Handschriften. — L. Fränkel, Bibliogr. der Uhland-Literatur. — O. Brenner, Ein Brief. — Behaghel, Zu mhd. iu und u. — Gombert, Bemerk. zum deutschen Wörterbuch (suite). — O. B. zu Seite 370. — Mitteilungen.

Magazin für die Literatur des in und Auslandes, n° 40 : Strindberg, Tanz beim Schneider — Louise von La Vallière, Sonnet — K. Sommer, Ein verschlossener Mensch — Kretzer, Novellen von Rud. Schmidt. — E. Kraus, Svatopluck Cech.

— N° 41 : Duviard, Das Miniaturbild. — Wellatzen, Suomi-Runen. — Von Suttner, Ueber das Zeitungswesen. — P. Schönfeld, Neue italien. Erzählungsliteratur. — Koppel, Erckmann-Chatrian.

— N° 42 : THORESEN, Die Braut. — Alb. MÖSER, Aus der span. Lyrik. — H. VIGGER. Portugies. Litteratur. — P. SCHÖNFELD, Neue italien. Erzählungsliteratur. — HOLZ, Die Freie Bühne. — KABERLIN, Berliner Bühnenbrief.

— N° 43 : BRODY, Der Makler. — HÂRSU, Macedorumän. Volkslieder. — DESSOFF, Lenau's Braut. — HOPFNER, I Rioni di Roma. — CHOTZNER, Wilkie Collins. — KABERLIN, Berliner Bühnenbrief.

— N° 44 : COPPÉE, Vor dem Schlafengehen. — HOLGER DRACHMANN, Misericordia. — ECKSTEIN, Irrthümer des Naturalismus. — Jul. RIFFERT, Martin Greif : Konrad, der letzte Hohenstaufe. — KABERLIN, Eine Fortentwickelung des deutschen Dramas.

— N° 45 : K. BLIND, Zur inneren Geschichte des neuen Italien. — L. ACKERMANN, Mehr Licht (Nachd. von A. Möser), — W. WEIGAND, Ch. Baudelaire. — Aug. WEISS, Amerikan. Schriftsteller. — KABERLIN, Neurealistische Novellen. — HOLZ, Die freie Bühne, II.

— N° 46 : KOHUT, Ungedr. Briefe berühmter Schauspieler u. Schauspielerinnen. — OHQUIST, Aus der finnischen Lyrik (zwei Gedichte von Tavaststjerna). — Nordische Zeitschriften. — WEIGAND, Charles Baudelaire (suite). — KABERLIN, Berliner Bühnenbrief.

Zeitschrift für katholische Theologie, IV : *Abhandlungen* : HERKENRATH, Die Sprache der Theologie. — Fr. SCHMID, Die Kategorie der Quantität. — BEISSEL, Zur Gesch. der evang. Pericopen in Deutschland IX-XIII Jahrh. — *Recensionen* : DE ANGELIS, Praelect. juris canon. — WORKMAN, The text of Jeremiah. — PESCH, Institut. logic. II, 1. TIXERONT, Les origines de l'église d'Edesse. — BRIDGETT, The catholic hierarchy deposed by Elizabeth. — BALLERINI-PALMIERI, Opus theol. mor. I. — FELTEN, Robert Grosseteste. — GUTBERLET, Lehrb. der Apologetik. — *Analekten :* Die dogm. Bedeut. des Syllabus (Straub). — Zur Waldenser-Frage (Michael). — Ottokar Lorenz über Döllinger. — Card. Pitras Analecta (Bäumer). — Die Wiederaufn. der scholast. Philosophie (Noldin). — Das Martyrium der theb. Legion (Grisar). — Die deuterokan. Bücher bei den Protest. (Zimmermann). — Die Biographie des hlg. Patricius. — Das Studium der Gesch. der Relig. (Heller). — Das Zinsbuch u. das aelt. Formelbuch der päpstl. Kanzlei im M. A. (Grisar.) — Kleinere Mitteil. bes. aus ausländ. Literatur.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Vingt-troisième année 2 décembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 22 : Batiffol Studia patristica, Etudes d'anc. littér. chrét. I (on ne peut accepter la date de la légende d'Aseneth, mais le texte remonte à une bien plus lointaine antiquité et prend une signification beaucoup plus haute; pièce très intéressante). — Rayet, Études d'archéol. et d'art (cp. *Revue*, n° 4). — Guidi, Gli atti apocryphi degli apostoli nei testi copti, arabi ed etiopici (précieuse contribution). — De Leymont, Mme de Sainte-Beuve et les Ursulines de France (très attachant). — De Coubertin, L'éducation anglaise.

Romania, octobre : Mussafia, Osservazioni sulla fonologia francese, la formola tj fra vocali. — G. Paris, Hugues de Berzé. — P. Meyer et Ch. Joret, Recettes médicales en ancien français, publiées d'après le ms 23 d'Evreux. — *Comptes-rendus :* Bourciez, Précis de phonétique française (commode et utile). — Nutt, Studies on the legend of the Holy Grail with especial reference to the hypothesis of its Celtic origine (supplante comme information le livre de Birch-Hirschfeld et détruit son système sur l'origine des récits relatifs au saint Gral). — Dialetti toscani : Hirsch, Laut = und Formenlehre des Dialekts von Siena; Pieri, Note sul dialetto aretino; Bianchi, Il dialetto e la etnografia di Città di Castello, con raffronti e considerazioni storiche.

The Academy, n° 915 ; The life of Lord John Russell, by Spencer Walpole, 2 vols. — Reminiscences of a regicide, edited from the original mss. of Sergent Marceau by Mrs. Simpson. — Delitzsch, Iris studies in colour and talks about flowers, transl. by Cusin. — Milligan, Glimpses of Erin. — Edwin Hatch (not. nécrol. sur des théologiens les plus instruits et les plus indépendants de l'Eglise anglaise; il était né à Derby en 1835, il est mort le 10 novembre dernier). — The New English Dictionary, part V. — The patriciate of Pippin (Freeman). — Old Irish and the spoken language (Fleming). — A passage in Bacon's Essay « of delays » — The etym of trousser, truss. (Paget Toynbee : de tortus, tortiare.) — The etym. of Meerkatze (Bradley : serait une corruption de l'hindou markat et du sanscrit markata). — Children's language in the Omani dialect of Arabia (Sayce). — Philology notes : Glaser, Skizze der Geschichte Arabiens; Delattre, Les Chaldéens. — A neolithic refuse heap in the isle of Man (Swinnerton). — Thomas Bewick and « the farmer's boy » (Radford). — British excavations in Greece (Gardner).

The Athenaeum, n° 3238 : Du Chaillu, The Viking Age, the early history, manners and customs of the ancestors of the english-speaking nations, 2 vols. (intéressant, mais sur certains points peu critique). — Beard, Luther and the reformation in Germany until the close of the diet of Worms (premier volume d'une œuvre qui restera inachevée, fait d'ailleurs avec soin). — Markham, A life of John Davis the navigator 1550-1605. — Our library table (Crane, La soc. franç. au xviie siècle; D'Aumale, Hist. des princes de Condé, V). — Letters by Edward Fitzgerald. — The origin of the Lord Almoner's professorship of Arabic (Hall). — An unknown pamphlet by Dickens (Johnson). — Editions of Marmion (M. Macmillan). — The younger Craggs in Hanover 1706. — Marbled paper. — Terentianus Maurus, an early copyright act. (J. Young). — Dr Hatch (not. nécrol.) — Drama : notes from Athens (représentation des Perses d'Eschyle, le 31 octobre, traduction de Rangabé).

Literarisches Centralblatt, n° 47 : Heinrici, Twesten. — Ueberwegs Grundriss der Gesch. der Philosophie, III. Die Neuzeit, 7e édit. p. p. Heinze. — Lindenschmit, Handbuch der deutschen Alterthumskunde, I, 3 (instructif et excellent). — Marcks, Zusammenkunft von Bayonne

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1889

---

593. — **Islam or true Christianity,** by Ernest de Bunsen. London, Trübner, 1889, un volume in-8.

Ce titre enfariné ne nous dit rien qui vaille, et la mouture, hélas, ne vaut pas mieux que l'étiquette. Le travail de M. de Bunsen provient de la même source d'inspiration qui nous a valu jadis les fameuses théories de Jacoliot et de son école : hypothèses sans fondement, ignorance des textes originaux, rapprochements sans preuves, conclusions forcées, rien n'y manque. Qu'on en juge par le simple énoncé des matières.

Les premiers chapitres intitulés : Attente d'un Messie ; — Jésus de Nazareth ; — Etienne et Paul — cherchent à établir, à grand renfort de conjectures, qu'un abîme sépare la croyance des douze apôtres de la théologie de Saint Paul. Mais c'est dans la seconde partie surtout que l'imagination de l'auteur se donne libre carrière. Sa thèse est d'ailleurs d'une simplicité merveilleuse. Où faut-il chercher l'origine des doctrines musulmanes, telles qu'elles sont formulées par le Coran ? Tout simplement parmi les sectes chrétiennes qui étaient répandues en Syrie et principalement parmi les Ebionites. Cette secte, celle des pauvres d'esprit et de cœur, possédait exclusivement l'évangile des pauvres prêché par Jésus et recueilli par S[t]-Mathieu. Imbue de l'esprit même du christianisme primitif, elle repoussait à bon droit la mission apostolique de Saint Paul, et partant, l'authenticité de ses épîtres et celle des Actes. C'est aux Ebionites que Mahomet doit son instruction religieuse : élevé dans cette école austère, il a transporté dans le Coran les souvenirs les plus purs de la véritable prédication de Jésus, exempte de tout apport apo-

Bulletin critique, n° 22 : BATIFFOL Studia patristica, Etudes d'anc. littér. chrét. I (on ne peut accepter la date de la légende d'Aseneth, mais le texte remonte à une bien plus lointaine antiquité et prend une signification beaucoup plus haute; pièce très intéressante). — RAYET, Etudes d'archéol. et d'art (cp. *Revue*, n° 4). — GUIDI, Gli atti apocryphi degli apostoli nei testi copti, arabi ed etiopici (précieuse contribution). — DE LEYMONT, Mme de Sainte-Beuve et les Ursulines de France (très attachant). — DE COUBERTIN, L'éducation anglaise.

Romania, octobre : MUSSAFIA, Osservazioni sulla fonologia francese, la formola tj fra vocali. — G. PARIS, Hugues de Berzé. — P. MEYER et Ch. JORET, Recettes médicales en ancien français, publiées d'après le ms 23 d'Evreux. — *Comptes-rendus :* BOURCIEZ, Précis de phonétique française (commode et utile). — NUTT, Studies on the legend of the Holy Grail with especial reference to the hypothesis of its Celtic origine (supplante comme information le livre de Birch-Hirschfeld et détruit son système sur l'origine des récits relatifs au saint Gral). — Dialetti toscani : HIRSCH, Laut = und Formenlehre des Dialekts von Siena; PIERI, Note sul dialetto aretino; BIANCHI, Il dialetto e la etnografia di Città di Castello, con raffronti e considerazioni storiche.

The Academy, n° 915 ; The life of Lord John Russell, by Spencer WALPOLE, 2 vols. — Reminiscences of a regicide, edited from the original mss. of Sergent Marceau by Mrs. SIMPSON. — DELITZSCH, Iris studies in colour and talks about flowers, transl. by CUSIN. — MILLIGAN, Glimpses of Erin. — Edwin Hatch (not. nécrol. sur des théologiens les plus instruits et les plus indépendants de l'Eglise anglaise; il était né à Derby en 1835, il est mort le 10 novembre dernier). — The New English Dictionary, part V. — The patriciate of Pippin (Freeman). — Old Irish and the spoken language (Fleming). — A passage in Bacon's Essay « of delays » — The etym of trousser, truss. (Paget Toynbee : de tortus, tortiare.) — The etym. of Meerkatze (Bradley : serait une corruption de l'hin... markat et du sanscrit markata). — Children's language in the Omani dialect ... Arabia (Sayce). — Philology notes : GLASER, Skizze der Geschichte Arabien... DELATTRE, Les Chaldéens. — A neolithic refuse heap in the isle of Man (...innerton). — Thomas Bewick and « the farmer's boy » (Radford). — Br... excavations in Greece (Gardner).

The Athenaeum, n° 3238 : DU CHAIL... The Viking Age, the early history, manners and customs of the ancest... of the english-speaking nations, 2 vols. (intéressant, mais sur certa... points peu critique). — BEARD, Luther and the reformation in Germa... until the close of the diet of Worms (premier volume d'une œuvre qui ...tera inachevée, fait d'ailleurs avec soin). — MARKHAM, A life of John D...is the navigator 1550-1605. — Our library table (CRANE, La soc. franç. ... XVIIe siècle ; D'AUMALE, Hist. des princes de Condé, V). — Letters by ...ward Fitzgerald. — The origin of the Lord Almoner's professorship ... Arabic (Hall). — An unknown pamphlet by Dickens (Johnson). — Edi...ns of Marmion (M. Macmillan). — The younger Craggs in Hanover ...06. — Marbled paper. — Terentianus Maurus, an early copyright ... (J. Young). — Dr Hatch (not. nécrol.) — Drama : notes from Athè... (représentation des Perses d'Eschyle, le 31 octobre, traduction de Ra... gabé).

Literarisches Centralblatt, n° 47 : HEINRICI, Twesten. — Ueberwegs Grundriss der Gesch. der Philosophie, III. Die Neuzeit, 7e édit. p. p. HEINZE. — LINDENSCHMIT, Handbuch der deutschen Alterthumskunde, I, 3 (instructif et excellent). — MARCKS, Zusammenkunft von Bayonne

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1889

593. — **Islam or true Christianity,** by Ernest de Bunsen. London, Trübner, 1889, un volume in-8.

Ce titre enfariné ne nous dit rien qui vaille, et la mouture, hélas, ne vaut pas mieux que l'étiquette. Le travail de M. de Bunsen provient de la même source d'inspiration qui nous a valu jadis les fameuses théories de Jacoliot et de son école : hypothèses sans fondement, ignorance des textes originaux, rapprochements sans preuves, conclusions forcées, rien n'y manque. Qu'on en juge par le simple énoncé des matières.

Les premiers chapitres intitulés : Attente d'un Messie ; — Jésus de Nazareth ; — Etienne et Paul — cherchent à établir, à grand renfort de conjectures, qu'un abîme sépare la croyance des douze apôtres de la théologie de Saint Paul. Mais c'est dans la seconde partie surtout que l'imagination de l'auteur se donne libre carrière. Sa thèse est d'ailleurs d'une simplicité merveilleuse. Où faut-il chercher l'origine des doctrines musulmanes, telles qu'elles sont formulées par le Coran ? Tout simplement parmi les sectes chrétiennes qui étaient répandues en Syrie et principalement parmi les Ebionites. Cette secte, celle des pauvres d'esprit et de cœur, possédait exclusivement l'évangile des pauvres prêché par Jésus et recueilli par St-Mathieu. Imbue de l'esprit même du christianisme primitif, elle repoussait à bon droit la mission apostolique de Saint Paul, et partant, l'authenticité de ses épîtres et celle des Actes. C'est aux Ebionites que Mahomet doit son instruction religieuse : élevé dans cette école austère, il a transporté dans le Coran les souvenirs les plus purs de la véritable prédication de Jésus, exempte de tout apport apo-

cryphe, c'est-à-dire de tout mélange avec les théories essenistes et bouddhistes (*sic*) sous lesquelles Paul a fait disparaître la vraie figure du Christ.

Mais ce n'est pas tout. Non seulement le Coran est un document infiniment précieux par les clartés nouvelles dont il illumine la source du christianisme, mais il renferme en lui-même tout ce qu'il faut pour la régénération complète du monde musulman. Comment en douter après avoir lu le chapitre « The futur of islam » (p. 154) ? Il est vrai que ces dignes musulmans ont bien quelques préjugés et tant soit peu de fanatisme contre les autres religions; mais l'optimisme de M. de B. ne s'effarouche pas pour si peu : de bons extraits du Coran, honnêtement édulcorés et additionnés d'un abrégé d'histoire et d'un petit manuel de la science des religions, voilà le remède. Pour le rendre plus efficace, on pourrait y joindre quelques leçons sur le respect des lois de la nature, l'amour de la vérité et de la charité, les égards dus aux animaux, enfin des notions essentielles d'hygiène, le tout administré par l'élite du corps des Oulémas. Le salut de la grande communauté musulmane est à ce prix. Eviter surtout l'aide des missionnaires : leur ignorance intolérante ne peut que créer de nouveaux dangers. Le grand opérateur doit être S. M. le Sultan qui, en sa qualité de vicaire du Prophète, investi d'une autorité absolue au spirituel et au temporel, triomphera du mal jusque dans ses racines. La croyance en la venue future d'un Messie-Mahdi ne peut que contribuer aussi au succès de la cure ; le padichah ottoman en serait quitte pour se faire chiite.

Que M. de Bunsen nous permette de lui donner un conseil en terminant : il a de l'imagination, le don de créer des fictions et d'y croire, beaucoup de fantaisie et de verve; qu'il se fasse romancier pour tout de bon, c'est une évolution qui lui coûtera peu d'efforts et que le succès ne peut manquer de couronner.

B. M.

---

594. — A. Delattre, S. J. — **La Trouvaille de Tell el-Amarna.** (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, janvier 1889). Bruxelles, 1889, in-8.

La trouvaille de Tell el-Amarna peut passer à bon droit pour un des incidents les plus curieux des fouilles entreprises récemment en Egypte par les marchands d'antiquités indigènes. Personne ne s'attendait à trouver dans un village perdu une collection de tablettes cunéiformes, et l'annonce de la découverte souleva d'abord des doutes dans l'esprit des directeurs de musée européen. Les doutes étaient mal fondés. Les tablettes sont d'une authenticité incontestable et la nature des documents qu'elle porte leur donne une importance particulière. Elles ne sont rien moins que les débris de la correspondance officielle entretenue entre deux des Pharaons de la XVIIIe dynastie Amenhotpou III et Amenhotpou IV (Khouniaton) avec les gouverneurs et les princes de

Syrie qui reconnaissaient la suzeraineté de l'Egypte. On en rencontre même parmi ces lettres qui émanent des rois d'Assyrie et de Chaldée, indépendants, mais encore trop faibles pour ne pas souhaiter être en bons termes avec Pharaon. Le ton en est assez humble et ce sont probablement des pièces de ce genre qui, accompagnées de présents, permettaient à Thoutmos III et à ses successeurs d'inscrire dans leurs annales la mention des tributs d'Assourou et de Lingara. La plupart des dépêches n'ont qu'un intérêt médiocre : elles font allusion à des affaires qui probablement n'eurent dans le temps même qu'une importance secondaire, et qui n'ont certainement aucune valeur pour l'histoire générale. Prises en bloc, elles confirment ce que nous savions déjà par les monuments égyptiens, que la domination des Pharaons sur la Syrie ne s'exerçait pas au moyen d'Egyptiens, mais que les conquérants laissaient aux indigènes le soin de s'administrer eux-mêmes à la condition de payer un tribut proportionné à leur richesse : des *messagers du roi aux pays du Nord*, égyptiens d'origine pour la plupart, passaient de temps en temps chez les tributaires pour surveiller l'exécution des traites, et les armées égyptiennes faisaient presque chaque année des courses à travers le pays pour réprimer les tentatives d'insurrection et pour réduire les villes ou les peuples encore insoumis. Un seul fait est entièrement nouveau, mais il est d'une importance capitale ; l'écriture cunéiforme était l'écriture officielle des tribus syriennes.

Bien que les textes ne soient pas encore publiés pour la plupart, plus d'une brochure a déjà paru sur cette trouvaille. Le travail de M. Delattre est, comme les autres, un simple travail d'attente. Les quelques dépêches transcrites y sont commentées très ingénieusement, les opinions des autres savants sont discutées et corrigées dans ce qu'elles ont d'excessif. L'article de M. Delattre est certainement un des plus sages et en même temps des plus complets que nous ayons sur cette matière : il gardera une partie au moins de sa valeur, même quand la publication des textes nous aura permis de porter un jugement définitif sur les documents découverts à Tell el-Amarna.

G. MASPERO.

---

595. — **Notes on the Spiritus asper in Greek**, by H. D. DARBISHIRE. (Transactions of the Cambridge Philological Society, vol. III, part II.) London, Trübner, 1889. In-8, titre et 42 pp. (cotées 77-118).

Cette excellente dissertation est tout à l'honneur de la constance des lois phonétiques. L'auteur y démontre, de la façon la plus convaincante, que l'esprit rude des Grecs correspond toujours à certaines consonnes initiales indo-européennes, qu'il se rencontre en tête de tous les mots où l'indo-européen présente une de ces consonnes, qu'il manque dans tous les mots où rien n'autorise à les restituer. A peine çà et là l'esprit de système semble-t-il poussé trop loin : par exemple, quand M. Dar-

bishire croit devoir séparer ἦμαρ de ἡμέρα (p. 87)[1], ou lorsqu'il enseigne que l'esprit rude de ἠθω « filtrer » a été restitué par raison étymologique (p. 90), comme si les Grecs avaient pu connaître une étymologie que nous-mêmes ignorons. Ailleurs (p. 106) on se demande avec quelque anxiété comment le grec ἄστυ et le latin *verna* peuvent procéder d'une même racine *wes* « habiter » alors que l'ε grec est le seul représentant connu de l'*e* indo-européen, et qu'un latin primitif **vesna* n'eût pu donner que **vêna*. Il y a erreur, enfin, à dire que la seule explication proposée jusqu'à présent pour l'esprit rude surmontant l'υ initial, appartienne à M. Brugmann (p. 81)[2].

Mais ce sont là des taches bien légères, si on les met en regard des résultats acquis par la savante dialectique de M. Darbishire : la distinction de trois aspirations possibles en grec préhistorique (p. 78), celle des deux ἔχω = **séghô* et **véghô* en grec homérique (p. 91 i. n.), celle du *w* et du *v* indo-européens donnant respectivement en arménien *g* et *v*, en grec esprit doux et esprit rude (p. 99 sq.), l'étymologie nouvelle de ἑτεός (p. 84), de ἄσμενος (p. 83), de ἆλτο (p. 107), etc. Ce sont là tout au moins des hypothèses parfaitement étayées qui méritent la plus sérieuse considération. Le ἱερὸν ἰχθύν de l'Iliade (XVI, 407), traduit par « poisson frétillant » (p. 92 i. n., cf. sk. *ishirá*), est un exemple de plus des mille secours que la linguistique apporte à la saine interprétation des textes : il est bien clair qu'un « poisson sacré » n'a rien à faire dans ce passage[3].

V. Henry.

---

596. — Paul Girard, **L'éducation athénienne au Ve et au IVe siècle avant J.-C.** Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Hachette, 1889. Gr. in-8 de iv-340 p., avec 30 figures dans le texte.

L'Académie des Inscriptions, par une inspiration heureuse, avait mis au concours la question suivante : « Faire, d'après les textes et les monuments figurés, le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens, au ve et au ive siècle, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. » M. Girard obtint le prix au mois de novembre 1886, avec un mémoire manuscrit qui fut jugé excellent, mais que l'auteur, exigeant envers son œuvre, polit et repolit pendant plus de deux ans avant de le livrer au public. Il en est résulté un volume d'une haute

1. Ce tour de force est bien inutile : ἦμαρ peut être une forme de psilosis ionienne; et que savons-nous de l'esprit du dorien ἆμαρ ? Le locrien même oppose ἀμάρα à ἡμέρα.
2. Cf. V. Henry, *Analogie*, p. 74 sq.
3. P. 80, l. 4, lire *sémi-*; ibid., l. 8, **si-sthâ-mi*, et non *si-sthé-mi* (grave lapsus); ibid., l. 10, lire *sâdá-* (le rapprochement avec ὁδός est bien risqué). — P. 82, l. 1, lire *spiritus*. — P. 109, l. 14, les *Mém. Soc. Ling.* comprennent six volumes et non pas cinq. — Trois excellents index complètent la brochure et en facilitent l'usage.

distinction, qui restera dans notre littérature savante et qui laisse loin derrière lui les travaux, peu nombreux d'ailleurs, où le même sujet avait été abordé précédemment.

Il suffit de lire l'introduction (p. 1-15) pour apprécier les aimables qualités de M. G. et le soin d'artiste qu'il a mis à *composer* son sujet. Il y traite des idées des Grecs sur l'éducation et du but de l'éducation hellénique, qui était, en théorie du moins, la prospérité de l'État, non pas, comme chez nous, le développement individuel. Ceci conduit M. G. à l'étude des rapports entre l'État athénien et l'éducation qui se donnait à Athènes (p. 17-61), sujet difficile parce qu'il soulève la question de l'éphébie au ve siècle, sur laquelle on reviendra plus loin. Il n'y a pas d'enseignement officiel à Athènes; la sollicitude des pouvoirs publics se porte sur les gymnases, mais les palestres où s'exercent les enfants sont tenues par des maîtres indépendants (p. 31). Cependant l'État ne se désintéresse pas de l'éducation : s'il n'y a ni pédonomes ni épimélètes des éphèbes, il existe des sophronistes qui, à une époque ancienne, ont pu exercer une sorte de surveillance sur la jeunesse tout entière. M. G. pense que l'État s'est même préoccupé de préparer les enfants au noviciat éphébique dans certaines écoles comme le Diogénéion, mais il a eu raison d'observer à cet égard beaucoup de réserve, car les documents dont on dispose sont insuffisants. Le Diogénéion que nous connaissons appartient à la fin du IIIe siècle av. J.-C. et ne prouve rien pour le IVe ou le Ve.

La seconde partie, consacrée à l'éducation athénienne dans son ensemble, se divise naturellement en deux sections : l'éducation jusqu'à l'éphébie (p. 65-261) et l'éducation de l'éphèbe (p. 261-320).

M. G. prend l'enfant athénien aux bras de sa nourrice et s'attache à lui pour suivre tous ses progrès. Les monuments figurés répandent quelque lumière sur la partie matérielle de l'éducation : c'est ainsi qu'on trouve le type du berceau en usage à Athènes au ve siècle sur une coupe publiée par Panofka (p. 67). Mais, en somme, ce que nous savons sur l'enfance à Athènes se réduit à peu de chose et M. G., qui s'en doute bien, aurait pu souvent être plus bref. Il se laisse trop aller à des développements académiques, à de jolies phrases tripartites qui tiennent de la place et n'apprennent rien, par exemple lorsqu'il écrit (p. 75) : « Durant les premières années, l'Athénien s'occupait peu de son fils; on ne voit pas qu'il cherchât à développer sa naissante intelligence, qu'il prît plaisir à provoquer ses questions, à relever la justesse de ses réflexions enfantines. » Et plus loin, après avoir avoué que nous ne savons rien touchant les chansons des mères et des nourrices (p. 79) : « Elles apaisaient, dans tous les cas, les colères de l'enfant et calmaient ses souffrances. Les babys athéniens ne se montraient pas, j'imagine, plus exigeants que les nôtres et quelques notes fausses ou nasillardes murmurées à leur oreille suffisaient à les charmer. » Cela est élégamment écrit, sans doute, mais ne se lit pas sans agacement. Je présente

cette critique une fois pour toutes; je dois dire toutefois qu'elle ne s'applique pas seulement aux passages que je viens de signaler.

Après la nourrice et les jeux du gynécée, voici le pédagogue et l'enseignement de l'école (p. 100). Ici, les sources sont abondantes, textes et monuments. M. G. décrit avec soin les intérieurs d'écoles représentés sur la coupe de Douris (p. 103) et sur l'amphore de Londres (p. 109). Puis il réunit les renseignements que l'on posséde sur les pédagogues (p. 115), sans oublier les groupes en terre cuite (p. 118), ni les vases peints (p. 120) où ils figurent. Au pédagogue succèdent les maîtres spéciaux, grammatistes, citharistes, pédotribes, c'est-à-dire l'enseignement littéraire, musical et gymnique (p. 126-220). C'est la partie la mieux fournie de l'ouvrage, celle qui se lit avec l'intérêt le plus soutenu. M. G. dispose à merveille tous ses documents, parce qu'il a pris la peine de digérer sa science, et son érudition, qui est très riche, ne fait pas l'effet d'être plaquée [1]. Je lui reprocherai cependant de tenir un peu trop compte des manuels allemands. Les ouvrages d'Hermann-Blümner et de Baumeister sont des compilations de valeur très inégale, qui n'empruntent leur autorité qu'aux travaux spéciaux dont ils dérivent : ce sont ces travaux seuls qu'il fallait citer dans un livre qui est lui-même très original.

Au IVe siècle, l'éducation athénienne subit des changements et des professeurs nouveaux y apparaissent. C'est alors qu'aurait commencé, dans les écoles, l'enseignement du dessin (p. 222), celui de la philologie et des sciences (p. 224). L'éducation supérieure, que comportait ces études complémentaires, tend à devenir le privilège des jeunes gens riches (p. 239). Il y a quelque analogie entre la haute éducation athénienne depuis le IVe siècle et celle qu'on donne dans les universités anglaises d'aujourd'hui.

Le jeune Athénien ne se forme pas seulement à l'école, mais dans la société où il vit; c'est ce que M. G. appelle l'éducation en dehors de l'école, à la fois religieuse (p. 253), intellectuelle et morale (p. 257), où le facteur principal est l'influence de la vie en commun (p. 261). Ici, l'auteur aborde la plus délicate des questions, celle des amitiés éphébiques, dont on peut dire tant de bien et tant de mal. M. G. commence par dire le bien, continue par indiquer le pire, et observe avec raison qu'il faut placer, dans l'intervalle, « tout un monde de sentiments intermédiaires » (p. 269). C'est cela même, et dans l'article déjà ancien qu'il veut bien citer à ce propos (*Revue crit.*, 11 mai 1885, p. 362), je n'ai jamais prétendu dire autre chose. Il est puéril de nier qu'il y ait eu des Gitons chez les Grecs; je crois aussi que les amitiés éphébiques, même entre esprits très élevés, ont dû souvent prendre une fâcheuse

---

1. Voici cependant une exception, preuve de la contagion des mauvais exemples. Parlant d'une manière incidente de l'arsenal de Philon (p. 29), M. G. écrit en note : *Sur ce monument, voir etc.* Suit une bibliographie absolument inutile, banale d'ailleurs, et qui n'a aucun rapport avec le sujet. *Corruptio optimi pessima.*

tournure, parce que l'exaltation passionnée crée à l'âme et aux sens comme un état d'équilibre instable, où de l'ange à la bête il n'y a qu'un pas. Mais ce qui est absurde, ce qui est vraiment odieux, c'est le préjugé fort répandu d'après lequel toute amitié entre éphèbes aurait couvert une liaison antiphysique. L'ignorance qui alimente ce préjugé n'est pas seulement philologique, mais psychologique; elle est de celles que la lecture des textes ne suffit pas à dissiper, si la connaissance de certains « états d'âme » juvéniles ne l'éclaire point.

La dernière partie du livre (p. 271-326) est consacrée à l'éphébie au v[e] et au iv[e] siècle. M. G. a eu l'occasion d'y exposer des vues nouvelles, qu'il a su rendre très vraisemblables. Il pense que l'éphébie, au v[e] et au iv[e] siècle, était un noviciat exclusivement militaire, obligatoire pour les jeunes gens des trois premières classes soloniennes. En tant qu'ils faisaient la police du territoire, ils s'appelaient aussi περίπολοι, désignation qui appartient plus particulièrement à un corps spécial de mercenaires chargés, à titre permanent, du même service (p. 276). Vers la fin du iv[e] siècle, le caractère de l'éphébie change. Le noviciat cesse d'être obligatoire; il ne dure plus qu'un an; il n'est plus exclusivement militaire; c'est « une institution tout aristocratique », un complément d'éducation à l'usage d'une élite et qui devient accessible même aux étrangers. M. G. cite de bons arguments à l'appui de sa thèse; aucun d'eux n'est absolument décisif, mais l'ensemble en est très digne d'attention. Les idées répandues à ce sujet par l'ouvrage d'Albert Dumont sont donc en grande partie à modifier.

Les études éphébiques au iv[e] siècle mènent M. G. à parler d'Isocrate, qu'il considère comme le maître par excellence de l'éphébie, celui qui a montré « le chemin de l'Université d'Athènes » à tous les jeunes gens des pays voisins en quête d'une éducation supérieure (p. 327).

Dans sa *Conclusion* (p. 328-338), M. G. examine les reproches qu'Aristophane, Platon et Aristote ont adressés à l'éducation athénienne; il montre qu'aux yeux des philosophes qui la condamnaient, cette éducation n'avait que le tort d'être trop libérale et de ne point comporter une intervention assez directe de l'État. Tout en défendant l'éducation athénienne du reproche de n'être pas tyrannique, M. G. n'essaye point de la présenter comme parfaite et il termine par cette observation très juste (p. 336) : « Le défaut de l'éducation chez eux n'est pas d'avoir été dégagée de toute obligation envers l'État, mais d'avoir tenu trop peu de compte de la famille... Le père et la mère y ont trop peu de part à la culture de l'enfant. »

M. G. n'a pas pris la peine de composer un index. Il faudrait que les auteurs s'habituassent à ne pas considérer cette corvée comme facultative, mais qu'ils y vissent une marque de déférence envers ceux qui achètent leurs livres, un devoir dont il est d'autant moins permis de s'affranchir qu'il est plus ingrat. Je veux rendre brutalement ma pensée : publier un livre sans index est immoral. Voilà pourquoi l'excellent Hase avait

raison de dire à Miller qu'on devrait pendre de temps en temps, pour l'exemple, un des délinquants.

J'ai loué le savoir et la finesse de M. Girard ; il me reste à lui faire compliment de son style. Riche et flexible, d'une irréprochable correction, il fait valoir, sans le serrer de trop près, le galbe onduleux de sa pensée. On dira sans doute que ce style manque un peu de nerf, que les mots à fleur de coin y sont rares, que la grâce en est un peu monotone, la couleur gris perle. J'en conviens, mais ces défauts-là ne sont, à tout prendre, que l'excès des qualités négatives de l'atticisme. C'est déjà beaucoup, quand on écrit sur les choses attiques, de n'être pas du tout béotien.

Salomon Reinach.

---

597. — R. Lapaille, **Grammaire française** destinée spécialement à l'enseignement moyen. 2e édition. Liège, 1888, in-8, vii, 182, xiv pages.

598. — L. Clédat, **Nouvelle grammaire historique du français.** Paris, Garnier frères, 1889, in-12, vi, 279 pages.

I. Le succès rapide de la *Grammaire française* de M. R. Lapaille, montre déjà quelle est la valeur de cet ouvrage; la clarté de l'exposition, la simplicité des définitions, non moins que le plan rationnel suivi par l'auteur en expliquent la fortune. Toutefois on y trouve, surtout dans la seconde partie, d'autres qualités. Dans l'étude de la flexion, M. R. L. n'a guère innové, et on pourrait souhaiter qu'il l'eût fait davantage, ce qui lui eût été facile, s'il avait accordé une place plus grande à l'histoire de la langue ; cela lui eût permis de présenter avec plus de sûreté quelques-unes des règles qu'il a données d'une manière trop empirique ; ainsi il n'aurait pas opposé, p. 14, la prétendue anomalie des formes *empereur* et *impératrice* [1]; il aurait dit que *empereur* est une forme ancienne et populaire, tandis que *impératrice* est une forme savante et moderne, tirée directement du latin. De même il n'aurait pas expliqué le féminin *vive*, p. 25, par le changement de l'*f* de *vif* en *v*, mais il aurait dit que *vive* reproduit régulièrement le latin *viva*, et que *vif* vient de *vivus* par le changement en *f* du *v* final. Il est probable que la méthode historique lui eût permis aussi de simplifier plus qu'il ne l'a fait la théorie qu'il a donnée de la conjugaison et des désinences verbales. En se l'interdisant, M. R. L. s'est condamné à marcher le plus souvent sur les pas de ses devanciers, ce qui ne l'a pas empêché, je m'empresse de le reconnaître, de présenter avec plus de clarté qu'ils ne l'ont souvent fait les règles de la flexion.

Mais c'est dans la syntaxe que M. R. L. a montré une véritable originalité, grâce au plan ingénieux et commode qu'il a adopté. Rompant

1. Même page, M. R. L. considère *ambassadrice* comme un féminin anomal de *ambassadeur;* mais *ambassadrice* est tiré tout aussi régulièrement d'*ambassadeur* que *inspectrice* l'est d'*inspecteur*.

avec la marche traditionnelle, il étudie d'abord « la proposition » en soi et dans ses « éléments », puis la « construction de la phrase » et les « figures de syntaxe », de là il arrive à l'étude des « rapports entre les éléments de la proposition », tel que « l'accord du verbe avec le sujet », l'« accord de l'attribut représenté par un mot séparé du verbe »; ensuite il passe en revue les « déterminatifs du sujet », — article et adjectif qualificatif, puis les autres espèces d'adjectifs, ce qu'il appelle « complément déterminatif » et l'apposition; — après viennent les « compléments du verbe attributif » — direct, indirect, circonstanciel — avec leur construction, puis l'emploi des pronoms et tout ce qui concerne le verbe, ses temps et ses modes. Les règles qui concernent l'adverbe et la préposition terminent cette première partie de la syntaxe; la seconde comprend l'étude des diverses espèces de propositions — coordonnées, subordonnées — et leur construction. On voit comme tout s'enchaîne et se suit sans effort.

Je n'examinerai pas en particulier chacune des théories de M. R. L.; mais ce qu'il dit de l'emploi du subjonctif et de ses temps, de l'accord des participes, m'a paru surtout ingénieux et clairement présenté; il y a beaucoup de finesse aussi dans le paragraphe consacré aux conjonctions, qui régissent tantôt l'indicatif et tantôt le subjonctif; l'explication que donne M. R. L. de ce double fait est évidemment juste, mais ne pourrait-on pas la rattacher à cette règle plus générale que le subjonctif est employé quand il y a doute dans l'esprit, l'indicatif lorsqu'il y a pure affirmation? Toutefois, c'est là une simple différence de manière de voir, évidemment sans importance. Il en serait de même des quelques remarques que je pourrais encore faire sur plusieurs points de la grammaire de M. R. Lapaille; elles n'ébranleraient aucune des théories de cet excellent manuel; aussi tout en souhaitant que l'auteur en revise et en modifie parfois la première partie, on doit reconnaître que son livre est appelé à rendre les plus grands services à l'enseignement de notre langue; j'ajouterai qu'il ne mérite pas d'être accueilli avec moins de faveur en France qu'en Belgique.

II. M. L. Clédat ne se lasse pas de travailler à rendre plus facile l'étude de notre langue; la *Nouvelle grammaire historique*, qu'il en donne sitôt après sa *Grammaire élémentaire du vieux français*, le prouve d'une manière éclatante et elle contribuera puissamment à en répandre la connaissance scientifique. Ici, au lieu de suivre, comme il l'avait fait ailleurs, la langue dans ses modifications successives, il part de son état actuel « pour remonter jusqu'à ses origines ». La méthode est irréprochable, mais je ne sais si, pour l'historique des sons, elle n'est pas moins simple que la marche inverse.

Par une heureuse innovation, M. L. C. a mis en tête de son livre une description succincte de l'appareil vocal; on ne peut qu'applaudir à l'introduction de ces notions d'anatomie élémentaire dans les ouvrages grammaticaux; elles ne peuvent que rendre plus compréhensible la théorie des sons.

Après avoir fait cette dernière et indiqué soigneusement la valeur des diverses voyelles et des diverses consonnes en français, M. L. C. recherche à quoi chacune d'elles répond en latin; l'énumération est complète et les règles des nombreuses transformations aussi exactes qu'ingénieuses, mais je crains que quelques-unes ne surprennent les élèves tout d'abord [1]. Puis vient la théorie de la formation des mots et des modifications apportées à leur sens primitif. C'est encore là une heureuse innovation de M. L. C. Au lieu de commencer l'étude de la grammaire, ainsi qu'on le faisait autrefois, avec les parties du discours, il n'a abordé ces dernières qu'après ce double et long préambule, véritable base scientifique donnée à son manuel.

J'ai peu de choses à dire des huit premiers chapitres consacrés à ces diverses parties : tout y est présenté avec simplicité et précision; il en est de même sans doute du neuvième, qui traite du verbe; mais ce chapitre, difficile entre tous, se distingue par les efforts heureux que M. L. C. a faits pour simplifier encore davantage et présenter les faits avec plus de clarté; sa théorie de la conjugaison en particulier est remarquable par la manière dont tout s'y déduit; la classification qu'il donne des verbes, si elle n'est pas nouvelle, ne pouvait être faite avec plus de netteté; on ne peut trop applaudir surtout à l'idée d'avoir fait séparément la théorie des formes de la conjugaison vivante et de la conjugaison morte, ni trop reconnaître tout ce qu'il y a d'habile dans l'exposé des anomalies apparentes de cette dernière. Il y a là un progrès marqué sur la plupart des grammaires connues.

La syntaxe de l'article, du nom, de l'adjectif et du pronom n'offre rien de particulier; il n'en est pas de même de celle du verbe. Les questions complexes qu'elle présente ont été étudiées et traitées avec le plus grand soin par M. L. C.; il n'y a que le participe sur lequel il ait passé un peu rapidement; la distinction entre le participe du prétérit actif et passif, le vœu exprimé que l'Académie tolère le non-accord du participe avec son régime précédent, voilà tout ce qu'on y trouve à noter. Mais que de remarques intéressantes et judicieuses, au contraire, sur l'emploi des temps et des modes, leur valeur et leurs rapports! Il faut surtout approuver la théorie de ce que M. L. C. appelle « futur dans le passé », cette forme de conditionnel employée pour exprimer un « futur relatif à un passé », comme dans la phrase : « Je savais qu'il *viendrait.* » Au milieu de ses efforts pour être complet, on s'étonne que M. L. Clédat n'ait rien dit de la construction; c'est là une lacune qu'il voudra combler sans doute dans une nouvelle édition; elle n'empêche pas que la

---

1. Par ex. celle ci, p. 59 : « *Oi* provient d'un *e* long ou d'un *i* bref libres, ou des mêmes voyelles entravées, mais suivies d'une palatale, ou encore d'un *o* long ou d'un *u* bref suivis d'une palatale »; tout cela est parfaitement juste, sans doute, mais paraîtra un peu énigmatique à qui n'a pas étudié la transformation des sons latins; et puis remonter ainsi de l'état actuel de la langue à son état ancien, n'est-ce pas le contraire de la méthode historique!

Nouvelle grammaire historique du français ne soit un livre excellent, qu'on ne saurait trop consulter et qu'on peut prendre pour guide en toute assurance.

Ch. J.

---

599. — **Der Anfang der Strassburger Kapitelstreites** von Max Lossen. München (Abhandlungen der Kœn. Akademie der Wissenschaften). Franz, 1889, 64 p. in-4.

Nos lecteurs connaissent M. Lossen, éditeur de la correspondance de Masius et comme auteur d'une savante histoire de la *Guerre de Cologne*, cette lutte politico-religieuse qui, comme on sait, dévasta les bords de Rhin moyen, alors que l'électeur Gebhard Truchsess de Cologne essayait d'amener ses sujets au protestantisme, contrairement aux stipulations expresses de la paix de religion d'Augsbourg [1]. Les recherches entreprises par l'érudit bavarois, pour mener à bon terme ce grand travail, l'ont conduit à examiner de plus près les documents diplomatiques relatifs à une affaire analogue, bien que de proportions plus modestes : la longue querelle des titulaires catholiques et protestants du Grand-Chapitre de Strasbourg, qui se disputaient avec acharnement l'administration du diocèse et plus tard la nomination même de l'évêque. Appuyés les uns par l'autorité impériale et les princes catholiques voisins, les autres surtout par la ville libre de Strasbourg, ils prolongèrent leurs différends jusqu'au moment où la mort de l'évêque Jean de Manderscheid amena la guerre ouverte, en poussant les dissidents à postuler un candidat hérétique, Jean-George de Brandebourg, tandis que les chanoines catholiques, réfugiés à Molsheim et Saverne, choisissaient Charles de Lorraine, déjà titulaire de l'évêché de Metz. Ce fut la *Guerre des Evêques* (1592-1595) dont l'issue, favorable au parti catholique, marqua la décadence politique de la ville libre, qui s'était engagée à fond dans le parti adverse, et qui dut à l'intervention seule de Henri IV de ne pas souffrir davantage encore de la défaite du protestantisme vaincu.

M. L. n'a pas abordé cette dernière partie, plus souvent racontée, et pourtant mieux connue, de la *Querelle du Chapitre de Strasbourg*. Ce sont les origines de la lutte, les motifs qui l'ont amenée, les raisons alléguées de part et d'autre pour la prolonger sans fin, qui font l'objet de son mémoire, tirage à part des publications de l'Académie royale de Münich. C'est une importante contribution, tant à l'histoire locale d'Alsace de 1583 à 1589, qu'à l'histoire générale de l'Empire dans ces temps si troublés qui précèdent la guerre de Trente Ans et où les camps ennemis se préparent, par d'incessantes escarmouches, à la terrible lutte qui va s'ouvrir bientôt. La compétence et l'impartialité de M. Lossen en font un guide sûr dans l'étude de ce problème historique spécial, qui

---

1. Voy. *Revue critique*, année 1882, vol. II, pag. 405.

n'est pas uniquement du domaine de l'histoire, mais ressort aussi, dans une certaine mesure, du droit canonique.

R.

---

600. — E. V. (DE LA BLAVADIE). **La politique religieuse des Souverains prussiens depuis la Réforme.** 1re partie (1530-1806). Rixheim, 1889.

Si M. E. V. (de la Blavadie) n'avait prétendu faire œuvre que d'historien, il suffirait de dire qu'il a su résumer et fondre les travaux allemands sur la matière. Mais son ambition est plus généreuse et plus originale. Il convie le peuple prussien à rentrer dans le giron de l'Eglise romaine. Tire-t-il de son récit des arguments qui militent en faveur de sa thèse? Il est touché, peut-être plus que de raison, de la tolérance des souverains prussiens à l'égard des catholiques. Mais il relève combien ces princes demeurèrent pénétrés de l'esprit de la Réforme, de la doctrine du territorialisme, c'est-à-dire de leur droit à régir aussi bien le spirituel que le temporel dans leurs États. L'auteur juge-t-il qu'ils fassent mine, de nos jours, de se départir de cette tendance; que le piétisme dont il raconte la louche et peu édifiante origine, soit près de fusionner avec le catholicisme, son frère ennemi? Il professe cette espérance, et, singulier aveu de la part d'un catholique, en fait honneur à la Révolution française, qui ouvrit l'accès des carrières publiques à tous les citoyens prussiens sans distinction de cultes et imposa le contrôle parlementaire à l'autorité royale. A un autre titre encore, la Révolution mérite bien du catholicisme; c'est d'elle qu'est née l'irréligion laquelle enfante le socialisme, contre lequel le protestantisme particulariste paraît impuissant à l'auteur. C'est surtout par peur de ce fléau que l'Allemagne hérétique entreprendra un gigantesque pélerinage à Canossa. Si ce grand acte se réalise, l'Église universelle en devra quelque reconnaissance à la sainte et docte propagande de M. E. V. (de la Blavadie)[1].

B. A.

---

601. — **Historia eclesiastica y civil de Nueva Granada** por Jose Manuel GROOT. Casa editorial de M. Rivas y *Cia*. Bogota, 1889. 2a Edicion. Un fort volume 536 pages.

D. Jose M. Groot, un des écrivains les plus distingués de l'Amérique du Sud, est né en 1800 et a été témoin des évènements qui transformèrent le vaste empire colonial de l'Espagne en un groupe de républiques indépendantes. Doué de talents très divers, il a fait avec succès de la philosophie, des mathématiques, de la peinture, de la poésie, de la pédagogie, de la controverse religieuse, du journalisme et de l'histoire.

1. Une omission à noter. Sur le rôle du P. Vota (p. 24), l'auteur, au lieu de s'en tenir exclusivement aux sources allemandes, aurait dû citer le livre de M. Waddington.

Catholique intransigeant, il a écrit une « Réfutation analytique de la vie de Jésus de Renan » et un opuscule contre les « Missionnaires de l'hérésie « (lisez : protestants). Mais son principal titre à l'admiration de ses compatriotes est l'Histoire civile et ecclésiastique de la Nouvelle Grenade ou Colombie. La première édition de cette œuvre nationale parut en 1869. L'auteur étant mort depuis (en 1878), les éditeurs de Bogota viennent d'en publier une seconde en quatre tomes dont on nous adresse le premier. Ce volume embrasse l'histoire du pays depuis la conquête et la pacification du Darien par Vasco Nuñez de Balboa, dans les premières années du XVIe siècle, jusqu'à la prise de Carthagène des Indes par une escadre française sous les ordres du baron de Pointis (Avril 1679). Il se compose de 22 chapitres, suivis d'un appendice, et d'un recueil d'articles critiques sur la vie et les ouvrages de Groot. Le livre de Groot est un travail consciencieux et intéressant, rempli de documents originaux qui témoignent de patientes investigations. Les tendances religieuses de l'auteur s'y accusent dans la part très large, trop large même, qu'il a faite à l'histoire des ordres religieux et des affaires du clergé tant séculier que régulier : le grand public s'intéresse surtout aux évènements politiques, et n'aime pas à les voir reléguer au second plan. Il est vrai que le titre nous avait avertis, et nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. D'ailleurs on lira avec curiosité plusieurs chapitres, notamment celui qui raconte en détail la prise de Carthagène par les Français, cet épisode assez peu connu parmi nous des guerres de Louis XIV contre l'Espagne.

G. STREHLY.

---

602. — **Le Duc de Penthièvre.** Mémoires de Dom Courdemanche, Documents inédits sur la fin du XVIIIe siècle, par Etienne ALLAIRE. Paris, Plon, 1889. Prix : 7 fr. 50.

L'abbaye de Jumièges jouissait depuis sept siècles de la seigneurie d'Authis, lorsque le maréchal de Belle-Isle, devenu propriétaire de la vicomté de Vernon en 1748, engloba de son autorité privée le fief des religieux dans ses terres. Lui mort, Gisors, Vernon et ses dépendances passèrent au comte d'Eu, et après lui en 1776, à son fils le duc de Penthièvre. Les religieux de Jumièges avaient réclamé tout d'abord au Parlement de Normandie, ensuite au Conseil du roi qui rendit en leur faveur deux arrêts provisoires. En 1774, un troisième arrêt du même Conseil annula les deux premiers, et permit au prince et aux religieux de poursuivre leurs droits. Deux ans plus tard le duc de Penthièvre les assigna en reprise d'instance. Il était difficile de soutenir un procès avec ce prince fort intelligent et très habile à défendre ses intérêts : néanmoins son esprit de justice et de modération ne laissait pas sans espérance les religieux de Jumièges. Dom Courdemanche, bénédictin de la congrégation de Sain-Maur, fut nommé leur procureur, et en cette qualité

fut chargé de plaider leur cause. C'était un homme « à l'aspect doux et tranquille », mais qui, comme tout bon normand (il était né à Bernay en 1735), ne manquait ni de finesse, ni de fermeté. Après avoir bien étudié l'affaire, il partit pour la défendre devant le Parlement de Paris, non sans s'être muni d'« un gros rouleau de papiers et d'un extrait chronologique de tous les titres de l'abbaye. » Le duc de Penthièvre ayant quelque répugnance à procéder juridiquement contre des religieux bénédictins et aussi à paraître devant les tribunaux, fit offrir à Dom Courdemanche d'arranger l'affaire à l'amiable devant son conseil. Le moine y parut sans trop d'étonnement, et par son esprit, ses compliments bien tournés, gagna l'estime du duc, au point qu'il osa lui recommander par lettre un de ses protégés. « Je désire fort, lui répondit le prince, que les circonstances me permettent de vous obliger..., malgré l'envie que vous avez de m'enlever mon bien. » L'affaire traînait toujours, et de guerre lasse, on convint, de part et d'autre, que des arbitres l'examineraient à nouveau, et que l'on s'en tiendrait à leur décision. Leur avis fut que la seigneurie d'Authis et autres paroisses dépendantes n'étaient tenues par l'abbaye qu'« en franche aumône purement roturière, et ne formaient point de fief. » Dom Courdemanche fut saisi « de la plus vive angoisse », mais les Supérieurs Majeurs des abbayes le consolèrent en lui disant que le mal n'était pas sans remède, et qu'il ne fallait point désespérer. En effet, cette aliénation de domaine étant faite sans le concours de l'abbé de Jumièges et des Supérieurs Majeurs des autres abbayes, on obtint des lettres de rescission contre la transaction arbitrale. La Chambre des Enquêtes la déclara de nul effet, et le duc de Penthièvre fut condamné aux dépens. Dom Courdemanche triomphait; cependant le procès eût encore pu être repris et durer longtemps, si le prince, à qui la chicane ne plaisait guère, ne se fût engagé à payer 50,000 fr. la seigneurie en litige, condition qui fut acceptée par les moines, mais non sans difficulté.

Je viens de résumer les dix ou onze premiers chapitres qui forment à peu près le tiers de cet ouvrage. Tout ce qui suit est plein de faits curieux, semé d'anecdotes intéressantes sur le duc de Penthièvre, sur la duchesse d'Orléans sa fille, enfin sur tout son entourage. Il est amusant de voir comment Dom Courdemanche, qui avait si vaillament plaidé contre le duc, obtint ses bonnes grâces, et mieux que cela, son affection. Un jour le prince lui dit devant une audience très nombreuse « qu'il était et serait toujours ravi de le voir », et le bon moine est invité à passer quelques jours au château de Vernon. Il y fut accueilli par tout le monde avec une charmante cordialité, mais c'est l'esprit et surtout la grâce du duc qui le séduisirent et le captivèrent. Rentré à Jumièges, dans les austérités du cloître, il languit et ne revient, pour ainsi dire, à la vie, que le jour où il reçoit une autre invitation pour le château d'Eu. Il suit le prince à Vernon, à Anet; il a avec lui de longues conversations tantôt plaisantes, tantôt sérieuses, et le voilà qui fait partie de cette pe-

tite cour que Florian enchantait par ses innocentes comédies, par sa *Galatée* et ses romans héroïques. Tout ce monde là était heureux, et ne voyait pas s'amonceler à l'horizon ces gros nuages qui devaient bientôt fondre sur le berger et sur son troupeau. Dom Courdemanche, nommé en 1788 prieur de l'abbaye de Lyre, n'accepta ce prieuré que parce qu'il était voisin d'Anet. Un an après il mourait, assez à temps pour n'avoir pas même soupçonné la journée du 10 août 1792. Le duc de Penthièvre n'eut point ce bonheur : il vit le duc d'Orléans, le mari de sa fille, voter la mort du roi ; après quoi « dégoûté, insensible à tout » il s'éteignit à Vernon le 4 mars 1793, en prononçant ces paroles : « Sortez de ce monde, mon âme, partez ! »

M. Allaire a composé ce livre intéressant avec les Mémoires mêmes de Dom Courdemanche. Il n'en a pris que la fleur, car le manuscrit est très confus et n'a pas moins de 657 pages in-4. Il a été retrouvé dans la bibliothèque de M. Trognon auquel il avait été donné par la reine Marie-Amélie.

A. DELBOULLE.

---

603. — Publication de la Revue générale et de l'état-major. **Relation de la bataille de Frœschwiller,** livrée le 6 août 1870. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 168 p.

Cette étude anonyme, très remarquable et qui sera fort utile, nous console un peu des savants travaux publiés par la section historique de l'État-major allemand. C'est l'œuvre d'un officier très compétent qui sait beaucoup, qui réfléchit sur son métier et qui voit clair. Ajoutez qu'il écrit nettement, qu'il expose d'une façon vive et lumineuse les multiples incidents assez confusément décrits dans l'ouvrage du grand état-major allemand, qu'il a su accorder les deux relations qui diffèrent sur tant de points et garder le fil de tous les événements pour leur assigner à chacun leur heure et leur place, enfin qu'il a parfois de la manière la plus heureuse cité les maximes de Napoléon qui s'appliquaient à la bataille et montré finement ce que vaut, en regard de ces règles du maître, la méthode de guerre nouvellement découverte par les Allemands. Nous recommandons ce récit comme le plus clair, le plus complet, le plus exact qui existe sur Froeschwiller, et nous nous bornons à marquer quelques vues intéressantes de l'auteur. C'est ainsi qu'il prouve (p. 31) que la première cause de la bataille est dans le faux jugement que le colonel von der Esch, chef d'état-major du v[e] corps, porta sur la situation. Il insiste avec force (p. 33) sur ce point, que dès le début, la bataille a présenté de notre côté le caractère désastreux d'une lutte sans artillerie. Il fait observer quelle a été l'importance de Woerth comme point d'appui pour les Allemands (p. 40-41 et 65) « ce gros bourg que l'artillerie française ne pouvait pas battre, était inexpugnable ; il marquait le terme de la fuite des Prussiens dans cha-

cune de leurs inutiles tentatives. Dès qu'ils y étaient rejetés, les rôles changeaient; toute la force de la défensive se retournait contre nous. » Selon notre auteur — et son argumentation est tout à fait convaincante — (p. 50-51) le succès des Allemands est dû non pas à l'offensive en elle-même, mais à l'habileté de la direction supérieure qui maintint toujours l'armée à peu près réunie de sorte que les troupes pouvaient toutes arriver dans un jour sur un même champ de bataille, et à « ce sentiment de solidarité qui animait chaque partie, de sorte que partout où s'engageait une avant-garde, les Français finissaient toujours par avoir une armée sur les bras » Il note très bien la différence du commandement du ve et du xie corps prussien (p. 67-69) : le général de Bose prépara son attaque avec une sage lenteur, sans cette impatience fiévreuse qui agitait le général de Kirchbach, et enfonça tout d'un seul choc. Quant au prince royal de Prusse, à ce Frédéric III tant vanté, notre auteur avance justement qu'il n'a pas décidé la victoire par son arrivée sur le champ de bataille : « le combat avait recommencé violemment un peu après midi sur la résolution prise par Kirchbach et contre l'intention du prince royal et son ordre réitéré de rompre; par conséquent, quand le prince royal arriva une heure après, il n'y fit rien que d'approuver, et il n'était plus en son pouvoir d'empêcher. L'affaire était déjà engagée à fond. » (p. 86-88.) Le chapitre vi et dernier du volume est très suggestif; il renferme les observations que l'auteur n'a pu faire dans le cours du récit et des remarques sur le rôle de l'artillerie et l'ensemble de la bataille : « le nombre l'a emporté... l'art n'a aucune part dans des batailles pareilles... toute attaque produit chez les Allemands le désordre qu'on ne voit chez les Français que dans une déroute : ils ont peu d'aptitude naturelle pour le combat en tirailleurs et l'ordre dispersé; ils n'ont qu'un petit nombre d'officiers... Ces batailles hâtives où l'on fond sur l'adversaire aussitôt qu'on l'aperçoit, comme un taureau sur le rouge, n'ont réussi que par un concours inouï de circonstances. » (p. 144-165).

A. C.

---

604. — **Historique du 26e régiment d'infanterie,** par le capitaine E. Delbauve. Avec 36 illustrations de l'auteur et 4 portraits. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, xii et 154 p. 5 fr.

605. — **Le 2e bataillon de chasseurs à pied,** par le lieutenant Paul Delagrange. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 232 p. 3 fr. 50.

Voici encore deux historiques de régiments (cp. *Revue*, n° 2) que publie la librairie Berger Levrault. Le premier, très joliment illustré, est consacré au 26e régiment d'infanterie qui fut avant 1791 le régiment de Bresse et de 1794 à 1803 la 26me demi-brigade. M. le capitaine Delbauve raconte brièvement les campagnes du régiment (Portugal, Espagne, siège de Mayence) sous le premier Empire. Il le suit en Afrique et retrace avec détail les expéditions auxquelles le 26e a pris part. Il insiste

particulièrement sur l'héroïsme du sergent Blandan (p. 62-68) et dit avec raison que le 11 avril 1842 est « un jour à jamais mémorable dans les annales du 26me [1] ». Puis viennent la guerre de Crimée où le régiment se signale au premier assaut de Malakoff (p. 86), la guerre d'Italie où il appartient au 5e corps qui occupa les duchés, la guerre franco-allemande où il combat à Rezonville et à Saint-Privat. Le colonel Hanrion, aujourd'hui général, commandait le régiment sous les murs de Metz ; ce fut encore lui qui, en rentrant de captivité, le mena contre la Commune (voir p. 107-118 son rapport sur « tous les faits qui se sont produits au 26e depuis le moment de son entrée dans Paris ») [2].

Le 2e bataillon de chasseurs à pied dont M. le lieutenant Paul Delagrange expose les destinées, date sa naissance de 1840. Il assista en 1849 au siège de Rome où ses carabines, disait le général Vaillant, portaient la balle avec une grande précision (p. 20); il fit, sous Saint-Arnaud, l'expédition de la petite Kabylie; puis sous Mac-Mahon celle de la Kabylie orientale; enfin, sous Montauban, celle de Chine. Le récit des exploits du 2e chasseurs dans l'expédition de Chine (p. 53-116) et de Cochinchine (p. 117-141) est la partie la plus intéressante du volume de M. Delagrange ; notre lieutenant s'est servi, pour l'écrire, des *Souvenirs* d'un officier du régiment, Gustave de Boissieu, et du *Journal* du capitaine Comte. En 1867 le 2e chasseurs prit part à l'affaire de Mentana. En 1870 il envoya tous ses hommes au feu, et son histoire pendant la guerre allemande comprend quatre parties : 1° historique des compagnies de guerre du bataillon qui combattirent à Saint-Privat et à Servigny; 2° historique de la 7me compagnie qui fut dirigée sur le camp de Châlons et faite prisonnière à Sedan ; 3° historique du 7e bataillon de chasseurs de marche créé avec la dernière compagnie de dépôt (Coulmiers, Loigny, Vendôme, Le Mans) ; 4° historique du 2e bataillon de chasseurs de marche (Amiens, Pont-Noyelles, Bapaume, Saint-Quentin). Ajoutons que le général Gallimard a été sous-lieutenant au bataillon (1860-1868) et que le général de Négrier y fut capitaine de 1869 à 1871.

C.

---

1. M. Delbauve a consacré un appendice de son livre *à la mémoire de Blandan*, à l'inauguration de la statue de Blandan à Bouffarik, à la fête de Blandan au 26e — qui « est presque la fête de Nancy » où le régiment tient garnison depuis 1873.

2. P. 9 lire Truguet et non *Truquet;* p. 16 le 103e, et non le *13e* était à Thionville; *id.* lire Ober-Flersheim et non *Oberlesheim;* p. 19-20 notre capitaine aurait pu consulter sur Gency, chef de la 26e demi-brigade et ancien perruquier de Meulan, le livre de Raoul Rosières, *La Révolution dans une petite ville*. 1888, p. 138 (cp. *Revue*, 1888, n° 50) ; p. 25 Brune n'était pas encore maréchal en 1800; p. 34 pourquoi ne pas citer sur la prise de Beja la *Relation* de Thiébault (p. 135-136) et (p. 141) oublier dans la liste des tués le chef de bataillon Dein, cité par le même Thiébault? Et, à propos de l'expédition de l'Alentéjo, ne fallait-il pas dire que le capitaine de Forbin était officier de l'état-major de Junot et devait devenir directeur-général des musées ?

606. — Le P. Pierre Pralon. **Lionel Hart, engagé volontaire, glorieusement tombé au Tonkin, à vingt ans.** Deuxième édition. Lille, Desclées et de Brouwer, 1889. In-8, 216 p.

Quelles que soient les opinions du lecteur, il ne pourra parcourir sans un vif intérêt et parfois sans émotion ce volume qui nous retrace la courte existence d'un jeune Mauricien, chrétien fervent et soldat intrépide, qui aima de tout son cœur la France, sa patrie d'adoption, et mourut pour elle. Après avoir fait de brillantes études à Nice et à Aix, Hart s'engage le 14 novembre 1883 dans la légion étrangère, et au milieu de cette troupe de déserteurs, de goujats, de garnements, de grossiers voyous, parmi la plus atroce crapule des rues, parmi cette fleur de tavernes et de mauvais lieux, à côté de ces soldats qui boivent et reboivent comme des trous — toutes ces expressions sont de Hart — il ne boit pas, il ne fume pas, il va tous les dimanches à la messe. Ses lettres sur la légion qu'il finit par nommer sa *chère* légion, sont très curieuses. Il retrace tantôt les souffrances des longues marches à travers le désert, tantôt les punitions des soldats, l'odieux supplice de la *crapaudine,* la peine du *silo,* tantôt sa promotion au grade de caporal et ses rêves d'avancement. Il partit au mois de décembre 1884 pour Formose, se signala par sa bravoure, devint sergent-fourrier, fut proposé pour la médaille militaire et mourut malheureusement de la fièvre à Phu-Ngo-Quang, dans l'intérieur du Tonkin, le 9 octobre 1885. Ses dernières lettres témoignent d'une grande admiration pour l'amiral Courbet et méritent d'être consultées par les futurs historiens de notre politique coloniale dans l'extrême-Orient.

X.

---

607. — **Bibliothèque de la ville de Colmar.** Catalogue de la bibliothèque Chauffour, dressé par ordre du Conseil municipal par André Waltz, bibliothécaire de la ville. Manuscrits et imprimés concernant l'Alsace et les pays limitrophes. Colmar, imprimerie J. B. Jung, 1889, LXII, 769 p. gr. in-8.

Parmi les bibliothèques publiques de l'Alsace, celle de Colmar tient une place considérable. En dehors de la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg, elle est probablement celle qui renferme le plus d'incunables et d'impressions du XVIe et du XVIIe siècle, car elle a été formée des belles collections des abbayes bénédictines de Münster, de Murbach, de Pairis, de Lucelle, etc., séquestrées au cours de la Révolution, et réunies au chef-lieu du département du Haut-Rhin. Passablement négligée pendant un demi-siècle, elle a reçu, depuis une vingtaine d'années, des dons assez nombreux et compte aujourd'hui environ 600 manuscrits et 80,000 volumes.

Le plus important des legs, recueillis dans ces derniers temps, a été celui de la bibliothèque de M. Ignace Chauffour. Cet éminent jurisconsulte, ancien député du Haut-Rhin à l'Assemblée constituante de

1848, était aussi un bibliophile distingué ; à sa mort, en 1879, il laissa ses riches collections qui comptaient plus de 21,000 volumes, à sa ville natale. La partie la plus renommée — je ne dirai pas la plus connue, — de cette bibliothèque, était celle qui se rapportait aux alsatiques. M. Chauffour, qui n'avait jamais trouvé le loisir de classer lui-même les trésors entassés sur ses rayons, passait pour avoir la collection particulière la plus complète de volumes, plaquettes et brochures, relatifs au passé de l'Alsace. Le catalogue que vient de publier le bibliothécaire de Colmar, montre que cette opinion n'était point erronée, et nous devons de sincères remercîments au conseil municipal de cette ville qui a décidé cette publication ainsi qu'à M. Waltz qui a su la mener à bonne fin.

En dehors d'une notice historique intéressante sur la Bibliothèque de Colmar et sur la famille Chauffour, nous trouvons dans ce gros volume de 800 pages un répertoire systématique de près de 6000 volumes et brochures qui se rapportent, de près ou de loin, au pays entre les Vosges et le Rhin. Ce n'est pas encore la *Bibliographie alsatique* que l'on peut rêver, et qui, sans doute, ne sera pas dressée de sitôt, mais c'est du moins un ouvrage qui peut en tenir lieu dans une certaine mesure, et presque complet pour la littérature courante des deux derniers siècles. On n'y trouve au contraire que par exception les impressions originales du xve et du xvie siècle, dont un amateur contemporain ne saurait poursuivre aujourd'hui des séries un peu complètes, à moins d'être millionnaire. Le catalogue de M. Waltz s'ouvre par l'énumération des ouvrages relatifs à l'*Histoire naturelle*, l'*Agriculture*, la *Topographie*. Puis viennent ceux qui se rattachent à l'*Histoire politique* de l'Alsace, aux différentes *Histoires locales*, à l'*Histoire ecclésiastique*, l'*Histoire littéraire*, la *Littérature*, les *Beaux-Arts*, le *Droit*, le *Commerce*, l'*Hygiène* et les *Travaux publics*. Certaines de ces rubriques, la littérature par exemple, sont assez faiblement représentées, d'autres au contraire, comme le droit, sont fort riches.

Le fonds des manuscrits (147 numéros) est composé principalement des papiers de Sigismond Billing, pasteur à Colmar au xviiie siècle (1732-1796), archéologue et chroniqueur local bien connu, et des papiers de famille des Chauffour. Immigrés de l'Ile-de-France en Alsace, bientôt après l'occupation du pays par Louis XIV, les Chauffour n'ont cessé d'occuper une place éminente dans la magistrature ou au barreau de Colmar et, s'il ne se trouve dans leurs papiers rien qui puisse intéresser le passé plus reculé de la province, ces dossiers essentiellement judiciaires, renferment de nombreux documents qui jettent un jour curieux sur l'histoire de l'administration française en Alsace, sur l'histoire religieuse du pays au xviiie siècle et sur les temps de la Révolution.

On peut n'être pas du même avis que M. Waltz sur certains détails de classement ; quand il s'agit de tant de rubriques diverses, c'est un fait inévitable, et nous ne nous arrêterons pas à les relever ici [1]. Une table

1. La seule objection bibliographique plus sérieuse que nous ayons à faire à M. W.

alphabétique des noms d'auteurs permet d'ailleurs de s'orienter facilement, quand on cherche un ouvrage déterminé, et nous ne doutons point que le travail si consciencieux du bibliothécaire de Colmar ne devienne le manuel indispensable de tous ceux qui auront besoin de s'orienter sur la littérature relative à l'Alsace.

R.

---

608. — Ed. von HARTMANN. **Lotze's Philosophie.** Leipzig, Friedrich. 1888, 183 p. in-8. 4 mark.

M. de Hartmann écrit comme d'autres mangent, boivent et dorment, naturellement, régulièrement, sans effort, par une sorte de fonctionnement normal de bons organes. Il écrit quand on veut, comme on veut, ce qu'on veut, ni bien ni mal. Il plaît aux uns, surtout aux unes, déplaît aux autres, s'offre à tous. Il administre la philosophie sous forme de pastilles qui n'ont pas de rivales, il a remède à tout, réponse à tout.

Aujourd'hui, c'est Lotze qu'il sert à son public. Lotze le gênait : outre le renom croissant qui s'attachait à lui comme à un esprit vraiment riche d'idées et de talent, bien qu'insuffisamment décidé, Lotze avait aux yeux de M. de H. le double tort de n'avoir jamais prêté aucune attention aux productions de M. de H., ou tout au moins d'avoir toujours affecté de les ignorer, et de contrarier fortement la thèse favorite de M. de H., selon laquelle la série des systèmes philosophiques du siècle serait la préparatiou lente et continue de la doctrine de M. de Hartmann. L'obstacle était trop gros pour qu'il fût possible de le tourner : il fallait l'attaquer de front. M. de H. s'est donc résigné à nous servir un Lotze bien à point, morcelé, désarticulé, désossé. C'est habile, et ce n'est qu'habile; ce n'est pas bon, et ce n'est pas mauvais; et l'on n'en peut dire ni du bien ni du mal.

M. de Hartmann collectionne les « voix de la critique ». Il en a fait imprimer vingt-deux pages en tête de cet opuscule; on l'y traite alternativement de grand homme et de charlatan, de créateur et de grotesque (presque *sic*, p. 14). Il ne tient pas aux éloges, et ne craint pas les injures; qu'on parle de lui bien ou mal, mais qu'on parle de lui; je sais en France, ou plutôt hors de France, quelqu'un qui lui ressemble. Il a des « voix de la critique » dans toutes les langues, en allemand, en italien, en anglais, en hollandais; il en a qui sont extraites des « *Namenlose Blätter* » (?), il en a du « *Bataviaasch Handelsblad* » (!). Il n'a pas de « voix » française. Je lui abandonne celle-ci. Il est homme de

---

c'est qu'il a joint aux *lieux* d'impressions des volumes, non pas le nom de l'*éditeur*, mais celui de l'*imprimeur*, indication certainement utile quand il s'agit d'incunables, mais sans raison d'être pour des livres modernes, tandis qu'il y a des raisons pratiques pour connaître le nom de l'éditeur chez lequel un ouvrage a paru. — Çà et là quelques fautes d'impression. P. 291, lire *Marchal* pour *Marschal*; p. 301 l. *Gonse* au lieu de *Gonsa*.

ressources, il en fera bon usage. Il en tirera la reconnaissance, faite à contre-cœur, de son génie. Il imprimera le mot « génie » en majuscules. Et le tour sera joué.

Lucien Herr.

---

609. — Emile Cartailhac, **La France préhistorique** d'après les sépultures et les monuments. Paris, Alcan, 1889. In-8 de iv-336 p., avec 126 gravures dans le texte. (*Bibliothèque scientifique internationale*).

M. Cartailhac est peut-être l'homme de France qui connaît le mieux l'archéologie préhistorique. Directeur, depuis 1873, de l'excellente Revue des *Matériaux*, il a fouillé des dolmens et des cavernes, visité des centaines de collections, rempli des missions fructueuses en Espagne, au Portugal, dans les Baléares, et publié un nombre incalculable d'articles sur tous les chapitres de la vaste science qui l'occupe. Depuis sept ou huit ans, on attendait avec impatience la *France préhistorique* qu'il avait promise, mais M. C. est difficile envers lui-même; il a remis vingt fois son ouvrage sur le métier, sollicitant de tous des éclaircissements et des conseils, et ne s'est enfin décidé à le faire paraître qu'à l'occasion du dixième congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, tenu à Paris au mois d'août 1889. A tous égards, cette longue gestation a grandement profité à son œuvre; publiée à l'époque où l'on a commencé à l'attendre, elle n'aurait peut-être pas beaucoup ajouté à la science. M. C. est un élève de M. de Mortillet, élève respectueux s'il en fut, qui ne s'est pas émancipé sans peine et qui ne semblait pas destiné au rôle de schismatique dans la petite église que l'auteur du *Préhistorique* a fondée. S'il paraît tel aujourd'hui, malgré une réserve dans l'expression dont il faut le louer, ce n'est pas qu'il ait levé le premier l'étendard de la révolte, mais l'adhésion d'un esprit si mesuré à des vues nouvelles contribuera beaucoup à leur faire trouver crédit. Avec la parfaite loyauté qui le caractérise, M. C. ne craint pas de se contredire à peu d'années de distance; il prouve ainsi que la science préhistorique, quoi qu'en disent ceux qui la dédaignent sans la connaître, se rattache, par sa méthode, aux sciences naturelles et historiques et n'est pas un tissu d'hypothèses soustraites à toute vérification. Déjà les critiques de MM. Cazalis de Fondouce, Bertrand, d'Acy, de Nadaillac, avaient ébranlé quelques-unes des assertions trop facilement acceptées, en particulier sur les questions de l'homme tertiaire et de la succession des types industriels; mais M. C., comme on le voit par ses *Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (1886), hésitait encore à se dégager. En 1888, un jeune géologue plein d'avenir, M. Boule, publia dans la *Revue d'anthropologie* une série d'articles intitulée : *Essai d'une paléontologie stratigraphique de l'homme*. Ces articles furent comme une révélation pour les préhistoriens — et ils sont trop nombreux — auxquels les travaux des savants étrangers restent inconnus. M. Boule y résumait, avec une rare sûreté

de critique personnelle, les recherches des géologues allemands, scandinaves, anglais et américains sur les débuts de l'époque quaternaire; il discutait les théories exposées à ce sujet dans le *Préhistorique* et, sans sortir des bornes d'une discussion courtoise, leur portait un coup dont elles ne se sont pas relevées. L'influence de ce travail est très sensible dans celui de M. C.; il marquera d'ailleurs dans l'histoire des études préhistoriques en France, et c'est pourquoi nous avons cru utile de le signaler en passant.

M. C. débute par un historique des progrès de la science, en particulier des hypothèses auxquelles les pierres polies dites *céraunies* ont donné lieu depuis l'antiquité. C'est un sujet qu'il avait déjà traité dans une monographie spéciale et qu'il connaît fort bien, mais il n'en a pas moins laissé échapper quelques erreurs. Ainsi (p. 3), il fait de Sérène une impératrice, alors qu'elle n'était que la femme de Stilicon et la nièce de Théodose; il commet un solécisme en parlant d'« une *astropélékia* » (p. 4, lire ἀστροπελέκιον), et un autre (p. 7) en écrivant *cavas montes*. A la p. 6, il mentionne le « troisième traité de la guerre Punique », ce qui n'a pas de sens; il s'agit du troisième traité entre Rome et Carthage, bien antérieur à la première guerre punique (Polybe, III, c. 25, p. 136 de l'édit. Didot). A la page suivante, il énumère quelques auteurs anciens dans cet ordre singulier : « Pline, Hérodote, Platon, Agatharchide, Diodore, Strabon. » Ces marques d'inexpérience, lorsqu'il touche au domaine classique, ne sont pas rares dans les écrits de M. C. Il a tort aussi de citer Jussieu comme le premier qui aurait rapproché les céraunies des instruments en pierre des sauvages modernes (p. 10); M. Lindenschmit a remarqué, dès 1880, que cet honneur appartient à un obscur allemand nommé Hassus (1714). Ce sont là des taches légères qu'il sera aisé de faire disparaître lors du second tirage de *la France préhistorique*.

M. C. montre une extrême réserve sur la question de l'homme tertiaire. Il n'admet plus que les pierres de Thenay et d'Otta soient des œuvres de cet ancêtre reculé, encore moins de l'anthropopithèque, et s'il continue à croire que l'homme est antérieur aux temps quaternaires, c'est seulement à cause de la répartition des races humaines sur le globe dès le commencement de cette époque. Ceci implique, à ce qu'il semble, l'hypothèse monogéniste et n'a, pour l'instant, aucun caractère scientifique. D'ailleurs, que savons-nous de la diffusion des races à l'époque de l'*elephas antiquus?*

Les premiers chapitres sur l'ère quaternaire sont occupés par un résumé de paléontologie et de géologie, où M. C. reproduit la classification de M. Boule, qu'il préfère aujourd'hui à celle de M. de Mortillet; il admet aussi, avec M. Boule et contre M. de Mortillet, une époque interglaciaire à laquelle appartiendraient nos plus anciens silex taillés. M. C. pense maintenant, avec M. d'Acy, que beaucoup de ces outils ont pu être emmanchés et qu'ils ne sont pas, comme l'a dit M. de Mor-

tillet, des « outils à tout faire. » Il examine ensuite sommairement les instruments en os et en bois de renne que les fouilles des cavernes ont fait connaître. M. C. a tort d'écrire, en parlant de l'époque du renne : « La France avait alors un climat comparable à celui de l'extrême nord de l'Asie et de l'Amérique. » La composition de la faune *magdalénienne* proteste assez contre cette exagération, que certaines observations locales et isolées ne justifient pas.

Un des chapitres les plus intéressants, qui contient des gravures d'après des objets inédits (entre autres une étonnante sculpture de la collection Piette), est celui qui concerne l'art des Troglodytes. Il est fâcheux qu'il débute par deux phrases qui indisposent le lecteur (p. 6) : « L'histoire de l'art a provoqué de nombreux ouvrages. Il est très probable que, par suite des originalités de l'esprit humain, les théories doivent être rarement d'accord avec les faits tels qu'ils se sont produits dans ces périodes lointaines dont l'archéologie veut entrevoir le tableau.» M. C. a écrit, dans les *Matériaux*, quantité d'articles d'un style simples et d'une tournure élégante; il lui arrive d'être moins heureux dans ses livres. Je lui chercherai encore chicane sur la gravure de l'éléphant de La Madelaine; il a eu tort de l'emprunter au *Dictionnaire de la Gaule,* où elle est beaucoup trop « arrangée », et d'attribuer au Musée de Saint Germain, qui voudrait bien l'avoir, cet objet qui appartient au Museum. A la p. 77, M. C. se demande pourquoi les artistes quaternaires ont représenté l'homme nu, alors que la présence d'aiguilles en os dans les cavernes prouve qu'ils savaient préparer les peaux; il en conclut que « semblables aux artistes des meilleures époques, ces dessinateurs ont préféré l'académie ». M.C.a oublié de citer ici M. de Mortillet, auquel est due cette remarque qu'il eût bien mieux fait de lui laisser [1]. J'aurais aussi à critiquer le « rôle éternel de coquette et de mère » attribué à la *femme au renne* de Laugerie Basse (parce qu'elle paraît enceinte et porte une espèce de bracelet !) et à relever dans la même page les noms estropiés de MM. Girod et Baudrillart.

Les chapitres sur les restes de l'homme quaternaire et sur le culte des morts dans les cavernes comptent parmi les meilleurs du livre; ils avaient, du reste, déjà été publiés en partie dans la *Revue d'anthropologie*. Cependant, je suis loin de partager l'opinion de M. C. sur le gisement de Solutré, où il se refuse à reconnaître des sépultures sur foyers datant de l'époque du renne; mais une discussion sur ce difficile sujet, que j'ai longuement traité ailleurs (*Antiq. nationales,* t. I, p. 206 et suiv.), m'entraînerait trop loin et serait déplacée dans cette *Revue*. En revanche, l'auteur a justement admis, contre M. de Mortillet, que les sépultures des Baoussé Roussé remontent à l'époque paléolithique.

1. On la trouve dans un article (d'ailleurs excellent) de M. de Mortillet, qui a paru en mars 1877 dans la *Revue scientifique :* « Comme les artistes de nos jours, les artistes des premiers temps préféraient dessiner et sculpter l'académie. C'était une simple affaire de goût. » (p. 891).

Depuis longtemps, M. C. a insisté sur le fait que les plus anciens ensevelissements quaternaires, et beaucoup d'ensevelissements néolithiques, sont *secondaires*, c'est-à-dire que le mort a été préalablement réduit à l'état de squelette ou de momie, soit par l'exposition à l'air, soit par un autre moyen ; il a développé cette théorie dans le présent livre, dont elle constitue la partie la plus originale et la plus soigneusement étudiée.

L'exposition des faits très complexes relatifs à l'époque de la pierre polie (palafittes, monuments mégalithiques, camps et enceintes, outillage, etc.) a été fort bien conduite par M. C. ; les détails où il est entré au sujet des grottes sépulcrales, naturelles et artificielles, servant d'introduction à ses chapitres sur les cryptes sépulcrales néolithiques, témoignent d'une connaissance précise et personnelle de ces stations. M. C. me permettra cependant quelques critiques. A la p. 133, il parle de palafittes « au milieu des lacs de la Roumélie » qui auraient été décrits par Hérodote et par Hippocrate ; mais Hérodote parle seulement du lac Prasias en Macédonie et Hippocrate des palafittes du Caucase. A la même page, il est question des huttes *gauloises* « figurées sur la colonne Trajane » ; *gauloises* est évidemment ici un *lapsus* pour *daciques*. Dans l'étude sur les théories suscitées par les monuments mégalithiques, M. C. passe un peu trop légèrement sur l'hypothèse druidique. On est étonné de lire les lignes suivantes : « Henri Martin a souvent parlé de ces monuments dans ses nombreux ouvrages. Ce qu'il en dit est généralement entaché d'erreurs, mais notre historien populaire était en même temps un politique aimé et respecté, etc. » H. Martin a sérieusement étudié ce sujet et l'on n'a pas le droit de l'expédier en quatre lignes vagues, quand on a consacré une demi-page à Mahé. — P. 192, M. C. explique *Hunebedden* (le nom hollandais des dolmens) par *lits des Huns*, mais c'est là une erreur d'étymologie populaire, le vieux mot allemand *Hüne* voulant dire *géant*. Je me demande enfin pourquoi M. C. a donné à la p. 202 une figure qui revient identiquement à la p. 321. Toutes ces critiques sont, en somme, peu importantes ; elles n'atténuent en rien la valeur des chapitres relatifs aux monuments mégalithiques et aux usages de leurs mystérieux constructeurs.

M. C. a étudié à part les mobiliers funéraires et les offrandes pieuses (p. 249 et suiv.), en particulier les haches de roches dures (jadéïte, néphrite, chlorométanite) et les amulettes de callaïs. Il n'est pas bien au courant des études récentes sur la jadéïte et paraît ignorer les analyses micrographiques du D[r] Azruni, qui ont rendu très invraisemblable l'hypothèse de l'origine orientale. Pour la trépanation, il résume les travaux de Broca et n'admet pas les dénégations opposées par M. Hansen (M. C. écrit à tort *Hanzen)* à la théorie des perforations posthumes. Ici vient se placer un chapitre instructif sur les rites funéraires des sauvages modernes ; mais le titre de son livre imposait à M. C. l'obligation de ne sortir de la Gaule que pour y rentrer aussitôt et les développements où il est entré sur les Indiens de l'Amérique et d'autres peuples, auraient tout au plus dû figurer dans un appendice.

Les deux derniers chapitres ont trait à la violation des ossuaires néolithiques, aux pierres plantées ou menhirs et aux races humaines de l'âge de la pierre polie en France. M. C. ne se prononce pas sur la destination des menhirs; il aurait dû citer à leur sujet le texte d'Aristote sur les Ibères, qui est autrement important que ceux de la Bible. A la p. 324, je trouve avec surprise le barbarisme « poterie samosienne »; l'adjectif *samien* doit-il donc être proscrit? En ce qui concerne les races néolithiques, M. C. a insisté, après M. de Quatrefages, sur la vaste extension du type fossile dit de Cro-magnon, mais il a renoncé à introduire une apparence d'ordre dans ce « fouillis de races » néolithiques, où la craniologie essaie péniblement de se débrouiller.

Un livre comme celui de M. C., qui embrasse un horizon si vaste, analyse ou discute tant de théories contradictoires, risquerait de n'être pas apprécié à sa valeur si on ne le comparait pas à ses devanciers. La même *Bibliothèque scientifique* où il a paru contient un volume de M. Joly, intitulé *L'homme avant les métaux,* qui en est arrivé à sa 4e édition; il faut espérer que *la France préhistorique* dispensera d'en publier une cinquième. Les amateurs de ce genre de recherches, si nombreux en province, ont désormais à leur disposition un résumé clair, bien informé [1], qui leur donnera des idées justes, et les préhistoriens de profession ne seront pas les derniers à remercier M. Cartailhac du beau présent longtemps attendu qu'il leur a fait.

Salomon REINACH.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du vendredi 22 novembre 1889.

ORDRE DES LECTURES.

1° Discours de M. Barbier de Meynard, président, annonçant les prix décernés en 1889 et les sujets de prix proposés.

2° *Notice historique sur la vie et les travaux de* M. Emile Egger, *membre ordinaire de l'Académie,* par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel.

3° *De quelques Jeux populaires dans l'ancienne France à propos d'une ordonnance de Charles V,* par M. Siméon Luce, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Le PRIX ORDINAIRE (Etude critique sur le théâtre hindou), est décerné à M. Sylvain Lévy, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes.

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE. — 1re médaille : M. E. Jarry, *la Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans* (1372-1407); — 2e M. Paul Guérin, *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la Chancellerie de France;* — 3e M. Clément Pallu de Lessert, *les Fastes de la Numidie sous la domination romaine;* — 4e (autorisée pour cette année par une décision ministérielle) : MM. Camille Favre et Léon Lecestre, *le Jouvencel, par Jean de Bueil, suivi du Commentaire de Guillaume Tringant.* — Mentions : — 1° M. le duc de la Trémoille, *Archives d'un serviteur de Louis XI. Documents et Lettres* (1451-1481), *publiés d'après les originaux;* — 2° M. Ch. Morel, *Genève et la colonie de Vienne. Etude sur une organisation municipale à l'époque romaine;* — 3e MM. les Drs Bleicher et Faudel, *Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace;* — 4° M. Prudhomme, *Histoire de Grenoble;* 5° M. Henri Stein, *Olivier de la Marche, historien, poète et diplomate bourguignon;* — 6° M. G. d'Espinay, *la Coutume de Touraine au* XVe *siècle.*

---

1. Dans la préface (p. IV), M. C. déclare qu'il ne veut pas donner une bibliographie, en quoi il a peut-être eu raison; mais il a tort de citer (p. 127) « Beauvois, *Revue contemporaine* » sans ajouter qu'il s'agit de la *Rev. cont.* de 1865.

Prix de numismatique. — Le prix Allier de Hauteroche est décerné à M. Théodore Reinach, pour son ouvrage : *Trois Royaumes de l'Asie Mineure. Capadoce, Bithynie, Pont.*

Prix Gobert. — Le 1er prix est décerné à M. Noel Valois, pour ses deux ouvrages intitulés : *Inventaire des Arrêts du Conseil d'Etat (règne de Henri IV)* et *Le Conseil du roi aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles*; — le second prix à M. Auguste Molinier, pour sa *Géographie historique de la province de Languedoc au moyen âge.*

Le prix Stanislas Julien, en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine, n'est pas décerné; mais, à titre d'encouragement, l'Académie distribue le montant des intérêts de la fondation, dans la proportion de 1,000 fr. au P. Boucher, pour son ouvrage : *la Boussole du langage mandarin*, et de 500 fr. à M. Terrien de La Couperie, pour l'ensemble de ses mémoires et notices sur l'ethnographie des populations méridionales de l'Empire chinois.

Le prix de la Grange, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France, est décerné à M. Emile Picot, pour ses deux ouvrages intitulés : *le Monologue dramatique dans l'ancien théâtre français*, et *les Moralités politiques dans l'ancien théâtre français*, et pour l'ensemble de ses travaux relatifs à la poésie française du moyen âge.

Fondation Benoit Garnier, destinée à subvenir chaque année « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. » — L'Académie attribue, cette année, au R. P. Augouard, pro-vicaire apostolique du Congo français, une somme de 6,500 fr. à prélever sur les arrérages de la fondation. Le R. P. Augouard devra examiner les diverses questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique que peut soulever l'étude des populations établies sur les rives de l'Oubangui et du Haut-Ogowé.

Le prix Loubat, pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, etc., de l'Amérique du Nord, est décerné à M. Léon de Rosny, pour son *Codex Peresianus*. — Une somme de 1,000 fr. est attribuée à M. Remi Siméon, à titre de second prix, pour ses *Annales de Chimalpahin.*

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1889, 1890 ET 1891.

Prix ordinaire. — Question prorogée à l'année 1890 : « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides. » — Question proposée pour 1891 : « Etudier la tradition des guerres médiques, déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains. » — Pour 1892 : « Etude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre qui sont généralement connus sous le nom d'*Ars dictaminis*. » — Les mémoires sur chacune de ces questions devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier de l'année du concours. — Chacun de ces prix est de 2,000 fr.

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 fr. chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1888 et 1889 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1890. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix de Mme Duchalais sera décerné, en 1890, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1888. — II. Le prix Allier de Hauteroche sera décerné, en 1891, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1889. — Chacun de ces prix est de 800 fr. — Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut, pour le concours Duchalais, le 31 décembre 1889; pour le concours Allier de Hauteroche, le 31 décembre 1890.

Prix Gobert. — En léguant à l'Académie la moitié du capital provenant de ses biens, le fondateur a demandé : « Que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France; sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment approfondis par la science. La haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1890, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — Question pour 1890 : « Etudier la géographie de l'Egypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langue copte et grecque les noms de lieu, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités; les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Egypte. » — Pour 1891 : « Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible » Question prorogée à l'année 1890 : « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue ; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » — A l'année 1890 : « Examen de la Géogrpahie de Strabon. — Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. — A l'année 1890 : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose, connus sous le titre de Chronique de Normandie. » — A l'année 1891 : « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » — A l'année 1891 : « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires. » — Question pour 1892 : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. » — Les mémoires sur chacune de ces questions devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année du concours. — Chacun de ces prix est de 3,000 fr.

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès, sera décerné, s'il y a lieu, en 1890. — L'auteur de cette fondation a mis à la disposition de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres une somme de 20,000 fr., pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art, de toute nature, que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des Inscriptions, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. — L'auteur de la donation ajoutait : « Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait mériter le prix de 20,000 fr. l'intérêt de cette somme pendant trois ans serait attribué comme accessit à l'ouvrage qui aurait le mieux traité le sujet on une partie du sujet. Si dans vingt et un ans révolus, au septième concours triennal, le prix ne semblait pas devoir être encore décerné selon mes désirs, la commission, qui devra toujours être maintenue au complet de cinq membres, pourra proposer de décerner le prix à l'ouvrage qui, sans remplir tout le programme, serait cependant le traité le meilleur et le plus complet sur la question. L'Académie des Inscriptions et belles-lettres décidera alors s'il convient de le décerner de suite, ou de l'ajourner à un huitième et dernier concours. Le concours serait ouvert à tous les membres de l'Institut qui ne feraient pas partie de la commission et à tous les savants français ou étrangers ; mais les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin. » Après un nombre de périodes triennales qui excède même le terme fixé, aucun ouvrage n'ayant complètement résolu la question, comme elle était posée, l'Académie décernera le prix en 1890, conformément à cette dernière clause de la donation. En conséquence, à défaut d'un ouvrage remplissant tout le programme, le prix sera attribué au traité le meilleur et le plus complet sur la question. — Le concours sera ouvert aux membres de l'Institut qui ne feront pas partie de la commission d'examen, et à tous les savants français ou étrangers Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1890. — Après avoir prélevé sur la fondation la somme de 20,000 fr., destinée au lauréat de 1890, l'Académie pourra encore disposer sur les intérêts de la fondation d'une somme suffisante pour instituer un prix biennal de 5,000 fr., qui sera décerné pour la première fois en 1892 au meilleur ouvrage sur l'Histoire des Arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du xvie siècle.

Prix La Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). — L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1887, 1888 et 1889, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1889. — Le prix est de 1,800 fr.

Prix Brunet, pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. — Question proposée pour 1891 : « Dresser le catalogue des copistes de

manuscrits grecs; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives a ces copistes. » — Les ouvrages, qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1891. — Le prix est de 3,000 fr.

Prix Stanislas Julien, en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. — Les ouurages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1890. — Le prix est de 1,500 fr.

Prix Delalande-Guérineau. — L'Académie décernera ce prix en 1890 au meilleur ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1er janvier 1888, concernant les études orientales. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1890. — En 1892, le prix sera décerné au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1890, destinés à ce concours, devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1892. — Chacun de ces prix est de 1,000 fr.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire « de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la « France », a fait donation à l'Institut d'une rente de 10,000 fr. destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Conformément au vœu exprimé par la donatrice, « ce prix sera accordé au travail le plus « méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une « période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée, et ayant un carac- « tère d'invention et de nouveauté. Les membres de l'Institut ne seront pas écartés « du concours. Le prix sera toujours décerné intégralement. Dans le cas où aucun « ouvrage ne paraîtrait le mériter entièrement, sa valeur serait délivrée à quelque « grande infortune scientifique, littéraire ou artistique. Il portera le nom de son fon- « dateur Jean Reynaud, » L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890.

Prix de La Grange, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. — Ce prix, qui est de 1,000 fr., sera décerné, s'il y a lieu, en 1890.

Fondation Garnier. — M. Benoît Garnier a légué à l'Académie des inscriptions un capital dont les intérêts doivent être affectés, chaque année, « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie ». L'Académie disposera, en 1890, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat, pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. — L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours, la date de 1776. — Ce prix sera décerné en 1892. — Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française, anglaise, espagnole et italienne, depuis le 1er janvier 1889. Les ouvrages devront être envoyés au nombre de deux exemplaires avant le 31 décembre 1891, au secrétariat de l'Institut. — Le lauréat, outre les exemplaires adressés pour le concours, devra en délivrer deux autres à l'Académie qui les fera parvenir, un au *Collumbia College* à New-York, et l'autre à la New-York Historical Society de la même ville. — Ce prix est de 3,000 fr.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir franco de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. — Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

L'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des Chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par arrêté ministériel du 31 janvier 1889, conformément à la liste dressée par le Conseil de perfectionnement de cette Ecole, sont MM. Léonardon (Henri-Louis); Enlart (Désiré-Louis-Camille); Picard (Auguste-Eugène); Battifol (Louis-Jules); Portal (Charles-Louis-Henri-Félix-Antoine); Richebé (Raymond-Auguste-Léon); Souchon (Joseph-Auguste); Michel (Ephraïm-Georges); Nerlinger (Charles-Jean-Népomucène); Eckel (Henri-Auguste). — Sont nommés archivistes paléographes hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures : MM. Desplanque (Emile-Alexandre-Joseph); Soullié (Louis-Pierre-Henri); Aubert (Hippolyte-Victor).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

(ne résout pas le problème). — MAYER, Die culturhist. Entwickel. Deutschlands in der 2e Hälfte des XVI Jarh. p. p. CARIUS (passable). — Aktstykker og Oplysninger til Rigsraadets og Staendermodernes Historie i Kristian IV's Tid. p. p. ERSLEV, III, 1. — Mohammed Salih, die Scheïbaniade, ein özbeg. Gedicht in 76 Gesängen, p. p. VAMBÉRY. — JUNKER, Grundr. der Gesch. des franz. Literatur (utile, mais ne connaît pas les sources). — SÜPFLE, Gesch. des deutschen Cultureinflusses auf Frankreich II, 1. von Lessing bis zum Ende der romant. Schule der Franzosen (beaucoup de soin, mais c'est moins une histoire qu'un recueil utile de matériaux ; des lacunes). — HEINEMANN, Gœthe's Leben und Werke (bon petit livre, mais pourquoi paraît-il sans date?). — POMTOW Beitr. zur Topographie von Delphi (cp. *Revue*, n° 33). — PUCHSTEIN, Das ionische Capitell (consciencieux). — LUCAS, Die Universitäts-Turnanstalt in Wien.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : KAWERAU, De digamia episcoporum. — FORESTI. Saggi sulle fonti della epopea greca (désillusion !). — WINTZELL, Studia Theocritea (soigné, mais rien de nouveau). — Nigidii Figuli operum reliq. p. p. SWOBODA (cp. *Revue*, n° 47). — KAWCYNSKI, Essai comp. sur l'origine et l'hist. des rythmes (manqué ; cp. *Revue*, n° 39). — GIETMANN, Beatrice, Geist u. Kern der Danteschen Dichtungen — von SCHACK, Gesch. der Normannen in Sicilien (bon, mais n'est pas sûr dans le détail). — Urkund. zur Gesch. von Zweibrücken, p. p. MOLITOR. — HEIGEL, Der Umschwung der baier. Politik 1679-1683 (très intéressant). — GARBE, Ind. Reiseskizzen. — F. SCHWARTZ, Organ. u. Verpfleg. der preuss. Landmilizen, im Siebenj. Kriege. (Clair et détaillé.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46 : Codex Neapolit. der Ovid. Metam. (Riese.) — *Programme :* UHLIG, Fore, foret, forent bei Tacitus ; BRESKA, Quellenunters. im 21 u. 23 Buche des Livius ; STERNKOPF, Ciceros Corresp. 68-60 : KARBAUM, De orig. exempl. quae ex Cicer. scriptis a Charisio, Diomede, etc. allata sunt ; FRIEDRICH, Varietas lect. cod. Vossiani LXX ad libros de inventione ; MENGE, Das relativum in der Sprache Cäsars. — BENNDORF u. NIEMANN, Das Heroon von Trysa (2e art. : cp. *Revue*, n° 41). — Iliadis epitome Hocheggeri, 3e éd. p. p. SCHEINDLER. — CHRIST, Das Aiolosabenteuer in der Odyssee (hypothèses parfois peu vraisemblables). — CARNUTH, Quellenstudien zum Etymologicum Gudianum, II. — KAUFMANN, De Hygini memoria scholiis in Ciceronis Aratum Harleianis servata. — MIE, quaest. agonisticae imprimis ad Olympia pertinentes. — GUTJAHR-PROBST, Altgramm. u. Neugramm. zur latein. Syntax 1 et 2. (Clair et solide). — Sterretts Reisen in Kleinasien, II. (Larfeld.)

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 22 : MEISTER, Die griech. Dialekte auf Grundl. von Ahrens' Werk « De graecae linguae dialectis », II, Eleisch, arkadisch, kyprisch. (C'est, malgré le titre, un livre complètement personnel, mais qui ne peut être jugé favorablement ; il y a trop de fautes, grandes et petites ; le livre serait plus utile si l'auteur avait renoncé à ses propres lectures et s'était gardé avant tout des étymologies et considérations linguistiques).

— N° 23 : KESSLER, Mani, Forschungen über die manichäische Religion, ein Beitrag zur vergleichenden Religionsgeschichte des Orients. Ier Band, Voruntersuchungen und Quellen (n'avance pas la science, et pourrait même lui nuire par l'apparence de l'érudition et par l'assurance avec laquelle l'auteur émet les assertions les plus insoutenables.)

Theologische Literaturzeitung, n° 23 : Codices ms. graeci Reginae Suecorum et Pii P. P. II. Bibliothecae Vaticanae descripti rec. STEVENSON. — WORKMAN, The text of Jeremiah, with an introd. notice by DELITZSCH.

— JACOBS, Are there Totem-Clans in the Old Testament? — BATIFFOL Les ms. grecs de Bérat d'Albanie et le codex purpureus Ψ; OMONT' Not. sur un très ancien ms grec en onciales des Epitres de saint Paul; Ed. REUSS, Notitia codicis quattuor evangeliorum Graeci membranacei. —O. WINCKELMANN, Polit. Corresp. der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reform. II, 1531-1539 (documents importants et publiés avec soin). — DREWS, Humanismus u. Reformation, Vortrag.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, nº 47 : J. SARRAZIN, Emile Augier. — V. MATTHES, Aus der italien. Lyrik. — Leop. von SACHER-MASOCH, Letzte Liebe. — Ad. WILHELM, Ein neues Buch Gustav Freytags. — W. WEIGAND, Ch. Baudelaire (fin).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingt-troisième année 9 décembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales du Midi, nº 6 : DOGNON, Les Armagnacs et les Bourguignons, le comte de Foix et le Dauphin en Languedoc 1416-1420. — A. LEROUX, Etude critique sur les Annales françaises de Limoges. — MORTET, Les antiquités de Narbonne et le projet d'organisation d'un Muséum dans cette ville pendant la Révolution. — *Mélanges et documents :* Fragment d'un manuscrit du Code Théodosien au Vatican. — *Comptes-rendus :* Ch. MOREL, Genève et la colonie de Vienne (un des meilleurs travaux sur le régime municipal en Gaule, cp. *Revue*, 1888, nº 43). — JEANROY, De nostratibus medii aevi poetis qui primum lyrica Aquitaniae carmina imitati sint (réunit soigneusement le peu de renseignements hitoriques qu'on possède sur les trouvères). — Invent. somm. des archives dép. antérieures à 1790, rédigé par Alfred LEROUX. Haute Vienne, Série E. Supplément (archives communales), I.

The Academy, nº 916 : SWINBURNE, A study of Ben Jonson (histoire intéressante et dramatique du génie de Jonson). — CURZON, Russia in Central Asia and the Anglo-Russian question; LE MESURIER, From London to Bokhara and a ride through Persia. — MIALL, Henry Richard. — Two Canadian volumes of poetry : LAMPMAN, Among the Millet; FRÉCHETTE, La légende d'un peuple. — WHEATLEY, How to catalogue a library. — The etymology and ethic meaning of the name Bulgarian (Howorth). — The patriciate of Pippin (Bass Mullinger). — Clough, clow (Murray). — The etymol. of Meerkatze. — Parallel Grammar Series : Miss COOPER and SONNENSCHEIN, English Grammar; MORIARTY, French Grammar; Kuno MEYER, German grammar; SONNENSCHEIN, Latin Grammar (Livres de grand mérite, surtout celui de Moriarty, seront très utiles aux professeurs). — The letter of the king of Arzapi to Amenophis III. (Ball.) — JUSTI, Velazquez u. sein Jahrhundert. — Thomas Bewick and the farmer's boy.

The Athenaeum nº 3239 : Mrs Jul. MARSHALL, The life and letters of Mary Wollstonecraft Shelley, 2 vols. — MALLOCK, In an enchanted island or a. winter's retreat in Cyprus. — J. MORLEY, Walpole (sujet heureusement choisi et heureusement traité) — Notes from Oxford. — Some missing poems of Sir John Beaumont. — An unpubl. fragm. by Landor. — Notes from Cambridge. — Mr. Allingham (not. nécrol). — LYNAM, The church bells of the county of Stafford. — PROUT, Harmony, its theory and practice.

Literarisches Centralblatt, nº 48 : BAUR, Zwingli's Theologie, I (bon). — GESTETNER, Mafteach ha-Pijutim, Index zu Zunz' Literaturgesch. der synag. Poesie. — De registers en rekeningen van het bisdom Utrecht 1325 1336, I. — B. SCHMIDT, Burggraf Heinrich IV zu Meissen. — SCHYBERGSON, Finlands historia (très recommandable). — BÖHM-BAWERK, Kapital u. Kapitalzins (cp. *Revue*, nº 31). — Catalogi codd. mss. Bibliothecal Bodleianae, XIII, 1. The Persian mss. p. p. ETHÉ (excellent). — Polybii historiae, edit. a Dindorf cur. retract. BÜTTNER-WOBST, II (soigné, mais ne marque pas un progrès). — Canti popol. del Piemonte p. p. NIGRA. — WEIGAND, Die Sprache der Olympo-Walachen (important). — L'Avare p. p. HUMBERT. — SCHMEDING, Der Aufenthalt der Neuphilologen u. das Studium moderner Sprachen im Auslande, 2e Aufl.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 48 : JEREMIAS, Die babyl. assyr. Vorstell. vom Leben nach dem Tode (manque parfois de réflexion et de connaissances suffisantes). — Beitr. zur Gesch. der Saldria. — REICHERT, Ueber den Zweiten Teil der Odyssee (instructif). — MORAWSKI, Andreae Cricii carmina *et* Beitr. zur Gesch. des Humanismus in Polen. —

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 9 décembre — 1889

610. — **Das Buch Hiob** uebersezt und erklaert vom Gaon Saadia, nach Handschriften der Bodlejana und der K. Bibliothek in Berlin, herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Dr John Cohn. Altona, 1889, in-8, 112 p.

La version arabe de l'Ancien-Testament par le célèbre Gaon Saadia offre plus qu'un intérêt historique; elle jouit encore d'une certaine autorité pour l'exégèse biblique, quoiqu'elle ne puisse être d'aucun secours pour la critique du texte hébreu (elle ne date que du Xe s. de notre ère). La publication de M. John Cohn sera accueillie avec d'autant plus de reconnaissance de la part des hébraïsants que le livre de Job est hérissé de difficultés. Le commentaire qui accompagne la version, écrit également par Saadia en arabe, est un auxiliaire précieux pour l'intelligence de la traduction qui est souvent obscure.

Des fragments de la version et du commentaire du livre de Job avaient déjà été imprimés dans les *Beitraege* de Dukes et Ewald. Mais, outre que cette publication était incomplète, elle était fautive en maint endroit. Les éditeurs, n'ayant eu à leur disposition qu'un ms., avaient attribué à Saadia des passages interpolés qui appartenaient à des auteurs postérieurs. M. C. a pu utiliser, en dehors de l'ancien ms. de la Bodléienne, deux autres ms. acquis récemment, l'un par la Bibliothéque de Berlin et l'autre par la Bibliothèque d'Oxford. Il a noté les variantes et a apporté beaucoup de soin dans l'élaboration du texte; des notes critiques présentent d'utiles explications sur les passages difficiles ou sur les mots arabes propres à Saadia qui était originaire du Fayoum en Égypte. Nous souhaitons que M. C. fasse suivre cette édition d'autres livres de la version de Saadia. Dans cette pensée, nous lui soumettons deux desiderata. Le premier, ce serait de renoncer aux caractères hébreux qui défigurent le texte arabe. Rien de plus fatigant et désagréable pour le lecteur que de chercher le mot arabe sous cet accoutrement bizarre, dans lequel les signes diacritiques arabes s'ajoutent aux lettres hébraïques. Nous savons par Ibn Ezra que Saadia avait écrit sa version et son

commentaire en caractères arabes; plus tard seulement les copistes ont employé les lettres hébraïques qui leur étaient plus familières. Restituer à ces textes leur physionomie primitive est donc un devoir qui s'impose. Cette entreprise exige, il est vrai, une connaissance suffisante du dialecte dont se servait l'auteur, car une méprise peut facilement échapper dans ce travail délicat. Pour notre part, nous regrettons qu'un maître aussi autorisé et possédant aussi bien l'arabe que M. J. Derenbourg n'ait pas suivi cette méthode pour son édition de la version d'Isaie dans la *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*. Il serait désirable, en second lieu, que l'éditeur dressât une liste complète des mots arabes présentant quelque intérêt linguistique.

Rubens Duval.

---

611. — F. L. Griffith, **The Inscriptions of Siût and Der Rifeh**, collected by F. L. Griffith of the British Museum, late student of the Egypt Exploration Fund, Londres Trübner et Cº, 1889, in-4, 12 p. et 21 pl. dont deux de corrections.

M. Griffith, après avoir prêté une aide précieuse aux explorateurs de l'*Egypt Exploration Fund*, a songé enfin à ses propres intérêts et s'est décidé à publier le résultat de ses recherches particulières. Les inscriptions de Siout et de Dêr Riféh ne forment qu'une partie du pécule qu'il s'est amassé en Egypte. Elles sont publiées avec un soin minutieux et avec un désir de rendre justice aux travaux plus anciens qu'on ne rencontre pas toujours en Egyptologie ni même dans d'autres branches moins excentriques de la science. Les tombeaux de Siout ont été souvent copiés dans notre siècle, d'abord par les membres de l'Expédition française [1], puis par Arundale en 1837 pour le compte du savant Hay, puis par Brugsch, par Mariette [2], par E. de Rougé [3], par Dümichen. Une partie d'entre eux ont été détruits et n'existent plus que sur les dessins hélas! trop fautifs de Jomard, de Jollois et Devilliers et de leurs compagnons; par bonheur, la copie d'Arundale que M. Griffith a eu le mérite de découvrir dans les riches dépôts du British Museum nous permet de les suppléer en partie à la perte des originaux. Quelques autres inscriptions, mieux interprétées par Mariette et par E. de Rougé, se sont laissé reconstituer presque entièrement par les procédés philologiques. M. G. a eu la patience de collationner tous ces documents sur les originaux, quand les originaux existaient encore, puis de copier, au milieu de difficultés sans nombre, tout ce que ses prédécesseurs n'avaient pas pu transcrire. Il a été récompensé de sa peine par d'importantes découvertes, comme on le verra dans l'introduction du livre dont je rends compte, et dans un article qu'il vient d'insérer, il y a quelques mois, au *Babylonian and Oriental Record* [4].

1. *Description de l'Egypte, Antiquités*, t. IV, pl. 43-49.
2. Mariette, *Monuments divers*, pl. 64-69, Maspero, *Texte*, pl. 21-28.
3. E. et J. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, pl. cclxxi-ccxciix.
4. F. L. Griffith, *The Inscriptions of Siût and Dêr Riféh* dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, pp. 121-129, 164-168, 174-184, 244-252.

La principale est celle qu'il a faite dans la plus grande des tombes de deux cartouches d'Ousirtasen Ier, et qui permet de rendre à ces monuments la place chronologique qui leur appartient dans la série des hypogées de l'Egypte. Presque tous les savants ont voulu en faire descendre l'exécution jusqu'à la XIIIe dynastie : diverses considérations de langue et d'archéologie m'avaient porté à les placer dans la Xe ou la XIe. Il résulte du travail de M. G. que les plus modernes sont de la XIIe dynastie, les plus anciennes de la Xe héracléopolitaine, c'est-à-dire d'une époque de l'histoire d'Egypte dont on croit généralement ne posséder aucun monument d'importance.

Cinq seulement des tombes qui subsistent encore renferment des inscriptions. Elles se partagent en deux groupes dont le premier seulement, comprenant les tombes III, IV, V, remontera aux dynasties héracléopolitaines. L'ordre dans lequel il convient d'en ranger les possesseurs antiques n'est pas entièrement certain de prime abord. M. G. les classe comme il suit : 1° Tefabi, tombe n° III; 2° Khîti, fils de Tefabi, tombe n° IV; 3° Khîti II, tombe n° V. « Il semble, dit-il, qu'il y ait « comme un développement politique marqué dans les inscriptions de « leurs tombes. Tefabi est à demi indépendant. L'Egypte est en pleine « confusion : Tefabi est engagé dans une guerre civile avec le Sud et « s'emploie à rendre la tranquillité au pays au moyen de soldats ou de « gendarmes. Khîti, fils de Tefabi (IV) a vu la fin de cette guerre civile « et dépend plus complètement du roi qui lui remet la tâche pacifique « de reconstruire le temple de Siout. Khîti (V) est élevé à la cour et « voue son existence à l'amélioration du pays par l'agriculture; il est « comme un héraut qui annonce les grands travaux publics de la « XIIe dynastie. C'est peut-être le goût des souverains d'Héracléopolis « pour l'agriculture qui les amena à mettre en rapport le bassin avoisi- « nant du Fayoum [1]. » La succession de Tefabi (tombe n° III) et de Khîti (tombe n° IV), me paraît être certaine, comme à M. Griffith. Le texte nous dit formellement que le personnage enterré dans l'hypogée n° IV est *Tefabi si Khîti,* Khîti, fils de Tefabi. On pourrait objecter que la seule femme mentionnée dans le tombeau porte justement le nom de Tefabi, comme le prince du tombeau n° 3 : comme le lien de parenté, qui la rattache à Khîti, n'est indiqué nulle part, cette femme peut être la mère et non la femme de Khîti, et alors, l'expression *Tefabi si Khîti* signifierait Khîti, fils de *la dame* Tefabi, ce qui romprait le lien de succession entre Khîti et le prince Tefabi. Je me hâte de dire que cette objection ne tient pas devant l'examen des faits. La filiation par les femmes est marquée d'ordinaire sur les monuments du Moyen-Empire par les termes *mosou* ou *iri* accompagnés du nom de la mère et toujours placés derrière le nom du fils : *Hapizoufi, né de la dame Adi la grande* s'exprime par *Hapizoufi mosou ni Adi âït* ou *Hapizoufi*

1. Griffith, *The Inscriptions of Siût and Dêr Rifeh,* dans le *Babylonian and Oriental Record,* t. III, p. 165-166.

iri ni Adi âït et non pas *Adi âït mosou* (ou *iri) Hapizoufi* encore moins par *Adi âït si Hapizoufi*. Au contraire, on rend la filiation par les hommes au moyen du mot si, *fils*, avec renversement dans l'ordre des personnages : *Khnoumhotpou, fils de Nouhri, Thothotpou, fils de Gaï* nous donnent en moyen égyptien *Nouhri si Khnoumhotpou, Gaï si Thothotpou* [1]. *Tefabi si Khîti* ne peut donc pas être Khîti, fils de la dame Tefabi : il est nécessairement Khîti, le fils du prince Tefabi, ce qui justifie le classement de M. G. sur ce point.

Mais la place que M. G. attribue au Khîti de la tombe nº V ne me paraît pas être également certaine. Le raisonnement historique dont M. G. s'appuie pour le mettre au troisième rang est très ingénieux, mais est-il concluant? Des considérations diverses, qu'il serait trop long de développer, me portent à croire que ce Khîti est le père de Tefabi et le grand-père du Khîti de la tombe nº III. L'aspect des lieux montre que les trois tombes ont dû appartenir nécessairement à une même famille : elles sont serrées de si près l'une contre l'autre qu'elles forment comme un tout inséparable. D'autre part, il m'a semblé, quand j'étais sur place, qu'on pouvait rétablir, rien que par des indices matériels, détails de construction, style de décoration, etc., l'ordre dans lequel elles ont été creusées. Le Khîti du nº V se serait installé à l'extrémité septentrionale de la terrasse sur laquelle elles s'ouvrent actuellement, Tefabi (nº III) à l'extrêmité Sud, Khîti, fils de Tefabi (nº IV) entre les deux : comme l'espace dont ce dernier disposait était assez restreint, il ne conserva entre son hypogée et les deux hypogées voisines qu'une épaisseur de rocher qui suffisait tout juste à assurer la solidité des plafonds et à les empêcher de s'écrouler. Les considérations purement matérielles nous fournissent donc pour l'achèvement des tombeaux et, par suite, pour la succession chronologique des personnages qui les possédaient l'ordre suivant : Khîti (nº V), Tefabi (nº III), Khîti, fils de Tefabi (nº IV). La récurrence du nom de Khiti au premier et au troisième degré de la série est de nature à nous montrer que Khîti (nº V) était le grand-père de Khîti (nº IV), le petit-fils portant généralement en Egypte le nom de son aïeul paternel ou maternel ; le second Khîti aurait alors pris soin de réunir le nom de son père au sien, et de former des deux une expression complexe, *Tefabi si Khîti*, pour distinguer son monument de celui de son grand-père, où le nom de Khîti n'était accompagné d'aucun complément. C'est ainsi que, dans les familles royales, le premier souverain d'un nom s'appelle simplemenr Amenemhâït, Ousirtasen, Thoutmos, Ramsès, Psamitik, tandis que ses successeurs se distinguent par une épithète ou par l'adjonction constante du cartouche prénom de leurs prédécesseurs homonymes.

Les documents relatifs à la période héracléopolitaine sont si rares, ou

1. Ce fait de grammaire généalogique, reconnu par Champollion et par ses élèves immédiats, méconnu plus tard, a été établi définitivement par M. Lieblein, *Ueber Nehera-sa-Numhotep* und *Ki-sa-Thothhotep* dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 11-12.

plutôt ont été si mal classés jusqu'à présent, qu'un examen même rapide des inscriptions gravées dans les tombeaux de nos trois personnages ne peut manquer de nous apprendre bien des faits nouveaux. Le tombeau de Khîti Ier (n° V) a beaucoup souffert : ce qui en reste nous montre un personnage puissant et bien en cour [1]. Khîti n'était pas, du reste, le premier de sa race qui eût régné sur le nome de Siout. Un passage d'une inscription de Khîti II (n° IV), interprété très ingénieusement par M. G. [2], semble dire que ce dernier connaissait cinq membres de sa famille avant lui qui avaient été princes de Siout : Khîti Ier aurait donc eu au moins trois prédécesseurs du même sang que lui [3]. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, on doit admettre qu'il jouissait d'une autorité incontestée. M. G. a remarqué avec beaucoup de justesse qu'il semble s'occuper surtout de travaux d'irrigation. « Je m'inscris en faux, dit-il, contre tout « individu qui n'est pas de bonne foi et qui ne rapporte pas ce que j'ai « fait à la face de [cette terre entière]... [4] car j'ai fait à cette ville un pré« sent que n'usurperont point les gens du Nord, et sur lequel ne s'a« battront point les gens du Sud, en ce que j'ai fait une fondation « de... [5] » Les lacunes du texte ne nous permettent pas, malheureusement, de suivre jusque dans le détail le développement de la pensée; on voit pourtant que Khîti Ier se vantait d'avoir maîtrisé les eaux et de les avoir dirigées comme il lui plaisait. « [Où il n'y avait autrefois que sol aride], « j'ai substitué un canal de dix coudées; je l'ai creusé dans les terrains « *charâki* [6]; j'ai fabriqué une grande porte... [7] [Chacun a désiré devenir] « citoyen de ma ville, car j'ai fait mon sujet mangeur de froment, « donnant des eaux au milieu du jour au petit comme au [grand]... [8] « J'ai transformé le cours d'eau de la ville du Midi en une mon-

1. Griffith, *The Inscription of Siût and Dêr Rifih*, pl. xv.

2. A la ligne 11 de sa stèle, il parle de redevances établies *par ses pères* sur la principauté de Siout.

3. Griffith, *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 164.

4. *Abat-i ni sa nib em-gorg em toumou-nif iri aouti irit-n-i khaft ni to poun r-zcrouf*, lit. : « Je m'oppose à tout individu à l'état de fraudeur, à l'état de qui n'a pas fait registre (?) de ce que j'ai fait à la face de cette terre entière. »

5. *Au-i an-ni anou ni-nouit ten an haiou am-f ni to mihi an sokhniou am-f ni Qimâou*, lit : « J'ai apporté un apport à cette ville, point envahissants en lui (*f* se rapporte nécessairement au dernier mot masculin exprimé *anou*) du pays du Nord, point de se posant en lui du pays du Midi. »

6. Les terrains *charâki* sont ceux qui restent, soit perpétuellement, soit accidentellement, au-dessus du niveau des crues annuelles et ne reçoivent l'eau qu'à bras d'homme ou à l'aide de machines.

7. Le mot *grand* n'est pas certain : on pourrait lire *f* et traduire *sa porte*. C'est à ma connaissance la première mention qu'on rencontre dans une inscription des barrages qu'on élevait alors comme aujourd'hui à la tête des canaux d'irrigation; le nom en est maintenant encore *bab*, porte, *bab et 'torâ'h* porte du canal, dans le langage populaire du Saïd.

8. *Hobsou* est l'homme qui paie la redevance annuelle, le contribuable. Khîti se vante d'avoir enrichi si bien les contribuables, qu'ils pouvaient manger du froment au lieu de se nourrir de dourah et de céréales grossières, comme ils faisaient à l'ordinaire.

« tagne qui n'a plus vu l'eau, et j'ai fermé sa frontière... [1] [En revan-« che, j'ai arrosé mon pays] [2], j'ai transformé ses terrains hauts [3] en « marais, et j'ai fait que le Nil submergeât les îles; item, j'ai trans-« formé les charâki en [terrains toujours atteints par] l'eau; tous les « endroits qui avaient soif [j'ai fait monter sur eux] le Nil au gré de leur « cœur, donnant l'eau à leurs habitants pour qu'elle demeurât à leur « disposition [4]. J'ai été le riche en froment [5], et, la terre étant en ordre, « nourrissant la ville avec des mesures de blé, j'ai donné que le vassal « emportât pour lui du blé ainsi que sa femme, la veuve ainsi que son « fils et je leur ai remis toutes leurs redevances que j'avais trouvées éta-« blies par mes pères... [6] Je suis le riche en taureaux, en vaches, en « bœufs... J'ai richement doté le temple [du dieu, reconstruisant ce qui « était en ruine, agrandissant] ce que j'avais trouvé existant, doublant « les liturgies. Je suis le favori [de mon maître à cause de ma vaillance]; « je suis le fort par mon arc, le vaillant par mon épée, le redoutable par « mes gens, car j'ai levé de la grosse infanterie [par centaines de l'élite de « la terre du Nord], des archers par milliers de l'élite des pays du Sud [7]. « J'ai possédé de beaux vaisseaux [et par là j'ai ravi le roi quand il des-« cendait le fleuve], et je lui ai plu quand il le remontait. J'ai épié ses « moindres paroles [8], et j'ai été inébranlable dans les années de détresse. « Aussi j'ai eu une haute syringe et un large escalier pour mon tom-« beau [9]. Moi j'ai été l'ami du roi du nombre de ses barons, de ses sou-

---

1. Le mot *montagne* est incertain.

2. J'indique ici le mouvement général du morceau, sans avoir la prétention de traduire les débris de mots qui se voient dans la lacune. La ville du Midi est Thèbes et la principauté du midi est la Thébaïde, avec laquelle les Héracléopolitains étaient en guerre. De là l'opposition entre la sécheresse que Khîti a produite sur le pays du Midi, en détruisant les digues pendant ses incursions et en en faisant écouler l'eau sur son domaine de Siout.

3. Restituez *Gaiou*, avec les déterminatifs et le signe du pluriel.

4. Lit. : « Tout endroit en altéré [j'y fis monter] le Nil au gré de son cœur, don-« nant l'eau à ses hommes pour qu'elle s'unisse à eux. » Le verbe *hotpou* s'unir, marque partout dans les locutions de ce genre une réunion durable, définitive.

5. *Mihiou*, lit. : « Blé du Nord. » J'ai cru reconnaître que le blé du Nord était plus spécialement le froment, le blé du Sud le dourah.

6. Comme j'ai déjà traduit cette partie de l'inscription dans le texte que j'ai joint aux *Monuments divers* de Mariette (p. 21-22), je me dispense de justifier la traduction que je donne ici, sauf sur les points où elle diffère de l'ancienne.

7. Le déterminatif du premier mot représente le soldat armé du grand bouclier et de la pique ou de la massue, tel qu'il est dessiné dans la tombe nº IV (cf. *Description de l'Egypte, Antiquités*, t. IV, pl. 46, 3-4); celui du second mot représente un archer. C'est l'opposition perpétuelle entre la grosse infanterie et l'infanterie légère, qui devait se compliquer ici du contraste entre les deux parties de l'Egypte, le Nord et le Sud.

8. Lit. « Moi, le vigilant de tête pour ce qu'il a dit, le rassemblant son cœur dans « les années misérables. »

9. Ce passage semble indiquer que le tombeau a été édifié sur un plan développé, par ordre et faveur spéciale du roi, pour récompenser Tefabi de sa fidélité : nous avons beaucoup d'exemples de pareille récompense accordée par un Pharaon à un grand seigneur qui l'avait loyalement servi.

« tiens au pays du Midi; il m'établit prince parce que j'étais équita-
« ble; il me mit à la tête des courtisans revêtus des étoffes royales; il me
« fit apprendre à nager avec les enfants royaux. Je suis reconnaissant,
« exempt de rébellion contre mon maître qui m'a élevé quand j'étais
« enfant; aussi Siout se réjouit sous ma règle, Hnès m'adore, le pays du
« Midi et la terre du Nord disent : « Les ordres du chef ce sont les or-
« dres d'Horus! » Toute l'histoire du personnage se devine à travers la phraséologie de l'inscription. Il appartenait à la famille princière de Siout, car il parle des redevances établies par ses pères sur la principauté. Le roi d'Héracléopolis, dont le nom est malheureusement passé sous silence, le choisit dès l'enfance et le fait élever dans la familiarité des princes royaux avec lesquels il apprend à nager. Il ne dit pas qu'il fût là comme otage, mais tout indique qu'il l'était réellement. Les rois avaient toujours sous la main quelque enfant des grandes familles princières qui recevaient leur éducation à la cour : ils répondaient de la fidélité de leurs parents, et, en même temps, l'intimité dans laquelle ils vivaient avec les princes royaux les préparait à être les serviteurs fidèles de la maison régnante quand ils seraient hommes et chefs de leurs fiefs héréditaires. Khîti Ier investi de la principauté de Siout, demeura le serviteur dévoué de la dynastie héracléopolitaine aux jours de détresse. Les phrases dans lesquelles il décrit sa puissance militaire ne sont pas un simple développement de rhétorique. Par sa position, Siout était et est encore aujourd'hui la clef de la Haute-Égypte. Selon qu'elle penchait vers le prince qui régnait à Thèbes ou vers celui qui régnait à Héracléopolis, elle assurait la prépondérance à l'une ou à l'autre de ces deux villes. Il faut croire qu'elle entretenait une jalousie particulière contre Thèbes, car deux ou trois passages de l'inscription de Khîti parlent avec une certaine animosité de la *ville du Midi*. Cette position intermédiaire entre les deux cités rivales obligeait Khîti à entretenir des forces relative ment considérables sur terre et sur le fleuve. Il ne dit pas qu'il fit la guerre, mais l'inscription qui nous a été conservée n'était pas la seule qui se trouvât dans son tombeau. Un fragment que M. G. nous a fait connaître [1], appartenait à un long texte où le mot *roi* est plusieurs fois répété; peut-être y aurait-on trouvé quelque allusion à des guerres soutenues contre les princes rebelles de Thèbes. Dans son état actuel, on ne peut rien en tirer.

Les inscriptions de la tombe nº III assignent à Tefabi un rôle analogue à celui de Khîti Ier [2]. La principale, qui ne comptait pas moins de quarante lignes, renfermait un récit poétique des guerres contre Thèbes auxquelles Tefabi avait pris part au service du roi de Hnès. Elle fut recouverte de stuc dès l'antiquité et une autre inscription tracée en surcharge : le stuc est tombé par places et l'inscription primitive a reparu

---

1. Griffith, *The inscriptions*, pl. xv, l. 25-40.
2. Griffith, *The inscriptions*, pl. 18-12. J'ai traduit et analysé cette inscription, comme j'avais fait la précédente, dans le texte des *Monuments divers*, p. 22-23.

en grande partie. Les lacunes de ce mur palimpseste sont malheureusement considérables à l'endroit le plus intéressant, et c'est tout au plus si l'on arrive à donner une analyse à peu près suivie du récit qu'il portait. « Je vous dis [ce que j'ai fait en vérité. O vous qui viendrez après moi « pour savoir mes actions, faites-moi] le salut et écoutez-les telles qu'elles « sont, car moi, certes, j'ai été le généreux qui a donné à tout le monde « de ce qu'il avait à lui, sans [jamais rien refuser de ses biens à] celui « qui l'aimait. J'ai été le sage en ses desseins, utile à sa ville, celui qui « a toujours été accessible aux plaignants, [celui qui n'a jamais enlevé « le bien des] enfants et qui ne se tient pas sur la portion de la veuve « pour détruire ses ressources. Je suis le favori [de son père, l'aimé de « sa mère, le chéri] de ses vassaux, qui repousse l'insolent et est agréa- « ble à tout le monde, l'exempt d'arrogance?... [Je suis le vigilant], qui « détruit toute calamité produite par les gens batailleurs, soit qu'ils « fussent des soldats réguliers, soit qu'ils fussent des notables influents « [et je n'ai pas été indulgent pour le violent] qui a réussi, disant : « Vois, d'autres ont fait de même. » J'ai égalé mes pères [1]... » Dans les membres de phrases qui suivent, il exalte l'ardeur qu'il a déployée à maintenir l'ordre dans sa principauté, et il ajoute : « Quand la nuit ve- « nait, quiconque couchait sur les routes me bénissait parce qu'il était « comme un homme dans sa propre maison, car la terreur que répandaient « mes soldats le protégeait, les bestiaux restaient aux champs [comme à « l'étable]; le voleur était comme l'abomination du dieu et il n'oppri- « mait plus le vassal, si bien que celui-ci ne se plaignait plus jamais, « mais payait la redevance exacte de son domaine par amour pour Siout. « Aussi j'agrandis le zèle [2] du vassal qui usa de la prérogative excellente « de se choisir sa maison sous mon autorité. Aussi quand je m'en allai « au loin [3] et que mon fils fut en ma place, mon entourage lui marqua « son dévouement, pensant qu'il devait régner en homme équitable, et « sa ville se réjouit de lui se rappelant mon excellence, car tout noble « qui fait le bien aux gens et qui passe en le faisant, lorsqu'il a reçu les « honneurs (?) dans la nécropole, son fils est établi fermement en la place « de son père, sa mémoire est bonne dans la cité et les enfants nés dans « sa maison rendent un culte à sa statue! — La première fois que mes « fantassins combattirent avec les nomes du Sud qui étaient venus réu- « nis tous ensemble depuis Éléphantine au midi, jusqu'à Gaou (?) au « Nord, [je battis ces nomes, je les ravageai] jusqu'à la frontière Sud, je par- « courus en tous sens [4] la rive gauche du Nil. Quand je venais à une ville,

1. *Pohou-ni tfou-i*, lit. : « J'ai atteint mes pères. »

2. *Souoskhou-ni isit sorfit ni nozisou*; la locution *isit sorfit*, ardeur, zèle, se trouve ici pour la première fois à ma connaissance.

3. *I-ni âaou*, s'en aller au loin, paraît être ici une façon détournée d'exprimer l'idée de mort.

4. *Shonou* [-*ni Amen*]*ti*, litt. : « J'enveloppai, j'entourai, la rive gauche du Nil. » La restitution *Amenti* et justifiée, tant par la forme des débris de signes, que par la présence de *Abti*, rive droite, au passage parallèle de la ligne 19.

« j'abattais [ses murs, je prenais son chef, je l'envoyais] aussitôt à la prison du port [1], et lui il me donnait un domaine, sans que je lui rendisse sa ville. [Quand j'en avais fini avec la rive gauche et que] je « [n'y rencontrais plus] personne qui eût le cœur de se battre [2], j'atteignais la rive droite, remontant en barque [vers] un autre chef comme « un lévrier à la course rapide... [3] [J'isolais les adversaires, et quand j'avais séparé un chef] de l'autre, un corps de soldats du prochain, je « m'avançais contre lui tout à la fois [4], et il n'y avait personne qui bondît [vers moi pour me résister, personne qui] courût à la bataille, « comme les troupes choisies du nom de Siout, car j'étais comme un « taureau qui se rue [au jour du combat, et mes ennemis tombaient de- « vant mon] arc(?)... [Je naviguais par] le vent du Nord comme par celui « de l'Est [par celui du Sud comme par celui de l'Ouest, et quiconque « j'abordais, je triomphais de lui] bien complètement ; il tombait à l'eau, « ses bateaux étaient jetés contre terre, ses soldats étaient comme des « taureaux [sur lesquels le lion se précipite ; je cernais sa ville] d'un « bout à l'autre, j'emportais ses biens et je les jetais au feu. » Grâce à ces mesures énergiques, il triompha : « Je détruisis la révolte par le con- « seil et selon les plans d'Ouapouaïtou, le dieu de Siout... quiconque « faisait un acte de sagesse pour moi je le mettais à la tête des soldats. » Dans la fin du récit, Tefabi renouvelle l'assurance « qu'il a renversé le « bonheur de toute place qui combattait contre le roi », que la terre d'Egypte a été sous le coup de « ses incursions et qu'il n'y a pas eu can- « ton au désert à l'abri de ses terreurs », qu'il a promené « le feu dans « les nomes du Sud », ce qui, du reste, ne l'a pas empêché de « faire pros- « pérer les temples et de donner des liturgies aux dieux. » C'est la seule inscription de ce genre que nous ayons du Moyen-Empire : si nous en possédions d'autres, il est probable que nous pourrions compléter la plupart des formules qu'elle renferme et combler les lacunes. Telle qu'elle est, elle nous montre ce qui se passait dans les guerres que les rois de la X[e] dynastie avaient à soutenir contre les princes de Thèbes. Ces derniers n'ont pas ici l'avantage et le prince de Siout s'attribue le grand rôle dans leur défaite : on sait qu'ils finirent par l'emporter, et, qu'après avoir régné dans le sud de l'Égypte, ils étendirent leur autorité sur le pays entier et formèrent une dynastie nouvelle, la XI[e] de Manèthon.

1. Peut-être faut-il entendre ici le port de Siout, el-Hamrah, qui est à plus d'un kilomètre de la ville sur les bords du Nil : peut-être faut-il entendre ici le port de la ville que Tefabi prenait. La prison d'autrefois aurait été, comme celle d'aujourd'hui dans la plupart des petites villes de la Haute-Egypte, sur la berge du fleuve ou dans le quartier avoisinant la berge. Le pronom *f* suppose un mot comme *chef, prince, haqou*, dans la lacune de la ligne 18.

2. *Kimou hâti-f*, lit. : « Un qui trouve son cœur », un brave, un homme qui trouve le courage de se battre ; comme *Kimou ro-f*, signifie : « Un qui trouve sa bouche », un bavard, un parleur.

3. Compléter *Aou*-[*ratou*] ou *aou* [*ioutou*], lit. : « Large d'enjambées » ou « large de marche », quelqu'un qui marche à grands pas.

4. Restituer *m* [*sopou*]*ouâ*, en une seule fois.

C'est donc un épisode de leur histoire que Tefabi nous fait connaître en même temps qu'un épisode de l'histoire de Siout et d'Héracléopolis. On ne saurait trop regretter qu'il n'ait nommé ni le souverain qu'il défendait, ni le prince thébain qu'il traita si rudement.

Sous Khîti II, fils et successeur de Tefabi, les Héracléopolitains sont encore tout puissants, au moins jusqu'à Siout. Les premières lignes de la grande inscription qui nous a conservé son panégyrique sont entièrement détruites. Le peu qui en subsistait au commencement du siècle ne nous est plus connu que par une copie très imparfaite de Jollois, Rozière et Devilliers [1]. M. G. a eu fort à faire de reconstituer le texte, et il n'y serait point arrivé sans l'heureuse découverte de la copie d'Arundale [2]. L'inscription avait la forme d'un discours adressé à Khîti II. Elle renfermait un nom de roi (l. 3 et 9) Kamirirî, le seul des Pharaons héracléopolitains qui nous soit connu autrement que par les listes royales. A la ligne 5, l'auteur, après avoir introduit le nom de Hnès, disait à Khîti « Tu abats les rebelles, la gloire [du souverain tu la « consolides, tu l'établis] maître des deux rives du Nil, lui, le dieu qu'on « aime, le protecteur de la terre entière, [car tu es le prince héréditaire, « la chair] de cinq princes, fils de prince, fils d'une fille de prince, un « rejeton d'une lignée antique [3], [qui règne sur Siout en vertu du contrat] « scellé dès le temps de la création [4], un noble sans pareil dont la joie « suprême est de posséder l'affection du roi Kamirirî [5]; [aussi tu t'es « concilié son cœur par] tes exploits, tu as répandu la terreur sur la « terre d'Égypte, et tu as châtié le pays du Sud, pour le compte du roi ; « à toi seul tu as fait que, lorsqu'il remonta le fleuve, il a rendu la sérénité « au ciel [6] et que la terre entière a été avec lui ; les commandants du Sud, « les archontes de Hnès, [leurs] jambes [vacillent quand l'uræus royale] « régente du pays, vient pour repousser le désordre, la terre tremble, le « pays s'enfuit en barque, tous les hommes courent éperdus ; les villes « qui résistent, la crainte descend dans leurs membres, les familiers du « Pharaon ont peur, les intimes du roi sont sous l'effroi de Hnès, la « terre brûle des feux de cette uræus ; c'est détresse pour celui contre « lequel elle se manifeste ..., Comme lui (Khîti) il est l'amour du « suzerain [7], jamais on ne vit convoi de vaisseaux, dont la tête allait à « Shashotpou tandis que la fin s'étendait jusqu'à Hou au Sud, marcher

1. *Inscriptions de l'Égypte. Antiquités*, t. IV, pl. 49, 2.

2. Griffith, *The Inscriptions*, pl. 13-40 et 26.

3. Le texte renferme un mot *qerahit* qui est nouveau pour moi et qui reparaît à la ligne 1 de la même inscription, *qerahit-ou nte rokou rî*. C'est le copte ϰⲁⲗⲁϩⲏ *T.*, *uterus* : la traduction littérale serait « *ventrée* de l'antiquité *(asout)* », et celle du passage de la ligne 1 « *ventrée* du temps de Râ » ce qui est une forme mythologique d'exprimer la même pensée.

4. *Zobâït nte sopou* (corrigez ainsi au lieu de Râ, *tapou*. La *première fois* est le moment de la création, la première fois où le soleil se mit en marche.

5. *Jouou-ni-hît ni miri-nik Kamirirî*, lit. : « Joyeux de a aimé toi le roi Kamirirî. »

6. *Kofaou-nif pit*, lit. : « Il a dévoilé le ciel. »

7. Lisez *Ati*.

« avec des vents du Nord plus favorables, descendre sur l'eau[1]; abordé à « Hnès, la ville vint en joie de son seigneur....., ...les femmes pêle-mèle « avec les hommes, les vieillards avec les enfants. » La fin du texte traite du temple et du tombeau qui a été construit à Khîti par ordre du roi Kamirirî, que Phtah a bâti de ses doigts, et dont Thot a établi les fondations. A travers toutes les mutilations, on distingue des faits analogues à ceux que nous révélaient les inscriptions des tombes précédentes, l'hostilité des princes thébains, la fidélité du prince de Siout au roi d'Héracléopolis, l'affection intéressée que celui-ci porte à Khîti. La suite du texte ne nous apprend rien de plus à ce sujet : elle ne contient que la répétition de formules déjà connues, sans intérêt pour l'histoire générale du temps, ni même pour l'histoire particulière de la principauté de Siout.

Voilà les faits que l'étude rapide de ces trois tombeaux nous révèle jusqu'à présent. Ils sont de la plus haute importance, car ils nous apprennent quel était l'état de l'Egypte sous l'une de ces mystérieuses dynasties héracléopolitaines qui semblaient jusqu'à présent se soustraire à toutes nos recherches. Il ne reste plus qu'à fixer au moins approximativement la place qu'ils occupent dans la série chronologique. Ansi que j'ai eu l'occasion de l'indiquer ailleurs, l'avènement des dynasties héracléopolitaines coïncide à peu près avec les débuts à Thèbes de la famille princière qui devint plus tard la XI[e] dynastie. Je me figure volontiers l'histoire d'Egypte entre la VI[e] et la XII[e] dynastie comme une époque analogue à celle qui sépare la XX[e] de la XXVI[e]. Les éléments assez disparates dont se composait l'Egypte s'y séparèrent peu à peu et l'on eut pendant plusieurs siècles une véritable anarchie : plusieurs familles portèrent à la fois les titres royaux, soit qu'elles les eussent usurpés, soit que leur parenté les autorisât à les prendre, et celle qui représentait officiellement la succession directe des Pharaons ne fut peut-être pas toujours la plus forte. Les monuments de la VI[e] dynastie nous montrent déjà la Haute-Egypte aux mains d'une féodalité fortement organisée. Nous connaissions déjà pour le temps des Pepi des princes héréditaires d'Hermopolis, de Minieh, d'Antæopolis, d'Akhmîm, d'Abydos, de Kasr-essayad, d'El-Kab et d'Assouân ; il y en avait bien certainement à Siout, à Shashotpou, à Thèbes, et dans d'autres endroits, dont nous n'avons encore aucun monument. Pepi II est le dernier souverain qui ait fait acte d'autorité directe à la première cataracte, et c'est pour cela peut-être que Manèthon, ou les historiens indigènes qu'il compila, arrêta peu après lui la VI[e] dynastie. Les rois Memphites qui vinrent plus tard ne surent pas plus se faire respecter de leurs vassaux que les rois de la XXI[e] et de la XXII[e] ne surent se faire respecter des leurs, et on eut probablement,

1. Autant qu'on peut comprendre la suite des idées à travers les lacunes, il semble que Khîti II, à l'occasion d'une révolte où les gens de Hnès eux-mêmes étaient compromis, avait rassemblé une flotte si considérable qu'elle couvrait plusieurs lieues sur le Nil et ramené le Pharaon triomphant dans sa capitale.

comme à l'époque éthiopienne, une vingtaine de principautés échelonnées le long des rives du Nil. De temps en temps, un prince plus énergique saisissait le pouvoir, et, comme Tafnakhti ou Bocchoris, cherchait à imposer sa domination aux autres : s'il échouait, rien n'était changé à l'ordre ou plutôt au désordre des choses existant; s'il réussissait, il fondait une dynastie nouvelle dont la suzeraineté s'étendait pour quelques années sur l'Egypte. C'est ainsi que la tradition manéthonienne nous a conservé le souvenir de l'Achthoès qui établit la IXe dynastie héracléopolitaine. Roi, il domina le pays entier, mais ses successeurs ne surent pas probablement soutenir son œuvre et le Midi, c'est-à-dire, les nomes placés sous l'influence thébaine, lui échappa à peu près. Il y a, dans l'histoire de la famille des Antouf, trois moments qui sont marqués sur les monuments d'une façon assez nette : 1° ils sont princes sans prétentions, comme les autres princes de nomes, et reconnaissent plus ou moins effectivement l'autorité du Pharaon officiel. Cinq d'entre eux au moins, trois Antouf et deux Montouhotpou sont dans cette situation; 2° ils se rendent indépendants et prennent tout le protocole pharaonique, le double cartouche, l'uræus, la double couronne. Toutefois leur autorité ne s'étend pas au delà des limites de leur ancien domaine princier, et c'est tout au plus si elle va jusqu'à Akhmîn et Abydos : le reste de l'Egypte ne reconnaît pas leur suprématie. Ce sont les huit ou dix Antouf et Montouhotpou dont les monuments reparaissent de plus en plus nombreux au Gebel Silsileh et au Ouady Hammamât; 3° ils demeurent seuls Pharaons et pendant quarante-trois ans sont les maîtres officiels de l'Egypte. Dans les listes de Manéthon, cette histoire correspond autant que je puis voir à trois changements de dynastie. Quand les Antouf ne sont que princes, Manéthon nous donne la IXe dynastie héracléopolitaine; quand ils deviennent rois du Midi, il note ce changement par l'introduction dans ses listes d'une nouvelle dynastie héracléopolitaine, la Xe, qui n'est au fond que la IXe régnant sur une partie seulement de l'Egypte; quand ils sont seuls rois, il fait d'eux une dynastie nouvelle, la XIe thébaine. Les tombes de Siout ne sont pas de cette dernière époque, puisque les princes qui y furent déposés étaient encore élevés à la cour des Pharaons héracléopolitains et les servaient fidèlement. A bien peser les renseignements qu'elles nous fournissent, on voit qu'elles ont dû être creusées en un temps où les rois d'Héracléopolis maintenaient, bien qu'avec peine, leur domination sur Thèbes. Le pays du Midi y est l'ennemi qu'on ne cesse de combattre, ce qui se comprend aisément, donné le site de Siout : il n'est pas assez fort pour triompher entièrement, et pourtant il est assez fort pour que Khîti Ier, Tefabi et Khîti II aient à faire à lui l'un après l'autre, bien que les deux derniers se vantent de lui avoir porté des coups terribles. Il me paraît résulter de ces considérations qu'ils vivaient au milieu ou peu s'en faut de la période héracléopolitaine. Khîti Ier aura été contemporain des derniers souverains de la IXe dynastie ou des premiers de la Xe, et Kami-

rirî doit être probablement classé dans le premier tiers de la Xe, sur le même rang à peu près que le troisième ou le quatrième des Antouf ou des Montouhotpou qui eurent la dignité royale.

Les tombes I et II nous révèlent un état de choses bien différent. La principale des inscriptions qu'elles contiennnent a été plusieurs fois traduite: je n'ajouterai rien à ce qu'on en a déjà dit. Hapizoufi Ier et Hapizoufi II ne paraissent plus avoir le rôle militaire prépondérant qu'avaient leurs prédécesseurs : ils sont administrateurs avant tout. C'est qu'Amenemhâit Ier avait passé par là, « détruisant le mal et rétablissant ce qui était dans les temps anciens », en d'autres termes reconstituant l'unité de l'Egypte telle qu'elle était à la Ve dynastie. Les princes féodaux, tenus en main par lui et par ses successeurs, ne sont plus guère que des gouverneurs héréditaires surveillés de très près par le suzerain. A leurs monuments, M. G. a joint les inscriptions qu'il a recueillies dans la nécropole voisine de Dér Riféh. Les maîtres de la principauté de Shashotpou y étaient enterrés Shashotpou, située à quelques kilomètres à peine au sud de Siout, avait ses princes indépendants qui ne jouèrent jamais un grand rôle et demeurèrent toujours en état de vassalité vis à vis les princes de Siout. M. G. a relevé les inscriptions de sept d'entre eux dont les uns vivaient vers la XIIe, les autres vers la XIXe dynastie. Elles n'offrent pas autant d'intérêt que celles de Siout; elles n'en mériteraient pas moins une étude approfondie, que M. Griffith leur consacrera un jour, je l'espère. J'ai dû me borner à noter ici ce qu'il y a de plus nouveau dans son livre. Qu'on me permette en terminant de le féliciter, une fois encore, du soin qu'il a mis à publier ces textes et surtout de l'heureuse idée qu'il a eue de s'attaquer aux restes des tombes de Siout. La tâche n'était pas facile, mais la récolte qu'il a faite l'a dédommagé amplement des difficultés contre lesquelles il a dû lutter pour l'accomplir.

G. Maspero.

---

612. — R. Engelmann. **Bilderatlas zum Homer.** 36 Tafeln mit erlæuterndem Texte. Leipzig, 1889. Artur Seemann. 4 fr. 50.

Les élèves de nos lycées et collèges, et les étudiants de nos Facultés sont vraiment heureux aujourd'hui ! Nous les comblons de petits livres, traductions et adaptations de gros traités allemands ou anglais. En voici, pour ne parler que de ceux qui me tombent sous la main, sur l'*Armée grecque*, sur l'*Art nautique dans l'antiquité*, voici un *Petit manuel d'archéologie grecque*, etc., etc. Je ne les admire pas tous également et je m'étonne, par exemple, qu'un homme de la valeur de Mahaffy ait laissé mettre son nom en tête du *Petit manuel d'archéologie grecque* de F. Gache et H. Dumény. Sa seule excuse est que les auteurs se sont permis « de le développer et de le compléter sur bien des points »! Si j'étais professeur de lycée, combien j'engagerais mes

élèves à ne jamais ouvrir ce petit manuel, rempli de si grosses erreurs[1]! Aussi bien, la contagion n'est pas à craindre : nos élèves se servent très peu de ces livres et je les en félicite.

Celui que je leur recommande aujourd'hui a été fait à leur intention, mais qu'ils se rassurent : c'est un livre d'images. C'est une série d'illustrations, chant par chant, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, un atlas que l'on tient ouvert en lisant les poèmes homériques et que l'on aura plaisir à feuilleter, même sans avoir Homère sous les yeux. Il comprend naturellement deux parties, deux séries de planches (20 pour l'*Iliade*, 16 pour l'*Odyssée)*, dont chacune est précédée d'un texte qui ne renferme que l'explication des gravures. Je n'ai pas à faire ressortir l'intérêt d'un pareil atlas, qui est d'ailleurs renouvelé des Grecs et des Romains. La première partie est en effet une sorte de *tabula iliaca,* mais combien plus riche et plus variée que celles qui faisaient partie du matériel scolaire des anciens! La vue et l'habitude de ces peintures de vases, bas-reliefs, statues, terres-cuites, est bien faite pour éveiller la curiosité dans des esprits avides de nouveau, amoureux de la précision et de la netteté. Le jour où nos élèves, familiarisés avec ces images, visiteront le Musée des Antiques ou les Salles Campana, ils sauront déjà regarder et prendront plaisir à voir. L'atlas de R. Engelmann a donc sa place marquée dans nos lycées, dans nos Facultés et aussi dans nos Écoles de Beaux-Arts. Combien d'artistes, curieux de l'antiquité, se plairont à feuilleter un livre qui est d'ailleurs à la portée de toutes les bourses!

Le bon marché de l'Atlas ne nous permet pas d'être très sévère pour l'exécution des planches. Il est clair que les peintures de vases, par exemple, qui dominent, sont beaucoup mieux traitées que les statues dont la reproduction laisse à désirer. L'ensemble n'en est pas moins satisfaisant, étant donné le prix de l'ouvrage.

La méthode suivie par R. E. est exposée dans une courte préface, où le lecteur est fort surpris de ne pas rencontrer le nom d'Overbeck. On croirait vraiment, à lire R. E., que nul avant lui n'avait senti le besoin et l'utilité de cet atlas! Or en 1853, dans un premier volume de sa *Gallerie heroischer Bildwerke der alten Kunst*, J. Overbeck avait publié *Die Bildwerke zum thebischen und troischen Heldenkreis,* avec 33 planches grand in-f°. Le commentaire des planches remplit un gros volume fort intéressant. R. E. le connaît, puisqu'il lui emprunte quelques pierres gravées, mais il le cite seulement à la table des abréviations. Encore la citation est-elle incomplète et inexacte : l'ouvrage d'Overbeck n'a pas paru à Halle en 1852, mais à Brunswick en 1853. Le grand atlas in-f° n'est même pas mentionné. Après tout c'est là une querelle d'allemand que je cherche à R. Engelmann.

1. Exemples : on apprend dès la p. 2 qu' « à Athènes... quiconque se promenait sans avoir une canne à la main passait pour un homme sans mœurs et se voyait emprisonner pour la nuit ». P. 20. Les propylées d'Athènes sont placés à l'entrée de la cité, etc., etc.

La comparaison des deux ouvrages montre combien s'est enrichie la Galerie commencée par Overbeck. R. E. s'est soigneusement tenu au courant des publications récentes et sa méthode est bonne. Ses illustrations, nous dit-il, se diviseraient facilement en trois groupes : 1° celles qui reproduisent plus ou moins fidèlement des scènes déterminées décrites dans Homère; 2° celles qui servent à l'explication des choses; 3° celles qui développent les mythes simplement rappelés ou effleurés par Homère. Notre élève ou notre étudiant devra d'ailleurs lire toute la préface où R. E. lui dit en très bons termes ce qu'il faut demander à ces images [1].

L'Atlas de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est le premier d'une série nouvelle. R. Engelmann nous annonce un atlas des *Métamorphoses* d'Ovide, des tragédies de Sophocle, et de l'*Énéide*. Ils seront les bienvenus en France où ils aideront à recommander les auteurs anciens, que ne lisent plus suffisamment nos élèves et nos étudiants.

B HAUSSOULLIER.

---

613. — 1. **Principles of english etymology** by the Rev. Walter W. SKEAT, litt. D. LL. D. Edin., M. A. Oxon. First series. The native element. Oxford, Clarendon Press, 1887, in-12, xxiv, 541 pages.

614. — 2. **Ueber den Ursprung der neuenglischen Schriftsprache**, von Dr. Lorenz MORSBACH, Privatdocent der englischen Philologie an der Universitæt Bonn. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1888, in-8, x, 187 pages.

615. — 3. **Streifzüge durch die mittelenglische Syntax** unter besonderer Berücksichtigung der Sprache Chaucer's von Dr Eugen EINENKEL, Privat-Dozent an der Kœn. Akademie zu Münster. i. W. Mit einem Wœrterbuche von Wilhelm Grote, cand. phil. Münster i. W., Heinr. Schœningh, 1887, in-8, xxii, 296 pages.

616. — 4. **Grundriss der Geschichte der englischen Litteratur** von ihren Anfængen bis zur Gegenwart von Dr. Gustav KŒRTING, O. Ö. Professor der romanischen und englischen Philologie an der Kœn. Akademie zu Münster i. W. Münster i. W. Heinr. Schœningh, 1887, in-8, xvi, 412 pages.

617. — 5. **Encykopædie und Methodologie der englischen Philologie**, von Gustav KŒRTING. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1888, in-8, xx, 464 pages.

I. Ce ne sont pas de simples règles, propres à trouver l'origine véritable des mots que M. Walter Skeat a données; sous le titre modeste de *Principes d'étymologie*, il a fait une histoire complète de la phonétique et de l'orthographe, l'on pourrait ajouter, de la langue anglaise; si tout n'est pas nouveau, comme il le reconnaît franchement, dans son

---

1. Je me bornerai à une ou deux observations de détail. Taf. IV, n° 13. Dire que la monnaie de l'Élide est agrandie. Je regrette d'ailleurs que R. E. n'ait pas donné place à un plus grand nombre de monnaies. — Taf. XIX, n° 113, Πρόθεσις. La plaque se trouve aujourd'hui au Louvre et l'on possède toute la partie supérieure droite, qui manque dans la reproduction de Benndorf. Voy. Duruy, *Histoire des Grecs*, I, p. 173. L'histoire de Duruy est d'ailleurs le seul ouvrage français où l'on retrouve le plus grand nombre des images de l'Atlas de R. E. — Taf. XX, n° 107. Le chariot est déjà reproduit à la Pl. VIII, n° 40.

livre, on y trouve résumés de la manière la plus complète et la plus claire les travaux les plus importants publiés sur la matière. Après avoir montré quels changements sont survenus dans l'anglais, et rappelé quels éléments hétérogènes sont entrés dans la composition de cet idiome, si riche à la fois et si variable, M. W. S. énumère chacun d'eux, en indiquant l'époque à laquelle il a pénétré dans la langue; puis il aborde l'étude des sons et des formes de l'anglais proprement dit, le suit dans ses transformations diverses au moyen âge et en caractérise les trois dialectes principaux. C'est là comme une entrée en matière, un aperçu général destiné à montrer avec quelle prudence il faut procéder et de quelle importance est l'histoire de la langue pour découvrir les origines des mots qui la composent. L'étude des modifications subies par les voyelles longues de l'anglo-saxon, dans les vocables qu'il a donnés à l'anglais moderne, complète la démonstration et permet de remonter à la forme primitive de ces mots.

Après ce premier pas, M. W. S. aborde un autre côté de la question; il recherche quelle place l'anglais occupe dans le groupe des langues germaniques, puis dans la famille des langues aryennes ou indo-européennes; il arrive ainsi à la loi de Grimm; c'est là une des parties les mieux étudiées de son livre; on sait ce que la loi qui porte le nom du célèbre linguiste allemand présentait d'irrégularités ou d'incertitudes, quand on l'appliquait au haut-allemand et même quand on s'en tenait seulement au bas-allemand et à l'anglais; Verner, en découvrant l'influence de l'accent sur la transformation des consonnes qui le précèdent, est parvenu à expliquer ces anomalies apparentes; M. W. S. s'est habilement servi de la règle du savant danois pour rendre compte du traitement différent des consonnes, en particulier dans la conjugaison de l'ancien anglais ou de l'anglo-saxon, par exemple dans *snadh* et *snidon* singulier et pluriel du parfait de *snidhan* (couper). Après les chapitres consacrés à cette question capitale de la transformation des consonnes germaniques — la *Lautverschiebung* — M. W. S. passe à l'étude de ce qu'il appelle la gradation et le changement des voyelles — l'*Ablaut* et la *Brechung* des grammairiens allemands; — on y trouve la même clarté d'exposition que dans l'examen des modifications diverses des consonnes. Puis vient l'étude des préfixes et des suffixes nominaux et verbaux; M. W. S. ne traite pas seulement de ceux qui sont exclusivement germaniques; il passe en revue toutes les particules, quelle qu'en soit l'origine, en les ramenant à leur forme primitive. Après avoir ainsi fait connaître les éléments secondaires qui peuvent entrer dans la composition des mots, il arrive à leur élément primordial et essentiel, la racine, et il donne, en terminant, les règles qui peuvent servir à la découvrir sous sa forme simple et originelle.

Il semble qu'avec cela la tâche de M. W. S. était terminée; il a trop tenu à la remplir entièrement pour ne pas y joindre une étude, indépendante peut-être, mais qui se rattache néanmoins intimement à son

sujet et l'éclaire d'une vive lumière, c'est l'étude de l'orthographe anglaise, depuis les origines de la langue écrite jusqu'à nos jours. L'examen des changements survenus dans le vocabulaire, la question des doublets et des composés complète cette étude importante. Cette fois, il semble, M. W. S. aurait pu s'arrêter; mais il avait à faire connaître quels éléments le frison et le néerlandais avaient fournis à l'anglais — on s'étonne qu'il n'en ait pas parlé en même temps que des éléments norois qu'il a si bien mis en lumière — et il s'est aussi cru obligé d'indiquer les mots latins d'origine, dont la langue s'est enrichie dans ses premiers temps, ainsi que les quelques vocables celtiques qu'elle a adoptés. Reste à examiner les mots romans et français en particulier, qui ont pénétré dans l'anglais surtout depuis le XIIe siècle : ce sera l'objet d'un second volume; s'il y fait preuve de la même compétence et du même talent — on ne saurait douter qu'il en soit ainsi — que dans les questions étudiées successivement dans celui-ci, M. W. S. aura consacré à sa langue maternelle un ouvrage aussi utile que bien fait, et dont il serait à souhaiter que nous eussions l'analogue en France.

II. Rien de plus obscur que la question de l'origine de la langue anglaise; les différents dialectes parlés par les Anglo-Saxons furent arrêtés dans leur développement par l'invasion normande et la substitution du français à la langue des vaincus qui en fut la conséquence, fit descendre l'ancien anglais presque au rang de patois et en retarda l'avénement comme langue littéraire ou même écrite; mais au XIVe siècle tout changea; le français fut banni des tribunaux, les documents jusqu'alors écrits en cette langue le sont maintenant dans l'idiome indigène! Quel est cet idiome, dont le développement désormais ininterrompu donnera naissance à l'anglais moderne? Tel est le sujet abordé par M. Lorenz Morsbach; on voit quel en est l'intérêt; s'il ne l'a pas épuisé, il l'a du moins traité avec une grande compétence et a fait faire un grand pas à la question qu'il voulait résoudre. Pour y arriver, M. L. M. a soumis à un examen attentif les anciens actes civils de la ville de Londres, ainsi que les actes du Parlement et des rois d'Angleterre entre les années 1284 et 1430. Il en a étudié successivement le vocalisme et le consonnantisme, puis la flexion tant nominale que verbale. Les résultats auxquels il est arrivé sont aussi curieux que probants.

On a souvent regardé Chaucer comme le père de la langue, comme de la poésie anglaise; comparant sa langue à celle des divers documents qu'il a étudiés, M. L. M. montre qu'elle est dans son ensemble plus archaïque et offre des différences dialectales bien plus grandes, ce qui s'explique sans peine par les licences que s'est permises le poète et par l'époque où il a vécu. Quant au dialecte de Londres, dans lequel sont écrits les premiers documents examinés par M. L. M., c'est un dialecte originairement méridional et saxon — cela résulte de la situation même de Londres — modifié par l'influence du parler central ou anglais proprement dit. Les actes royaux et parlementaires présentent des

caractères analogues, mais ils ont quelque chose de plus septentrional que les actes civils ou privés. Les circonstances firent de ce dialecte mixte de Londres la langue officielle de l'Angleterre; il en devait aussi devenir la langue littéraire et commune; c'est ce que comprit Caxton à la fin du xve siècle, et, en s'attachant à ce dialecte dans ses écrits, il a donné le premier exemple d'œuvres vraiment anglaises et nationales sous le rapport du style et de la langue.

III. C'est une œuvre aussi ardue qu'utile que M. Eugène Einenkel a entreprise dans ses *Excursions à travers la syntaxe du moyen anglais;* l'anglo-saxon a non seulement, comme je le rappelais à l'instant, été arrêté dans son développement régulier par l'invasion normande, il a depuis lors subi l'influence romane; du mélange des éléments divers qu'il avait reçus, du produit des tendances différentes auxquelles il avait obéi devait sortir l'anglais moderne; au xive siècle le travail était, sinon terminé, du moins assez avancé pour qu'on en saisît les résultats féconds; c'est dans Chaucer qu'on peut surtout les suivre et les étudier, c'est lui aussi que M. E. E. a pris pour objet de ses investigations. La flexion et la phonétique du moyen anglais ont été l'objet de travaux considérables qui les ont fait connaître; la syntaxe, au contraire, sauf quelques points secondaires, avait été négligée; c'est à elle que s'est attaché M. E. E., mais il ne l'a pas embrassée dans son entier : en réservant pour une autre étude les parties moins importantes, il a; dans celle qu'il nous donne aujourd'hui, passé en revue l'emploi et la construction de l'article, la question du genre et du nombre dans le substantif, puis l'emploi si compliqué des cas, celui non moins curieux et souvent obscur des prépositions, enfin les emplois divers de l'infinitif et des deux participes. On voit que de points divers ont été abordés; j'ajouterai que chacune de ces nombreuses questions a été traitée avec un soin et une compétence incontestables. M. E. E. a multiplié les exemples pour bien mettre en lumière les règles qu'il découvrait ou donnait. On trouve en particulier dans les chapitres de son livre, qui concernent l'emploi de l'accusatif absolu et du génitif partitif, une abondance de détails qu'on ne saurait trop louer. Il s'est surtout attaché à relever les analogies curieuses qu'offre si souvent la syntaxe de l'anglais moyen avec celle de l'ancien français; « Chaucer, remarque-t-il quelque part, est entièrement sous l'influence romane »; il en a donné la preuve convaincante, en montrant combien la phrase du poète est souvent faite à l'image de la phrase française contemporaine. Ce fait n'a rien qui doive nous surprendre; mais il était bon de le prouver. Cette démonstration n'est pas un des points les moins intéressants du consciencieux travail de M. E. Einenkel.

IV. Le titre du livre de M. Gustave Kœrting en fait suffisamment connaître la nature; c'est une esquisse, un résumé substantiel et succinct de la littérature anglaise qu'il a voulu nous donner; il a parfaitement rempli sa tâche. Sans doute on ne trouve qu'exceptionnellement

et seulement à propos des grands écrivains ou quand il s'agit de caractériser une époque des appréciations quelque peu détaillées [1], cela ne rentrait point dans son plan; mais on trouve sur tous les poètes et les prosateurs de la Grande-Bretagne des indications précises; les principaux événements de leur vie sont rappelés en quelques mots, leurs œuvres soigneusement indiquées; les éditions qui en ont été faites, les manuscrits qui les renferment quand elles n'ont pas été publiées, mentionnés, ainsi que les travaux les plus importants dont ces œuvres et leurs auteurs ont été l'objet. Il y a là une mine précieuse de renseignements, un guide sûr pour quiconque s'occupe de la littérature anglaise. Les divisions adoptées par M. G. K., simples et fondées sur la nature des choses, facilitent les recherches et l'exactitude de ses informations les rend toujours fécondes. Son livre est un manuel aussi commode à consulter que riche en détails curieux; aussi complet pour la période anglo-saxonne que pour la période anglaise proprement dite; non seulement avec lui on ne risque guère de s'égarer, mais on peut rapidement et sans effort repasser en entier l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. A tous ces titres on ne peut que le recommander non seulement à ceux qui veulent avoir une idée générale de la littérature anglaise, mais à quiconque a besoin de connaître les travaux entrepris sur ses divers représentants, ainsi que sur leurs ouvrages.

V. « La Philologie anglaise, dit M. G. Körting au commencement de son *Encyclopédie*, est la science de la langue et de la littérature anglaises; » on voit par là quel est le but et quelle est l'importance du traité du savant professeur de Münster. Après avoir montré quels sont les rapports de la science qu'il s'est proposé d'étudier avec la philologie germanique et rappelé les travaux dont elle a été l'objet depuis ses origines, tant en Angleterre que sur le continent, M. G. K. aborde son sujet; il l'a traité en neuf chapitres dont je ne puis mieux faire que de donner les titres, afin de faire connaître la marche et la nature de son livre. Le premier traite du développement historique de l'anglais; le second de son domaine linguistique; le troisième de ses différents dialectes; le quatrième des sons constitutifs de cette langue et de leurs diverses modifications; le cinquième étudie les mots, leur dérivation et leur composition; le sixième leurs transformations, c'est-à-dire leur flexion; le septième se compose de « remarques sur la syntaxe »; le huitième traite de la versification; enfin le neuvième termine cet important ouvrage par des « remarques sur l'histoire de la littérature anglaise ». Si on laisse de côté ce dernier chapitre, d'ailleurs fort court, on voit que le livre de M. G. K. est surtout

---

1. Ces appréciations sont en général exactes; on n'en est que plus surpris de lire p. 176, que la Réforme donna à l'Angleterre une situation prépondérante, « en en faisant avec la Suède le champion du protestantisme sur le continent, en opposition avec les puissances protectrices du catholicisme, la monarchie de Habsbourg et la France ». Il y a là une confusion singulière des temps et des faits; au XVIe siècle, la France n'a guère été la protectrice des doctrines catholiques, et dans la première moitié du XVIIe siècle, elle s'est alliée avec la Suède pour la défense du protestantisme.

une histoire de la langue anglaise; mais il a donné à son sujet la plus grande extension et l'a étudié sous toutes ses faces.

La première question traitée par M. G. K. est celle même des origines de l'anglais, de ses éléments constitutifs et des formes diverses qu'il a prises depuis la fusion de l'anglo-saxon, qui en forme le fonds, avec les éléments romans importés par la conquête normande ou dus à l'influence de la France. Puis il montre comment l'anglais, parlé d'abord seulement dans la partie sud-est de la Grande-Bretagne, s'est étendu successivement dans la plus grande partie de cette île, tout l'Est de l'Irlande, le Nord de l'Amérique et dans les colonies de l'Australie, dont il est la langue habituelle et presque exclusive. Après avoir fait ensuite l'historique des divers dialectes de l'anglo-saxon et de l'anglais proprement dit, M. G. K. aborde l'étude des sons primordiaux de la langue qu'il a entrepris de nous faire connaître; il examine d'abord quelle place le vocalisme et le consonnantisme germaniques occupent dans le vocalisme et le consonnantisme indo-européens, et il est ainsi arrivé à parler de la *Lautverschiebung*, qui distingue si profondément les consonnes germaniques des consonnes des langues classiques; puis il étudie ces lettres dans l'anglo-saxon et dans l'anglais moderne, qui leur a fait subir des transformations si profondes. L'examen de l'accent et des remarques sur la prononciation termine l'étude si complète de ces difficiles questions.

Après avoir montré comment les mots se forment dans l'anglo-saxon et l'anglais, quels suffixes divers peuvent entrer dans leur composition, M. G. K. passe ensuite en revue les diverses formes que ces mots ont affectées aux différentes époques de la langue; c'est l'histoire de la flexion tant nominale et pronominale que verbale. Les sources ne manquaient pas pour traiter cet important sujet, et M. G. Körting a trouvé en particulier un guide sûr dans l'excellente grammaire anglo-saxonne de M. G. Sievers, mais il a su condenser et résumer les travaux de ses précurseurs avec une habileté qui donne à son exposé de la flexion une valeur incontestable.

On peut en dire autant de l'exposé qu'il a donné de la syntaxe anglaise; ici la difficulté même était plus grande, parce que le sujet n'a été jusqu'à présent traité que d'une manière incomplète ou peu satisfaisante; M. G. K. a su présenter un tableau aussi clair que bien conçu des principales fonctions syntactiques des mots, des règles de construction, etc. L'étude consacrée ensuite à la rythmique ou versification, tout aussi difficile, n'est pas moins bien faite. On trouve, on le voit, dans l'*Encyclopédie* de M. G. K. des réponses à toutes les questions que soulève l'histoire si complexe de la langue anglaise; mais ce qui rend son livre plus précieux, ce sont les nombreuses indications bibliographiques qu'on y rencontre; il est peu de publications de quelque valeur, se rapportant à ce sujet, qui ne soient mentionnées et parfois appréciées dans les longues listes jointes à chaque chapitre. Le dernier est

même suivi du relevé de tous les articles, comptes-rendus et mélanges qui y ont trait, parus dans les deux premiers volumes de l'*Anglia* et des *Englische Studien*[1]. On est frappé d'admiration en parcourant les titres d'ouvrages publiés pour le plus grand nombre en Allemagne et qui n'ont pu paraître que dans un pays où l'étude de la philologie moderne, et en particulier de la philologie germanique, a été poussée si loin et est cultivée avec tant de zèle dans toutes les universités. Que nous sommes loin d'en être là et faut-il s'étonner, quand cette étude est si peu cultivée chez nous, que les travaux français occupent une place aussi mince dans la longue énumération bibliographique de M. G. Körting?

J'ai peu de choses à dire du dernier chapitre de l'*Encyclopédie* : « Remarques sur l'histoire de la littérature anglaise. » M. G. K., qui avait traité ce sujet dans un ouvrage à part, dont j'ai parlé plus haut, s'est borné à en rappeler ici les grandes divisions et les points principaux, renvoyant pour les détails à sa première publication. On ne pouvait lui demander de faire plus.

Ce n'est pas là aussi, mais dans les huit chapitres précédents, que réside l'intérêt de son livre. Si tout n'y est pas nouveau et ne pouvait pas l'être, si souvent l'auteur n'a fait que résumer les travaux de MM. Sweet, Sievers, Storm, Koch, Mätzner, pour ne citer que quelques-uns de ses précurseurs, il les a si bien mis à profit, il a tellement approfondi son sujet et l'a traité avec une telle compétence, que son manuel de philologie est appelé à rendre les plus grands services. C'est une mine où l'on ne saurait trop puiser.

Je devrais peut-être borner là ce que j'ai à dire du livre de M. G. K.; je ne crois pas inutile cependant d'ajouter quelques remarques à ce qui précède. M. G. K. a eu raison de citer, quelque vieilli et peu scientifique qu'il soit, l'ouvrage de Thommerel, *Sur la fusion de l'anglo-saxon et du franco-normand;* mais était-il bien nécessaire de mentionner celui de M. Le Héricher, *Glossaire étymologique anglo-normand*, qui, comme il le remarque, n'a aucune valeur? On aurait désiré que M. G. K. eût mieux cherché qu'il ne l'a fait à caractériser le dialecte normand; ce qu'il en dit est insuffisant; il me sera permis de rappeler qu'il aurait trouvé plus d'un renseignement utile dans mon étude sur *Les caractères et l'extension du patois normand;* s'il l'avait lue, il n'aurait pas affirmé, comme il le fait p. 148, que « *c* avec la valeur *k* devant *a* indique un emprunt direct fait au latin »; les mots romans de l'anglais où le son *ca* a persisté, comme *carpenter, carry*, etc., viennent du normand et non directement du latin. Il y aurait aussi trouvé la preuve que vraisemblablement, comme il l'admet d'ailleurs, le dialecte normand a dû toujours différer du français, en même temps qu'il

1. C'est par inadvertance que M. G. K. a oublié à l'article des noms de plantes, p. 249, l'ouvrage considérable de MM. Britten et Holland : *English Plantnames*, 3 v. 8°, 1878-1881.

y aurait vu, question qu'il n'a pas jugé à propos d'examiner, quels nombreux éléments norois ont pénétré dans le normand. Peut-être après cela eût-il hésité à répéter si facilement, après Dudon de Saint-Quentin, que Guillaume Longuépée envoya son fils à Bayeux pour y apprendre « le danois »; il est douteux qu'à cette époque on ait plus parlé norois à Bayeux que dans le pays de Caux; en tout cas, cette ville n'est pas une *Küstenstadt*, comme le dit M. G. Körting. P. 144, il est rappelé avec grand raison que la *Lautverschiebung* n'est point « sans exception »; n'eût-il pas été à propos de dire un mot de la loi de Werner, qui explique les anomalies qu'elle présente? P. 103 enfin, M. G. Körting dit « qu'on peut prévoir avec certitude la disparition successive du français au Canada »; c'est oublier que cette langue, loin de déchoir, est en progrès dans cette colonie, et que ceux qui la parlent ont obtenu, il y a quelques années, qu'elle fût employée, au même titre que l'anglais, dans le parlement du Dominion.

Ch. J.

---

618. — **D'Alembert**, par Joseph BERTRAND, membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1 vol. in-12, 206 p. Hachette, coll. des Grands Ecrivains Français.

Si d'Alembert a souvent « été mis en lutte avec le malheur » durant sa vie, il lui était réservé la meilleure fortune que pût attendre après sa mort un secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, un savant, un lettré et un homme d'esprit : je veux dire celle d'être loué par un collègue également homme d'esprit, lettré, savant, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. La lecture du petit livre que M. Joseph Bertrand vient de consacrer à d'Alembert, évoque sans cesse dans l'esprit l'idée d'un rapprochement qui n'est pas un mince éloge pour l'auteur.

M. B. a trouvé beaucoup de choses neuves et intéressantes à dire sur un homme qui jusqu'ici n'a pas eu souvent l'honneur d'une étude biographique et critique. L'auteur de *L'Académie des Sciences et les Académiciens de 1666 à 1793* était à même de bien parler d'un sujet qui lui est familier, et pour lequel il n'a épargné aucune recherche, compulsant pour nous avec un rare bonheur, tantôt les registres de la Faculté des Arts de 1735, tantôt les Archives de l'Institut ou même celles de la Faculté Catholique des Sciences de Lyon.

Le nom seul de D'Alembert est déjà un petit problème. Baptisé du nom de Saint-Jean Lerond, débaptisé par son père qui le fit appeler Daremberg, il opta enfin pour le pseudonyme de d'Alembert. D'où vient ce nom? M. B. propose cette anagramme : *Batiste Lerond = Dalenbert, soit!* C'est ingénieux, sinon probant. L'explication est du genre de celle qu'on donne pour Voltaire : *Arouet le j* (eune) = *Voltajre.* Qui pourrait écrire une brochure des pseudonymes littéraires expliqués, ferait une œuvre bien curieuse : Molière, Voltaire, d'Alembert, Chamfort, Stendahl, G. Sand et bien d'autres.

Nous suivons avec intérêt d'Alembert à travers toutes les phases de sa vie, depuis les marches du baptistère de Saint-Jean Lerond où la peu estimable Tencin le fit exposer, puis la boutique de Mme Rousseau, le collège des Quatre Nations, les cours de la Faculté. M. B. a eu raison de détruire la légende d'après laquelle d'Alembert aurait repoussé les avances de sa mère, la Tencin, en disant que sa vraie mère était la vitrière qui l'avait recueilli. Le récit de Mme Suard, qui dément cette version, eut pu encore être confirmé par le témoignage de Collé dans son *Journal* (sept. 1751) : « On ne doute pas qu'il ne soit bâtard de Mme de Tencin qui ne l'a jamais voulu reconnaître même en secret... On n'a jamais bien compris la bizarrerie de Mme de Tencin à ce sujet ; il lui aurait fait honneur, et elle n'était pas dans le cas de se cacher de ses aventures qui avaient été publiques. »

Les questions essentielles, relatives à D'Alembert, sont toutes abordées et traitées avec une compétence, une netteté, et souvent une délicatesse et un goût au-dessus de tout reproche : D'Alembert au collège; l'éducation au siècle dernier, que M. B. semble regretter ; le jansénisme; d'Alembert et l'Académie des Sciences, un chapitre habilement composé, où les mathématiciens trouveront leur compte, et qui ne laissera pourtant pas indifférents les *littéraires;* D'Alembert et l'Encyclopédie, avec une agréable analyse du *Discours Préliminaire;* d'Alembert et J.-J. Rousseau, à propos de l'article *Genève*, sujet sur lequel on eut aimé entendre M. B. s'expliquer moins brièvement; d'Alembert et le père Tolomas de Lyon, un épisode curieux et peu connu; d'Alembert et Fréron qui méritait peut-être d'être défendu avec plus de chaleur; d'Alembert et les salons (p. 95, lisez *Staal* au lieu de *Stahl*); le président Hénault, dont M. B. n'a retenu que l'*Abrégé chronologique*, oubliant l'ingénieux auteur du drame *François II;* Mme du Deffand, etc. ; l'Académie française; la suppression des Jésuites ; d'Alembert et ses puissants amis, Frédéric II et l'impératrice Catherine; enfin les amis plus intimes ; la folle passion pour la volage de Lespinasse dans le cœur de laquelle d'Alembert, par une complaisance étrange, acceptait le partage avec de Mora. De tous ces épisodes la physionomie de d'Alembert sort vivante, expressive, un peu trop sympathique peut-être pour la vérité. Son caractère ondoyant, tantôt fier ou boudeur, tantôt badin ou caustique, est bien mis en lumière. M. B. aurait pu lui conserver un de ses talents de société, qui était de mimer et de parodier dans les salons les gestes et la voix de ses ennemis, ou de ses amis. Si les boutades de d'Alembert pendant sa candidature à l'Académie sont amusantes, la réception elle-même valait peut-être la peine d'être contée. Il fallait remplacer Surian, évêque de Vence. D'Alembert avait deux concurrents, M. de Boismont, l'auteur ignoré d'un Panégyrique de Saint-Louis, porté candidat par la duchesse de Chaulnes; et aussi l'illustre Trublet, qui eut trois voix, Boismont neuf, d'Alembert quatorze. Que faut-il croire de l'histoire de Duclos escamotant quelques boules noires qui eussent

nui à d'Alembert? les Mémoires du temps s'accordent à constater que *sans Duclos* Boismont passait. Le discours de d'Alembert fut fort applaudi. Ce fut Gresset qui lui répondit; il fit presque scandale, ayant à propos de Surian hasardé une sortie contre « ces pontifes agréables et profanes qui regardent leur résidence naturelle comme un exil et viennent ramper à la cour, y traîner de l'ambition sans talents, etc. » Ceci dit en pleine séance publique jeta un froid.

On nous permettra une dernière anecdocte que M. B. a cru devoir à peu près négliger, mais qui doit un regain d'actualité aux récentes difficultés rencontrées par M. de Bornier à propos de la représentation de son drame *Mahomet* à la Comédie-Française. C'était en 1751; des difficultés analogues arrêtaient aux portes de ce théâtre le *Mahomet* de Voltaire. On avait bien déjà joué la pièce trois fois en 1742, mais sans l'assentiment du censeur qui était Crébillon et qui avait refusé son approbation. Quant au cardinal Fleury, s'il avait dit qu'on pouvait jouer la pièce, il n'est pas inutile d'ajouter qu'il s'était endormi pendant la lecture. Néanmoins le lieutenant de police, M. de Marville, ferma les yeux et laissa jouer les acteurs. Voltaire n'était pas homme à se contenter de ces demi-mesures. Il revint à la charge en 1751 : Crébillon répondit que les raisons de son premier refus subsistaient dans leur intégrité. Les comédiens ne se souciaient pas de reprendre une pièce non autorisée. Le maréchal de Richelieu, sollicité par Voltaire, demanda à d'Argenson de confier l'examen de la pièce à un autre censeur que Crébillon : on en nomma un, et ce fut d'Alembert. Toute difficulté fut aplanie, et *Mahomet* fut approuvé. D'Alembert invita hautement Crébillon à publier les motifs de ses refus antérieurs, s'engageant à son tour à publier les raisons de son approbation. La victoire était complète. Souhaitons au *Mahomet* moderne un nouveau d'Alembert.

Quant à d'Alembert, on ne pouvait lui souhaiter rien de mieux qu'un livre comme celui de M. Bertrand, écrit dans une langue excellente et très fortement pensé. La lecture en est fructueuse autant qu'attrayante. L'attention est sans cesse émoustillée par quelque anecdote, par quelques unes de ces réminiscences heureuses dont l'illustre Académicien se plaît à émailler ses conversations et ses livres, de Bachaumont à Claude Frollo, du maréchal Vaillant à Eugène Labiche, dont *Le Misanthrope et l'Auvergnat* sont tout surpris de se trouver des ancêtres dans la *Vie du Diacre Pâris*. Les pensées fines et brillantes abondent; le moraliste ne le cède ni au savant ni à l'écrivain. L'auteur dit quelque part : « Le domaine des vérités démontrées est étroit. Serait-il vrai qu'en y pénétrant on se condamne à n'en plus sortir et que l'habitude de la ligne droite rende l'esprit mauvais juge des gracieux détours de la fantaisie (entendez : la littérature)? Il n'y a pas à cela plus de raison que pour qu'un peintre ignore la musique. Pour être différentes, les facultés de l'esprit ne s'excluent pas. L'habitude de bien raisonner est une force, il est rare qu'elle soit inutile, plus rare encore qu'elle puisse nuire. » Qui en douterait, n'aurait qu'à lire le *d'Alembert* de M. J. Bertrand.

Léo Claretie.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une deuxième édition du volume publié en 1887 par M. Gaston Paris, *Extraits de la Chanson de Roland et de la vie de saint Louis par Jean de Joinville*, vient de paraître à la librairie Hachette. Elle est, comme l'indique le titre, « revue et corrigée ». M. G. Paris a profité des additions et corrections qui lui ont été suggérées par M. Mussafia, par Arsène Darmesteter et par M. Todd. « Grâce à tant de sollicitude, dit l'éditeur dans son *Avertissement*, les *Extraits* pourront désormais être un guide commode et sûr pour ceux qui voudront aborder l'étude de l'ancien français. On m'a assuré que les observations grammaticales étaient, avec quelque attention, facilement comprises et retenues par des étudiants qui les abordaient sans autre préparation que la connaissance du latin et du français moderne. Je me suis efforcé de les rendre aussi claires que possible; mais elles sont nécessairement fort concises; j'espère pouvoir bientôt publier un tableau plus complet de la langue du moyen âge dans la *Grammaire* qui formera le second tome de mon *Manuel* d'ancien français. Je puis déjà, pour l'histoire littéraire du *Roland* et de la *Vie de saint Louis*, renvoyer au tome premier de ce *Manuel*, dont la seconde édition vient de paraître. »

— Sous le titre de *Minerva, introduction à l'étude des classiques scolaires grecs et latins* (Paris, Hachette. In-8, xx et 336 p.), M. Salomon Reinach offre à nos lycéens l'adaptation d'un livre récent de M. James Gow, intitulé *A companion to school classics*. Il a fait cette adaptation très librement, et a corrigé, supprimé, ajouté partout où cela paraissait utile; il a multiplié les illustrations; il a écarté les indications bibliographiques. Le livre comprend quatre parties. I. *Les textes classiques* (l'alphabet grec; l'alphabet latin; les livres et les éditions; histoire des manuscrits classiques; bibliothèques modernes; appareil critique; critique des textes; philologues célèbres; dialectes et prononciation); II. *La Grèce* (chronologie; métrologie; histoire du gouvernement athénien; population de l'Attique; magistrats; assemblées délibérantes; armée et flotte; procédure légale; finances; institutions de Sparte; colonies, proxènes et amphictyons); III. *Rome* (chronologie; poids et mesures; histoire du gouvernement; les rois; la République: l'Empire; l'armée, la marine; législation; finances). IV. *Le théâtre* (en Grèce; à Rome). L'ouvrage qui vient d'avoir sa deuxième édition, se termine par trois index : 1° des mots grecs; 2° des mots latins; 3° des matières. « Quelques personnes, dit M. Salomon Reinach à la fin de sa *préface*, pourront s'étonner qu'après avoir écrit un gros manuel, j'ai trouvé bon d'en adapter un petit, et que les travaux d'érudition où je suis engagé depuis dix ans, m'aient laissé du goût et du loisir pour ce travail. Je répondrai d'abord qu'il faut bien se distraire un peu; puis qu'il n'est pas sans charme de rendre service aux débutants; enfin que les érudits de profession, explorateurs myopes de petits domaines, ont grand besoin de repasser quelquefois l'ABC de leur métier. C'est une très bonne manière de le repasser que de l'enseigner aux autres. Je déclare avoir beaucoup rappris en adaptant le *Companion* de M. Gow. »

— Nous recevons de la librairie Desclée, De Brouwer et Cie, de Lille deux éditions classiques (format in-16°) : l'une de l'*Art poétique* de Boileau; l'autre de la *Lettre à l'Académie* de Fénelon, avec préface et notes par le P. V. Delaporte. « Ces jolis petits livres, nous écrit notre collaborateur A. Delboulle, d'ailleurs bien imprimés, aux pages encadrés de filets rouges, sont de ceux qu'on peut aisément emporter avec soi en voyage ou à la campagne. Ils feront la joie des écoliers qui n'aiment pas à se charger de lourds volumes. On n'y trouvera que quelques notes, celles qui sont ab-

solument nécessaires. Nous souhaitons à cette nouvelle collection des chefs-d'œuvre classiques un succès populaire. »

— La *Société archéologique de l'Orléanais*, dans le 22e volume de ses *Mémoires*, publié cette année, apporte, comme les années précédentes, une sérieuse contribution à l'histoire générale et provinciale. Voici le contenu de ce volume. 1. G. Baguenault de Puchesse, *L'Expédition des Allemands en France au mois d'octobre 1575 et la bataille de Dormans*, d'après les pièces du temps. — 2. J. Loiseleur, *Les privilèges de l'Université de lois d'Orléans*. — 3. L. Guignard, *Découvertes faites à Blois en mai* 1886. — 4. Boucher de Molandon et baron A. de Beaucorps, *Le tumulus de Reuilly* (monument préhistorique.) — 5. Tranchau, *Étude sur les représentations théâtrales*, les exercices publics et les distributions de prix au collège d'Orléans au xviiie siècle. — 6. Desnoyers, objets trouvés dans la Loire de 1875 à 1886, (3e mémoire). — 7. L. Jarry, découverte des tombes de Marie d'Harcourt, femme du bâtard d'Orléans, de Jean leur fils et de leurs petits-fils dans l'église de N.-D. de Cléry. Testament inédit de Dunois, etc. — 8. L'abbé Cochard, Le jeu de paume à Orléans. — 9. Eug. Vignat, Étude sur une clochette des morts du xiiie siècle. — 10. Flouest, Note sur la cloche présentée par M. Vignat. — 11. Boucher de Molandon, Jacques Boucher, trésorier général du duc d'Orléans en 1429, sa famille, etc. Souvenirs orléanais du temps de Jeanne d'Arc. — 12. Tranchau, Jean Marrois, professeur de mathématiques à Orléans, et son *Album amicorum*. Quelques mots sur d'autres albums français et allemands. — 13. L. Jarry, Documents inédits servant à rectifier la date de la construction et le nom des premiers architectes du château de Chambord. — 14. Boucher de Molandon, Documents complémentaires au mémoire sur Jacques Boucher.

— M. Julien Vinson fera paraître dans l'automne de 1890 une *Bibliographie basque* qui formera un volume de cinq cent pages environ.

— Deux nouvelles brochures de M. André Joubert : 1° *Les seigneurs de Mollière et de La Brossinière*, fiefs qui relevaient au moyen âge de la baronnie de Château-Gontier; 2° *Les troubles de Craon du 12 juillet au 10 sept.* 1789, d'après un document inédit très curieux, le *Journal de ce qui s'est passé à Craon depuis le 12 juillet* 1789 que M. Joubert publie en son entier. Les deux brochures, la première de 12, la seconde de 10 pages, ont été imprimées à Laval, chez Moreau et tirées à 35 exemplaires.

— M. Uzanne annonce aux lecteurs du *Livre*, dans le fascicule d'octobre, que sa revue aura cessé de vivre à la fin de l'année. Il prépare une table générale des matières de la revue qui paraissait depuis dix ans. Il annonce en même temps qu'un autre *Livre*, du format de la « Revue des Deux-Mondes », remplacera celui qui disparaît, « tout y sera condensé, élagué, mis au point voulu. »

— Va paraître très prochainement une traduction française de *Donat*, publiée pour la première fois sur l'exemplaire unique conservé à la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht, par M. Léon Dorez.

— M. L. G. Pélissier a fait tirer à part son article sur *La civilisation politique de l'Italie à la fin du* xve *siècle* (Revue internationale de l'Enseignement du 15 juillet 1889).

— Le livre de Joseph Guadet, *Les Girondins, leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort* vient d'avoir une nouvelle édition en un volume (Perrin. In-8°, XV et 456 p. 3 fr. 50). Cette édition posthume est précédée d'une notice biographique qui fait connaître une « carrière vouée au travail et à tous les devoirs, une existence de travailleur et de philosophe, sagement passée dans le silence de l'étude, entre les livres et la famille ».

— La librairie des Bibliophiles (Jouaust, imprimeur, rue de Lille, 7) a entrepris la publication d'une *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France* qui est destinée à être le complément de sa *Nouvelle bibliothèque classique* des grands écrivains français. Après les *Mémoirs d'Agrippa d'Aubigné*, publiés par M. Ludovic Lalanne, elle fait paraître les *Mémoires de Louvet*, publiés par M. F. A. Aulard (2 vols. in-6, 6 fr.). Sont sous presse : *Mémoires sur la Bastille* (Linguet, Dusaulx, Latude), *Mémoires de Marmontel*, de *Mme de La Fayette*, de *Ségur*, de *Mme de Staal*.

— L'évêque d'Annecy vient de condamner l'ouvrage que M. Jules Thomas a récemment publié à la librairie Alcan sous le titre de *Principes de philosophie morale*, l'ouvrage étant « entièrement opposé aux enseignements de la foi et aux principes de la morale évangélique, car il enseigne que l'idée religieuse doit être exclue de l'étude de toutes les questions morales et que les dogmes révélés ne peuvent être qu'un principe de faiblesse et d'erreur. »

— Notre collaborateur M. Ch. Joret, nous écrit pour une rectification au sujet de la note qui a paru sur sa *Mission en Allemagne* (n° 45, p. 335) : la correspondance de Spanheim est, non pas à la Bibliothèque de Hanovre, mais aux archives de Berlin, et les renseignements que M. Joret a recueillis sur les rapports du Grand Electeur et de Tavernier, se trouvent dans un manuscrit d'Aix.

ALLEMAGNE. — M. Ludwig Geiger a fait tirer à part : 1° un article d'ensemble ou *Litteratur-übersicht* sur les publications relatives à l'histoire de l'humanisme allemand (tiré du fasc. VI de la *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte und Renaissance-Litteratur*, 1887-1888); 2° deux tirages à part de la *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland :* un long article sur les ouvrages récents qui traitent de l'histoire des Juifs en Allemagne (le *Wertheimer* de David Kaufmann, les études *Zur Kulturgesch. in Oesterreich-Ungarn* de G. Wolf, le livre de Güdemann — qui est sévèrement apprécié, — l'étude de Joel Müller sur *Leopold Kompert*, etc.), et une suite d'esquisses ou fragments intitulés *Vor hundert Jahren, Mitteilungen aus der Geschichte der Juden Berlins*. Ces esquisses sont à la fois un supplément au livre que M. G. a publié en 1871 *Geschichte der Juden in Berlin* et une sorte de préface à un ouvrage de longue haleine que M. G. publiera un jour sur Berlin à l'époque moderne. Elles ont trait à l'histoire des Juifs à Berlin et sont au nombre de cinq : I. *Aus der Vossischen Zeitung 1788 u. 1789* (p. 1-10); II. *Aus alten Berliner Adressbüchern* (p. 11-13); III. *Bücher, Zeitschriften, Pamphlete mit einem urkundlichen Anhang* (p. 14-29); IV. *Aktenstücke über die frühe Beerdigung der Todten* (p. 29-41); V. *Zum Kapitel der Judentaufen in Berlin* (p. 41-51).

— L'*Encyclopædie der neueren Geschichte*, — qui, d'après une note annexée à un fascicule, n'est plus dirigée, depuis sa 39e livraison, par M. Alfred Schultze, — sera prochainement terminée. Voici les 43e et 44e livraisons, cette dernière se terminant au mot *Widdin*. On remarquera dans ces deux livraisons les articles suivants : *Türkische Kriege* (guerres de Turquie), *Ungarn* (Hongrie), *Universitæten*, *Uruguay*, *Utjeschenovic* (Martinuzzi), *Vatikanisches Konzil*, *Vereinigte Staaten* (États-Unis), *Voltaire*, *Wallenstein*, *Walpole*, les *Wartensleben*, *Washington*, *Wellington*. Mais pourquoi ne trouvons-nous pas les noms suivants qui méritaient une notice : saint Jean d'*Ulloa* (1838), princesse des *Ursins*, maréchal d'*Uxelles*, général *Valence*, *Varennes* (juin 1791), Jean de *Vatteville*, *Vaublanc*, les *Vaudreuil*, *Vitry*, *Westermann?* Autres observations : la bibliographie de l'art. *Valmy* est incomplète; — *Vandamme* était, non pas comte de Hünebourg (ce titre appartenait à Clarke), mais comte d'Unsebourg; — il fallait citer sur *Vauban* l'ouvrage de Georges Michel (1879); art. *Vendôme*, pourquoi anoblir Chanzy et dire *de Chanzy?* — art. *Verdun*, la ville se rendit le 2, et non le 4 septembre; — art. *Victor*, lire Lamarche et non *la Mar-*

che; — art. *Villars*, on lit avec étonnement que la bataille de Friedlingen a été « indécise » (unentschieden) et on ne trouve pas le nom de Denain!

— M. R. M. Werner doit publier prochainement une *Physiologie der Lyrik*.

— Deux volumes, le VIe et le VIIe de la collection anglaise de K. Vollmœller, vont bientôt paraître : la première moitié des *Percy's Reliques of ancient poetry*, d'après l'édition de 1765 et avec les variantes des éditions originales postérieures, p. p. A. Schrœr (Heilbronn, Henninger, 8 mark) et le *Jew of Malta* de Marlowe, p. p. Albr. Wagner (2 mark).

— Vient de paraître à la librairie Cotta, de Stuttgart, le 1er volume d'une *Geschichte der franzœsischen Litteratur seit Anfang des XVI Jahrhunderts*, par M. Ad. Birch-Hirschfeld (Stuttgart, Cotta, 6 mark, 75). Ce volume a pour sous-titre *das Zeitalter der Renaissance*.

— La même librairie publie le deuxième volume de la *Geschichte der rœmischen Dichtung*, de M. Otto Ribbeck (372 pages, 8 mark). Le volume a pour sous-titre *Augusteisches Zeitalter*; il comprend, avec une introduction, cinq chapitres : I. Virgile; II. Horace; III. Tibulle et Properce; IV. Ovide; V. les petits et les anonymes *(Die Kleinen und die Namenlosen)*.

PORTUGAL. — Une revue nouvelle, consacrée uniquement à Camoens et à ses œuvres, paraît à Porto sous le titre *Circulo Camoniano* (12,000 reis par an). Les numéros de juin et de juillet contiennent les articles suivants. Juin : J. de Araujo (directeur de la Revue), *Circulo Camoniano;* K. von Reinhardstœttner, *A figura poetica de Camoens na Allamanha;* C. Michaelis de Vasconcellos, *Contribuçoes para a Bibliografia Camoniana* et *Materiaes para um indice expurgatorio da lirica camoniana;* W. Storck, *Camoens na Allamanha;* J. de Vasconcellos, Platon de Vaxel, R. A. de Caravalho Monteiro, *Communicaçoes*. Juillet : Th. Braga, *Camoens e a poesia popular na India;* Xavier da Cunha, *Pretidao de amor;* Car. Michaelis de Vasconcellos, *Contribuiçoes para a bibliographia Camoniana;* Xav. Pinheiro, *A arte no centenario*.

SUÈDE. — Le jour où M. Gaston Paris accomplissait sa cinquantième année, il a reçu un très beau volume intitulé *Recueil de mémoires philologiques présenté à Monsieur Gaston* Paris *par ses élèves suédois le 9 août 1889 à l'occasion de son cinquantième anniversaire*. Le volume contient les mémoires suivants, tous écrits en français : H. Andersson. *L'amuïssement de l'*r *finale en français;* S. F. Eurén, *Exemples de* r *adventice dans des mots français;* P. A. Geijer, *Cas de labialisation en français;* A. W. Munthe, *Chanson populaire asturienne* et *Composés du type aliabierto;* A. Nordfelt, *Classification des manuscrits des* Enfances Vivien; C. Wahlund, *La philologie française au temps jadis;* G. Vising, *Les débuts du style français;* F. Wulff, *Un chapitre de phonétique andalouse*. Le volume est en vente chez Bouillon, au prix de 10 francs.

SUISSE. — Une université catholique s'est fondée à Fribourg. M. J. Bédier, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École des Hautes-Études, et M. l'abbé Rabiet, ancien élève de l'École des Hautes-Études et traducteur de la *Grammaire* de M. W. Meyer-Lübke, ont été chargés d'enseigner, le premier la littérature française, le second la philologie romane.

— M. Morf, professeur à Berne, a été nommé à Zurich professeur ordinaire de philologie romane.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 novembre 1889.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la place de membre libre, laissée vacante par la mort de M. Charles Nisard.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Gudmundsson, Privatboligen pa Island i sagatiden samt delvis i det ovrige norden (ouvrage très original et profond qu'il faut lire et consulter pour connaître réellement l'ancienne vie du Nord). — Gentile, L'energia morale nella storia (discours éloquent). — Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke p. p. Edw. M. Thompson (très utile publication de la source la plus importante sur l'histoire d'Edouard II et d'Edouard III). — Kleine Strassb. Chronik 1424-1615 p. p. R. Reuss. — Möller, der serb. bulgar. Krieg 1885 (le meilleur travail sur le sujet). — An author's love, being the unpublished letters of Mérimée's Inconnue (œuvre d'une Anglaise qui a reconstitué les lettres de l'Inconnue et avec assez d'habileté pour qu'on puisse dire, d'elle aussi, qu'elle est une nature si raffinée qu'elle résume un peu en elle toute une civilisation).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : Eine verlorene Handschrift zu Ciceros Tusculanen (Lehmann). — Ilgen, Animadv. ad. L. Annaei Senecae scripta. — Œdipus auf Colonos et Antigone p. p. Holub. — Poutsma, Quaest. Aeschineae (l'auteur est plus heureux à repousser les remarques d'autrui qu'à fonder les siennes propres). — Isokrates, ausgew. Reden, I, p. p. O. Schneider, 3e édit. — Vergil p. p. Kloucek, I (cp. *Revue*, n° 11). — Van Wageningen, De Vergilii Georgicis (soigné, mais diffus). — Köhler, Der Sprachgebrauch des Cornelius Nepos in der Kasussyntax (utile). — Gachon, De ephoris spartanis (rien de bien nouveau). — Wlassak, Die Litiscontestation im Formularprocess (trois thèses dont deux contestables). — Mills, The tree of mythology, its growsh and fruitage, genesis of the nursery tale, saws of folklore, etc. (obscur et bizarre). — Monuments grecs publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques en France, n° 14-16. — The Journal of Cyprian studies, p. p. Ohnefalsch-Richter, I, n° 1, avril. — Grünenwald, Der freie formelle Infinitiv der Limitation im Griechischen; Birklein, Entwickelungsgesch. des substantivierten Infinitivs, Beitr. zur histor. Syntax der griech. Sprache hrsg. von Schanz, 6 et 7 (font honneur à l'école de Schanz). — Pfister, J. D. Schöpflin (étude faite avec soin),

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 11 : Lehrhafte Liter. des XIV u. XV Jahrh. I, Weltliches, p. p. Vetter.— Stahl, Die Reimbrech. bei Hartmann von Aue (soigné et important). — Von Waldberg, Die deutsche Renaissancelyrik (très instructif). — Marlowe, Faustus, p. p. Breymann (cp. *Revue,* n° 33). — Träger, Gesch. des Alexandriners, I, bis Ronsard (de seconde main). — Stichel, Beitr. zur Lexicogr. des altprovenz. Verbums (fait avec soin). —Wahle, Die Pharsale des Nicolas von Verona (publication très méritoire). — Dantes Göttl. Komödie. übers. von O. Gildemeister; P. Heyse, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahrhunderts, Parini, Alfieri, Monti, Foscolo, Manzoni, II, Leopardi (la trad. de Gildemeister est la plus fidèle, les études de Heyse offriront « une pure jouissance et un grand profit »).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 48 : Sachs, Au delà du Rhin (sur « La légende de Metz » de d'Hérisson, mais ferait bien de ne pas donner à J. J. Weiss le prénom de Jules). — Bellmann, Fredmans Epistel n° 39, übertr. von Willatzen. — H. Heinrich, Die Bergpredigt. — Von Lenk, Aus der norweg. Seenovellistik. — Tovote, Profils étrangers (sur l'ouvrage de V. Cherbuliez). — Karol. Häusser, Kleeblätter.

Athéna, tome I, 1er et 2e cahiers : Avant-propos. — K. S. Kontos, *Variétés philologiques*. — Georg. A. Papabasileiou, *Observations critiques*, 1° sur les fragments des poètes comiques attiques; 2° sur les lettres d'Alciphron ; 3° sur le lexique de Suidas. — Sp. Basis, *Questions*

d'histoire romaine. — G. N. Chatzidakis, Sur les changements toniques dans la langue grecque moderne. Notes étymologiques. — B. Stais, Inscriptions d'Epidaure. — K. S. K. Correction à quatre passages d'auteurs grecs; questions de grammaire. — Actes de la Société scientifique d'Athènes. — Communications.

1er, 3e et 4e cahiers : A. Typaldos, La loi de Solon sur les testaments. — K. S. K., Quelques corrections à la chronographie de Michel Psellos. — K. S. Kontos, Remarques glossologiques. — K. S. K., Correction à trois passages de Galien, Musonios, Psellos. — G. A. Papabasileiou, Observations critiques sur sept passages de Xénophon. — G. A. P., Corrections aux observations critiques. — Sp. Basis, Codicis Ciceroniani a Lacomarcinio n° 32 designati in libris de oratore II et III nova collatio. — E. T, Konsis, Quelques observations critiques. — Papageorgiou, Corrections aux écrivains grecs. — G. N. Chatzidakis, Sur les changements toniques dans la langue grecque moderne; Bibliographie, Corrections et additions. — K. S. Kontos, Questions de grammaire; Correction à un passage de Dion Cassius. — Sp. Basis, Questions d'histoire romaine. — Dr H. C. Muller, La théorie de M. Regnaud sur l'évolution et son application à la science du langage. — B. Lacon, Observations critiques. — K. S. K., Sur Michel Akominatos; Correction à un passage de Polybe. — G. A. Papabasileiou, Décret d'Erétrie. — Actes de la société scientifique d'Athènes, communications. — Table des mots. — Table des passages corrigés ou expliqués.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingt-troisième année 16 décembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 23 : Barbier de Montault, Œuvres complètes, I et II, Rome, Inventaires ecclésiastiques, Le Vatican (une foule d'indications sur les sujets les plus variés). — The fragments of the Persika of Ctesias p. p. Gilmore (sérieux). —Welschinger, Le divorce de Napoléon (cp. *Revue,* n° 21). — Alex. Sorel, La prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne (fait avec soin et critique). — Valerandi Varanii de gestis Joannae, p. p. Prarond (cp. *Revue*, n°s 31 et 32). — Annuaire des biblioth. et des archives pour 1889. — Inventio Sanctae Crucis, p. p. Holder (texte grec et texte latin; le texte grec réédite Gretser; le texte latin témoigne du plus grand soin). — Cotteau, Le préhistorique en Europe, congrès, musées, excursions (excellent guide et résumé).

The Academy, n° 917 : Mrs Julian Marshall, The life and letters of Mary Wollstonecraft Shelley, 2 vols (plein d'intérêt). — Traill, Lord Strafford (ne connaît pas assez l'histoire de l'époque). — Duffield, Recollections of travels abroad. — The patriciate of Pippin (Freeman). — The Walloon dialect compared with English (Skeat). — Shakspeare as a translator of Ariosto (Cook). — Robertson Smith, Lectures on the religion of the Semites (clair et instructif). — A Parsi gift to the Bodleian (Mills). — Sonnenschein's Parallel Grammar Series. — The inscriptions of Yenissei (Stephens). — Thermas Bewick and The Farmer's Boy (Radford). — A. Houssaye, Behind the scenes of the Comédie Française.

The Athenaeun, n° 3240 : Lord Melbourne's Papers, p. p. Sanders. — Robertson Smith, Lectures on the religion of the Semites (important, plein de matériaux, le premier livre de son genre en Angleterre). — Baigent and Millard, A history of the ancient town and manor of Basingstoke.—Bibliography (Eggeling, Catal. of the Sanskrit mss. in the India Office, II; Bengesco, Bibliogr. de Voltaire, III : très remarquable; Sharman, The library of Mary, queen of Scots). — John Davis (Ivor James). — Terentianus Maurus (Luard).

Literarisches Centralblatt, n° 49 : Reischle, Die Frage nach dem Wesen der Religion (cp. le présent n° de la *Revue*). — Cohen, Kant's Begründ. der Aestherik. — Weisengrün, Die Entwickelungsgesetze der Menschheit (clair, mais sans importance). — Castelli, Storia degl' Israeliti, II, la monarchia (très soigné et réfléchi). — Sello, Die Brandenburger Bisthums-Chronik (bienvenu). — Zeissberg, Zur deutschen Kaiserpolitik Oesterreichs 1795 (intéressant). — Cherbuliez, Profils étrangers (à remarquer surtout, parmi ces excellents essais, ceux qui concernent Beust et la famille Buchholz). — Ebers, Papyrus Ebers (cp. *Revue,* n° 47). — Das Freiberger Stadtrecht p. p. Ermisch. — Voss, Die Natur in der Dichtung des Horaz (peu profond, mais attachant). — Büchi, Alb. von Bonstetten (très méritoire étude sur un humaniste suisse). — Sommer, Erster Versuch über die engl. Hirtendichtung (fait avec grand soin et vaste lecture). — Ferrieri, Fr. de Sanctis e la critica letteraria. — W. Schmidt, Ueber einige geogr. Veranschaulichungsmittel.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : Campbell, An account of missionary success in the island of Formosa. — Fr. Franz, Mythol. Studien, II, der Weihefrühling ui. das Königsopfer. (Exagéré.) — The Dialogue of the Gulsham-i-Raz or mystical harden of roses of Mahmoud Shabistari, with selections from the Rubaiyat of Omar Khayam (quelques parties réussies, mais dans l'ensemble trop de dilettantisme). — Demosthenis Orat. rec. Dindorf, II, III, 4e éd., p. p. Blass. — Bellum Alexandrinum, erkl. von Rud. Schneider (édition critique qui sera la bienvenue). — Vogel, Gœthes Selbstzeugnisse über seine Stellung zur Religion u.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre — 1889

619. — **Catalogue des manuscrits arabes** de la Bibliothèque nationale, par M. le baron de Slane, membre de l'Institut; 2° fascicule, imprimerie Nationale, 1889, in-4, p. 337-656, sur 2 colonnes.

Le catalogue de l'importante collection des mss. arabes de la Bibliothèque nationale a été rédigé par feu M. le baron de Slane et l'impression en a été commencée, il y a quelques années, par les soins de M. Zotenberg. En 1883 paraissait le premier fascicule comprenant 336 pages et 1868 numéros; il renfermait les ouvrages chrétiens et une première série d'ouvrages musulmans (Coran, commentaires du Coran, traditions, droit, théologie, histoire). Le second fascicule, publié cette année, s'étend jusqu'à la page 656 et au n° 4057; il contient la fin de l'histoire, la cosmographie et la géographie, les sciences exactes, la philosophie, l'économie politique, les sciences naturelles, la fiction et une partie de la philologie.

Les meilleures œuvres de la littérature arabe sont généralement représentées par un ou plusieurs bons mss.; citons d'abord dans ce second fascicule : *Vie du Prophète* d'Ibn Hischam; *Dictionnaire biographique* d'Ibn Khallikan; *Dictionnaire orthographique* d'Ibn Dsahabi; *Traité de géographie* d'Édrisi; *Traité de géographie* d'Al-Maghribi (ms. ayant appartenu à Abou-l-Fida); *Voyages* d'Ibn Batouta; *Organon, Rhétorique* et *Poétique* d'Aristote (ms. de l'an 418 de l'Hég.); *Almageste,* version de Honein revue par Thabit de Harran; *Abrégé de l'Almageste* par Avicenne et les *Éléments d'Euclide.* La logique, les mathématiques et l'astronomie comprennent un grand nombre de numéros, ainsi que d'autres chapitres d'un intérêt moins général : l'astrologie, l'alchimie et la magie. L'histoire naturelle, la minéralogie et la zoologie n'ont

pas passionné les savants arabes au même degré et font moins bonne figure au catalogue. M. de S. signale comme digne d'être publié un dictionnaire d'histoire naturelle par le Scheikh al-Monâwi, annoté par l'auteur. Un traité de zoologie du célèbre médecin de Bagdad, Gabriel Bochtjésu, mériterait aussi une étude particulière. La Bibliothèque possède du même auteur un traité de médecine intitulé le *Jardin médical.* La *Vie des animaux* d'Isa-al-Damiri est reproduite dans 18 mss. Le chapitre de la médecine est des plus importants; il renferme des versions de Galien et de Dioscoride dont les meilleures sont dues à Honein; le *Mançouri* de Razès; deux autres traités du même auteur; le *Livre des cent traités* de Yahya al-Masihi, le maître d'Avicenne; plusieurs parties et commentaires du *Canon* d'Avicenne; le *Recueil des remèdes* d'Ibn Baithar; cinq exemplaires du *Minhadj* de Yahya ibn Djazla, ouvrage qui, au rapport de Barhebræus, était dans les mains de tous les médecins de son époque. On connaît le goût des Arabes pour la poésie; on ne sera donc pas surpris que notre Bibliothèque possède 411 mss. d'œuvres de ce genre, parmi lesquels un bon ms. des *Six Poètes,* plusieurs des *Mo'allaqat,* du *Hamasa* avec le commentaire de Tabrizi, des *Poèmes des Hodzailites,* du *Kitâb al-Aghâni*, des *Anthologies* d'Al-Tha' alibi. Au chapitre FICTION, nous remarquons seize mss. de *Calila et Dimna*, quinze du *Recueil* d'Ibn Hiddja, vingt-quatre des *Mille et une Nuits,* dont trois exemplaires complets, sans compter les contes détachés; un ms. contenant une version du *Roman d'Alexandre;* une copie moderne et dix tomes dépareillés du *Roman d'Antar;* de nombreux mss. du *Grand roman d'Hamza le héros;* les *Séances* de Hamdani; les *Séances* de Hariri; les *Proverbes* de Maidâni; les *Colliers d'or* de Zamakhschari. Enfin dans la philologie qui termine ce fascicule : le *Kitâb* de Sibawaïh; la *Perle du plongeur* d'Hariri; le *Mofassal* de Zamakhschari.

Ce catalogue répond bien à ce que l'on attendait d'un savant aussi versé dans la connaissance de la langue et de la littérature arabes, que l'était feu M. de Slane. On regrettera cependant que la mort ait frappé l'auteur avant que son œuvre ait vu le jour. Il aurait certainement, pendant le cours de l'impression, modifié la rédaction trop concise de certains numéros et surtout développé la partie bibliographique qui présente de nombreuses lacunes. Il est rarement fait mention des éditions imprimées, même quand les manuscrits analysés ont été utilisés pour ces éditions; parfois on se contente de renvoyer à d'anciennes monographies, comme pour l'*Histoire des médecins arabes* d'Ibn Abi Oseibi'a et le *Kitâb* de Sibawaïh, publiés récemment. Il n'aurait pas été non plus inutile de noter, d'une manière plus suivie, les principales variantes qui distinguent les divers mss. d'une même œuvre; ces variantes auraient permis de juger du degré de parenté de ces mss., s'ils appartiennent à un seul original ou à des familles différentes. M. Zotenberg, qui s'est chargé de surveiller l'impression, arrêté par des scrupules

respectables mais peut-être exagérés, a craint d'altérer l'œuvre de son devancier en la modifiant et il a voulu laisser à celui-ci tout le mérite et toute la responsabilité de son travail. Il s'est contenté d'ajouter, au bas des pages, des notes trop rares qui comblent une lacune ou rectifient une indication erronée.

Ces critiques de détail n'ôtent rien de la valeur de ce catalogue qui demandait une somme considérable de patience et qui atteint complètement le but proposé en faisant connaître aux Orientalistes la riche collection des mss. arabes de la Bibliothèque nationale. En suivant de près les catalogues des mss. hébreux, syriaques et éthiopiens, il témoigne de nouveau du zèle vigilant de l'Administration de la Bibliothèque et de l'assiduité de M. Zotenberg; les exemples sont rares d'un labeur aussi soutenu et aussi fructueux.

Rubens Duval.

---

620. — Albert Jahn. **Dionysiaca.** Sprachliche und sachliche Platonische Blüthenlese aus Dionysius, dem sog. Areopagiten, zur Anbahnung der philosophischen Behandlung dieses Autors. Altona u. Leipzig, Reher, 1889, in-8; x, 86 p.

Le P. J. Morin, dans son livre *De sacris ordinibus*, publié en 1665, jugeait que Denys dit l'Aréopagite avait un style absolument différent du style attique. Le cardinal du Perron, s'il faut en croire le Perroniana et Tuana (1694), prétendait que « cet auteur est tout attique ». M. A. Jahn a voulu reviser ce procès. Il fait un relevé fort considérable des passages où Denys lui a paru « platoniser. » Ce genre de recherches lui est depuis longtemps familier : en 1838 il publiait son « *S. Basilius magnus plotinizans*, » et, en 1865 « *S. Methodius platonizans* ». Son travail sur Denys confirme pleinement l'opinion du cardinal du Perron. On sera même tenté de trouver la démonstration de M. J. surabondante. Lorsque son auteur emploie des expressions qui se rencontrent chez Platon, il y a là une réminiscence évidente, mais peut-être eût-il été sage de s'en tenir à cette sorte de rapprochements ; quand la ressemblance ne consiste que dans l'emploi d'un terme isolé, nous ne voyons pas ce que peut y gagner la thèse soutenue par le savant philologue de Berne. Citons quelques exemples : qu'est-ce que prouvent les mots δῆθεν, κομιδῇ, ἀμέλει, φανός, ἀμιγής, etc.? L'argumentation eût été plus conforme à la saine critique si M. J. avait renoncé à produire ces rapprochements dont la portée est contestable et pourrait même ébranler la conviction du lecteur. Cette réserve faite, nous félicitons sincèrement M. A. Jahn de consacrer les rares loisirs de sa verte vieillesse à de tels travaux. Les *Dionysiaca* comblent une lacune dans la littérature du Pseudo-Aréopagite. En outre son texte a été plus d'une fois amélioré, chemin faisant, et mise en relief l'utilité de ses œuvres pour l'histoire des doctrines néo-platoniciennes et pour une édition nouvelle des oracles dits chaldéens (λόγια

χαλδαϊκά), publiés souvent, mais toujours dans des conditions notoirement défectueuses.

C. E. Ruelle.

---

621. — **Les grands initiés,** esquisse de l'histoire secrète des religions, par Edouard Schuré. Paris, Perrin, 1889, in-8, xxxii et 554 pages.

M. Schuré s'est-il rendu compte à quelle rude épreuve il soumet les critiques au jugement desquels il offre son nouvel ouvrage, quand ces critiques qui, comme nous, apprécient sa personne et estiment son talent, ont des méthodes ou des procédés de travail si différents de ceux qu'il préfère lui-même? Un moment, nous nous sommes flatté que la dissidence entre l'auteur et nous ne serait pas foncière, et que M. S. s'était simplement proposé de mettre en lumière, peut-être avec exagération, un côté trop méconnu de l'histoire religieuse. Il y a, dans toutes les sociétés religieuses qui ont fortement marqué leur trace, un côté mystique, ésotérique, qu'on passe parfois complètement sous silence ou auquel on accorde une attention distraite; M. S. aurait pu s'attacher à ce facteur, et quand même il l'eût fait au détriment d'autres éléments, il y avait lieu de tenir grand compte de ses observations et de discuter ses griefs à l'endroit de la théologie officielle, de celle qui est publiquement enseignée et professée.

Malheureusement il ne nous a point été possible de conserver longtemps cette illusion. Ce que prétend faire M. S., c'est établir une filiation positive entre un certain nombre de personnages ou de doctrines, dont quelques-uns appartiennent à la légende, dont les autres ne sont connus que par des documents d'une authenticité contestable, en les traitant comme des faits ou des figures réellement historiques et en leur assignant des dates déterminées. Quand on saura qu'il s'agit là de Rama, de Krishna, d'Hermès, de Moïse, d'Orphée, de Pythagore, de Platon et de Jésus, on ne pourra manquer de trouver ce propos bien hasardeux. Voici comment l'auteur l'expose : nous reproduisons autant que possible les propres termes dont il se sert.

Il y a au fond de toutes les grandes religions une doctrine secrète, fruit de la méditation des grands initiés, prophètes, réformateurs, qui ont créé, soutenu, propagé ces mêmes religions. Cette doctrine des Mystères est très difficile à démêler. « Il faut la deviner ; mais, une fois qu'on la sait, elle apparaît lumineuse, organique, toujours en harmonie avec elle-même. On pourrait aussi l'appeler l'histoire de la religion éternelle et universelle. Pour la race aryenne, le germe et le noyau s'en trouvent dans les Védas. Sa première cristallisation historique apparaît dans la doctrine trinitaire de Krishna, etc... L'antiquité de la doctrine sacrée n'est pas moins frappante en Égypte, dont les traditions remontent jusqu'à une civilisation bien antérieure à l'apparition de la race aryenne sur la scène de l'histoire. » M. S. admet « l'authenticité

fondamentale » des livres d'Hermès Trismégiste comme documents de l'antique sagesse de l'Égypte. Aux bords du Nil « les prêtres d'Ammon-Râ professaient la haute métaphysique qu'on enseignait sous d'autres formes sur les bords du Gange. » En Grèce, les éléments de la pensée ésotérique sont à retrouver dans les fragments orphiques, dans les mystères de Delphes et d'Éleusis (Pythagore et Platon). La tradition occulte d'Israël, à son tour, a pour organe la Kabbale, qui permet de pénétrer le véritable sens de la Bible. L'ésotérisme chrétien, en dernier lieu, se trouve dans les Évangiles « éclairés par les traditions esséniennes et gnostiques ».—« Nous retrouvons là, dit l'auteur en propres termes, cette doctrine de la Trinité et du Verbe divin déjà enseignée depuis des milliers d'années dans les temples de l'Égypte et de l'Inde. » Et l'auteur conclut que, par l'application à l'histoire des religions de la méthode dite de l'ésotérisme comparé, on arrive à restituer l'antiquité, la continuité et l'unité essentielle de la doctrine religieuse.

Pour donner une idée de la manière dont M. S. en use avec les textes, je ferai encore une citation : « L'exégèse biblique de ce siècle a mis à la mode cette idée que la Genèse n'est pas l'œuvre de Moïse... De ce que l'Élohiste et le Jéhoviste ont écrit quatre cents ans après l'exode, il ne s'ensuit pas qu'ils aient été les inventeurs de la *Genèse*, et qu'ils n'aient pas travaillé sur un document antérieur peut-être mal compris... Moïse devient vivant, toute sa prodigieuse carrière s'explique, lorsqu'on commence par le replacer dans son milieu natal : le temple solaire de Memphis. Les profondeurs de la *Genèse* ne se dévoilent qu'à la lueur des flambeaux arrachés à l'initiation d'Isis et d'Osiris... Israël gravite autour de Moïse aussi sûrement, aussi fatalement que la terre tourne autour du soleil... En sa qualité d'initié égyptien, l'intellectualité de Moïse devait être à la hauteur de la science égyptienne. » Et M. S. expliquera la Bible par les livres hermétiques avec la confiance la plus aveugle dans le bien-fondé de la déduction qu'on vient de lire. Si je m'avisais de dire à M. S. : Comment savez-vous que Moïse a été initié aux mystères d'Osiris?—il me mettrait sans doute au défi d'établir qu'il ne l'a point été, et j'avoue que je suis incapable de fournir cette démonstration négative. C'est le cas de l'inculpé que le ministère public, se dérobant à la tâche d'établir la culpabilité, somme de faire pour sa part la preuve de son innocence, ce qui est parfois fort embarrassant.

En un mot, M. S. ne récuse pas les résultats de l'étude historique et littéraire appliquée aux documents religieux de l'antiquité, mais il se dérobe à leurs conséquences logiques, ce qui nous rend pour ainsi dire sans prise sur lui comme sur tous ceux qui sont engagés dans le même ordre de préoccupations.

Et cependant, en dehors de cette dissidence irréductible sur l'interprétation des textes et la restitution des grandes figures religieuses du passé, nous sommes de ceux qui partagent dans une grande mesure ses appréhensions sur l'état moral et intellectuel du monde civilisé.

Nous souscrivons sans hésitation au tableau qu'il trace d'une société, balancée entre des préoccupations diverses et qui a perdu son équilibre. M. S. s'est exprimé là-dessus avec une éloquence communicative et une noble franchise. « Le plus grand mal de notre temps, dit-il, est que la Science et la Religion y apparaissent comme deux forces ennemies et irréductibles... Ce conflit (celui entre l'Église et la Science), d'abord nécessaire et utile, puisqu'il a établi les droits de la Raison et de la Science, a fini par devenir une cause d'impuissance et de dessèchement. La Religion répond aux besoins du cœur, de là, sa magie éternelle; la Science à ceux de l'esprit, de là sa force invincible. Mais, depuis longtemps. ces puissances ne savent plus s'entendre. La Religion sans preuve et la Science sans espoir sont debout l'une en face de l'autre et se défient sans pouvoir se vaincre. — De là, une contradiction profonde, une guerre cachée, non seulement entre l'État et l'Église, mais encore dans la Science elle-même, dans le sein de toutes les Églises et jusque dans la conscience de tous les individus pensants. Car, qui que nous soyons, à quelque école philosophique, esthétique et sociale que nous appartenions, nous portons en nous ces deux mondes ennemis, en apparence irréconciliables, qui naissent de deux besoins indestructibles de l'homme : le besoin scientifique et le besoin religieux ».

M. Schuré croit que ce conflit qu'il a dénoncé avec tant de sûreté n'est pas sans issue et, comme on l'a vu, il en cherche la solution dans les textes et les figures de « grands initiés », qu'il aperçoit au travers de livres et d'interprétations théosophiques relativement modernes. Comme historien des religions, nous ne saurions l'approuver; comme philosophe et théologien, nous l'assurons que toute recherche de cet ordre nous intéresse profondément et éveille chez nous un vif sentiment d'estime et de sympathie.

Maurice Vernes.

---

622. — Max Reischle. **Die Frage nach dem Wesen der Religion.** Fribourg en Br. Mohr, 1889, 124 p. in-8. 3 m.

Cette brochure annonce un ouvrage de longue haleine, auquel elle doit servir d'introduction méthodologique. Les développements y sont, non sans redites, poussés jusque dans un détail trop minutieux; mais c'est une œuvre étudiée et réfléchie, et qui mérite qu'on s'y arrête.

La thèse principale de M. Reischle, qui est de l'école de Ritschl, et n'en fait pas mystère, c'est qu'il faut aborder l'étude de l'histoire religieuse avec toute sa personne religieuse : il faut que l'historien s'établisse délibérément, et avec une claire conscience, au point de vue religieux qui est le sien, qu'il le considère comme le terme légitime de l'histoire antérieure des croyances et des doctrines, et qu'il groupe les stades successifs de l'évolution historique en une série de degrés y conduisant par une lente ascension. Je crois que c'est le contre-pied exact

d'une méthode vraiment scientifique, ou, si l'on veut, historique. Ne voir dans l'histoire des religions que l'histoire de l'acheminement graduel vers un point de vue considéré *à priori* comme définitif, tout au moins comme provisoirement définitif, c'est d'abord se condamner à n'envisager les religions successives, et les états successifs d'une religion, que comme des moments et des étapes n'ayant par eux-mêmes aucune autre valeur, c'est ensuite, et par conséquent, étant donné que les influences et les transitions se font le plus souvent par les points les moins essentiels et les moins caractéristiques, se contraindre à prêter à ces côtés secondaires, et à ces soudures artificielles et accidentelles, une importance qu'elles n'eurent jamais. C'est sur le premier point remonter jusqu'au-delà de Hegel, tout près de Bossuet, et sur le second point, c'est se tromper comme se trompent ceux qui ne veulent voir dans Aristote que l'Aristote des péripatéticiens immédiats, et dans Descartes que ce qu'il fut pour ses contemporains. On conçoit qu'une philosophie apologétique et dogmatique de la religion procède de la sorte : cela n'a rien de commun avec la science.

Puis, d'où partira-t-on ? Je ne veux pas rappeler que le christianisme, ou les diverses religions chrétiennes ne comptent comme adhérents qu'un peu plus du tiers de la population totale du globe, que dans ce monde géographiquement ou politiquement considéré comme chrétien, parmi ces 450 millions de chrétiens théoriques, il en est près d'une centaine qui ne comptent pas, bien qu'ils se qualifient d' « orthodoxes », et bon nombre d'autres millions qui ne comptent guère. Il est convenu que ce n'est là qu'une facétie ; j'y consens. Mais, supposant accordé le point de vue chrétien, qu'entendra-t-on par là ? Choisira-t-on, parmi les innombrables nuances individuelles dont chacune se suffit à elle-même (puisque toute croyance proprement religieuse porte en elle-même sa valeur absolue et se légitime elle-même) une nuance à laquelle on conférera le droit de représenter la totalité des consciences chrétiennes ? C'est une absurdité dans les termes. Prendra-t-on une moyenne actuelle ? Autre absurdité, plus absurde que la première. Cherchera-t-on une moyenne historique et traditionnelle ? C'est recourir à la tradition, qui, en matière religieuse, a pour la science une valeur rigoureusement nulle, et c'est de plus s'obliger à faire la critique de la tradition et de l'histoire. Le cercle est manifeste.

Ce qui est exact, et ici M. R. a pleinement raison contre Bender et Kaftan, c'est qu'en ces matières, l'induction est impuissante. Une fois que nous sommes en possession d'une définition suffisamment large et suffisamment précise des processus psychologiques élémentaires qui ont ce caractère commun d'être religieux, l'induction a épuisé sa tâche. C'est qu'ici le précieux n'est pas ce qui est général, mais bien ce qui est individuel. Les états religieux ont cette absolue dignité d'être autant de nouveautés uniques et de créations. Les religions sont, si l'on y tient absolument, des organismes, mais des organismes dont l'histoire est constituée par

une série d'états successifs, fragiles et changeants, qui sont autant de faits uniques, anecdotiques, singuliers. La vraie méthode est moins une induction aboutissant à des lois générales et abstraites qu'une construction psychologique aboutissant par déterminations successives à des cas individuels et concrets. La loi qui régit ces transformations et ces passages n'est pas un secret parce qu'elle serait un moteur inconnaissable, ou une finalité indéterminable; elle est un secret parce qu'elle n'est pas une loi, qu'elle n'est que l'évolution réelle, concrète, causale des époques et des esprits. En d'autres termes, la religion n'est pas, comme le voudrait la conception providentialiste, chose surajoutée et superposée à la personne; elle est chose de la personne, elle fait corps avec toute la personne, elle est l'une des très hautes réalisations, et comme l'un des sommets de la personne. Et le problème historique de ces créations religieuses successives, dont chacune est absolument irréductible et unique, n'est insoluble que parce qu'il est le problème de la genèse psychologique de chaque individu, et de l'infinie multitude des individus, que parce qu'il est une tâche infinie et impossible, et non pas, à proprement parler, un problème.

A vrai dire, on ne s'entendra jamais sur ces questions de méthode, parce qu'en dépit de tout ces discussions n'ont d'autre objet chez leurs auteurs que de justifier une position prise d'avance, et de vérifier une solution acquise par des voies qui n'ont rien de scientifique. Il en est d'eux comme de l'historien des dogmes que conçoit M. R. : il possède la vraie formule, et il faut qu'il la retrouve. M. R. est et demeure un théologien, c'est-à-dire qu'il voit les choses du dehors, d'en haut, du haut d'un absolu. Toute théologie actuelle, comme toute morale actuelle, c'est-à-dire positive et impérative, se considérera toujours comme définitive et fermée; toute science historique et explicative de la religion, aussi bien que de la morale, considérera toujours son objet comme changeant, comme ouvert et provisoire. Il n'y a pas de commune mesure.

Il y a néanmoins bien des choses excellentes dans l'état d'esprit de M. Reischle : il y a d'excellent qu'il se soucie des questions de méthode et de principes, il y a d'excellent qu'il apporte à l'étude des choses religieuses un esprit large, ouvert et impartial, il y a d'excellent qu'avec MM. Herrmann, Bender et Kaftan, il recueille la tradition de Ritschl, et poursuit la bataille contre la désastreuse influence du romantisme, qui perdit même Schleiermacher; il y a enfin d'excellent qu'il est un théologien qui réfléchit, ce qui n'est pas chose vulgaire.

Lucien Herr.

623.— A. PANNENBORG. **Lambert von Hersfeld, der Verfasser des Carmen de bello Saxonico.** Abwehr und Angriff. 1 vol. in-8, 172 pages. Gœttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1889.

Peu de temps après que le roi d'Allemagne, Henri IV, eut remporté une victoire signalée sur les Saxons à Hombourg (9 juin 1075), un écrivain inconnu composa un poème en trois livres où il raconta l'histoire de cette lutte et où il célébra les exploits de son souverain. Quel est l'auteur de cette œuvre, à peu près unique au moyen âge, et si remarquable que Pertz a cru y voir la main d'un érudit de la Renaissance et l'a exclue de la collection des *Monumenta* (elle vient seulement d'y trouver place au tome XV des *Scriptores)?* Les avis sont fort partagés sur cette question. En 1868, dans son *Histoire de l'Empire allemand,* Giesebrecht a conjecturé que le *Carmen de bello saxonico* ou, en d'autres termes, les *Gesta Heinrici imperatoris metrice* avaient été rédigés par Lambert de Hersfeld, l'auteur des célèbres *Annales,* et d'une *Institutio Herveldensis ecclesiae* dont nous possédons des fragments (MG. SS. V, p. 138). M. A. Pannenborg, qui a déjà publié sur le *Carmen* plusieurs travaux contradictoires [1], reprend aujourd'hui cette hypothèse. Il ne nous a pas convaincu. Il a essayé de nous montrer que dans les *Annales* de Lambert et dans les *Gesta* on rencontrait des expressions analogues et des tournures de phrase semblables; mais cette argumentation n'est pas concluante; deux auteurs différents, parlant de faits de même nature, se servent naturellement des mêmes termes. La belle affaire, si on lit dans les *Annales* « *justa postulantibus* », et, dans le *Carmen* « *justa petentibus* »*!* M. P. s'efforce ensuite de nous prouver que de part et d'autre on retrouve les mêmes réminiscences de Virgile. Mais certains vers, répétés dans les grammaires et dans les manuels, se présentent comme d'eux-mêmes à l'esprit d'hommes ayant reçu une éducation commune : ces rapprochements, à notre avis, ne prouvent rien. M. P. ne réussit pas à nous expliquer comment l'admirateur enthousiaste de Henri IV qui a écrit le *Carmen*, est devenu tout d'un coup l'adversaire résolu qui a rédigé les *Gesta*. Il ne peut établir, quoi qu'il fasse, qu'avant 1076 le monastère de Hersfeld était tout dévoué au roi. Ne lisons-nous pas dans les *Annales*, en l'année 1074, ce passage qu'il a oublié de citer : « *Inter has moras exercitus regis*, *praedae quam pugnae avidior, per contiguas Hersveldiae villas longe lateque discurrebat, easque hostiliter depopulabatur, et...praeter miseram vitam nihil reliquum faciebat innocentibus. Neque rex prohibebat injuriam* »*?* Le *Carmen* ne saurait par suite être cette épopée que Lambert avait composée en sa jeunesse et dont il parle en un endroit de ses œuvres.

Il nous faut bien avouer encore que le livre de M. P. est écrit sur un

1. Voir entre autres ses notes à la suite de l'édition faite par Waitz, dans les *Abhandlungen der kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen*, t. XV, p. 78, année 1870.

ton fort déplaisant. L'auteur est sans cesse en scène; il exalte ses propres mérites; et il n'a pas assez de dédains pour ses adversaires. M. Pannenborg, ce nous semble, se flattait de publier dans les *Monumenta* l'édition du *Carmen*; un autre lui a été préféré; de là sans doute ces rancunes qu'il aurait fallu dissimuler davantage.

Ch. Pfister.

---

624. — **Les Insurrections populaires** en Basse-Normandie au xve siècle pendant l'occupation anglaise et la **Question d'Olivier Basselin**, par Armand Gasté, professeur à la Faculté des Lettres de Caen. Caen, ap. Henri Delesques.

Ce mémoire de 80 pages environ a été lu à l'Académie des sciences morales et politiques, et imprimé dans les Annales de la Faculté des Lettres de Caen; M. Gasté a bien fait de le faire tirer à part, car il est très intéressant, et de plus, comme on le verra, très amusant. C'est une verte réplique à M. Le Héricher, président de la Société archéologique d'Avranches, qui, prenant à partie MM. Siméon Luce, Eug. de Beaurepaire et l'auteur de ce mémoire, avait soutenu, dans je ne sais quelle brochure, qu'il n'y avait pas eu d'insurrections populaires en Normandie, au xve siècle, pendant l'occupation anglaise. Il était allé plus loin : d'après lui, Olivier Basselin n'était qu'un *ivrogne* qui n'avait pas été tué, mais *fouetté* publiquement par les Anglais, pour avoir abusé « de la purée septembrale. » En histoire comme en étymologie, le président de la Société archéologique d'Avranches tient à ne rien dire comme les autres. Pour réfuter la première affirmation de M. Le Héricher, M. G. ne cherche pas ses preuves dans les historiens modernes; il se contente d'écraser son contradicteur sous les multiples témoignages de Jean Chartier, de Polydore Vergile, de Monstrelet, de Thomas Bazin, écrivains d'autant plus dignes de foi qu'ils étaient contemporains des événements qu'ils racontent. En outre, la *Chronique du Mont Saint-Michel*, publiée par Siméon Luce, lui a fourni des renseignements précieux sur ces « émotions populaires »; presque à chaque page, on y lit que les rebelles, sous le nom de « larrons, traistres ou brigands, » sont pendus ou décapités par les Anglais. M. Le Héricher a cru naïvement que ces épithètes injurieuses n'étaient données qu'à des malfaiteurs, des maraudeurs, des détrousseurs de chemins, des filous ou des assassins, dont les envahisseurs ont eu raison de faire prompte justice, comme si des ennemis avaient l'habitude de donner d'autres noms à leurs ennemis. Il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir, que presque toujours ces prétendus larrons sont ordinairement qualifiés dans la *Chronique de Saint-Michel* d'« ennemis et adversaires du roy, nostre seigneur, » c'est-à-dire du roi d'Angleterre. Qu'il y ait eu çà et là des rapines exercées par quelques uns d'entre eux, il n'est guère possible de le nier : mais, en somme, le patriotisme a été l'âme de la rébellion; M. G. le démontre avec des documents irréfutables. D'après ce qui précède, on ne s'étonnera point que M. Le Héricher n'ait pas été plus juste pour Olivier Basselin que

pour les patriotes bas-normands. Il ne voit en lui qu'un *ivrogne*, et pour le prouver, il cite des chansons à boire qu'il lui attribue, et qui sont sorties cent cinquante ans plus tard de l'étude de Jean Le Houx. En admettant d'ailleurs qu'il y ait dans le manuscrit de Bayeux des chansons à boire que Basselin aurait composées, en pourrait-on conclure que l'auteur n'était pas un patriote et ne détestât point les Anglais? Parcequ'on chante le bon vin ou le bon cidre, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on soit un *ivrogne*, et si Basselin et ses compagnons virois ont fêté parfois un peu trop « la dive bouteille, » le vin, ainsi que le dit spirituellement M. Gasté, ne leur a pas fait trouver les Anglais plus aimables et leur présence moins odieuse. Enfin, M. Le Héricher prétend que ce pauvre Basselin n'a pas été « mis à fin » par les Anglais, comme le veut la tradition populaire, mais qu'ils l'ont simplement fouetté, pour lui donner une leçon de tempérance. Et savez-vous quelle preuve il invoque à l'appui de cette assertion ? Ce passage de la chanson de *Farin Dugas :*

> Estois-tu pas du temps que les Anglois
> A Basselin firent si *grand vergongne?*

La grand vergongne, c'est le fouet; ne voilà-t-il pas une plaisante découverte?

Aujourd'hui il n'y a guère de lettrés qui ignorent que feu J. Travers, étant professeur au collège de Saint-Lo, fit passer pour une chanson patriotique de Basselin un *vau de vire* de sa composition; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est la très divertissante histoire de cette mystification dans tous ses détails. M. Gasté nous la raconte avec beaucoup de gaité et d'esprit : il y a là un beau sujet à mettre en vaudeville et... en vers latins.

A. DELBOULLE.

---

625. — **La Saintonge et ses familles illustres**, par Nicolas ALAIN. Réimpression de l'édition de 1598 avec traduction, notice et notes par M. Louis AUDIAT. Bordeaux, P. Chollet, 1889, in-16 de XXXIV-233 p.

Dans une agréable préface, M. Audiat raconte la singulière destinée du livre qu'il réédite. Un médecin, dit-il, se met à écrire un traité sur la Saintonge, ses villes, son histoire, ses familles et la manière de faire le sel [1]; il décède avant de le publier [2]. Son fils, né peu auparavant, ne peut songer à le mettre sous presse qu'une trentaine d'années après. Pendant ce temps, le manuscrit est dérobé par un quidam peu scrupuleux qui veut l'éditer comme sien. Mais le plagiaire n'est pas plus épargné que l'auteur; il meurt aussi; et alors le fils recouvre son bien. Puis, pour qu'il ne se perde pas une seconde fois, il le confie aux presses naissantes de l'imprimerie saintaise. On ne sait presque rien sur

1. *De Santonum regione et illustrioribus familiis item de factura salis (Santonibus, apud Franciscum Audebertum typographum*, 1598).

2. Il ne vivait plus le 14 novembre 1577. Le *De Santonum* fut composé vers 1570 (*Préface*, p. XVII).

Nicolas Alain. M. A. relève les erreurs des biographes (Rainguet, Feuilleret, Dangibeaud), et à défaut de renseignements sur le père, nous donne quelques renseignements sur le fils; il constate que Jean Alain, sieur de la Vigerie, avocat au parlement de Bordeaux, fut échevin de la ville de Saintes en 1616 et qu'il ne vivait plus en 1618. Passant à l'examen de l'ouvrage, le premier qui ait été imprimé à Saintes, il en fait valoir sans exagération [1] l'intérêt relatif, rappelant que la Saintonge a trouvé peu d'historiens et de géographes, qu'une description de cette province dans la seconde moitié du XVI[e] siècle est quelque chose d'assez original, qu'à tout prendre c'est un document qui contient beaucoup d'indications exactes et encore plus d'indications curieuses. Mais ce qui donne à ce document un prix particulier, c'est l'abondante annotation de l'éditeur. Sur les villes de Saintes, La Rochelle, Cognac, Pons, Saint-Jean d'Angély, Jarnac, Mirambeau, Taillebourg, Mornac, Royan, sur la tour de Cordouan, sur les rivières la Boutonne et la Seudre, sur les îles d'Oléron et de Ré, sur les familles de La Trémoille, Goumard, Coucis de Burie, Beaumont, Bremond, etc., etc. M. A. nous fournit (p. 81-166) des notices excellentes, écrites d'une plume alerte, et qu'on lit avec non moins de plaisir que de profit. Il a résumé là d'immenses lectures qui touchent un peu à tout et qui lui permettent de dire avec autorité le dernier mot sur une foule de questions d'archéologie, de bibliographie, de généalogie, etc. Le diligent éditeur a réuni, dans l'appendice, comme complément à la fois du texte et du commentaire, divers extraits relatifs à la Saintonge, de certains recueils d'autrefois, tels que: Le *Tableau des provinces de France,* par Alcide de Bone-Case, sieur de Saint-Maurice (Paris, 1664), l'*Ulysses Belgico-Gallicus* d'Abraham Golnitz (Leyde, 1631) [2], l'*Itinerarium Galliæ* de Zinzerling (Amsterdam, 1655), l'*Itinerarium Galliæ Narbonensis* d'Isaac Pontanus (Leyde, 1606). Le soin extrême de l'éditeur, qui brille à toutes les pages de l'élégant petit volume [3], se retrouve jusque dans la *Table onomastique*.

T. DE L.

1. M. A. n'oublie pas un seul moment ce précepte si souvent méconnu: « Il ne faut pas surfaire l'auteur qu'on édite » (p. IX). Pour montrer son impartialité, citons ses malicieuses observations sur le docteur saintongeais (p. IX-X) : « Le bon Alain est crédule, un peu naïf; il prend très volontiers *l'horizon pour les bornes du monde.* Il voit grand partout... il est pédant... il a de singulières étymologies, comme on les faisait à son époque, comme on les fait encore à la nôtre etc. »

2. Il était dans la destinée du docteur N. Alain d'être la victime des plagiaires; Golnitz reproduisit son article sur La Rochelle, mais en l'attribuant à Papire Masson, lequel *(Descriptio fluminum Galliæ)* l'avait, sans rien dire, emprunté au *De Santonum regione.* Allain aurait encore été pillé par un écrivain autrement célèbre, Bernard Palissy, s'il fallait croire, avec M. Audiat (p. XVII-XVIII), que le *Traité du sel commun* du potier de Saintes est la copie du *De factura salis* dont le manuscrit aurait été connu de 1570 à 1580. J'avoue que je ne puis croire Palissy coupable de ce méfait. Je résiste d'autant plus que l'on a le droit de dire d'Alain : Le pauvre diable était-il donc volable?

3. Sans oublier la revision de la traduction. Cette traduction avait été faite par un latiniste incomplet. M. Audiat a corrigé ce mauvais devoir en professeur de rhétorique émérite.

626. — **Johann von Staupitz und die Anfaenge der Reformation**, nach den Quellen dargestellt von Dr Ludwig Keller, Staatsarchivar zu Münster. Leipzig, Hirzel, 1888, x, 434 p. in-8.

M. Keller, archiviste aux Archives de l'État à Münster en Westphalie, est connu des spécialistes par une série de travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique et surtout par deux volumes de documents : *La contre-réformation en Westphalie et dans le Bas-Rhin (1555-1609)*, récemment parus dans la collection des *Publications des Archives prussiennes* (tom. IX et XXXIII). Dans le présent volume, il a voulu examiner de plus près l'importance du rôle joué, dans les vingt premières années du xvie siècle, par Jean de Staupitz, le provincial des Augustins, le grand protecteur, et le « père spirituel » de Luther, aux débuts de sa carrière. Ce n'est pas tant une biographie proprement dite du personnage en question, c'est moins encore un examen plus approfondi de ses rapports avec Luther que M. K. a voulu entreprendre. Il suppose maint détail connu de ce chef; ce qui l'a surtout intéressé, l'on pourrait dire préoccupé, c'est de retrouver aux origines de la Réforme allemande, un courant d'idées *staupitzien*, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'il met en parallèle, puis en opposition, avec les doctrines *luthériennes*. Dans des travaux antérieurs sur l'histoire des sectes religieuses au moyen âge, M. K. insistait déjà sur la continuité, depuis les temps apostoliques, des idées de rénovation religieuse au sein de l'Église, et sur le fait que les partisans de ces tendances, bien que regardés comme hérétiques par l'Église, comme, par exemple, les Vaudois, ne demandaient nullement à sortir de son sein. Pour lui, Jean de Staupitz et ses disciples sont évidemment les continuateurs de ces tendances *rénovatrices*, vis-à-vis des aspirations *novatrices* des chefs postérieurs de la Réforme. C'est à ce point de vue spécial que M. Keller esquisse la vie et l'activité de Staupitz, ses études à Tubingue sous le fameux franciscain Paul Scriptoris, sa part active à la fondation de l'Université de Wittenberg, son rôle à la tête des Augustins d'Allemagne, ses écrits mystiques et ses sermons, qui le rattachent à Tauler et aux *Amis de Dieu* du moyen âge, etc. Un chapitre, assez singulièrement intercalé, développe ici les idées de l'auteur sur les *communautés évangéliques avant la Réforme*, depuis les temps apostoliques; puis il nous montre les premiers rapports de Luther avec les Frères bohêmes, rapports qui aboutissent à sa rupture complète avec toutes les sectes antérieures à la Réforme proprement dite, ce qui amène également un refroidissement croissant entre Staupitz et le professeur de Wittenberg. Quand l'ancien provincial eut quitté le nord de l'Allemagne et se fut retiré auprès de l'archevêque Lang de Salzbourg, qui en fit un prédicateur de cour et lui confia la riche abbaye de S. Pierre, les anciens rapports des deux hommes cessèrent à peu près complètement, le partisan mystique de l'ancienne foi et le dogmaticien de la foi nouvelle ne parvenant plus à s'entendre. Cela n'a pas protégé la mémoire de Staupitz contre les reproches d'hérésie con-

temporains et posthumes, et le concile de Trente a mis à l'index, comme damnables et pernicieux, la plupart des écrits du célèbre abbé de St-Pierre à Salzbourg.

Ce sont encore les idées de Staupitz que M. K. retrouve chez les premiers anabaptistes, chez les *évangéliques,* comme il les appelle, en opposition aux partisans de Luther. C'est ainsi qu'il signale les ressemblances plus ou moins frappantes, entre certaines doctrines de Staupitz et de l'anabaptiste Jean Denck; il va jusqu'à découvrir encore l'influence de Staupitz dans les écrits des Rose-Croix au XVIIe siècle. Il nous semble que tous ces chapitres, dans lesquels se rencontrent d'ailleurs bien des idées ingénieuses, n'ont qu'un point de contact bien vague avec le héros du livre. Dans ce temps de crises violentes, les vibrations de la pensée religieuse ne sauraient se rattacher tellement à une seule individualité, si secondaire d'ailleurs. Les idées et les tendances principales des sectes issues de la Réforme étaient dans l'air, comme on dit; ce qui les a fait surgir, chaque jour plus excentriques et plus violentes, ce fut la compression dont on usa contre elles. Sur ce point M. K. a tout à fait raison. Le recès de la diète de Spire (avril 1529) en déclarant que tout baptiste devait être mis à mort, fit plus pour détourner les sectaires de leur caractère *évangélique* que la prédication de n'importe quel meneur fanatique. Dès 1530, tous les chefs anabaptistes modérés étaient en exil ou en prison. Les radicaux, désespérés et abandonnés à eux-mêmes, se levèrent alors en armes et le mouvement, qui s'inspirait jadis des doctrines mystiques du moyen âge, peut-être aussi de celles de Staupitz, vient aboutir à la royauté de Jean de Leyde et aux saturnales de Münster.

Telle qu'elle se présente, sous sa forme absolue, la thèse de M. Keller n'a pas grande chance d'être admise par la science historique contemporaine; catholiques fervents et protestants zélés s'uniront sans doute à une critique impartiale mais prudente pour en repousser les déductions téméraires. Le défaut très sensible de composition de l'ouvrage, les longueurs qu'il renferme, ne lui porteront pas non plus bonheur. Néanmoins c'est un livre très suggestif, en ce sens qu'il nous fait bien voir et toucher du doigt, pour ainsi dire, les dissensions profondes sur le terrain des idées religieuses, qui, dès le début de la Réforme, ont séparé les antagonistes communs de la hiérarchie pontificale et de la scolastique du moyen âge, et ont fini par en faire de nouveaux ennemis.

R.

---

627. — NOVATI Francesco. **Studi critici e litterari.** Un vol. in-8, 312 pp. Turin, Lœscher, 1889. 4 fr.

Des quatre études, déjà publiées dans diverses revues, que contient ce volume, l'*Alfieri poeta comico* (pp. 3-96); *Il ritmo Cassinese e le sue interpretazioni* (pp. 97-133); *Un poeta dimenticato* (pp. 134-173); *La parodia sacra nelle letterature moderne* (175-312), la dernière est la plus

importante. — I.-M. Novati, après cette déclaration, peu aimable pour la comtesse d'Albany, que « liberté et savoir furent les seules passions qui commandèrent à ce grand esprit », et cette annonce « qu'il essaiera de décrire les idées du seul tragique italien sur la comédie et le succès de ses tentatives pour les mettre en œuvre » n'explique pas nettement la théorie d'Alfieri sur le théâtre comique (dans lequel A. n'a jamais vu qu'un instrument de prédication politique), et se borne à une simple revue chronologique, complète et nourrie de citations curieuses, parfois tirées de papiers inédits, des informes essais comiques d'Alfieri. Il démontre qu'Alfieri n'a pas attendu d'être cinquantenaire pour écrire des comédies, mais les essais de jeunesse qu'il a retrouvés : *Premières sottises barbouillées en français par un âne singe de Voltaire, le Jugement dernier* et *I Poeti*, prouvent surtout le manque absolu de génie comique chez Alfieri. Il y a une certaine verve satirique qu'on sent qui est soutenue par l'imitation plus ou moins directe de Voltaire, par exemple dans les portraits du *Marquis* et du *Furet voltigeur* (M. N. aurait dû insister davantage sur ce point), mais la plaisanterie est souvent lourde et grossière. Les *Secondes idées comiques*, suite de douze pièces allégorico-fantastiques, n'ont pas été mises à exécution et c'est heureux. Mais Alfieri a écrit ses *Quatrièmes idées comiques,* six pièces, dont quatre satires politiques, l'*Uno, I Pochi, I Troppi, Tre veleni rimesta avrai l'antidoto,* une allégorie, *La finestrina del cuore umano*, et une étude de mœurs, *Il divorzio*, dont les plans avaient été composés en moins d'un mois, qu'il rima en moins de trois ans, et qu'il n'eut pas le temps de corriger toutes. Ces six pièces sont fidèlement analysées par M. N., qui essaie vainement de les réhabiliter. Ses conclusions, malgré un désir visible d'apologie, sont défavorables à son auteur : il reconnait que les sujets de ces pièces sont d'une « élévation » ennuyeuse, qu'elles n'ont ni vivacité, ni élégance, ni spontanéité, que la langue est un mélange fatigant de mots familiers et populaires et de termes nobles, que la versification n'a ni sonorité ni caractère ; et que d'ailleurs ce théâtre a dans l'histoire des idées une importance plus grande qu'aucun autre du XVIII[e] siècle, et qu'il ferme dignement la vie littéraire d'Alfieri. Cette contradiction est singulière, et mieux vaudrait avouer avec Monti que « les comédies d'Alfieri sont insupportables ».

II. M. N. discute ici la théorie du P. Rocchi et de Böhmer sur le Ritmo Cassinese. Selon lui, rien ne prouve qu'il y soit question de S. Nil ; ce n'est pas non plus un dialogue entre deux moines, l'un oriental basilien, l'autre occidental bénédictin. (Il détruit par une jolie correction de texte l'un des principaux arguments en faveur de cette hypothèse, à savoir la mention de S. Benoît (Benitiu = Benedetto) dans le vers *Bidand' abemo purgata da benitiu preparata :* il faut lire *dab initiu* = ab initio). Il propose d'y voir un dialogue entre un mondain et un mystique, décrivant la vie céleste à travers l'allégorie du Paradis Terrestre.

III. C'est une biographie apologétique de Giovan Luigi Redaelli, poète crémonais (1785-1815), auteur d'un Canzoniere anacréontique assez insignifiant. M. N. suppose que Redaelli a servi de modèle à Stendhal pour le caractère et les réflexions du Salviati de la *Physiologie de l'amour*, mais déclare que, si sa conjecture est fondée, Stendhal n'a pas compris le vrai caractère de Redaelli dont il a tort de faire un pur héros de roman.

IV. C'est une esquisse intéressante, mais incomplète (surtout dans la dernière partie) de l'histoire de la parodie de la littérature sacrée chrétienne. M. N. insiste avec raison sur la *Cena Cypriani*, le premier modèle du genre, longtemps attribuée (à tort) à l'évêque de Carthage, et consacre tout un appendice aux imitateurs médiévaux de cette célèbre facétie. Il passe en revue ensuite les imitations bachiques du *Laetabundus*, de l'hymne *Verbum bonum et suave*, du *Jam lucis orto sidere*, les parodies de la messe, l'*Officium Lusorum*, la *Missa gulonis* ou *de potatoribus*, les épîtres farcies (ce qu'il en dit est superficiel). Pour l'époque moderne, M. N. traite avec détail de certaines poésies populaires en Italie au début du XVIe siècle, le *Pater noster* de Charles VIII, le *Te Deum* de Ludovic Sforza ; il cite un *Pater noster* (inédit avant lui) très curieux sur la défaite de Venise en 1509 : « *el gran dolor del popul venetiano.* » Il est moins complet, soit pour les parodies politiques du XVIe et du XVIIe siècle dirigées contre les papes et les cardinaux et généralement imitées des évangiles, *(Evangelium secundum Pasquillum, secundum Marphorium)* du *Credo* et du *Pater*, soit sur les si nombreuses parodies érotiques du XVIIIe siècle français. Il dit un mot, pour terminer, des parodies politiques contemporaines, telles que le *Credo* républicain de 1793 et le *Pater noster* à Victor Emmanuel. Il est regrettable que M. N. n'ait pas prolongé ses recherches dans les bibliothèques de Rome, il y aurait trouvé un très grand nombre de ces parodies encore inédites et inconnues pour le XVIIe et le XVIIIe siècle. Je lui signalerai à la seule bibliothèque Corsini les pièces suivantes : Ms. 35 B 20 (871). *Diario di D. Giovani d'Austria,* (histoire du retour de de D. Juan à Madrid, et du renvoi du P. Nithard, confesseur de la reine d'Espagne), qui contient un morceau intitulé : *Passio D. N. Regis secundum Johannem.* — Ms. 33 B 6 (1652), p. 209, *Professione di fede che fece fare Girogamo Gilli ad un ragazzo fiorentino nel prenderlo al suo servizio,* dont voici un échantillon qui ne manque pas de piquant : « PADRONE : *Credete che il cardinale Bichi fosse circonciso?* — RAGAZZO : *Io lo credo.* — P : *Crede che sia morto ebreo o cristiano.* — R. *Io lo credo.* [1]. » — Ms. 33 D 14, fol. 1. *La vision de l'abbé de Bernis ou l'Apocalypse française* (publiée dans la *Revue rétrospective*, 1889, octobre). Ms. 24, fol. 155, *Initium gallici evangelii secundum veritatem* [2]. —

1. Il faut comprendre : Je crois qu'il est mort Juif.

2. Voici ce texte, inédit et assez curieux : « Initio erat perversitas, et perversitas erat apud Gallum, et Gallus erat perversitas, et omnia per ipsum turbata sunt, et

M. N. aurait dû dépouiller aussi plus complètement les Mazarinades, soit inédites, soit imprimées. Dans un *Mémoire sur les manuscrits historiques de Guichenon,* (conservés à la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier). M. Jubinal signale et imprime par extrait plusieurs parodies de ce genre, (notamment un *Credo* des Frondeurs)

Mais ces lacunes étaient inévitables dans un travail dont les matériaux sont dispersés et encore si mal connus, et il faut les excuser. — Il est plus regrettable que M. N. n'ait pas groupé avec plus de méthode les documents qu'il énumère. L'ordre chronologique et géographique qu'il suit, jette une grande confusion dans l'esprit du lecteur. Il fallait aussi marquer plus nettement les différents caractères de ces morceaux selon leurs pays d'origine. Malgré ces critiques, ce travail est un bon point de départ pour une étude du développement de la parodie sacrée, qui est un chapitre de l'histoire de la liberté de penser, et c'est sans contredit la meilleure partie du présent livre.

Léon G. PÉLISSIER.

---

628. — Guido MAZZONI. **Tra libri e carte, studi litterarii.** Rome, Pasqualucci, 1887, in-8 de 334 p. Prix : 4 fr.

Signalons à ceux de nos lecteurs, à qui ce volume aurait échappé, quelques études intéressant la France mêlées à des recherches sur F. Berni, sur Tasse et sur la question de la langue en Italie au XVIIIe siècle. La plus étendue de ces études françaises est consacrée à Sainte-Beuve, et appuyée sur les plus récents travaux. Deux autres sont relatives à Hégésippe Moreau *(Un romantico comunardo)* et au *Capitaine Fracasse* de Gautier. Il y a plaisir à voir un étranger parler avec autant de compétence et de bonne information de notre littérature. On lira avec curiosité les *Testimonianze storiche d'un letterato;* ce lettré est Cesarotti (un prédécesseur de M. Mazzoni à l'Université de Padoue); le célèbre abbé fait assez triste figure au milieu des événements politiques qui se pressent autour de lui à partir de l'invasion de la Vénétie par Bonaparte et qui le forcent à servir successivement et à célébrer, en peu d'années, les régimes les plus contradictoires. Plusieurs lettres inédites de Cesarotti ont été mises à contribution par l'auteur et habilement enchâssées dans son récit.

N.

---

sine ipso turbatum est nihil. Quod turbatum est de ipso erat versutia, et versutia ejus erat contra Theutones, et ruinae Theutonibus imminebant. Fuit homo missus ab eo cui nomen erat Guglielmus de Fustembergh. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de fide gallica; fides fallax quæ precog itabat omnem principem credere in hunc Gallum. De principio erat et Imperium; per ipsum devastatum est, et proceres imperii id non cognoverunt; In aliena venit et alieni eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, perduelles facti sunt; et hi qui crediderunt in blanditiis ejus neque ex ingenuo sanguine neque ex heroica virtute Germanorum nati sunt. Et Gallus, nequaquam falsum est, et bellum intentavit nobis et vidimus perfidiam ejus plenam fallacie et perversitatis. Deo gratias. »

629. — **Von Luther bis Lessing,** sprachgeschichtliche Aufsætze von Friedrich Kluge. 2e Aufl. mit einem Kærtchen. Strassburg, Trübner, 1888. In-8, 150 p. 2 mark.

630. — **Schriftsprache und Dialekte im Deutschen nach Zeugnissen alter und neuer Zeit,** Beitræge zur Geschichte der deutschen Sprache. von Adolf Socin. Heilbronn, Henninger, 1888. In-8, xii et 544 p. 10 mark.

On pourrait tout d'abord chicaner M. Kluge sur le titre de son volume : *De Luther à Lessing.* Le livre ne commence pas à Luther et ne finit pas à Lessing; les premières pages traitent du moyen âge et les dernières, de l'*e* final; si le nom de Luther revient souvent dans l'ouvrage, celui de Lessing ne se présente que très rarement. Evidemment M. K. a voulu piquer la curiosité par un titre plein de promesses. Mais, après tout, cette curiosité n'est pas trompée, et les neuf études que renferme le livre, sont intéressantes et instructives à la fois. La première étude, *Kirchensprache und Volkssprache,* décrit la lutte entre le latin et l'allemand, entre la langue de l'église et celle du peuple, entre la langue des catholiques et celle des protestants. Vient ensuite une étude qui a pour titre : *Maximilian und seine Kanzlei;* c'est à Maximilien et à sa chancellerie qu'on doit les diphtongues *ei*, *au*, *eu* (*mein* pour *mîn*, *Haus* pour *hûs*, *Leute* pour *liute*); mais M. K. n'a-t-il pas dépassé la mesure en attribuant à Maximilien « à côté de Luther, une place éminente dans l'histoire littéraire »? — La troisième étude, *Luther und die deutsche Sprache,* démontre que Luther devint tout de suite la règle, la norme qui avait si longtemps manqué, et que tous, même les catholiques, le reconnurent comme le réformateur de la langue; M. K. a recueilli là-dessus de nombreux et fort curieux témoignages, par exemple, celui de Georges de Saxe qui admire, malgré lui, le *gutes Deutsch* de l'hérétique et de Georges Wizel qui s'écrie *Es kutzelt fein*, *sein Deutsch, und hält den Leser!* — La quatrième étude qui traite des « écrivains et imprimeurs » montre comment les imprimeries du xvie siècle ne tenaient pas compte de la langue de l'auteur et suivaient leur propre dialecte (voir surtout le témoignage de Zwingli). — Dans la cinquième étude *Schriftsprache und Mundart in der Schweiz*, M. K. fait voir comment la langue écrite qui « était en Suisse quelque chose d'étranger et d'inorganique », a fini par s'introduire, par chasser le *Schweizerdeutsch.* Déjà, à l'époque de Zwingli, on écrit *k* pour « ch » et *sp* pour « schp »; mais Zwingli lui-même reste fidèlement attaché à son dialecte qui lui plaît plus, selon le mot de Luther, qu'à la cigogne son craqueter; c'est la *Teutsche Orthographey* du notaire Sattler (1607) qui rompt avec le dialecte et apprend aux Suisses qu'il ne faut pas écrire *sehen* avec un *ch*, *mein* et *maul* avec un simple *i* et un simple *u*. — Cette intéressante étude est suivie d'un sixième article, fort attachant et curieux : *Ober = und mitteldeutscher Wortschatz;* M. K. y montre les différences qui existaient entre le vocabulaire de la langue écrite et celui des dialectes; il n'y avait pas de *gemeindeutscher Wortschatz*,

de langue commune aux écrivains; l'absinthe se nommait à Fribourg *Wermuot*, à Francfort *Wygenkraut*, à Trèves *Alsen; die Magd* signifiait en Suisse « la vierge » et *die Jungfrau* « la servante ». M. K. met très bien en relief les difficultés que Luther eut à combattre, en dressant une sorte de petit dictionnaire comparé des textes de la Bible, une concordance des mots : il compare une centaine de termes employés par Luther à ceux dont se servent la traduction d'Eck, celle de Hätzer et Denkh, celle de Zurich de l'année 1530 : là où Luther dit *Heuchler Halle, harren. Hügel,* les trois autres disent *Gleissner, Vorschopf, warten, Bühel*, etc. Mais, comme dit M. K., « la gloire de la nouvelle traduction était si solidement, si inébranlablement fondée qu'on n'osa pas changer le texte du réformateur; on préféra éclairer le lecteur par un court glossaire des mots difficiles à comprendre ». M. K. compare le premier de ces glossaires, celui d'Adam Petri, l'imprimeur bâlois, avec les glossaires des réimpressions de la Bible faites à Strasbourg, à Nuremberg et à Augsbourg; la liste de ces variantes ne manque pas d'intérêt; nous ne citerons que le mot *empören;* Petri et le glossaire de Nuremberg l'expliquent par *erheben;* le glossaire d'Augsbourg, par *erhöhen;* celui de Strasbourg, par *erhöben;* les glossaires de Bâle, d'Augsbourg, de Strasbourg ajoutent comme synonyme *strenssen.* — La septième étude de M. K. intitulée *Niederdeutsch und Hochdeutsch* retrace la lutte qui s'engagea dans le nord de l'Allemagne entre le dialecte et la langue écrite; mais la victoire du *Hochdeutsch* y fut plus facile et plus prompte. M. K. a rassemblé dans cet essai une foule de dates et de faits qui témoignent de recherches étendues et de vastes lectures; la Bible en bas-allemand est imprimée pour la dernière fois à Stettin en 1604 et à Lubeck en 1615; Jean Biester (1628-1664) est le dernier pasteur qui prêche à Hambourg en *platt;* « partout la transformation s'accomplit entre 1550-1580; dans le dernier quart du XVIe siècle le sort du dialecte n'est plus douteux; dès 1570 la *Schriftsprache* règne exclusivement dans la production littéraire de la Basse-Allemagne » (p. 106). — La huitième étude de M. K., *Latein und Humanismus*, mérite les mêmes éloges : l'auteur montre que Luther, puriste avec mesure, évite plus que ses contemporains l'emploi des mots latins; Eck dit *prophetisiren, Fundament, Orient, Glori, Regent* et Luther, *weissagen, Grund, Morgen, Herrlichkeit, Herr;* le réformateur n'aimait pas, comme il dit, les *verba castrensia et aulica*. M. K. insiste en cet endroit de son livre sur les mots latins qui entrèrent alors dans la langue allemande; il en donne des listes intéressantes; mais il est loin de se montrer sévère pour les humanistes et il rappelle qu'on leur doit beaucoup d'expressions qu'on emploie encore aujourd'hui et surtout beaucoup de proverbes. Il consacre à ce propos quelques pages aux noms allemands que les humanistes latinisaient ou grécisaient et aux prénoms qu'introduisait l'influence de la Bible ou la culture classique; de même que dans l'étude précédente, il citait Lauremberg, il cite ici Fischart et sa vive sortie contre Wizel

qui rejetait les noms allemands parce qu'ils sentaient la barbarie païenne. — La neuvième et dernière étude du livre, *Oberdeutschland und die Katholiken*, expose les efforts tentés par les catholiques et surtout par les jésuites de la Haute-Allemagne contre la langue victorieuse de Luther. — Tel est ce recueil d'essais qui offre un grand nombre de choses neuves, de points de vue justes, de détails qu'on ne trouve nulle part ailleurs; quoique trop rapidement rédigé et un peu négligé dans la forme, il est écrit avec agrément et contient des anecdotes; il plaira sûrement au grand public et il atteint déjà sa deuxième édition, M. Kluge l'a dédié à MM. Rud. Hildebrand et Fr. Zarncke qu'il remercie *für vielfache Anregung und Belehrung;* tous ses lecteurs lui adresseront sans doute le même remerciement.

L'ouvrage de M. Socin a quelques rapports avec celui de M. K.; il traite par instants les mêmes questions et à peu près de la même façon; lui aussi s'arrête longuement à la langue de Luther, à son influence, aux luttes qu'elle souleva; lui aussi, appelle l'attention sur le glossaire de Petri et sur les mots étrangers. Mais il n'est pas destiné au grand public, et, avouons-le, il est un peu lourd et indigeste. Comme tout débutant, l'auteur a voulu trop dire et trop expliquer; il a considérablement étendu sa matière au lieu de la restreindre et il n'a pas su la disposer adroitement; il a fait de longues et copieuses citations qui pouvaient être soit abrégées, soit mieux enchâssées et qui — les guillemets manquant — troublent fréquemment le lecteur; on ne sait plus si c'est M. S. ou un autre qui parle. Bref, ce gros travail devrait être remis sur l'enclume. Mais, tel qu'il se présente, il faut l'accueillir avec gratitude. C'est, comme l'indique le sous-titre, un recueil de « contributions à l'histoire de la langue allemande », une collection ou mieux une compilation de documents et de « témoignages du passé et du présent » *(Zeugnisse alter und neuer Zeit)*. On trouve d'abord une introduction en deux chapitres sur « les dialectes comme langue littéraire jusqu'à la fin du XII[e] siècle ». Puis nous entrons dans le vif de l'ouvrage avec le premier livre intitulé *Der altdeutsche Zeitraum* et qui traite de la langue écrite et des dialectes de la fin du XII[e] siècle à la fin du moyen âge; l'auteur a divisé ce livre en cinq chapitres : la cour des Hohenstaufen et leur influence sur la poésie; la langue littéraire du moyen âge; la résurrection des dialectes au XIV[e] siècle; la langue de la chancellerie impériale; la lutte de cette langue contre les dialectes. La deuxième partie a pour titre *Der neuhochdeutsche Zeitraum von Luther bis auf Jacob Grimm* et comprend trois livres : le XVI[e] siècle (Luther, la langue du sud de l'Allemagne, les dialectes littéraires et leur lutte contre la langue commune, les grammairiens du XVI[e] siècle, l'allemand et les mots étrangers au XVI[e] siècle); le XVII[e] siècle (fin des dialectes littéraires, les grammairiens — Opitz, Schottel, Leibniz, Stieler, Morhof — la lutte contre les *Lapwörter);* le XVIII[e] siècle (la langue écrite au commencement du siècle; les Suisses et les Saxons; la période classique; dernière

résistance de la langue du Sud; les dialectes). Une troisième partie, sous forme d'appendice, termine l'ouvrage; elle est consacrée au XIX[e] siècle (Jacques Grimm; théories grammaticales — Becker, Raumer, Wackernagel, Schleicher, H. Rückert, Scherer, les *Junggrammatiker*, Paul, Jänicke —; dialectes). On a là, comme on peut en juger par cette énumération de chapitres, une sorte de chronique de la langue, mais une chronique nullement aride et froide, et qui mêle plus d'une fois aux documents des appréciations justes et des considérations de grande valeur. On remarquera, par exemple, les pages consacrées à la langue et à la littérature du moyen âge (p. 64-80); elles forment un tableau d'ensemble à la fois clair et complet. On n'en peut dire autant du chapitre sur la *mittelhochdeutsche Schriftsprache* qui nous paraît diffus et passablement embrouillé. Mais on ne lira pas sans profit tout ce que M. S. a écrit et cité sur les dialectes au XIV[e] siècle, sur la langue de la chancellerie impériale, sur le rôle des imprimeurs (surtout ceux d'Augsbourg et de Nuremberg, de Strasbourg et de Bâle), sur les grammairiens du XVI[e], du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, et principalement — l'auteur est professeur à l'Université de Bâle — sur tout ce qui touche à l'Alsace et à la Suisse, particulièrement sur les dialectes alemanniques et sur la langue de Hebel (p. 446-455). Bref, M. Socin n'a pas fait un livre, dans le sens propre du mot, mais il nous en offre les matériaux, matériaux rassemblés avec un soin minutieux et une patience admirable, matériaux fort utiles dont bien d'autres se serviront, non sans remercier sans doute le jeune et consciencieux érudit. De semblables publications, lors même qu'elles ne brillent point par l'ordonnance et par l'art, méritent d'être louées et applaudies : elles mettent à la disposition des travailleurs une quantité d'informations et de textes (comme les citations d'Ickelsamer, de Meichsner, de Lazius, de Laurentius Albertus, d'Oelinger, de Hieronymus Wolf ou de l'*Orthographia* de Fabien Frangk ou encore, dans le chapitre IV du troisième livre, de la *Kaiserliche deutsche Grammatik* d'Antesperg). M. Socin a une immense lecture, et la masse d'extraits qu'il a faits est presque incroyable; aussi peut-on dire que son livre, malgré tous ses défauts, est une sorte d'*Urkundenbuch* de la langue allemande, surtout pour les trois ou quatre derniers siècles.

A. CHUQUET.

---

631. — **La misère en France** à la fin du XIX[e] siècle, par Etienne MANSUY. Paris, A. Ghio, 1889. In-18, 303 pages.

Ce titre donne une idée assez peu exacte de l'ouvrage. L'auteur a réuni quelques études touchant aux questions sociales, — du prolétariat, antagonisme des classes, l'Église et la question sociale, le parti ouvrier, le principe d'association, la participation des ouvriers aux bénéfices, — et y a joint un à propos et une conclusion pour conférer au tout une appa-

rence d'unité. Il est fâcheux que les indications précises soient trop rares et comme noyées dans une déclamation constante, dont quelques lignes empruntées à l'avant-propos donneront une idée suffisante. « Un système politique et économique basé sur l'iniquité, dit M. Mansuy ; des lois destructives de toute réelle égalité livrant la plèbe travailleuse à la merci du capital; tous les monopoles aux mains d'une classe sans conscience et sans scrupules, n'obéissant à d'autre règle que sa cupidité; des crises, des bouleversements qui paralysent la production, augmentent le prix des objets de première nécessité et vouent l'ouvrier à la misère; un gouvernement sans énergie, sans initiative, etc. Voilà le triste spectacle que nous donnons aujourd'hui au monde. » Je ne puis m'empêcher de penser que c'est l'éditeur qui a, non sans quelque malice, imposé à l'auteur son titre *La misère en France* pour indiquer, non le sujet qu'il a réellement abordé, mais celui qu'il aurait *dû* traiter.

M. V.

---

632. — Wilhelm Vietor. **Elemente der Phonetik und Orthoepie des Deutschen,** Englischen und Franzœsischen mit Rücksicht auf die Bedürfnisse der Lehrpraxis. Zweite verbesserte Auflage. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1887, in-8, xii, 270 pages.

La phonétique a pris, en ces dernières années, une place de plus en plus grande dans l'enseignement, en Allemagne; le succès du manuel de M. W. Vietor, dont j'annonce bien tardivement la seconde édition, en est une preuve manifeste, et ce traité contribuera puissamment à faire faire de nouveaux progrès à cette science, en la rendant accessible à tous les lecteurs. M. W. V. n'a pas cherché à inventer un nouveau système de phonétique; comme MM. Storm et Sievers, il a suivi celui de Bell, suivi également et perfectionné par Sweet. Après avoir décrit rapidement les organes de la voix, il passe en revue les diverses espèces de sons en allemand, en anglais et en français : d'abord les voyelles, sur la valeur et la représentation desquelles tant de théories ont été faites, puis les consonnes, spirantes ou fricatives, explosives, nasales et enfin liquides ou trémulantes. Après avoir ainsi étudié les sons élémentaires du langage, M. W. V. en examine les qualités diverses, tel que le timbre, la durée, l'intensité, la hauteur. Rien n'a été omis, on le voit, dans son livre; mais ce qui en fait la valeur, c'est la compétence et la clarté avec laquelle il décrit tour à tour les différents sons dont il parle; on sent qu'il ne se prononce que d'après son expérience personnelle et qu'il a approfondi et vérifié par lui-même les systèmes qu'il expose et les théories qu'il adopte.

Je ne suivrai pas M. W. V. pas à pas dans son exposé; on ne peut que souscrire en général aux conclusions auxquelles il arrive; ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'elles sont basées sur l'observation des faits. Il est difficile aussi de ne pas accepter les diverses définitions qu'il a

données des sons de voyelles et de consonnes; je ne puis cependant voir dans l'*i* de *pied* l'équivalent *ç* du *ch* allemand, des mots *Blech*, *ich;* pour moi c'est tout simplement un *j*. M. W. V. ne paraît pas se faire non plus une idée bien exacte de l'*e* muet français; cet *e* a, en effet, presque disparu; mais il a été conservé fidèlement en provençal, et il suffit d'entendre les enfants du Midi crier *père*, *mère*, pour savoir en quoi consistait ce son dans l'ancien français. Mais si la langue actuelle n'en a rien conservé après *r*, *s*, elle fait encore sentir un *e* demi-muet après les explosives, les spirantes palatales *ch*, *j*, et la spirante labiale *v*, comme dans les mots *évêque*, *tête*, *trève*, *âge*, *ache*. M. Wilhelm Vietor, comme presque tous les étrangers, ne l'a pas assez vu. C'est là d'ailleurs à peu près tout ce que j'ai trouvé à reprendre dans son manuel, c'est dire comme tout y est exact et excellent.

Ch. J.

---

633. — J. BARCHUDARIAN. **Inwiefern ist Leibniz in der Psychologie ein Vorgaenger Herbarts.** Iena, Frommann (Pohle), 1889, 51 p. in-8. 1 m. 20.

634. — Theodor GOMPERZ. **John Stuart Mill.** Wien, Konegen, 1889, 49 p. in-8.

I. M. Barchudarian, qui paraît être jeune, a eu un très bon maître, M. Eucken, et a peu de lecture. Le premier, qu'il n'a plus, paraît l'avoir mis à même de profiter de la seconde, qu'il n'a pas encore, une fois qu'il l'aura. Son opuscule se lit volontiers; mais comment fait-il donc pour laisser une faute d'impression dans la première ligne de son épigraphe, et une autre dans la troisième ligne de sa première page?

II. M. Th. Gomperz réimprime deux articles publiés dans la *Deutsche Zeitung* peu après la mort de Stuart Mill (mai 1873). Le ton de sympathie émue de ces souvenirs personnels en rend la lecture charmante. A défaut d'autre profit, cette brochure nous rappelle qu'il n'existe encore en aucune langue rien de sérieux ou de complet sur Stuart Mill. Il n'y a pas lieu d'en être fiers.

L. H.

---

635. — **La España moderna.** Revista ibero-americana. Director propietario : J. Lázaro. Madrid, Serrano, 68. Une livraison par mois de 200 pages, gr. in-8. Prix de l'abonnement pour l'étranger : 40 fr. par an.

Les Espagnols voudraient avoir une *Revue des Deux Mondes*, c'est-à-dire un recueil périodique largement ouvert aux écrivains de talent et qui absorbât tout le suc de leur activité littéraire. Ils ont bien raison, et si l'entreprise dont nous allons parler réussit, les auteurs espagnols non seulement gagneront beaucoup de crédit en Espagne, mais surtout ils se feront connaître de l'étranger, ce qui vaut mieux encore. Le médiocre intérêt qu'on prend chez nous et ailleurs au mouvement littéraire de nos voisins tient en partie à ce qu'on ne sait comment s'y initier. Le commerce de la librairie espagnole, trop timide, exporte mal

ses produits; et puis surtout, aucune des revues publiées en Espagne n'a jamais obtenu assez de succès pour franchir la frontière : cela principalement parce que ces revues ont été et sont l'organe d'un parti, d'une coterie, n'accueillent que des écrivains de leur secte et manquent de variété autant que de mérite littéraire. Il n'y a place, en Espagne, que pour une seule revue d'intérêt général, revue indépendante, sans attaches politiques avec telle ou telle « situation », et où tout ce qui a un nom dans les lettres puisse écrire librement.

Telle nous paraît être déjà et telle sera de plus en plus, si les abonnés lui prêtent vie, *La España moderna*, qui paraît à Madrid depuis le mois de janvier 1889, à raison d'une livraison de 200 pages environ par mois. Le premier semestre forme une belle gerbe d'articles dûs aux principaux caciques de la capitale et des provinces. La nouvelle y est représentée par M[me] Pardo Bazan, Pérez Galdós, *Clarin;* la poésie lyrique par Campoamor et Manuel del Palacio; l'histoire politique par Cánovas del Castillo; l'histoire littéraire et la critique par Adolfo de Castro, Juan Valera; l'Espagne arabe, sa littérature et son histoire par Guillén Robles; les questions militaires par Francisco Barado et Vidart; l'histoire des Indes orientales et occidentales et les affaires coloniales par V. Barrantes; les actualités par Castelar, Valbuena, et bien d'autres [1]. Puis, la nouvelle revue a très justement concédé une large place aux littératures régionales. Les échos du Turia sont transmis à *La España moderna* par le délicat poète Teodoro Llorente; les revendications catalanes y ont de bons champions : J. Coroleu, Sardá, etc., et M[me] Pardo Bazan, en bonne galicienne qu'elle est, nous promet d'y faire entendre la *gaita* du pays des châtaignes dont sa joviale humeur aura de la peine à tirer des sons mélancoliques.

Voilà qui promet. Si M. Lázaro continue à s'entourer de tels collaborateurs et à répondre aussi bien aux exigences du grand public qui veut être amusé, intéressé et instruit tout à la fois, le succès de sa revue est bien près d'être assuré, et l'Espagne, grâce à son activité et à son intelligence, possèdera bientôt ce qu'elle a en vain cherché jusqu'ici, une manière de *Revue des Deux Mondes*, où se condensera la quintessence de la production littéraire espagnole, et où l'étranger trouvera à se renseigner facilement et à peu de frais sur les hommes et les choses d'Espagne. Déjà notre Bibliothèque nationale a accordé à *La España moderna* les honneurs de la table des revues dans la grande salle de travail, et nul doute que tous les amis de l'Espagne chez nous ne tiennent aussi à l'avoir sur leur guéridon. Soledad et les toreros sont partis; il nous faut quelque chose pour passer l'hiver. Remplaçons-les par des lectures jusqu'au retour du soleil.

Alfred MOREL-FATIO.

1. Qui est curieux de savoir ce qu'est un « éreintement » espagnol, peut savourer, dans le numéro de septembre, l'article de Valbuena sur l'Institut géographique du général Ibañez.

636. — **Memorie sobre el estado de la Instruccion en la Universidad de Salamanca** y establecimientos de ensenanza de su distrito correspondiente al curso Academico de 1887-1888, etc., etc. Un grand fascicule 163 pages. Salamanque, imprimerie de Jacento Hidalgo.

Ce volumineux annuaire contient le tableau du personnel enseignant, des cours professés, des étudiants immatriculés dans chacun d'eux, ainsi que des résultats des examens pour chaque faculté. Dans le catalogue des ouvrages acquis par la bibliothèque, signalons en passant certains titres d'ouvrages français défigurés par une orthographe inexacte. A la fin, sous la rubrique « *Variedades* » se trouvent des *Documentos reales* émanant de Charles Quint et de la reine Jeanne sa mère : c'est la suite d'une publication commencée par l'annuaire en 1881-1882.

Un autre fascicule, accompagnant le précédent, reproduit le discours d'ouverture du cours académique de 1889-1890 prononcé par le Dr Don Gabriel López Pérez, professeur intérimaire de pathologie chirurgicale à la Faculté libre de médecine (chez Francisco Nuñez Izquierdo). Dans une citation latine, page 8, pourquoi ces formes bizarres: imag*e*nem et mascu*ll*um?

G. Strehly.

---

637. — Jean Heimweh. **La question d'Alsace.** Paris, Hachette. In-8, vi et 250 p. 3 fr. 50.

Voici un des meilleurs livres qui aient paru sur la *question d'Alsace.* Jean Heimweh, quoique Alsacien, s'efforce de traiter son sujet sans passion ; il ne déclame pas; il retrace ses impressions en un style simple et grave. Son ouvrage comprend quatre parties : 1° *l'Alsace conquise par l'Allemagne accepte-t-elle sa nouvelle condition?* Non ; il suffit de se rappeler les élections du 21 février 1887 et en particulier l'élection des cercles de Molsheim et d'Erstein dont l'auteur fait revivre l'impression, nette et frappante, dans un dialogue entre Klaus et Caspar (p. 5-27). 2° *Comment et pourquoi l'Alsace devint-elle française?* Après avoir brièvement exposé le passé de l'Alsace, l'auteur, — qui fait preuve d'un réel savoir historique, — montre que la province fut gouvernée avec ménagement et douceur pendant le xviiie siècle, et qu'à la Révolution, elle se fondit dans la patrie française. « Après s'être attaché l'Alsace en lui donnant la paix et la prospérité, c'est-à-dire le bonheur domestique qu'elle avait perdu depuis des siècles, la France l'a entraînée dans une vie singulièrement large et intense, dont les péripéties extraordinaires, les agitations passionnées, le retentissement universel, l'activité féconde et libératrice, les travaux, les combats, les gloires et les malheurs ont à jamais confondu les uns avec les autres les hommes qui l'ont vécue ensemble pendant quatre-vingts ans » (p. 113). 3° *Pourquoi l'Alsace se refuse-t-elle à redevenir allemande?* Parce que l'Allemagne a bombardé Strasbourg, parce qu'elle a imposé à l'Alsace le service militaire, parce

que son administration pèse lourdement sur les Alsaciens, parce qu'à « la dureté des procédés administratifs et à la senteur gothique des mœurs » elle joint un intraitable orgueil de race, l'égoïsme national, le dédain de l'opinion, le mépris des sentiments du vaincu. « Si l'Alsace s'est obstinément détournée de l'Allemagne triomphante et prospère pour tendre les bras vers la France battue et appauvrie, cet entêtement ne saurait être attribué aux seuls effets d'un amour sentimental et de la religion des souvenirs. Il tient aussi à ce que, malgré tout, il est meilleur, au gré des Alsaciens, de vivre en France qu'en Allemagne » (p. 168-179). 4° *Quels sont, au point de vue de l'ordre public en Europe, les effets de l'annexion violente de l'Alsace-Lorraine à l'empire d'Allemagne?* Cette annexion, conclut Jean Heimweh, est une menace pour les États européens, et « la violence faite à l'Alsace-Lorraine dégrade l'humanité. » Nous n'insistons pas davantage sur ce livre; mais celui même qui se désintéresserait de toute politique, y trouverait des réflexions instructives, et de fines observations exprimées du reste avec vivacité, avec chaleur et parfois d'une façon saisissante.

X

CHRONIQUE

FRANCE. — L'imprimerie Cerf et fils, de Versailles, a publié en un joli petit volume de 34 pages les *Toasts portés à M. Gaston Boissier* au banquet du 11 février 1889, que l'Association des anciens élèves de l'École normale supérieure offrait à son président pour fêter son élévation au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

— M. J. Derenbourg, de l'Institut, se propose, avec M. Harkavy, de la Bibliothèque impériale de Pétersbourg et autres savants, de publier, à l'occasion du millénaire du célèbre théologien et grammairien juif Saddia, les œuvres inédites de Saddia, écrites pour la plupart en arabe avec des caractères hébreux (cp. *Revue*, n° 49, art. 610). Les manuscrits de Saddia sont à Pétersbourg, à Londres (British Museum) et à Oxford.

— M. E. M. de Vogüé a réuni sous le titre de *Remarques sur l'Exposition du centenaire* (Plon. In-8°, III et 291 p., 3 fr. 50) les articles qu'il avait publiés sur l'Exposition universelle de 1889 et qu'il nomme les cahiers d'un étudiant à l'école du Champ de Mars. Le livre contient neuf chapitres : I. *Aux portes; la Tour*. II. *L'architecture, les feux et les eaux, le globe*. III. *Le palais de la force*. IV. *Les arts libéraux, l'histoire du travail*. V. *De quelques industries*. VI. *Les beaux-arts, cent ans de peinture française*. VII. *Les exotiques, les colonies*. VIII. *La guerre, la paix sociale*. IX. *Devant l'« Histoire du siècle »*. X. *Dernières remarques*. « Il est né, dit M. de Vogüé dans l'*Épilogue*, aux premières heures de l'Exposition, du vif sentiment de curiosité et du joyeux entrain qui nous animaient tous à ce moment. Il s'est associé sans réserves et de tout cœur à l'allégresse nationale. Si l'auteur a touché, en terminant, à des idées plus moroses, s'il s'est appliqué à signaler, sous notre prospérité matérielle, les sourdes causes morales qui la menacent, ce n'est point pour réagir contre le mouvement de son temps; il souhaiterait plutôt le précipiter, avec la certitude que les nouveaux courants nous portent vers une ère de guérison et de relèvement. »

— La librairie Thorin a déjà publié dans sa « Bibliothèque de l'histoire du droit et des institutions » cinq volumes traduits de l'anglais : les *Études* de sir Alfred Lyall, sur l'Extrême-Orient (tome III) et quatre études de sir Henry Sumner-Maine, *Histoire des institutions primitives* (tome I), *L'ancien droit et la coutume primitive* (tome II), *Le gouvernement populaire* (tome IV), *L'histoire du droit* (tome V). Une nouvelle étude de sir Henry Sumner-Maine, vient de paraître à la même librairie et forme le tome VI de la « Bibliothèque de l'histoire du droit et des institutions » elle a pour titre *Le droit international, la guerre*. (Un vol. in-8°, 7 fr. 50).

— La première livraison du *Cartulaire de Landevenec*, publiée par M. A. de La Borderie, pour la Société archéologique du Finistère, comprend la Vie de saint Guénolé avec quelques pièces annexes et les chartes de l'abbaye de Landevenec. Une livraison qui va paraître ultérieurement, doit contenir le commentaire.

— Outre son étude sur les Bibles provençales et vaudoises (cp. *Revue*, n° 43), M. Samuel Berger a donné tout récemment une autre contribution à l'histoire de la Bible au moyen âge; le *Palimpseste de Fleury* (Fischbacher. In-8°, 45 p.). M. Berger y décrit et publie un certain nombre de feuillets palimpsestes du ms. 6400 G. de la Bibliothèque nationale. Les feuillets, dont l'écriture date du VII° siècle environ, renferment des fragments des Actes, de l'Apocalypse et des épîtres catholiques, dans une version latine différente de la Vulgate et de provenance africaine.

— M. L. Pihan, chanoine et secrétaire général de l'évêché de Beauvais, a publié une notice sur « le plus ancien prédécesseur de M. Léopold Delisle », *Gilles Mallet, bibliothécaire de Charles V et châtelain de Pont-Sainte-Maxence* (Beauvais, imp. D. Père. In-8°, 15 p.)

— La librairie Guillaumin met en vente un *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, publié sous la direction de MM. Léon Say et Joseph Chailley. L'ouvrage formera deux volumes. Il paraît par fascicules et en comprendra dix-huit environ; prix de chaque fascicule, 3 francs. Voici le sommaire de la 1re livraison : *Abondance* et *Agents naturels* (Liesse), *Absentéisme* et *Agriculture* (Fr. Bernard), *Accaparement* et *Agents de change* (Arthur Raffalovich), *Acquit à caution, admission temporaire, balance du commerce* (G. Michel), *Lois agraires* et *Agrarian laws* (Ch. Baye), *Amortissement* (de Blignières et Foyot), *Apprentissage* et *Association* Hubert-Valleroux), *Appropriation* (Courcelle-Seneuil), *Aristote, Babeuf, Bacon* (Ch. Benoist), *Assistance* (Em. Chevalier), *Assurance* (M. Lacombe), *Bagehot* (Mlle Sophie Raffalovich), *Banque* (A. Neymarck et L. Smith).

— Voici deux brochures de M. André Joubert : 1° *Pièces inédites relatives à la Bretagne* XVII-XVIII° *siècles* (Rôle des taxes imposées sur les maisons de La Guerche en 1696; Lettre de M. Le Roy, capitaine de port, au sujet de la prise d'une barque de Portsmouth, Douarnenez, 3 sept. 1672; Lettre de Marc de la Chenardaie, avocat au Parlement de Rennes, sur les démêlés du Parlement avec le duc d'Aiguillon, Rennes, 30 avril 1766); 2° *Conduite des prêtres internés au Grand séminaire d'Angers à Nantes par les gardes nationaux angevins*, sept. 1792 (extrait d'un manuscrit de la bibliothèque d'Angers, intitulé « Histoire et faits d'armes de la garde nationale d'Angers depuis 1789 jusqu'en 1817 », par Berthe, ancien relieur).

— La maison Hachette édite un *Atlas historique de la France*, par M. Aug. Longnon. Cet *Atlas* en est à sa troisième livraison, dont la dernière carte correspond à l'année 1380, date de la mort de Charles V.

— Une très bonne édition des *Fables de Lessing* vient de paraître dans la « Bibliothèque de l'enseignement secondaire spécial » (Paris, Quantin). Elle est due à M. J. Kont, professeur au Lycée de Lorient. On y remarquera, outre la préface, un *Appendice* renfermant des notes littéraires qui s'adressent plutôt au professeur qu'à l'élève et qui serviront à mieux apprécier les fables.

— Nous recevons la cinquième édition, revue et augmentée, d'un petit livre de 127 pages, intitulé : *L'armée allemande, son histoire, son organisation actuelle*, par le commandant Heumann, officier de l'instruction publique. Le livre appartient à la « Petite bibilothèque française » qui paraît chez l'éditeur Lavauzelle. On y trouvera, sous une forme concise, une foule d'importants détails sur l'organisation de l'armée allemande à l'époque présente (chap. IV, V et VI).

— M. Victor Henry nous adresse l'erratum suivant : « Dans mon article sur les ouvrages de M. Paul Passy, je lui ai reproché d'avoir faussé un vers de V. Hugo (p. 29?, n. 3). Il me fait observer que la critique est inexacte : il n'a point écrit « tu frappes », mais « tu-frap », qui en transcription phonétique équivaut à « tout frappe ». J'avais donc mal lu et lui devais une rectification. »

ITALIE. — La *Revue* ne rend pas compte des recueils de vers contemporains; elle ne l'a jamais tant regretté qu'en recevant les *Terze odi barbare* (Bologne, Zanichelli, 1889, in-16 de 190 p.), où la puissance de l'inspiration et la maîtrise des rythmes de M. Carducci s'affirment une fois de plus.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 6 décembre 1889.

L'Académie se forme en comité secret pour la suite de l'examen des titres des candidats au fauteuil de membre libre de M. Ch. Nisard. Les candidats sont au nombre de trois : MM. Dieulafoy, le Dr Hamy et A. de la Borderie.

La séance étant redevenue publique, M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de deux décrets par lesquels le président de la République a approuvé l'élection de MM. Curtius et Layard en qualité d'associés étrangers de l'Académie. Déjà, à la dernière séance, l'Académie avait reçu une lettre par laquelle M. Curtius exprimait sa reconnaissance pour la distinction qui lui a été conférée.

M. Duruy commence la lecture d'un mémoire qui lui a été communiqué par M. l'ambassadeur de Russie et qui traite du lieu où fut gagnée, par Alexandre le Grand, la victoire du Granique. L'auteur est un savant russe, M. Toplof. Il soutient que la bataille a dû être livrée à proximité du village qui porte aujourd'hui, en turc, le nom de Tepe-Keuï

M. l'abbé Duchesne communique, de la part de MM. Letaille et Audollent, chargés d'une mission scientifique en Algérie, deux inscriptions latines de l'époque chrétienne.

L'une, trouvée aux environs de Sétif, est la dédicace d'une *memoria* en l'honneur de deux martyrs, Victorin et Miggin. Elle est datée de l'an 320 de la province, qui répond à l'an 359 de notre ère. Le texte donne la liste de diverses reliques déposées dans la *memoria* : du bois de la vraie Croix, de la terre du lieu où est né le Christ, des reliques de saint Pierre, saint Paul, saint Cyprien, etc. Le nom du martyr Miggin est mentionné dans la correspondance de saint Augustin avec le rhéteur païen Maxime de Madaure. M. Duchesne rappelle en outre que, d'après le témoignage de saint Cyrille de Jérusalem, dans une homélie prononcée en l'an 347, les fragments du bois de la Croix étaient dès cette époque répandus dans le monde entier; on ne doit donc pas s'étonner d'en rencontrer même dans une obscure bourgade de l'Afrique.

L'autre inscription se lit ainsi : VIRGINVM CANC, c'est-à-dire *virginum cancellus*. On désignait par ces mots l'enceinte réservée dans les églises aux vierges sacrées. C'est la première fois qu'on rencontre la mention de cette enceinte dans un texte épigraphique.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : La Noe (G. de), *Note sur la géographie ancienne de l'embouchure de la Loire* (extrait du *Bulletin de géographie historique et scientifique*); — par M. Oppert : Lehman (C. F.), *Altbabylonisches Maass und Gewicht und dessen Wanderung*; — par M. Le Blant : Blanchet (J.-A.), *Tessères antiques* (extrait de la *Revue archéologique)*; — par M. de Rozière : 1° *Istorio de sanct Poncz*, mystère provençal publié par l'abbé Paul Guillaume; 2° *Chartes de N.-D. de Bertaud*, publiées par le même; — par M. Barbier de Meynard : 1° Peiresc, *Petits Mémoires inédits*, publiés et annotés par M. Tamizey de Larroque, 2° Drouin (E.), *l'Ere de Yezdegerd et le Calendrier perse* (extrait de la *Revue archéologique)*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

zu relig. kirchl. Fragen in zeitlicher Folge zusammengestellt. — JUNKER, Grundriss der Gesch. der franz. Litteratur von ihren Anf. bis zur Gegenwart (soigné, concis, mais à revoir dans l'ensemble et le détail.) — SCHULTE, Gesch. der Habsburger in den ersten drei Jahrhunderten (très bon travail). — O. MEJER, Culturgesch. Bilder aus Göttingen, (huit conférences). — LEIST, Altarisches jus gentium (beaucoup de matériaux utiles et de résultats intéressants). — SCHUBERT, u. SUDHOFF, Paracelsus Forschungen, II, handschriftl. Docum. zur Lebengesch. Theophrasts von Hohenheim.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 48 : Neu entdeckte Steinmetz=zeichen (O. Richter). — *Programme :* PETERS, Beitr. zur Heil. der Ueberlief. in Quintilians Institutio Oratoria; GROPIUS, Isid. Hispal. Etymol. XIII, 13; HERAEUS, Vindiciae livianae, I; HELLWIG, Ueber den Pleonasmus bei Cäsar; TOHTE, Lucretius I, 483-598; EHWALD, Ad hist. carm. Ovid. recensionemque symbolae. — Ilias p. p. VAN LEEUWEN et DA COSTA (plein de mérite). — SCHIRITZ, Zür Erklär. der Platon. Dialoge Gorgias and Theätetos : BERNDT, Bemerk. zur Platons Menexenos. — L. von SYBEL, Platons Symposion (écrit avec chaleur et savoir). — TSCHIASSNY, Studia Hyginiana, I (avance à peine la question). — DELATTRE, Cyrus dans les monum. assyr.; L'exactitude et la critique en histoire d'après un assyriologue. — Zén. RAGOZIN, Media, Babylon and Persia (habilement fait). — Car. AMADORI, Roma sotto i patrizi e della dittatura (rien de neuf). — SOLTAU, Die römischen Amtsjahre auf ihren natürl. Zeitwert reducirt (arrive sur beaucoup de points aux mêmes résultats que l'auteur de l'article, Holzapfel). — SCHOTT, Das jus prohibendi u. die formula prohibitoria. — BLOMFIELD, The origin of the recessive accent in Greek (mieux vaut provisoirement en rester aux lois de Wheeler). — Em. WOHLWILL, Joachim Jungius.

Theologische Literaturzeitung, nº 24 : RENAN, Hist. du peuple d'Israël, I. (Il faut mettre partout un peut-être, et alors on lira ce livre remarquable avec plaisir et profit; cp. *Revue*, nº 46.) — WEISS, Der Barnabasbrief, krit. untersucht. — MIRBT, Die Stell. Augustins in der Public. des Gregorian. Kirchenstreits (très méritoire). — BERTI, Giordano Bruno, nuova ediz. — WIDMANN, Eine Mainzer Presse der Reformationszeit im Dienste der Kathol. Literatur. — CARRÉ, L'enseign. second. à Troyes du moyen âge à la Révol. (intéressant). — THIKÖTTER, Der Altcatholicismus.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, nº 49 : G. DURUY, Die Liebeswallfahrt. — P. HEYSE, Aus der italien. Lyrik, Nachdichtungen. — P. SCHÖNFELD, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahrh. — M. WITTICH, Die franz. Soldatenlieder. — HOLZ, Die Freie Bühne, III.

N° 51 Vingt-troisième année 23 décembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue de l'histoire des religions, n° 1, juillet-août 1889 : KUENEN, La réforme des études bibliques selon M. Maurice Vernes. — G. LAFAYE, Bulletin archéol. de la religion romaine, année 1888. — SNOUCK HURGRONJE, Contrib. récentes à la connaissance de l'Islam, les travaux de Wellhausen, Goldziher et Doughty. — Jean RÉVILLE, L'histoire des religions à l'Expos. univ. de 1889. — *Revue des livres :* S. A. CRAMER, Abraham Heidanus en zyn Cartesianisme. — Ad. FRANCK, La Kabbale ou la philos. relig. des Hébreux. — WENDORFF, Erklär. aller Mythologie aus der Annahme des Sprachvermögens. — E. G. SOREL, Contrib. à l'étude profane de la Bible.

— N° 2, sept.-oct. 1889 : GOBLET d'ALVIELLA, Des symboles qui ont influencé la représentation figurée des pierres coniques chez les Sémites. — KOULIKOVSKI, Les trois feux sacrés du Rig-Véda. — GIRARD DE RIALLE, La popul. de Madagascar. — Alb. RÉVILLE, L'hist. des relig. au Congrès des sciences ethnogr. de Paris. — Ed. MONTET, Le Congrès des orientalistes de Stockholm. — Jean RÉVILLE, L'enseign. de l'hist. des relig. aux Etats-Unis et en Europe. — *Revue des livres :* E. de PRESSENSÉ, Le siècle apostolique. — Ed. SCHURÉ, Les grands initiés (cp. *Revue*, n° 50).

The Academy, n° 918 : W. M. ROSSETTI, Dante Gabriel Rossetti as designer and writer. — The collected papers of Henry Bradshaw, p. p. JENKINSON. — MARKHAM, The life of John Davis, the navigator. — Sixty folk tales from exclusively Slavonic sources, transl. with brief introd. and notes, by WRATISLAW (sera le bienvenu auprès de tous les folkloristes). —The first Russian students in England. — The patriciate of Pippin (Mullinger). — The etymol. of Meerkatze (Ridgeway). — The Walloon dialect compared with English (De Harlez). — NETTLESHIP, Contrib. to Latin lexicography (un des livres les plus importants qui aient paru en Angleterre sur le sujet). — The religion of the Semites (Rob. Smith). — Sonnenschein's Parallel Grammar Series (Bradley).

The Athenaeum, n° 3241 : TEMPLE-LEADER e MARCOTTI, Giovanni Acuto (Sir John Hawkwood), storia d'un condottiere; *id.* transl. from the Italian by Leader SCOTT (simple, parfois même trop concis, mais soigné, instructif, intéressant). — A collection of fac-similes from exemples of historic or artistic bookbinding, illustrating the hist. of binding as a branch of the decorative arts. — Letters of Horace Walpole, sel. and ed. by C. D. YONGE. — The Shelley manuscript volume in The Haward library. — The annals of the house of Percy. — Moxon's « Englishman's Magazine » and « Reflector ». — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 50 : KOLDE, Luther, II, 2. — C. KÖHLER, das Verhältnis Kaiser Friedrichs II zu den Päpsten seiner Zeit (excellent travail de début). — R. REUSS, Kleine Strassburger Chronik, 1424-1615. — SOLDAN, Die Zerstörung der Stadt Worms 1689 (fait d'après les sources). — Von CONRADY, Das Leben des Grafen Aug. von Werder. — Anleitung zur deutschen Landes = und Volksforschung, bearb. von PENCK, BECKER, u. a. p. p. KIRCHHOFF. — LEIST, Altarisches Jus gentium (assez difficile à lire; devra être étudié, et non feuilleté; très instructif). — OLDENBERG, Die Hymnen des Rigveda, I, metr. u. textgesch. Prolegomena (très important travail qui ne sera sûrement pas une « subjektive Extravaganz »). — QUIEHL, Die Einführ. in die franz. Aussprache (recommandable). — ELZE, Notes on Elizabethan dramatists, a new edit. — Rubio y Ors, lo Gayter del Llobregat, poesias. I. 1839-1841. — ANTONA-TRAVERSI, Curiosita Foscoliane. — Fr. RITTER,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 23 décembre — 1889

---

638. — **Die Indischen Genuslehren,** mit dem Text der Lingânuçâsana's des Çâkatâyana, Harshavardhana, Vararuci, nebst Auszügen aus den Commentaren des Yakshavarman und des Çabarasvâmin, und mit einem Anhang über die indischen Namen, von Dr. R. Otto Franke. Kiel, Hæseler, 1890. In-8, 156 pp. Prix : 9 mk.

M. Franke semble s'être voué tout spécialement à l'étude et à la publication des *Lingânuçâsana*, c'est-à-dire des « traités sanscrits sur le genre grammatical ». On sait qu'il ne faut entendre par là rien qui rappelle, même de loin, la méthode de nos grammaires européennes, rien d'ordonné, rien qui satisfasse l'esprit ou soulage la mémoire par l'apparence au moins d'une classification. Ce ne sont qu'énumérations versifiées tant bien que mal comme notre *Jardin des Racines grecques*, longues listes de mots rangés pêle-mêle et respectivemeut sous les rubriques « masculins, féminins, neutres, masculins-neutres », etc., le tout sans ombre de critique. Qu'on ajoute à cette absence complète d'esprit scientifique le scrupule particulier aux grammairiens et lexicographes hindous, scrupule qui consiste à se copier religieusement les uns les autres et à se garder d'omettre une balourdise si quelque autorité antérieure l'a dite, et l'on aura quelque idée du chaos débrouillé par le savant éditeur : dans tel de ces soi-disant résumés, un seul mot peut revenir jusqu'à trois fois à trois places différentes (p. 10); en revanche,

beaucoup de mots ou de classes de mots manquent absolument [1], et les auteurs nous avertissent avec candeur que « toutes ces règles sont flottantes » (p. 81), ou que « ce qui n'est point enseigné ici se doit apprendre par l'usage » (pp. 81 et 134).

Tels quels pourtant, ces traités indigestes sont pleins d'intérêt : ils nous éclairent sur des particularités de langue, souvent fort mal connues, qui peuvent faciliter l'intelligence des écrits et des commentaires d'écrits classiques, et l'on doit savoir gré à M. F. du soin méritoire qu'il apporte à les publier sous une forme aussi claire que concise. Il traduit toutes les stances qui ne se comprennent pas à la simple lecture, et les accompagne de courts fragments du commentaire, habilement choisis de façon à mettre en lumière une partie difficile ou importante du texte; les notes indiquent les variantes qui ont quelque valeur, ou relèvent les concordances entre les divers traités [2]; enfin, de copieux index permettent de retrouver chaque mot à toutes les places où il figure et constituent ainsi un supplément précieux à la lexicographie hindoue.

L'introduction occupe la moitié du volume, et nul ne sera tenté de la juger trop longue. M. F. y examine, avec la haute compétence qui lui appartient, plusieurs questions connexes de sa publication : 1° de quelques *Lingânuçâsana* encore inconnus; 2° de l'origine des doublets de genre en sanscrit [3]; 3° chronologie des divers *Lingânuçâsana* (avec un tableau schématique de leur relation entre eux et avec l'enseignement primordial de Pâ*n*ini); 4° Çâka*t*âyana (dans ses rapports avec tous les autres traités); 5° Harshavardhana (ses sources, ses rapports avec les autres traités) et son commentateur Çabarasvâmin (leurs particularités); 6° Vararuci; 7° (en appendice) les noms propres hindous, ou le principe de l'onomastique indo-européenne, tel qu'il a été découvert par M. Fick pour les noms helléniques, vérifié par l'onomastique sanscrite.

Tout cela constitue un ensemble des plus satisfaisants et un digne pendant au Hemacandra précédemment publié par M. Franke. L'im-

1. Le défaut de méthode ou même de réflexion élémentaire est poussé si loin que les premiers rédacteurs de ces sortes de traités paraissent ignorer jusqu'à la règle suivant laquelle les noms d'hommes sont du masculin et les noms de femmes du féminin (p. 33) : il a fallu un certain temps pour qu'on s'en avisât.

2. Lorsque le commentaire cite un vers du Véda (v. g. pp. 70 et 97), il serait bon de renvoyer au passage d'où il est tiré (R. V. I. 164. 43 et 50, X. 16), et ici même il n'eût pas été hors de propos de faire observer que l'intelligent commentateur a pris le pluriel de *dhárman* pour le pluriel de *dhárma* neutre.

3. Je ne crois pas que l'existence de doublets de genre soit a priori aussi surprenante que le veut M. F. (p. 5) : on en trouve beaucoup dans toutes les langues, surtout envisagées à diverses périodes de leur histoire, et l'indo-européen, en tant que langue non fixée par l'écriture et l'existence d'une littérature, devait en offrir des quantités. Sous le bénéfice de cette réserve, ce que M. F. nous dit de l'incurie des lexicographes sanscrits, qui a multiplié outre mesure ces doublets, demeure absolument intact.

pression est fort correcte, et les menues fautes qui ont échappé à la revision méritent à peine qu'on les signale [1].

V. HENRY.

---

639. — **Contribution à l'étude profane de la Bible,** par E. G. SOREL. Paris, A. Ghio, 1889. In-8, VIII et 339 pages.

En tête de ce livre se trouvent les déclarations suivantes, qui témoignent d'une préoccupation très élevée et au fond desquelles nous nous associons.

« La vulgarisation de la Bible, dit M. E. G. Sorel, est aujourd'hui une question sociale... Présenter la Bible au point de vue religieux, serait folie; le peuple la rejetterait. Il faut la faire entrer dans la littérature profane et l'introduire comme un ouvrage classique. — Je m'adresse à l'Université qui enseigne le peuple et à la bourgeoisie qui le gouverne. Je leur demande d'étudier la Bible : je sais que cette lecture sera fructueuse. — Je m'adresse au public lettré, non pour lui donner des leçons, mais pour exciter chez lui le désir d'aborder l'étude de la Bible. — Si nos professeurs de lycées se lancent dans la carrière, ils ne tarderont pas à reconnaître que l'Université a un grand devoir à remplir : donner à la Bible une place prédominante dans l'instruction populaire. »

Dans le livre lui-même nous signalerons, à côté d'une grande bonne volonté, une inexpérience, dont, dans l'état présent de ces études en France, il n'y a point trop lieu de s'étonner et qu'il serait mal à propos de blâmer.

La première partie contient des recherches sur l'histoire du mosaïsme; la deuxième, des études littéraires sur l'Ancien-Testament; la troisième est intitulée le problème de Jésus. Dans un appendice, M. S. discute des hypothèses récemment produites sur l'origine des écrits prophétiques et du Deutéronome.

M. S. a risqué dans sa première partie une thèse, qui serait d'un grand intérêt si l'on pouvait invoquer à l'appui des textes d'une antiquité incontestable, mais qui, privée de ce secours, reste bien conjecturale. Je la résume dans les propres termes dont il se sert. « Les Juifs, dit-il, étaient depuis longtemps en Palestine lorsque les Joséphites arrivèrent d'Egypte et s'établirent sur la rive gauche du Jourdain. Les tribus d'Ephraïm se convertirent à la religion que leur apportèrent les disciples de Moïse. Sous la conduite de Josué, elles envahirent la Palestine. La lutte contre les païens fut pénible; les tribus du sud restèrent longtemps en dehors de l'enseignement mosaïque. Saül commença leur conversion; David l'acheva. Ce grand roi adhéra à la religion jéhovi-

---

1. P. 5, lignes 5 et 11, corriger *bhavati* et *bhaved;* p. 84, l. 9, lire *kiçorîty;* p. 85, l. 5, *bhrukuti* n'est point « ein blick », mais « froncement de sourcils »; p. 89, l. 29, *odana* signifie « muss, brei », et non pas simplement « speise ».

que, non pas en fanatique comme Saül, mais en prince politique et tolérant. — Le temple de Jérusalem devint le centre d'un *nouveau* jéhovisme, tout chargé de pratiques rituelles, moins pur que celui du nord et beaucoup plus particulariste. » M. S. reprend, on le voit, mais en l'étendant, une hypothèse qui a été déjà présentée avec quelques variantes et d'après laquelle il y aurait lieu de distinguer entre le développement religieux des tribus du nord (Israël proprement dit) et des tribus du sud (Juda) et il a eu l'idée assez ingénieuse de la marier avec d'autres vues qui ont été proposées sur la manière dont se serait faite l'invasion de la Palestine. Malheureusement, tout cela n'est échafaudé que sur quelques textes, dont la rédaction est singulièrement distante des événements. Pour notre part, nous estimons que la voie où s'est engagé M. S. est des plus dangereuses; les textes nous permettent tout au plus de risquer des conjectures assez vagues sur les idées et pratiques religieuses des Israélites à l'époque de Saül et dans les temps immédiatement antérieurs. Tout le reste est absolument nébuleux et, pour cette époque elle-même, prétendre opposer l'attitude de Saül dans les matières religieuses à l'attitude de David, c'est avancer une opinion qui n'est pas même susceptible d'un commencement de démonstration. Tant que les personnes qui traitent ces difficiles questions n'auront pas pris le parti de déclarer que les textes ne possèdent pas un degré suffisant de solidité sauf en ce qui concerne le squelette des événements, nous risquons de passer de fantaisie en fantaisie au gré des préférences personnelles.

On lira avec intérêt les études sur Ruth, Jonas, Esther, le Cantique bien que, là encore, l'auteur s'engage parfois en des sentiers bien détournés.

Nous ne saurions entreprendre davantage l'examen approfondi de la partie qui traite des Evangiles et des commencements de l'Eglise chrétienne. M. S. prend parti pour l'Evangile selon saint Jean contre les synoptiques. « Sur quoi, dit l'auteur, ont porté les discussions des juifs et des premiers chrétiens ? Ce problème a été fort embrouillé parce que tout le monde a son siège fait d'avance. Le protestantisme moderne a eu une influence déplorable : ses théologiens ont voulu, à tout prix, détruire le témoignage du quatrième Evangile. Quand on examine le problème sans parti pris, la question du quatrième Evangile est très simple. Le livre de saint Jean est le document le plus ancien du Nouveau-Testament. » Nous ne saurions nous ranger à cette vue et cependant nous reconnaissons que la protestation de M. Sorel est fondée en une réelle mesure. La prétention d'opposer les synoptiques, fruit en quelque sorte spontané d'une tradition naïve, à l'Evangile selon saint Jean, œuvre dogmatique et tendancielle, est fort exagérée. Il y a dans les trois premiers évangiles une part considérable à faire à la préoccupation dogmatique et à l'esprit de système. En méconnaissant cette circonstance, en s'obstinant à retrouver dans les textes actuels, au moyen d'éliminations et de corrections, un premier évangile, écho immédiat

des événements, l'exégèse moderne s'est engagée dans une impasse.

Enfin M. Sorel a discuté avec beaucoup de soin et une grande courtoisie les vues récemment proposées par MM. Havet, d'Eichthal et le soussigné sur l'authenticité des écrits prophétiques et l'origine du Deutéronome [1]. Il maintient à ces deux égards le bien fondé des solutions le plus généralement admises.

Nous ne quitterons pas ce livre, où l'on voit qu'au point de vue purement scientifique il y a pas mal à redire, sans assurer l'auteur de l'estime que nous ont inspirée la sincérité de ses recherches et la noble préoccupation dont elles témoignent. M. Sorel est dans le vrai. La Bible est déplorablement méconnue dans notre pays et un enseignement public qui continue de la traiter comme une « quantité négligeable » manque à l'une de ses plus impérieuses obligations.

M. VERNES.

---

640. — Th. Ph. KONSTANTINIDIS, **Mémoires d'un maître d'école** (Ἀπομνημονεύματα διδασκάλου), 1re partie, Alexandrie, 1889, 229 p. in-12.

Si ce livre était autre chose qu'un roman, tous les amis de la Grèce pourraient trouver quelque intérêt à recueillir les plaintes sincères d'un maître d'école, resté pauvre et malheureux toute sa vie. Il n'est pas douteux que le développement extraordinaire de l'instruction publique en Grèce, depuis cinquante ans, n'ait fait beaucoup de déclassés. Mais, outre que le récit de M. Konstantinidis, est de pure fantaisie, il y règne un ton déclamatoire, dont il suffira de donner ici un ou deux échantillons : « Je suis un vieux maître, un maître bon et zélé; cinquante de mes élèves, après examen, sont entrés d'emblée dans la quatrième classe du gymnase à Athènes : donnez-moi du pain, j'ai faim!....... La société aujourd'hui honore les Crésus, les Rothschild, voire même les Juifs, mais non les Diogène sans souliers et sans habits! »

Une simple observation sur la langue écrite par l'auteur de ce roman pédagogico-socialiste. Les Grecs qui tiennent à parler et à écrire une langue littéraire (M. K. est du nombre, sauf quand la passion l'emporte) devraient bien respecter un peu l'orthographe et la forme des noms propres étrangers : j'admets encore qu'il soit possible de reconnaître Boileau sous la forme légèrement grotesque de Βοαλῶ (bien que, pour être tout à fait conséquent avec lui-même, M. Konstantinidis dût écrire Μποαλῶ); mais, n'était le voisinage de Virgile et de Théocrite, comment reconnaître Σέγρεπος et Λεσουλιέρα?

Am. HAUVETTE.

1. Consultez sur ces points deux récentes et importantes études : *De la modernité des prophètes*, par Ernest Havet (*Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 août 1889), et *La réforme des études bibliques selon M. Maurice Vernes*, par A. Kuenen (*Revue de l'Histoire des religions*, juillet-août 1889).

641. — 1. **C. Julii Cæsaris Commentarii de Bello Civili,** edidit Guilelm. Theod. Paul. Editio major. Vienne et Prague, F. Tempsky; Leipzig, G. Freytag, 1889, lxii, 136 pp.

642. — 2. **C. Julii Cæsaris Commentarii de Bello Civili,** edidit Guilel. Theod. Paul. Editio minor. Adjectæ sunt tabulæ res ad Ilerdam et ad Dyrrachium gestas illustrantes. Vienne et Prague, F. Tempsky; Leipzig, G. Freytag, 1889, vi, 136 pp.

643. — 3. **C. Julii Cæsaris Commentarii de Bello Gallico,** Für den Schulgebrauch herausgegeben von Ignaz Prammer. Mit einer Karte von Gallien und einem Titelbild. Dritte verbesserte Auflage. Leipzig, G. Freytag, xii, 230 pp.

L'Editio major du *de Bello Civili*, que M. G. Th. Paul vient de publier dans la collection Schenkl, comprend le texte de la Guerre civile précédé d'une préface critique. Cette préface, très développée, contient les corrections intéressantes que les éditeurs ou les critiques de César ont proposées, ainsi que les nouvelles leçons introduites par M. Paul. On y trouve aussi les principales variantes de l'*Ursinianus*, du *Riccardianus*, du *Thuaneus* et du *Vindobonensis*, manuscrits que M. P. considère comme devant servir de base à l'établissement du texte ; les variantes de ces quatre manuscrits sont données d'après l'édition Dübner [1].

C'est là un travail considérable et il faut louer tout d'abord le soin que M. P. a mis à réunir et à discuter les innombrables variantes suggérées par le texte de César, l'étude attentive qu'il a faite de ce texte si corrompu. Malheureusement, si la science et la conscience de M. P. ne méritent que des éloges, sa méthode de critique ne saurait être absolument approuvée. M. P. ne tient pas un compte suffisant des manuscrits, il en use un peu comme d'une matière informe qu'il se croit le droit de pétrir à sa guise : c'est ainsi qu'il substitue, avec une hardiesse trop peu justifiée, le chiffre II (pourquoi pas III ou IV?) au *nostrae* des manuscrits III, 63, 3 ; *audaces* à *promptos*, correction infiniment plus probable de Pantagathus I, 3, 1 ; *sceleratorum* à *latronum* III, 109, 6; le chiffre XXXX au chiffre XXX, I, 25, 6 et le chiffre II au chiffre III, I, 30, 2 ; *reliquis* à *relictis* I, 80, 4 ; *oppido* à *Firmo* I, 16, 1 ; pour cette dernière correction, j'engage M. P. à étudier, ce qu'il ne me semble pas avoir assez fait, l'ouvrage du colonel Stoffel (I, 218-220) ; il s'assurera qne *Firmo* est une leçon parfaitement acceptable. Ces corrections modifient le fond même du récit de César, il en est d'autres qui sont plus particulièrement grammaticales : elles ont toutes un caractère commun ; elles tendent à uniformiser le style de César, à élaguer tout ce qui pourrait être trop particulier ou contraire à l'usage général ; c'est ainsi que M. P. change *tabulatio* en *tabulatum* I, 9, 3 ; qu'il fait *dies*

1. M. P. dit (Préf. p. V) de l'édition de Dübner : « *Cum ne Dübnerum quidem libros ea qua par erat cura atque diligentia excussisse multa declarent* » et il n'a pas tout à fait tort; mais pourquoi alors n'a-t-il pas entrepris la révision d'un ou de plusieurs manuscrits? Il eût probablement ainsi fait un travail plus solide et plus profitable.

du féminin I, 11, 2 ; qu'il modifie, à cause de la construction d'*oportere*, toute une phrase (I, 44, 3) qui peut s'expliquer sans corrections. Mais je ne veux pas insister plus qu'il ne convient sur ces critiques de détail ; tous ceux qui s'intéressent au texte du *de Bello civili*, le plus corrompu des textes historiques que nous ayons, trouveront dans le travail de M. P. sinon toujours le texte véritable, tout au moins les moyens [1] d'arriver au véritable texte.

2. En même temps que son édition critique, M. Paul a publié une *Editio minor* qui sera certainement utile au point de vue scolaire. Elle reproduit le texte de l'*Editio major* dont elle diffère en deux points seulement ; elle n'a pas de préface critique ; elle a, en revanche, deux plans qui permettent de suivre le récit des événements qui se sont passés à Dyrrachium et à Ilerda.

3. La 3ᵉ édition du *de Bello Gallico* par M. I. Prammer (la 1ʳᵉ est de 1883, la 2ᵉ de 1887) n'offre pas pour le texte de différences sensibles avec la 2ᵉ édition dont il a été parlé ici même (*R. C.* 1888, t. II, p. 48), inutile donc d'insister. Je note seulement qu'elle renferme une courte introduction sur César et sur la Guerre des Gaules, plus une analyse des huit livres du *de Bello Gallico*. Elle reproduit, en outre, d'après Duruy, une gravure représentant César. L'index des noms propres a été abrégé, à tort ; j'y signale en passant l'orthographe fautive de *Vermandais* pour *Vermandois*. Cette édition n'est pas en progrès sur la précédente ; elle ne laissera pas que d'être utile aux lecteurs de César, et même, grâce à son élégance et à sa correction, elle leur sera agréable.

S. Dosson.

---

644. — Max Rannow, **Der Satzbau des althochdeutschen Isidor** im Verhæltniss zur lateinischen Wortlage, ein Beitrag zur deutschen Syntax (Schriften zur germanischen Philologie hrsg. von Max Rœdiger. II Heft.) Berlin, Weidmann, 1888, x et 128 p. 4 mark.

Nous avons là une étude très détaillée et très minutieuse sur l'Isidore ancien-haut-allemand. M. Rannow le compare à l'original latin. Il a divisé son travail en trois parties : phrases principales ; phrases subordonnées ; infinitif, participe, gérondif. On aura une idée suffisante de son patient labeur lorsqu'on saura qu'il a compté que dans Isidore le participe en *dus* est employé *neuf* fois et qu'il a été rendu *quatre* fois par l'infinitif avec *ʒi*, *une* fois par le participe passé, *deux* fois par le verbe auxiliaire *scolan* accompagné de l'infinitif, *deux* fois enfin par le verbe simple. M. R. conclut, à la suite de ce rigoureux contrôle, qu'en général la syntaxe allemande correspond dans Isidore à la

1. Il est fâcheux toutefois que M. P. soit si concis dans ses indications bibliographiques ; il sera en effet bien difficile, par exemple, d'aller découvrir que la correction qu'il donne d'après Madvig (III, 101, 4) est tirée des *Opuscula Academica*, alors que toutes les autres qu'il emprunte au même auteur sont prises dans les *Adversaria Critica*.

syntaxe latine; que néanmoins le traducteur a fait de temps en temps des changements et transformé la phrase principale en phrase subordonnée ou réciproquement; qu'il a même ajouté en certains endroits des phrases entières; enfin qu'il a fait ces modifications, non par commodité ou par fantaisie, mais pour des motifs précis et qu'on peut reconnaître encore, soit parce qu'il voulait se faire mieux comprendre, soit parce qu'il pesait avec soin ses expressions. Un appendice de cet instructif travail traite de la position des mots dans l'Isidore ancien-haut-allemand, et énumère les *Zusätze* ou additions que l' « excellent traducteur » (p. 125) destinait à rendre la phrase plus claire ou plus coulante. M. Rannow n'a même pas oublié de dresser une table des matières qui nous paraît complète et très propre à orienter le lecteur. Bien plus, il joint à cette table une liste des passages expliqués et commentés.

C.

---

645. — Maurice Prou. **Manuel de paléographie latine et française** du VIe au XVIIe siècle, suivi d'un dictionnaire des abréviations avec 23 fac-similés en phototypie. Paris, Picard, 1890, in-8, 387 pp. Prix : 12 fr.

Pour juger ce volume avec équité, il importe de ne pas se méprendre sur le but poursuivi par l'auteur. Ce n'est pas un traité complet et scientifique de paléographie qu'il s'est proposé de faire, mais un court manuel, élémentaire et pratique, destiné non aux érudits, mais à tous ceux qui ont besoin d'apprendre à lire les manuscrits et les chartes. Un tel ouvrage nous manquait à peu près complètement. En dépit de leur titre, les deux énormes volumes que N. de Wailly a intitulés *Éléments de paléographie* ne sont ni élémentaires ni pratiques; les deux petits volumes de A. Chassant, *Paléographie des chartes et des manuscrits* et *Dictionnaire des abréviations*, parvenus l'un à la 8e, l'autre à la 5e édition, ont toujours été insuffisants et sont très arriérés; enfin le meilleur de tous les ouvrages de paléographie, celui de W. Wattenbach *(Anleitung zur lateinischen Paleographie*, 4e éd., 1886), n'est pas véritablement élémentaire : il est le manuel de ceux qui savent plutôt que celui des commençants. C'est l'intérêt de ceux-ci que M. Prou a eu surtout en vue. Il existe de par le monde une foule de gens qui, sans se soucier des arcanes de la paléographie et des discussions sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord, ont besoin de lire et d'étudier des manuscrits et des chartes; c'est à eux que M. P. a eu l'ambition de rendre service.

La valeur pratique d'un travail de ce genre ne peut guère être appréciée qu'à l'usage. Nous pouvons dire cependant de celui-ci qu'il est clair, bien et simplement divisé, qu'il est au courant de la science, que 23 planches donnent des spécimens de 44 sortes d'écritures judicieusement choisies et qui constituent bien les types utiles à connaître, que de nombreux

bois intercalés dans le texte éclairent les explications, qu'une bibliographie, non pas complète mais abondante et choisie, permet sur chaque question de recourir, soit à des recueils de fac-similés soit aux ouvrages spéciaux, que le dictionnaire d'abréviations, qui occupe la moitié du volume, — encore que son exécution ne soit pas à l'abri de toute critique — permettra, à ceux-là même qui seraient tentés d'en discuter la composition, de trouver la solution de nombre de ces difficultés paléographiques qui arrêtent souvent même des lecteurs exercés. Disons enfin que le format et le prix de ce volume le rendent très maniable et facilement accessible aux bourses d'étudiants. Ce sont là, si je ne me trompe, les qualités essentielles d'un bon manuel. Venons aux critiques : la principale de celles que j'aurais à formuler tient à ce que M. P., dans sa préoccupation d'être élémentaire, s'est cru obligé d'ajouter à ses explications des notions, essentielles, je le veux bien, à l'étude de la paléographie, mais étrangères en somme à cette science. Je ne le chicanerai pas sur les notions de diplomatique éparses dans son ouvrage, bien qu'elles dépassent souvent, à mon avis, la mesure nécessaire, mais je serai plus sévère pour la chronologie : p. 107, par exemple, il prend texte de la date d'une bulle du XII[e] siècle pour donner des explications sur l'usage du calendrier romain ; p. 121, à propos d'un acte français de mars 1240, il donne deux pages de renseignements sur l'usage de commencer l'année à Pâques. Ce sont là des hors-d'œuvre d'autant moins utiles que la table — et c'est là un autre reproche — est insuffisante pour permettre de les retrouver. Si M. P. avait jugé que la chronologie technique fût partie intégrante de la paléographie, il eût dû bravement, comme N. de Wailly dans ses *Éléments de paléographie*, faire de la chronologie l'une des divisions de son livre : mais alors pourquoi n'y pas traiter aussi des sceaux, des monnaies, du langage, des institutions, du droit, de l'histoire et de tout ce qui peut être utile à l'interprétation des textes manuscrits, pourquoi ne pas faire passer toute l'encyclopédie du moyen âge, tout l'enseignement de l'École des chartes dans un cours de paléographie ? Ces hors-d'œuvre devront, à mon avis, disparaître d'une seconde édition où ils seront utilement remplacés par des renseignements plus complets sur certains points ou même par des chapitres nouveaux. Pour n'en citer qu'un exemple, on cherche vainement dans ce livre, comme dans la plupart des autres traités de paléographie du reste, un chapitre sur les écritures chiffrées d'un usage si fréquent dans les correspondances des XVI[e] et XVII[e] siècles. Une addition non moins utile sera celle d'un *index bibliographique ;* les renseignements de ce genre étant dispersés dans les différents chapitres de l'ouvrage, il est indispensable qu'une table alphabétique permette d'y recourir. Ce manuel est donc susceptible d'améliorations ; mais tel qu'il est, je me plais à répéter qu'il est mieux conçu qu'aucun des ouvrages du même genre, qu'il rendra à ceux qui veulent étudier la paléographie les services qu'ils sont en droit d'en attendre et j'espère qu'il sera assez apprécié pour que l'au-

teur soit mis bientôt en demeure d'en donner une nouvelle édition.

A. Giry.

---

646. — C. L. Niemann. **Das Oldenburgische Münsterland in seiner geschichtlichen Entwickelung.** 1 Band. bis 1520. Oldenburg und Leipzig. Schulze, 1 vol. in-12, viii-189 pages, deux plans et une carte.

Par le recès du 25 février 1803, le duc d'Oldenbourg obtint en partage, outre la principauté de Lubeck ou d'Eutin, située sur les bords de la mer Baltique, deux baillages, celui de Vechta et celui de Cloppenburg qui étendirent son territoire du côté sud et qui avaient auparavant appartenu à l'évêque de Münster. M. Niemann s'est proposé d'écrire l'histoire de ces deux circonscriptions. Dans son premier volume, qui vient de paraître, il nous décrit d'abord assez bien les monuments de la période païenne (camps retranchés, dolmens, *tumuli)* dont on trouve encore des traces dans la contrée ; il nous montre ensuite la nouvelle organisation du pays, devenu chrétien, sous Charlemagne (il y a dans cette partie certaines généralités fort contestables, notamment sur les *Burrichter)* ; il passe entièrement sous silence la période des rois saxons; en revanche il insiste beaucoup sur la dynastie des comtes de Calvelage-Ravensberg, maîtres de Vechta, du xie siècle jusqu'en 1252, et sur celle des comtes de Tecklenburg, qui possédèrent Cloppenburg jusqu'en 1400. On trouvera encore dans son livre des détails assez curieux sur la manière dont l'évêque de Münster fit administrer ces terres, la première depuis 1252, la seconde depuis 1400 ; sur les familles de petite noblesse qui y prirent naissance; sur les paroisses et établissements religieux qui y furent créés. Le tome Ier s'arrête en 1520, au moment où l'on entendit parler dans cette région de Luther. L'ouvrage n'est pas toujours fait de première main ; mais il est clair et net ; s'il ne présente pas un intérêt général bien grand, du moins forme-t-il une estimable monographie, celle d'un tout petit coin de terre du vieux territoire saxon.

Ch. Pfister.

---

647. — 1. V. Mortet. **Etude historique et archéologique sur la cathédrale et le palais épiscopal de Paris,** du vie au xiie siècle. Picard, 1888, in-8 de 87 pages.

648. — 2. Lecoy de la Marche. **Le Treizième siècle artistique.** Lille, Société de St-Augustin [1889], petit in-4 de 425 pages et 190 fig.

649. — 3. Corroyer (Ed). **L'architecture romane.** Quantin, Bibl. de l'Enseignement des Beaux-Arts [1887], in-8 de 320 pages et 191 fig.

650. — 4. Courajod (L.) **La polychromie** dans la statuaire du moyen-âge et de la Renaissance, 1888, in-8 de 82 pages; nombr. fig.

651. — 5. Roman (J.). **Répertoire archéologique** du département des Hautes-Alpes. Imprimerie Nationale, 1888, in-4 de 231 colonnes.

652. — 6. Springer (Anton). **Der Bilderschmuck** in den Sacramentarien des

frühen Mittelalters. Leipzig, 1889, in-4 de 42 pages, fig. (*Abhand. d. Phil. hist. class der Kœn. Sachs. Gesell. d. Wissenschaften.*

653. — 7. Bertrand de Broussillon et Paul de Farcy. **Sigillographie des seigneurs de Laval,** 1095-1605. Paris et Mamers, 1888, in-8 de 152 pages et 209 fig.

654. — 8. Dubois (E.-L.). **L'église de Notre-Dame de la Couture.** Le Mans, 1889, in-8 de 30 pages et 4 planches.

655. — 9. Lefèvre Pontalis (Eug.). **Etude historique et archéologique** sur la nef de la Cathédrale du Mans. Le Mans, 1889, in-8 de 39 pages et 3 planches.

656. — 10. Boislisle (A. de). **Notices historiques** sur la place des Victoires et sur la place Vendôme. Champion, 1889, in-8 de 272 pages.

1. — Le titre du volume de M. V. Mortet dit exactement dans quelles limites il a restreint ses recherches : son travail s'arrête à la fin de l'épiscopat de Maurice de Sully (1196), « c'est-à-dire à l'époque où la cathédrale actuelle était déjà construite dans ses parties essentielles ». C'est en effet une étude, jadis préparée à l'École des Chartes, sur la vie et l'administration de cet évêque, qui a conduit M. M. à cet exposé des données archéologiques de son sujet. Les résultats des diverses fouilles exécutées autour et au-dessous de la cathédrale, et des recherches nouvelles dans les textes originaux, ont été mis à profit par lui. Ce tableau est fait avec soin et point déparé par de hasardeuses hypothèses, encore que l'auteur paraisse un peu timide parfois et mal à l'aise dans l'appréciation archéologique, là où les textes sont insuffisants. Il ne faut pas, du reste, considérer ce travail comme définitif, mais comme un essai pour prendre rang. Nous verrons avec plaisir M. V. M. élargir son plan, donner plus de corps et d'unité à sa monographie, et l'illustrer aussi de documents graphiques plus exacts et plus rigoureux que le croquis à main levée, dressé ici sous le titre d'« Essai de restitution de l'emplacement de la cathédrale et du palais épiscopal. »

Une simple observation avant de passer outre. M. Mortet croit à tort (page 31, note 4) que M. F. Delaborde attribue au règne de Philippe-Auguste le tympan de la porte de droite de la façade, et prend la peine de le réfuter. Qu'il veuille bien jeter de nouveau les yeux sur le *Procès du chef de Saint-Denis* dont il parle ici, il verra que M. D. n'a pas dit un mot du tympan en question, et que la sculpture où il a positivement reconnu une représentation de Philippe-Auguste, forme l'un des petits tableaux encastrés à hauteur d'homme au-dessous des statues modernes qui décorent l'ébrasement de cette porte. Cette découverte est assez ingénieuse pour qu'on en tienne compte.

2. — M. Lecoy de la Marche vient de donner, sous le titre de *Le treizième siècle artistique,* un pendant à son ouvrage « Le XIIIe siècle littéraire et scientifique. » Il n'est pas donné à tout le monde de savoir présenter au public non érudit, sous une forme nette et aisée, l'état exact de la science et les résultats acquis. M. L. de la M. a une rare facilité et une réelle dextérité pour ce genre de vulga-

risation. On ne trouvera pas de recherches nouvelles ni même de vues personnelles dans son ouvrage, mais bien peu de choses à reprendre aussi, parce qu'il a su puiser aux bons auteurs. Quicherat, Viollet-le-Duc, sont ses principales sources, le premier surtout. De sorte que la doctrine est ici beaucoup plus saine et solide que dans nombre de livres ou d'études spéciales à l'appareil plus scientifique et plus pédant. Un peu moins d'enthousiasme et de libéralité dans la louange, un jugement plus serré et plus critique siéraient toutefois, ce semble, dans le volume de M. L. de la M. Il ne se défie pas assez du mirage que produit si facilement sur l'esprit l'intention qu'on attribue aux choses. C'est ainsi qu'il trouve dans la sculpture une pureté morale qu'elle est souvent loin d'avoir présentée. Cette phrase : « Ils firent quelquefois du grotesque, mais jamais ils ne tombèrent dans l'indécence », serait démentie par cent exemples pris au hasard. — Mais la note générale est exacte ; et, sur toutes les branches de l'art au XIIIe siècle, architecture religieuse et édifices municipaux, sculpture et peinture, enluminure et orfèvrerie, tapisserie et mobilier, costume et musique, le lecteur trouvera un précis clair et nettement exposé.

3. — Je ne puis qu'annoncer ici, en quelques mots, le livre de M. Ed. Corroyer sur l'Architecture romane, parce qu'il y aurait trop à dire et que la place dont je dispose ici est plus qu'insuffisante. Aussi bien en trouvera-t-on une critique développée dans un article que j'ai fait paraître récemment [1], et sur lequel je n'ai pas à revenir. En dehors de certaines questions techniques, où l'auteur s'est laissé égarer, d'une doctrine excellente (puisée à l'école de Quicherat et de Viollet-le-Duc), à une théorie qui ne peut supporter un examen attentif, en dehors d'un manque de précision et de proportion dans l'ensemble du tableau qu'il donne de l'art d'une époque où il passe complètement sous silence des écoles comme la Bourguignonne (Vézelay, Autun, La Charité, Paray, Nevers...) et la Française (Saint-Germain-des-Prés, Saint-Germer, Poissy, Saint-Leu-d'Esserent, Saint-Benoît-sur-Loire...), et où il néglige l'architecture civile et la militaire, — il reste un livre agréable, intéressant pour le public auquel il s'adresse, et même en plusieurs points utile aux gens du métier.

4. — M. Courajod poursuit, comme chacun sait, une véritable campagne en faveur de la polychromie, et cette campagne, il faut le dire, est en partie justifiée par la nouveauté du fait dans l'opinion courante, et par les négations *à priori* qu'il fallait combattre au passage. Mais il est allé trop loin aussi, lorsque, emporté par un zèle de prosélytisme, il a combattu, dans la même réprobation, les objections ou pour mieux dire les restrictions purement artistiques qui lui ont été opposées. En voulant nous prouver *par le fait même* d'un usage, d'un procédé, d'une doctrine, constants au moyen âge, l'excellence de la polychromie, et en

1. Bibliothèque de l'École des Chartes, 1888. *De quelques travaux récents sur l'architecture du moyen âge.*

prétendant, si nous avons le malheur d'en nier la beauté et le charme, que nous en nions également l'existence et que nous sommes « systématiquement aveugles », il confond deux choses parfaitement distinctes. Là où il y a question de fait, le cas est jugé, la discussion close, et personne n'a plus besoin d'être convaincu après. Mais qu'il soit au moins permis au goût et à la critique esthétique d'avoir leur opinion et de s'y tenir. Or, il faut que M. C. en prenne son parti : sur ce point, il n'aura jamais les artistes pour lui ; je crois pourtant que ce sont gens de métier, et compétents en la matière. — Ne mêlez pas la question d'art à la question d'archéologie, qui s'en passe du reste fort bien. Les plus remarquables spécimens de statuaire polychrôme qu'on nous montre ne sont supportables que parce que le temps a revêtu leurs lignes d'une certaine patine, a adouci leurs tons et rendu plus discrètes leurs couleurs. Ces réserves, d'ailleurs, diminuent-elles l'intérêt de cette étude, et particulièrement des recherches passionnées de M. C.? En aucune façon, et il n'est que juste d'en louer les mérites et le succès, et de remercier sincèrement l'érudit et infatigable archéologue de ce qu'il a découvert et de ce qu'il nous a appris.

5. — Le répertoire des Hautes-Alpes, dressé par M. J. Roman, fait partie de la collection ministérielle des dictionnaires topographiques et archéologiques de nos départements ; c'est assez dire le plan qui a été suivi. Le pays, cette fois, n'était pas des plus riches au point de vue monumental, s'il peut compter parmi les plus pittoresques. La cathédrale d'Embrun (XII[e] siècle), un assez grand nombre de donjons des XI[e] et XII[e] siècles, quelques châteaux de la Renaissance, et c'est tout. M. J. Roman s'est fait depuis longtemps une spécialité de l'histoire de son pays, qui garantit l'abondance de ses informations. Le lecteur fera bien toutefois de se défier un peu des indications d'époque assignées aux monuments non datés.

6. — M. A. Springer vient de publier une analyse intéressante, claire et précise, des principaux sacramentaires connus, au point de vue de l'enluminure, des lettrines et des couleurs employées. Il doit beaucoup en ceci aux articles de M. L. Delisle, publiés de 1884 à 1886 dans la *Gazette archéologique*, et il en a tiré bon parti. Il étudie surtout les sacramentaires du Vatican, de Gellone, d'Autun, celui de Drogon, etc. Il établit plusieurs groupes de mss. selon que les lettrines sont figurées ou non, et consacre aussi quelques pages aux divers genres de reliures qui les couvrent.

7-9. — Voici maintenant trois travaux de valeur et d'ordre différents, publiés à une époque récente par la Société du Maine. — La sigillographie des seigneurs de Laval, de MM. B. de Broussillon et P. de Farcy, est mieux qu'un catalogue chronologique et descriptif; c'est un travail historique fait avec soin et convenablement documenté. Les auteurs ont puisé aussi dans les figurations tumulaires, dans les vitraux. De plus, presque tous les sceaux décrits ont été dessinés et reproduits dans le texte, ce qui en augmente singulièrement le prix.

L'article de M. l'abbé Dubois, au contraire, sur l'église de la Couture du Mans, ne nous apprend rien de neuf. On y constate une certaine érudition du sujet, mais ce n'est pas un archéologue qui parle ; il s'attarde dans des descriptions iconographiques trop longues, et sait mal l'emploi exact des mots techniques. Je demande la permission de citer ici, en revanche, une simple note inédite, tirée d'un des carnets de J. Quicherat, où se retrouve, jeté au hasard du papier, ce style nerveux et sans verbiage, qui sera toujours un modèle du genre. C'est à propos de la sculpture du portail principal : « Il n'y en a peut-être pas de plus parfait pour les nus. On ne voit là ni la lourdeur romane, ni la niaise afféterie gothique, ni cette pauvreté d'exécution qu'on reconnaît dans les pieds et dans les mains des meilleures statues du XIIIe siècle. Les mains sont nobles et pleines de mouvement. C'est surtout aux figures d'apôtres, placées dans les entre-colonnements des piédroits qu'on peut constater cela. Les personnages nus qui représentent le Jugement dernier sont presque de l'antique, et l'on peut dire admirables les figurines qui remplissent les voussures du cintre. »

L'étude de M. Eug. Lefèvre-Pontalis est tout autre chose, et se sent de la sévère méthode qui l'a inspirée. A un bon résumé historique des constructions et des remaniements qu'a subis la cathédrale du Mans dans les premiers siècles de sa carrière, il joint une description précise du monument et une claire discussion des dates trop légèrement assignées, par MM. Persignan et de Dion, aux travaux successivement exécutés. Son résumé est celui-ci : Trois époques très distinctes se reconnaissent par l'étude attentive de la cathédrale : L'épiscopat d'Hoël (1085-1097), dont il reste les arcades des deux dernières travées et les deux collatéraux ; celui d'Hildebert (1097-1125), pour les arcs plein-cintre engagés dans les travées de la nef et pour la façade presque en entier ; enfin celui de Guill. de Passavant (1142-1186), pour l'état actuel de la nef, arcades, voûtes, colonnes, triforium, fenêtres hautes, et pour les piles de la croisée. D'excellentes élévations, exécutées par l'auteur lui-même, illustrent ce bon travail.

10. — Je n'étonnerai personne en disant que le volume de M. de Boislisle sur la place des Victoires et la place Vendôme fait preuve, comme toujours, d'une érudition aussi copieuse que curieuse et pleine de faits inédits, de détails précieux pour l'histoire de Paris, son aspect monumental et ses mœurs à l'époque de Louis XIV. La place des Victoires notamment est l'occasion d'une vraie biographie du duc de La Feuillade, qui acheta l'hôtel de Senneterre pour fournir l'emplacement du monument du grand roi. Les divers projets pour la statue de Louis XIV, l'ordonnance de son éclairage nocturne, les fêtes « païennes » qui furent célébrées, voilà bien des sujets de curiosité. La place Vendôme « des conquêtes du roi », nous conduit jusqu'à la Révolution, avec l'histoire des hôtels qui furent disposés tout autour. Une troisième partie du travail de M. de B. est enfin consacrée aux autres statues élevées à la gloire de Louis XIV, soit à Paris, soit surtout dans les départements. Il

est intéressant de suivre tout ce mouvement de flatterie, parti de la capitale et passant successivement par le Havre, Caen, Grenoble, Rennes, Aix, Marseille, Montpellier, Lyon, Dijon, Poitiers, Pau, Tours, Angers, Le Mans, Périgueux, Québec, Troyes, Issoire..., sans compter l'initiative de simples particuliers.

H. DE CURZON.

---

657. — LUMBROSO (Giacomo). **Memorie italiane del buon tempo antico.** Un vol. in-8 de 8-266 pp. Turin, Lœscher, 1889. 4 fr.

Recueil de courtes notices documentées et confuses sur des questions de littérature et d'histoire qu'on s'étonne qui soient réunies et dont l'importance se dérobe parfois. Plusieurs ne sont que des prétextes à imprimer tels documents retrouvés par l'auteur, mais au lieu de les faire ressortir, elles les étouffent, car il y a un manque singulier de proportions entre le texte nouveau et l'appareil de renseignements, de textes, de citations apportés à son sujet; mieux valait se borner à publier le document purement et simplement, en indiquant d'un mot à quoi il peut servir, que de le mettre en œuvre d'une façon maladroite et incomplète. (A quoi bon, par exemple, l'article tout à fait superficiel *Delle raccolte in morte,* inutile autour d'une lettre de Paciaudi à Olivieri sur une curiosité bibliographique? Et dans cet article, puisque on l'écrivait, pourquoi, entre autres *Tombeaux*, ne mentionner que deux ou trois recueils burlesques et introduire à la fin une citation de Vigneul-Marville sur des dédicaces françaises singulières?) Il y aurait à reprocher à l'auteur sa prodigalité de citations : il y a des vérités d'observation directe qu'on peut énoncer sans le couvert d'une autorité : inutile par exemple de faire intervenir (p. 73) M. Luigi Guidi, Gené, et le *Mémorial de Sainte-Hélène* pour nous apprendre que « la chèvre est un fléau pour les jeunes arbres. » On peut parler de la liberté d'aller et de venir (p. 9) sans évoquer une phrase quelconque d'Augustin Thierry. — La plupart de ces articles auraient gagné en élégance, même typographique, si l'auteur avait rejeté dans ses notes tant de citations, de références et de parenthèses dont il a encombré son texte, par une affectation de germanisme bien puérile. — Si l'on excepte un texte de Pétrarque publié et commenté (l'*Itinerario Siriaco,* p. 16-50); quelques pages sur l'origine de l'usage des fourchettes *(Dal mangiar colla dita al mangiar colla forchetta* p. 81-102), sur *Piero Strozzi ellenista* (pp. 143-155) et sur *Tenivelli e l'anno 1797 in Piemonte* (pp. 177-217), le reste du volume mérite pleinement le nom que lui donne l'auteur : *Ammasso di giunte e correzioni.* — Les ff. 217 à 255 fourniront aux folkloristes une série de remarques intéressantes sur les coutumes et superstitions populaires de la Romagne, Nice et la Sardaigne. — Signalons, pp. 131 et 135, deux assez bonnes reproductions des médailles de P. Arétin.

L.-G. P.

658. — **Histoire de la Chanson populaire en France**, par Julien Tiersot, in-8, 542 pages. Paris, E. Plon, 1889. Prix : 7 fr. 50.

En France, a-t-on dit, tout finit, et nous ajouterons, tout commence par des chansons. « A tout venant, je chantais, ne vous déplaise, » est donc une devise bien choisie pour ce livre. Dès les âges les plus lointains de notre histoire, la chanson naïve, sortie des traditions ou des légendes populaires, console l'artisan à son métier, le laboureur à sa charrue, la fileuse à son rouet, soutient le soldat dans sa marche, et lui donne du cœur dans la bataille [1]. Elle passe ou plutôt elle vole de bouche en bouche, et tel refrain, entendu de nos pères il y a quelques centaines d'années, égaie encore aujourd'hui au fond de nos provinces les rondes ou les danses villageoises. Il y a quelques semaines, j'entendais dans une petite commune de la Haute-Normandie une bande joyeuse de petites filles qui chantaient en rond : « Quand j'étais chez mon père, petite Camuson, j'allais à la fontaine, Verduron, oh! Verdurette, pour cueillir du cresson, Verdurette, oh! Verduron. » Sauf quelques variantes, le texte est semblable à celui que nous donne M. J. Tiersot. Cela finit par un couplet malicieux dont le tour varié à l'infini se retrouve un peu partout. La complainte, qui procède évidemment des récits romanesques du vieux temps, est antérieure aux chansons joviales ou satiriques; la *Péronelle*, *Jean Rainaud* en sont comme les types classiques. Il semble que le dernier couplet de la complainte de *Jean Rainaud* ait été inspiré par un souvenir de la *Chanson de Roland*. La belle Aude en apprenant la mort de son fiancé « perd sa couleur et tombe inanimée aux pieds de Charles. » De même lorsque la femme de Jean Rainaud apprend la mort de son mari : « Elle se fit dire trois messes, à la première elle se confesse, à la seconde elle communia, à la troisième elle expira. » La poésie n'est pas, comme on le voit, dans la versification qui le plus souvent existe à peine; elle est dans le récit qui se déroule simplement, et finit par un trait pathétique à faire pleurer. D'abord la mélodie est sombre, puis un épisode musical imprévu rompt la monotonie des couplets précédents, et « forme pour la chanson la conclusion la plus expressive et la plus touchante. » On voudrait savoir le nom de ces aèdes populaires qui ont fait rire ou pleurer tant de générations avec ces petits chefs-d'œuvre, mais ils ont voulu rester inconnus [2] : ils vivent pour Dieu seul, dirai-je avec M. Renan, au risque d'être un peu solennel. Ces chansons, ces complaintes sont-elles d'ailleurs l'œuvre de quelqu'un? oui, sans doute; mais aussi celle de tout un peuple qui selon sa langue, selon sa province, en modifiait, en transformait le fond, au gré de son inspiration mobile et capricieuse, sans en altérer pourtant l'esprit originel. Après les complaintes, les

1. Dans la nuit qui précéda Azincourt, froide et brumeuse nuit d'automne, quelqu'un parmi les Français, dit M. Tiersot, exprima le regret qu'on ne pût avoir un peu de musique pour donner du cœur.

2. Pas tous. Voir l'article de M. Loquin, que nous citons plus loin.

chansons satiriques, M. Tiersot consacre un chapitre aux chansons d'amour. Il en examine les mélodies, les variations de forme et d'accent particulières à chaque province, et montre « que le grand et lent mouvement musical d'où est sortie toute la musique moderne », s'est opéré dans le Nord, dans les Flandre ainsi qu'en Belgique. Les Picards, les Normands, gens positifs et très peu rêveurs, n'ont fourni à la poésie amoureuse que quelques couplets dépourvus d'idéal [1]. En Bretagne, au contraire, la chanson élégiaque ou sentimentale a gardé quelque chose de la rudesse des temps primitifs, et dans la mélodie aussi bien que dans les paroles circule je ne sais quelle saveur « un peu âcre imprégnée d'une mélancolie étrange. » On est porté à croire que les pays de langue d'oc ont « des formes mélodiques plus amples, des rythmes plus accentués »; c'est une erreur : au fond rien de plus sec, rien de plus banal que la musique populaire du Méridionaux, si l'on ne tient pas compte « de la sonorité bruyante de leur langue, de leur interprétation pleine d'action et de volubilité. » Il faut remonter à travers les provinces de l'Est, dans les Vosges, dans l'Alsace, pour trouver encore quelques chants d'amour frais et savoureux, d'une expression douce et rêveuse. Les *rondes* avec leurs refrains euphoniques, et composés le plus souvent de mots étranges que les linguistes ont cherché vraiment à expliquer, les *berceuses* avec leurs onomatopées intraduisibles et leurs sonorités voilées, les *Chansons de métier* et surtout celles de la vie rustique, le *Vaudeville* qui « se distingua au point de recevoir ses entrées à la cour de Louis XIV », ont fourni à M. Tiersot la matière de plusieurs chapitres élégamment écrits et très littéraires. Mais dans un ouvrage de cette espèce, on est en droit d'exiger davantage, je veux dire, des recherches sérieuses, une érudition solide. On aurait eu un grand plaisir à savoir toutes les aventures de ces chansons qui ont volé dans la bouche de nos pères, du nord au midi, de l'ouest à l'est : or c'est à peine si M. Tiersot essaie de nous renseigner sur l'origine ou les auteurs de quelques-unes. Il se contente d'appeler *chansons populaires*, *mélodies populaires*, celles dont l'origine lui est inconnue, et fait rentrer dans la classe des *Chansons de villes* toutes celles qui pour lui ont une histoire. Dans un article très sévère et très savant publié dans *Mélusine* (n° 23, 5 nov. 1889), et que nous sommes heureux d'avoir eu entre les mains pour mettre une sourdine aux éloges que nous étions tenté d'accorder à ce livre (car il est, je le répète, d'une lecture très agréable et très facile), M. Loquin démontre que cette classification est tout à fait

1. Un exemple suffira pour le prouver ;

— Si j'étais-t-hirondelle,
Que je peuve voler
Sur votre sein, mamzelle,
J'irais me reposer.
— Mon sein n'est point z'un arbre
Pour vous y reposer ;
Cherchez une autre branche
Qui peuve vous porter.

arbitraire, que M. Tiersot estime simplement comme prouvé ce qui lui paraît possible ou vraisemblable. Cette catégorie de chansons prétendues populaires a été imaginée par Champfleury, mais comme le dit et le prouve M. Loquin, s'il fallait trier sur le volet les pièces qui y rentrent exactement, on ne voit pas ce qu'il en pourrait rester. M. Tiersot se met d'ailleurs en contradiction avec lui-même : il dit, et je crois qu'il a raison de dire que les noëls, les cantiques, les vaudevilles ou vaudevires, les chansons d'amour n'appartiennent pas à la poésie *impersonnelle* : alors pourquoi leur consacrer plusieurs chapitres dans son livre? C'est ce qui s'appelle prêter bénévolement le flanc à la critique. Les savants et les *folkloristes* auraient préféré à cet ouvrage élégamment écrit et méthodiquement composé des matériaux même indigestes amassés par un véritable érudit. Peut être que son recueil de notes n'aurait pas remporté le prix proposé par l'Académie des Beaux-Arts, mais au moins il aurait été utile à une *histoire de la chanson populaire*, laquelle reste encore à faire [1].

A. Delboulle.

---

659. — **Petits mémoires inédits de Peiresc**, publiés et annotés par Ph. Tamizey de Larroque. Anvers, de Backer, 1889. In-8, 112 p.

660. — **Livre de raison de la famille de Fontainemarie** 1640-1774, publié par Ph. Tamizey de Larroque. Agen, Lamy, 1889. In-8, 173 p.

M. Léopold Delisle décrivait dans son *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, un registre sur lequel Peiresc avait noté, de 1622 à 1632, ses lettres à ses correspondants. Le premier registre de *Petits mémoires* où Peiresc « consignait de sa propre main, avec la régularité d'un parfait teneur de livres, tout ce qui concernait ses relations épistolaires », a naturellement attiré l'attention de M. Tamizey de Larroque. Mais le zélé chercheur n'a pas voulu reproduire ce registre en entier ; il insèrera à la fin du dernier volume de la correspondance de Peiresc, un tableau général, dressé par ordre chronologique, des lettres que le grand savant écrivit dans toute sa vie. Aujourd'hui, il veut seulement tirer du journal de Peiresc un certain nombre de faits et de dates; il publie, in extenso, comme échantillons, le premier et le dernier feuillet de ce journal, et se borne à faire un choix dans les autres pages. On regrettera avec lui que le registre ne soit pas complet et qu'il n'embrasse que dix années; nous y perdons une foule de renseignements précieux. Autour de ce texte, M. T. de L. a mis les notes indispensables « de crainte de noyer petit poisson dans grande sauce » et il a laissé à M. Ruelens le soin du commentaire en ce qui regarde les personnages des Pays-Bas, Rubens et autres.

M. T. de L. fait paraître en même temps un *Livre de raison* de la

---

1. Il semble qu'en proposant cette matière : *Histoire de la chanson populaire*, l'Académie des Beaux-Arts, dit encore M. Loquin, n'ait pas songé à l'immensité du sujet. Il fallait le diviser.

famille de Fontainemarie. Ce journal a eu quatre rédacteurs; Jacques (1640-1708); son fils aîné François (1663-1730); la veuve de François, Marie-Marguerite Boutin (1741-1750); Jean-Baptiste, fils de François (1720-1744). Il forme donc l'histoire d'une famille pendant plus de cent trente ans. Il nous rappelle, comme dit l'éditeur (p. 6), bien des côtés curieux de la vie de nos pères; « la sincérité des chroniqueurs qui semblent se transmettre de main en main la même simple et naïve plume, nous permet de lire jusqu'au fond de leurs âmes, et ceux qui sont jaloux d'interroger le *document humain*, trouveront dans les mémoires de cette série d'honnêtes gens un attachant sujet d'étude ». Mais, en outre, au point de vue de l'histoire régionale, le Journal de Fontainemarie fournit des renseignements sur la Cour des aides et finances de Guyenne — à laquelle Jacques, François et Jean-Baptiste appartinrent tous trois en qualité de conseillers, — sur un grand nombre de villes de l'Agenais et du Bordelais, et particulièrement sur Bordeaux. M. Tamizey de Larroque a raison de dire que ce livre de raison pourrait passer pour un supplément à la *Chronique Bourdeloise* : il suffit de citer les détails relatifs à l'entrée du maréchal d'Albret à Bordeaux (31 mai 1671) et à l'émeute qui ensanglanta les rues de la ville dans la journée du 27 mars 1675. L'éditeur a joint à cette publication un *Essai de bibliographie* des « livres de raison » (p. 117-169), excellent essai qui renferme mille précieuses indications et qui a coûté sûrement à son auteur bien du temps et de la peine; M. Tamizey de Larroque espère le compléter l'an prochain à la suite d'un document inédit qu'il doit publier (*Le livre de raison de la famille Boisvert*) et il fait appel à tous les chercheurs et sollicite leurs communications pour réparer les péchés d'omission qu'il aurait commis.

A. C.

---

661. — **Strassburg vor hundert Jahren.** Ein Beitrag zur Kulturgeschichte von Hermann Ludwig. Stuttgart, Frommann, 1888, xii, 347 p. in-8.

M. de Jan, qui signe ses ouvrages du pseudonyme de Hermann Ludwig, est un des écrivains allemands, établis en Alsace depuis l'annexion, qui se sont appliqués à étudier dans les sources l'histoire du pays conquis et qui, ne se contentant pas d'exploiter les écrits de leurs prédécesseurs, ont fait progresser la connaissance de son passé par leurs travaux individuels. Auteur d'une savante et volumineuse biographie de Georges Kastner, de l'Institut, mort en 1867, M. L. a été amené par ses recherches sur la jeunesse du célèbre compositeur strasbourgeois, à étudier de plus près la physionomie générale du vieux Strasbourg, aux alentours de la Révolution, alors qu'elle était encore « ville libre royale » et conservait un semblant d'autonomie sous la suzeraineté de la couronne de France. Le sujet en lui-même n'était pas neuf; il a été traité déjà bien des fois d'une façon sommaire, et les traits généraux du

tableau ne sont inconnus à personne. Tous les biographes du jeune Goethe, par exemple, ont consacré, suivant en cela l'exemple du grand poète lui-même, leur chapitre au Strasbourg de 1770. Tous ceux aussi qui ont écrit sur l'histoire de la Révolution en Alsace, et particulièrement dans le Bas-Rhin, n'ont pas négligé de faire ressortir les contrastes frappants entre le Strasbourg d'avant et d'après 1789; depuis les auteurs contemporains, comme Friesé ou le professeur Meiners de Gœttingue, jusqu'à Engelhardt et Seinguerlet, le croquis d'ensemble a souvent été donné, et donné, comme impression totale, d'une manière passablement identique. Il n'en pouvait guère être autrement, chacun reprenant à peu près les matériaux utilisés par ses prédécesseurs. M. L. a le mérite incontestable d'avoir rajeuni le sujet en l'étudiant dans ses détails, en pénétrant dans toutes les sphères de la vie d'alors, en ne se bornant pas à la politique, à la littérature et aux mœurs, mais en étendant ses investigations au domaine de l'économie politique, à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, etc. Il n'a pas dépouillé seulement les annuaires administratifs du temps, si utiles et si intéressants pour des travaux de ce genre, quand on sait les étudier avec intelligence; il a étudié les dossiers de l'administration du prêteur royal aux Archives de la Ville, il a compulsé patiemment tous les récits de voyage d'alors, qui s'occupent incidemment, ou plus longuement de Strasbourg, il a lu les biographies de tous les hommes un peu marquants qui ont habité cette ville dans la seconde moitié du dernier siècle, et de ce vaste et solide appareil critique, — les notes et renvois ne remplissent pas moins de cent cinquante pages du volume, — il a su extraire une série de chapitres qu'on lit avec plaisir, car ils sont écrits avec un remarquable talent. On voit que l'auteur, romancier de mérite à ses heures, a l'habitude, bien rare encore en Allemagne, d'écrire ses travaux historiques eux-mêmes en vue du grand public. Les dix chapitres du livre embrassent le domaine entier de la vie publique et privée; c'est une véritable histoire de la civilisation strasbourgeoise à la fin de l'ancien régime. Le fonctionnement des rouages administratifs, la situation financière, commerciale, scientifique de la vieille cité rhénane, sa vie politique et religieuse, les occupations quotidiennes et les plaisirs de sa population, tant urbaine que rurale, sont décrits dans une série d'esquisses, qui témoignent d'une étude approfondie de la matière et d'un réel désir d'impartialité dans les parties de son sujet, délicates à traiter au point de vue des passions et des préjugés actuels. On pourrait reprocher peut-être un cachet trop littéraire, je veux dire trop fantaisiste, à certaines descriptions, où l'auteur généralise certains détails rencontrés sur sa route et qu'il serait sans doute embarrassé de documenter pour l'ensemble [1]. Mais en général l'ouvrage de M. L. peut être consulté avec une entière confiance par le lecteur désireux de s'orienter sur la matière,

1. Par ex. la description de la vie des *jardiniers* de Strasbourg (p. 23-25), celle du physique des Strasbourgeois, des jeunes filles alsaciennes (p. 164-165), etc.

sans avoir le loisir de recourir lui-même aux sources disséminées dans des centaines de volumes, ou même dans des dépôts si difficilement accessibles aujourd'hui aux travailleurs du dehors.

Un seul point nécessite une remarque. C'est une vérité reconnue par tout le monde — par tous les esprits impartiaux s'entend — que Strasbourg et la vie strasbourgeoise présentaient à l'observateur, avant la Révolution, un caractère essentiellement germanique, et que la langue officielle, les traditions littéraires et religieuses, les mœurs de la grande majorité de ses habitants les distinguaient nettement des autres sujets du roi de France, sur le versant occidental des Vosges. M. L. n'a point exagéré les faits, et n'a usé que de son droit d'historien en accentuant fortement cette vérité banale. Seulement, il n'a pas tenu suffisamment compte, dans son tableau, de la population d'origine française, et des autres étrangers [1], présents en nombre considérable à Strasbourg, à cette époque, et qui pour ne pas être *bourgeois* de la ville, au point de vue politique, n'en étaient pas moins ses *habitants*. Se figure-t-on un auteur français ou alsacien, qui, dans un tableau détaillé de la vie strasbourgeoise actuelle, se refuserait à tenir compte des vingt-cinq mille immigrés d'Outre-Rhin qui se sont mêlés depuis 1870 à la population autochthone? On crierait au chauvinisme et l'on aurait raison, car la description scientifique d'un objet quelconque n'a rien à voir avec les querelles nationales. On ne voit pas suffisamment ces nombreux habitants de Strasbourg dans les descriptions de M. Ludwig. Assurément cette omission n'est pas volontaire; elle s'explique par le fait que certaines de ses sources n'avaient pas à tenir compte de cette partie de la population de Strasbourg, que la plupart des voyageurs, dont il utilise les récits, venant d'Allemagne, n'entraient pas en contact avec ces immigrés d'alors, que les Alsaciens eux-mêmes ne fréquentaient la société française que par exception, du moins dans les classes de la petite bourgeoisie, etc. Ce n'était pas un motif suffisant pour ne pas lui faire la place qui lui revient de droit, et pour négliger son influence, très considérable, dès avant 1789. Préoccupé avant tout de rattacher le présent au passé, M. L. ne s'est pas demandé non plus, comme il aurait pu le faire, si l'état de choses qu'il décrit avec complaisance était réellement chez la majorité des Strasbourgeois — je n'ai garde de dire chez tous — l'effet d'un attachement raisonné et profond à l'ancienne patrie germanique, et non plutôt la résultante de traditions passivement transmises jusqu'alors d'une génération à l'autre, mais que le premier choc un peu violent du dehors allait faire évanouir en majeure partie. Comment expliquer sans cela le changement profond, et presque à vue, que les premières années de la Révolution suffirent pour produire à Strasbourg? Comment expliquer ce mouvement des esprits, qui, dès les premiers mois de l'ère nouvelle, fit tomber en ruines, malgré la résis-

1. Tout le commerce des denrées coloniales était entre les mains de nombreux Italiens.

tance d'une oligarchie encore puissante, ce qui restait du Strasbourg d'autrefois et de ses institutions, de cettte vieille « enveloppe sans noyau », comme l'appelle M. L. lui-même? C'est que, sous ces vestiges gothiques du passé, germait alors de toutes parts un Strasbourg nouveau, qui serait monté en pleine lumière, un peu plus lentement peut-être, mais tout aussi sûrement, même sans l'intervention subite du mouvement révolutionnaire. Si M. L. parcourt les listes des premiers notables du corps municipal de Strasbourg, en 1790 et 1791, il y trouvera en masse les noms français, et pourra se rendre compte, par ce fait seul, de l'influence que ces *habitants* de la cité devaient nécessairement avoir sur leurs concitoyens, une ou deux années auparavant déjà. Cette lacune est d'ailleurs facile à combler; elle est la seule, un peu grave, qui dépare le travail, si méritoire du reste, de M. Ludwig, et nous sommes assuré qu'il la comblera lui-même quand le succès de son ouvrage en amènera la seconde édition.

R.

---

662. — **Procès-verbaux** du Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative, publiés et annotés par M. J. Guillaume. Paris, Imprimerie nationale (en vente chez Hachette, 1889). Gr. in-8, xxiv et 540 p.

L'œuvre capitale du Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative est la préparation du plan de Condorcet, le plan le plus important d'instruction nationale que nous aient légué les assemblées révolutionnaires,— plan que la Législative n'eut pas le temps de discuter, que la Convention fit sien, que Romme, Lakanal, Daunou consultèrent et mirent à profit, que la loi du 3 brumaire an IV adopta dans quelques points, (organisation des Écoles centrales et de l'Institut). Les procès-verbaux du Comité, que M. Guillaume publie dans le présent volume, nous font assister à l'élaboration du plan de Condorcet. Comme la plupart des procès-verbaux, ils sont brefs, laconiques, et résument froidement, sèchement des discussions très longues et sans nul doute très passionnées. Ils fournissent néanmoins des renseignements qui méritent de fixer l'attention, et M. G. a eu soin, pour les animer et en accroître l'intérêt, d'ajouter à ces procès-verbaux des *pièces annexes*, pièces inédites et très diverses qu'il a tirées des cartons des archives : lettres, adresses, rapports, pétitions, mémoires, comptes-rendus, documents de police et de statistique, etc. Aussi est-il impossible de donner une idée de ce que le volume renferme. Il faut aller un peu au hasard. On voit, par exemple, apparaître officiellement pour la première fois dans la séance du 18 avril 1792 le mot *instituteur* qui remplace celui de « régent ». On voit le Comité ramener avec insistance à l'ordre du jour le rapport de Condorcet; mais les événements viennent toujours à la traverse, et ils sont si graves, si critiques, ils se suivent et se précipitent si rapidement qu'on ne peut en vouloir à la Législative de n'avoir

pas légiféré sur l'instruction publique. Mais outre son plan général d'instruction, le Comité de la Législative traite d'importantes questions. Une de ses sections, celle des bibliothèques et des monuments, active la confection des catalogues, commence une bibliographie générale du royaume ainsi qu'un Dictionnaire de toutes les municipalités (p. 13), et prend une foule de mesures relatives à la conservation des monuments des arts et des sciences. Après le 10 août, lorsque la Législative voulut convertir en canons le bronze des monuments, ce fut le Comité qui fit « préserver et conserver honorablement les chefs-d'œuvre des arts, si dignes d'occuper les loisirs d'un peuple libre », qui fit trier les « statues, vases et autres monuments placés dans les maisons ci-devant dites royales et édifices nationaux qui méritaient d'être conservés pour l'instruction et la gloire des arts », qui fit transporter « les tableaux et autres monuments épars en divers lieux sans délai dans le dépôt du Louvre pour y former le Muséum français » (p. 379-383). Le Comité examina, en outre, le projet de décret sur la suppression des congrégations séculières. Il s'enquit des fonds et revenus des établissements d'instruction publique. Il fit des rapports sur les réclamations des collèges privés de leurs revenus par la suppression de la dîme, et négocia avec les villes qui voulaient devenir le siège d'un lycée ou d'un institut. Il discuta les conditions de la propriété des ouvrages dramatiques et entendit Dalayrac, Dubuisson, Beaumarchais plaider la cause des auteurs contre les « entrepreneurs de spectacles » (p. 63). En somme, c'est une activité très louable, très curieuse que déploie le Comité. Tantôt Vaublanc lui propose de décerner le triomphe au général vainqueur qui « sera sur un char » et « portera un manteau aux couleurs nationales » (p. 91). Tantôt c'est Haüy, le fondateur de l'école des aveugles, qui se présente au Comité, et, dans la même séance, Romme est nommé rapporteur d'un mémoire — malheureusement perdu — de M. Dendon sur la manière de propager la liberté par le moyen des aérostats (p. 302). Puis, voici le Comité de la section des Postes qui réclame en faveur des filles de sainte Agnès, bonnes patriotes et fort attachées à la Constitution ; voici le département de Paris qui demande l'établissement immédiat des écoles primaires et la suppression du tribunal de l'Université ; voici la fête funèbre en l'honneur de Simoneau et la fête de la Fédération dont le Comité doit régler les détails, -- sans oublier les décrets sur les honneurs que l'assemblée décerne à la mémoire de Théobald Dillon, de Berthois, de Gouvion, de Cazotte, de Sundat. Un jour Gentil propose d'accorder un secours à l'académie de Dijon dont « les programmes ont éveillé le génie de Rousseau ». Un autre jour, Chappe présente son invention du télégraphe aérien. Une autre fois, Delambre est chargé, ainsi que Méchain, de mesurer l'arc du méridien de Dunkerque à Barcelone, et le Comité recommande Delambre aux administrateurs du Loiret (p. 332 et 438.)

M. G. a réuni dans un appendice très attachant les pièces qu'il n'a-

vait pu rattacher à une séance particulière du Comité. On y trouvera des lettres de religieux et de religieuses qui blâment ou approuvent la constitution, une pétition de trois maîtres d'école de la Marne qui « font voir la nécessité de leur existence et de la dureté du peuple à leur égard » (p. 392), une lettre d'un instituteur du Puy-de-Dôme qui prie les législateurs de hâter leurs travaux et d'« arracher des mains impures des prêtres non assermentés les enfants, ces trésors précieux de la patrie » (p. 399), etc. Mais la pièce la plus attachante, à notre avis, est la *lettre et mémoire* d'Archenholtz (p. 422-429), présentant à la Législative « quelques-unes de ces vérités que l'Allemagne a produites et quelques-unes de ces expériences dont elle a donné l'exemple ».

Le travail de M. G. offre à peine quelques légères taches. Arbogast est né à Mutzig et non à *Muntzig* et il était professeur, non à l'*École militaire,* mais au Collège royal (national) et à l'Ecole d'artillerie; Dorsch était citoyen, non pas de *Strasbourg,* mais de Mayence; il fallait dire que les deux *Dupont* étaient frères et que l'un d'eux est le futur vaincu de Baylen; le *Haller* cité par Condorcet à propos de l'enseignement du dessin, n'est autre que le grand Haller; *Hentz,* juge de paix à Sierck, devait être élu à la Convention (même remarque pour *Priestley); Prieur du Vernois* (et non Duvernois) est rentré dans la vie privée, non en *1798*, mais en 1801; *Resewitz* méritait une note étendue, ainsi que tous les pédagogues mentionnés dans le mémoire d'Archenholtz; enfin on doit lire Issoire et non *Yssoire.*

Mais ces mêmes remarques ne diminuent aucunement la haute valeur du recueil. M. Guillaume, qui est secrétaire de la rédaction de la *Revue pédagogique,* a trouvé le temps, non seulement de chercher et de publier ces procès-verbaux et documents, mais de les accompagner d'une excellente annotation qui témoigne d'un labeur minutieux et de très longues recherches. L'index qu'il a rédigé, nous paraît un des meilleurs travaux de ce genre que nous connaissons : c'est une liste alphabétique et analytique des matières, des noms de lieux et des noms de personnes, très soignée, très complète et qui rendra les plus grands services. Enfin, l'Introduction offre un bon résumé des travaux de la Constituante en matière d'instruction publique — avec une notice de Camus consacrée aux décrets de cette assemblée sur tout ce qui concerne l'enseignement, les arts, les sciences — et une étude sur la création, les attributions et la composition du Comité d'instruction publique. Nous attendons avec une entière confiance la suite de cette publication : les procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention.

A. Chuquet.

---

663. — G. de Molinari. **La morale économique.** Paris, Guillaumin, 1888, 442 p. in-8, 7 fr. 50.

Il serait très injuste de prendre le livre de M. de Molinari par les petits côtés. Son ouvrage a les dehors d'un livre, et d'un gros livre,

mais n'en a que les dehors. C'est en réalité une série d'articles insérés ou susceptibles d'être insérés dans le *Journal des Économistes*, où, comme chacun sait, l'on regarde infiniment plus au fond qu'à la forme. Tout livre s'adresse à son public. Si le public auquel s'adresse M. de M. lit sans ennui que l'emprisonnement mène « à l'*idiotisme* ou à la folie » (p. 150), que la loi positive ne retient que les actes qui ont un caractère de « *nuisibilité* » (p, 144), que les religions s'attribuent « l'*immuabilité* » (p. 166), qu'*autrui* s'emploie comme sujet (p. 171), que « le manque d'élévation de son étalon moral » est chose fâcheuse chez le juge (p. 174 cf. p. 189 et 190), que les livres « anti-religieux, socialistes et révolutionnaires » sont des livres nuisibles (p. 187), que « la causalité est une faculté particulière de l'intelligence » (p. 107), que le premier devoir de l'individu est de gouverner sa production « de manière à pourvoir à sa subsistance... dans les *deux* périodes improductives de *son* existence », *enfance* et vieillesse (p. 53,) et que les Jésuites du Paraguay sont d'excellents modèles à suivre (p. 129), nous pouvons être surpris, mais nous devons nous incliner. D'ailleurs qu'importe que la forme soit mauvaise, si le fond est bon?

Le malheur, c'est que le fond n'est pas bon. L'idée que M. de M. se forme de la morale, de la société, de la religion, de la philosophie, dénote un âge de la réflexion fort voisin de l'enfance. Cette conception d'une organisation égoïste idéale, où les hommes considérés comme de simples agents de production et de consommation développeraient librement leurs relations économiques, suivant les « lois naturelles » de la libre concurrence, dans la paisible atmosphère de tous les appétits satisfaits et de tous les intérêts conciliés, sans autre entrave que les menottes du gendarme réel, institué par la société, sans autre menace que les verges du gendarme idéal, institué par la religion, une telle conception est bien la plus naïvement grossière et la plus pastoralement enfantine, mais aussi la plus abstraitement dogmatique, et la plus audacieusement négative de toute réalité qu'on puisse imaginer. Les « lois naturelles » de l'économie politique, qui ne sont pas des lois, et qui n'ont rien de naturel, et qui furent jadis de simples généralisations empiriques et inexactes de faits incomplètement étudiés, ont crû peu à peu en dignité et en éclat jusqu'à devenir la formule brillante où se satisfait et s'épuise l'admiration cataleptique des économistes. C'est un fétichisme qui a ses rites et ses pontifes, et on ne discute pas les religions.

Tout au moins ne songerait-on pas à inquiéter des rêveurs qui se contenteraient de rêver. Mais les économistes, qui goûtent de fort aimables jouissances à imaginer leur anarchie légale, ont l'optimisme envahissant et agressif. Le mal, c'est que leur rêve réclame la réalisation, et que leur raideur doctrinaire prend immédiatement dans les faits une attitude irréconciliable. Le mal, c'est que tandis qu'ils se délectent à la construction des perspectives indéfinies de leur progrès économique et de leur *Self-government*, il est à côté d'eux des revendications actuel-

les et des efforts pratiques qu'ils ne peuvent que nier et dont la « doctrine » exige la condamnation [1]; le mal, c'est qu'ils s'ôtent à eux-mêmes et à ceux qui les écoutent l'intelligence des déceptions qui s'aigrissent et des désespoirs qui s'exaspèrent. Quand au bout d'un siècle de piétinements entêtés et de tentatives manquées, l'évolution sociale persiste à se faire au profit de quelques-uns, toujours les mêmes, il ne faut pas s'étonner si les autres rêvent à leur tour de faire appel à des forces d'un autre genre, moins lentes à agir, et plus efficaces.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société des anciens textes français vient de mettre en distribution, pour l'exercice de l'année courante, les *Contes moralisés* de NICOLE BOZON, *frère mineur*, publiés pour la première fois, d'après les mss. de Londres et de Cheltenham, par Miss. L. Toulmin SMITH et M. P. MEYER (Didot, 1889, LXXIV et 333 pp. in-8°). Nicole Bozon est resté complètement inconnu de tous ceux qui se sont occupés de littérature française ou anglaise du moyen âge, jusqu'au moment où M. P. Meyer découvrit ses divers écrits en différents mss. d'Angleterre. C'était une sorte de prédicateur populaire, composant tantôt en vers, tantôt en prose. Il vivait au commencement du XIVe siècle. Le recueil présentement publié sous le titre de *Contes* est une série d'exhortations morales accompagnées de contes ou d'exemples. La préface et le copieux commentaire qui accompagnent l'édition, fournissent à l'étude des contes traditionnels du moyen âge un ample contingent de récits rapprochés les uns des autres, dont beaucoup sont empruntés à des écrits inédits. Cette publication est aussi d'une grande importance pour l'histoire de la littérature anglo-normande, et pour celle du français parlé en Angleterre.

— Notre collaborateur, M. Salomon REINACH, vient de faire paraître à la librairie Hachette une seconde édition de l'adaptation du livre de M. Gow, *A companion to school classics* qu'il a publiée sous le titre de *Minerva*. Dans un *addendum* (p. XX) est signalée la mort récente de Cobet; quelques erreurs ont été corrigées aux p. 43, 279, etc.

— M. le marquis Auguste DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE est mort le 29 novembre, à l'âge de 52 ans. C'était un homme d'une instruction variée et d'un caractère aimable et obligeant. « Ce sont, dit M. Bréal, les fatigues de l'Exposition où il était commissaire pour la Grèce et secrétaire pour le jury de la librairie, qui ont achevé d'épuiser sa santé... Il laisse d'assez nombreux écrits, car il ne se contentait pas d'encourager les lettres, mais il les cultivait en amateur instruit et délicat. Il a publié les poésies d'Eustache Deschamps, traduit plusieurs des meilleures productions de la Grèce moderne, retracé la vie d'Egger et de Gustave d'Eichthal... Autant que notre époque le permettait, il a rappelé, en ce qu'il avait de meilleur, le type du gentilhomme français. » Ajoutons qu'il laisse interrompue l'édition des œuvres d'Eustache Deschamps.

1. P. 313 : l'objectif des systèmes socialistes, « c'est la confiscation des capitaux immobiliers et mobiliers des classes moyenne et supérieure, et l'allocation de ces capitaux à la multitude ouvrière, qui les exploitera désormais à son profit exclusif. » — Il n'est guère possible que ce soit de l'ignorance ; qu'est-ce alors?

Cinq volumes avaient paru de 1878 à 1887. (Société des anciens textes français.) Mais le tome sixième, presque entièrement imprimé, pourra être rapidement terminé, et les mesures nécessaires sont prises par la Société des anciens textes pour que l'édition, qui doit comprendre dix volumes, se poursuive aussi promptement que possible.

— La librairie Firmin-Didot publie cette année, comme les précédentes, de sérieux livres d'étrennes : 1° le *Journal d'un lycéen de quatorze ans pendant le siège de Paris 1870-1871*, par M. Edmond Deschaumes (ouvrage illustré de 20 gravures hors texte inédites par Eug. Coubron et d'une carte du siège); 2° *Le drame de Metz*, par Gustave Marchal (ouvrage illustré de 20 gravures hors texte inédites par M. Dunki et de quatre cartes); 3° *La sainte Russie*, par le comte P. Vasili. — M. Deschaumes avait pendant le siège de Paris, consigné ses impressions sur quelques cahiers; « ces cahiers forment la charpente de son ouvrage. Il aurait pu les publier tels quels, il a fait davantage et a corsé son récit des témoignages, des documents, des notes qui pouvaient le compléter et assurer son exactitude, tout en laissant aux impressions reçues et analysées leur absolue sincérité ». — M. Gustave Marchal a composé un récit très solide, très consciencieux, puisé aux bonnes sources, du « drame de Metz »; on y voudrait moins de détails techniques, et, en certains endroits, la narration manque peut-être de la chaleur et de la vivacité que réclame le « drame »; mais, nous le répétons, quoiqu'il paraisse à l'occasion du nouvel an, le livre est sérieux et bien étudié. — L'ouvrage du comte P. Vasili est magnifiquement illustré. Sans rechercher ici quelle est la personnalité ou la collectivité qui se cache sous le nom du comte, nous remarquerons tout de suite que les illustrations sont bien choisies, et toutes d'une parfaite exactitude; ce qui n'est pas un mince éloge pour un livre de ce genre. A première vue, l'ouvrage paraît instructif et intéressant; nous y reviendrons.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné ses prix dans la séance du 7 décembre : *Prix du budget* (2,000 fr.) : examiner et apprécier les principes sur lesquels repose la pénalité dans les doctrines philosophiques les plus modernes, partagé entre M. Louis Proal, conseiller à la cour d'Aix, et M. Georges Vidal, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. — *Prix Bordin* (2,500 fr.) « Philosophie de Fr. Bacon » : M. Ch. Adam, chargé du cours de philosophie à la Faculté de Dijon; mention très honorable à M. Léon Lescœur, inspecteur-général honoraire de l'instruction publique. — *Prix Gegner* (4,000 fr.) : M. Picavet. — *Prix Odilon Barrot* (6,000 fr.) « Histoire de l'enseignement du droit en France avant 1789 » : M. Marcel Fournier, professeur à la Faculté de droit de Caen. — *Prix Koenigswarter* (2,000 fr.), M. Henri Beaune, ancien procureur général, pour ses deux ouvrages de droit coutumier français, la « Condition des biens » et les « Contrats », et M. B. Tardif, professeur à l'Ecole des Chartes, pour son « Histoire des sources du droit canonique »; mention honorable à M. Pierre Lanéry d'Arc, avocat à Aix, pour son livre du « Franc-alleu ». — *Prix Rossi* (4,000 fr.) « Des Banques » : M. Léon Smith. — *Prix Audiffred* : 3,000 fr. à M. Henri Joly, pour son livre *le Crime*; 1,000 fr. à M. Maurice Wahl, professeur d'histoire, pour son livre *l'Algérie*; 1,000 fr. à M. Gust. Carré, pour son livre *l'Enseignement secondaire à Troyes du moyen âge à la Révolution*; mention très honorable à M. Jules Legoux, pour son livre « Pro Patria ». — *Prix Jules Audéoud*, quatre médailles d'or ; à M. Hipp. Maze, pour un ensemble d'ouvrages sur le paupérisme, la prévoyance et la mutualité; M. Eug. Rostand, pour ses « Questions d'économie sociale dans une grande ville populaire »; M. René Lavollée, pour ses « Classes ouvrières en Europe »; la Société internationale des études pratiques d'économie sociale, fondée par M. F. Le Play et actuellement présidée par M. Albert Le Play, pour l'ensemble des publications de cette So-

ciété; deux mentions honorables à M. A. Crouzel, pour ses deux ouvrages « Etude historique, économique et juridique sur les coalitions et les grèves dans l'industrie » et « La participation des ouvriers au bénéfice de l'entreprise », et M. Alb. Trombert, pour sa traduction de l'ouvrage de V. Boehmer sur la participation aux bénéfices. — *Prix Le Dissez de Penanrun* (2,000 fr.) : M. Doniol, directeur de l'Imprimerie nationale.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 décembre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, annonce à l'Académie un nouveau deuil qui vient de la frapper, la mort subite de M. Pavet de Courteille. « L'Académie, dit-il, prendra une part bien vive à cette perte soudaine, qui l'atteint, je puis le dire, dans ses plus chères affections. M. Pavet de Courteille n'était pas seulement notre confrère. Par sa bonté, sa cordialité, son dévouement, il était pour nous tous un ami. J'aurai après-demain à lui rendre les derniers honneurs au nom de notre Compagnie et je rappellerai ses titres scientifiques et les services éminents qu'il a rendus aux études orientales. Par une sorte de fatalité, il semble que ce triste devoir ait été réservé à celui qui a été son condisciple, le compagnon de ses jeunes années et son collaborateur. Aujourd'hui je dois me borner à me faire l'interprète de notre commune affliction et à transmettre à la famille de notre bon et cher confrère l'expression de nos regrets sincères et de nos condoléances les plus sympathiques. »

L'Académie, ajoute M. le Président, va lever sa séance; mais il est indispensable qu'avant de se séparer elle procède aux votes qui ont été inscrits à l'ordre du jour et qui ne sauraient être remis sans inconvénient.

Le premier de ces votes a pour objet l'élection d'un académicien libre, en remplacement de M. Charles Nisard, Deux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1er tour	2e tour
M. A. de la Borderie	16 voix	24 voix.
M. le Dr Hamy	15 —	16 —
M. Dieulafoy	11 —	2 —
Votants	42 —	42 —

M. de la Borderie est élu membre libre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie nomme ensuite deux commissions chargées de lui présenter des candidats pour les places actuellement vacantes parmi ses correspondants. Sont élus :

Pour proposer des candidats aux places de correspondants étrangers : MM. Renan, Gaston Paris, Weil, Paul Meyer, Maspero, Boissier;

Pour proposer des candidats aux places de correspondants français : MM. Delisle, de Rozière, Heuzey, Georges Perrot, Bréal, A. de Barthélemy.

La séance est ensuite levée en signe de deuil.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 4 décembre 1889.

La Compagnie procède au renouvellement de son bureau. Sont élus :
Président, M. Mowat.
Premier vice-président, M. Corroyer.
Deuxième vice-président, M. le comte de Lasteyrie.
Secrétaire, M. Ulysse Robert.
Secrétaire-adjoint, M. le vicomte de Rougé.
Trésorier, M. Guillaume.
Trésorier-archiviste, M. Pol Nicard.

MM. Pol Nicard, Emile Molinier et Müntz signalent dans les collections du Musée de Cluny une rose qui est portée comme don du pape Clément V au prince-évêque de Bâle, mais que beaucoup d'archéologues ne regardent que comme une œuvre du xviie ou du xviiie siècle.

Le Secrétaire,
A. de Boislisle.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Illustr. Katalog der Ornamentstichsammlung des österr. Museums für Kunst u. Industrie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : Eine neue Periegese von Piräus und Athen. — STRAGHAN-DAVIDSON, Selections from Polybius (à ne pas applaudir). — NILEN, Luciani codex Mutinensis (soin et patience, mais résultats sans importance sérieuse). — GNESOTTO, Orazio come uomo (défend le poète avec chaleur et habileté). — Germania, p. p. TÜCKING. — Livy, book XXII, p. p. DOWDALL. — Julii Valerii Alexandri Polemi res gestae Alexandri, p. p. KUEBLER (très méritoire et donne un apparat critique réellement suffisant). — OHNESORGE, Die röm. Provinzialliste von 297, I (cp. *Revue*, n° 39). — VAUTHIER, Etudes sur les personnes morales dans le droit romain et le droit français (joliment écrit et renferme quelques idées neuves). — KAEGI, Zur griech. Schulgrammatik, II ; Offene Antwort auf die sogen. Verteidigung des Herrn W. v. Hartel (instructif, mais va un peu trop loin). — TEUTSCH, Die siebenb. sächs. Schulordn. I, 1513-1778. — Der Ostgiebel des olymp. Zeustempels, Protogenes.

Deutsche Rundschau, n° 3, déc. 1889 : BRAHM, Schiller's Don Carlos. — P. WEISSER, Lenau u. Marie Behrends, Aufzeichn. der Braut Lenau's und Briefe des Dichters an sie. — KLUCKHOHN, H. von Sybel's Gesch. der Begründ. des neuen deutschen Reiches. — HAUSRATH, 1788 u. 1889, Betracht. über die Pariser Weltausstellung.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 50 : CIAMPOLI, Dolor sine labe. — Jos. SARRAZIN, Parisismen u. Argotismen. — BRAUSEWETTER, Neue scandinav. Bücher. — TOVOTE, Contes rapides de Fr. Coppée. — KABERLIN, Berliner Bühnenbrief.

Zeitschrift für Vœlkerpsychologie und Sprachwissenschaft, IV : A. HIRZEL, Gleichnisse u. Metaphern im Rigveda. — F. A. MAYER, Ein deutsches Schwerttanzspiel aus Ungarn. — *Beurteilungen :* BRUCHMANN, Psych. Studien zur Sprachgesch. (cp. *Revue*, 1888, n° 40). — POLLE, Wie denkt das Volk über die Sprache? — SEIDL, Zur Gesch. des Erhabenheitsbegriffes seit Kant.

ALFRED MAME & FILS ÉDITEURS

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES

PAR

PIERRE CORNEILLE

ÉDITION DE GRAND LUXE

AVEC UNE INTRODUCTION PAR M. LÉON GAUTIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS PAR MM. PAUL ALLARD, ÉDOUARD GARNIER ET LÉON LEGRAND

UN VOLUME GRAND IN-4°

Orné d'un portrait de Corneille gravé par Burney
et de cinq eaux-fortes, d'après les compositions d'Albert Maignan
gravées par Boilvin, Bracquemond, Le Couteux et Waltner

Frises, lettres ornées et culs-de-lampe dans le style du XVII[e] siècle
par Léon Leniept

Nombreuses gravures sur bois dans le texte des Éclaircissements
par Léon Rousseau d'après les dessins d'Édouard Garnier

TIRAGE LIMITÉ A 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

1 à 100 sur papier du Japon, avec épreuves des planches en deux états, avec et sans remarque, broché. **200 fr.**
101 à 800 sur papier vélin blanc des papeteries du Marais, broché. . . **100 fr.**
Ajouter pour une demi-reliure d'amateur, dos et coins en maroquin poli rouge, tête dorée. . . . . **20 fr.**

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-troisième année 30 décembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'instruction publique XXXII, 6e livr. : G. Mallet, quelques mots sur l'explic. des auteurs anciens. — P. Thomas, Deux corrections au texte de Manilius. — Rutherford, Contrib. à l'étude du dialecte attique. — Bergmans, Martin Le Franc, d'après une publication récente — *Comptes-Rendus :* Schlimmer en De Boer, Woordenboek der grieksche en rom. Oudheid (1re livr. d'un abrégé dans le genre de Lübke). — V. Henry, Gramm. comp. du grec et du latin (clair, exact, complet et court ; donne aux étudiants le résumé qui leur manquait ; cp. *Revue,* n° 3). — Coemans, Les adjectifs grecs en ρο et en λο (utile ; cp. le numéro présent de la *Revue).* — Engelmann, Bilderatlas zum Homer (recommandable ; cp. *Revue,* n° 49). — Kirsch, Das Lütticher Schisma 1238 (neuf et clair). — Chaignet, Essais de métrique grecque (théories dignes d'être prises en considération, argumentation généralement convaincante, mais négligence et précipitation à chaque page, fourmille d'erreurs).

The Academy, n° 919 : Morley, Walpole (très attachant ; à remarquer les portraits de Pulteney, de Bolingbroke, de Georges II). — The marchioness of Dufferin and Ava, Our viceregal life in India, select. from my journal 1884-1888. — William Lloyd Garrison, 1805-1879, the story of his life told by his children ; Newman, Anglo-saxon abolition of Negro Slavery. — Lord Macaulay's unpublished poems. — The accounts of the Hospital of King Charles II near Dublin for 1702. — The British Record Society. — The word corbed in Marston. — The etymol. of Meerkatze. — The first Russian students in England. — Philological books : Morfill, Grammar of the Russian language (très utile, quoique trop court) ; Douglas, A Chinese manual ; Tisdall, Grammar and reading-book of the Panjâbi language ; Davidson, Anglicised colloquial Burmese ; Macdonald, Oceania, linguistic and anthropological. — The next Oriental Congress. — The Greek mss. in the Warsaw Town Library. — Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3242 : Pater, Appreciations, with an essay on style. — Timmins, A history of Warwickshire. — Traill, Lord Strafford (contestable). — The Oriental Congress. — Surnames ending in S. — Mr Leslie Stephen on Sir Philip Francis (Rae). — A letter of Dickens.

The Classical Review, nov. 1889, n° 9 : Abbott, Early history of the Delian league. — Wheeler, Grammatical gender. — Wallis, On the mss. of Origenes c. Celsum. — *Comptes-Rendus :* Heraklitus, p. p. Patrick ; Orestie, p. p. Wecklein ; Cyropedeia III-V, p. p. Holden ; Hellenika, I-II, p. p. Underhill ; Memorabilia, p. p. Gilbert u. Weidner ; Anabasis, p. p. Rehdantz, I ; Agesilaos, p. p. Güthling. — Hartman, Analecta Xenophontea. — Jebb, Select. from the Attic orators. — Ausgew. Reden des Lysias, erkl. von Rauchenstein u. Fuhr. — Virgil, Eclogues and Georgics transl. by Mackail. — Zahn, Das Neue Testam. vor Origenes. — Whibley, Political parties in Athens during the peloponnesian war. — Lutz, Die präpos. bei den attischen Rednern ; Dahl, Latinsk literatur-historie ; Stoll, Wander. durch Alt-Griechenland ; Werndorff, Erkl. aller Mythol. aus der Annahme der Erring. des Sprachvermögens ; Phaedrus, Lysis, Protagoras transl. by Wright ; Dionys. Halic. p. p. Jacoby. — *Notes :* Hecate (Bury) ; Bayfield on the indicative with ἄν (Harrison) ; Codex Wittianus (Leaf) ; Aesch. fr. 291 (Platt) ; Eur. Orest. et Arist. Ach. 347 (Goodwin) ; Eur. Hec. (Simpson et Haverfield) ; Thuc. II, 96 (Winbolt) ; Plato, Rep. IX, Arist. Eth. IX (Solomon) ; Eph. II, 20 (Lloyd) ; Some Epictetean dimi-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 30 décembre — 1889

664. — **Les Adjectifs Grecs en ρο- et en λο-,** contribution à l'étude de l'apophonie suffixale et radicale dans les langues indo-européennes, par E. M. Coemans, docteur en philosophie et lettres, etc. Louvain, Lefever, 1889. In-8, 54 pp.

Cet opuscule est essentiellement, et même exclusivement un travail de statistique; car la seule opinion originale dont l'exposé (pp. 36-40) vienne interrompre les longues listes d'adjectifs dressées par l'auteur, n'est point aussi neuve qu'il a pu se l'imaginer, et, si son attention ne paraissait tournée tout entière vers les œuvres de l'école allemande, il l'aurait trouvée enseignée en France il y a déjà plus de six ans. Je ne veux point dire par là qu'elle soit plus plausible que celle de M. Brugmann : je crois même que cette dernière est la seule qui s'accommode aux progrès accomplis en ces dernières années par la phonétique indo-européenne.

Tel qu'il est, le livre de M. Coemans témoigne d'un labeur méritoire et aura son utilité. Il en eût eu davantage, si l'auteur s'était entièrement pénétré des devoirs du statisticien : ces devoirs ne consistaient pas seulement à énumérer tous les adjectifs en -ρο- et -λο- dont l'existence est attestée pour la langue grecque, mais à indiquer, au moins pour les plus primitifs d'entre eux, la date la plus ancienne à laquelle on les rencontre dans un texte. Ce n'est qu'à cette condition qu'on pourrait espérer faire le triage des formations indo-européennes et de celles que le grec a postérieurement calquées sur elles.

Je regrette d'être obligé d'ajouter que l'impression est fort défectueuse.

Je ne relèverai pas toutes les « coquilles vulgaires » dont fourmille ce petit livre : ce serait interminable, fastidieux et désobligeant. Je me bornerai à donner à M. Coemans, qui visiblement en est à ses débuts, le conseil amical de tenir de plus près ses compositeurs. Je sais que c'est une tâche fort pénible; mais c'est aussi, pour un auteur, une discipline excellente; car, à éplucher attentivement les fautes d'autrui, il contracte l'habitude d'être sévère pour les siennes propres.

V. H.

---

665. — Xenophon's **Memorabilien**, für Schulgebrauch, herausgegeben von A. Weidner, Prag, Wien, Leipzig, 1889, s. 170, in-12, 80 Pf.

666. — Platon, Εὐθύφρων, Ἀπολογία, Κρίτων, texte grec, avec notes critiques et explicatives, publié par G. Konstantinidis, Athènes, A. Konstantinidis, 1888, 300 p., gr. in-8. Prix : 4 fr. 50.

I. Voici un nouveau volume de la collection d'auteurs grecs et latins publiée à Prague, sous la direction du professeur Schenkl : édition classique sans notes, sans apparat critique, presque sans préface (six petites pages seulement sur la vie et l'enseignement de Socrate). Dans des ouvrages de ce genre, la correction du texte grec est l'essentiel : elle paraît ici irréprochable. On regrettera seulement que M. Weidner, pour rendre plus facile l'intelligence de son auteur, ait cru bon d'y introduire certaines conjectures malheureuses, comme ὑποργιζόμενοι, au lieu de ὑποκοριζόμενοι, dans l'apologue de Prodicos (II, 1, 26).

II. Tout autre est le caractère de l'édition de Platon dont nous annonçons ici la première partie. Cette publication, qui comprendra trois volumes, est faite aux frais du généreux Hellène Léonidas Zariphis. On comprend sans peine que M. G. Konstantinidis n'ait pas trouvé facilement un éditeur disposé à entreprendre à ses frais une publication aussi considérable : dans ce premier volume de 300 pages, les notes explicatives, imprimées en tout petits caractères, représentent à elles seules plus de 200 pages de texte ! Grâce à M. Zariphis, cet abondant commentaire, où il ne peut manquer d'y avoir quelque chose à prendre, ne se vend que 4 fr. 50 c.

Am. Hauvette.

---

667. — Jules Martha. **L'art étrusque**, illustré de quatre planches en couleur et de quatre cents gravures dans le texte d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Firmin-Didot, 1889. In-4 de 635 pages.

Illustré avec luxe, écrit avec autant de sobriété que d'élégance, l'ouvrage de M. Jules Martha, dont l'Institut avait couronné le manuscrit en 1887, vient heureusement remplir un vide dans notre littérature d'archéologie et d'art. Cette place qu'il y a prise dès l'abord, par la seule vertu du sujet traité, il la gardera longtemps par son mérite et par le

savoir dont son auteur a fait preuve. Archéologues ou simples curieux, tout ceux qui voudront s'initier à l'étude de l'art étrusque et de la vieille civilisation toscane, trouveront dans ce lumineux exposé le point de départ de leurs recherches. Peut-être en résultera-t-il pour eux quelque déception, car la clarté de M. M. peut donner le change : on ne sent pas toujours assez, en le lisant, l'obscurité des problèmes et combien ils sont encore éloignés de leur solution. Mais ce n'est là qu'un léger inconvénient pour les spécialistes, et, quant aux profanes, ils ne songeront guère à s'en plaindre. M. M. n'est d'ailleurs jamais affirmatif pour son propre compte : il a suivi, sur toutes les questions litigieuses, l'avis de savants autorisés, et si ces savants, comme nous le craignons, l'ont plus d'une fois induit en erreur, du moins ses résumés ont-ils l'avantage de faire connaître exactement des théories qui ont marqué dans l'histoire de la science et qu'on n'oubliera pas de sitôt.

La partie la plus faible du livre sont les premiers chapitres, où M. M. aborde les difficiles questions de l'ethnographie étrusque. Il y prend pour guide M. Helbig et reproduit toute la théorie singulière que cet homme infiniment spirituel, mais parfois paradoxal, a développée dans les *Annali* de 1884. Voici, en résumé, la thèse que M. M. soutient après lui.

Des hommes parlant la langue étrusque se sont répandus jadis sur la péninsule italique presque entière. A quelle race appartenaient-ils? M. M. expose d'abord les systèmes qui ont été proposés à ce sujet et finit par se demander si le terme *étrusque* correspond à une entité ethnographique bien définie (p. 16). Malheureusement, au lieu de s'en tenir à cette sage conclusion (il le pourrait d'autant mieux qu'il se proposait d'étudier seulement l'*art* étrusque), M. M. intitule le chapitre suivant de son ouvrage : « La migration étrusque ». Il y a là comme une contradiction qui m'embarrasse. Pour rester d'accord avec lui-même, M. M. pouvait rechercher maintenant l'origine des types religieux ou plastiques, de la céramique ou de la métallurgie étrusques, mais non pas celle des Étrusques *in genere,* puisque ce mot désigne le produit complexe d'un certain nombre de facteurs ethniques mal déterminés.

Continuons à suivre M. Martha. Les Étrusques sont arrivés en Italie vers 1000 av. J.-C. Leur pays d'origine n'est pas, quoi qu'en dise Hérodote, la Lydie. Hérodote doit ses informations aux Phocéens qui, au VII[e] ou au VI[e] siècle, avaient pu constater, sur les côtes de l'Étrurie, une civilisation d'aspect oriental, due aux relations commerciales des Étrusques avec les Phénico-carthaginois. Ces Phocéens — navigateurs sans critique — en conclurent que les Étrusques étaient une colonie lydienne (pourquoi *lydienne?)* et répandirent cette erreur parmi les Grecs. — Et voilà ce qu'un des savants les plus ingénieux de notre temps, M. Helbig, a enseigné à M. M., qui a pris cette explication presque enfantine pour une découverte et qui vient nous l'enseigner à son tour! Les plus malmenés dans tout ce roman sont les Phocéens, auxquels l'on

attribue une stupidité toute abdéritaine. Du reste, dans cette étrange théorie, il y a une part de vérité très importante et que M. Helbig a eu le mérite de mettre en pleine lumière, à savoir l'influence exercée sur l'Étrurie par les Phéniciens de l'ouest, dont le centre de rayonnement était Carthage.

Suivant M. Helbig, les terramares et les tombes albaines appartiennent aux Italiques, c'est-à-dire à des immigrants indo-européens venus du Nord; cette ancienne civilisation italique est identique à l'ancienne civilisation étrusque, représentée, à son avis, par les tombes *a pozzo* de la nécropole de Villanova. Étrusques et Italiotes auraient pénétré simultanément en Italie, dans le courant d'une même migration et par la même route (comme cela est probable!) en descendant des Alpes rhétiques (p. 26). Pendant longtemps, des siècles peut-être, ces deux peuples différents de langue et de race ont vécu côte à côte, traversant les mêmes phases de développement et subissant les mêmes influences. M. M. qualifie ce système de très vraisemblable (p. 27); nous ne sommes pas du tout de son avis. Nous ne croyons pas non plus, malgré la haute autorité de M. Helbig, que les tombes *a pozzo* aient été creusées par des hommes parlant l'étrusque, et cela parceque nous n'avons pas le moindre motif de le supposer. Nous croyons, au contraire, que M. Brizio a raison de refuser les *pozzi* aux Étrusques, parceque les vrais Étrusques, ceux dont on possède des inscriptions, inhumaient leurs morts, alors que les *pozzi* sont des sépultures à incinération. Jusqu'à nouvel ordre, nous pensons que là où les deux rites sont juxtaposés, c'est qu'on est en présence d'une population mixte. Or, M. M. emploie le mot *étrusque* dans deux sens bien différents : tantôt il désigne par là l'ensemble des habitants de la Toscane et même de la Circumpadane, tantôt ceux-là seulement qui, lors de leur arrivée en Italie, parlaient la langue étrusque. Tout cela conduit à des malentendus tels qu'il faudrait de longues pages pour les éclaircir. Je me contenterai d'y signaler une fois de plus l'un des nombreux méfaits commis par cette expression vague de *race*, dont on se sert ou qu'on sous entend sans savoir au juste ce qu'elle signifie.

Étant donné le point de vue de M. M., on conçoit qu'il ait décrit, dans le chapitre intitulé « La première civilisation étrusque » (p. 47-74), quantité d'objets qui ne sont étrusques que par le lieu de la découverte. Je n'y insisterai pas, mais je louerai le choix heureux des figures et je recommanderai particulièrement aux archéologues les vingt-neuf spécimens de la poterie des *pozzi* réunis à la p. 51.

Les deux chapitres suivants (p. 75-131) sont consacrés à l'étude de l'art étrusque au Nord et au Sud de l'Apennin. Au Nord de l'Apennin, dans les nécropoles de Marzabotto, d'Este, de Bologne, M. M. distingue deux périodes : celle de l'art villanovien récent (puits à incinération) et celle de l'art gréco-bolonais (fosses à incinération). Avec cette dernière période, nous abordons l'art étrusque proprement dit, incontestablement étrusque : les objets métalliques deviennent abondants et se parent de

décorations originales. Pour les *cistes à cordons,* que M. Helbig attribue à l'industrie grecque, M. M. adopte une opinion moyenne : le type serait grec, mais aurait de bonne heure été imité en Italie, en particulier dans l'Étrurie Circumpadane. L'influence et le commerce hellénique se trahissent d'ailleurs à chaque pas dans les nécropoles de cette période, qui commence, suivant M. M., vers 450 avant J.-C.

Au sud de l'Apennin, dans la Toscane, M. M. reconnaît trois époques : 1° celle des tombes *a fossa* (inhumation), continuation de l'époque villanovienne des *pozzi,* mais avec des céramiques et des objets en métal de types nouveaux, auxquels viennent se joindre de nombreux objets directement importés de Grèce; 2° la période d'influence orientale ou des tombes *a camera* (caveaux à inhumation), caractérisée par l'abondance des vases de style corinthien et des poteries noires, par celle d'objets précieux ayant un caractère oriental. Une des sépultures les plus célèbres de cette série est la tombe *Regulini-Galassi,* découverte à Cervetri en 1836. La date peut en être fixée à la fin du VII[e] siècle ou au début du VI[e]; c'est l'époque où les Carthaginois, entrant en lutte avec les Grecs, s'allient aux Étrusques et s'efforcent de conquérir les marchés de l'Étrurie; 3° la troisième période est celle de la prédominance de l'hellénisme, qui reprend le dessus après 474, date de la victoire remportée par Hiéron de Syracuse sur les escadres combinées des Carthaginois et des Étrusques. Le contenu des tombes est alors en grande partie constitué par des objets de fabrique grecque, surtout athénienne, mais M. M. n'a pas oublié de faire une grande part à Syracuse dans cette rapide hellénisation de l'Étrurie (p. 123). Au VII[e] siècle, lors de la décadence athénienne, c'est la Grande Grèce surtout qui approvisionne les marchés de la Toscane et les objets campaniens dominent alors dans les nécropoles étrusques.

Jusque-là, M. M. a étudié les diverses influences qui se sont exercées tour à tour sur l'Étrurie, influences commerciales que reflètent les vicissitudes de l'art, mais en écartant, à l'exemple de M. Helbig, toute action directe de l'Orient non hellénique. Le peuple étrusque a su réagir sur les formes qu'il empruntait et « de là vient que, tout en imitant les Orientaux ou les Grecs, il a créé un art qui n'est ni purement oriental, ni purement grec ». C'est à établir la part d'originalité de l'art étrusque, envisagé dans ses diverses manifestations, qu'est consacrée la dernière et la plus importante partie du livre de M. Martha.

L'architecture d'abord (p. 132-296), comprenant les tombeaux, les forteresses, les travaux hydrauliques, les temples et les habitations privées. On sait combien la construction du temple toscan est encore obscure, malgré les récentes découvertes faites à Falerii [1]; M. Choisy, dont on connaît la compétence en ces matières, en a tenté une intéressante restauration d'après le texte de Vitruve (vue cavalière à la p. 275). La

1. La reconstitution du temple étrusque de cette ville au Museo Falisco de Rome n'est encore qu'un projet à la fin de 1889 (*The Nation,* 1889, p. 230)

maison étrusque ne nous est guere mieux connue; du moins savons-nous que son caractère essentiel, l'*atrium*, a été adopté par l'architecture privée des Romains. Dans son chapitre sur la sculpture étrusque (p. 297-396), M. M. a fait preuve, comme ailleurs, d'un tact très sûr dans le choix des monuments; je ne lui reprocherai guère que d'avoir reproduit la tête en bronze d'Hypnos (p. 303), qui n'est pas plus étrusque que la Vénus d'Arles n'est gauloise. Le premier en France, il a donné d'excellents dessins des statues céramiques de grandeur naturelle qui décoraient les frontons d'un temple à Luna. Les canopes et les autres urnes cinéraires ont aussi été étudiés avec soin dans ce chapitre. M. M. ne se fait pas d'illusions sur la sculpture étrusque, dont les meilleures œuvres ne sont que de sèches imitations, où l'on pourrait dire que la sécheresse seule est originale; sa plus grande qualité, comme il le fait observer avec raison, c'est le sens du réel et de l'individuel, l'instinct du portrait.

Nous ne pouvons pas résumer avec le même détail les intéressants chapitres où M. M. traite de la peinture (p. 377-450), de la céramique (p. 451-456) et de la métallurgie étrusque (p. 497-555). Si l'auteur n'a pas mis en avant beaucoup d'idées personnelles, il a fait preuve d'un rare talent et rendu un signalé service en résumant ce qui mérite d'être connu dans un sujet si vaste et si encombré. A ceux qui seraient tentés de ne pas apprécier ces pages à leur valeur, je conseille de comparer l'exposition de M. M. avec celles de Noël des Vergers et de Dennis; aucun juge impartial n'hésitera à lui donner la préférence, et cela non pas seulement parce qu'il a écrit le dernier.

M. M. me semble avoir été un peu loin en refusant aux Étrusques la fabrication des bijoux de style grec (p. 588): « Ces bijoux tant admirés sont tout bonnement des bijoux grecs importés; les Etrusques y perdent leur plus grand titre de gloire. » La démonstration n'est pas encore faite; on peut toujours objecter les bijoux à inscriptions étrusques, comme la fibule du Louvre, dont M. M. a publié une admirable reproduction en couleur (pl. I, n° 12). Pour lui, cette fibule est l'œuvre d'un ouvrier étranger, carthaginois ou grec, qui aurait travaillé en Toscane; cela est possible, mais pourquoi ne pas admettre que cet ouvrier ait pu former des apprentis indigènes? Ce qui paraît du moins certain, c'est que les beaux bijoux trouvés en Etrurie sont des imitations de modèles grecs; là comme partout, c'est à la Grèce que revient le mérite de l'invention dans le beau.

Après un court chapitre sur la glyptique et la numismatique (p. 591-611), M. M. cherche à établir, dans une conclusion très élégamment présentée, la valeur de l'art étrusque et son influence sur l'art romain (p. 612-618). L'art étrusque « a fait de l'imitation sa loi »; il lui manque le « sentiment esthétique »; malheureusement pour lui, il n'a eu ni le temps ni la force de digérer les enseignements multiples que les relations commerciales lui apportaient. « L'Etrurie est entraînée par le courant de nouveautés séduisantes qui se succèdent chez elles avec une

extraordinaire rapidité. Elle est comme désorientée, ne sait où se prendre et finit par se prendre à tout. » L'intérêt de l'art étrusque est cependant considérable, et cela pour deux motifs : d'abord, il nous a transmis les copies d'originaux grecs disparus et sert ainsi de complément à l'étude de l'hellénisme; puis, il nous fait comprendre l'art romain, dont l'architecture et la sculpture ont cherché et trouvé chez lui leurs premiers modèles. Mais l'art étrusque a rendu un autre service encore : « Il a familiarisé Rome avec l'hellénisme » et l'a préparée à goûter les leçons de la Grèce vaincue... « Ainsi l'hellénisme, avec tout ce qu'il comportait de pensées nobles et généreuses, de sentiments délicats, de belles formes, passa par la brèche qu'avait ouverte l'Etrurie. »

Nous avons tenu, dans la mesure où un compte-rendu le permettait, à multiplier les citations empruntées au livre de M. Martha; le lecteur s'est aperçu déjà que l'historien de l'art étrusque est un artiste, que la science n'est pas seulement une qualité de son style et qu'il a reçu, *patrii non degener oris*, quelque chose du moraliste exquis dont il porte le nom.

Salomon REINACH.

---

668. — **Theologischer Jahresbericht**, herausgegeben von R. A. LIPSIUS. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1889. In-8, 3 cahiers de 112, 192 et 86 pages.

L'*Annuaire théologique* placé sous la direction de l'éminent théologien Lipsius paraît pour la huitième fois. C'est une publication destinée à rendre les plus grands services et nous nous rendons très volontiers au désir de l'éditeur, qui nous prie d'attirer l'attention de nos lecteurs sur son objet et ses conditions.

Un certain nombre de collaborateurs, qui sont tous des hommes considérables, ont accepté la tâche de cataloguer, d'analyser et d'apprécier tout ce qui, dans le cours de l'année écoulée, touche à l'objet de leurs études spéciales, livres détachés ou articles de Revues. Ainsi se constitue un répertoire méthodique d'une grande richesse.

Nous avons sous les yeux les trois premiers cahiers consacrés à la littérature de l'année 1888. Le premier fascicule traite de l'exégèse biblique, le second de la théologie historique ou histoire ecclésiastique, le troisième de la théologie systématique. Nous n'avons point entre les mains le quatrième cahier, destiné à compléter le volume, qui a pour objet la théologie pratique. La première de ces divisions est confiée aux soins de MM. Siegfried, professeur à Iéna, et Holtzmann, professeur à Strasbourg. La seconde est dûe au concours de sept théologiens différents. M. L. s'est adjoint M. Marbach pour la troisième.

Nous indiquerons, pour donner une idée plus précise de l'œuvre, les divisions adoptées par le collaborateur chargé de l'exégèse de l'Ancien Testament. Il a ainsi réparti sa matière : 1° Sciences auxiliaires orientales (généralités, égyptologie, assyriologie, arabe et éthiopien, dialectes

araméens, phénicien, paléographie sémitique, manuscrits); 2° Le texte de l'Ancien Testament (transmission du texte, traductions en grec, latin, langues orientales et modernes, critique du texte); 3° Lexicographie hébraïque; 4° Grammaire hébraïque; 5° Science de l'introduction; 6° Critique littéraire des divers livres (Hexateuque, livres historiques, livres poétiques et prophétiques); 7° Explication de l'Ancien-Testament (herméneutique, etc., hexateuque, livres historiques, poétiques, prophétiques, livres apocryphes, pseudépigraphes, littérature hellénistique); 8° Histoire du peuple israélite; 9° Sciences auxiliaires de l'histoire (géographie de la Terre Sainte, archéologie); 10° Le judaïsme (Talmud, Aggada, littérature post-talmudique, littérature moderne); 11° Histoire de la religion hébraïque; 12° Théologie de l'Ancien-Testament. — Assurément quelques-unes de ces subdivisions pourraient rentrer l'une dans l'autre, mais quels cadres commodes et abondants!

Dans le fascicule de l'histoire ecclésiastique, nous signalerons un chapitre consacré à l'histoire des religions.

On n'avait pas besoin d'une publication de cette nature pour savoir combien la théologie protestante allemande est vivante, jusqu'à quel point elle pousse le souci de suivre le mouvement de la science européenne dans toutes ses directions, multipliant, au lieu de les restreindre, les points de contact avec les disciplines purement profanes. C'est pourquoi des personnes qui n'ont point à s'occuper spécialement de théologie, peuvent trouver dans l'*Annuaire théologique* de très utiles renseignements. Il nous sera permis aussi de remercier et de féliciter tout à la fois le directeur et les collaborateurs du soin qu'ils ont pris de signaler les publications de la librairie française et d'analyser nos principaux périodiques.

L'*Annuaire théologique*, publié par la librairie académique de J. C.-B. Mohr à Fribourg en Brisgau sous la direction de R.-A. Lipsius, a pour correspondants à Londres Williams et Norgate et à Paris, la librairie Fischbacher. Il paraît, ainsi qu'il a été dit plus haut, en quatre cahiers, qu'on peut se procurer séparément. Le prix pour les abonnés est de 12 marcs; les fascicules séparés se vendent 4 ou 5 marcs, ce qui fait revenir l'année pour les simples acheteurs à 20 marcs environ.

M. VERNES.

---

669. — Paul MITZSCHKE. **Sigebotos vita Paulinae.** Ein Beitrag zür ælhesten Geschichte des schwarzburgischen Landes und Fürstenhauses. Gotha, Perthes, 1889. 1 vol. in-8, XIV-322 pages,

M. Mitzschke s'est proposé de fonder une bibliothèque historique de la Thuringe, qui formerait le pendant des *Thuringische Geschichtsquellen*. Lui-même commence la collection, en publiant un document fort curieux, la *vita Paulinae*. Pauline était issue d'une illustre famille de la contrée; après deux mariages, elle renonça au monde, se retira,

vers 1108, dans une région sauvage, comprise aujourd'hui dans la principauté de Schwarzburg-Rudolstadt; de pieuses femmes, de vertueux ermites la rejoignirent dans son désert; les femmes vers 1110 cédèrent la place aux hommes qui se formèrent en congrégation sous la règle de saint Benoît : telle est l'origine du célèbre couvent de Paulinzelle qui a joué un rôle fort important dans l'histoire de la Thuringe. Un moine contemporain raconta la vie de Pauline; mais, depuis de longues années, ce document que citait la biographie de l'évêque de Mersebourg, Werner, oncle de la sainte (Pertz, *Scriptores*, XII, p. 245), que connaissaient encore au xvᵉ siècle l'abbé de Hirschau, Jean de Trittenheim et le moine de Saint-Pierre d'Erfurt, Nicolas de Siegen, avait tout à fait disparu : on était réduit à le reconstituer, par des conjectures parfois fort heureuses (cf. l'article de E. Anemüller au t. X du *Neues Archiv.)*. Il a été donné à M. Mitzschke de retrouver ce texte dans un manuscrit de la fin du xvᵉ siècle, provenant de Saint-Pierre d'Erfurt et appartenant aujourd'hui à la bibliothèque du grand duc de Weimar (Q. 49). L'édition qu'il en a faite est soignée; les notes dont il l'accompagne sont fort précises; l'introduction qu'il a mise en tête est claire et nette. Cinq appendices sont placés après la *vita;* ils sont un peu longs et répètent en partie ce que l'introduction nous avait déjà appris. Le premier décrit le manuscrit même; le second nous montre les rapports de l'œuvre de Sigeboto avec la *vita Wernheri* et quelques annales du moyen âge; dans le troisième, l'éditeur cherche à fixer les principales dates de la vie de son héroïne; dans le quatrième, il établit sa généalogie, sans toutefois avoir réussi à nous persuader qu'elle se rattachait à la maison des Schwarzburg-Käfernburg. Le cinquième appendice est insignifiant : il ne nous paraît pas du tout prouvé que la vieille église de Paulinzelle était la copie d'une basilique romaine. En somme, malgré certaines hardiesses, la critique de l'auteur est en général sagace et le texte qu'il a eu le bonheur de trouver a une grande valeur pour l'histoire locale de la Thuringe.

Ch. PFISTER.

---

670. — **Catalogue des incunables de la bibliothèque d'Auch**, précédé d'une notice historique, par Paul PARFOURU, archiviste du Gers. Auch, Cocharaux frères, 1884. In-8, 20 p.

671. — **Catalogue des incunables de la bibliothèque de Dijon**, par M. PELLECHET. Dijon, G. Lamarche, 1886. In-8, 171 p.

672. — **Ville de Nevers. Inventaire descriptif des incunables** conservés dans la bibliothèque publique, avec une ample étude sur les Heures de Pierre Le Dru et Etienne Johannot (Paris, 1490), par D'ASIS-GAILLISSANS, conservateur de la Bibliothèque. Nevers, veuve Gourdet, 1887. In-8, IV-64 p.

673. — **Verzeichniss der Incunabeln der Kantons-Bibliothek Solothurn**, herausgegeben von Prof. M. GISI, Kantons-Bibliothekar. Solothurn, Zepfel, 1886-7. In-8, VI-180 p.

674. — **Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables** conservés dans les bibliothèques publiques de France, par Léopold DELISLE,

membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque Nationale. Lille, imp. Danel [1887]. In-8, 39 p. (Extr. du *Bulletin des Bibliothèques et des Archives*).

675. — **Saggio sulle bibliografie degli incunaboli,** di Emilio Faelli. Città di Castello, S. Lapi, 1887. In-8, 40 p.

676. — **Le bibliografie degli incunaboli** a proposito di una recente pubblicazione, per Ferr. Ferrari, bibliotecario della Biblioteca Universitaria di Pisa. Bologna, 1888. In-8, 18 p. (Estr. del *Bibliofilo*).

Le nombre des travaux relatifs aux incunables s'augmente quelque peu chaque année. Après les utiles publications qui nous ont fait connaître les très anciens livres imprimés conservés dans les bibliothèques de Cologne, de Trèves, de Saint-Gall, de Nancy, de Verdun, de Toulouse, en voici quelques autres sur lesquelles il importe d'appeler l'attention.

La bibliothèque la moins riche en incunables peut et doit avoir son catalogue d'incunables; elle doit les placer dans la réserve, s'il y a lieu, ou mieux encore les laisser à leur place respective, en ayant soin d'attirer l'attention sur eux par un procédé ingénieux, comme celui qui a été employé à Auch.

Il y a seulement dix-neuf impressions antérieures à 1500 dans la bibliothèque d'Auch, mais nous n'en devons pas moins remercier M. Parfouru de les avoir fait connaître par une description suffisante. Les renvois sont faits à Brunet, et non à Panzer et à Hain, comme on le préférerait, mais l'auteur n'avait pas sous la main, pendant la confection de son catalogue, ces deux anciens répertoires, et nous ne saurions vraiment lui faire un crime de cette insuffisance de renseignements. Mais son opuscule n'aurait-il servi qu'à considérer désormais comme incunable un volume non daté qu'on avait jusqu'alors compté comme un manuscrit et classé comme tel, que le travail de M. Parfouru ne serait pas inutile.

La publication de Mlle Pellechet sur les incunables de Dijon est l'œuvre d'un vrai bibliographe, possédant bien son sujet, s'entourant de toutes les lumières désirables; aussi est-elle plus achevée que la précédente, en même temps qu'elle concerne un dépôt beaucoup plus riche et beaucoup plus intéressant. J'aurais peut-être voulu une disposition typographique différente, qui fît davantage ressortir le titre de chaque volume décrit; j'aurais peut-être voulu parfois voir surgir une discussion, au lieu d'une exposition simple. Mais l'auteur a bien vu et beaucoup observé : deux qualités très méritoires. Les tables diverses (alphabétique des titres des ouvrages, des imprimeurs classés par villes, des provenances des volumes, alphabétique des noms de lieux et de personnes) sont autant d'indications pour la bibliographie.

S'il y a quelques points de détail à reprocher au savant travail de Mlle Pellechet, ce sont au contraire ces mêmes points que le conservateur de la bibliothèque de Nevers a soigneusement mis en relief. Les titres des volumes se détachent nettement; la description est ample, trop ample

parfois, sauf cependant pour ce qui concerne les *Hore intemerate virginis marie*, le joyau de la collection, l'un des plus jolis livres (sur vélin) du xve siècle que l'on connaisse, tant pour la netteté et l'élégance de la typographie que pour la perfection de la gravure.

M. d'Asis-Gaillissans a souvent, dans son inventaire, dépassé la date de 1500; nous ne voudrions pas lui en savoir mauvais gré, car il a pu ainsi y faire entrer de très intéressantes éditions de Paris, de Venise et d'ailleurs qui méritaient par leur intérêt de nous être signalées. Nous le féliciterons, au contraire, de la compétence toute particulière dont il a fait preuve.

M. Gisi a été plus sobre d'appréciations et d'explications. Il devait se borner d'ailleurs dans le catalogue de ses 600 impressions du xve siècle, s'il voulait en voir la fin. Les renseignements bibliographiques sont donnés avec précision, l'état du volume est minutieusement décrit, et les renvois à des volumes identiques sont faits avec une abondance que nous voudrions retrouver plus souvent dans ce genre de travaux. Les livres sont classés d'après le nom de l'auteur ou d'après le premier mot du titre lorsque l'ouvrage est anonyme; et il y a deux index, l'un des noms des imprimeurs, l'autre des noms des localités où travaillaient ces imprimeurs : on y trouve encore une liste chronologique, et un renvoi spécial aux numéros des incunables qui paraissent ne jamais avoir été décrits; on en compte plus de cent parmi lesquels on peut citer un *Breviarium Constantiense* (n° 143), un *Missale romanum* (n° 377), un ouvrage de J. Synthen imprimé à Deventer [1] en 1491 (n° 489), un certain nombre d'éditions parisiennes, et une édition probablement lyonnaise de la *Légende dorée* en français (n° 566). Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour recommander ce livre, qui devra être consulté souvent et sera rarement, croyons-nous, trouvé en défaut.

Quiconque d'ailleurs voudra s'occuper d'un catalogue d'incunables devra consulter et suivre les *Instructions* de M. Léopold Delisle : tout y est simple et méthodique, et les spécimens donnés par l'administrateur général de la Bibliothèque nationale seront de parfaits modèles pour faire œuvre de bibliothécaire, non d'érudit; mais comme la plupart des bibliothécaires de province n'ont ni la science, ni les moyens, ni les répertoires suffisants pour établir un inventaire raisonné, ils feront bien de se contenter d'une description correcte et uniforme, laissant à d'autres le soin de coordonner, de vérifier, de comparer et de rechercher les noms des imprimeurs qui n'ont pas pris soin de se faire connaître à la postérité. Pour les incunables encore non décrits ou dépourvus de lieu et de date, il nous semble toutefois absolument nécessaire de faire figurer dans le catalogue le filigrane du papier : il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour en

1. Dans la très importante officine de Richard Paffroet, dont les éditions nombreuses ont été décrites par M. F.-A.-G. Campbell dans ses *Annales de la typographie néerlandaise au* xve *siècle* (pp. 587-601) et dans ses trois suppléments. Nous nous permettons de lui signaler cette édition pour le supplément prochain.

discerner et en expliquer la forme, et cette indication peut devenir d'un grand secours pour des identifications ultérieures. Il est à souhaiter que partout on se mette à la besogne, puisque l'on a maintenant un guide sûr et absolument compétent, si l'on veut arriver à dresser cet immense répertoire des incunables des bibliothèques de France auquel on a songé au ministère de l'Instruction publique, peut-être sans se douter des difficultés et des obstacles qui encombreront la route.

Il y a longtemps que ces vénérables produits de l'art typographique ont appelé l'attention; le nombre des livres qui traitent des incunables, qui en signalent ou en décrivent, est déjà grand. Ce n'est pas le *Saggio* de M. Em. Faelli qui renseignera d'ailleurs, quelle qu'ait été la pensée de son auteur, malheureusement très mal préparé à un semblable travail; sa bibliographie est aussi incomplète que mal rédigée, et nous croyons qu'il est difficile d'accumuler en aussi peu de pages un aussi grand nombre de fautes typographiques, surtout dans la transcription des noms et des titres allemands. Les français ne sont guère épargnés davantage. La brochure complémentaire de M. F. Ferrari n'est pas non plus à l'abri de toute critique, mais a-t-elle au moins le mérite de signaler cent volumes ou articles inconnus à Faelli. Une bonne bibliographie des incunables est un travail qui reste à faire.

S.

---

677. — P. Pierling. **Papes et tsars** (1547-1597), d'après des documents nouveaux. Paris, Retaux Bray, 1890, 514 pp. in-8.

J'ai rendu compte ici même à diverses reprises des travaux du P. Pierling. Russe d'origine, catholique ardent, le savant jésuite s'est plu surtout à étudier l'histoire des rapports entre le Saint-Siège et la Russie [1]. Il a entrepris cette étude non pas au point de vue de la propagande immédiate, mais au point de vue de l'intérêt purement historique. Il ne se contente pas de mettre en œuvre les publications précédentes; il va droit aux dépôts d'archives et grâce à un labeur infatigable il y fait souvent des découvertes de haute valeur. Les dépôts de Copenhague, de Florence, de Paris, de Rome et de Venise lui ont livré plus d'un secret. Le volume qu'il nous présente aujourd'hui résume et concentre, sous une forme accessible au grand public, les détails que l'auteur avait disséminés dans un certain nombre de publications antérieures. Il a pour objet les négociations qui eurent lieu de 1547 à 1598 entre le Saint-Siège, la Pologne et la Moscovie. Ces négociations poursuivaient des buts différents. Le Saint-Siège espérait faire entrer les tsars russes dans une ligue contre les Turcs et peut-être ramener les Russes à l'unité catholique. La Moscovie et la Pologne attendaient de la médiation pon-

1. Rome et Démétrius, Paris 1878. — La Sorbonne et la Russie, 1882. — Rome et Moscou, 1883. — Un nonce du pape en Moscovie, 1885. — Bathory et Possevino, Paris, 1887, etc.

tificale le règlement de leurs querelles séculaires et le concours de l'Occident dans leurs luttes perpétuelles contre les Musulmans. Ces négociations exigeaient de ceux qui en étaient chargés un rare ensemble de qualités : elles constituent un très curieux épisode dans l'histoire de la diplomatie laïque et religieuse. Le P. Pierling se meut à l'aise au milieu des complications qu'il nous raconte d'un style agréable et soigné. Dans une suite de tableaux bien entendus il nous transporte tour à tour de Moscou à Rome, de Polotzk à Venise; il trace des portraits de pontifes et de rois, de généraux et de diplomates; il esquisse des scènes de mœurs; parmi les négociateurs dont il raconte les exploits pacifiques, il en est un qui occupe en quelque sorte le centre du tableau, c'est le Père Possevino de la Société de Jésus. Il est curieux de voir cet humble moine tenir tête tantôt à Bathory, tantôt à Ivan le Terrible. Le P. Pierling, en mettant en lumière ce rôle de jésuite diplomate, a certainement, comme eût dit Montesquieu, « écrit pour son couvent. » Mais son livre vise un cercle de lecteurs bien autrement considérable que celui qui s'intéresse d'ordinaire aux exploits ascétiques. Tous ceux que préoccupent les grands problèmes historiques y trouveront plaisir et profit.

L. LEGER.

---

678. — **Gabrielle d'Estrées,** marquise de Monceaux, duchesse de Beaufort, par DESCLOZEAUX. Paris, H. Champion, 1889. Grand in-8 de VIII-447 p.

Le livre de M. Desclozeaux est un agréable livre; c'est aussi un livre excellent. Les gens du monde le liront avec plaisir, les érudits le liront avec profit. On y trouve non seulement une biographie, pour la première fois fidèle et complète, de Gabrielle d'Estrées, mais aussi beaucoup de renseignements intéressants sur ce bon Henri IV dont on ne se lasse pas d'entendre parler [1]. J'ai eu l'occasion — ce qui me dispensera de m'étendre sur le mérite du biographe, — de dire ici, à plusieurs reprises et à propos de quelques chapitres de l'ouvrage qui avaient été insérés dans la *Revue historique* et avaient été publiés à part, combien les recherches de M. D. ont été consciencieuses et combien leurs résultats sont dignes d'attention. Tous les autres chapitres qui n'étaient pas encore connus sont également d'un sérieux travailleur, d'un habile criti-

1. L'auteur dit avec raison (p. VII) : « C'est le nom de Henri de Bourbon qui doit être le premier inscrit en tête de cet ouvrage. C'est encore son histoire que celle de cette maîtresse dévouée qui s'attache à sa fortune... » Parmi les curiosités relatives à Henri IV qui abondent dans l'ouvrage, citons le texte (p. 136-138) de la harangue prononcée par le roi à l'assemblée des notables de Rouen, « cette célèbre harangue, si souvent reproduite et de tant de différentes manières par les historiens. » M. D. a retrouvé à la Bibliothèque nationale (fonds Dupuy, vol. 7, fol. 19), le brouillon écrit et remanié de la main de l'orateur lui-même, comme l'attestent ces mots où l'on reconnaît l'écriture du roi : *prononcée par le roy à Rouan le lundy aprés disner 4 novembre 1596*. Il a, pour ainsi dire, donné de ce brouillon une photographie qui nous rend les seize ratures et les diverses corrections interlinéaires.

que. L'auteur a tout examiné par lui-même, sans se préoccuper des légendes, des *on dit*, des *à peu près*, herbes folles qui poussent si vigoureusement dans le champ de l'histoire ; il ne juge que sur pièces probantes et pour rien au monde il n'admettrait un témoignage, même favoble à ses idées, qui ne serait pas incontestable. J'ose même assurer que, tout en aimant beaucoup Gabrielle, laquelle du reste — question de morale à part — possédait de grandes et remarquables qualités [1], il n'hésiterait pas à la sacrifier sur l'autel de la vérité. *Amica mulier, magis amica veritas*. C'est donc sur le plus solide terrain qu'il se maintient toujours, soit qu'il traite de la jeunesse de sa gracieuse héroïne, ou de son mariage avec Nicolas d'Amerval, sieur de Liencourt, ou de l'abjuration et du divorce du roi Henri IV, ou de la *maîtresse en titre*, ou de Sully considéré comme ennemi et détracteur de la duchesse de Beaufort, ou de la mort de la séduisante pécheresse, ou enfin de son hôtel, de ses gens, de ses meubles, de son vestiaire et de ses joyaux, d'après les inventaires dressés à Paris, à Fontainebleau et à Monceaux.

M. D. a fait usage de tous les mémoires du temps, de tous nos principaux historiens depuis d'Aubigné jusqu'à Sismondi, depuis Dupleix jusqu'à Poirson, depuis Mézeray jusqu'à Michelet [2], d'un grand nombre de pièces rares, mais surtout de documents inédits tirés de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, encore plus des archives du château de Cœuvres [3] mises à sa disposition par le propriétaire actuel du château, M. le comte de Bertier. Parmi ces derniers documents qui, sous le titre de *Les Archives de Gabrielle d'Estrées*, forment plus de la moitié de la seconde partie de la monographie, on remarque des quittances qui intéresseront les historiens de l'art français [4], une série de brevets constatant les libéralités du roi en faveur de Gabrielle, des titres divers, et, entre autres, les titres du Comté de Beaufort. A la suite des

1. Ceux qui auraient le plus de préventions contre la favorite du Béarnais ne liront pas sans quelque retour sympathique les considérations présentées (p. 161-162), par son équitable défenseur en ces termes chaleureux : « Ce qui sera la gloire de Gabrielle d'Estrées, c'est d'avoir compris la pensée du roi, de s'y être associée et d'avoir été une alliée utile et active. Elle a usé de l'influence qu'elle devait à sa situation et à sa beauté pour prendre part à la lutte qu'il fallut soutenir et contre les protestants qui étaient insatiables, et contre les catholiques qui n'auraient rien voulu céder. Il ne s'agissait plus pour elle de combattre en allant encourager les soldats par sa présence dans les camps. Son rôle lui convenait mieux, c'était au milieu de la cour qu'elle recrutait des partisans aux idées de tolérance du roi. Son intervention en faveur de la pacification religieuse nous fait tout lui pardonner. C'est sa réhabilitation, c'est l'honneur de sa vie d'avoir aidé Henri IV dans l'accomplissement de cette œuvre de sagesse patriotique. »

2. M. D. discute et réfute les assertions de la plupart de ces historiens, ainsi que celles de deux érudits qui ont spécialement étudié Henri IV, Berger de Xivrey (voir pp. 25, 36, 49) et Jung (p. 47).

3. Voir la description du château (p. 12).

4. Au nombre des artistes mentionnés en ces quittances figurent, au sujet des constructions de Monceaux, Du Cerceau et de Brosse. Voir sur ces architectes (p. 318-320), des notes qui, comme toutes celles de l'ouvrage, sont fort exactes et fort bien faites.

pièces tirées des archives du château de Cœuvres, viennent, outre deux extraits (relatifs à l'amie du roi) de la correspondance de lord Cecil et de lord Unton avec la reine Élisabeth, d'après le livre récent de M. de Kermaingant sur la mission du sire de Boissise en Angleterre, les plus importantes pièces du procès de la dissolution du mariage d'entre messire Nicolas d'Amerval, sieur de Liencourt, et dame Gabrielle d'Estrées. Mentionnons encore un appendice au chapitre contre la véracité des *économies royales* de Sully, appendice formé de citations confirmatives empruntées au livre déjà cité de M. de Kermaingant et à l'étude biographique sur Maximilien de Béthune par M. L. Dussieux; la lettre de Jehan de Vernhyes, président de la Cour des aides de Montferrand et membre du conseil de Navarre, à M. le duc de Ventadour, pair de France, etc., sur la mort de la duchesse de Beaufort, lettre découverte, déchiffrée et publiée par M. Jules Loiseleur; enfin une étude iconographique très détaillée de M. de Bertier sur Gabrielle d'Estrées (portraits, buste, statue).

M. Desclozeaux a si bien cherché et il a fait un si judicieux et si habile emploi de ses riches trouvailles, que je ne vois vraiment pas quelles observations je pourrais lui adresser. Tout au plus me serait-il permis de lui objecter qu'il n'a pas nettement déclaré (p. 52), que le billet de Gabrielle à Henri IV donné pour la première fois par Musset-Pathay *sans indication d'origine*, redonné par M. L. Dussieux [1], est d'une fausseté incontestable. J'ajoute que la fabrication en est tellement visible, que j'ai peine à comprendre comment un connaisseur a pu s'y tromper un seul instant [2].

T. de L.

---

679. — **L'année 1789** au Mans et dans le Haut-Maine, par Robert Triger. Mamers, Fleury et Dangin, 1889. In-8, VIII et 310 p.

M. Triger, dont nous analysions récemment l'étude sur *Les premiers troubles de la Révolution dans la Mayenne,* vient de nous donner encore un très bon et utile travail, plein de documents intéressants et qui éclaire de la plus vive lumière la situation de la ville du Mans et du Haut-Maine aux débuts de la Révolution.

Il nous introduit d'abord dans la société du temps, nous présente le clergé, l'évêque, le chapitre cathédral, les curés, parmi lesquels le curé *paysan* et le curé *mondain,* la noblesse de campagne, et celle de la ville

1. Musset-Pathay attribue au billet la date du 25 janvier 1569; M. Dussieux le croit de la mi-octobre 1592; M. Desclozeaux serait tenté de classer le billet entre le 4 et le 9 février 1593.

2. Ce qui m'étonne le plus, c'est que M. Dussieux ait admis comme authentique le billet où Gabrielle s'intitule *la princesse Constance*, lui qui, naguère si sagace critique, a démoli d'une main non moins vigoureuse que sûre la lettre célèbre autant qu'apocryphe où Henri IV, l'homme du monde le moins enclin à la rhétorique, vante en termes trop enthousiastes les délices de la lecture de Plutarque.

qui n'« a su conserver son prestige », le tiers-état, les paysans qui sont « la partie la plus saine et la meilleure ».

M. T. nous retrace ensuite l'état de l'administration provinciale du Maine en 1889 : l'apanage de Monsieur(le futur Louis XVIII avait reçu le comté du Maine avec l'Anjou et le Perche pour « apanage et entretenement »); le gouvernement (le gouverneur est, en 1789, le marquis de la Vaupallière qui ne réside pas, et le lieutenant-général, le comte de de Tessé); l'administration provinciale (l'intendant, le roi de la province, est alors l'intendant de Tours, M. d'Aine, aidé de subdélégués et déjà combattu, diminué par deux assemblées provinciales, l'assemblée générale de la généralité et l'assemblée particulière du Maine); les services publics; l'administration municipale; l'armée et la milice (Chartres-Dragons, *bataillons de garnison*, milices bourgeoises); la magistrature, la maréchaussée; la juridiction consulaire; les eaux et forêts. Tout ce chapitre — le IIe de l'ouvrage, — sur les anciennes institutions provinciales, offre un vif intérêt : c'est non seulement un *Almanach du Maine*, mais encore un tableau de la France en raccourci, et on y trouve, à côté de détails biographiques sur les fonctionnaires de l'époque, une étude exacte et impartiale de l'organisation administrative du pays.

Le chapitre suivant (p. 79-118) est presque aussi attachant. Il traite des associations scientifiques, littéraires, philanthropiques qui comptaient parmi leurs membres les principaux personnages de la province et, comme dit M. T., tous les hommes de valeur, tous les esprits distingués et aussi tous les ambitieux. Ce sont le *Bureau du Mans* de la *Société royale d'agriculture* de la généralité de Tours — auquel Forbonnais, retiré dans sa terre, à Champaissant, près Mamers, envoie de temps à autre de savants mémoires, — la *Société littéraire et patriotique* qui a pour principal protecteur le comte de Tressan, le *Bureau de charité*, les *Rosières*. A ces sociétés et institutions se joint la *franc-maçonnerie* sur laquelle M.T. donne de curieux détails ; il y a trois loges au Mans : la plus importante est la *Moria* qui compte soixante membres, dont dix-huit appartenant à des corporations religieuses, bénédictins, oratoriens, minimes. A l'aide de quelques documents inédits, M. T. fait connaître, dans leurs grandes lignes, les principaux enseignements de la franc-maçonnerie mancelle en 1789 et en marque l'influence active et puissante : la franc-maçonnerie a préparé le mouvement révolutionnaire et fait arriver aux États-Généraux bon nombre de ses membres : Tessé, Praslin, Le Peletier de Feumusson, Jouye des Roches, Valence.

Ces élections aux États-Généraux font l'objet du chapitre IV (p. 119-154). M. T. les raconte aussi complètement que possible et conclut qu'elles révèlent certaines tendances démocratiques, mais nullement révolutionnaires. « Dominées dans le Tiers-État par une question de clocher, dans la Noblesse par un désir sincère de conciliation, dans le Clergé par des jalousies de métier, elles indiquent un besoin indiscuta-

ble de réformes, en aucune manière la nécessité d'un bouleversement dans l'État. Quelques-unes sont faites contre la politique ministérielle, la plupart contre les abus ou les injustices d'un régime suranné, pas une contre le roi qui demeure respecté et vénéré. Ce sont des élections libérales, sans aucun doute, mais aussi ce sont des élections modérées et même monarchiques. »

Mais quelles sont les idées, quels sont les vœux des populations du Maine au moment de la réunion des États-Généraux? C'est ce que M. T. nous expose dans le ve chapitre de son livre (p. 155-194) à l'aide des *Cahiers de doléances* rédigés dans toutes les paroisses de la province du 1er au 9 mars 1789; il a lu ces cahiers, il les a comparés les uns aux autres, il a dépouillé en même temps les pamphlets qui foisonnaient à cette époque, et il donne le résumé des réformes que le Maine demandait, le précis des instructions que la province dictait à ses députés. La masse des habitants est essentiellement monarchiste. Personne ne conçoit ni ne désire un changement dans la forme du gouvernement. Necker est un second Sully. Mais les habitants revendiquent, à côté des droits du souverain, les droits de la nation : réunion périodique des États-Généraux, et — dans le *Cahier* du Tiers-État, — principe des délibérations communes et du vote par tête; égale répartition des charges entre les membres des trois ordres; liberté individuelle et liberté de la presse; conservation intégrale de la religion catholique, apostolique et romaine, attribution des dîmes aux curés et aux vicaires, suppression des monastères et vente immédiate de leurs biens (du moins dans quelques cahiers); diminution des apanages; rétablissement des États provinciaux du moyen âge; plus d'impôts, sinon une imposition foncière et une imposition personnelle, etc. « Ces idées, considérées dans leur ensemble, sont justes, modérées, profondément honnêtes et dominées par un amour passionné de la vraie liberté. »

Pourtant, l'ordre public est déjà menacé dans le Maine, et bien avant la prise de la Bastille éclatent des émeutes. M. T. étudie de près ces *premiers troubles* (vi^e chapitre, p. 195-219) qui forment la préface du grand soulèvement de juillet; ce sont des mouvements provoqués par la rareté des subsistances, par l'élévation du prix des grains, par l'horreur de l'exportation; en septembre 1788, l'émeute d'Avoise; puis en janvier 1789, le pillage des bois; les 1er et 2 avril, l'émeute de la Ferté-Bernard, celle de Fresnay (21 avril), celle du Mans (27 avril), de Beaumont (26 mai), de Chantenay (27 mai), etc. Bref, dès la première quinzaine de juillet, « les villes sont affamées et inquiètes. Les campagnes sont terrorisées par de misérables meneurs. Le commerce est interrompu. L'autorité est affaiblie, hésitante et en quelque sorte paralysée ».

La nouvelle de la prise de la Bastille cause dans le Maine une vive émotion (viie chapitre, p. 220-252) et ici apparaît dans le récit de M. T. le nom d'un célèbre révolutionnaire, le chirurgien Levasseur, le futur conventionnel, qui provoque une émeute contre le lieutenant de maré-

chaussée Guilly de La Massuère. On crée, au Mans, à l'exemple de Paris, un *comité permanent* et une *milice citoyenne*. Dans la banlieue, le peuple se mutine. Dans tout le Maine, la panique s'empare des esprits et fait donner aux deux journées du 23 et du 24 juillet le surnom expressif de *jeudi* et de *vendredi fous*. MM. de Cureau et de Montesson sont massacrés à Ballon [1].

Tels sont *les commencements de l'anarchie* (p. 252-290) et là se termine l'ouvrage de M. Triger. Il expose les efforts de comités permanents pour le rétablissement de l'ordre et de la sécurité, la détente qu'amènent dans les esprits le rappel de Necker et la nuit du 4 août, la réorganisation des comités et des milices nationales. Mais bientôt les émeutes de grain recommencent dans le district de Saint-Calais, une rébellion éclate au marché de Mamers, l'autorité faiblit, on ne paie plus d'impôts, on insulte les propriétaires, on pille les bois, on arrête les grains à La Chartre, et le 15 novembre a lieu au Mans une insurrection de la garde nationale.

M. T. met en relief dans quelques pages qu'il intitule *résumé et conclusions* (p. 291-297) les résultats qui se dégagent de son étude; il juge que le mouvement de 1789 présente dans le Maine deux phases distinctes : ce mouvement est libéral jusqu'au 5 mai, mais ensuite il devient révolutionnaire et « aboutit bientôt aux excès sanglants, à l'anarchie spontanée ».

Tout le monde n'approuvera pas les idées que M. T. a exprimées en certains endroits de son livre. Est-il exact que la Révolution ait « enlevé au pays ses traditions nationales », qu'elle l'ait « livré aux spéculations éhontées » et n'ait « pas même pu lui procurer les libertés essentielles »? (p. 297). La note sur Levasseur dont un boulevard du Mans porte le nom, était-elle bien utile (p. 224), et peut-on dire que le conventionnel a *toujours* été un fort triste personnage ? A quoi bon les pages ironiques sur la franc-maçonnerie après 1789 et dans notre siècle? (p. 108-114). Enfin, pour épuiser la critique, n'est-ce pas en 1793 — et non en 1792 — que Valence fut forcé de fuir à l'étranger (p. 117); ne doit-on pas lire Nerwinde ou Neerwinden au lieu de *Neewerdin* (p. 62), et ne fallait-il pas, sur ce régiment de Chartres-Dragons, qui « rendit aux honnêtes gens d'inappréciables services » (p. 287) et reçut le titre de citoyen de la ville du Mans, citer le journal du duc de Chartres publié dans la troisième partie de la *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans* (1800)? Nous retrouvons là La Gondie, Rouillon, etc., et le jeune duc s'écrie (p. 278) : « Vivent les dragons; il n'y a pas de régiment comme cela en France! »

Mais, somme toute, le travail de M. Triger est excellent. Il a été composé d'après un très grand nombre d'imprimés — entre autres, les *Mé-*

1. M. Triger a reconstitué dans ses moindres détails, d'après les actes de la procédure criminelle instruite contre les auteurs du massacre, ce drame du 23 juillet 1789 qui a laissé de profonds souvenirs dans la province (p. 236-244).

moires de Clermont-Gallerande et de La Manouillère — et surtout d'après les sources originales et les pièces inédites des archives. Nulle part on ne trouvera sur le sujet des détails à la fois plus abondants et plus exacts. Personne n'a mieux fait et ne fera mieux connaître les commencements de la Révolution au Mans et dans la région du Haut-Maine.

A. CHUQUET.

---

680. — **Histoire de la monarchie de Juillet,** par Paul THUREAU-DANGIN, tome V. Paris, Plon, 1889, 1 vol. in-8, 587 p. 8 fr.

Sur l'esprit, sur la forme, sur les qualités littéraires, sur l'intérêt historique de ce cinquième volume de M. Thureau-Dangin, je n'ai qu'une chose à dire, c'est qu'il est, en tous points, digne des volumes précédents. Il mène les événements de 1841 à 1845, et il est fort exactement défini par le titre qu'y donne l'auteur : *La politique de paix*. Le mérite très grand de M. Th.-D. est d'avoir exposé cette politique de façon à la faire apprécier équitablement. C'est la belle partie du ministère de Guizot, et M. Th.-D. la met en belle lumière. (Ch. I, ch. IV et V ; en particulier, p. 414-416). Il a été, dans son tome IV, justement impitoyable pour tous ceux qui ont trempé dans les aberrations de 1840 — l'une des causes profondes de la chute de la monarchie de Juillet. Guizot reçut et assuma la tâche périlleuse de réparer ces fautes, de couvrir la retraite et de remettre, dans la mesure du possible, la France sur pied en Europe. Il y a déployé une constance et des ressources vraiment supérieures. On déplore, malgré soi, de le voir user ses forces et son esprit dans cette œuvre, patriotique et nécessaire, sans doute, mais la plus ingrate qu'un homme d'État pût entreprendre. Réconcilier la France et l'Angleterre et passer par des gradations ménagées, de l'hostilité à l'entente cordiale, cela en dépit de l'opinion, irritée en Angleterre, plus que méfiante en France, c'était une entreprise presque paradoxale. Cependant les conditions de la monarchie de Juillet ne lui permettaient pas d'autre diplomatie, sauf celle de l'abstention et de l'isolement, à laquelle la condamnaient ses adversaires, comme c'est de tradition dans les oppositions (p. 223-224). Je ne saurais trop louer M. Th.-D. de la fermeté qu'il a apportée dans l'exposé de cette politique : il y grandit Guizot et il y relève singulièrement l'honneur de la France en Europe durant cette période, critique et pénible, de sa diplomatie. J'inclinerais à trouver, seulement, qu'il attribue trop d'importance et une influence trop élevée à Mme de Lieven. Il y a bien du convenu de salon dans cette pseudo-révélation de la grande politique européenne à un homme de la valeur intellectuelle de Guizot par cette grande coquette d'État (p. 33-94). Si cette diplomatie juste dans son objet et large dans ses mesures, honnête et parfaitement loyale, a passé devant les contemporains pour le contraire de ce qu'elle était ; si on l'a jugée pusillanime, effacée, humiliée, la cause en est qu'on l'a jugée non en elle-

même et dans ses conditions très étroites, mais avec les rêves gigantesques et les illusions insensées de 1840. On s'était imaginé alors qu'on pourrait, avec quelques harangues de tribune, ressusciter l'Europe et la France de 1794-1807, rassembler en une année de gloire la campagne d'Égypte, la campagne d'Italie et celle d'Austerlitz, expulser l'Autrichien du Milanais, conquérir la rive gauche du Rhin, prendre la revanche de deux invasions et établir la suprématie française en Orient : on tomba de cet idéal chimérique dans les réalités, très modestes et très terre à terre de l'entente cordiale, autrement dit des transactions avec l'Angleterre. On perdit le sens des proportions, et pour ne point se sentir très élevé, on se sentit très abaissé. L'erreur alla jusqu'à méconnaître les choses, réellement grandes et durables, qui s'accomplissaient en Algérie. C'est une autre page maîtresse du livre de M. Th.-D., et où je n'ai encore qu'à louer, études, réflexions et récits. (Chap. v, p. 251-416.)

Je ferai des réserves sur la partie parlementaire de l'ouvrage : non que le talent de l'auteur s'y montre moins alerte et que son récit soit moins vivant ou moins coloré. Loin de là (par exemple le portrait de Lamartine, p. 136 et suiv.). Mais le sujet se dérobe à l'intérêt historique. La médiocrité des affaires et celle de presque tous les acteurs y sème le gris et l'ennui. On se montre un peintre de talent en peignant un effet de brouillard. Cette nature est la nature même des choses, le fond des affaires et de la politique ; je suis loin d'en disconvenir, mais l'histoire doit-elle si longuement s'y arrêter ? N'est-ce point là des affaires qu'il ne faut rappeler que pour en marquer les causes, en résumer le cours, en tirer la loi et en montrer les conséquences ? Je me permets de trouver que M. Th.-D. se complaît un peu trop à dépouiller ses documents de famille, de presse et de coulisse parlementaire ; qu'au contraire le cours profond des choses ne se dessine pas assez ; que les conséquences, qui vont se presser à partir de 1845, ne s'annoncent point suffisamment. Il est fort possible que le tome VI, qui fera la conclusion de l'ouvrage, réponde à mes questions. Mais, dans le tome V, on voit un gouvernement auquel l'auteur reconnaît quelquefois de légers torts (par exemple les opérations de M. Génie, et encore avec quels euphémismes ! p. 120), mais auquel il donne presque toujours raison ; une opposition qui semble toute de personnes, de cabales, de préjugés et d'intrigues ; un monde politique, très fermé, qui semble être tout ; un pays dont on ne parle presque pas et qui semble n'être rien. A en juger sur ce volume, la révolution de février paraîtra l'effet d'un complot ou une surprise du hasard, une anomalie historique, un phénomène sans raison d'être, alors, au contraire, que par ses suites, cette révolution a découvert ses causes anciennes et profondes et montré que, pour avoir éclaté fortuitement, elle n'en était préparée que depuis plus longtemps.

Je pense aussi que dans le tome VI, M. Th.-D. reprendra la littérature

et le mouvement intellectuel qu'il avait largement dessinés dans son tome Ier. Il a recherché — et j'ai trouvé, pour ma part, qu'il avait exagéré, l'influence, sur cet objet, de la révolution de 1830 [1]. On est en droit d'attendre qu'il présentera la contre-partie de cette critique, c'est-à-dire l'influence de la monarchie de Juillet sur la littérature, la pensée et les mœurs françaises. J'ai essayé d'indiquer, autrefois, que le mouvement intellectuel qui a suivi la révolution de 1830, procédait, non de cette révolution, mais des causes de cette révolution, et que ces causes devaient être cherchées dans l'histoire morale et sociale de la France sous la Restauration. Je pense de même pour le mouvement littéraire, moral et social de 1848 et de 1852 : il a toutes ses causes dans l'histoire de la société française sous Louis-Philippe.

Je serais inexact si je laissais croire que M. Th.-D. pour être un critique perçant et souvent amer, souvent trop sévère, à mon gré, de l'opposition, la légitimiste aussi bien que la républicaine, de la droite, aussi bien que le centre gauche et de la gauche, voile systématiquement les défauts et les fautes du parti et de la politique qui ont ses préférences. Pour qui sait lire, et pour se renfermer dans le milieu tout parlementaire où se meut l'auteur, les indices de faiblesse et les lignes de chute apparaissent fréquemment. Il y a surtout une impression qui domine, c'est le manque de confiance des gouvernants et l'absence de sécurité des gouvernés. La crise ministérielle menace toujours et tout est toujours à recommencer. M. Th.-D., lettres privées et mémoires en main, ne laisse, sur ce point, aucune illusion (voir p. 74-77, 247, 364, 423, 434-437).

Le volume se termine par une étude, un peu en digression, et un peu disproportionnée, à mon gré, sur *la liberté d'enseignement* de 1841 à 1845 ; en réalité, c'est l'étude des rapports de l'Église et de l'État durant cette période. M. Th. D. a repris ici, en les complétant et en s'efforçant de les mettre au ton de l'ouvrage, les chapitres IV à VII de son livre : *l'Église et l'État sous la Monarchie de Juillet* (Paris 1880), livre de polémique plus que d'histoire. Il reste quelque chose de cette première version. Il en reste des passages bien piquants et mordants sur Cousin et sa philosophie d'État ; mais il en reste, aussi, un malentendu, tout politique, tout de polémique, tout de presse et de parlement, sur le fond même du débat et l'idée de la liberté en matière d'enseignement. M. Thureau-Dangin a la pensée trop claire, la pensée trop directe et l'esprit trop historique, pour se complaire dans une équivoque quelconque. Il dit fort bien (p. 472) à propos de la métaphysique officielle de Cousin : « Il eût fallu n'avoir aucune notion de ce qu'est une Église convaincue de la divinité de son institution et de l'infaillibilité de sa doctrine, pour croire qu'elle pouvait reconnaître à la philosophie la suprématie que celle-ci réclamait, et se contenter, à côté d'elle, au-dessous d'elle, du domaine abaissé et retréci où on la to-

1. Voir la *Revue critique* du 23 mars 1885.

lérait avec une bienveillance hautaine et transitoire. » On ne peut parler avec plus de sincérité et se placer plus nettement dans le vrai des choses. Mais une Église qui pense ainsi, qui doit penser ainsi, qui ne saurait penser autrement, peut-elle, avec sincérité, admettre le fondement de la liberté de conscience et de la liberté de pensée, la libre contradiction des principes et l'égalité, devant la critique, de toutes les doctrines, la sienne ne faisant plus que nombre dans la masse et noyant, pour ainsi dire, sa divinité dans le droit commun? Peut-elle, réprouvant la suprématie de la libre pensée, viser, pour elle-même, à autre chose qu'à la suprématie? Quand elle réclame la liberté, l'entend-elle autrement que la liberté à titre d'expédient et faute de mieux? L'admet-elle comme un régime applicable à tous, et qu'elle appliquerait elle-même si elle possédait la puissance souveraine? Est-ce un partage de privilèges avec l'Université, qu'elle revendique sous le nom de liberté d'enseignement supérieur, partage destiné à la conduire ou plutôt à la ramener à la suprématie? Ou bien est-ce la liberté pour tous de tout enseigner? Les discussions de 1841 à 1844 ne laissent subsister sur ce point capital que l'équivoque; les discussions de l'Assemblée nationale de 1871 ont fortifié cette équivoque, et la fameuse loi de 1875 en a été l'expression. Cette loi, dite de liberté, n'était au fond qu'une loi d'antagonisme : elle permettait aux catholiques de constituer, en face des facultés de l'État, des facultés similaires; elle interdisait toute création différente. Cette loi destinée à favoriser l'enseignement supérieur libre, aboutit à un étrange paradoxe. Au moment où elle fut promulguée, il existait, en France, un établissement d'enseignement supérieur libre, qui avait sa raison d'être, puisqu'il existait depuis trois ans, et qui répondait à un besoin, puisqu'il existe encore et qu'il n'a cessé de prospérer. Or, la loi non seulement ne tenait aucun compte de ce fait, mais n'y attribuait même aucune raison d'être. Cet établissement s'était créé : la loi spéciale ne le connaissait pas.

Albert SOREL.

---

681. — SCHOPENHAUER. **Le monde comme volonté et comme représentation**, trad. Burdeau, tome II. Paris, Alcan, 1889, 325 p. in-8. 7 fr. 50.

682. — SCHOPENHAUER. **Critique de la philosophie kantienne**, trad. Cantacuzène. Bucarest, Sotschek. Paris, Didier, 1889, 203 p., in-8. 4 fr.

M. Burdeau nous donne le deuxième volume de sa traduction de l'ouvrage capital de Schopenhauer. Il comprend la critique de la philosophie de Kant, et le commencement des suppléments. La méthode de traduction est dans ce volume, comme dans le premier, excellente.

C'est ce qui ressort aussi clairement que possible de la comparaison du travail de M. Burdeau avec celui de M. Cantacuzène. M. C. traduit avec une attention scrupuleuse, et une exactitude qui veut être parfaite, ce qui le conduit à n'être ni net, ni précis, ni lisible. L'avantage reste à M. Burdeau et à ses collaborateurs.

Lucien HERR.

683. — Oscar Berger-Levrault. **Les Costumes strasbourgeois,** édités au xvii[e] siècle par Frédéric Guillaume Schmuck et au dix-huitième siècle par ses fils Frédéric Schmuck et Guillaume Schmuck. Reproduits en fac-similés d'après les recueils originaux. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1889. In-8.

Ce bel album a pour point de départ le travail que M. Oscar Berger-Levrault avait entrepris pour terminer le *Catalogue des Alsatica de sa Bibliothèque.* Le nombre et l'importance des publications aujourd'hui si rares qu'avait imprimées son aïeul et prédécesseur Frédéric-Guillaume Schmuck, a frappé le savant et laborieux éditeur. Il a fait reproduire, en photogravure comme fac-similés, par les procédés de M. Ch. Gillot, les recueils de costumes strasbourgeois publiés par Frédéric Schmuck. Ces recueils, à peu près introuvables, sont — sauf découvertes ultérieures — au nombre de cinq : 1° le *Strassburgisch Trachtenbüchlein* avec légende allemande, le plus ancien de ces recueils, paru sans doute après 1676 et avant 1680 — les n[os] 24 à 54 de l'album en reproduisent les gravures; — 2° le *Strassburgisch Trachtenbüchlein,* avec légende en allemand et en français (n[os] 55 à 81), publié évidemment de 1678 à 1680; 3° le *Strassburgisch Trachtenbuch* (n[os] 1-22, 96, 97), publié avant 1681, mais postérieur au *Trachtenbüchlein;* 4° l'*Alsace française ou nouveau recueil de ce qu'il y a de plus curieux dans la ville de Strasbourg,* édité en 1706 par Boucher et imprimé, texte et planches, par Frédéric Schmuck qui n'y mit pas son nom (n[os] 85-95); 5° le *Strassburger Sackkalender* édité en 1730 par Guillaume Schmuck, frère puîné et successeur de Frédéric (n[os] 98-101 de l'album). Cette publication sera la bienvenue auprès des amis du vieux Strasbourg et de tous ceux qui se plaisent à l'histoire si curieuse des mœurs alsaciennes. Ils y verront, pour ne citer qu'un exemple, à quel degré d'extravagance était arrivé le costume des coquettes Strasbourgeoises, ce costume que le Magistrat devait souvent régler par des édits somptuaires. Quelle luxueuse toilette de grand deuil! Quelles amples coiffes de linge! Quels cols immenses et quels chapeaux énormes! Quelle profusion de fourrures! Quel ruissellement de dentelles! M. Oscar Berger-Levrault mérite d'autant plus notre reconnaissanee qu'il a présenté son album dans une préface très instructive où il réunit, entre autres choses, un grand nombre de renseignements sur Frédéric Schmuck, sur le graveur Hailler et sur le dessinateur Petrus Dieterlin.

X.

---

684. — Giuseppe Pasolini (1815-1876). **Memorie raccolte da suo figlio.** 3[e] éd. augmentée. Turin, Bocca, 1887, in-8 de 662 et 15 p. Prix : 8 fr.

Nous sommes bien en retard avec les publications que nous a en-

voyées M. Pier-Desiderio Pasolini, l'historien romagnol [1]. Apprécions du moins, sans plus tarder, la troisième édition, augmentée de documents nouveaux, qu'il a donnée de la vie politique et privée de son père. Ce livre échappe à l'écueil des travaux de ce genre; il n'a ni la puérilité des souvenirs trop intimes, ni le ton outré du panégyrique. Pasolini méritait un biographe par le rôle qu'il a joué dans le *risorgimento* italien; les fonctions considérables remplies par lui l'ont mêlé à des événements graves qui grandiraient n'importe quelle figure. La sienne vaut par elle-même; tel qu'on le juge par les faits groupés par son fils, le caractère est haut et sympathique, digne de la génération à laquelle il appartenait, celle des Capponi et des Cavour. On suit avec un attrait extrême cette carrière qui commence en 1848, dans le « ministère laïque » de Pie IX, et finit en 1876, à la présidence du Sénat de Victor-Emmanuel, sans avoir manqué un instant à l'unité d'une belle vie. La partie intime du livre fait pénétrer d'une façon instructive dans une famille des Romagnes de ce siècle. Beaucoup de documents, peu de récit; voilà comment l'auteur a compris son ouvrage, et à notre avis il a bien fait. La partie épistolaire surtout est fort nourrie. Chez nous on lira avec un intérêt particulier le récit des missions diplomatiques de Pasolini en France et en Angleterre, sous Napoléon III. Je remarque avec regret que l'auteur semble adopter le point de vue, en faveur en ce moment au delà des Alpes, qui fait de l'intervention française, en 1859, l'œuvre personnelle de l'Empereur. En réalité, aucune des entreprises de Napoléon III ne fut populaire, à l'avance, comme la libération de l'Italie; il fut poussé, porté par l'opinion publique toute entière, et le traité de Villafranca (imposé on sait par qui), qui arrêta les victoires des armées alliées, ne fut pas ressenti moins douloureusement à Paris qu'à Venise même. La campagne de 1859, faite pour une idée et par une conception désintéressée de la justice, est bien l'honneur de notre pays, et non d'un homme. Cet honneur reste impérissable et vaut qu'on y tienne, quoi qu'il soit arrivé par la suite. Il est bon peut-être de le rappeler aux Français qui le regrettent et aux Italiens qui l'oublient.

N.

---

1. *I Tiranni di Romagna e i Papi nel medio evo*, Imola, typ. Galeati, 1888, gr. in-18 de xi-310 p., bonne monographie documentée.

Spigolature : Paolo IV ad Emanuele Filiberto duca di Savoia, 1557, ... Gli stati ed i sudditi dei duchi di Savoia al principio del secolo XVII. Imola, Galeati, 1888, in-16 de 77 p.

Diciotto documenti inediti su Alessandro VIII (Ottoboni), Imola, Galeati, 1888, in-16 de 133 p.

685. — **Arte de la Lengua de los Indios Antis o Campas,** varias Preguntas, Advertencias i Doctrina Cristiana, conforme al Manuscrito original hallado en la Ciudad de Toled (*sic*) [1] por Charles Leclerc, con un Vocabulario metodico i [2] una Introduccion comparativa, por Lucien Adam, Paris, Maisonneuve, 1890. In-8, 118 pp., outre titre et dédicace.

L'infatigable activité de M. Lucien Adam vient encore d'enrichir d'un XIIIe volume cette *Bibliothèque Linguistique Américaine* à laquelle il a déjà plusieurs fois collaboré. Il s'agit aujourd'hui de la langue d'une peuplade indigène du Haut-Pérou (vallée supérieure d'une des branches mères de l'Amazone), étudiée dans la forme qu'elle affectait au siècle dernier. C'est là, pour une langue américaine, un assez lointain passé : on doit donc féliciter M. Adam de sa nouvelle et heureuse initiative, et donner avec lui un dernier regret à la mémoire du savant éditeur qui a découvert le manuscrit inédit et dont la perte récente a été si vivement ressentie par l'américanisme.

La courte et substantielle « Introduction grammaticale » de M. Adam fait bien comprendre l'importance de cette découverte : l'anti est un chaînon qui, sans elle, ferait défaut à la reconstitution du groupe maypure. Ce groupe, dont les principaux idiomes sont le maypure, le baure, l'arrouague et le caraïbe, occupe une partie considérable de l'Amérique du Sud, et M. Adam, qui déjà nous en esquisse les linéaments généraux, se propose de l'analyser en détail, dès qu'il sera en mesure d'utiliser les documents linguistiques rapportés par M. Chaffanjon des bords de l'Orénoque. Ainsi, de la Babel américaine, nous voyons peu à peu surgir la physionomie de quelques familles linguistiques, bien confuse et voilée encore, mais dont les contours se préciseront avec le temps. L'œuvre est longue, et les ouvriers peu nombreux, mais si vaillants qu'ils en viendront à bout.

V. H.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. P. Decharme a fait tirer à part son étude sur *Euripide et Anaxagore*, parue dans le 3e fascicule de la « Revue des études grecques » ; il y examine la valeur de la tradition qui fait d'Euripide le disciple d'Anaxagore et juge que cette tradition mérite peu de créance, qu'on doit la réduire à la vraisemblance de certains rapports de fréquentation et d'amitié entre le poète et le philosophe.

— Notre collaborateur P. Lejay publie sous le titre d'*Inscriptions antiques de la Côte-d'Or* (Bouillon, 1889), un volume sur lequel nous reviendrons prochainement. A la p. 73, il nous apprend que l'autorisation de prendre des estampages au musée de Dijon lui a été « refusée *à l'unanimité* par la commission ». De pareils procédés

---

1. C'est bien peu de chose qu'une lettre tombée, mais il est regrettable qu'elle dépare le titre.
2. L'uniformité de l'orthographe eût exigé ici comme partout l'épel *y*.

ne doivent pas rester inaperçus ; la commission des antiquités de la Côte-d'Or s'est du reste acquis, depuis plusieurs années, une fâcheuse réputation de désobligeance à l'égard des musées et des travailleurs.

— M. E. Grucker, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Nancy, a fait tirer à part le discours de réception qu'il avait prononcé à l'Académie de Stanislas dans la séance publique du 16 mai 1889 et qui est consacré au *pasteur Oberlin*. M. Grucker a su faire revivre en quelques pages la belle et sympathique figure de celui qu'il nomme le génie tutélaire et la providence visible du Ban-de-la-Roche, et « en qui s'incarnaient les plus nobles attributs, les plus hautes vertus, la plus pure essence de notre humanité. »

ALLEMAGNE. — Publications prochaines de la maison Teubner : 1° *Porphyrii Quaestionum Homericarum ad Odysseam pertinentium reliquias*, collegit, disposuit, edidit Herm. Schrader ; 2° *Chronica minora, accedunt Hippolyti Romani praeter canonem Paschalem fragmenta chronologica*, coll. et emend. Car. Frick ; 3° Klarcs, *Untersuchungen zum Orakelwesen des spaeteren Altertums, nebst einem Anhang*, Χρησμοὶ τῶν Ἑλληνικῶν θεῶν *enthaltend ;* 4° *Joannis Canabutzae magistri ad principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halicarnassensem commentarius*, primum ed. atque praefatus est Max. Lehnerd ; 5° *Galeni vocum Hippocraticarum interpretatio*, rec. J. Ilberg.

— M. Henri Brugsch publie chez l'éditeur W. Friedrich, à Leipzig, la première partie d'un précis d'égyptologie, *Die Aegyptologie, ein Grundriss der ægyptischen Wissenschaft* (in-8°, 10 mark). La seconde partie de ce *Grundriss* paraîtra dans les premiers mois de l'année prochaine.

— Le premier volume de la *Beschreibung der antiken Münzen* des musées royaux de Berlin, par A. v. Sallet, avait paru en 1888. Le deuxième vient de paraître (Berlin, Spemann. In-8°, VIII et 207 p. 20 mark) ; il est consacré à la Paeonie, à la Macédoine, aux rois macédoniens jusqu'à Perdiccas III. Le troisième volume, qui est en préparation, contiendra les monnaies d'Italie.

— La librairie Weidmann, de Berlin, continue la publication du *Corpus juris civilis*. Le nouveau fascicule qu'elle vient de distribuer, contient les Novelles LXXX à CXVIII par M. R. Schœll. L'éloge de cette publication n'est plus à faire.

— La même maison publie aussi un livre de M. Paul Nerrlich sur Jean Paul : *Jean Paul, sein Leben und seine Werke* (In-8°, XI et 655 p. 10 mark) et le premier volume d'une nouvelle biographie de Schiller, *Schiller, sein Leben und seine Werke*, par M. J. Minor, professeur à l'Université de Vienne (In-8°, 591 p. 8 mark). Ce premier volume a pour sous-titre « *Schwæbische Heimatjahre* » et comprend trois livres : I. *Im Vaterhaus*, II. *Auf der Fürstenschule*, III. *Im Fürstendienst*. Il sera suivi d'un deuxième volume qui paraîtra sans doute vers Pâques 1890. L'ouvrage de M. Minor aura quatre tomes et sera terminé dans deux ans.

— La librairie Trübner, de Strasbourg, vient de publier un *Index général* du *Dictionnaire étymologique* de la langue allemande de Kluge (*Gesammtindex zu Kluges etymologischem Wœrterbuch der deutschen Sprache*, 1890. In-8°, 284 p.). Il est dû à M. Vincent Franz Janssen. Il comprend en réalité trois index : 1° le *Wortindex* ou index des mots où l'on trouve les mots réunis par ordre alphabétique sous les différentes langues auxquels ils appartiennent : *altfranzœsisch* ou ancien français, *althochdeutsch* ou ancien haut-allemand, etc. ; les langues slaves ont été rassemblées en une seule liste sous la dénomination *slavisch ;* de même, les langues celtiques et celles de l'Inde *(keltisch, indisch) ;* le français a été naturellement divisé en ancien français et en français moderne *(altfranzœsisch* et *neufranzœsisch)* et l'anglais en ancien, moyen et nouvel anglais *(alt = mittel =* et *neuenglisch) ;* les mots de l'alle-

mand actuel sont rangés sous la rubrique *neuhochdeutsch*. Au moyen de ces index spéciaux, le « Dictionnaire étymologique » peut servir de lexique de l'ancien haut-allemand, du moyen haut-allemand, du moyen anglais, etc. — Vient ensuite un *Wurzelindex* ou index des racines (p. 215-225). — Enfin, un *Sachindex* ou index des matières. « Il est destiné au grand public, dit M. V. Fr. Janssen dans sa préface, et il offre une image assez complète des commencements et du développement de notre langue et de notre civilisation. Les phénomènes qui y sont cités, ne se trouvent pas toujours suffisamment mis en relief dans le Dictionnaire. » Quelques exemples feront mieux comprendre ce qu'est cet index : la première page contient entre autres mots, avec tous les exemples donnés par Kluge, *Ablaut*, *Accentverschiebung*, *Alte Wœrter verdrængt*, etc. — L'appendice intitulé *Liste des articles* « complète les indications données dans le Dictionnaire et signale beaucoup de rapports qu'on pourrait aisément oublier »; vous lisez, par exemple, à la première ligne de cet appendice, les mots *Aar Meise*; cela veut dire qu'à l'article *Meise* Kluge observe que « peu de noms d'oiseaux se laissent poursuivre au-delà du germanique; comp. *Aar*. » — Ce très minutieux travail ne peut manquer de rendre de grands services et mérite d'être chaudement recommandé.

— Trois volumes sur l'histoire d'Allemagne paraissent à la librairie Cotta, de Stuttgart : 1° *Deutsche Geschichte unter den sæchsischen und salischen Kaisern* (911-1125), par M. Manitius; 2° *Deutsche Geschichte im sechzehnten Jahrhundert bis zum Augsburger Religionsfrieden (Zeitalter der Reformation)*, par Gottlob Egelhaaf, 1er volume, 1517-1526; 3° *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjæhrigen Krieges* 1553-1648, par Moritz Ritter, 1er volume, 1555-1586, chaque volume au prix de 8 mark.

— Un quatrième volume d'*Essais* sur le titre de *Aus den fünf letzten Jahren*, par Herman Grimm, vient de paraître à la librairie Bertelsmann, de Gütersloh (in-8°, 6 mark); les essais qu'il contient sont les suivants : *Gœthe im Dienste unserer Zeit*; *Die deutsche Schulfrage und unsere deutschen Klassiker*; *Deutscher Unterricht auf deutschen Gymnasien*; *Die neue Gœthe-Ausgabe*; *Gœthe und Carlyle*; *Gœthe und der Bildauer Schadow*; *Zwei Erinnerungstage*; *Werth und Wirkung der Kunstkritik*; *Die Berliner Jubilæumsausstellung 1887*; *Die Vernichtung Roms*; *Die Camera della Segnatura*; *Rudolf Stang's Stich des Abendmahls von* Lionardo da Vinci; *Maccari's rœmische Wandgemælde*; *Salvatore Farina*; *Das Denkmal Kaiser Wilhelm's I.*

— M. R. Schück publie un livre très important en deux volumes sur la politique coloniale de la Prusse, *Brandenburg-Preussens Colonialpolitik* 1671-1721 (Leipzig, librairie Grunow). Malheureusement, il n'avait pu découvrir les vingt-trois volumes qui renferment les papiers de Gijsels van Lier, le conseiller du Grand-Électeur dans ses plans de commerce et de colonisation. Ces volumes se trouvent, comme nous l'apprend M. Ed. Heyck dans une note de la *Deutsche Litteraturzeitung* (n° 48, p. 1762), à la Bibliothèque grand-ducale de Carlsruhe; ils sont, il est vrai, plus importants pour la personne de Gijsels et l'histoire coloniale des Pays-Bas que pour l'histoire coloniale de la Prusse.

— Le XXIXe volume de l'*Allgemeine deutsche Biographie* est terminé. On y remarquera les articles suivants: *Rudolf*, *Rudolphi*, *Ruge*, (Boxberger), *H. von Rugge* (Burdach), *Rühle von Lilienstern* (Poten), *Ruhnken* (Hoche), *Rush* (Pyl), *Ruysbroeck* (O. Schmid), *Ruysdael* (Wessely), *Rumford* (Bauernfeind), *Rumohr* (Poel), *Rumpf* (Wunschmann), *Rumpler* (Martin), *Runge* (Pyl), *Rungenhugen* (Eistner), *Ruppel* (Braun), *Rüppell* (Stricker), *Ruppius* (Brümmer), *Ruprecht* (Thorbecke), *Riem* (Wagenmann), *A. B. Ritschl* (O. Ritschl), *H. Rückert* (Reifferscheid).

— Le *Verein für niederdeutsche Sprachforschung* a tenu sa séance d'automne le

27 octobre à Rostock. Le premier volume des *Pommersche Mærchen* de M. Ulric Jahn est terminé ; la première partie du *Wœrterbuch der waldeckischen Mundart* de M. Collitz touche à sa fin ; M. Seelmann va publier un petit volume de *Schau- und Zwischenspiele* bas-allemands et M. Schaub, une édition critique de la traduction bas-allemande des Evangiles et de l'Histoire des Apôtres de Luther, entreprise avec la collaboration de Bugenhagen. M. Reifferscheid dirige les travaux préparatoires d'un grand *Idiotikon* poméranien. La prochaine assemblée aura lieu à la Pentecôte de 1890 à Osnabrück (en même temps que celle du *Hansischer Geschichtsverein*) et en 1891 à Lübeck.

— MM. Julius Zupitza et Stephan Waetzoldt prennent, à partir du 1er janvier prochain, la direction de la revue de Herrig, l'*Archiv für das Studium der neuern Sprachen*.

— Les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* publiés par M. J. Jastrow au nom de la Société historique de Berlin, viennent de paraître en un dixième volume, consacré à l'année 1887 (Berlin, Goertner). Ils auront désormais un chapitre nouveau, *la Pologne jusqu'en 1795*, dû à M. Pawinski, de Varsovie, et le tableau des publications relatives à l'histoire de la France sera tracé par M. Waddington, de Lyon.

— M. Rud. de Gneist a célébré tout récemment son jubilé comme professeur à l'Université de Berlin. Il y a fait sa première conférence le 18 novembre 1839 et depuis, durant un demi-siècle, il a continué ses cours sans interruption, « sans avoir manqué une seule conférence ».

— Viennent de paraître, outre les volumes annoncés plus haut : le premier volume d'une autobiographie de Fr. Spielhagen, *Finder und Erfinder* ; une biographie de *Grillparzer* par M. Aug. Sauer ; un *Altspanisches Lesebuch* (avec grammaire et glossaire), par M. Ad. Keller ; le fascicule IV des *Skizzen und Vorarbeiten*, de Wellhausen (I. *Medina vor dem Islam*. II. *Muhammed's Gemeindeordnung von Medina*. III. *Seine Schreiben und die Gesandtschaften an ihn)*.

ANGLETERRE. — M. L. M. Griffiths va publier très prochainement un livre intitulé *Evenings with Shakspere* (Bristol, Arrowsmith) ; M. P. Hay Hunter, le premier volume d'un ouvrage sur l'histoire et la littérature juive, *After the Exile;* M. Moore, un petit livre sur les *Early biographers of Dante*.

— M. G.-F. Warner publie pour le Roxburghe Club une magnifique édition des *Mandeville's Travels*, texte anglais et français, commentaire, glossaire, introduction.

— MM. J.-P. Edmond et Robert Dickson vont publier les *Annals of Scottish printing, from the introduction of the art in 1507 to the beginning of the seventeenth century* (Macmillan et Boves, Cambridge).

— L'éditeur David Nutt, a fait paraître le quatrième volume de la « Bibliothèque de Carabas », c'est une réimpression des *Fables of Aesop* de Caxton, avec préface de M. Joseph Jacobs.

— Lord Carnarvon a publié à la Clarendon Press une édition complète de Chersterfield, *Letters to his godson*.

— M. E. Walford va publier une Vie de Pitt, *Life of Pitt*, avec une dédicace en latin à M. Gladstone (London, Chatto et Windus).

— Un buste de Wright, l'arabisant, sera prochainement placé dans la bibliothèque de l'Université de Cambridge.

— Le prix Hare, de Cambridge, a été décerné à M. A. C. Pearson, pour son essai sur *The fragments of Zeno and Cleanthes*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

nutives (Chinnock); Aen. IV (Sandford). — *Archaeology :* Ancient home of the Phoenicians (Bent); Waldstein's Catalogue of Casta (Torr); Chersonesus Cnidia (Paton); Τραπεζώ (Lloyd). — Acquis. of the British Museum.

Literarisches Centralblatt, nº 51 : Baumgärtner, Die Einheit des Hermas-Buches. — Krüger, Uebers. der Kirchengesch. (Sera peu utile.) — Vita Euthymi, p. p. De Boor (cp. *Revue*, nº 11). — Merx, Th. Münzer u. H. Pfeiffer, I. — Brugsch, Die Aegyptologie, ein Grundriss der ägypt. Wissenschaft, I (une foule de choses bonnes et utiles). — Aristophanes Ranae, p. p. Blaydes. — Kock, Comicorum atticorum fragmenta, III, 2 (fin souhaitée d'une très méritoire publication). — Loup, abbé de Ferrières, Lettres p. p. Desdevises du Desert (très soigné et satisfait toutes les exigences). — Ebers, Papyrus Ebers (cp. *Revue*, nº 47.) — Wolfflin, Renaissance u. Barock in Italien. (Le meilleur travail sur le sujet.)

Deutsche Litteraturzeitung, nº 50 : Kolb, Die Offenbar. vom Standpunkte der Weltansch. u. des Gottbegriffs der Kabbala (curiosum). — Bruch, Kindheit= und Jugenderinner. — Giornale della Societa Asiatica Italiana. — Papyrus magica musei Lugdunensis Batavi, p. p. Dietrich (prolégomènes excellents). — Dorsch, Assimil. in den Compositis bei Plautus u. Terentius (soigné et très méthodique). — Hirt, Untersuch. zur westgerm. Verskunst, I. Kritik der neueren Theorien, Metrik des Angelsächs. (théorie peu convaincante, mais de bonnes remarques). — Schulz, Quibus ex fontibus fluxerint Agidis, Cleomenis, Arati vitae Plutarcheae (lourd et sans rien de bien nouveau). — Heydenreich u. Knauth, Die Bezieh. des Hauses Wettin zur Berghauptstadt Freiberg. — Damus, Danzig gegenüber der Politik Friedrichs II u. Friedrich Wilhelms II (fait avec soin). — Achelis, Die Entwick. der modernen Ethnologie (esquisse instructive). — Festgabe für Rud. von Gneist. — Jung, La guerre et la société (cp. *Revue*, nº 45).

Berliner philologische Wochenschrift, nº 50 : Zu Demosthenes' Kranzrede, 12-14 (Pantazidis). — Livius XXII 26 u. Jahrb. des archäol. Instituts 1889, p. 102. — *Programme :* Reeck, Beitr. zur Syntax des Catull; Esternaux, Die Kompos. von Frontins Stratagemata. — Fouillée, La philos. de Platon, I, théorie des idées et de l'amour, 2ᵉ édit.; Ch. Waddington, Le Parménide de Platon (Fouillée est très utile et instructif, expose avec beaucoup de chaleur et de vivacité). — Papadimitriu, Krit. Beitr. zu den Scholien des Euripides. — Max Hofmann. Der codex medic. Pl. XXXIX nº 1 des Vergilius (bon). — Cima, Saggi di studii latini (instructif). — Livi liber VI, liber VII, p. p. Luterbacher. — Lolling, Hellens Landeekunde u. Topographie (à la hauteur de la science, mais trop concis et inégalement ordonné). — Couhé, De la manus (« reste en général sous le niveau de la science »). — Sayce, Lectures on the origin and growth of religion illustrated by the religion of the ancient Babylonians (l'auteur a le don de jeter la lumière sur d'obscurs domaines et il a une érudition très étendue dans de très difficiles « disciplines », si bien qu'il dispose des combinaisons et conclusions les plus variées). — Bernheim. Lehrbuch der histor. Methode (très recommandable). — Gedikes latein. Lesebuch, p. p. F. Hofmann, bearb. von Stiller, 35ᵉ Aufl.; Simon, Aufg. zum Uebersetzen in das Latein. 10ᵉ Aufl.

Theologische Literaturzeitung, nº 25 : Harper and Weidner, An introductory New Testament Greek method.— Godet, Comment. sur l'évang. de S. Luc. — M. Kähler, Neutestamentl. Schriften in genauer Wiedergabe ihres Gedankenganges. — Liell, Die Darstell. der Maria anf den Kunstdenkm. der Katakomben (n'est nullement scientifique).

— Thomasius, Die christl. Dogmengesch. II, 1. Mittelalter. — Knuttel, Nederland. bibliogr. van kerkgeschiedenis. — Stählin, Kant, Lotze, Albr. Ritsch, eine kritische Studie. — Berger, Die Herbart-Zillerschen Grunds. in ihrer Anwend. auf den Religionsunterricht.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 51.: Ciampoli, Dolor sine labe. — Aus der englischen Lyrik, Uebertragungen nach Burns und Shelley von Edm. Ruete u. Dr. Chotzner. — Poestion, Neue isländ. Litteratur. — I; Tovote, Fort comme la mort.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre 1889 : Scriptores rerum polon. tom. XIV, Hist. diarii domus professae Societatis Jesu Cracoviensis, 1609-1619 (suite des annales du P. Jean Wielewicki). — Smolka, Die ält. Denkmäler der ruthen. littauischen Geschichtsschreibung.

— Novembre 1889 : Biblioth. des écrivains polon. : 1° Livres joyeux sur la bonne éducation des enfants de rois, princes et gentilshommes, 1564, et la Description de toute la terre de Livonie 1567 par Martin Kwiatkowski ; 2° Les satires de Martin Bielski ; 3° le Castus Joseph de Simon Szymonowicz. — Solokowski. La succession de Dosithée, metropolite de Suczawa en Moldavie. — Lepszy, L'incrustation, fragment de l'histoire de l'orfèvrerie et du sabre. — Luszczkiewicz, L'église de S. Nicolas à Zarnow et les restes du château de cette ville, et Etude sur l'architecture de la demeure du gentilhomme campagnard en Pologne au xvi[e] siècle. — Rubczynski, Die constanten Factoren in der geistigen Entwick. des Menschen.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

